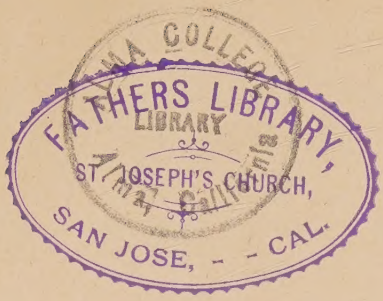
FATHERS LIBRARY,
ST. JOSEPH'S CHURCH,
SAN JOSE, CAL.
LIBRARY
Alma, California



SOMME

DES

GRANDEURS DE MARIE

VI

SOMME

DES

GRANDEURS DE MARIE

SES MYSTÈRES, SES EXCELLENCES, SON CULTE

PAR

L'ABBÉ Z.-C. JOURDAIN

Chanoine honoraire d'Amiens.

NOUVELLE ÉDITION

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE POUR LA PRÉDICATION MODERNE

TOME SIXIÈME

MARIE DANS LA CHAIRE CHRÉTIENNE

(DEUXIÈME VOLUME)

ALMA COLLEGE 252.54 LIBRARY J825 Alma, California

FATHERS LIBRARY, ALMA COLLEGE, ST. JOSEPH'S CHURCH, LIBRARY, SAN JOSE, - - CAL.

PARIS

HIPPOLYTE WALZER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

7, RUE DE MÉZIÈRES, 7

—

1900

Property of CLgA Please return to Graduate Theological Union Library

35896

SOMME
DES
GRANDEURS DE MARIE

CINQUIÈME PARTIE
MARIE DANS LA CHAIRE CHRÉTIENNE

LIVRE II
FÊTES DE MARIE CÉLÉBRÉES PAR QUELQUES ÉGLISES PARTICULIÈRES

FÊTE DE LA TRANSLATION DE LA MAISON DE LA SAINTE VIERGE A LORETTE
(10 Décembre)

PREMIER SERMON
LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE DANS SA MAISON DE NAZARETH [1].

Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei.

PSAL. LXXXVI, 2.

On voit dans l'Ancien Testament que Dieu a daigné plus d'une fois manifester sa présence et sa gloire aux patriarches et aux prophètes. Les lieux ainsi consacrés par l'apparition du Seigneur étaient saints, et nul n'osait en approcher sans se sen-

1. Voir PACIUCHELLIO (1659): *Excitationes dormitantis animæ*, etc. auctore P M. F. *Angelo Paciuchellio* ordinis Prædicatorum. *Excitat.* XXIV *in Psal.* 88.

tir saisi d'une respectueuse frayeur. « Que ce lieu est terrible ! » s'écriait Jacob. Ce n'est autre chose que la maison de Dieu et » la porte du ciel. Vraiment le Seigneur est en ce lieu, et moi » je ne le savais pas. » *Quam terribilis est locus iste ! non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli. Vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam* (Genes. xxviii, 17, 16). Que s'était-il passé cependant ? Dieu avait daigné lui parler pendant son sommeil et lui promettre que toutes les nations seraient bénies dans le rejeton qui naîtrait de sa race : *Et benedicentur in te et in semine tuo cunctæ tribus terræ* (Id. *ibid.* 14). Un jour Moïse paissait les troupeaux de son beau-père Jethro dans le désert. Il vint à la montagne d'Horeb, « et le Seigneur lui apparut dans » une flamme de feu, du milieu d'un buisson, et il voyait que le » buisson brûlait et ne se consumait point. » Moïse voulut contempler de plus près cette merveille, mais le Seigneur lui parla du milieu du buisson et lui dit : « N'approche point d'ici; ôte » la chaussure de tes pieds; car le lieu dans lequel tu es est une » terre sainte: » *Solve calceamentum de pedibus tuis; locus enim in quo stas terra sancta est* (Exod. iii, 5).

Aujourd'hui, mes frères, nous célébrons la gloire d'un lieu plus saint que celui où reposait Jacob, lorsqu'il vit l'échelle que gravissaient les anges, nous honorons une merveille plus grande et plus sacrée que celle du buisson ardent dont voulait approcher Moïse : la sainte maison de Nazareth, la maison où est née Marie, la maison où cette auguste Vierge a conçu le Verbe de Dieu dans son sein, la maison où elle a vécu pendant près de trente ans, dans la familiarité la plus intime et la plus affectueuse avec le Dieu devant qui tremblaient Abraham, Jacob, Moïse, tous les patriarches et tous les prophètes, avec ce Dieu devenu pour elle le plus aimant, le plus tendre, le plus respectueux, le plus obéissant des fils : tel est l'objet de notre vénération. Cette maison sacrée, Marie l'aimait comme on aime la maison paternelle; Marie l'aimait surtout, comme le théâtre où s'étaient accomplies les plus grandes merveilles, où Dieu l'avait comblée des faveurs les plus précieuses. Jésus l'aimait aussi, en souvenir des longues années qu'il y avait passées dans la douce compagnie de Marie et de Joseph. La fête que nous célébrons est une preuve de cet amour. Dieu ne voulut pas que la sainte maison, témoin de tant de mystères, demeurât sans honneur et exposée aux profanations des infidèles. Il la fit transporter par les anges d'abord en Dalmatie, puis en Italie où depuis plus de six cents ans elle reçoit les hommages de tous les peuples chrétiens.

Transportons-nous y à notre tour, du moins en esprit, et contemplons des yeux de la foi quelques-unes des grandes choses que les anges admiraient autrefois dans l'humble demeure de

Marie, dans cette maison dont on peut dire aussi : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei:* « Cité de Dieu, des choses glorieuses » ont été dites de toi. »

C'est sur Marie, sur la maîtresse de maison, la mère de famille à qui Jésus obéissait et que révérait Joseph qu'il nous faut arrêter nos regards en ce jour de fête. Nous admirerons en elle une vierge qui est mère sans cesser d'être vierge, une mère dont le fils n'est autre que Dieu lui-même; une vierge qui appartient à Dieu et n'appartient qu'à lui seul.

I. — *Marie toujours vierge quoique mère.*

Nous avons parlé, il n'y a qu'un moment, du buisson ardent qui brûlait sans se consumer et du milieu duquel Dieu se manifestait à Moïse.

La sainte Eglise nous dévoile le mystère de ce buisson, lorsqu'elle chante en l'honneur de Marie : « Le buisson que Moïse » a vu brûlant sans se consumer est pour nous le symbole de » votre glorieuse virginité demeurée intacte, ô sainte Mère de » Dieu » : *Rubum, quem viderat Moyses incombustum, conservatam agnovimus tuam laudabilem virginitatem, sancta Dei Genitrix.* Vous êtes, ô Marie, ce buisson ardent et incorruptible, vous dont la maternité a respecté l'intégrité parfaite. Moïse désirait approcher de l'image : qui donc ne voudrait pas se jeter aux pieds de la réalité? Approchons donc, mes frères, approchons du véritable buisson ardent, approchons de Marie par les désirs enflammés de nos cœurs. Mais prenons garde; ne faisons rien à la légère, et n'approchons de Marie qu'avec respect et dévotion. Si Dieu réclamait tant d'égards pour l'ombre, si Moïse, ce grand saint, était obligé de demeurer à distance: vous qui êtes tout souillés de la boue du péché, oserez-vous bien vous approcher de Marie sans vous être purifiés d'abord, au moins en quelque manière? Approchez, mais avec crainte et tremblement; approchez mais après vous être dépouillés des affections et des pensées coupables qui sont en quelque sorte les chaussures de votre âme. Pour contempler de près le grand mystère de Marie, vierge et mère à la fois, il faut purifier le regard de notre âme, il faut nous détacher de tous les soins, de toutes les affections de la terre.

On lit dans l'*Ecclésiastique* (XXIV, 25) ces paroles que la sainte Eglise attribue à Marie : *In me gratia omnis viæ et veritatis; in me omnis spes vitæ et virtutis* : « En moi est toute la grâce de » la voie et de la vérité; en moi toute l'espérance de la vie et » de la vertu [1]. » La *voie* est la vie présente que nous parcou-

1. Voici comment le bienheureux Albert le Grand explique ces paroles :

rons, semblables à des voyageurs. La *vie* est la patrie céleste, où habitent ceux qui voient et possèdent Dieu. La bienheureuse Vierge Marie possède, et nous admirons en elle, l'affluence de toutes les grâces de la voie et de la patrie, tout don parfait qui descend du père des lumières; dons de la nature, dons de la gloire, dons accordés aux saints, dons qui sont le patrimoine des anges : Marie possède tout. S. Ignace, l'illustre martyr évêque d'Antioche, ne se trompait pas lorsqu'il écrivait à l'apôtre S. Jean : « En Marie mère de Jésus, la sainteté des anges » se joint à celle de la nature humaine : » *In Maria Matre Jesu, humanæ naturæ natura sanctitatis angelicæ sociatur.*

Ecoutez S. Augustin parlant de cette plénitude de grâce dont fut favorisée l'auguste Vierge. « Marie, dit-il, a été choisie et » prédestinée entre toutes les créatures, elle a été enrichie de » toutes les grâces et remplie intérieurement de toute vertu et » de toute sainteté, afin que d'une mère très pure naquît le Fils » qui est la pureté même. Il fallait que ce Fils qui a dans les » cieux un Père immortel et éternel, eût aussi sur la terre une » mère exempte de toute corruption [1]. »

C'est donc jusqu'au Père éternel que nous devons élever nos regards, si nous voulons comprendre quelque chose des grandeurs de Marie, de cette cité de Dieu, dont tant de merveilles ont été dites : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei!* Car c'est vraiment elle, dit Hugues de S. Victor, que David désigne sous ce symbole de la cité de Dieu. C'est d'elle que les prophètes ont dit des choses admirables. C'est elle qu'Isaïe avait uniquement en vue, lorsqu'il annonçait le grand signe que Dieu devait donner au monde : *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium* : « Voici que la Vierge concevra et enfantera un Fils (Isa. vii, 14). » Et c'est la gloire suprême de Marie : elle est en même temps vierge et mère; elle possède son intégrité virginale et les joies les plus douces de la maternité. Les anges sont vierges

In me omnis spes vitæ et virtutis : Omnis enim spes vitæ est, in qua omnis ordo est vivendi, quia et Virgo et Mater est; soluta, uxor et vidua; voto serviens et libera : Ecce omnis spes vitæ et omnis spes virtutis secundum quemlibet statum; omnis enim status exemplum habet in ea. — *In me omnis gratia viæ et veritatis.* Viæ quidem quibus venitur ad visionem; veritatis autem qua inhæretur veritati perceptæ. Viæ autem illæ sunt : Per vestigium ascendere, per speculum considerare; per ænigmata percipere; per revelationem videre: in lumine ire, in meditatione quærere; in raptu sequi, et pertingere in ultima intellectus ascensione. Veritas autem est quæ tenetur et vincit, et invalescit, et totam tenet mentem, et afficit et obligat, sibi. B. Albert. Mag. in cap. x Luc.

1. Propterea Maria Mater electa est et super omnes creaturas præelecta omnibus gratiis fœcundata, omni virtute et sanctitate in utero repleta: ut de mundissima matre mundissimus filius nasceretur. Et sicut in cœlis Filius habet Patrem immortalem et æternum, sic et in terra, haberet matrem omni corruptione carentem. S. August. serm. 20 *ad fratres in eremo.*

et purs, mais ils ne sont pas féconds; ils ne donnent pas la vie à d'autres anges. Les créatures humaines sont fécondes, mais elles ne le sont qu'au prix de leur intégrité virginale. Qui donc sera en même temps vierge et fécond? Il n'y a, dit S. Grégoire de Nazianze, que le Père éternel. Lui seul engendre son Fils sans corruption aucune; l'adorable Trinité est la première Vierge[1]. Et c'est ce privilège unique que le Père éternel communique à Marie. Elle seule sera comme lui, pure et féconde, vierge et mère, et l'Eglise pourra chanter: « La Vierge engendre » son Fils, comme l'astre son rayon. Le rayon n'enlève rien à » l'astre, ni le Fils de la Vierge rien à sa mère : » *Sicut sidus radium parit, Virgo Filium pari forma. Neque sidus radio, neque Mater Virgo Filio fit corrupta.* Aussi S. Cyrille d'Alexandrie s'écriait-il au concile d'Ephèse, en combattant les blasphèmes de l'impie Nestorius : « Et qui donc pourra célébrer dignement » les louanges de Marie? Elle est mère et elle est vierge. O » prodige inconcevable[2]. » S. Bernard dit à son tour : « Il n'est » pas donné à tous de garder la virginité, mais l'humilité unie » à la virginité est plus rare encore. Si donc vous ne pouvez » qu'admirer la virginité de Marie, efforcez-vous du moins d'imiter son humilité et ce sera assez pour vous. Que si vous » êtes tout ensemble vierge et humble, qui que vous soyez, vous » êtes grand. Cependant vous pouvez admirer en Marie quelque » chose de plus grand encore, la virginité unie à la fécondité. » C'est une merveille inouïe depuis l'origine du monde qu'une » femme soit mère et vierge[3]. »

II. — *Marie Mère d'un fils qui n'est autre que Dieu lui-même.*

Ecoutons maintenant ce que dit encore S. Bernard, pour célébrer comme il sait le faire les louanges de Marie : « Dieu qui » voulait couronner sa mère d'une gloire qui n'eût point de sem» blable dans les cieux, daigna la prévenir aussi sur la terre » d'une grâce singulière. Il lui donna de concevoir et d'enfanter » sans perdre son intégrité. Puisqu'un Dieu voulait naître, il » convenait qu'il naquit d'une vierge. Il convenait aussi puis-

1. Prima Trias virgo est, siquidem Patre natus Anarcho
Filius est, nec enim Pater ortum traxit ab ullo
Utpote principium rerum et vitalis origo.
More nec humano generabit sanguine natum,
Sed velut igniculos videas ex igne micantes.
D. Greg. Naz. in *Carm. Virg.*

2. Ecquis laudatissimam illam Mariam pro dignitate celebrare queat? Ipsa Mater, et Virgo est. O rem admirandam! S. Cyril. Alex. *Concil. Ephes.*

3. S. Bernard. hom. 1 super *Missus est.*

» qu'une vierge devenait mère que son Fils fût un Dieu [1]. » Une vierge aussi pure que l'était Marie ne pouvait concevoir et enfanter que Dieu lui-même, ni le concevoir que du Saint-Esprit. Dieu à son tour ne pouvait avoir une autre mère que Marie sur qui le Saint-Esprit est descendu, et que la vertu du Très-Haut a couvert de son ombre.

Le Prophète n'a-t-il pas bien le droit de s'écrier : « Des choses » glorieuses ont été dites de vous, cité de Dieu : » *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei ?* Oui, les grandeurs et la gloire de Marie ravissent le ciel lui-même d'admiration, et les anges en sont saisis d'étonnement.

« O gloire d'une femme ! s'écrie S. Laurent Justinien. O excel- » lence de Marie ! Les cieux sont étonnés, la nature admire, les » armées des esprits célestes se prosternent et vénèrent. C'est » qu'en effet les limites du monde n'atteignent pas, l'univers ne » saurait contenir, aucune créature ne peut comprendre ce que » Marie reçoit dans son esprit, conçoit dans sa chair, porte » dans son sein, nourrit de son lait, serre entre ses bras, presse » sur son cœur, ce dont elle a été la mère ! La grâce des Anges » et des Archanges est grande, mais bien au-dessus brille glo- » rieusement la grâce de Marie. De sa chair, le Verbe s'est fait » chair, elle a donné le jour à un fils sans cesser d'être vierge, » elle a été fécondée par l'Esprit de Dieu, elle a enfanté Dieu » lui-même. Elle est mère, elle est fille, elle est servante, elle » est maîtresse. Elle est au-dessus de la loi, et elle demeure sou- » mise à la loi. La grâce l'affranchissait de cette loi mais l'hu- » milité la courbait sous l'obéissance [2]. »

Mais qu'ai-je dit : les cieux et les Anges l'admirent ? Ce n'est pas assez; Dieu lui-même ne parle qu'avec une sorte d'étonnement des grandeurs de Marie et de ses charmes inexprimables. Ne s'écrie-t-il pas dans le Cantique des cantiques : *Quam pulchra es, et quam decora charissima in deliciis :* « Que vous êtes belle » et que vous êtes gracieuse, ô ma bien-aimée, pleine de délices (Cant. vii, 6) ! » Ce ne sont pas seulement les jeunes vierges admirant l'Epouse mystique qui expriment ainsi leur ravissement; c'est le divin Epoux lui-même. C'est qu'il n'est rien en réalité dans toute la création, dont la beauté, les charmes et la grâce puissent être comparés à la beauté, à la grâce, aux charmes de Marie. Oui, l'Eglise a bien raison d'admirer combien Marie est belle, combien suaves sont les délices que Dieu a mises en elle : *Speciosa facta es, et suavis in deliciis tuis, sancta Dei Genitrix.* Qu'elle est belle dans sa maternité ! Qu'elle est belle dans sa virginité ; qu'elle est admirable dans la possession si-

1. Idem. hom. II super *Missus est.*
2. S. Laur. Just. serm. *de Purific.*

multanée de l'une et de l'autre! Combien merveilleuses étaient les délices dont elle jouissait lorsque le Dieu, qui est la joie et les délices des saints et des anges dans le ciel, lui permettait de le serrer entre ses bras, de le presser sur son cœur, de le couvrir de ses baisers maternels; lorsque ce Dieu qui nourrit les Anges, voulait bien se nourrir de son lait virginal et recevoir d'elle tous les soins qu'une mère donne à son enfant. Elle n'ignorait pas, cette heureuse mère, que son enfant était le Dieu de souveraine majesté, et que tout Dieu qu'il fût, il n'était pas moins à elle comme à sa mère.

Au chapitre Ier du Cantique des cantiques, le divin Epoux dit à son Epouse: « Voilà que vous êtes belle, ô mon amie, voilà que » vous êtes belle: » *Ecce pulchra es amica mea, ecce pulchra es* (Cant. I, 15). Pourquoi cette double exclamation, cette répétition de la même louange? Ah! c'est qu'il considère d'abord le merveilleux éclat de sa virginité, puis la beauté plus merveilleuse encore, que la maternité ajoute à la virginité qu'elle ne blesse point. Elle est belle parce qu'elle est vierge. Elle est encore plus belle, parce qu'elle donne le jour à un Fils, qui n'est autre que le Fils unique de Dieu : beauté céleste, beauté divine à laquelle nulle autre ne saurait être comparée ! On voit briller en Marie tout à la fois la fleur de la virginité et le fruit de la maternité. Or, le fruit de Marie n'est autre que Jésus [1] !

On peut dire avec le pape Jean XII, célébrant les louanges de Marie, qu'elle est le tabernacle perpétuel de la très sainte Trinité. Elle a produit la fleur incorruptible de la lumière éternelle, le fruit béni dans les siècles des siècles, de l'éternelle béatitude : le parfum de cette fleur divine rend la vie aux morts, et la vertu de ce fruit fait vivre éternellement ceux qui l'ont goûté. Marie a conçu et enfanté le désiré de toutes les nations, le vrai Dieu, le Sauveur et le souverain maître du monde. Si une vierge devenait mère, son enfant ne pouvait être qu'un Dieu, et le Très-Haut ne pouvait pas, du moment qu'il voulait

1. Ac si diceret : Pulchra decore virgineo, pulchra Unigenito Filio. Taliter geminata nullius unquam fuit, nullius unquam erit pulchritudo. Rupert. *Abbas.* in *Cant.*

Habet B. Virgo pulchritudinem virginitatis, habet et pulchritudinem fœcunditatis. Sola pulchra et flore simul et fructu. Sola florem virginitatis habet inter matres, sola fructum fœcunditatis inter virgines. Defloruntur aliæ ut fœcundentur, et in eis necessario flos virginitatis præmoritur ad fructum fœcunditatis. In sola vero Maria, propter fructum non est præmortuus, sed miro et excellenti modo factus est fructuosus, et sanctificatus est ex fructu ad perpetuitatem, et crevit ad venustatem. Et in aliis quidem feminis pulchrior est flos, quam fructus. At in Matre Redemptoris, quæ sola habet fructum cum flore, multo speciosior, laudabiliorque videtur esse fœcunditas quam virginitas. Nisi forte quis dicat quod pares sint, nec melior pulchriorve esse possit in ea virginalis fœcunditas quam fœcunda virginitas. Ecce Virgo, ecce Mater, ecce bis pulchra! Guillel. *Abb.* in *Cant.*

avoir une mère sur la terre, en choisir une qui ne fût pas digne de sa suprême majesté. Il fallait que sa mère fût digne de son amour. Il fallait que le Dieu de toute sainteté eût une mère toute sainte et tout immaculée. Telle est Marie : c'est elle la splendide étoile de Jacob dont les rayons glorieux illuminent le ciel et la terre. C'est elle dont la douce et puissante lumière pénètre jusqu'au fond des cœurs, augmente les mérites, encourage par les exemples, détruit les vices, dissipe les ténèbres des péchés. Vierge et Mère de Dieu, exaltée au-dessus des anges, assise sur un trône à la droite de son Fils, elle reçoit les hommages et les louanges de toute créature, et elle plaide auprès du souverain Maître, la cause du peuple fidèle [1].

C'est ainsi que la virginité de Marie et sa maternité divine lui procurent une double gloire devant les hommes et les Anges, mais surtout en présence de Dieu. Ah! comme l'adorable Trinité la contemplait avec amour et complaisance dans son humble demeure de Nazareth! Comme le divin Enfant Jésus y jouissait des perfections et des grandeurs dont lui-même avait enrichi sa mère! Comme les Anges, gardiens fidèles de l'humble demeure, répétaient avec admiration et répètent encore les paroles du Prophète : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* : Cité de Dieu, maison de Nazareth, temple où se sont accomplies les plus étonnantes merveilles, de grandes choses ont été dites de vous!

III. — *Marie appartient à Dieu et n'appartient qu'à lui seul.*

Le spectacle qu'il nous a été donné de contempler dans la maison de Nazareth, est admirable et digne de ravir le cœur de Dieu lui-même. Ne nous éloignons donc pas encore de cette sainte demeure. Nous y avons vu une vierge mère, une mère toujours vierge dont le Fils n'est autre que Dieu lui-même. Regardons encore Marie, contemplons sa beauté, et demandons-nous quelle en est la source ?

Le prophète royal, après avoir donné les plus magnifiques louanges à la reine des vierges conclut par ces paroles : « Toute » la gloire de cette fille du roi est au dedans : » *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus* (Psal. xliv, 13). Que toute la gloire de la fille du roi vienne de l'intérieur, qu'elle soit une conséquence et comme un reflet des admirables vertus qui règnent dans son âme, on le conçoit aisément. Mais que toute sa gloire soit intérieure et que rien d'extérieur ne vienne s'y ajouter, c'est ce qu'il est plus difficile de comprendre. Devons-nous donc faire peu de cas de l'extérieur et le regarder pour rien? Ce n'est pas l'avis de S. Augustin. Cet illustre docteur s'élève avec raison

1. Joan. XXII, *Papa*, apud *Odor. Rayn.* tom. 15, ann. 1316, n. 22.

contre les personnes avancées dans la vertu qui disent, lorsqu'on leur reproche quelque manquement, quelque négligence qui les expose à de fâcheux soupçons : le témoignage de notre conscience devant Dieu nous suffit. Il est mal de tenir si peu de compte de l'estime des hommes; c'est une cruauté de s'exposer à scandaliser ses frères, à tuer des âmes pour quelque négligence, et de donner à penser que ceux dont la vie paraît extérieurement sainte, ne sont au fond que des coupables. Celui qui vit pieusement est bon pour lui-même ; celui qui vit d'une manière toujours édifiante est miséricordieux pour les autres. La sainteté de notre conduite nous est nécessaire. Notre bonne réputation est nécessaire au prochain [1]. Nous ne sommes pas des anges, mais des créatures humaines composées d'un corps et d'une âme. Notre intérieur doit être réglé selon la volonté de Dieu, mais notre extérieur doit l'être de même. S. Thomas nous enseigne que même les mouvements extérieurs du corps peuvent être rapportés à une vertu particulière; la décence et la parfaite convenance de ces divers mouvements appartient à l'*honnêteté*. S. Ambroise dit qu'il n'approuve pas la mollesse et les airs languissants dans la tournure et la manière de parler, mais qu'un air grossier et rustique ne lui revient pas davantage. Il faut imiter la nature où tout est bien réglé, où l'on ne trouve pas d'exagération [2]. Tout doit être soumis aux lois de la raison, les mouvements extérieurs comme le reste; et les y conformer en vue de Dieu est une vertu morale très méritoire devant lui. Comme dit encore S. Ambroise : vivre selon les convenances de son sexe et de son état, voilà la plus belle règle de conduite que chacun puisse adopter : *Hoc est pulchritudinem vivendi tenere : convenientia cuique sexui et personæ reddere* (*de Offic.* l. I, c. 9).

Cette vertu extérieure, et cette bonne odeur d'édification que répand une vie véritablement sainte, personne après Jésus, ne les posséda au même degré que Marie, pas même le glorieux S. Joseph, dont la douce et bienveillante figure rayonne dans la

1. Non sunt audiendi, sive viri sancti, sive feminæ quæ, quando reprehenduntur in aliqua negligentia, per quam fit, ut in malam veniant suspicionem unde vitam suam longe abesse sciunt, dicunt, coram Deo sufficere sibi conscientiam; æstimationem hominum non solum impudenter, verum etiam crudeliter contemnentes, cum occidant animas aliorum, sive blasphemantium viam Dei, quibus secundum suspicionem quasi turpis, quæ casta est, displicet vita sanctorum, vel etiam cum accusationi imitantium, non quod vident, sed quod putant. Proinde quisquis a criminibus flagitiorum atque facinorum vitam suam custodit, sibi bene facit. Quisquis autem etiam famam, et in aliis est misericors. Nobis enim necessaria est vita nostra, aliis fama nostra. S. August. *de bono viduit.* II, quest. 13.

2. Sicut molliculum et infractum, aut vocis sonum, aut gestum corporis non probo, ita neque agrestem aut rusticum. Naturam imitemur; effigies ejus forma disciplinæ, forma honestatis est. S. Ambros. lib. I, *de Off.* cap. 9.

maison de Nazareth, auprès de celle de son auguste épouse. Cependant cette admirable beauté, ce charme tout divin de la conduite de Marie, qui ravissait les anges n'était que peu de chose, comparé à la beauté intérieure, et le Prophète pouvait bien dire : « Toute la beauté de la fille du roi est au dedans, » ou vient du dedans : *Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus.* L'Apôtre n'a-t-il pas dit de même en parlant des fidèles : *Nam gloria nostra hæc est: testimonium conscientiæ nostræ :* « Notre gloire, c'est le té- » moignage de notre conscience (II Cor. I, 2). » Et si les signes extérieurs de la vertu sont quelque chose, si les fruits ont quelque mérite, l'arbre qui les produit n'en a-t-il pas bien davantage ?

Ce qui faisait la beauté de Marie, ce qui faisait sa gloire, ce qui mérite surtout notre admiration lorsque nous la contemplons dans son humble maison de Nazareth, ce sont ses pensées plus pures que celles des anges ; ce sont ses ardeurs d'amour plus que séraphiques pour Dieu, pour ce Fils que Dieu lui a donné et qui est à elle mieux que jamais aucun enfant ne fut à sa mère. C'est encore sa soumission absolument parfaite en tout, même lorsqu'il est question des plus grands sacrifices, à la volonté de Dieu ; c'est sa vie d'union avec Dieu, union que rien ne peut rompre ni relâcher, ne fût-ce qu'un seul instant. Elle ne voulait que Dieu, elle ne cherchait que Dieu, elle ne vivait que de Dieu.

Dieu, dit Euthymius, aime la beauté de l'âme. Ce qui lui plaît, ce n'est pas un vêtement enrichi d'or et de broderies, mais la vertu : *Rationalem pulchritudinem Deus diligit, ornatumque et stolam non auream sed virtutem.* Marie faisait peu de cas de la beauté extérieure, quoiqu'elle fût la plus belle des femmes, mais elle estimait beaucoup la beauté intérieure et travaillait sans relâche, de toutes ses forces, à l'augmenter. C'est à cause de cette beauté tout intérieure qu'elle veut que nous nous attachions à elle. Ne dit-elle pas aux filles de Jérusalem : *Nigra sum sed formosa. Nolite considerare quod fusca sim, quia decoloravit me sol :* « Je suis noire mais je suis belle, ô filles de Jérusalem. Ne » considérez pas que je suis hâlée parce que le soleil m'a déco- » lorée (Cant. I, 4, 5). » La fille du roi, d'après S. Bernard, celle dont toute la beauté est intérieure dit aux filles de Jérusalem, aux âmes qui hésitent à se donner à elle : Pourquoi avez-vous peur ? pourquoi craignez-vous de me suivre ? Est-ce parce que j'accorde peu de soin à la beauté de mon corps ? parce que je néglige et méprise les vains ornements ? Qu'importe qu'il en soit ainsi ? Moins ma beauté éclate à l'extérieur, plus je suis belle intérieurement. Le vase peut paraître grossier mais le trésor qu'il renferme n'en est pas moins précieux ; les aspérités de l'écorce et son amertume n'enlèvent rien à la douceur et à la suavité du fruit qu'elle renferme ; la terre qui produit l'or ne se couvre ni

de fleurs ni de fruits. Ne vous étonnez donc pas de l'humilité de mon extérieur : c'est le soleil qui m'a décolorée : *Nolite me considerare quod fusca sim, quia decoloravit me sol.* La lumière intérieure ne souffre qu'avec peine de se répandre à l'extérieur, ajoute S. Bernard : *Lux interior exterioris impatiens.* Voilà pourquoi je cache, dans le secret de mon âme, les inestimables trésors de mes vertus et de mes mérites, l'or de ma charité, l'argent de ma pureté, le rubis de ma ferveur, le diamant de ma constance, toutes ces perles incomparables qui sont les vertus. Voilà pourquoi l'on peut dire de moi en toute vérité : « Toute sa gloire » vient de l'intérieur : » *Omnis gloria ejus ab intus.*

Cependant la grande gloire de Marie ne vient pas principalement de ses perfections. Sans doute les trésors sans mesure de grâce et de faveurs dont Dieu l'a comblée, suffisent pour l'élever au-dessus de toute créature, autant que le ciel est au-dessus de la terre ; mais nous devons admirer en elle quelque chose de plus glorieux encore. *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus.* « Toute la gloire de cette fille du roi, vient de l'intérieur, » toute sa gloire vient de ce qu'elle a porté dans son sein le Verbe incarné, Dieu lui-même, devenu son enfant. Entrez dans cette humble maison de Nazareth. Voyez cette humble Vierge, épouse de Joseph l'artisan. Vous admirerez sans doute ce charme, cette modestie, cette beauté céleste, qui faisait dire à S. Denis l'Aréopagite : « Si je n'avais pas été éclairé des lumières de la » foi, je l'aurais prise pour la divinité. » Cependant ce n'est qu'une créature. Mais ouvrez les yeux : voyez cette multitude innombrable d'esprits célestes qui l'entourent et se prosternent sur ses pas, dans un silence d'adoration. Puis écoutez et entendez-les chanter l'éternel *Sanctus* de la cité céleste. Quelle merveille est-ce là ? Les chérubins et les séraphins ont-ils donc cessé d'adorer Dieu pour venir se prosterner devant l'humble vierge de Juda et célébrer ses louanges? Ah! ne vous y trompez pas, ce n'est pas Marie qu'ils adorent, mais Dieu lui-même reposant dans son sein. C'est au Verbe incarné qu'ils rendent premièrement leurs hommages. C'est à cause du Fils qu'ils se prosternent devant la Mère. La gloire de Marie ressemble en ce moment à la gloire de Dieu lui-même, parce que Dieu est en elle, qu'il ne fait pour ainsi dire qu'un avec elle. Tout cet excès de gloire provient du trésor qu'elle possède : *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus.*

C'est ainsi que Marie est à Dieu tout entière et sans partage, et que Dieu lui-même est sa gloire. Ah! nous pouvons bien nous écrier avec le prophète : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* : « Cité de Dieu, on a dit de vous des choses glorieuses. » Marie fut la cité de Dieu ; elle le fut par son âme ; elle le fut par sa chair même ; il n'y eut rien en elle qui ne fût à Dieu sans ré-

serve. C'est elle qui peut dire avec plus de vérité qu'aucune autre créature : « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui : » *Dilectus meus mihi et ego illi* (Cant. II, 16). S. Bernard ne saurait assez admirer ces paroles. « *Mon bien-aimé est à moi*, dit-il ; il » s'occupe uniquement de moi. Eh ! quoi ? cette souveraine Ma- » jesté qui gouverne et régit l'univers entier n'a-t-elle donc pas » d'autre occupation ? Délaisse-t-elle le soin des siècles pour ne » penser qu'à Marie et ne rechercher que son amour [1] ? » La bienheureuse Vierge ne s'occupait uniquement que de Dieu, et Dieu agissait de même à son égard. Elle sentait l'ardeur de son amour pour le Seigneur, et elle ne doutait pas d'être l'objet d'un amour semblable. Elle recherchait avec une sollicitude extrême tous les moyens d'être agréable à Dieu, et Dieu se montrait non moins généreux, car il a dit : « On se servira pour vous de la » mesure dont vous vous serez servi : » *In qua mensura mensi fueritis remetietur et vobis* (Matth. VII, 2). Et comment n'aurait-elle pas été entièrement à Dieu, comment n'aurait-elle pas vécu pour Dieu, elle qui sentait Dieu vivre dans ses propres entrailles ? L'amour attire l'amour.

Empruntons encore quelques paroles à S. Bernard. « *Mon* » *bien-aimé est à moi et je suis à lui.* N'est-ce pas comme si la » bienheureuse Vierge disait : Il est à moi parce qu'il est bon » et miséricordieux : je suis à lui parce que je ne suis pas in- » grate. — Il m'accorde sa grâce par pure libéralité : moi je » l'aime par reconnaissance. — Il me délivre : je l'honore. — » Il me sauve : j'obéis à sa volonté. — Il est à moi et non à » une autre, parce que je suis son unique colombe ; je suis à » lui et non à un autre, parce que je n'entends pas la voix des » étrangers [2]. » O mon Seigneur ! ô mon Dieu ! vous êtes tout à moi et je me suis donnée toute à vous. Je suis vos délices, et vous êtes tout mon bien. Vous êtes embrasé d'amour pour moi et mon âme se consume pour vous. Vous m'aimez et je vous adore. En toutes choses c'est votre amour pour moi qui vous dirige ; c'est pour moi que vous avez créé le ciel et la terre ; et moi je ne vois que vous au ciel et sur la terre : chez les anges et les hommes, et dans ma propre personne, c'est vous seul que je cherche, c'est vous seul que je puis aimer. Vous m'avez appelé

1. *Dilectus meus mihi.* Mihi intendit. Ita ne huic intenta est illa Majestas, cui gubernatio pariter, et administratio universitatis incumbit ? Et cura sæculorum ad sola transfertur negocia (imo otia) amoris et desiderii hujus ? Ita plane. S. Bern. serm. 68 in *Cant.*

2. Ille mihi et ego illi. Ille mihi, quia benignus et misericors est: ego illi quia non sum ingrata. Ille mihi gratiam ex gratia : ego illi gratiam pro gratia. Ille meæ liberationi : ego illius honori. Ille saluti meæ : ego illius voluntati. Ille mihi et non alteri, quia una sum columba ejus : ego illi et non alteri, nec enim audio vocem alienorum. S. Bernard. serm. LXVIII in *Cant.*

à la grâce de vous connaître et de vous servir ; vous m'avez marqué du signe glorieux de la rédemption ; vous m'avez adopté comme votre enfant, et gratifié de la liberté qui convient à ce titre : moi de mon côté je vous donne ma volonté par l'obéissance, mon cœur par la reconnaissance, tout mon être par la virginité parfaite. Vous m'exaltez sans cesse ; vous faites en moi de grandes choses, vous qui êtes puissant : et moi, je veux en tout et partout procurer votre honneur ; je veux que toutes les créatures vous célèbrent et vous glorifient.

Un jour le Seigneur apparut à sainte Thérèse et lui adressa ces bienveillantes paroles : « Désormais tu es à moi et je suis à » toi. Mon honneur sera ton honneur, et ton honneur sera le » mien. Tout ce que j'ai t'appartient. Je te donne toutes les dou- » leurs et tous les travaux auxquels je me suis soumis. Tu peux » demander par eux tout ce que tu veux à mon Père, comme » s'ils étaient à toi. » Si notre divin Sauveur parlait ainsi à une humble religieuse, que ne dira-t-il pas à la plus sainte des créatures, à sa propre Mère ? Que ne dira-t-il pas à celle dont il est le fils, plus qu'aucun fils ne peut l'être de sa mère ? O Marie, c'est bien à vous que tous les trésors de Jésus appartiennent, c'est bien à vous qu'il s'est donné lui-même tout entier. Vous pouvez vous écrier : *Mon bien-aimé est à moi !* et vous pouvez ajouter avec non moins de vérité : *Et je suis à mon bien-aimé* : — Allons donc à Marie avec confiance. Approchons d'elle, au moins en esprit, dans son humble demeure de Nazareth. Contemplons-la dans les soins qu'elle donne à son divin Enfant. Tout l'honneur que nous rendrons à cette auguste Mère remontera jusqu'à son Fils ; il prendra comme pour lui tout l'amour que nous aurons pour elle. Elle a entre les mains les mérites infinis acquis pour nous par Jésus, au prix de tant de travaux, de souffrances et de sang versé, elle peut en disposer à son gré. Prions-la donc avec confiance. On ne s'éloigne jamais d'elle les mains vides, surtout lorsqu'on s'efforce de l'aimer et d'imiter ses exemples. Disons-lui avec S. Anselme : « O notre souveraine ! Vous » êtes la porte de la vie, la porte du salut, le chemin qui con- » duit à la paix avec Dieu et à la possession du ciel. O Vierge » féconde qui avez enfanté le Sauveur, faites que j'obtienne le » pardon de mes péchés et la grâce de vivre saintement. O Ma- » rie, veillez jusqu'à la fin sur votre serviteur [1]. » Ainsi soit-il.

1. Ergo Domina porta vitæ, janua salutis, via reconciliationis, aditus recuperationis ; obsecro te per salvatricem fœcunditatem, fac ut peccatorum meorum mihi venia, et bene vivendi gratia concedatur, ut usque in finem hic servus tuus sub tua protectione custodiatur. S. ANSELM. in *Deprec. ad Virg.*

DEUXIÈME SERMON

MARIE A NAZARETH, MODÈLE DANS LA SOUFFRANCE [1].

Inspice et fac secundum exemplar.
EXOD. XXIII, 40.

Heureux ceux qui peuvent se transporter en Italie et visiter le lieu sacré où les anges ont déposé la sainte maison de Nazareth. Il ne fallait pas que cette humble demeure où s'étaient accomplies les plus grandes merveilles, fût exposée aux outrages des infidèles et à leurs profanations. Il était bon que les peuples chrétiens pussent la révérer, et qu'il fût aisé à une multitude d'âmes d'y venir puiser la grâce comme à sa source. Aussi est-ce au centre même de la chrétienté, en Italie, que la maison de Nazareth a été transportée. Aucun fait de l'histoire n'est prouvé plus solidement que cette translation merveilleuse, et les innombrables miracles qui, depuis plus de six siècles, continuent de s'accomplir à Notre-Dame de Lorette, confirment chaque jour une croyance autorisée par l'Eglise et acceptée avec joie par tous ses enfants.

Si nous ne pouvons pas faire le pèlerinage de Lorette, et nous prosterner près de cette maison qui fut la demeure du Fils de Dieu sur la terre pendant près de trente ans; si nous ne pouvons pas contempler ces mêmes murailles, ce même toit, témoins de la naissance, de la première enfance et de la période la plus heureuse de la vie mortelle de Marie, que notre pensée au moins s'y transporte. Contemplons en esprit le spectacle qui nous y est offert, et sachons en tirer d'utiles leçons pour notre avancement dans la vertu. Mais ce ne sont pas les mystères de gloire et de bonheur accomplis dans l'enceinte sacrée de la maison de Nazareth, que je vous invite à méditer aujourd'hui. Le saint vieillard Siméon avait dit à Marie au jour de la Purification : « Un glaive transpercera votre âme : » *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius* (LUC. II, 34). Ce glaive de douleur, Marie l'emporta avec elle au sortir du temple. Il était profondément enfoncé dans son cœur maternel, et ne devait jamais en être arraché, tant qu'elle vivrait sur la terre.

Si je vous invite à vous rendre aujourd'hui dans l'humble demeure de Marie, c'est pour y apprendre d'elle comment il faut endurer la souffrance. Hélas! les épreuves ne manquent à personne dans cette vallée de larmes, et tous, un jour ou l'autre, nous avons besoin de la leçon que Marie nous donne, pour apprendre à bien supporter les peines de la vie.

1. Voir CLAUS, Sermon pour la fête de *Notre-Dame des Sept-Douleurs.*

Considérons donc Marie, et demandons-nous quelle est celle qui souffre, ce qu'elle souffre et comment elle endure sa souffrance. Nous apprendrons ainsi d'elle à ne pas nous plaindre que notre croix soit trop pesante, comparée à nos fautes; qu'elle soit trop lourde pour nos faibles épaules; qu'elle dure trop longtemps et nous pousse au désespoir. Nous apprendrons d'elle enfin à souffrir saintement et à mériter les joies du ciel par un peu de patience et de soumission à la volonté de Dieu.

I. — *Quelle est celle qui souffre?*

Quelquefois lorsqu'on est courbé sous le poids d'une affliction profonde, on est tenté de s'écrier : Oh! que cette croix est lourde! qu'elle est dure! qu'elle est insupportable! Si Dieu m'avait envoyé quelque autre épreuve je l'aurais supportée patiemment : mais celle-ci est trop cruelle pour moi. Sans doute j'ai péché, mais non pas au point de subir un tel châtiment. — Dites-moi, mes frères, n'avez-vous pas éprouvé quelquefois dans vos cœurs des sentiments et des pensées de cette sorte? S'il en est ainsi, venez et contemplez Marie.

Elle n'est pas encore au pied de la croix où elle verra expirer son divin Fils : elle est dans sa maison de Nazareth, mais elle sait par les enseignements des prophètes, et par les lumières extraordinaires dont elle est remplie, ce que ce Fils bien-aimé souffrira un jour, et elle accepte ce que Dieu veut, la croix qu'il lui donne.

Cependant qui est-elle? Une créature imparfaite et coupable comme vous et moi, peut-être? Ah! loin de nous une telle pensée. Marie est le chef-d'œuvre de la puissance et de la sagesse de Dieu unies à sa bonté. La pureté des anges eux-mêmes n'est rien, si on la compare à la pureté de cette auguste Vierge, et leurs lumières ne sont que ténèbres en présence de sa lumière. Après la sainteté de Dieu lui-même, il n'en est pas de semblable à celle de Marie. Ni la faute originelle, ni la moindre faute volontaire, ni la moindre imperfection n'ont jamais terni ce miroir incomparable des perfections de Dieu. Cependant elle souffre; et voyez comme elle accepte sans murmurer la croix que lui impose la volonté divine.

Dieu ne pouvait-il pas faire qu'elle ne connût pas à l'avance la mort cruelle et tous les détails de la passion de son divin Fils? Quelle nécessité que cette Mère si tendre et si aimante ne puisse voir et toucher les pieds et les mains de son divin Enfant, sans penser aussitôt aux clous affreux qui les devaient percer? Cependant Dieu le veut ainsi et Marie ne murmure pas. Si elle couvre de baisers ce Dieu qu'elle adore avec les anges et qu'elle aime comme son fils unique, elle pense à la couronne d'épines,

elle pense aux soufflets et aux ignominies de la passion. Elle voit déjà ce cœur divin ouvert par la lance du soldat; ces membres adorables raidis par le trépas. Elle voit de plus l'inutilité de tant de souffrances pour le plus grand nombre. Encore une fois, méritait-elle de telles angoisses, cette Vierge la plus pure des vierges, cette Mère, la plus sainte et la plus aimante des mères? Siméon ne pouvait-il pas se dispenser de parler du glaive de douleurs? Marie ne pouvait-elle pas mourir avant la Passion de Jésus, ou du moins, retenue loin de Jérusalem, ne connaître la mort de son divin Fils qu'après son triomphe et sa glorieuse résurrection?

Lorsque Dieu donna l'ordre au saint patriarche Abraham de lui offrir son propre fils Isaac en holocauste sur le mont Moria; Abraham qui aimait tendrement Isaac, selon la parole de Dieu lui-même : « Prends ton fils unique, que tu aimes : » *Tolle filium tuum unigenitum quem diligis* (Gen. xxii, 2), Abraham, dis-je, obéit sur-le-champ à l'ordre divin; il partit pour la montagne, emportant avec lui du bois et du feu pour le sacrifice, et emmenant Isaac et deux serviteurs. Mais révéla-t-il à Sara le terrible secret? Voulut-il qu'Isaac dît un dernier adieu à sa mère? Non, il ne le voulut pas et Sara ignora tout. Sans doute il craignait, dit un pieux auteur, que Sara dans l'excès de son amour maternel et de sa douleur, ne mît quelque obstacle à l'accomplissement de l'ordre du Seigneur, ou qu'elle succombât elle-même à un si rude coup.

Le Fils de Dieu n'avait rien de pareil à craindre de la part de Marie. Il savait avec quelle résignation parfaite elle accepterait la croix pour elle et pour son Fils. Il pouvait lui faire connaître à l'avance toutes les douleurs et les humiliations de la passion. Il disait en parlant de sa propre mort sur la croix : « Je dois être baptisé d'un baptême : et combien je me sens » pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse : » *Baptismo habeo baptisari : et quomodo coarctor usquedum perficiam illud* (Luc. xii, 50). Il savait bien que Marie, loin de l'arrêter sur le chemin du Calvaire, approuverait qu'il obéît à la volonté de son Père céleste et qu'il rachetât les hommes au prix de son sang. Aussi non seulement Marie connaît-elle ces redoutables mystères, alors qu'elle vit avec Jésus, dans sa chère maison de Nazareth; mais on la verra sur la montagne du Calvaire, au pied de la croix où expirera son Fils bien-aimé. Elle sera témoin de sa mort et elle ne murmurera pas. Elle dira comme lui : « Mon Père, que votre » volonté soit faite et non pas la mienne : » *Non mea voluntas sed tua fiat* (Luc. xxii, 42). Ecoutez S. Antoine de Padoue : » Quelque grandes que fussent les douleurs de la Mère de Dieu, » cependant sa conformité à la volonté divine était si entière » que s'il avait été nécessaire, elle aurait mis elle-même son Fils

» en croix. » Et le saint auteur ajoute : « On ne peut pas sup-
» poser, en effet, que son obéissance fût moins parfaite que celle
» d'Abraham [1]. »

Voilà comment la plus sainte, la plus pure et la plus parfaite de toutes les créatures, accepta de souffrir, bien qu'elle n'eût aucunement mérité de telles souffrances. Voilà quelle fut la volonté du Père éternel envers sa fille bien-aimée, du Fils envers sa Mère, du Saint-Esprit envers son Epouse. Comment expliquer ce mystère ?

Des souffrances de Marie et de sa patience à porter une si lourde croix dépendait la gloire incomparable qui lui était réservée. Elle boit le calice de la Passion, jusqu'à la lie, avec son divin Fils ; elle éprouve dans son cœur maternel tout ce qu'il ressent dans sa chair ; les liens, les crachats, les soufflets, les verges, les épines, les clous la meurtrissent et la déchirent intérieurement et non moins cruellement que lui. Elle coopère ainsi à notre rédemption et elle mérite d'être appelée notre corédemptrice, parce qu'elle offre plus que sa propre vie, elle offre la vie de son fils bien-aimé, pour le salut du monde.

La bienheureuse Vierge a dit elle-même à sainte Brigitte : « De même que les premiers parents, Adam et Ève ont, avec
» une pomme, causé la ruine du monde, ainsi mon Fils et moi,
» nous avons restauré le monde, avec un seul cœur [2]. » Gloire donc à vous, très sainte et très miséricordieuse Mère de Dieu, réparatrice du genre humain. Oui, vous êtes admirable, ô Vierge, vous êtes digne de tout honneur, vous qui avez relevé nos premiers parents et rendu la vie à leur postérité [3].

Et maintenant, chrétiens, dites-moi : êtes-vous tellement innocents que vous puissiez prétendre que vos croix sont trop lourdes et que vos péchés n'ont rien mérité de tel ? Ah ! plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! plût à Dieu que votre innocence égalât celle de Marie qui pourtant a tant souffert ! Mais si vous avez péché ; si vous avez commis, ne fût-ce qu'un seul péché mortel : de quel front osez-vous vous plaindre de votre croix ? Quelque lourde qu'elle soit, elle n'est rien comparée aux tourments de l'enfer que vous avez mérités. Et, j'y reviens encore, fussiez-vous purs de toute faute, ne savez-vous pas que Dieu envoie les croix pour éprouver la vertu et augmenter les mérites de ceux

1. Utut doloribus plena fuerit (Mater Dei) ita tamen divinæ conformis erat voluntati, ut si oportuisset, ipsa Filium in cruce posuisset. Neque enim minoris fuit obedientiæ, quam Abraham ! S. Anton. Pad., IV part. Theol. 15, cap. 41.

2. Sicut protoparentes Adamus et Eva, uno pomo totum mundum destruxerunt; ita divinus meus Filius et ego, uno corde totum mundum restauravimus. S. Brigitt. *Revel.* apud *Diotall.*

3. O admirandam et omni honore dignissimam Virginem, parentum reparatricem, rum vivificatricem ! S. Bern. hom. II super *Missus.*

qui lui sont chers ? Savez-vous si de telle épreuve bien supportée ne dépend pas pour vous le bonheur éternel ? O chrétiens, ne vous plaignez pas dans vos souffrances, considérez Marie méditant sur la passion de son Fils, dans la maison de Nazareth ; considérez Marie au pied de la croix de Jésus, et imitez-la.

II. — *Que souffre-t-elle ?*

Il nous arrive quelquefois de trouver que notre croix, toute méritée qu'elle soit, est trop lourde pour nos épaules. Nous sommes coupables, c'est vrai ; mais Dieu devrait avoir égard à notre faiblesse et ne pas nous accabler sous un tel fardeau. Nous ne réfléchissons pas que Dieu connaît mieux que nous nos besoins et nos forces, et qu'il peut augmenter celles-ci à mesure des souffrances qu'il nous envoie. Vous qui êtes tentés de murmurer ainsi, allez dans la maison de Nazareth et regardez Marie. Ou plutôt non. Suivez-la dans la ville de Jérusalem au temps de la passion du Sauveur, car elle y est déjà en esprit, et voyez ce qu'elle a souffert. N'oubliez pas que son Fils est le plus beau, le plus parfait, le plus aimant et le plus aimé des fils. N'oubliez pas que son Fils est en même temps son Dieu. Elle a suivi Jésus traînant douloureusement sa croix sur le chemin du Calvaire.

On arrache à ce Fils bien-aimé tous ses vêtements avec des lambeaux sanglants de sa chair adorable, et Marie le voit.

On lui veut donner du vin mêlé de myrrhe et de fiel à boire : il ne l'accepte pas, mais Marie goûte en esprit toute l'amertume de cet horrible breuvage.

On étend ses membres déchirés par la flagellation sur le bois rugueux de la croix, et on les tire au point de faire sortir les os de leurs articulations. Et Marie est toujours là.

A grands coups de marteau on enfonce les clous qui transpercent ses pieds et ses mains. Et chacun de ces coups retentit dans le cœur de Marie et lui cause une douleur inexprimable.

Il est attaché à la croix, ce Fils bien-aimé, ce Dieu, ce Jésus ! Marie voit dresser la croix ; elle la voit retomber lourdement dans le trou creusé dans le rocher ; elle voit les frémissements convulsifs qui agitent le corps de la divine Victime. Ah ! dites-moi, n'est-ce pas là souffrir, pour une mère ? et quand cette Mère est Marie et que son Fils est Jésus, n'est-ce pas là souffrir au delà de toute imagination ?

Jésus est suspendu à la croix entre le ciel et la terre. La couronne d'épines déchire cruellement son chef adorable, ses yeux sont remplis de sang, ses joues sont livides, sa bouche desséchée par une soif brûlante, sa poitrine distendue, tout son corps enfin en proie à la souffrance, et sa Mère est toujours là. Elle entend les railleries, elle entend les blasphèmes des Juifs, des

bourreaux. Elle souffre tous les tourments de Jésus dans son âme, et elle n'ignore pas que sa propre présence ajoute encore aux douleurs de son divin Fils. Cependant elle reste debout au pied de la croix. Elle ne peut, ni ne veut s'arracher à ce cruel spectacle. Dieu a désiré lui faire boire avec Jésus tout le calice de la Passion. Elle l'épuisera comme lui jusqu'à la dernière goutte. Dans l'ancienne loi, Dieu défendait que l'on immolât à la fois la brebis avec son agneau, sans doute pour éviter à la pauvre brebis, la douleur de voir souffrir le petit qu'elle aimait. Marie n'est pas traitée avec cette compassion : elle voit souffrir, elle voit mourir son Fils.

S. Augustin dit de la mère des Machabées qu'elle fut sept fois martyre, parce qu'elle assista à la mort de ses sept fils, et mourut en quelque sorte avec chacun d'eux. Si la mère des Machabées fut sept fois martyre, combien de fois Marie le fut-elle? Jamais douleur ne ressembla à sa douleur : elle est la reine des martyrs. Il est dit dans l'Apocalypse que les glorieux athlètes du Seigneur, qui ont versé leur sang pour lui rendre témoignage, portent des palmes dans leurs mains : *Et palmæ in manibus eorum* (Apoc. VII, 9) : lorsque l'heure approcha pour Marie de quitter la terre et de se réunir à son divin fils, l'ange Gabriel, si on en croit une pieuse tradition, lui apporta du ciel une palme, symbole de son triomphe. Ah! cette palme était bien méritée, car personne n'a souffert, comme Marie, pour Jésus et avec Jésus. Ses douleurs furent si grandes qu'elles auraient suffi à donner la mort à toutes les créatures, si elles avaient été divisées entre elles. Ce n'est pas moi qui le dis : c'est S. Bernardin de Sienne, non moins illustre par sa science que par sa sainteté : *Tantus fuit dolor Virginis, quod si in omnes creaturas divideretur, omnes subito interirent.*

Et maintenant, revenons à vous, chrétiens qui m'écoutez. Pensez-vous encore que votre croix soit trop lourde pour vos épaules? Comparez-la à celle de cette Vierge tout immaculée, de Marie, je ne dis pas seulement au pied de la croix, mais pendant les longues années qu'elle a passées dans son humble maison de Nazareth. Ne voyez-vous pas que vos souffrances à vous ne sont qu'une goutte d'eau en présence de la mer? Ne dites pas que vous manquez de forces pour supporter un tel fardeau. Non, les forces ne vous manquent pas, mais votre délicatesse, votre sensualité ne veulent rien souffrir pour Dieu. Ah! s'il s'agissait d'endurer les mêmes épreuves pour le monde, la vanité, l'argent! Vous avez montré mille fois qu'en pareil cas rien ne vous rebute. Peut-être avez-vous désiré plus d'une fois, dans un moment de ferveur, de souffrir le martyre pour Dieu. Beau martyr vraiment qui n'est pas capable d'endurer une piqûre d'épingle! Allons! secouez votre inertie, et décidez-vous une bonne fois, à

souffrir patiemment et avec courage toutes les épreuves qu'il plaira au Seigneur de vous envoyer. Vous n'avez pas encore résisté jusqu'à verser votre sang.

III. — *Comment souffre-t-elle ?*

On trouve des chrétiens qui disent : Je résisterai, je supporterai mon malheur, aussi longtemps que je pourrai; mais hélas! cette croix est trop lourde; je redoute ma propre faiblesse; je crains le désespoir. Raisonnement d'un esprit sans courage et sans foi. Vous qui seriez tentés de le faire, venez et considérez encore Marie votre modèle. C'est elle qui vous apprendra comment il faut souffrir. Regardez-la dans sa maison de Nazareth, portant dans son cœur de mère le glaive douloureux qui le déchire sans cesse. Regardez-la au pied de la croix de Jésus, et admirez sa générosité, sa constance que rien n'abat, que rien ne saurait ébranler. Lorsqu'elle donne au divin Enfant tous les soins que réclame la faiblesse de son âge, elle pense aux coups, aux plaies cruelles qui meurtriront un jour et déchireront les membres si délicats de ce fils bien-aimé. Elle n'ignore rien de ce que les prophètes ont annoncé : la voyez-vous cependant en proie à des crises de douleur et de désespoir? Au pied même de la croix où Jésus expire, l'entendez-vous pousser des gémissements, des cris inarticulés, prononcer de ces paroles que la douleur arrache aux autres mères qui perdent leurs enfants? S'arrache-t-elle les cheveux? fatigue-t-elle ceux qui l'entourent par des plaintes inconsolables? Non. Dans la maison de Nazareth, sa douleur infinie est renfermée tout entière dans son cœur : il ne faut pas affliger Joseph; il ne faut pas affliger le divin Enfant; il faut s'acquitter pieusement envers l'un et l'autre de tous les devoirs d'une sainte épouse et d'une sainte mère. Marie garde pour elle-même tout ce qu'elle souffre. Même au pied de la croix on ne verra rien en elle qui ne convienne à sa suprême dignité de Mère de Dieu. « Je lis qu'elle était debout, et non pas qu'elle pleurait, » dit S. Ambroise : *Stantem lego, flentem non lego.*

Les gémissements et les larmes sont un soulagement à la douleur. Mais la Mère de Dieu ne voulut pas de ce soulagement. Elle renferma en son sein toutes ses souffrances, pour se conformer parfaitement à l'exemple que lui donnait son fils. N'était-ce pas ce que le prophète Jérémie annonçait dans ses *Lamentations*, lorsqu'il disait : « Vierge, fille de Sion, votre douleur est » grande comme la mer! » *Virgo, filia Sion, magna est velut mare contritio tua* (Thren. II, 13). Pourquoi comparer les souffrances de la Vierge à la vaste mer? Est-ce parce que ses souffrances sont insondables, comme les abîmes de l'océan? Sans doute; mais il est encore un autre point de ressemblance. La

mer reçoit les eaux de tous les fleuves, et cependant elle ne franchit pas les bornes que le Créateur lui a marquées. De même, la Mère de Dieu reçoit dans son cœur plus de douleur que n'en renferme le reste du monde; cependant elle reste dans les limites tracées par la modestie et la gravité. Un jour que Notre-Seigneur se trouvait avec ses apôtres sur une barque que la tempête menaçait d'engloutir, il commanda aux vents et à la mer, et aussitôt régna le calme le plus profond : il en fut ainsi de Marie, dit le pieux abbé Arnold: « Elle imposait silence à la » douleur; elle comprimait la violence de ses tourments cruels, » et montrait un visage tranquille [1]. » Que d'autres disent combien fut difficile à remporter, une telle victoire sur des douleurs incomparables. Ceux qui ont essayé de résister comme elle au milieu des épreuves, peuvent seuls s'en faire une idée. Quelle mère digne de ce nom pourrait voir ainsi, sans faiblir, son époux ou son fils luttant contre la mort? La malheureuse Agar, voyant son fils Ismaël près de mourir de soif dans le désert aride de Betsabée, le laissa étendu sous un arbre et se retira à l'écart : elle n'avait pas le courage d'assister à sa mort. Mais la Mère de Dieu a été plus forte. Elle a vu son Fils bien-aimé, le fruit béni de ses entrailles, celui qu'elle adorait et qu'elle aimait plus que toute chose, elle a vu son Créateur, son Rédempteur, son Dieu suspendu par trois clous, à l'arbre de la croix; elle l'a vu tout couvert de sang, livide, en proie aux souffrances intérieures les plus pénibles; elle l'a vu luttant contre la mort pendant trois longues heures de l'agonie la plus cruelle : elle a contemplé ce spectacle et sa constance ne s'est pas un instant démentie. Rien n'a pu l'éloigner de la croix sur laquelle expirait son Fils; ni la crainte d'une mort violente, ni l'horreur du lieu où s'accomplissait ce sacrifice, ni la timidité naturelle à son sexe, ni le tumulte d'une multitude exaltée, ni les outrages, ni les paroles grossières des bourreaux, ni le mépris et les risées des Pharisiens, ni la honte qui rejaillit sur une mère dont le fils est regardé comme un malfaiteur digne du supplice de la croix. Les Apôtres ont pris la fuite; les amis se sont tenus à l'écart, les aveugles, les boiteux, les malades que la main toute-puissante du crucifié avait miraculeusement guéris ont eu peur. Marie seule est demeurée inébranlable, supérieure à toutes les souffrances. Tous les éléments ont été troublés; le soleil s'est couvert de ténèbres en plein midi, la lune a perdu son éclat, la terre a tremblé et les montagnes ont été secouées sur leurs bases, le voile du temple s'est déchiré, les sépulcres se sont ouverts : Marie est demeurée immobile comme un rocher au milieu des flots de la mer agités par la tempête : *Stabat juxta crucem!*

1. Imperabat dolori silentium, et clauso tanti doloris tormento, alium vultum palam exhibebat. Arnold. tr. iv, *de Verb. Dom.*

Chrétiens, que cet exemple vous donne du courage; apprenez de la Mère de Dieu comment on souffre avec constance. Serait-il possible qu'un tel exemple ne vous fortifiât pas? Il y a longtemps que vous souffrez, et vous craignez de porter votre croix longtemps encore? Je le veux bien : mais dites moi, les souffrances de Marie n'ont-elles pas duré plus de trente-trois ans? Et quelles souffrances! Depuis la naissance de son divin Fils dans l'étable de Bethléem, jusqu'à sa mort sur le Calvaire, a-t-elle cessé un moment de porter la croix? Lâches et sensuels que nous sommes! Que signifient ces paroles absurdes : je redoute ma propre faiblesse, je crains le désespoir? Vous n'êtes pas dignes du Crucifié vous qui parlez ainsi; vous n'êtes pas dignes de sa mère! vous vous éloignez de la croix! Un peu de bonne volonté. Priez la Mère de douleurs qu'elle vous obtienne par son exemple et son intercession, la grâce de souffrir généreusement. Dieu ne refuse cette grâce à personne, lorsqu'on la désire sincèrement et qu'on la demande par Marie. Mais ce n'est pas assez. Il faut correspondre à la grâce que Dieu vous donne. Prenez donc une ferme résolution, et dites : Avec la grâce de Dieu et le secours de Marie, je suis prêt à tout. Que le monde frémisse, que la chair se révolte, que tout l'enfer se soulève contre moi, je souffrirai pour mon Dieu. Je souffrirai tout ce que Dieu voudra, comme Dieu voudra, autant et aussi longtemps que Dieu voudra. Et c'est ainsi que j'espère arriver enfin au ciel, où Dieu réserve à ses élus une couronne qui ne se flétrit pas. Ainsi soit-il.

PLANS

On peut comparer la sainte maison de Lorette à l'arche d'alliance.

1° L'arche d'alliance protection et salut du peuple juif, tant que ce peuple demeurait fidèle à Dieu, devenait en quelque sorte sans vertu, lorsque ce peuple se laissait aller à la prévarication.

La maison de Nazareth était plus chère à Dieu que l'arche d'alliance. Elle fut et elle sera toujours pour la contrée qui la possède une puissante protection, mais à la condition qu'elle sera révérée.

2° L'arche d'alliance contenait les tables de la loi, la manne et la verge fleurie d'Aaron.

La maison de Nazareth contenait Jésus qui est la loi vivante;

Jésus, la véritable manne, le pain vivant descendu des cieux; Jésus, la verge fleurie sortie de la tigé de Jessé.

3° L'arche était surmontée de deux chérubins d'or pur, qui semblaient la protéger de leurs ailes et adorer la majesté de Dieu.

La maison de Nazareth était aussi protégée par deux chérubins, Marie et Joseph. L'un et l'autre étendaient les ailes de leur sollicitude sur le trésor du ciel et de la terre que renfermait cette humble maison, sur Jésus, Fils unique de Dieu et de Marie. L'un et l'autre adoraient ce Dieu qui avait daigné se faire leur enfant.

L'un et l'autre étaient d'or pur, c'est-à-dire d'une sainteté irréprochable. Il est vrai que Joseph n'égalait pas Marie, mais il était digne d'elle et digne de Jésus.

II

On peut comparer nos églises à la maison de Nazareth.

1° Jésus-Christ daigne habiter dans nos églises comme autrefois dans la maison de Nazareth.

Il y est encore humble, adorable, doux, prêt à rendre service, comme il l'était à Nazareth.

2° Il n'y est pas seul. Marie et Joseph sont encore avec lui. Sans doute ni Marie ni Joseph n'habitent substantiellement dans nos églises, comme Jésus est dans l'Eucharistie. Mais du haut du ciel, ils sont témoins de nos actes de dévotion. — Dieu leur fait entendre nos prières et connaître les dispositions de nos cœurs. — Ils jouissent encore d'une sorte d'autorité paternelle et maternelle sur Jésus, qui ne peut rien refuser à leur prière. Ils aiment à le prier pour nous, parce qu'ils voient combien nous avons besoin de secours, et combien Jésus désire ardemment qu'on lui demande de nous venir en aide.

3° Il y a droit au plus profond respect. Car tout caché qu'il soit sous les espèces eucharistiques, il n'en est pas moins le Dieu éternel, souverain maître de toutes choses; le Dieu qui nous jugera et qui nous donnera le ciel ou l'enfer, selon notre mérite. Imitons les anges qui lui faisaient leur cour à Nazareth. Imitons Marie et Joseph, dans le respect et l'amour qu'ils lui témoignaient.

III

Dans la maison de Nazareth se sont accomplis plusieurs des mystères de notre sainte religion.

1° La naissance de Marie. C'est là aussi, selon toutes les ap-

parences qu'elle a passé les trois premières années de sa vie. Quel tableau à contempler que celui de cette céleste enfant.

2° C'est là que l'Ange est venu lui annoncer qu'elle serait la mère du Sauveur, et que le Fils de Dieu s'est incarné dans son sein.

3° C'est là qu'elle a passé la plus grande partie de sa vie, avec Jésus et avec Joseph, modèle des mères, modèle des épouses, modèle des veuves, comme elle avait été et fut toujours modèle des vierges.

Que Marie doit donc aimer cette maison ! Que Joseph doit l'aimer aussi, et qu'elle doit être chère au cœur de Jésus [1].

1. Voir, pour le développement de ces divers plans, ce qui a été dit, tome II^e^, de la naissance de Marie, et de la sainte famille à Nazareth.
Voir aussi au tome IV^e^ ce qui concerne la fête de la Translation.

FÊTE DE L'ATTENTE DU DIVIN ENFANTEMENT

(18 Décembre)

PREMIER SERMON[1]

Rorate, cœli, desuper et nubes pluant Justum.

Isa. xlv, 8.

L'Attente du divin Enfantement, dont nous célébrons aujourd'hui la solennité, est une fête ancienne dans l'Eglise. Son origine remonte au vie siècle de notre ère. Quelques évêques d'Espagne regrettant de ne pouvoir donner à la fête de l'Annonciation tout l'éclat que demandait un si grand mystère, à cause du carême, imaginèrent d'en faire simplement mémoire au 25 mars, et de la solenniser huit jours avant la fête de Noël. Leur exemple ne fut pas suivi ; l'Eglise demeura fidèle à la date du 25 mars et les Espagnols eux-mêmes ne tardèrent pas à reporter à ce jour la solennité de l'Annonciation. Cependant ils ne cessèrent pas de célébrer la fête du dix-huit décembre. Elle devint pour eux la fête de l'O, ou la fête de l'Attente du divin Enfantement. Sous cette nouvelle dénomination, elle se répandit dans plusieurs contrées, et maintenant on la célèbre dans une multitude de diocèses de toutes les contrées du monde.

Quel est donc l'objet de cette fête, et le but que l'Eglise se propose en permettant aux fidèles de la solenniser ?

L'Eglise se propose d'abord de nous rappeler et de glorifier les ardents désirs des patriarches, des prophètes, de tous les saints de l'ancienne loi. Ils attendaient le Messie rédempteur ; ils brûlaient du désir de le voir, jusqu'à ce que Marie, par des désirs plus purs et plus ardents encore, mérita que le Verbe de Dieu descendit dans son sein et s'incarnât, pour accomplir sa promesse et nous sauver.

L'Eglise se propose, en second lieu, de nous exciter à désirer nous-mêmes, à l'exemple des Juifs et de Marie, la venue du Sauveur. Mais comment viendra-t-il pour nous ? Il est né temporellement une fois dans la pauvre étable de Bethléem. Nous célébrons avec joie et reconnaissance l'anniversaire de sa Nativité, mais nous savons qu'elle ne peut pas se renouveler. Que devons-nous donc attendre ? que devons-nous désirer pour imiter les Juifs et surtout la bienheureuse Vierge, sinon qu'il naisse spirituellement dans nos cœurs par sa grâce ? Nos cœurs seront

1. Voir Antoine Caignet, le *Dominical des Pasteurs.*

pour lui d'autres étables de Bethléem, en la grande fête de Noël. Il y naîtra par sa grâce; il y naîtra par la sainte communion. Voilà ce que la fête de ce jour nous invite à désirer et à préparer. Ainsi donc nous aurons à considérer dans cette instruction: 1° Comment Jésus-Christ a été attendu; 2° comment nous le devons attendre nous-mêmes; 3° comment il faut se préparer à sa venue.

I. — *Comment Jésus-Christ a été attendu.*

Les auteurs qui ont traité à fond du mystère de l'Incarnation du Verbe, ont remarqué que le Fils de Dieu était libre de prendre un corps et une âme comme les nôtres, à une époque toute autre que celle qu'il a choisie. Adam pouvait espérer, pendant les huit siècles qu'il vécut sur la terre après son péché, voir le rédempteur sortir de sa race. De même il était libre à Dieu d'attendre jusqu'à la fin des temps, pour nous envoyer le Sauveur promis. Mais la sagesse divine choisit le milieu des siècles. C'était donc le bon moment, car Dieu fait bien tout ce qu'il fait.

Sans doute le Verbe divin aurait pu s'incarner au commencement du monde. Mais un si grand mystère méritait d'être longuement désiré. Il fallait que l'homme en sentît le besoin, qu'il en comprît toute la nécessité, pour l'estimer davantage. Il sera toujours impossible à une créature humaine de concevoir tout le prix de cet admirable bienfait; cependant une longue et pénible attente le fera mieux apprécier. N'était-il pas nécessaire, aussi que le monde se préparât à recevoir le Fils de Dieu fait homme, à l'accepter comme son sauveur et son chef, à ne pas se scandaliser outre mesure de l'état d'humiliation et de souffrance jusqu'où il s'abaisserait pour nous? Les prophètes devaient parler d'abord, et les figures impressionner les yeux et les esprits; la pensée d'un futur rédempteur devait pénétrer les masses, non seulement du peuple juif, mais même des Gentils, pour qu'il fût reconnu et accepté lorsqu'il viendrait enfin.

Il était nécessaire aussi que l'homme ressentît son mal à loisir, pour mieux comprendre l'énormité du péché d'Adam, cause de tant de souffrances, et l'énormité de ses propres péchés. Il était nécessaire qu'il touchât du doigt sa propre faiblesse, sa corruption native, l'impossibilité pour lui de sortir seul de l'abîme de misères où il se débattait, sans espoir d'en sortir. Voilà quelques-unes des raisons qui nous font comprendre pourquoi Notre-Seigneur a fait attendre, pendant plus de quarante siècles sa venue sur la terre. Plus hâtée, elle aurait été moins profitable.

Mais comme il n'était pas à propos que ce grand mystère

s'accomplît dès le commencement du monde, il ne fallait pas non plus qu'il fût différé jusqu'à la fin des temps. Convenait-il que la nature humaine languît indéfiniment dans son extrême misère, et ne jouît pas, au moins pendant quelques siècles, des avantages que l'avénement du Messie devait lui apporter? Et puis, l'état du monde empirait tous les jours ; les crimes et l'immoralité s'étendaient et montaient vers le ciel comme les eaux d'un nouveau déluge. En même temps la connaissance du vrai Dieu disparaissait presque entièrement de la surface de la terre, l'idolâtrie envahissait le monde entier, et la vérité ne répandait plus quelques rayons de sa lumière que dans la Judée. Quel eût été l'état des esprits, quelle eût été leur préparation pour recevoir le Messie, s'il avait retardé sa venue jusqu'à la fin des siècles? Rien ne serait demeuré des anciennes traditions, et, c'est alors surtout que le Dieu prêché par les Apôtres eût été un Dieu inconnu. La corruption des hommes, portée jusqu'aux derniers excès, les eût réduits à une impossibilité presque absolue de rien comprendre aux choses divines : quelle multitude de générations se fussent inutilement précipitées dans les abîmes de l'enfer! Le ciel serait demeuré vide.

Dieu n'attendit donc pas plus longtemps qu'il n'était nécessaire, pour nous donner le Rédempteur ; mais dès que la plénitude des temps fut accomplie, comme parle l'Apôtre, il nous envoya son Fils : *Ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum* (Galat. iv, 4).

Depuis plus de quatre mille ans, les malheureux descendants d'Adam vivaient et souffraient sur la terre, lorsque l'heure sonna à laquelle le Verbe de Dieu, inclinant le ciel, descendit sur la terre. Il était le Roi des rois, le Tout-Puissant, le Dieu suprême ; il venait pour sauver les hommes : les hommes étaient-ils préparés à recevoir un hôte si magnifique? Etaient-ils préparés à profiter de la venue de leur Rédempteur?

On peut dire que Dieu avait bien employé les siècles qui avaient précédé la naissance du Sauveur. Si les hommes ne le reçurent pas comme ils le devaient ; si plusieurs furent indifférents, si plusieurs même le repoussèrent et le persécutèrent, il n'y avait pas, pardonnez-moi de parler ainsi, il n'y avait pas de la faute de Dieu. Que n'avait-il pas fait pour leur inspirer le désir ardent de voir le jour du salut se lever sur eux?

A peine Adam a-t-il péché, que Dieu lui promet la venue de celui dont la mère écrasera la tête du serpent. Adam attend le Rédempteur. Il peut mesurer toute la profondeur de l'abîme au fond duquel il est tombé. Lui, l'heureux habitant du Paradis terrestre, il se voit réduit à manger péniblement son pain à la sueur de son front ; lui, le roi respecté de la création tout entière, il doit lutter contre l'intempérie des saisons, se défendre

du chaud et du froid. Les animaux dociles à sa voix et soumis à toutes ses volontés, se révoltent contre lui et le menacent même. Il éprouve les cruelles souffrances de la faim et de la soif ; il n'est plus immortel et les accidents, les maladies mettent sa vie en danger jusqu'à ce que vienne la mort. Il sait que, par sa prévarication, il a encouru la colère de Dieu ; il espère que Dieu lui a pardonné, mais en est-il bien sûr ? est-il sûr au moins de ne plus retomber ? Non. Il pleure son péché passé ; il tremble à la pensée qu'il pourrait pécher encore, il frémit, il est épouvanté, parce qu'il n'ignore pas que si la mort le frappe en état de péché mortel, c'en est fait de lui pour toute l'éternité.

Dites-moi, ce premier homme qui fut aussi le premier pécheur et le premier pénitent, ne dut-il pas désirer ardemment la venue du Sauveur ? Ne dut-il pas inspirer ce désir à ses enfants, et à tous ceux de ses descendants qu'il vit naître et grandir pendant le long espace de neuf siècles ? Avec quelle éloquence ne leur parlait-il pas de ce bonheur perdu ? Avec quels accents enflammés n'appelait-il pas le Rédempteur qui relèverait sa race déchue et ouvrirait, non pas le paradis terrestre, mais le royaume du ciel à lui-même et à ses enfants ? Aussi le souvenir de l'antique promesse n'était-il pas entièrement effacé de la mémoire des enfants d'Adam, après quatre mille ans, et l'on en retrouve des traces dans toutes les fables mythologiques de l'antiquité. Aujourd'hui encore, il arrive aux missionnaires qui pénètrent pour la première fois dans quelqu'une de ces régions que n'a jamais éclairées le flambeau de la foi, de trouver certaines traditions qui se rattachent à cette antique promesse.

Mais Dieu ne s'en tint pas à ce qu'il avait dit à Adam. Noé, Abraham, Moïse, tous les prophètes et les justes de l'ancienne loi furent confirmés dans leurs espérances. Sans doute les lumières qu'ils recevaient n'étaient pas complètes ; il s'y mêlait beaucoup d'obscurités. Mais enfin ils savaient qu'un rédempteur devait venir, et qu'il n'y avait de salut possible pour eux et pour l'humanité qu'en lui seul.

Aux paroles de promesse et d'espérance s'ajoutaient les figures qui aidaient à les mieux comprendre : le Buisson ardent que Moïse vit sur la montagne du Sinaï, brûler sans se consumer, la Verge de Moïse et d'Aaron, le Tabernacle ancien, l'Arche d'alliance, la Toison de Gédéon, le Trône de Salomon. Ces figures représentaient la mère du Messie futur ; elles le représentaient lui-même et faisaient connaître quelques-uns de ses traits.

Voulez-vous connaître avec quelle ardeur violente les prophètes et les saints souhaitaient l'avénement de ce Messie qui leur était promis ? Lisez les écrits des prophètes. Ils disaient tous avec Moïse : *Obsecro, Domine, mitte quem missurus es* : « Je

» vous en conjure, Seigneur, envoyez celui que vous devez en-» voyer (Exod. IV, 13), » pour délivrer votre peuple. Envoyez-nous, ô grand Dieu, notre Messie. Ecoutez ce que dit le prophète Aggée au nom du Seigneur : « Et moi, j'ébranlerai toutes » les nations, et viendra le désiré de toutes les nations, et je » remplirai cette maison de gloire : » *Et movebo omnes gentes : et veniet desideratus cunctis gentibus; et implebo domum istam gloria* (Agg. II, 8). C'était là le langage des patriarches, des prophètes, des prêtres, des lévites, des juges, de tout le peuple. Tous ils attendaient, tous ils désiraient, tous ils imploraient la venue du Sauveur que Dieu avait promis d'envoyer. Et ce désir n'était pas particulier au peuple juif. Le Messie était véritablement, selon l'expression du prophète, *le désiré de toutes les nations* : — *Desideratus cunctis gentibus.* Mais c'est la voix d'Isaïe, de celui qu'on a surnommé le *Prophète évangéliste* qu'il faut entendre.

Il s'adresse d'abord au Père éternel et lui dit : « Cieux, ver-» sez votre rosée d'en-haut et que les nuées pleuvent le Juste; » que la terre s'ouvre et qu'elle germe le Sauveur : » *Rorate cœli desuper et nubes pluant Justum; aperiatur terra et germinet Salvatorem* (Isa. XLV, 8). C'est au Père d'envoyer son Fils, et il le supplie de l'envoyer enfin. La terre se dessèche; il lui faut cette divine rosée : il lui faut le Juste par excellence. Elle le produira si la rosée descend du ciel; si la divinité vient s'unir ici-bas à notre humanité.

Le Prophète adresse ses ardentes supplications au Fils lui-même : « Oh! si vous ouvriez les cieux, si vous descendiez », lui dit-il : *Utinam disrumperes cœlos et descenderes* (Isa. LXIV, 1).

Enfin voyant que toutes ses prières sont vaines, qu'il n'avance de rien, et que malgré ses supplications, le Verbe divin ne descend pas du ciel, il élève la voix; il menace en quelque sorte; il proteste qu'il ne se taira pas que Dieu n'ait contenté son désir. Ecoutez-le : « A cause de Sion, je ne me tairai pas, et à » cause de Jérusalem je ne me reposerai pas, jusqu'à ce que pa-» raisse son Juste, comme une éclatante lumière et que son Sau-» veur, comme un flambeau répande sa clarté » : *Propter Sion non tacebo, et propter Jerusalem non quiescam, donec egrediatur ut splendor Justus ejus, et Salvator ejus ut lampas accendatur* (Isa. LXII, 1). Il s'adresse au Saint-Esprit et lui représente que c'est lui qui doit former le corps du Verbe divin dans le sein de la Vierge; que c'est lui qui doit orner son âme de toutes les grâces; qu'il doit être son gouverneur et son guide. Il lui demande de hâter le moment où s'accomplira ce mystère auquel il doit prendre une large part.

Voilà comment tous les fidèles, depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, ont soupiré après la venue de ce divin Sauveur. Ils lui

disaient sans cesse: *Veni, Domine, veni et noli tardare*: « Venez, » Seigneur, venez et ne tardez pas ». Mais leurs voix n'étaient pas assez puissantes; leurs prières ne paraissaient ni assez ardentes, ni assez pures aux yeux de Dieu, et les siècles succédaient aux siècles, et le Rédempteur ne venait pas. Il fallait, pour que le Verbe divin descendît du ciel sur la terre, qu'une voix plus agréable à ses oreilles se fît entendre; il fallait que des parfums plus suaves, des prières plus puissantes et plus pures s'élevassent jusqu'à son trône; il fallait enfin que les désirs et les supplications de Marie s'ajoutassent aux désirs et aux supplications des patriarches, des prophètes et de tous les justes. Mais à peine Marie a-t-elle prié que le Verbe divin ne semble plus pouvoir contenir son impatience; il a hâte de descendre dans son sein virginal. Toute l'ambition de cette créature, chef-d'œuvre de la puissance, de la bonté et de la sagesse de Dieu, était de pouvoir contempler le Fils de Dieu fait homme, et d'être l'humble servante de son heureuse Mère. Dieu lui réserve d'être elle-même cette mère heureuse et glorieuse. Il lui tarde de lui donner ce titre. Voyez : elle est à peine entrée dans sa quinzième année; elle sort de l'enfance, et déjà le messager céleste est député vers elle. Il la salue pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes. Il lui annonce qu'elle sera la mère du Messie. Il lui apprend que sa maternité divine ne fera que consacrer et faire briller d'un plus vif éclat, sa virginité, ce trésor qu'elle préfère à tout autre bien. Marie accepte humblement la grâce incomparable que l'ange lui annonce : « Je suis la servante du Seigneur; » qu'il me soit fait selon votre parole, » lui dit-elle : *Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundum verbum tuum.* Au même instant, la plus grande des merveilles est accomplie. Marie est la Mère de Dieu. Elle n'a pas encore quinze ans, et déjà le Fils de Dieu fait homme habite dans son sein virginal. Il semble qu'il ait attendu avec une sorte d'impatience que le moment fût arrivé pour lui d'entrer dans ce paradis de délices, dans cette arche d'alliance, dont celle qui fut la protection et la force d'Israël, n'était qu'une très imparfaite image.

Qui nous redira les transports d'amour de Marie pour le divin Enfant qu'elle possédait? Qui nous dira la joie et les saints désirs avec lesquels elle voyait approcher le jour où il lui serait enfin donné de le voir de ses yeux, de le toucher de ses mains, de le couvrir de ses baisers maternels? O Marie, faites que comme vous, nous désirions Jésus; faites que comme vous, nous nous préparions à le recevoir, et nous nous en rendions dignes.

Celui qu'attendaient les Juifs, celui que les prières et les attraits de Marie ont fait descendre sur la terre est venu, sa naissance temporelle est un fait accompli et qui ne peut se

renouveler. Si donc nous désirons la venue du Sauveur, ce ne peut être dans le même sens que la désiraient les Juifs. Si nous célébrons aujourd'hui, pour honorer Marie, l'*Attente* du très saint Enfantement, nos dispositions devront ressembler à celles de Marie sans doute, mais notre attente n'aura pas le même objet.

Nous ne pouvons pas chanter le *Rorate cœli desuper*, avec le même esprit qu'ont fait les Juifs, ni produire les mêmes vœux, ni mettre comme eux toute notre espérance dans un rédempteur, car le rédempteur qu'ils attendaient est venu. Il nous faut soupirer après le Verbe incarné, le désirer, l'invoquer, l'appeler, non pas pour qu'il naisse parmi nous temporellement, puisque ce grand mystère s'est accompli dans l'humble étable de Bethléem, il y a près de dix-neuf siècles. Mais il faut désirer, prier, invoquer et attendre N.-S. Jésus-Christ, pour qu'il naisse spirituellement par sa grâce dans nos cœurs.

II. — *Comment nous devons attendre Jésus-Christ.*

Le Fils éternel de Dieu s'est uni, dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, un corps et une âme comme les nôtres. Après avoir pris possession de son âme virginale, il a voulu naître aussi de sa chair et être corporellement et naturellement son fils. Concevoir dans son sein et enfanter corporellement le Fils de Dieu fait homme, tel fut le grand privilège de la bienheureuse Vierge. C'est par là qu'elle est Mère de Dieu, et par là qu'elle est élevée au-dessus de toute pure créature, autant que le ciel, au-dessus de notre vallée de larmes. Nous ne pouvons prétendre à ce privilège unique, mais il nous est permis, c'est même un devoir pour nous, de désirer ardemment, de demander sans relâche que le Fils de Marie naisse spirituellement dans nos âmes. Ce n'est pas assez encore de le désirer et de le demander, il faut nous y disposer de la manière la plus parfaite.

Quels doivent donc être nos désirs et quelles doivent être aussi nos dispositions?

Nous avons trois grands désirs à former concernant N.-S. Jésus-Christ.

Le premier de ces désirs ne saurait être accompli en cette vie: Dieu se réserve de le satisfaire pendant l'éternité, dans la gloire du ciel. C'est le désir de posséder Dieu pleinement, de jouir de lui sans entraves, d'en jouir sans crainte de nous en voir jamais séparés.

Nous est-il donc permis d'élever si haut nos prétentions et nos espérances? Oui, nous le pouvons espérer; oui, Dieu nous a destinés à le posséder lui-même avec tous ses trésors, dans la gloire du ciel. Comment n'aurions-nous pas faim et soif de ce

bonheur qui nous est préparé? Quel plus beau spectacle que celui de la divinité et de l'humanité de notre Seigneur? Cet adorable Sauveur n'a-t-il pas dit lui-même que la vie éternelle consiste en deux choses, connaître Dieu le Père et Jésus-Christ qu'il a envoyé : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* (Joan. xvii, 3)? Au ciel nous ne connaîtrons plus Dieu seulement en énigme, nous ne le verrons plus comme à travers un voile épais qui nous dérobe ses traits et sa beauté. Nous le verrons face à face, tel qu'il est; nous verrons de même l'humanité adorable du Sauveur. Ah! si nous pouvions mieux comprendre le bonheur qui nous attend, comme nous dirions avec S. Paul, du plus profond de notre âme : « Je désire la mort pour être avec le » Christ » : *Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo* (Philipp. i, 23). Nous dirions, comme l'illustre martyr S. Ignace d'Antioche au moment d'endurer les plus cruels supplices : « Je ne demande qu'une seule chose, jouir de Jésus-Christ » : *Tantum Christo fruar.* David ne s'écriait-il pas : « Tous mes désirs » seront satisfaits lorsque paraîtra votre gloire » : *Satiabor cum apparuerit gloria tua* (Ps. xvi, 15)? Moïse demandait aussi à Dieu de contempler sa gloire, ne fût-ce qu'un instant : *Ostende mihi gloriam tuam.* Imitons les apôtres, imitons les martyrs, imitons les prophètes, et comme eux, entretenons dans nos âmes une soif ardente de voir notre Sauveur et notre Dieu dans la gloire de son royaume.

Le second désir que nous devons former concernant la personne adorable de N.-S. Jésus-Christ, ne peut être accompli qu'en cette vie ; c'est le désir de le posséder dans notre cœur par la communion. Il est dans la sainte Eucharistie. Il y est pour nous. Il s'expose à toutes les indifférences, à tous les outrages, à toutes les profanations, afin de pouvoir se donner à nous. Comment n'aimerions-nous pas celui qui nous poursuit d'un si ardent amour? Comment ne brûlerions-nous pas du désir de recevoir et de posséder celui qui ne recule devant aucun sacrifice, pour se faire notre nourriture, et venir habiter dans nos âmes? Oh! l'ardente soif que les saintes âmes ont de posséder l'humanité du Sauveur et de jouir d'elle dans la sainte Eucharistie! Autrefois David, s'écriait : « Qui me donnera à » boire de l'eau de la citerne qui est dans Bethléem. » *O si quis mihi daret potum aquæ de cisterna quæ est in Bethleem* (II Reg. xxiii, 15)! Et nous, c'est le divin Enfant né à Bethléem qu'il nous est donné de désirer et de recevoir; c'est à la fontaine d'eau vive jaillissant pour la vie éternelle, que nous pouvons nous désaltérer. Oh! qui nous fera jouir pleinement de ce bonheur! qui nous fera boire à longs traits les eaux de cette fontaine de vie et de salut? Qui nous donnera de cette chair adorable pour que

nous en soyons rassasiés : *Quis det de carnibus ejus ut saturemur* (Job. xxxi, 31)? O la divine faim que la faim sacrée du corps et de la chair de Notre-Seigneur, au saint sacrement de l'Eucharistie !

Nous pouvons enfin, et nous devons former un troisième désir, non plus uniquement pour l'éternité ou pour le temps présent, mais un désir qui embrasse tout, le présent aussi bien que la vie future. Et quel est-il donc? C'est que notre divin Sauveur que les anciens avaient souhaité voir naître sur la terre, sous une forme sensible et corporelle, naisse spirituellement dans nos âmes par sa grâce, qu'il y grandisse, qu'il y demeure, qu'il ne s'en éloigne jamais, ne fût-ce qu'un moment. Nous ne pouvons pas encore le contempler et jouir de lui dans sa gloire du ciel. Nous ne pouvons plus le voir et le posséder, comme Marie et Joseph le voyaient et le possédaient, dans l'humble maison de Nazareth; nous ne pouvons pas à chaque moment nous unir à lui par la sainte communion; mais il nous est permis de le posséder toujours dans nos âmes par la grâce. Nous pouvons le garder dans notre cœur, lui donner un asile qu'il demande, et recevoir les preuves les plus touchantes de sa bonté pour nous, en échange de cette hospitalité. Si nous le voulons, le bonheur de le posséder ainsi ne nous sera pas refusé : *Desiderium suum justis dabitur* (Prov. x, 24) : « Dieu » donnera aux justes ce qu'ils désirent, » dit le Sage. Et quel plus noble vœu pourrait-on former ici-bas, que celui de posséder Dieu lui-même? Est-il un trésor comparable à ce Dieu revêtu de notre humanité? Ne fait-il pas les délices des saints et des Anges dans le ciel? Avec lui ne possédons-nous pas tous les biens? Il disait de lui-même à Moïse : *Ego ostendam omne bonum tibi* (Exod. xxxiii, 19)? Il y a plus; la possession spirituelle de Dieu nous est indispensable. Il faut qu'il naisse dans nos âmes par sa grâce, sinon notre perte est certaine. S'il ne vit pas en nous, le démon y vivra; si la grâce n'est pas dans nos âmes, elles seront la demeure du péché. Là où Jésus ne règne pas, Satan établit son trône. Ce sont deux maîtres ennemis l'un de l'autre et qu'on ne peut pas servir à la fois. Quel malheur pour nous si Jésus-Christ ne naissait pas spirituellement dans nos cœurs, s'il n'y vivait pas, s'il n'y régnait pas sans conteste !

Désirons donc avec ardeur la venue et la présence de Jésus-Christ dans nos âmes. Les Juifs et toutes les nations attendaient son avénement corporel et sensible sur la terre. Ils ont attendu des siècles, des milliers d'années, et, lorsqu'il est enfin venu, combien d'entre les siens ont refusé de le reconnaître et de le recevoir comme leur Messie et leur Dieu? Qu'il n'en soit pas ainsi de nous. Du jour où nous désirerons sincèrement

sa venue il viendra. Appelons-le donc par des vœux ardents, mais en même temps, mettons-nous en mesure de le bien recevoir.

III. — *Comment il faut se préparer à la venue du Sauveur.*

Nous ne dirons que quelques mots des dispositions avec lesquelles nous devons recevoir N.-S. Jésus-Christ lorsqu'il daigne venir en nous et y habiter par sa grâce.

Considérez les anciens patriarches, les prophètes et les justes de l'ancien Testament. Ils désiraient la venue du Messie et se préparaient de loin à cet heureux événement, qu'ils ne devaient point voir pendant leur vie mortelle. Ils versaient des larmes, disent les saints Pères, ils soupiraient, ils priaient, ils multipliaient les actes de vertu, et méritaient ainsi, en quelque manière, le bienfait incomparable que Dieu leur avait promis. Comment le Dieu Sauveur aurait-il pu refuser sa présence visible sur la terre, présence qu'il avait promise, lorsque tant de saintes âmes la désiraient, la demandaient avec une telle ardeur et une persévérance que rien ne lassait ? La sagesse divine exigeait, il est vrai, que l'Incarnation du Verbe ne s'accomplît qu'à l'époque la plus favorable pour le bien de l'humanité. Mais les patriarches et les prophètes sentaient bien qu'ils étaient exaucés, que le Messie attendu était déjà pour eux un rédempteur et un sauveur, même avant sa naissance. Notre-Seigneur ne nous dit-il pas : « Abraham a tressailli pour voir mon jour; il l'a vu et il s'est réjoui. » *Abraham exultavit ut videret diem meum, vidit et gavisus est?* (Joan. VIII, 56). Qu'avait-il vu ce grand patriarche? Etait-ce Jésus-Christ lui-même? Non sans doute. Peut-être dans les Limbes où il attendait sa délivrance, avait-il appris de la bouche des saints Innocents, qu'il était né, et que déjà toutes les fureurs de l'enfer et du monde se déchaînaient contre lui. Mais pendant sa vie sur la terre, tout ce qu'Abraham avait vu du Messie, c'était son image, dans la personne de son fils Isaac. Il l'avait vu dans Isaac, venu au monde par miracle. Il l'avait vu immolé sur le Golgotha. Il l'avait vu père de tous les enfants de Dieu. Abraham avait la foi, et Dieu récompensait sa foi en lui faisant connaître en figure le Rédempteur qui serait son fils selon la chair, et en le faisant naître spirituellement dans son âme.

Isaac mérita cette naissance spirituelle du Rédempteur qu'il attendait, par sa soumission héroïque à la volonté de Dieu et à celle de son père.

Jacob s'y prépara par sa confiance en Dieu.

Joseph, par son admirable chasteté et sa charité envers ses frères.

Mais pourquoi chercher des modèles parmi les anciens pères? N'avons-nous pas Marie pour nous servir d'exemple? Ah! la pensée de cette auguste Vierge n'aurait pas osé s'élever jusqu'à la dignité sublime que Dieu lui réservait. Jamais, avant le jour de l'Annonciation, elle n'aurait conçu le désir d'être la Mère du Fils de Dieu fait homme. Mais si Marie ne demandait pas de le posséder corporellement dans son sein, comme elle était heureuse de le porter dans son âme et de dire : *Dilectus meus mihi.* « Mon bien-aimé est à moi. » Elle n'ignorait pas qu'il vivait spirituellement au plus intime de son être, par la grâce, et elle travaillait de toutes ses forces, à rendre chaque jour plus agréable au Seigneur le séjour qu'il daigna faire en elle. Qui dira les vertus de Marie? qui dira sa pureté, son humilité, sa soumission à la volonté de Dieu? Qui dira l'ardeur et la puissance de ses désirs? Elle s'élançait vers lui de toutes les forces de son âme, et faisait violence au ciel. Le Verbe divin ne put résister à ses instances ; il descendit des cieux et ce fut dans le sein de Marie, la plus parfaite, la plus pure, la plus aimante, et la plus humble des créatures qu'il choisit sa demeure. Voyez comme elle se montre digne de cette faveur incomparable.

L'Ange est venu vers elle, lui annoncer que Dieu l'avait choisie pour être la Mère du Sauveur. Elle croit à la parole de l'envoyé céleste ; mais elle s'informe, avant de donner son consentement, comment s'accomplira ce grand mystère, car elle craint pour sa virginité; puis rassurée sur ce point elle dit simplement à l'Ange : *Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole.* Paroles toutes-puissantes, car elles opèrent une merveille plus grande que la création de mille mondes ; paroles pleines de grandeur et de générosité, car celle qui les prononce n'ignore pas à quoi elle s'engage; paroles admirables d'humilité, car Marie sait bien qu'elle n'est plus désormais une humble servante, mais la fille bien-aimée du Père, l'épouse du Saint-Esprit et la Mère du Fils de Dieu.

L'âme fidèle doit donc se disposer, selon l'exemple qui lui en est donné, si elle veut concevoir et enfanter spirituellement le divin Messie. Chrétiens, imitez les patriarches, les prophètes et les saints; mais surtout imitez Marie. Avec elle désirez Jésus; avec elle priez, chantez les louanges du Seigneur, formez-vous à la pratique de toutes les vertus, et multipliez-en les actes. Faites de vos âmes une demeure qui ne soit pas trop indigne de le recevoir; rejetez bien loin tout ce qui pourrait lui déplaire, et puis redites avec la sainte Eglise : *Rorate, cœli desuper, et nubes pluant Justum* : « Cieux, répandez d'en haut votre » rosée et que les nuées pleuvent le Juste. » La rosée de la grâce descendra dans vos âmes; le juste par excellence y viendra demeurer lui-même. Avec son aide vous pratiquerez

plus parfaitement encore les vertus de foi, d'espérance, de charité envers Dieu et envers le prochain, de dévotion, de chasteté, d'humilité, de pauvreté, de mépris des biens et des honneurs de la terre. Votre cœur sera, comme le cœur de Marie, un séjour de délices pour le Seigneur. Vous lui donnerez une hospitalité aussi parfaite que possible sur la terre, et à l'heure de votre mort, il vous rendra cette hospitalité au centuple en vous introduisant dans son propre royaume; là, vous vivrez et vous régnerez éternellement avec lui. Ainsi soit-il!

DEUXIÈME SERMON

LA MATERNITÉ DE MARIE SOURCE ET ORIGINE DE TOUS LES DONS QU'ELLE A REÇUS DE DIEU [1].

Ecce concipies in utero, et paries filium et vocabis nomen ejus Jesum.
Luc I, 31.

Au jour de l'Annonciation, lorsque le Verbe de Dieu voulut enfin prendre un corps et une âme comme les nôtres afin de nous sauver, l'Ange du Seigneur descendit du ciel dans l'humble bourgade de Nazareth. Il pénétra dans la cellule où la bienheureuse Vierge Marie était en prière devant Dieu, et le suppliait d'envoyer le Messie, le Rédempteur du monde. L'Ange salua Marie, surprise et troublée de la solennité et de l'éclat avec lesquels le messager divin se présentait à elle, surprise et troublée surtout des paroles qu'il lui adressait, et qui s'accordaient si peu avec l'humble estime qu'elle faisait de sa propre personne. Il lui dit : *Je vous salue pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. Vous avez trouvé grâce devant Dieu; voilà que vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un Fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob. Et son règne n'aura pas de fin.* Quelle magnifique promesse! La bienheureuse Vierge rassurée par l'ange, et certaine que son intégrité virginale, cette fleur précieuse à laquelle elle tient mille fois plus qu'à la vie, et qu'elle a consacrée à Dieu, n'aura rien à souffrir de sa maternité, consent à l'offre que Dieu lui fait. Elle prononce son *Fiat*, plus puissant que celui qui a fait jaillir le monde du néant : le grand mystère est accompli. Le Verbe de Dieu est conçu dans le sein d'une Vierge. Le Fils de Dieu

1. Claus, Tom. II, serm. in *Festo Annunt. B. V.*

est devenu le Fils de Marie. Il a un corps et une âme comme les nôtres; il est devenu l'un de nous; il est notre frère!

La première des promesses de l'ange est donc accomplie. Marie a conçu dans son sein, elle est véritablement la Mère du Fils de Dieu fait homme. Mais une mère ressent-elle toutes les joies de la maternité, est-elle entièrement mère tant que son enfant n'a pas vu le jour, tant qu'elle n'a pas contemplé de ses yeux, pressé sur son sein ce petit être bien-aimé, plus cher à son cœur que n'est sa propre vie? Marie n'a point encore vu le Fils que l'ange lui a promis, que Dieu lui a donné; mais elle sait que le jour bienheureux où il naîtra approche. Qui pourra dire sa joie; qui pourra concevoir l'ardeur de ses désirs dans l'attente de ce jour? Ce sont ces désirs ardents de Marie, ce sont les joies de la Mère de Dieu attendant la naissance de son Fils, que la sainte Eglise nous propose de célébrer aujourd'hui. Aucune langue humaine n'en saurait parler dignement. Essayons cependant d'unir nos pensées et nos sentiments aux pensées et aux sentiments de la bienheureuse Mère de Dieu attendant la naissance de Jésus. Sans doute elle méditait sur cette maternité mystérieuse, sur cette maternité divine qui l'élevait au-dessus de toutes les créatures, en dignité, en puissance, en bonheur. Méditons, avec la Mère de Dieu, sur ce sujet que les chérubins et les séraphins eux-mêmes ne comprendront jamais entièrement. Nous y verrons au moins que l'origine de tous les biens dont Marie fut comblée est là. Par là même qu'elle est la Mère du Fils de Dieu, il s'établit entre elle et son adorable Fils une communication de nature; une communication de dignité; une communication de biens. C'est de Marie que le Verbe divin tient sa nature humaine. En reconnaissance de ce bienfait, il lui fait part de sa dignité souveraine; il lui fait part aussi de ses biens et de sa puissance. O Marie, ouvrez-nous les yeux; obtenez-nous les grâces de l'Esprit de lumière, afin que nous concevions quelque chose des merveilles que Dieu a opérées en vous, en même temps qu'il s'est fait votre Fils.

I. — *La maternité de Marie établit entre elle et son divin Fils une communion de nature.*

On rapporte qu'une pieuse dame qui servait la très sainte Vierge avec une ardente dévotion, lui demandait depuis longtemps qu'elle daignât lui faire voir son divin Enfant, le fruit béni de ses entrailles. Sa persévérance lui mérita d'être exaucée. Un jour qu'elle était en prières, cette pieuse dame voit tout à coup devant elle un petit enfant d'une beauté inexprimable. Elle se jette à genoux pour baiser les pieds du divin Enfant, et demande comment elle pourra reconnaître assez le bienfait d'une

telle apparition. Le divin Enfant lui ordonne de réciter à haute voix la Salutation angélique, et il la récite avec elle jusqu'à ce mot *Jésus* qu'il remplace par ceux-ci : *C'est moi*, et il disparaît. Jésus, par cette faveur extraordinaire accordée à une âme fervente, voulait montrer combien il est agréable à lui et à sa mère que l'on honore le lien qui les unit, et que l'on répète avec vénération, reconnaissance et amour ces mots : *Jésus le fruit de vos entrailles est béni.*

Peut-on trouver, dans l'ordre naturel, un lien plus étroit que celui qui unit un enfant à sa mère? L'un et l'autre ont la même nature : ils ont vécu d'abord de la même vie ; ils sont semblables ; on pourrait dire plus que semblables. Il est dans l'ordre de la nature que les enfants ressemblent à leurs parents, non seulement pour la substance, mais même pour les qualités ou les défauts du corps et de l'âme. L'Ecclésiastique disait autrefois : « Le père est mort et il ne semble pas mort, parce qu'il laisse » après lui un être qui lui est semblable : » *Mortuus est pater et quasi non est mortuus ; similem enim sibi relinquit post se* (Eccli. xxx, 4), c'est-à-dire : Le fils est une image si parfaite de son père que le père en mourant semble se survivre en la personne de son fils.

Faisons maintenant à la bienheureuse Vierge Marie l'application de ce principe. Jésus est le fruit béni de ses entrailles ; il est son fils, elle est sa mère. Ce que nous admirons dans le Fils nous devons le retrouver dans la mère ; à un moindre degré sans doute, parce que le Fils est Dieu en même temps qu'il est homme, mais, la divinité exceptée, il doit exister entre Jésus et Marie une admirable ressemblance. Remarquez qu'il arrive fréquemment, dans les familles ordinaires, que l'ordre naturel est troublé, et que les enfants sont meilleurs ou, plus souvent, hélas ! moins bons que leurs parents : il en est de même pour la ressemblance des traits du visage et de toute la constitution. Mais d'où viennent ces désordres, sinon du péché qui a semé partout le trouble dans la nature humaine? Il ne saurait en être ainsi lorsqu'il s'agit de la très sainte et très immaculée Marie et de son Fils, le Dieu de toute sainteté. Dans cette heureuse et divine famille, l'enfant ressemble nécessairement à la mère, ou plutôt, car l'ordre est ici renversé, la mère ne peut pas ne pas ressembler à son enfant.

Le Fils de Dieu dont la bienheureuse Mère attend la naissance sera le plus beau des enfants des hommes : Marie sera la plus belle de toutes les filles d'Eve.

Le Fils de Dieu sera d'une modestie incomparable. Telle sera aussi Marie.

Le Fils de Dieu sera la sainteté même. Marie aussi brillera par dessus tout, par l'éclat de sa sainteté.

Le Fils de Dieu sera le résumé parfait de toutes les vertus portées au degré suprême.

Marie possédera toutes les vertus comme lui, au degré suprême après lui.

« Vous voulez savoir ce qu'est la Mère, demandez d'abord ce » qu'est le Fils, disait autrefois S. Eucher » : *Quæris qualis Mater? quære prius qualis Filius.* Cette similitude, ou plutôt cette unité de nature entre Jésus et Marie, nous fait comprendre comment cette divine Mère demeura inséparablement attachée à Jésus pendant sa passion. C'était quelque chose de Marie, c'était la propre chair de Marie qui souffrait suspendue à la croix dans la personne de son Fils. Marie n'a-t-elle pas nourri de son lait ce corps adorable qui fut livré aux tourments et à la mort, pour notre rédemption? S. Augustin n'exprimait-il pas cette même pensée par une formule aussi forte que concise : *Caro Christi est caro Mariæ* : « La chair du Christ est la chair » de Marie. (Serm. *de Assumpt.*) »

Ce n'est pas sans raison que le Fils de Dieu est appelé par l'ange Gabriel, *le fruit des entrailles de Marie.* Cette expression cache un mystère. Lorsque Moïse marchait vers la terre promise, à la tête de tout le peuple d'Israël, il envoya douze hommes, un de chaque tribu, pour explorer à l'avance ce pays. Ces douze explorateurs revinrent enthousiasmés de la fertilité de la terre promise, où, disaient-ils, coulaient le lait et le miel. En preuve de cette fertilité, ils rapportaient une grappe de raisin d'une prodigieuse grosseur. Pourquoi ce raisin? Pour que Moïse, en le goûtant, pût juger de la qualité et de la douceur des fruits que ce pays produisait. Mais ici écoutez l'explication que donne un pieux et savant auteur [1] : Cette grappe de raisin était la figure de Jésus-Christ et la vigne représentait sa bienheureuse Mère. De même que la qualité du raisin fait connaître le mérite de la vigne, de même l'excellence du Fils de Dieu révèle l'excellence de sa Mère. Un autre très savant auteur dit à son tour : « De » même que le fruit fait l'éloge de l'arbre qui le produit, Jésus-» Christ est la gloire de la Vierge bénie qui a mis ce fruit béni » au monde [2]. » O Fils, ô Mère, trois fois bénis, ni les anges ni les hommes ne sauraient élever leurs louanges à la hauteur de votre mérite. Toute éloquence est muette en présence de tant de grandeur et d'un si profond mystère.

Un jour les courtisans de Philippe, roi de Macédoine, lui adressaient à l'envi les plus pompeux éloges; ils élevaient ses mérites jusqu'au ciel. L'un exaltait sa sagesse, un autre ses ri-

1. Berchorius in *Reduct. V. fructus.*

2. Sicut fructus arborem, de qua nascitur, commendabilem reddit, sic et Christus gloriosam Virginem, de qua tota benedicta, totus natus est benedictus. Richard. a S. Laurent. lib. I, cap. 7.

choses, un autre sa libéralité, un autre sa puissance, d'autres encore ses autres qualités. Un orateur grec vint à son tour qui résuma tous les éloges en ces seuls mots : « Qu'il suffise de dire : » Philippe a pour fils Alexandre » : *Hoc unum dixisse sufficiat, te filium habere Alexandrum.* Voulez-vous connaître Philippe? voulez-vous vous faire une idée exacte de ses mérites et de ses grandeurs, regardez Alexandre, et que la grandeur du fils vous fasse comprendre celle du père, et l'estimer à sa valeur. Sans doute ce Grec avait raison, mais je l'ai plus sûrement encore lorsque je vous dis : Voulez-vous savoir quelles étaient les vertus, les qualités de Marie? voyez quelles furent les vertus et les qualités de son Fils. Au point de vue purement naturel, il nous suffit de dire que Marie eut Jésus pour fils. Mais nous pouvons aller plus loin.

II. — *Marie en sa qualité de Mère de Dieu partage la dignité de son Fils.*

L'union étroite, la communauté ou plutôt l'identité de nature qui règne entre la mère et le fils, élève à une hauteur sublime la glorieuse Vierge Marie. Cependant il faut ajouter encore à tant de grandeur. Marie ressemble à son Fils, mais il y a plus, elle partage sa dignité. Rappelez-vous à la mémoire toutes les femmes illustres qui partagèrent les dignités et la gloire de leurs fils renommés pour leurs exploits guerriers ou pour leur habileté et leur dévouement au service de la patrie, en temps de paix. Quelle gloire pour Sara d'avoir donné le jour à Isaac, figure si parfaite du Messie s'immolant pour nous sur la montagne de Sion? Quelle gloire pour Rébecca d'avoir été la mère de Joseph, l'interprète des songes, le sauveur et le gouverneur de l'Egypte? Quel honneur pour Bethsabée d'avoir eu pour fils Salomon, le plus sage et le plus puissant des rois? Les histoires profanes ne nous ont-elles pas conservé les noms de la mère d'Alexandre, de celle de Jules César, de celle de saint Louis, de celle de Charles-Quint, et de plusieurs autres. Pourquoi l'auréole de gloire qui entoure ces illustres femmes? Est-ce à cause de leur mérite personnel? Non; toute cette gloire vient de leurs fils, dont la sagesse dans les conseils et la valeur dans les combats ont répandu un éclat merveilleux qui rejaillit sur elles. La gloire d'une mère trouve sa source dans sa maternité. Telle est la règle générale : plus le fils est grand, plus la mère grandit avec lui et par lui.

Elevez maintenant vos regards vers Marie et vers son divin Fils. L'enfant qu'elle a conçu dans son sein virginal, l'enfant dont elle attendait la naissance, attente délicieuse dont nous célébrons la mémoire, c'est Dieu lui-même, ce Dieu suprême, ce Fils

de Dieu égal en tout au Père éternel et au Saint-Esprit, monarque tout-puissant du ciel, éternel, Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Le Fils de Marie, c'est ce Dieu qui, selon l'expression de la sainte Ecriture, tient suspendu par trois doigts l'univers entier, au-dessus du néant dont il l'a fait sortir. C'est ce Dieu que servent des millions et des milliards d'anges. C'est celui dont les cieux ne suffisent pas à contenir l'infinie majesté. L'imagination ne peut rien concevoir qui approche d'une telle grandeur. Cependant cette grandeur infinie du Fils de la Vierge est la mesure et la règle de la grandeur de sa Mère. Autant son Fils est au-dessus de tous les autres enfants, autant sa maternité l'emporte sur celle de toutes les autres mères. Le docteur angélique S. Thomas n'avait-il pas raison de dire : « La bienheu-» reuse Vierge Marie, parce qu'elle est Mère de Dieu, possède » une sorte de dignité infinie provenant du bien infini qui est » Dieu : » *Beata virgo ex hoc, quod est Mater Dei habet quamdam dignitatem infinitam ex bono infinito, quod est Deus* (p. I, q. 25, art. 6 ad. 4)?

Et remarquez ici une différence essentielle tout à l'honneur de Marie, qui existe entre sa maternité et celle des autres mères. Les fils illustres que nous avons cités n'ont pas eu le choix de leurs mères; ils n'ont pas pu les enrichir à l'avance de toutes les perfections, de tous les privilèges qui les auraient rendues plus dignes d'être les mères de tels fils. Mais, ce que ne pouvaient ni Alexandre, ni César, ni Charlemagne, ni saint Louis, ni tant d'autres héros, était facile à Dieu, et il l'a fait. Il a choisi Marie et, comme le chante la sainte Eglise, il a préparé son corps et son âme pour qu'elle fût digne de porter un tel Fils dans son sein. L'Esprit-saint a épuisé, pour cette œuvre excellente entre toutes, les trésors de ses grâces; il a fait d'elle la reine des anges, la souveraine du ciel et de la terre; il l'a élevée enfin à une hauteur si sublime qu'il est permis de dire qu'un seul degré la sépare de Dieu. Mes frères, cette parole vous étonne peut-être, mais écoutez ce que dit S. Bernardin de Sienne dont la science théologique égalait la vertu : « Pour » qu'une femme enfantât Dieu, il fallut que cette femme fût éle-» vée à une sorte d'égalité avec Dieu lui-même » : *Quod femina pareret Deum... oportuit feminam elevari ad quamdam æqualitatem divinam* (Serm. XVI *de B. V.* art. V).

Jamais aucun fils n'eut autant de reconnaissance pour sa mère que Jésus pour Marie; jamais aucun fils ne témoigna aussi parfaitement cette reconnaissance. Elle lui avait donné sa chair, son sang, son lait, les soins de la première enfance : à son tour il partage avec elle sa royauté, sa toute-puissance au ciel et sur la terre, son autorité divine, à ce point que le pieux abbé Guerric ne craint pas d'attribuer ces paroles à Jésus s'adressant à

sa Mère : « Vous m'avez communiqué ce qui fait que je suis » homme : je vous communiquerai ma divinité : » *Communicasti mihi quod homo sim : communicabo tibi quod Deus sim* (serm. *de Assumpt.*). Assurément le pieux auteur ne veut pas dire que Marie soit Dieu : loin de ses lèvres et des nôtres un pareil blasphème, mais il donne à comprendre que Dieu a élevé sa Mère bien-aimée à la dignité la plus haute qui puisse être communiquée à une pure créature : Dieu lui-même ne pourrait pas faire plus qu'il n'a fait pour Marie. O vous qui vous faites gloire d'honorer la bienheureuse Vierge, chrétiens auditeurs, réjouissez-vous de la grandeur de votre reine. Le ciel est grand, la terre est grande, les œuvres de Dieu sont grandes, cependant au moment où je parle, le Créateur tout-puissant, n'aurait qu'un mot à dire, il n'aurait qu'à vouloir, pour tirer du néant une terre plus grande, un ciel plus vaste encore, une création plus admirable. Mais il lui est impossible de produire un Fils plus grand que le Fils de Marie, et par conséquent une mère plus grande que cette auguste Mère. C'est la parole de S. Bonaventure : *Majorem mundum potest facere Deus, majus cœlum, sed majorem Matrem non potest facere Deus* (Opusc. 1).

Une troisième réflexion fera ressortir plus parfaitement encore à nos yeux toute la dignité de la bienheureuse Vierge.

III. — *Marie partage avec son Fils l'administration de son royaume.*

Ce n'est pas assez pour la Mère de Dieu d'entrer en partage de la nature de son Fils et de sa dignité; elle est mère et, à ce titre, elle a un droit sur tout ce que son divin Fils possède. Le roi Salomon fit asseoir sa mère Bethsabée sur un trône à sa droite; il voulut qu'elle régnât avec lui, qu'elle partageât sa puissance et son autorité. Il en est de même, si j'ose ainsi parler, de N.-S. Jésus-Christ et de sa Mère. Il est le maître absolu de toutes choses, et Marie en est la maîtresse avec lui. Il est le roi des anges; Marie est la reine que révèrent et servent toutes les hiérarchies célestes. Il est le trésor inépuisable de toutes les grâces; Marie est la trésorière qui répand à son gré ces trésors. Il est la source de tous les biens; Marie est le canal par lequel ces eaux bienfaisantes arrivent jusqu'à nous. Il est le monarque du ciel et de la terre; Marie les gouverne avec lui, elle en est la providence, surtout lorsqu'il s'agit du salut des âmes. Peut-être, mes frères, pensez-vous qu'il se glisse un peu d'exagération dans mes paroles. Détrompez-vous, et écoutez ce que dit S. Epiphane. D'après ce Père de l'Eglise, illustre entre tous, Marie n'a pas été choisie de Dieu seulement comme la Mère du Fils, mais comme l'épouse du Saint-Esprit. Et quelle dot a-t-elle

reçue au jour de ces fiançailles divines? Le ciel et la terre. Voici les paroles mêmes de S. Epiphane : « Marie a reçu le » Saint-Esprit en don, avant de devenir son épouse. Le ciel et » le paradis ont été ajoutés comme dot » : *Maria donorum antenuptialium nomine Spiritum Sanctum : dotis vero gratia cœlum una cum paradiso recepit.* Mais ce n'était pas encore assez pour la fille bien-aimée du Père, pour l'épouse du Saint-Esprit, pour la Mère du Fils de Dieu. A ces premiers dons, à cette dot inestimable furent ajoutés toutes les prérogatives, tous les privilèges que contiennent les trésors de Dieu. Les grâces reçues par les anges et les saints sont innombrables : mais il n'est aucune de ces grâces que Marie n'ait reçue comme eux, d'une manière plus parfaite et à un degré incomparablement plus élevé. Il y eut des saints, comme Jean-Baptiste, par exemple, qui possédèrent l'usage de la raison avant même leur naissance; d'autres furent éclairés de lumières extraordinaires; d'autres furent ravis en extase, et favorisés de visions prophétiques; d'autres même jouirent, jusqu'à un certain point, pendant de courts instants, de la vision béatifique. Mais toutes ces faveurs ne sont rien si on les compare à celles dont Marie fut comblée. « On ne peut pas » douter, dit S. Thomas, que la très sainte Vierge n'ait reçu en » don tous ces privilèges extraordinaires accordés à quelques » mortels » : *Quod vel paucis mortalium constat esse collatum, non est fas suspicari tantæ Virgini fuisse denegatum* (III p. q. 7, a. 10).

Ajoutez encore cette autre considération. Le Fils de Dieu ne voulut pas avoir une perfection, un degré de gloire dû à ses mérites ou acquis par les souffrances de sa passion, qu'il ne communiquât à sa bienheureuse Mère, autant qu'une pure créature était à même d'y participer.

Ces titres infiniment glorieux mérités par Jésus-Christ, par ses travaux et sa passion, sont ceux de rédempteur, réparateur, restaurateur, réformateur, rénovateur, médiateur, auteur et distributeur de la grâce, avocat de tous les hommes. La sainte Eglise n'hésite pas à décorer des mêmes titres la bienheureuse Vierge Marie. Avec les Pères et les Docteurs, elle dit de la Mère de Dieu qu'elle est la rédemptrice, la réparatrice, la restauratrice, la réformatrice, la médiatrice, la cause du salut de l'humanité déchue ; que c'est elle qui distribue la grâce, et qu'elle est notre avocate. « Par Marie, s'écrie S. Bernard, l'homme a » été racheté et le Verbe s'est fait chair : » *Per hanc homo redemptus est, et Verbum caro factum est* (serm super *Salve Regina*). Voilà donc bien Marie proclamée *rédemptrice* par le grand S. Bernard. S. Anselme dit à son tour : « Par son incom- » parable pureté elle a mérité de devenir la très digne *répara-* » *trice* de l'univers perdu. » *Incomparabili puritate hac prome-*

ruit ut perditi orbis reparatrix dignissima fieret (*de Excellent. Virg.*). Le très pieux et très savant Idiota écrit : « Dieu vous » a faite afin que ce qui avait été déformé dans son premier ou- » vrage fût reformé par vous : » *Deus ob hoc te fecit, ut quod de primo opificio fuerat deformatum per te reformaretur* (*Contempl. Virg.* c. 4). Voilà la *réformatrice*. S. André de Jérusalem dit : « Le monde était en quelque sorte usé de vieillesse ; grâce » à Marie il se dépouilla de cette vieillesse causée par le péché : » *Senio quasi confectus mundus, per Mariam peccatorum senectam exuit* (serm. *de Annunt.*). Voilà notre *rénovatrice*. Et le B. Albert le Grand : « Marie fut la médiatrice de notre réconciliation, » l'aide de notre rédemption : » *Fuit mediatrix reconciliationis, adjutrix redemptionis.* Voilà Marie proclamée notre *médiatrice* auprès de Dieu et la coopératrice de notre rédemption. Richard de S. Victor, ce pieux serviteur de Marie disait : « C'est » par elle que s'est accompli le salut de tous : » *Salus omnium per ipsam facta est* (Super *Cant.* cap. 29). Elle est donc l'*auteur de notre salut*. S. Pierre Chrysologue ajoute : « Elle est véritablement » *pleine de grâce*, pour la répandre abondamment sur » toute créature : » *Vere plena gratiæ, quæ largo imbre totam funderet, et infunderet creaturæ* (Serm. *de B. V.*). Enfin citons encore une parole de S. Bernard : « Pèlerins en ce monde, nous » avons envoyé devant nous une *avocate*, qui en sa qualité de » Mère de miséricorde, prenne efficacement en main l'affaire de » notre salut : » *Advocatam præmisit peregrinatio nostra, quæ tanquam mater misericordiæ, efficaciter salutis nostræ negotia pertractaret* (Serm. *de Assumpt.*).

Ames chrétiennes, félicitez Marie de sa dignité sublime, la plus élevée après celle de Dieu ! Que pourrait-on imaginer de plus excellent ? Par la même qu'elle est Mère de Dieu, la bienheureuse Vierge se trouve en communion de nature avec Dieu son Fils. Elle partage sa dignité, elle participe à tous ses biens. Ah ! nous pouvons bien nous écrier : « Le fruit de vos entrailles » est béni : » *Benedictus fructus ventris tui !* Que toutes les nations, que toutes les générations, que toutes les langues, aussi bien des anges que des hommes vous proclament bienheureuse, ô Marie. Votre Fils n'était point encore né que toutes ces grandeurs vous appartenaient, que toutes ces glorifications vous étaient dues. Oui, nous sommes bien heureux, nous sommes transportés d'allégresse à la pensée de votre gloire et de votre sublime élévation. Mais qu'il me soit permis de déposer avec confiance une humble supplique à vos pieds. O ma souveraine, souvenez-vous d'une chose. — Et laquelle ? — Souvenez-vous que si vous êtes Mère de Dieu, c'est en partie à nous, pauvres pécheurs, que vous le devez. Si l'homme n'était pas tombé, il est à croire que le Fils de Dieu ne se serait pas incarné. Il n'aurait

pas eu de Mère. Vous nous devez donc votre bonheur et votre gloire, ô Marie. S. Anselme qui vous aimait tant et vous connaissait si bien ne craignait pas de le dire : C'est à cause de moi » et des pécheurs mes semblables que Marie est devenue Mère » de Dieu : » *Propter me meique similes, facta est Mater Dei* (*de Excell. Virg.* cap. 4). O Marie, nous le confessons, nous sommes de grands pécheurs, nous sommes donc en grande partie la cause de votre maternité divine. Souvenez-vous du lien qui nous rattache à vous ; montrez que vous êtes la mère de miséricorde et répandez largement sur nous les bienfaits dont vous disposez. Faites-nous éprouver combien votre intercession est puissante auprès de votre divin Fils. Souvenez-vous, ô Marie! je vous le demande et ne cesserai de le demander, jusqu'à ce que vous m'ayez introduit dans votre royaume. En attendant cet heureux moment, je dirai et je répéterai avec bonheur et avec allégresse: *Soyez bénie et que le fruit de vos entrailles soit béni. Amen.*

PLANS DE SERMONS

I

Dilectus meus mihi et ego illi
qui pascitur inter lilia.
CANT. II, 16.

Près de neuf mois se sont écoulés, depuis que l'Ange est venu annoncer à Marie qu'elle était choisie de Dieu pour être la Mère du Sauveur. Près de neuf mois se sont écoulés, depuis que Marie a prononcé le *Fiat,* qui a fait descendre du ciel et s'incarner dans son sein le Fils de l'Eternel. Qui redira les pensées et les sentiments de l'auguste Mère de Dieu pendant ces bienheureux mois ? Les lumières des Chérubins qui contemplent le Seigneur face à face dans le ciel n'égalent point les lumières de Marie, et les ardeurs des Séraphins ne sont que glace comparées à l'ardeur de son amour. Que pouvait-elle penser, que pouvait-elle dire à son divin Enfant, lorsqu'elle le possédait pour elle toute seule, et qu'elle jouissait de son trésor dans le silence et le secret ? Mais nulle langue humaine ne saurait parler dignement de mystères que les anges sont impuissants à pénétrer, et il vaut mieux profiter des leçons de Marie que nous répandre en paroles sur des grandeurs qui étonnent notre imagination.

En cette fête de l'*Attente du divin Enfantement*, nous pouvons apprendre de Marie, 1° comment nous devons nous préparer à

recevoir Jésus-Christ lorsqu'il se dispose à venir en nous par la sainte communion.

2° Comment nous devons profiter de sa présence dans notre cœur, lorsqu'il s'est donné à nous.

3° Comment nous devons désirer et attendre qu'il se donne enfin à nous définitivement dans son royaume céleste.

I. — Nous devons nous préparer à la sainte communion : 1° par l'innocence conservée à l'exemple de Marie, ou du moins par l'innocence recouvrée par le sacrement de pénitence reçu avec toutes les dispositions et la piété possibles.

2° Par la pratique de toutes les vertus, principalement par une foi vive, une espérance ferme, une ardente charité, une humilité profonde.

3° Par un désir ardent de recevoir Jésus dans notre cœur. Marie n'élevait pas si haut ses désirs ; elle n'osait espérer que de le voir de ses yeux sur la terre. Ses désirs furent plus que comblés. Nous qui pouvons et devons recevoir Jésus dans notre cœur, désirons ardemment ce bonheur incomparable : il ne nous sera pas refusé.

II. — 1° Nous devons, après la sainte communion, faire bon accueil à ce Dieu qui se donne à nous, et nous déclarer humblement ses serviteurs et ses servantes, comme Marie qui disait: *Ecce ancilla Domini* : « Voici la servante du Seigneur ».

2° Nous devons l'adorer humblement comme notre Dieu, l'aimer comme notre Rédempteur, suivre toutes les impulsions de sa divine grâce, parce qu'il est notre divin maître.

3° Nous devons lui rendre agréable l'hospitalité qu'il est venu chercher dans notre âme, en écartant avec un soin extrême tout ce qui pourrait lui déplaire dans notre conduite, et en multipliant les actes de vertus que nous savons lui plaire davantage.

III. — Nous devons désirer et attendre qu'il se donne à nous dans le ciel : 1° parce que la vie présente, n'est qu'une vie d'épreuves ; notre séjour ici-bas, un lieu d'exil.

2° Parce que ce lieu d'exil est pour nous plein de dangers et que nous ne serons assurés de notre salut que lorsque nous aurons paru devant le Juge suprême.

3° Parce que Dieu nous a faits pour le posséder et que notre cœur n'aura pas de véritable repos, tant qu'il ne se reposera pas pleinement et pour toujours en lui.

Ajoutons que la vie de Marie sur la terre après l'ascension du Sauveur est le modèle de cette préparation et de ce désir. Elle souhaitait ardemment de se réunir à son Fils ; cependant elle attendait avec résignation et patience le moment de Dieu, profitant de tous ses instants pour accroître encore son trésor de mérites.

II

Dilectus meus mihi et ego illi.
CANT. II, 16.

Marie attendait la naissance de son divin Fils. Elle hâtait par ses vœux l'heureux moment où elle verrait de ses yeux cet enfant bien-aimé qu'elle adorerait comme son Dieu et soignerait comme son fils, avec une indicible tendresse.

Nous aussi nous portons le Fils de Dieu dans notre sein par la grâce. Il habite réellement en nous, qui avons le bonheur de n'être souillés d'aucune faute grave. Considérons :

1° La grandeur de ce don que Dieu nous fait de lui-même. — Rappelons-nous les paroles de l'Ange à Marie au jour de l'Annonciation. Quelque chose d'analogue à ce grand mystère s'est opéré pour nous, lorsque Dieu nous a communiqué sa grâce. Le Père, le Fils, le Saint-Esprit sont venus et ont fait leur demeure dans notre âme. Qu'est-ce donc que l'homme pour que Dieu daigne le visiter? Qu'était-ce que le temple de Salomon comparé à cœur du plus humble des serviteurs de Dieu s'il est juste?

2° Les avantages de ce don. — Il est pour nous une protection, une force contre nos ennemis.

Il est la condition qui nous permet d'amasser des trésors infinis pour le ciel. Sans la grâce, travaux, pénitences, bonnes œuvres mêmes ne servent de rien pour l'éternité.

Il est le gage de la vie éternelle, la gloire commencée, ou en germe.

3° L'obligation qu'il nous impose. — Marie avait conçu le Fils de Dieu dans son sein virginal, et elle attendait avec les plus ardents désirs le jour de l'enfantement.

Nous avons conçu Dieu dans notre cœur par la grâce : nous devons l'enfanter aussi par nos œuvres : *Celui-là est ma mère, mon frère, ma sœur*, dit Jésus-Christ, *qui fait la volonté de mon Père céleste*. Accomplissons cette sainte volonté, et nous avons enfanté Jésus-Christ; nous avons partagé avec Marie sa glorieuse maternité divine.

III

Rorate, cœli, desuper et nubes pluant Justum.
ISA. XLV, 8.

Cette humble prière du Prophète était le cri de détresse de

l'humanité tout entière écrasée sous le joug du démon. Dieu a entendu à la fin cette supplication des malheureux enfants d'Adam, et le Juste est descendu des cieux, attiré par les charmes irrésistibles et la prière toute-puissante de Marie. En ce jour où l'Église nous invite à considérer cette bienheureuse Vierge attendant le moment où naîtra ce Juste promis, ce Messie, ce Dieu qui daigne lui emprunter l'humanité dont il se revêt pour nous sauver ; il est bon de considérer comment ce Rédempteur promis de Dieu a été attendu; comment il a été reçu; comment nous devons nous-mêmes l'attendre et le recevoir.

I. — *Comment le Rédempteur a éte attendu :*

1° *Par les Gentils.* — Un rayon des lumières primitives brillait encore au milieu des ténèbres amoncelées par les désordres et les crimes de toute sorte. Les nations idolâtres avaient un vague instinct de la nécessité d'un rédempteur qui relèverait l'humanité déchue, et ramènerait l'âge d'or. Elles attendaient quelque chose, mais elles ignoraient quoi.

2° *Par les Juifs.* — Les descendants de Jacob avaient mieux conservé le souvenir des promesses faites aux patriarches, promesses que les prophètes leur rappelaient souvent, et que la lecture de l'Écriture sainte ne leur permettait pas d'oublier. Mais, à l'exception de quelques âmes justes éclairées de plus vives lumières, ils ne comprenaient pas le sens de ces promesses, et le fils de David, qu'ils attendaient comme leur Messie, ne devait être pour eux qu'un roi victorieux et puissant qui assujettirait toutes les autres nations et ferait du peuple d'Israël le roi du monde.

3° *Par Marie.* — Aux jours dont nous célébrons aujourd'hui le touchant souvenir, Marie attendait aussi le Juste promis. Elle savait que ce juste, fils de David et roi, serait son fils à elle; qu'il allait naître d'elle. L'Ange lui avait dévoilé ses grandeurs. Elle savait qu'il venait sur la terre, non pas pour soumettre les peuples par la force des armes, mais par son amour, ses bienfaits, ses souffrances; qu'il ne verserait pas d'autre sang que son propre sang, et qu'il ne romprait pas le roseau à demi brisé. Elle savait enfin que ce fils que Dieu lui donnait était Dieu lui-même, égal en tout au Père et au Saint-Esprit.

II. — *Comment le Rédempteur a été reçu :*

1° *Par les Gentils.* — Les nations infidèles ne pouvaient d'abord connaître sa naissance dans une humble étable de Bethléem. Cependant elles vinrent à son berceau, dans la personne des Mages, leurs prémices. Plus tard, après sa passion et son

ascension glorieuse, elles ne reconnurent que difficilement pour leur Seigneur et leur Dieu ce Juif crucifié, profondément méprisé et haï par ses concitoyens eux-mêmes. Mais à la fin elles se laissèrent gagner par son amour, éclairer par sa lumière, et la croix de Jésus brilla sur la couronne des Césars, et au sommet du Capitole.

2° *Par les Juifs.* — L'Evangéliste S. Jean, l'apôtre bien-aimé du Sauveur, a dit: *Il est venu parmi les siens et les siens ne l'ont pas reçu.* A de rares exceptions près, les Juifs ne reconnurent pas pour leur Messie ce Jésus doux et humble de cœur, ne signalant sa puissance que par des bienfaits, prêchant le mépris des richesses, des plaisirs et des grandeurs d'ici-bas, et dont le royaume n'était pas de ce monde; ce n'était pas là le Messie de leur rêve, et, après dix-neuf cents ans, la masse du peuple déicide refuse encore de reconnaître son Sauveur.

3° *Par Marie.* — C'est une Mère qui possède enfin son enfant; c'est la plus sainte, la plus pure des créatures qui possède son Dieu ; c'est Marie enfin, la Vierge-Mère, serrant sur son cœur l'enfant divin qui est tout pour elle, son souverain bien, son créateur, son rédempteur, son Fils!

III. — *Comment devons-nous attendre et recevoir le Rédempteur?*

1° Nous avons besoin de Jésus-Christ comme le peuple juif et l'humanité tout entière avaient autrefois besoin de lui. Sans lui point de salut pour nous. Attendons-le donc, avec un ardent désir qu'il nous visite par sa grâce. Disons avec le Prophète : *Rorate, cœli, desuper* : Cieux, répandez votre rosée, la rosée de votre grâce, sur la terre desséchée de nos cœurs. Soyons prêts à profiter de sa visite, et fuyons avec soin ce qui pourrait l'écarter de nous.

Attendons-le comme notre juge, car le jour viendra où il nous jugera, et nous ignorons quand viendra ce jour.

2° Recevons-le quand il vient à nous par sa grâce, avec empressement, avec reconnaissance, avec une volonté ferme de profiter de l'aide qu'il nous donne.

Préparons-nous à le recevoir comme notre juge, en faisant pénitence des péchés passés, et en multipliant les actes de vertu, pour réparer nos fautes et ne pas paraître devant lui les mains vides.

Prions Marie, par les joies de son attente du divin enfantement, qu'elle nous obtienne de bien attendre comme elle, et de bien recevoir le Seigneur.

FÊTE DU MARIAGE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

(23 Janvier)

PREMIER SERMON

S. JOSEPH ÉPOUX DE MARIE [1].

Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ.

MATTH. I, 16.

S. Grégoire de Nazianze, voulant faire un grand éloge du mari de sa sœur Gorgonia, crut que c'était assez de dire qu'il avait été son époux : *Vultis uno verbo virum describam ? Vir est illius, id est, Gorgoniæ* (Orat. *de laud. Gorg.*). Il aurait pu parler de ses richesses, de sa noblesse, de sa piété, des perfections du corps et de l'âme que l'on voyait briller en lui, mais il crut que cette seule louange renfermait et surpassait toutes les autres, car il ajoute que c'est assez et qu'il ne pourrait rien ajouter à une telle louange : *Non enim scio, quid amplius dicere necesse sit.* Nous pouvons, nous aussi, résumer en deux mots, toutes les louanges, toutes les grandeurs, toutes les perfections de Joseph et dire : Il fut l'époux de Marie, *Joseph virum Mariæ.* Mais combien cet éloge ne l'emporte-t-il pas sur celui que prononçait S. Grégoire. Joseph n'est pas l'époux de Gorgonia qui, sans doute, était une sainte femme, mais celui de Marie, la plus pure des vierges, la plus sainte des femmes, la très digne Mère de Jésus-Christ notre Sauveur. Si donc on me demande ce que fut Joseph et quelle fut sa grandeur, il me suffira de dire pour toute réponse : Il fut l'Epoux de Marie ; et si j'ajoute qu'il mérita de porter le nom de Père de Jésus, j'aurai fait de lui l'éloge le plus grand et le plus complet qu'aucun homme ait jamais mérité. Je ne vois pas, dirai-je avec S. Grégoire, qu'il soit nécessaire d'y rien ajouter. *Non enim scio quid amplius dicere necesse sit.* En cette fête des Epousailles de Marie et de Joseph, il convient de nous arrêter un moment au titre glorieux d'époux de Marie que Joseph reçut en ce jour, et de voir combien il en fut digne.

Le mariage de Marie et de Joseph, fut un véritable mariage ; il fut licite et il fut saint. Ce fut un mariage véritable puisque

1. Voir LASELVE. Sermon pour la fête de *S. Joseph.*

S. Mathieu nous dit : « Marie mère de Jésus était mariée à Jo-» seph: » *Cum esset desponsata mater ejus Maria Joseph* (Matt. I, 18). Il le fallait d'ailleurs, pour sauvegarder l'honneur du fils et de la mère. Ce mariage fut licite, quoique l'un et l'autre eussent fait le vœu de garder la sainte virginité, parce qu'ils connaissaient d'une manière certaine que le lien qui les unirait ne mettrait point leur vœu en danger d'être violé. Il fut saint, parce que Joseph devint ainsi le protecteur de l'honneur et de la virginité de Marie, le gardien et le père nourricier de l'enfant Jésus. O mariage admirable, ô glorieux et saints Époux ! Mais pour ne parler que de Joseph, disons que, de tous les époux, il fut le plus noble, le plus saint et le plus heureux. Il fut le plus noble, car aucun ne réunit jamais de si beaux titres de noblesse. Il fut le plus saint, car aucun n'égala jamais, ni ses vertus, ni ses mérites. Il fut le plus heureux, car jamais aucun ne contracta une alliance qui lui apporta autant de gloire et de bonheur. Considérons donc sa noblesse, sa sainteté et sa félicité.

I. — *Joseph le plus noble des époux.*

S. Joseph puisa sa noblesse à une double source, dit S. Bernard : il fut noble par sa naissance, mais il le fut plus encore par ses qualités intérieures : *Nobilis genere, mente nobilior.* Nous n'avons à parler d'abord que de la noblesse qu'il hérita de ses ancêtres. Il fut fils de David ; il eut la plus noble généalogie qui fut jamais ; surtout il reçut de Dieu des armoiries auxquelles il n'en est pas de comparables.

1° Pour convertir le monde, Notre-Seigneur choisit des hommes du commun et qui n'avaient pas d'instruction : *Ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus* (I Cor. I, 28). Il était à propos de choisir de tels hommes pour cette mission afin qu'on n'attribuât pas à leur sagesse, à leur puissance, à leur noblesse, les œuvres merveilleuses qu'ils allaient accomplir. Il fallait que chacun fût obligé de reconnaître l'action de Dieu dans leurs succès. Mais il n'eût pas été convenable que le Père Eternel confiât son Fils unique, le roi des rois, à un homme de basse extraction. Ce qu'il y avait de plus noble au monde, ne l'était pas trop pour recevoir un tel dépôt. Aussi voyons-nous que l'Ange qui vient parler à Joseph de la part de Dieu ne manque pas de faire ressortir la noblesse de son origine : « Joseph, fils de Da-» vid, » lui dit-il : *Joseph fili David* (Matth. I, 20). Et S. Luc a soin de nous avertir qu'il descendait en droite ligne de ce grand roi : *Eo quod esset de domo et de familia David* (Luc. II, 4). Aussi S. Bernard appuie-t-il sur cette circonstance et fait-il remarquer que la descendance de Joseph est tout à fait hors de doute, et qu'il est absolument certain qu'il était de race royale et com-

tait David parmi ses aïeux : *Vere de domo David, de regia stirpe descendit vir ille Joseph* (Hom. III, super *Missus*). S. Jean Chrysostome ajoute que, pour ne laisser lieu à aucune équivoque, l'Evangile ne dit pas seulement que Joseph fut de la maison de David, mais aussi de sa famille. Les nombreuses familles de la tribu de Juda se glorifiaient du lien de parenté que la communauté d'origine établissait entre elles et le saint roi ; elles se disaient volontiers de sa *maison*, du nombre de ses serviteurs, mais elles ne descendaient pas de lui. Joseph au contraire était le principal représentant de la famille propre du saint roi et descendait directement de lui, nul n'était mieux que lui de la famille de David : *Cum multæ essent ex tribu Juda familiæ non utique omnes a David genus trahebant, sed ne istud hic diceres, prævenions Evangelista prorsus exclusit suspicionem tuam, non solum ex domo, verum etiam ex familia David eum esse confirmans* (S. Chrys. in cap. I Math.).

Il était ordonné dans la loi aux filles héritières de prendre un mari dans leur tribu, afin que les biens des différentes tribus ne se confondissent pas. La bienheureuse Vierge ne pouvait donc épouser que quelqu'un de la tribu de Juda. Mais la famille de David avait un autre patrimoine que les biens de la terre à garder. C'était à elle que la promesse avait été faite de donner le jour au Messie, et l'on peut présumer que les membres vraiment pieux de cette famille, et les prêtres dépositaires et gardiens des promesses du Seigneur, tenaient à conserver le sang royal dans toute sa pureté. Joseph ne pouvait, sans une sorte de prévarication, accepter une épouse, qui ne fût pas comme lui reconnue publiquement pour appartenir à la famille royale. Marie ne pouvait accepter pour époux qu'un descendant du roi-prophète. La loi ne leur en faisait pas sans doute un devoir absolu, mais les promesses faites à David, leur imposaient de ne pas mêler un sang étranger à celui de ce roi, surtout lorsqu'approchait le temps où ces promesses devaient être accomplies.

Marie et Joseph appartenaient donc à la famille de David, et le divin Enfant dont Marie fut la Mère, descendait par elle de David, selon les lois de la nature ; il en descendait aussi par Joseph selon les prescriptions légales, parce qu'il était né de son épouse légitime. L'Ange annonçant à Marie le grand mystère de l'Incarnation du Verbe dans son sein le proclamait en disant: « Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père : » *Dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus* (Luc. I, 32). La foule connaissait cette noble origine et disait : « Est-ce que » celui-ci n'est pas fils de David ? » *Numquid hic est filius David* (Matth. XII, 2) ? Les aveugles eux-mêmes en rendaient témoignage. « Deux aveugles suivaient le Christ criant et disant : » Ayez pitié de nous, fils de David. » *Secuti sunt eum duo cæci*

clamantes et dicentes : miserere nostri fili David (MATTH. IX, 27). Or la foule et les aveugles ignoraient le grand mystère de l'Incarnation ; ils regardaient Jésus comme fils de Joseph selon la nature, et s'ils le proclamaient fils de David, c'est que la glorieuse origine de Joseph était connue de tous.

2° Mais, dira-t-on, puisque nous descendons tous d'Adam et d'Eve, pourquoi ne serions-nous pas tous également nobles ? Sans doute, la noblesse de la première origine est la même pour tous ; mais il est aisé de déchoir. Abel et Seth qui furent des hommes justes conservèrent intacte la noblesse d'Adam ; mais Caïn s'avilit par son crime. Après le déluge, plusieurs se montrèrent dignes de Noé et de leurs autres aïeux, mais combien de malheureux descendirent jusqu'au dernier degré de la bassesse et de l'avilissement ? Qui pourrait se flatter, s'il remontait tous les degrés de sa généalogie jusqu'à l'origine, de ne pas trouver que ses ancêtres ont été plongés, pendant une longue suite de générations, soit dans la barbarie la plus complète soit dans un honteux esclavage ? Mais pour Joseph il n'en est pas ainsi ; à tous les degrés de sa généalogie se trouvent des princes, des rois, des patriarches. David et Abraham brillent comme deux soleils dans cette interminable série de personnages illustres par leur puissance, leur sagesse, leur valeur guerrière et leur sainteté. Lisez, si vous voulez vous en convaincre, la généalogie de Notre-Seigneur, qui est celle de Joseph, au premier chapitre de l'Évangile selon S. Matthieu. Nous pouvons donc saluer en Joseph le plus noble des époux. Et ne l'eût-il point été par sa propre naissance, qu'il le fût devenu par le fait même de son mariage avec la bienheureuse Vierge Marie, reine du ciel et de la terre, avec la mère de celui qui est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs.

Ajoutons que Joseph fut le plus saint des époux.

II. — *Joseph le plus saint des époux.*

La sainteté de Joseph fut si grande que l'Esprit de Dieu lui-même le proclame juste dans l'Évangile : *Joseph autem vir ejus cum esset justus* (MATTH. I, 19). Il ne s'agit pas ici de la vertu particulière de justice, mais de la justice parfaite qui n'est autre que la sainteté et qui comprend toutes les vertus : *Joseph vocari justum attendito propter omnium virtutum perfectam possessionem* (S. HIERON. *in hæc verba*). Mais sur quelles preuves nous appuierons-nous pour démontrer cette sainteté extraordinaire de Joseph ? Sur la providence de Dieu qui a choisi Joseph pour le ministère le plus sublime ; sur le bonheur qu'il eut de vivre pendant de longues années dans la compagnie habituelle de Jésus et de Marie ; sur l'amour de Marie, qui obtint pour lui du Sei-

gneur, les grâces les plus abondantes et les plus précieuses.

1° S. Jean Chrysostome dit que Dieu, voulant donner un roi au peuple d'Israël, pesa les mérites de tous les enfants de ce peuple. Ceux de David lui semblèrent supérieurs aux autres à ce point, qu'il le choisit immédiatement : *Cum Deus examinasset cunctos, plurimosque prævidisset e quorum numero eligeret regem, invenit tandem David, cujus meritum transire non potuit* (hom. *de David et Goliath.*). On peut dire de même que Dieu chercha avec une sollicitude infinie, parmi tous les enfants des hommes, quelqu'un capable et digne par sa sainteté et toutes ses perfections, d'être l'époux de Marie, le père nourricier de Jésus, le protecteur et le défenseur de l'un et de l'autre au milieu des dangers. Il examina les vertus et les mérites de chacun des mortels; il en rencontra plusieurs sur lesquels ses regards s'arrêtèrent avec complaisance, mais il passa outre. Enfin il arriva à Joseph et le vit orné de tant de vertus, riche de tant de mérites qu'il s'arrêta et ne poussa pas plus loin ses recherches. Il savait qu'il n'en trouverait pas un autre aussi digne de la sublime mission qu'il voulait lui confier. Cependant il voulut soumettre Joseph à la loi commune d'après laquelle celui qui est saint doit se sanctifier encore : *Qui sanctus est sanctificetur adhuc.* Marie étant la plus sainte des créatures il voulut que celui qu'il lui destinait pour époux lui ressemblât en ce point, et, sans l'égaler, brillât après elle d'une sainteté incomparable. *Sicut decuit, ut Maria tanta puritate niteret, qua major sub Deo nequit intelligi, sic beatissimus Joseph fuit super omnes homines purus, similis Virgini gloriosæ* (Gerson. serm. *de Nativ. Virg.*).

Lorsque Dieu eut créé Adam, il dit : « Il n'est pas bon que » l'homme soit seul; faisons-lui une aide semblable à lui : » *Non est bonum hominem esse solum; faciamus ei adjutorium simile sibi* (Gen. II, 18). Il en fut de même lorsque Dieu eut choisi et prédestiné Marie pour être Mère du Verbe incarné, il dit : Il n'est pas bon que la Vierge Mère du Christ rédempteur soit seule. Pour que sa maternité ne fasse point suspecter sa vertu, faisons-lui un aide qui lui soit semblable : *Faciamus ei adjutorium simile sibi.* Donnons-lui un époux vierge comme elle, humble comme elle, charitable comme elle, doué comme elle de toutes les vertus, brillant comme elle de tout l'éclat de la plus haute sainteté. Dieu dont la providence règle toutes choses avec poids et mesure aurait-il pu choisir pour la Vierge très sainte un époux qui ne fût pas très saint comme elle? S. Bernard ne croit pas qu'on puisse le supposer sans blesser la raison. *Quomodo cogitare potest mens discreta, quod Spiritus sanctus tanta unione (conjugii scilicet) uniret menti tantæ Virginis aliquam animam, nisi ei virtutum operatione simillimam* (S. Bern. serm. *de S. Joseph.*). Le pieux et savant Gerson chancelier de l'université de

Paris, enseigne que, pour rendre Joseph plus digne de sa sainte Epouse, Dieu le sanctifia dès le sein de sa mère et le confirma en grâce. Sans doute il n'égale, ni ne compare la sainteté de Joseph à celle de Marie, mais il n'hésite pas à dire qu'aucun homme ne fut jamais aussi pur que lui, ni aussi semblable à Marie : *Fuit super omnes homines purus, similis Virgini gloriosæ.*

Mais si l'honneur de porter le nom d'époux de la Mère de Dieu, valut à Joseph de telles grâces de sainteté, que dire de l'honneur et du bonheur qu'il eut de vivre si longtemps dans la société la plus intime de Jésus et de Marie?

2° Le patriarche Jacob bénissant son fils Joseph s'écria : *Filius accrescens Joseph, filius accrescens* (Gen. xlix, 22). « Joseph est un fils qui s'accroît, un fils qui s'accroît. » Une autre version dit : « Un fils qui s'accroît auprès de la fontaine : » *Filius crescens juxta fontem.* Cette bénédiction sortie des lèvres du patriarche ne convient-elle pas parfaitement à Joseph époux de Marie? C'est de Joseph que Jacob voyait, tant de siècles à l'avance, les merveilleux accroissements, les progrès inconcevables dans les voies de la perfection. Il le voyait se développer ainsi auprès de la fontaine, et la fontaine était Jésus. Jésus-Christ n'est-il pas la source de toute grâce, et Joseph n'était-il pas là, veillant sur cette fontaine divine, au premier rang après Marie, pour profiter de ses eaux salutaires? Tous ont reçu de la plénitude de Jésus : *De plenitudine ejus omnes accepimus* (Joan. i,). Les patriarches, les prophètes, tous les justes et même tous les anges ont puisé à cette fontaine les grâces qui les ont sanctifiés : mais ne semble-t-il pas que nul après Marie ne s'est trouvé à l'occasion d'y puiser comme Joseph. Plus on est près du soleil, plus on jouit de sa splendeur; plus on est près du feu, plus aussi on ressent sa chaleur bienfaisante. Joseph approcha le plus après Marie, du Christ source et principe de toute grâce et de toute sainteté : il lui servait de père; il le voyait, il l'embrassait, il le couvrait souvent de ses baisers. Nous sommes donc en droit de croire qu'il a reçu de lui des grâces extraordinaires que celles de Marie seules égalent et surpassent.

Il suffit de la présence de Jésus, pour sanctifier Jean-Baptiste dans le sein de sa mère. S. Jean reposa une fois sa tête sur la poitrine du divin Maître et il y puisa des lumières et une charité incomparables. Joseph n'approcha pas seulement une fois du Verbe incarné, il vécut avec lui, l'aima comme son fils, le couvrit de ses caresses paternelles, lui servit des aliments, lui rendit tous les services que la sollicitude la plus tendre, la plus prévoyante et la plus empressée pouvait lui suggérer. Certes il était impossible qu'il approchât si souvent de l'auteur et du principe de toute sainteté sans en retirer du profit; Joseph, dit S. Ber-

nardin fit des progrès admirables dans la grâce et dans la vertu, en habitant ainsi avec le Seigneur : *Josephus, cohabitando cum Jesu, admirandas gratias et virtutes adeptus est* (S. Bernardinus, serm. *de S. Joseph.*). Mais nous pouvons trouver encore une autre cause des grâces extraordinaires dont fut prévenu ce saint patriarche, dans l'amour de Marie pour lui.

3° Marie savait parfaitement que Dieu lui avait donné Joseph pour époux afin qu'il fût l'ange gardien visible de sa virginité. Aussi l'aimait-elle de l'amour le plus chaste et le plus ardent. Elle aimait Joseph, dit S. Bernardin, très sincèrement et de toute l'affection de son cœur : *Totius cordis affectu, sanctum Joseph sincerissime diligebat* (ubi supra). Elle priait donc ardemment pour lui, afin que Dieu comblât de ses grâces celui qu'il lui avait donné pour époux et pour gardien de sa virginité. Pouvait-elle n'être pas exaucée, celle dont le Seigneur ne repousse jamais la prière, lorsqu'elle implore sa miséricorde pour les plus misérables pécheurs? *Cum Maria tot et tanta impetret peccatorum sceleratis, quanta putas impetraverit charismata Josepho sponso* (S. Bernard. ubi supra).

Marie est proclamée la reine et la mère de miséricorde, parce qu'elle obtient grâce et miséricorde à une infinité de pécheurs. C'est par la puissance de Marie et par ses prières que s'opèrent d'innombrables conversions, dit le bienheureux martyr S. Méthode : *Mariæ virtute et precibus innumeræ peccatorum conversiones fiunt* (*in Hypopant. Dom.*). S. Ildefonse assure de même que grâce à son intercession, les pécheurs sont justifiés, deviennent les amis de Dieu, et prennent rang parmi les saints : *Hæc est ista sancta mulier, quæ pro nobis preces effundens, de inimicis amicos, de injustis justos, de peccatoribus justificatos et de maledictis a Deo recedentibus benedictos ad Deum accedentes efficit* (*de Excell. Virg.* cap. 1). Si donc Marie fait tant de bien, procure tant d'avantages d'un prix infini aux pécheurs eux-mêmes, que n'aura-t-elle pas fait et obtenu pour son époux bien-aimé? Le chancelier Gerson n'hésite pas à dire que, grâce à l'intercession de Jésus et de Marie et grâce à ses propres mérites, Joseph fut élevé au plus haut rang de dignité dans le royaume céleste. Il vient immédiatement après Jésus-Christ et sa très sainte Mère. *Iste proximior Christo videtur collocandus in cœlis, qui in ministeria, obsequentior post Mariam inventus est in terris* (ubi supra). Ajoutons encore que cet époux très saint fut aussi très heureux.

III. — *Joseph le plus heureux des époux.*

« Heureux, dit le Sage, l'homme dont l'épouse est bonne : » *Mulieris bonæ beatus vir* (Eccli. xxvi, 1). A ce titre, il n'est pas

d'homme dont le bonheur se puisse comparer au bonheur de Joseph. Il avait pour épouse la plus parfaite de toutes les créatures, celle dont la sainteté et les vertus surpassent la sainteté et les vertus de tous les hommes et de tous les anges ensemble. Mais ce n'est pas uniquement à ce titre que Joseph a le droit d'être proclamé le plus heureux des époux. Un autre élément de bonheur consiste encore dans la noblesse des alliances que l'on contracte par le fait même du mariage. Or quelles alliances seront assez nobles et assez glorieuses, pour être comparées à celle que trouva Joseph dans son mariage avec la bienheureuse Vierge Marie? Ce n'est pas seulement à la famille la plus noble de la terre, à la famille de David qu'il s'unit : lui-même était de cette famille et cette alliance, quelque glorieuse qu'elle fût, n'ajoutait rien à sa propre noblesse ; mais il entre dans la famille de Dieu lui-même. Ses alliés seront désormais les trois adorables personnes de la sainte Trinité. Il sera père avec le Père éternel; fils avec le Fils; époux avec le Saint-Esprit.

1° Le Christ notre Seigneur, considéré dans sa divinité, est le Verbe de Dieu, et il est de toute éternité engendré par le Père. Il est cette parole divine et substantielle que le cœur ou l'intelligence du Père éternel enfante : *Eructavit cor meum Verbum bonum* (Psal. xxiv, 5). Il est ce Fils auquel le Père a donné l'être avant toute créature : *Ego ex ore altissimi prodivi, primogenita ante omnem creaturam* (Eccli. xxiv). C'est pourquoi Jésus-Christ le nomme son Père, le reconnaît pour son Père, l'aime et le vénère comme son Père. O Père admirable, vous êtes Dieu, vous êtes éternel, vous êtes immense, vous êtes infiniment parfait! Mais quel bonheur pour Joseph d'être l'époux de Marie! Par son mariage avec elle, il est devenu avec Dieu lui-même, Père de Jésus-Christ. Le Père éternel est son père de toute éternité comme Verbe : Joseph époux de Marie est son père dans le temps comme homme; car selon la remarque de l'abbé Rupert, si Joseph est l'époux de Marie il est aussi le père du Seigneur que Marie a enfanté : *Si est vir Mariæ, est pater Domini* (in cap. 1 Math.). Non pas qu'il fût pour rien dans sa génération, mais parce que la loi le voulait ainsi. Si une fontaine jaillissait miraculeusement dans votre jardin, cette fontaine ne vous appartiendrait-elle pas tout aussi bien qu'un puits que vous auriez creusé à force de travail? La maternité miraculeuse de Marie donnait de même à Joseph tous les droits de la paternité sur l'Enfant divin qu'elle avait mis au monde. Marie est le jardin fermé, *Hortus conclusus*, la fontaine scellée, *Fons signatus*, mais le fruit de ce jardin, l'eau de cette fontaine appartiennent à celui que Dieu en a institué le gardien et le maître. Joseph fut le père de Jésus, dit Gerson, parce qu'il fut regardé comme tel; il le fut parce qu'il le nourrit, mais il le fut surtout en sa qualité

d'époux de Marie : *Joseph pater Jesu reputatione*; *fuit pater nutritione quia nutritius fuit*; *fuit tertio pater generatione, non quidem sua, sed Mariæ uxoris suæ, cooperante Spiritu sancto* (serm. *de Nativ. Virg.*).

Dans l'ancienne Loi, lorsqu'un homme mourait sans enfant, le frère de cet homme devait épouser la veuve, et s'il naissait des enfants de ce nouveau mariage ils étaient considérés comme les enfants du premier époux et ils en portaient le nom. On peut reconnaître quelque chose de semblable dans le mariage de Marie et de Joseph. Joseph était l'époux de Marie, mais c'était un époux mort selon la chair, par le vœu de virginité qu'il avait émis. Le Saint-Esprit remplit ici la fonction de frère, il prend à son tour la bienheureuse Vierge pour son épouse, et, par l'incarnation miraculeuse du Verbe dans le sein de Marie, il donne à Joseph un fils. C'est ainsi qu'aux termes mêmes de la loi, Joseph est véritablement le père de Jésus, non qu'il l'ait engendré, mais parce que son épouse l'a enfanté miraculeusement, par l'opération du Saint-Esprit. Il peut donc dire comme le Père éternel lui-même en parlant du Sauveur : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé* (Matth. III, 17). Heureux Joseph, heureux époux, qui, par son mariage, a contracté avec le Père éternel une telle alliance que le fils du Père est en même temps son fils ! Mais en partageant la paternité du Père, il partage aussi la filiation du Fils.

2° Jésus-Christ considéré dans sa divinité est le Verbe de Dieu; il est le véritable fils du Père éternel qui lui adresse cette parole : « Vous êtes mon Fils; je vous ai engendré aujourd'hui. » *Filius meus es tu; ego hodie genui te* (Psal. II, 7). Le Saint-Esprit procède du Père éternel, mais il n'est pas son fils; cette qualité n'appartient qu'au Verbe seul, en vertu du mode de sa procession, et par conséquent à Jésus-Christ : il est le Fils du Père éternel, parce qu'il est le Verbe incarné. De même on peut dire de Joseph qu'il est le Fils du Père éternel parce qu'il est l'époux de Marie. Tous les hommes sont en quelque manière les enfants de Dieu parce qu'il les a créés; tous les justes sont plus particulièrement ses enfants parce qu'il les a adoptés et justifiés par la grâce sanctifiante. Mais de même que la bienheureuse Vierge Marie a un droit tout particulier au titre de fille du Père éternel, Joseph en sa qualité d'époux de Marie, partage avec elle ce droit, il est plus que toute autre créature après elle, et à cause de son mariage avec elle, le fils du Père éternel.

Ce qui donne à la bienheureuse Vierge Marie un titre tout particulier à la qualité de fille du Père éternel, c'est sa ressemblance avec lui. Nous devenons les enfants adoptifs de Dieu par la grâce, parce que la grâce nous rend semblables à lui, et selon la parole de S. Pierre, participants de la nature divine : *Divinæ*

consortes naturæ (II Petr. I, 4). Aucune créature ne saurait être comparée à Marie, sous ce rapport, et nulle n'approche de Dieu et ne ressemble à Dieu comme elle. Mais elle possède avec le Père éternel une autre ressemblance que personne ne partage à aucun degré : elle lui ressemble en ce point que celui qui est le Fils unique de Dieu est aussi le Fils de Marie : *Unus et idem ipse, qui Filius Dei est in una persona est filius Mariæ* (S. Ambros. *de excell. Virg.* c. 3). De même que le Père éternel donne à Jésus-Christ le nom de fils et dit : « Celui-ci est mon Fils bien-» aimé : » *Hic est Filius meus dilectus* : de même Marie dit à Jésus : « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous ? » *Fili quid fecisti nobis sic* (Luc. II, 48). Ce point de ressemblance de Marie avec le Père éternel, lui donne un titre particulier à l'honneur d'être appelée son enfant. Cet honneur n'appartient qu'à elle; cependant le lien du mariage qui l'unit à Joseph fait que quelque chose en rejaillit sur lui. Lui aussi a une ressemblance avec le Père éternel, auquel nul autre ne peut prétendre; car pour les raisons que nous avons dites, il peut, à son tour dire à Jésus : Vous êtes mon Fils et je suis votre père. Heureux Joseph ! heureux époux de Marie ! Sainte Elisabeth était transportée d'étonnement et de joie, parce que la Mère de Jésus avait daigné la visiter : « Et d'où m'arrive-t-il que la Mère de mon » Seigneur vienne vers moi : » *Et unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me* (Luc. I, 43)? Mais combien fut plus grand le bonheur de Joseph ! Par le mariage qu'il contracta avec la bienheureuse Vierge, il fut père avec le Père éternel, fils avec le Verbe divin; il fut aussi époux avec le Saint-Esprit.

3° La bienheureuse Vierge Marie eut deux époux, le Saint-Esprit et S. Joseph. Le Saint-Esprit fut son époux, selon la parole de l'Ange qui lui dit au jour de l'Annonciation : « L'Es-» prit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous » couvrira de son ombre : » *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi* (Luc. I, 35). La bienheureuse Vierge Marie ne donna son fruit précieux, pour le salut du monde, que protégée par l'ombre de l'Esprit saint, vertu du Très-Haut, et par l'ombre de Joseph, son époux devant Dieu et devant les hommes. Tous deux furent ses époux, gardiens fidèles de sa virginité. On donne le nom de Vierge, dit S. Ambroise, à celle qui prend Dieu pour époux : *Virgo est quæ Deo nubit* (*de Virg.*). Joseph, de son côté, ne fut choisi de Dieu pour être l'époux de Marie que parce qu'il avait fait comme elle le vœu de demeurer Vierge. « Joseph, dit S. Jérôme, fut vierge lui-même pour qu'un » fils vierge naquît d'un mariage virginal : » *Dico ipsum Joseph virginem fuisse, ut ex virginali conjugio, virgo filius nasceretur* (*contra Helvid.*). Quel honneur pour Joseph d'avoir partagé avec l'Esprit saint la dignité d'époux de Marie, mais en même temps

quel bonheur d'avoir contracté une telle alliance, un mariage qui l'introduit dans la famille même de Dieu.

Joseph fut le plus noble des époux, si l'on considère sa qualité de fils de David et toute sa généalogie à laquelle aucune ne peut se comparer dans le monde.

Il fut le plus saint des époux parce que l'ordre de la providence demandait qu'il en fût ainsi ; parce que ses relations de chaque instant avec Jésus, relations si douces et si intimes, ajoutèrent sans cesse à sa sainteté; parce que les prières de Marie lui obtenaient chaque jour des grâces nouvelles.

Il fut le plus heureux des époux, non seulement parce qu'il eut la meilleure des femmes, mais aussi parce qu'il contracta par son mariage l'alliance la plus étroite et la plus glorieuse avec les trois adorables personnes de la très sainte Trinité. O l'admirable époux que Joseph! Il fut grand en qualité de père nourricier de Jésus; mais il le fut aussi comme époux de Marie et jamais à ce titre on ne pourra trop célébrer ses grandeurs. Et s'il fut sur la terre le plus noble, le plus saint, le plus heureux des époux, il en est aujourd'hui le plus puissant au ciel.

Un saint et illustre prédicateur, Bernardin de Bust, voulant donner une idée de la toute-puissance de Joseph, pour obtenir de Dieu les grâces qu'il réclame en faveur de ceux qui l'invoquent, dit que Jésus-Christ avait deux clefs du paradis : il donna l'une à sa Mère et l'autre à Joseph, son époux : *Cum Christus duas haberet claves Paradisi, unam dedit Matri suæ et aliam sponso ejus.* Le docteur Angélique représente S. Joseph comme l'intercesseur universel. Aux autres saints, dit-il, Dieu a donné de nous venir en aide en certaines nécessités ; mais S. Joseph peut le faire en toutes circonstances : *Sanctissimo Josepho in omni necessitate concessum est opitulari* (in IV d. xxxv, q. 3. art. 2). Sainte Thérèse le savait bien, aussi recommandait-elle à ses filles de se ménager beaucoup d'intercesseurs et de patrons auprès de Dieu, mais surtout de mettre au premier rang, Joseph qui porta le nom de père de Jésus-Christ, et d'époux de Marie.

Suivez avec confiance et fidélité ce conseil de sainte Thérèse. Dans tous vos besoins, de l'ordre naturel ou de l'ordre surnaturel, appelez les saints à votre secours, mais adressez-vous surtout à S. Joseph; priez-le, pressez-le de vous prendre sous sa protection puissante. Si quelque tentation difficile à surmonter vous presse, allez à Joseph : *Ite ad Joseph.* Si vous avez à lutter contre quelque passion qui vous entraîne au mal, *allez à Joseph.* Si vous désirez vous corriger d'un défaut, acquérir une vertu, *allez à Joseph!* Dans toutes vos nécessités implorez-le, et dites-lui avec S. Bernardin de Sienne : « Souvenez-vous de nous, » bienheureux Joseph, et intercédez pour nous auprès de celui

» qui voulut bien être appelé votre fils. Rendez-nous propice la » bienheureuse Vierge votre épouse qui fut la Mère de celui qui » vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des » siècles. » *Memento nostri, beate Joseph, et tuæ orationis suffragio, apud tuum putativum Filium intercede; sed et beatissimam Virginem sponsam tuam nobis propitiam redde, quæ mater est ejus, qui cum Patre et Spiritu sancto vivit et regnat per infinita sæcula sæculorum. Amen.*

DEUXIÈME SERMON

MARIE PROPOSÉE COMME MIROIR DE TOUTES LES VERTUS, AUX VIERGES, AUX ÉPOUSES ET AUX VEUVES [1].

Cum esset desponsata Mater Jesu Maria Joseph.
MATTH. I, 18

Lorsque le Fils de Dieu descendit sur la terre pour se faire notre frère et prendre un corps et une âme comme les nôtres, il choisit pour mère la plus pure, la plus sainte, la plus parfaite de toutes les créatures. Il était nécessaire que la Mère du Fils de Dieu fût digne de lui, que le Père éternel n'eût pas à rougir de sa fille bien-aimée, ni le Fils de sa Mère, ni le Saint-Esprit de son épouse. Il fallait que la Mère de Dieu fût vierge, avant, pendant, et après son enfantement, disent les saints Pères. Une telle Mère convenait seule à un tel Fils.

Mais alors, pourquoi la fête que nous célébrons aujourd'hui? Pourquoi voyons-nous la bienheureuse Vierge Marie s'unir à S. Joseph devant Dieu, par les liens du mariage?

Ah! c'est que la très sainte et très inviolable virginité de Marie ne devait pas être un obstacle à sa maternité divine, puisqu'elle en était au contraire la condition absolue. Or, il ne fallait pas, lorsque naîtrait le Fils de Marie, conçu par l'opération du Saint-Esprit, que l'on pût soupçonner la pureté immaculée de sa Mère. Il ne fallait pas, qu'une naissance dont le monde devait d'abord ignorer le mystère, fût un objet de scandale, et jetât un déshonneur sur Marie et sur le Fils de Dieu lui-même. Il ne fallait pas non plus que Marie et son divin Enfant fussent privés de l'appui d'un chef de famille. Il ne fallait pas que le démon connût avant le temps l'incarnation du Fils de Dieu. Voilà pourquoi, Dieu dans sa sagesse infinie, voulut que la bienheureuse Vierge Marie sa Mère fût engagée dans les liens du plus saint et du plus pur des mariages qui devaient se contracter jamais sur la terre. Et puis, n'était-il pas nécessaire

1. CLAUS, tome II, *in festo Desponsationis B. V. M.*

que Marie nous servît de modèle à tous, et que, quelle que fût notre vocation sur la terre, nous pussions regarder Marie, et voir en elle, comme dans un admirable miroir, non pas tant ce que nous sommes que ce que nous devons être.

Parmi les titres d'honneur que l'on se plaît à donner à Marie, celui de *Miroir de Justice* est un des plus glorieux. Voulez-vous savoir pourquoi la très sainte Mère de Dieu est ainsi nommée? Voyez à quoi sert un miroir et dans quel but on en fait usage. L'homme ne peut pas contempler son propre visage; il n'en peut voir ni la beauté ni la difformité. Le miroir sert d'abord à procurer, à celui qui en use, la satisfaction légitime de se voir et de se connaître. Il sert, en second lieu, à découvrir les taches dont le visage peut être souillé, afin de les faire disparaître. Il aide enfin à conserver la fraîcheur et la pureté des traits ainsi recouvrées.

Si l'on donne à Marie le nom de Miroir, c'est qu'elle peut nous servir à ce triple usage. « Elle est un miroir dans lequel » brille la beauté de la chasteté, et la forme même de la vertu [1], » dit S. Ambroise. Il suffit de contempler Marie pour connaître ce que nous devons fuir, ce que nous devons corriger, ce que nous devons craindre. Regardez Marie et sa profonde humilité : si vous êtes orgueilleux, vous rougirez de votre ambition et de votre jactance. Regardez sa pureté et sa modestie : elles condamneront la légèreté de votre vie, et votre faiblesse pour des plaisirs coupables. Regardez sa mansuétude, sa clémence, son amour de la solitude, sa patience, sa charité, et vous vous sentirez encouragés à pratiquer à sa suite les vertus dont elle vous donne de si beaux exemples.

La bienheureuse Mère de Dieu daigna se montrer un jour à une jeune fille d'une rare beauté, nommée Musa, et lui demanda si elle voulait partager un jour sa gloire dans le ciel avec les autres vierges. La jeune fille, répondit en versant des larmes qu'elle le désirait ardemment. Alors Marie l'avertit de se corriger de quelques légèretés puériles auxquelles elle se laissait aller, et qui la rendaient indigne d'une si noble société.

Le conseil donné à cette jeune vierge, la seule contemplation de la Mère de Dieu suffit à nous le donner. Contemplons donc la bienheureuse Vierge Marie, surtout en ce jour de fête, puisque la sainte Eglise nous y engage. Nous comprendrons qu'il faut renoncer à nos inconséquences et aux péchés qui en découlent, si nous voulons être dignes de la protection spéciale, de la clémence, du secours, et enfin, de la société de Marie.

Nous ne prétendons pas ici parler de toutes les vertus dont

1. Speculum est in quo fulget species castitatis, et forma virtutis. S. Ambros. l. II *de Virg.*

Marie peut servir de modèle à chacun de nous, selon nos différents états de vie : ce champ serait trop vaste et il faut nous resserrer dans des bornes étroites. Nous nous contenterons donc de voir ce que fut Marie avant d'être unie à Joseph par le mariage; ce qu'elle fut dans l'état du mariage; ce qu'elle fut lorsqu'elle eut perdu son saint époux. L'un et l'autre sexe, mais particulièrement les femmes, pourront apprendre à la vue de ce parfait modèle, comment il faut se conduire et pratiquer la vertu dans ces trois états différents, la virginité, le mariage et la viduité.

I. — *Marie enseigne aux vierges l'amour de la solitude et la fuite du siècle.*

Avant que la bienheureuse Vierge Marie fût remise à Joseph et l'eût accepté pour époux, elle vécut dans le temple de Jérusalem. Dès l'âge de trois ans, conduite par ses vénérables parents, elle était venue s'y consacrer à Dieu, et depuis, elle y avait vécu dans la pratique des vertus les plus admirables. Là, vivant avec d'autres jeunes vierges, elle fuyait la société des hommes, elle gardait le silence, elle aimait la solitude, faisait ses délices de la lecture de l'Ecriture sainte et de la méditation des choses divines. En même temps elle s'occupait au travail des mains. La lecture et la méditation de la parole de Dieu produisaient dans son âme de merveilleux fruits, et fournissaient des aliments toujours nouveaux au feu de l'amour divin qui l'embrasait. Elle ne désirait rien tant que d'être toute à Dieu, et de se consacrer sans réserve et pour toujours, avec tout ce qu'elle possédait, à l'honorer et à le servir. Elle découvrait l'excellence de la virginité et de la sainte pauvreté que le monde avait ignorée jusque-là, et elle s'engageait par vœu devant Dieu à les pratiquer toujours.

Voilà votre miroir, ô vous dont les liens du mariage n'entravent point encore la liberté, si vous voulez ne pas abuser de cette liberté et éviter le danger de vous perdre. Apprenez à fuir les entretiens avec des personnes d'un autre sexe; aimez la solitude, le travail des mains et surtout vivez, autant que vous le pouvez, dans une sainte union avec Dieu. La jeune fille qui aime à faire des visites, des promenades dans les lieux publics; celle qui se plaît dans la société des jeunes gens, dans les réunions de plaisir; celle que l'on voit souvent aller et venir par les rues, sans nécessité, pour satisfaire une curiosité vaine, celle qui ne s'occupe pas à un travail sérieux et passe son temps à des futilités, cette jeune fille ne sera pas longtemps digne du beau titre de vierge. Autrefois la curiosité entraîna Dina fille du patriarche Jacob à visiter la ville de Sichem pour voir les vêtements et

connaître les mœurs des femmes de cette région. Elle y alla, elle vit, mais elle fut vue aussi par le fils du roi de Sichem qui, transporté d'une folle passion, s'empara d'elle et la transporta dans le palais de son père. Ce fut le déshonneur de cette malheureuse jeune fille et ce fut aussi la perte de la ville de Sichem, et de ses habitants que les fils de Jacob passèrent au fil de l'épée, pour venger l'outrage fait à leur sœur.

S'il est dangereux aux jeunes filles de sortir ainsi librement, même en plein jour, il est évident que les ténèbres de la nuit sont bien plus dangereuses encore et les exposent à de plus grands maux, si elles se permettent, même avec l'assentiment de leurs parents, de sortir de la maison sans être bien accompagnées et gardées. Avez-vous remarqué ce que dit l'Evangile des saintes femmes qui se rendirent au sépulcre de Notre-Seigneur, la matin de la résurrection? « Elles vinrent au sépulcre de grand » matin, le soleil étant déjà levé. » Ne semble-t-il pas qu'il y ait dans cette phrase de l'auteur sacré une sorte de contradiction? Si elles vinrent au tombeau *de grand matin*, comment peut-il dire que *le soleil était déjà levé*[1]? S. Pierre Chrysologue trouve une difficulté sérieuse dans l'explication de ce texte, et il n'arrive à en éclaircir le sens qu'en supposant un miracle. Il dit que ce jour-là, le soleil devança l'heure habituelle de son lever. Un auteur anonyme ancien dit que cette avance fut de trois heures, pour compenser les trois heures de ténèbres du jour du vendredi saint pendant lesquelles Jésus-Christ souffrit sur la croix. Quoi qu'il en soit, pourquoi le soleil se leva-t-il plus tôt ce jour-là qu'un autre jour? Ce fut, dit un savant et éloquent prédicateur de la parole de Dieu, pour que les saintes femmes ne marchassent pas dans les ténèbres, ce qui eût été pour elles un danger, et pour les autres un scandale. Il est bien vrai que leur intention était excellente; l'action qu'elles voulaient faire, très sainte, et que l'amour de Dieu les y poussait seul; mais il est si dangereux aux femmes de sortir de chez elles pendant la nuit, qu'elles ne doivent pas même le faire sous prétexte de chercher Dieu.

Si donc les sorties du soir présentent de tels dangers pour les jeunes filles, qu'elles ne doivent pas se les permettre même lorsque la pureté de leur intention est irréprochable, que de scandales, que de maux sont à craindre si de telles excursions ne se font pas pour des motifs de piété, mais pour des motifs futiles et avec des intentions coupables!

Mais, dira peut-être quelque jeune fille sans expérience, si je suis toujours enfermée à la maison comme une prisonnière, comment trouverai-je un parti pour m'établir? qui me connaîtra?

1. Venerunt ad monumentum valde mane, orto jam sole. Marc. xvi, 2.

O chrétienne, croyez-moi, ce que vous désirez, vous le trouverez bien plus aisément et votre bonheur sera bien moins exposé. D'où vient que tant de mariages finissent mal et que tant d'époux se rendent réciproquement malheureux? D'où vient que plusieurs souhaitent la mort comme un heureux événement qui les délivrera d'un joug insupportable? D'où vient encore que les affaires temporelles ne sont pas bénies de Dieu? Presque toujours ces maux ont leur source dans la manière dont le mariage a été contracté. On n'a pas consulté Dieu et prié pour avoir ses lumières; on n'a pas suffisamment tenu compte de la volonté des parents; les premiers engagements ont eu, pour occasion et pour base, des légèretés de conduite, des paroles imprudentes, peut-être des péchés graves. Comment de tels mariages, viciés dans leur source, pourraient-ils être heureux! Que ces époux dont la condition est tant à plaindre auraient été mieux inspirés, s'ils s'en étaient remis de cette grosse affaire aux conseils des amis de Dieu et à sa sainte providence! On pourrait en donner des exemples en nombre infini, mais c'est assez de l'exemple de la bienheureuse Mère de Jésus.

II. — *Marie enseigne aux personnes mariées l'humble soumission et l'obéissance.*

La bienheureuse Vierge Marie ne fut pas moins un miroir de sainteté dans l'état du mariage. Son humilité était profonde et elle désirait avoir sur la terre un supérieur, qui tînt auprès d'elle la place de Dieu. Elle voulait pouvoir soumettre, par vertu, sa propre volonté à une obéissance parfaite. Elle voulait immoler ainsi son corps et son âme, tout son être en holocauste au Seigneur. Et voilà que, lorsqu'elle eut atteint l'âge de quatorze ans, les prêtres chargés de veiller à l'éducation des jeunes filles élevées dans le temple et de leur donner un époux, cherchèrent quelqu'un qui méritât par ses qualités et la pureté de ses mœurs, de l'avoir pour épouse. Leur choix s'arrêta sur Joseph, issu comme Marie de la tribu de Juda et de la famille de David. Malgré la noblesse de son origine, il était pauvre et gagnait sa vie du travail de ses mains. Les prêtres parlent donc à Joseph et lui font l'éloge de la jeune Vierge. Marie est appelée pour s'entretenir avec son futur époux et lui révèle qu'elle a fait vœu de virginité. Elle l'exhorte à l'imiter et elle embrase tellement cet homme juste, d'amour pour une si belle vertu, qu'il consacre lui-même à Dieu sa virginité, conservée intacte jusqu'à ce jour. C'est ainsi qu'il devient l'époux et le gardien de la Vierge toute pure et tout immaculée.

Peut-être demanderez-vous ici pourquoi le Fils unique de Dieu, qui voulut naître d'une vierge, voulut en même temps que cette

vierge fût mariée? Les saints Pères en apportent plusieurs raisons. La première est qu'il fallait éviter à Marie les calomnies, les soupçons, les mauvais traitements, qui n'eussent pas manqué de fondre sur elle, si elle fût devenue mère, sans être engagée dans les liens du mariage. La seconde, qu'elle avait en Joseph, un gardien, un protecteur, un témoin autorisé de la pureté de sa vie. La troisième, qu'un défenseur, un aide, lui était nécessaire, lorsque le cruel Hérode persécuta l'Enfant, qu'il fallut fuir en Egypte et pourvoir, dans l'exil, aux besoins de chaque jour. Il ne l'était pas moins lorsque, de retour à Nazareth, elle se vit souvent en butte à l'envie des Juifs, à la pauvreté, à des épreuves de toutes sortes. D'où il résulte que Marie ne fut pas seulement un modèle de pureté immaculée; elle fut en même temps un modèle de la patience la plus parfaite, dans les adversités et les afflictions. Non seulement elle subit avec une magnanimité héroïque les tribulations de chaque jour, mais elle connaissait d'avance tout ce que son divin Fils devait endurer pour nous, et elle se résignait avec la plus humble soumission à la volonté de Dieu.

Quel enseignement les époux chrétiens pourront-ils retirer de cette conduite admirable de la bienheureuse Vierge? Elle leur apprendra avec quelle invincible patience, il faut endurer les peines et les adversités inséparablement liées à l'état conjugal. On trouvait autrefois chez les nations barbares des cérémonies symboliques accompagnant le mariage, qui ne laissaient pas d'être très expressives. Chez les Goths, par exemple, au moment où le prêtre présentait l'anneau nuptial, les témoins et d'autres encore donnaient des soufflets aux nouveaux mariés. Chez les habitants de Mégare, on traitait de même les futurs époux, pendant leur parcours de la porte du temple jusqu'au pied de l'autel. Chez les Elamites, le fiancé et la fiancée se piquaient ou se déchiraient réciproquement le doigt annulaire jusqu'à ce que le sang coulât. Sans doute de telles coutumes avaient quelque chose de ridicule et de barbare, mais elles avaient pour but de faire bien comprendre aux nouveaux mariés que, dès les premiers temps du mariage, ils devaient s'attendre à des épreuves et à des souffrances.

Entre ces épreuves de la vie conjugale, celle qu'une jeune épouse chrétienne doit s'appliquer avec le plus de soin à supporter patiemment, c'est l'obligation de soumettre sa volonté à la volonté de son mari. Les Spartiates avaient pour coutume de raser la tête aux futures épouses avant de procéder à la cérémonie du mariage, pour montrer que la jeune femme ne devait plus être ce qu'elle avait été jusque-là, mais changer pour ainsi dire de tête. Chez les Cimbres on leur coupait les ongles, pour marquer qu'elles devaient être sans armes contre leurs époux, et ne jamais résister à leur volonté.

Enfin que l'épouse chrétienne exerce généreusement sa patience dans l'éducation et l'instruction de ses enfants. On sait par expérience, que les mères surtout prennent soin des enfants; les pères s'en occupent moins, parce que la mère est plus à la maison, tout entière aux affaires domestiques, tandis que le père vaque aux soins du dehors. C'est donc sur elle que retombent principalement les sollicitudes de tous les instants, et Dieu sait combien cette charge serait lourde pour une mère qui n'aurait pas de vertu.

III. — *Marie enseigne aux veuves le mépris du monde et l'union avec Dieu.*

Après que la bienheureuse Vierge Marie fut devenue l'épouse de S. Joseph, elle se soumit à lui et lui rendit l'obéissance la plus parfaite. Le moindre signe, le moindre désir exprimé était pour elle un ordre. Joseph, rempli d'admiration pour une si grande sainteté, ne regardait plus Marie comme son épouse mais comme sa souveraine. Il lui rendait un véritable culte. Quelle admirable union des esprits et des cœurs dans la maison de Nazareth ! quel trésor de vertus ! Là, point de discussions, de disputes, de contradictions : tout était charité, paix et joie dans le Saint-Esprit. Mais un jour vint où S. Joseph rendit son âme à Dieu entre les bras de Jésus et de Marie. Mort très sainte, mort très désirable, mort qui a valu à Joseph d'être le protecteur particulier de tous ceux qui désirent bien mourir. La mort de Joseph creusa un grand vide dans la sainte famille; la responsabilité de la bienheureuse Vierge Marie et ses travaux s'accrurent d'autant ; il fallait pourvoir à tous les besoins de l'humble ménage, et plus d'une fois sans doute les anges du ciel durent intervenir, pour procurer à leur Roi divin et à sa sainte Mère le pain qui leur manquait.

Est-il un spectacle plus propre à donner aux veuves le courage et la confiance en Dieu que celui de Marie privée de son saint Epoux? L'état de veuvage est un état d'affliction et de deuil; la veuve privée de celui avec qui elle ne faisait pour ainsi dire qu'un, est exposée à mille ennuis, à mille injustices, à mille persécutions. Le prophète Jérémie faisant à l'avance le tableau de la désolation qui allait fondre sur la ville de Jérusalem ne trouve rien de mieux, pour en faire comprendre la grandeur, que de la comparer à une veuve. « La reine des nations est devenue comme » une veuve, » dit-il : *Facta est quasi vidua Domina gentium* (Thren. 1). C'est que la veuve n'a personne pour la protéger et prendre sa défense : elle est abandonnée à ses propres forces, et il se trouve toujours quelqu'un pour abuser de sa position difficile. Lorsqu'elle a tout donné, tout sacrifié, lorsqu'elle s'est sa-

crifiée elle-même pour l'éducation et l'établissement de ses enfants, combien de fois arrive-t-il qu'ils la regardent comme un embarras, une charge inutile ? elle ne peut plus leur être utile à rien ! Si elle se permet quelque conseil, si elle hasarde quelques légers reproches, à la vue d'une conduite peu régulière et qui conduit tout droit au déshonneur ou à la ruine, on lui ferme la bouche et on la repousse durement. S'il vient des hôtes dans la maison de ses enfants où elle reçoit asile, on lui fait sentir qu'elle est une gêne, on rougit de ses infirmités, on la relègue à l'écart. Si pour défendre son bien, elle veut recourir à la justice, ses efforts n'aboutissent pas ; il faudrait des démarches, il faudrait des dépenses qui lui sont impossibles. On en vient aisément à lui reprocher le morceau de pain qu'elle mange. Pauvre femme ! où trouvera-t-elle quelque consolation ? Regardez Marie demeurée seule avec le Fils de Dieu ; imitez son exemple et désormais ne cherchez à plaire qu'à Dieu seul, ne servez que Dieu seul. Loin de vous les affaires et les soucis de ce monde ; laissez cette part à vos enfants et cherchez le ciel. Méprisez les biens qui passent les choses qu'il faudra quitter bientôt, et préparez-vous à votre éternité. Apprenez à garder le silence et ne vous entretenez qu'avec Dieu dans son temple. L'apôtre S. Paul conseille aux veuves de prier continuellement : « Que celle qui est vraiment » veuve espère en Dieu et persiste jour et nuit dans les suppli» cations et les prières,» dit-il : *Quæ autem vere vidua est, speret in Deum et instet obsecrationibus et orationibus nocte ac die* (I Trin. v, 5). Il n'y a pas ailleurs de véritable consolation pour vous. Sainte Mélanie l'avait compris. A peine son époux avait-il rendu le dernier soupir, qu'elle courut se prosterner au pied d'un crucifix, et là elle rendit grâce au Seigneur en disant : Désormais Seigneur, je vous servirai avec plus de liberté, puisque vous m'avez délivrée d'un si lourd fardeau !

A vous maintenant, femmes chrétiennes, d'user avec amour de ce miroir sacré qui est Marie. On trouve des personnes, peut-être en est-il parmi vous, qui passent des heures entières à leur toilette en face de leurs miroirs ; elles n'en finissent point de se regarder, de se laver, d'arranger artistement leur chevelure, quelquefois même d'orner leur visage d'un coloris factice. Je vous recommande un autre soin ; je vous conseille l'usage d'un autre miroir. Tous les jours et à toute heure du jour, regardez Marie. Jeunes vierges, apprenez d'elle à aimer la solitude et à fuir les compagnies qui vous seraient dangereuses : évitez les personnes d'un autre sexe avant le mariage. Vous qui êtes mariées, apprenez comment il faut être soumises même dans vos jugements, et cherchez en toute occasion à conserver la paix et le mutuel amour qui doivent régner entre des époux. Que les veuves, à leur tour, voient dans cet admirable miroir un modèle

parfait du mépris des choses du monde, et qu'elles y apprennent à ne vivre que pour Dieu.

C'est en imitant ainsi la bienheureuse Vierge que vous mériterez qu'elle accomplisse en votre faveur la promesse qu'elle a faite : *Ego diligentes me diligo* : « J'aime ceux qui m'aiment. » Elle veillera sur vous avec toute la sollicitude de la mère la plus tendre, et vous procurera la paix en ce monde et la béatitude éternelle en l'autre. Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS

I

Missus est Gabriel ***Angelus*** *ad virginem desponsatam* ***viro*** *cui nomen erat Joseph.*

Luc. I, 26, 37.

I. — *Mission de l'ange Gabriel.* Il entre dans les plans de la divine providence de se servir du ministère des anges pour gouverner le monde. Dieu élève les esprits célestes à la dignité de messagers et d'ambassadeurs : *Qui facis angelos tuos spiritus* (Ps. CIII, 4). Il leur ordonne de veiller sur nous et de nous garder. *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis* (Ps. XC, 11). Il n'est donc pas étonnant qu'il charge un de ses anges d'une mission. Mais pourquoi le saint Evangile relate-t-il ce fait avec tant de soin ? Pourquoi nous dit-il le nom même de ce messager céleste ? Pourquoi ce messager est-il choisi parmi les sept esprits qui se tiennent sans cesse devant le trône de Dieu ? Ah ! c'est qu'il s'agit du plus important de tous les messages !

1° Dieu a résolu d'accomplir enfin l'œuvre de la rédemption des hommes. Rédemption attendue et retardée depuis plus de quatre mille ans ; rédemption devenue chaque jour plus nécessaire parce que chaque jour la corruption s'aggravait, précipitant en multitudes innombrables les malheureux enfants d'Adam dans la damnation. Rédemption qui aurait été plus difficile et moins utile si Dieu l'avait remise à des temps plus éloignés, car les hommes y eussent été moins préparés encore, moins à même d'en profiter.

Le Père va donner son Fils.

Le Fils va se donner lui-même pour obéir à son Père, le glorifier et nous sauver.

Le Saint-Esprit va consommer ce mystère infini d'amour.

2° L'ange reçoit la mission d'annoncer à Marie qu'elle a été choisie de Dieu pour être mère du rédempteur.

Il a pour mission d'obtenir son consentement, parce que Dieu qui respecte la liberté du dernier d'entre nous, respecte infiniment plus encore la liberté de sa propre Mère. Il veut bien être son fils, mais à la condition qu'elle consentira librement à devenir sa mère.

Il a pour mission de rassurer Marie, qu'une telle communication doit nécessairement étonner et troubler.

Il a pour mission enfin de lui faire connaître la grandeur et la sainteté du fils dont elle sera la mère.

II. — *L'ange Gabriel est envoyé à une vierge.* — Marie est vierge non seulement comme toutes les jeunes filles innocentes et pures: elle est vierge parce qu'elle a fait vœu de virginité.

Ce vœu n'était pas en usage chez les anciens. Il paraissait même en un certain sens, contraire à la loi, quoiqu'il ne le fût pas en réalité.

Il répugnait aux jeunes filles qui, en le faisant, se seraient privées de l'espoir de compter le Messie parmi leurs descendants. Les familles s'y seraient opposées par la même raison.

Marie fait cependant ce vœu.

1° Elle a compris combien il est beau de n'appartenir qu'à Dieu seul et de renoncer à tous les avantages de la terre, aux jouissances mêmes de la maternité, pour ne s'attacher qu'à Dieu seul, ne servir que Dieu seul.

2° Elle est trop humble pour concevoir la pensée que le Fils de Dieu pourrait naître d'elle ou de sa race, quoiqu'elle appartînt à la famille de David.

3° En tout cas, elle sacrifie même cet espoir pour ne servir que Dieu.

Qui sait si sa virginité ne lui facilitera pas d'être un jour l'humble servante de l'heureuse mère du Fils de Dieu? C'est le rêve de bonheur qu'elle a formé. C'est là sa grande ambition, comme elle l'a révélé à l'une de ses filles les plus fidèles.

III. — *Marie, malgré son vœu de virginité, devient l'épouse de Joseph.* — Marie a fait le vœu de virginité, mais au-dessus de ce vœu lui-même, qui lui est mille fois plus cher que la vie, il y a l'obéissance due à Dieu et à ceux qui le représentent sur la terre.

1° Les parents de Marie, ou plutôt ses tuteurs, ignorant son vœu, exigent d'elle qu'elle accepte un époux, comme toutes les autres jeunes filles d'Israël.

Marie se soumet sans révéler le secret de son vœu, qui n'eût point été respecté. Elle se soumet parce qu'elle doit obéissance aux supérieurs que Dieu lui a donnés.

Elle se soumet parce qu'elle n'ignore pas que Dieu, s'il a son

vœu pour agréable, lui facilitera de le garder, même dans le mariage.

Elle se soumet, parce qu'elle est éclairée par des lumières extraordinaires, par les entretiens des anges et qu'elle sait que telle est la volonté de Dieu.

Elle se soumet parce que l'époux qui lui est réservé est digne de la comprendre, et qu'il sera, pour sa virginité, un gardien vigilant et non pas un danger.

2° Le mariage de Marie et de Joseph, malgré le vœu de virginité qu'ils ont fait l'un et l'autre, n'en est pas moins un véritable mariage.

Ce qui fait le mariage dans son essence, c'est le don réciproque que les époux se font librement d'eux-mêmes. Tout se passe dans la volonté. Les suites de ce don et les devoirs qu'il impose ne sont pas nécessaires à la réalité de cette union sacrée. Le vœu de virginité n'était donc pas un obstacle à la réalité de l'union de Marie et de Joseph, et pour que le mariage leur fût permis en de telles conditions, il suffisait que ce vœu fût connu de l'un et de l'autre, et qu'ils s'engageassent à le respecter.

3° Saluons donc aujourd'hui ces bienheureux Epoux. Félicitons Joseph de recevoir de la main de Dieu celle que le Père éternel regarde comme sa fille bien-aimée; que le Fils aime et honore comme sa Mère; que le Saint-Esprit a parée et ornée de ses dons les plus précieux, comme son temple choisi. Félicitons Marie de recevoir de la main de Dieu un époux, un appui digne d'elle, digne de représenter auprès d'elle le Père éternel, digne d'être sur la terre le père adoptif du Fils de Dieu fait homme; un époux digne enfin de veiller sur elle et sur sa pureté virginale, de la protéger avec toute la tendre sollicitude du Saint-Esprit lui-même. Ainsi soit-il.

II

I. — *Sainteté du mariage à l'origine de l'humanité.*

1° Dieu a créé tous les esprits célestes, tous les anges en même temps. Ils ne sont pas dépendants les uns des autres pour leur origine, mais la toute-puissance de Dieu les a faits tous jaillir du néant par un acte de sa volonté. Il suffit pour les unir entre eux de l'amour qu'ils portent à ce Dieu dont ils contemplent dans le ciel la beauté infinie, et dont ils aiment nécessairement les créatures et les amis.

2° Pour l'humanité, qui ne voit pas Dieu face à face sur la terre, et qui ne devait apparaître que successivement, Dieu suit une autre marche. Il veut qu'un lien d'origine unisse tous les

hommes. Sans le péché ce lien aurait établi entre tous les membres de la société humaine une union parfaite; même après le péché il restera encore quelque chose de cette union. Telle est l'origine du mariage.

3° Dieu crée Adam et Eve pour être le premier couple humain, le père et la mère de tous les hommes. Il les donne l'un à l'autre pour époux. Il est lui-même le ministre et le témoin de ce premier mariage.

Quoi de plus saint que les engagements pris par l'ordre de Dieu et sous ses regards?

4° Qu'ils sont saints aussi ces deux époux que Dieu vient de créer et qu'il a ornés de tous les dons naturels, et du don mille fois plus précieux de sa grâce? Ces heureux époux seront deux dans une même chair. Ils jouiront ensemble, s'appuyant l'un sur l'autre, d'un bonheur sans nuage, pendant toute la durée d'une vie immortelle. L'homme aura une aide semblable à lui, parce qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. La femme aura un soutien qui sera la force de sa faiblesse et qui sera sa gloire. Ils verront se multiplier indéfiniment auprès d'eux leurs enfants, beaux comme eux, immortels comme eux, heureux comme eux, sans crainte du lendemain.

II. — *Corruption du mariage par le péché.*

1° Le péché s'introduit dans le monde. Une vaine curiosité mêlée de je ne sais quel esprit d'ambition et d'orgueil fait que la première femme prête l'oreille aux discours insidieux du serpent. Elle désobéit à Dieu. Adam, par faiblesse pour son épouse, désobéit à son tour. Le péché est entré dans le monde et avec lui le malheur et la corruption.

2° Les deux premiers époux perdent leur immortalité. Désormais, ils trembleront chaque jour à la pensée qu'il faudra mourir, et que l'un des deux sera peut-être condamné à traîner longtemps sur la terre une vie isolée et pénible lorsque l'autre aura payé son tribut à la mort. En attendant, il faut travailler et souffrir : ce n'est plus vivre, mais mourir en détail.

3° Les enfants qui devaient être leur joie deviennent la source de leurs plus cruelles douleurs. Ils voient leur fils aîné, leur première consolation après la chute, devenu l'assassin de son frère, et maudit de Dieu.

4° Ils vivent assez longtemps pour être témoins des désordres de toutes sortes, des jalousies, des haines introduites au foyer de leurs petits-enfants.

5° Ils voient l'homme abuser de sa force pour faire de sa femme non plus son aide et son égale devant Dieu, selon l'institution

divine, mais une vile esclave que l'on exploite, un ignoble instrument de plaisir que l'on finit par rejeter avec dégoût. Ah! si vous voulez connaître ce que le péché a fait du mariage, à quel point il a dégradé l'épouse, allez dans les contrées barbares où n'a pas pénétré l'Evangile. Allez même dans ces pays qui se vantent de quelque civilisation, mais qui ne sont pas chrétiens. Allez dans la Turquie, les Indes, la Chine, et vous verrez de vos yeux ce que la femme, ce que l'épouse est devenue. Et dans nos contrées foncièrement chrétiennes, que deviendra-t-elle, que devient-elle déjà dans les milieux où renaît le paganisme, le mépris ou l'oubli de Dieu et de ses lois?

III. — *Réhabilitation du mariage.*

Dieu a résolu de réparer son œuvre et, parce que le mariage est la base sur laquelle repose la conservation de l'humanité à travers les siècles, il nous donne d'abord, au moment de descendre sur la terre, le spectacle d'un mariage parfait qui devra servir de modèle à toutes les unions futures : c'est le mariage de Marie et de Joseph.

1° Marie est la fille bien-aimée du Père éternel. C'est à lui qu'il appartient de lui choisir un époux. Cet époux, Dieu n'est pas réduit à le prendre tel qu'il se présente : il l'a créé lui-même. Il l'a fait digne d'entrer par alliance dans la famille de Dieu même. C'est Joseph. Qui dira la sainteté, les perfections ineffables de cet homme que Dieu a fait exprès pour être l'époux de Marie, le père nourricier de Jésus, le compagnon assidu, le protecteur de l'un et de l'autre?

2° Marie de son côté est le chef-d'œuvre de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu ; toutes les autres pures créatures disparaissent auprès d'elle. Joseph seul rappelle quelque chose de ses perfections, car il faut une certaine parité entre des époux : mais cependant qu'il est loin d'elle! C'est que le sang de Marie devait couler seul dans les veines du Dieu fait homme.

3° Ces très saints et très parfaits époux auront leurs épreuves sur la terre, mais leurs épreuves ne seront point des maux, car toutes leurs souffrances seront pour eux la source de mérites infinis.

4° Et que dire de la bénédiction qu'ils recevront dans leur postérité? Ils n'auront qu'un fils, mais ce fils sera le Fils de Dieu lui-même, le trésor du ciel et de la terre. Ce fils unique leur en donnera d'autres qu'il enfantera sur la croix au prix de tout son sang, et ces enfants innombrables se multipliant jusqu'à la fin des siècles, seront leur joie et leur couronne.

5° Désormais la femme, l'épouse n'aura qu'à jeter un regard vers Marie et elle comprendra toute sa dignité, elle trouvera le courage d'être vertueuse, la force de supporter ses croix.

L'époux considérera Joseph et il comprendra ses devoirs envers sa femme et ses enfants.

Tels sont les précieux enseignements que nous donne la fête du mariage de la très sainte Vierge.

FETE DE NOTRE-DAME DU BON CONSEIL

(26 Avril)

PREMIER SERMON

CONSEILS DE MARIE AU PÉCHEUR QUI VEUT SE SAUVER [1].

Beatus homo qui audit me et qui vigilat ad fores meas quotidie, et observat ad postes ostii mei.

PROV. VIII.

Est-ce la Sagesse éternelle qui nous adresse ces paroles, ou bien la bienheureuse Vierge Marie, Notre-Dame du Bon Conseil, qui nous dit en ce jour de sa fête : « Maintenant donc, mes » fils, écoutez-moi : bienheureux ceux qui gardent mes voies. » Ecoutez la discipline, soyez sages et ne la rejetez pas. Bien- » heureux l'homme qui m'écoute et qui veille tous les jours à » l'entrée de ma demeure et se tient en observation auprès de » ma porte. Celui qui me trouvera trouvera la vie et puisera le » salut dans le Seigneur. Mais celui qui péchera contre moi » blessera son âme. Tous ceux qui me haïssent aiment la » mort » : *Nunc ergo filii, audite me... Beatus homo qui audit me et qui vigilat ad fores meas*, etc. (PROV. VIII, 32 et seqq.). Sans doute, c'est la Sagesse éternelle, c'est le Verbe divin qui s'exprime ainsi par la bouche du Sage; mais en même temps c'est Marie, la mère du Verbe incarné; Marie à qui la sagesse, toute la sagesse de Dieu appartient, comme un fils appartient à sa mère. C'est elle encore qui nous dit par la bouche du Psalmiste, avec une ineffable tendresse: *Venite filii, audite me, timorem Domini docebo vos* (PSALM. XXXIII, 12) : « Venez mes enfants, » écoutez-moi, et je vous instruirai ». Et que nous enseignerez-vous, ô la plus sage de toutes les mères ? « Je vous enseignerai » la crainte du Seigneur ». *Timorem Domini docebo vos.* Voilà la grande science que Marie veut nous apprendre. Craindre le Seigneur, voilà le grand conseil, le conseil de salut qu'elle nous donne. Heureux ceux qui l'écoutent. Heureux ceux qui mettent tous leurs soins, toute leur vigilance à en profiter.

L'homme a été créé pour servir Dieu et pour obtenir le bon-

1. Voir CLAUS, tom. II. In festo *Nativ. B. M. V. De servitio B. V. exhibendo*

heur éternel en récompense de sa fidélité à le servir. Telle est la fin pour laquelle nous avons été créés. Lorsque nous avons reçu le saint baptême, on nous a mis entre les mains un cierge allumé, comme symbole du flambeau de la foi que Dieu allumait dans notre âme, et de la vie de la grâce qu'il nous communiquait. Interrogés par trois fois, nous avons renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et nous nous sommes engagés par serment à vivre selon la loi de Jésus-Christ. Mais hélas, quelle inconstance! quelle infidélité chez la plupart des malheureux descendants d'Adam. Trop souvent l'homme, à peine arrivé à l'âge de discrétion, a perdu la blanche robe de son innocence; il s'est montré rebelle à Dieu, il a passé comme un misérable transfuge dans le camp de son ennemi. Il s'est fait le honteux esclave du démon auquel il avait renoncé.

Que reste-t-il à ce malheureux? Que peut-il attendre? Repoussé de Dieu, il paiera avec usure son crime et sa perfidie. On le jettera dans les ténèbres extérieures avec le serviteur infidèle.

Qui ne tremblerait à la pensée d'un pareil sort? N'y a-t-il plus aucun espoir?

Pauvres pécheurs, rassurez-vous: je vous apporte une bonne nouvelle. Si vous avez perdu le souverain Seigneur, réfugiez vous auprès de la souveraine maîtresse. — Et quelle maîtresse? — Celle dont nous célébrons aujourd'hui la fête, Notre-Dame du Bon-Conseil. Ecoutez-la, faites ce qu'elle vous dira : elle est l'*espérance des désespérés* [1], comme l'appelait un de ses plus dévots serviteurs d'autrefois. S. Anselme ne dit-il pas : « Ceux que » la divine justice ne pourrait épargner la piété et la miséri- » corde de Marie les sauve [2]. »

Dites-moi, mes frères, n'êtes-vous pas tous disposés à écouter les conseils de Marie? N'êtes-vous pas prêts et résolus à les mettre en pratique? Oui, vous l'êtes, n'est-ce pas? et vous le ferez avec bonheur.

Voulez-vous savoir ce que Marie vous conseille, ce qu'elle attend de vous pour assurer votre salut, pour vous tirer de l'abîme du péché et vous ouvrir le ciel? Rappelez-vous les paroles de mon texte : « Bienheureux l'homme qui m'écoute et qui veille » tous les jours à l'entrée de ma demeure, et se tient en obser- » vation auprès de ma porte : » *Beatus homo, qui audit me, et qui vigilat ad fores meas quotidie, et observat ad postes ostii mei.* Voilà le triple conseil que donne Notre-Dame à ses fidèles serviteurs. *Ecouter, veiller, prier*, voilà ce que notre divine Mère

1. Spes desperatorum. Idiota *de Laudibus Virg.*

2. Quos non potest salvare divina justitia, salvat Virginis pietas et misericordia. S. Anselm. apud *Speranz.* punct. 131.

demande de ses enfants. Si nous suivons ce conseil, si nous remplissons ce désir, elle nous assure en échange de notre docilité l'éternelle béatitude. *Beatus homo*: Bienheureux l'homme qui agit ainsi.

I. — *Ecouter Marie.*

La première condition que pose la très sainte Vierge au bonheur qu'elle nous promet est que nous l'écoutions. Bienheureux, dit-elle, celui qui m'écoute : *Beatus homo qui audit me.* Marie, par ces paroles, se pose comme notre maîtresse qui veut nous instruire ; comme notre maîtresse aussi qui veut nous donner des ordres, nous dicter quelques lois. Elle témoi-gne le désir que nous profitions de ses enseignements et que nous nous appliquions à la pratique de ses préceptes. Dans tout le saint Evangile nous ne trouvons qu'une seule circonstance où la bienheureuse Vierge ait ordonné quelque chose. Aux noces de Cana elle dit aux serviteurs, en parlant de Jésus : « Faites » tout ce qu'il vous dira : » *Quodcumque dixerit vobis, facite* (Joan. II, 5). Tel est le seul et unique commandement de Marie : Quoique Jésus-Christ vous ordonne, faites-le : *Quodcumque dixerit vobis facite.* La volonté de Marie, ce qu'elle attend de nous, ce qu'elle nous recommande avec instance, ce qu'elle exige de ses enfants, c'est qu'ils accomplissent la volonté de son divin Fils quelle qu'elle soit : *Quodcumque dixerit vobis facite.* Elle n'a pas d'autre volonté que celle de Jésus, et cette volonté adorable en quoi se résume-t-elle d'abord, sinon dans ce précepte : *Fuge peccatum* : « Fuyez le péché. » Ah ! c'est que Marie n'a pas pour lui une horreur moins grande que son divin Fils lui-même ! Elle se souvient de la sueur de sang que la pensée seule du péché fit découler des membres de Jésus, pendant sa cruelle agonie au jardin de Gethsémani. Elle se souvient de son abattement, de ses longues supplications, de sa douleur infinie. Pourquoi tant de souffrances de l'âme ? Les saints Pères nous disent qu'au moment de son agonie au jardin de Gethsémani, Jésus-Christ eut présents à la pensée, avec toute leur horreur et leur ignominie, tous les péchés qui avaient été commis depuis la première faute d'Adam, jusqu'à l'heure même où il souffrait. Ce n'était pas assez. Il voyait en même temps tous les crimes, toutes les abominations qui devaient encore se commettre dans les siècles futurs, jusqu'à la fin du monde. La vue d'un si affreux spectacle semblait être au-dessus des forces de l'Homme-Dieu lui-même ; tout son corps adorable en ruissela de sang et il fallut qu'un ange envoyé du ciel vint le soutenir et l'encourager. Or, ne l'oubliez pas, Jésus et Marie n'ont pour ainsi parler qu'un cœur et qu'une âme, tant est étroit le lien d'amour parfait qui les unit.

Marie partagea avec son divin Fils cette horreur du péché ; Marie ressentit dans son âme tous les tourments que Jésus éprouva dans sa chair. Certainement elle fut morte mille fois, de l'excès de ses souffrances intérieures, si Dieu ne l'avait fortifiée surnaturellement. Comment aujourd'hui encore ne se souviendrait-elle pas des douleurs de son Fils et de ses propres douleurs ? Comment ne partagerait-elle pas avec Jésus, l'aversion infinie qu'il éprouve pour le péché? Plusieurs fois dans le cours des siècles, à Lyon, à Mayence, en Italie, on a vu des images de Marie verser des larmes ou se couvrir d'une sueur sanguinolente ? D'où venaient ces larmes ? D'où venait ce sang? De sa compassion pour son Fils qu'elle voit encore chaque jour trahi, lié, insulté, flagellé, couronné d'épines, condamné et crucifié par une multitude de pécheurs. Un jour elle apparut à sainte Ludgarde, couverte de vêtements de deuil et respirant dans tous ses traits la plus profonde tristesse. Sainte Ludgarde lui demanda la cause de cette douleur si profonde : « Ah ! répondit Marie, c'est que » mon Fils est de nouveau crucifié par les mauvais chrétiens:» *Ecce a pseudochristianis rursus crucifigitur Filius meus* [1].

Peut-être quelques chrétiens, plus touchés de la crainte de l'enfer que de l'amour de Dieu et de la haine du péché, raisonnent-ils ainsi : Il me suffit de me montrer fidèle au service de la Mère de Dieu. Lors même que je serais peu scrupuleux pour le reste et que je m'écarterais trop aisément de la voie des commandements de Dieu, elle ne permettra pas que je périsse. — Mais d'où peut donc leur venir cette étrange persuasion ? C'est, disent-ils, que Marie est la mère des pécheurs. Oh ! qu'une telle illusion est grossière ! Quelle ignorance de s'imaginer que l'Arche d'alliance et Dagon puissent habiter sous le toit ; Marie et le péché régner sur le même cœur. Le péché éloigne Marie comme il éloigne le Fils de Dieu lui-même. N'a-t-on pas vu la sainte maison de Nazareth transportée de Judée en Dalmatie, de Dalmatie en Italie, et dans cette contrée même changer deux fois de place, pour se fixer définitivement à Lorette ? La maison de la bienheureuse Vierge Marie fuyait des contrées souillées par les blasphèmes, les vols, les cruautés, les désordres de toutes sortes ; et l'on voudrait que Marie elle-même demeure au milieu de ces désordres, qu'elle les autorise par sa présence et qu'elle soit une sauve-garde pour ceux qui s'y abandonnent, sous prétexte qu'ils récitent chaque jour quelque prière en son honneur? Ah ! oui, Marie est la Mère des pécheurs, mais des pécheurs qui désirent revenir au bien, des pécheurs qui s'efforcent d'écouter ses conseils et de les pratiquer. Si vous avez sérieusement formé le propos de revenir à Dieu par la pénitence, elle vous aidera avec

1. Thom. Cantipr. lib. II.

une inépuisable bonté pour que vous obteniez pardon et miséricorde; elle ne négligera rien pour vous aider à sortir de votre malheureux état. Mais loin de vous la pensée qu'elle vous facilite d'y demeurer, et qu'elle vous obtienne le pardon de fautes que vous ne voudriez ni abandonner, ni expier par une sérieuse pénitence. En un mot il est nécessaire que vous renonciez au péché; c'est le premier conseil que Notre-Dame du Bon-Conseil vous donne : vous serez bienheureux si vous l'écoutez. *Beatus homo qui audit me*!

II. — *Veiller tous les jours à l'entrée de la demeure de Marie.*

Au premier conseil que Marie nous donne de fuir le péché, elle en ajoute un autre lorsqu'elle dit : « Bienheureux l'homme » qui veille tous les jours à l'entrée de ma demeure : » *Beatus .... qui vigilat ad fores meas quotidie.* Qu'est-ce à dire et que signifient ces paroles de notre divine Mère ? — Ce n'est pas assez de ne pas offenser la très sainte Vierge en péchant contre les lois de son Fils notre Dieu, il faut de plus la vénérer et faire d'elle l'objet d'un véritable culte. Lorsqu'on aime véritablement, volontiers on passerait ses jours et ses nuits à la porte de l'objet aimé: un amour violent enlève le sommeil. Et quel est le sommeil qu'éloignera de nous l'amour de la très sainte Vierge ? C'est la paresse spirituelle, c'est la négligence. Il faut que nous soyons pleins d'activité, brûlants de zèle et d'ardeur pour lui rendre chaque jour nos devoirs, sans nous lasser jamais. Qu'aucune journée ne s'achève que nous n'ayons accompli plusieurs actes particuliers de dévotion envers la très sainte Vierge. Et quelle récompense pouvez-vous espérer de cette vigilance, de cette fidélité persévérante? Ecoutez la réponse de Marie: *Beatus homo* : Bienheureux, éternellement heureux, l'homme qui veille ainsi tous les jours à la porte de ma demeure. Votre récompense sera le bonheur du ciel.

Dans le Cantique des cantiques, le divin Epoux célèbre en mille manières les charmes ineffables de son Epouse. Entre autres éloges qu'il lui adresse, il la compare à la tour de David et il ajoute : *Mille clypei pendent ex ea* (Cant. iv, 4) : « Mille » boucliers y sont suspendus. » S. Ambroise lit, d'après l'hébreu : *Mille ostia aperta sunt in ea* : « Mille portes y donnent » entrée. » Adoptez de ces deux sens celui qui vous plaira le mieux, ou plutôt adoptez-les tous deux, car l'un et l'autre conviennent parfaitement à notre sujet. Le divin Epoux, dans le Cantique des cantiques, n'est pas seul à donner le nom de *Tour de David* à son Epouse; la sainte Eglise l'invoque aussi sous ce titre dans les Litanies de Lorette. Quel que soit l'acte de dévotion que nous accomplissions envers Marie Tour de David, cet acte

est un *bouclier* qui nous défend contre les traits de notre ennemi. Vous le connaissez cet ennemi, semblable à un lion rugissant qui rôde sans cesse autour de nous, cherchant une proie à dévorer, selon la parole de S. Pierre : *Tanquam leo rugiens circuit quærens quem devoret.* Tout acte de dévotion est aussi une porte par laquelle nous avons accès dans la céleste patrie. Vous direz peut-être : Je ne sais à quelle pratique de piété m'arrêter pour être agréable à la sainte Vierge; j'ignore ce qu'elle préfère. Que ce scrupule ne vous arrête pas. Il y a mille boucliers, il y a mille portes; regardez ce qu'ont fait les saints, les véritables amis de la bienheureuse Vierge, et imitez-les.

S. Alphonse Rodriguez avait l'habitude d'adresser à Marie la salutation de l'Ange, à toutes les heures. Et cette simple pratique fut si agréable à la reine du ciel qu'elle daignait le réveiller à toutes les heures de la nuit, pour ne pas perdre une seule des pieuses salutations qu'il lui adressait. Tel autre dit chaque jour le rosaire avec tout le recueillementqu'il peut y apporter. Un saint religieux nommé Jacques, ne cessait de recommander la récitation du rosaire, à ce point que le peuple lui avait donné, à la fin, le nom de frère Jacques *de la couronne.* Au moment de sa mort, ceux qui l'assistaient virent son âme monter droit au ciel, accompagnée d'une multitude de bienheureux : c'était la récompense de sa fidélité à réciter le saint rosaire et de son zèle à propager cette précieuse dévotion.

Un autre récite chaque jour l'office de la sainte Vierge, le petit office s'il ne peut réciter le grand. Telle était la pratique préférée de S. Charles Borromée. Malgré les occupations sans nombre que lui imposaient son zèle et l'administration d'un vaste diocèse, il n'omit jamais un seul jour cette récitation; et ce n'était pas assis ou en marchant, mais à genoux qu'il s'en acquittait.

Un autre se montre fidèle à dire pieusement l'*Angelus*, au son de la cloche. Jean Ximénès était occupé à faire glisser lentement une pierre énorme sur un plan incliné. Il entend le son de la cloche, et oubliant tout, il abandonne la pierre à elle-même et se jette à genoux pour réciter la prière. Cette masse énorme n'étant plus retenue par rien aurait dû le broyer : mais non : elle s'arrêta et attendit que le pieux serviteur de Marie eût achevé sa prière.

Un autre aime surtout les images de la très sainte Vierge, et il en porte toujours quelqu'une avec lui. Que de fois une simple médaille de Marie n'a-t-elle pas sauvé la vie à celui qui la portait! Que de fois n'a-t-elle pas été l'instrument de la conversion et du salut éternel des pécheurs! Ici, nous ne citerons pas d'exemple; tous les chrétiens tant soit peu soucieux du salut de leur âme portent sur eux l'image de Marie, et personne n'ignore l'efficacité de cette sainte pratique.

D'autres se font un devoir de donner une place d'honneur dans leur habitation à l'image de la très sainte Vierge. Ils font plus; ils aiment à voir partout chez eux cette sainte image, et il n'est pas un appartement dans leur demeure où on ne la retrouve.

D'autres recommandent à Marie toutes leurs affaires, surtout les plus importantes. Sainte Catherine de Suède n'y manquait jamais. Avait-elle une résolution à prendre concernant ses propres affaires? Devait-elle répondre à ceux qui, de toutes parts, venaient lui demander des conseils, elle se mettait d'abord à genoux et demandait par l'intercession de Marie les lumières dont elle avait besoin.

D'autres invoquent chaque jour la très sainte Vierge pour obtenir par elle la grâce d'une bonne mort. Telle était la pratique de S. Jean de Dieu. Voyez comme il en fut récompensé. Lorsque le moment de sa mort approcha, il appela Marie à son aide, et il la vit debout près de son lit, essuyant son front que trempait la sueur glacée de l'agonie et lui disant : « Ayez con- » fiance, Jean. Je n'abandonne jamais mes serviteurs dans ce » dernier passage. »

D'autres rendent un culte particulier à ceux qui furent unis à la très sainte Vierge par les liens du sang. Un jour qu'un saint religieux, le P. Balthasar Alvarez, priait avec ferveur dans l'église de Notre-Dame-de-Lorette, la bienheureuse Vierge Marie lui apparut dans tout l'éclat d'une grande majesté et lui recommanda de tenir en grande estime la dévotion envers S. Joseph, son bienheureux époux.

D'autres pratiquent le jeûne du samedi en l'honneur de la Mère de Dieu. Henri I^er^, roi d'Angleterre, sanctifiait par le jeûne tous les samedis et les vigiles des fêtes de Marie. Il faisait plus, et voulait que ses sujets jeûnassent à son exemple. Aussi la protection de la très sainte Vierge ne lui fit-elle jamais défaut dans le gouvernement de son royaume.

D'autres enfin s'efforcent d'éviter jusqu'au moindre péché, en vue d'être agréables à la très sainte Vierge. S. Bernard demanda à un jeune homme qui tombait très fréquemment dans des péchés d'impureté, de s'abstenir au moins trois jours de ce péché en l'honneur de la très sainte Vierge. Il le fit, et il obtint en récompense de cet effort, assez de grâce pour résister désormais sans difficulté à toutes les tentations, et ne plus jamais retomber. Mais c'est assez de pratiques, et chacun peut en choisir d'autres encore à son gré. Je ne veux ajouter ici qu'un mot.

Tous ces actes de dévotion que nous venons d'indiquer sont excellents, mais à la condition de les accomplir pieusement, saintement, avec une véritable ferveur. Ce que l'on fait pour honorer la reine du ciel et de la terre ne doit-il pas être digne d'une si haute Majesté! Le bienheureux Herman aimait ardemment la

très sainte Vierge; mais un surcroît d'occupations l'ayant entraîné peu à peu à quelque négligence, Marie lui apparut sous la figure d'une vieille femme pauvrement vêtue. Herman surpris et effrayé s'écria à sa vue : O ma Souveraine, est-ce bien vous? — Oui, c'est moi, répondit Marie. Autrefois j'étais belle dans ton cœur : tu vois comme j'y suis devenue difforme maintenant; — et en disant ces mots elle disparut. Chrétiens, souvenez-vous d'honorer Marie et de l'honorer selon qu'elle le mérite. *Beatus qui vigilat ad fores meas.*

III. — *Prier Marie.*

Ecouter Marie et suivre ses conseils, veiller à l'entrée de la demeure de Marie, et lui rendre ses devoirs, voilà ce que doit faire quiconque désire sincèrement marcher dans la voie qui conduit au ciel; cependant ce n'est pas encore assez. La bienheureuse Mère de Dieu ne dit pas seulement : *Bienheureux l'homme qui m'écoute et qui veille tous les jours à l'entrée de ma demeure*, elle ajoute : *Et qui se tient en observation auprès de ma porte.* Que signifient ces paroles : *Et qui observat ad postes ostii mei* : « Et qui se tient en observation auprès de ma porte? »

Celui qui aime véritablement, ne veille pas seulement à la porte de la personne aimée; l'amour ardent le pousse à l'indiscrétion, et il cherche à voir par les fentes de la porte ce qui se passe à l'intérieur. Il observe les démarches, les paroles, les actes de l'objet aimé, pour agir de même à l'occasion et arriver ainsi à lui plaire davantage. Quels admirables exemples de cette attention pleine de sollicitude vous trouveriez en Marie, si vous preniez la peine de les bien observer. Imitez-la et vous l'obligerez pour ainsi dire à vous rendre amour pour amour. Alors vous mériterez véritablement le nom de bienheureux. Les services réciproques engendrent l'affection, et l'imitation produit naturellement l'amitié.

Parmi les louanges que la sainte Ecriture adresse à Marie, il y a celui-ci : *Pulchra ut luna* : « Elle est belle comme la lune. » Pourquoi cette comparaison? Sans doute parce que Marie reçoit toute sa lumière, toute sa perfection, toute sa gloire de Jésus-Christ, le divin soleil de Justice, comme la lune reçoit tout son éclat du soleil matériel, et que cet éclat efface celui de tous les autres astres. Mais à ce motif, on pourrait en ajouter plusieurs autres.

Il existe, dit-on, une herbe qu'on appelle *herbe de la lune*, parce qu'elle croît et décroît selon les phases de cet astre. Au jour de la nouvelle lune, cette plante produit une feuille, une autre le second jour et ainsi de suite, jusqu'à ce que la lune décroisse. Alors ses feuilles tombent de même, et la dernière disparaît avec le dernier jour.

Pourquoi les serviteurs de Marie n'imiteraient-ils pas cette humble plante? Pourquoi, chrétiens, n'aimeriez-vous pas à grandir avec la lune mystique, avec Marie, en la considérant dans ses mystères joyeux, l'Annonciation, la Visitation, la naissance du divin Enfant, l'adoration des mages, et les autres? Pourquoi n'aimeriez-vous pas à prendre le deuil avec elle, à vous pénétrer de sa douleur, en la considérant au moment de la fuite en Egypte, de la perte du divin Enfant à Jérusalem, de l'agonie de Jésus au jardin de Gethsémani, de la flagellation, du couronnement d'épines, du crucifiement, de la mort et de la sépulture du Seigneur? Pourquoi ne vous efforceriez-vous pas d'imiter les vertus dont elle est un si parfait modèle en toutes ces circonstances? Pourquoi lorsque vous verrez cette céleste lune éclipsée et plongée dans les ténèbres par l'extinction du divin soleil, par la mort de Jésus, pourquoi ne pas pleurer avec elle toutes les larmes de vos yeux, des larmes de sang? pourquoi ne pas vous renoncer vous-mêmes, ne pas répudier toutes les joies du monde, ne pas dire un éternel adieu à tout péché pour vous attacher à Jésus crucifié, ne vivre plus que pour lui, comme Marie, ne plus connaître que lui, comme S. Paul?

C'est ainsi que vous serez agréables à votre mère du ciel, car, dit S. Jérôme, vous lui rendez le culte qui lui est dû, si, non contents de la louer, vous vous appliquez de tout votre cœur à l'imiter : *Tunc enim vere colitis, si imitari toto corde velitis, quam laudatis* (Serm. *de Assumpt.*).

Voulez-vous connaître encore plus parfaitement comment vous devez imiter la très sainte Vierge. Prenez l'Evangile, parcourez-en toutes les pages, vous y verrez Marie pratiquant toutes les vertus, mais aimant surtout la chasteté et l'humilité. Par la chasteté, elle a mérité d'être la reine des anges. Par son humilité, elle est devenue la Mère du Dieu dont elle se proclamait la très humble servante. Chrétiens, aimez donc ces deux vertus, de tout votre cœur à l'exemple de Marie, et comme elle, détestez profondément les vices qui lui sont contraires, l'orgueil et l'impudicité. C'est ainsi que vous attirerez sur vous les regards bienveillants de la très sainte Vierge. Vous éprouverez la vérité des paroles de S. Bernard : « La Vierge se tient tout près de » ceux qui l'invoquent, surtout de ceux qui lui ressemblent par » la chasteté et l'humilité. »

Résumons en quelques mots ce que nous avons dit. Dieu nous avait créés pour le servir. Malheureux que nous sommes, semblables à des esclaves fugitifs, en proie à tous les maux et destinés à d'autres plus terribles encore, si nous n'obtenons notre pardon, il nous reste un refuge, une espérance, la bienheureuse Vierge Marie. Elle est miséricordieuse; elle nous recevra parmi ses serviteurs; elle procurera notre réconciliation avec Dieu

pour que nous arrivions au salut. Mais il nous faut écouter ses conseils; il nous faut les suivre. Que demande-t-elle de nous : que nous ayons horreur du péché; que nous accomplissions chaque jour quelques actes de dévotion pour montrer notre confiance en elle; que nous nous efforcions d'imiter ses vertus. Vous plaît-il, frères bien-aimés, d'accepter les conditions que Marie vous propose, les conseils qu'elle vous donne, ou plutôt les supplications que son cœur maternel vous adresse? Vous plaît-il d'être à ce prix les serviteurs de Marie? Ah! qui pourrait hésiter? Vous êtes prêts, n'est-ce pas? Rendez donc vos hommages à votre Souveraine. Livrez-lui votre corps avec tous ses sens; livrez-lui votre âme avec toutes ses facultés. Que tout votre être soit consacré désormais à la servir, à l'honorer. N'en doutez pas; elle sera votre protectrice; elle se montrera d'une bienveillance incroyable pour vous; elle vous réconciliera avec son divin Fils, vous obtiendra le pardon de vos péchés, vous guidera dans la voie du salut, et vous introduira dans la céleste patrie. N'est-ce pas elle qui a dit : « Bienheureux l'homme qui m'écoute, qui » veille tous les jours à l'entrée de ma demeure, et se tient en » observation auprès de ma porte : » *Beatus homo qui audit me, et qui vigilat ad fores meas quotidie, et observat ad postes ostii mei?* Oui, bienheureux cet homme-là. Il ne tient qu'à vous de l'être, mes frères, soyez-le tous et toujours. C'est la grâce que je vous souhaite. *Amen.*

DEUXIÈME SERMON

DE LA DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE ET DES AVANTAGES QUE NOUS Y POUVONS TROUVER [1].

Qui me invenerit, inveniet vitam et hauriet salutem a Domino.

PROV. VIII, 35.

Nous lisons dans la sainte Ecriture que l'immense armée des Assyriens, conduite par Holopherne, envahit la Judée et vint mettre le siège devant la ville de Béthulie. Cette ville était petite, il est vrai, mais forte, et la résistance désespérée des habitants pouvait arrêter pendant de longs mois l'armée envahissante. Que fait Holopherne? Il examine avec soin les lieux et reconnaît que les habitants de Béthulie n'ont pas de source dans leur ville, toute l'eau y arrive par un aqueduc qu'il est aisé de rompre. Holopherne n'hésiste pas, il prive d'eau la malheu-

1. Voir CLAUS, 1er sermon pour la *Fête de l'Immaculée Conception*, tome II.

reuse ville, et quelques jours après Béthulie fût infailliblement tombée au pouvoir des Assyriens si Dieu n'était venu miraculeusement au secours de son peuple et ne l'avait sauvé par la main de Judith.

Holopherne est la figure de l'ennemi infernal. Le démon rôde sans cesse autour de l'Eglise; il en fait le siège; il emploie mille ruses pour s'emparer des fidèles, les charger de ses chaînes, les perdre pour l'éternité. A combien de tentations de toutes sortes n'a-t-il pas recours? Quelle haine implacable ne déploie-t-il pas contre eux? Mais l'objet principal de ses efforts est de rompre l'aqueduc, de tarir ou de détourner le fleuve de grâces dont le cours impétueux réjouit la cité de Dieu: *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei* (Ps. XLV, 5).

Quel est cet aqueduc, quel est ce fleuve de la grâce dont parle le Psalmiste? Ce fleuve abondant dont les eaux vivifiantes sont la joie et la force de la sainte Eglise et de tous les fidèles qui la composent, cet aqueduc béni, c'est la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, c'est le culte que nous lui rendons. Ne dit-elle pas : « Comme un aqueduc je suis sortie du paradis » : *Ego quasi aquæductus exivi de Paradiso?* Et pourquoi est-elle sortie ? « J'ai dit : J'arroserai mon jardin de plantations, et » j'enivrerai le fruit de ma prairie » : *Dixi* : *Rigabo hortum meum plantationum, et inebriabo prati mei fructum* (Eccli. XXIV, 41, 42). Les plantations du jardin de Marie, sont ses fidèles serviteurs, ses enfants. Le jardin lui-même, le pré n'est autre que l'Eglise de la terre. Les eaux qu'elle répand avec une sollicitude qui ne se lasse jamais, avec une libéralité qui n'a pas de bornes, elle les puise aux sources divines des plaies de son Fils; ces eaux sont les bienfaits, les grâces, les secours de toutes sortes que Dieu ne cesse de nous donner par les mains de Marie.

Vous comprenez, mes frères, que si le démon parvient à rompre l'aqueduc qui fait arriver jusqu'à nous les eaux de la grâce, s'il détruit ou s'il affaiblit seulement en nous la dévotion envers la sainte Vierge, nous sommes comme les habitants de Béthulie assiégés par Holopherne : à moins d'un miracle, notre perte est certaine et la victoire d'Holopherne assurée. Que deviendrait la sainte Eglise? que deviendrait chacun de nous, sans la dévotion à Marie?

Chrétiens, qui m'écoutez, vous aimez la très sainte Vierge, vous êtes heureux de l'honorer, vous la priez avec confiance, mais ce n'est pas encore assez : il faut faire plus encore. Ne voyez-vous pas les maux qui affligent le monde? ne sentez-vous pas le poids des calamités qui pèsent sur vous et sur l'Eglise entière? Ah! c'est qu'en bien des endroits l'aqueduc est rompu. Ce n'est qu'à grande peine qu'il peut faire encore arriver quel-

ques gouttes d'eau jusqu'à nous. Le démon veut achever notre perte. Il n'est que temps de réparer l'aqueduc; il n'est que temps de ranimer notre dévotion à Marie.

Ecoutez ce que cette auguste Vierge vous dit elle-même ; en cette fête de Notre-Dame du Bon Conseil, écoutez le conseil qu'elle vous donne : « Celui qui m'aura trouvée trouvera la vie » et puisera le salut dans le Seigneur » : *Qui me invenerit inveniet vitam et hauriet salutem a Domino.*

Cherchons donc Marie, et pour la trouver sûrement, pour nous abreuver à longs traits aux eaux de ce fleuve qui réjouit la cité de Dieu, pour que l'ennemi ne puisse ni rompre, ni obstruer le canal qui amène jusqu'à nous ces eaux vivifiantes, redoublons de dévotion envers cette auguste Vierge. Les motifs de le faire sont nombreux autant que graves. Nous n'en donnerons que trois : 1° Le culte que nous rendons à Marie remonte jusqu'à son Fils, notre Dieu et notre Rédempteur. 2° La bienheureuse Vierge nous invite elle-même à lui rendre ce culte. 3° La dévotion envers la Mère de Dieu est un signe de prédestination. Elle nous en avertit elle-même par ces paroles que nous avons déjà citées : *Qui me invenerit inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino* : « Celui qui m'aura trouvée trouvera » la vie et puisera le salut aux sources du Seigneur ».

I. — *Dieu veut que nous rendions un culte pieux à sa très sainte Mère.*

Le lien du sang que la nature a établi entre les parents et leurs enfants est si étroit, que l'honneur ou le déshonneur des uns rejaillit nécessairement sur les autres. La sainte Ecriture nous le dit elle-même, au livre de l'Ecclésiastique : « La gloire » d'un homme vient de l'honneur de son père; et c'est le déshon» neur d'un fils qu'un père sans honneur » : *Gloria enim hominis ex honore patris sui, et dedecus filii pater sine honore* (Eccli. III, 13). Nous savons par notre propre expérience combien cette parole est vraie. Nous sommes heureux et fiers de l'estime que l'on professe pour nos parents et de l'honneur qu'on leur rend, mais si quelqu'un les insultait, s'ils étaient l'objet du mépris public; quelle irritation s'allumerait dans nos cœurs! quelle honte serait la nôtre !

Voyez un miroir. La personne qui s'y regarde est-elle belle? est-elle couverte d'ornements magnifiques? L'image reproduite dans le miroir est belle comme elle, et resplendit des mêmes ornements. Mais si cette personne est repoussante d'aspect, si elle est difforme et recouverte de haillons sordides : que sera l'image reproduite par le miroir? Les enfants sont l'image de leurs parents, et les honneurs rendus aux parents rejaillit intail-

liblement sur eux. « Tout honneur rendu à la Mère remonte » nécessairement jusqu'à son Fils », dit l'abbé Rupert, en parlant de Jésus et de Marie : *Totus honor impensus Matri, sine dubio in Filium redundat* (Lib. VI *in Cant.*). C'est un principe profondément gravé par la nature même au plus intime de notre âme; mais Dieu a voulu le confirmer par son autorité souveraine, lorsqu'il a inscrit ce précepte dans les tables de la loi : *Honora patrem tuum et matrem tuam* (EXOD. XX, 12) : « Hono- » rez votre père et votre mère ».

Puisqu'il en est ainsi; puisque la nature enseigne aux enfants que l'honneur de leurs parents doit leur être précieux; puisque la loi divine confirme ce devoir et lui donne une autorité nouvelle, le Fils de Dieu ne méprisera pas cette loi qu'il a imposée lui-même à la nature humaine au jour de la création. Il ne regardera pas comme non avenue la loi que le Père éternel a daigné donner sur le mont Sinaï, par le ministère des anges et de Moïse : il honorera sa mère. Mais comment pourrait-on dire qu'il l'honore s'il n'exigeait pas que nous lui rendions nous-mêmes les honneurs dont elle est digne? Et s'il veut que nous l'honorions, n'est-il pas juste, n'est-il pas naturel, n'est-il pas profondément louable que les chrétiens véritablement pieux et désireux de leur salut le fassent comme à l'envi, qu'ils s'efforcent chaque jour de bien mériter d'elle par leurs respects, leurs hommages, leurs services de toutes sortes? En agissant ainsi, ils plaisent en même temps au fils et à la mère, et accomplissent la volonté de tous les deux.

Mais considérez jusqu'à quel point le Fils de Dieu, N.-S. Jésus-Christ, a voulu que sa mère fût honorée. Il a établi cette règle que tous les bienfaits que la sainte Eglise ou que chacun des chrétiens en particulier espère, implore et veut obtenir de Dieu, passe par les mains de Marie, et ne nous arrive que par ce bienheureux canal. La Mère de Dieu est, selon la parole du pieux Idiota, « le trésor du Seigneur et la trésorière de ses grâces : « *Thesaurus Domini, et thesauraria gratiarum Dei.* (*de Contempl. Virgin. in prologo*).

Voulez-vous, chrétiens, sortir de votre pauvreté spirituelle, voulez-vous que votre âme soit nourrie d'un pain plus abondant et meilleur? Vous le voulez; vous le désirez, vous le demandez depuis longtemps à Dieu, dites-vous? Eh bien, vous serez exaucés; mais adressez-vous à la trésorière; adressez-vous à Marie.

Vous voulez, chrétiens, être délivrés de cette infirmité corporelle, de ces souffrances de la tête, des yeux, des entrailles; vous le voulez et vous avez employé déjà mille remèdes à cet effet; vous avez invoqué bien des saints protecteurs : vous serez exaucés; mais recourez à la trésorière de Dieu, à Marie.

Vous voulez être délivrés des anxiétés, des angoisses que

vous font éprouver vos péchés passés, la crainte du jugement, la terreur de l'enfer? Chaque jour vous demandez au Seigneur, avec larmes, le don de la vraie pénitence et de la persévérance finale? Vous serez exaucés; mais allez à Marie, la trésorière de Dieu. Quels que soient vos besoins, quels que soient vos désirs, quelles que soient vos peines, il faut recourir à Marie, car tout nous vient par elle.

Mais, dira quelqu'un, Dieu ne pourrait-il donc pas distribuer directement par lui-même ses trésors? Sans doute, il le peut, mais il ne le veut pas. Marie est le col, elle est la racine. La tête et le corps ne communiquent que par l'intermédiaire du col; la sève vivifiante n'arrive au tronc de l'arbre et ne pénètre dans ses branches et ses rameaux que par le moyen des racines; il en est de même dans l'ordre surnaturel. Dieu veut que tous les membres de l'Eglise, qui est le corps, ressentent l'influence de leur chef, Jésus-Christ, par l'intermédiaire de Marie. L'Eglise est l'arbre, nous sommes les branches, mais c'est par la racine, c'est par Marie que Jésus-Christ nous communique la sève de sa grâce et de ses bienfaits. Qui donc ne s'écrierait pas avec S. Bernard : « Vénérons Marie de toutes les puissances de » notre cœur, car telle est la volonté de celui qui a voulu que » tout nous vienne par Marie » : *Totis medullis cordium Mariam veneremur*; *quia est voluntas ejus, qui totum nos habere voluit per Mariam!*

II. — *Marie nous invite elle-même à lui rendre nos pieux hommages.*

Dans tous les siècles depuis l'origine du Christianisme, la bienheureuse Vierge Marie a fait connaître aux fidèles, par des révélations et des actes éclatants, combien elle aime à recevoir de nous le culte qui lui est dû. Elle est la Mère du Fils de Dieu fait homme. Jésus-Christ l'honore et veut qu'elle soit honorée de tous; mais elle est aussi notre mère. Le culte que nous lui rendons en qualité de ses enfants lui est doublement cher. Elle le reçoit avec bonheur, d'abord parce qu'il vient de nous et qu'elle nous aime. Quelle est la mère qui ne se sent pas heureuse lorsque ses enfants lui donnent des marques d'une filiale affection et d'un respectueux amour? Nous sommes les enfants de Marie; nous lui avons beaucoup coûté; c'est au pied de la croix de Jésus; c'est en proie à des souffrances inexprimables qu'elle nous a donné la vie. Ne serait-il pas dur pour elle de se voir oubliée, méprisée par des enfants si chers à son cœur maternel? Ajoutez que nous sommes loin d'elle; que nous ne l'avons jamais vue de nos yeux, que nous savons à peine combien elle nous aime, combien elle répand sur nous avec abondance, ses

grâces et ses bienfaits de toutes sortes. Elle a donc bien à craindre l'indifférence de ses enfants. Aussi ne cesse-t-elle de nous dire avec son divin Fils : « Venez à moi, vous tous qui souffrez » et qui êtes chargés et je vous soulagerai » : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos* (MATTH. XI, 28). Mais quelle consolation pour son cœur maternel, lorsqu'elle voit ses fidèles serviteurs et ses fidèles servantes s'empresser de lui rendre leurs hommages, la prier avec ferveur, visiter ses sanctuaires, pratiquer les vertus qui lui furent les plus chères sur la terre, afin de lui plaire en imitant ses exemples! Alors Marie se réjouit, moins pour elle-même cependant que pour nous. Nos humbles hommages ne sont rien auprès de ceux que les saints et les anges lui rendent dans le ciel; mais s'ils ajoutent peu à sa gloire, ils augmentent infiniment nos mérites; ils lui donnent l'occasion de nous faire du bien. Et quelle mère ne trouve pas plus de bonheur dans le bien de ses enfants que dans ses propres avantages? De tout temps, les enfants de Marie l'ont compris. Parcourez en esprit toutes les contrées de la terre : partout vous verrez des sanctuaires élevés à la gloire de la bienheureuse Vierge. Depuis l'humble chapelle que les descendants des disciples d'Elie ont élevée à la Mère de Dieu sur le Carmel, lorsqu'elle vivait encore sur la terre, jusqu'aux temples splendides que l'on construit de nos jours en son honneur, depuis les cathédrales du moyen-âge, ces merveilles incomparables, jusqu'aux huttes de feuillages élevées par les missionnaires dans des contrées encore inexplorées, au milieu de peuplades idolâtres et barbares, n'est-ce pas à Marie, après Dieu, que tout est consacré? N'a-t-elle pas toujours la première place dans la maison de son divin Fils après lui? N'a-t-elle pas la plus grande part, après lui, dans les louanges qui lui sont adressées, dans le culte qui lui est rendu?

Que de fois la bienheureuse Vierge ne s'est-elle pas montrée à ses fidèles serviteurs et à ses fidèles servantes, pour les récompenser de leur ferveur à l'honorer? Que de fois n'a-t-elle pas daigné indiquer elle-même à des fondateurs d'ordres religieux l'habit qu'il fallait adopter, la règle qu'ils devaient suivre? Que de fois n'a-t-elle pas daigné témoigner par des miracles, combien elle se plaisait au culte qui lui était rendu en certains lieux, ou au moyen de certaines pratiques de piété? Les anciens auteurs et les vies des saints sont remplis de faits qui en témoignent. Mais pourquoi chercherions-nous dans les siècles passés des exemples que plusieurs peut-être hésiteraient à croire? N'en avons-nous pas sous les yeux d'aussi éclatants que ceux qui firent jadis la joie et l'édification de nos ancêtres. N'avons-nous pas Notre-Dame de la Salette? N'avons-nous pas Notre-Dame de Pontmain? N'avons-nous pas surtout Notre-Dame de Lourdes?

Marie veut ranimer le courage des chrétiens et les soutenir contre les assauts que leur livre l'enfer. Elle apparaît d'abord à deux enfants sur la montagne de la Salette, et les charge d'avertir son peuple de faire pénitence. La voix de Marie est écoutée, mais pas comme elle aurait dû l'être. Le terrain était peu préparé. Quelques-uns croient, plusieurs refusent de croire, la plupart restent indifférents. Que fera Marie?

Elle se montrera de nouveau à une humble enfant, mais cette fois elle donnera ses ordres. Il faudra qu'une église soit bâtie au lieu où elle s'est montrée; il faudra que des foules immenses viennent en pèlerinage en ce lieu, de toute la France, de toutes les contrées du monde, et le premier instrument de tant de merveilles sera la pauvre petite Bernadette; humble enfant bien ignorante sans doute, mais bien pure et sachant dire son chapelet. Les puissants de la terre font tout pour empêcher l'accomplissement des ordres de Marie; les roches Massabielles sont gardées par la force armée : mais qu'importe à la reine des cieux? sa parole s'est accomplie; les foules sont venues; le dix-neuvième siècle étonné a vu des pèlerinages tels que n'en avaient point connus les âges de grande foi; les miracles se sont multipliés et une magnifique basilique s'élève à l'endroit même que Marie avait daigné marquer. Le représentant de Jésus-Christ sur la terre, l'immortel Léon XIII, daigne témoigner la dévotion la plus vive pour Notre-Dame de Lourdes, et instituer une fête en son honneur. Qui osera dire après cet exemple, que Marie est indifférente au culte que nous lui rendons?

Et lorsque la France, ployant sous le poids des revers attirés par son infidélité, par son mépris des avertissements donnés par Marie, à la Salette, a perdu pour ainsi dire toute espérance, Marie vient encore à Pontmain, rappeler que la prière peut tout obtenir, et qu'elle-même est là pour secourir ceux qui la prieront.

Encore une fois, avons-nous besoin d'autres exemples pour nous assurer que Marie désire notre culte, qu'elle veut recevoir nos prières, non pour la gloire qui lui en revient, mais parce qu'à cause des hommages qui lui sont ainsi rendus, il lui est aisé de nous obtenir les bonnes grâces de son Fils, et de nous combler des faveurs les plus précieuses.

III. — *Le culte pieux que nous rendons à Marie est un signe de prédestination.*

Hélas! il faut le dire, la nature humaine n'est pas tellement parfaite que l'intérêt propre ne soit pas ordinairement le levier le plus puissant pour faire agir les hommes; Jésus-Christ notre Seigneur et notre Rédempteur demande que nous rendions à

Marie un culte digne d'elle et de lui-même, parce qu'elle est sa mère; Marie le demande à son tour, par égard pour son divin Fils à qui retournent les honneurs qu'elle reçoit; elle le demande aussi dans notre propre intérêt, à cause des biens qui en résultent pour nous. Nous l'avons dit; mais il est un bien supérieur à tous les autres que la dévotion envers la très sainte Vierge nous assure, et ce bien mérite que nous nous arrêtions un moment à parler de lui. Quel est ce bien ?

S'il est un principe admis par tous les théologiens et tous les auteurs qui ont traité de la vie spirituelle, c'est bien celui-ci : *La dévotion envers la très sainte Vierge est une marque de prédestination et un gage de salut.* Jamais le dévot serviteur de Marie ne sera la proie des flammes éternelles. Le Saint-Esprit l'a déclaré au nom de son épouse bien-aimée; au livre de l'Ecclésiastique il lui prête ces paroles : « Ceux qui me font briller » auront la vie éternelle : » *Qui elucidant me vitam æternam habebunt* (Eccli. xxiv, 31). Qu'est-ce à dire, *ceux qui me font briller* ou ceux qui m'éclairent, *qui elucidant me*? Eclairer la bienheureuse Vierge, la faire briller, c'est augmenter sa splendeur et sa gloire. Les moyens ne manquent pas de le faire : célébrer les louanges de Marie, lui rendre le culte dû à la Mère de Dieu, lui adresser d'humbles supplications, réciter le saint Rosaire, l'office ou quelque autre prière, honorer ses images, jeûner à certains jours, lui consacrer le samedi, incliner respectueusement la tête en prononçant son nom ou en passant devant ses statues, appartenir à quelqu'une de ses confréries ou de ses congrégations, s'efforcer de la faire connaître et aimer de tous : voilà autant de moyens à notre disposition pour honorer Marie, pour augmenter la splendeur de sa gloire ici-bas, autant qu'il est possible à de faibles créatures. Et si vous gardez fidèlement quelques-unes de ces pratiques, Marie vous promet la vie éternelle : *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt.*

Oh! qu'il est grand le bonheur des serviteurs de Marie! Ceux qui sont attachés à la personne de quelque prince de la terre espèrent obtenir un peu d'avancement, quelque faveur, après des années de service dévoué. Les serviteurs de Marie espèrent aussi quelque chose de leur divine maîtresse. Mais que sont les honneurs de la terre et les trésors dont disposent les rois, comparés à ce qu'ils attendent? Ce qui leur est promis, ce n'est pas un bien passager, borné, incertain : c'est le bien par excellence, le bien que rien ne saurait leur ravir, le bien infini par sa durée et sa grandeur : c'est la vie éternelle. « Il est impossible, » s'écrie S. Anselme, que ceux que vous regardez avec bonté » périssent, ô Marie! » *Omnis a te respectus, impossibile est ut pereat* (*in Meditat.*).

Une promesse si magnifique ne regarde sans doute que les

justes, les innocents, les âmes timorées, direz-vous peut-être ? Détrompez-vous : elle est faite pour les pécheurs eux-mêmes; nul n'est repoussé, nul n'est exclu des faveurs de Marie, dès qu'il s'efforce de l'honorer selon son pouvoir. Malheureux qui gémissez depuis de longues années peut-être sous le joug du démon, gravez bien ceci dans votre pensée, la promesse de Marie est faite pour vous, mais à la condition que vous détesterez le péché du fond de votre cœur et que vous serez fermement résolus à en faire pénitence.

Après la mort du roi David, Salomon son fils lui succéda, mais non sans avoir à défendre son trône contre l'ambition de ses compétiteurs. Son frère Adonias avait formé un puissant parti contre lui et entraîné dans sa révolte beaucoup de grands et de princes. Le prêtre Abiathar se trouvait au nombre des conspirateurs. Lorsque Salomon eut réprimé la révolte et établi définitivement son autorité, par la mort d'Adonias le principal coupable, il fit amener Abiathar devant son tribunal. Grande fut la terreur du traître qui avait violé tous ses serments de fidélité envers le roi David, et comploté la perte de son légitime successeur. Que pouvait-il attendre sinon, comme ses complices, une condamnation à mort sans appel ? Salomon prononce la sentence : écoutez : « Vous avez mérité la mort, dit-il à Abiathar; » mais j'épargnerai votre vie : » *Equidem vir mortis es; sed hodie non te interficiam.* Pourquoi cette subite miséricorde envers un grand coupable ? « Parce que, vous avez porté l'arche du » Seigneur, » ajoute Salomon : *Quia portasti arcam Domini* (III Reg., II, 26). Abiathar fut donc sauvé par l'arche. Vous savez, mes frères, que l'arche était la figure de la bienheureuse Vierge Marie. Elle la symbolisait en ce point que Dieu voulut reposer sur l'arche, comme il reposa dans le sein virginal et entre les bras de sa bienheureuse Mère; elle la figurait plus encore, parce que l'arche était l'instrument ordinaire par lequel le Seigneur opérait des merveilles en faveur de son peuple. Les armées d'Israël se croyaient sûres de la victoire lorsque l'arche d'alliance était au milieu de leur camp. Marie est le grand instrument des merveilles que Dieu accomplit au milieu de son véritable peuple, de celui dont l'ancien n'était que la préparation et la figure. Les grâces infinies dont la sainte Eglise est favorisée chaque jour, découlent des mains de Marie. Même les bienfaits purement temporels, les victoires dans les combats remportées grâce à l'arche d'alliance, puisque nous en avons parlé, tout cela n'est rien à côté des bienfaits temporels répandus par Marie, à côté des triomphes incroyables qu'elle a procurés aux armées dont les chefs et les soldats se sont confiés en elle. Aussi le grave et pieux Osorius disait-il, en parlant d'Abiathar épargné parce qu'il avait porté l'arche du Seigneur : « Il y en a des multitudes qui au-

» raient été déjà précipités dans l'enfer, s'ils n'avaient porté » Marie, la véritable arche dans le cœur : » *Multi ad infernum jam essent detrusi, nisi hanc portassent Arcam in corde suo* (serm. IV *de Devot. ad B. V.*).

Chrétiens, le temps viendra où vous serez jugés par le divin Salomon, par Jésus-Christ, juge suprême des vivants et des morts. Votre conscience vous remettra tous vos péchés sous les yeux, comme autant d'actes de rébellion contre le Seigneur. L'ennemi infernal sera là pour vous accuser et poursuivre impitoyablement votre condamnation. Les anxiétés, les angoisses, vous envelopperont de tous côtés. Que ferez-vous en ce moment terrible? Quel conseil vous donnerai-je? Ecoutez : vous avez un moyen de détourner de vous l'extrême rigueur de la justice de Dieu, un moyen de salut. Dites alors au Seigneur : « J'ai porté » l'arche dans mon cœur, j'ai aimé tendrement votre très sainte » Mère, dès mon enfance. » Si vraiment vous pouvez parler ainsi à votre juge, ne craignez rien, vous êtes sauvés. Si vous vous présentez au tribunal accompagnés de la Mère de miséricorde, comment pourriez-vous n'obtenir pas miséricorde [1]?

Tels sont les conseils que je vous donne, ou plutôt que Marie vous donne en ce jour de Notre-Dame du Bon Conseil. Recevez-les et sachez en profiter. Livrez-vous généreusement et sans arrière-pensée à la Mère de Dieu, servez-la de tout votre cœur et suppléez ainsi à vos manquements passés et à l'indifférence de tant de chrétiens. Que Marie soit votre souveraine, votre avocate, votre protectrice; qu'il ne s'écoule pas une journée, pas une heure que vous ne lui donniez quelque témoignage de votre vénération et de votre amour. Ne cessez pas de la louer; ne cessez pas de la prier; affligez-vous de toutes ses douleurs; réjouissez-vous de toutes ses joies. Mais parmi les privilèges qu'elle aime à vous voir exalter, il faut mettre au premier rang celui de son Immaculée Conception. Un jour que l'on célébrait la fête de ce mystère dans une église de S. François, une pieuse religieuse fut ravie en extase et il lui fut donné d'assister en esprit à un spectacle merveilleux. Le ciel s'ouvrit pour elle. Deux magnifiques trônes avaient été dressés, dont l'un occupé par le Fils de Dieu et l'autre par sa Mère. Marie resplendissait d'une indicible majesté et tous les ordres des anges et des saints entouraient son trône et celui de Jésus. Des chants d'une douceur et d'un charme infini se faisaient entendre, et les saints, profondément inclinés ou prosternés devant Marie, lui adressaient leurs plus profonds hommages. La pieuse âme favorisée d'une telle vision, s'étonnait de tant de grandeur, et de ces hon-

1. Si accedam ad judicium, et Matrem misericordiæ mecum habuero, quis Judicem negabit fore propitium. Hugo a S. Vict. in *expos. Cant.* c. 3.

neurs extraordinaires. Alors le Fils de Dieu tourna les yeux vers elle et lui dit : Pourquoi t'étonner des honneurs que toute la cour céleste rend aujourd'hui à ma Mère bien-aimée? C'est l'anniversaire de sa conception immaculée et tous les saints la félicitent et célèbrent ses louanges. Et toi, si tu vis chastement, si tu aimes ma Mère immaculée, de tout ton cœur, un jour tu participeras à cette même gloire. — Après ces paroles la vision disparut. — Heureuse l'âme sainte qui fut jugée digne d'en être favorisée. Mais le conseil qui lui fut donné ne nous sera pas moins utile qu'à elle, si nous le suivons fidèlement. Heureux celui qui aime Marie, heureux celui qui suit ses conseils car, « celui qui l'aura trouvée trouvera la vie et puisera le salut » dans la fontaine du Seigneur : » *Qui illam invenerit inveniet vitam et hauriet salutem a Domino. Amen.*

PLANS

I

Audite disciplinam et estote sapientes.

Prov. viii, 33.

Quelque confiance que l'on puisse avoir en son propre jugement, il est toujours prudent, lorsqu'il faut prendre une décision grave, de recourir à un sage conseiller. Peut-on, pour demander conseil, s'adresser à la première personne venue? Non sans doute. Les sages conseillers sont rares. Mais si nous ne les rencontrons que difficilement sur la terre, Dieu nous a donné Marie. Elle est notre conseillère, toujours disposée à nous entendre et à nous venir en aide, toujours à même de nous éclairer dans les circonstances les plus difficiles.

I. — Marie est toujours disposée à nous entendre et à nous venir en aide.

1° Elle est notre avocate. Dieu nous l'a donnée pour telle. De même que Jésus-Christ est notre médiateur et notre avocat auprès de son Père : *Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum* (I Joan. ii, 1), Marie est notre médiatrice, notre avocate auprès de Jésus : *Eia ergo advocata nostra.* Or, le devoir de l'avocat n'est pas seulement de plaider la cause de son client, mais de le conseiller dans les cas difficiles où il se trouve. Qui doutera que Marie ne s'acquitte parfaitement de cette fonction que lui a confiée son divin Fils?

2° Elle est notre mère. Dieu nous l'a donnée comme mère, au

jour de la Passion du Sauveur. Nous sommes les membres de Jésus-Christ, d'autres Jésus-Christ à ses yeux. Or toute mère digne de ce nom donne à ses enfants les conseils qu'elle leur croit utiles. Pourrait-elle les leur refuser, s'ils les demandent? Marie la meilleure, la plus tendre, la plus dévouée des mères ne nous refusera donc pas ses conseils.

3° Elle est notre corédemptrice. Elle a souffert pour notre salut et elle a vu souffrir son divin Fils. Ses conseils sont utiles pour mener à bien une œuvre si importante, une œuvre pour laquelle elle a tout sacrifié, même son Jésus : pourrait-elle ne pas s'y intéresser, et refuser les conseils sans lesquels le fruit de tant de travaux serait perdu?

Aussi devons-nous avoir recours à elle en toute circonstance. A l'encontre des hommes qu'on trouve rarement disposés à rendre service au moment même où l'on a besoin d'eux, Marie est toujours prête.

II. — Marie est toujours à même de nous éclairer et de nous secourir.

1° Marie connaît d'une manière parfaite ce qu'il convient de faire dans toutes les circonstances qui pourraient mettre en défaut la sagesse des plus habiles conseillers.

Elle a reçu de Dieu l'intelligence naturelle la plus vive et la plus pénétrante qui ait jamais été le partage d'une pure créature.

Elle a reçu de Dieu, des lumières surnaturelles plus abondantes que celles de tous les saints et de tous les anges ensemble. Elle voit dans la lumière de Dieu tout ce qu'il lui peut être agréable ou utile pour nous de connaître.

Rien de ce qui nous serait bon ou nuisible ne lui est donc caché. Toutes les circonstances présentes, passées et futures des embarras au milieu desquels nous nous trouvons lui sont connues. Elle n'ignore aucune des conséquences de la conduite que nous embrasserons. Elle sait donc parfaitement ce que nous avons à faire.

2° En même temps que Marie connaît le parti le plus avantageux à embrasser pour nous, la conduite la plus utile à suivre, elle a mille moyens de nous faire embrasser ce parti, suivre cette conduite, si nous nous remettons avec confiance entre ses mains maternelles. Abandonnons-nous à sa conduite avec confiance, comme le petit enfant qui s'endort entre les bras de sa mère. Mais ne nous endormons pas; prions, agissons, suivons en toute simplicité les conseils de ceux qui ont le droit de nous parler au nom de Dieu et de Marie. Et cette auguste Mère sera vraiment pour nous Notre-Dame du Bon Conseil.

II

Venite Filii, audite me.
PSAL. XXXIII, 12.

La bienheureuse Vierge Marie nous invite à écouter sa parole. Que nous dira-t-elle donc? Elle nous dira, comme autrefois elle disait aux serviteurs de la noce de Cana : *Quodcumque dixerit vobis, facite* : « Tout ce que Jésus vous commandera, faites-le » (JOAN. II, 5). Et Jésus que nous dira-t-il? Il nous répétera ces paroles que Dieu adressait autrefois à Moïse sur le mont Sinaï : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* : « Regardez et faites comme le modèle qui vous a été » montré sur la montagne » (EXOD. XXV, 40). Ce modèle qui nous est montré aujourd'hui sur la sainte montagne, ce modèle que nous admirons au sommet de la perfection sur la terre, et au sommet de la gloire dans le ciel, c'est Marie, c'est Notre-Dame du Bon Conseil.

Quels conseils nous donne-t-elle par ses exemples? Que devons-nous imiter en elle?

Marie fut le modèle de toutes les vertus; elle accomplit parfaitement tous les préceptes et tous les conseils du Seigneur pendant sa vie mortelle. En la fête de Notre-Dame du Bon Conseil, c'est Marie accomplissant les conseils de la perfection chrétienne qu'il convient de considérer afin de suivre les exemples qu'elle nous donne.

Les conseils se résument dans la pratique des trois vertus qui sont le fondement et la base de la vie religieuse.

1° La pratique de la *chasteté* parfaite.
2° La pratique de la *sainte pauvreté*.
3° La pratique de la *sainte obéissance*.

Les religieux et les religieuses sont seuls à même d'imiter parfaitement Marie par la pratique de ces vertus; ils s'y engagent par vœu. Mais tout chrétien peut le faire jusqu'à un certain point, quel que soit l'état de vie auquel il est appelé de Dieu; et s'il le peut, il le doit.

Il sera donc utile de considérer comment dans la vie commune, on doit, à l'exemple de Marie, pratiquer la chasteté, le détachement des biens de la terre et l'obéissance aux supérieurs quels qu'ils soient.

FÊTE DE NOTRE-DAME AUXILIATRICE

(24 Mai)

PREMIER SERMON

MARIE SECOURS DES CHRÉTIENS MAIS PRINCIPALEMENT DE CEUX QUI PORTENT DIGNEMENT CE NOM [1].

Ego diligentes me diligo.
PROV. VIII, 17.

La sainte Eglise aime à proclamer hautement que la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, est la protectrice, le secours du peuple chrétien. Chaque jour elle met sur les lèvres des pieux fidèles, qui récitent les litanies de Lorette, cette invocation : *Auxilium christianorum, ora pro nobis*: « Secours des chrétiens, » priez pour nous » ; mais ce n'est pas encore assez, une fête est instituée pour honorer Marie sous ce titre ; c'est la fête que nous célébrons aujourd'hui, la fête de *Notre-Dame Auxiliatrice*. Il est vrai que cette fête de Marie n'est pas universellement observée. Les églises particulières qui en ont demandé la permission à Rome sont seules autorisées à le faire ; mais ces églises sont tellement nombreuses, et les papes aiment tant à favoriser cette dévotion, que bientôt, sans doute, les diocèses qui ne la célébreront pas se compteront comme de rares exceptions.

Pour nous qui avons le bonheur d'honorer Marie sous ce titre de *Secours des chrétiens*, et de célébrer la fête instituée sous ce vocable, entrons dans l'esprit de l'Eglise et voyons : 1° Pourquoi Marie aime les chrétiens et vient à leur secours. 2° Quels sont les chrétiens que Marie se plaît le plus à secourir. 3° Pourquoi l'Eglise honore Marie sous le titre de *Secours* des chrétiens ou de *Notre-Dame auxiliatrice*.

I. — *Marie aime les chrétiens et vient promptement à leur secours.*

Dieu répand ses bienfaits sur tous sans exception; il fait lever son soleil et tomber la pluie pour les méchants comme pour les bons, mais il a des grâces de choix qui ne sont que pour ses amis, des grâces qui donnent le bonheur dès cette vie, autant qu'il peut exister ici-bas, et qui assurent la possession de l'éter-

1. Voir MIECKOW. Conférences 375, 376, 377 sur les *Litanies de la très sainte Vierge.*

nité bienheureuse. Il en est de même de Marie. Elle aime tous les descendants d'Adam bons ou mauvais ; elle vient en aide à tous. Les fidèles ne sont pas seuls à profiter de ses bienfaits. On cite des grâces extraordinaires accordées par Marie, de véritables miracles faits par elle, en faveur de pauvres idolâtres, de Turcs, de Juifs et d'autres qui ne valaient pas mieux que ces malheureux infidèles. Marie est représentée dans l'Apocalypse comme une femme revêtue du soleil. Le soleil répand ses rayons sa lumière, sa chaleur partout et tous en profitent. Il en est de même de Marie. Elle ne discute pas sévèrement les mérites de ceux qui la prient, mais elle se montre très clémente et très bonne pour quiconque l'invoque sincèrement du fond du cœur. Cependant, comme Dieu, elle comble particulièrement les chrétiens de ses faveurs ; elle les aime davantage ; elle se hâte plus de les secourir et elle vient plus souvent à leur aide.

C'est que l'amour est la cause ordinaire du secours que l'on donne. Si je vois quelqu'un qui m'est cher succomber sous le poids d'un fardeau, j'accours à son aide, je porte le fardeau avec lui. Dites-moi, mes frères, n'êtes-vous pas le pied du boiteux, l'œil de l'aveugle, le bâton du vieillard, lorsque celui qui souffre est du nombre de vos véritables amis ? Or, la bienheureuse Vierge Marie aime les chrétiens ; elle les aime comme la prunelle de ses yeux. Pourrait-elle, en cas de nécessité, ne pas venir à leur aide ?

Voulez-vous comprendre un peu jusqu'à quel point la bienheureuse Vierge aime ses enfants ? Rappelez-vous combien elle a aimé son divin Jésus sur la terre. Or, c'est encore Jésus que Marie aime en nous : elle nous aime, comme elle aime son Fils. La charité qui l'unit à Dieu est la même charité qui l'unit aux hommes.

Les chrétiens sont les enfants de Dieu. Ils ne sont pas nés du sang ni de la volonté de l'homme, mais de celle de Dieu : *Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt* (Joann. I, 13). S. Paul dit aussi : « Ceux » qui suivent l'impulsion de la volonté de Dieu, voilà les fils de » Dieu : » *Qui spiritu Dei aguntur ii sunt filii Dei* (Rom. VIII, 4). Les chrétiens sont assimilés au Christ Fils de Dieu, à ce Christ à qui le Père éternel a dit : « Tu es mon Fils, et c'est aujour- » d'hui que je t'ai engendré : » *Filius meus es tu, ego hodie genui te* (Psal. II, 7). Marie pourrait-elle ne pas aimer les hommes qui sont ses enfants, parce qu'ils représentent son Fils unique et sont pour ainsi dire d'autres lui-même ? Evidemment elle ne le peut pas. Elle aime du même amour qu'elle portait à Jésus ceux que Dieu a connus et prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (Rom. VIII, 29).

Les chrétiens ne sont pas seulement l'image du Fils de Dieu,

ils sont incorporés à Jésus-Christ; ils sont la chair de sa chair et les os de ses os, ils sont les membres dont il est le chef, dit S. Paul : *Vos estis corpus Christi et membra de membro* (I Cor. XII, 27). Le même saint Apôtre enseigne ailleurs, que, par le baptême, nous sommes devenus une seule chose en Jésus-Christ, que nous lui sommes incorporés. Il affirme que nous avons été faits participants de lui : *Participes Christi effecti sumus* (Hebr. III, 14). Et Jésus-Christ ne disait-il pas lui-même à ce persécuteur dont il voulait faire son grand Apôtre : « Saul, Saul, pour» quoi me persécutes-tu? » *Saule, Saule, quid me persequeris* (Act. IX, 4)? C'est-à-dire, pourquoi persécutes-tu mes fidèles, mes chrétiens, mes membres, le corps dont je suis la tête?

Puisque les chrétiens sont les membres, le corps de Jésus-Christ, pourrait-on s'étonner que Marie les protège avec plus de sollicitude que les autres descendants d'Adam, et qu'elle s'empresse davantage de venir à leur aide d'une manière efficace? La tendresse maternelle qu'elle avait pour Jésus, elle l'a reportée sur nous, et cette tendresse est d'autant plus vive que notre faiblesse est plus grande et nos besoins plus impérieux. Serait-il possible qu'il en fût autrement pour les membres de son divin Fils?

Autrefois, sous la loi ancienne, le peuple d'Israël était la part que Dieu s'était réservée dans le monde, l'héritage du Seigneur, le peuple choisi. Dieu disait dans l'Exode : « Si vous écoutez » ma voix, vous serez pour moi une portion choisie d'entre tous » les peuples : » *Si ergo audieritis vocem meam, eritis mihi in peculium de cunctis populis* (XIX, 5). Il disait encore par la voix du prophète Malachie : « Ils seront ma portion choisie : » *Erunt mihi in peculium* (III, 17). Sous la nouvelle loi dont l'ancienne n'était que la préparation, le peuple de Dieu, son peuple choisi, son héritage, son partage, c'est le peuple chrétien. Ce sont les chrétiens, que l'Apôtre appelle le royaume de Jésus-Christ, la famille de Dieu, la réunion des saints. Il écrit aux Colossiens : « Rendons grâces à Dieu le Père, qui nous a faits dignes d'avoir » part à l'héritage des saints dans la lumière; qui nous a arra» chés de la puissance des ténèbres et transférés dans le royaume » du Fils de sa dilection : » *Gratias agentes Deo Patri, qui dignos nos fecit in partem sortis sanctorum in lumine: qui eripuit nos de potestate tenebrarum, et transtulit in regnum Filii dilectionis suæ* (Coloss. I, 12, 13). Ailleurs il dit encore : « Vous n'êtes » donc plus des hôtes et des étrangers, mais des concitoyens, » des saints et de la maison de Dieu : » *Jam non estis hospites et advenæ, sed estis cives sanctorum et domestici Dei* (Ephes. II, 19). De même donc qu'un père de famille aime son patrimoine, de même qu'un roi et une reine ont un soin particulier du palais qu'ils habitent, Dieu aime les chrétiens qui sont son peuple;

il les comble de vertus, de dons, de joie, de richesses, de sagesse, de félicité, d'honneurs, il les rend heureux. Comparez le sort des peuples chrétiens au sort des malheureux plongés encore dans les ténèbres et la barbarie de l'idolâtrie, et vous le reconnaîtrez aisément. Marie les aime à son tour, leur vient en aide en toute circonstance, parce qu'ils sont à Dieu, parce qu'ils sont ses propres enfants, membres de Jésus-Christ et incorporés à lui.

Ce serait bien assez sans doute de cette union, ou plutôt de cette unité des chrétiens avec Jésus-Christ, pour attirer sur nous les bénédictions particulières de sa très sainte Mère; mais Marie a d'autres motifs encore pour nous aimer et nous combler de ses faveurs.

Les chrétiens sont saints par leur vocation, leur baptême, la loi qu'ils ont acceptée. Il peut se faire qu'ils perdent la grâce reçue au saint baptême, et qu'ils trahissent leur devoir en n'étant pas fidèles aux lois qu'ils ont juré de respecter, mais l'indignité personnelle de plusieurs n'empêche pas que la vocation, le baptême et la loi du peuple chrétien ne fassent de lui un peuple saint. Si l'on nous permet d'user de cette expression, les chrétiens sont saints de droit, s'ils ne le sont pas toujours de fait. Lisez les lettres de S. Paul aux chrétiens de Rome, de Corinthe, d'Ephèse: il les nomme des *saints*. Tous étaient-ils parfaits cependant, et dignes de leur vocation? Non sans doute, car l'Apôtre fait à plusieurs de très graves reproches. Mais le baptême qu'ils avaient reçu était saint; la loi qu'ils professaient était sainte aussi malgré des défaillances individuelles. S. Pierre, le chef des Apôtres, dit aussi que les chrétiens sont une nation sainte; ils ont été sanctifiés une première fois par le baptême, puis par la pénitence, s'il leur est arrivé de se souiller de quelque faute: « Vous êtes, vous, une race choisie, un sacerdoce » royal, une nation sainte, un peuple conquis, » leur dit-il : *Vos genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis* (I Petr. II, 9). C'est que les chrétiens sont les serviteurs de Jésus-Christ ; ils sont particulièrement engagés au service de leur maître, ils sont obligés, en vertu de leur baptême, à lui rendre un culte, des services particuliers, à célébrer ses louanges et sa gloire. C'est d'eux que parlait le prophète Isaïe lorsqu'il s'écriait: « Et toi, Israël, tu es mon serviteur : » *Et tu, Israel, serve meus.*

Oui, nous sommes les serviteurs de ce Dieu qui nous a délivrés de la servitude du péché, qui a brisé le joug tyrannique du démon. Marie pourrait-elle ne pas s'intéresser aux chrétiens, ne pas les aimer plus que tous les autres, ne pas se hâter de secourir ceux en qui elle reconnaît des saints et des serviteurs de Dieu? Nous aimons ceux dont la vertu nous est connue, dit Ci-

céron, lors même que nous ne les avons jamais vus (Lib. *de Amicit.*) : nous pouvons donc affirmer que la bienheureuse Vierge Marie aime ceux qui sont saints à ses yeux par leur vocation, leur baptême et la loi qu'ils ont embrassée. Elle les aime et vient à leur aide dans toutes leurs nécessités.

Mais les motifs que nous venons d'apporter n'existassent-ils pas, la bienheureuse Mère de Dieu n'en serait pas moins obligée de s'intéresser à nous, de nous aider, de nous défendre, de nous faire du bien. En effet, elle est notre Mère, notre reine, notre avocate, notre patronne, et c'est Dieu lui-même qui lui a confié ces dignités et ces fonctions. Nous savons en quelles circonstances Jésus dit à sa Mère en parlant de Jean représentant de tous les fidèles, au pied de la croix : « Femme, voilà votre » Fils : » *Mulier, ecce Filius tuus.* Ce n'était pas un vain titre et l'Evangile nous apprend que le disciple bien-aimé entra aussitôt dans ses fonctions de fils de Marie.

Lorsque Notre-Seigneur confia au chef de ses Apôtres, à Pierre, la conduite de toute son Eglise, il exigea d'abord de lui un amour plus parfait et plus grand que n'était celui de tous les autres disciples. Simon fils de Jean m'aimez-vous plus que ceux-ci, lui dit-il : *Simon Joannis, diligis me plus his* ? Et lorsque Pierre lui eut répondu : « Seigneur, vous savez que je vous aime : » *Domine tu, scis quia amo te,* il ajouta : *Pasce oves meas* : « Pais- » sez mes brebis. » De même lorsqu'il confia la sainte Eglise aux soins maternels de Marie, Dieu mit dans le cœur de cette auguste Vierge tout l'amour que réclamaient ces qualités de Reine et de Mère. Qui pourra donc dire l'amour que Marie a pour nous qui sommes ses enfants, pour nous qu'elle reconnaît pour les enfants de Dieu, les serviteurs de Jésus-Christ, ou plutôt ses amis et ses membres ? Qui pourra dire les faveurs, les grâces, les privilèges qu'elle tient en réserve pour eux, les secours qu'elle leur accorde au milieu de leurs tribulations, de leurs angoisses, de leurs épreuves de toutes sortes ? Sans doute elle est bonne pour tous les hommes, mais auprès des chrétiens que sont les autres hommes à ses yeux ?

Marie nous aide donc, elle est notre auxiliatrice, pour accomplir les préceptes, pour suivre les conseils, pour pratiquer toutes les vertus, pour arriver à la perfection chrétienne, par la souffrance et la patience. Elle nous aide dans toutes nos nécessités, dans toutes nos tribulations. Et comment nous vient-elle en aide ? De toutes les manières : visiblement, invisiblement, par elle-même, par les anges, lorsque nous la prions et lorsque nous omettons de le faire, par la parole, par l'exemple, par l'enseignement qu'elle nous procure. Nul ne pourrait énumérer toutes les consolations, tous les secours que nous recevons d'elle : mieux vaut les méditer avec reconnaissance au plus intime de notre

cœur, que d'essayer d'en donner par la parole une idée nécessairement trop inparfaite. O Marie ! vous êtes le secours des fidèles, la gloire et la couronne des justes. Nous voudrions en dire plus pour votre glorification. Au moins ne méprisez pas le peu qu'il nous est possible de faire pour vous honorer, et recevez-le avec bonté.

II. — *Quels sont les chrétiens que Marie se plaît surtout à secourir.*

Tous les chrétiens sont les enfants de Marie, et tous ont un droit certain à sa protection et à son amour. Mais tous ceux qui portent le nom de chrétiens le sont-ils en effet, et ont-ils droit à cet amour, à cette sollicitude particulière de Marie? Hélas ! combien en est-il qui profanent indignement ce nom sacré et qui ne conservent rien du chrétien, ni dans leurs pensées, ni dans leurs paroles, ni dans leur conduite ? Ils sont chrétiens de nom, et tout se borne là. Sans doute comme nous l'avons dit, le baptême qu'ils ont reçu, la loi qu'ils ont juré de suivre les enrôle parmi les serviteurs et les soldats de Jésus-Christ mais ce sont de mauvais serviteurs, ce sont des soldats transfuges et traîtres à leur chef. Marie ne les abandonne pas; elle fait beaucoup pour eux, afin de les ramener à leur devoir : mais ce n'est pas à ces lâches et à ces traîtres, à ces chrétiens oublieux des plus saints devoirs, qu'elle réserve ses grâces de choix, ses tendresses maternelles.

Les chrétiens sont appelés ainsi parce que Jésus-Christ est leur chef, parce qu'ils font profession de suivre ses enseignements et d'obéir à ses lois. Puisqu'ils portent le nom du Christ, puisqu'ils sont d'autres Jésus-Christ, ils doivent, dans toute leur conduite, rappeler les mœurs et la vie de celui dont ils tiennent leur nom. S. Grégoire de Nysse a écrit un traité dans lequel il répond à cette question? *Que signifie le nom de chrétien*? et il traite d'abord : « Le christianisme est l'imitation de la » vie divine : » *Christianismus est vitæ divinæ imitatio.* Le frère de S. Grégoire, le grand S. Basile, dit de même : « Qu'est- » ce que le christianisme? » et il répond : « L'assimilation à » Dieu autant qu'y peut atteindre la fragilité de la nature hu- » maine : » *Christianismus quid est? Assimilatio Dei quatenus eam assequi potest humanæ fragilitas naturæ* (hom. x, *Hexamer.*). Ecoutez aussi S. Augustin. « Le chrétien est l'imitateur de » Jésus-Christ, vous dit-il; le nom de chrétien, est un nom » de justice, de bonté, d'intégrité, de patience, de chasteté, de » prudence, d'humilité, d'humanité, d'innocence, et de piété. » *Christianus est Christi imitator* (lib. *de Vita Christi.*, c. 1). *Christianus justitiæ, bonitatis, integritatis, patientiæ, castitatis, pru-*

dentiæ, humilitatis, humanitatis, innocentiæ, pietatis est nomen (ibid. 14). Ailleurs il dit encore : « Le chrétien est celui qui » peut s'écrier en toute vérité : Je n'ai nui à personne ; j'ai » gardé la justice envers tous les hommes : » *Christianus est qui potest justa voce dicere : Nemini hominum nocui, juste vixi cum omnibus* (ibid. x).

Voulez-vous une définition plus étendue du véritable chrétien, un tableau complet de ce que vous devez être, vous qui portez cet admirable nom, écoutez encore le même illustre docteur, la plus grande lumière que Dieu ait fait briller dans son Eglise, depuis les Apôtres. « Le chrétien, dit S. Augustin, est miséri- » cordieux envers tout le monde ; il ne rend point injure pour » injure ; il ne souffre pas qu'on opprime le faible en sa pré- » sence ; il vient au secours des malheureux ; il donne aux indi- » gents, console les affligés, partage la douleur et les larmes de » ses semblables ; il tient sa maison ouverte à quiconque réclame » son hospitalité ; il met à la disposition du pauvre, sa table et » ses biens. Le vrai chrétien, continue S. Augustin, sert Dieu » nuit et jour ; il médite sans cesse ses commandements ; il se » fait pauvre pour que Dieu puisse l'enrichir, petit aux yeux » des hommes, pour paraître grand à ceux des anges et de » Dieu ; son cœur respire la franchise et la loyauté ; son âme » est parée de l'éclat de la simplicité et de la pureté sans tache ; » sa conscience fidèle ne lui reproche rien ; son esprit ne cherche » que Dieu ; il n'espère qu'en Jésus-Christ ; ses désirs sont au » ciel et non pas sur la terre ; ce qui est terrestre, il le méprise » afin de mieux posséder ce qui est céleste [1]. »

Telle est l'idée que S. Augustin se fait du véritable chrétien, du chrétien digne de ce nom. S. Ambroise, S. Irénée, tous les Pères et les Docteurs ont pensé comme lui. O vous qui m'écoutez, reconnaissez-vous là vos traits ? Est-ce votre image ressemblante que S. Augustin a tracée ? Efforcez-vous de copier ce modèle ; réalisez cet idéal, car les chrétiens tels que les Pères nous les dépeignent sont précisément ceux que la bienheureuse Vierge Marie affectionne. Elle est heureuse d'accorder ses se-

1. Christianus ille est qui omnibus misericordiam facit; qui omnino non movetur injuria; qui opprimi pauperem se præsente non patitur; qui miseris subvenit: qui indigentibus succurrit; qui cum mœrentibus mœret; qui dolorem alterius sicut proprium sentit; quiad fletum alieni provocatur; cujus domus communis est; cujus janua nemini clauditur; cujus mensam pauper nullus ignorat... qui Deo diu noctuque deservit; qui ejus præcepta indesinenter meditatur; qui pauper mundo efficitur, ut Deo locuples fiat; qui inter homines habetur inglorius, ut coram Deo et angelis ejus gloriosus appareat, qui in corde suo nihil habere videtur simulatum, confictum; cujus simplex et immaculata est anima; cujus conscientia fidelis et pura est; cujus tota mens in Deo est; cujus omnis spes in Christo est; cui cælestia potius quam terrena desideria; qui humana spernit, ut possit habere divina. S. Augusr. *de vita Christ.* I.

cours à ceux dont la vie retrace celle de Jésus. Nous portons le nom du Seigneur, c'est bien ; mais ce n'est pas assez pour mériter tout l'amour de sa mère; il faut que nous lui devenions semblables. S. Jean Chrysostome nous en avertit : « Vous êtes » chrétien, vous avez reçu ce nom sacré pour imiter Jésus-» Christ et pour obéir à ses lois : » *Propterea Christianus es, ideo hoc nomen accepisti, ut Christum imiteris ejusque legibus operum exhibitione pareas* (orat. v *contra Judæos*).

L'Epoux des Cantiques nous donne cet avertissement : « Pla-» cez-moi comme un sceau sur votre cœur et sur votre bras : » *Pone me ut signaculum super cor tuum ut signaculum super brachium tuum* (Cant. viii, 6). Jésus-Christ doit être placé comme un sceau, sur notre cœur pour y imprimer l'image de ses vertus. Il doit être sur notre bras et sur notre main pour imprimer à nos œuvres l'image de ses œuvres. Celui qui ne vit pas comme Jésus-Christ n'est pas chrétien quoiqu'il en porte le nom ; il n'est qu'une contrefaçon repoussante et sacrilège de cet adorable modèle. Sur quel fondement s'appuierait-il pour attendre de la Mère du Sauveur, une protection et des faveurs extraordinaires ?

L'Arche de l'ancien Testament était un gage assuré de victoire pour les armées du peuple de Dieu, mais seulement lorsque ceux qui la portaient n'avaient aucun crime à se reprocher, et lorsque le peuple n'était souillé d'aucune iniquité publique ou cachée. Il en est ainsi de Marie. Elle seule après Dieu en sa qualité de Mère de Jésus, peut nous protéger contre toutes les adversités; mais il faut, lorsque nous l'appelons à notre aide, que notre cœur soit détaché de tout péché et de toute hypocrisie. Elle est le secours des vrais chrétiens, même s'ils sont pécheurs, mais à la condition qu'ils détesteront sincèrement leurs péchés.

Rappelons-nous donc l'admirable exhortation que S. Bernard nous adresse lorsqu'il dit : « Si le vent des tentations s'élève » contre vous ; si le torrent des tribulations cherche à vous em-» porter, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si les flots de l'or-» gueil et de l'ambition, de la médisance et de la jalousie vous » ballottent pour vous engloutir dans leurs tourbillons, regardez » l'étoile, invoquez Marie... Que son souvenir ne s'éloigne ja-» mais de votre cœur et que son nom se trouve toujours sur vos » lèvres... Mais n'oubliez pas que pour profiter du bénéfice de » sa prière, vous devez marcher sur ses traces [1]. »

1. Si insurgant venti tentationum, si incurras scopulos tribulationum, respice stellam, voca Mariam. Si jactaris superbiæ undis, si ambitionis, si detractionis, si æmulationis, respice stellam, voca Mariam.. non recedat ab ore, non recedat a corde... Et ut impetres ejus orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum. S. Bern. hom. II super *Missus est.*

Aidez-nous donc, ô Vierge Marie ; aidez-nous pour toutes choses. Nos besoins sont si grands et vous êtes si bonne !

III. — *Pourquoi l'Eglise honore particulièrement Marie sous le titre de Secours des chrétiens, ou de Notre-Dame Auxiliatrice.*

Que la bienheureuse Vierge Marie, soit la protectrice, le secours des chrétiens, et particulièrement de ceux qui travaillent à se rendre dignes du saint nom qu'ils portent, les preuves que nous en avons données suffisent pour le démontrer à ceux qui en auraient douté d'abord. Mais, parmi tous les bienfaits que le peuple chrétien reçoit de la bienheureuse Vierge, il y en a de plus éclatants, de plus généraux, qui frappent davantage l'imagination et provoquent une reconnaissance plus universelle et plus grande. Il faut compter parmi ces bienfaits extraordinaires, les victoires signalées que des généraux, fidèles serviteurs de Marie, ont quelquefois remportées, par son aide et son intercession. Ce sont ces grâces signalées, qui ont inspiré à l'Eglise la pensée de témoigner à Marie la reconnaissance du peuple chrétien, par l'institution d'une fête en l'honneur de Notre-Dame Auxiliatrice. Citons quelques-unes de ces victoires extraordinaires, dues à l'intercession de la très sainte Vierge.

Ce fut par la protection de Marie que Narsès, chef des armées de l'empereur Justinien, aussi fervent serviteur de Dieu et de Marie que vaillant général, délivra d'Italie des Goths qui s'en étaient rendus les maîtres et qui la dévastaient depuis soixante ans. Souvent, lorsqu'il fallait livrer bataille, la bienheureuse Vierge daignait lui apparaître, et les historiens de cette époque nous apprennent qu'il n'aurait jamais osé engager l'action en dehors des moments qu'elle lui avait marqués [1].

Ce fut par la protection de Marie que l'empereur Héraclius remporta sur les Perses une brillante victoire. L'année précédente, son frère Théodore avait obtenu sur les mêmes ennemis une victoire miraculeuse. Il invoqua Marie au plus fort de la mêlée, et des grêlons d'une grosseur énorme tombèrent sur les barbares et les écrasèrent en grand nombre.

Sous le même empereur, et toujours par la protection de Marie, la ville de Constantinople fut délivrée d'une manière extraordinaire ou plutôt miraculeuse, de l'immense armée de Perses qui l'assiégeait. Les ennemis tournèrent leurs armes les uns contre les autres et le général fut obligé de lever honteusement le siège, et de retourner en Perse au plus tôt, avec les quelques soldats qui lui restaient de son immense armée.

1. Voir Baron. *Annales* ad annum 553.

Ce fut Marie qui donna à Pélage, roi des Asturies, la victoire sur les Maures établis en Espagne. Pélage s'était retiré avec quelques compagnons dans une caverne. Les Goths le surent et voulurent forcer l'entrée de la caverne où il s'était caché avec ses compagnons. Mais Pélage s'était remis en toute simplicité entre les mains de Marie, lui et ses compagnons. Les efforts des Sarrasins furent vains; les traits et les pierres qu'ils lançaient retournaient avec violence contre eux. Pélage fortifié par la grâce de Dieu, profitant de la terreur qui s'était emparée des ennemis, sortit de la caverne, se mit à leur poursuite, et détruisit entièrement leur armée. On pourrait citer cent exemples semblables. Heureuses les armées dont les chefs sont dévots à Marie! heureux les soldats qui sont fidèles à aimer et à servir cette mère si tendre et si puissante! Heureux ceux qui portent toujours sur eux-mêmes quelque médaille ou quelque autre image de la Mère de Dieu!

Autrefois les Gentils avaient toujours avec eux, dans les combats, des images de leurs dieux. Cette pratique idolâtrique ne pouvait les aider en rien. Ils demandaient secours et protection à des dieux muets et incapables de leur venir en aide. Mais les chrétiens sont plus heureux; c'est à Marie qu'ils s'adressent, c'est son image qu'ils portent sur eux et qui les protège.

D'où vient donc à la bienheureuse Vierge cette sollicitude particulière qu'elle réserve aux soldats? Pourquoi est-elle la force des guerriers?

Le Verbe de Dieu, ce guerrier invincible descendu du ciel pour entrer en lice contre le démon, et incarné dans le sein de Marie, s'y revêtit de son armure. Le Psalmiste, au nom de l'humanité déchue et réduite au plus cruel esclavage, lui avait adressé cette humble supplication : « Prenez vos armes et » votre bouclier, et levez-vous pour me secourir » : *Apprehende arma et scutum, et exurge in adjutorium mihi* (Psal. xxxiv, 2). Son armure, son bouclier, c'était la nature humaine. Il l'avait revêtue dans le sein de Marie, et lorsqu'il sortit de ce tabernacle sacré, il était prêt pour le combat. Ce fut de la croix à laquelle il voulut être suspendu comme un vil malfaiteur, qu'il porta le coup décisif et mortel au tyran cruel de nos âmes. Ce fut du haut de la croix qu'il déploya toute la force de cette humanité empruntée à Marie, et sous laquelle il avait voilé sa toute-puissance divine : *Ibi abscondita est fortitudo ejus* (Habac. iii, 5). C'est Marie qui a mis le Seigneur à même de combattre, de terrasser l'ennemi des hommes, cet ennemi dont Job disait : « Il n'y a point de puissance sur la terre qui soit comparable « à la sienne : » *Non est super terram potestas quæ æquiparetur ei* (Job. xli, 24). C'est elle qui nous a procuré par lui le courage et la force de lutter victorieusement contre le démon : n'est-il

pas tout naturel qu'elle protège les combattants, et qu'ils aiment à recourir à elle? Notre vie sur la terre est un combat; Jésus-Christ est notre chef dans cette lutte de tous les jours; Marie est son aide, et les vaillants soldats de son fils, quelles que soient les batailles qu'ils aient à livrer, lui sont chers.

Heureux soldats, ceux qui savent l'invoquer et obtenir la victoire par son secours! Autrefois Léonidas à qui l'on disait : Vos ennemis sont si nombreux que leurs traits obscurciront la lumière du soleil, répondit : Tant mieux; nous combattrons plus agréablement à l'ombre. L'ombre de Marie, voilà celle qui protège efficacement les guerriers; car cette Vierge toute-puissante rend inoffensifs lorsqu'il lui plaît tous les traits de nos ennemis, par un seul acte de sa volonté.

Hélas! que reste-t-il souvent de tant de victoires éclatantes, de tant de sang généreusement répandu! Lorsque les chefs des nations n'ont pas prié, lorsque les généraux et les soldats n'ont pas appelé Marie à leur aide pour la défense d'une cause juste, encore une fois que reste-t-il? Des millions d'hommes ont péri sur les champs de bataille depuis un siècle. Plus encore, ont péri ou ont traîné une vie plus misérable que la mort elle-même, par suite des blessures reçues, et des mille calamités qui accompagnent la guerre et qui la suivent. Qu'est-il résulté de tant d'efforts et de sacrifices? Rien de grand, rien de bon pour les peuples. Guerres et victoires stériles parce que le véritable bien des peuples, qui est la gloire de Dieu et le salut des hommes, n'y était pour rien; parce que Marie n'était pas appelée à bénir ces armées, courageuses sans doute, mais trop peu chrétiennes. Oh! que la vaine auréole de gloire qui entoure certains souvenirs, est une triste compensation à tant de maux !

Au contraire, les victoires remportées grâce à Marie ont produit les fruits les plus merveilleux. Narsès, comme nous l'avons dit, prie la très sainte Vierge, et il délivre l'Italie du joug odieux que les Goths faisaient peser sur elle depuis soixante ans.

Pélage prie Marie, et sa petite armée remporte sur les Maures une victoire insigne qui, bientôt suivie de plusieurs autres non moins merveilleuses, rend la liberté à l'Espagne.

Avec l'aide de Marie, Urbain II arrache la Terre-Sainte à la domination des infidèles.

Avec l'aide de Marie, Alphonse III, roi de Castille, achève la délivrance de l'Espagne commencée par Pélage.

Avec l'aide de Marie, Simon de Monfort réduit enfin à l'obéissance les hérétiques Albigeois qui couvraient de sang et de ruines le midi de la France.

Avec l'aide de Marie, le roi Louis XIII repousse les ennemis qui avaient envahi son royaume, et, par reconnaissance, il consacre la France à la très sainte Vierge.

Mais pourquoi chercher encore d'autres exemples : Jeanne d'Arc, l'envoyée de Dieu, n'avait-elle pas écrit sur son drapeau ces deux mots : *Jesus-Maria!* Marie n'était-elle pas sa sauvegarde et sa force?

Enfin, pourquoi le pape S. Pie V a-t-il voulu que Marie fût invoquée dans les Litanies de Lorette sous le titre de Secours des Chrétiens, sinon pour glorifier Marie et lui témoigner la reconnaissance du peuple chrétien, parce qu'elle avait brisé à Lépante la puissance des Turcs qui menaçait d'anéantir la chrétienté tout entière?

Pourquoi Pie VII a-t-il institué les fêtes que nous célébrons aujourd'hui, sinon pour remercier Marie du secours apporté à l'Église dans les circonstances extrêmement graves qui ont marqué la fin du XVIII^e^ siècle et le commencement du XIX^e^?

Voilà des victoires remportées avec l'aide de Marie, et voilà des victoires qui ont été fécondes pour le bien et la grandeur des peuples.

Oh! plaise à Dieu que ceux qui conduisent les armées, que ceux qui gouvernent les peuples, aient toujours recours à Marie! Plaise à Dieu qu'ils se mettent sous la protection de cette divine reine! Que de merveilles nous verrions s'épanouir sur la terre! Quels développements immenses, la véritable civilisation, celle qui n'est pas une barbarie déguisée, celle qui procure le bien des peuples, ne prendrait-elle pas! Mais, hélas! s'il n'en est pas ainsi; si l'on peut craindre que de longtemps encore, Marie ne soit pas regardée par ceux qui gouvernent les peuples, comme leur secours et leur appui, nous qui sommes chrétiens, nous qui sommes les enfants de Marie, élevons vers elle nos mains suppliantes; conjurons-la d'avoir compassion de son peuple. Conjurons-la de venir en aide aux peuples chrétiens. *Auxilium Christianorum, ora pro nobis!* Elle écoutera nos prières, et si l'indifférence du plus grand nombre, et l'hostilité même de plusieurs, ne lui permettent pas de faire tout le bien que désirerait son cœur maternel, nos humbles supplications écarteront néanmoins de grands maux et attireront de précieuses bénédictions, pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

MARIE, SECOURS DE TOUS LES CHRÉTIENS, VIENT EN AIDE AUX PÉCHEURS EUX-MÊMES, SURTOUT A L'HEURE DE LEUR MORT [1].

Beatus venter qui te portavit.

Luc. II, 27.

Chaque jour, en récitant les Litanies de la sainte Vierge, tous les pieux fidèles adressent à la Mère de Dieu cette triple invocation : *Consolatrice des affligés, priez pour nous. Secours des chrétiens, priez pour nous. Refuge des pécheurs, priez pour nous.* Chaque jour, et plusieurs fois même dans le cours d'une journée, nous lui disons tous humblement : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.* Pourquoi ces invocations? pourquoi ces supplications répétées que la sainte Eglise met sur nos lèvres et que l'Esprit de Dieu nous inspire. Ah! c'est que nos besoins sont grands sur la terre. Une protection puissante, généreuse, incessante, nous est nécessaire, et c'est de Marie que nous attendons cette protection. Elle seule peut nous venir efficacement en aide dans tous nos besoins. Elle a reçu de Dieu la mission de veiller sur nous, comme une mère sur ses enfants, et Dieu, en nous confiant à sa tendresse maternelle, lui a donné tous les pouvoirs nécessaires pour nous secourir efficacement. La sainte Eglise le sait; voilà pourquoi elle nous invite si souvent à recourir à Marie; voilà pourquoi elle nous impose, comme un devoir, de le faire; voilà pourquoi elle institue des fêtes en son honneur; voilà pourquoi enfin nous célébrons aujourd'hui une solennité en l'honneur de Notre-Dame Auxiliatrice, de Marie secours des chrétiens.

Pour entrer dans l'esprit de la sainte Eglise, nous méditerons un moment ensemble sur ces trois vérités : 1° Marie est le secours assuré de tous les chrétiens. 2° Marie ne refuse pas son aide, même aux pauvres pécheurs. 3° Marie procure à ceux qui l'invoquent la grâce d'une bonne mort. Puisse cette tendre mère nous obtenir les grâces de l'Esprit saint, pour que ces trois vérités s'impriment fortement dans nos cœurs, et augmentent notre confiance et notre amour pour elle!

1. Voir P. Kisellius S. J. *Nili Mystici Alveus III*, p. 746, sermo *in festo Præsentationis B. V.*

I. — *Marie est le secours assuré de tous les chrétiens.*

S. Paul a dit quelque part : Si la « racine est sainte, les ra-» meaux le sont : » *Si radix sancta, et rami* (Rom. II, 16). Nous pouvons doublement appliquer cette parole à la bienheureuse Vierge Marie. Elle fut un rameau sorti d'une sainte racine. Qu'ils étaient purs aux yeux de Dieu, qu'ils étaient saints ces bienheureux époux, Joachim et Anne, que Dieu choisit pour donner le jour à sa fille bien-aimée, à la Mère de Jésus, à Marie!

Qu'elle était sainte Marie, cette racine bénie de laquelle le Saint des saints est sorti, tige merveilleuse et divine que les anges adorent, et au nom de qui tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers! Mais pourquoi rappeler aujourd'hui cette parole de S. Paul : *Si radix est sancta, et rami*? « Si la racine est sainte, les rameaux le sont aussi? » C'est que la comparaison empruntée à l'Apôtre, nous aidera à mieux comprendre comment la bienheureuse Vierge Marie est notre consolatrice, notre protectrice, notre refuge. Elle est une tige sortie d'une racine sainte. Cette tige est devenue un arbre immense; le feuillage de cet arbre nous donne un abri, et ses fruits sont un remède à tous les maux; ils procurent la vie éternelle.

Vous connaissez la vision du roi Nabuchodonosor, expliquée par le prophète Daniel. *Je voyais*, dit ce roi, *et voilà un arbre au milieu de la terre, et sa hauteur était excessive. Cet arbre était grand et fort, et sa hauteur atteignait le ciel; sa vue s'étendait jusqu'aux extrémités de toute la terre. Ses feuilles étaient très belles, et son fruit en très grande quantité, et en lui était la nourriture de tous; les animaux et les bêtes sauvages y habitaient dessous, et sur ses rameaux demeuraient les oiseaux du ciel, et de lui se nourrissait toute chair* (Dan. IV, 7, 8, 9). Cet arbre magnifique était l'image que Nabuchodonosor se faisait de lui-même et de sa puissance. Mais ne vous semble-t-il pas y reconnaître le symbole de la grandeur, de la puissance, de la miséricorde incomparable de la Mère de Dieu? C'est bien Marie dont la sublime grandeur s'élève jusqu'au ciel, ou plutôt jusqu'au plus haut des cieux, jusqu'au trône de Dieu lui-même. C'est bien Marie dont l'ombre bienfaisante se répand jusqu'aux extrémités de la terre. C'est bien Marie qui protège non seulement les âmes détachées des choses de la terre et que figurent les oiseaux du ciel, mais même les pauvres pécheurs, attachés au sol par leurs intérêts ou leurs passions, comme les animaux terrestres. Ecoutez le bienheureux Amédée expliquant ce symbole. « La verge » délicate et gracieuse sortie de la tribu de Jessé a merveilleu-» sement étendu ses rameaux; ils recouvrent la terre entière, et

» partout où sont dispersés les enfants d'Adam son ombre bien-
» faisante les protège contre la chaleur, la tempête, les orages;
» son fruit très salutaire les nourrit. O grandeur! ô gloire! ô
» magnificence de cet arbre qui ne refuse jamais ses fruits, tou-
» jours renaissants et donnant l'immortalité. Ils sont la joie du
» ciel et de la terre; ils procurent des délices qui dureront tou-
» jours [1]. »

Enfants d'Adam, que pourriez-vous craindre sous l'ombre protectrice de cet arbre? sous le manteau de la Vierge consolatrice? entre les bras de la Mère de Dieu, votre secours? à l'abri des tours et des murs de la cité de refuge? auprès de votre avocate toute-puissante? sous le bouclier de la combattante céleste que l'Ecriture proclame terrible comme une armée rangée en bataille?

Sous l'ombre de cet arbre, vous trouvez la nourriture qui vous met à l'abri des souffrances de la faim; vous jouissez d'une protection qui vous permet de mépriser toutes les attaques de vos ennemis; vous goûtez une joie qui ne permet pas au chagrin d'arriver jusqu'à vous.

Cet arbre, est-il nécessaire que je vous le montre? Encore une fois, c'est la bienheureuse Vierge Marie. C'est au pied de son autel sacré, devant son image aimée et vénérée que vous trouverez la force et la consolation. Etes-vous en proie à la maladie, au besoin, à la persécution? recourez à Marie; cherchez du secours auprès d'elle. Etes-vous accablés sous le poids de vos fautes, et bourrelés par les remords? courez à Marie, entrez dans son sanctuaire; vous y trouverez un refuge assuré, une protectrice, une avocate aussi dévouée que puissante.

Marie est la plus tendre des mères : elle a pour nous des douceurs qui nous consolent. Elle est en même temps une reine toute-puissante pour nous aider, nous procurer un refuge contre nos ennemis, nous protéger et nous défendre. Lorsque le roi Assuérus, eut ordonné, à l'instigation d'Aman, le massacre de tous les Juifs, *dans toutes les provinces, dans les villes et dans les lieux dans lesquels l'édit cruel du roi était parvenu, il y eut parmi les Juifs un grand deuil, un jeûne, des cris déchirants* (Esth. iv, 3). *Et ce jour-là fut un jour de ténèbres, de péril, de tribulation, d'angoisse, et une grande épouvante sur la terre. La nation des justes qui craignaient pour leurs propres maux se troubla et se prépara à la mort. Ils crièrent vers Dieu, et pendant qu'ils pous-*

1. Virga elegantissima, orta de tribu Jesse, ramorum suorum mirabili extensione, sese ubique terrarum expandit, ubi dispersos filios Adæ, ab æstu, a turbine, et a pluvia, umbra desiderabili protegit, et fructu saluberrimo alit. O decus! o gloria! o magnificentia hujus arboris, cujus fructu indeficienti, cujus pastu immortali, cœligenis atque terrigenis fit jugis epulatio, continua exultatio. M. Amadæus, hom. viii *de Laudibus Mariæ.*

saient des clameurs, une petite source devint un très grand fleuve et se répandit en eaux très abondantes. La lumière et le soleil parurent, et ceux qui étaient dans l'humiliation furent exaltés (Esther. xi, 8, 11). Quelle est cette petite fontaine qui devient un fleuve immense, quelle est cette lumière qui brille, ce soleil qui resplendit d'un éclat nouveau? C'est Esther sans doute, Esther que le roi Assuérus élève à la dignité de reine, Esther qui sauve son peuple. Mais Esther n'est qu'une figure.

La véritable Esther, l'épouse du grand roi, celle qui sauve son peuple, celle auprès de qui nous trouvons un refuge assuré, c'est la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu. C'est elle qui nous délivre de la mort éternelle, c'est elle qui détourne de nous le coup terrible et foudroyant de la condamnation suprême. Elle dit avec l'Epouse des Cantiques : *Ego murus et ubera mea turris :* « Je suis un mur et mes mamelles sont une tour. » Non seulement je nourris mes petits enfants, mais je les défends et les protège. Ne croyez pas qu'il me manque rien, ni pour nourrir, ni pour sauver mes enfants du péril [1]. L'enfant qui repose sur le sein de cette tendre mère, y trouve une vie heureuse et pleine de sécurité. Il est là comme dans un jardin bien clos où tout est agréable; il est là comme dans un fort imprenable qui se rit des attaques des ennemis. Nous voyons au livre des Proverbes (ix, 3) que la Sagesse divine offre à ses hôtes de s'asseoir à sa table, et leur présente à boire un vin très agréable; et en même temps elle envoie ses servantes pour les appeler à la citadelle, et sur les remparts de la cité. Qu'a de commun la coupe du festin avec la citadelle et les murs de défense? Remarquez, mes frères, qu'il est ici question de la bienheureuse Vierge, qui nous donne le lait de sa miséricorde et de sa douceur, parce qu'elle est notre consolatrice; mais en même temps, elle nous prépare la citadelle où nous serons en sûreté, parce qu'elle est pour nous un tout-puissant secours. Elle est la fontaine et elle est la pierre, fontaine mystérieuse d'où découlent des ruisseaux de lait, de miel et de vin; pierre inébranlable qui nous sert de rempart.

C'est une grande consolation pour nous au milieu des tribulations de cette vie, de savoir que nous avons en Marie un secours si puissant, une protectrice si pleine de bonté. Mais ce qui nous rassure plus encore, c'est que notre protectrice, notre consolatrice, n'ignore aucune de nos afflictions ni de nos misères. Elle connaît nos besoins; elle peut les soulager et elle le veut, parce que sa compassion maternelle l'y pousse irrésistiblement. Elle

1. Ubera mea non tantum sunt ubera, sed etiam turris, non tantum nutriendi sed et protegendi vim habent. Nullus me putet habere quo nutriam, et non habere quo muniam. Materna pietas mea quos nutrit etiam munit. Willhelmus abbas, apud *Delrium.*

est près du trône de Dieu dans le ciel. Elle voit tout dans sa lumière infinie. Les mystères insondables de l'adorable Trinité ne l'absorbent pas tellement qu'elle ne contemple en même temps les misères des hommes pour leur venir en aide [1]. Elle sait mieux que nous les dangers, les souffrances, qui nous pressent de toutes parts; elle sait ce qui est bon pour nous, et elle le demande à Jésus-Christ son Fils, qui ne peut rien refuser à sa sainte Mère.

II. — *Marie ne refuse pas son aide, même aux pauvres pécheurs.*

La bienheureuse Vierge Marie ne refuse son aide à personne, même aux pauvres pécheurs. On pourrait dire qu'elle a pour eux des attentions plus particulières, une sollicitude encore plus maternelle, comme la mère qui voit un de ses fils malade et en danger semble oublier les autres pour ne s'occuper que de lui. « Lorsque je me souviens, dit S. Anselme, que le très saint » Fils de Marie, est devenu son fils afin de guérir les hommes » de leurs péchés, selon la parole de S. Paul à Timothée : *C'est* » *une vérité certaine et digne d'être entièrement reçue, que le* » *Christ est venu en ce monde pour guérir les pécheurs*, je con- » çois une grande espérance. Je comprends en effet que Marie, » est appelée la Mère de Dieu, plus encore à cause des pécheurs » que des justes. Si donc, Marie a été élevée à la maternité » divine à cause des pécheurs, comment la gravité de mes » péchés pourrait-elle me porter à désespérer d'en obtenir le » pardon, puisqu'un si grand bien a résulté pour Marie de leur » réparation [2] ? »

Il est donc juste que la bienheureuse Vierge ressente pour les pécheurs une inclination particulière. Elle ne peut oublier qu'elle leur doit jusqu'à un certain point ses titres glorieux de Mère de

1. Astat beatissima Maria singulari merito, vultui conditoris, prece potentissima semper interpellans pro nobis. Sancta animalia Ezechielis licet ante et retro, intus et foris, atque in circuitu plena sunt oculis, labores tamen hominum et dolores, extrema pericula, incertos exitus vitæ et mala quæque humani generis, non æque ac Dei Genitrix, valent examinare, examinando cœlesti auxilio diluere et propulsare. Quo enim sublimius cor regis aspicit, eo profundius, divinæ gratia pietatis afflictorum miseret, et miseris succurrere novit. B. Amadæus, hom. viii *de B. V.*

2. Cum recogito sanctum Mariæ Filium, ob hoc ut peccatis hominum mederetur, factum esse filium ejus, juxta illud S. Pauli, I ad Timoth. cap. i, v. 5 : *Fidelis sermo, et omni acceptatione dignus, quod Christus Jesus venit in hunc mundum, peccatores salvos facere*, non nihil spei concipio. Sciens videlicet illam magis propter peccatores quam propter justos factam esse Dei Matrem. Si igitur ipsa propter peccatores facta est Dei Mater, quomodo immanitas peccatorum meorum cogere poterit desperare veniam eorum, cum tam ineffabile bonum factum sit ex ea ob curationem eorum? S. Anselm. *de Excell. Virg. Mariæ*, cap. i.

Dieu et de Reine du ciel. Il n'y a pas un pécheur, quelque coupable qu'on le suppose, qui ait à craindre que Marie le repousse. Tous peuvent éprouver combien sont miséricordieuses les entrailles de Marie, car tous ont contribué à faire descendre le Fils de Dieu dans son sein virginal.

Aussi le démon déploie-t-il toutes ses forces et toute son habileté pour éloigner le pécheur de Marie, et ne pas permettre qu'il ait recours à elle. Lorsque le cruel Aman eut obtenu du roi Assuérus la sentence qui condamnait tous les Juifs à mort, il fit en même temps publier ce décret : « Que tous sachent que « si un homme ou une femme, qui n'a pas été appelé, entre dans « le vestibule intérieur du roi, il est sans aucun délai tué sur-le-« champ : » *Omnes norint quod sive vir, sive mulier, non vocatus interius atrium regis intraverit, absque ulla cunctatione statim interficiatur* (Esther. iv, 11). Pourquoi une loi si inhumaine ? C'était une ruse suggérée par le démon à Aman, pour mieux assurer la perte de tous les Hébreux sans que personne pût intercéder en leur faveur. La reine elle-même ne pouvait le faire, et la sentence du roi devenait irrévocable [1]. Elle l'eût été en effet, et l'effroyable massacre se fût accompli, si Esther, pressée par Mardochée, n'eût bravé la mort pour se présenter devant le roi.

Nous sommes plus heureux, nous avons pour nous Marie, la reine du ciel. Son autorité auprès de Dieu est si grande que nulle puissance créée, nulle ruse du démon, nulle loi ne peut l'empêcher d'intercéder pour nous auprès de son divin Fils. Notre résistance à ses bons desseins pourrait seule y mettre un obstacle. Disons-lui donc avec S. Méthode : « Nous vous en » supplions donc, ô très sainte Mère de Dieu; ô vous dont la » bonté surpasse toute bonté, ô vous dont la grandeur surpasse » toute grandeur, ô vous qui en qualité de sa Mère, jouissez » auprès du Seigneur de la plus glorieuse liberté, souvenez-vous » de nous et ne nous oubliez jamais [2]. » Marie est libre de tout empêchement, et au-dessus de toute loi ; aucune ruse du démon ne peut la détourner d'intercéder pour nous auprès de Dieu quand il lui plaît, ni d'obtenir pour nous n'importe quelle grâce. Elle est notre secours, notre consolation, notre refuge, toujours prête à nous venir en aide, pour peu que nous élevions vers elle notre voix suppliante. « Après Dieu, dit S. Augustin, notre

1. Ex lege, diabolus, pro Aman abuti voluit, ut dum ille accusator tam familiaris regi immineret, et ad excusandum nullus aditus pateret (nec reginæ) ad exorandum nullus accessus fieret, emuncta regis sententia curreret irrevocabilis. Rupert. lib. VIII *de Victor.* cap. x.

2. Quamobrem te, o sanctissima Deipara, quæ reliquis omnibus et benignior es, te materno honore, ac cum Deo colloquendi libertate gloriosior, obnixe rogamus, ut nostri jugem ac perpetuam memoriam habere velis. S. Method. orat. in *Hypop.*

» refuge le plus assuré est la Vierge Marie notre reine, notre » sœur et la mère de Dieu lui-même. Elle ne cesse pas d'inter- » venir auprès de Dieu, en faveur des hommes [1], » et nous pouvons ajouter : elle ne le fait jamais sans succès.

Comment, en effet, la protection de la bienheureuse Vierge Marie ne serait-elle pas efficace ? Nous avons pour consolatrice, pour auxiliatrice, pour avocate, une reine, qui est la mère du roi suprême. Le Fils de Marie accueille aisément et avec plaisir, les requêtes de sa Mère. Je dirai plus, c'est pour lui une véritable jouissance d'y faire droit. Lorsque l'Epoux des Cantiques veut faire entendre à son Epouse qu'il ne pourrait lui rien refuser, il lui dit : « Vous avez blessé mon cœur : » *Vulnerasti cor meum* (Cant. iv, 9), ou plutôt selon l'interprétation des Septante : « Vous m'avez enlevé mon cœur : » *Abstulisti cor meum*, et avec mon cœur vous avez ravi toute mon affection, tout mon amour, de sorte que je ne puis rien vous refuser. Marie a blessé bien plus profondément le cœur de Jésus, ou plutôt, elle s'en est emparée bien plus complètement. Il ne peut donc rien refuser à cette tendre Mère, et il se laisse incliner par elle à la miséricorde. Rappelez-vous cette parole du prophète Isaïe : « Une » tige sortira de la racine de Jessé, et une fleur s'élévera de sa » racine : » *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet* (Isa. xi, 1). « Une tige chargée de fleurs, de fruits, » si on l'incline, incline avec elle ses fleurs ou ses fruits, dit » Richard de S. Laurent. Vous qui êtes terre, efforcez-vous » donc d'incliner vers la terre, c'est-à-dire vers vous, cette » tige mystique, par votre amour, et votre fidélité à la servir. » Ne craignez rien; elle ne manquera pas, en se penchant vers » vous, d'incliner avec elle le fruit qu'elle porte [2]. » Marie est cette tige dont la fleur ou le fruit ravissant de beauté n'est autre que Jésus. Marie daigne-t-elle s'incliner vers quelqu'un, Jésus s'incline nécessairement avec elle ; si Marie est bonne pour nous, si elle se fait notre consolatrice, notre avocate, notre secours en toute occasion, Jésus fera comme elle.

L'Epouse des Cantiques exprime la même pensée sous une autre image. Elle dit : « Je monterai sur le palmier et je m'en- » parerai de son fruit : » *Ascendam in palmam, et apprehendam fructum ejus.* Elle dit bien : *je monterai*, car il faut monter d'abord si l'on veut cueillir un fruit sur un arbre élevé. Ecoutez

1. Est quoddam singulare refugium post Deum, quod habemus reginam sororem nostram, ac Dei genitricem Virginem Mariam, quæ non cessat apud Deum pro hominibus intervenire. S. August. lib. *Cur Deus homo.*

2. Virga florida vel fructifera, si deorsum flectitur, secum inclinat florem suum vel fructum. Studeas igitur ad terram, id est ad te, qui terra es, amore et servitio flectere virgam illam, et securus esto quia secum florem suum procul dubio inclinabit. Richard. a S. Laur. *de laud. Mariæ.*

encore le pieux et savant auteur que nous venons de citer : « On » s'approche du palmier, dit-il, lorsqu'on s'approche de Marie » par la foi qui opère par la charité. Mais celui-là monte en quel- » que sorte sur le palmier qui fait des progrès dans son amour » et son service, par tous les moyens qu'il peut. Il cueille le » fruit du palmier, au moyen de l'arbre lui-même, celui qui ob- » tient du Fils le pardon, la grâce et le salut, par l'intercession » de la Mère [1]. » Ajoutons qu'il obtient aussi consolation, secours et protection : car vous êtes, ô Marie, la consolatrice des affligés, le secours des chrétiens, le refuge des pécheurs, notre mère !

Vous savez, mes frères, que N.-S. Jésus-Christ est appelé plusieurs fois dans la sainte Écriture, *la pierre*, *le rocher*. On le désigne pour plusieurs raisons sous ce symbole, mais il en est une apportée par quelques auteurs que je dois vous signaler. Jésus-Christ est la pierre ou le rocher, parce qu'il est le juge suprême, juste, rigide, sévère, dur même pour les pécheurs. Cependant nous lisons dans le Deutéronome : « Le Seigneur a » établi son peuple sur une terre élevée, pour qu'il mangeât les » fruits des champs, qu'il savourât le miel de la pierre, et l'huile » du rocher le plus dur : » *Constituit eum super excelsam terram, ut comederet fructus agrorum, et sugeret mel de petra, oleumque de saxo durissimo* (Deut. xxxii, 13). Comment la pierre peut-elle distiller le miel ? comment l'huile coulera-t-elle du rocher le plus dur ? Ou plutôt, comment Jésus-Christ, le juge sévère, sera-t-il en même temps aimable et miséricordieux ? Hugues de S. Victor répond à cette question : « La pierre et le rocher » représentent Jésus-Christ tel qu'il apparaîtra dans les nuées » du ciel, brillant de tout l'éclat de sa souveraine majesté, alors » qu'il n'y aura plus place pour la miséricorde. Mais la pierre » qui distille l'huile et le miel, c'est le même Jésus-Christ entre » les bras de sa Mère [2]. » Aussi longtemps que Marie sera notre consolatrice et notre avocate auprès du souverain juge et qu'elle intercédera pour nous, nous n'avons rien à craindre : il n'est pas pour nous un juge mais un sauveur que nous devons aimer. C'est entre les bras de Marie que nous devons le chercher, si nous voulons qu'il nous soit favorable.

Richard de S. Laurent a dit une parole, que l'on pourrait peut-être trouver un peu hardie. « Marie, assure-t-il, est une avocate si prudente, si habile, que son Fils ne peut pas con-

1. Accedit ad palmam, qui fide per dilectionem operante, propinquat ad Mariam. Sed quasi ascendit in palmam qui quomodocumque potest, proficit in amorem et servitium ejus. Fructum vero palmæ, colligit mediante palma, qui precibus Matris a Filio ejus veniam impetrat, et gratiam et salutem. Idem, *ibid.*

2. Petra et saxum Christum significant; saxum erit, cum apparebit in

damner ceux dont elle prend la défense [1]. » C'est ainsi qu'autrefois Abigaïl détourna de Nabal la colère de David, par ses paroles insinuantes. Nabal l'insensé était la figure du pécheur, et Abigaïl celle de Marie. La toute-puissance de l'intercession de Marie est telle, qu'elle ne permet pas à la juste colère de Dieu d'éclater contre ceux pour lesquels elle prie ; il semblerait que le Seigneur ne puisse faire autrement que de l'exaucer. Son autorité maternelle est telle auprès de Dieu, dit S. Germain de Constantinople, qu'elle obtient de lui un généreux pardon et des grâces abondantes, même pour les plus grands pécheurs. Il est impossible qu'elle ne soit pas exaucée ; Dieu fait tout ce que veut sa Mère. Aussi tout affligé recourt-il à Marie, tout malade s'attache à elle, tout persécuté l'oppose à ses ennemis comme un bouclier [2]. Et le saint patriarche ajoute : « Personne, ô Mère » de Dieu, n'est sauvé que par vous ; personne n'est exempt de » dangers que par vous, ô Vierge-Mère ; personne n'est racheté » que par vous, ô Mère de Dieu ; personne n'obtient miséricorde » que par vous. Qui donc, ô douce reine, défend comme vous » ses clients et les pécheurs qui l'implorent [3] ? »

III. — *Marie procure à ceux qui l'invoquent la grâce d'une bonne mort.*

Mais c'est surtout à l'heure de la mort, en ce moment suprême, dont dépend leur éternité, que la bienheureuse Vierge Marie vient en aide à ceux qui ont recours à elle, eussent-ils commis d'innombrables péchés et mérité mille fois l'éternelle damnation. Heureux ceux que Marie assiste au moment de leur mort ! heureux ceux dont elle est l'auxiliatrice et l'avocate en cet instant redoutable ! « En moi est toute la grâce de la voie, » dit-elle au livre de l'Ecclésiastique : *In me gratia omnis viæ* (Eccli. xxiv, 25). De quelle *voie*, demande Richard de S. Laurent, sinon de la

nubibus cœli, in iride Majestatis suæ, ubi nullus amplius erit locus misericordiæ. Petra vero fluens melle et oleo est in sinu Matris. Hugo Vict. serm. xxii *de pop. Domini.*

1. Tam prudens et diserta advocata est Maria, quod non potest filius vindicare in eos pro quibus ipsa allegat. Richard. a S. Laur. in lib. I *Reg.* cap. 25.

2. Maria quæ materna in Deum auctoritate pollet, etiam iis qui enormiter peccant, eximiam remissionis gratiam conciliat, non enim potest non exaudiri ; cum Deus, ut veræ et intemeratæ Matri suæ, quoad omnia, et per omnia et in omnibus morem gerat. Hinc merito afflictus quisquis ad illam confugit, infirmus tibi adhæret ; bello petitus te hostibus opponit. S. German. Constant. orat. ii *in Mariæ dormit.*

3. Nemo salvus, nisi per te, o Deipara ; nemo periculum expers, nisi per te, Virgo parens ; nemo redemptus nisi per te, Dei Mater ; nemo misericordiam consecutus, nisi per te. Quis enim peccatores et suos clientes, tantopere defendit, o Domina ? Idem, *ibid.*

voie qui conduit à la vie, qui est son Fils. A ceux qui marchent dans cette voie, Marie vient en aide au moment où ils sortent de ce monde. Elle veille sur leur âme, elle est leur soutien, leur gardienne très fidèle.

Quelques auteurs pensent que le prophète Isaïe parle de Marie, lorsqu'il dit : « La nation et le royaume qui ne te sera pas as-» sujetti périra, et ces nations réduites en servitude seront dé-» vastées : » *Gens et regnum quod non servierit tibi peribit, et gentes solitudine vastabuntur* (Isa. lx, 12). Il est certain au moins et l'on peut dire, que tout pécheur à l'agonie que la bienheureuse Vierge n'assiste pas d'une manière particulière est perdu. Privé du secours d'une telle mère, ne l'est-il pas en même temps de celui de son Fils et de toute la cour céleste? Aussi S. Ildefonse, cet illustre serviteur de Marie, nous presse-t-il de faire comme lui, de recourir à la Mère de Dieu. « Venez donc » avec moi, nous dit-il, venez à cette Vierge, de peur que sans » elle vous ne couriez à votre perte éternelle. Venez; cachons-» nous ensemble sous le voile de sa vertu pour n'être pas couverts » du lourd manteau de la confusion [1]. »

On ne peut pas bien mourir sans le secours, de Marie ; on ne peut pas obtenir de Dieu les bonnes dispositions nécessaires ; on ne peut pas résister aux attaques furieuses du démon qui veut à tout prix garder ou ressaisir sa proie, et qui poursuit les âmes de ses accusations jusqu'au tribunal du souverain juge. Mais lorsqu'on a été fidèle à invoquer Marie, lorsqu'on lui a dit mille et mille fois du plus profond de son cœur: « Priez pour nous » pauvres pécheurs à l'heure de notre mort, » lorsqu'au moins on se recommande à elle sincèrement et avec un cœur droit, ne fût-ce qu'à l'heure des derniers combats, elle vient au secours de celui qui l'invoque ; elle met en fuite la tentation, l'accusateur infernal, et elle obtient de Dieu, le salut du pauvre pécheur. Que de chrétiens, qui oublieux de leurs devoirs, avaient passé une longue vie loin de Dieu et plongés dans le péché, ont dû leur salut à Marie ! Maintenant ils sont au ciel et chacun d'eux peut dire dans l'élan de sa reconnaissance : « Si la Mère du Sei-»gneur n'était pas venue à mon aide, encore un peu, et mon âme » eût habité dans les enfers : » *Nisi quia* Mater Domini, *adjuvit me, paulo minus habitasset in inferno anima mea* (Psal. xciii, 17).

Ce n'est jamais sans une grande consolation que je relis la promesse faite à sainte Mechtilde par la bienheureuse Vierge Marie. « Tous ceux, lui dit-elle, qui m'auront servie saintement et » avec piété, je veux me trouver auprès d'eux, comme une mère » très fidèle et très bonne, quand viendra l'heure de la mort,

1. Unde jam veni mecum ad hanc virginem, ne sine hac properes ad gehennam. Veni, abscondamur sub velamento virtutis ejus, ne induaris confusione, sicut diploide. S. Ildeph. l. I *de Virginit.*

» afin de les consoler et de les protéger. » S. Nil, illustre solitaire, disait à l'un de ses frères : « Vraiment le moment de la mort » est terrible! Les Hilarions, les hommes les plus saints trem- » blent et poussent des exclamations de terreur dans ce dernier » combat : » qu'en sera-t-il donc de nous ? L'Apocalypse nous montre le dragon enflammé d'une grande colère parce qu'il n'a plus que peu de temps : *Habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet* (Apoc. xii, 12). Ah ! si du sommet de quelque haute montagne, nous pouvions voir dans l'univers entier les attaques des démons contre tant de mourants en proie aux luttes de la dernière agonie ; si nous voyions leurs efforts pour perdre ces malheureuses âmes, et l'enfer béant prêt à les engloutir : quel désir n'éprouverions-nous pas de leur venir en aide ! avec quelle ferveur ne crierions-nous pas vers Marie : Secours des chrétiens, consolatrice des affligés, venez les sauver ! Notre tour de soutenir ce combat suprême viendra aussi ; beaucoup plus tôt sans doute que nous le pensons. Soyons donc prévoyants ; assurons-nous à l'avance les secours dont nous aurons un si pressant besoin et ne cessons de redire : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous à l'heure de notre mort.*

S. Pierre Damien dit qu'il ne peut se rappeler sans un frisson d'horreur, un fait arrivé de son temps. Deux voyageurs traversaient une forêt épaisse ; soudain un affreux serpent se dresse devant eux. L'un des voyageurs, pour défendre sa vie, frappe le monstre d'un coup de hache. La blessure ne fait qu'irriter le serpent. Il enlace le malheureux, broie ses membres dans une étreinte horrible et l'entraîne dans sa caverne, tandis que l'autre voyageur impuissant à le secourir entend les cris désespérés de son compagnon qui implore son secours. Et S. Pierre Damien ajoute : « Je médite souvent sur cette pensée : Voilà l'homme et » la bête, ensemble dans la caverne, personne pour intervenir, » personne pour arracher le malheureux à son sort. »

Et vous, chrétiens auditeurs, je vous en conjure ; que cette histoire vous aide à méditer sur la mort de l'impie qui n'est pas assisté par la Mère de Dieu. Je l'avoue, je n'y puis penser sans trembler. La mort, cette fille du serpent infernal, née de lui dans le paradis terrestre, la mort se saisit souvent inopinément de l'homme, Satan est avec elle ; et ils entraînent ensemble la malheureuse âme en état de péché mortel, dans la demeure de son éternité, dans les cavernes de l'enfer. Là règnent la mort, les démons, les monstres les plus affreux, là l'homme est seul en proie à tous ces ennemis, sans protection, sans secours. O vous qui m'écoutez, voyez ce que vous devez faire : pour moi mon parti est pris : j'aimerai Marie ; je l'honorerai, je la fatiguerai s'il le faut par mes ardentes prières ; mais j'obtiendrai d'elle qu'elle me vienne en aide dans ce dernier moment, qu'elle soit

ma consolatrice, mon tout-puissant secours. Ainsi soit-il.

PLANS

I

La bienheureuse Vierge Marie est le *secours des chrétiens*. Elle leur vient en aide dans leurs besoins, quels qu'ils soient, lorsqu'ils l'implorent avec confiance et qu'ils s'efforcent de se rendre dignes de son assistance. Les maux de l'âme ne sont pas uniquement ceux qu'elle soulage, sa sollicitude s'étend jusqu'aux maux temporels, jusqu'aux souffrances du corps, jusqu'aux afflictions qu'entraînent les accidents de toute sorte et même la perte des biens de ce monde. Ne nous occupons que des maux temporels et voyons comment la bienheureuse Vierge Marie les soulage.

I. — Quelles sont les principales souffrances temporelles auxquelles l'homme est exposé?

Elles sont innombrables, mais on peut les diviser en plusieurs classes.

1° Les maux purement corporels, tels que les maladies, les accidents, la faim, la soif, les infirmités qu'amène la vieillesse, et enfin la mort. Quel triste tableau se déroule à nos yeux, lorsque nous arrêtons nos regards sur toutes ces misères, fruits amers du péché d'Adam.

2° Les maux qui viennent de la perte de nos proches, de nos amis. Le cœur de l'homme est fait pour aimer. Lorsque quelqu'un de ceux qu'on aime vient à mourir, quelle douleur ! Et s'il s'agit d'un père, d'une mère, d'un soutien de famille, d'un enfant bien-aimé, combien la douleur est plus cruelle encore !

3° Les maux qui viennent de la perte de l'honneur, des égards auxquels on a droit, des dignités. Hélas ! ces sortes de pertes sont bien cruelles aussi, plus cruelles que la mort souvent. Et cependant, qui n'est pas exposé à se voir l'objet de mesures injustes, d'outrages, d'accusations, de calomnies infâmes contre lesquelles la pureté de la conscience ne suffit pas pour nous défendre ?

4° Les maux qui viennent de la perte des richesses. Il est dur pour ceux qui ont joui des biens de ce monde de s'en voir privés, et de souffrir de l'indigence après avoir vécu à l'abri du besoin.

5° Les maux enfin que l'on se fait à soi-même, en ne pas réprimant ses défauts de caractère, en s'abandonnant à des passions, du moins à des caprices qui rendent la vie insupportable à une famille, à des amis, à des inférieurs.

On pourrait citer mille autres maux encore, mais c'est assez pour justifier le nom donné à notre vie d'ici-bas : *Une vallée de larmes*. Voilà le partage de l'homme, et si tous ne sont pas éprouvés par toutes ces misères, nul au moins n'échappe à quelques-unes d'elles.

II. — Mais Dieu nous a donné Marie pour être notre secours, notre auxiliatrice, comme nous l'appelons en cette fête.

Comment nous vient-elle en aide ?

1° Par ses exemples. Elle nous enseigne comment nous devons endurer les douleurs d'ici-bas par la manière dont elle a enduré la pauvreté, le travail, la faim, la soif, la persécution, la perte de ceux qui lui étaient chers, la trahison de ses amis, les calomnies qui attaquaient non pas elle, mais son divin Fils, ce qui était mille fois plus pénible à son cœur. C'est surtout au pied de la croix de Jésus qu'elle nous apprend à souffrir avec résignation et à sanctifier nos souffrances par une conformité parfaite à la volonté du Seigneur.

2° Elle nous aide dans nos souffrances par les grâces qu'elle nous obtient pour les bien supporter ; souvent même par le remède qu'elle y apporte.

Que de malades sont guéris par elle ! que d'affligés sont consolés ! Ne voit-on pas se dresser partout des sanctuaires où Marie se plaît à venir en aide à ceux qui l'implorent ? Elle ne recule pas, pour les soulager, devant les miracles les plus éclatants. Les boiteux marchent, les sourds entendent, les aveugles voient, et de tous ces miracles il résulte que les pauvres, ceux qui n'avaient plus rien ou presque plus rien du riche trésor de la foi sont évangélisés.

Voilà comment la bienheureuse Vierge Marie vient en aide à ceux qui l'implorent dans leurs épreuves temporelles. Voilà un des titres qu'elle a au glorieux nom de Notre-Dame Auxiliatrice sous lequel on l'honore aujourd'hui.

II

Marie est le *secours des Chrétiens* parce qu'elle les soulage dans leurs infirmités spirituelles.

I. — Les maux corporels et sensibles qui affligent la pauvre humanité ne représentent qu'une faible partie des ravages causés par le péché d'Adam chez ses malheureux descendants. Tout baptisés que nous sommes, il ne faut pas moins reconnaître que les déplorables effets du péché originel, la faiblesse du libre arbitre et l'inclination au péché règnent encore dans notre âme, que notre intelligence ne perçoit plus que difficilement la vérité et qu'elle a une tendance marquée à se replonger dans les ténèbres.

Ajoutez à ces maux les effets du péché actuel : la diminution et même l'anéantissement de la grâce de Dieu, si l'on pèche mortellement. La perte en pareil cas, de tous les mérites que l'on a pu acquérir.

Le purgatoire ou même l'enfer si l'on n'a pas fait une pénitence sincère de ses fautes.

Ajoutez tous les tourments que causent à l'âme son éloignement de Dieu, les tentations du démon, le joug des passions.

Comment échapper à tant de maux si l'on n'y est pas encore tombé ? Comment en sortir, surtout si l'on a eu le malheur d'y tomber ? Il faut recourir à Marie.

1° Elle donne la lumière et la science qui font connaître combien le péché est horrible, combien le service de Dieu est noble et avantageux.

2° Elle donne à la volonté la force nécessaire pour s'affermir dans le bien, suivre les bons conseils, rompre les relations dangereuses, supprimer les habitudes coupables, mépriser le monde et accomplir enfin généreusement et à la vue de tous, les devoirs du chrétien.

3° Elle obtient de Dieu des grâces de conversion et de persévérance dans le bien.

4° Elle fortifie contre les tentations du démon, du monde et de la chair. Elle les affaiblit, les rend plus rares et fait qu'il est aisé d'en triompher.

5° Elle donne le goût des actes de vertu, de piété, de charité envers le prochain.

6° Enfin elle procure la grâce d'une bonne mort à ceux qui l'ont fidèlement servie.

III

La bienheureuse Vierge Marie nous protège et le fait avec une sollicitude infinie :

1° Parce que nous appartenons à Jésus-Christ son Fils, qui nous a créés, qui nous a rachetés au prix de tout son sang, qui nous regarde comme ses serviteurs, ses amis, ses frères.

2° Parce que Jésus-Christ nous a donnés à elle, comme son peuple, ses sujets. Elle est la reine du ciel et de la terre. Elle est particulièrement ici-bas, la reine des chrétiens qui seuls la connaissent et lui rendent un culte d'honneur, d'obéissance et d'amour. Partout dans le monde chrétien, mille marques extérieures rendent hommage à cette royauté de Marie : les monuments, les institutions, les coutumes, etc.

3° Parce que Jésus-Christ nous a donnés à elle comme ses enfants : enfants qu'elle aime en raison même de leur faiblesse. —

Enfants qu'elle aime, parce qu'ils lui rappellent Jésus dans son enfance et au temps de sa passion. — Enfants qu'elle aime, parce qu'ils sont les membres de Jésus.

Une telle reine, une telle mère pourrait-elle négliger de venir en aide à ses sujets, aux serviteurs de son Fils, à ses propres enfants?

FETE DE NOTRE-DAME DES PRODIGES

(19 Juillet)

Dans plusieurs églises particulières, on célèbre le 9 juillet une fête en mémoire des miracles innombrables accomplis par la très sainte Vierge. Tous les sermons qui ont pour objet de faire ressortir la bonté et la puissance de Marie, sa sollicitude à nous venir en aide, conviennent parfaitement à cette fête. Nous renvoyons le lecteur aux nombreux sermons contenus dans cet ouvrage qui ont trait à ce sujet.

FÊTE DU CŒUR TRÈS PUR DE MARIE

(Le IIIe Dimanche après la Pentecôte)

PREMIER SERMON

POURQUOI ET COMMENT IL FAUT HONORER LE CŒUR TRÈS PUR ET TRÈS SAINT DE MARIE [1].

Maria conservabat omnia verba hæc in corde suo.

Luc. II, 51.

On représente quelquefois la très sainte Vierge portant sur le bras gauche le divin enfant Jésus, et tenant dans la main droite un cœur tout enflammé. Elle présente ce cœur à son bien-aimé Fils, qui agrée ce présent et étend les bras comme pour s'en emparer.

Le cœur offert ainsi, par la Vierge-Mère, au divin Enfant, n'est autre que son propre cœur. C'est le présent le plus riche, le plus pur, le plus agréable que Jésus-Christ ait jamais reçu; c'est la merveille, le chef-d'œuvre incomparable de la toute-puissance, de la sagesse et de la miséricorde de Dieu, après le cœur du Fils de Dieu lui-même, et la sainte Eglise, qui honore avec tant de pompe et de splendeur le cœur adorable de Jésus, se fait un bonheur et un devoir de rendre aussi ses hommages au cœur de Marie. Elle veut le voir honoré, célébré, aimé par le peuple fidèle. Voilà pourquoi la fête de ce jour a été instituée. Il est vrai qu'on ne la solennise pas encore dans l'Eglise tout entière, mais ceux qui ont obtenu la faveur de le faire, n'en doivent être que plus empressés à s'acquitter dignement d'un si noble devoir. Il faut que, par leur piété, par leur ardeur à honorer le cœur de Marie, ils suppléent à ce que de moins privilégiés qu'eux ne font pas; il faut que Marie ne perde rien, et que son cœur si pur et si aimant reçoive au moins d'eux tous les hommages et tout le culte qu'il mérite.

Mais avant tout, que faut-il entendre par le cœur très pur de

1. Voir Caignet, *Dominical des Pasteurs*, 8 février. La fête du *Cœur très pur*, ou du *très saint Cœur de Marie*, fut célébrée pour la première fois en 1668, par le V. Père Jean Eudes Mézeray, fondateur de la Congrégation de Jésus et Marie (les Eudistes) qui la célèbrent encore aujourd'hui à cette date, ainsi que les religieuses de Notre-Dame de Charité du Bon Pasteur. On la fixe plus généralement au IIIe dimanche après la Pentecôte ou au dimanche dans l'octave de l'Assomption, comme nous l'avons marqué ailleurs.

Marie, dont nous célébrons aujourd'hui la fête et que l'Eglise nous propose comme le digne objet de notre amour, de notre vénération?

On peut considérer le cœur de Marie, soit matériellement, soit spirituellement.

Matériellement, le cœur est cet organe qui bat dans la poitrine et fait circuler dans tous les membres la vie avec le sang. Le cœur matériel est considéré comme le siège des passions humaines, amour, haine, joie, tristesse et autres. Tel il est chez tous les hommes; tel il fut pour Marie.

Mais si nous considérons le cœur de Marie au point de vue spirituel, nous entendons par ce cœur sacré, le siège des grâces divines, le principe des opérations morales et surnaturelles exercées envers Dieu, envers le Fils de Dieu fait homme, et envers les hommes pour Dieu. Ainsi considéré, que ne mérite pas d'honneur et d'estime le très saint et très pur cœur de Marie?

Honorer le cœur de Marie, c'est donc honorer ce cœur, qui est plein de la grâce sanctifiante et des habitudes de toutes les vertus; c'est honorer le trône de Dieu, dans lequel la sainte Trinité habite d'une manière particulière; le sanctuaire où le Père céleste exerce ses sublimes opérations, où le Fils réside plus qu'en aucun autre lieu, où le Saint-Esprit opère les plus grandes merveilles de sa grâce.

Honorer le cœur de Marie, c'est honorer ce cœur en tant qu'il est le principe de toutes les opérations physiques, morales et surnaturelles, accomplies en Marie et par elle; car tout ce que Marie a fait de considérable provient de son cœur.

Son cœur est le principe de la vie qu'elle a donnée à Jésus, du lait dont elle l'a nourri, des sollicitudes et des tendresses infinies dont elle a entouré son enfance.

Son cœur est le principe des actes de son entendement, de sa mémoire, de sa volonté, de son amour, de sa joie, de sa générosité, de son esprit de sacrifice.

Son cœur est la source des opérations de sa vie mystique, de ses oraisons, de ses contemplations, de ses unions sublimes avec Dieu, qu'on ne peut expliquer qu'en disant que le cœur de Marie était tout fondu dans le cœur de Dieu, et qu'il était une fournaise ardente d'amour de Dieu pour lui-même, et des hommes pour Dieu.

Voilà, mes frères, ce qu'on appelle le saint Cœur, le Cœur très pur de Marie. Voilà ce qu'on propose à honorer, à aimer, à estimer, quand on propose d'honorer, d'estimer et d'aimer le cœur de cette auguste Vierge. Ce Cœur sacré ainsi considéré mérite-t-il notre culte et notre amour? Oui, sans doute; mais puisque la sainte Eglise nous y convie, nous allons examiner plus attentivement les fondements sur lesquels reposent les hom-

mages que nous lui rendons, et les moyens à employer pour l'honorer selon qu'il en est digne.

I. — *Fondements du culte rendu au Cœur très pur de Marie.*

Si vous voyez quelqu'un jouir de l'estime générale, vous êtes naturellement porté à l'estimer aussi : comment n'avoir pas une haute idée de ceux dont tout le monde célèbre les louanges? Et lorsque ces louanges sortent de bouches autorisées, lorsqu'elles sont données en connaissance de cause par des témoins irrécusables, connaissant bien ce dont ils parlent, et ne pouvant ni tromper, ni être trompés, ne faudrait-il pas être insensé pour refuser de s'unir à eux, et de louer ce qu'ils louent, de vénérer ce qu'ils vénèrent?

Il en est ainsi de Marie, et le premier fondement du culte que nous rendons à son cœur sacré, ce sont les grandes et nobles choses qu'en ont dites les Pères, ces témoins dont personne ne saurait récuser l'autorité.

On peut dire qu'il n'en est pas un seul parmi ces colonnes de l'Eglise, qui n'ait parlé magnifiquement du cœur de Marie, des dons naturels et des dons de la grâce qui faisaient de lui l'œuvre par excellence de Dieu, avant l'incarnation du Verbe. S. Ambroise, S. Augustin, S. Bonaventure, S. Bernard, S. Bernardin de Sienne, Richard de S. Laurent, Gerson et mille autres en ont dit des merveilles.

Qu'en ont-ils dit?

S. Jérôme considère le Cœur de Marie comme l'écho du Père éternel : *Echo Patris divini*. Nous lisons dans les Psaumes, cette parole que David prête au Père éternel : « Mon cœur a produit un bon Verbe » : *Eructavit cor meum Verbum bonum* (Psal. xliv, 1). C'est bien le Père éternel qui parle, et de qui parle-t-il? Quel est ce verbe, le Verbe bon par excellence que son cœur a produit, sinon son adorable Fils, seconde personne de la sainte Trinité? C'est le Fils de Dieu qui est ce Verbe, la bonté même, sorti de la bouche du Père, ou plutôt de son cœur : *Eructavit cor meum Verbum bonum*; c'est de la génération éternelle du Fils de Dieu, que parle le prophète. Or, ce que dit le Père éternel, Marie peut le dire comme lui. Elle est l'écho de ses paroles; par l'humilité, par la douceur, l'obéissance, la pureté incomparable et les autres vertus de son cœur, elle a engendré ce même Fils de Dieu. Elle parle après le Père éternel et comme lui; elle est véritablement son écho. Voilà une riche parole à la louange du cœur de Marie.

S. Jean Chrysostome dit de ce cœur qu'il est l'abîme des mystères, *abyssus mysteriorum*. S. Pierre Damien le nomme le trésor sacré de la plénitude de la divinité, *sacrarium plenitudi-*

nis totius divinitatis (serm. III *de Nativ. Virg.*). S. Epiphane nous représente le cœur de Marie comme le trésor de l'Eglise : *gazophylacium Ecclesiæ.* D'après S. Jean Damascène, il est l'officine de tous les biens : *officina omnium bonorum.* S. Bernardin le considère comme la fournaise de l'amour divin : *fornax divini amoris.* Mais qui pourrait prétendre rapporter tout ce que les saints ont dit à la louange de ce cœur à jamais béni[1]!

Qui pourrait ne pas aimer un cœur si parfait et digne de telles louanges? S. Bernard ne craint pas de le nommer le larron des cœurs, *raptor cordium.* Laissons-nous gagner à ses charmes; devenons ses captifs; aimons ce qui mérite à ce point d'être aimé.

Le second fondement de l'honneur, de l'amour, de la vénération qu'il faut avoir pour le cœur de la très sainte Vierge, c'est l'honneur, l'amour, la vénération qu'a eus pour lui, son divin Fils lui-même, Jésus-Christ notre Seigneur.

Voulez-vous comprendre tout d'abord jusqu'à quel point Jésus-Christ a aimé et honoré la très sainte Vierge? voyez ce qu'il a

1. Pour donner au lecteur une idée de ces louanges sans nombre qu'il est impossible de faire entrer dans le cadre étroit d'un discours, nous citerons quelques textes se rapportant à une seule des nombreuses épithètes dont le cœur de Marie est gratifié dans les écrits des Pères et des anciens auteurs ecclésiastiques.

SACRARIUM a Spiritu sancto servatum. — *S. Cyprianus* in serm. *de Nativ. Christi.*

SACRARIUM divinum. — *S. Gregor. Thaumat.* serm. III in *Annunt. B. M. V.*

SACRARIUM penetrale innocentiæ. — *S. Proclus* in orat. *de Laudibus B. V.*

SACRARIUM Spiritus Sancti. *S. Isidor. de vita et morte sanctorum.* Adde, *SS. Ildephonsum; Radulphum Ardentem; S. Petrum Damianum; S. Bernardum, S. Petrum Maurit.; Nicolaum monachum; Petrum Cellensem; Petrum Blessensem. Cæsarium. Cisterc.*; *S. Bonaventuram, S. Antoninum*, etc., etc.

SACRARIUM Dei, quia omnes thesauri sapientiæ et scientiæ in ejus utero sunt reconditi, in quo et Verbum caro factum est, in quo habitat omnis plenitudo divinitatis. S. *Ildeph.* serm. I *de Assumpt. B. M. V.*

SACRARIUM Dei animatum. *S. Joan. Damasc.* in Menæis Græc.

SACRARIUM purum Virginitatis in quo Spiritus sanctus descendens, efficit splendidum et sanctissimum tabernaculum Filii excelsi. *S. Joseph. Hymnograph.*

SACRARIUM regis cujus honor judicium, pedum cujus est scabellum, sumptæ carnis indumentum. *S. Anselmus*, in *Psalterio B. V. M.*

SACRARIUM in quo repositi fuerunt sacri libri per scientiam utriusque Testamenti : ibi sacra vestimenta, quia vestita fuit et ornata virtutibus univertis, vel quia sanctissima et mundissima humanitate vestivit Unigenitum Dei; ibi reliquiæ, scilicet beatissima membra Christi; ibi sacra vasa ministerii divini; est enim sacrarium locus templi in quo sacra reponuntur. *Richard. a S. Laur. de Laude S. S. M. V.* lib. 10.

Nous arrêtons ici ces citations que l'on pourrait beaucoup multiplier. Elles n'ont pas toutes précisément le cœur de Marie pour objet; mais elles se rapportent toutes à ce Cœur sacré, en ce sens, qu'il fut le siège des vertus de Marie, vertus qui ont attiré les privilèges incomparables dont elle fut enrichie.

daigné être pour elle. La sainte Eglise s'étonne que pour racheter les hommes, le Fils de Dieu soit descendu dans le sein d'une Vierge, et n'ait pas reculé devant un tel excès d'abaissement : *Tu ad liberandum suscepturus hominem, non horruisti virginis uterum.* Ah! c'est que le sein de Marie, ou plutôt son cœur virginal, avait su mériter toute l'estime et tout l'amour de Dieu. Non, le Verbe divin n'a pas eu horreur de descendre dans le sein de la Vierge, parce que depuis le moment même de sa conception immaculée, il habitait dans son cœur, comme dans un paradis de délices.Il attendait, avec une sorte d'impatience, que le moment marqué dans les décrets éternels fût venu de s'incarner en elle, pour la posséder et en être possédé plus parfaitement encore. Il attendait qu'elle pût enfin lui témoigner tout l'amour de son cœur, en le pressant sur son sein, en le nourrissant de son lait, en le portant entre ses bras. L'enfant peut-il recevoir les baisers, les caresses maternelles, sans aimer celle qui l'aime tant? Jésus pouvait-il ne pas aimer le cœur de Marie, dont il était si ardemment aimé, et qui méritait si parfaitement son amour? Une mère peut-elle ne pas donner à son enfant son cœur en même temps que son lait, et l'enfant peut-il ne pas puiser l'amour en même temps que la vie au sein maternel? Non, l'un est inséparable de l'autre. Marie a aimé le cœur de Jésus, et Jésus celui de Marie. Ces deux cœurs se ressemblaient trop pour ne pas s'unir ; ils parlaient trop bien le même langage pour ne pas s'entendre.

Et comme Notre-Seigneur a estimé et aimé le cœur de sa très sainte Mère, il a voulu aussi le faire aimer et estimer des autres. Il a été le premier à aimer le très saint cœur de Marie, et l'on peut dire qu'il fut le premier aussi à le faire connaître et aimer. Demandez à sainte Melchtilde, cette amante passionnée de Jésus et de Marie, qui lui a enseigné comment il fallait saluer et glorifier le cœur très pur de Marie, et elle vous apprendra que ce fut Jésus-Christ lui-même.

Un jour il lui dit : Tu salueras le cœur virginal de Marie, ma Mère, comme un océan plein de grâces célestes, et comme un trésor rempli de toutes sortes de biens pour les hommes.

Tu le salueras encore comme le plus pur qui ait jamais été, après le mien : car elle fut la première qui fit vœu de virginité.

Tu le salueras, comme le plus humble : car, par son humilité, elle m'a tiré du sein de mon Père, et elle a mérité de me concevoir dans ses chastes entrailles par la vertu du Saint-Esprit.

Tu le salueras comme le plus dévot et le plus ardent dans le désir de mon incarnation; comme le plus embrasé de l'amour de Dieu et du prochain; comme le plus sage, le plus patient, le plus fidèle, le plus consommé en toutes sortes de vertus [1].

1. *Vita S. Melchtildis*, lib. I, cap. v et xviii, etc.

Jésus-Christ est notre chef, il nous donne l'exemple; nul mieux que lui ne peut savoir ce que vaut le cœur de sa Mère et le culte dont il est digne; suivons donc ses traces; aimons et honorons le très saint cœur de Marie.

Un troisième fondement de l'amour et de la vénération pour le cœur très saint et très pur de Marie, c'est l'amour et la vénération que nous voyons qu'on a communément pour toutes les choses se rapportant à la très sainte Vierge. Ses sanctuaires sont visités par des multitudes de pieux pèlerins ; ses fêtes sont célébrées avec pompe et avec dévotion; ses statues, ses images, ses médailles, ses chapelets sont chers à toutes les âmes pieuses. Qui ne sait la vénération de l'Eglise et des fidèles pour les objets qui ont appartenu à Marie pendant sa vie mortelle, tels que le peigne, la ceinture, les cheveux, les souliers, la robe, si l'on en croit une antique tradition que l'Eglise ne rejette pas, et que les pieux fidèles acceptent avec bonheur? Or, que sont ces reliques, quelque prix que l'on y attache avec juste raison, si on les compare au cœur même de la bienheureuse Vierge? Pourquoi donc ce cœur si pur et si parfait n'aurait-il pas droit, comme elles et plus qu'elles, à tous nos hommages et à tout notre amour?

Enfin le dernier fondement sur lequel s'appuie notre culte pour le Cœur sacré de Marie, ce sont les biens et les grâces dont il est pour nous la source et le canal. Qui dira les obligations infinies que nous avons au cœur de Marie? Jésus n'est-il pas notre unique salut sur la terre? L'Apôtre n'a-t-il pas dit : « Il » n'y a pas d'autre nom par lequel nous devions être sauvés : » *Non est aliud nomen in quo oporteat nos salvos fieri* (Act. iv, 12). Or, qui nous a donné Jésus, sinon le cœur de Marie? Qui trouvons-nous toujours à la première place dans les mystères de Jésus, sinon Marie? Mystère de l'Incarnation, mystère de la nativité, mystères de la vie, mystères de la mort : Marie est partout; Marie contribue à tout; le cœur de Marie est, si l'on peut ainsi parler, la cheville ouvrière de tout.

Qu'est-ce que Marie a fait lorsque s'est accompli le mystère d'un Dieu incarné et d'un Dieu naissant sur la terre? Elle a prêté son consentement à l'incarnation; elle a fourni le plus pur de son sang pour la conception de son Fils ; elle a prêté son sein virginal pour servir de tabernacle au Fils de Dieu descendant parmi nous. Mais pour chercher jusque dans sa source l'origine de ce mystère, il faut remonter plus haut. Il faut aller jusqu'au cœur de la Vierge; car, dit S. Augustin, elle a conçu le Christ dans son cœur avant de le concevoir dans ses entrailles : *Prius concepit mente quam ventre*; et il lui aurait peu servi d'être simplement sa mère selon la chair, si le Fils de Dieu n'avait pas d'abord habité dans son âme. Richard de S. Laurent, ce pieux

et savant écrivain du treizième siècle, avait donc bien raison de dire que le cœur de Marie a été la première des créatures qui a été digne de recevoir en soi le Verbe éternel. Du cœur de Dieu, ce divin Fils est descendu dans le cœur de Marie, et dans ce cœur aimable, la miséricorde et la justice divine se sont donné le baiser de paix.

Le cœur de la très sainte Vierge a contribué de même aux mystères de la vie de Notre-Seigneur. Dans l'étable de Bethléem, au jour de la Purification, pendant la fuite en Egypte, pendant les longues années passées dans l'humble maison de Nazareth, n'était-ce pas l'amour de Marie pour son Fils, n'était-ce pas son cœur qui lui dictait toute sa conduite? N'était-ce pas dans son cœur qu'elle puisait des trésors infinis de tendresse pour ce Fils adorable, toute sa vie et tout son bonheur? C'est le cœur de Marie qui nous a donné, qui a nourri pour nous, et qui nous a conservé notre adorable Sauveur. C'est le cœur de Marie qui a préparé la victime de notre rédemption, c'est lui, pourrait-on dire, qui l'a offerte sur le Calvaire au Père éternel.

Nous savons quelle part Marie a prise à la Passion de Notre-Seigneur, et comme son cœur a été transpercé par un glaive douloureux. Le saint vieillard le lui avait prédit dès le jour où elle présenta son divin Enfant au temple de Jérusalem, selon les prescriptions de la loi : « Et un glaive de douleur transpercera votre âme, lui avait-il dit : » *Tuam ipsius animam gladius pertransibit* (Luc. II, 35). Il n'est resté aucune partie intacte dans le cœur de cette mère affligée; on pouvait lui appliquer en toute vérité cette parole de l'Ecclésiastique : « La tristesse ne fait » qu'une plaie de son cœur : » *Omnis plaga tristitia cordis ejus* (Eccli. XXV, 18); ce n'était pas uniquement un glaive, mais mille traits douloureux qui déchiraient le cœur de cette tendre mère. Elle voyait mourir au milieu des tourments les plus cruels et les plus ignominieux celui qu'elle aimait comme le meilleur, le plus beau, le plus parfait des fils; celui qu'elle adorait et qu'elle aimait comme son Dieu et son rédempteur.

Or, c'est pour nous que le cœur de Marie a été livré en proie à de telles souffrances; c'est à cause de nos péchés, c'est pour nous en délivrer, qu'elle a joint son propre martyre aux tourments endurés par son divin Fils. Elle partageait ses sentiments pour nous; elle voulait aussi partager ses souffrances, et travailler ainsi avec lui à l'œuvre de notre rédemption.

O homme! voilà quelles sont tes obligations à l'égard du cœur de Marie, voilà pourquoi tu dois le vénérer et lui donner tout ton amour. Disons, en quelques mots, comment il convient de le faire.

II. — *Pratique du culte du cœur très pur de Marie.*

Puisque le cœur très pur et très saint de la Mère de Dieu est digne de notre amour et de notre culte, il ne faut pas nous en tenir à quelques sentiments purement intérieurs de reconnaissance et de vénération; ce serait là comme une vaine fumée qui ne tarderait pas à se dissiper et à disparaître. L'amour véritable se prouve par les actes et il vit des sacrifices mêmes que l'on fait pour l'objet aimé.

Que ferons-nous donc pour témoigner notre amour au cœur de Marie? Quel culte lui rendrons-nous?

Il est une multitude de pratiques pieuses que l'on pourrait indiquer et que le désir d'être agréables à Marie, vous fera trouver de vous-mêmes, si vous les recherchez; je ne parlerai donc que de trois ou quatre, les plus accessibles à tous.

La première pratique que je vous conseille est de saluer chaque jour le cœur de Marie, pour lui témoigner votre profond respect, votre piété filiale. Mais comment saluer le cœur de Marie? Quelles paroles lui adresser? Nous avons dit tout à l'heure les pieuses salutations que N.-S. Jésus-Christ, avait enseignées lui-même à sa fidèle servante, sainte Melchtilde; vous pouvez aussi bien vous servir de la Salutation angélique, récitée plusieurs fois chaque jour, en l'honneur du cœur de Marie. Pourquoi ne pas réciter cette salutation en union avec l'Ange, pour féliciter la bienheureuse Vierge de ses joies, s'affliger avec elle de ses douleurs et se réjouir de sa gloire? Son cœur sera touché de la sollicitude avec laquelle nous nous efforcerons d'entrer ainsi dans ses propres sentiments.

Une seconde pratique sera de célébrer dévotement chaque année la fête du saint cœur de Marie, à l'époque fixée par l'Eglise.

Une troisième sera de faire de temps en temps, chaque jour même s'il est possible, quelques actes de vertu en l'honneur du cœur de Marie.

Une quatrième enfin, et la plus importante de toutes, celle que je désire par dessus tout vous voir adopter, comme fruit de ce discours, sera de travailler plus sérieusement que vous ne l'avez fait jusqu'ici à votre salut. Vous le ferez, si vous vous efforcez de rendre votre cœur semblable en tout au cœur de votre bonne et tendre Mère du ciel. Le cœur de Marie est doux et humble comme celui de Jésus : devenez doux et humbles comme Jésus et Marie. Si l'on réclamait de vous des choses extraordinaires, des vertus héroïques, le zèle et le courage des apôtres et des martyrs pour entreprendre tous les travaux, affronter tous les dangers, endurer tous les tourments, peut-être pourriez-vous

dire que de tels prodiges de vertu dépassent trop vos forces et qu'il serait téméraire à vous de les entreprendre. Mais il ne s'agit que des vertus les plus simples, les plus faciles, celles dont Jésus-Christ nous montrait le type dans ce petit enfant qu'il plaçait au milieu de ses Apôtres. « Quiconque se fait petit comme » cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des » cieux, » leur disait-il : *Quicumque ergo humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in regno cœlorum* (MATTH. XVIII, 4). S'humilier, pratiquer la douceur, imiter ainsi Jésus et Marie, sont-ce là des vertus bien difficiles, pour nous surtout qui sommes faibles, qui avons tant de besoins, qui sommes tombés bien des fois et bien profondément peut-être ? Mais n'oubliez pas que le cœur de Marie est le plus pur des cœurs après celui de Jésus. Purifiez donc votre cœur. Purifiez-le en recourant aussi souvent que vous en éprouvez le besoin, au sacrement de pénitence; purifiez-le par des examens de conscience sérieusement faits chaque jour ; purifiez-le par des actes de contrition et d'amour de Dieu ; purifiez-le par une vigilance extrême à éviter jusqu'à la moindre faute volontaire.

Voilà ce que Marie attend de vous; voilà le culte qu'elle réclame, les preuves de votre amour pour son cœur maternel que vous lui devez. Elle ne sera contente que si votre cœur est bien pur, car il sera digne alors de lui être présenté pour qu'elle-même l'offre à Dieu comme un présent infiniment agréable à sa divine majesté. Car Marie ne veut rien pour elle-même : si elle nous invite à l'honorer, à l'aimer, à nous donner entièrement à elle, c'est pour nous conduire jusqu'à Dieu et nous donner à lui.

Or, n'est-ce pas une chose étrange que la conduite de la plupart des mortels? O homme, considère ton prodigieux aveuglement! Dieu ton souverain, ton créateur, ton rédempteur, ton bienfaiteur de chaque jour et ton juge te demande instamment ton cœur. « Mon Fils, donne-moi ton cœur, » te dit-il avec une tendresse infinie : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* (PROV. XXIII, 26). Mais d'autre part le démon, la chair et le monde, te font la même demande et s'efforcent de t'attirer à eux. Eux aussi te disent: « Donne-nous ton cœur : » *Præbe cor tuum*. Donne-nous ton cœur, pour qu'il soit souillé de tous les vices; donne-nous ton cœur, pour en faire un cœur de réprouvé et de damné ! Hélas ! qui le croirait? trop souvent, le malheureux accorde au démon, à la chair et au monde, ce qu'il refuse à Notre-Seigneur. Il donne à Satan toutes ses affections, il lui soumet toutes les puissances, toutes les facultés de son âme et il ne les veut pas livrer à Jésus-Christ, son rédempteur et son maître.

Le premier archevêque de Mexico, Jean Zumaraga, prélat aussi pieux que savant, rapporte qu'avant la conversion du

Mexique à la foi, le démon qui régnait en maître dans cette contrée par le culte des idoles, y exerçait une épouvantable tyrannie. Il obligeait les habitants de cette malheureuse contrée à égorger tous les ans plus de vingt mille petits enfants de l'un et l'autre sexe. On ouvrait les entrailles de ces innocentes victimes pour en arracher le cœur que l'on faisait brûler sur des charbons ardents, en guise d'encens, dans les temples des idoles. Tel était le sacrifice qu'exigeait le démon : il lui fallait des cœurs. Ces misérables païens donnaient leurs cœurs de chair à Satan, qui, pour récompense, les entraînait dans l'enfer. Et vous, mes frères, pourriez-vous ne pas donner, je ne dis pas votre cœur de chair, que nul ne vous demande, mais les affections de votre cœur à Jésus? Pourriez-vous ne pas aimer celui qui vous promet le paradis en récompense de votre amour? Pourriez-vous ne pas détester le péché que Dieu déteste et qui vous conduirait infailliblement en enfer? Ah! lorsque le Roi des rois montrera aux chrétiens ingrats et prévaricateurs ces pauvres idolâtres et qu'il leur dira : Regardez, voilà des hommes, des pères, des mères, qui ont arraché le cœur de la poitrine de leurs propres enfants pour les immoler à Satan, et vous, vous m'avez refusé l'affection des vôtres, que répondront-ils? où se cacheront-ils? Mes frères, il faut aimer Dieu, et chacun de nous doit dire avec S. Anselme : « Seigneur, prenez si vous voulez mes biens, mes » mains, mes pieds, mes yeux, mais laissez-moi mon cœur afin » que je vous aime, car il me suffit de lui pour vous plaire : » *Aufer, Domine si velis, substantiam, manus, pedes, oculos ; solum relinque cor quo te diligam : hoc enim solo tibi placebo* (S. Anselm. *in Medit.*).

Donnez donc votre cœur à Dieu; mais ne le donnez pas enflé d'orgueil, bouffi de vanité et plein de vous-mêmes. Ne le donnez pas rempli d'impuretés et souillé du vice de la chair. Purifiez-le, ornez-le pour qu'il soit digne d'être offert au Seigneur. Pour cela, priez la sainte Vierge; demandez-lui qu'elle vous aide à faire comme il faut cette offrande; suppliez-la de préparer elle-même vos cœurs, de les dépouiller de tous leurs vices, de les orner de toutes les vertus. Qu'elle les parfume du baume de la vraie dévotion. Ainsi préparés et présentés par elle, Dieu ne les repoussera pas.

Enfin, supplions tous ensemble la très digne Mère de Dieu, qu'elle ait la bonté de nous placer dans son cœur très pur et très aimable. Ah! que nous serons bien dans ce saint asile si nous obtenons la grâce d'y entrer. Le cœur de Marie sera tout pour nous. Qui oserait nous attaquer, ou de quoi pourrions-nous manquer dans ce refuge sacré? S. Paul écrivait aux Philippiens : « Je vous désire dans le cœur de Jésus. » *Cupio vos in visceribus Christi* (Philip. I, 8), et moi formant le même vœu

pour vous j'ajoute : « Je vous désire aussi dans le cœur de Marie », car l'un est inséparable de l'autre. *Amen.*

DEUXIÈME SERMON

BONTÉ DU CŒUR DE MARIE POUR CEUX QUI L'HONORENT ET QUI L'AIMENT. MALHEUR DE CEUX QUI NE L'AIMENT PAS [1].

Ecce Filius tuus; ecce Mater tua.

JOAN. XIX, 26

Un philosophe païen, Sénèque, dont les écrits sont souvent illuminés d'un reflet de la morale chrétienne, enseigne que les parents et les enfants doivent lutter ensemble de générosité et de bons procédés. Rien, dit-il, n'honore plus un fils devant les hommes que s'il peut dire : J'ai obéi à mes parents, je leur ai cédé ; tout ce qu'ils ont ordonné, à tort ou à raison, je l'ai fait ; je me suis soumis. Sur un seul point je me suis montré intraitable ; je n'ai pas voulu faire moins pour eux qu'ils n'ont fait pour moi [2]. Voilà un genre de combat auquel je vous invite tous. Heureux les vainqueurs ! heureux aussi ceux qui seront vaincus ! Quelle joie et quel honneur pour un fils de pouvoir se dire à lui-même, car il ne serait pas permis de le dire à un autre : J'ai fait plus pour mon père qu'il n'a jamais fait pour moi ! Quelle douce jouissance pour un vieillard de pouvoir dire à son tour et répéter à tous que son fils, sur ce point, l'a emporté sur lui !

Si nous pouvons essayer d'aimer nos parents de la terre plus qu'ils ne nous aiment ; si nous devons nous efforcer de leur faire plus de bien encore qu'ils ne nous en ont fait, nous avons une Mère au ciel sur laquelle nous ne l'emporterons jamais, ni en bienfaits, ni en amour. Aimons-la, honorons-la, servons-la avec un zèle tous les jours plus ardent : elle nous aimera toujours, elle nous honorera toujours plus que nous ne l'aurons aimée et honorée ; elle nous paiera toujours au centuple par ses bienfaits renouvelés sans cesse, les quelques services que nous lui aurons rendus. Qu'ils seraient donc à plaindre ceux qui n'aimeraient pas et ne serviraient pas Marie !

1. Voir PACIUCHELLIO, *Exercitationes in Psalm.* LXXXVI, Exercit. 2, 3 et 4.

2. Nulla vi verborum, nulla ingenii facultate exprimi potest, quantum opus sit, quam laudabile, quamque nunquam a memoria hominum exiturum, posse hoc dicere : Parentibus meis parui, cessi : imperio eorum sive æquum sive iniquum fuit, submissum me præbui : ad hoc unum contumax fui, ne beneficiis vincerer. SENEC. l. III *de Beneficiis*, cap. 38.

I. — *La bienheureuse Vierge Marie aime ceux qui l'aiment.*

La réciprocité est la première loi de l'amour. Platon disait : *Magnes amoris amor* : « L'amour attire l'amour, comme l'ai- » mant attire le fer. » Si donc vous voulez être aimé, commencez par aimer vous-même. Comment donc se pourrait-il faire que Marie, dont le cœur est après celui de Jésus, le plus aimant de tous les cœurs, demeure froide et insensible à l'égard de ceux qui l'aimeraient ? Comment pourrait-elle ne pas se montrer plus tendre et plus affectionnée pour eux qu'ils ne le sont pour elle ? Ecoutez ce qu'elle dit au livre des Proverbes : *Ego diligentes me diligo, et qui mane vigilant ad me invenient me* : « J'aime ceux qui m'aiment et ceux qui dès le matin veillent » pour me chercher, me trouveront (Prov. viii, 17). » Mais qui pourra dire de combien son amour l'emporte sur le nôtre ? Le Saint-Esprit, dit S. Ildephonse l'a pénétrée tout entière comme le feu pénètre et embrase le fer dans la fournaise, de sorte qu'on ne voit plus en elle que la flamme de l'Esprit saint, on n'y sent plus que les ardeurs de son amour pour Dieu et pour les hommes [1].

On sait que d'après les lois ordinaires de la nature, les mères aiment mieux leurs enfants qu'elles n'en sont aimées : Marie est la mère et nous sommes les enfants. Ecoutez cette belle parole d'Origène : « Le fils de Marie, c'est Jésus-Christ notre Seigneur, » et avec lui quiconque est bon chrétien, car un parfait chré- » tien ne vit plus; c'est Jésus-Christ qui vit en lui et l'on peut » dire de lui à Marie : *Voilà votre fils* [2]. » D'après S. Thomas, la charité par laquelle nous aimons le prochain est la même que celle qui nous fait aimer Dieu. Qui donc pourra mesurer l'amour de Marie pour nous ? Il faudrait connaître toute l'étendue et toute l'ardeur de son amour pour Dieu lui-même.

Lorsque N.-S. Jésus-Christ éleva Pierre à la dignité de pasteur suprême de son Eglise, avant de lui confier ses brebis et ses agneaux, il lui demanda s'il l'aimait plus que tous les autres disciples : cette condition était indispensable. Aura-t-il demandé moins de sa divine Mère, pour faire d'elle la reine, la patronne, la mère de tous les fidèles ? Il mit dans son cœur tout l'amour dont un cœur humain puisse être pénétré pour qu'elle s'acquit-

1. Spiritus sanctus enim in ea superveniens, velut ignis ferrum totam decoxit, incanduit et ignivit; ita ut in ea Spiritus sancti flamma tantum videatur, nec sentiatur nisi tantum signis amoris Dei et hominis. S. Ildelph. serm. *de Assumpt.*

2. Mariæ filius est Dominus Jesus Christus, et præterea is omnis qui est perfecte Christianus : qui enim hujusmodi est, non amplius vivit ipse sed in ipso vivit Christus et ideo de eo dici potest Mariæ : Ecce filius tuus. Origen. *præfat. in Joan.*

tât dignement de ses sublimes et miséricordieuses fonctions.

Mais revenons aux paroles de Salomon. *Et qui mane vigilant ad me invenient me :* « Et ceux qui veillent pour me chercher » me trouveront. » N'oublions pas que c'est Marie qui parle. Elle nous fait une promesse : promesse magnifique, promesse assurée, qui ne manquera pas de produire son effet. Celle qui promet n'est-elle pas la plus sainte des créatures ? N'est-elle pas la toute-puissante reine du ciel et de la terre ? Et que nous promet-elle ? Que nous la trouverons si nous la cherchons avec diligence ; si le désir de la trouver est le premier qui s'offre à notre pensée : *Et qui mane vigilant ad me invenient me.* Nous la trouverons pleine de sollicitude pour nous recevoir ; pleine de générosité pour nous protéger.

Marie ne veut pas que nous ignorions son amour pour nous ; elle ne veut pas que nous ignorions sa sollicitude. Vous veillez pour elle : elle veille pour vous. Levez-vous si vous voulez au milieu de la nuit pour lui rendre vos hommages : à quelque moment que vous vous présentiez devant elle, elle est prête à vous donner audience ; à quelque moment que vous l'appeliez à votre secours, elle accourra à votre aide : ou plutôt elle n'attendra pas que vous recouriez à elle, mais elle viendra la première à vous, car c'est elle qui aime davantage.

Redoutez-vous qu'il n'en soit pas ainsi et que le secours empressé de Marie vous manque ? Écoutez ce que nous dit l'Evangile. La Mère et le Fils, Jésus et Marie, assistaient à des noces à Cana, en Galilée. *Le vin manqua et Marie dit à Jésus : Ils n'ont plus de vin.* Pourquoi donc Marie avertit-elle son Fils de cet incident sans que personne l'en ait priée ? Elle le fait par bonté, et par reconnaissance pour ceux qui l'ont invitée ; elle veut les récompenser de l'attention qu'ils ont eue pour elle, dit un Père de l'Eglise [1]. Et S. Bernard ajoute : Que de fois nous avons besoin d'avertir Marie que le vin manque ! Si nous la prions avec piété, elle le dira à son Fils, car elle est la mère de miséricorde. Elle aura compassion de nous comme des jeunes époux de Cana et elle intercédera pour nous [2]. Que dis-je ? elle n'attendra même pas nos supplications. Elle exauce les désirs de ceux qui veulent la prier même avant qu'ils l'aient fait [3].

1. Maria deprecata est filium pro deficientis vini miraculo, his qui vocaverant, gratiam volens rependere. Euthym. in hunc locum.

2. Quoties mihi necesse est exorare matrem misericordiæ, ut suggerat suo benignissimo Filio, quoniam vinum non habent? Et ipsa si pie a nobis pulsata fuerit non deerit necessitati nostræ, quoniam misericors est et Mater misericordiæ. Nam si compassa est verecundiæ illorum, a quibus fuerat invitata, multo magis compatietur nobis si pie fuerit invocata. S. Bernard. ser. II *de Dom.* 2 *p. Epiph.*

3. In cujus commemoratione (scilicet Visitationis), qui tribulati sunt Mariam implorant, quæ gaudiorum hujusmodi memor, ut sperandum est, non

Quel chrétien fidèle et vraiment dévoué à Marie n'a pas éprouvé par lui-même cette générosité de la bienheureuse Vierge? Pour n'être pas toujours éclatantes comme les grâces merveilleuses dont les livres sont remplis, les faveurs que nous recevons d'elle n'en sont pas moins précieuses. Que de fois ne nous a-t-elle pas délivrés de dangers qui mettaient en péril ou nos corps ou nos âmes! Ah! nous ne connaîtrons qu'au ciel, la grandeur et la multitude des bienfaits dont Marie nous a comblés chaque jour. Nous ne connaîtrons qu'au ciel toute l'étendue de sa maternelle sollicitude.

Tout le monde connaît la bonté avec laquelle Marie, rendit à S. Jean Damascène, la main que le sultan de Damas lui avait fait couper, à l'instigation des hérétiques; tout le monde sait les grandes victoires remportées par le peuple chrétien sur les infidèles, grâce à la protection de Marie ; tout le monde a lu dans la vie des saints, le récit des miracles et des grâces extraordinaires qu'ils ont obtenus par son intercession. Et si l'on dit que ces merveilles se sont accomplies loin de nous, il y a des siècles : que l'on se rende dans quelqu'un des sanctuaires vénérés où Marie aime encore, de nos jours, à multiplier ses faveurs les plus éclatantes. Que l'on compte si l'on peut, les ex-voto, les témoignages de reconnaissance. En quel siècle a-t-on vu plus de guérisons miraculeuses que la grotte de Lourdes en offre chaque année à notre admiration ? Et ces merveilles extérieures ne sont que peu de chose comparées aux merveilles de l'ordre de la grâce.

On lit dans les révélations de sainte Brigitte que la très sainte Vierge lui dit un jour : « S. Dominique, considéra toujours mon très cher Fils, comme son Seigneur, et moi, sa mère, il m'aima plus que son propre cœur. Lorsque le temps de sa mort approcha, mon Fils le lui fit connaître par révélation, alors il eut recours à moi, comme à sa Mère, et me dit en versant des larmes : O Marie, reine du ciel, que Dieu s'est choisie de toute éternité, pour être sa Mère au temps de son incarnation ! Vous êtes la Vierge incomparable ; vous êtes la plus digne des mères; vous êtes la Vierge toute-puissante, de laquelle la puissance elle-même a voulu naître. Écoutez donc la prière que j'ose vous adresser, parce que je sais que vous pouvez tout. Recevez mes frères que j'ai élevés, que j'ai réchauffés sous mon étroit manteau, et mettez-les à l'abri du danger sous le vôtre, qui est si large. Conduisez-les, fortifiez-les ; ne permettez pas que l'antique ennemi prévale sur eux et détruise la nouvelle vigne que la main droite de votre Fils a plantée. Toute ma sollicitude du jour et de la nuit avait mes frères pour objet. Maintenant que

solum supplicantes exaudiet, sed, sicut ex sua clementia consuevit, etiam supplicare volentium, preces prævenit. Concil. Basilense. sess. 42.

le jour de ma récompense approche, je vous les confie. Instruisez-les comme s'ils étaient vos fils ; portez-les comme si vous étiez leur mère. Ainsi parlait S. Dominique, au moment de rendre son âme à Dieu. Marie lui répondit : « O Dominique, ami vraiment cher à mon cœur, parce que vous m'avez aimée plus que vous-même, je couvrirai de mon manteau, je défendrai et je gouvernerai vos fils, et non seulement eux, mais tous ceux qui persévéreront dans la fidélité à votre règle seront sauvés. » O très bonne, ô très douce, ô très miséricordieuse Vierge Marie ! étendez plus loin encore votre maternelle protection. Quelqu'un pourrait-il mettre en vous sa confiance, quelqu'un pourrait-il vous aimer et n'être pas sauvé ?

II. — *Marie comble de biens ceux qui l'aiment et écarte d'eux les maux.*

S. Jérôme remarque que tous les psaumes de David, dont le titre contient le nom des fils de Coré, c'est-à-dire des enfants du Calvaire, des enfants de Jésus crucifié et de Marie, sont consacrés à la joie et ne contiennent rien d'attristant. Coré, Dathan et Abiron se révoltèrent contre Moïse et furent punis de Dieu. Mais les fils de Coré ne suivirent pas leur père dans sa révolte ; Dieu les bénit et la joie éternelle devint leur partage, car les fils de Coré, les enfants, du Calvaire, sont aussi les enfants de la résurrection. Origène faisait avant S. Jérôme, la même remarque et disait qu'elle n'était pas nouvelle [1]. Non, il n'y a rien de triste pour les enfants de Marie, rien de véritablement affligeant pour les fils qu'elle a enfantés sur le Calvaire. Réjouissez-vous donc vous qui lui appartenez, vous qui l'aimez comme votre Mère, vous qui la servez avec une ardente dévotion. Tressaillez d'allégresse et chantez au Seigneur un cantique de louanges ; glorifiez votre Mère et témoignez-lui toute votre reconnaissance, parce qu'elle est votre salut.

Ne vous étonnez-vous pas que le Roi-Prophète, dans un de ses psaumes, invite toute la terre à se réjouir et à servir Dieu avec allégresse : *Jubilate Deo omnis terra, servite Domino in lætitia.* (Psal. xcix, 2) ? N'y a-t-il donc pas dans le monde des méchants au milieu des bons, de l'ivraie parmi le froment, des épines parmi les lis ? Et le prophète ne dit-il pas ailleurs ; qu'il faut servir Dieu avec crainte et ne se livrer à la joie qu'en tremblant : *Servite Domino in timore, exultate ei cum tremore*

1. Observatum est a prioribus nostris, quod in Psalmis tantummodo illis qui attitulantur *filiis Chore*, in ipsis solis nil amaritudinis vel austeritatis videtur inferri : sed hoc eis quasi divino munere concessum est ut nominis eorum Psalmi semper læta quæque contineant. Origen. hom. unica *in lib. Reg.*

(Psal. II, 11)? S. Pierre Chrysologue s'étonne des paroles de David. Que veut donc de nous le prophète, dit-il, et à quoi nous invite-t-il? Qui donc peut se présenter devant Dieu sans crainte? Qui peut essayer de le tromper? qui se livrera à des transports joyeux en face de sa suprême et redoutable Majesté? Les Archanges tremblent, les Anges obéissent, les Puissances sont saisies de crainte, les vieillards du ciel se prosternent, les éléments fuient, les rochers se fendent, les montagnes s'écroulent, la terre s'ébranle: l'homme peut-il être seul exempt de frayeur? peut-il non seulement être sans crainte, mais encore transporté de joie? O prophète du Seigneur, pourquoi nous exciter à une telle présomption? Ecoutez ce qu'il ajoute : « Sachez que le » Seigneur est Dieu lui-même : » *Scitote quoniam Dominus ipse est Deus* (xci, 3). Le Seigneur est ce Dieu qui s'est fait petit dans notre propre chair; le Seigneur est ce Dieu que l'on a vu petit enfant comme nous, merveille de douceur sur les genoux de sa mère, affable et rempli d'amabilité tant qu'il a demeuré parmi nous. Voilà pourquoi, il est dit: « Entrez en sa présence » avec allégresse : » *Intrate in conspectu ejus in exultatione.* Il a caché sous des dehors semblables aux nôtres l'éclat redoutable de sa majesté divine et de sa justice ; il a voulu qu'en approchant de lui, au lieu de craindre la rigueur d'un juge, nous espérions les caresses d'un bon père. Et comment ne pas se livrer à la joie lorsqu'on trouve le meilleur des pères, au lieu du juge irrité que l'on devait attendre [1] ? Etes-vous juste ? Il vous offre la plus magnifique récompense. Etes-vous pécheur? il vous appelle pour vous donner votre pardon. Le mystère de l'Incarnation du Verbe avait été révélé au prophète ; il savait que les hommes deviendraient les enfants de Dieu et que Marie, Mère de Dieu, les adopterait aussi comme ses enfants. Pourquoi s'étonner s'il invite à la joie les enfants de Dieu, les enfants et les protégés de Marie en leur dédiant ce cantique ?

On lit dans le saint Evangile, que l'homme qui trouve un

1. Quid est quod hortatur? quod suadere nititur hic Propheta? Quis in conspectu Dei liber? Divinis in oculis quis mentitur? Quis exultans ante terrorem Majestatis supernæ? Archangeli tremunt, pavent Angeli, Potestates metuunt, in faciem cœli proruunt seniores; elementa fugiunt, solvuntur saxa, montes deliquecunt, terra tremit : et homo terræ tam intrepidus intra fit? Et adhuc consistit exultans? Unde est, quod propheta hoc nos facere sic præsumit? Unde est? Ex eo, quod sequitur : *Scitote quoniam Dominus ipse est Deus.* Quia Dominus ille Deus est, qui fuit in carne nostra; ille Dominus Deus est, qui fuit in cunabulis nostris capax, dulcis in gremio, mitis in habitu, in nostro contubernio blandus. Et ideo : *Intrate in conspectu ejus in exultatione.* Quia totum pavorem divinitatis, totum metum judicis in habitum nostrum dedit, providenti locavit aspectu, ut ingressus non pœnas judicis metuat, sed parentis præsumat amplexum. Et quomodo non exultet, qui genitorem reperit, quem timuerat cognitorem? S. Petr. Chrysolog. serm. vi.

trésor dans un champ, s'en va transporté de joie et vend tout ce qu'il a pour acheter ce champ. Et qui donc ne se réjouirait pas en trouvant Marie, dans le sein de laquelle est caché le trésor divin ? N'est-ce pas de Marie que l'ange du Seigneur a dit : *Ce qui est né en elle est de l'Esprit saint*?

La bienheureuse Mère de Dieu n'est pas seulement le champ, elle est aussi le trésor ; trésor d'un prix incomparable, trésor que les Pères ne se lassent pas d'admirer. « O sainte! plus » sainte que tous les saints, s'écrie S. André de Crète, ô trésor » sacré de toute sainteté[1]! » S. Bernard méditant sur ces paroles de l'Evangile : *L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth* (Luc. I, 26), fait cette pieuse réflexion : « Vous vous étonnez que le roi suprême honore Naza- » reth, cette humble bourgade, jusqu'à lui envoyer un ambassa- » deur, et quel ambassadeur! Ah! c'est que la pauvre petite » ville recèle un grand trésor. Ce trésor, il est caché pour les » hommes, mais non pas pour Dieu. Marie n'est-elle pas un » trésor? Partout où elle est, là est aussi le cœur de Dieu[2]. »

Ainsi donc, s'il faut en croire cet illustre docteur, S. Bernard, Marie est le trésor de Dieu, le trésor qui charme son cœur et le retient captif. Si nous le voulons, elle sera aussi notre trésor. Elle ne nous défend point d'aspirer à cette faveur; au contraire, elle nous invite, elle nous attire, elle brûle du désir de nous communiquer ses biens. Que notre cœur soit donc tout en Marie. Réjouissons-nous d'avoir trouvé un si riche trésor. Pour le posséder pleinement, quittons avec joie tout le reste, renonçons généreusement aux choses de la terre. Ah! n'hésitez pas! ne laissez pas échapper l'occasion de faire la fortune la plus magnifique : *Car elle est un trésor infini aux hommes, et ceux qui en ont usé sont devenus participants de l'amitié de Dieu, recommandables par les dons de la science*[3]. On rapporte qu'un sénateur romain appelé Nonius, possédait une pierre précieuse d'un très grand prix et d'une rare beauté. Le triumvir Antoine, homme d'une avarice extrême, et qui se croyait tout permis, voulut lui ravir ce trésor. Pour arriver à son but, il inscrivit Nonius au nombre des proscrits qu'il chassait de Rome et dont il confisquait les biens. Nonius s'enfuit, abandonnant sa patrie, ses richesses, sa famille, mais emportant avec lui sa pierre précieuse. Elle était devenue l'unique objet de son affection, tant

1. O sancta, et sanctis sanctior, et omnis sanctitatis sacratissime thesaure! Andreas Cret. Orat. II *de Dormit. Deiparæ.*

2. Miraris quod Nazareth, parva civitas, et tanti Regis nuncio illustretur, et tanto? Sed magnus latet in hac parva civitate thesaurus; latet inquam, sed homines latet, non Deum. An non thesaurus Maria? Ubicumque illa est, et cor ejus. S. Bern. serm. III *de Annunt.*

3. Infinitus enim thesaurus est hominibus quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiæ Dei, propter disciplinæ dona commendati. Sap. VII, 14.

qu'il la possédait, il croyait n'avoir rien perdu. Etait-ce faiblesse d'esprit de la part de cet homme? ou bien, ce trésor avait-il vraiment une si grande valeur? Peu importe, après tout; mais nous, nous possédons une perle d'un prix infiniment plus grand : la bienheureuse Vierge Marie, la Mère de Dieu, qui est aussi notre mère. Les âmes grandes et généreuses sont celles qui pour la posséder ne craignent pas de renoncer à tout, sont prêtes à affronter l'exil, la prison et la mort. N'avez-vous pas lu dans l'Evangile (MATTH. XIII, 45) : *Le royaume des cieux*, c'est-à-dire la véritable félicité, la joie qui n'aura pas de fin, *le royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherchait de bonnes perles. Or, une perle précieuse trouvée, il s'en alla, vendit ce qu'il avait et l'acheta* [1].

Cette perle d'une valeur incomparable est Marie. Heureux, trois fois heureux celui qui la trouve. Or, chacun de nous peut la trouver. Chacun de nous peut se la procurer. Il ne s'agit que de se mettre généreusement à l'œuvre, de pratiquer la vertu, de prier. Pourra-t-on dire que l'acheter au prix de quelques prières et de quelques bonnes œuvres, c'est l'acheter trop cher? O bonheur, ô joie ineffable! Avoir comme S. Jean, Marie pour mère, pour maîtresse, pour protectrice, pour reine, et posséder avec elle son céleste royaume!

Mon cœur est dans la joie, un délicieux parfum de consolation le pénètre lorsque j'entends la bienheureuse Vierge me dire, par la bouche du plus sage des rois : « Je marche dans les voies » de la justice, au milieu des sentiers du jugement, pour enri» chir ceux qui m'aiment et remplir leurs trésors » : *In viis justitiæ ambulo, in medio semitarum judicii ut ditem diligentes me, et thesauros eorum repleam* (PROV. VIII, 20). Je n'ignorais pas assurément que Marie suivait les voies de la justice. N'est-elle pas la toute belle, la toute pure, la tout immaculée? N'a-t-elle pas en horreur tout ce qui ressemble à l'injustice ou au crime? S. Jean Damascène ne dit-il pas que nulle souillure, nulle affection déréglée, nul défaut ne saurait l'approcher, tandis que toute vertu la charme et la réjouit [2]; elle y reconnaît quelque chose de ses propres traits? Je comprends encore qu'elle marche dans les sentiers du jugement pour adoucir les rigueurs du juste jugement. Elle est auprès du juge suprême l'avocate des hommes; elle intercède pour eux, et s'efforce de leur obtenir une sentence favorable. Mais quelles sont donc les richesses

1. Simile est regnum cœlorum homini negotiatori quærenti bonas margeritas. Inventa autem una pretiosa margarita, abiit et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. MATTH. XIII, 45.

2. Lutum omne fugit ac cœnosas affectiones aversatur, quolibet vitio offenditur; qualibet autem virtute ut peculiari sua nota lætatur et exultat. f. JOAN. DAMASC. orat. 2 *de Dormitione Dei genitricis.*

qu'elle promet à ceux qui l'aiment sans attendre qu'ils les demandent? Ah! ce ne sont pas les richesses temporelles, qui n'enrichissent pas et ne rendent pas heureux ceux qui les possèdent, mais qui plutôt les couvrent de souillures et les déchirent comme des épines. Les véritables trésors, ceux qui enrichissent l'homme, sont les trésors spirituels, ceux qu'il amasse et qu'il conserve dans son âme. Le Seigneur, ou plutôt Marie qu'il a chargée de dispenser ses faveurs, remplit l'intelligence d'une parfaite connaissance de la vérité suprême. Elle remplit le cœur d'un amour parfait pour le bien suprême. Elle y allume un désir parfait de la gloire céleste. Voilà les trésors vraiment précieux, voilà les biens qui enrichissent l'âme; la rouille ne les consume pas; les voleurs ne s'en emparent pas.

Écoutez maintenant la parole du prophète Isaïe. Comme David, il vous enseignera que la joie est le partage unique des enfants de Jésus et de Marie sur le Calvaire. Il n'y a pas pour eux de tristesse. *Elle se réjouira*, dit-il, *la terre déserte et sans chemin, et elle exultera, la solitude, et fleurira comme le lis. Germant elle germera, et elle exultera toute joyeuse et chantant des louanges. Eux-mêmes verront la gloire du Seigneur, et la majesté de notre Dieu. Fortifiez les mains languissantes, et affermissez les genoux débiles : dites aux pusillanimes : Prenez courage et ne craignez point* [1].

Qui donc le Seigneur invite-t-il à la joie par la bouche du prophète? Quelle est cette terre aride et desséchée qui va se transformer en un jardin de délices? S. Jérôme et Denis le Chartreux, que l'on a surnommé le docteur Extatique, nous disent que la terre stérile est la gentilité, abandonnée de Dieu, ignorant les voies de Dieu, marchant dans les sentiers abrupts du vice, tandis que la synagogue jouissait de la lumière et servait le Seigneur. Mais un jour vint enfin où tout changea pour les peuples gentils; ils ouvrirent les yeux à la foi, et la terre, jusque-là un véritable enfer, devint pour eux le vestibule du ciel. Pourquoi? Ah! c'est que le Verbe de Dieu avait été attiré du ciel sur la terre, par les perfections ineffables du cœur de Marie. L'humilité, l'amour, la pureté de ce cœur incomparable avaient ravi le cœur de Dieu lui-même. Il avait désiré habiter dans le sanctuaire que le sein de Marie lui offrait, sanctuaire plus digne que le ciel même, de sa divine majesté. Devenu homme, ayant un cœur d'homme, formé de la plus pure substance du cœur de Marie, il avait eu compassion des pauvres abandonnés; Marie

1. Lætabitur deserta et invia, et exultabit solitudo et florebit quasi lilium. Germinans germinabit, et exultabit lætabunda et laudans. Ipsi videbunt gloriam Domini, et decorem Dei nostri. Confortate manus dissolutas, et genua debilia roborate. Dicite, pusillanimes confortamini et nolite timere. Isa. xxxv, 1.

avait prié pour ceux qui depuis tant de siècles, vivaient et mouraient dans d'affreuses ténèbres. L'intercession de Marie avait été toute-puissante; les pauvres idolâtres éclairés des lumières de la foi étaient devenus des chrétiens fervents; Dieu habitait dans leurs cœurs.

Mais il avait fallu pour opérer cette merveille que le sang de Jésus-Christ fût versé jusqu'à la dernière goutte. Il avait fallu que le Dieu de gloire, que l'auteur de la vie, mourût crucifié entre deux voleurs, comme un vil scélérat. Le cœur de Marie avait donné ce sang qui coulait des plaies de Jésus : le cœur de Marie eut assez de courage et de générosité, il eut assez d'amour pour consentir à la mort de son Fils pour nous. Elle voyait son Jésus mourir, et elle voulait sa mort, parce qu'à ce prix seul, elle pouvait nous procurer la vie. Voilà comment Marie nous aime.

Ne craignez donc rien, ô vous qui vous efforcez de servir fidèlement cette auguste mère. Il ne peut arriver de véritable mal aux enfants que Jésus a donnés à sa Mère sur le Calvaire. Recourez à Marie et son cœur maternel changera tout en bien pour vous. Et si vous avez péché, écoutez ce que vous dit S. Bonaventure : « Voyez-vous le Seigneur, irrité contre vous à » cause de vos iniquités? Réfugiez-vous auprès de celle qui » est l'espérance des pécheurs, auprès de sa Mère. Rendez-lui » les humbles hommages qui sont dus à la Mère de Dieu; versez » des larmes et implorez son secours. N'en doutez pas, vous » obtiendrez d'elle tout ce que vous voudrez ». Et comme dit Isaïe : « Vous verrez la gloire du Seigneur, et la beauté de notre » Dieu [1] » : *Videbunt gloriam Domini, et decorem Dei nostri* (Isa. xxxv, 2).

Le Prophète nous dit encore: « Consolez-vous, consolez-vous, » mon peuple, dit votre Dieu: » *Consolamini, consolamini, populo meus, dicit Deus vester* (Isa. xl, 1). O peuple choisi de Dieu, ô vous qui croyez en Jésus-Christ; vous qui aimez et honorez sa Mère, peut-être êtes-vous plongés dans la douleur? levez les yeux; voyez briller le soleil de la miséricorde de Dieu; regardez Marie, regardez son cœur et ne craignez plus. Ah! sans doute vous ne serez pas à l'abri de toutes les tribulations de cette vie mortelle. Il faut faire pénitence; il faut gagner le ciel, et pour cela il faut porter sa croix. Mais Marie votre Mère vous apprendra comment il faut souffrir, comment il faut transformer en mérites et en joies éternelles les épreuves de cette vie. De

1. Si contra te propter tuas nequitias Dominum videris indignatum, ad spem peccatorum confugias, Matrem suam et ipsi tanquam Matri Dei reverentiam exhibebis, ac fusis lacrymis, ejus auxilium postulabis; et si perseveraveris non quiescens quod ab ea, quod volueris impetrabis. S. Bonav. *Stim. div. Am.* cap. xiii.

son cœur maternel, des grâces de consolation ineffable découleront dans votre cœur. Peut-être verserez-vous encore des larmes; mais elles seront moins amères, elles seront douces même, en se mêlant aux larmes de Marie.

Le prophète-roi, ravi d'admiration à la pensée des biens dont la bonté divine comble les justes, s'écrie : « Que le Dieu d'Israël » est bon pour ceux dont le cœur est droit : » *Quam bonus Israël Deus, his qui recto sunt corde* (Psal. cxxxiii, 1)! Mais, ô prophète du Seigneur, ceux qui pèchent, ceux dont le cœur n'est pas droit, Dieu n'aura-t-il pas aussi pour eux quelque bonté? Seront-ils rejetés sans espoir? La miséricorde n'existera-t-elle aucunement pour eux? Dieu leur a préparé un refuge. Qu'ils recourent à Marie. « Que le Dieu d'Israël est bon, s'écrie S. Bo» naventure pour ceux qui honorent sa mère et s'efforcent de » l'aimer! Elle est notre consolation, notre soutien au milieu » des travaux, des peines de cette vie. O Marie, détournez de » moi la colère de Dieu; apaisez-le par vos mérites et par vos » prières; assistez-moi lorsqu'il me jugera; prenez ma cause en » main soyez mon avocate [1]. »

N.-S. Jésus-Christ dit en parlant de ses brebis : « Elles ne » périront jamais et nul ne les ravira de ma main : » *Non peribunt in æternum et non rapiet eas quisquam de manu mea* (Joan. x, 28). Que le monde frémisse, que les tyrans sévissent, que le loup infernal tourne autour de la bergerie et cherche à la dévaster, qu'il soulève des guerres; qu'il multiplie les tentations; les brebis choisies du Seigneur ne périront pas, nulle force n'arrachera de ses mains celles que lui a données son Père, celles que sa Mère lui confie. Ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur ne seront jamais ébranlés: *Qui confidunt in Domino sicut mons Sion, non commovebitur in æternum* (Psal. cxxiv, 1). Non seulement ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur, dit S. Bonaventure, mais aussi ceux qui la mettent en sa Mère. Plus grand sera le danger, plus puissante sera la défense. Le dragon infernal aura beau déployer sa fureur parce qu'il ne lui restera que peu de temps : ceux qui mettront leur confiance dans les cœurs sacrés de Jésus et de Marie ne seront pas ébranlés et ne périront pas pour l'éternité. S. Jean rapporte dans l'Apocalypse qu'il entendit une voix du ciel lui disant : « Ecris : » Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur : » *Beati mortui qui in Domino moriuntur* (Apoc. xiv, 13). Qui sont donc ceux destinés à jouir de ce bonheur et pour qui la seconde mort,

1. Quam bonus Israel Deus, his qui colunt Matrem suam et venerantur! Ipsa enim est solatium nostrum, in laboribus subventio optima. Avertatur a me ira Dei per te; placa eum meritis et precibus tuis. In judicio pro me assiste; coram eo suscipe causam meam, et mea sis advocata. Idem. in *Psalt. B. V.*

celle qui n'est autre que la damnation éternelle n'est pas à craindre? Le docteur Séraphique nous l'apprend; ce bonheur est pour nous si nous sommes fidèles au culte de Marie. Aussi empruntant les paroles de David pour mieux exprimer sa pensée, il s'écrie : « Je me suis réjoui en vous, reine du ciel, parce que » sous votre conduite nous irons dans la maison du Seigneur : » *Lætatus sum in te, regina cœli; quia, te duce, in domum Domini ibimus* (S. Bonav. *Psal.* cxxi).

Et comment pourrait-il n'en être pas ainsi? Marie n'est-elle pas le modèle absolu, après Jésus, de toute pureté et de toute sainteté? N'est-elle pas le refuge de tous les pécheurs, le secours de tous ceux que la tentation, la persécution, l'adversité enfin sous toutes ses formes, poursuit et menace d'accabler? N'est-elle pas la reine toute-puissante du ciel, la dispensatrice très généreuse de toutes les grâces, la mère très miséricordieuse de tous les fidèles? N'est-elle pas toute douceur, toute sérénité, toute suavité non seulement pour les parfaits, mais aussi pour les pécheurs et les désespérés? Lorsqu'elle entend les supplications qu'ils poussent vers elle du fond du cœur, ne vient-elle pas aussitôt à leur aide? ne les prend-elle pas sous sa maternelle protection? ne se charge-t-elle pas de leur défense devant le souverain Juge? Elle ne méprise personne; elle ne rebute personne; elle a des consolations pour tous; elle ouvre son cœur à tous; à la moindre invocation qu'on lui adresse elle accourt. Dans son ineffable bonté, elle s'ingénie souvent à ramener à Dieu ceux qui vivent éloignés de lui; elle les attire à son culte; elle les excite avec douceur et avec force; elle les prépare à recevoir la grâce, et enfin les rend dignes d'entrer dans le royaume du ciel. Voilà quelle est Marie; voilà le cœur de Marie; voilà la protectrice, la mère, que Dieu nous a donnée!

On lit dans les œuvres de Césaire, historien très fidèle des faits accomplis de son temps, qu'il y avait autrefois aux environs de la ville de Trente, un brigand fameux par les rapines et les assassinats sans nombre qu'il avait commis. Un jour il rencontra un moine de Cîteaux. Le moine lui demanda qui il était, et le brigand ne le lui cacha pas. Le moine lui dit alors : Vos cheveux commencent à blanchir et vous ne craignez rien pour votre âme, vous ne redoutez pas les flammes de l'enfer? Le brigand répondit : Mon âme? il y a longtemps qu'elle est perdue sans ressource. Je ne m'en occupe plus. — Je veux, dit le moine, vous indiquer un moyen de salut; faites seulement ce que je vous dirai. Jeûnez un jour par semaine en l'honneur de la sainte Vierge, et ce jour-là ne nuisez à personne. Sachez que si vous vous y êtes fidèle, la sainte Vierge vous obtiendra votre grâce de son Fils. — Le brigand le promit et fut fidèle à sa promesse. Même il arriva souvent qu'il mit obstacle, le samedi, aux crimes

que voulaient commettre ses compagnons. A la fin il fut pris et condamné au dernier supplice, mais il se confessa avec la contrition la plus sincère et accepta la mort en expiation de ses crimes. Interrogé s'il avait fait quelque bien en sa vie, il dit n'avoir jamais rien fait, qu'être fidèle au jeûne que le moine lui avait conseillé. On le conduisit hors de la ville où il eut la tête tranchée, et on l'ensevelit au lieu même de son supplice. Mais la nuit qui suivit, les sentinelles virent du haut des remparts, cinq vénérables matrones, retirant le corps de la fosse, y adaptant la tête et le déposant dans un magnifique cercueil recouvert d'un voile de pourpre. Quatre de ces matrones, portèrent le cercueil jusqu'aux portes de la ville et la cinquième revêtue d'une majesté divine et portant un cierge allumé à la main, dit aux gardiens : Avertissez l'évêque de donner une sépulture honorable à mon serviteur. S'il néglige de le faire, il en portera la peine : car je suis la Mère de Dieu. Le matin venu, l'évêque averti, vint avec le clergé et une foule d'habitants de la ville. On souleva le voile de pourpre, on vit la tête du décapité réunie à son corps, et le voile de pourpre d'un admirable tissu, que l'art humain ne saurait égaler, acheva de convaincre tous les témoins que le voleur était devenu un martyr. On l'ensevelit donc avec de grands honneurs, au lieu désigné par la très sainte Vierge.

Voilà comment Marie se plaît à récompenser jusqu'aux moindres actes de vertu faits par amour pour elle.

Allons donc à Marie; allons à son cœur très pur et très sacré. Si elle est généreuse à ce point, même pour ceux dont la vie tout entière s'est passée dans le crime, que ne fera-t-elle pas pour ses enfants, pour ceux qui auront mis tous leurs soins à l'honorer, pour ceux qui l'auront aimée et qui se seront efforcés de rendre leurs cœurs semblables à son cœur? Allons à Marie, et secourus, soutenus par elle, nous arriverons aisément au royaume de son Fils où elle nous réserve une place. **Ainsi soit-il.**

PLANS

I

En instituant la Fête du Cœur très pur de Marie, la sainte Eglise a voulu nous faire mieux connaître combien ce cœur sacré est saint aux yeux de Dieu.

Elle a voulu nous rappeler combien il mérite nos hommages.

Elle a voulu nous inviter à nous rendre conformes à lui.

I. — Combien le cœur sacré de Marie est pur aux yeux de Dieu.

1° Il n'a été souillé par aucune trace du péché originel.

2° Il n'y eut jamais en lui la moindre tache de péché actuel, ni même d'imperfection.

3° Sa pureté a grandi tous les jours de son existence, par le soin extrême avec lequel elle veillait non pas seulement à éviter toute faute, mais à se rendre de plus en plus semblable à Dieu par la pratique de toutes les vertus.

II. — Combien le cœur de Marie mérite nos hommages.

1° Il les mérite parce que c'est le cœur de la plus parfaite de toutes les créatures; le cœur de celle que Dieu a jugée digne d'être la Mère de son Fils.

2° Parce que c'est le cœur de notre insigne bienfaitrice, le cœur de celle qui nous a donné Jésus, et par qui toutes les grâces méritées pour nous par le Seigneur arrivent jusqu'à nous.

3° Parce que c'est le cœur de notre Mère, qui nous a été donnée pour telle par Jésus-Christ sur la croix, et qui s'acquitte avec une merveilleuse tendresse de son office de mère à notre endroit.

III. — Combien il nous importe de nous rendre semblables à lui.

1° Par l'imitation de sa pureté.

2° Par l'imitation de sa douceur.

3. Par l'imitation de son humilité et de toutes ses vertus.

II

Nous devons prier le cœur de Marie :

1° Avec *un grand respect*, car c'est le cœur de la Fille bien-aimée du Père, de la Mère du Verbe incarné, de l'Epouse du Saint-Esprit.

2° Avec *une grande confiance*, car Marie est toute-puissante auprès de Dieu. Elle entend nos prières, elle veut nous exaucer et elle peut le faire.

3° Avec *un grand abandon* à sa volonté maternelle, car souvent nous ne savons pas ce que nous devons demander. Marie au contraire sait ce qui est bon pour nous. Elle sait dans quelle mesure il est bon. Elle sait le temps le plus favorable pour nous le donner.

III

Nous devons imiter le cœur de Marie et travailler de tout notre cœur à nous rendre conformes à cet admirable modèle, parce que :

1° Nous ne pourrions trouver un modèle plus parfait. Il est

la reproduction du cœur de Jésus, mais plus accessible en quelque sorte à notre imitation, parce que Marie, malgré sa perfection incomparable, est une pure créature comme nous.

2° Nous ne pourrions trouver, après le cœur de Jésus, un modèle qui nous soit plus cher ni auquel nous devions tenir plus à ressembler, car c'est le cœur de notre mère, de la plus tendre des mères, que Dieu a choisie pour être la mère de son Fils, et qui nous aime comme elle a aimé Jésus sur la terre. Nous sommes pour elle d'autres Jésus! Oh! combien elle jouit de voir que nous cherchons à lui ressembler par le cœur!

3° Nous ne pouvons rien faire qui nous soit plus utile que de former notre cœur sur cet admirable modèle, car plus nous en approcherons, plus nous deviendrons chers au Père éternel, au Verbe divin et au Saint-Esprit. Plus par conséquent nous nous préparerons de bonheur et de gloire pour l'éternité.

FETE DE NOTRE-DAME DES NEIGES

(5 Août)

PREMIER SERMON

SANCTUAIRES ÉRIGÉS EN L'HONNEUR DE LA MÈRE DE DIEU. CE QU'ILS DEMANDENT DE NOUS [1].

Sapientia ædificavit sibi domum.

PROV. IX, 1.

La bienheureuse Vierge Marie, pendant les années qu'elle vécut sur la terre, n'habita jamais les demeures et les palais des grands. Reine des anges et des hommes, Mère du Fils de Dieu à qui tout appartient, c'est à peine si elle peut offrir à son divin Fils l'abri d'une humble étable au jour de sa naissance. Qu'elle était pauvre la grotte de Bethléem où s'accomplit le plus touchant, le plus consolant des mystères. Bientôt Marie n'a plus même ce refuge pour l'offrir à Jésus. Il faut fuir en Egypte pour échapper à la colère d'Hérode: il faut se réfugier la nuit dans le creux de quelque rocher, au milieu du désert, ou attendre au pied d'un arbre solitaire le retour de la lumière. En Egypte on voit encore les traces de l'humble réduit que la sainte famille habita. Et de retour à Nazareth, après de longues années d'absence, comme l'humble maison de Marie et de Joseph avait dû souffrir? Joseph, l'habile ouvrier, sut la rendre habitable sans doute : mais qu'était-ce qu'une telle demeure pour la Mère de Dieu, la Reine du ciel et de la terre ? Qu'était-ce pour Jésus ?

Le Fils de Dieu, venu sur la terre pour nous enseigner par ses exemples le chemin qui mène à la vie, avant de nous racheter en mourant pour nous sur la croix, voulait nous donner l'exemple du détachement, du mépris des richesses et des commodités de ce monde. Il voulait vivre pauvre et sa Mère était heureuse d'être pauvre avec lui et comme lui. Mais aujourd'hui que notre adorable Sauveur règne au ciel, dans tout l'éclat de sa gloire infinie, aujourd'hui que Marie est au ciel assise sur un trône à la droite de son Fils, au-dessus de tous les cœurs des Anges, au-dessus des chérubins et des séraphins, il n'en est plus de même. Jésus aime à voir honorer sa mère sur la terre ; il aime

1. Voir LANGLEZ, l'*École de la Vierge Marie*, p. 282. Voir aussi la *Somme des Grandeurs de Marie*, tome IV, p. 140 et 283.

à voir ériger de riches sanctuaires sous son invocation. Marie aime à son tour que Jésus, dans l'Eucharistie, ait une demeure moins indigne de sa suprême majesté. Elle aime que ses enfants adoptifs, ceux que Jésus lui a donnés et qui lui sont si chers, trouvent dans la maison de leur mère du ciel, ce qui leur manque souvent chez eux, que cette maison soit belle et qu'elle élève autant qu'il est possible leurs pensées et leurs désirs vers les splendeurs du ciel qui les attendent.

Voilà les graves pensées que doit nous inspirer la fête de ce jour. Pour les imprimer plus fortement dans nos cœurs, voyons comment la bienheureuse Vierge Marie a favorisé de tout temps l'érection de sanctuaires en son honneur et quels sont nos devoirs à l'égard des églises et des chapelles consacrées à la très sainte Vierge.

I. — *Marie favorise l'érection de sanctuaires en son honneur.*

On peut dire que l'un des premiers actes de culte que les chrétiens ont rendus à Marie, fut de lui élever des sanctuaires et des autels. Si nous en croyons les anciens auteurs et les traditions les plus autorisées, les successeurs des disciples d'Elie, qui demeuraient sur la montagne du Calvaire furent les premiers à construire une chapelle dans laquelle ils aimaient à glorifier Dieu de ce qu'il avait fait pour la bienheureuse Vierge et à méditer sur ses glorieux mystères.

D'après Carthagène, écrivain d'un grand savoir et d'une grande piété, S. Pierre, S. Jacques, S. Jean l'Evangéliste, plusieurs autres apôtres et leurs disciples immédiats auraient élevé des chapelles en l'honneur de Marie.

On retrouve sa sainte image dans les catacombes où s'assemblaient les chrétiens des premiers siècles pour prier, offrir le divin sacrifice et se préparer eux-mêmes au sacrifice du martyre.

Lorsque le grand Constantin eut donné la paix et la liberté à l'Eglise en recevant lui-même le saint baptême, on vit bientôt des temples s'élever de toutes parts en l'honneur de la très sainte Vierge. Lui-même en fit construire un magnifique à Constantinople devenu le siège de son empire, parce que ce grand prince avait compris qu'il fallait laisser Rome au successeur de S. Pierre et que la puissance et la majesté royales étaient de trop à côté de la puissance et de la majesté surnaturelles du vicaire de Jésus-Christ. Sa mère, sainte Hélène, en éleva plusieurs: une à Nazareth, au lieu où s'était accompli le mystère de l'Incarnation, une autre à Bethléem où Marie avait donné le jour au divin enfant, une autre encore à Gethsémani, au lieu où se trouvait le tombeau de la très sainte Vierge.

La pieuse et grande impératrice Pulchérie suivit de si beaux exemples et dépensa des sommes considérables à construire trois magnifiques églises, pour y déposer les reliques insignes de la très sainte Vierge, qu'elle avait pu recueillir.

Charlemagne et tous les rois chrétiens de France, d'Espagne et des autres contrées marchèrent dans cette voie, et quand, au moyen-âge, la foi de nos pères éleva les magnifiques monuments qui après six siècles et plus, ravissent encore d'admiration, même les ennemis de Dieu, presque toujours ce fut sous l'invocation de Marie qu'ils consacrèrent à Dieu ces inimitables édifices.

Mais pourquoi remonter si haut dans le cours des siècles ? Ne voyons-nous pas s'élever partout dans notre siècle d'incrédulité des sanctuaires, d'humbles chapelles, ou de magnifiques basiliques en l'honneur de la très sainte Vierge. Qui inspire à tant de saints prêtres le zèle nécessaire pour affronter mille difficultés que la prudence humaine regarde comme insurmontables ? Qui donne aux pieux fidèles la générosité, mère de tant de sacrifices et instrument de tant de merveilles ? N'est-ce pas la bienheureuse Vierge Marie ? ou plutôt n'est-ce pas N.-S. Jésus-Christ lui-même, qui veut voir les chrétiens honorer sa Mère. Marie désire procurer à Jésus des temples, des demeures sur la terre qui ne soient pas trop indignes de sa divine Majesté et Jésus veut que Marie, sa Mère, ait aussi des maisons moins indignes de la reine du ciel que n'était l'étable de Bethléem.

En vain les hérétiques, instruments du démon, ont-ils combattu dans tous les siècles avec fureur les hommages rendus à Marie, en vain par une ruse hypocrite ont-ils essayé de faire croire que l'honneur rendu à la mère nuisait à celui que l'on rend à son Fils; la sainte Eglise, éclairée de l'Esprit de Dieu, n'a pas laissé prévaloir les ténèbres et le peuple chrétien, poussé par cet instinct divin qui provient de la grâce, a toujours aimé les sanctuaires de Marie et les a multipliés partout avec zèle et avec bonheur.

Mais à côté de ces églises élevées par la piété des grands ou des humbles fidèles, il en est quelques-unes particulièrement favorisées par la très sainte Vierge, quelques-unes qu'elle a daigné demander elle-même, dont elle a marqué le lieu et indiqué le plan. Telle est celle dont nous célébrons aujourd'hui la fête de la dédicace sous le vocable de Notre-Dame-des-Neiges ou de Sainte-Marie-Majeure.

Il y avait à Rome un vénérable vieillard d'illustre famille, nommé Jean, qui servait Dieu fidèlement de concert avec sa pieuse épouse. Pendant bien des années, ils avaient demandé au Seigneur la grâce de se voir revivre au moins dans un enfant ; mais tels n'étaient pas les desseins de la Providence et ils du-

rent renoncer enfin à ce doux espoir. Que faire des grandes richesses qu'ils possédaient? Sans doute une importante partie reviendrait aux pauvres, mais ils aimaient la très sainte Vierge et ils avaient conçu la pensée, le pieux désir de l'instituer leur héritière. Ils la prièrent donc, avec simplicité et confiance, de leur faire connaître la manière dont il lui serait le plus agréable d'hériter de leurs biens. La bienheureuse Mère de Dieu daigna leur apparaître pendant leur sommeil. Elle leur dit qu'elle acceptait leur offrande et qu'elle désirait qu'ils fissent élever une église en son honneur, sur le mont Esquilin, au lieu qu'ils trouveraient le matin couvert de neige. A leur réveil, les pieux époux se communiquèrent la révélation qu'ils avaient eue en même temps tous les deux. Ils allèrent au mont Esquilin qu'ils trouvèrent en partie couvert de neige, quoique les chaleurs fussent alors extrêmes. Le pape de ce temps-là, aussitôt averti, y vint à son tour. L'Eglise fut élevée aux frais des pieux époux et depuis quinze siècles la bienheureuse Vierge Marie y reçoit les hommages de ses enfants accourus de l'univers entier.

Si la sainte Eglise célèbre par une fête particulière la dédicace du sanctuaire de Notre-Dame-des-Neiges, ce n'est pas que ce soit le seul ainsi élevé sur la demande et les indications de la très sainte Vierge. A l'origine des anciens pèlerinages, on retrouve presque toujours le souvenir d'une intervention particulière de Marie, témoignant par un fait miraculeux qu'elle a choisi tel lieu plutôt que tel autre, pour y être honorée. Souvent ce sont de simples brebis qui, par une insistance particulière à gratter la terre, déterminent ceux qui les gardent à creuser en un endroit où ils trouvent une statue de Marie dont l'attouchement opère des miracles, et que l'on essaie en vain de transporter en un autre lieu que celui choisi par la très sainte Vierge. D'autres fois, c'est encore la neige qui en plein été recouvre un espace où un cerf vient tracer le plan de l'église que l'on veut bâtir. D'autres fois c'est une colombe qui s'acquitte de la même mission.

Un jour un ange avertit sainte Elisabeth de Thuringe de se transporter en Brabant, et la conduisit au lieu que Marie avait choisi pour qu'elle y élevât un sanctuaire. Là était un vaste champ de lin en fleurs. En une nuit le lin mûrit et fut prêt pour la récolte au lieu précis où l'église devait être construite. En même temps, Jean, duc de Brabant, vit un filet de soie étendu sur ce champ par les anges pour marquer la forme et l'étendue du futur édifice[1].

Souvent la bienheureuse Vierge Marie, non contente de se servir du ministère des anges, a montré elle-même à ses serviteurs

1. *Brabantia Mariana*, lib. I, cap. 10, lib. II, cap. 15.

les lieux où ils devraient élever des églises en son honneur. Sans rechercher les exemples anciens dont les vies des saints sont remplies, n'avons-nous pas vu de nos jours la très sainte Mère de Dieu, apparaître à Lourdes, à une humble enfant, et exprimer la volonté qu'on lui bâtît une église au lieu où elle daignait se montrer, afin que les pèlerins y accourussent en foule. Les pèlerins sont venus; l'église, magnifique basilique, est élevée; les miracles se multiplient et la bienheureuse Vierge est glorifiée au milieu de ses enfants.

Marie n'ignore pas que souvent ses plus fidèles serviteurs se recrutent parmi les pauvres et qu'un beau monument, une église digne de lui être consacrée, ne se construit pas sans de grosses dépenses. Aussi vient-elle en aide et procure-t-elle des ressources à ceux qui entreprennent de lui élever des églises. Elle a mille moyens à sa disposition. Quelquefois ce sont des miracles. Le plus souvent elle touche le cœur de personnes généreuses. Elle inspire aux riches de donner selon leurs richesses ; elle inspire aux pauvres une générosité qui va parfois jusqu'à l'héroïsme; elle suggère aux prêtres zélés qui se mettent à la tête d'une telle œuvre, mille industries pieuses dont les succès dépassent toute espérance et, contre toute prévision de la sagesse humaine, les ressources abondent et le monument s'élève[1].

Voilà ce que fait la bienheureuse Vierge Marie; voilà comment elle nous manifeste combien il lui est agréable d'avoir au milieu de nous sa demeure, pour y habiter en quelque manière avec son divin Fils. Puisque Jésus-Christ veut rester parmi nous, Marie tient encore à ce qu'il soit chez elle, dans sa maison, comme autrefois à Nazareth, et plus les églises édifiées en son honneur, pour que Jésus y reçoive l'hospitalité, sont nombreuses et belles, plus aussi elle est satisfaite.

Mais quels sont nos devoirs à l'égard des églises consacrées à Marie?

II. — *Devoirs des fidèles à l'égard des sanctuaires dédiés à Marie.*

Nous sommes heureux vraiment, mes frères, de vivre dans un siècle où la dévotion envers la très sainte Vierge retrouve un élan qu'elle n'avait pas connu depuis longtemps. Le protestantisme d'abord, puis l'odieux jansénisme, avec ses apparences feintes d'austère vertu, avaient glacé beaucoup de cœurs. Marie

1. Au moment où nous écrivons, nous avons sous les yeux un magnifique exemple de ce que peuvent les industries d'un prêtre zélé secondé par Marie. A Albert, au diocèse d'Amiens, l'église de Notre-Dame de Brebières s'achève. Elle aura coûté plus de deux millions fournis en peu d'années, jusqu'au dernier centime, par la piété des fidèles dévoués à la très sainte Vierge.

n'était plus ni assez connue, ni assez aimée. Elle a fait tant de prodiges en notre faveur; elle a si bien inspiré les grands et immortels pontifes Pie IX et Léon XIII, que la ferveur des siècles de foi s'est réveillée dans beaucoup de cœurs et que jamais on n'a vu s'élever de plus nombreux et de plus magnifiques monuments qu'aujourd'hui en l'honneur de cette auguste Vierge. Mais il ne suffit pas d'admirer ce que fait la piété des serviteurs de Marie : comme eux, il faut contribuer autant que nous le pouvons à l'érection de ces monuments sacrés, comme eux, il faut nous intéresser à leur ornementation matérielle ; mais plus encore à leur décor spirituel, car c'est lui surtout qui est agréable à la très sainte Vierge.

Peut-être m'objecterez-vous d'abord que vous êtes pauvres, ou que mille autres bonnes œuvres, plus pressantes à votre avis, ne vous permettent pas de contribuer, soit à l'érection, soit à la réparation, soit à l'ornementation matérielle des sanctuaires dédiés à Marie. Il est possible qu'il vous soit difficile de donner beaucoup. Mais la bienheureuse Vierge, ne vous demande pas de donner beaucoup si vous avez peu. N'a-t-elle pas dû se contenter elle-même de présenter l'offrande des pauvres, dans le temple de Jérusalem, au jour de la purification, pour racheter le divin enfant? Lui avait-elle offert d'autre abri qu'une pauvre étable, d'autre berceau qu'une pauvre crèche, d'autres vêtements que de pauvres langes, au jour de sa Nativité?

Souvenez-vous de la veuve dont parle l'Evangile. Elle n'avait que deux petites pièces de monnaie : elle les donna pour l'entretien du temple, et N.-S. Jésus-Christ la loua davantage que ceux qui faisaient en même temps de grosses offrandes, mais qui ne donnaient que de leur superflu, tandis que la pauvre veuve se privait du nécessaire.

Lorsque Dieu eut ordonné à Moïse de construire le Tabernacle où devait être mise l'arche d'alliance, tout le peuple contribua à la dépense. Les plus riches donnaient de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois de Séthim, de l'huile pour les luminaires; les femmes se dépouillaient de leurs colliers, de leurs pendants d'oreilles, de leurs bagues, de leurs bracelets et de leurs autres joyaux. Les pauvres donnaient aussi ce qu'ils pouvaient donner, et à défaut d'autre chose, ils donnaient leur travail; mais tous sans exception donnaient.

Marie est la véritable arche d'alliance. On lui construit de nombreux tabernacles, des églises, des chapelles et des autels au moins, dans les églises qui ne lui sont pas dédiées. Votre devoir, chrétiens, est tout tracé, si vous aimez Marie. Vous devez faire comme les enfants d'Israël dans le désert; vous devez faire comme les riches, si vous êtes riches; comme la pauvre veuve dont parle l'Evangile, si vous êtes pauvres. « Si

» vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, » donnez peu, mais donnez-le de bon cœur », vous dirai-je avec le saint vieillard Tobie à son fils : *Si multum tibi fuerit, abundanter tribue ; si exiguum tibi fuerit, etiam exiguum libenter impertire* (Tob. IV, 9). Votre offrande quelle qu'elle soit sera agréable à Marie. En échange de vos biens temporels, elle vous en donnera d'éternels; et même dès cette vie, elle ne manquera pas de vous récompenser au centuple, car elle est généreuse, et elle ne demande que pour avoir l'occasion de rendre plus qu'on ne lui a donné. D'ailleurs elle n'a pas tant égard à ce qu'on lui donne qu'aux dispositions intérieures de celui qui donne. Dieu seul sonde les reins et les cœurs, selon la parole du Psalmiste : *Scrutans corda et renes Deus* (Psal. VII, 10); mais la bienheureuse Vierge Marie a part à ses lumières. Elle voit en Dieu les dispositions intimes de ceux qui font quelque chose en son honneur, et si leur amour est profond, si leur dévouement est sans borne, sa reconnaissance et son amour vont aussi presque jusqu'à l'infini.

Mais vous n'avez pas peut-être l'occasion de rien faire pour aucun sanctuaire de Marie; il n'en est pas à votre connaissance, qui ait besoin de secours. Cherchez et vous trouverez. N'y a-t-il pas des missions lointaines, dont les pauvres chapelles fort peu dignes de ce nom, manquent littéralement de tout? Ne pouvez-vous pas venir en aide aux missionnaires en donnant votre obole à l'œuvre admirable de la propagation de la foi? Ah! qu'un peu de cet argent souvent dépensé en frivolité serait saintement employé, qu'il serait précieux devant Dieu, si on lui donnait cette destination! Si vous avez du temps libre, si vous êtes habiles, ne pouvez-vous pas employer vos loisirs à préparer des fleurs, du linge, des ornements pour les églises de Marie, soit de vos environs, soit des contrées étrangères où le moindre de ces présents serait reçu avec une joie inexprimable? Vous voyez bien que si vous ne faites rien, si vous ne donnez rien, vous êtes sans excuse, et vous ne pouvez pas dire que vous aimez Marie.

Mais nous avons dit de plus : L'ornement particulièrement agréable à Marie dans ses sanctuaires, c'est la piété des fidèles qui viennent l'y prier.

La bienheureuse Mère de Dieu nous regarde comme ses enfants, elle est heureuse d'avoir sa maison au milieu de nous; elle aime à nous voir rassemblés nombreux au pied de son autel; elle aime à recevoir nos suppliques, à exaucer nos prières; mais encore faut-il que nous nous tenions dans sa maison, avec tout le respect, toute la convenance que réclame sa dignité. On sait combien était minutieux et sévère le cérémonial qui régnait autrefois à la cour des rois. La moindre inconvenance, le moin-

dre manquement de respect eût suffi pour perdre un courtisan. Mais remontons plus haut. A quels égards le peuple d'Israël n'était-il pas obligé pour le tabernacle et pour l'arche d'alliance? Pour un geste trop peu mesuré, Osa fut frappé de mort. Il craignait que l'arche portée sur un chariot ne vînt à tomber dans un passage difficile; il y porta inconsidérément la main, quoiqu'il ne fût pas du nombre des prêtres qui en avaient le droit, ce fut tout son crime. Notre-Seigneur qui avait dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : » *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (Matth. xi, 29), n'oublia-t-il pas, si l'on peut ainsi parler, sa douceur et son humilité pour chasser ignominieusement du temple ceux qui le profanaient par un commerce que l'on pouvait regarder comme excusable. « Il fit comme un fouet avec des cordes, et il les chassa du tem- » ple en leur disant : Il est écrit : Ma maison est une maison » de prière; mais vous, vous en avez fait une caverne de vo- » leurs : » *Et cum fecisset quasi flagellum de funiculis, omnes ejecit de templo* (Joan. ii, 15). *Et dicit eis : Scriptum est : Domus mea domus orationis vocabitur; vos autem fecistis illam speluncam latronum* (Matth. xxi, 13).

Que dirait la bienheureuse Vierge Marie, si nous faisions de sa maison, qui est aussi la maison de son divin Fils, un lieu de dissipation et de péché? si nous nous laissions aller en sa présence et en la présence de Jésus, à une foule de pensées vaines et coupables? à des conversations non seulement inutiles et irrespectueuses, mais contraires à la charité ou à quelque autre vertu?

Voulez-vous être agréables à Marie, lorsque vous vous présentez devant son autel? Efforcez-vous d'abord d'y venir avec un cœur pur. La neige que Marie a choisie plusieurs fois pour marquer les lieux destinés par elle à son culte, rappelle cette pureté du cœur, par sa blancheur éclatante : soyez donc purs, comme vous le demande Notre-Dame des Neiges.

Entrés dans la maison de votre mère du ciel, souvenez-vous qu'elle est votre reine, qu'elle est la souveraine maîtresse de toutes choses, la Mère de votre Dieu, qu'à son nom, comme au nom de Jésus, tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers. Soyez donc pénétrés, à l'exemple des anges, d'une vénération profonde.

Mais souvenez-vous aussi que cette grande et puissante reine, est en même temps votre mère; qu'elle a pour vous une miséricorde et des tendresses infinies. Allez à elle; dites-lui que vous l'aimez, que vous mettez en elle toute votre espérance; exposez-lui simplement vos besoins : si vous n'oubliez pas dans vos supplications, le respect dû à Marie, elle oubliera sa grandeur, pour ne penser qu'à son titre de mère, qu'à ses fonctions de

médiatrice, d'avocate, de distributrice de la grâce de Dieu, et vous obtiendrez tout de sa bonté.

Voilà, chrétiens fidèles, ce que la bienheureuse Vierge Marie attend de vous; voilà ce qu'elle vous rappelle et ce qu'elle espère de votre piété en ce jour de fête.

Souvenez-vous bien que si vous aimez la maison de Marie, sur la terre, vous serez reçus un jour dans son palais du ciel; si vous contribuez à lui bâtir, à lui orner des demeures ici-bas, elle vous préparera une magnifique demeure dans le royaume de son Fils; elle enrichira cette demeure des ornements les plus rares et les plus magnifiques.

Souvenez-vous bien enfin, que si vous vous présentez dans la maison de Marie purs comme des anges; si vous vous y montrez respectueux et pieux comme les chérubins et les séraphins qui entourent son trône et celui de son Fils, vous serez admis à lui rendre vos hommages pendant toute l'éternité au sein de la gloire et de la félicité céleste. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

MARIE TEMPLE DE DIEU [1].

Sapientia ædificavit sibi domum.

PROV. IX, 1.

Si l'on voulait compter toutes les églises consacrées au culte de Dieu sous l'invocation de Marie, seulement dans la ville de Rome, on serait étonné de leur multitude. Mais entre tous ces monuments élevés en l'honneur de la Mère de Dieu, par la piété des fidèles, il en est un qui prime tous les autres par son antiquité, par la vénération profonde dont il a été l'objet depuis de longs siècles. C'est la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire de sa dédicace, car l'Eglise a voulu, pour honorer la sainte Vierge, que cette fête purement locale par son origine, fût étendue à l'univers entier. On l'appelle aussi la fête de Notre-Dame des Neiges: elle doit ce nom au miracle par lequel la très sainte Vierge désigna le lieu où devait s'élever ce monument sacré.

Deux saints vieillards, le patrice Jean et sa femme avaient conçu le dessein d'instituer la Mère de Dieu leur héritière. Marie agréa leur désir. Elle leur fit connaître qu'elle acceptait le don de leur fortune, et leur en indiqua l'emploi.

On était alors au plus fort des chaleurs de l'été. La bienheu-

1. Voir MIECKOW, confér. CCXXX, CCCLIV, CCCLV, CCCLVI.

reuse Vierge avertit les pieux époux de construire une église en son honneur sur le mont Esquilin, à l'endroit précis qu'ils trouveraient le matin couvert de neige.

Les saints vieillards firent ce que Marie leur avait commandé. De concert avec le pape Libère qui régnait alors, ils élevèrent la basilique, et lui donnèrent le nom du saint pontife : ce fut la basilique Libérienne. Plus tard, pour la distinguer des autres églises consacrées à Marie, et rendre un hommage particulier à son ancienneté, on lui donna le nom de Sainte-Marie-Majeure. Depuis quinze cents ans, la Mère de Dieu est honorée dans ce temple, qu'elle a demandé à ses pieux serviteurs, et depuis quinze cents ans, l'Eglise catholique se fait un bonheur de célébrer l'anniversaire du jour où Marie prit possession avec Jésus, de la maison qui lui était consacrée. Nous pourrions nous étendre sur la bonté de Jésus et de Marie, qui daignent avoir ainsi leur demeure parmi nous, et sur les avantages immenses qui en résultent pour leurs pieux serviteurs, mais nous aimons mieux nous arrêter aujourd'hui à cette pensée, que Marie est elle-même le temple et la maison de Dieu. Nous verrons donc comment il est vrai de dire, que Marie est la maison de Dieu, et comment cette maison de Dieu avait été d'abord figurée par le temple de Salomon.

I. — *Marie est le temple de Dieu* [1].

La sagesse divine qui est le Fils de Dieu, *s'est bâti une demeure*, est-il écrit au livre des Proverbes : *Sapientia ædificavit sibi domum.* Ce temple, que la divine sagesse a daigné se préparer elle-même, ce temple, où elle a demeuré avec tant d'amour et de bonheur, pendant les neuf mois qui ont séparé le moment de l'incarnation du Verbe de celui de sa nativité, ce temple n'est autre que Marie. Dieu a demeuré dans son sein virginal ; il a demeuré dans son âme, pendant sa vie tout entière, il a demeuré sacramentellement en elle, après l'ascension glorieuse de Jésus-Christ, par la sainte communion. N'est-elle pas bien la demeure de prédilection du Seigneur?

Aussi est-ce de Marie que la sainte Eglise chante ces paroles au jour de la Purification : *Suscepimus Deus misericordiam tuam in medio templi tui* : « Seigneur, nous avons reçu votre miséri-» corde au milieu de votre temple. »

Considérez, mes frères, combien ce temple de Dieu est admirable en raison même de son auteur, combien ses proportions sont vastes ; combien est sublime la fin pour laquelle il fut édifié.

Qui donc a construit ce temple? qui a créé Marie? qui lui a

1. D'après Jacques de Voragine. *Sermones Aurei*, lib. XVIII, ser. 2.

conféré ces dons extraordinaires, ces privilèges incomparables, grâce auxquels elle brille dans l'Eglise de Dieu, comme le soleil au firmament? C'est Dieu lui même. *Fundavit eam Altissimus.* (Psal. lxxxvi, 5). C'est le Père éternel, le Très-Haut, le Tout-Puissant, qui a créé Marie. Le Saint-Esprit est venu à son tour : « il a sanctifié son tabernacle : » *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus* (Psal. xlv, 5). Et lorsque le temple eut été construit par la toute-puissance du Père, lorsqu'il eut été consacré et sanctifié par l'onction du Saint-Esprit, le Fils est descendu du ciel ; et la très sainte Vierge devenue Mère de Dieu a pu dire : « Celui qui m'a créée, a reposé dans mon taberna-» cle : » *Qui creavit me, requievit in tabernaculo meo* (Eccli. xxiv, 12). C'est ainsi que les trois adorables Personnes de la très sainte Trinité ont préparé et sanctifié Marie; c'est ainsi qu'elles en ont fait leur temple, leur demeure de prédilection, leur tabernacle véritablement digne d'elles.

Voyez combien il est vaste ce temple de Dieu !

Son immensité est telle que l'infini lui-même ne s'y trouve pas à l'étroit. L'Eglise ne dit-elle pas à Marie : « Celui que les cieux » ne pouvaient contenir, vous l'avez porté dans votre sein : » *Quem cæli capere non poterant, tuo gremio contulisti.* Ecoutez S. Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne :

« Le Verbe qui était en Dieu dès le principe, la Vierge l'a » reçu dans son sein ; demeure étroite pour l'humanité du Fils » de Dieu, elle est devenue un temple immense pour sa divinité[1]. » Ailleurs le saint docteur dit encore : « Cette auguste Vierge fut » plus grande que le ciel, plus forte que la terre, plus étendue » que l'univers ; car seule elle a conçu celui que le monde ne » saurait contenir ; elle a porté celui qui porte la création[2]. » La raison ne saurait concevoir toute la grandeur de Dieu; le ciel s'en étonne, les anges tremblent, la création entière s'effraie, la nature se reconnaît impuissante à la contenir, et voilà qu'une humble vierge, une enfant lui offre l'hospitalité dans son sein, le reçoit, et lui donne d'y goûter les plus pures délices. Dieu s'unit à la chair dans ce temple béni, et c'est là qu'il prépare la paix pour la terre, la gloire pour les cieux, le salut pour ceux qui sont perdus, la vie pour les morts, des liens de parenté entre les habitants du ciel et ceux de la terre. Car de même que la manne était tout entière dans le vase qui la contenait, le vase dans l'arche et l'arche dans le temple ; ainsi la Divinité,

1. Quod erat in principio apud Deum intra se Virgo percepit Verbum, factaque est magnum Deitatis templum, quæ pusillum erat humanitatis hospitium. S. Petrus Chrysol. apud Jacob. de Vorag.

2. Ista quidem Virgo major fuit cœlo, fortior terra, latior orbe. Nam Deum quem mundus non capit, sola concepit; portavit eum qui portat orbem. Id. *id.*

manne délicieuse et d'un prix infini, était tout entière dans l'âme de Jésus-Christ; l'âme à son tour était tout entière dans la chair du Sauveur, unie à sa divinité; et le sein très pur de la glorieuse Vierge Marie, contenait tout ensemble, la chair, l'âme et la divinité du Dieu fait homme.

Voulez-vous comprendre de quelle radieuse lumière ce temple béni était éclairé? Car à un si vaste édifice il faut une lumière en rapport avec lui.

La bienheureuse Vierge reçut de Dieu une intelligence assez puissante, pour regarder en face et sans être éblouie, la lumière du soleil divin.

De même que nos yeux ne voient le soleil que grâce aux rayons qu'il émet, l'œil de notre intelligence ne peut connaître Dieu, le voir en quelque manière que par ses œuvres. La bienheureuse Vierge Marie n'avait pas besoin des rayons extérieurs qui sont les œuvres de Dieu, pour le connaître. Elle jouissait directement de la lumière. Le divin Soleil habitait personnellement en elle. Dieu était pour Marie « comme le soleil levant » pour le monde, au plus haut des cieux, » selon la parole de l'Ecclésiastique : *Sicut sol oriens mundo in altissimis Dei* (Eccli. xxvi, 21). Il était sa lumière; il resplendissait en elle et la pénétrait de ses rayons, comme le soleil resplendit au milieu de ce monde. Elle n'avait pas besoin que la lumière lui vînt de l'extérieur, car elle portait en son sein le flambeau divin. Elle était « le chandelier saint sur lequel brillait la lampe » qui ne peut s'obscurcir : *Lucerna splendens super candelabrum sanctum* (Eccli. xxvi, 22). Le peuple d'Israël était conduit par un ange du ciel, qui faisait avancer ou s'arrêter la colonne de feu ou de nuages. Marie n'avait pas besoin du secours d'un ange pour se guider, elle avait en elle la véritable colonne de feu et de nuages, Jésus-Christ colonne de feu, par sa divinité, colonne de nuées, par son humanité.

Le cœur de Marie était-il aussi vaste, touchait-il à l'infini, comme son sein virginal, comme son intelligence, sanctuaire de la divine lumière?

Toutes les œuvres de Dieu sont faites avec mesure, et les diverses parties qui composent chacune d'elles sont parfaitement proportionnées; le cœur de Marie, sa puissance d'aimer, n'était pas moins grande que son intelligence.

Regardez plutôt ce qu'elle est pour nous. Elle nous aime avec une tendresse incomparable. Elle est pour nous, dit la sainte Eglise, la mère de la grâce : *Maria Mater gratiæ*. Elle est pour nous la mère de miséricorde, elle ne repousse pas les pécheurs qui ont recours à elle ; elle leur obtient que Dieu ait compassion de leur malheureux état. *Mater misericordiæ*. L'ennemi vient-il nous tenter? elle nous prend sous sa protection et nous défend :

Tu nos ab hoste protege. A l'heure de la mort, elle reçoit les âmes de ceux qui l'ont fidèlement servie, pour les introduire dans la patrie céleste : *Et hora mortis suscipe*.

Mais la puissance de Marie pour nous venir en aide, est-elle égale à sa bonté pour nous?

On peut dire que sa puissance n'a pas de bornes et qu'elle s'étend à tout. Ses mérites sont tellement grands auprès de Dieu qu'il lui laisse toute liberté de nous venir en aide à son gré, pendant cette vie et au jour du jugement. Ah! nous pouvons avoir confiance en notre protectrice. Ni la puissance, ni la sagesse, ni la volonté, ne lui manquent pour secourir ceux qui s'adressent à elle dans les traverses de la vie d'ici-bas. Elle a entre les mains tous les trésors de la grâce de Dieu, elle possède en abondance, l'huile bienfaisante de la piété : *Thesaurus desiderabilis et oleum in habitaculo justi* (Prov. xxi, 20). Elle connaît la meilleure manière de venir à notre aide, parce qu'elle est la mère du juste par excellence, de la Sagesse de Dieu incarnée. Elle ne nous abandonnera pas au jour du jugement; elle sera comme notre avocate. Ce n'est pas Marie qui peut dire comme les vierges sages de l'Évangile : « Nous craignons que notre » provision d'huile ne suffise pas pour nous et pour vous : » *Ne forte non sufficiat nobis et vobis* (Matth. xxv, 9). Ses mérites sont en telle abondance qu'ils ont suffi pour l'élever au-dessus de tous les anges, et tous nos besoins n'en épuiseront pas le superflu. C'est d'elle qu'il est dit : « Et que ses œuvres la louent aux » portes » de la ville, là où sont jugés les coupables : *Et laudent eam in portis opera ejus* (Prov. xxxi, 31). C'est particulièrement en ces lieux, devant le tribunal redoutable du Seigneur, qu'elle manifestera la grandeur de ses œuvres, en prenant sous sa protection ceux qui l'auront aimée.

Marie est donc le temple de Dieu. Et si vous voulez connaître de quelle matière Dieu a construit cet édifice immense, sachez que rien n'a été trop rare à ses yeux pour y être employé. L'or, l'argent, les pierres précieuses y sont entrés en prodigieuses quantités. L'or, c'est son âme unie à Dieu, et pour ainsi dire déifiée, par les lumières de sa foi et l'ardeur de son incomparable charité. L'argent, c'est son corps virginal. Les pierres, ce sont toutes ses vertus qui resplendissent d'un merveilleux éclat.

Et pourquoi un temple, si vaste et d'une telle magnificence? Pourquoi Dieu a-t-il créé Marie, et l'a-t-il faite si belle et si parfaite?

Le Seigneur voulait un temple véritablement digne de lui. Le ciel est beau, mais il est inanimé et ne comprend pas sa gloire, ni celle de son auteur. Les chérubins, les séraphins et tous les chœurs des anges sont beaux; mais leur beauté com-

parée à celle de Dieu est encore renfermée dans des bornes bien étroites. Dieu voulait un temple qui approchât de lui autant que l'être créé peut approcher de l'infini, un temple spirituel, un temple saint, pour y être loué selon qu'il en est digne, et pour y habiter. Que fait-on dans les églises, dans les temples matériels que la piété des fidèles érige à la gloire du Seigneur? On glorifie Dieu; on loue Dieu; on honore Dieu. Et Dieu que fait-il? Il habite dans ce temple; il y reçoit les hommages de ses fidèles; il écoute leurs prières et les comble de ses dons. En quel temple bâti de la main des hommes, ou tiré du néant par la toute-puissance divine, Dieu a-t-il jamais reçu des hommages semblables à ceux dont il a été l'objet dans le cœur de Marie, dans ce temple, ou plutôt ce ciel, plus saint et plus agréable à ses yeux, que le ciel même où est son trône? En quel temple a-t-il entendu des vœux plus ardents et plus purs? En quel temple aussi sa libéralité s'est-elle plu à répandre avec plus de largesse les trésors de ses grâces? Il en a déversé sur Marie autant qu'une simple créature en peut recevoir, et ce qu'il daigne nous accorder, c'est encore par elle et à cause d'elle qu'il nous le donne. Elle est la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur du peuple chrétien : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri* (Judith. xv, 10). Ah! que l'ange avait bien raison de dire à Marie : Le Seigneur est avec vous : *Dominus tecum.* Le Père est avec vous, qui engendre éternellement celui que vous avez conçu. Le Fils est avec vous, que vous avez revêtu de votre propre chair comme d'un manteau royal[1].

Nous avons donc raison de dire que la bienheureuse Vierge Marie est le temple de Dieu.

II. — *Le temple de Jérusalem fut l'image de Marie.*

On pourrait trouver mille points de ressemblance entre le temple de Jérusalem et la bienheureuse Vierge Marie[2]. C'est le roi sage, pacifique, qui construit le temple de Jérusalem : c'est le Verbe de Dieu, la sagesse incréée, le prince de la paix, celui dont les anges saluent la naissance par ces chants : Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté : *In terra pax hominibus bonæ voluntatis* (Luc. II, 14), qui est l'architecte et le fondateur du temple nouveau.

David avait amassé des trésors immenses pour la construction du temple de Jérusalem. Le Père éternel épuise pour ainsi dire ses trésors en faveur de Marie.

Les grands du peuple d'Israël, contribuent autant qu'ils le

1. Dominus Pater tecum qui genuit quem concipis; et Dominus filius tecum, quem carne tua induis. S. Bernard. apud *Jacobum de Voragine.*

2. Voir *Somme des Grandeurs de Marie,* tome III, p. 248 et suivantes.

peuvent à l'ornementation du temple. On ne trouve pas chez les esprits célestes, princes de la cour de Dieu, une seule perfection qui ne soit en Marie, mais à un degré incomparablement plus élevé.

Les ouvriers qui travaillèrent au temple de Jérusalem furent innombrables. Comptez si vous le pouvez les anges et les saints. Ce sont autant d'ouvriers merveilleusement habiles qui travaillent pour la gloire de Marie. Toutes les grâces qu'ils ont reçues, toutes les perfections dont ils sont revêtus, tout le bien qu'ils ont fait, qu'ils font et qu'ils feront, retourne vers Marie et contribue à sa gloire, parce que tout leur est venu par elle et à cause d'elle.

Quel sanctuaire que l'âme de Marie! Ce n'est pas une fois que Dieu y manifeste sa présence. Il y demeure sans cesse; il fait ses délices d'y habiter, et la chair même de l'auguste Vierge est un séjour que le Verbe divin préfère à la gloire du ciel. Quels admirables oracles se font entendre dans ce temple! Dieu aime à s'y faire entendre, et comme les anges sont honorés, lorsqu'il leur est donné de s'entretenir avec Marie.

On offrait au Seigneur de nombreux sacrifices dans le temple; on immolait des victimes, on brûlait de l'encens, on entretenait des lampes et un feu sacré qui ne devait jamais s'éteindre.

Regardez Marie; entrez dans le secret de ce temple divin, entrez dans le cœur de cette auguste Vierge : qu'y voyez-vous? L'autel du sacrifice, où elle s'immole elle-même entièrement à Dieu, non seulement le soir et le matin, mais à chaque instant de sa vie. Un jour viendra, où, sur cet autel, elle immolera une autre victime plus précieuse encore : ce sera Jésus. Elle offrira cette victime au Seigneur dans le temple de Jérusalem, au jour de la Purification; elle l'offrira sur le Calvaire au jour de la Passion de Jésus-Christ. Toutes les victimes immolées dans le temple n'étaient qu'une figure de cette adorable victime; tous les sacrifices, une ombre de ce sacrifice.

Mais regardez plus attentivement encore, ce que contient le temple de Salomon. Voyez-vous cet autel, sur lequel brûlent sans cesse les parfums les plus précieux de l'Orient? Voyez-vous ce feu sacré, cette lampe mystérieuse? L'autel des parfums c'est encore le cœur de Marie, et la fumée odoriférante qui embaume le temple et monte vers le ciel, ce sont ses prières, ses actes de vertu.

Le feu inextinguible, c'est la charité de Marie, cet amour pour les hommes et surtout les petits, que surpasse seul l'amour du cœur de Jésus.

La lampe mystérieuse, c'est la lumière céleste dont l'âme de Marie est illuminée, lumière qui efface celles des chérubins eux-mêmes perdus au sein de Dieu.

Les prophètes avaient célébré les splendeurs et la dignité du temple de Salomon. Dieu lui-même avait dit : « Mes yeux seront » ouverts et mes oreilles attentives à la prière de celui qui » priera en ce lieu; car j'ai choisi ce lieu et je l'ai sanctifié, afin » que mon nom y soit à jamais, et que mes yeux et mon cœur y » demeurent constamment tous les jours. » *Oculi mei erunt aperti, et aures meæ erectæ ad orationem ejus qui in loco isto oraverit. Elegi enim et sanctificavi locum istum ut sit nomen meum ibi in sempiternum et permaneant oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus* (II Paral. vii, 15). O bienheureuse Vierge Marie, c'est vous que Dieu regarde avec une complaisance ineffable; c'est vous dont la parole arrive à ses oreilles, avec une douceur infinie; c'est vous qui voyez toujours exaucées les prières de vos serviteurs que vous lui présentez. Il vous a choisie; son nom sera éternellement glorifié en vous et par vous; ni ses yeux, ni son cœur, ne se sépareront jamais de vous. O Marie, l'ange avait bien raison de vous dire : *Ave gratia plena, Dominus tecum.* « Je » vous salue pleine de grâce; le Seigneur est avec vous. »

Que nous reste-t-il à faire, mes frères, sinon de nous souvenir des devoirs que nous impose la dignité de Marie, considérée comme temple de Dieu, et des avantages qu'elle doit nous procurer?

Puisque la bienheureuse Vierge est le temple par excellence du Seigneur, puisque c'est en elle et par elle qu'il aime recevoir nos hommages et nos humbles prières, rendons-nous souvent dans ce temple sacré, honorons Marie, prions Marie : c'est la voie la plus directe pour que nos hommages et nos vœux arrivent jusqu'à son divinFils.

Dieu disait autrefois en parlant de l'ancien temple, ou plutôt du tabernacle : *Pavete ad sanctuarium meum* (Levit. xxvi, 2) : « Soyez saisis d'une sainte frayeur à l'approche de mon sanc- » tuaire. » Je ne vous dirai pas : Tremblez à l'approche du sanctuaire par excellence de Dieu, à l'approche de Marie. Au contraire : Venez avec une confiance pleine de respect, sans doute, car elle est la reine du ciel et la Mère de Dieu, mais aussi, mais surtout, avec une confiance toute filiale, parce qu'elle est la mère de miséricorde et votre propre mère.

Venez à Marie, venez dans ce temple sacré, vous y apprendrez comment il faut servir et aimer Dieu; comment il faut savoir s'immoler pour Dieu; comment il faut garder son cœur pur, l'orner de toutes sortes de vertus; l'enrichir de mérites toujours grandissants.

Alors, la bienheureuse Vierge Marie sera contente de vous. A votre tour vous serez devenus des temples de Dieu sur la terre, et vous pourrez attendre avec confiance que Jésus et Marie vous introduisent dans le temple du ciel pour partager leur éternelle gloire. Ainsi soit-il.

PLANS

I

Numquid ingressus es thesauros nivis.

Job. xxxviii, 22.

Les trésors de la Neige, que Job n'avait pas pénétrés, ne sont autres que les trésors de la pureté incomparable et de la sainteté de Marie.

La neige est l'emblème de la pureté parce que :

1° Rien n'est plus beau, plus resplendissant que la neige, rien ne réfléchit mieux les rayons du soleil, lorsqu'elle est parfaitement intacte.

Il en est de même de la pureté parfaite. Celle de Marie ravissait le ciel; Dieu lui-même en était frappé d'admiration, et le Verbe divin fut attiré sur la terre par cette pureté incomparable. Aucune autre pureté n'est égale à celle de Marie : mais partout où se trouve une âme vraiment pure, Dieu la comble des faveurs les plus précieuses; elle est la bien-aimée du cœur de Jésus, l'image de Marie.

2° Rien ne se salit et ne perd son éclat aussi aisément que la neige. Un peu de poussière, un simple froissement, et toute sa beauté est ternie.

Il en est de même de la pureté de l'âme, surtout de la pureté virginale, que la poussière du monde, qu'une parole, un regard, une simple pensée peut ternir et peut perdre. Ames pures, que Marie protège votre innocence, et qu'elle vous inspire de veiller attentivement pour fuir jusqu'au moindre danger.

3° La neige souillée ou foulée aux pieds se fond bientôt, et il ne reste plus d'elle qu'une boue hideuse et glaciale.

La sainte vertu de pureté, l'innocence virginale, se dissout plus rapidement encore, si elle n'est pas mise à l'abri du danger, et que devient-elle? Regardez tant de pauvres âmes qui ont été innocentes et pures, et qui se sont perdues, parce qu'elles ont manqué de vigilance et de prières. Elles sont devenues comme un cloaque immonde et glacial par le péché, en attendant qu'elles soient précipitées dans l'abîme de l'enfer, si elles ne font pas pénitence.

Prions Notre-Dame des Neiges, qu'elle nous obtienne la grâce de demeurer, ou de redevenir aussi purs que la neige, pour mériter d'entrer un jour au ciel.

II

Qui dat nivem sicut lanam.
PSAL. CXLVII, 16.

Le saint roi David, compare la neige que Dieu répand sur la terre, à un vêtement de laine. La blancheur de la neige est d'autre part l'emblème de la pureté parfaite. Peut-être est-ce à ce double titre que la bienheureuse Vierge Marie a marqué plusieurs fois pour la neige une prédilection particulière, comme nous le montre la fête que nous celébrons aujourd'hui. C'est un symbole qui nous aide à mieux comprendre ce que la bienheureuse Vierge Marie est pour nous, et ce qu'elle est en elle-même.

I. — *Ce que Marie est pour nous.* — La neige est comme un vêtement qui recouvre la terre, figure de la grâce que Marie nous procure. On sait combien la neige est utile aux biens de la terre. Pendant les grands froids de l'hiver, elle protège les plantes encore tendres contre la gelée qui les ferait infailliblement périr. Elle fait pénétrer dans la terre, en fondant peu à peu, l'humidité nécessaire à leur croissance. Elle engraisse même la terre qu'elle recouvre et lui communique les principes fertilisateurs qu'elle a recueillis dans les airs.

C'est ce que la bienheureuse Vierge Marie fait pour nous par la grâce qu'elle nous obtient de Dieu. Elle nous protège contre le froid glacial que le souffle du monde et du démon cherche sans cesse à communiquer à nos âmes, pour y détruire tout germe de bien.

Elle arrose nos âmes pour leur faire produire des plantes vigoureuses, des vertus, qui porteront des fleurs et des fruits de bonnes œuvres.

Elle engraisse nos âmes, et fait que notre champ donne beaucoup plus de fruits qu'il ne pourrait le faire, malgré tous nos soins et les secours ordinaires de la grâce, si Marie ne nous secondait d'une manière particulière.

II. — *Ce que Marie est en elle-même.* — Par sa blancheur immaculée, la neige est le symbole de la pureté absolument parfaite de la Mère de Dieu. La bienheureuse Vierge Marie est toute pure, et l'éclat de son innocence efface celui de la neige resplendissant sous les rayons du soleil.

Elle est immaculée dans sa conception.

Elle est à l'abri de toute faute volontaire, de toute imperfection, même involontaire, pendant tout le cours de sa vie.

Elle n'est pas seulement pure, mais elle brille de l'éclat incomparable de toutes les vertus.

Elle réfléchit les rayons de la lumière divine comme la neige immaculée réfléchit les rayons du soleil matériel.

Elle domine toutes les grandeurs créées comme la neige recouvre tous les sommets des plus hautes montagnes.

Elle est douce, elle répand sa grâce sans bruit, comme la neige qui tombe et qui recouvre d'immenses plaines sans que le bruit le plus léger trahisse sa présence.

Elle éteint le feu des passions dangereuses, comme la neige éteint le feu matériel.

O Marie, faites tomber abondamment sur nous la grâce dont vous possédez les trésors. Que cette grâce soit pour nous un précieux vêtement. Que cette grâce nous apprenne aussi à vous mieux honorer, à vous mieux imiter.

FETE DE NOTRE-DAME DE LA MERCI

(24 Septembre)

PREMIER SERMON

MARIE LIBÉRATRICE DES AMES DU PURGATOIRE [1].

Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei.
JOB. XIX, 21.

Le temps n'est pas encore bien loin de nous, où les pirates barbaresques donnaient la chasse aux vaisseaux chrétiens dans les eaux de la Méditerranée. Ces hardis brigands descendaient même sur les côtes de la France, de l'Italie, de l'Espagne. Malheur à ceux qui tombaient entre leurs mains; conduits en Afrique, vendus comme de vils animaux à des maîtres sans pitié, ils se voyaient réduits au plus triste esclavage. Presque toujours ces maîtres, dignes suppôts de l'enfer, s'efforçaient de perdre les âmes de leurs victimes, et les pauvres esclaves qui refusaient d'apostasier étaient soumis aux traitements les plus barbares. Souvent ils payaient de leur vie la fidélité qu'ils prétendaient garder au Dieu de leur baptême et de leur première communion.

Enfin le jour arriva où la France, fidèle soldat de Dieu et de l'Eglise, s'empara d'Alger, repaire de ces brigands; elle fit disparaître la plaie odieuse de la piraterie, qui coûtait chaque année, la liberté, la vie et souvent la foi, à tant de milliers de chrétiens.

Que faisaient donc, aux siècles passés, les peuples et les rois, direz-vous peut-être, qu'ils supportaient un tel état de chose? Ils faisaient ce qu'ils pouvaient; mais leur puissance ne suffisait pas pour anéantir le mal dans sa racine, et le succès ne répondait pas à leurs efforts.

Cependant, mes frères, les pauvres esclaves n'étaient pas abandonnés de tous. La sainte Vierge Marie était venue à leur aide; elle avait inspiré à deux saints religieux, Pierre Nolasque et Raymond de Pennafort de fonder un ordre destiné à la rédemption des captifs. Pendant des siècles, cet ordre sauva la vie et rendit la liberté à une multitude innombrable d'esclaves de tout sexe et de toute condition, et c'est en souvenir

1. Voir CLAUS, tom. III, *in Commemorat. Fidel. defunct.*

de la fondation d'un ordre si grand devant Dieu et devant les hommes, que nous célébrons la fête d'aujourd'hui.

Grâce à l'épée de la France, les pirates d'Alger ne ravagent plus nos côtes et nos mers; mais il y a encore d'autres captifs auxquels Marie s'intéresse ; il y a de pauvres esclaves, dans les contrées qui ne sont pas chrétiennes et dans d'autres peut-être qui le sont, mais qui, sous ce rapport, ne méritent pas de porter ce beau nom. Il y a surtout les pauvres âmes esclaves du démon ; soit qu'elles vivent au sein des ténèbres de l'infidélité ; soit que favorisées des lumières de la foi, elles n'en restent pas moins éloignées de Dieu par le péché. Il y a enfin d'autres captifs, qui attendent leur délivrance et qui mettent tout leur espoir en Marie : ce sont les âmes du purgatoire, âmes pures, âmes saintes, âmes destinées d'une manière certaine à la possession du royaume du ciel, mais retenues dans les flammes du purgatoire, pour achever d'expier quelques fautes, qu'elles n'ont point assez pleurées sur la terre.

S'il est des captifs auxquels la bienheureuse Vierge Marie s'intéresse, ce sont bien les âmes dont nous parlons. Elle veut les délivrer, car ce sont ses enfants, des enfants dignes d'elle ; des enfants dont le sort la touche d'autant plus qu'il est plus malheureux. Mais la justice de Dieu n'abandonne pas tous ses droits. Il faut une expiation quelconque pour les fautes commises. Marie elle-même ne peut pas introduire ces âmes dans le ciel, si elles ne sont entièrement purifiées. Alors elle a recours à nous. Cette reine toute-puissante nous demande de l'aider à soulager ses enfants, à les délivrer d'une captivité longue et terrible. Il nous est aisé de le faire. Le lui refuserons-nous ? Non sans doute ; mais pour nous exciter davantage à venir en aide aux âmes du purgatoire par nos prières et nos bonnes œuvres, nous allons considérer sous le regard de Marie, combien le lieu où elles sont est un lieu terrible, lieu de tourments, lieu de désirs, et lieu d'oubli.

I. — *Le Purgatoire, lieu de tourments.*

Lorsque le moment redoutable de la mort est venu, l'âme qui a rompu ses liens et s'est séparée de son corps, s'élance vers Dieu, avec une impétuosité incroyable. Il est sa fin, il est son tout : elle le comprend, elle le sent ; il lui semble qu'elle ne peut plus retarder d'un instant le bonheur de s'unir à lui. Ah! quel affreux désespoir pour cette âme si, coupable d'un péché mortel, elle est repoussée de Dieu et précipitée dans les enfers! Mais ne parlons pas aujourd'hui des malheureux damnés. Il est d'autres âmes moins à plaindre sans doute, mais bien dignes de compassion : ce sont celles qui pures de toute faute grave ; ne

le sont pas assez cependant pour entrer au ciel. Elles sont arrêtées dans leur élan ; elles sont repoussées pour un temps, par ce Dieu qu'elles aiment et qu'elles désirent, et elles tombent dans un affreux précipice, où il faudra pleurer, où il faudra souffrir, où elles rediront mille fois le jour : *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei* : « Ayez pitié de moi, ayez » pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis. » (Job. xix, 21). Et qui sont-elles ces âmes? Ah! ne croyez pas qu'elles vous soient toutes étrangères. Il y a là peut-être des âmes qui vous ont été bien chères pendant leur vie sur la terre : un père, une mère, un frère, une sœur, des enfants, des amis. Ce sont eux, ce sont leurs âmes, ce sont eux qui souffrent et qui vous implorent. Marie veut les sauver; elle donnera un mérite centuplé aux moindres choses que vous ferez pour les secourir; mais encore faut-il que vous fassiez quelque chose. Ayez pitié de ces âmes; ayez pitié d'elles, vous surtout qui les avez aimées. *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei.*

Comment ne seriez-vous pas touchés de compassion à la pensée des souffrances de ces pauvres âmes, fussent-elles celles de vos plus cruels ennemis ?

Le premier des tourments qu'elles endurent est le supplice du feu. C'est la pensée de l'Eglise appuyée sur l'enseignement des Pères, et il n'est pas permis de le mettre en doute. S. Augustin dit en propres termes : *Eodem igne torquatur damnatus et purgatur electus* : « Le même feu qui tourmente les damnés purifie » les élus. » Il n'y a de différence entre le feu de l'enfer et celui du purgatoire que la durée : l'un est éternel et l'autre ne l'est pas.

Il ne faut pas s'imaginer que le feu du purgatoire est en tout semblable à celui dont nous faisons usage et qui nous est indispensable sur la terre. Non; le feu d'ici-bas est un feu matériel et il n'attaque que la matière. Le feu du purgatoire au contraire est en quelque sorte spiritualisé; sa puissance s'élève à un tel degré qu'il s'attaque aux esprits eux-mêmes, impassibles par leur nature. Le prophète Isaïe semble y faire allusion lorsqu'il dit que le Seigneur « purifiera les souillures de la fille de Sion par » un souffle de justice et un souffle d'ardeur : » *Sordes filiorum Sion in spiritu judicii et spiritu ardoris* (Isa. iv, 4).

Notre feu nous a été donné par la bonté du Créateur, pour cuire nos aliments, nous réchauffer, nous éclairer. Le feu du purgatoire a été allumé par la colère du juste Juge, pour punir les pécheurs de leurs crimes et leur infliger des tourments d'une rigueur presque infinie, comme la gravité de leurs fautes : « Un feu s'est allumé dans ma fureur et il brûlera jusqu'aux ex- » trémités de l'enfer, » dit-il dans le Deutéronome : *Ignis succensus est in furore meo, et ardebit usque in inferni novissima*

(Deuter. xxxii, 22). Notre feu, s'il s'attaque à nos membres ne le fait que successivement. Il brûle la peau, puis les chairs; il n'arrive qu'après aux os et à la moelle. Il n'en est pas ainsi du feu du purgatoire, il brûle à la fois toutes les parties du corps et toutes les puissances de l'âme. N'avez-vous jamais remarqué combien un bourreau ou un habile opérateur, qui coupe un membre malade, agissent différemment. L'opérateur prend mille précautions; il fait tout ce qu'il peut pour amoindrir les souffrances du malade qu'il veut guérir. Au contraire le bourreau agit avec brutalité; ce qu'il veut, c'est que le patient souffre. Allez dans les contrées barbares, allez en Chine et ailleurs, et voyez comme les tortionnaires s'acharnent sur leurs malheureuses victimes. Elles ont beau crier, supplier; leurs membres sont déchirés, arrachés sans pitié et leur chair mise en lambeaux. Il existe une différence analogue entre notre feu et celui de l'enfer ou du purgatoire. Le premier n'est que douceur, même lorsqu'il fait souffrir, si on le compare au second.

Si donc le feu matériel est déjà si redoutable, que la mort par le feu est regardée comme le supplice le plus cruel, qu'en sera-t-il du feu du purgatoire, allumé pour le tourment des pécheurs? Oh! combien S. Cyrille avait raison de dire : « Si toutes » les souffrances qui sont dans le monde, étaient comparées à » la moindre de celles de l'enfer, elles sembleraient être des » douceurs : » *Si omnes quæ in mundo sunt pœnæ, comparentur minimæ pœnæ quæ illic habetur, velut solatia apparebunt* (*In vita S. Hieron.*). Comprenez bien ceci, mes frères : toutes les afflictions des pauvres, toutes les douleurs des malades, tous les supplices des criminels, tous les tourments des martyrs ne sont rien, si on les compare aux flammes du purgatoire.

Cependant, les Pères ne s'en tiennent pas là. Ils disent que mille autres souffrances s'ajoutent dans le purgatoire au supplice du feu. Les malheureuses âmes sont en proie à la faim, à la soif, au froid, à tout ce qui peut causer quelque douleur enfin. Ecoutez le récit que nous fait le vénérable Bède, un des auteurs anciens dont l'autorité est la mieux établie. Un nommé Trithelme, de nationalité anglaise, dit-il, étant mort, il ressuscita par une disposition particulière de la divine providence. On ne saurait dire quelle vie de pénitence austère il mena, après sa résurrection. C'est qu'il avait vu de ses yeux les tourments qu'on endure dans le purgatoire! Il se hâta donc de distribuer tous ses biens aux pauvres et se retira dans un monastère. Là il veillait, il jeûnait, il priait. Jamais on ne le vit rire; mais jour et nuit, il versait des larmes amères; il lui arrivait même de quitter son lit, pour se coucher sur des charbons ardents, et lorsque ses frères le suppliaient d'avoir compassion de lui-même, il s'écriait : J'ai vu des feux plus ardents que ces charbons.

D'autres fois, il se roulait sur des épines et des cailloux aigus, jusqu'à ce que son corps tout couvert de sang ne fût plus qu'une plaie, et lorsqu'on lui disait de mettre plus de mesure dans ses austérités, il répondait : J'ai vu des déchirements plus cruels. D'autres fois encore, au plus fort de l'hiver, il se plongeait jusqu'au cou dans l'eau glacée d'un étang et comme on lui demandait pourquoi, il répondait : J'ai vu des froids plus redoutables. Il continua à se traiter lui-même avec cette extrême rigueur jusqu'à la fin de sa vie.

Il n'est donc pas de supplice si cruel qu'on ne retrouve dans le purgatoire et que les âmes qui y sont détenues n'endurent à un degré extrême. O pauvres âmes du purgatoire que j'ai compassion de vous ! Que je voudrais vous soulager ! que je voudrais voir Marie, la délivrance des captifs, vous tendre une main secourable, et vous tirer du milieu de vos cruels supplices.

Ce n'est cependant que la moindre des souffrances des âmes du purgatoire : il en est d'autres plus terribles encore pour elles.

II. — *Le purgatoire est un lieu de désirs.*

Les âmes captives dans le purgatoire sont très dignes de compassion parce que ce lieu est un lieu de désirs. Le prophète Daniel fut appelé jusqu'à trois fois par l'archange Gabriel un *homme de désirs*, peut-être parce qu'il désirait de tout son cœur la fin de la captivité. Il souhaitait ardemment que les fers honteux sous lesquels le peuple de Dieu était courbé à Babylone, fussent enfin rompus ; que les enfants de Juda retournassent sains et saufs à Jérusalem, leur patrie.

Que le nom d'*âmes de désirs* conviendrait plus parfaitement encore aux pauvres âmes qui gémissent dans le purgatoire ! Elles lèvent les yeux vers la céleste Jérusalem ; elles souhaitent ardemment voir tomber leurs chaînes de feu pour s'élancer vers le ciel, pour voir et posséder Dieu. Cette ardeur de leurs vœux consume ces malheureuses âmes, plus cruellement que le feu extérieur dont nous avons parlé plus haut. Deux causes contribuent à entretenir ces désirs brûlants et à les augmenter sans cesse. La première est l'amour naturel qui entraîne toute âme raisonnable vers son Créateur, comme vers son principe et sa fin. Aussitôt délivrée des liens du corps, elle se précipite vers lui avec plus d'impétuosité qu'un torrent du haut d'une montagne dans la vallée profonde. La seconde cause qui enflamme de plus en plus les désirs de cette âme, c'est l'amour surnaturel dont elle est remplie. Elle sait, elle sent de la manière la plus parfaite, que Dieu est son bien suprême, son unique bien ; elle tend les bras vers lui ; elle veut s'unir à lui, le voir, l'aimer, lui rendre

des hommages infinis, lui témoigner toute sa reconnaissance, n'avoir plus avec lui qu'une même volonté.

Mais si les désirs des âmes du purgatoire sont ardents ; s'ils sont plus violents, plus insupportables pour elles que le feu même de l'enfer, il y a un double obstacle à leur accomplissement. Ce double obstacle qui les arrête, ce sont les dettes qu'elles ont encore à payer à la justice de Dieu, et ce sont les liens de feu qui les enchaînent. Ah ! qui pourra dire l'état cruel d'une pauvre âme qui se débat contre ces deux obstacles, qui ne peut les surmonter, et dont les désirs sont augmentés encore par l'impossibilité même de leur accomplissement ! Lorsque le feu se communique à des matières explosibles, avec quelle violence ce feu ne s'élance-t-il pas ? que ne renverse-t-il pas, quel obstacle ne brise-t-il pas comme une paille sur son passage ? Que cette comparaison vous fasse comprendre la violence qu'endurent des âmes en proie à un feu mille fois plus violent que celui qui lance les boulets ou renverse les édifices. Quelle lutte intérieure pour contenir en elles-mêmes un tel feu ! Ces malheureuses âmes veulent s'élancer vers Dieu, et elles sont retenues de force dans les prisons profondes du centre de la terre. Quelle tristesse pour elles qu'un tel emprisonnement, quel deuil inconcevable ! Ah ! c'est des âmes du purgatoire qu'on peut bien dire qu'elles sont inconsolables.

Mes frères, je sais bien que plusieurs d'entre vous ne redoutent pas cette peine, qu'ils ne saisissent pas ce qu'elle a de terrible. Pendant que nous sommes sur la terre nous ne ressentons en effet qu'un faible désir de posséder Dieu. La raison en est que notre intelligence est obscurcie par les choses d'ici-bas, notre volonté dépravée par nos attachements terrestres ; notre âme n'est pas encore en état de posséder le bien suprême. L'enfant dans le sein de sa mère n'a aucune conscience de son état et ne comprend pas les ennuis de cette étroite prison ; il ne se plaint pas des ténèbres auxquelles il est condamné, tandis que d'autres jouissent de la pleine lumière du soleil. Mais si un homme en pleine possession de toutes ses facultés, après avoir joui de la vue de ce monde extérieur et de sa liberté, était obligé de se cacher pendant neuf mois dans un étroit et obscur refuge qui rappelât le sein de sa mère, quelle affreuse prison pour lui, quelles chaînes douloureuses et insupportables !

Tant que nous vivons de cette vie mortelle, nous sommes comme des enfants dans le sein de leurs mères. L'ordre purement naturel nous suffit. Nous soupçonnons à peine l'ordre surnaturel ; nos ténèbres ne nous sont pas à charge et nous n'éprouvons que peu de peine de ne pas jouir de la lumière divine. Mais il en sera autrement lorsque nous serons nés à la vie future, lorsque nous serons sortis du sein ténébreux de l'ordre naturel.

Alors comme des hommes en possession de la plénitude de leur jugement, nous formerons d'autres pensées; nous sentirons ce que nous ne voulons pas croire ; nous saurons par notre propre expérience quel terrible supplice, quel martyre effrayant sont ces désirs, dont nous tenons peu de compte aujourd'hui.

III. — *Le purgatoire, lieu d'oubli.*

Sont-ce bien là toutes les peines que les âmes du purgatoire endurent ? Non, mes frères. Il en est une autre qui leur est extrêmement pénible, et qui doit nous être d'autant plus sensible que c'est nous-mêmes qui la leur infligeons. Quel est donc ce tourment ? C'est de voir que l'accomplissement de leurs ardents désirs est sans cesse retardé, que leur délivrance du milieu des flammes n'arrive pas, par la faute de leurs parents, de leurs fils, de leurs sœurs, de leurs amis qu'elles ont laissés après eux dans le monde. On croyait être aimé ; on comptait sur la reconnaissance et l'on ne recueille que l'oubli. On dit que certaines maladies enlèvent la mémoire à tel point que ceux qui en sont atteints, s'ils viennent à être guéris ne reconnaissent plus, ni leur père, ni leur mère. Oh ! combien de chrétiens sont atteints d'une maladie semblable et plus terrible encore dans ses effets ! Leur père et leur mère sont morts. Ils ont versé des larmes abondantes, ils ont poussé des gémissements profonds ; ils ont eu soin que les funérailles fussent magnifiques et que ni les couronnes, ni les fleurs ne manquassent sur le cercueil ; mais après, tout est terminé. Pleurez, gémissez, pauvre père et pauvre mère ; brûlez dans les flammes du purgatoire, jusqu'à ce que vous ayez payé tout ce que vous devez à la justice de Dieu, jusqu'à la dernière obole. Vos enfants ne vous connaissent plus. Vous attendez une messe ? Vous ne l'aurez pas. Vous attendez une aumône ? vous ne l'aurez pas. Vous espérez au moins ne fût-ce qu'*une* prière ? Vous ne l'aurez pas. Vos enfants, vos proches, vos amis sont pour vous sans miséricorde, et s'il n'y avait pas çà et là quelque pieuse personne qui prie pour les âmes abandonnées, jamais aucun secours n'arriverait jusqu'à vous : vous êtes oubliés. Vous pouvez dire avec le prophète : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde* : « J'ai été mis en oubli, comme un mort effacé » du cœur (Psal. xxx, 13). »

On dit que lorsqu'un éléphant tombe dans une fosse, il fait entendre un cri puissant. Les autres éléphants attirés par ce cri accourent à son aide ; ils jettent dans la fosse de la terre, du bois, tout ce qu'ils trouvent, afin de la combler de manière que le captif puisse sortir de cette prison. Lorsque les cigognes sont devenues vieilles et que leurs ailes dégarnies de plumes, ne suffisent plus pour les soutenir dans les airs, les plus jeunes leur

viennent en aide et les portent pour ainsi dire à travers l'espace. Que d'exemples semblables ne pourrait on pas citer ? Voilà comme de simples animaux, des êtres sans raison et n'ayant que leur instinct pour se conduire, se viennent réciproquement en aide et les âmes du purgatoire se voient abandonnées, oubliées par ceux qu'elles ont tant aimés sur la terre, par ceux dont l'affection leur a occasionné peut-être de commettre ces fautes qui les retiennent dans leur captivité cruelle ! Comprenez, si vous le pouvez, combien doit être amère la douleur de ces âmes lorsque leurs enfants eux-mêmes, leur refusent une aide que les animaux trouvent dans leurs semblables.

Joseph, l'ancien patriarche, fut haï de ses frères et persécuté parce que son père le préférait aux autres. Un jour Jacob l'envoya les rejoindre dans la campagne. Ils se saisirent de lui et le jetèrent dans une citerne. Il était là gisant, versant des larmes et attendant la mort cruelle dont ses frères le menaçaient. Mais ce qui affligeait le plus profondément Joseph, c'était l'indifférence de ses frères sur son sort. Il les savait assis auprès de la citerne buvant et se livrant au plaisir. Il entendait leurs rires et leurs plaisanteries d'autant plus inhumaines que les cris et les plaintes du malheureux enfant arrivaient jusqu'à eux. « Ils buvaient du vin dans des coupes et étaient insensibles » à la douleur de Joseph, » dit le prophète Amos : *Bibentes vinum in phialis, nihil patiebantur super contritione Joseph* (Amos, VI, 6). C'est une image de la douleur des âmes qui souffrent dans le purgatoire. Elles gisent au fond d'un abîme de feu ; elles voient leurs frères, leurs fils, leurs amis, passer insouciants auprès de cet abîme, et se livrer aux plaisirs. « Mes frères ont » passé outre comme un torrent, dit Job : *Fratres mei, præterierunt sicut torrens* (Job. VI, 15). Les héritiers, les enfants vivent joyeusement des biens que leurs parents avaient amassés ; peut-être les dévorent-ils en plaisirs et en débauches, sans penser même à faire une prière pour ceux qui souffrent à cause d'eux. Aussi est-il arrivé bien des fois que, par la permission de Dieu, des âmes du purgatoire, oubliées ainsi pendant de longues années, sont venues réclamer des secours. On sait, pour n'en citer qu'un exemple, que Louis, empereur des Romains, apparut après trente ans non loin de la ville de Vérone, à son fils Louis, alors roi de Germanie, et le supplia, par les plaies de Notre-Seigneur, de lui venir en aide et de le racheter des flammes du purgatoire où il brûlait depuis si longtemps. Hélas ! hélas ! quel terrible supplice que d'être pendant trente années entières la proie de ces flammes. Toutes les souffrances de la terre ne sont pas comparables à une heure de cet affreux tourment. Et pourquoi ce prince demeura-t-il si longtemps dans les flammes du purgatoire ? On peut le dire, la cause en fut la négligence et l'oubli de son fils.

Il faut tout dire. Il y a des parents, des enfants, des héritiers plus cruels encore. Non seulement ils omettent, pour soulager les âmes du purgatoire, ce dont la seule charité chrétienne leur fait un devoir, mais ils négligent même ce que la justice leur impose. O mon Dieu! croirait-on que l'avarice puisse être injuste et cruelle à ce point? Croirait-on que des héritiers n'accomplissent pas, sous ce rapport, les dernières volontés des mourants? Alexandre le Grand, au moment de mourir, divisa son royaume en autant de parties qu'il avait de généraux, et en laissa une à chacun d'eux. Quelle reconnaissance ne lui devaient-ils pas? Cependant à peine eut-il rendu le dernier soupir qu'ils le laissèrent là. Son cadavre demeura gisant sur la terre pendant un mois entier, comme celui d'un vil animal. Les nouveaux rois avaient autre chose à faire que de s'occuper de leur ami, de leur bienfaiteur. Il fallait intriguer pour s'emparer de la plus belle partie de l'empire et s'agrandir aux dépens des autres. Sans doute on ne voit plus, de notre temps, de telles abominations commises envers les défunts ; on n'abandonne plus leurs corps sans sépulture, mais trop souvent on abandonne leurs âmes, et ceux à qui reviennent les biens qu'ils ont laissés, sont trop occupés des formalités du partage, pour penser même à leur venir en aide par des prières. Puis les premiers temps passés, l'oubli vient, et les pauvres âmes brûlent. A plus forte raison en est-il ainsi lorsque les héritiers ne sont pas satisfaits des dispositions prises par le défunt, ou qu'ils trouvent moins qu'ils n'espéraient à partager entre eux. Pauvres âmes! que vous eussiez bien fait de prévoir pendant votre vie ce qui devait survenir plus tard! Que vous eussiez bien fait de multiplier des bonnes œuvres, de vous assurer des messes, de prier et de faire prier beaucoup pour les âmes du purgatoire! Aujourd'hui vous auriez un trésor de mérites devant Dieu. La bienheureuse Vierge Marie, rédemptrice des captifs, saurait où puiser pour vous venir en aide, et vous n'attendriez pas inutilement des secours que les vivants ne penseront même pas à vous apporter, parce que ni leur vanité, ni leurs intérêts n'ont rien à y gagner.

Mes frères, ne ressemblez pas aux hommes sans mémoire et sans cœur dont je viens de vous parler. Priez pour les pauvres âmes qui attendent votre secours. Priez Marie pour qu'elle vienne à leur aide, pour qu'elle délivre ces malheureux, ces innombrables captifs, dont plusieurs peut-être vous ont été chers sur la terre. Tendez la main aux âmes de vos frères, de vos proches, de vos amis, pour les tirer de ce lac de feu qui les dévore. Vous le pouvez par le sacrifice de la Messe, par la sainte communion, par de ferventes prières, par des aumônes, par des jeûnes volontaires, surtout par l'accomplissement de leurs dernières volontés. Croyez-moi, vous n'avez rien à perdre ; vous avez tout à ga-

gner à cet acte de charité et de justice. Arrachées par vous du milieu des flammes et admises dans le royaume de Dieu, elles vous seront reconnaissantes et ne cesseront de demander pour vous à la divine bonté, toutes sortes de faveurs pour ce monde et pour l'autre. Elles vous obtiendront d'être épargnés un jour par les flammes dont vous les aurez délivrées, et d'entrer plus vite en possession de la gloire céleste. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

NOTRE-DAME DE LA MERCI, LIBÉRATRICE DES PÉCHEURS [1].

Memor ero Rahab et Babylonis scientium me.
PSAL. LXXXVI, 2.

La véritable gloire est inséparable de la vertu; elle en émane comme le fleuve de sa source, comme le rayon de l'astre lumineux. Aussi ne faut-il pas nous étonner si la bienheureuse Vierge Marie jouit, au ciel et sur la terre, d'une gloire incomparable, si David inspiré de Dieu s'écriait d'avance, à la pensée de cette auguste Vierge : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei :* « Des » choses glorieuses ont été dites de vous, cité de Dieu. » Chacun sait bien, qu'après Dieu lui-même, il n'est rien de comparable à Marie, et que ses vertus sont plus nombreuses et plus parfaites que les anges eux-mêmes ne peuvent le concevoir. Elle est la cité de Dieu; cité parfaite, cité digne du Dieu qui l'habite. Elle est vierge et mère, et le Fils qui lui doit le jour n'est autre que Dieu lui-même. Elle est assise sur un trône à la droite de Jésus-Christ, au sein de l'éternelle lumière. Toutes les joies, toutes les gloires des bienheureux, elle les possède et les condense en son cœur et en sa personne. Oui, le prophète a bien raison : on a célébré et on célébrera éternellement sa gloire : *Gloriosa dicta sunt de te.*

Toutes les vertus de Marie, contribuent pour leur part, à cette gloire presque infinie dont Dieu a revêtu sa Mère. Cependant on peut dire que sa charité pour les pauvres pécheurs y a surtout contribué. Le prophète après ces mots : « Des choses glo» rieuses ont été dites de vous, cité de Dieu : » *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei,* ajoute aussitôt : *Memor ero Rahab et Babylonis scientium me* : « Je me souviendrai de Rahab, la » femme pécheresse, et de Babylone la ville d'iniquité, » qui me connaissent. Ah! c'est que la bonté de Marie, ressemble à celle de Dieu, et n'a pour ainsi dire pas de bornes. La Mère de Jésus-

1. Voir PACIUCHEL. *Excit. XVII in Psal.* 86.

Christ n'est pas notre juge, elle est seulement notre mère, et elle peut n'écouter que les gémissements de ses enfants, sans être obligée de punir leurs crimes. Aussi a-t-elle pour les pauvres pécheurs une compassion extrême. Elle tend une main secourable à ceux qui tombent; elle les fait sortir de l'abîme du péché; elle les rend à la liberté et les conduit dans la céleste patrie [1]; elle est bien pour eux Notre-Dame-de-Merci; elle les tire d'un honteux esclavage, pour faire d'eux des rois et des enfants de Dieu. Il y en a tant sur la terre, même parmi les chrétiens, de ces pauvres pécheurs, de ces esclaves qui ont besoin de délivrance! Montrons-leur donc que Marie se souvient d'eux et qu'elle a compassion de leur misère; montrons-leur qu'elle est toujours prête à leur venir en aide, et que sa bonté ne désire rien tant que de les arracher au péché et de les conduire au ciel.

I. — *Marie a compassion des pécheurs.*

Rien de plus glorieux, rien de plus divin que de venir en aide à ceux qui souffrent, que de tendre une main secourable à ceux qui tombent. Mais est-il un malheur comparable à l'état lamentable des pécheurs. « C'est le péché qui rend les peuples misé-» rables, dit le Sage : » *Miseros autem facit populos peccatum.* D'après la version des Septante, il faut lire : « Les péchés amoin-» drissent les tribus et les familles : » *Peccata autem tribus et familias diminuunt* (Prov. xiv, 34). S'il existe des calamités autres que les péchés, elles découlent toutes de ceux-ci comme de leur source première. La famine, la peste, la guerre, les séditions, les brigandages, les incendies, les malheurs publics ou particuliers de toute sorte, et enfin l'éternelle damnation, n'ont pas d'autre origine. La bienheureuse Vierge Marie peut-elle trouver un objet plus digne de sa compassion que ce mal le plus grand de tous? La Mère de miséricorde peut-elle n'être pas miséricordieuse pour ceux qui ont tant besoin de sa piété et de son aide? Aussi dit-elle avec le Psalmiste : *Memor ero Rahab et Babylonis :* « Je me souviendrai de Rahab et de Babylone. » Qu'était-ce que Rahab? Une femme de mauvaise vie, qui habitait la ville de Jéricho. — Qu'était-ce que Babylone? Une vaste cité dans laquelle le péché régnait en maître. L'Ecriture donne le nom de Babylone, au monde éloigné de Dieu et révolté contre lui. Tous les méchants appartiennent à cette ville. — Marie se souvient d'eux; et pourquoi?

1. At ego, illius prophetici oraculi : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei,* cum sequenti : *Memor ero Rahab et Babylonis scientium me,* connexionem attendens, assertare minime vereor, ejus gloriam in eo præsertim sitam, quod miserorum sit memor, lapsis opem ferat, peccatores suis auxiliis, et interventionibus, a culpis eripiat et salvet. S. August. apud *Paciuchell*

Le cardinal Hugues complète ainsi les paroles du Psalmiste : *Memor ero Rahab et Babylonis* : « Je me souviendrai de Rahab » et de Babylone, pour en avoir pitié et non pour les punir : » *Memor ero ad miserendum, non ad puniendum.* Car la vierge toute miséricordieuse ne punit pas; elle est le refuge des pécheurs; elle leur ouvre le sein de sa miséricorde. C'est le titre de gloire le plus cher à son cœur.

S. Grégoire de Nazianze disait : « Travaillez moins à augmenter vos richesses que votre piété, vos trésors que votre » vertu. Ne recherchez pas d'autre supériorité sur le prochain, » que celle que donne la bonté. Soyez un Dieu pour les malheureux, en imitant la bonté de Dieu [1]. » C'est que Dieu est essentiellement bon, qu'il est tout-puissant et infiniment riche. Bon, il a compassion de ceux qui souffrent, il aime à pardonner aux coupables; il comble volontiers de biens ceux qui l'implorent dans leurs besoins. Riche et puissant, il accomplit aisément tout ce que réclame sa bonté. Imiter ces exemples aussi parfaitement que le permet la faiblesse humaine, c'est lui ressembler, c'est être en quelque sorte un Dieu.

Aussi, la bienheureuse Vierge Marie, imite-t-elle cette infinie bonté. Elle a compassion de tous les malheureux; toute la puissance que lui donnent ses mérites et sa dignité de Mère du Sauveur, elle n'en use que pour cette fin, venir en aide aux pauvres pécheurs, les plus à plaindre de tous les malheureux, les tirer du péché, et les rendre meilleurs, afin qu'ils soient sauvés. Travailler à cette œuvre, arriver à ce but constitue une grande partie du bonheur et de la gloire de la très sainte Vierge dans le ciel.

S. Thomas de Villeneuve, méditant sur la Nativité de Marie, rappelle les paroles prononcées sur le berceau du Précurseur : *Quis putas puer iste erit* (Luc. I, 66) : « Quel pensez-vous que sera » cet enfant? » et il les applique à la bienheureuse Vierge. Il interroge les prophètes : Dites, ô vous qui connaissez l'avenir, sages interprètes des conseils divins, quelle sera cette enfant? Parlez le premier prophète royal : que pensez-vous de votre fille? « Elle sera sur la terre un appui inébranlable; son fruit » s'élèvera au-dessus du Liban et ses fleurs se multiplieront dans » la cité comme l'herbe de la terre : » *Erit firmamentum in terra; superextolletur super Libanum fructus ejus, et florebunt de civitate sicut fœnum terræ* (Psal. LXXI, 16). Et vous, prophète évangélique, Isaïe, que pensez-vous de cette Vierge? que sera-t-elle? « Elle sera la protection de toute gloire, un tabernacle pour

1. Da operam, ut non solum opibus, sed etiam pietate; non solum auro, sed etiam virtute sis locuples. Cura ut proximo tuo idcirco præstantior sis, quia benignior. Fac calamitosis sis Deus, Dei misericordiam imitando. S. Gregor. Naz. orat. XVI.

» mettre en sûreté et à couvert de la tempête et de la pluie : » *Super omnem gloriam protectio, et tabernaculum erit in absconsionem a turbine et a pluvia* (Isa. IV, 6); c'est-à-dire, elle protégera les justes, et les pécheurs trouveront un refuge auprès d'elle. Qu'il en soit ainsi, ô divine Vierge : soyez notre abri lorsque se déchaîneront les tempêtes, les pluies violentes, les adversités. Que la peste, que la guerre, que la famine, que les tribulations viennent fondre sur nous, nous courrons tous à vous : vous êtes notre protectrice; vous êtes notre refuge, vous êtes l'unique remède à nos maux, vous êtes notre secours, notre asile. Comme les poussins à la vue d'un milan se réfugient sous les ailes de leur mère, nous irons nous cacher à l'ombre de vos ailes. Nous ne connaissons pas d'autre asile que vous; vous êtes notre unique espérance; nous n'avons de confiance qu'en vous : vous êtes la patronne vers laquelle nous levons tous des regards suppliants [1].

Voilà ce qu'est Marie pour nous. Elle étend sa protection sur les pécheurs; elle étend aussi sa protection sur toute gloire; c'est-à-dire sur tous les saints : *Super omnem gloriam protectio*; ou plutôt, si l'on veut, *la protection* qu'elle nous accorde, *est la plus grande de ses gloires*. Elle est la plus haute de ses prérogatives, la plus belle de ses vertus. Rien n'est glorieux pour elle, comme de relever ceux qui sont tombés, de les garder, de les protéger, de les dérober à la vengeance de Dieu, de les couvrir de son patronage puissant, de les amener à faire pénitence et enfin de les conduire au ciel.

Vous connaissez tous ce passage de l'Evangile selon S. Mathieu, où est rapportée l'entrée triomphale de Notre-Seigneur à Jérusalem. « Arrivé à Bethphagé, près du mont des Oliviers » Jésus envoya deux de ses disciples, leur disant : Allez au vil- » lage qui est devant vous et soudain vous trouverez une ânesse » attachée et son ânon avec elle : déliez-les et amenez-les moi.

1. Dicite obsecro, o astrologi sapientes, qui cœlestia contemplamini; dicite nobis, o Prophetæ, quænam puella ista erit, quæ talis, et tam clara prodiit in orbem, et annuntiate nobis ejus nativitatem? O propheta regalis, dicito, quid tibi videtur de hac filia tua, quænam puella ista erit? *Erit*, inquit, *firmamentum in terra, superextolletur super Libanum fructus ejus, et florebunt* (scilicet ejus meritis ditabitur Ecclesia) *sicut fœnum terræ*. Dic quoque tu Isaias, quid sentis de hac Virgine? Qualis erit ista Virgo? *Super omnem*, inquit, *gloriam protectio; et tabernaculum erit in absconsionem a turbine et a pluvia*. Id est, justorum erit custodia, et peccatorum suffugium. Ita esto, Virgo, in omnibus tempestatibus, et pluviis, et adversitatibus. Si pestis, si fames, si tribulatio; omnes ad te currimus. Tu nostra protectio, tu nostrum refugium; tu nostrum unicum remedium, subsidium et asylum. Sicut pulli volitantibus desuper milvis, ad gallinæ alas accurrunt, ita nos sub velamento alarum tuarum abscondimur. Nescimus aliud refugium, nisi te. Tu sola es unica spes nostra in qua confidimus. Tu sola patrona nostra, ad quam omnes aspicimus. S. Thom. de Villan. Conc. III. *de Nativ. Virg.*

» Et si quelqu'un vous dit quelque chose, répondez que le Sei-» gneur en a besoin (MATTH. XXI, 1, 2, 3). » Sous les paroles du Sauveur se voile un mystère d'une beauté, d'une douceur, d'une miséricorde infinie pour nous. Sous la figure des animaux que Jésus ordonne à ses disciples de lui amener, les Pères et principalement S. Jean Chrysostome, reconnaissent les pécheurs. Au temps de l'ancienne loi, l'âne était regardé comme un animal impur qu'on ne pouvait offrir en sacrifice; aujourd'hui encore on le regarde comme le type de la stupidité, bon tout au plus à porter des fardeaux et à recevoir des coups. C'est l'image des pécheurs, des hommes tels qu'ils étaient avant la venue du Seigneur et la prédication de l'Evangile. Ils se vautraient dans la fange des vices les plus immondes ; ils ne connaissaient pas Dieu ou, s'ils le connaissaient, ils portaient la stupidité jusqu'à le mépriser. Ils étaient écrasés sous le fardeau de toutes les erreurs inventées par les philosophes et par les démons. Ils étaient attachés. Satan les tenait enchaînés par leurs passions et par l'idolâtrie. Voilà l'état des hommes avant Jésus-Christ, voilà le malheureux état où retombent les chrétiens qui s'éloignent de Dieu et s'adonnent au péché. Si Dieu ne les délivre pas ; s'il ne dit pas à ses ministres: *Déliez-les et me les amenez*, rien ne pourra les arracher à cette profonde misère.

Ce que nous avons dit jusqu'ici se comprend aisément ; mais écoutez ces paroles de Jésus-Christ : « Dites que le Seigneur en » a besoin : » *Dicite quia Dominus his opus habet.* Qu'est-ce à dire, Seigneur, vous avez besoin des pécheurs? N'êtes-vous donc pas ce Dieu tout-puissant dont parlait le Prophète : « J'ai » dit au Seigneur, vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez » pas besoin de mes biens? » *Dixi Domino, Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* (PSAL. XV, 2). David disait à Dieu: Vous n'avez pas besoin de mes biens, mais j'ai besoin des vôtres. Vous ne dépendez de moi en aucune manière, mais moi je dépends de vous pour toutes choses. Vous ne pouvez rien recevoir de moi et moi j'ai tout reçu de vous. Voilà pourquoi vous êtes mon seul vrai Dieu, mon souverain Seigneur, en qui je mets toutes mes espérances, à qui je confie toutes mes pensées.

Si Dieu, d'après le Psalmiste, n'a pas besoin des justes ni des saints, comment les pécheurs peuvent-ils lui être utiles à quelque chose? Ils lui sont utiles, dit le cardinal Hugues, ils lui sont nécessaires. Le Seigneur a besoin d'eux, c'est-à-dire des pécheurs, pour les asseoir sur les trônes laissés vides dans le paradis : *Dominus his, id est peccatoribus, opus habet, ut impleantur sedes paradisi.* Et S. Jean Chrysostome ajoute : « Amenez-» les moi ; c'est-à-dire convertissez-les pour ma gloire: » *Adducite mihi, id est, ad gloriam meam illos convertite.* Dieu a

donc besoin des pécheurs, pour manifester sa gloire en ayant pitié d'eux, en leur remettant leurs péchés, et se servant d'eux pour combler les vides causés dans les rangs des esprits célestes, par la chute des anges apostats.

Un illustre poète latin, exilé pour avoir offensé l'empereur Auguste, lui disait : « Si je n'avais pas péché, que pourriez-vous » pardonner ? Ma faute vous procure le moyen d'exercer votre » clémence [1]. » Ne pouvons-nous pas en dire autant à Dieu?

Dieu n'a donc pas besoin de nos biens : il a les siens qui sont infinis; mais il a besoin de nos maux, pour faire éclater sa miséricorde et ne pas manquer de la gloire que lui procure le pardon de nos fautes.

L'apôtre S. Paul dit quelque part : « Tous ont péché et ont » besoin de la gloire de Dieu : » *Omnes peccaverunt et egent gloria Dei* (Rom. III, 22). Pourquoi « de la gloire de Dieu ? » Ne semble-t-il pas que les pécheurs ont surtout besoin de sa miséricorde et de sa clémence ? Cependant l'Eglise instruite par le Docteur des nations dit à son tour : « Nous vous rendons » grâce à cause de votre grande gloire : » *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam.* Rend-on grâce à un prince pour sa majesté, pour son illustration, pour le renom qu'il s'est acquis par ses hauts faits? Non sans doute. Si on le remercie de quelque chose, ce sera de sa munificence, de sa clémence, de ses bienfaits Que signifient donc les paroles de S. Paul : *Tous ont besoin de la gloire de Dieu*, et celles de l'Eglise : « Nous vous ren- » dons grâce pour votre grande gloire ? » Ecoutez S. Thomas : « Tous ont besoin de la gloire de Dieu, c'est-à-dire de la justifi- » cation qui procure la gloire de Dieu : » *Egent gloria Dei, id est justificatione, quæ in gloriam Dei cecidit.*

S. Anselme dit dans le même sens : « Ils ont besoin de la » gloire de Dieu, c'est-à-dire qu'il soit glorifié davantage en » eux, par la rémission de leurs fautes de chaque jour, et la » multiplication de leurs vertus. »

La grande gloire de Dieu est donc, non de se venger, mais de pardonner, non de punir, mais d'avoir pitié, non de détruire la nature, mais d'y surajouter la gloire et de justifier les pécheurs. Voilà ce que signifient ces paroles : « Dites que le Sei- » gneur en a besoin : » *Dicite quia Dominus his opus habet.*

Ce qui est vrai de Dieu l'est aussi de Marie. Elle dit avec le Prophète : *Memor ero Rahab et Babylonis* : « Je me souviendrai » de Rahab et de Babylone, » je me souviendrai des pécheurs, quelque grandes que soient leurs iniquités, et je m'en souvien-

1. Nam nisi peccassem, tu quid concedere posses ?
Materiam veniæ sors tibi nostra dedit.
Ovid. II *de Trist.*

drai non pas pour les punir, mais pour les soulager. Elle aussi a besoin des pécheurs pour montrer qu'elle est la Mère et la Reine des miséricordes.

O vous tous qui avez péché, approchez-vous donc de Marie, réfugiez-vous dans l'asile qu'elle vous offre. Votre Souveraine a besoin de vous, pour exercer sa bonté, pour répandre sur vous ses bienfaits. Sa gloire et sa félicité grandissent encore lorsqu'elle vous obtient la rémission de vos péchés et l'amour de votre Dieu. Et vous à qui Dieu confie le soin des âmes, prêtres, magistrats, pères de famille, ayez compassion des pécheurs qui dépendent de vous. Déliez-les, déliez-les bien vite et les amenez à la Vierge bénie. Et si quelqu'un vous dit quelque chose, répondez que Marie en a besoin. Délicz, vous dis-je, ces pauvres âmes que le péché a rendues semblables à des animaux sans raison, amenez-les à la Mère de miséricorde pour qu'elle en fasse de nouveau des hommes, pour qu'elle en fasse des anges.

II. — *Marie aide les pécheurs et les sauve.*

Autrefois le saint patriarche Abraham envoya son fidèle serviteur Eliézer en Mésopotamie pour choisir une épouse à Isaac. Eliézer parvenu au but de son voyage fit à Dieu cette prière : *Seigneur Dieu de mon maître Abraham, je vous supplie, venez-moi en aide aujourd'hui et faites miséricorde à mon maître Abraham. Me voici près de la source d'eau, et les filles et les habitants de cette ville sortiront pour puiser de l'eau. Que la jeune fille donc à qui je dirai : Incline ta cruche afin que je boive, et qui répondra : Bois et je donnerai aussi à boire à tes chameaux, soit celle que vous avez préparée à votre serviteur Isaac* (Genes. xxiv, 12-14). Rébecca vint puiser de l'eau à la source ; elle donna à boire, avec une complaisance extrême, au serviteur d'Abraham et à ses chameaux ; à cette marque elle fut reconnue pour l'épouse destinée à Isaac.

Pourquoi, mes frères, vous rappeler cette histoire des temps anciens ?

S. Thomas de Villeneuve, que nous avons déjà cité, y découvre un mystère aussi profond que consolant pour nous.

Le Père éternel, que figurait Abraham, voulait donner une épouse à son Fils. Il ne la choisit pas parmi les habitants du ciel, où il règne, parmi les anges. Son envoyé vint sur la terre ; il trouva Marie qui descendait pour puiser de l'eau à la fontaine intarissable de la grâce divine. Il admira son incomparable beauté. Il vit que son vaisseau était rempli de la grâce divine et il lui dit : « Je vous salue pleine de grâce : » *Ave gratia plena.* O Vierge admirable, femme bénie entre toutes les femmes ! Oui votre vaisseau est rempli des eaux qui donnent la vie. Il déborde

et de sa surabondance, vous aimez à donner à boire aux anges et aux hommes, aux justes et aux pécheurs, à Eliézer et à ses chameaux. C'est par vous que les anges reçoivent la gloire, les justes la grâce, les pécheurs, leur pardon, les affligés la joie et les captifs la liberté.

Les parents de S. André de Corsini avaient consacré par vœu au service de Marie, le premier enfant qui leur serait donné. Après une très longue attente ils eurent enfin un fils. Mais, hélas! le jeune André, à peine au sortir de l'enfance, lâcha la bride à toutes ses passions, et les pieux parents commencèrent à craindre qu'il ne déshonorât la famille et ne perdît son âme. Le peu de compte qu'il tenait de leurs avis et de leurs reproches augmentait encore leur douleur. Un jour sa mère, dans l'amertume de son affliction, lui dit : Je vois bien maintenant que le rêve que j'ai fait lorsque je te portais dans mon sein n'était pas un vain songe : il ne s'est que trop réalisé. Il me semblait, mon fils, que ce n'était pas d'un homme, mais d'un loup que j'étais mère. Puis-je n'en pas reconnaître la vérité lorsque je te vois, sous une forme humaine, ressembler aux loups par tes mœurs? — André, frappé de cette parole, se prit à réfléchir sur sa vie passée, et reconnut combien il avait été coupable. Il entra dans une église des Carmes, et prosterné devant l'autel de Marie, il lui dit en versant des larmes amères : O Vierge très sainte, voyez ce loup au pied de votre autel, car c'est le nom que je dois porter; je ne suis plus un homme, mais un loup qui, par mes détestables mœurs et mes mauvais exemples, ai porté le ravage dans le troupeau de Jésus-Christ. Je suis un loup; mais vous, ô Mère de miséricorde, refuge des pécheurs, vous pouvez me changer en agneau. Faites donc, ô ma souveraine, faites que je renonce à ces mœurs de bête fauve, et que je revête l'innocence de l'agneau. — Qu'arriva-t-il? La bienheureuse Vierge Marie le prit sous sa protection. Non seulement elle lui obtint le pardon de ses crimes, mais elle le fit s'élever jusqu'aux degrés les plus sublimes de la sainteté. C'est ainsi que Marie se souvient des pécheurs et qu'elle leur vient en aide.

Le saint roi David s'écriait : « O mon âme, bénis le Seigneur : » Seigneur mon Dieu, votre magnificence a paru avec un grand » éclat : » *Benedic anima mea Domino; Dominus Deus meus magnificatus est vehementer* (Psal. ciii, 1). Qu'avez-vous donc vu, ô Prophète, pour pousser ce cri d'admiration et de reconnaissance? Ecoutez : *Extendens cœlum sicut pellem* : « Dieu a » étendu le ciel comme une tente. » J'entends; mais cette extension, cette dilatation du ciel, pourquoi cause-t-elle une si grande allégresse à David?

Autrefois, le ciel ne servait de demeure qu'aux anges seuls : aucun homme n'y pouvait entrer. Jésus-Christ vient sur la terre

et dans son infinie bonté, le voilà qui étend les cieux, qui les dilate, qui les rend plus vastes, pour que non seulement les anges, mais les hommes eux-mêmes, même les plus coupables d'entre les hommes puissent y trouver leur place, s'ils font seulement un acte sincère de contrition ou d'amour de Dieu. Oui, dit Cassiodore, le Psalmiste a bien raison de proclamer que le Seigneur étend les cieux, puisqu'on le voit y admettre des femmes perdues et des publicains. Les cieux qui, en justice, étaient pour les seuls justes, sont devenus, par la libéralité et la grâce de Dieu, accessibles aux pécheurs [1].

Mais, ô Vierge Marie, n'êtes-vous pas aussi le ciel? S. Augustin ne dit-il pas : « Si je vous donne le nom de ciel, vous » êtes plus élevée que lui. Si je vous appelle la forme de Dieu, » vous êtes digne de ce nom? » : *Si cœlum te vocem, altior es; si formam Dei te appellem, digna existis* (Serm. *de Assumpt.*). Vous êtes un ciel animé, l'habitation de Dieu, et vous êtes un ciel étendu; vous dépassez en immensité tous les cieux par votre charité; vous contenez dans votre cœur, non seulement les justes mais les pécheurs eux-mêmes. Vous êtes la vivante image de Dieu; bonne et miséricordieuse comme lui, vous répandez vos bienfaits sur les bons et sur les méchants, sans vous lasser jamais. Votre miséricorde, ô Vierge bénie, n'abandonne pas le pécheur, elle le suit jusqu'à son dernier moment; elle n'oublie aucune contrée de la terre; elle s'élève jusqu'au ciel, et les âmes plongées dans les ténébreuses prisons du centre de la terre en éprouvent elles-mêmes les heureux effets [2].

Le grand apôtre, tout brûlant de charité, adressait aux Corinthiens ces paroles : « Pour vous, ô Corinthiens, notre bou» che est ouverte, notre cœur s'est dilaté. Nous ne nous resser» rons point pour vous, mais vous, vous resserrez vos entrail» les » : *Os nostrum patet ad vos, o Corinthii; cor nostrum dilatatum est. Non angustiamini in nobis. Angustiamini autem in visceribus vestris* (II Cor. VI, 11). Que signifient ces paroles de l'Apôtre? C'est comme s'il disait : Mon seul désir est de verser tout ce que mon cœur contient, dans le vôtre. Ma bouche fait effort pour exprimer tous mes sentiments, toute mon affection pour vous, et elle ne peut y parvenir. Tout ce que je puis dire est

1. Bene dicitur Dominus cœlos extendere, ubi meretrices et publicanos ad ipsum constat admittere. Nam cum sint per justitiam cœli justorum, facti sunt et gratiæ largitate peccantium. (Cassiodor. apud *Paciuchell.*)

2. Quis misericordiæ tuæ, o Virgo benedicta, longitudinem, latitudinem, sublimitatem et profundum queat investigare? Nam longitudo ejus usque ad diem novissimum invocantibus eam subvenit universis, latitudo ejus replet orbem terrarum, ut tua misericordia plena sit omnis terra; sic et sublimitas ejus civitatis supernæ invenit restaurationem; et profundum ejus sedentibus in tenebris, et in umbra mortis obtinuit redemptionem. S. Bernard. **serm. IV** *de Assumpt.*

au-dessous de ce que je ressens. Vous êtes au large dans mon cœur, car ma charité pour vous est immense, mais je suis à l'étroit dans vos cœurs, à vous, car vous répondez peu à mon ardente charité.

Mais qu'était-ce que la charité de Paul, si on la compare à celle de la bienheureuse Vierge Marie? Son amour pour Dieu et pour le prochain confine à l'infini. Elle ouvre à tous le sein de sa miséricorde et elle n'exclut personne. Mais hélas! que les cœurs des hommes sont étroits; qu'ils ont de peine à concevoir un peu d'amour! qu'ils répondent mal à la bonté inexprimable de la Vierge! Elle nous aime tous sans exception. Il ne se passe pas un jour, une heure, un moment, qu'elle ne pense à chacun de nous, pour nous procurer quelque bienfait : et nous, quand pensons-nous à elle? comment l'aimons-nous. Ah! la demeure que nous lui laissons dans nos cœurs, lorsque nous lui en laissons quelqu'une, est bien étroite! Pourquoi ne les dilatons-nous pas? pourquoi n'aimons-nous pas Marie? Accourez donc, ô vous qui êtes pécheurs, prosternez-vous aux pieds de la Mère de Dieu; implorez son suffrage. Elle vous convertira; elle vous conduira jusqu'à la pratique de la vertu; elle vous procurera la grâce; elle vous sauvera. Car n'oubliez pas cette parole d'un ancien Père : « D'innombrables conversions de pécheurs s'accomplis- » sent par le secours et l'intercession de Marie » : *Mariæ virtute et precibus pene innumeræ peccatorum conversiones fiunt* (S. Method. *in Hypop.*). Souvenez-vous de Rahab, souvenez-vous de Babylone que Marie n'abandonne pas, ou plutôt souvenez-vous de sainte Marie Madeleine. C'était une pécheresse. Sa vie légère et dissolue était pour la ville de Jérusalem un scandale continuel. Elle s'attache aux pas de Marie; Marie la conduit à Jésus; prosternée aux pieds du Sauveur, elle se transforme et devient une sainte. « Désormais, dit S. Chrysostome, ce n'est » plus une pécheresse; sa chasteté et sa modestie l'emportent » sur celles des vierges les plus pures » : *Non amplius peccatrix remansit, sed illico quavis virgine castior verecundiorque evasit; virgines quoque ipsas sua castitate superavit* (*In Matth.* hom. 3).

On lit dans la vie de S. Dominique qu'il y avait à Rome une personne dont les attraits extraordinaires et la corruption causaient la perte d'une multitude de jeunes gens. Il arriva que cette pécheresse reçut un chapelet des mains de S. Dominique, et qu'elle se rendit plusieurs fois à l'église pour le réciter. Ce fut pour elle une transformation. L'amour de Marie s'empara de son cœur. Elle se convertit, pleura sa vie passée, et bientôt elle donna plus d'édification à toute la ville, qu'elle n'y avait causé de scandale. S. Dominique connut par révélation le degré de vertu auquel elle s'était élevée, et il ne pouvait assez s'étonner

qu'une telle femme fût montée, en si peu de temps, à une perfection si sublime. La bienheureuse Vierge Marie daigna lui dire : « Ignores-tu donc, mon fils, que j'aime les pécheurs, que j'en prends soin et que je suis la distributrice des miséricordes de Dieu? Les merveilles que tu admires dans cette femme, j'ai voulu te les révéler pour que personne ne désespère de la miséricorde de Dieu. »

Voilà, mes frères, comment la bienheureuse Vierge Marie est bonne pour nous, comment elle compatit à nos misères, comment elle nous vient en aide et nous sauve. Recourons donc à elle. Qu'elle soit pour nous Notre-Dame de Merci, qu'elle nous rachète de l'esclavage du péché, qu'elle brise nos chaînes, pour que, délivrés par sa main maternelle, nous entrions un jour, conduits aussi par elle, dans la céleste patrie. Ainsi soit-il.

PLANS

I

Ecce servus meus, suscipiam eum.

ISA. XLII, 1.

Dieu avait créé l'homme libre : aucun joug ne pesait sur lui : mais lorsque le péché s'introduisit dans le monde, la servitude y entra en même temps. L'homme devint esclave de l'homme; esclave de ses propres passions; esclave du démon.

La miséricorde infinie de Dieu eut compassion du triste sort de l'humanité et nous donna un libérateur. Jésus-Christ veut briser tous nos fers. Mais, hélas! notre pauvre nature a une tendance presque invincible à l'esclavage, et si nous ne sommes soutenus, protégés contre nous-mêmes, nous y retombons infailliblement.

Dieu le sait et il a chargé Marie de veiller sur nous. Il nous a donnés à elle pour que nous soyons ses enfants, pour que nous soyons son bien. Délivrés du triple joug qui pesait sur nous, nous sommes les serviteurs de Marie, et cette toute-puissante et toute miséricordieuse protectrice dit à son Fils, en parlant de chacun de nous : « Voilà mon serviteur, voilà ma servante et » j'en prendrai soin. »

Pour mieux entendre ce que Marie a fait en notre faveur en acceptant de nous protéger ainsi, considérons de quels durs esclavages nous avons été délivrés grâce à son divin Fils et grâce à elle.

Nous ne parlerons aujourd'hui que de l'esclavage que les hommes font parfois peser sur les autres hommes.

Nous considérerons que Marie a fait cesser l'esclavage qui pesait sur le monde ancien, partout où son nom fut connu et vénéré.

Qu'elle l'a adouci chez les nations barbares, chez les Maures et les Turcs, par la fondation d'ordres religieux destinés au rachat des esclaves.

Qu'elle le combat, le détruit encore ou du moins l'adoucit chez les pauvres sauvages, où pénètrent les missionnaires.

I. — Avant que N.-S. Jésus-Christ fût conçu et né de la bienheureuse Vierge Marie, la plaie hideuse de l'esclavage régnait partout. La dignité de la nature humaine était profondément avilie, et l'on ne peut se faire une idée, dans nos siècles de christianisme, de ce que devenait le malheureux esclave, chez les nations les plus policées, à Rome, à Athènes, dont on nous fait admirer les dehors de brillante civilisation. Le peuple juif lui-même n'était pas exempt de la plaie de l'esclavage : les patriarches possédaient des esclaves, qu'ils traitaient, il est vrai, autrement que ne le faisaient les peuples païens; mais même sous les tentes d'Abraham et de Jacob, l'esclavage existait.

Marie donne Jésus-Christ au monde ; grâce à Jésus, Fils de Marie, la dignité de l'homme se relève. Le monde, à mesure qu'il devient chrétien, reconnaît que l'homme, enfant de Dieu, ne peut pas être cet objet de rebut, ce vil instrument de toutes les passions, cet être moins prisé qu'une bête de somme, qu'on appelait l'esclave chez les peuples païens. Membres de Jésus-Christ, nation sainte, sacerdoce royal, les chrétiens sont nécessairement libres. Enfants de la reine du ciel, ils ne peuvent pas être marqués du stigmate de la servitude.

II. — Mais la loi chrétienne n'a pas pénétré ou du moins n'a pas régné partout. D'immenses contrées, autrefois éclairées des lumières de la foi, sont retombées dans les ténèbres, et l'esclavage a reparu. Des pirates hardis ont sillonné les mers, ont débarqué sur des côtes trop faiblement protégées contre leurs incursions; ils ont fait des chrétiens captifs, et les ont réduits au plus dur esclavage. Ils ont voulu perdre non seulement leurs corps mais leurs âmes, en les forçant à l'apostasie. Que fera Marie? Ah! si les rois des contrées chrétiennes étaient assez forts, et surtout assez unis pour arracher leurs victimes aux barbares venus de l'Afrique : mais ils sont désunis et faibles. Alors la bienheureuse Vierge inspire à trois de ses serviteurs, S. Pierre Nolasque, S. Raymond Pennafort et au roi Jacques d'Aragon de fonder un ordre religieux pour la rédemption des captifs.

III. — D'autres contrées éloignées du centre de la lumière, n'ont

pas encore entendu parler de Dieu. De nos jours encore l'esclavage y règne avec toutes les horreurs qui l'accompagnaient dans l'ancien monde païen : Marie envoie des missionnaires; ils prêchent l'Evangile; ils font connaître Jésus et Marie. Partout où leur parole est écoutée, l'esclavage s'adoucit d'abord et disparaît bientôt.

Et dans les contrées chrétiennes, depuis des siècles, si la foi s'affaiblit, si le paganisme ancien tend à renaître, on voit renaître avec lui l'esclavage antique, sous une autre forme sans doute, mais aussi dur, aussi impitoyable qu'il était autrefois. Demandez à tant d'ouvriers courbés nuit et jour, sans connaître ni fêtes, ni dimanches, sur un travail qui les use. Ils gagnent à grande peine de quoi ne pas mourir de faim eux et leurs familles, et lorsqu'ils ne pourront plus travailler, leurs maîtres les enverront mourir ailleurs, comme les Romains transportaient leurs esclaves devenus vieux dans une île du Tibre pour y mourir de besoin et de désespoir. Voilà où en vient une société païenne; voilà ce que la bienheureuse Vierge Marie combat de toutes ses forces; voilà la plaie qui grâce à elle, n'envahira jamais complétement notre chère France. Heureux les ouvriers qui sont chrétiens et qui travaillent pour des patrons chrétiens : malheur à ceux qui ne le sont pas.

Voilà comment Marie combat l'esclavage que des hommes imposent aux hommes. Servir Dieu c'est régner; servir Marie c'est régner; c'est de Jésus, c'est de Marie, qu'il faut attendre la véritable liberté sur la terre. C'est Jésus, c'est Marie, qui nous donneront l'éternelle liberté des enfants de Dieu au ciel.

II

Faciem tuam illumina super servum tuum.

PSAL. CXVIII, 135.

Le sort des esclaves soumis à tous les caprices d'un maître inexorable, est bien cruel : cependant il y a un esclavage plus dur encore, c'est l'esclavage des passions.

Avant le péché d'Adam, la liberté de l'homme était entière; il était maître chez lui, et n'avait pas à lutter contre ces entraînements terribles, qui font souvent son malheur ici-bas, celui de sa famille, et la perte éternelle de son âme. Mais maintenant que nous sommes livrés en proie à la révolte des passions, maintenant qu'il nous est si aisé de tomber sous leur honteux esclavage : qui nous aidera à les surmonter à les vaincre? qui nous aidera à secouer leur joug? Qui fera briller la face de Dieu sur ses serviteurs et illuminera leurs ténèbres : *Faciem tuam illumina*

super servum tuum? Ce sera la bienheureuse Vierge Marie, Notre-Dame de Merci, la rédemptrice des esclaves.

Marie nous défendra contre les passions ou nous délivrera de leur joug :

1° En obtenant de Dieu les grâces nécessaires pour les surmonter.

2° En nous enseignant par ses exemples à les combattre

I. Marie nous obtient de Dieu les grâces nécessaires pour surmonter nos passions.

1° Elle veut nous obtenir ces grâces parce que nous lui appartenons.

Nous avons été créés par son Fils; rachetés par son Fils; sanctifiés par les sacrements de son Fils.

Nous lui avons été consacrés à elle-même comme ses serviteurs; confiés comme ses protégés, ses clients; donnés comme ses enfants.

Elle voit nos besoins; elle connaît nos dangers; elle sait que sans elle nous périrons; elle entend nos prières; si nous ne la prions pas, elle ne nous en regarde que comme plus à plaindre.

Elle est bonne, à l'exemple de Dieu, dont la bonté s'étend à toute créature.

Elle est en quelque manière plus compatissante à nos maux que Dieu lui-même, car Dieu est obligé d'écouter la voix de sa justice : Marie est simplement la Mère de la miséricorde.

2° Elle peut nous obtenir les grâces, dont nous avons besoin pour vaincre nos passions, parce que :

Elle est la Mère de Dieu lui-même, et Jésus-Christ ne peut rien refuser à Marie, à cause de la dignité suprême de Mère de Dieu.

A cause des droits maternels qu'elle a gardés auprès de lui.

A cause de tout ce qu'elle a fait pour lui pendant sa vie mortelle.

Elle est établie de Dieu, notre reine, et Dieu ne peut pas lui refuser les pouvoirs que réclame cette dignité:

Il faut qu'une reine vienne en aide à ses sujets dans leurs besoins.

Qu'elle les défende contre leurs ennemis.

Qu'elle les délivre de la captivité, s'ils ont eu le malheur d'y tomber.

3° Elle est la trésorière de Dieu, et c'est pour user des trésors de sa grâce, en faveur de ceux qui en ont besoin.

C'est à elle que Dieu a confié d'abord Jésus-Christ, le trésor des trésors, la source de toute grâce.

C'est par elle que Jésus-Christ nous a été donné.

C'est par elle que doivent aussi nous être données toutes les grâces de Jésus-Christ.

II. La bienheureuse Vierge Marie nous enseigne par ses exemples, à combattre les passions.

1° Elle est exempte elle-même de tous ces combats, de toute inclination au mal. Plus exempte que ne l'étaient Adam et Eve; plus forte, incomparablement que ces premiers représentants de la nature humaine, qui ont succombé à l'attaque du démon : Marie ne peut pas tomber.

2° Cependant elle est d'une vigilance extrême, fuyant jusqu'à l'ombre du danger; écartant tout ce qui pourrait donner prise à la tentation.

Dès sa plus tendre enfance elle se retire dans la solitude du temple.

Obligée à l'âge de quatorze ans de quitter le temple et d'épouser Joseph, elle fait et obtient qu'il fasse avec elle le vœu de virginité.

Elle fait le vœu de sainte pauvreté, ou au moins, elle pratique le détachement des biens de la terre, avec la perfection la plus sublime.

Elle pratique de même la sainte obéissance. Ainsi sont retranchées toutes les passions, jusque dans leur racine.

3° Elle s'applique à la pratique de toutes les vertus.

Vertus qui ont Dieu pour objet immédiat : La foi, l'espérance, la charité, la piété.

Vertus qui se rapportent au prochain : La douceur, l'obéissance, l'empressement à rendre service, le pardon des injures.

Vertus intérieures se rapportant à elle-même : L'humilité, la douceur.

Vertus de l'enfance; vertus de l'âge mûr, vertus de la vieillesse.

Vertus de la vierge; vertus de l'épouse, vertus de la mère, vertus de la veuve.

Marie est modèle parfait de tout et de tous.

Etudions ce modèle afin de nous former d'après lui.

Recourons à cette protectrice, à cette mère toute-puissante, tout aimante et toute miséricordieuse. Grâce à elle il nous sera facile de surmonter nos passions, de remporter une glorieuse victoire qui nous donnera la liberté et la paix sur la terre en attendant la paix et la liberté éternelles du ciel. Ainsi soit-il.

III

In servum venumdatus est Joseph.

PSAL. CIV, 17.

Joseph, fils de Jacob, fut autrefois vendu par ses frères aux

Ismaélites, et réduit ainsi en esclavage. Avant lui le genre humain tout entier avait été vendu, non pas aux Ismaélites et à Putiphar, mais au démon. Il était tombé dans un esclavage mille fois plus cruel et mille fois plus honteux que celui auquel Joseph fut livré. Son maître fut le démon; maître cruel, despote impitoyable qui ne trouve de jouissance que dans les supplices de ses serviteurs, et qui ne les flatte quelquefois un peu sur la terre, que pour les précipiter plus sûrement dans l'enfer.

C'est par le péché, que le démon s'est emparé des hommes à l'origine. C'est par le péché, qu'il continue à affermir sa domination sur eux, et à les soumettre de nouveau à son joug, si par hasard ils lui échappent.

Cependant une multitude de créatures humaines portent ce joug sans se mettre en peine de chercher à s'en délivrer. Peut-être en est-il plusieurs parmi ceux qui m'écoutent dont l'âme est l'esclave du démon, et qui n'y pensent même pas. Pour les aider à sortir de cet état dangereux, et pour éviter aux autres d'y tomber, voyons : 1° les ravages causés par le péché originel dans l'humanité; 2° les ravages causés par le péché actuel, dans les âmes qui le commettent; 3° les moyens que nous avons de secouer le joug et de briser les entraves que le démon fait peser sur nous par le péché.

En la fête de Notre-Dame de Merci de la rédemption des captifs, le principal ou plutôt l'unique moyen dont nous parlerons, sera le recours à la très sainte Vierge.

I. — Ravages causés par le péché originel dans l'humanité.

1° Le péché originel a fait perdre à l'homme l'amitié de Dieu, et tous les dons gratuits que Dieu lui avait accordés d'abord. Pour ne parler que de quelques-uns : l'immortalité, la santé parfaite, la science, l'autorité sur les animaux et tous les êtres terrestres, l'assurance de posséder les joies du ciel sans avoir à passer par la mort.

Par contre, le péché originel a placé l'homme sous l'influence, sous la domination du démon ennemi de Dieu. Il a soumis l'homme au travail, à la maladie, à la mort; il a creusé pour lui les abîmes de l'enfer; sa destinée inévitable est la damnation, si Dieu ne le rachète pas lui-même. Or, il est devenu un étranger, un ennemi pour Dieu.

2° Le péché originel a introduit partout la révolte dans l'homme qui s'était révolté contre Dieu : révolte des passions, révolte de la chair; révolte des animaux, révolte de la nature. L'homme était le roi, le maître de tout; il était en quelque sorte le dieu de la terre, et tout maintenant se dresse contre lui. Les éléments eux-mêmes lui font la guerre, et la terre ne produit volontiers que des ronces et des épines. C'est à la sueur de son front qu'il lui faut manger son pain de chaque jour.

3° Le péché originel a semé la division, la guerre, entre les hommes. L'homme privé de la grâce, ne connaît plus que ses passions. Ses besoins, ses plaisirs, ses intérêts priment tout. Pour y satisfaire il ne reculera devant rien. La vie de son semblable ne sera pas respectée non plus que son honneur, ses biens et sa vertu. Il n'y aura plus que la crainte qui puisse l'arrêter. L'ambition et mille autres causes susciteront des guerres épouvantables. La terre sera inondée de sang; l'esclavage étendra partout sa plaie hideuse. Voilà en quelques mots les effets du péché originel.

II. — Ravages causés dans les âmes par les péchés actuels.

Ces effets désastreux causés dans l'humanité par le péché du premier homme, sont aggravés encore par les péchés que chacun des descendants d'Adam peut commettre à son tour. Le joug de Satan s'appesantit. Les passions deviennent plus indomptables et plus insatiables. L'intelligence se ferme davantage à la véritable lumière. Le cœur s'endurcit. La volonté se déprave. La responsabilité devant le Juge suprême s'accroît. Les abîmes de l'enfer se creusent plus profonds, et les tourments éternels se préparent plus terribles.

III. — Moyen de sortir de cet esclavage.

Cruel esclavage du péché! Joug affreux que nous impose le démon! Qui nous en délivrera?

Ce sera Jésus-Christ. Lui seul le peut, « car il n'a pas été » donné sous le ciel aux hommes un autre nom, par lequel nous » devions être sauvés : » *Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* (Act. iv, 12). Mais le salut que Jésus-Christ nous donne, la délivrance qu'il nous apporte, c'est des mains de Marie qu'il veut que nous les recevions.

Elle est la coopératrice de notre rédemption.

Le Fils de Dieu ne s'est incarné que lorsqu'elle y eut consenti.

Il ne s'est offert à Dieu comme victime, au jour de la Purification, que porté entre ses bras et présenté par ses mains.

Il n'a offert en sacrifice sanglant sur le Calvaire, le corps et le sang qu'il avait reçus d'elle, qu'avec son consentement et sous ses yeux.

Elle a ajouté ses mérites aux mérites de son Fils. Son Fils lui a donné en retour une part à sa toute-puissance pour secourir les hommes, et travailler à leur délivrance. Il a fait de Marie le grand instrument de ses miséricordes; elle est la trésorière de ses grâces. Dès l'origine il avait été annoncé qu'elle écraserait la tête du serpent. La parole de Dieu s'est accomplie. Le dragon infernal ne peut rien contre ceux que Marie protège. Tous les pauvres esclaves qui recourent à elle trouvent la liberté. Elle leur obtient de Dieu, le pardon de leurs fautes; elle les

réintègre dans leurs droits à l'héritage du royaume céleste. Quiconque est à Marie est libre de la liberté des enfants de Dieu. La servir, c'est régner.

Recourez donc à elle, vous surtout qui sentez peser sur vous les chaînes d'un dur esclavage, — vous qui êtes pécheurs. Recourez-y vous dont la conscience est pure, afin qu'elle ne permette pas que vous tombiez jamais. Recourons-y tous, afin qu'après avoir aimé et servi la Mère de Dieu sur la terre, nous obtenions par elle, d'entrer en possession de la gloire du ciel. **Ainsi soit-il.**

FÊTE DE LA MATERNITE DE LA TRES SAINTE VIERGE

(IIe Dimanche d'Octobre)

PREMIER SERMON

MARIE MÈRE DE DIEU. — SUBLIMITÉ DE CETTE DIGNITÉ ; UTILITÉ QUI NOUS EN REVIENT.

Maria de qua natus est Jesus qui vocatur Christus.
MATTH. I, 16.

La sainte Eglise nous invite aujourd'hui à glorifier en Marie la sublime dignité de Mère de Dieu [2]. Chaque jour, plus d'une fois sans doute, nous disons tous à cette bienheureuse Vierge : « Sainte Marie Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pé- » cheurs. » Ces paroles sont douces à nos lèvres et réjouissent nos cœurs, parce que nous aimons celle à qui elles s'adressent. Mais il arrive peut-être qu'à force de les redire, nous ne les comprenons plus assez ; nous les répétons par habitude sans nous rendre compte de ce qu'elles signifient. Si ce malheur ne nous est pas arrivé jusqu'ici, du moins y sommes-nous exposés. Il est donc bon de nous arrêter un peu à les méditer. Nous prions la Mère de Dieu de s'intéresser à nous, maintenant et à l'heure de notre mort : mais qu'est-ce donc que la Mere de Dieu? que signifie un tel titre? quelles espérances éveille-t-il en nous? Ne nous impose-t-il pas quelques devoirs en même temps qu'il est plein de promesses? Voilà des questions qu'il est bon de se poser, au jour où nous célébrons la fête de la Maternité de la très sainte Vierge. Pour y répondre nous établirons :

1° Que la dignité de Mère de Dieu reconnue à Marie par la sainte Eglise est la plus sublime des dignités.

2° Que la Maternité divine procure à Marie et nous procure aussi les avantages les plus précieux si nous savons nous en rendre dignes.

Puisse cette auguste Mère nous obtenir les lumières du Saint-Esprit, pour éclairer nos intelligences, et échauffer nos cœurs.

1. Voir MIECKOW. *Discursus prædicab.* etc. Disc. CIII et seqq.

2. La Fête de la *Maternité* et celle de la *Pureté* de la très sainte Vierge introduites en Portugal et en Espagne vers 1750 ne l'ont été en France que près d'un siècle plus tard.

I. — *Sublime dignité de Marie, Mère de Dieu.*

Lorsque l'ange Gabriel vient annoncer à la bienheureuse Vierge Marie, qu'il lui naîtrait un Fils, il lui dit : « La chose » sainte qui naîtra de vous sera appelée le Fils de Dieu : » *Quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei* (Luc. I, 35). C'était bien lui dire : Le fils qui naîtra de vous, le fruit de vos entrailles ne sera pas autre que le Fils de Dieu lui-même; ce même Fils, né du Père de toute éternité, naîtra de vous dans le temps. Et un peu après, l'ange ajoute : « Il sera appelé le Fils du Très-Haut : » *Filius Altissimi vocabitur.* Marie est donc bien la Mère de Dieu, puisque son Fils est le Fils du Très-Haut, Dieu et éternel comme le Père.

Aussi sainte Élisabeth à la vue de Marie, au jour de la visitation, s'écrie avec un ravissement uni à un étonnement profond : « D'où m'arrive ce bonheur que la Mère de mon Seigneur » vienne vers moi? » *Unde hoc mihi ut veniat Mater Domini mei ad me* (Luc. I, 43)? Et S. Paul ne dit-il pas à son tour : « Dieu » a envoyé son Fils fait de la femme : » *Misit Deus Filium suum factum ex muliere* (Galat. IV, 4). Si le Fils de Dieu vient de la femme, ce n'est pas comme Eve vient de l'homme, parce que Dieu l'a faite d'une côte d'Adam; c'est par la génération que Jésus vient de Marie : il a été conçu par elle; il a été enfanté par elle; elle est sa Mère et il est son Fils, comme il est le Fils éternel de Dieu, égal en tout à son Père.

Le prophète Isaïe avait proclamé d'avance ce mystère : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils et il sera » appelé de son nom : Emmanuel, Dieu avec nous » : *Ecce virgo concipiet et pariet filium et vocabitur nomen ejus Emmanuel* (Isa. VII, 14). Et quel sera ce fils à qui convient le nom de Dieu sinon celui dont l'ange dit à Marie : « On l'appellera le » Fils du Très-Haut? » *Filius Altissimi vocabitur?* C'est à lui que Pierre, le chef de l'Église, rendra ce témoignage : « Vous êtes » le Christ, Fils du Dieu vivant : » *Tu es Christus, Filius Dei vivi.* C'est lui dont le Père éternel disait par la bouche du Psalmiste : » Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui : » *Filius meus es tu; ego hodie genui te* (Psal. II, 7). C'est lui dont les démons eux-mêmes, fuyant en sa présence, proclamaient la divinité : « Je sais qui vous êtes, vous êtes le Saint de Dieu : » *Scio qui sis, Sanctus Dei* (Marc. I, 26).

Les Pères, les Docteurs, les Conciles sont d'accord pour proclamer cette vérité : *Marie est Mère de Dieu.* Des hérétiques, Nestorius et plusieurs autres à son exemple, se sont élevés contre ce magnifique titre décerné à Marie, mais Dieu qui sait tirer du mal un plus grand bien, s'est servi de leur aveuglement

et de leur révolte, pour faire éclater plus vivement une vérité si glorieuse pour sa Mère. Le Fils qu'elle a enfanté, n'est pas seulement Dieu, et il n'est pas seulement homme; il n'est pas non plus deux personnes ou deux fils, un fils de Dieu et un fils de Marie. Il est une seule et unique personne, tout à la fois, Dieu et homme, tout à la fois, Fils de Dieu dans l'éternité et fils de Marie dans le temps. Sa chair, son sang, son âme, n'ont pas existé un seul instant sans être unis à la divinité, sans être effectivement le sang, la chair, l'âme du Fils de Dieu, du Verbe divin. Voilà le mystère accompli en Marie, voilà de quel fils elle a été la mère.

Qu'elle est sublime cette dignité de Mère de Dieu! Croyez-vous, mes frères, qu'une intelligence humaine, qu'une intelligence angélique, fût-ce celle des Chérubins et des Séraphins, puisse en comprendre toute la grandeur? S. Bernard doute que Marie elle-même, dont les lumières dépassent sans comparaison toute lumière créée, l'ait comprise entièrement[1]. S. Augustin n'hésite pas et il affirme que la Mère de Dieu n'a pas pu comprendre entièrement la grandeur de sa dignité : *Audacter pronuntio, quod nec ipsa explicare poterit quod capere potuit* (S. August. super *Magnificat*). Mais si nous ne pouvons concevoir, ni expliquer toute la sublimité de la grandeur de Marie, il nous est possible d'en connaître et d'en dire au moins quelque chose, et puisque nous le pouvons, nous devons le faire pour sa gloire.

La dignité d'une mère, considérée comme telle, procède de la dignité de son fils. Plus le fils est grand, plus la mère est grande. Ici le fils n'est autre que Dieu lui-même. Mesurez, si vous le pouvez, la grandeur de Dieu, mesurez l'infini et vous pourrez nous dire alors quelle est aussi la grandeur de la mère d'un tel fils.

A ce Dieu, dont la puissance, les perfections, les richesses, n'ont pas de bornes, nul ne peut rien donner, et toutes les créatures reçoivent tout de lui. Marie seule lui a donné quelque chose dont il avait besoin, dont il ne pouvait pas se passer pour accomplir la plus grande de toutes ses œuvres, l'œuvre de notre rédemption. Elle lui a donné le sang, elle lui a donné la chair de son humanité. Elle l'a nourri de son lait; elle lui a donné encore les mille petits soins indispensables à un enfant nouveau-né. S. Anselme, à la vue d'un prodige si étrange s'écrie : « A quelle hauteur sublime je vois Marie élevée! Toute » la nature vient de Dieu et toute la nature de Dieu procède de » la Vierge! » *Mira res! in sublimi contemplor Mariam loca-*

1. Quid est et *Virtus Altissimi obumbrabit tibi*? Qui potes capere capita. Quis enim (excepta *fortassis* illa quæ hæc sola in se felicissim meeruit experiri) id intellectu capere vel ratione discernere possit? S. Bern. hom. IV super *Missus ise.*

tam. Omnis natura est a Deo orta, et omnis natura Dei ex Virgine (S. ANSELM. *de Excell. Virg.*).

Il suit de là que Marie est indissolublement liée au grand mystère de l'Incarnation. Elle touche à l'union hypostatique. La substance de sa chair n'est pas unie à la personne divine, n'est pas la chair de Dieu, comme l'est celle de Jésus-Christ, mais la chair de Jésus-Christ, unie hypotastiquement au Verbe divin, a été d'abord la chair de Marie. Le sang de Marie, le lait de Marie ont donné à cette chair divinisée tout son accroissement et pendant les neuf mois qui ont séparé l'incarnation du Verbe de sa nativité, le Fils et la Mère n'ont-ils pas vécu en quelque sorte de la même vie?

Est-ce tout? pouvons-nous encore ajouter quelque chose à tant de titres de grandeur? Voilà un mystère plus étrange peut-être, quelque chose qui étonne les anges au delà de toute imagination. Marie n'est qu'une créature : cependant le créateur lui obéit; elle possède sur lui une autorité, une supériorité très réelle. Il lui doit respect et obéissance et l'Evangile ne manque pas de nous faire connaître qu'il paie religieusement cette dette. Il obéit à Marie, et non seulement à Marie, mais à Joseph à cause du lien qui l'unit à Marie : *Et erat subditus illis* (Luc. II, 11).

Aussi quelle créature pourrait ne pas dépendre de celle qui a Dieu lui-même sous sa dépendance. La grande gloire des anges est d'être les serviteurs de Dieu : Marie se dit, il est vrai, la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini*, mais elle est sa Mère. L'Evangile le proclame et constate que Dieu lui est soumis. Le Seigneur dit aux anges : Vous êtes mes ministres; il dit à la Vierge : Vous êtes ma Mère; vous m'avez conçu, enfanté, nourri de votre lait. Vous avez veillé à mon éducation; vous avez rempli l'office de la plus tendre mère auprès de moi, pendant toute ma vie sur la terre.

Dites, mes frères, peut-on concevoir quelque chose de plus sublime : une vierge qui a pour fils, le fils même de Dieu! Le Père éternel dit au Dieu fait homme : *Vous êtes mon Fils*; et Marie l'humble vierge lui dit à son tour, avec autant de vérité et un droit égal : *Vous êtes mon Fils.*

D'où vient que les anciens patriarches Abraham, Isaac, Jacob, revêtent à nos yeux une grandeur extraordinaire et sont couronnés d'une auréole incomparable, sinon de cette circonstance, que Dieu leur avait promis que le Messie naîtrait de leur race? C'est aussi la grande gloire de David. Nous admirons les prophètes parce qu'ils ont été choisis pour annoncer sa venue, S. Jean-Baptiste parce qu'il l'a montré aux Juifs, les Apôtres parce qu'ils ont prêché son Evangile, les martyrs parce qu'ils ont confessé sa foi au milieu des tourments et au prix de leur

vie, les vierges et tous les saints parce qu'ils ont imité ses vertus. Mais Marie est sa Mère; Marie est unie à lui par les liens du sang les plus étroits; Marie fait partie de la famille divine, elle est alliée au Père et au Saint-Esprit plus intimement que jamais deux créatures ne l'ont été entre elles, et de plus l'on peut dire qu'elle est digne de cette alliance, puisque Dieu l'a faite exprès pour l'élever à cette hauteur presque infinie et qu'il pouvait l'en rendre digne.

Qu'ajouterai-je encore à tant de merveilles? Une seule considération.

Lorsque Dieu choisit Marie pour être Mère de son Fils, il lui donna un privilège qui n'a d'égal que chez le Père éternel : Le Fils et le Saint-Esprit eux-mêmes n'en jouissent pas. Ce privilège c'est d'engendrer un Dieu. Dans l'adorable Trinité, le Père seul a un fils; le Fils et le Saint-Esprit n'en ont pas. Ne cherchez donc ni parmi les hommes, ni parmi les esprits célestes, ni parmi les personnes de la très sainte Trinité, le Père excepté, quelqu'un qui puisse dire à un Dieu : Vous êtes mon Fils : Marie seule partage ce droit, ce privilège d'un ordre infini, avec le Père éternel : voilà la dignité sublime de Marie; voilà du moins ce que peuvent balbutier des lèvres humaines. Ah! si nous avions la parole des anges : mais les anges eux-mêmes se reconnaîtraient impuissants, et après avoir dit les plus grandes merveilles, ils devraient avouer encore qu'ils ont effleuré à peine cet admirable sujet.

II. — *Avantages que la maternité divine de Marie procure à elle-même et à nous.*

La vue des sublimes dignités dont Dieu a revêtu Marie n'est pas un spectacle fait uniquement pour exciter notre admiration. C'est une leçon précieuse pour notre avancement dans la voie qui conduit au salut. Nous y apprenons à mieux connaître Dieu et par conséquent à le mieux aimer et à le mieux servir. Nous y apprenons à mieux connaître Marie et par conséquent à l'aimer aussi davantage ; à l'honorer plus dignement et à mettre notre confiance en elle avec plus d'abandon.

S'il est un mystère où nous voyons briller d'un vif éclat la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu, c'est bien dans le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu, c'est-à-dire dans la maternité de la très sainte Vierge.

Dieu a manifesté sa toute-puissance lorsqu'il a tiré le monde du néant, lorsqu'il a donné l'être à tout ce qui existe, par un seul acte de sa volonté. Il manifeste sa toute-puissance dans la justification du pécheur, lorsqu'il transforme un enfant de colère en enfant de Dieu. Il la manifeste dans l'œuvre de la glorifica-

tion lorsqu'il prend un habitant de la terre, une pauvre créature d'un jour, misérable comme nous sommes, pour la revêtir de gloire et d'immortalité et lui donner une place d'honneur au milieu de ses anges dans sa cour céleste. Mais on peut dire que toutes ces merveilles de la puissance divine s'effacent devant celle qu'il accomplit, lorsqu'il s'incarne dans le sein de Marie. Alors, en effet, le Créateur devient l'ouvrage de ses propres mains ; Dieu naît d'une créature humaine; la créature est la mère de son créateur, la fille est la mère de son propre père.

S. Thomas, le docteur angélique s'arrêtant à la contemplation d'un si grand mystère, tire cette conséquence de la maternité de Marie : « La bienheureuse Vierge Marie, par cela même » qu'elle est Mère de Dieu, possède une dignité infinie procé- » dant du bien infini qui est Dieu; et sous ce rapport, rien ne » peut exister qui soit meilleur qu'elle, comme rien ne peut être » meilleur que Dieu [1]. »

Dieu pourrait faire une créature, une vierge, possédant plus de perfection encore que Marie, car la toute-puissance de Dieu n'est jamais épuisée ; mais une mère dont la dignitésoit plus haute, il ne le peut pas, car il faudrait que cette mère eût un fils supérieur au Fils de Dieu lui-même. Marie considérée comme Mère de Dieu, est donc le terme de la toute-puissance divine. Que Dieu crée mille mondes plus parfaits que celui que nous admirons; qu'il fasse jaillir du néant mille cieux nouveaux, avec des milliards d'anges, dont les moindres seront au-dessus des séraphins eux-mêmes : il le peut; mais il ne peut pas créer une mère dont la dignité l'emporte sur celle de sa propre mère.

Quelles merveilles de sagesse ne trouverions-nous pas à admirer aussi, dans le choix que Dieu fait de l'incarnation du Verbe, pour racheter le monde, et dans le choix de Marie, pour être la Mère du nouvel Adam, pour être son aide, non plus pour perdre les hommes comme Ève l'avait été mais pour les sauver?

Dieu veut que le Rédempteur appartienne à la race humaine, afin qu'il puisse payer pour elle, lui donner l'enseignement de ses paroles et de ses exemples ; lui inspirer confiance et amour.

Il veut que le Verbe incarné ait une Mère, pour qu'il ne nous soit pas seulement semblable mais que son sang et sa chair soient notre sang et notre chair.

Il veut que cette mère soit en tout point digne de lui ; qu'elle soit immaculée, parce qu'il est la sainteté même ; qu'elle possède toutes les perfections, toutes les vertus au degré suprême après lui, pour qu'elle soit digne d'être sa mère. Il veut qu'elle soit

1. Maria ex hoc quod est Mater Dei, habet quamdam dignitatem infinitam ex bono infinito quod est Deus; et ex hac parte non potest aliquid fieri melius ea, sicut non potest aliquid melius esse Deo. S. Thom. I p. q. xxv, art. 6 ad 4.

humble, douce, miséricordieuse, pour qu'elle puisse nous servir d'exemple avec lui, pour qu'elle soit bonne pour nous, qu'elle nous vienne en aide, qu'elle s'acquitte avec joie de la mission qu'il lui réserve de distribuer les trésors de la grâce, acquis au prix de tout son sang.

Il veut qu'elle soit Vierge, parce qu'un Dieu ne pouvait naître que d'une Vierge-Mère : toute autre naissance eût été indigne de lui.

Il veut qu'elle ait néanmoins un époux afin d'éviter tout scandale, toute persécution, toute humiliation, pour la mère aussi bien que pour l'enfant divin. Il veut qu'elle ait sur la terre un appui digne d'elle, digne de la protéger et de gagner pour elle et pour l'enfant divin, le pain de chaque jour. Quelle merveilleuse sagesse dans toute cette conduite de Dieu à l'égard de sa Mère ; mais aussi quelle bonté !

Le Père éternel a un Fils, un Fils unique, consubstantiel à lui, égal à lui en toutes choses, objet de son amour infini de toute éternité. Ce Fils, il ne veut pas le garder pour lui seul. Il veut le donner à Marie. Le Verbe divin sera désormais le Fils de Marie comme il est le Fils du Père. Il sera son fils unique ; il sera son fils selon la nature. Il n'aura pas de père sur la terre, comme il n'a pas de mère au ciel. Il sera le Fils de Dieu et il sera le Fils de la Vierge. Ce Fils infiniment aimé et infiniment digne de l'être, Dieu et la Vierge nous le communiqueront ; ils nous le donneront ; ils le livreront pour nous afin qu'il nous rachète au prix de sa passion et de sa mort. Voilà comment Dieu a été bon. Voilà ce qu'il a fait pour Marie. Voilà ce que Dieu et Marie ont fait pour nous.

J'ai dit que le Père éternel avait préparé à son Fils une mère qui fût digne de lui.

Tous les Pères, tous les théologiens, tous les orateurs sacrés s'accordent à exalter l'immensité des dons que la bienheureuse Vierge a reçus de Dieu. Il n'y a pas une vertu, pas une perfection, un privilège accordé à une créature, que Marie n'ait reçu d'abord, à un degré incomparablement plus élevé, en vue de la dignité suprême à laquelle Dieu l'appelait. Réunissez par l'imagination, tout ce qu'il y a de grand, tout ce qu'il y a de bon, tout ce qu'il y a de beau dans la création, au ciel et sur la terre : toutes ces grandeurs, toutes ces beautés, toutes ces perfections n'égalent pas la seule grandeur, la seule beauté, la seule perfection de la Mère de Dieu. Et pensez que Marie, élevée en grâce au-dessus des saints et des anges dès le premier instant de son existence, a multiplié sa grâce et ses mérites à chaque instant de sa vie, dans des proportions qui effraient l'imagination !

Mais nous en avons dit assez pour montrer comment la maternité de la très sainte Vierge nous aide à mieux connaître

Marie elle-même ; ajoutons seulement que la grandeur de cette auguste Vierge, que la sublimité de sa maternité divine est l'honneur et la gloire de la nature humaine. Si l'envie et la jalousie pouvaient pénétrer dans le ciel, il semble que les anges ne seraient pas sans concevoir quelque envie contre les hommes qui ont donné une mère à leur Dieu et qui leur ont donné à eux-mêmes une reine. Ah ! nous sommes bien faibles, bien misérables sans doute : mais nous pouvons relever le front et espérer la gloire, même la gloire du ciel, quand nous voyons que notre sœur, une fille d'Adam comme nous, est assise dans le royaume de Dieu, à la droite de Dieu lui-même et que Dieu est son Fils. Que n'espérerons-nous pas d'elle ? que n'attendrons-nous pas de sa puissance, de sa bonté, de sa miséricorde : car nous savons qu'elle est bonne ; nous savons que sa miséricorde est inépuisable et semblable à celle de son Fils. Dieu ne peut rien lui refuser, car il lui doit son humanité, avec toute la gloire dont elle est revêtue, toutes les perfections infinies qu'elle possède. Il ne peut rien lui refuser parce qu'elle est sa mère. N'est-ce pas lui qui nous a fait ce commandement : Honorez votre père et votre mère ? Pourrait-il y manquer à la face de son Père céleste, à la face des anges et des saints. Priez donc pour nous ô Marie ! priez pour nous. Et nous de notre côté nous ferons tout pour vous honorer, tout pour que vous n'ayez pas à rougir de vos protégés, de ceux que vous daignez appeler vos enfants. Protégez-nous, ô Marie, veillez sur nous, sauvez-nous afin qu'avec Jésus et avec vous nous jouissions un jour de la gloire que vous nous préparez au ciel. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

MARIE MÈRE DES CHRÉTIENS QU'ELLE A ENFANTÉS SUR LE CALVAIRE[1].

Mulier ecce filius tuus.
JOAN, XIX. 26.

Entre les Psaumes que la sainte Eglise a consacrés particulièrement à célébrer les louanges de la bienheureuse Vierge Mère de Dieu, il faut distinguer le LXXXVI^e^ qui commence par ces paroles : *Fundamenta ejus in montibus sanctis ; diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob. Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* : « Ses fondements sont sur les montagnes » saintes. Le Seigneur aime les portes de Sion, plus que tous » les tabernacles de Jacob. Des choses glorieuses ont été dites

1. Voir PACIUCHELLIO, *Excitationes dormientis animæ*. Excit. I circa *Psal.* 186.

« de toi, cité de Dieu. » Marie est la cité de Dieu, la glorieuse Sion que le Seigneur aime tant. C'est de Marie que le prophète royal exalte la grandeur. Elle est cette cité merveilleuse dont les fondements reposent sur les plus hauts sommets.

Si nous pouvions peser, examiner avec un soin attentif, tous les versets, tous les mots même, que contient ce psaume écrit par David, en l'honneur de celle qui devait naître un jour de sa race royale, et en élever la gloire à un degré si sublime, en devenant la Mère de Dieu lui-même, nous serions étonnés des mystères qu'il contient. Mais il nous suffira de nous arrêter au titre seul de ce psaume, pour y trouver un enseignement en rapport avec la fête de la Maternité de la très sainte Vierge, que nous célébrons aujourd'hui.

Ce titre en effet, justifie à lui seul les paroles de Jésus-Christ, que nous avons prises pour texte de cette instruction : *Mulier, ecce Filius tuus* : « Femme, voici votre Fils. »

Quel est donc le titre que l'Esprit de Dieu a donné à ce psaume ? Le voici : *Filiis Core, psalmus cantici* : « Aux fils de Coré, psaume de cantique. »

Ce titre ne vous dit rien, n'est-il pas vrai, mes frères ? Mais étudions-le, à la suite des Pères de l'Eglise, et nous en comprendrons le mystère.

Voulez-vous savoir qui sont ces fils de Coré que David a choisis, pour leur dédier le psaume dans lequel il célèbre les grandeurs de Marie ? Sont-ce les enfants de cet audacieux qui osa usurper les fonctions du grand-prêtre et que la terre engloutit, avec Dathan et Abiron, complices de sa révolte ? Non assurément. Peut-être parmi les Lévites chargés de chanter les louanges du Seigneur, se trouvait-il des descendants du Coré dont il est parlé au livre des Nombres [1] (XVI, 24). Mais S. Au-

1. Genebrard expliquant le titre du Psaume XLV, qui est : *In finem Filiis Chore pro arcanis*, remarque que, d'après le paraphraste chaldéen, il s'agirait ici des trois fils de Coré, qui au temps de Moïse, se signalèrent par leur piété. Le texte chaldéen porte en effet : *Ad laudandum per manus filiorum Core, qui per spiritum propheticum, in die quando absconditus fuit pater eorum ab eis* (id est terræ hiatu absorptus), *et illi liberati sunt dixerunt Canticum.* S. Thomas et Cajetan croient qu'il s'agit de descendants de Coré, qui au temps de David faisaient partie des chœurs que ce saint roi avait formés pour chanter des cantiques et des psaumes. On lit en effet (II *Paralip.* XX, 19) : *Et les Lévites d'entre les enfants de Caath et d'entre les enfants de Coré louaient le Seigneur Dieu d'Israël avec une voix très élevée.* Mais S. Thomas donne en même temps un sens allégorique fondé sur la signification étymologique du mot *Coré* qui signifie *Calvaire.* Il semble avoir emprunté cette interprétation à S. Augustin, qui expliquant le titre du psaume XLI, s'exprime ainsi :

Filios Chore invenimus et in aliis psalmorum titulis. Chore aliquis homo fuerit, sicut fuit, habueritque filios, qui appellarentur filii Chore. Nos tamen arcanum sacramenti scrutemur, ut nomen hoc in mysterio, quod gravidum est, pariat. Magni enim sacramenti res est, ut Christiani appellen-

gustin et S. Thomas après lui, nous invitent à élever plus haut nos pensées. Les fils de Coré, pour qui le prophète a composé son hymne, ce sont les chrétiens, les fils du crucifié, parce que *Coré* signifie *crucifié ;* ce sont les enfants que le Fils de Dieu s'est achetés en mourant pour eux sur la croix, au sommet du Calvaire. Voilà les fils de Coré, les fils du crucifié!

Le prophète nous rappelle que l'Eglise est sortie du côté de Jésus, que la lance du soldat avait percé; qu'elle est sortie toute belle et tout immaculée de cette source divine avec le sang du Rédempteur. Mais Jésus était-il seul sur le Calvaire pour opérer notre rédemption? Nous sommes les enfants du Calvaire; c'est là que nous sommes nés du sang de Jésus et qu'il est devenu notre père, mais nous avons aussi une mère qui nous a enfantés au pied de la croix de son fils. Nous sommes les enfants de Coré, dont parle le prophète, car nous sommes devenus sur le Calvaire les enfants de Jésus et de Marie. Dieu l'a voulu ainsi, pour que nous rendions un culte digne d'elle à celle qu'il a choisie pour sa Mère, pour que nous l'aimions, pour que par elle nous arrivions au ciel.

I. — *Nous devons un culte à Marie.*

« La Mère de Jésus se tenait au pied de la croix : » *Stabat juxta crucem Jesu Mater ejus.* Son divin Fils semble tout oublier pour elle. Malgré ses souffrances indicibles, malgré les clous qui transpercent ses pieds et ses mains, malgré la couronne d'épines qui déchire son chef adorable, il s'incline vers sa Mère, et lui rend un dernier hommage, lui adresse une dernière parole [1]. Ah! c'est que Jésus était profondément touché des sentiments qu'il lisait dans le cœur de sa Mère. Marie n'avait pas d'autre volonté que la sienne. Avec lui elle offrait à Dieu un holocauste : il donnait le sang de ses veines; elle donnait le sang de son cœur. Elle n'ignorait pas que la mort de son Fils suffisait au rachat du monde, mais elle désirait ajouter s'il était possible quelque chose au prix de notre rédemption, par ses

tur filii Chore. Unde filii Chore? filii Sponsi, filii Christi? Quare ergo Chore Christus? Quia Chore interpretatur Calvaria. Quærebam quare Chore Christus; intentius quæro quare Christus ad Calvariam pertinere videatur? Nonne nam occurrit in loco Calvariæ Crucifixus? S. August. in *Psal.* xli.

1. Sed et hoc stupendum quod Jesus Matrem tanto affectu honorat, victor suppliciorum, et quasi sui immemor, ad Matrem de cruce convertitur, et colloquitur intimans quanti apud eum meriti esset et gratiæ, quod solam, in illo puncto respiceret, cum jam capite vulnerato, fossis manibus et pedibus, in ultimis esset. Movebat enim eum Matris affectio. Et omnino tunc erat una Christi et Mariæ voluntas, unumque holocaustum ambo pariter offerebant Deo. hæc in sanguine cordis, hic in sanguine carnis. Arnold. Carn. *de laud. Virg.*

propres souffrances. Et Jésus qui n'avait pas besoin d'aide, acceptait cependant la bonne volonté de sa Mère, avec une reconnaissance infinie.

Qu'allez-vous faire, ô mon Jésus, pour récompenser Marie de sa fidélité, de son amour généreux? Comment satisferez-vous à ses désirs ardents? Ecoutez le saint Evangile : « Lors donc que Jésus eut vu sa mère, et, près d'elle, le disciple qu'il aimait, il dit à sa Mère : Femme, voilà votre Fils : » *Cum vidisset ergo Jesus Matrem, et discipulum stantem, quem diligebat, dixit Matri suæ : Mulier, ecce filius tuus.* Qu'est-ce à dire? Jean est donné comme fils à la bienheureuse Vierge? un homme tiendra la place d'un Dieu? le disciple, la place du maître? Jean sera-t-il donc pour Marie un autre Jésus? Oui, dit Origène, car Marie n'a qu'un seul Fils qui est Jésus et lorsqu'il dit à sa Mère : *Femme, voici votre fils*, c'est comme s'il lui disait : Celui-ci est votre Fils, le Jésus que vous avez enfanté [1]. Et pour qu'on ne puisse pas s'y tromper, pour que sa pensée tout entière ressorte avec plus d'évidence, Jésus, au milieu des affres de la mort, au moment où les paroles coûtent tant à prononcer, n'hésite pas à redire la même chose, sous une autre forme. Il s'adresse au disciple et lui dit : « Voilà votre Mère : » *Ecce Mater tua!* O Jésus, ne suffisait-il donc pas d'avoir dit à Marie : *Femme, voilà votre fils?* Sans doute c'était assez pour Jean, mais était-ce assez pour nous, mes frères? Jean était uni à Marie par les liens d'une étroite parenté ; Jean brillait de toute la candeur d'une innocence virginale ; Jean avait fait à l'école de Jésus pendant trois ans d'admirables progrès dans toutes les vertus : il n'était donc pas étonnant que Jésus en mourant donnât comme fils à sa propre Mère, ce disciple bien-aimé, le seul qui se tenait au pied de la croix avec elle. Mais les paroles du Seigneur ne s'arrêtaient pas à Jean. Elles embrassaient tous ceux qui comme lui, se tiendraient au pied de sa croix, et s'attacheraient aux pas de Marie même lorsqu'elle gravit le Calvaire. Sans doute Marie dirait à Jean : Vous êtes mon fils, ô très chaste disciple, car celui qui est mon unique Fils l'a ordonné ainsi [2]. Mais ce n'est pas assez. D'après l'enseignement des Pères, ce n'est pas seulement Jean, c'est chacun des chrétiens en particulier que le Seigneur donne à Marie pour fils. Elle est notre mère, elle est notre avocate à tous et c'est elle que nous devons tous aimer

1. Nam si nullus est Mariæ filius, judicio eorum, qui de ipsa sane senserunt, præterquam Jesus ; dicitque Jesus Matri : *Mulier, ecce filius tuus*, perinde est, ac si dixisset : Ecce hic est Jesus, quem genuisti. ORIGEN. præfat. in *Evang. Joan.*

2. Tu natus alter es mihi, o castissime
Ut ipse dixit, qui mihi unus filius.
S. GREGOR. NAZ. carmen *de Christo patiente.*

plus que toute chose après Dieu. Aussi S. Pierre Damien dit-il que l'Eglise n'est pas seulement sortie du côté de Jésus entr'ouvert par la lance de Longin, mais elle a été enfantée par Marie, sa bienheureuse Mère. En donnant le jour à Jésus, ne lui avait-elle pas donné ce corps qui a souffert et ce sang qui a été versé pour le salut de tous? En consentant à l'immolation de son Fils ne nous donnait-elle pas la vie que nous puisions dans ce sacrifice adorable [1]? Jésus ne veut pas que nous puissions hésiter à regarder sa mère comme notre propre mère, nous qui, hélas! avons tant besoin d'une telle mère tout indignes que nous soyons d'elle : voilà ce qui explique son insistance en un pareil moment.

La bienheureuse Vierge Marie disait à sainte Brigitte : « Je » suis comme la mère de tous les pécheurs qui veulent s'a- » mender et ne plus retomber dans le péché mortel. Je suis » toute prête à prendre la défense du pauvre pécheur, à me » montrer pour lui la plus tendre des mères [2]. » O vous donc qui avez péché, faites pénitence ; corrigez-vous de vos défauts; vivez en chrétiens et vous éprouverez combien Marie est une bonne, une généreuse, une puissante mère. Vous apprendrez combien elle vous aime et combien elle est digne de votre amour. Elle veillera sur vous tous les jours et à tous les moments de votre vie. Elle vous secourra à l'heure de votre mort ; sa protection vous suivra jusque dans les flammes du purgatoire, et avec son aide, vous n'aurez pas à craindre de tomber dans celles de l'enfer.

II. — *Nous devons aimer Marie.*

Il n'y a donc pas à hésiter, mes frères ; donnez-vous à Marie; choisissez-la pour votre mère; priez-la de vous regarder comme ses enfants ; montrez-vous pleins d'attentions pour elle ; aimez-la; servez-la, si vous voulez sauver votre âme. Le disciple bien-aimé de Jésus, S. Jean sera votre modèle. Que fit-il lorsque la bienheureuse Vierge fut devenue sa mère et qu'il lui eut été donné pour fils? *Et depuis cette heure-là, le disciple la prit avec lui*, dit l'Evangile : *Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua* (Joan. xix, 27). Il se chargea de pourvoir à tous ses besoins. Il la traita avec tout l'amour, tout le respect, toute la vénéra-

1. Commisit Dominus Petro claves Ecclesiæ, voluit et beati Joanni custodiam Mariæ delegare. Traxit ex altera, quod pro altera morereturus. Magna igitur et felix Mater est B. Virgo Maria, cujus visceribus caro Christi desumpta est, ex qua rursus per aquam et sanguinem profluxit Ecclesia. Hoc itaque modo et ex Maria prodiisse videtur Ecclesia. S. Petr. Damian. serm. I, *de S. Joan.*

2. Voir *même ouvrage*, tom. II, p. 132 et suivantes.

tion qu'il devait à sa propre mère et à la mère de son divin Maître, à la reine du ciel et de la terre.

Les autres apôtres, les disciples du Sauveur, les premiers chrétiens, se firent tous un devoir d'imiter la piété filiale et le culte de S. Jean pour Marie. Ils savaient bien qu'elle était leur mère à tous, et des extrémités du monde, les nouveaux convertis accouraient à Jérusalem pour la voir, lui parler, lui témoigner leur culte et leur amour. C'est ainsi que S. Ignace, évêque d'Antioche, qui fut un illustre martyr, écrivait à S. Jean pour lui demander la faveur de voir cette Vierge admirable qui avait donné le jour au Rédempteur [1]. Lorsque la bienheureuse Vierge eut quitté la terre pour prendre possession du trône glorieux qui lui était réservé dans le royaume de son Fils, ni son souvenir, ni son amour ne s'effacèrent du cœur de ses enfants. Dans tous les siècles, les chrétiens se sont souvenus que Marie les a enfantés au pied du Calvaire, Marie de son côté n'a pas cessé de les couvrir de sa protection maternelle. Ils sont les enfants de sa douleur. Ils sont pour elle d'autres Jésus.

Parcourez tous les âges, vous trouverez partout des marques évidentes de la dévotion des fidèles à la très sainte Vierge; depuis ses images que les chrétiens vénéraient dans les catacombes, jusqu'aux magnifiques basiliques élevées dans le moyen âge et de nos jours, depuis les pèlerinages de S. Ignace, de S. Denys l'Aréopagite, à Jérusalem, jusqu'aux pèlerinages de Lourdes et de Pontmain, n'est-ce pas toujours elle que le peuple chrétien honore, et qu'il aime comme sa tendre mère? Lisez les vies des saints. En est-il un parmi ceux dont les vertus nous sont les mieux connues, qui n'ait manifesté, envers Marie, une tendre dévotion?

Lorsque le monde éclairé par les lumières de l'Evangile, abandonna le culte des idoles pour se donner au service de Dieu, des temples innombrables, consacrés au culte du démon, furent purifiés et servirent désormais aux assemblées des fidèles et à la célébration de nos saints mystères. C'est ainsi que dans les temps anciens, les Israélites consacrèrent au Seigneur l'or et l'argent des Egyptiens. Telle doit être aussi votre conduite. Vous me dites que vous avez péché; péché très gravement et très souvent peut-être, et que vous ne croyez pas possible pour vous d'être désormais agréable à Dieu et à sa très sainte Mère? Vous n'êtes qu'un vil esclave, votre cœur est devenu un cloaque d'iniquités, le repaire du démon. Eh bien, raison de plus

1. Mihi si licitum est a te, ad Hierosolymæ partes volo ascendere, et videre fideles sanctos qui ibi sunt, præcipue Mariam Jesu, quam dicunt universis admirandam, et cunctis desiderabilem. Quem enim non delectet videre eam et alloqui, quæ verum Deum de se peperit, si nostræ sit fidei et religionis amicus? S. Ignat. epist. ii.

pour vous hâter de sortir d'un pareil état, et ne demeurer pas exposé à tomber d'un instant à l'autre dans les horribles abîmes de l'enfer. Mais que faire?

Rejetez loin de vous le joug de fer du péché et du vice, et prenez le joug suave de Jésus-Christ. Renoncez à l'esclavage du démon et à ses pompes, et devenez fidèles serviteurs de la bienheureuse Vierge. Purifiez votre cœur, détachez-le du monde et des plaisirs impurs de la chair. Qu'il devienne à son tour un temple consacré à Dieu sous l'invocation de Marie. Faites ce que S. Remi recommandait au premier roi chrétien de France, brûlez ce que vous avez adoré, et adorez ce que vous avez brûlé. Ce n'est pas seulement aux deux saintes femmes Paule et Eutochium, auxquelles il écrivait, mais à tous les chrétiens que S. Jérôme adressait ces paroles : « Aimez Marie que vous vénérez; » vénérez Marie que vous aimez. Vous aimez comme il faut, et » vous rendez un véritable culte, si vous imitez ce que vous » aimez [1]. » Il ne faut pas l'oublier, nos prières, nos cantiques de louanges sont agréables à la sainte Vierge et aux saints; mais ce qui leur plaît surtout, c'est l'imitation de leurs vertus. Nous ne pouvons pas leur rendre un plus grand honneur que de nous efforcer de marcher sur leurs traces.

Eh quoi? pourrait-il se trouver des chrétiens assez lâches pour ne vouloir rien faire en l'honneur de Marie? Autrefois les gentils déployaient le plus grand zèle pour honorer leurs fausses divinités. Dieu le constate lui-même par la bouche du prophète Jérémie : « Les fils ramassent le bois, dit le prophète, les » pères allument le feu, les femmes arrosent la graisse pour » préparer les mets à la reine du ciel. » *Filii colligunt ligna, et patres succendunt ignem, et mulieres conspergunt adipem, ut faciant placentas reginæ cœli* (Jerem. vii, 18). Cette reine du ciel qu'ils cherchaient avec tant de sollicitude à se rendre favorable, n'était autre que la lune, qu'ils appelaient aussi Diane. Pauvres aveugles! ils ne connaissaient pas le vrai Dieu, et ils adoraient ce qu'ils pouvaient. Mais nous qui connaissons le Seigneur, nous qui connaissons Marie la véritable reine du ciel, rendons-nous à cette auguste reine tout le culte, tous les hommages qui lui sont dus? Voit-on dans chaque famille, le père, la mère, les enfants empressés à son service? Hélas! quelle indifférence, quelle froideur, quelle torpeur dans le peuple chrétien. Prenons garde, car au jugement de Dieu, les idolâtres si remplis de sollicitude pour le culte de leurs fausses divinités, seront nos accusateurs et nos juges.

Imitons donc les saints; aimons et honorons Marie. Souve-

1. Amate Mariam, quam colitis, colite quam amatis : tunc vere colitis et amatis, si imitari velitis quod amatis. S. Hieron. serm. *de Assumpt.*

nons-nous qu'elle est notre mère; souvenons-nous qu'elle nous a enfantés au pied de la croix de Jésus, et montrons que nous sommes ses enfants. Mais si la reconnaissance ne suffit pas pour nous embraser d'amour et de zèle à son service, souvenons-nous aussi des biens infinis que nous pouvons espérer d'elle.

III. — *Nous arriverons au ciel, par Marie.*

La Mère de Jésus nous aime comme d'autres Jésus, car nous le sommes pour elle. Tout son désir le plus ardent est de nous voir heureux; heureux non pas seulement d'un bonheur éphémère et mêlé d'amertume, comme l'est toujours le bonheur de la terre; mais heureux éternellement, heureux infiniment, heureux d'un bonheur sans mélange, sans mesure et sans fin. Elle veut pour nous le bonheur de Jésus lui-même.

Le désir de la Mère de Jésus, de la reine du ciel et de la terre, pourrait-il être vain? Marie se bornera-t-elle à former pour nous des vœux impuissants? Quel tourment pour le cœur d'une mère, pour le cœur de la plus tendre et de la plus généreuse des mères de voir souffrir ses enfants, d'entendre leurs cris de détresse et de ne rien pouvoir pour leur porter secours! Ah! vous comprenez bien, que Dieu n'a pas pu infliger à sa Mère bien-aimée un supplice si cruel : c'est assez qu'elle l'ait enduré une fois sur le Calvaire pour aider à notre rédemption. Là, elle a vu Jésus souffrir et mourir, sans qu'il lui fût même permis d'étancher le sang qui coulait de ses plaies. Mais aujourd'hui qu'elle règne dans la gloire, assise à la droite de son Fils, le temps de souffrir est passé. Dieu a remis entre ses mains bénies, les trésors de la grâce, pour qu'elle les distribue. Elle voit nos besoins, elle écoute nos prières et elle est prête à nous exaucer. Sachez-le bien, mes frères, nul n'arrive au salut que par l'intercession de Marie. Par Marie le Rédempteur nous a été donné; par Marie les grâces de la rédemption nous sont attribuées. Le mystère de l'Incarnation, et par suite celui de la Rédemption ont dépendu du consentement de cette auguste Vierge, pour que nous sachions bien que tout nous vient par elle.

Recourons donc à Marie; implorons avec confiance celle que Jésus nous a donnée pour mère, et qui n'a pas refusé de nous adopter pour ses enfants; implorons celle par qui, pour qui, et en faveur de qui, dit S. Pierre Damien, Dieu a voulu sauver le monde. Sans son Fils, rien n'a été fait; sans elle, rien n'a été réparé [1]. Ils sont innombrables ceux qui lui doivent la grâce de leur salut, et personne n'entre au ciel que par elle.

1. Per ipsam et in ipsa totum hoc faciendum decernitur, ut sicut sine illo nihil factum est, ita sine illa nihil refectum sit. S. P. Damian. serm. *de Nativ. Virg.*

Nous vous saluons donc, ô Marie, et nous vous implorons. Vous êtes la couronne des saints; la tour imprenable qui protège l'Eglise; le rempart qui nous défend; le trophée de notre victoire. Vous êtes la terreur de nos ennemis; la santé de nos corps; le salut de nos âmes [1]. Vous êtes tout pour nous; conduisez-nous au ciel. Ainsi soit-il.

PLANS

I

On peut compter quatre maternités différentes [2].

La première est la maternité *naturelle*, en vertu de laquelle une femme devient mère d'un enfant en lui donnant le jour.

La seconde est la maternité *spirituelle*, que contracte une femme envers un enfant qu'elle lève des fonts baptismaux et dont elle est la marraine.

La troisième est la maternité d'*adoption*. Une femme privée d'enfant en adopte un étranger qui en vertu de cet acte devient son fils. Il a désormais les droits et les devoirs que ce titre comporte.

La quatrième enfin est celle qui provient de l'*éducation*. Une femme est regardée en quelque sorte comme la mère de l'enfant qu'elle élève et nourrit de son lait.

Ces quatre maternités se trouvent rassemblées en Marie.

1° La bienheureuse Vierge est la Mère de Jésus-Christ selon la nature. Elle l'a porté dans ses chastes entrailles; elle lui a donné le jour. Dieu, dit S. Bernard, est avec tous les saints, mais il est particulièrement avec Marie. Il existe entre Dieu et Marie une union qui ne s'arrête pas à la seule volonté, elle va jusqu'à la chair, et Marie a fourni de sa propre chair, la chair et la substance du Christ. Jésus-Christ est de Dieu, mais il n'est pas seulement de Dieu, il est aussi de Marie. Il est tout à la fois le Fils de Dieu et le Fils de la Vierge.

2° S. Jean-Baptiste fut le fils spirituel de la très sainte Vierge, parce que ce fut elle qui lui procura le baptême du Saint-Esprit lorsqu'il était encore dans le sein de sa mère. S. Jean Chrysostome dit qu'au moment où la Vierge salua Elisabeth, sa voix pénétra jusqu'à l'enfant et qu'aussitôt l'enfant, rempli du Saint

1. Ave, corona pretiosa regum piorum. Ave, Ecclesiæ immota turris. Ave, regni infracta mœnia. Ave per quam excitantur trophæa. Ave per quam inimici decidunt. Ave, corporis mei medicina. Ave animæ meæ salus. S. Andr. Cret. orat. *ad Virg*

2. Voir Jacques de Voragine, *Sermones Aurei*, littera M.

Esprit, tressaillit d'allégresse. Ce fut donc grâce à Marie et par son intervention, que S. Jean fut purifié du péché originel dès le sein de sa mère, et rempli de l'Esprit de Dieu.

3° S. Jean l'Evangéliste fut le fils adoptif de la bienheureuse Vierge. Le souverain maître de toutes choses; celui qui fait les lois justes et duquel tout dépend au ciel et sur la terre prononça du haut de la croix le décret par lequel il donnait Jean pour fils à sa propre mère lorsqu'il dit : « Femme, voilà votre fils : » *Mulier, ecce filius tuus.* Et pour que rien ne manquât à cet acte solennel, il dit à Jean : « Voilà votre mère » : *Ecce mater tua.* Selon la remarque de S. Pierre Damien, de même que la parole de Dieu est si puissante qu'elle transforme un peu de pain au corps adorable de Jésus-Christ, la parole que prononça le Seigneur, lorsqu'il dit : Femme, voilà votre fils, eut une telle vertu qu'elle fit de Jean le véritable enfant de Marie, non pas selon les lois ordinaires de la nature, mais par la toute-puissance divine.

1° Enfin tous les chrétiens sont les fils de Marie, parce qu'ils sont en quelque sorte élevés et nourris par elle.

Elle nous a enfantés à la vie de la foi et des bonnes œuvres. Jésus-Christ fut son fils premier-né; mais elle en eut d'autres après lui, et ces fils sont tous les chrétiens, non pas ses enfants selon la chair, mais ses enfants selon l'esprit.

Le soin qu'elle apporte à l'éducation de ses enfants est incomparable. Sa dignité de mère est grande. Son amour est plus grand encore s'il est possible. Elle dit avec le Seigneur parlant par la bouche du Prophète : « Est-ce qu'une mère peut oublier » son enfant, et n'avoir pas pitié du fils de son sein? Mais quand » même elle l'oublierait, pour moi je ne l'oublierai pas : » *Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filii uteri sui? et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui* (Isa. xlix, 15).

II

Marie fut la Mère du Christ, mère très unie à son fils; mère très chère à son fils; mère profondément vénérée par son fils.

I. Elle fut très unie à son fils, selon ces paroles du Cantique des cantiques : « Mon bien-aimé est à moi et moi à lui. » *Dilectus meus mihi et ego illi* (Cant. ii, 16). « Je suis à mon bien-» aimé, et son retour est vers moi : » *Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus* (Cant. vii, 10). Elle fut unie à lui comme la mère à l'enfant qu'elle porte dans son sein. *Ecce concipies in utero et paries filium* (Luc. i, 31), lui dit l'ange Gabriel : « Voilà que » vous concevrez dans votre sein et que vous enfanterez un fils. » Ne vous étonnez pas de cette merveille, le sein de Marie était

d'une pureté incomparable, la fleur de la pureté : *Lectulus meus floridus* (Cant. I, 15).

On ne trouve pas ce divin Fils sans sa Mère, tant leur union est étroite : *Intrantes domum invenerunt puerum cum matre ejus* (Matth. II, 11). Les mages qui cherchaient le roi nouveau-né le trouvent, mais avec sa mère. Pourquoi s'en étonner puisqu'elle est la voie qui conduit à la vérité selon la parole de l'Ecclésiastique : « En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité : » *In me omnis gratia viæ et veritatis* (Eccli. XXIV, 25). Si Marie est invitée aux noces de Cana, elle ne s'y trouve pas sans son Fils : *Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ, et erat mater Jesu ibi* (Joan. II, 1). Lorsque Jésus est crucifié, Marie se tient debout au pied de la croix : *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus* (Joan. XIX, 25). Pouvait-elle se séparer de lui, elle la plus aimante et la plus forte des mères en un pareil moment? Elle n'aurait souhaité qu'une chose, être crucifiée pour Jésus ou avec Jésus. Il fallait que le glaive de douleur annoncé par Siméon transperçât son âme et fût retourné mille fois dans la plaie béante. Jésus-Christ ne donne pas à ses apôtres le Saint-Esprit qu'il leur avait promis, sans le concours et la présence de la très sainte Vierge. « Ils étaient tous persévérants dans la prière, avec les saintes femmes et Marie Mère de Jésus : » *Erant omnes perseverantes in oratione cum Maria mater Jesu* (Act. I, 14). Ce fut alors, que grâce à la présence de Marie parmi eux, le Saint-Esprit leur fut donné. N'est-elle pas en effet le canal par lequel toutes les grâces de Dieu arrivent jusqu'à nous? *Ego quasi aquæductus exivi de paradiso* (Eccli. XXIV, 41).

II. Marie fut une Mère extrêmement chère à son Fils.

On en trouve une preuve dans la sollicitude qu'il lui témoigne en la recommandant à Jean, au moment d'expirer sur la croix. Jésus-Christ posséda plusieurs choses sur la terre pendant sa vie mortelle. Il eut quelquefois un peu d'argent pour son entretien et celui de ses disciples; il eut son corps et son âme; il eut sa Mère et son Eglise. Ce qui était sans valeur à ses yeux, il le confia au premier venu; ce qui était très précieux pour lui, c'est aux mains de ses amis les plus chers qu'il le confia. Judas Iscariote était assez bon pour garder l'argent. Mais il remit le soin de son corps adorable après sa mort, à Joseph d'Arimathie et à Nicodème. Son Eglise qui lui était bien chère aussi, ce fut à Pierre qu'il la confia. Sa Mère qu'il aimait plus tendrement encore, fut remise aux soins de Jean, le disciple bien-aimé. Enfin son âme, son plus précieux trésor, il la confia au Père éternel : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains : » *Pater mi, in manus tuas commendo spiritum meum* (Luc. XXXIII, 46).

Par là même, que Jean reçoit Marie comme un dépôt précieux, que lui confie le Seigneur, on peut dire qu'il a une sorte d'auto-

rité sur la source de la miséricorde, le trésor de la grâce, la porte de la patrie céleste. On peut donc recourir à Jean avec confiance. Les pécheurs trouveront auprès de lui un secours puissant et précieux; il puise à pleines mains dans le trésor de la miséricorde. Les justes doivent recourir à lui avec non moins de confiance : le trésor de la grâce est entre ses mains. Les exilés, les voyageurs qui tendent vers la patrie céleste, peuvent s'adresser à lui : la porte du paradis est confiée à sa garde.

III. Marie fut une mère profondément vénérée de son fils.

N.-S. Jésus-Christ vénéra profondément Marie. Il le montra, 1° en voulant lui être soumis, selon la parole de l'Evangile : ***Et erat subditus illis*** (Luc. II, 51). — 2° En obéissant à ses désirs. Aux noces de Cana, le vin étant sur le point de manquer, Marie dit à ceux qui servaient : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le : » *Quodcumque dixerit vobis, facite* (Joan. II, 5). Aussitôt que Jésus vit le désir que sa Mère avait qu'il opérât un miracle, il s'empressa de la satisfaire, et il changea l'eau en vin.

3° En venant à sa rencontre, lorsqu'elle sortit de cette vie.

4° En lui donnant un trône à sa droite dans le royaume du ciel.

5° En nous la donnant pour protectrice et pour patronne.

C'est ainsi que nous lisons au IIIe livre des Rois : « Bethsabée » vint auprès du roi Salomon, afin de lui parler pour Adonias; » et le roi se levant alla au-devant d'elle, et il se prosterna de- » vant elle; puis il s'assit sur son trône; et un trône fut placé » pour la mère du roi, laquelle s'assit à sa droite. Et elle lui » dit : Je n'ai qu'une petite prière à te faire; ne couvre pas ma » face de confusion. Et le roi lui dit : Demandez, ma mère; car » il n'est pas juste que j'écarte votre face. » Salomon représentait Jésus, et Bethsabée était l'image de Marie. Cet exemple nous montre le respect du roi suprême pour sa mère, son empressement à l'honorer et à exaucer ses désirs; le zèle de la bienheureuse Mère de Dieu pour intercéder en notre faveur.

III

La bienheureuse Vierge Marie fut la Mère du Christ. On peut dire de Marie qu'elle fut véritablement mère; qu'elle fut plus parfaitement mère que toutes les autres femmes; qu'elle fut la meilleure, la plus aimante des mères; qu'elle apporta un soin merveilleux à l'éducation de son enfant.

I. La Mère de Jésus-Christ fut véritablement sa mère. Le Fils de Dieu, pour se revêtir d'une chair semblable à la nôtre emprunta à la bienheureuse Vierge la chair et le sang dont il avait besoin. Il fut réellement son enfant comme tous les enfants le sont de leurs mères; conçu et enfanté par elle; nourri de son

lait, rien ne lui manqua pour être vraiment et très réellement le fils de cette auguste Vierge.

II. Elle fut plus complètement sa mère que les autres femmes même ne le sont de leurs enfants, parce que Jésus n'eut pas de père sur la terre; Marie seule eut part à la formation de sa très sainte humanité; elle seule fournit toute la substance qui devait être hypostatiquement unie au Verbe divin. Elle seule pouvait dire au Fils de Dieu sur la terre : *Vous êtes mon Fils, et je vous ai engendré* : *Filius meus es tu; ego genui te* (Psal. II, 7).

III. Elle fut la meilleure, la plus aimante des mères. Comment n'aurait-elle pas été bonne au-delà de toute imagination, cette mère qui pendant neuf mois porta la bonté infinie, Dieu lui-même dans son sein? Et avant de descendre dans le sein de Marie, le Verbe divin avait d'abord habité dans son âme. Le parfum de la divinité pouvait-il être renfermé si longtemps dans ce vaisseau virginal sans le pénétrer et l'embaumer pour toujours.

Marie témoigna par ses œuvres combien elle était bonne. Nous la voyons aux noces de Cana intercéder auprès de son Fils pour éviter une confusion aux nouveaux époux. Elle fit remarquer à Jésus leur besoin; et elle demanda ainsi pour eux; car cette simple insinuation était une demande; le miracle nécessaire. Les sœurs de Lazare, pour obtenir le secours de Jésus en faveur de leur frère malade, se contentèrent de même d'exposer sa situation : c'était assez exprimer leur désir et ce désir était une suffisante prière. Marie en disant à son Fils : *Ils n'ont plus de vin*, disait donc en réalité : Mon Fils, je vous en prie, faites qu'ils en aient. Sa bonté brille encore dans les paroles qu'elle adresse à ceux qui servaient : « Tout ce qu'il vous dira, » faites-le : » *Quodcumque dixerit vobis, facite.*

Nous voyons une autre preuve de sa bonté, de sa piété, dans l'empressement qu'elle mit à se rendre auprès de sa cousine, sainte Elisabeth, pour la servir.

IV. Enfin, Marie apporta un soin merveilleux à l'éducation de son Fils. — Il n'en pouvait pas être autrement, car elle aimait Jésus comme le plus beau, le meilleur des fils. Elle l'aimait aussi comme son Dieu, son créateur, son rédempteur. Elle avait reçu de Dieu toutes les perfections que réclamaient sa dignité et ses fonctions de Mère du Sauveur. S. Bernard résume les soins que Marie donna à Jésus, en disant: qu'elle accomplit envers lui les six œuvres de miséricorde que le saint Evangile énumère.

Elle donna l'hospitalité, non pas dans une simple maison, mais dans son propre sein, non pas au premier étranger venu, mais au Fils de Dieu lui-même.

Elle lui donna sa chair comme vêtement et le couvrit de langes.

Elle le nourrit lorsqu'il avait faim.

Elle lui donna son propre lait à boire, lorsqu'il avait soif.

Lorsqu'il était en proie non pas à la maladie mais à la faiblesse de l'enfance, elle ne se contenta pas de le visiter, elle lui donna mille soins pleins de tendresse et de sollicitude.

Lorsqu'il fut entre les mains des bourreaux, lorsqu'il fut attaché à la croix, elle se tint auprès de lui, elle ne l'abandonna pas un moment, pendant tout le cours de sa douloureuse passion. Elle assista à sa mort; elle aida à sa sépulture.

Voilà comment la bienheureuse Vierge Marie a montré qu'elle était véritablement mère, la plus parfaite, la plus aimante des mères; digne enfin d'être la Mère du Fils de Dieu fait homme.

FÊTE DE LA PURETÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

(III[e] Dimanche d'octobre)

PREMIER SERMON

PERFECTION INCOMPARABLE DE LA PURETÉ DE MARIE[1].

Tota pulchra est amica mea et macula non est in te.

CANT. IV, 7.

La sainte Eglise ne se lasse pas d'admirer et de célébrer la pureté ineffable de la Mère de Dieu. A chaque instant, elle remet sur les lèvres de ses ministres et des simples fidèles, la salutation de l'Ange et proclame ainsi Marie parfaitement pure, puisqu'elle la reconnaît pleine de grâce. Parcourez les Litanies qu'elle nous invite à réciter en l'honneur de Marie et voyez combien de fois, dans cette courte formule de prière, la pureté de Marie est invoquée pour attirer sur nous les bénédictions de cette auguste Vierge. Elle est sainte, nous dit l'Eglise, mais d'une sainteté qui efface celle des anges eux-mêmes, comme la lumière du soleil fait disparaître le rayonnement des étoiles. Elle est la Vierge des vierges. Elle est la mère très pure, la mère très chaste, la mère toujours vierge, la mère sans tache. Elle est la vierge fidèle, le miroir de justice, la reine des anges, la reine conçue sans péché. Voilà comment l'Eglise a toujours présente à la pensée la pureté immaculée de Marie ; voilà comment elle la remet à chaque instant sous nos yeux. Ne nous étonnons donc pas si, après avoir proclamé le dogme de l'immaculée Conception, après avoir institué une fête solennelle en l'honneur de ce glorieux privilège de la Mère du Sauveur, elle a voulu qu'une autre fête encore fût célébrée, pour glorifier la pureté incomparable de cette auguste Vierge.

Puisque l'Eglise nous y invite, contemplons un moment ensemble cette pureté qui fait l'admiration des anges et des saints dans le ciel.

Nous verrons que la pureté de Marie consiste d'abord dans l'exemption du péché originel et en second lieu dans l'exemption de toute faute et de toute imperfection actuelle.

1. Voir MIECKOW. *Discursus prædic.* discur. CXL et 1899.

I. — *Marie exempte du péché originel.*

La pureté de la bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, consiste dans l'exemption absolue de toute tache, soit originelle, soit actuelle. C'est d'elle que le Seigneur a pu dire en tout temps et en toute vérité : « Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y » a pas de tache en vous : » *Tota pulchra es amica mea, et macula non est in te.*

Vous savez, mes frères, que des mains de Dieu, souverain créateur de toutes choses, il ne peut rien sortir qui ne soit bon et saint, puisqu'il est lui-même la bonté et la sainteté par excellence. Mais si les œuvres de Dieu sont saintes au sortir de ses mains, les plus parfaites d'entre elles, les anges et les hommes, capables de connaître, d'aimer et de servir leur souverain maître, leur bienfaiteur, leur père, ont été créées libres. Il le fallait puisque la liberté convenait à leur nature intelligente ; il le fallait puisque leur obéissance, leur amour, leur culte envers le Seigneur devenaient ainsi méritoires et plus dignes devant Dieu.

Mais toute créature, quelque parfaite qu'elle soit, se sent du néant d'où elle est sortie. Des anges se révoltèrent contre le Dieu qui les avait créés et comblés des dons les plus admirables: leur perfection même les entraîna à l'orgueil. Ils furent précipités du ciel dans l'enfer et transformés en d'horribles démons. Le premier homme et la première femme péchèrent à leur tour et perdirent avec eux toute leur postérité. Désormais leurs enfants sortis d'une source souillée dans son origine, ne pouvaient plus être que de pauvres créatures dépouillées de tous les biens qui leur avaient été destinés d'abord, en proie à tous les maux que la bonté de Dieu avait voulu leur épargner, objets de répulsion et de haine, pour ce Dieu infiniment bon qu'Adam avait repoussé pour lui-même et en leur nom. Il suffit de descendre d'Adam, d'appartenir à la race humaine pour être souillé de ce péché d'origine, le premier et le plus grave de tous les péchés, parce qu'il pénètre la nature même de l'homme et s'y identifie, parce qu'il est la source impure d'où découlent tous les autres. Il n'est pas un crime commis par les hommes, dont le péché originel ne soit la cause première ; il n'est pas une douleur, une souffrance quelle qu'elle soit qui ne provienne de cette source maudite. Et nulle créature humaine ne pouvait échapper à cette souillure sans un privilège extraordinaire de Dieu.

Lorsque le Fils de Dieu, le Verbe divin, la sainteté par essence, voulut descendre sur la terre et prendre dans le sein d'une femme un corps et une âme comme les nôtres, s'est-il donc vu réduit à devenir le fils d'une mère qui aurait été comme les au-

tres descendants d'Adam, un objet de répulsion pour lui, le cloaque du péché, le repaire ou l'esclave du démon? Comprenez-vous, mes frères, combien répugne une supposition semblable? Oui, j'ose le dire, Dieu, malgré sa miséricorde infinie pour les pauvres pécheurs, aurait reculé devant cette extrémité. S'il avait fallu que le Christ naquît d'une mère qui n'aurait pas été parfaitement pure et immaculée, le Fils de Dieu ne se serait pas incarné et le mystère de notre rédemption n'aurait pas été accompli.

Il était nécessaire que la mère du Fils de Dieu fût parfaitement pure d'abord de toute faute originelle. Il n'était pas admissible que le démon pût reprocher au Fils de Dieu d'avoir pour mère une femme qui aurait été souillée par le péché, qui lui aurait appartenu avant d'appartenir à Dieu lui-même. Le Fils de Dieu voulait donc que la mère qu'il se préparait de toute éternité, fût parfaitement pure et immaculée.

Le Père le voulait aussi par amour pour son Fils et par respect pour lui-même, puisque Marie, en devenant la Mère du Fils de Dieu, entrait dans la famille divine, contractait une alliance avec toute l'adorable Trinité et partageait avec le Père, le caractère qui le distingue des deux autres personnes, sa paternité. Elle devenait la Mère du Fils dont il était le Père. Pouvait-il admettre à une dignité si sublime et si incompréhensible, une créature qui n'aurait pas été la plus sainte, la plus parfaite, la plus pure des créatures, le chef-d'œuvre de sa toute-puissance et de sa miséricorde.

Et le Saint-Esprit dont Marie fut l'épouse et le temple, l'Esprit sanctificateur, pouvait-il permettre que son Epouse ne fût pas sainte, que son temple ne fût pas pur? pouvait-il négliger de sanctifier Marie ou attendre pour répandre en elle l'abondance de ses grâces, que le démon ait d'abord infusé dans son âme et dans sa chair le venin du péché? Non, Dieu ne pouvait pas vouloir que Marie fût souillée de la faute originelle, comme les autres enfants d'Adam.

Mais s'il ne le voulait pas, pouvait-il l'empêcher?

Pourquoi pas, mes frères? Pourquoi celui qui établit souverainement une loi générale ne pourrait-il pas formuler en même temps une exception? Pourquoi Dieu qui avait posé ce décret, que tous les descendants d'Adam seraient compris dans sa disgrâce, n'aurait-il pas pu dire en même temps : J'excepte de cette condamnation la Vierge que je destine à être la mère du Rédempteur que je donnerai aux hommes, la mère de mon propre fils? C'est Dieu qui fait la loi ; il la fait avec une souveraine indépendance ; elle s'étend jusqu'où il veut ; elle s'arrête où il lui ordonne de s'arrêter. Que les hérétiques ou les impies discutent et amassent des nuages pour obscurcir la vérité; il sera

toujours évident que Dieu a pu, s'il l'a voulu, exempter la très sainte Vierge de la faute originelle, et que, puisqu'il le pouvait, il était au moins souverainement convenable, sinon absolument indispensable qu'il le fît. Aussi parcourez les saintes Ecritures, à chaque page vous trouverez des témoignages rendus par l'Esprit saint lui même, à la conception immaculée, à la pureté originelle de la très sainte Vierge. Ici ce sont des textes, là ce sont des figures. On retrouve Marie partout, lorsqu'on la cherche bien et partout on la retrouve avec cette auréole de pureté, de sainteté parfaite, qui ne connut pas la moindre trace de souillure même à son origine.

Marie descend d'Adam selon la chair il est vrai, mais elle existait avant lui devant Dieu. « Les abîmes n'étaient pas en» core, dit-elle, et déjà moi j'avais été conçue : *Nondum erant abyssi et ego jam concepta eram* (Prov. viii, 24). Le péché originel aurait-il pu atteindre Marie dans la pensée de Dieu, dans la pensée de son divin Fils où elle existait déjà : « J'ai été créée » dès le commencement et avant les siècles, » dit-elle encore : *Ab initio et ante sæcula creata sum* (Eccli. xxiv, 14). Je n'ai pas eu de rapport avec ce péché qui devait plus tard entrer dans le monde. Celui dont je devais être la mère, celui qui se proposait de venir dans le monde pour en extirper le péché et l'abolir, ne permit pas que je fusse avec les autres enfants d'Adam, au pied de l'arbre qui portait le fruit défendu. Je n'étais pas dans le paradis terrestre. J'étais avec mon fils, j'étais dans le sein de Dieu. Tous ont péché en Adam excepté moi, tous sont morts en Adam, excepté moi. « Quand mon Fils préparait les cieux, j'é» tais présente ; quand il affermissait en haut la voûte éthérée » j'étais avec lui disposant toutes choses : » *Quando præparabat cœlos aderam ; quando æthera firmabat sursum cum eo eram cuncta componens* (Prov. viii, passim).

S. Anselme disait à Marie : « S. Paul, ce vase d'élection, a » enseigné que tous ont péché en Adam. Sa parole est véritable » et ce serait un crime d'y contredire. Cependant, ô divine » Vierge, lorsque je considère l'éminence de la grâce de Dieu » qui est en vous, vous ne me semblez pas faire partie de tout » ce qui a été créé, mais être au dessus de tout par un privi» lège ineffable. Et je pense que de même votre conception n'a » pas été soumise à la même loi qui pèse sur toutes les concep» tions humaines [1]. » Le pieux et saint docteur ne voulait pas que l'on considérât la Mère de Dieu comme soumise à la loi

1. Vas electionis S. Paulus dixit omnes in Adam pecasse : vera utique sententia, et cui contradicere nefas esse pronuntio. Sed cum eminentiam gratiæ Dei in te non intra, sed super omnia, quæ facta sunt, ineffabili modo intueor; ita et te non lege naturæ aliorum in tua Conceptione devictam fuisse opinor. S. Anselm. *in officiis*, cap. iv.

commune qui régit les autres âmes. Il était juste, à son avis, qu'il y eût des privilèges pour celle que Dieu destinait à l'honneur d'être sa mère. Autrefois le roi Assuérus avait défendu, sous peine de mort immédiate, que personne ne se présentât devant lui sans être appelé, ou sans avoir obtenu la permission. La reine Esther osa cependant enfreindre la défense pour essayer de sauver son peuple. Mais, saisie de frayeur et défaillante, elle ne pouvait avancer. Assuérus lui dit avec douceur pour la rassurer et lui enlever toute crainte : « Qu'avez-vous, Esther? Je suis » votre frère, ne craignez point. Vous ne mourrez point; car » cette loi n'a pas été établie pour vous, mais pour tous les au» tres : » *Non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est* (Esth. xiv, 13). Tout ce que l'Ecriture nous rapporte des anciens était la figure de ce qui devait arriver dans la loi nouvelle. Le privilège accordé à Esther par Assuérus, qui la mettait au dessus d'une loi de mort applicable à tous les autres, est bien l'image du privilège de Marie, exempte de cette loi terrible du péché originel qui enveloppe tous les enfants d'Adam, elle seule exceptée. Le roi de gloire lui dit comme Assuérus à Esther : Ne craignez pas; je suis votre frère, votre fils. Cette loi est faite pour tous les autres, mais non pas pour vous.

On peut trouver encore une magnifique image de l'immaculée conception de Marie dans la vision de Nabuchodonosor que rapporte le prophète Daniel. Nabuchodonosor vit en songe un arbre immense, fort, vigoureux, dont la cime s'élevait jusqu'au ciel et dont les branches s'étendaient jusqu'aux extrémités de la terre. Les rameaux étaient chargés de feuilles et de fruits; tous les animaux trouvaient un abri sous cet arbre, et les oiseaux voltigeaient en foule dans son feuillage, et voilà que l'on entendit une voix qui disait : « Coupez l'arbre par le pied, et retran» chez ses branches; faites tomber ses feuilles, et jetez çà et là » ses fruits; qu'ils s'enfuient, les animaux qui habitent sous son » ombre, et que les oiseaux s'envolent de ses branches. Cepen» dant laissez dans la terre le germe de ses racines. » (Dan. iv, 11, 12.) Je sais bien que cet arbre magnifique, représentait Nabuchodonosor lui-même, dans tout l'éclat de sa puissance et de sa majesté. Mais il est en même temps la figure du premier homme. Adam était comme un arbre dont la cime touchait le ciel, parce que l'âme qu'il avait reçue de Dieu était faite pour habiter le ciel un jour et qu'elle était enrichie de dons vraiment célestes. Les rameaux de cet arbre qui s'étendaient jusqu'aux extrémités du monde étaient les descendants d'Adam dont la race devait peupler toute la terre. Les feuilles et les fruits représentaient les mérites, les vertus, les dons qui ornaient l'état d'innocence. Les animaux qui habitaient à l'ombre de ce grand arbre, et les oiseaux vivant sous son feuillage, rappelaient le

souverain domaine de l'homme sur toutes les créatures terrestres. Mais lorsque notre premier père eut transgressé la loi de Dieu, lorsqu'il se fut révolté contre son souverain Seigneur, il entendit prononcer contre lui la redoutable sentence : *Morte morieris; succidite arborem* : « Vous mourrez de mort; abattez » cet arbre. » Et l'arbre tomba sur la terre, ses rameaux, ses feuilles et ses fruits se desséchèrent et il fut destiné au feu. Cependant remarquez ce que dit le souverain Juge : « Coupez l'ar- » bre par le pied et retranchez ses branches; faites tomber ses » feuilles, et jetez çà et là ses fruits. Cependant laissez dans la » terre le germe de ses racines. » La racine de l'arbre demeure intacte; le fer ne la touche pas. Quelle est cette racine? Le prophète Isaïe vous le dira : *Et egredietur virga de radice Jesse et flos de radice ejus ascendet; et requiescet super eum Spiritus Domini* : « Et il sortira un rejeton de la racine de Jessé, et une fleur » s'élèvera de sa racine. Et l'Esprit du Seigneur reposera sur » lui. » (Isa. xi, 1). La fleur qui sort de la racine, la fleur sur laquelle repose l'Esprit de Dieu, c'est N.-S. Jésus-Christ; c'est celui qui dit de lui-même dans le Cantique des cantiques : « Je » suis la fleur des champs et le lis des vallées : » *Ego flos campi et lilium convallium* (Cant. ii, 1); c'est celui dont il est dit : *Nazaræus vocabitur* : « Il sera appelé Nazaréen, » c'est-à-dire *tout couvert de fleurs*. Et d'où cette fleur est-elle sortie? quelle est la racine de Jessé qui l'a produite, sinon Marie, Mère de Jésus. C'est elle que le fer n'a pas touchée lorsque l'arbre du genre humain fut coupé et renversé par terre. C'est elle qui demeurée seule intacte a donné une tige nouvelle, produit une nouvelle humanité, en enfantant Jésus-Christ, le nouvel Adam. Aussi la sainte Eglise salue-t-elle Marie avec enthousiasme, en lui donnant ce nom de racine : *Salve radix, salve porta, ex qua nobis lux est orta* : « Salut racine, salut porte sacrée par laquelle » la lumière est venue jusqu'à nous. »

Mes frères, je n'ai pas le dessein de vous donner ici toutes les preuves sur lesquelles s'appuie la doctrine de la pureté immaculée de Marie, dès le premier moment de son existence. Ce serait un travail infini. On a écrit de gros volumes pour exposer ces preuves et l'on est loin d'avoir tout dit. La sainte Ecriture contient mille passages d'où elle ressort nécessairement. Les écrits des Pères, des docteurs, des théologiens contiennent et affirment cette même vérité. Toute la sainte liturgie de l'Eglise la respire. On la trouve partout; et enfin le très saint pape Pie IX, parlant comme chef suprême de l'Eglise, en présence d'une multitude de pontifes accourus de toutes les parties du monde, a proclamé que l'Immaculée Conception de Marie est désormais un dogme de notre foi. Mais s'il n'est pas nécessaire de prouver cette vérité devant des fidèles enfants de l'Eglise

comme vous, on aime cependant à la mettre en lumière. Nous sommes les enfants de Marie, comment ne nous complairions-nous pas dans la méditation et l'exposé de ses privilèges et de ses grandeurs?

Disons maintenant que non seulement la bienheureuse Mère de Dieu a été exempte de la faute originelle, mais que jamais il n'y eut en elle aucune tache de péché actuel, ni aucune imperfection.

II. — *Marie exempte de tout péché actuel.*

Dieu, en prédestinant Marie à la sublime dignité de Mère de Dieu, lui prépara toutes les grâces, lui décerna tous les privilèges en rapport avec cette admirable maternité. Non seulement il voulut qu'elle fût exempte du péché d'origine; mais il l'éleva à une telle perfection dès le premier moment de son existence, que déjà les anges du ciel, les Chérubins et les Séraphins reconnaissaient en elle leur supérieure et leur reine. A la vue de cette petite enfant, ils s'écriaient avec admiration : *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata*? « Quelle est celle-ci » qui s'avance comme l'aurore se levant, belle comme la lune, » pure comme le soleil, terrible comme une armée rangée en » bataille (Cant. VI, 9)? »

Dieu n'est pas comme les hommes. Les rois les plus puissants peuvent bien donner des missions de confiance à quelques-uns de leurs sujets, leur conférer des pouvoirs, des dignités, mais ils ne peuvent pas leur infuser en même temps les qualités que requièrent les missions qu'ils leur confient, les dignités dont ils les revêtent. Dieu au contraire donne à ceux qu'il envoie, tout ce qu'il faut pour les rendre dignes de leur mission et capables de bien l'accomplir.

Voyez Moïse et Aaron. Le Seigneur les envoie pour délivrer son peuple de la servitude, et il dit au premier : « Je parlerai » par ta bouche et par la bouche de ton frère, et je vous mon- » trerai ce que vous devrez faire : » *Ego ero in ore tuo et in ore illius, et ostendam vobis quid agere debeatis* (Exod. IV, 15). Il choisit Isaïe pour être son prophète et il envoie un Séraphin lui purifier les lèvres avec un charbon ardent. Il choisit de même Jérémie et il lui touche les lèvres pour le rendre éloquent. Dans la loi nouvelle, il prend de simples pêcheurs pour faire d'eux des pêcheurs d'hommes. Il les envoie prêcher l'Évangile à toutes les nations, et il leur confère le don des langues. Il veut qu'ils soient au milieu des Juifs et des idolâtres, comme des loups au milieu des brebis, et il leur promet une sagesse à laquelle leurs adversaires ne pourront résister. Il choisit Pierre pour être le fon-

dement sur lequel reposera son Eglise et il lui donne l'inébranlable solidité du rocher : « Tu es Pierre, lui dit-il, et sur cette » pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne pré- » vaudront pas contre elle : » *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam et portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (Matth. xvi, 18). Et de nos jours encore, ne donne-t-il pas à tous des grâces en rapport avec leur vocation?

La bienheureuse Vierge Marie, choisie de Dieu et prédestinée pour la fonction la plus sublime, pour la dignité unique de Mère de Dieu a donc reçu de lui des grâces en rapport avec cette dignité. La mère du saint des saints, la Mère du Dieu de toute pureté devait être sainte, devait être pure, au plus haut degré qui soit accessible à une simple créature.

Nous ne pouvons pas choisir nos mères; mais si nous le pouvions, s'il nous était donné de les enrichir à notre gré de toutes les beautés, de toutes les perfections imaginables, que ne ferions-nous pas pour elles? Ce qui est impossible à l'homme, Dieu le pouvait; il choisissait sa mère de toute éternité; il l'ornait des dons les plus précieux, il ne trouvait rien de trop beau, rien de trop parfait pour la Vierge dont il avait résolu d'être l'enfant; il écartait d'elle avec un soin jaloux, tout ce qui aurait pu nuire à l'éclat de sa beauté, tout ce qui aurait pu tant soit peu ternir la pureté presque infinie de ce parfait miroir de la sainteté divine.

Ah! c'est que l'honneur des parents rejaillit sur leurs enfants, et que le Fils de Dieu devenu le Fils de Marie, voulait être honoré dans la personne de sa mère. Concevez-vous, pouvez-vous supposer qu'il ait consenti, lui que les anges adorent, à prendre pour mère une créature dont il aurait eu à rougir? une créature ayant des défauts, une créature tombée dans le péché et pouvant y tomber encore. Il voulut bien naître d'une vierge très humble, mais à la condition qu'elle serait très pure : ainsi la grandeur se joignait à l'abaissement, dans son incarnation comme dans tous ses autres mystères : abaissement parce qu'il naissait d'une femme; grandeur parce que cette femme était vierge : *Unde humilis? quia homo natus ex hominibus : unde excelsa? quia ex Virgine*, dit S. Augustin (lib. I *de Symbolo ad catechum.*). S'il n'avait pas mis sa mère à l'abri de toute faute volontaire, de toute imperfection même, il n'aurait pas pratiqué le grand commandement qu'il a fait à tous les enfants : *Honora patrem tuum et matrem tuam* : « Honorez votre père et votre » mère. » Il n'aurait pas suivi le conseil qu'il donne par la bouche de l'Ecclésiastique : *Honora patrem tuum, et gemitus matris tuæ ne obliviscaris,.. et retribue eis, quomodo et illi tibi* : « Ho- » nore ton père, et les gémissements de ta mère, ne les oublie » pas, et fais pour eux comme ils ont fait pour toi. » (Eccli. vii, 29.)

Les hérétiques, ennemis-nés de Jésus et de Marie, comme le démon leur père et leur inspirateur, ont cherché de tout temps à répandre des ténèbres sur une vérité si claire et si simple, sur une vérité qu'un enfant peut comprendre. Ils ont voulu trouver dans le texte de l'Evangile des reproches adressés à Marie par Jésus, des actes pour le moins imparfaits dans sa conduite. Mais leurs blasphèmes n'ont démontré qu'une seule chose, leur ignorance ou leur acharnement et leur mauvaise foi pour combattre la vérité. Non, Jésus n'a jamais adressé de reproches à Marie. Non, les paroles de ce fils doux et humble de cœur, de ce fils le plus tendre, le plus affectionné et le plus respectueux des fils, n'ont jamais eu rien de dur pour sa mère qu'il aimait tant. Mais en parlant à Marie devant le public, il a dû parler quelquefois, non pour elle mais pour nous, afin de nous instruire, comme il le fit aux noces de Cana, comme il le fit en une ou deux autres circonstances. Mais immédiatement après, sa conduite montrait bien tout son respect, pour sa Mère, tout son désir de lui être agréable et d'accomplir ses moindres volontés.

Marie fut donc pure de tout péché, du péché actuel, aussi bien que du péché originel, et le Verbe de Dieu, en devenant son fils, pouvait lui dire en toute vérité : « Vous êtes toute belle, ô » ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous : » *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.*

Cependant il faut nous arrêter un moment encore à considérer cette pureté, cette sainteté de Marie, avec plus d'attention. Elle est grande sans doute, elle est parfaite, mais dans l'ordre des choses créées ne pourrait-on pas trouver quelque autre pureté qui égale celle de Marie, ou qui du moins en approche?

S. Thomas, l'ange de la théologie, nous enseigne que l'on peut considérer la pureté sous deux aspects différents. Une chose est d'autant plus pure qu'elle contient moins de matières étrangères capables de la souiller : le fer, le plomb, sont parfaitement purs, lorsqu'il ne s'y mêle aucun alliage. Mais on peut dire aussi que la pureté de cette chose est d'autant plus grande, qu'elle s'approche davantage de celles qui sont d'un ordre supérieur. Ainsi l'argent est plus pur que le plomb, parce qu'il est moins éloigné que lui de l'or, que l'on peut considérer comme le métal pur par excellence. L'air est plus pur que l'eau, parce qu'il a moins de rapport avec la terre, et plus avec le feu. Il en est de même dans l'ordre moral. Une âme peut être parfaitement pure, parce qu'il n'y a aucune tache en elle ; telles sont les âmes des petits enfants après le baptême. Mais d'autres âmes seront pourtant plus pures qu'elles, parce qu'elles approcheront davantage de la pureté infinie qui est Dieu. Les esprits célestes de la dernière hiérarchie sont parfaitement exempts de souillures : cependant ils sont moins purs que les chérubins et les séraphins : l'i-

mage de la pureté infinie de Dieu est moins complète en eux.

Appliquons maintenant ces principes à la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu et nous reconnaîtrons qu'à quelque point de vue qu'on l'envisage, sa pureté l'emporte sur celle de tout être créé.

Nous pouvons dire d'abord que Marie fut plus éloignée, plus pure de toute tache, de toute faiblesse, de toute imperfection que les autres créatures quelles qu'elles soient, l'humanité adorable de Notre-Seigneur exceptée.

Non seulement il n'y eut en elle aucun péché, mais il n'y eut pas même la moindre inclination du cœur, le moindre désir terrestre, le moindre trouble, la moindre passion peu réglée, rien enfin qui pût l'incliner vers le péché. Sans doute, tout ce qu'il y a de bon dans la nature humaine se trouvait en Marie ; mais il arrive que ce qu'il y a de meilleur en nous, dégénère et devient mauvais par suite du péché originel. Les passions se soulèvent et nous entraînent, et il est impossible à l'homme, quelque parfait qu'on le suppose, de n'être pas surpris quelquefois par leurs attaques subites ; on a beau s'efforcer de les tenir soumises au joug de la raison, elles secouent de temps en temps ce joug, et obligent les plus grands saints à reconnaître leur faiblesse. Marie seule fut exempte de cette infirmité. Les anges eux-mêmes, avant leur confirmation en grâce, furent soumis à une épreuve dangereuse pour eux et à laquelle plusieurs succombèrent. Pour Marie, rien de semblable ; les épreuves, il est vrai, ne lui manquèrent pas pendant sa vie mortelle, mais pour elle comme pour son divin Fils, le danger n'existait pas. L'éloignement absolu de toute faute qu'il possédait par nature, elle le possédait par grâce. Femme bénie entre toutes les femmes, elle ne fit jamais une action, ne dit jamais une parole, ne conçut jamais une pensée ou un sentiment qui ne fussent marqués au coin de la sagesse la plus parfaite, de la sainteté la plus éminente. La parole du Sage : « Le corps qui se corrompt appesantit l'âme : » *Corpus quod corrumpitur aggravat animam* (Sap. ix, 15), vraie pour tous les hommes ne s'applique pas à Marie ; nous pouvons donc affirmer que nulle autre créature ne fut autant qu'elle à l'abri de toute tache et de toute faiblesse, éloignée de tout ce qui peut ternir la pureté.

En second lieu, la bienheureuse Vierge Marie est encore la plus pure des créatures de Dieu, en ce sens qu'il n'y en a point qui approche autant qu'elle de la pureté souveraine, qui est Dieu lui-même. Peut-on imaginer un lien plus étroit entre Dieu et la créature, après celui de l'union hypostatique que le lien qui unit le Verbe divin à la Vierge qu'il prit pour sa mère? C'est beaucoup pour les anges d'être les serviteurs de Dieu ; c'est beaucoup pour les apôtres que Jésus-Christ daigne les appeler

ses amis et même leur donner le nom de frères : mais Marie est sa Mère, selon la nature ; c'est à elle qu'il doit son humanité ; elle l'a porté dans son sein et nourri de son lait ; elle n'a été pour ainsi dire, pendant un certain temps, qu'une seule chose avec lui. Elle est la femme revêtue du soleil, dont parle l'Apocalypse ; elle est la porte par laquelle la lumière est arrivée jusqu'à nous. La foi purifie les cœurs, et la charité procède d'un cœur pur : où trouver une foi, où trouver une charité comparables à la foi et à la charité de Marie ?

Dieu ne pouvait pas faire moins pour sa Mère que de l'approcher ainsi de lui ; et « il convenait, dit S. Anselme, que la » Vierge brillât d'une pureté si parfaite que l'on ne pût en ima» giner de plus grande après celle de Dieu, » comme on ne peut imaginer de dignité supérieure à celle de Mère de Dieu.

Soyez donc béni, ô mon Dieu, qui avez daigné élever si haut la bienheureuse Vierge Marie.

Elle est la gloire d'Israël, l'honneur du peuple chrétien. Les anges eux-mêmes sont dans l'admiration à sa vue ; elle est si belle, si pure, que votre cœur divin en est ravi. Soyez bénie, ô Marie, pour cette pureté sans tache que vous avez reçue de Dieu et que vous avez gardée en la perfectionnant sans cesse, avec une sollicitude de tous les instants. Et nous, mes frères, souvenons-nous que Marie est notre modèle. Efforçons-nous de purifier nos âmes. Si nous sommes chargés de quelques péchés, hâtons-nous de demander sincèrement pardon au Seigneur, et recourons au sacrement de pénitence. Si nous avons quelque défaut, ne fût-il pas bien grave, mettons-nous sérieusement à l'œuvre dès cette heure même pour nous en corriger : avec de la bonne volonté et le secours de la grâce de Dieu, tout nous est facile. Approchons chaque jour quelque peu davantage de la source de toute pureté, approchons de Dieu par une dévotion plus vive et plus ardente. Que les prières soient mieux faites, les offices mieux suivis, les sacrements mieux reçus, les devoirs d'état mieux remplis en vue d'être agréables à Dieu.

Ainsi nous serons dignes de Marie ; nous montrerons que nous sommes ses enfants, par la ressemblance que nous aurons avec elle ; nous mériterons son amour et ses grâces les plus abondantes. Marie qui est bonne, même pour ceux qui l'oublient le sera sans mesure pour nous. Elle nous protégera, nous soutiendra, nous conduira comme par la main, et nous introduira à l'heure de notre mort, dans le royaume de son Fils, pour y partager éternellement son bonheur et sa gloire. **Ainsi soit-il.**

DEUXIÈME SERMON

DES BIENFAITS DE DIEU ENVERS L'HOMME, ET PARTICULIÈREMENT DU BIENFAIT DE LA JUSTIFICATION [1].

De qua natus est Jesus qui vocatur Christus.
MATTH. I, 16.

L'Eglise célèbre aujourd'hui une fête en l'honneur de la Pureté de la bienheureuse Vierge Marie : comment ne pas louer le Seigneur, comment ne pas lui témoigner notre reconnaissance pour les bienfaits incomparables dont il l'a comblée? Car, mes frères, Marie n'est pas uniquement la Mère du Sauveur, elle est aussi notre mère; sa gloire est notre gloire, sa joie doit être notre joie.

Mais le principal bienfait de Dieu envers Marie, que l'Eglise rappelle aujourd'hui à notre mémoire, c'est celui de son immaculée conception, et en même temps de sa préservation absolue de toute faute, pendant tout le cours de sa vie sur la terre. Au milieu du désastre originel entraînant la ruine de toute la nature humaine, de tous les descendants du premier homme, qui fut aussi le premier pécheur, Dieu s'est réservé Marie. Il l'a préservée de toute tache, de toute souillure; il n'a pas permis qu'il se trouvât la moindre chose en elle capable de blesser la pureté infinie de ses regards, et en la contemplant avec une sorte d'admiration, il a pu dire : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* : « Vous êtes toute belle, ô mon amie, et » il n'y a point de tache en vous (CANT. IV, 7); » il a pu s'écrier encore : « Que vous êtes belle, ô ma bien-aimée, que vous » êtes belle! » *Quam pulchra es, amica mea, quam pulchra es* (CANT. IV, 1)!

C'est que Marie fut créée dans l'état de grâce et préservée, par une faveur spéciale, par un décret divin et éternel, de la condamnation qui devait être portée un jour contre les enfants d'Adam prévaricateur. C'est que Marie, non seulement fut immaculée dans sa conception, mais encore à l'abri de toute faute volontaire, de toute imperfection, quelque légère qu'on la suppose. C'est que Marie eût préféré mille fois la mort à l'ombre même d'un péché.

Chrétiens, élevez donc vos regards et vos cœurs vers le ciel. Faites monter vos félicitations et vos louanges jusqu'au pied de son trône en ce jour de solennité. Mais quoi, vous vous taisez? Vous demeurez immobiles? Au lieu de l'allégresse qui devrait

1. Voir CLAUS, tom. III, serm. *in festo Immacul. Concep. B. V. M.*

rayonner sur vos visages, j'y vois se peindre la tristesse, et vous dites : Pour nous ce n'est pas une fête, mais plutôt un jour de deuil. La pureté immaculée de Marie et la félicité de cette Vierge, la plus heureuse de toutes les créatures, nous font sentir plus vivement que jamais, la honte de nos fautes et le malheur de notre chute. Nous avons été souillés du péché originel; nous avons commis volontairement une multitude de fautes, dont plusieurs très graves peut-être; et ce que nous admirons dans Marie nous fait ressentir d'autant plus vivement ce qu'il y a de misérable en nous. Elle est un miroir sans tache ; mais ce miroir parfait nous révèle d'autant plus clairement nos difformités et nos souillures.

Mes frères, écoutez ce que j'ai à vous dire et consolez-vous. Quoique la bonté divine ne nous ait pas préservés, vous et moi, de toute faute et de toute souillure; cependant, n'avons-nous pas été purifiés tous du péché originel, par le sacrement du baptême ; n'avons-nous pas trouvé le pardon de nos péchés actuels et recouvré notre innocence dans le sacrement de la pénitence? Pensez-vous que ce ne soit pas là un grand bienfait de Dieu? Assurément c'est un bienfait d'un prix inestimable, et que S. Augustin met au-dessus de celui de la création. Dieu a produit le ciel et la terre par un seul mot de sa bouche divine, par un seul acte de sa volonté. Mais pour tirer l'homme de l'état de péché et le faire rentrer en grâce avec Dieu, ce ne fut pas trop des humiliations, des travaux, des souffrances, de la passion et de la mort de l'Homme-Dieu lui-même.

Cette œuvre de la justification de l'homme est un bienfait de Dieu, parce que l'homme, quoique doué du libre arbitre, ne peut pas sortir du péché en vertu de ses propres forces; il ne peut pas arriver à reconquérir la bonne grâce de Dieu, s'il n'est aidé par Dieu lui-même. Il faut, pour atteindre ce but, le secours de la toute-puissance et de la miséricorde infinie du Seigneur. Une pierre abandonnée à elle-même ne peut que tomber; une force étrangère lui est indispensable s'il s'agit pour elle de monter. Il en est de même pour l'homme. La corruption introduite par le péché dans notre nature nous entraîne sans cesse vers la terre, vers l'amour des choses créées, sensibles et passagères. Voulons-nous nous élever plus haut, aller jusqu'à l'amour des choses surnaturelles? Nous avons besoin que la puissance de Dieu nous vienne en aide. Pour que Dieu nous vienne en aide, il faut lui demander son secours, et le demander par l'intercession de Marie. Pour le demander avec la persévérance et le désir ardent qui méritent d'être exaucés, il faut concevoir une haute idée de la justification et de l'état de grâce qui nous a été donné dans le baptême et que nous retrouverons par la confession, si nous l'avons perdu.

Nous allons donc nous entretenir un moment de la grandeur du bienfait de la justification.

Nous verrons que la grâce donne à l'âme une beauté céleste, et la rend capable de mérite ;

Qu'elle l'unit à Dieu par les liens d'une étroite amitié ;

Qu'elle lui donne un véritable droit à la possession du bonheur éternel.

I. — *La grâce donne à l'âme une beauté céleste et la rend capable de mérite devant Dieu.*

Lorsque nous parlons ici de la grâce, il ne faut pas nous y tromper, ce n'est pas de la grâce actuelle, du secours que Dieu nous donne pour faire le bien et éviter le mal qu'il s'agit. Nous parlons de la grâce sanctifiante ; de cette grâce que Marie reçut avec une abondance inimaginable au jour de sa conception immaculée ; de cette grâce qui a grandi en elle chaque jour de sa vie mortelle dans des proportions que les anges eux-mêmes ne sauraient concevoir ; nous parlons de cette grâce, qui nous a été donnée, à nous aussi, au jour du baptême, et que les pécheurs peuvent recouvrer par le sacrement de pénitence, de la grâce enfin qui fait que nous sommes saints devant Dieu, dès qu'elle habite en nous.

Cette grâce d'un prix infini, le péché originel nous l'a ravie d'abord ; le péché actuel est peut-être venu à son tour, nous reprendre ce que le baptême nous avait rendu. Si nous voulons comprendre aisément combien la grâce est précieuse pour nous, nous n'avons qu'à comparer le mal que le péché nous fait en la détruisant dans nos âmes, et le bien qu'elle nous procure, lorsqu'elle y vient habiter. Voulez-vous savoir quelle beauté la grâce procure à l'âme ? regardez ce que le péché a fait d'elle.

Dieu a créé l'âme humaine à son image et à sa ressemblance, belle comme les anges du ciel : mais le péché survient : qu'arrive-t-il ? « De même que la cire se fond à l'approche du feu, » qu'ainsi périssent les pécheurs, » dit le Psalmiste : *Sicut fluit cera a facie ignis, sic pereant peccatores* (Psal. xlvii, 2). Que signifient ces paroles ? Prenez une des images de cire bénites, sur lesquelles sont représentés, d'un côté l'agneau de Dieu, de l'autre le symbole de la très sainte Trinité. Ces figures sont parfaitement faites, dessinées et peintes avec une grande finesse de trait, une grande délicatesse de pinceau. Mettez cette image près d'un foyer ardent : la cire se fond, les figures disparaissent. Où sont l'image de la sainte Trinité et celle du divin agneau ? Il n'y a plus rien qu'un peu de cire fondue qui coule dans la cendre et qui s'y consume. Voilà, dit un pieux et savant auteur, la représentation fidèle de l'effet que le péché produit

dans une âme. Aussitôt qu'elle ressent les atteintes du feu de la concupiscence et qu'elle commet le péché, cette beauté divine que Dieu avait imprimée en elle au jour de sa création disparaît entièrement. Mais pour comble de malheur, elle ne cesse pas seulement d'être belle, elle revêt une difformité, une laideur horrible, digne de l'enfer et du démon. Sa vue devient intolérable à Dieu et aux saints. Elle répand une odeur infecte que les anges ne peuvent supporter. On connaît cette histoire rapportée dans la vie des Pères du désert. Un anachorète voyageait, et un ange sous une forme humaine s'était adjoint à lui. Ils vinrent à passer près d'un cadavre en putréfaction : l'anachorète se boucha les narines; mais l'ange ne sembla point incommodé de l'odeur. Un peu plus loin, ils rencontrèrent un jeune homme sensuel et livré au péché : l'ange à son tour se boucha les narines. Pourquoi cela? S. Augustin donnera la réponse : « Un ca-» davre en putréfaction, dit-il, est moins insupportable aux » hommes par l'odeur qu'il répand, qu'une âme en état de » péché ne l'est à Dieu : » *Tolerabilius caro putrida fœtet hominibus, quam anima peccatrix Deo* (S. August. *de Contrit. cordis*). Voilà, en quelques mots, la laideur horrible de l'âme en état de péché.

Mais considérez maintenant cette même âme, lorsque la grâce de Dieu y fait son entrée par le baptême ou par la pénitence; cette grâce divine répare tout; elle renouvelle l'âme pécheresse avec toutes ses puissances, toutes ses facultés, au point que l'Apôtre appelle ceux qui ont reçu la grâce de la justification, des hommes renouvelés, de nouvelles créatures. Cette rénovation est si complète qu'on lui donne le nom de régénération lorsqu'elle s'opère par le baptême et celui de résurrection lorsqu'elle provient de la pénitence. C'est une résurrection, parce qu'elle arrache l'âme à la mort du péché pour lui rendre la vie spirituelle; c'est encore une résurrection, parce qu'elle est une image de la résurrection future par la beauté qu'elle donne à l'âme.

Qui pourra dire combien est belle l'âme vivifiée par la grâce de Dieu? Aucune langue ne peut l'exprimer, aucune intelligence ne le peut comprendre. Qu'il me suffise de dire qu'une telle âme est plus belle aux yeux de Dieu et de ses anges, que toutes les autres merveilles de la création au ciel et sur la terre. Sainte Catherine de Sienne vit un jour toute la beauté d'une âme pure de tout péché et ornée de la grâce de Dieu : elle disait après cette vision, que la beauté de cette âme était si grande, qu'il n'y avait personne au monde qui, après l'avoir vue, ne donnât volontiers sa vie pour la lui conserver. A partir de ce moment, cette pieuse vierge ne manquait jamais de baiser les pas des prêtres et de ceux qui travaillaient à la conversion des âmes.

En même temps que la grâce sanctifiante vivifie l'âme et lui communique cette admirable beauté, qui ravit les regards de Dieu et des anges, elle rend agréable au Seigneur et méritoire pour le ciel tout le bien qu'elle fait.

Dieu nous a mis sur la terre pour gagner le ciel par la pratique de la vertu, par nos travaux, par nos souffrances. Mais voyez ce qui arrive à une pauvre âme en proie au péché mortel. Si elle avait amassé quelques mérites avant de tomber, ils sont perdus, et elle est dans l'impossibilité d'en acquérir de nouveaux. Que le pécheur multiplie les œuvres de piété, qu'il travaille à la conversion des infidèles comme les apôtres, qu'il endure les persécutions et les tourments les plus cruels comme les martyrs; qu'il afflige son corps par le jeûne et les veilles comme les confesseurs; qu'il renonce au monde, à ses honneurs et à ses plaisirs comme les vierges : tout cela ne lui sert de rien; toutes ces œuvres précieuses en elles-mêmes ne lui sont d'aucun mérite devant Dieu, parce qu'elles sont viciées dans leur source : ses mains sont vides devant le Seigneur.

Autrefois le Seigneur avait ordonné aux Hébreux que si quelqu'un parmi eux achetait un esclave, il lui rendît la liberté après six ans de service. Mais il y avait une disposition particulière pour ceux qui étaient engagés dans le mariage. S'ils étaient mariés et avaient des enfants lorsqu'ils devenaient esclaves, leur femme et leurs enfants étaient rendus à la liberté avec eux. Mais s'ils se mariaient pendant le temps de leur esclavage, leurs enfants demeuraient esclaves, et ne pouvaient hériter de leur père. C'est la figure de ce qui arrive à l'âme qui tombe dans le péché. Elle se livre au démon; elle se vend à lui comme esclave, pour un prix misérable, pour une satisfaction d'un moment, pour un vain point d'honneur; car dit S. Jean, « celui » qui commet le péché, est esclave du péché : » *Qui facit peccatum, servus est peccati* (Joan. VIII, 34). Les enfants du pécheur, c'est-à-dire les œuvres qu'il a faites avant de perdre la grâce de Dieu, ces enfants que le péché avait livrés à l'esclavage avec leur père, recouvrent la liberté avec lui. Ces bonnes œuvres retrouvent tout leur mérite devant Dieu, si celui qui les a faites rentre en grâce avec le Seigneur. Mais les enfants nés pendant le temps de l'esclavage ne jouiront jamais de la liberté; les œuvres faites en état de péché mortel n'auront jamais de mérite devant Dieu, elles ne compteront jamais pour le ciel. Ce sont des œuvres mortes, des œuvres illégitimes et de nulle valeur. Pourquoi? parce que la grâce, racine et fondement de tout mérite manque.

Voyez au contraire le chrétien en état de grâce. Il lui suffit d'une élévation de son cœur vers Dieu, de la moindre victoire remportée sur lui-même, d'un verre d'eau froide donnée à un

pauvre, pour amasser plus de mérites que le pécheur par les plus grands sacrifices et les aumônes les plus généreuses. La grâce est pour nos œuvres, ce que la semence est pour les moissons, le fondement pour l'édifice, le poids pour l'horloge, le soleil pour la lumière, le père pour son fils. S. Jean, dans l'Apocalypse vit une femme revêtue du soleil, couronnée de douze étoiles, et ayant la lune sous ses pieds. Cette femme mit au monde un fils qui fut immédiatement enlevé vers Dieu et vers son trône : *Raptus est filius ejus ad Deum et ad thronum ejus.* Apoc. (XII, 5). Quelle était cette femme ! La bienheureuse, la très pure Vierge Marie, sans doute; mais c'était en même temps, toute âme qui vit dans la grâce. Vous dont le cœur est pur, à l'exemple du cœur de Marie, faites-vous un acte de vertu? peut-être extérieurement sera-t-il peu de chose, un acte de patience, une peine légère supportée sans murmure pour l'amour de Dieu? C'est assez, les anges recueillent précieusement cet acte ; que les hommes ne voient pas ou qu'ils méprisent; cet acte qui paraît un pur néant à vos propres yeux, ils le présentent devant le trône de Dieu. Pourquoi? C'est qu'il vous mérite une gloire infinie; il vous mérite de voir et de posséder Dieu pendant l'éternité, de partager le bonheur des saints et des anges. Le grand apôtre s'étonnait d'une telle merveille et pour encourager les fidèles au milieu de leurs tribulations il leur disait : « Les tribulations si courtes et si légères de la vie présente » produisent en nous le poids éternel d'une sublime et incom- » parable gloire : » *Momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (I Cor. IV, 17).

Mes frères, désirez-vous être beaux aux yeux des anges et des saints, aux yeux de Marie, votre mère? désirez-vous amasser des richesses qui ne se corrompent pas, des trésors que, ni les voleurs, ni aucune calamité ne vous puissent enlever? Vivez en état de grâce; soyez purs comme Marie, je ne dis pas autant qu'elle; une telle pureté ne s'est vue et ne se verra qu'une fois sur la terre : mais soyez purs à son exemple autant qu'il vous est possible de l'être. Mais nous avons encore d'autres motifs qui doivent nous y exciter.

II. — *La pureté de l'âme l'unit à Dieu par les liens d'une étroite amitié.*

Dieu nous a créés pour lui-même; il est notre fin dernière; nous ne pouvons trouver de bonheur et de repos qu'en lui. Loin de Dieu, il n'y a pour nous que trouble et que malheur. Or, le péché creuse un abîme immense entre nous et notre fin dernière.

Lorsque le premier homme trompé par les paroles perfides du

serpent, eut violé le commandement de Dieu, et mangé du fruit défendu, aussitôt il se cacha, par crainte du châtiment qu'il avait mérité. Alors le Seigneur l'appela en disant: « Adam, où » es-tu? » *Adam, ubi es* (Genes. III, 9)? Ne savait-il pas où il s'était caché, lui qui connaît toutes choses? Pourquoi l'appeler ainsi d'une voix forte et éclatante? C'était, dit S. Ambroise, pour marquer quelle énorme distance le séparait désormais d'Adam prévaricateur. Il lui disait : Vois où ton péché t'a conduit et comme il t'a éloigné de ton Dieu. Autrefois tu étais près du ciel; maintenant tu en es bien loin; autrefois tu étais loin de l'enfer, maintenant tu y touches. Je te regardais avec amour, et tu me fais horreur; je te portais dans mon cœur, et tu fuis loin de ma présence.

Rappelez-vous l'exemple de Caïn le fratricide et la vie malheureuse qu'il traîna sur la terre après son crime, si vous voulez comprendre combien il est cruel même sur la terre, de vivre séparé de Dieu. Rappelez-vous l'exemple de l'enfant prodigue, mourant de faim et de misère, dans une contrée lointaine, et réduit à garder des pourceaux, parce qu'il s'était séparé de son père. Sainte Catherine de Gênes éprouvait tant d'horreur pour une âme séparée de Dieu, qu'elle disait : Si j'étais en Orient, et que je connusse qu'en Occident, une âme privée de la grâce de Dieu, fît un seul pas pour s'approcher de moi, j'en serais saisie de terreur et je tremblerais de tous mes membres. Voilà comment les saints éclairés de la lumière divine comprennent ce que la séparation de Dieu par le péché a d'épouvantable.

Au contraire, la grâce divine établit entre Dieu et l'homme une union admirable. L'âme justifiée est un paradis pour son créateur; elle est la demeure du Saint-Esprit, le tabernacle de l'adorable Trinité, le sanctuaire de la divinité. Dieu y réside comme dans son palais royal: il prend plaisir à diriger, à gouverner cette âme dans toute sa conduite.

Ce n'est pas tout encore. Par la grâce, les chrétiens fidèles sont les membres du Sauveur, comme S. Paul aime à le répéter. De même que les membres et la tête ne font ensemble qu'un seul corps, Jésus-Christ et les âmes fidèles ne font aussi qu'un seul corps, tant le lien qui existe entre eux est étroit. De même que la tête gouverne le reste du corps, et exerce son influence sur tous les membres, Jésus-Christ fait sentir l'influence de ses grâces et de ses dons surnaturels à ceux qui lui sont unis. De même enfin que les membres ne peuvent pas souffrir sans que la tête prenne part à leurs souffrances, Jésus-Christ regarde comme fait à lui-même tout le mal causé à ceux qui vivent dans sa grâce.

Cette union que la grâce de la justification établit entre Dieu et l'âme fidèle, engendre nécessairement un amour réciproque. Dieu infiniment bon et infiniment aimable, avait créé l'homme

pour l'aimer et pour être aimé de lui. Il n'y a de bonheur pour l'homme que dans cet amour, comme il n'y a de repos que dans l'union avec sa fin dernière. Hélas! le péché est venu qui a transformé cet amour en haine! L'homme ennemi de Dieu, et Dieu ennemi de l'homme! peut-on concevoir quelque chose de plus effrayant? Si nous avions la foi, cette seule pensée nous ferait dresser les cheveux sur la tête. Vous connaissez la parabole des dix vierges, rapportée dans l'Evangile selon S. Mathieu (xv). Cinq de ces vierges étaient prudentes, et cinq étaient folles : elles étaient la figure des justes et des pécheurs. Les cinq vierges prudentes furent admises sans difficulté dans la salle du festin des noces; les cinq folles au contraire furent repoussées sans pitié. Pourquoi? Parce que les premières avaient dans leurs vases de l'huile symbole de la grâce, et que les autres n'en avaient pas. Ces malheureuses eurent beau frapper à la porte et supplier qu'on leur ouvre : *Domine, Domine, aperi nobis!* Le divin Epoux n'eut pour elles que cette réponse : *Nescio vos :* « Je ne vous connais pas. » Hélas! très bon et très miséricordieux Jésus, que dites-vous? Vous ne connaissez pas cette âme que vous avez tirée du néant? Cette âme, sur laquelle votre paternelle sollicitude s'est exercée pendant des années? Vous ne connaissez pas cette âme que vous avez vous-même invitée au festin de vos noces? Pourquoi porter contre elle cette sentence foudroyante, et la repousser à jamais? L'Evangile ne dit pas ce que devinrent les vierges folles, ni jusqu'à quel excès se porta leur douleur; mais S. Jean Chrysostome nous assure, que la douleur de se voir haï de Jésus-Christ, et d'entendre de sa bouche cette parole : *Nescio vos :* « Je ne vous connais pas, » est mille fois plus cruelle et plus intolérable que les tourments mêmes de l'enfer.

Au contraire, la grâce fait de ceux qui la possèdent les amis de Dieu. Et cette amitié n'est-elle pas le gage le plus assuré du bonheur? N'est-elle pas la consolation la plus puissante et la plus douce au milieu des épreuves et des tribulations de cette vie! Que le monde s'irrite et sévisse; que la chair et le démon multiplient les tentations, et les persécutions; que la maladie m'afflige et que la mort me menace; que le ciel s'ébranle et que la terre tremble, je ne crains rien si je puis dire : Je suis l'ami de Dieu. Pourquoi le saint patriarche Abraham ne craignait-il rien, au milieu des mille dangers auxquels il se vit exposé à Ur dans la Chaldée? Parce que Dieu lui avait dit : « Je suis avec » toi : » *Ego tecum sum.* Pourquoi Isaac demeura-t-il avec tant de sécurité dans le pays des Philistins qui ne cherchaient qu'à lui nuire? Parce que Dieu lui avait dit comme à son père : « Je » suis avec toi : » *Ego tecum sum.* Pourquoi Jacob osa-t-il entreprendre un lointain et dangereux voyage? Dieu était aussi

avec lui : *Ego tecum sum.* Et Moïse, *et* Josué, *et* David ? Ils avaient Dieu avec eux et ils le savaient. Parcourez les histoires des martyrs, vous y rencontrerez à chaque page, des merveilles de courage et de force, qui dépassent de loin tout ce que l'homme pourrait de lui-même. D'où vient que ces agneaux inoffensifs furent victorieux des loups ? d'où vient que les martyrs non contents d'affronter les tourments les plus affreux, convertirent leurs bourreaux eux-mêmes ? Ils avaient Dieu avec eux ; ils étaient les amis de Dieu.

III. — *La pureté de l'âme lui donne un véritable droit à la vie éternelle.*

De toutes les calamités que le péché attire sur les malheureux qui s'en rendent coupables, la plus terrible est sans contredit la damnation éternelle. Les autres maux, la laideur de l'âme, la perte des mérites acquis et l'impossibilité d'en acquérir de nouveaux, l'inimitié de Dieu et l'abîme creusé entre lui et le pécheur, tous ces maux, quelque grands qu'ils soient, nous trouvent peu sensibles pendant cette vie. Nous comprenons à la rigueur que ce sont des maux, mais nous le sentons peu. Et puis ils ne sont pas irréparables. Tant qu'on vit sur la terre, il est possible de sortir du péché, de recouvrer sa beauté, ses mérites ; il est possible de redevenir serviteur fidèle et ami de Dieu.

Mais il y a un mal qui met le comble à tous les autres maux, un mal qui rend les autres irréparables à jamais, comme il l'est lui même : c'est la damnation éternelle. Voilà le dernier fruit du péché, voilà ce qui attend toute âme qui au moment de la mort n'est pas pure devant Dieu.

Hélas ! comment se peut-il faire qu'un pécheur s'amuse et se réjouisse, ne fût-ce qu'un seul moment, lorsqu'il sait que la colère de Dieu pèse sur lui, qu'il est une proie de l'enfer, et que s'il venait à mourir, à l'instant même, il serait précipité dans ce lieu de tourments où, selon la parole de Job, « habite une horreur » éternelle : » *Ubi sempiternus horror inhabitat* (Job. x, 22). Là, nulle joie, nulle paix, nul repos, nulle espérance ; une fureur sans relâche, de continuels blasphèmes, la malédiction éternelle, une existence insupportable et sans fin dans la société des démons. Les scélérats condamnés au dernier supplice, sont saisis d'épouvante, quand vient le moment de payer leur dette à la justice des hommes : que deviendra donc le pécheur lorsqu'il paraîtra devant le souverain Juge et qu'il entendra prononcer contre lui la sentence de mort éternelle ?

Voyez au contraire les effets que la grâce de Dieu produit dans une âme. Elle lui donne le gage de la vie éternelle. Elle lui donne un droit très réel, un droit incontestable à devenir citoyen

de la céleste patrie. Dieu aurait pu pardonner à l'homme coupable sincèrement pénitent, et lui remettre les châtiments méritès par ses fautes, rétracter la sentence qui le condamnait à la peine éternelle, et en demeurer là. N'était-ce pas déjà beaucoup, et le prisonnier à qui l'on accorde sa délivrance, en demande-t-il davantage? Mais la miséricorde de Dieu est infinie et sa justice ne ressemble pas à la justice des hommes. Il a voulu faire plus. Les pécheurs auxquels il remet leurs fautes, il les justifie; et ceux qu'il justifie, il les admet au nombre de ses enfants adoptifs, et ceux qu'il admet ainsi au nombre de ses enfants, il leur fait partager avec son Fils unique, l'héritage de sa gloire éternelle. Ainsi s'explique la joie des justes, eussent ils été d'abord des pécheurs, au milieu de leurs tribulations. Sans doute, ils ressentent l'amertume des douleurs de cette vie, mais ils savent comme S. Paul « que les souffrances du temps présent ne sont » pas dignes de la gloire future qui sera révélée en nous: » *Non esse condignas passiones hujus sæculi ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (Rom. VIII, 18). Au moment où l'on entraînait au martyre S. Symphorien, jeune adolescent, sa mère l'encourageait en lui disant : Mon fils, mon fils, regarde le ciel; souviens-toi de la vie éternelle. La vie ne t'est pas arrachée : elle est changée en une meilleure. Symphorien, digne fils d'une telle mère, livra sans trembler sa tête au bourreau, et son âme s'envola au ciel. Faut-il rappeler S. Etienne, à qui les pierres du torrent, dont on le lapidait, semblèrent douces; S. André, qui salua avec une joie indicible la croix sur laquelle il devait expirer; S. Laurent, invitant le juge cruel qui le faisait brûler vif sur un gril, à se rassasier de sa chair; S. Tiburce, pour qui les charbons ardents étaient plus doux que des roses? Il faudrait citer tous les martyrs. Et d'où leur venait, je ne dirai pas seulement cette patience surhumaine, mais cette joie au milieu des tourments les plus cruels, sinon de la certitude où ils étaient d'être en grâce avec Dieu, et d'entrer en possession de la gloire éternelle au moyen de leurs souffrances?

Et maintenant, chrétiens, que vous reste-il à faire? Vous avez vu combien il est malheureux pour un homme d'être l'esclave du péché; combien il est avantageux au contraire d'être pur, à l'exemple de Marie, pur au moins de toute faute mortelle. Encore une fois, que vous reste-t-il à faire, sinon de fuir le péché, comme le plus grand de tous les maux, et de travailler à acquérir et à conserver la grâce, comme le plus précieux de tous les biens?

Peut-être jusqu'ici avez-vous tenu peu de compte de la grâce que le Seigneur vous a donnée, d'abord dans le sacrement de baptême, et bien des fois depuis, dans le sacrement de pénitence; peut-être a-t-il suffi parfois de la moindre tentation, de la moindre occasion, pour vous faire perdre cette grâce, et re-

tomber dans l'état du péché. Vous avez mieux aimé porter l'image du démon dans votre âme que celle de votre Créateur. Vous avez préféré la haine de Dieu à son amour; vous avez perdu sans regret tous vos mérites, et vous n'avez eu aucun souci d'en acquérir de nouveaux. Vous avez choisi l'enfer et repoussé dédaigneusement l'héritage du ciel, et vous êtes retombés! Ah! ce n'est pas ainsi que faisaient les saints. La Samaritaine, convertie par le Seigneur au puits de Jacob, n'eut pas de repos qu'elle n'eût amené ses concitoyens auprès de son bon Sauveur, et plus tard, elle aimait à revenir souvent à ce puits pour s'y mieux rappeler les circonstances de son heureuse conversion. S. Vincent Ferrier persuadait aux pécheurs qu'il ramenait à Dieu, de célébrer tous les ans, comme une grande fête, l'anniversaire de ce retour béni, et de redire souvent dans le cours de l'année: ce fut à tel jour et à telle heure, qu'éclairé par la grâce, j'ai secoué le joug du péché; ce fut à tel jour, à telle heure, que d'esclave du démon, je suis redevenu enfant de Dieu. S. Augustin s'écriait, à la pensée de la bonté de Dieu pour lui : « J'étais plongé dans le péché; j'avais péri, et vous êtes » venu à moi pour me racheter! » *Pericram in peccatis, et tu venisti ad me ut redimeres me* (S. Augst. in *Soliloq.* c. xiii). Faites comme S. Augustin; estimez à sa valeur le bienfait de la justification; mettez-le au-dessus de tous les trésors et de toutes les grandeurs de ce monde, et soyez prêts à donner mille fois votre vie s'il le faut, plutôt que de perdre la grâce par le péché.

Mais une telle conduite ne vous est pas possible sans le secours de Dieu. Recourez à Marie, invoquez cette vierge toute sainte et tout immaculée. Suppliez-la, par sa pureté incomparable, de vous obtenir de son Fils que vous soyez purs à votre tour. On ne l'invoque jamais en vain. Par elle, vous surmonterez les tentations; par elle, vous aurez le courage et la force d'avancer dans la vertu; par elle, vous serez des saints, et vous posséderez un jour la gloire et le bonheur du ciel. Ainsi soit-il.

PLANS

I

La bienheureuse Vierge Marie est la femme de l'Apocalypse que S. Jean vit dans le ciel, revêtue du soleil, couronnée de douze étoiles et reposant ses pieds sur la lune.

I. Le soleil qui revêt Marie est la gloire incomparable qui lui appartient et dont elle jouit dans le ciel.

1° Parce qu'elle est la plus parfaite de toutes les créatures, la plus élevée en mérites devant Dieu.

2° Parce qu'elle est la reine des anges et des saints, la reine du ciel et de la terre.

3° Parce que surtout elle est la Mère de Dieu.

II. Les douze étoiles qui forment sa couronne sont :

1° Les douze privilèges dont son Fils l'a favorisée : l'exemption du péché originel; l'extinction de la concupiscence; l'usage de la raison, dès le sein de sa mère; l'immunité de tout péché actuel; l'impeccabilité; la possession des plus sublimes vertus dès l'instant de sa conception; l'incarnation miraculeuse du Fils de Dieu dans son sein; la délivrance de toute fatigue et de toute incommodité pendant qu'elle portait ce fardeau; l'enfantement sans douleur; la virginité unie à la fécondité; l'incorruptibilité après la mort; la résurrection au troisième jour qui suivit son bienheureux trépas.

2° Ces douze étoiles sont encore les douze vertus suivantes, qui semblables à douze perles d'un prix inestimable, forment sa couronne : la vertu de religion; la virginité pratiquée en vertu d'un vœu; l'obéissance; l'humilité; la pauvreté; l'amour; la compassion; l'étude de la parole de Dieu; le dévouement au service de son Fils; la patience; le courage; la persévérance.

III. La lune sur laquelle reposent les pieds de Marie représente les choses passagères de ce monde, qui changent sans cesse comme la lune, et que Marie foule aux pieds.

Ou bien la lune est l'Église de la terre, que Marie domine et sur laquelle elle règne répandant sur elle la lumière dont elle est revêtue et lui communiquant la douce chaleur de ses rayons.

II

La bienheureuse Vierge Marie est la femme pure et sainte par excellence qui a écrasé la tête du serpent.

I. Elle a écrasé la tête du serpent parce qu'elle a été pure de tout péché : péché originel; péché actuel; imperfections indépendantes de la volonté.

II. Elle a écrasé la tête du serpent, parce qu'elle a donné le jour à Jésus-Christ le vainqueur du démon, et que Jésus-Christ lui a donné la puissance de vaincre les hérésies, et de faire triompher l'Église au milieu des combats de ce monde.

III. Elle a écrasé la tête du serpent, parce qu'elle a cru que rien n'est impossible à Dieu; parce qu'elle a été la lumière des apôtres; parce qu'elle a relevé et sanctifié les âmes que le démon avait salies et souillées de son souffle impur.

Heureux ceux qui recourent à la Vierge toute pure sur la-

quelle le démon n'a jamais pu prendre aucun droit : par son secours, ils retrouveront la pureté de l'âme et se conserveront dignes de Dieu et de leur généreuse protectrice.

III

C'est de Marie que David disait autrefois : *Astitit regina a dextris tuis* : « Seigneur, la reine s'est tenue debout à votre » droite (Psal. xxxv, 5). » Elle est la reine du ciel et de la terre; elle est la Mère du Dieu tout-puissant. Quelle ne doit pas être la pureté de celle que Dieu a élevée à une dignité si sublime! Aussi Dieu lui-même en est-il ravi d'admiration, et s'écrie-t-il : « Que vous êtes belle, ô mon amie; que vous êtes belle! Il n'y » a pas de tache en vous. » *Quam pulchra es amica mea, quam pulchra es!... et macula non est in te.*

I. Sa dignité de reine des anges exigeait cette pureté incomparable.

Parce que les anges du ciel, les chérubins, les séraphins sont des créatures d'une pureté parfaite, et qu'il fallait que leur reine brillât au-dessus d'eux par sa pureté, plus qu'une reine de la terre, n'est élevée en dignité au-dessus d'une simple femme du peuple. Dieu qui fait tout avec une sagesse infinie; Dieu qui traite même les derniers hommes avec les plus grands égards et ne voudrait à aucun prix violenter leur liberté, aurait-il pu imposer pour reine aux esprits bienheureux, une créature, d'une nature inférieure à la nature angélique, car la nature humaine est d'un ordre moins élevé que celle des purs esprits, et il est dit de Jésus-Christ lui-même : *Minuisti eum paulo minus ab angelis;* aurait-il pu, dis-je, leur imposer une telle reine, si elle ne l'avait pas emporté sur eux incomparablement en sainteté et en perfection de toute sorte.

II. Sa dignité de reine de tous les saints exigeait de même qu'elle fût plus pure que tous les saints, plus pure que les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges; plus pure que ceux qui n'avaient jamais péché; plus pure que ceux qui, comme Madeleine, ou Paul, ou Augustin, avaient recouvré par la pénitence et l'amour de Dieu, une admirable pureté.

III. Sa dignité de mère du souverain roi l'exigeait plus encore. Il fallait que la mère du saint des saints fût digne de son Fils; il fallait que Jésus n'eût pas à rougir de sa Mère, et qu'il pût sans déroger l'introduire en quelque sorte dans sa famille. Il fallait qu'elle ne fût pas déplacée, à la droite de son trône auprès du Père céleste et du Saint-Esprit.

FÊTE DU PATRONAGE DE LA SAINTE VIERGE

(IVe Dimanche d'Octobre)

PREMIER SERMON

LE PÉCHEUR QUI VEUT SAUVER SON AME DOIT SE DONNER SANS RÉSERVE AU SERVICE DE MARIE [1].

Beatus vir qui audit me et qui vigilat ad fores meas quotidie et observat ad postes ostii mei.

PROV. VIII, 24.

Lorsque Dieu a tiré l'homme du néant, il ne l'a pas fait au hasard et sans but. Il nous a marqué une fin que nous devons atteindre, sous peine d'être éternellement malheureux. Cette fin, c'est lui-même, et nous ne pouvons arriver à lui qu'en le servant. Servir Dieu, voilà donc notre grande affaire ici-bas. Ce n'est pas assez que Dieu nous l'ait imposé comme un devoir absolu. Au jour de notre baptême, nous nous y sommes engagés par la voix de ceux qui nous représentaient. Interrogés par trois fois si nous renoncions à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, nous avons répondu par trois fois : *J'y renonce.* Mais hélas ! l'inconstance de l'homme est grande aussi bien que sa faiblesse. Que de chrétiens à peine parvenus à l'âge de discrétion, se séparent de Dieu par le péché mortel. Ils perdent la robe blanche de leur première innocence. Rebelles à Dieu, ils passent dans le camp de son ennemi, du démon qu'ils avaient renié. Que peuvent-ils devenir ? quel sera leur sort ? Rejetés de Dieu ils n'ont plus droit qu'à sa vengeance. Ils seront, comme le serviteur infidèle, jetés dans les ténèbres extérieures. Qui ne serait épouvanté à cette pensée ? N'y a-t-il donc pas remède à leur malheureux sort? Ne désespérez pas, ô pécheurs. Un rayon d'espérance brille encore pour vous. Je vous apporte une bonne nouvelle. Si vous avez encouru la haine de votre Dieu, recourez à sa Mère, à celle dont nous célébrons aujourd'hui la fête, à celle dont l'apparition sur la terre a été pour l'univers entier un message de joie.

Au service de Marie, vous récupérerez la grâce, vous relèverez les ruines amoncelées par le péché; enfin vous pourrez sauver votre âme. Le pieux Idiota appelle Marie l'espérance

1. Voir CLAUS, tom. II, *in festo Nativ. B. V. M.*

des désespérés, *spes desperatorum* ; et S. Anselme a dit : « Ceux » que la justice divine ne pourrait sauver, la piété et la misé» ricorde de Marie les sauvent [1]. » Est-ce que vous n'êtes pas disposés à servir fidèlement une maîtresse si grande, si puissante et si bonne? Oh! dites à Marie que vous la servirez avec empressement et avec joie.

Mais en quoi doit consister le service de Marie? Qu'est-ce que notre divine reine attend de ses serviteurs fidèles et dévoués? Écoutez les paroles que j'ai apportées comme texte de cette instruction : « Bienheureux l'homme qui m'écoute et qui veille » tous les jours à l'entrée de ma demeure et se tient en obser» vation auprès de ma porte : » *Beatus homo qui audit me, et qui vigilat ad fores meas quotidie, et observat ad postes ostii mei* (Prov. VIII, 34). Trois choses sont indiquées dans ce texte, que notre reine demande à ses serviteurs, et auxquelles la béatitude est promise : *Ecouter, veiller, observer*. Voyons ensemble ce qu'il faut entendre par ces trois mots.

I. — *Ecouter Marie conseillant de fuir le péché.*

La première condition imposée par la bienheureuse Vierge, à ceux qui veulent être du nombre de ses serviteurs, est indiquée en ces termes : « Bienheureux l'homme qui m'écoute. » En parlant ainsi, Marie nous fait comprendre qu'en sa qualité de maîtresse de la foi, elle a des enseignements à nous donner, certaines lois à nous prescrire et que notre bonheur est attaché à la fidélité avec laquelle nous les suivrons. Mais quel est donc l'enseignement que Marie nous donne? Quelle est la volonté qu'elle nous exprime? Ses enseignements et ses préceptes sont les mêmes que ceux de son Fils. Elle nous dit comme aux serviteurs des noces de Cana : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Elle veut que nous observions les commandements et que nous évitions de les transgresser. La fuite du péché pour lequel elle éprouve un insurmontable dégoût, telle est la première condition du service de Marie.

Rappelez-vous ici l'agonie de Notre-Seigneur au jardin des Olives. Rappelez-vous cette longue et pénible prière que notre Rédempteur, le Fils de Dieu et de Marie, adressa à son Père, avant d'entrer dans les travaux de sa cruelle passion. Pourquoi cette sueur de sang qui inonde ses membres adorables? Pourquoi des angoisses si cruelles, une douleur si profonde? Tous les saints Pères vous diront, que Jésus-Christ voulut avoir en ce moment sous les yeux toute la multitude infinie des péchés com-

1. Quos non potest salvare divina justitia, salvat Virginis pietas et misericordia. S. Anselm. apud *Speranz.* punct. 131.

mis ou à commettre par les hommes, depuis la chute d'Adam jusqu'à la fin du monde. La vue de tant de crimes horribles causa au divin Rédempteur une peine si cruelle, une horreur si profonde, qu'il en fut bouleversé dans tout son être, et qu'une sueur de sang coula de tous ses membres. Il n'aurait pas pu supporter la vue d'un tel spectacle sans mourir, s'il n'avait fait appel à la toute-puissance divine, et si le Père éternel ne lui avait envoyé un Ange du ciel pour le réconforter.

N'oubliez pas que le cœur de Marie est en tout conforme au cœur de Jésus. Ce n'est, on peut le dire, qu'un seul et même cœur, tant ils sont étroitement unis par le lien de l'amour le plus parfait. Tous les tourments que Jésus endura dans sa chair au temps de la Passion, Marie les endura dans son âme. Ses souffrances furent telles qu'elle serait morte mille fois, si une force surnaturelle ne l'avait soutenue. De même donc que Notre-Seigneur éprouve pour le péché un dégoût, une aversion inexprimable, Marie éprouve ce même dégoût et cette même aversion. Plus d'une fois elle voulut l'exprimer par des signes extraordinaires; on connaît en France, en Italie, en Allemagne, des statues miraculeuses de Marie qui versèrent des larmes ou se couvrirent de sueur et de sang en diverses circonstances: pourquoi ces larmes? pourquoi cette sueur et ce sang? C'est que la bienheureuse Vierge compatit aux souffrances de Jésus, qu'elle voit encore, trahi, lié, accusé, flagellé, couronné d'épines, condamné et crucifié par des chrétiens infidèles plus coupables que les Juifs. Un jour elle apparut à sainte Ludgarde, comme en proie à la désolation la plus profonde. La sainte lui demanda pourquoi cette grande douleur. Hélas! dit-elle, mon Fils est de nouveau crucifié par les mauvais chrétiens!

Il ne faut pas tomber dans l'illusion de plusieurs qui disent : Si je suis fidèle à quelque pratique de chaque jour en l'honneur de la sainte Vierge, je n'ai rien à craindre. Quand même je ne serais pas bien fidèle aux commandements de Dieu, elle ne permettra pas que je périsse. — Eh! d'où vous vient une telle persuasion? De la bonté de Marie : elle est la mère des pécheurs. Fatale ignorance! fatale erreur! Ceux qui parlent ainsi croient pouvoir garder dans un même temple l'arche du Seigneur et l'impur Dagon. Rappelez-vous ce qui est arrivé à la maison de la sainte Vierge, maintenant vénérée à Lorette. Elle changea trois fois de lieu, transportée par la main des anges de Nazareth en Dalmatie, de la Dalmatie en Italie, et du lieu où elle reposa d'abord en Italie, dans un autre lieu peu éloigné, qui est celui où on la vénère depuis des siècles. Et pourquoi ces divers changements? Parce que cette sainte maison ne pouvait demeurer en des contrées souillées par le péché. Et croyez-vous que vous aurez tout gagné, que vous pourrez impunément tout vous

permettre, parce que vous aurez dit chaque jour un *Pater* et un *Ave* en l'honneur de la sainte Vierge? Ne comprenez-vous pas que des prières faites dans de telles conditions sont plutôt pour elle un outrage. Peut-elle avoir pour agréable qu'on s'appuie sur sa protection, pour outrager plus cruellement son divin Fils? Si vous voulez que vos prières à Marie vous servent, commencez par concevoir une amère douleur de vos fautes passées et prenez une ferme résolution de n'y plus tomber à l'avenir. Oui, certes, Marie est la mère des pécheurs et leur refuge, mais des pécheurs qui se repentent et veulent se corriger. Si vous avez sérieusement résolu de revenir à Dieu par la pénitence, elle vous aidera, elle vous obtiendra grâce et miséricorde pour qu'il vous soit aisé de sortir de ce malheureux état. Mais croyez-vous qu'elle puisse vous aider à y persévérer, en vous obtenant, comme plusieurs le voudraient, l'impunité de vos crimes? En un mot, il est indispensable de renoncer au péché. Si vous le faites, vous serez bienheureux, parce que vous aurez accompli tout ce qu'il faut pour vous assurer l'amitié de Marie. Bienheureux celui qui l'écoute. *Beatus homo qui audit me.*

II. — *Faire quelques actes de dévotion chaque jour en l'honneur de Marie.*

Ces autres paroles de Marie que nous avons citées comme texte : « Bienheureux celui qui veille tous les jours à l'entrée de » ma demeure », nous enseignent en quoi consiste le second degré du service de Marie, ou la seconde condition pour que ce service soit digne d'elle. En effet, ce n'est pas assez de ne pas offenser la bienheureuse Vierge, il faut faire plus, et lui témoigner par des actes sa vénération et son culte. L'amour rend vigilant, il ne permet aucune paresse, aucune négligence, lorsqu'il s'agit de l'objet aimé. Si donc vous aimez la très douce et très miséricordieuse Mère de Dieu, vous ne manquerez pas de le lui témoigner chaque jour, par votre diligence extrême à remplir, avec toute la perfection possible, quelques actes de dévotion en son honneur. Que pas un jour ne s'écoule sans que vous ayez fait quelque chose exprès pour lui être agréable. Et quelle sera votre récompense si vous y êtes fidèles : La béatitude éternelle : *Beatus homo.*

Dans le Cantique des cantiques, l'Epoux divin exalte par mille louanges les perfections de son Epouse mystique. Entre autres choses, il dit qu'elle est semblable à la tour de David à laquelle mille boucliers sont suspendus : *Mille clypei pendent ex ea* (Cant. IV, 4). Au lieu de ces mots, S. Ambroise lisait dans l'hébreu : « Mille portes y sont ouvertes ». L'un de ces deux sens peut-il s'appliquer à notre sujet? Oui, sans doute, et ils y

reviennent parfaitement tous les deux. Marie n'est pas appelée Tour de David, *Turris Davidica*, seulement par l'Epoux des Cantiques, mais aussi par la sainte Eglise dans les Litanies de Lorette. Les actes de dévotion que nous accomplissons en son honneur sont autant de *boucliers* qui nous défendent contre les traits de nos ennemis, mais ils sont en même temps autant de portes par lesquelles nous faisons notre entrée dans la patrie céleste. Vous direz peut-être : Mais je ne sais à quelle pratique de dévotion m'attacher, pour servir Marie d'une manière qui lui soit agréable. Quittez cette inquiétude. Il y a mille boucliers, il y a mille portes. Considérez les exemples des saints, des véritables amis de Marie, et vous apprendrez d'eux ce que vous avez à faire.

Voici quelques-unes des pratiques que l'exemple des saints recommande, et dont vous vous trouverez bien.

Saluer Marie à toutes les heures, par la récitation de la Salutation Angélique. De saintes âmes y sont fidèles à ce point, que Marie leur accorde la grâce de s'éveiller à chaque heure de la nuit, pour n'y pas manquer : tant elle aime à s'entendre saluer de la sorte!

Réciter dévotement le Rosaire, ou au moins le chapelet, chaque jour. Un saint religieux nommé Jacques, que le peuple avait surnommé Jacques du Chapelet, à cause du zèle qu'il mettait à développer cette dévotion, monta au ciel à la vue du peuple, entouré d'une multitude d'anges et de saints.

Réciter chaque jour, soit le grand, soit le petit office de la sainte Vierge. S. Charles Borromée, malgré les travaux et les soucis sans nombre de sa charge pastorale, ne manqua jamais de payer ce tribut à Marie. Il le faisait non pas assis ou en marchant, mais à genoux.

Réciter l'*Angelus* au son de la cloche.

Porter sur soi une image, une médaille de la très sainte Vierge. La multitude de ceux qui ont été sauvés de dangers de toutes sortes, par leurs médailles, est innombrable.

Avoir dans sa maison, l'image de Marie, en un lieu assez apparent, pour qu'on l'ait pour ainsi dire tout le jour sous les yeux. S. Anselme de Cantorbéry, lorsqu'il composait les précieux ouvrages arrivés jusqu'à nous, avait toujours sur sa table une vierge d'ivoire, pour grandir dans la dévotion à Marie, en même temps que dans la science.

Recourir à Marie, dans toutes circonstances difficiles, surtout si elles ont une importance particulière. La bienheureuse Catherine de Suède, dans toutes les affaires difficiles qui concernaient les autres ou la concernaient elle-même, ne prit jamais une résolution sans s'être mise à genoux pour implorer humblement l'assistance de Marie.

Invoquer chaque jour Marie pour obtenir par son intercession la grâce d'une bonne mort. S. Jean de Dieu était fidèle à la pratique de cette dévotion : Dieu sait comme il en fut récompensé. Lorsqu'il fut près de mourir, appelant la sainte Vierge à son secours, il la vit debout auprès de son lit essuyant avec un linge la sueur glaciale qui perlait sur son front, et il l'entendit lui dire : « Courage, Jean, jamais je n'abandonne à pareille » heure ceux qui se mettent sous ma protection. »

Invoquer les saints particulièrement chers à la sainte Vierge, et montrer une dévotion singulière pour ceux qui lui furent unis par les liens du sang. Un jour que Balthasar Alvarez, religieux illustre par sa piété, adressait à Marie de ferventes prières, dans la sainte maison de Lorette, la très sainte Vierge lui apparut et lui recommanda de professer une grande dévotion envers S. Joseph son époux.

Jeûner, ou au moins faire quelques actes de mortification et de vertu en l'honneur de Marie, chaque samedi. Ce fut cette pieuse pratique qui mérita au roi d'Angleterre, Henri I, une protection particulière de la très sainte Vierge pendant tout son règne. Non seulement il jeûnait lui-même les samedis et les vigiles des fêtes de la sainte Vierge, mais il voulut que tous ses sujets le fissent à son exemple.

Enfin s'abstenir du péché à certains jours déterminés, par amour pour Marie. Ceux qui le font en trouvent bientôt la récompense dans la force qu'ils acquièrent et les nombreuses victoires qu'ils remportent. S. Bernard conseilla cette pratique à un jeune homme tombé dans l'habitude du vice impur, et le tira ainsi de l'abîme en très peu de temps.

Il suffit ici de ces quelques pratiques : je laisse à la dévotion de chacun de lui en inspirer d'autres. Cependant il faut ajouter encore un mot. Toutes ces dévotions doivent être saintes, ferventes et dignes de la grandeur de celle à qui elles s'adressent; sinon Marie ne saurait les agréer. On n'offre pas à quelqu'un que l'on révère un bouquet de fleurs fanées, ou une corbeille de fruits communs et gâtés. Il faut de la ferveur et de la sollicitude dans les services que l'on rend à Marie : *Beatus qui vigilat ad fores meas.*

III. — *Imiter les vertus de Marie.*

La troisième condition, pour que le service que nous rendons à la Mère de Dieu lui soit agréable, est exprimée par ces mots : « Bienheureux celui qui se tient en observation auprès de ma » porte. » *Beatus qui observat ad postes ostii mei.*

Celui qui aime ne se contente pas de veiller à la porte de la personne aimée; il fait en sorte de connaître tout ce qui la re-

garde; il ne souffre pas que rien lui échappe de ses démarches, de ses paroles, de ses actes, afin de les imiter à l'occasion et d'arriver ainsi à lui plaire davantage. Quels beaux exemples vous trouveriez en Marie, quelles belles occasions de l'imiter, si vous vouliez l'observer avec attention. Imitez-la, et alors vous serez véritablement bienheureux, parce que vous l'obligerez à vous prévenir de mille attentions. C'est le résultat qui se produit naturellement : celui qui se voit aimé ne peut pas rester insensible à l'amour qui lui est témoigné.

La sainte Ecriture dit de la bienheureuse Vierge Marie, qu'elle est belle comme la lune : *Pulchra ut luna*. Pourquoi cette comparaison? Sans doute parce que la lune reflète plus que les autres astres la lumière du soleil, et que Marie participe plus à la sainteté de Jésus que tous les autres saints. A cette raison, on peut en ajouter plusieurs autres, mais arrêtons-nous à celle-ci : Marie pendant la vie mortelle de son divin Fils, eut, comme la lune, un temps de croissance et un temps de décroissance. Considérez-la dans les mystères de l'Annonciation, de la Visitation, de la Nativité du Fils de Dieu, de l'adoration des bergers et des mages : elle est chaque jour plus illuminée par les rayons divins dont l'Enfant qu'elle porte dans son sein, ou entre ses bras, la fait resplendir. Mais un temps vient où cet éclat, mélangé de gloire et de bonheur, diminue. La prophétie de Siméon, la fuite en Egypte, la perte de Jésus, demeuré au temple, les mystères de la Passion enlèvent ses rayons à cet astre si beau : il ne reste rien au moment de la mort de Jésus, rien que la mère des douleurs, pleurant au pied de la croix de son Fils. Le soleil est éteint : où la lune puiserait-elle sa lumière? Aimons à parcourir toutes les phases de la vie de Marie, suivons-la pas à pas, jour par jour, et lorsque nous la voyons tant souffrir à la suite de Jésus, à cause de nos péchés et de nos mauvaises inclinations, pleurons nos péchés et travaillons de toutes nos forces à détruire nos inclinations mauvaises, jusque dans leurs moindres racines. Jurons-lui de fuir le péché, et de n'être plus jamais la cause des souffrances de son divin Fils. Ainsi nous ne décernerons pas seulement des louanges à Marie, nous serons ses imitateurs et c'est ainsi que nous lui rendrons le culte auquel elle a droit. C'est le conseil que nous donne S. Jérôme : « Vous » rendez un véritable culte à la Mère de Dieu, dit-il, si vous » voulez imiter de tout votre cœur celle que vous louez [1]. »

Voulez-vous un champ plus vaste à votre imitation? Parcourez l'Evangile tout entier : vous y verrez comment la bienheureuse Vierge Marie a aimé la chasteté et l'humilité, plus que toutes les autres vertus. C'est par l'amour de la chasteté qu'elle a

1. Tunc vere eam colitis, si imitari toto corde velitis quam laudatis. S. Hieron. serm. *de Assumpt.*

mérité son titre glorieux de reine des anges ; c'est par son humilité, en se déclarant simplement la servante du Seigneur, qu'elle est devenue Mère de Dieu. Aimez donc ces deux vertus comme elle les aimait ; attachez-vous-y de tout votre cœur, et témoignez pour l'orgueil et l'impudicité qui leur sont contraires, une profonde horreur. Voilà le moyen le plus efficace de vous recommander à Marie. S. Bernard qui connaissait si bien les secrets de cette divine mère, nous en avertit : « La Vierge se tient » près de ceux qui l'invoquent, mais surtout de ceux qui, à ses » yeux, lui sont semblables par la chasteté et l'humilité [1]. »

Nous donc qui avons péché; nous que Dieu a repoussés loin de lui après nous avoir créés pour lui, parce que nous avons été des serviteurs infidèles, cherchons un refuge auprès de Marie. Elle est miséricordieuse, elle nous recevra au nombre de ses serviteurs, elle travaillera à notre réconciliation avec Dieu et, grâce à elle, nous pourrons être sauvés. Mais pour atteindre ce but, il est absolument nécessaire de fuir le péché, de rendre chaque jour quelques hommages à Marie et d'imiter ses vertus. Vous plaît-il, mes frères, d'entrer à cette condition au service de la Vierge dont nous célébrons le patronage? Eh! qui pourrait hésiter? Oui, vous le voulez tous; oui, vous êtes prêts. Rendez donc hommage à votre reine. Consacrez-lui votre corps avec tous ses sens, votre âme avec toutes ses facultés : que tout soit uniquement pour son service. N'en doutez pas! cette Vierge si bonne sera pour vous une protectrice dévouée. Elle vous réconciliera avec son divin Fils; elle vous obtiendra le pardon de vos péchés; elle vous sauvera. Ainsi s'accompliront les paroles que nous avons prises pour texte au commencement de ce discours : « Bienheureux l'homme qui m'écoute et qui veille tous » les jours à l'entrée de ma demeure, et se tient en observation » auprès de ma porte : » Oui, bienheureux serez-vous si vous êtes cet homme. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

IL EST TÉMÉRAIRE DE TOUT ESPÉRER DE MARIE SI L'ON NE FUIT PAS LE PÉCHÉ ET SI L'ON N'IMITE PAS SES VERTUS [2].

De qua natus est Jesus qui vocatur Christus.

MATTH. I, 6.

Il est certaines images qui, par un artifice de peinture, repré-

1. Virgo prope est invocantibus se, præsertim his, quos videt sibi conformes in castitate et humilitate. S. BERN. *de Aquæ ductu.*
2. Voir CLAUS, tom. III.

sentent un sujet très agréable à la vue si on les regarde à droite, et un autre disgracieux ou effrayant si on les regarde à gauche. On pourrait dire qu'il en est de même lorsque l'on considère la très sainte Vierge. Combien elle paraît différente aux yeux de ceux qui la regardent, selon qu'ils sont justes ou pécheurs! Les justes voient en Marie leur reine, leur protectrice, leur espérance après Dieu, et sa vue les remplit de joie. Les pécheurs, au contraire, en sont attristés parce qu'ils se sentent exclus du nombre de ceux qu'elle protège et qu'elle aime comme ses enfants. Mais pourquoi exclus? Marie n'est-elle pas la mère des pécheurs? Oui, sans doute, elle l'est, mais à la condition qu'ils voudront s'amender. C'est en vain, ô pécheur, que vous attendez quelque chose de la Mère de Jésus, si vous vous obstinez à ne pas aimer Jésus.

On trouve des chrétiens qui vivent habituellement plongés dans le péché et qui néanmoins se croient assurés de leur salut, parce qu'ils ont une certaine confiance en la bienheureuse Vierge Marie. C'est contre leur erreur que nous nous élèverons aujourd'hui. Nous montrerons que cette espérance est vaine, si elle n'est appuyée sur une sérieuse pénitence et sur un véritable changement de vie.

Lorsque le peuple d'Israël sortit d'Egypte, Dieu lui donna pour guide une colonne suspendue dans les airs. Cette colonne est appelée tout à la fois *colonne de feu* et *colonne de nuée*. Etrange désignation! Si elle était une colonne de nuée, comment pouvait-elle être en même temps une colonne de feu? Le pieux Jean d'Avila répond qu'elle éclairait les Hébreux au milieu des ténèbres, comme un immense flambeau tandis que semblable à une nuée épaisse elle répandait des ténèbres sur le camp des Egyptiens.

O Marie, vous êtes la colonne de nuée et vous êtes la colonne de feu. C'est votre grand serviteur S. Bonaventure qui vous donne ce nom. Vous êtes un feu d'un merveilleux éclat qui illuminez les vrais Israélites, les serviteurs fidèles de votre Fils. Vous êtes une nuée épaisse pour ceux qui vivent dans les ténèbres de l'Egypte et la servitude du péché. Si quelqu'un veut éprouver les charmes de votre douce et bienfaisante lumière, qu'il sorte donc de la servitude d'Egypte avec la ferme résolution de ne plus reprendre ses fers.

I. — *La protection de Marie ne sert de rien au pécheur s'il refuse de faire pénitence.*

Croyez-moi, âmes chrétiennes, Marie, de laquelle est né Jésus, ne hait pas moins le péché que Jésus ne le hait lui-même. Que servit-il au larron crucifié à la gauche du Sauveur d'être si près

de lui? Cette faveur lui fut inutile, dit S. Cyrille, parce qu'il ne cessa pas de blasphémer. *Unus de his, qui pendebant, latronibus blasphemabat eum* (Luc. XXIII, 39). Au contraire, celui qui était à droite obtint la grâce du salut parce qu'il cessa de blasphémer et qu'il demanda pardon avec un cœur contrit : « Souve-» nez-vous de moi, Seigneur » : *Memento mei, Domine.* S. Cyprien nous explique pourquoi le mauvais larron fut exclu du pardon que la miséricorde divine accordait si généreusement ce jour-là. Il dit : « Celui dont le bain de la pénitence ne purifiait » pas la malice, ne put tirer profit du supplice de la croix qu'il » endurait avec Jésus [1]. » Mais Marie, l'avocate de tout le genre humain, ne se tenait-elle pas debout au pied de la croix du Sauveur? Oui, sans doute, elle s'y tenait, mais il en était de même de sa présence que de celle de Jésus et de sa croix : son intercession ne servait de rien, du moment que manquait le bain de la pénitence.

Ici, ma pensée se reporte naturellement sur certaines femmes qui sont très fidèles à rendre quelque culte à la très sainte Vierge, mais qui, du reste, dans toute leur conduite extérieure, pour ne pas pousser plus loin nos recherches, sont très loin de lui ressembler. Ecoutez, âmes vaines et abusées, ce que la bienheureuse Vierge Marie disait à sainte Brigitte : « Que les fem-» mes déposent les vêtements précieux dont elles se couvrent » par vanité et par orgueil. C'est le démon qui les porte à en » user et c'est un aiguillon pour les passions mauvaises. » De ces paroles, il faut conclure que les femmes qui attachent un prix extrême à ces vanités de toilette n'ont point Marie pour modèle ni pour inspiratrice; elles suivent les leçons du démon. Femme vaine et frivole, voulez-vous considérer l'exemple que vous donne Marie après avoir entendu son conseil? Quels étaient les vêtements qu'elle portait? Songez qu'elle était de sang royal, l'héritière directe d'une longue suite de rois, de princes et d'hommes illustres. Elle était l'unique héritière des biens de ses parents; elle avait reçu des présents magnifiques de la main des trois rois mages, et cependant, au rapport de Métaphraste, s'appuyant sur de très anciennes traditions, elle n'avait que deux pauvres tuniques qu'elle laissa à sa mort, à deux vierges pauvres qui lui avaient rendu quelques services. Ces tuniques n'étaient pas de soie, ni teintes de brillantes couleurs; elles étaient d'une étoffe simple et grossière, sans aucun de ces ornements, sans aucune de ces recherches où se complaît la vanité. Rien dans son extérieur qui ne respirât la modestie la plus parfaite, rien qui rappelât même de bien loin ce désir de plaire à la créature, si commun chez les femmes; rien surtout

1. Nec potuit illi crucis prodesse consortium cujus malitiam non expiabat pœnitentiæ lavacrum. S. Cyprian. *de Passione.*

de ces nudités inconvenantes que l'on ne rencontre, hélas! que trop souvent, même chez des femmes qui se croient chrétiennes et pieuses, et qui font d'elles-mêmes des objets de scandale et des occasions de péché.

II. — *La dévotion envers la sainte Vierge ne sert de rien si l'on ne s'efforce pas d'amender sa vie.*

Il y a des chrétiens qui s'imposent quelques pratiques de dévotion en l'honneur de la sainte Vierge, et se croient assurés ainsi de leur salut. Ce culte qu'ils rendent à Marie est, à leurs yeux, comme une arche qui les délivrera des eaux du déluge; la damnation éternelle ne saurait les atteindre. Du reste, ils commettent mille fautes; ils sont souillés de mille défauts, et vivent dans l'impudicité. Mais cette espérance est vaine. « Il y eut huit » âmes qui furent sauvées », dans l'arche, dit S. Pierre. Pourquoi huit? Parce que l'arche était la figure de Marie. Mais considérez dans quel ordre se fit leur entrée. « Ce jour-là même, dit » le texte sacré, Noë, Sem, Cham et Japhet, ses fils, sa femme » et les trois femmes de ses fils entrèrent dans l'arche. » (Gen. VII, 13.) Tous les hommes sont énumérés d'abord, puis les femmes : pourquoi cette attention de séparer les femmes des hommes. S. Jérôme répond que bien qu'ils fussent unis par les liens sacrés du mariage, cette séparation était convenable en un temps de si grande épreuve. Il fallait savoir se priver des jouissances même permises. S. Jean Damascène parle plus clairement encore et dit : « Pour échapper au naufrage dans lequel » périssait le monde, ils avaient besoin du secours de la chas» teté [1]. » Chrétiens auditeurs, si les huit personnes renfermées dans l'arche se croyaient d'autant plus à l'abri du danger qu'elles savaient se priver même des plaisirs permis, combien plus convient-il que ceux qui demandent un refuge à Marie, l'arche mystique, la Vierge immaculée, vivent purs de toute tache? Si leur vie était souillée, ce n'est pas une avocate, mais une accusatrice qu'ils trouveraient en la Mère de Dieu.

Que nous reste-t-il donc à faire? Honorer Marie, lui témoigner notre confiance et notre amour non seulement par nos paroles, mais par notre conduite. C'est d'elle qu'est né Jésus; par conséquent elle jouit auprès de son Fils d'une sorte de pouvoir maternel, et rien ne lui est facile comme de l'amener à céder à ses vœux. Elle est notre avocate, notre refuge, la réconciliatrice des pécheurs, si cependant ils font pénitence et travaillent à devenir meilleurs. En un mot, mettons toute notre confiance

1. Ut castitatis adminiculo pelagus atque universum illud mundi naufragium effugerent. S. Damascen. l. IV *de Fide*, cap. 250.

en la protection de la Mère de Dieu, tout en nous gardant de la présomption.

TROISIÈME SERMON

PUISSANCE DE LA PROTECTION DE MARIE POUR RÉCONCILIER LES PÉCHEURS AVEC DIEU [1].

Qui me invenerit inveniet vitam et hauriet salutem a Domino.

PROV. VIII, 34.

Dieu, dans sa miséricorde, avait institué, chez le peuple juif, des cités de refuge où ceux qui avaient commis accidentellement quelque meurtre, pouvaient trouver un abri assuré contre la vengeance des parents de leur victime. Chrétiens, il faut bien l'avouer, nous sommes de grands coupables, les meurtriers de nos propres âmes si nous avons commis le péché mortel ; les meurtriers des âmes de nos frères si nous avons donné quelque grave scandale. Nous sommes des rebelles ; nous avons pris les armes contre Dieu lui-même. Que ferons-nous donc ? Où trouverons-nous un refuge ? Nous reste-t-il quelque moyen de salut ? Pensées de découragement et de désespoir, retirez-vous. L'Eglise nous montre aujourd'hui la cité de refuge que Dieu nous a préparée ; c'est la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu. C'est d'elle qu'il est écrit : « Celui qui me trou- » vera, trouvera la vie, et puisera le salut dans le Seigneur : » *Qui me invenerit inveniet vitam et hauriet salutem a Domino.* Rassurez-vous donc, ô vous qui avez péché : je vais vous indiquer la cité de refuge qui vous est préparée, et vous montrer qu'après Dieu, votre plus solide espoir de salut repose en Marie.

I. — *Marie protectrice des justes, des pénitents et des pécheurs.*

On connaît ces paroles des Anges à la vue de Marie. « Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore se levant, belle » comme la lune, pure comme le soleil [2] ? Le bienheureux Albert le Grand dit en expliquant ce texte : « C'est en faveur » des coupables qu'elle s'avance : » *Pro reis graditur.* Elle est l'avocate de tout le genre humain. Remarquez s'il vous plaît, la triple comparaison que renferme ce texte, Marie est assimilée

1. Voir CLAUS, tom. III.

2. Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol? CANT. VI, 9.

à l'aurore, au soleil et à la lune. « L'aurore prête sa lumière » aux moments qui séparent la nuit du jour ; la lune éclaire la » nuit ; le soleil fait resplendir le jour de son éclat [1], » dit le pape S. Innocent. La nuit représente l'état de péché, l'aurore le temps de la pénitence, le jour celui de la grâce. Marie qui est tout à la fois la lune, l'aurore et le soleil, ne brille donc pas uniquement pour les justes ; ils ne sont pas les seuls à ressentir sa salutaire influence ; elle est aussi la protectrice, l'avocate des pénitents et des pécheurs. Elle soutient les pénitents et les aide à marcher dans la voie où ils sont entrés ; elle vient au secours des pécheurs et fait tout pour les retirer de l'abîme où ils sont tombés.

Ceux qui ont étudié l'histoire savent que la ville de Rome, plusieurs siècles avant Jésus-Christ, courut un grand danger. Il y avait au nombre des citoyens les plus méritants de la ville, un illustre guerrier du nom de Coriolan. Malgré les nombreux services rendus à la patrie, Coriolan fut exilé par ses ingrats concitoyens, et il se retira chez les Volsques, ennemis irréconciliables de Rome. Reçu honorablement, il fut placé par eux à la tête de leurs armées pour aller attaquer cette ville. Il arriva ainsi que les Romains, qui n'avaient plus voulu de Coriolan pour leur défenseur, trouvèrent en lui un ennemi redoutable qui, en quelques jours, les mit à deux doigts de leur perte. Les Romains n'épargnèrent rien pour détourner le coup qui allait les frapper ; ils multiplièrent les ambassades auprès du général irrité, pour fléchir sa colère par leurs humbles supplications, mais Coriolan demeura inflexible ; chaque jour il resserrait la ville dans un cercle plus étroit ; le moment fatal approchait. Ce fut alors que la mère de Coriolan, la vénérable matrone Véturie, sortit à son tour de la ville et vint au camp des Volsques. Prosternée aux pieds de son fils, elle lui demanda avec larmes, au nom de la ville et en son propre nom le pardon de l'injure qui lui avait été faite. A la fin, le cœur de Coriolan fut touché : il déposa toute son irritation et il dit à sa mère : Vous l'avez emporté, ô ma mère ; j'accorde le pardon de l'offense qui m'a été faite ; car il ne m'est pas possible de rien refuser à celle qui m'a porté dans son sein. — Comprenez-vous, pécheurs, en quoi cette histoire nous regarde ? Nous sommes assiégés, cernés de toute part par la colère de Dieu. Le Seigneur veut venger les mille injures dont nous nous sommes rendus coupables envers lui ; déjà nous succombons sous les coups de sa juste irritation. Quelle consolation nous reste-t-il, quel secours pouvons-nous attendre au milieu de telles angoisses ? Marie nous reste ; Marie, la Mère du Dieu que nous avons offensé. Elle n'a pas

1. Luna lucet in nocte, aurora in diluculo, sol in die. S. Innocent. serm. II *de Assumpt.*

moins de pouvoir auprès de son divin Fils, que Véturie auprès de Coriolan. C'est donc auprès d'elle qu'il faut nous réfugier. Mais pour éprouver toute la puissance de sa protection, faisons disparaître toutes les causes qui pourraient l'entraver.

II. — *Marie se hâte de secourir ceux qui l'invoquent.*

La bienheureuse Vierge Marie ne refuse sa protection à aucun de ceux qui l'invoquent, mais ce qui doit ajouter encore à notre confiance en elle, c'est la promptitude avec laquelle elle nous apporte les secours qu'elle aime à nous donner. L'Ecclésiastique fait allusion à cette promptitude des secours de Marie lorsqu'il la compare à la lune et qu'il dit : « Comme la lune luit dans les jours de son plein : *Quasi luna plena in diebus suis* (Eccli. L, 6). Jésus-Christ Notre-Seigneur est le soleil et Marie est la lune. Mais voyez la différence entre le soleil et la lune. La lune ne met pas un mois pour faire autour de la terre la révolution que le soleil ne semble faire qu'en une année. Elle paraît se hâter davantage dans sa course pour répandre ses bienfaits sur la face de tout l'univers. C'est ainsi que Marie lorsqu'on l'invoque se hâte davantage d'exaucer les prières qui lui sont adressées. Et qu'on ne dise pas qu'il est téméraire d'avancer que l'on soit plus vite exaucé en s'adressant à Marie qu'au Fils de Dieu lui-même. N.-S. Jésus-Christ est infiniment miséricordieux ; il nous a montré, en mourant pour nous sur la croix, jusqu'à quel point il désire nous faire du bien. Cependant il est en même temps notre juge ; juge souverainement juste, et il doit sauvegarder les droits de sa justice. Sa miséricorde l'incline à épargner le pécheur et à le relever ; mais souvent il est arrêté par sa justice. Marie au contraire est toute miséricorde. Si elle considère nos péchés ce n'est que pour concevoir une compassion encore plus grande pour nous. C'est pourquoi S. Anselme a pu dire en toute vérité : « Quelquefois on obtient plus rapidement la grâce demandée en » invoquant le nom de Marie qu'en recourant à celui de Jésus. » Lorsqu'on invoque Marie, quoique celui qui l'invoque ne » mérite pas d'être exaucé, sa prière le sera cependant à cause » des mérites de Marie intercédant pour lui [1]. »

III. — *Il faut renoncer au péché pour éprouver les effets de la protection de Marie.*

Mais je reviens à vous qui vous êtes rendus coupables de

1. Velocior est nonnunquam salus memorato nomine Mariæ quam invocato nomine Domini Jesu. — Invocato nomine Mariæ etsi merita invocantis non merentur, ut exaudiantur, merita tamen Matris intercedunt ut exaudiantur. S. Anselm. l. *de Excellentia Virg.* cap. VI.

fautes graves, et qui continuez de vous laisser aller au péché. — De quoi vous servira la protection de la très sainte Vierge si vous ne cessez de la rendre inutile en retombant sans cesse? Marie est la Mère des pécheurs. — Oui sans doute ; mais elle n'est leur mère que pour qu'ils se convertissent, et non pas pour qu'ils demeurent dans leur impiété. Lorsque le Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ fut sur le point de remettre son âme entre les mains de son Père, il dit à Marie : *Femme, voilà votre fils*; puis s'adressant au disciple bien-aimé, il ajouta : *Voilà votre mère.* En cette circonstance solennelle, Jean fut donné à Marie comme son fils, et nous le fûmes tous avec lui : nous sommes tous enfants de Marie. Elle était au pied de la croix comme la mère de tous les prédestinés [1]. Mais il faut remarquer que Jean n'est pas appelé ici de son nom propre, mais de celui de disciple : *Dixit discipulo.* Il y a là un mystère. Le saint Evangéliste voulut marquer ainsi que Jean était désormais fils de Marie en sa qualité de disciple du Seigneur. C'est que si quelqu'un désire avoir Marie pour mère, il faut avant tout qu'il soit chrétien et qu'il vive en chrétien. Si donc, vous qui m'écoutez, vous prétendez au bonheur d'avoir Marie pour protectrice et pour mère, soyez pécheurs, je le veux bien, mais à la condition que dès ce moment, vous renoncerez au péché.

Recourez donc à Marie refuge des pécheurs, avec une confiance toute filiale. Mais cette confiance, cette dévotion filiale, ne peut être telle que si elle procède d'un cœur pur. Prosternez-vous donc au pied de l'autel de Marie, détestez vos erreurs passées, pleurez les offenses faites à son Fils et vous jouirez avec bonheur et assurance de la plénitude de sa protection.

PLANS

I

Sainte Marthe demandait autrefois à Notre-Seigneur qu'il dît à Marie Madeleine de l'aider. Jésus ne le fit pas ; il ne voulut pas priver Madeleine du bonheur qu'elle trouvait à ses pieds en écoutant ses enseignements divins. Mais il est une autre Marie, dont Notre-Seigneur désire que nous réclamions l'aide : c'est la bienheureuse Vierge sa mère. Il l'a établie notre secours, notre protectrice, notre patronne. Il n'y a pas à craindre pour elle,

1. Juxta crucem erat tanquam Mater omnium prædestinatorum. Oson. ser. LXII, in quadrag.

en nous tendant la main dans nos besoins de rien perdre de son union avec Dieu, de son éternelle félicité, de sa gloire infinie. Elle se plaît à nous faire du bien et nous gagnerons tout à implorer son assistance. Le patronage de Marie est en effet tout-puissant ; il est extrêmement généreux ; il s'étend à tout.

I. — Le patronage de Marie est *tout-puissant :*

1° Parce qu'elle est la Mère de Dieu et qu'elle a par conséquent tout droit pour être entendue et exaucée. Si nos prières ne sont pas dignes de monter jusqu'à Dieu, recourons à Marie. « Le Fils écoutera sa mère, dit S. Bernard, et le Père exaucera » son Fils : » *Exaudiet utique Matrem Filius, et exaudiet Filium Pater* (Serm. *de Nativ. Virg.*). Un fils n'est pas tenu seulement d'écouter sa mère ; il doit lui obéir.

2° Parce qu'elle est la plus aimée de Dieu entre toutes les créatures, à cause de sa sainteté qui l'emporte sans comparaison sur toute autre sainteté.

3° Parce qu'elle a rendu à Jésus-Christ son fils, une multitude de services dont il lui est reconnaissant et qui ne lui permettent pas de rejeter sa prière.

II. — Le patronage de Marie est le *plus généreux* et le plus promptement efficace.

1° Parce que la Mère de Dieu est aussi notre mère. Nous sommes les enfants, les membres de Jésus-Christ son fils ; nous sommes donc aussi ses enfants. D'ailleurs son divin Fils nous a donnés à elle du haut de la croix où il mourait pour nous. Une mère peut-elle oublier les recommandations d'un fils bien-aimé à son dernier moment ?

Aussi nous vient-elle généreusement en aide, souvent même avant que nous ayons eu le temps de le lui demander, comme elle le fit aux noces de Cana.

2° Parce qu'elle est la reine suprême et toute-puissante du ciel et de la terre. Si la clémence est la vertu par excellence d'un roi, à plus forte raison sera-t-elle celle d'une reine qui n'est pas tenue d'appliquer les règles sévères de la justice. On recourt à la reine quand le roi se montre inflexible.

3° Parce qu'elle a été établie de Dieu, notre commune avocate. Nous avons pour avocat et pour médiateur auprès du Père, Jésus-Christ Dieu et homme. Nous avons pour avocate et pour médiatrice auprès de l'Homme-Dieu, Marie simple créature, mais en même temps sa mère.

4° Les enfants dans toutes leurs peines, dans les dangers qu'ils croient courir se réfugient entre les bras de leur mère. Ainsi Marie est notre mère et nous devons, en tous nos dangers et nos peines, nous réfugier auprès d'elle.

III. — Le patronage de Marie est universel et s'étend à tout. Les saints ont reçu le pouvoir de nous venir particulièrement

en aide en certaines circonstances. Marie en sa qualité de reine de tous les saints, peut faire pour nous, et beaucoup plus parfaitement que chacun d'eux, ce qu'ils font. Elle protège les justes ; elle protège les pécheurs ; elle protège les Juifs, les Turcs et les autres infidèles qui ont recours à elle. Elle est le secours des désespérés. Enfin elle ne repousse personne en quelque circonstance que l'on ait recours à elle.

Mais il ne suffit pas d'invoquer Marie, il faut coopérer aux grâces qu'elle nous obtient de Dieu. Moïse était puissant auprès du Seigneur par sa prière, cependant c'est en vain qu'il aurait élevé les mains vers le ciel sur la montagne, si Josué n'avait pas combattu dans la plaine contre les Amalécites. Si nous voulons que le patronage, la protection de Marie nous soit utile, faisons de notre côté ce qu'il nous est possible de faire.

II

La bienheureuse Vierge Marie est comparée dans la sainte Ecriture à un *platane* qui croît sur la rive d'un cours d'eau : *Quasi platanus exaltata sum juxta aquas in plateis* (Eccli. xxiv, 19).

I. La Vierge mère de Dieu nous protège contre les ardeurs de la colère divine, comme un arbre à l'épais feuillage contre les rayons d'un soleil brûlant. Que nous aurons besoin de cette protection, lorsque viendra ce Juge redoutable, qui doit faire rendre à chacun un compte si rigoureux !

1° La protection que Marie étend sur nous, ressemble à l'ombre d'un platane qui se projette au loin. Il y a place pour tous sous l'ombre protectrice de Marie. Le manteau de cette excellente mère est vaste et tous ses enfants y trouvent un abri. L'Eglise tout entière lui a été recommandée dans la personne de Jean. Elle est revêtue du soleil et comme lui elle éclaire, échauffe et vivifie l'univers entier. Elle est la mère de miséricorde et tous ceux qui ont besoin de miséricorde peuvent et doivent recourir à sa bonté.

2° Elle a mérité cette gloire et cette puissance de venir en aide à tous ceux qui l'implorent par l'acte héroïque de charité qu'elle a accompli, en livrant son fils unique très innocent et très aimé, pour qu'il fût immolé, contre toute justice, pour le salut du genre humain. Ce fut un acte de charité envers nous ; ce fut aussi un acte d'obéissance envers le Père éternel qui voulait ce sacrifice ; ce fut un acte de patience envers les Juifs, qui traitèrent avec tant de cruauté cette adorable victime, sans que Marie les maudît ni s'irritât contre eux. Tous les enfants des hommes ne valent pas ensemble le Fils de Marie, et Dieu en le lui confiant ne lui donne pas encore l'équivalent de ce qu'il a reçu d'elle.

II. L'ombre du platane est très épaisse, ce qui la rend d'autant plus agréable que le soleil est plus ardent. Celle des autres arbres l'est moins.

La protection de Marie est plus puissante, plus efficace que celle des autres saints.

1° Les autres saints demandent, et Marie commande ; ses prières sont en quelque sorte des ordres pour Dieu. Elle n'est pas servante, elle est maîtresse dans la maison du Seigneur. Ce n'est pas une humiliation pour un fils, mais un honneur d'accorder tout aux demandes de sa mère, et de se montrer soumis à ses moindres désirs.

2° Marie a mérité par les soins donnés à son Fils que Jésus à son tour fasse tout pour lui être agréable et ne lui refuse rien. Que n'a-t-elle pas fait pour lui ? Elle l'a porté dans son sein et nourri de son lait ; elle a veillé sur lui, elle lui a rendu les mille services que réclament la première enfance et l'adolescence, avec une sollicitude et un amour infini. Que lui refusa-t-elle ? que négligea-t-il qui pût lui être agréable ? Aussi voyez aux noces de Cana. L'heure de faire un miracle et de donner un signe public de sa divinité n'était pas encore venue : il le dit à Marie ; cependant il fait le miracle attendu par elle ; il devance l'heure marquée par les décrets divins. Avoir Marie pour avocate, c'est donc avoir gagné d'avance sa cause.

3° Les démons ne peuvent rien contre la puissance d'une telle protection. Marie a écrasé la tête de leur chef et ils sont tous vaincus. Son nom suffit pour les mettre en fuite et les obliger à se réfugier au plus profond des enfers. Mais il faut recourir à elle et faire ce qu'elle dit : *Quodcumque dixerit vobis, facite.*

III. L'ombre des platanes est à la disposition de tous. L'Ecclésiastique dit de celui auquel il compare Marie, qu'il est planté dans un lieu public, accessible à tous sur le bord des eaux : *Juxta aquas in plateis.* Ajoutez que le platane croît indifféremment sous toutes les latitudes, ce que ne font pas la plupart des autres arbres. Telle est la protection de Marie.

1° La protection de la très sainte Vierge est à la disposition de tous, elle est offerte à tous sans exception. Cette tendre mère ne nous dit-elle pas : « Venez à moi, vous tous qui me » désirez avec ardeur et rassasiez-vous de mes fruits ; car mon » esprit est plus doux que le miel : » *Transite ad me omnes qui concupiscitis me et generationibus meis implemini ; spiritus enim meus super mel dulcis est* (Eccli. xxiv, 26) ?

Elle n'examine pas quels sont nos mérites ou nos démérites, mais elle regarde uniquement nos misères, afin de nous secourir au plus vite. La puissance pour le faire ne lui manque pas, puisqu'elle est la reine du ciel. De plus une reine doit être

clémente. Pharaon avait condamné à mort tous les enfants mâles des Hébreux ; mais la fille de ce roi cruel sauva Moïse : elle était reine, elle était puissante, elle était clémente.

2° Marie a été établie par Dieu, mère et avocate de tous les malheureux. Son nom même l'indique puisqu'il signifie Etoile de la mer ? L'Etoile de la mer n'est-elle pas pour tous ceux qui sont en danger de faire naufrage, une consolation et un guide ? Et puis une mère peut-elle oublier ses enfants ? peut-elle demeurer sans compassion pour eux lorsqu'ils souffrent ?

Ajoutez que Marie est un lieu de refuge toujours ouvert à tous et inviolable. Quiconque se réfugie à l'ombre de ce platane est à l'abri de tout danger, aussi longtemps qu'il s'y tiendra. Le temple de Jérusalem était un lieu de refuge inviolable. Plus inviolable encore est le refuge que Marie nous offre ; recourons donc à sa protection, ne nous éloignons jamais d'elle, et notre vie se passera dans la paix de Dieu ici-bas, en attendant la paix éternelle du royaume céleste. Ainsi soit-il.

AUTRES FÊTES ET COMMUN DES FÊTES DE LA SAINTE VIERGE

Malgré notre désir d'être complet, nous devons nous arrêter, et ne pas donner d'instructions particulières pour les fêtes, que les éditions les plus répandues du Bréviaire Romain ne contiennent pas. Aussi bien, vouloir tout embrasser est impossible. Le savant ouvrage de J.-G Holweck, *Fasti Mariani*, contient l'énumération de près de six cents vocables particuliers sous lesquels des fêtes sont célébrées en l'honneur de Marie [1]. Dans chaque paroisse où quelqu'une de ces fêtes est en honneur, on en connaît l'esprit et l'occasion. Il sera donc aisé de trouver, soit dans la suite de ce volume, soit dans les cinq volumes qui le précèdent, les éléments voulus pour le sermon réclamé par la circonstance. Nous en dirons autant pour le *commun des fêtes de la sainte Vierge*. Il y a dans tout notre ouvrage assez de matériaux pour composer de bons sermons, quelle que soit la circonstance dans laquelle on peut être appelé à parler de la très sainte Vierge.

1. *Fasti Mariani sive Calendarium festorum Sanctæ Mariæ Virginis Deiparæ*, auctore F. G. Holweck.

LIVRE III

DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE

Ire SECTION

FONDEMENTS DE LA DEVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE

PREMIER SERMON

POURQUOI ET COMMENT IL FAUT SERVIR MARIE AVEC DÉVOTION [1].

Dic ergo illi ut me adjuvet.
Luc. x, 40.

La glorieuse Vierge Marie n'est plus sur la terre; elle est montée au ciel; elle a pris possession du royaume que son Fils lui avait préparé, elle est assise sur un trône, à la droite de ce Dieu tout-puissant qui l'aime et qui l'honore, parce qu'elle est sa Mère. Qui reconnaîtrait dans la personne de cette auguste reine, l'humble épouse de Joseph, l'artisan de Nazareth? Qui reconnaîtrait la jeune femme, qui, sur le point d'être mère, ne trouve pas un asile pour donner le jour à son premier-né, et se voit réduite à s'abriter dans la pauvre étable de Bethléem? Son Fils a placé le trône qu'il lui destinait au-dessus de tous les chœurs des anges. Les Chérubins et les Séraphins, les Puissances et les Dominations forment sa cour; les Anges et les Archanges, attentifs à ses moindres désirs s'empressent de les exécuter. Au-dessus d'elle, il n'y a que Dieu seul, et l'on peut dire qu'elle est de sa famille.

Quelle sublime élévation, mes frères, après une existence humble et cachée sur la terre!

N'allez pas croire cependant que la bienheureuse Mère de Dieu, en prenant possession de sa gloire, de sa grandeur, de ses joies infinies, dans le royaume des cieux, a cessé de s'inté-

1. Voir Mathias Faber, *Conciones in Evang.* Conc. viii *in festo Assumpt.* et conc. viii *in festo Nativ. B. V.*

resser à ses enfants de la terre, et que nous n'avons rien à attendre d'elle.

Il est vrai que Marie, pendant sa vie mortelle, a parfaitement rempli tous les desseins que Dieu avait sur elle.

Elle a donné au monde un médiateur qui nous a réconciliés avec le Père éternel.

Elle a coopéré à l'œuvre de notre rédemption, en offrant son Fils, on peut dire en l'immolant pour le salut des hommes.

Elle a survécu à ce Fils bien-aimé, pendant plusieurs années, afin de défendre et de soutenir l'Eglise naissante, qui avait besoin de ses exemples et de son secours.

Mais ce n'est pas assez pour son cœur maternel. C'est dans le ciel où elle est montée, qu'elle donne les marques les plus éclatantes de son pouvoir et de sa bonté envers chacun de nous en particulier, par une protection de tous les instants, qu'elle ne refuse jamais à ceux qui implorent son assistance. C'est dans le ciel, qu'elle travaille avec plus d'application à notre salut; là, qu'elle parle, en notre faveur, et qu'elle nous défend au tribunal du souverain juge; là, qu'elle nous sert de médiatrice elle-même auprès de son Fils; là enfin, qu'elle nous obtient les secours efficaces sans lesquels nous serions sans cesse en danger de nous perdre.

Qui donc n'aimerait pas Marie et ne voudrait pas se dévouer entièrement à son service? Vous le voulez, mes frères, et c'est avec bonheur que vous vous proclamez ses serviteurs et ses enfants. Vous avez du cœur; vous savez que la sainte Vierge vous a comblés et vous comble encore chaque jour de bienfaits; vous n'êtes pas des ingrats, et vous lui témoignez votre amour et votre reconnaissance, au moins par quelques prières.

Permettez-moi cependant de rappeler à votre mémoire quelques-uns des motifs que nous avons de servir Marie, et de vous indiquer plusieurs moyens de le faire, qui lui soient agréables et qui soient à la portée de tous.

I. — *Pourquoi il faut servir Marie avec dévotion.*

La bienheureuse Vierge Marie nous invite elle-même à nous approcher d'elle, à lui rendre nos devoirs, à l'aimer et à mettre toute notre confiance en sa sainte protection. « Venez tous à » moi, vous qui me désirez, et rassasiez-vous de mes fruits », nous dit-elle : *Transite ad me omnes qui concupiscitis me, et a generationibus meis implemini* (Eccli. xxiv, 26). Et pourquoi donc irons-nous à vous, ô Marie? pourquoi nous promettez-vous de vous montrer si généreuse? Ecoutez sa réponse : « Je suis la » Mère du pur amour, de la crainte, de la science et de la sainte » espérance : » *Ego mater pulchræ dilectionis, et timoris et*

agnitionis et sanctæ spei (Eccli. xxiv, 24). Elle est la Mère du Fils de Dieu, et elle est notre mère; notre mère pour nous combler des marques de son amour; notre mère, pour nous protéger contre la crainte et le danger; notre mère, pour éclairer nos ténèbres des lumières de la foi. Elle est notre mère enfin, pour mettre dans nos cœurs une espérance assurée de posséder la vie éternelle.

Marie est la Mère du Fils de Dieu. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer cette grande vérité. Il nous suffit de dire que ce titre l'élève à la plus haute dignité, et lui confère la plus grande puissance qu'il soit donné d'atteindre à une pure créature.

On s'étonne quelquefois que le texte sacré du Nouveau Testament nous apprenne si peu de chose des grandeurs de la sainte Vierge. Pour peu que l'on ait de zèle, on voudrait que l'Evangile s'étendît davantage sur ses éloges. Mais, disent les théologiens, le Saint-Esprit n'ignorait pas sur quel fondement il convenait d'établir la grandeur de son épouse; il a cru que sa seule qualité de Mère de Dieu hautement proclamée suppléerait à tous les éloges. Comment refuser les plus grands honneurs à la mère d'un Fils, dont toutes les pages de l'Evangile redisent la divinité?

Marie est donc la Mère du Christ : *Ego Mater*, nous dit-elle.

On adresse volontiers des hommages à ceux qui vivent dans l'intimité des grands de la terre; on est heureux de les compter au nombre de ses amis, de ses protecteurs; on sait qu'à l'occasion ils peuvent rendre les services les plus précieux.

Est-il un grand, est-il un roi plus puissant que N.-S. Jésus-Christ. Le ciel et la terre lui appartiennent. Il a tout créé, il gouverne tout, il est maître absolu de tout, et dans son empire immense il n'arrive rien que ce qu'il ordonne ou ce qu'il permet. Heureux ceux qui peuvent espérer un appui, une protection efficace auprès de ce roi, qui est aussi un juge, juge redoutable parce qu'il connaît tout et parce que son horreur du mal est infinie. Pauvres pécheurs que nous sommes, nous aurions tout à craindre, s'il n'y avait personne pour le faire souvenir de sa miséricorde, pour implorer sa pitié en notre faveur.

Mais nous avons Marie : « Venez tous à moi, nous dit-elle, » vous qui désirez mon appui : » *Transite ad me omnes qui concupiscitis me... Ego Mater.* « Venez tous à moi : Je suis sa » Mère. » Quelle protection plus efficace et plus élevée pourrions-nous attendre? Il n'est pas de créature, ni parmi les hommes, ni parmi les anges, qui soit plus intimement liée que Marie à Jésus-Christ notre souverain roi. Le saint patriarche Abraham, obligé par la famine de descendre en Egypte, et prévoyant que Sara plairait au Pharaon, à cause de sa merveilleuse beauté, lui adressait cette prière : « Dites, je vous conjure, que je suis

» votre frère, afin que je sois bien traité à cause de vous : » *Dic, obsecro, quod soror mea es, ut bene mihi sit propter te* (GENES. XII, 13). Imitons le saint patriarche et profitons du crédit de la bienheureuse Vierge auprès du roi suprême; profitons qu'elle lui plaît. S. Bonaventure nous invite à le faire. « Nous pouvons » prier Marie, dit-il, comme Abraham pria Sara et lui dire : » *Dites, je vous en conjure, que vous êtes ma sœur, afin qu'il* » *m'arrive du bien à cause de vous, et que mon âme vive grâce à* » *vous.* O Vierge Marie ! ô notre Sara, dites que vous êtes notre » sœur, afin que Dieu nous traite avec bonté, afin que nos âmes » vivent grâce à vous, afin que les Egyptiens, c'est-à-dire les » démons, nous révèrent à cause d'une telle sœur [1]. » Remarquez, mes frères, que le nom de Sara signifie *princesse, souveraine*, et qu'il est peu de noms qui conviennent mieux à l'auguste Vierge Marie. Si donc nous sommes protégés par elle, il n'y a rien que nous ne puissions obtenir du souverain roi, de Jésus-Christ son Fils.

Ce qui ajoute encore à l'efficacité de la protection de Marie, c'est que l'honneur qu'elle reçoit remonte par elle jusqu'à son divin Fils. Il ajoute au culte que nous rendons à Dieu lui-même, il l'étend et le rend moins indigne de sa souveraine majesté. Si donc nous voulons rendre à Jésus-Christ le plus d'honneur qu'il nous est possible, nous ferons bien de commencer par honorer sa Mère : « L'honneur rendu aux serviteurs, dit S. Jean Damas- » cène, est une marque de l'estime que l'on professe pour leur » maître : comment serait-il donc possible de ne pas vous hono- » rer, vous qui avez donné le jour au souverain Seigneur [2]? » S. Jean-Baptiste eût regardé comme un trop grand honneur pour lui de porter les souliers de Jésus-Christ, parce qu'ils avaient servi à celui qui est digne de tout culte et de toute gloire : n'aurions-nous pas mille fois plus de motifs d'honorer la Mère de Dieu qui a porté Jésus-Christ dans son sein. Lorsque des chrétiens fidèles font un pèlerinage en terre sainte, ils se prosternent à genoux en posant le pied sur cette terre bénie, et ils la baisent avec respect et amour, parce qu'elle a porté le Sauveur du monde et qu'il y est né. Marie est la terre vivante qui nous a donné le Christ. C'est d'elle que parlait le prophète Isaïe lorsqu'il s'écriait : « Que la terre s'ouvre et qu'elle germe » le Sauveur » : *Aperiatur terra et germinet Salvatorem* (ISA.

1. Obsecrare possumus Mariam, sicut Abraham obsecravit Saram : *Dic, obsecro te, quod soror mea sis, ut bene mihi sit propter te, et vivet anima mea ob gratiam tui.* O Virgo Maria, o Sara nostra, dic quod sis soror nostra, ut propter talem sororem Ægyptii, id est dæmones, nos revereantur. S. BONAV. in *specul. B. V.* cap. 6.

2. Si honor is, qui conservis habetur, benevolentiam erga communem Dominum declarat, quo tandem modo studium te honorandi, quæ Dominum peperisti, negligendum erit? S. DAMASC. orat. *de Dormit. B. V. M.*

XLV, 8). Ne craignons donc pas d'en trop faire pour témoigner de notre vénération profonde, de notre dévotion envers la bienheureuse Vierge. Elle est la Mère de Dieu ; à ce titre elle a droit à tous nos hommages, et il nous est infiniment utile de les lui rendre avec amour, confiance et fidélité.

Marie n'est pas seulement la Mère de Dieu; en nous pressant de recourir à elle, elle nous dit : « Je suis la mère de la belle » dilection » : *Ego mater pulchræ dilectionis.* Elle aime Dieu, sans doute, mieux qu'aucune créature, mieux que toutes les créatures ensemble ne l'ont jamais aimé. Est-ce assez pour son cœur? Non, l'amour de Marie s'étend jusqu'à nous. Elle est notre maîtresse : elle nous aime comme ses serviteurs. Elle est notre mère : elle nous aime comme ses enfants. Elle est de notre famille, du même sang que nous : elle nous aime comme ses frères et ses sœurs. Elle est la Mère de Jésus-Christ qui nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous : elle nous aime comme les amis de son Fils. Elle nous aime tous : mais on peut dire qu'elle aime surtout ceux qui lui sont dévoués, selon qu'il est écrit dans les proverbes : *Ego diligentes me diligo* : « Je chéris » ceux qui me chérissent » (PROV. VIII, 17).

La bienheureuse Vierge Marie éprouve donc pour nous une affection sincère et profonde, mais au sentiment qu'elle éprouve, elle ajoute les actes, qui sont la pierre de touche d'un amour véritable. L'Eglise lui attribue ces paroles de la sagesse éternelle : *Ego mater pulchræ dilectionis* : « Je suis la mère de la » belle dilection. » Pourquoi l'amour de Marie pour nous est-il beau? sinon parce qu'il produit ses fruits naturels, et que le sentiment est accompagné de bienfaits? Si un pauvre vous demande l'aumône, et que, touché de quelque compassion, vous lui disiez : Que Dieu vous soit en aide; sans doute il y aura dans votre cœur un peu de charité pour ce pauvre : mais votre amour pour lui ne sera complet, votre charité ne sera belle que si vous ajoutez une aumône à vos bonnes paroles. Autrefois Isaac disait : « La voix est bien la voix de Jacob, mais les » mains sont les mains d'Esaü : » *Vox quidem est vox Jacob, manus autem manus Esau* (GENES. XXVII, 22). De même si vos actes n'étaient pas en rapport avec vos paroles; si vous souhaitiez du bien sans en procurer selon votre pouvoir, on pourrait dire de vous : c'est la voix de Jacob, mais ce sont les mains d'Esaü : la voix est douce, mais les mains sont rudes : il n'y a pas là de proportions gardées ni d'harmonie : ce n'est pas une belle dilection, un bel amour. Il n'en est pas ainsi de la très sainte Vierge. Elle ne se contente pas de nous aimer, elle nous aide. Elle a commencé par nous procurer des bienfaits d'un prix inestimable qui sont communs à tous. C'est ainsi que nous lui devons, jusqu'à un certain point, le bienfait de l'Incar-

nation. Ses mérites incomparables attiraient le Verbe divin sur la terre. Elle le reçut dans son sein virginal comme sous un toit hospitalier, au nom de toute l'humanité. Elle lui fournit, de sa propre substance, les éléments du corps dont il se revêtit pour nous racheter. Elle lui donna son lait, veilla à tous ses besoins, eut pour lui toute la tendre sollicitude de la meilleure et de la plus parfaite des mères.

Non contente d'avoir contribué à notre salut, d'avoir été la coopératrice de Dieu dans l'œuvre de l'incarnation et dans celle de la rédemption, que ne fait-elle pas tous les jours pour chacun de nous? Les bienfaits dont nous lui sommes redevables sont plus nombreux que les étoiles. Les uns demeurent cachés; nous ne les connaîtrons que dans l'autre vie. Les autres sont apparents et ceux qui les reçoivent peuvent reconnaître la main généreuse qui les répand sur eux. Ah! chrétiens! si vous saviez combien Marie est bonne pour vous, combien elle vous aime, combien elle vous a déjà fait de bien, sans compter celui qu'elle veut vous faire encore : comme vous l'aimeriez; comme vous lui seriez dévoués; comme vous seriez heureux de lui témoigner à votre tour, par des actes, votre amour et votre dévotion!

La bienheureuse Vierge Marie nous dit encore qu'elle est la mère de la crainte : *Mater timoris*. Comment faut-il entendre ces paroles? Vous savez, mes frères, que la crainte est le commencement de la sagesse : ce n'en est pas la perfection, qui consiste dans la charité; mais c'est le premier élément qui concourt à cette perfection. Marie nous obtient la grâce de la crainte de Dieu ; non pas de la crainte servile qui nous éloignerait de ce Dieu notre fin dernière; mais la crainte filiale qui nous fait recourir à la miséricorde de celui que nous craignons; qui nous fait redouter davantage de lui déplaire que d'être châtiés par lui. C'est ainsi que tous les justes craignent le Seigneur : leur crainte est mère de leur amour, et ne s'en sépare pas.

Mais Marie est *mère de la crainte* en un autre sens encore. Elle est notre mère, lorsque nous sommes exposés au danger, lorsque la crainte s'empare de nous; c'est alors surtout qu'elle est notre bienfaitrice, notre protectrice, notre asile.

Peut-être n'avez-vous jamais reçu de la Mère de Dieu aucun de ces bienfaits extraordinaires qui frappent et que l'on ne peut pas ne pas reconnaître? Peut-être ne vous êtes-vous pas vu arraché par sa main maternelle à quelque grand danger? Ce qui n'a pas eu lieu jusqu'ici peut se présenter. Chaque jour, on peut dire à chaque moment, nous sommes exposés à différents périls; tantôt c'est la vie de notre âme, tantôt c'est l'intégrité de nos membres, notre vie corporelle qui se trouve menacée. Mais en tout cas, il est un danger inévitable, suspendu sur notre tête à

tous : un jour viendra, où nous paraîtrons devant Dieu, pour lui rendre compte de toutes nos œuvres. *Dies iræ dies illa* : jour de colère ce jour-là, jour redoutable, jour d'affliction profonde : *Dies magna et amara valde*. Pourquoi ne chercherions-nous pas un refuge, une protection assurée, puisque nous courons tant de dangers, et qu'un jour ou l'autre nous nous trouverons exposés au plus redoutable de tous? Autrefois, lorsque les murailles d'un château-fort pouvaient protéger suffisamment contre les incursions des ennemis, il y avait un peu partout de ces châteaux, où la population des campagnes se réfugiait à la moindre alerte. Nous avons un fort inexpugnable à notre portée : si nous sommes sages, nous y chercherons un asile toutes les fois que nous aurons quelque chose à craindre. Mais surtout, recourons-y pour nous mettre en garde contre le grand danger qui nous attend, contre la colère et la justice de Dieu, au jour du jugement. Eh! quel refuge plus assuré, quelle protectrice plus puissante pourrions-nous trouver que Marie? Notre-Seigneur avait averti ses disciples de la ruine de Jérusalem, en punition de son infidélité. Il leur avait recommandé de fuir dans les montagnes, lorsque l'heure du châtiment approcherait pour la ville coupable : ils le firent et ce fut leur salut. La ville de Pella leur servit de refuge, si l'on en croit S. Epiphane. Pour nous, la montagne de salut, la ville de refuge en cas de péril, c'est Marie. Elle est la montagne de Sion, elle est la tour de David. Jésus-Christ nous a recommandé de nous faire des amis, pour le jour où il faudrait rendre compte de notre administration; il a loué l'économe infidèle, d'avoir agi avec prudence, en mettant dans ses intérêts les débiteurs de son Seigneur. Peut-il exister pour nous une amitié plus utile que celle de la Mère de Dieu. N'a-t-elle pas toute puissance auprès de son divin Fils? Ne lui sommes-nous pas confiés? Ne sommes-nous pas ses enfants d'adoption? Ne tenons-nous pas auprès d'elle sur la terre, la place de son divin Jésus? Que ne fera-t-elle pas pour nous, si nos résistances à la grâce, si notre endurcissement dans le péché, ne mettent pas un obstacle invincible aux efforts de sa bonne volonté? Les autres saints jouissent d'un grand crédit auprès de Dieu, et l'on peut beaucoup obtenir par leur intercession. Mais ils ne nous tiennent pas d'aussi près que Marie; de plus, ils ont eu tous plus ou moins besoin de la miséricorde et du pardon de Dieu; ils ont été souillés de la tache du péché, ne fût-ce que du péché originel. La bienheureuse Vierge Marie seule n'a jamais eu besoin d'être réconciliée avec le Seigneur. Elle a toujours été pleine de grâce, toujours toute pure et tout immaculée. Que son crédit doit être grand auprès de lui, même en dehors de sa dignité maternelle! Heureux donc ceux qui recourent à sa protection : elle les tiendra à l'abri de tout danger. Mère de la

crainte de Dieu, qui est le commencement de la sagesse, elle leur donnera cette crainte précieuse; mais en même temps, elle repoussera bien loin celle qui ne servirait qu'à les troubler, celle que leur causeraient les dangers de toute sorte. Ils ne craindront que Dieu, et ils le craindront, comme fait un enfant pour un tendre père, aimé et vénéré.

La bienheureuse Vierge est aussi la mère de la véritable science, la mère de la foi : *Ego mater agnitionis.* C'est d'elle qu'est née la véritable lumière qui illumine tout homme venant en ce monde. C'est elle qui a donné le jour au Verbe de Dieu incarné pour nous, à celui qui élève à la dignité d'enfants de Dieu tous ceux qui croient en lui et le reçoivent. Mère de la foi, elle est aussi la mère des fidèles. Tous ceux qui croient en Jésus-Christ, deviennent ses enfants. Sur le Calvaire, au moment d'expirer attaché à la croix, son divin Fils nous l'a donnée pour mère, et nous a tous donnés à elle, comme ses enfants, dans la personne de Jean. Le disciple bien-aimé représentait la sainte Eglise, dont Marie est devenue, par la volonté de Jésus-Christ, la reine et la protectrice. Il représentait chacun de nous en particulier, et sa conduite à l'égard de la Mère de Dieu nous dicte notre conduite. Qu'a-t-il fait? Il a reçu Marie comme sa mère, pour lui rendre tous les devoirs qu'un bon fils doit à celle dont il a reçu le jour. N'est-ce pas ce que nous devons faire à l'égard de Marie? Ne faut-il pas l'aimer, elle qui est si bonne et qui nous témoigne son amour par tant de bienfaits? Ne faut-il pas la vénérer, lui rendre un culte digne de sa grandeur, elle devant qui toutes les puissances du ciel s'inclinent? Ne faut-il pas enfin accomplir toutes ses volontés, tout jusqu'au moindre de ses désirs, puisque c'est elle qui nous conduit à Jésus, et que par elle seule nous aurons accès auprès de celui qui doit nous sauver?

Dieu agit envers nous comme un bon père qui se voit dans la dure obligation d'infliger une punition grave à un fils bien-aimé. Il désire, il attend que quelqu'un s'interpose entre sa justice et le coupable; que quelqu'un vienne intercéder et demander le pardon de ce fils. Ne voit-on pas le Seigneur se plaindre par la bouche du prophète Ezéchiel que personne ne vienne s'opposer comme un mur à sa vengeance. « Vous n'avez pas » opposé un mur pour la maison d'Israël, » dit-il aux faux prophètes : *Neque opposuistis murum pro domo Israel* (Ezech. xiii, 5). Mais ce que les prophètes d'Israël n'avaient pas fait, la bienheureuse Vierge Marie l'accomplit pour nous. Elle s'élève comme un mur infranchissable entre Dieu et l'Eglise qu'il menace de frapper.

Notre-Seigneur compare l'Eglise à une vigne autour de laquelle il a planté une haie. Nous pouvons sans crainte de nous tromper dire que cette haie, cette clôture n'est autre que

Marie, dont la protection enveloppe l'Eglise de toutes parts comme une haie entoure la vigne qu'elle protège. Cette bienheureuse Vierge ne dit-elle pas elle-même au livre des Cantiques : « Je suis un mur, et mes mamelles sont comme une tour : » *Ego murus et ubera mea sicut turris* (Cant. VIII, 10). Elle est un mur pour ceux qu'elle protège, par ses perfections et ses mérites incomparables; mais ce qui fait la plus grande force de cette défense c'est la tour, c'est la maternité divine de Marie, ce sont les soins donnés à Jésus, pendant sa plus tendre enfance : *Ego murus et ubera mea sicut turris* : « Je suis un mur, et mes » mamelles, ma dignité de mère, sont comme une tour. »

Si cette forte enceinte ne protégeait pas l'Eglise, quels ravages l'ennemi n'y ferait-il pas ? rien n'y demeurerait intact : « Où il n'y a pas de clôture, la possession sera pillée, et où il » n'y a point de femme, l'indigent gémit », dit l'Ecclésiastique : *Ubi non est sepes diripietur possessio, et ubi non est mulier, ingemiscit egens* (Eccli. XXXVI, 27). La femme par excellence est la Vierge Marie. Avant l'apparition de cette femme sur la terre, le genre humain gémissait, exposé qu'il était à toutes les déprédations de l'ennemi. Il est dit de la Synagogue elle-même : *Exterminavit eam aper de silva* : « Le sanglier de la forêt l'a ravagée (Psal. LXXIV, 14). » Mais l'Eglise de Jésus-Christ est protégée ; nous avons une haie, un mur qui nous défend : notre protection, c'est Marie. Que nous devons donc la prier avec confiance ! Que nous devons redoubler nos supplications en ces temps troublés où l'ennemi déploie toutes ses fureurs ! Que nous devons la conjurer avec ferveur, de protéger l'Eglise et de veiller sur chacun de nous en particulier !

Enfin Marie est la *mère de la sainte espérance*. Si nous la servons fidèlement, notre salut est assuré. Elle nous donne cette confiance qui ne sera pas trompée : grâce à la dévotion envers la Mère de Dieu, nous posséderons la vie éternelle. Peut-être dira-t-on : Mais on ne trouve rien de semblable dans la sainte Ecriture ? Il est vrai que l'Ecriture ne le dit pas en propres termes. Mais la sainte Eglise nous enseigne par sa liturgie, qu'il est bien, qu'il est saint de le croire et de l'espérer. L'Eglise conduite par l'Esprit divin n'applique-t-elle pas à la très sainte Vierge ces paroles du livre des Proverbes : « Bienheureux » l'homme qui m'écoute, et qui veille tous les jours à l'entrée » de ma demeure, et se tient en observation auprès de ma » porte : » *Beatus homo qui audit me, et qui vigilat ad fores meas quotidie, et observat ad postes ostii mei.* « Celui qui me » trouvera, trouvera la vie et puisera le salut dans le Seigneur, » ajoute-t-elle : *Qui me invenerit inveniet vitam et hauriet salutem a Domino* (Prov. VIII, 34, 35). Ailleurs, on lit ces paroles encore plus expressives : « Celui qui a trouvé une femme vertueuse a

» trouvé un bien précieux ; il puisera la joie dans le Seigneur : » *Qui invenit mulierem bonam, invenit bonum et hauriet jucunditatem a Domino* (Prov. xviii, 22). Quelle est cette femme vertueuse et bonne par excellence, sinon celle que Dieu lui-même a proclamée bénie entre les femmes, par la voix de l'archange Gabriel?

On sait que l'arche d'alliance était une figure de la bienheureuse Vierge Marie. Le prêtre Abiathar avait porté cette arche du temps de David. Plus tard, il entra dans un complot contre le roi Salomon. Salomon le fit amener et lui dit : « Vous êtes » digne de mort ; mais aujourd'hui je ne vous tuerai pas, parce » que vous avez porté l'arche du Seigneur : » *Equidem vir mortis es, sed hodie te non interficiam, quia portasti arcam Domini* (III Reg. ii, 26). Ainsi fait N.-S. Jésus-Christ pour les pécheurs qui portent dans leur cœur la véritable arche d'alliance, Marie, Mère du Dieu vivant. Aimer Marie, la servir avec dévotion, c'est être assuré du pardon. Priez-la donc, mes frères, et ne passez jamais un jour sans faire quelque chose pour lui montrer que vous l'aimez.

C'est une vérité admise par tous les maîtres de la vie spirituelle, que Marie ne repousse personne de ceux qui s'adressent à elle. Autrefois, le temple de Jérusalem était un lieu de refuge assuré pour tous ceux qui cherchaient un asile dans son enceinte. La bienheureuse Vierge est notre asile plus sacré et plus sûr que le temple de Jérusalem. Personne ne peut lui arracher ceux qui mettent leur confiance en elle ; elle est plus forte que les passions, plus forte que le monde et que l'enfer ; elle a entre les mains la toute-puissance de Dieu pour venir à notre aide.

Mais si nous voulons que Marie use envers nous de toute sa miséricorde et de toute sa puissance, il faut de notre côté faire ce qui dépend de nous, afin de l'honorer ; il faut autant que nous le pouvons mériter sa protection. Disons en quelques mots comment nous arriverons à nous en rendre dignes.

II. — *Comment il faut servir Marie.*

On lit dans la Genèse, que les deux fils du patriarche Isaac désiraient ardemment recevoir la bénédiction de leur père, bénédiction qui devait être pour eux une source de richesse et de grandeur. Afin de l'obtenir, Esaü se rendit dans la forêt pour tirer quelque gibier sauvage, et préparer à son père un mets qui lui fût agréable. Jacob, sur le conseil de sa mère, prit un chevreau, que Rébecca prépara elle-même et qu'il présenta au vénérable vieillard devenu aveugle. Il obtint par ce moyen la bénédiction qu'Isaac, ignorant les desseins de Dieu, réservait à Esaü. Ecoutons, nous aussi, le conseil de notre Mère, de Marie, et nous

obtiendrons sa bénédiction plus précieuse pour nous que celle d'Isaac. Quel conseil nous donne-t-elle ? quel mets faut-il lui préparer?

1° La première preuve que Marie attend de votre amour filial et de votre dévotion, c'est de vous offrir à elle, sans arrière-pensée, de la choisir pour votre souveraine, votre maîtresse, votre patronne. Le présent le plus agréable que vous puissiez lui offrir, c'est votre cœur, c'est vous-même. Faites-vous inscrire parmi les membres de quelque confrérie, de quelque congrégation qui lui soit consacrée ; suivez-en fidèlement les règles; ne passez pas un jour sans dire, le matin et le soir, quelque courte prière, qui vous remette en mémoire le don que vous avez fait de vous-même à la bienheureuse Vierge. Cette pratique fut chère à tous les saints, et les âmes vraiment pieuses ne manquent pas de l'adopter.

2° En second lieu, ne faites jamais rien et ne souffrez pas que l'on fasse rien de contraire à l'honneur de Marie, lorsque vous pouvez l'empêcher. Il y a, dit-on, dans certaines contrées une espèce de loups qui non seulement ne s'attaquent pas à l'homme, mais même le défendent lorsqu'ils le voient poursuivi par d'autres animaux carnassiers. Si des loups font cela pour l'homme, sera-ce trop de vous demander d'en faire autant pour la Mère de Dieu? Lorsqu'il s'agit de cette bienheureuse Vierge, n'ayons que des pensées, ne prononçons que des paroles remplies de vénération et d'amour. Et si par hasard nous entendons des conversations qui soient injurieuses pour elle, défendons-la contre ses détracteurs ; si nous trouvons un écrit contraire au respect qui lui est dû, jetons-le au feu. Il nous faut conclure avec elle un pacte semblable à celui d'Isaac avec Abimélech, qui disait au saint patriarche : « Nous avons vu que le Seigneur était avec toi, » et c'est pourquoi nous avons dit : Qu'il y ait serment entre » nous, et faisons alliance, afin que tu ne nous fasses aucun mal, » comme nous-mêmes nous n'avons touché à rien de ce qui est à » toi, et nous n'avons rien fait qui t'offensât. » *Vidimus Domi-* » *num esse tecum*, etc. (GENES, XXVI, 28).

3° Si vous voulez être agréables à Marie, donnez l'aumône à ceux qui vous la demandent en son nom, et ne refusez rien de ce qu'il vous est réellement possible de donner. Le Père éternel nous montre l'amour infini qu'il porte à son Fils, en ne refusant rien de ce qu'on lui demande en son nom : de même lorsqu'on aime véritablement la très sainte Vierge, on ne refuse pas ce qui est demandé pour l'amour d'elle. Est-ce que nous ne sommes pas bons pour les serviteurs de nos amis à cause d'eux ? On lit dans la vie de S. Gérard, évêque et martyr en Hongrie, que si quelque coupable venait implorer de lui sa grâce, au nom de la Mère de Jésus-Christ, il ne pouvait retenir ses larmes, et se hâtait

d'accorder le pardon demandé. Ecoutez encore cet autre exemple. S. Antonin rapporte qu'Alexandre de Halès, docteur illustre de l'université de Paris au XIIIe siècle, avait résolu pour témoigner sa dévotion envers la sainte Vierge, de ne jamais rien refuser qui lui fût demandé pour l'amour d'elle. Un disciple de S. François apprit cette résolution du pieux docteur, et vint lui demander d'entrer dans l'ordre des Franciscains, pour l'amour de la Mère de Dieu. Alexandre de Halès étonné et troublé par une telle prière, y consentit cependant sans difficulté. Il eut d'abord beaucoup à souffrir, mais bientôt il trouva la paix et la consolation. Il vécut saintement et fut le maître de S. Bonaventure.

4° Une autre marque de votre dévotion envers Marie, sera de vous réjouir de ses joies et de ses grandeurs et, en même temps, de compatir aux souffrances qu'elle a endurées sur la terre. Autant sont abominables aux yeux de Dieu, les ennemis de sa divine Mère, autant aime-t-il ceux qui célèbrent ses louanges et font tout ce qu'ils peuvent pour qu'elle soit de plus en plus connue, aimée et glorifiée. Regardez l'honneur de Marie comme votre propre honneur, ses joies comme vos propres joies, ses douleurs comme vos propres douleurs. Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile que la femme qui retrouve une drachme perdue, appelle ses voisines et ses amies : « Félicitez-moi, leur dit-elle, parce » que j'ai retrouvé ma drachme : » *Congratulamini mihi, quia inveni drachmam meam* (Luc. xv, 9). La bienheureuse Vierge Marie peut en dire autant. Nous étions la drachme perdue. Elle a allumé le divin flambeau, Jésus-Christ, en lui donnant la vie. Elle nous a cherchés et elle nous a trouvés. Aussi nous dit-elle : « Félicitez-moi tous, vous qui aimez le Seigneur, parce que tout » humble que j'étais j'ai plu au Très-Haut, et j'ai véritablement » enfanté le Dieu homme : » *Congratulamini mihi omnes, qui diligitis Deum, quia cum essem parvula, placui Altissimo, et de meis visceribus genui Deum et hominem*[1]. N'est-ce pas à Marie que l'Eglise applique encore ces paroles de l'Ecclésiastique : « Ceux qui font éclater ma gloire, posséderont la vie éternelle : » *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt.* Rappelez-vous aussi les paroles que l'Ange lui adressait au jour de l'Annonciation ; « Je vous salue pleine de grâce ; vous êtes bénie entre les femmes : » *Ave gratia plena, benedicta tu in mulieribus.* L'Ange ne glorifiait-il pas la bienheureuse Vierge, n'exaltait-il pas sa sainteté et sa grandeur ? Nous le faisons avec lui lorsque nous prononçons ces mêmes paroles. Aimons à les redire, mais disons-les du plus profond de notre cœur. Réjouissons-nous de tout ce que Dieu a fait pour sa mère, qui est aussi notre mère!

5° Ce n'est pas assez ; il faut imiter les vertus de Marie et se

1. *Office de Notre-Dame des Neiges.*

les proposer comme un parfait modèle, comme une règle de conduite. S. Ambroise disait : « Faites-vous un tableau, une image » parfaite de la virginité et de la vie de Marie, vous y verrez » briller dans toute leur beauté et leur éclat la chasteté et la « vertu [1]. » S. Bernard ajoutait : « Pour obtenir qu'elle appuie vo- » tre prière, ne cessez pas d'imiter sa conduite [2]. » Nous lisons dans la sainte Ecriture que la reine Esther était accompagnée de deux servantes, l'une sur laquelle elle s'appuyait en marchant, l'autre qui soutenait derrière elle ses longs vêtements traînants. Ces deux servantes, dit S. Bonaventure, sont la nature angélique et la nature humaine dont Marie est la reine. La nature humaine est la servante, qui sur les pas de sa divine maîtresse dans ce monde, soutient la traîne de son manteau royal, c'est-à-dire ses vertus, ses exemples d'ici-bas, qu'elle s'efforce d'imiter. La nature angélique est l'autre servante sur laquelle Marie s'appuie dans le ciel, en vivant dans la société des anges, en partageant la même félicité, en exerçant sur eux sa souveraine autorité [3].

Imiter les vertus de Marie, la prendre autant que nous le pouvons pour modèle, c'est donc lui rendre hommage, c'est la servir, et lui donner des marques précieuses de notre dévotion envers elle. Toute notre vie devient un hymne de louanges chanté en son honneur.

6° Si vous honorez véritablement la Mère de Dieu, si vous l'aimez et si vous désirez sincèrement lui être agréables, vous aimerez ceux qu'elle aime, vous honorerez ceux qu'elle honore ; surtout vous aurez un culte particulier pour le bienheureux saint Joseph, son auguste époux. L'honneur que l'on rend à Joseph remonte nécessairement jusqu'à Marie : l'honneur des époux n'est-il pas celui de leurs épouses ? Il n'y a pas à douter que Marie et Joseph ne fussent unis par l'amour le plus profond et le plus parfait, pendant qu'ils vivaient sur la terre. L'indifférence envers Joseph serait regardée par Marie comme une offense envers elle-même. Autrefois Artémise, reine de Carie, fit élever à son époux Mausole un monument sépulcral magnifique, objet d'admiration pour l'univers entier. Ce ne fut pas encore assez, elle institua des prix pour les orateurs et les poètes qui

1. Sit vobis tanquam in imagine inscripta virginitas, vitaque Mariæ, de qua velut in speculo refulget species castitatis et forma virtutis. S. Ambros. lib. II *de Virginib.*

2. Ut impetres ejus orationi suffragium, non deseras conversationis exemplum. S. Bernard. hom. II, super *Missus est.*

3. Hæ duæ famulæ quarum Domina est Regina Maria, sunt angelica et humana natura : humana est famula illa quæ sequitur Dominam suam in mundo colligens vestimenta Dominæ, hoc est, virtutes et exempla Mariæ; angelica vero est illa altera, super quam in cœlo innititur, se sociando ac deliciando cum angelis, innititur insuper tanquam potentissima angelis imperando. S. Bonav. in *specul. Virg.*

célébreraient chaque année la gloire de Mausole, dans les termes les plus magnifiques. Croyez-vous que la reine du ciel et de la terre, que Marie, la plus parfaite, la plus aimante des épouses, ne tiendrait pas autant et même plus, à la gloire de son époux ?

7° Il faut aussi se faire un pieux devoir de saluer Marie, le soir, le matin, lorsqu'on entend l'heure sonner ; il faut se découvrir ou incliner la tête lorsqu'on entend prononcer son nom béni. On lit dans la vie de S. Gérard que la nation hongroise professait autrefois pour le nom de Marie un respect extraordinaire. On n'osait pas articuler ce nom et l'on disait : *Notre-Dame*. Si par extraordinaire le nom de Marie était prononcé, ceux qui l'entendaient fléchissaient le genou et s'inclinaient jusqu'à terre. Voilà quels étaient les sentiments, voilà quelle était la vénération de cette nation à peine sortie de la barbarie, dans les premiers temps de sa conversion. Thomas Cantipré, évêque de l'ordre de S. Dominique, auteur très digne de foi, rapporte qu'un ancien soldat était entré dans l'Ordre de Citeaux. On reconnut qu'il ne savait pas même par cœur l'Oraison dominicale, et ce fut en vain que l'on essaya de la lui faire apprendre. Enfin, il parvint à retenir les paroles de la Salutation angélique, et ne cessa pour ainsi dire plus de les avoir sur les lèvres et présentes à la pensée : il y trouvait une douceur merveilleuse. Il mourut à la fin. Sur son humble tombe on vit croître un arbuste, dont les fleurs innombrables autant que belles, et d'une espèce inconnue portaient toutes inscrites en lettres d'or ces paroles : *Ave Maria, gratia plena*. On avertit de ce fait prodigieux l'évêque du diocèse qui pour s'assurer de la vérité du miracle, fit creuser au pied de l'arbuste. On découvrit alors avec admiration que la racine sortait de la bouche de l'ancien soldat serviteur de Marie.

8° Enfin, à toutes ces pratiques, ajoutez celle de consacrer particulièrement le samedi à honorer la très sainte Vierge ; sanctifiez ses fêtes avec un redoublement de piété ; préparez-vous-y par la confession, l'assistance à quelque office, la récitation du chapelet, quelque pratique enfin que vous jugerez propre à vous bien disposer pour les célébrer dignement. Le jour même de la fête, faites la sainte communion, visitez les églises, les autels consacrés à Marie, distribuez des aumônes. Voilà comment vous serez agréables à la Mère de Dieu. Elle a montré mille fois par des miracles que de pareilles œuvres lui plaisent, et ne l'eût-elle pas fait, il est évident qu'il doit en être ainsi. Ce qui nous rend Dieu favorable, doit avoir la même vertu pour nous auprès de sa mère, et ce qui plaît à Marie, ne peut pas manquer davantage d'être agréable à Jésus, car n'est-ce point parce qu'elle est la Mère de Jésus, que le ciel et la terre célèbrent ses louanges, et la reconnaissent pour leur reine ?

Offrons à Marie ces pratiques de dévotion. Elles seront comme autant de mets composant un délicieux festin. Jacob obtint la bénédiction d'Isaac, en lui servant un chevreau préparé comme l'aimait le saint vieillard. Offrons à Marie des mets plus délicieux pour elle, ceux que nous venons d'énumérer, et nous aussi nous serons bénis, non seulement pour cette vie mais pour l'éternité. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

MARIE ÉLEVÉE AU-DESSUS DE TOUS LES SAINTS [1]

Fundamenta ejus in montibus sanctis.

PSAL. LXXXVI, 1.

S'il est un devoir agréable à remplir pour des chrétiens fidèles, c'est bien celui d'aimer la Mère de Dieu, de l'honorer, de la servir. Mais il ne suffit pas d'accomplir ce devoir, il le faut accomplir dignement. Il faut aimer Marie comme elle mérite d'être aimée ; il faut lui adresser nos hommages, non pas froidement, par habitude et comme s'il s'agissait d'un fardeau dont on est pressé de se décharger : Marie attend autre chose de nous, elle veut que ses enfants la servent avec ferveur ; elle veut que nos cœurs lui soient dévoués et que le zèle de sa gloire les embrase. Nous le savons déjà ; mais la faiblesse humaine est telle que nous oublions aisément ce qui nous intéresse le plus, et que nous négligeons les devoirs dont nous avons compris toute l'importance, s'ils ne nous sont fréquemment rappelés. Il est donc bon, il est souverainement utile, de nous remettre sous les yeux, la bonté de Marie et son excellence pour attiser le feu de notre amour pour elle. Il est bon de considérer ses bienfaits, car ils sont comme des chaînes d'or qui nous attachent à cette souveraine bienfaitrice. Approchons-nous donc de Marie par la pensée. Et pour apprendre d'abord à la vénérer comme nous le devons le faire, voyons combien elle est élevée en perfection au-dessus de tous les autres saints, par son origine et par sa prédestination ; par les grâces incomparables dont elle est ornée ; par l'immunité de tout péché.

I. — *Marie supérieure à tous les saints par son origine et sa prédestination.*

Le saint roi David célébrait les gloires de Sion et disait : « Ses fondements sont posés sur les montagnes saintes : » *Fun-*

1. Voir PACIUCHELL. in *Psal.* LXXXV, excitat. V.

damenta ejus in montibus sanctis. Sans doute, la ville de Jérusalem, la cité de Sion, était chère au Seigneur et méritait que le Prophète célébrât ses louanges. Mais vous le savez, mes frères, tout arrivait en figure sous la loi de Moïse. La cité de Dieu, dont parlait David était Jérusalem, mais l'Esprit saint, qui inspirait ces paroles à David, avait en vue une autre cité sainte, une autre Sion habitation de Dieu, plus élevée que la première, autant que le ciel est au-dessus de la terre. Les pères et les interprètes de la sainte Ecriture nous disent que la véritable cité de Dieu sur la terre, c'est l'Eglise, et que même avant l'Eglise, c'est Marie Mère de Dieu. C'est donc de Marie qu'il est écrit : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* : « Ses fonde-» ments reposent sur les montagnes saintes. »

Les montagnes saintes, qui servent de base à la cité bien-aimée de Dieu sont les patriarches et les prophètes qui furent ses ancêtres. Quelle magnifique généalogie que celle de la très sainte Vierge ! quelles sublimes montagnes que celles sur lesquelles fut bâtie cette admirable cité. Jamais, dit S. Thomas de Villeneuve, il n'exista sur la terre une femme qui pût compter parmi ses aïeux une aussi noble suite d'illustres personnages. Il est vrai qu'aux yeux de Dieu cette naissance illustre est peu de chose ; Marie procure à ses aïeux infiniment plus d'honneur et de gloire qu'elle n'en reçoit. Ce qui fait l'illustration de la race de David, c'est que Jésus-Christ a pu dire, et que Marie a dit avec lui : « Je suis la racine et la race de David : » *Ego sum radix et genus David* (Apoc. xxii, 16). Ce n'est pas une gloire pour moi d'avoir eu un tel père, mais c'en est une pour lui de m'avoir pour fils. O enfants des hommes, pourquoi faire un si grand cas d'une noble origine ? L'âme ne vient pas du père et de la mère, mais de Dieu seul ; les parents n'ont donné que le corps, ce qu'il y a de moindre dans l'homme. Nous descendons tous du même Adam formé d'un peu de terre. Mais l'Evangile nous fait connaître la généalogie de Jésus-Christ, et par là même celle de sa mère, pour nous montrer l'accomplissement des promesses faites aux patriarches et aux prophètes.

La bienheureuse Vierge descendait des rois de la tribu de Juda, de David, des prophètes, des patriarches. Elle tenait aussi par alliance à la tribu sacerdotale, comme on le voit par sa parenté avec Elisabeth, dont l'Evangéliste dit qu'elle descendait d'Aaron. *Uxor illius* (*Zachariæ*) *de filiabus Aaron* (Luc. i, 5). Les alliances avaient été fréquentes, dans le cours des siècles, entre la famille royale et la famille sacerdotale. Mais nous avons une autre noblesse à considérer en Marie.

Vous savez comment l'apôtre S. Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur, commence son Evangile : *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum* : « Dans le prin-

» cipe était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. » Le Prophète avait demandé : *Generationem ejus quis enarrabit?* « Qui racontera sa génération? » Il parlait de la génération divine du Messie. S. Jean raconte cette génération. Sans doute il a puisé des lumières incomparables dans le cœur de Jésus, pendant la dernière Cène, lorsqu'il reposait sur la poitrine du divin Maître; sans doute aussi, la bienheureuse Vierge Marie, devenue sa Mère par la parole de Jésus sur la croix, lui avait révélé des mystères inaccessibles pour tous les autres. Mais la génération divine de Marie, qui nous la racontera? Ce sera la bienheureuse Vierge elle-même. « Le Seigneur m'a possédée au » commencement de ses voies ; avant qu'il fît quelque chose, » dès le principe. Dès l'éternité j'ai été établie ; dès le temps » anciens avant que la terre fût faite. Les abîmes n'étaient pas » encore, et moi déjà j'avais été conçue ; les sources des eaux » n'avaient pas encore jailli ; les montagnes à la pesante masse » n'étaient pas encore affermies, et moi, avant les collines, j'é- » tais engendrée. Quand il préparait les cieux, j'étais présente... » J'étais avec lui disposant toutes choses, et je me réjouissais » chaque jour, me jouant en tout temps, devant lui : » *Dominus possedit me* etc. (Prov. VIII, 22 et seqq.).

Ainsi donc, Dieu a possédé Marie dès le principe ; il l'a établie dès l'éternité, voilà sa véritable génération, celle qui fait sa gloire.

Cependant remarquez, mes frères, que tous les êtres pourraient à la rigueur en dire autant. De toute éternité ils ont existé dans la pensée de Dieu ; de toute éternité Dieu a résolu de les tirer du néant. Pourquoi donc la sainte Eglise choisit-elle dans l'Ecriture cette page pour glorifier la très sainte Vierge. C'est que si tous les êtres sont dans la pensée de Dieu de toute éternité, si l'on ne peut établir de différence de temps dans leur prédestination à l'existence, il n'en existe pas moins un ordre de subordination, basé sur l'importance de chacun et sur sa raison d'être. Marie a été possédée de Dieu avant qu'il fît quelque autre chose, dès le principe : *Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret a principio*, parce que son existence était indissolublement attachée à l'existence du Seigneur lui-même comme homme. Il était le premier des prédestinés, et elle était la première après lui. Il était le centre autour duquel rayonnait toute la création, et elle touchait ce centre, au point de se confondre en quelque manière avec lui, puisqu'un jour elle devait le porter dans son sein, et lui fournir un corps de sa propre substance. Toutes les autres créatures se coordonnaient autour de ce centre, autour du Verbe incarné et de sa mère. Toutes se rapportaient à Jésus d'abord, et ensuite à Marie. Dieu se jouait dans la création des Anges, des Archanges,

des Chérubins et des Séraphins ; il se jouait dans la création du ciel matériel, des astres, du soleil, de la terre, des créatures qu'elle renferme. Il préludait par la création de tous ces êtres à son chef-d'œuvre par excellence, à la création de Marie, qui serait elle-même le prélude de la création de l'humanité du Sauveur. Tout se rapportait à Jésus et à Marie, tout les figurait, tout préparait leur venue sur la terre pour le salut des hommes et la glorification de Dieu. Comme dit S. Bernard : Marie, après Jésus, était la grande affaire de tous les siècles : *Negotium omnium sæculorum.* Regardez la beauté et la perfection de ce vaste univers, dit le bienheureux Albert le Grand ; regardez l'homme lui-même, sur le front duquel brille un rayon de la divinité, tout cela n'a été qu'un jeu pour le divin architecte; mais Marie fut son œuvre par excellence, son ouvrage le plus parfait [1]. C'est pour arriver à la création de Marie, que tout le reste a été fait. Le ciel est son palais, les saints et les anges, forment sa cour. Elle est la Reine, mère du roi des rois, et le Dieu tout-puissant a voulu que sa mère eût un entourage digne d'elle. Elle existe pour Jésus, et les autres créatures pour Jésus et pour elle. Voilà comment la bienheureuse Vierge l'emporte sur toute pure créature par sa prédestination. Mais elle n'est pas moins supérieure aux autres saints par les perfections que Dieu a mises en elle.

II. — *Marie supérieure à tous les autres saints par les perfections et les grâces dont Dieu l'a enrichie.*

La sainte Ecriture compare à des montagnes les hommes illustres par leurs vertus et l'éclat de leur sainteté. Et c'est sur le sommet de ces montagnes que reposent les fondements de la perfection de Marie. *Fundamenta ejus in montibus sanctis.* Où s'arrête la perfection des autres, là commence celle de la Mère de Dieu, S. Jean Damascène ne craint pas de dire qu'il y a une distance infinie entre la Mère de Dieu et ses serviteurs : *Matris Dei et servorum Dei infinitum est discrimen.* La différence

1. Videsne hujus mundi machinam tam decoram, atque venustam? Intuerisne speciositatem cœli, solis, lunæ, syderum, quæ choreas in gyrum videntur ducere; ignem lumine ornatum, vigore armatum, aereos campos ubi tot prætervolant volucres, ubi thesauri nivis, et grandinis reconduntur, pluviæ, tonitrua, et fulgura congenerantur; aquam quæ liquentia argenta assimilat, innumerabilium piscium matrem et nutricem, thesaurorum abyssum; tellurem herbis, floribus veluti acu pictam, frugibus locupletatam, porphyriis, marboribusque fœcundam, argento et auro, cæterisque metallis ejus venas quasi ditissimo sanguine repletas? Conspiscisne hominem, in cujus facie divinum quid emicat? Aspicisne quidquid pulchri quiquid boni, quidquid delectabilis in toto invisitur orbe? At hæc omnia Deus quasi ludens fecit. B. Albert Mag. super *Magnificat.*

entre les saints et Marie, n'est pas seulement grande ; elle est telle qu'on ne trouve pas d'autre terme pour l'exprimer que celui d'*infinie*, quoique ce mot ne puisse s'entendre que de Dieu. Au moins peut-on dire qu'il n'y a pas de comparaison possible à établir, qu'il n'y a aucune proportion entre la perfection des saints, et celle de Marie.

Qu'une ville soit construite sur le sommet d'une montagne ; il est évident que non seulement les tours, les édifices de la ville, mais les fondements eux-mêmes, s'élèveront au-dessus de cette montagne. Il en est ainsi de Marie. Les montagnes sont les patriarches ; les montagnes sont les prophètes, les apôtres, les martyrs. Ils s'élèvent bien haut sans doute. Toute la sainte Eglise les contemple avec admiration, et ne peut trop louer la sublimité de leurs vertus; mais regardez plus haut. Au-dessus des cimes les plus hautes, Dieu a posé les fondements de sa cité de prédilection. Dès le premier moment de son existence, Marie s'élève au-dessus d'eux. Les fondements posés, la cité grandira, merveilleuse d'étendue, de richesse et de beauté. Le Seigneur lui-même admirera son œuvre et s'écriera par la bouche de David : « Cité de Dieu, on a dit de toi de glorieuses choses: » *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei.*

Voulez-vous une autre image de la supériorité de Marie sur tous les autres saints ? Ecoutez ce que dit le prophète Ezéchias parlant au nom du Seigneur : *Je prendrai de la moelle du cèdre élevé et je la placerai ; au sommet de ses rameaux je cueillerai une branche tendre et je la planterai sur une montagne haute et élevée* [1]. Que signifient ces paroles mystérieuses ? Demandez-le à S. Thomas d'Aquin ; il vous dira que la moelle de ce cèdre représente l'éternelle sagesse, que les rameaux élevés sont les saints Pères, et que le tendre rameau qui s'élève au-dessus de tous les autres, est la bienheureuse Vierge Marie [2]. Si donc nous en croyons le docteur Angélique, la moelle du cèdre mystérieux est le Verbe incarné. Il est comme la moelle de ce monde parce qu'il en est la vie, comme la moelle est la vie de l'arbre. *In ipso vita erat* : « En lui était la vie. » Les rameaux qui s'élèvent bien haut, sont les saints patriarches, Abraham, Isaac, Jacob, David, Joachim, Anne. Mais au-dessus d'eux tous, la bienheureuse Vierge Marie domine ; elle les dépasse de toute la hauteur de son incomparable sainteté.

Ecoutez ce que dit encore le prophète : *Je planterai cette branche sur une montagne haute et élevée ; elle poussera un rejeton et*

1. Et sumam ego de medulla cedri sublimis, et ponam : de vertice ramorum ejus tenerum distringam, et plantabo illum supra montem excelsum et eminentem. EZECH. XVII, 22.

2. Medulla cedri sublimis est æterna sapientia ; alti rami ejus sunt Patres sancti, vertex ramorum ejus est B. Virgo. S. THOM. opusc. LVIII, cap. 25.

produira du fruit, et deviendra un grand cèdre ; et sous ce cèdre habiteront tous les oiseaux, et tout ce qui vole fera son nid à l'ombre de ses feuilles (Ezech. xvii, 23). Nous l'avons vue cette branche tendre, transplantée sur la montagne de la sainte Eglise ; nous l'avons vue se développer merveilleusement, devenir un grand arbre dont l'ombre bienfaisante se répand jusqu'aux extrémités de la terre. Toutes les âmes dont les pensées et les affections s'élèvent vers le ciel, les Martyrs, les Confesseurs, les Vierges, vivent à l'abri de tout danger sous son feuillage. Toutes les âmes pieuses y font leur nid, elles y trouvent le repos et la paix. Que peut-on craindre lorsqu'on est protégé par Marie, lorsqu'on vit avec elle, et qu'on ne se sépare jamais d'elle ? Elle est la pureté des Vierges, la vertu des Confesseurs, la force des Martyrs, la science des Apôtres, la grâce de tous les justes.

Un jour, quelqu'un qui s'approchait de Jésus, l'appela *bon maître*. Jésus lui répondit : « Pourquoi dites-vous que je suis » bon? Personne n'est bon que Dieu : » *Quid me dicis bonum? Nemo bonus nisi solus Deus* (Luc. xviii, 19). On peut dire des hommes et des autres êtres créés qu'il sont bons, mais non pas d'une manière absolue. Dieu seul est bon, sans réserve et sans limite : il est la bonté, comme il est l'être : rien n'existe que par lui ; rien n'est bon que par lui, et selon la proportion d'être et de bonté qu'il communique. On ne peut donc pas dire que la très sainte Vierge elle-même égale Dieu en bonté, car elle n'a comme nous que ce que Dieu lui donne ; mais Dieu s'est montré généreux pour elle au delà de toute mesure. Sa bonté surpasse tellement toute autre bonté créée, après celle de l'humanité du Sauveur, que les saints les plus parfaits ne sont ni bons, ni parfaits, lorsqu'on les compare à cette auguste Vierge. C'est ainsi que les étoiles les plus brillantes disparaissent en présence du soleil. De même, dit S. Jérôme, que personne n'est bon si on le compare à Dieu, personne comparé à Marie ne sera regardé comme parfait [1].

Salomon dit en parlant de la Sagesse : « Je ne lui ai pas com- » paré de pierre précieuse, parce que tout en comparaison d'elle » est un peu de sable, et que l'argent sera comme de la boue » devant elle : » *Nec comparavi illi lapidem pretiosum, quoniam omne aurum in comparatione ejus arena est exigua.* (Sap. vii, 9). Ainsi ne faut-il pas établir de proportion entre les saints et la mère de Dieu. On peut dire que les saints brillent dans le ciel comme des pierres précieuses, qu'ils sont l'or et l'argent remplissant les trésors du Seigneur : mais auprès de Marie, tout ne paraît qu'un peu de sable et de poussière. Les saints

1. Sicut in comparatione Dei nemo bonus, ita in comparatione Matris Dei nullus invenitur perfectus. S. Hieron. *ad Paulam et Eustochium.*

sont de l'or par leur charité, de l'argent par leur pureté, des perles de grand prix par leurs mérites, des topazes par l'éclat de leurs vertus ; ils ont gravi tous les degrés de perfection accessibles aux créatures ; ils égalent les anges ; ils sont transformés en Séraphins ; ils ont la science des Chérubins, la puissance des Vertus, pour opérer des merveilles ; on croirait voir en eux des dieux et non des hommes : cependant mettez-les en présence de Marie : que sont-ils ? Un peu de boue, un peu de poussière, presque rien. Parcourez toute la Sainte Ecriture, le Nouveau comme l'Ancien Testament, lisez toutes les vies des Saints, étudiez les grandeurs et les perfections des Anges ; nulle part, ni au ciel, ni sur la terre, vous ne trouverez rien, qui paraisse quelque chose en présence de la très sainte Vierge. Mais ce qui ajoute encore à sa grandeur, c'est que seule entre tous les enfants d'Adam, elle fut toujours pure et immaculée.

III. — *Marie supérieure à tous les Saints par sa pureté toujours immaculée.*

Les Saints qui partagent dans le ciel la royauté de Notre-Seigneur, sont purs de toute tache, car il est écrit que rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux. Mais ils ne l'ont pas toujours été. Pour eux cette pureté parfaite est le couronnement, le sommet de la perfection ; ils n'y ont atteint, ou du moins, ils n'y ont été fixés définitivement qu'à leur entrée dans la maison du Père céleste. L'apôtre S. Jacques ne craint pas de dire : « Nous faisons tous beaucoup de fautes : » *In multis offendimus omnes* (Jacob. III, 2). Remarquez bien les paroles de l'apôtre. Il ne dit pas que nous commettons quelques rares fautes de loin en loin, mais que nous en faisons beaucoup : *In multis offendimus omnes.* Il ne dit pas que tel est le sort de quelques hommes ou même du plus grand nombre des fidèles ; il dit : *Omnes*, « tous; » nous péchons tous, et tous sans exception, nous le faisons souvent. Voilà ce que disait ce saint apôtre, disciple du Fils de Dieu, instruit pendant trois ans à sa divine école, formé par ses exemples, adopté par sa grâce, sanctifié par son sang et ses sacrements. Il ne faisait pas d'exception pour lui-même, il n'en faisait pas pour Pierre, ni pour Jean, ni pour Paul, ou les autres apôtres confirmés en grâce par l'Esprit saint, mais il disait d'une manière absolue : « Nous » faisons tous beaucoup de fautes : » *In multis offendimus omnes.*

Est-il seul à parler ainsi ? Non ; écoutez S. Jean, le disciple bien-aimé, celui qui fut jugé digne de remplacer Jésus auprès de sa sainte Mère : « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, » nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en

» nous : » *Si dixerimus quia peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est.* (I Joan. I, 8). Qui donc prononce de telles paroles? N'est-ce pas Jean l'Evangéliste, Jean l'apôtre, le prophète, le martyr, Jean le disciple vierge, qui reposa sur la poitrine de Jésus pendant la dernière Cène? Et Jean dit, que lui-même se sent coupable, qu'il mentirait, qu'il se séduirait, s'il prétendait ne l'être pas? Et quand donc a-t-il prononcé ces paroles? Dans les premiers temps peut-être de sa vocation à l'Apostolat? Au moment de sa fuite dans le jardin de Gethsémani, ou lorsqu'il ne pouvait pas croire à la résurrection de son Maître? Non, ce fut vers la fin de sa carrière; après avoir reçu la plénitude du Saint-Esprit, au jour de la Pentecôte; après avoir accompli d'innombrables miracles, fondé des Eglises par toute l'Asie, instruit les fidèles, souffert pour Jésus-Christ, enduré le martyre, scruté jusque dans le ciel les secrets de Dieu qu'il révèle dans l'Apocalypse. Interrogez S. Jean-Baptiste, proclamé par Jésus-Christ lui-même le plus grand des enfants des hommes; interrogez S. Paul; ils vous répondront comme Jean, et vous diront qu'ils sont pécheurs, et que tous les hommes le sont avec eux.

Marie fait exception à cette loi générale. Dieu peut lui dire, et il ne le peut dire qu'à elle : « Vous êtes toute belle, mon » amie, et il n'y a pas de tache en vous : » *Tota pulchra, se amica mea, et macula non est in te.* S. Thomas dit après S. Augustin : « La Vierge Marie exceptée, tous les saints et toutes » les saintes interrogés pendant leur vie sur la terre, s'ils étaient » sans péché, se seraient écriés d'une seule voix : Si nous disons » que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-» mêmes et la vérité n'est pas en nous [1]. » De quelle vénération, de quel culte ne devons-nous donc pas entourer cette auguste Vierge, dont l'innocence originelle et la pureté immaculée pendant toute une longue vie, brillent d'un tel éclat? Combien ne devons-nous pas l'aimer, cette mère si pure, si sainte, si parfaite, si généreuse, si aimante, et si pleine de miséricorde pour nous qui sommes ses enfants?

Oui, c'est bien de Marie qu'il est écrit : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* : « Ses fondements reposent sur les montagnes » saintes : » Mais, dit S. Augustin, pourquoi donc le Prophète qui n'a rien dit encore, commence-t-il son hymne de louanges par ces mots : *Fundamenta ejus* : « Ses fondements? » De qui veut-il parler puisqu'il n'a nommé personne? Ah! sans doute, David

1. Excepta sancta Virgine Maria, si omnes sancti et sanctæ, dum hic viverent, interrogati fuissent utrum sine peccato essent; omnes una voce clamassent : Si dixerimus quia peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est. S. August. *de Natura et gratia*, et S. Thom. opusc. VIII.

n'avait pas prononcé le nom de la cité mystique du Seigneur; il n'avait pas nommé Marie, mais son esprit et son cœur étaient tout remplis d'elle. Il contemplait ses grandeurs inexprimables, et ravi par un spectacle si beau, il s'écriait hors de lui : « Ses » fondements reposent sur les montagnes saintes : » *Fundamenta ejus in montibus sanctis.* Ainsi parle l'admiration, ainsi s'exprime l'admiration profonde. Rappelez-vous Madeleine auprès du tombeau de son divin Maître. Celui qu'elle prenait pour un jardinier s'approche et lui dit : « Femme, pourquoi pleurez-» vous? qui cherchez-vous. » Et Madeleine répond : « Seigneur, » si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, » et je l'emporterai : » *Mulier quid ploras? quem quæris? Domine, si tu sustulisti eum, dicito mihi ubi posuisti eum, et ego eum tollam* (JOAN. XX, 15).

Dans le Cantique des Cantiques, la divine épouse dit aux sentinelles qui gardent la cité : « Celui que chérit mon âme, est-ce » que vous ne l'avez pas vu? » *Num quem diligit anima mea vidistis?* O amour violent et impétueux, s'écrie S. Bernard, tu confonds toutes choses; tu crois que les autres n'ont pas d'autres pensées. Tu ne dis ni ton nom ni celui de l'objet que tu cherches. Il te semble qu'il n'y a que lui seul au monde [1].

Pourquoi nos cœurs ne brûleraient-ils pas d'un semblable amour envers la très sainte Vierge? Pourquoi toutes nos pensées, toutes nos affections, ne seraient-elles pas à Marie? Que son nom béni revienne sans cesse sur nos lèvres, qu'il ne s'éloigne pas de notre cœur, qu'il accompagne toutes nos œuvres. Notre amour pour elle ne doit pas être oisif, mais se manifester par des actes. S'il n'agissait pas, ce ne serait plus un véritable amour. Le saint homme Job disait : « J'ai fait un » pacte avec mes yeux, pour ne pas même penser à une Vierge; » car autrement quelle part d'en haut aurait Dieu pour moi, et » quel héritage des cieux me réserverait le Tout-Puissant? » *Pepigi fœdus cum oculis meis ut ne cogitarem quidem de Virgine. Quam enim partem haberet in me Deus desuper, et hæreditatem omnipotens de excelso.* (JOB. XXXI, 1)? Faisons un pacte aussi, mais non pas comme celui de Job. Il avait raison de ne vouloir

1. O amor præceps, vehemens, flagrans impetuose, qui præter te aliud cogitare non sinis, fastidis cætera, contemnis omnia præter te, te contentus! Confundis ordines, dissimulas usum, modum ignoras, totum quod opportunitatis, quod rationis, quod pudoris, quod consilii, judiciive videtur, triumphas in temetipso, et redigis in captivitatem. Et omne quod cogitat ista, et quod loquitur, te sonat, te redolet et aliud nihil; ita tibi ipsius, et cor vendicasti, et linguam. Ait : *Num quem diligit anima mea vidistis?* Quasi vero hi sciant, quid cogitet ipsa. *Quem diligit anima mea* de ipso sciscitaris? Et non habet nomen? Quænam vero tu? Et ille quis? Et hæc ita dixerim propter singularitatem eloquii, et insignem verborum incuriam, qua præsens scriptura cæteris dissimilis satis apparet. S. BERNARD. LXXIX *in Cant.*

pas même penser à une femme qui eût été un danger pour son innocence. Mais nous, prosternons-nous aux pieds de la Reine des cieux et disons lui : J'ai fait un pacte avec mes yeux et avec mon cœur, pour penser toujours à vous, ô Vierge bienheureuse ! J'ai pris la ferme résolution de ne cesser jamais, ni jour, ni nuit, de méditer vos grandeurs et vos miséricordes, de ne détourner jamais de vous, ni ma pensée, ni mon amour. Je veux vous servir tous les jours de ma vie. Eh ! quelle espérance pourrais-je mettre en Dieu ! Comment ne serais-je pas un étranger pour lui, si je ne servais pas la Vierge qui est sa Mère ? Dieu habiterait-il en moi, et pourrais-je être un jour admis dans sa demeure céleste ? Le Seigneur exige que ses amis soient grandement honorés : *Nimis honorati sunt amici tui Deus* : que ne demandera-t-il pas pour sa Mère ? Disons donc avec le Docteur Séraphique : « Louez notre souveraine, ô mon âme : je la glorifierai » aussi longtemps que je vivrai. Ne cessez jamais de redire ses » louanges ; pensez à elle à tout moment. Et lorsque mon esprit » sortira de la prison de son corps, ô Notre-Dame, souvenez-» vous qu'il vous a été recommandé et servez-lui de guide dans » son grand voyage à travers un pays inconnu [1] ; » introduisez-moi dans la céleste patrie. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

MARIE ÉLEVÉE AU-DESSUS DES ANGES [2].

Fundamenta ejus in montibus sanctis.

PSAL. LXXXVI, 1.

Le Prophète royal voyait avec admiration la cité de Dieu s'élever sur le sommet des plus hautes montagnes : « Ses fonde-» ments, disait-il, reposent sur les montagnes saintes » : *Fundamenta ejus in montibus sanctis*. Nous savons que la véritable cité de Dieu, la Sion mystique où il habite avec délices, n'est autre que la bienheureuse Vierge Marie sa Mère. Les montagnes saintes sur lesquelles est bâtie cette glorieuse cité sont les hommes que leur sainteté extraordinaire fait paraître au milieu des autres enfants d'Adam, comme des montagnes qui s'élèvent au-dessus des plaines et des vallées. Leur sublime grandeur a servi de base à celle de Marie. Mais les montagnes dont parle le pro-

1. Lauda anima mea Dominam : glorificabo eam quandiu vixero. Nolite cessare a laudibus ejus ; et per singula momenta recogitate illam. Cum exierit spiritus meus, Domina, sit tibi commendatus ; et in terra ignota præsta illi ducatum. S. BONAVENT. in *Psalt. Virg.* psal. CXLV.

2. Voir PACIUCHELL. Excit. VI.

phète ne sont pas seulement les saints; ce sont aussi les anges. Les perfections incomparables de ces bienheureux esprits, la sublime hauteur à laquelle Dieu les a portés, voilà la base sur laquelle reposent les fondements de la grandeur et de la perfection qui sont le partage de Marie. Souvent, dans la sainte Ecriture, les anges sont désignés par ce nom de montagnes. C'est ainsi que David dit en parlant de l'Église de Dieu : « Des mon» tagnes l'environnent : » *Montes in circuitu ejus* (Psal. cxxiv, 2). Quelles sont les montagnes qui protègent l'Église et l'environnent de tous côtés ? S. Augustin vous répondra : « Ces mon» tagnes pleines de charmes, ces montagnes élevées sont les » prédicateurs de la vérité, anges, apôtres, ou prophètes. Ils » entourent Jérusalem; ils sont pour elle comme un rempart. » L'Ecriture ne se lasse pas de célébrer les mérites de ces mon» tagnes délicieuses [1]. »

L'épouse du Cantique des cantiques dit de son bien-aimé : « Le voici qui vient, sautant sur les montagnes, franchissant les » collines : » *Ecce venit iste saliens in montibus, transiliens colles* (Cant. II, 8). S. Bernard nous apprend que ces montagnes et ces collines, que franchit le Seigneur pour venir jusqu'à nous, ou plutôt jusqu'à Marie, sa bien-aimée, ce sont les anges. Jusque-là c'était par le moyen des anges qu'il communiquait avec les hommes. Il franchit toutes les distances ; il passe par dessus tous les intermédiaires; il vient lui-même et se fait l'un de nous.

Nous sommes donc en droit de dire que les montagnes représentent les anges; et quand le Psalmiste dit de Marie : « Ses » fondements reposent sur les montagnes saintes : » *Fundamenta ejus in montibus sanctis*, il proclame que la perfection de la bienheureuse Vierge Marie a son point de départ au plus haut sommet qu'atteigne celle des esprits célestes. Où les anges s'arrêtent, Marie ne fait que commencer. A quelle hauteur ne montera-t-elle pas?

Mieux nous connaîtrons les grandeurs et les perfections de Marie, mieux aussi nous pourrons l'aimer et la servir selon qu'elle en est digne. Arrêtons-nous donc un moment à considérer ce qui élève tant la bienheureuse Vierge au-dessus des anges. Nous verrons que c'est d'abord sa dignité de Mère de Dieu, et ensuite la grandeur et la multitude des dons qu'elle a reçus de Dieu en vue de cette dignité.

1. Montes amabiles, montes excelsi, prædicatores veritatis, sive angeli, sive apostoli, sive prophetæ. Ipsi sunt in circuitu Jerusalem. Ambiunt illam et quasi murum illi faciunt. De his montibus amabilibus, et delectabilibus, assidue scriptura loquitur. S. Augst. in *Psal.* cxxiv.

I. — *Marie élevée au-dessus des anges par sa dignité de Mère de Dieu.*

Puisque, à la suite des Pères, nous avons reconnu non seulement les saints mais les esprits célestes dans les montagnes, sur le sommet desquelles est fondée la Jérusalem mystique qui est Marie, nous pouvons bien appliquer à la Mère de Dieu, à la suite de S. Grégoire, un autre texte du prophète Isaïe. Ecoutez, mes frères, et soyez attentifs. La sainte Ecriture est pleine de mystères et c'est une précieuse consolation de les entendre. On comprend mieux alors la grandeur, la sagesse et la bonté du Tout-Puissant pour nous.

Voici donc ce que disait le prophète Isaïe : « Et il arrivera » dans les derniers jours que la montagne préparée pour la » demeure du Seigneur sera établie sur le sommet des monta- » gnes; et elle sera élevée au-dessus des collines, et tous les » peuples y afflueront : » *Erit in novissimis diebus præparatus mons domus Domini in vertice montium, et elevabitur super colles, et fluent ad eum omnes gentes* (Isa. II, 2).

Je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez reconnu cette montagne élevée au-dessus des montagnes et des collines; cette montagne qui est préparée pour servir de demeure au Seigneur; cette montagne vers laquelle tous les peuples de la terre afflueront jusqu'à la fin des temps. Vous savez que c'est Marie. C'est elle que Dieu s'est préparée comme sa demeure. C'est elle qui attire toutes les nations et qui continuera de les attirer jusqu'au dernier jour pour les conduire à Dieu.

Destinée à concevoir dans son sein Dieu lui-même devenu son Fils; destinée à lui offrir l'hospitalité, non seulement dans son âme, mais dans sa propre chair, pouvait-elle ne pas être cette montagne élevée au-dessus de toutes les montagnes et de toutes les collines, pouvait-elle ne pas surpasser de bien haut, non seulement les collines, mais les montagnes, non seulement les anges, mais les chérubins et les séraphins? *Erit in novissimis diebus paratus mons domus Domini in vertice montium.* Marie ne serait pas plus haute que les montagnes, si sa grandeur ne surpassait pas celle des anges. Mais sa divine fécondité, ce privilège d'être la demeure par excellence que s'est choisie le Seigneur en descendant parmi les hommes, voilà ce qui lui donne un rang auquel nulle autre créature ne saurait atteindre. Dieu l'a destinée à être la Mère du Verbe incarné, de son propre Fils : c'est assez pour élever Marie à une hauteur inaccessible. Du fait même de sa vocation à une telle dignité, elle surpasse incomparablement toute autre créature : la grâce, la sainteté qui lui revient à ce titre efface toute autre grâce, toute autre sain-

teté. Le sommet de la perfection angélique est à peine suffisant pour servir de base à sa perfection. *Fundamenta ejus in montibus sanctis.*

Mais que dites-vous, ô Prophète? Vous représentez la bienheureuse Mère de Dieu comme une montagne élevée sur le sommet des autres montagnes, et vous dites que toutes les nations y afflueront comme les eaux des fleuves et des torrents. Depuis quand les eaux gravissent-elles les flancs des montagnes pour en atteindre le sommet? Ah! mes frères, reconnaissez ici la bonté de Marie; reconnaissez la dévotion des vrais fidèles. La bienheureuse Vierge s'élève au-dessus de nos vallées, comme une montagne majestueuse dont la cime pénètre les cieux, mais sa miséricorde infinie, sa tendresse maternelle inexprimable, fait qu'elle s'abaisse jusqu'à nous; elle ne méprise pas les petits; elle a des consolations pour toutes les douleurs, des secours pour tous les besoins. Et les fidèles à leur tour, ne sont plus comme les eaux des fleuves qui suivent nécessairement la pente de leur lit ; ils ressemblent plutôt, par leur dévotion, à des flammes ardentes; ils montent vers Marie par leurs désirs et leurs vœux; il n'est pas de labeur qui les rebute, pas de fatigue qu'ils ne surmontent, pas de souffrance qu'ils n'endurent avec joie pour lui être agréables, pour s'élever vers elle.

L'apôtre S. Paul, s'adressant aux Hébreux, veut leur démontrer que Jésus-Christ est supérieur aux anges : il leur dit : « Le » Fils de Dieu a été fait d'autant plus supérieur aux anges, que » le nom qu'il a reçu en partage est bien différent du leur. Car » auquel des anges Dieu a-t-il jamais dit : Vous êtes mon Fils, » je vous ai engendré aujourd'hui. Et encore : Moi je serai son » Père et lui sera mon Fils? Et lorsqu'il introduit de nouveau » son premier né dans le monde, il dit : Et que tous les anges » de Dieu l'adorent : » *Tanto melior angelis effectus, quanto differentius præ illis nomen hæreditavit,* etc. (Hebr. 1, 4). L'apôtre démontre la dignité et l'excellence de Jésus-Christ sur les anges, en s'appuyant sur cette considération, que le nom d'*Ange* indique que ceux qui le portent sont des serviteurs chargés d'une fonction. Le Christ, au contraire, s'appelle le Fils de Dieu : c'est là son propre nom. Il n'est pas serviteur de Dieu, comme les anges, il est son Fils, et la distance qui sépare le Fils des serviteurs de Dieu est infinie. L'Ecriture donne bien quelquefois le nom de fils de Dieu aux anges, parce qu'ils sont de purs esprits comme lui, et qu'ils habitent son céleste royaume. Mais ils ne participent pas à sa nature; ils ne sont pas les fils de Dieu. Le Père éternel n'a qu'un Fils, son Verbe divin, éternel comme lui, puissant et sage comme lui, égal à lui en toutes choses. C'est lui qui est le Fils de Dieu, c'est lui que les anges, ses serviteurs, doivent adorer : *Et adorent eum omnes Angeli Dei.*

S. Bernardin de Sienne, marchant sur les traces de S. Paul, se sert du même argument pour démontrer combien Marie est supérieure aux anges. De même, dit-il, que le Fils de Dieu, assis au plus haut du ciel, à la droite de la Majesté suprême, est d'autant plus supérieur aux anges, qu'il a reçu en partage un nom bien différent, parce qu'il est véritablement Dieu par l'union de ses deux natures; ainsi la Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la glorieuse Vierge Marie, est d'autant plus supérieure aux anges, qu'elle a obtenu un nom plus honorable, celui de très divine Mère de Dieu [1]. Les anges adorent et tremblent, mais la bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, ne tremble pas; elle est transportée d'une joie inexprimable en adorant son Fils; elle le serre doucement entre ses bras; elle le baise avec délices : c'est son Dieu, mais c'est son Fils. Peut-on, dit S. Proclus, trouver quelque chose de comparable à la Mère de Dieu? Parcourez par la pensée tous les êtres créés, et voyez s'il en est un qui égale ou surpasse la bienheureuse Vierge. Voyez s'il est un miracle, un prodige, qui en approche. Les cieux racontent la gloire de Dieu; les anges le servent avec crainte; les chérubins ne peuvent soutenir tout l'éclat de sa gloire; les séraphins qui entourent son trône redoutent d'en approcher et répètent en tremblant l'éternel *Sanctus*. Et la Vierge, que fait-elle? Elle tient entre ses bras le Fils de Dieu, qui est son Fils, son Seigneur et son Dieu. Avec une allégresse infinie, que nulle crainte ne vient troubler, elle le nourrit d'un lait que le ciel lui donne; elle le couvre des baisers les plus tendres qu'une mère ait jamais donnés à son fils. Elle l'enveloppe de langes, veille sur son sommeil, sèche ses larmes et dispose de lui comme d'un bien qui est à elle. Qui donc parmi les anges pourrait agir ainsi?

Vous êtes donc, ô Marie, élevée au-dessus des anges. Ils sont les serviteurs de Dieu, serviteurs zélés, serviteurs fidèles, serviteurs dignes d'un tel maître, mais enfin simples serviteurs; et vous, vous êtes sa mère; la mère infiniment aimée et respectée, du roi du ciel et de la terre; la reine toute-puissante du royaume de votre Fils. Aussi quelle n'est pas votre puissance et quelle n'est pas votre bonté!

Il est écrit au livre de l'Ecclésiastique : « J'ai pénétré la profon-» deur de l'abîme, et j'ai marché sur les flots de la mer; j'ai » posé le pied sur toute terre et chez tous les peuples, et chez » toutes les nations, j'ai eu le premier rang : » *Profundum abyssi*

1. Sicut Filius Dei sedet a dextris majestatis in excelsis, tanto melior Angelis effectus, quanto differentius præ illis nomen hæreditavit, quod nomen est ut vere sit Deus per gratiam unionis; sic et Mater Domini nostri Jesu Christi, gloriosa Maria tanto melior est Angelis effecta, quanto præ omnibus creaturis hæreditavit, ut obtineret divinissimæ Matris nomen. S. Bernard. Senens. tom. I, serm. 6.

penetravi et in fluctibus maris ambulavi, et in omni terra steti, et in omni gente primatum habui (Eccli. xxiv, 8). C'est Marie qui parle, c'est la Mère de Dieu. Il n'est pas d'abîme si profond que son regard ne pénètre. Les obscurités de la sainte Ecriture brillent pour elle d'une vive lumière, et les ténèbres qui envahissent le cœur du pécheur se dissipent devant elle. Elle a marché sur les flots de la mer, et la tempête de l'adversité s'est apaisée à sa voix. Il n'est pas de contrée si reculée que les doux rayons de sa bonté n'aient visitée comme le soleil visite toute la terre, et toutes les nations l'ont reconnue pour leur souveraine. Parcourez le monde. Est-il quelque lieu où Dieu soit connu et où Marie ne soit pas honorée? Que de temples érigés en son honneur! que d'images saintes au pied desquelles de pieuses foules viennent implorer et obtenir ses faveurs! que de miracles opérés par sa miséricorde unie à sa puissance. « Elle a le premier rang » chez toutes les nations ; » le premier rang parmi les hommes, le premier rang parmi les anges : elle est la Mère de Dieu.

Ajoutons que Marie est au niveau, par la sublimité de ses perfections, d'une si haute dignité.

II. — *Marie élevée au-dessus des anges par la sublimité de ses perfections.*

Dans le livre de Job, Dieu adressant la parole à ce saint patriarche lui demande : « Où étais-tu lorsque les astres du matin » me louaient tous ensemble, et que tous les fils de Dieu étaient » transportés de joie : » *Ubi eras, cum me laudarent simul astra matutina, et jubilarent omnes filii Dei* (Job. xxix, 7)? Ces astres du matin, ces fils de Dieu, qui sont-ils, sinon les anges. Ecoutez maintenant ce que les anges à leur tour disent de Marie : *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol*? « Quelle est celle-ci qui s'avance semblable » à l'aurore se levant, belle comme la lune, pure comme le » soleil (Cant. vi, 9). » Les anges sont les étoiles : mais que devient le rayonnement des étoiles lorsque l'aurore se lève, lorsque la lune brille de tout son éclat, surtout lorsque le soleil paraît dans son incomparable splendeur? Telle la beauté des anges, telles leur excellence et leur gloire, lorsque Marie s'avance. Les saints conservent leur grandeur et leur admirable beauté, mais la beauté et la grandeur de Marie attirent seules les regards. C'est Marie, après Dieu, qui illumine le ciel, comme le soleil et la lune éclairent le monde visible. Un rayon de soleil suffit à éclipser les rayons lumineux de tous les autres astres : un rayon de la gloire de Marie l'emporte sur l'éclat glorieux dont brillent tous les saints et tous les anges au ciel[1]. « Quoi de plus

1. Nihil habuit Spiritus in visibilibus creaturis excellentius, cui excellen-

» saint que Marie, dit S. Jean Chrysostome? Ce ne sont pas les » Prophètes, ce ne sont les Apôtres, les Martyrs, les Patriar- » ches, les Anges, les Trônes, les Dominations, les Chérubins, » les Séraphins; rien, en un mot, parmi les créatures visibles et » invisibles n'est plus grand que Marie, ou ne la surpasse en » excellence. Elle est tout à la fois la servante et la Mère de » Dieu, elle est Mère et elle est Vierge. Voulez-vous comprendre » combien la Vierge est supérieure à toutes puissances célestes? » Celles-ci se tiennent devant Dieu avec crainte et tremblement, » en se voilant la face, Marie offre le genre humain à celui qu'elle » a enfanté [1]. » Voilà comment Marie l'emporte sur les anges.

Ajoutons une autre considération. S. Thomas prouve par des considérations qu'il serait trop long de rapporter ici, que la nature humaine était plus apte que la nature angélique à s'unir à la divinité, quoique la nature angélique l'emporte en excellence sur la nature humaine [2]. D'ailleurs une créature humaine peut être revêtue par Dieu de perfections et de dons particuliers, qui l'élèvent incomparablement au-dessus des anges les plus parfaits. C'est ce que le Seigneur a fait en faveur de Marie. Aussi voyez le changement qui s'opère dans les relations entre les anges et les hommes, dès que Marie a paru sur la terre. Jusque-là c'était pour les enfants d'Adam un honneur extraordinaire qu'un ange daignât descendre jusqu'à eux. Les patriarches et les prophètes se prosternaient devant les anges, comme ils l'eussent fait en présence de Dieu lui-même. Est-ce que l'un des plus beaux titres de gloire d'Abraham, n'est pas d'avoir été jugé digne de donner l'hospitalité à des anges, et de leur laver les pieds? Est-ce que

tiam Virginis compareret : multo enim altius aliquid habet claritas solis quam lunæ; quia etsi illa minores stellas obscurat, non tamen penitus occultat : hic vero lucidius incandescens, ita sibi siderum et lunæ rapit positionem, ut sint quasi non sint, et videri non possint. Similiter et virga Jesse veri prævia luminis, in illa inaccessibili luce præluceus, sic utrorumque spiritum hebetat dignitatem, ut in comparatione Virginis, nec possint nec debeant apparere. Considera quam stellaris, et serena obumbratio, quam luminosus fulgor circularem orbem tanti sideris superfundat, et aliorum luminum claritatem non mediocriter offuscet : sic et Virgo inter animas Sanctorum, et inter Angelos evecta, merita singulorum et omnium titulos antecedit. Quamlibet stellæ reluceant, luna tamen et magnitudine præeminet et splendore : sic utramque naturam Virgo singularis superat, et immensitate gratiæ, et fulgore virtutum. S. Petrus Damian. serm. *de Assumpt.*

1. Quidnam Virgine Maria sanctius? Non Prophetæ, non Apostoli, non Martyres, non Patriarchæ, non Angeli, non Throni, non Dominationes, non Seraphim, non Cherubim, non denique aliud quidquam inter creatas res visibiles, aut invisibiles majus aut excellentius inveniri potest. Eadem Ancilla Dei et Mater; eadem Virgo et Mater. Visne cognoscere, quanto Virgo hæc cœlestibus potentiis sit præstantior? Illæ cum timore ac tremore assistunt, faciem velantes suam : hæc humanum genus illi offert, quem genuit. S. Chrysost. apud *Metaphrast.* die 8 septemb.

2. S. Thom. III p. q. IV, art. 1.

l'Ecriture ne raconte pas avec complaisance que Jacob reçut la faveur de voir des anges monter au ciel et en descendre? Les Patriarches et les Prophètes rendaient aux anges les plus grands honneurs, mais voit-on quelque part que les Anges à leur tour aient donné aux hommes quelques marques de culte et de vénération ? Attendez que Marie ait apparu sur la terre, et voyez comme aussitôt les rôles sont changés. Les anges la visitent, mais l'honneur n'en est pas pour Marie : il est tout entier pour ces esprits bienheureux. C'est une faveur que Dieu leur accorde, un bonheur qu'ils se disputeraient si leur volonté n'était pas absolument soumise au bon plaisir divin. Lorsque des courtisans sont admis à présenter leurs hommages à leur reine, ils sont fiers et heureux de cette faveur : ainsi en est-il des Anges et de Marie. Voyez l'archange Gabriel, un des princes de la cour céleste. Envoyé de Dieu vers la Vierge sainte, il se prosterne devant elle, il la salue en lui adressant des paroles empreintes du plus profond respect. Elle est la reine; il est l'humble serviteur s'acquittant auprès d'elle d'un important message.

Le bienheureux Albert le Grand remarque que le messager céleste, assurément un des premiers, sinon le premier des archanges, n'est pas une seule fois honoré de ce titre d'archange dans le récit que fait l'Evangile de sa mission auprès de Marie : En sa présence il n'est qu'un ange : *Missus est angelus Gabriel; — et ingressus angelus ; — et respondet angelus ; — et discessit angelus* : « L'ange Gabriel fut envoyé ; — et l'ange étant entré ; » — et l'ange répondit ; — et l'ange prit congé d'elle. » Pourquoi ne pas donner à Gabriel le titre qui lui appartient? est-ce que la dignité de l'ambassadeur ne rehausse pas la grandeur du prince qui l'envoie? Oui sans doute; mais Gabriel était envoyé à Marie. L'excellence de sa nature, la sublimité de sa perfection disparaissaient en la présence de cette auguste Vierge. Tout prince de la cour céleste qu'il fût, il semblait bien petit à côté de la très sainte Vierge Mère de Dieu. Ce n'était plus un archange, c'était à peine un ange.

S. Bernard nous invitant à respecter la présence des anges disait : « Marchez avec prudence, parce que vous êtes accompa- » gnés des anges qui ont reçu mission de vous garder dans » toutes vos voies. En quelque lieu public ou écarté que vous » soyez, respectez votre ange. Craignez de faire en sa présence » ce que vous ne feriez pas en présence d'un homme. Doutez- » vous donc qu'il soit là, parce que vous ne le voyez pas? Si » vous consultez la foi, elle vous enseigne la présence réelle des » anges [1] » S'il en est ainsi des anges ; si nous devons nous tenir

1. Caute ambula ut videlicet, cui adsunt Angeli, sicut eis mandatum est, in omnibus viis tuis. In quovis diversorio, in quovis angulo, Angelo tuo reverentiam habe. Tu ne audeas illo præsente, quod vidente me non auderes.

en leur présence avec tant de modestie et de respect, qu'en sera-t-il de la bienheureuse Vierge Marie leur reine : quel respect, quelle vénération profonde, ne devront pas nous pénétrer à la pensée qu'elle est là, que ses regards sont attachés sur nous. Prenez donc garde, chrétiens, de ne pas oublier les égards que vous devez à Marie. Voyez quelle est votre conduite dans les églises qui lui sont consacrées, dans les lieux où est exposée son image. Soyez saisis d'une crainte respectueuse partout où quelque chose vous rappelle particulièrement sa présence. Dieu punit avec plus de rigueur les manquements commis contre l'honneur dû à sa Mère que ceux qui ont son propre culte pour objet; mais en même temps rien ne lui plaît comme ce que nous faisons pour être agréable à cette auguste Vierge. Redoublons donc de zèle pour son culte. Que la sublimité de ses mérites et de sa dignité, qui l'élèvent sans comparaison au-dessus des saints et des anges, nous soit un motif pressant de la servir, et surtout de l'aimer. Aimez Marie, mes frères, servez Marie fidèlement et vous obtiendrez par elle les bénédictions du Seigneur pendant cette vie; vous obtiendrez surtout le bonheur et la gloire éternels. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME SERMON

SURÉMINENCE INCOMPARABLE DES VERTUS DE LA MÈRE DE DIEU [1].

Fundamenta ejus in montibus sanctis.

PSAL. LXXXVI, 1.

Ceux qui ont étudié la littérature ancienne savent que le philosophe Sénèque a écrit de magnifiques traités sur divers sujets de morale. Plût à Dieu que sa conduite ait été en rapport avec la sagesse de ses écrits. Mais les hommes qui ne connaissent pas Dieu ou veulent se passer de sa loi, pourront bien quelquefois dire de belles paroles, prononcer de beaux discours; par exemple, ne leur demandez pas de pratiquer sérieusement la vertu, cela est au-dessus de leurs forces et ils n'en éprouvent nulle envie. Plutarque disait donc que Virgile, le grand poète latin, avait eu tort d'écrire ce vers :

Gratior est pulchro veniens e corpore virtus.

« Plus gracieuse est la vertu que la beauté corporelle accompagne. » En effet, la vertu tire d'elle-même toute sa beauté; elle

An præsentem esse dubitas, quem non vides? Si fidem consulas, ea tibi angelicam probat præsentiam non deesse. S. BERN. in *Psal.* XC.

1. Voir PACIUCHELL. Excit. VII in *Psal.* LXXXVI.

n'a pas besoin d'ornement extérieur. C'est elle, au contraire, qui rehausse et qui ennoblit le corps qu'elle habite. Un grand homme peut sortir d'une humble chaumière; une grande âme peut avoir pour habitation un corps difforme et débile. Il n'est rien, dit Cicéron, de plus aimable que la vertu; rien qui attire plus les hommes et se fasse chérir d'eux comme elle. C'est à ce point que nous éprouvons une véritable affection pour des gens même que nous n'avons jamais vus, lorsque leur vertu et leur probité nous sont connues [1]. Et puisque nous parlons des anciens, pourquoi ne vous citerai-je pas l'exemple d'Alexandre le Grand, qui pénétra jusque dans les Indes, pour voir Onésicrate, Calanus et Dandalim, solitaires renommés pour leur éloignement du monde et l'austérité de leur vie? On sait que ce même illustre conquérant aimait à rendre visite à Diogène dans son tonneau. Qu'allait-il voir? Il n'y avait rien là de cet appareil extérieur qui charme les regards du peuple et des grands. C'était la vertu qu'il cherchait, et encore ne la trouvait-il pas : il n'en voyait que l'apparence sous laquelle se cachaient un immense orgueil et d'autres vices encore. Mais cette apparence de vertu suffisait pour attirer Alexandre.

Plus heureux que l'illustre conquérant devant qui la terre faisait silence, selon la parole de l'Ecriture, nous connaissons la vertu véritable. Les héros chrétiens, les martyrs, les confesseurs, les vierges en sont pour nous d'admirables exemples; et à chaque pas, nous trouvons des chrétiens dont l'humble mérite éclipse de bien loin tout ce que l'antiquité nous a transmis à l'honneur de ses sages. Mais ce n'est pas à contempler ces vertus, belles, sans doute, mais devenues communes et à la portée de tous, dans l'Eglise de Dieu, que je vous convie. Un plus beau spectacle nous est offert : le magnifique spectacle des vertus incomparables de la Mère de Dieu. Voilà qui est vraiment digne de l'admiration des hommes et des anges. Que dis-je? de l'admiration du Seigneur lui-même, qui s'écrie à la vue de Marie : *Quam pulchra es amica mea, quam pulchra es* : « Que » vous êtes belle, ma bien-aimée, que vous êtes belle! » (Cant. iv, 1).

Pour se rendre compte des beautés d'un tableau magnifique, chef-d'œuvre de quelque peintre renommé, il ne suffit pas d'un coup d'œil général sur l'ensemble, il faut analyser les détails. Nous ferons ainsi pour les vertus de la bienheureuse Vierge et dans cette instruction nous considérerons : 1° Quels sont les caractères généraux des vertus de Marie. 2° Combien sont

1. Profecto enim nihil virtute amabilius, nihil est quod magis alliciat homines ad diligendum : quippe enim propter virtutem et probitatem eos etiam, quos nunquam vidimus quodammodo diligamus. Cicer. *de Amicitia.*

nombreuses les vertus de cette auguste Vierge et à quel degré suprême elle les possède toutes.

O Marie, obtenez-nous de l'Esprit saint qui vous a ornée de tant de beautés, enrichie de tant de trésors, la grâce de bien connaître vos admirables vertus, non pour les égaler, mais pour les imiter au moins de bien loin.

I. — *Caractères généraux des vertus de Marie.*

Puisque la vertu possède le pouvoir de se faire aimer, n'importe où on la trouve, comment n'aimerions-nous pas la bienheureuse Vierge Marie, ce modèle achevé de toutes les perfections? Cajétan, illustre théologien, expliquant les paroles du psaume de David que nous avons prises pour texte : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* : « Ses fondements sont posés » sur les montagnes saintes, » dit qu'il faut traduire : « Les » montagnes de la sainteté; » et les montagnes de la sainteté que sont-elles, sinon les degrés les plus sublimes en toutes sortes de vertus. Un autre auteur non moins illustre, le cardinal Hugues, recherche quelles sont les qualités essentielles des fondements de tout édifice solidement bâti, et il en trouve dix [1], qu'il applique à la très sainte Vierge et à ses vertus.

Les fondements d'un édifice le soutiennent; ils sont faits de pierres non taillées; ils sont à l'abri des vents, de la lumière, de la ruine; ils ont l'eau pour ennemie; ils ne s'affaissent pas sous le poids énorme qu'ils soutiennent et y paraissent indifférents; ils sont forts, cachés, inébranlables. Suivons la voie que nous trace le savant cardinal, et nous trouverons que ces caractères généraux conviennent admirablement aux vertus de la très sainte Vierge.

1° La bienheureuse Mère de Dieu soutient tout l'édifice de la sainte Eglise. Notre-Seigneur a dit au chef de ses apôtres : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise : » ***Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam*** (Matth. xvi, 18); les autres apôtres sont aussi avec Pierre, mais après lui, les fondements de l'Eglise. Mais avant les apôtres, avant Pierre lui-même, il y a Jésus-Christ, la pierre par excellence, le fondement sur lequel tout repose, et avec Jésus, il y a Marie, qu'il ne faut pas séparer de son Fils. Le prophète Isaïe disait à Dieu: « Envoyez, Seigneur, l'Agneau dominateur » de la terre, de la pierre du désert, à la montagne de la fille » de Sion » : *Emitte Agnum, Domine, dominatorem terræ de petra deserti ad montem filiæ Sion* (Isa. xvi, 1). Quelle est donc

1. **Sustentat, saxis, sine vento,** luce, ruina,
Odit aquas, pondus non sentit, forte, latens, stans.

cette pierre d'où viendra à la montagne de la fille de Sion, c'est-à-dire à l'Eglise, l'Agneau dominateur attendu et demandé par le prophète? N'est-ce pas Marie, Mère de Jésus? Elle est la pierre qui soutient les fidèles, elle est le fondement de l'Eglise, non pas comme Jésus-Christ, qui a fondé l'Eglise par l'effusion de son sang et par la révélation de sa doctrine; non pas comme Pierre, qui a reçu de Jésus-Christ la mission d'enseigner et de gouverner : elle est le fondement de l'Eglise, parce qu'elle la soutient par ses prières, par ses mérites, par ses vertus. Les vertus de la bienheureuse Vierge ont donc ce premier caractère, que l'Eglise s'appuie sur elles, comme un édifice sur ses fondements.

2° Les fondements se composent, pour l'ordinaire, de pierres non polies. Autrefois, Dieu donna cet ordre à Moïse : « Tu bâ- » tiras un autel au Seigneur ton Dieu, avec des pierres que le » fer n'aura pas touchées, des pierres informes et non polies » : *Ædificabis altare Domino Deo tuo de lapidibus, quos ferrum non tetigit, et de saxis informibus et impolitis* (Deut. xxvi, 5). S. Thomas nous apprend que Dieu voulait ainsi détourner les Hébreux de l'idolâtrie. Les autres peuples élevaient des autels extrêmement ornés, qu'ils finissaient par regarder comme de véritables divinités. Mais que signifient ces pierres non taillées, sinon les vertus de Marie, vertus simples, sans apprêt, sans hypocrisie ni déguisement aucun? Cette simplicité de Marie donnait à ses vertus un charme infini aux yeux de Dieu, qui sonde les plus secrets replis du cœur humain.

3° Les fondements sont à l'abri du souffle de la tempête. Les vertus de Marie n'avaient pas à craindre le vent de la vaine gloire. En effet, « elle était attentive à ses occupations, retenue » dans ses paroles; elle cherchait en son cœur à plaire à Dieu » et non aux hommes; elle fuyait la jactance, elle se conduisait » selon la raison; elle aimait la vertu [1]. » C'est le portrait que S. Ambroise fait d'une vierge : à qui peut-il convenir aussi bien qu'à Marie?

4° La lumière ne pénètre pas jusqu'aux fondements. Peut-on en dire autant de Marie que l'Apocalypse nous montre revêtue du soleil? de Marie dont le nom signifie lumière? de Marie belle comme la lune, pure comme le soleil? de Marie que Jésus laissa sur la terre après son Ascension, pour éclairer les apôtres et les Evangélistes? Non, sans doute. Cependant, souvenez-vous de ce que dit elle-même la bienheureuse Vierge dans le Cantique des Cantiques : « Ne considérez pas que je suis hâlée, parce que » le soleil m'a décolorée : » *Nolite considerare quod fusca sim,*

1. Intenta operi, verecunda sermone, arbitrum mentis solita non hominem, sed Deum quærere, fugere jactantiam, rationem sequi, amare virtutem. S. Ambros. l. II *de Virg.*

quia decoloravit me sol (Cant. I, 5). C'est que la pureté de Marie, sa sainteté incomparable, brillent en vain plus que le soleil, dans son plus grand éclat; si on les compare à la pureté et à la sainteté de Dieu, elles paraissent peu de chose, comme la lune est à peine visible lorsqu'elle se trouve sur l'horizon en même temps que l'astre du jour. Et puis, voyez Marie au moment de la passion de son divin Fils, au pied de la croix sur laquelle il expire. Ce n'est plus seulement la lumière infinie des perfections de Dieu qui éclipsent les siennes, c'est la douleur à laquelle elle est en proie; c'est la honte, ce sont les ignominies de son divin Fils qui rejaillissent sur elle. Ah! c'est au moment de la passion surtout, que comme le soleil matériel, elle perd tous ses rayons, et se couvre d'une ombre épaisse. Il faut qu'elle ressemble à son Fils : il est considéré comme le dernier des hommes : comment voulez-vous que sa Mère resplendisse de tout l'éclat de sa sublime beauté, de sa grandeur presque divine?

5° Les fondements d'un édifice ne craignent pas la ruine. Ainsi en est-il des vertus de Marie, et surtout de son humilité que l'on peut appeler le fondement de toutes les autres. Comment l'humilité tomberait-elle? elle est déjà par terre. Marie se croyait si petite, si peu de chose aux yeux de Dieu et des hommes, qu'elle se trouvait à l'abri de toute chute, comme les fondements qui s'enfoncent dans la terre et qui par conséquent n'ont aucune chute à craindre.

6° Les fondements redoutent les eaux, qui les dissolvent et les désorganisent peu à peu. Les eaux sont les plaisirs de la vie, les eaux sont les richesses. Ecoutez S. Ambroise : « Que dirai-» je de sa réserve pour la nourriture et de son zèle pour le tra-» vail? D'un côté elle dépasse les forces de la nature; de l'autre » elle n'accorde pas même à la nature ce qu'elle semble exiger. » Elle ne dérobe pas un moment à l'accomplissement de ses » devoirs, et en même temps, elle multiplie les jours de jeûne; » et si quelquefois elle consent à prendre de la nourriture, le » premier mets venu lui suffit, et elle le prend non pour y trou-» ver quelque plaisir, mais pour ne pas mourir [1]. » Parlerai-je de son éloignement pour les richesses, de son amour pour la pauvreté? Les mages sont venus adorer le divin Enfant; ils ont offert de l'or, des présents d'un grand prix : croyez-vous que la Mère de Dieu les ait gardés pour son usage? qu'elle les ait déposés en quelque cachette? qu'elle les ait employés à l'achat d'un champ, d'une maison? Une telle pensée ne vous viendrait

1. Quid exequar ciborum parcimoniam, officiorum redundantiam; alterum naturam superfuisse, alterum pene ipsi naturæ defuisse? Illic nulla intermissa tempora, hic congeminatos jejunio dies. Et si quando reficiendi successisset voluntas, cibus plerumque obvius, qui mortem arceret, non delicias ministraret. S. Ambros. lib. II *de Virgin.*

même pas : vous connaissez trop bien Marie et son amour pour la sainte pauvreté. Tout sera pour les pauvres; elle se hâtera de le distribuer, et quelques jours après, il lui restera à peine de quoi se procurer les deux petites tourterelles que les indigents devaient offrir en sacrifice au jour de la Purification.

7° Les fondements d'un édifice sont insensibles au poids qu'ils supportent ; de même, dit encore le cardinal Hugues, Marie compte pour rien les fatigues, les souffrances qu'elle endure pour nous. Qui dira ses travaux, ses jeûnes, ses mortifications corporelles, ses veilles, ses prières assidues, la faim, la soif, l'épuisement endurés par elle dans la fuite en Egypte ? Quelles n'ont pas été ses douleurs, ses angoisses pendant que les Juifs persécutaient son Fils, pendant sa douloureuse passion? Elle souffrait ainsi non pas seulement pour elle-même, mais pour nous; elle voulait éloigner de nous la colère divine, nous obtenir le pardon de nos fautes, nous réconcilier avec Dieu, nous procurer la grâce et toutes sortes de bienfaits. Rien ne lui coûtait, rien ne lui semblait trop pénible pour arriver à un tel but. Ah! c'est que Marie nous aime, et selon la parole de S. Augustin : « Celui qui aime ne sent pas la fatigue, tandis que tout » travail semble pénible à ceux qui n'aiment pas véritablement. » L'amour qui rougirait de prononcer le nom de difficulté mérite seul le nom d'amour. » *Qui amat, non laborat. Omnis labor non amantibus gravis est; solus amor est qui nomen difficultatis erubescit* (S. August. serm. xlviii *de Tempore*).

8° Un fondement doit être fort. Marie fut forte. C'est d'elle qu'il est écrit : « Qui trouvera la femme forte? » : *Mulierem fortem quis inveniet.* S'il est vrai, dit S. Bernard, que de cette femme dépendent notre salut à tous, la réparation de l'innocence primitive, et la victoire sur l'ennemi, nécessairement elle est forte. Autrement serait-elle en état d'accomplir de si grandes choses?

9° Elle est cachée aussi, renfermée dans son humble cellule, lorsque le messager céleste vient la trouver de la part de Dieu; fuyant le monde et ne sortant de sa maison que lorsqu'il était nécessaire.

10° Enfin elle est stable ou plutôt inébranlable, comme doit l'être un fondement destiné à porter un superbe édifice. Voulez-vous connaître par un seul trait, combien était inébranlable la vertu de Marie? Transportez-vous par la pensée sur le Calvaire. Voyez au pied de la croix de Jésus, sa Mère bien-aimée, assistant à son sacrifice. Elle n'est pas affaissée sous le poids de son inexprimable douleur. Toutes les créatures ensemble ne pourraient, sans mourir, partager ce qu'elle endure, et cependant elle est debout : *Stabat autem juxta crucem Jesu Mater ejus* (Joan. xix, 25). Elle est debout et son âme ne fléchit pas

plus que son corps. Elevée à des pensées inaccessibles aux anges eux-mêmes, elle contemple, elle admire ce grand mystère d'amour. Les apôtres se sont enfuis, mais Marie reste intrépidement au pied de la croix de son Fils, malgré les Juifs et les bourreaux. Elle regarde avec un amour infini les plaies de son Fils qui servent à la rédemption de tous. O Marie, vous êtes la gloire de votre sexe : vous êtes après Jésus, la force même de Dieu, par sa grâce, vous vous montrez inébranlable comme lui.

Marie n'est pas seulement inébranlable dans sa patience à supporter les afflictions, elle l'est aussi dans son affection, dans son amour pour nous. Elle nous dit dans l'Ecclésiastique : « Dès » le commencement et avant tous les siècles, j'ai été créée, et » jusqu'au siècle futur, je ne cesserai pas d'être : » *Ab initio et ante sæcula creata sum et usque ad futurum sæculum non desinam* (Eccli. xxiv, 14). Non, ô Marie, vous ne cesserez pas d'être ce que vous avez toujours été, la parfaite image de la bonté de Dieu pour nous. Vous ne cesserez pas de venir en aide aux malheureux, de soutenir les humbles, de prier pour les pécheurs.

Voilà le fondement des vertus du Marie, voilà les caractères qui les distinguent. Voyons maintenant combien elles sont nombreuses et parfaites.

II. — *Combien sont nombreuses les vertus de la très sainte Vierge et à quel degré elle les possède.*

N.-S. Jésus-Christ, envoyant ses apôtres comme son Père l'avait envoyé lui-même, leur dit : « Prêchez l'Evangile à toute » créature : » *Prædicate Evangelium omni creaturæ* (Marc. xv, 16). Les apôtres vont-ils donc annoncer l'Evangile aux anges du ciel, aux astres, à la terre, à la mer, à tous les êtres animés et inanimés? Non sans doute; mais l'homme est un résumé parfait de toute la création. On peut lui appliquer ces mots, de la Sagesse. « Ce qui contient toutes choses, a la science de la voix, » comprend la parole : » *Et hoc quod continet omnia scientiam habet vocis* (Sap. i, 7). S. Grégoire nous dit : « Sous cette dési- » gnation de *toute créature*, il faut entendre l'homme, parce que » l'homme tient en quelque chose de toutes les créatures. Il existe » comme les pierres; il vit comme les plantes; il sent comme » les animaux; il comprend comme les anges [1]. » Et parce que l'homme résume ainsi en lui-même ce qu'il y a d'essentiel dans chacun des autres êtres, on l'a appelé *un monde abrégé*.

1. Omnis ergo creaturæ nomine signatur homo; omnis enim creaturæ aliquid habet homo. Habet namque commune esse cum lapidibus; vivere cum arboribus; sentire cum animalibus; intelligere cum angelis. S. Gregor. hom. xxix *in Evang.*

Ce qui est vrai de l'homme en général, appliquons-le maintenant à la bienheureuse Vierge.

La bienheureuse Mère de Dieu est aussi un abrégé, un résumé; mais ici élevez vos pensées, car ce que nous avons à dire est grand. Considérez tout ce qu'il y a de vertus, de perfections, de dons gratuits, de privilèges, chez tous les saints et tous les anges. La bienheureuse Vierge possède tout, et elle possède tout à un degré incomparablement plus parfait que toutes les autres créatures ensemble. C'est elle qui est vraiment le résumé du monde; non pas du monde créé au commencement, mais du monde de la grâce, du monde sorti de l'œuvre de la rédemption, du monde enfin qui est le chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu unie à sa sagesse et à sa bonté infinies. En elle vous trouverez la patience de Job, la mansuétude de Moïse, la foi d'Abraham, la chasteté de Joseph, l'humilité de David, la sagesse de Salomon. Mais que dis-je? et pourquoi ces comparaisons? Les saints que je viens de nommer protestent contre mes paroles : leurs vertus ne sont rien; elles disparaissent en face de celles de Marie comme une étoile s'éteint lorsque le soleil se lève à l'horizon. Marie possède tout à la fois la pureté des anges, la foi des patriarches, la science des prophètes, le zèle des apôtres, la patience des martyrs, la tempérance des confesseurs, l'humilité des vierges. Aucune vertu ne lui manque et toutes ces vertus atteignent en elle une perfection qui surpasse toute imagination.

Les plus grands parmi les saints se sont distingués par quelque vertu qui brillait en eux d'un éclat extraordinaire. La sainte Ecriture dit en parlant d'Abraham : « Il ne s'est trouvé per-» sonne qui gardât comme lui la loi du Très-Haut : » *Non est inventus similis illi qui conservaret legem Excelsi* (Eccli. xxiv, 20). Sa foi et sa confiance en Dieu furent admirables; il mérita d'être traité par le Seigneur moins comme un serviteur que comme un ami, et sa réputation de sainteté fut telle, qu'on donna le nom de sein d'Abraham, aux Limbes où les âmes pures de l'ancien Testament, attendaient le moment de la rédemption. Cependant l'Eglise ne craint pas d'appliquer à la plupart des autres bienheureux ce que l'Ecriture dit de lui : *Non est inventus similis illi* : « Il ne s'est trouvé personne qui gardât comme lui » la loi du Très-Haut. » C'est que, quels que soient les différents degrés de la perfection des saints, chacun de ces fidèles serviteurs de Dieu brille toujours d'une manière extraordinaire sous quelque rapport, et puis, la différence entre leurs mérites n'est pas tellement grande qu'il n'existe entre eux quelque proportion. Mais pour la Mère de Dieu, il n'en est plus ainsi. Elle possède toutes les vertus sans exception; elle les possède à un degré si sublime, que ce qu'il y a de plus parfait chez tous les autres

saints, n'est rien comparé à ce que Dieu a mis en elle. Jésus-Christ seul est au-dessus d'elle, parce qu'il est Dieu et que la créature, quelque parfaite qu'elle soit, ne saurait égaler son créateur. On peut dire que les vertus de Jésus-Christ comme homme, il les possède nécessairement en vertu de l'union hypostatique; elles font partie essentielle de l'Homme-Dieu, de l'humanité unie à la divinité; il les possède par lui-même. Marie au contraire ne les possède point par elle-même, mais uniquement par faveur, et parce que Dieu a daigné les lui accorder. Mais les vertus prises en elles-mêmes, indépendamment de leur origine, ressemblent à s'y méprendre, pour le nombre et pour la perfection, à celles de son divin Fils lui-même. Ne fallait-il pas que la Mère fût digne de son Fils, et que le Fils fût honoré dans sa Mère, autant qu'il était possible de l'être? C'est donc de Marie que l'on peut entendre dans toute son étendue cette parole de l'Ecclésiastique : *Non est inventus similis illi qui conservaret legem Excelsi* : « Il ne s'est trouvé personne qui gardât comme » elle la loi du Très-Haut, » car il faut excepter le Très-Haut lui-même qui est son Fils. Et comme le chante la sainte Eglise : « Personne avant elle ne lui a ressemblé, personne ne lui res- » semblera dans les siècles futurs : » *Nec primam similem visa est nec habere sequentem.*

L'Eglise met encore sur les lèvres de Marie ces paroles empruntées à l'Ecclésiastique : « Comme un cèdre je me suis élevée » sur le Liban, et comme un cyprès sur la montagne de Sion. » Comme un palmier je me suis élevée à Cadès et comme des » rosiers à Jéricho : » *Quasi cedrus exaltata sum in Libano*, etc., (Eccli. xxiv, 17). Pourquoi ajouter : Sur le Liban, sur la montagne de Sion, à Cadès, à Jéricho? Ne suffisait-il pas de dire : Je me suis élevée comme un cèdre, comme un cyprès, comme un palmier, comme des rosiers? Pourquoi cette désignation de lieu? à quoi peut-elle servir? Elle sert beaucoup, car on comprend mieux ainsi la sublime hauteur des vertus de Marie. Toute terre n'est pas favorable à la croissance de toute plante. Le cèdre aime les montagnes, mais c'est la montagne du Liban qui produit les plus beaux. Le cyprès est un bel arbre, au magnifique feuillage et à la tige élancée; mais c'est sur la montagne de Sion, qu'il prend son plus beau développement. La Judée abonde en palmiers, mais c'est le désert de Cadès, au pied de la montagne de Sion, qui produit les plus remarquables. La rose est la reine des fleurs; ses nuances sont ravissantes et son parfum très suave; mais les roses de Jéricho étaient renommées entre toutes; les rosiers étaient des arbres véritables, plutôt que des arbustes, et rien ne pouvait se comparer aux fleurs qu'ils produisaient.

Marie ressemble donc à tout ce qu'il y a de plus parfait. C'est d'elle qu'il est écrit : « Notre terre donnera son fruit : » *Terra*

nostra dabit fructum suum (Psal. lxxxiv, 13). Elle est la terre qui nous a donné le fruit par excellence, la terre qui a produit le Sauveur : *Aperiatur terra et germinet Salvatorem* : il est juste que cette terre excellente produise aussi les fleurs les plus parfaites, des plantes incomparables ; il est juste qu'on ne puisse comparer les vertus de Marie, qu'à tout ce qui existe de plus beau et de meilleur : au cèdre qui croît sur le Liban, au cyprès de la montagne de Sion, au palmier de Cadès et au rosier gloire de Jéricho : *Quasi cedrus exaltata sum in Libano, et quasi plantatio rosæ in Jericho.*

La perfection de Marie est si grande que les anges eux-mêmes ne peuvent la contempler sans en être ravis d'étonnement et d'admiration. « O Vierge très sainte, vous plongez » l'armée des anges dans une sorte de stupeur ! disait S. Épi- » phane : » *O Virgo sanctissima, quæ exercitus angelorum in stuporem deducis* (S. Epiph. serm. *de Laud. Virg.*)! O Vierge Mère de Dieu ! vous êtes la terre intelligente sur laquelle les bénédictions du Seigneur sont descendues avec une abondance infinie ! Oui, Seigneur, vous avez béni votre terre, et elle a produit des fruits merveilleux de vertu que nul autre fruit ne saurait égaler : *Benedixisti, Domine, terram tuam* (Psal. lxxxiv).

Imitons donc, autant que nous le pouvons, les vertus de la Vierge très sainte, et pour tenir lieu de celles que nous n'avons pas, offrons humblement à Dieu les vertus de sa Mère. Vénérons, autant que nous le pouvons, cette auguste Mère, afin qu'elle intercède pour nous, et rendons-nous dignes de son intercession, en demeurant purs à ses yeux et aux yeux du Seigneur. Ainsi nous serons ses enfants, et elle nous introduira dans la maison de notre Père. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME SERMON

SUBLIME PERFECTION DE MARIE PROVENANT DE SA VOCATION A LA MATERNITÉ DIVINE [1].

Domum tuam decet sanctitudo, Domine.

Psalm. xcii, 5.

Nous savons que la véritable noblesse vient moins du sang que de la vertu. Tirer gloire des mérites de ses aïeux, lorsqu'on n'est rien par soi-même, est une vanité ridicule : mais il faut avouer aussi que souvent les enfants héritent des bonnes qualités, des vertus de leurs parents, comme ils héritent de leurs défauts

1. Voir Paciucchell. Excit. viii in *Psalm.* lxxxvi.

et de leurs vices. Les aigles ne donnent pas le jour à des colombes [1], ni les brebis à des loups. On lit dans la Genèse, que Joseph encore enfant, accusa ses frères auprès de Jacob leur père, d'un crime très grave. Quels frères accusa-t-il? Tous peut-être? Non, mais seulement les fils de Bala et de Zelpha, les deux servantes que Jacob avait dû accepter pour épouses. Les mères étaient des femmes de rien : pourquoi s'étonner que leurs fils fussent des criminels? S. Pierre Chrysologue pose ce principe : « Les vices des parents sont la perte des enfants : » *Parentis vitium, filiorum exitium* (Serm. ci). David eut des enfants de ses diverses épouses, excepté de Michol. Pourquoi? S. Ambroise en donne la raison. Michol fut frappée de stérilité pour qu'elle ne donnât point à David des enfants orgueilleux [2]. Michol en effet était fille de Saül, rejeté de Dieu à cause de son orgueil; elle était digne de son père, orgueilleuse, insolente et insupportable comme lui. L'impératrice Théodora, femme de l'empereur Justinien, était allée trouver S. Saba, pour qu'il lui obtînt, comme il avait fait pour plusieurs autres femmes, la grâce de devenir mère. S. Saba ne répondit rien à sa prière, et malgré ses instances, il la laissa aller sans lui promettre d'intercéder pour elle. Les disciples du saint ne comprenaient pas qu'il eût contristé et irrité ainsi l'impératrice : ils lui en faisaient des reproches. Alors S. Saba leur dit : « Laissez, mes frères; Dieu » ne permettra pas qu'il naisse d'elle un fils, qui deviendrait » hérétique et renouvellerait dans l'Eglise les désordres que » nous avons vus. » En effet Théodora était secrètement hérétique et elle n'aurait pas manqué d'infiltrer le poison de l'hérésie dans le cœur de son enfant, si Dieu lui en avait donné un.

Voyez au contraire avec quelle complaisance l'Evangéliste fait connaître la sainteté et les mérites extraordinaires des parents de S. Jean-Baptiste. Ah! c'est que si la racine est sainte, les rameaux seront saints aussi, dit l'Apôtre : *Si radix sancta et rami.* (Rom. x, 16). Et si nous remontons plus haut, Anne la mère de Samuel, mérita par sa vertu de donner le jour à un grand prophète; Jacob hérita de la vertu d'Isaac, et Isaac de celle d'Abraham. Ne nous étonnons donc pas si le Psalmiste dit en parlant de Marie : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* : « Ses fondements reposent sur les montagnes saintes. » Son origine est sainte, et ses parents, pour leur sainteté, peuvent être

1. Fortes creantur fortibus, et bonis;
Est in juvencis, et in equis patrum
Virtus, nec imbellem feroces
Progenerant aquilæ columbam.

Horat. l. IV, Ode 4.

2. Sterilitate damnata non dedit sobolem regiam, ne superbos crearet. S. Ambros. epist. xxxvi.

comparés aux plus grands serviteurs de Dieu, aux montagnes les plus élevées.

Que conclure de ces considérations, sinon que la perfection de Marie doit s'élever au-dessus de toute perfection créée, puisqu'elle a été choisie pour être la Mère de Dieu? Cette vérité est évidente, et il suffit de l'énoncer pour que tout le monde l'admette. Mais afin de nous en pénétrer davantage, nous allons voir dans cette instruction que Dieu a élevé Marie à cette perfection incomparable : 1° parce qu'il l'avait choisie pour être la mère de son Fils. 2° Parce que son Fils lui devait ressembler. 3° Parce qu'elle était le temple par excellence que Dieu s'était destiné.

I. — *Marie élevée à la plus sublime perfection parce que Dieu l'a choisie pour être la Mère de son Fils.*

Tout ce qui touche à Dieu, tout ce qui a quelque rapport avec Dieu, doit être saint. Aussi le Psalmiste disait-il : « Il convient » que votre maison soit sainte, Seigneur : » *Domum tuam decet sanctitudo, Domine* (Psal. xcii, 8). Et S. Augustin ajoute : « Vo- » tre maison, *toute* votre maison : » *Domum tuam, totam domum tuam.* Il convient qu'il en soit ainsi et que tous la vénèrent à ce titre, parce qu'elle est à vous. Il convient que ceux qui l'habitent soient saints, et que la pureté de leurs mœurs réponde à la sainteté de leurs fonctions; que les ministres soient saints, que les vases soient saints, que les ornements soient saints, que les murailles elles-mêmes soient sanctifiées, que tout enfin, soit saint, dans la maison que vous avez choisie.

S'il en était ainsi pour le temple de Jérusalem, où Dieu n'habitait pas comme il le fait dans nos Eglises, mais où il se contentait d'ordonner qu'on lui offrît des sacrifices et des prières, n'est-il pas mille fois plus juste de dire en parlant de Marie : Il convient qu'elle soit très sainte, parce que le Fils de Dieu l'a choisie pour être sa mère; parce qu'il a voulu descendre dans son sein virginal comme dans un palais où il fait ses délices d'habiter. Dieu qui aime tant la pureté et la sainteté, avait témoigné cet amour dans l'ancienne loi, en exigeant que tout ce qui touchait à son culte fût purifié en mille occasions et en mille manières. Les ministres du temple étaient astreints à une pureté d'autant plus parfaite que les fonctions du ministère qu'ils avaient à remplir étaient plus sacrées. Les prêtres étaient tenus à des purifications plus longues et plus minutieuses que les simples lévites. Que penser donc de la pureté que Dieu a désiré trouver en Marie, celle de toutes les pures créatures, qui se soit approchée le plus près de lui? Car c'est sur elle que le Saint-Esprit est descendu; c'est elle que la vertu du Très-Haut a pro-

tégée de son ombre, c'est elle qui a conçu dans son sein le Fils de Dieu fait homme. La pureté des anges eux-mêmes était donc insuffisante pour Marie. Elle approchait plus qu'eux de la source de toute pureté. Elle était la maison de Dieu, maison par excellence, maison animée et intelligente, maison dont les fondements devaient s'élever au-dessus des montagnes saintes. *Fundamenta ejus in montibus sanctis.*

Dans la nouvelle loi, ce n'est pas seulement la pureté légale et extérieure qui est nécessaire aux ministres de Dieu, c'est la pureté de l'âme, c'est la sainteté, que Dieu exige d'eux, c'est une grâce sanctifiante qu'il leur confère dans le sacrement de l'Ordre. Une grâce ordinaire, suffisante au commun des chrétiens ne serait pas assez pour les ministres du Seigneur; leurs fonctions par elles-mêmes exigent davantage, et le sacrement qu'ils reçoivent a pour effet de les rendre propres à ces fonctions sublimes.

S'il en est ainsi pour les prêtres destinés à servir à l'autel, et à toucher le corps sacré de Jésus-Christ voilé sous les espèces eucharistiques, que dire de Marie que Dieu avait choisie de toute éternité pour être la Mère de son Fils? Elle ne devait pas seulement porter dans ses mains les espèces eucharistiques, mais renfermer dans son sein le Fils de Dieu fait homme, sous sa forme sensible, nourrir cet Homme-Dieu de son lait, le porter entre ses bras, le coucher dans son berceau, lui donner enfin tous les soins qu'une mère donne à son enfant. Ce que le prêtre fait une fois par jour, Marie le faisait jour et nuit. Quelle dévotion, quelle perfection, quelle vertu, quelle sainteté enfin était donc nécessaire à cette auguste Mère! Et cette sainteté elle la posséda tout entière, car S. Augustin ne craint pas de dire que la grâce accordée à Marie a été si grande, qu'elle a *mérité* de concevoir et d'enfanter Dieu lui-même : *Inde novimus tantam gratiam esse Virgini collatam, quia Deum meruit concipere et parere* (Lib. *de Natura et Gratia*, cap. XXXVI).

Lorsque Dieu appelle quelqu'un à une mission particulière, il ne manque pas de lui donner ce qu'il faut pour la remplir dignement. Il envoie Jérémie porter sa parole au peuple : Jérémie lui répond : Comment pourrai-je le faire, moi qui ne suis pas encore sorti de l'enfance? « Ne dis pas : Je suis un enfant, reprend le » Seigneur; puisque partout où je t'enverrai tu iras, et que tout » ce que je te commanderai, tu le diras : » *Noli dicere : Puer sum : quoniam ad omnia quæ mittam te ibis; et universa quæcumque mandavero tibi, loqueris* (JEREM. I, 8). C'est-à-dire : Ne crois pas être dans l'impossibilité de parler à cause de ton jeune âge. En même temps que je te confie la mission de le faire, je te donne la science, l'éloquence, le zèle nécessaires; je te donne un cœur que rien ne troublera, un courage que rien n'abattra,

une énergie virile, de hautes pensées et ce qu'il faut pour les exprimer avec force. Jérémie n'était qu'un enfant, mais Dieu fait soudain de lui un homme par la sagesse et par les autres dons qu'il lui communique. C'est ainsi qu'il donne à tous ceux qu'il appelle, les grâces en rapport avec leur vocation.

Un jour Notre-Seigneur disait à ses disciples : « Ne vous in- » quiétez pas pour le lendemain : » *Nolite solliciti esse in crastinum* (MATTH. VI, 34). Pourquoi donc? Parce que, dit S. Grégoire de Nysse : « Celui qui donne le jour donne aussi le nécessaire » pour ce jour : » *Qui tibi dat diem, etiam dat quæ sunt necessaria ad diem* (S. GREGOR. NYSS. in orat. IV *in Or. Dom.*). Dieu ne saurait négliger de donner ce que réclame la fonction qu'il impose.

L'apôtre S. Paul disait : Je suis le docteur des nations, le ministre de l'Evangile, l'œil de l'univers, le semeur de la parole de Dieu, le fondateur de la foi chrétienne; je plante le jardin du Seigneur et je pousse infatigablement les hommes vers le bien. Tout cela je le fais, non pas d'une manière telle quelle, mais avec courage, avec habileté, avec un soin extrême. — Comment peut-il en être ainsi? Ah! c'est que, dit encore l'Apôtre : « Dieu nous » a rendus propres à être les ministres du Nouveau Testament : » *Deus idoneos nos fecit ministros novi testamenti* (II COR. III, 6). Jésus-Christ a choisi Paul et ses compagnons pour ses apôtres; mais ce n'était pas assez de les choisir, il les a rendus propres à occuper cette dignité, à remplir ces fonctions [1]. C'est ainsi que le grand apôtre, qui n'avait pas connu Jésus-Christ pendant sa vie mortelle, fut élevé par lui jusque dans le troisième ciel, instruit des plus profonds mystères, pénétré de sa sagesse divine, embrasé d'une charité semblable à celle des séraphins, rendu capable enfin de remplir dignement sa sublime vocation.

De ce principe posé par S. Paul, que Dieu donne à chacun ce qui lui est nécessaire pour s'acquitter dignement des fonctions auxquelles il est appelé par lui, S. Thomas conclut que la bienheureuse Vierge fut parfaite, impeccable, remplie d'une grâce surabondante, ornée de toutes les vertus élevées à leur plus haut degré. En effet, dit-il, Marie fut divinement choisie et prédestinée pour être la Mère de Dieu; on ne peut donc pas douter que Dieu ne l'ait rendue digne de cette maternité par sa grâce. L'Ange, d'ailleurs, le lui dit au jour de l'Annonciation : « Vous » avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez et » enfanterez un fils : » *Invenisti gratiam apud Deum; ecce concipies et paries filium* (LUC. I, 30).

Marie aurait-elle été digne de donner le jour au Fils qui lui

1. Non solum fecit ministros, sed idoneos. Deus enim cuilibet rei dat ea per quæ possit consequi perfectionem suæ naturæ. S. THOMAS. *Comment. in Epist. B. Pauli. ibid.*

était promis, au Fils de Dieu lui-même, si quelque souillure du péché avait jamais existé en elle? « La gloire des fils, ce sont leurs parents », dit l'Ecriture au livre des Proverbes : *Gloria filiorum patres eorum* (Prov. xvii, 6). Il est aussi vrai de dire : L'ignominie de la mère rejaillit sur son fils. Rappelez-vous bien la parole de Notre-Seigneur : « Quel rapport y a-t-il entre le » Christ et Bélial? » *Quæ conventio Christi ad Belial?* Jésus-Christ ne peut souffrir que le démon, que les œuvres du démon, qui sont le péché, l'approchent : comment aurait-il enduré qu'il y eût quelque rapport entre sa Mère, entre celle qui l'a porté dans son sein, et le péché? Il est dit encore au livre de la Sagesse : *In malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis.* « La sagesse n'entrera pas dans une » âme inclinée au mal, et n'habitera pas dans un corps soumis » au péché (Sap. i, 4). » Il faut donc admettre que la bienheureuse Vierge, par là même qu'elle était destinée à devenir la Mère du Fils de Dieu, fut toujours absolument pure de toute faute, en même temps qu'elle fut belle de l'éclat de toutes les vertus, comme il est dit au livre des Cantiques : *Tota pulchra es amica mea, et macula non est in te* : « Vous êtes toute belle, ma » bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous (Cant. iv, 7). » Ajoutons une autre considération, qui nous fera mieux comprendre encore combien la dignité de Mère de Dieu exigeait de sainteté et de perfection en Marie.

II. — *Le Fils de Dieu devait ressembler à sa Mère.*

S. Thomas de Villeneuve fait remarquer, comme nous l'avons déjà dit, que les enfants ressemblent ordinairement à leurs parents. Les parents ne leur communiquent pas seulement les propriétés, les passions, les infirmités corporelles, les traits de la figure, le teint, les gestes, la forme générale du corps, mais ils leur communiquent jusqu'aux qualités et aux défauts de l'âme, l'intelligence, les passions, les vertus, les vices, les bonnes ou les mauvaises mœurs. Les enfants qui naissent de parents portés à la colère le sont comme eux; les défauts semblent héréditaires; la piété, la bonté, l'éloquence, le génie, sont comme un patrimoine dans certaines familles.

Si l'on constate ce fait chez la plupart des enfants, il était juste qu'il fût plus marqué encore chez Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les autres enfants tiennent à la fois de leur père et de leur mère : souvent ces deux influences se contrarient et s'annulent; ressemblant aux deux à la fois, ils ne ressemblent bien ni à l'un ni à l'autre. Mais notre divin Sauveur n'avait pas de père sur la terre; il était tout de sa Mère; il ne devait ressembler qu'à sa Mère; Marie fut le modèle unique, sur lequel l'humanité sainte

du Fils de Dieu se forma. Jugez du modèle d'après la perfection de la copie.

Lorsqu'un habile sculpteur veut tirer du marbre ou couler en bronze quelque chef-d'œuvre de son art, que fait-il? D'abord il prend de la terre glaise; il travaille cette terre; il réalise avec elle le bel idéal qu'il a créé dans sa pensée; il perfectionne avec un soin extrême ce modèle, ce moule qui lui servira pour l'achèvement de la merveille qu'il a conçue. La statue définitive sera du marbre le plus pur ou du métal le plus précieux; mais l'humble matière première, l'humble terre glaise en aura fourni tous les traits, toute la beauté, toute la grandeur extérieure. Marie, fille d'Adam comme nous, terre par son origine, a été cette première ébauche, ce modèle, ce moule qui a servi à l'artiste divin pour préparer son chef-d'œuvre incomparable, l'humanité de Jésus. Jésus c'est le marbre de Paros, c'est le bronze précieux, ou plutôt c'est l'or de la divinité. Marie c'est la terre glaise ; mais avec quel amour Dieu a pétri cette terre de ses doigts divins. Qu'il l'a rendue belle ! qu'il lui a donné de prix, et comme on retrouve bien en elle tout ce qu'on admire dans son divin Fils! Marie était humble et douce : Jésus dit de lui-même : *Apprenez que je suis doux et humble de cœur.* Marie était pauvre : Jésus n'a pas où reposer la tête. Marie était très pure : Jésus est la pureté même. Marie était très prudente : Jésus est très prudent. Marie était pieuse, modeste, tempérante plus parfaitement que nulle créature ne le fut jamais : Jésus fut modeste, pieux, tempérant comme sa Mère, plus parfaitement encore que sa Mère. La Mère était l'image du Fils, le Fils était l'expression parfaite de tout ce qu'il y avait de beau et de bon en la Mère, en qui tout était beau et bon au degré suprême. Tous les saints se sont efforcés de reproduire en eux-mêmes quelques traits de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils ont imité son humilité, sa chasteté, sa pauvreté, son zèle pour le salut des âmes, mais nul n'a reproduit aussi parfaitement que Marie aucun de ces traits sacrés, nul surtout ne les a reproduits tous comme elle. Nous pouvons dire avec S. Jérôme : Toute la plénitude de grâce qui fut en Jésus-Christ fut aussi en Marie, mais d'une autre manière : *Omnis plenitudo gratiarum, quæ fuit in Christo fuit in Virgine, quamvis aliter.*

Au ciel, le Fils de Dieu, le Verbe divin, est absolument semblable à son Père en tout. Sur la terre, le Fils de Marie, le Verbe divin fait homme, est aussi absolument semblable à sa Mère en tout, sauf l'incommunicable divinité.

Jugez par cette seule réflexion de la sublime perfection à laquelle dut atteindre cette admirable Mère.

Qu'ai-je besoin maintenant de vous décrire une par une les vertus de Marie, et de vous en exalter la grandeur ? Elle est la

Mère de Jésus, et Jésus ressemble à sa Mère : *Maria de qua natus est Jesus qui vocatur Christus* : « Marie de laquelle est né » Jésus qui est appelé le Christ. » Lorsque j'ai dit ces paroles, n'ai-je pas tout dit, et que pouvez-vous encore attendre?

Lisez l'Evangile de S. Luc. Voyez comme l'auteur inspiré s'étend à loisir sur l'éloge des parents de Jean, le précurseur, pour nous faire concevoir une haute idée de l'enfant qui va naître d'eux. Pourquoi? Parce que Jean devait annoncer la venue de Jésus-Christ, parler de lui pendant quelques mois, et le montrer au peuple. Mais de Marie il n'est dit que ce mot, il n'est fait que cet éloge : « Marie de laquelle est né Jésus: » *Maria de qua natus est Jesus.* C'était assez. C'était plus que n'auraient pu dire tous les anges, tous les prophètes et tous les apôtres, en dehors de ces quelques mots. Qu'auraient-ils pu dire, en effet ? Qu'elle était humble? mais bien d'autres saints l'ont été, sinon autant qu'elle, assez du moins pour ravir d'admiration le ciel et la terre. Qu'elle a été pure? qu'elle a été douce, miséricordieuse? Beaucoup d'autres l'ont été; la Mère de Dieu aurait-elle pu ne l'être pas? Mais l'Evangile dit que d'*elle est né Jésus.* Ah! voilà un éloge qui n'appartient qu'à elle, et qui nous fait concevoir de sa perfection sublime une idée conforme à sa grandeur.

Ajoutons encore que la bienheureuse Vierge Marie est le temple de Dieu par excellence, et qu'à ce titre il était nécessaire qu'elle fût enrichie d'une perfection et d'une sublimité de vertu incomparable.

III. — *Le temple par excellence du Seigneur devait être orné magnifiquement.*

Jusqu'au temps du roi Salomon, Dieu n'eut pas de temple chez le peuple qu'il s'était choisi. Le tabernacle était le centre du culte. Autour de lui se réunissaient les Hébreux pour offrir leurs sacrifices et célébrer leurs grandes solennités. Mais lorsque la royauté eut été solidement établie en Israël, Dieu dit à David, non pas de lui élever un temple, parce que ses mains avaient trop souvent versé le sang dans les combats, mais de préparer ce qu'il était nécessaire pour que le roi pacifique qui lui succéderait pût le faire. David amassa donc des trésors immenses pour l'édification du temple du Seigneur, et il les énumère avec complaisance. Avant de mourir il rassemble tous les grands de son peuple et leur dit : « Dieu a choisi Salomon mon fils, encore » jeune et délicat, quoique l'œuvre soit bien grande, car ce n'est » pas pour un homme que se prépare cette habitation, mais pour » Dieu. Pour moi, j'ai préparé de toutes mes forces les dépenses » de la maison de mon Dieu; l'or pour les vases d'or, l'argent » pour les vases d'argent, l'airain pour ceux d'airain, le fer pour

» ceux de fer, le bois pour ceux de bois [1]. » Le saint roi continue longtemps le détail des immenses trésors qu'il a mis en réserve, et il invite les grands et tout le peuple à faire aussi leur offrande. C'est qu'il faut que le temple de Dieu soit beau et digne de sa souveraine Majesté : « Ce n'est pas pour un homme qu'il » prépare une habitation, mais pour Dieu : » *Neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo.*

Et lorsque Salomon eut ajouté de nouveaux trésors à ceux que son père avait amassés, lorsqu'il eut achevé enfin ce temple magnifique, la plus belle merveille du monde ancien et la plus riche : comment Dieu daigna-t-il y manifester sa présence ? Par une nuée. C'était assez pour que Salomon s'écriât avec tout son peuple : « Est-il donc croyable que Dieu daigne habiter parmi » les hommes, sur la terre ? » *Ergone credibile est ut inhabitet Deus cum hominibus super terram* (II PARAL. VI, 18) ?

O divine Vierge Marie, c'est vous qui êtes le véritable temple du Seigneur, le sanctuaire de l'Esprit saint. Et comment Dieu habite-t-il en vous ? Il ne manifeste pas sa gloire par une nuée éclatante ; il ne s'y révèle pas par des symboles et des figures, mais il demeure en vous personnellement. Le divin soleil de justice voile l'éclat de ses rayons ; il descend dans votre sein et fait de vous sa royale demeure. Dites-moi, ô prophètes de Dieu : Pourquoi la Vierge a-t-elle été ordonnée dès le principe et avant tous les siècles ? *Ab æterno ordinata sum et ante sæcula ?* Ah ! je vous entends : il s'agit d'une œuvre qui est grande aux yeux de Dieu lui-même : *Opus namque grande est ;* il s'agit de préparer une demeure, non pour un homme mais pour la divinité : *Neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo.* Pourquoi est-il dit de Marie : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* : « Ses fonde- » ments sont posés sur les montagnes saintes ? » Elle est la demeure que Dieu s'est préparée. Pourquoi s'élève-t-elle sans mesure au-dessus non seulement des hommes mais des anges ? C'est l'œuvre par excellence, c'est la maison que Dieu s'est préparée. Pourquoi toutes les richesses que d'autres saintes âmes ont amassées : *Multæ filiæ congregaverunt divitias,* disparaissent-elles auprès de ses richesses ? *Opus namque grande est.* C'est l'œuvre par excellence de Dieu : c'est sa demeure. Pourquoi s'élève-t-elle comme le cèdre de Liban, comme le cyprès du mont Sion, comme le palmier de Cadès ? pourquoi est-elle ravissante comme les plantations de roses de Jéricho ? pourquoi, enfin brille-t-elle du suprême éclat de toutes les vertus ? *Grande opus* : elle est la grande œuvre de Dieu, elle est la demeure par excellence, le temple qu'il s'est préparé : *Opus namque grande est, neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo.*

1. I *Paralip.* XXXI, 1 et seqq.

« Quelle pureté, disait S. Bernard, fût-ce même la pureté des » anges, pourrait-on comparer à celle qui a mérité d'être le » sanctuaire de l'Esprit saint et la demeure du Fils de Dieu ? » *Quæ vel angelica puritas illi audeat comparari, quæ digna fuit sacrarium Spiritus sancti fieri, et habitaculum Filii Dei* (ser. *de Assumpt.*)?

O divine Vierge Marie, tout l'or, toutes les richesses amassées par David et par son peuple, pour bâtir un temple au Seigneur, tous les trésors de Salomon ne sont rien comparés aux richesses, aux trésors de vertus, de perfections, de grâce, amassés par le Père éternel et par son Fils, pour l'œuvre qu'ils ont faite en vous créant. Toute l'habileté des ouvriers du temple à mettre en œuvre l'or, l'argent et les pierres précieuses, tout leur zèle et tous leurs travaux disparaissent devant la sollicitude de l'Esprit saint à vous orner, ô vous, demeure bien-aimée du Fils et de l'adorable Trinité tout entière. Vous êtes le temple de Dieu, où il fait ses délices d'habiter; vous êtes semblable à votre divin Fils, et votre divin Fils, le plus beau des enfants des hommes, vous ressemble merveilleusement; vous avez toutes les grandeurs, toutes les vertus, toutes les perfections, que demande votre sublime dignité de Mère de Dieu. Que dirai-je pour vous glorifier, et comment oserai-je approcher de vous pour vous implorer. Je reconnais votre grandeur incomparable; je reconnais aussi ma faiblesse et ma misère, ô Marie, mais je sais que, comme Jésus, vous êtes douce et miséricordieuse envers les humbles et les petits. Venez donc avec moi, mes frères; tous ensemble prosternons-nous aux pieds de Marie notre reine, de Marie mère de notre Dieu et aussi notre Mère, supplions-la qu'elle nous bénisse. Nous qui souffrons demandons-lui qu'elle nous soulage et nous donne la patience. Nous qui sommes faibles, demandons-lui qu'elle nous soutienne. Nous qui pleurons, demandons-lui qu'elle nous console. Nous qui sommes justes, demandons-lui qu'elle nous donne la persévérance et l'avancement dans la justice. Nous surtout qui sommes pécheurs, recourons à elle, invoquons-la, supplions-la, ne nous relevons pas de devant son autel qu'elle ne nous ait convertis et réconciliés avec son divin Fils. Ainsi grâce à sa bonté, grâce à son intercession toute-puissante nous obtiendrons notre pardon, et un jour, nous aussi, nous entrerons en partage de sa gloire et de son bonheur du ciel. Ainsi soit-il.

SIXIÈME SERMON

AMOUR EXTRÊME DE DIEU POUR SA MÈRE [1].

Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.
PSAL. LXXXVI, 1.

Le saint roi David proclamait bien haut que le Seigneur aimait la ville de Jérusalem, la cité de Sion, plus que toutes les autres villes habitées par son peuple. « Le Seigneur, disait-il, » aime les portes de Sion, plus que toutes les tentes de Jacob. » *Diligit Dominus Sion super omnia tabernacula Jacob.* Jésus-Christ nous a bien montré cet amour lorsqu'au jour de son entrée triomphale à Jérusalem, il a versé des larmes amères sur cette ville coupable qui courait à sa ruine.

Mais sous le voile de la lettre, il faut chercher l'esprit ; il faut trouver la moëlle des enseignements divins et ne pas s'en tenir à l'écorce. La ville de Sion dont parle le prophète, la cité mystique qui lui est chère par dessus tout, c'est la glorieuse Vierge Marie sa Mère. Les autres villes, les tabernacles de Jacob sont les saints que Dieu aime sans doute ; mais l'amour qu'il leur porte n'est pas comparable à celui qu'il porte à Marie. Elle est la fille bien-aimée du Père, l'objet de ses complaisances. Il dirait volontiers d'elle comme de Jésus sur le Thabor : « Celle-ci » est ma fille bien-aimée en qui je me suis complu : » *Hæc est filia mea dilecta in qua mihi complacui.*

Elle est la Mère du Fils, elle est l'Epouse du Saint-Esprit, mère et épouse digne d'un tel fils et d'un tel époux. Cependant laissant de côté aujourd'hui ces titres incommunicables de Marie à l'amour de Dieu, nous considérerons seulement que Dieu l'aime plus qu'aucune autre créature, à cause de sa perfection incomparable, qui fait d'elle la plus parfaite image de Dieu ; à cause du charme qu'il trouve dans chacune de ses vertus en particulier ; à cause enfin de l'amour presque infini que la très sainte Vierge éprouve elle-même pour un Dieu si bon. Puissions-nous puiser dans la contemplation de l'amour réciproque de Dieu et de Marie un encouragement à nous rendre nous-mêmes plus dignes d'être aimés de Dieu, en l'aimant davantage.

I. — *Marie aimée de Dieu parce qu'elle est la plus parfaite image de Dieu entre les créatures.*

Il est dit à la première page de nos Livres saints, que Dieu, lorsqu'il fit l'homme le fit à son image et à sa ressemblance.

1. Voir PACIUCHELLI. Excit. IX, X et XI in *Psal.* LXXXVI.

Le péché corrompit cette image, mais Dieu sut réparer ce que la ruse du démon avait détruit et perdu. L'homme put, par la grâce, redevenir l'image de son créateur. Cependant, que cette image était petite et imparfaite! La beauté infinie de Dieu voulait se regarder dans un miroir digne d'elle. Le Verbe éternel est l'image infiniment parfaite du Père; l'humanité de Jésus-Christ est l'image matérialisée, s'il est permis de s'exprimer ainsi, des perfections infiniment simples de la divinité. Mais il fallait une image de Jésus-Christ lui-même, une image qui, pure créature, approchât cependant, jusqu'à la toucher, de la perfection du prototype divin, de la perfection de Jésus-Christ.

Où trouver cette image? Ne cherchons pas bien loin. Regardons auprès de Jésus. Il est assis sur son trône dans les cieux; à côté de son trône est celui de sa Mère. Voyez comme le Fils et la Mère se ressemblent. Le miroir créé de la perfection divine, le voici, c'est Marie : l'image parfaite de Jésus, et par suite de l'adorable Trinité, c'est Marie. Ne nous étonnons donc pas, si ceux qui l'ont vue pendant sa vie mortelle, après la résurrection de son Fils, ont été tentés de la prendre pour une divinité. Ne nous étonnons pas si l'Evangile est si sobre de détails à son endroit; si elle-même, se tient dans une réserve, une obscurité calculées; si Jésus-Christ lui parle parfois comme à une étrangère, et semble éviter de l'appeler sa mère, lorsqu'il donne quelque signe éclatant de sa divinité. Il ne fallait pas laisser prise à l'erreur ; il ne fallait pas que les hommes fussent exposés à prendre l'image de Dieu pour Dieu lui-même.

La dignité des Justes est si grande devant Dieu, qu'il n'hésite pas à dire : *Ego dixi* : *Dii estis*.« Je l'ai dit: vous êtes des Dieux (Psal. lxxxi. 6). » La nature divine est incommunicable : Dieu seul est Dieu, et il n'y a pas d'autre Dieu que lui. Mais la ressemblance permet de communiquer les noms. De quelqu'un qui se distingue par une extrême douceur, on dit: C'est un agneau; de quelqu'un dont on admire le courage et l'audace, on dit : C'est un lion ; et Dieu, admirant, en quelque sorte, comme les saints lui ressemblent, s'écrie: Ce sont d'autres moi-même, ce sont des Dieux : *Ego dixi* : *Dii estis*. Quiconque ressemble au Seigneur, peut donc être appelé ainsi, et il le peut d'autant plus que sa ressemblance est plus grande. Mais il est imprudent d'user de ces expressions, qui jetteraient à la longue quelque confusion dans la pensée. Il serait d'autant moins à propos de le faire pour la très sainte Vierge, que le danger de s'y tromper serait plus grand [1].

1. Les Pères se sont quelquefois servis de l'expression *Dea*, en parlant de Marie :

Veneranda, o Virgo, casta, felicissima,
Quando beata nunc beatorum in polo

L'illustre martyr S. Ignace écrivait à l'apôtre S. Jean, qui l'avait instruit dans notre sainte religion : Plusieurs nous ont fait connaître que Marie, Mère de Dieu, est remplie de grâce et de toute sorte de vertu : elle supporte avec joie, disent-ils, les persécutions et les afflictions ; elle ne se plaint pas des privations et de l'indigence ; elle est bonne pour ceux qui l'offensent, modeste dans la prospérité, compatissante pour les malheureux et les affligés ; elle se fait une joie de secourir les nécessiteux. Elle se signale par son zèle à protester contre les vices et dissiper les ténèbres de l'erreur. Elle se dévoue au service des humbles, et s'humilie en présence de ceux qui font preuve de leur dévouement pour elle. Aussi tous s'accordent-ils pour célébrer ses louanges. « En outre, ajoute le saint martyr, beaucoup de ceux qui » l'ont vue rapportent plusieurs choses d'elle : je n'ose tout croire, » ni tout vous redire. Mais une chose certaine c'est qu'en Marie, » Mère de Jésus, la sainteté des anges du ciel, est unie à la na- » ture humaine [1]. » Mais, ditez-vous, quelles sont donc ces choses que le disciple de S. Jean hésite à croire ? Sont-ce les vertus extraordinaires de Marie? Non, car il vient d'en faire l'éloge. Sont-ce des miracles qu'elle aurait accomplis? Ni l'Ecriture, ni la tradition, ne nous disent que Marie ait fait des miracles. D'ailleurs en eût-elle fait, les miracles étaient choses si communes, parmi les premiers disciples de Notre-Seigneur, que S. Ignace n'en eût pas témoigné le moindre étonnement. Etait-ce sa perfection égale sur la terre à celle des anges dans le ciel ? Non, car il vient de la reconnaître. Qu'était-ce donc, sinon ce reflet divin qui faisait dire à S. Denis l'Aréopagite après l'avoir vue : Si la foi ne m'avait enseigné le contraire, en voyant Marie je l'aurais prise pour Dieu lui-même [2].

Ne nous en étonnons pas. Moïse n'était que le simple serviteur de Dieu ; cependant Dieu l'établit comme le Dieu de Pharaon, et lui remet sa toute-puissance entre les mains, pour obliger Pharaon à laisser le peuple d'Israel, quitter l'Egypte. Et lorsque Moïse eut passé quarante jours sur le mont Sinaï, dans la société de l'ange, qui lui parlait au nom du Seigneur ; son front

> Exuta quidquid fecis humanæ, sedes,
> Æternitatis pallio ornata, ut Dea
> Habita, senectæ expers supremo ex æthere
> Benigna adesto vocibus meis.

S. Gregor. Nazianz. in tragœdia *de Christo patienti.*

1. Præterea multi multa referunt de eadem, tamen omnibus per omnia non audemus fidem concedere, nec tibi referre. Sed sicut nobis a fide dignis narratur, in Maria Matre Jesu humanæ naturæ natura sanctitatis angelicæ sociatur. S. Ignat. Mart. Epist. *ad Joan.*

2. Testor Deum qui aderat in Virgine, si tua divina eloquia non me docuissent, hanc Deum verum esse credidissem. S. Dionys. Areop. epist. *ad S. Paulum.*

ne resplendisssait-il pas d'un éclat divin, que le peuple ne pouvait supporter. Et lorsqu'il mourut, les anges n'enlevèrent-ils pas son corps, pour l'ensevelir en un lieu ignoré des Israélites, de peur qu'ils ne l'adorassent.

Ce n'est pas pendant quarante jours, mais pendant trente-trois ans que la bienheureuse Vierge Marie s'est entretenue face à face, non pas avec un ange, mais avec le Seigneur lui-même devenu son Fils. Pourquoi s'étonner si un rayonnement divin s'échappant de toute sa personne frappait ceux qui l'approchaient pour la première fois, d'une sainte frayeur, et leur donnait à croire qu'ils se trouvaient en la présence de Dieu lui-même ?

L'Evangile ne nous montre-t-il pas avec quelles instances S. Jean-Baptiste est obligé de dire et de redire qu'il n'est pas le Christ? Cependant qu'était le Précurseur, comparé à la mère de Jésus? L'Évangéliste S. Jean croit nécessaire de revenir à son tour sur cette même affirmation et de répéter que Jean n'était pas la lumière, que la véritable lumière était le Fils de Dieu fait homme, et que Jean n'avait d'autre raison d'être, que de lui rendre témoignage. Qu'en eût-il été de Marie, si elle s'était montrée dans tout l'éclat de sa perfection et de sa grandeur ; si Jésus avait témoigné au temps de sa mission publique, tout son amour, toute sa vénération, toute sa soumission filiale pour elle, comme il l'avait fait pendant trente années dans l'humble maison de Nazareth? Mais si la prudence, si l'intérêt de la gloire de Dieu et du salut des âmes exigeaient alors que Marie demeurât en quelque sorte dans l'ombre, l'amour de Dieu pour elle n'en était que plus grand, et la gloire qu'il lui réservait au ciel que plus éclatante.

O Marie, Dieu vous aime plus qu'aucune créature ; parce que nulle autre ne lui ressemble comme vous, nulle autre n'est près de lui comme vous. Vous êtes toute belle ; vous êtes son amie, sa bien-aimée, c'est lui-même qui le dit et le répète. *Tota pulchra es amica mea* : *Ecce pulchra es, amica mea.* S. Ildefonse votre pieux serviteur s'écrie : Vous êtes élue de Dieu, vous êtes enlevée par Dieu ; vous êtes appelée par Dieu ; vous êtes tout près de Dieu ; vous êtes attachée à Dieu, vous êtes indissolublement unie à Dieu [1]. Et S. Jean Damascène cet autre serviteur, si zélé pour votre gloire ne dit-il pas à son tour : Vous êtes le lit de repos de l'Esprit saint, l'océan des grâces ; vous êtes toute belle, tout entière auprès du Seigneur, car votre trône est au-dessus des Chérubins et des Séraphins ; vous êtes près de Dieu? Certainement, dit Blosius, résumant l'enseignement des Pères,

1. Tu es electa a Deo, assumpta a Deo, advocata a Deo, proxima Deo, adhærens Deo, conjuncta Deo. S. Ildefons. *de Virg. Mar.* cap. iv.

après Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ on ne peut rien concevoir qui soit divin comme sa très sainte Mère. Sa bonté, sa miséricorde, sa piété, son amitié, sa bénignité, sa clémence, sa fidélité, sa bienveillance, sa charité envers les hommes sont telles, qu'aucun langage ne peut les exprimer. En puissance, en sagesse, en amour, en dons, en perfections, en excellences de toutes sortes, elle est si élevée au-dessus de toutes les créatures, qu'elle monte pour ainsi dire jusqu'à toucher son divin Fils. Rien après Dieu n'égale sa divine Mère. Malheur aux hérétiques et à tous ceux qui se donnent comme les ennemis de Marie et cherchent à diminuer sa gloire.

Pour nous, mes frères, nous aimons, nous vénérons la Mère de notre Dieu. Après son divin Fils, nous ne voyons qu'elle. Que ce que nous avons dit de sa grandeur nous la fasse aimer encore davantage. Dieu aime Marie d'un amour infini à cause de cette grandeur. Imitons-le et aimons-la. Mais nous n'avons pas dit encore tous les motifs pour lesquels Dieu porte un tel amour à la très sainte Vierge.

II. — *Dieu aime Marie pour chacune de ses vertus en particulier.*

Les saints sont chers à Dieu; il les regarde comme ses amis, ses enfants. Les anges sont aussi l'objet de son amour; il voit en eux des esprits parfaitement purs, des serviteurs d'une fidélité éprouvée, d'un zèle qui ne connaît point de relâchement ni de retard. Mais s'il aime les saints, quel amour n'éprouvera-t-il pas pour la Reine des saints qui est en quelque sorte la sainteté personnifiée ? S'il aime les anges, que dire de son amour pour la reine des anges ? S'il aime tant ses serviteurs, comment aimera-t-il sa mère? Est-il une intelligence capable de comprendre combien est grand l'amour de Dieu pour cette vierge? demande S. Anselme : *Estne putatis, ulla mens, quæ modum hujus dilectionis, quam Deus ad hanc virginem habuit, queat penetrare* (*De excell. Virg.* c. 4)? Les anges eux-mêmes ne le peuvent pas et à la vue de Marie montant au ciel ils s'écrient : « Quelle est celle-ci qui monte du désert comblée de délices, et » appuyée sur son bien-aimé ? » *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, inmixa super dilectum* (CANT. VIII, 5)?

Ce que Dieu aime en Marie, ce sont ses propres dons, ce sont les grâces infinies, les vertus admirables dont il a enrichi celle qu'il avait choisie pour Mère.

Lorsque nous aimons véritablement une personne, l'affection dont nous sommes touchés a pour cause quelque qualité, quelque bien qui nous apparaît dans l'objet de notre amour. Il en est de même pour Dieu : il aime Marie, à cause du bien qu'il voit en elle, à cause de ses perfections incomparables.

Qui pourrait dire toutes les vertus de Marie? Dieu seul les connaît toutes, et en mesure l'étendue. Pour nous, il nous est donné d'en découvrir à peine quelques traits, mais c'est assez pour comprendre que l'amour de Dieu pour cette admirable créature est infini et que nous-mêmes nous devons l'aimer sans mesure. Parcourons donc rapidement quelques-unes des vertus que le ciel et la terre admirent en la Mère de Dieu.

Si nous en croyons S. Thomas, la première des vertus qui attirent aux hommes la faveur d'être aimés de Dieu c'est la *sagesse*. Il dit : « La sagesse est pour les hommes un trésor d'un » prix infini, parce que ceux qui en usent participent à l'amitié » de Dieu. Dieu n'aime personne que celui qui habite avec la » sagesse [1]. » Or, aucun ange ni aucun homme, n'égala Marie en sagesse. Elle apparut à S. Jean dans l'Apocalypse, revêtue du soleil : *Mulier amicta sole.* (Apoc. xii, 1). Pourquoi? Ecoutez la réponse de S. Bernard : « Marie nous est représentée revêtue » du soleil, parce qu'elle pénétra jusqu'à une profondeur in- » croyable les abîmes de la divine Sagesse. Elle a été plongée » dans cette lumière inaccessible autant que peut l'être une créa- » ture en dehors de l'union hypostatique avec Dieu [2]. » Marie possède la sagesse à ce point, qu'elle semble être la sagesse elle-même; on croirait qu'elle est toute transformée en la sagesse divine. S. Ignace la nomme : *La maîtresse de notre religion.* S. Cyrille d'Alexandrie, parlant contre Nestorius au concile d'Ephèse, dit qu'elle tient *le sceptre de la doctrine orthodoxe*; car elle a enseigné les Apôtres, elle a dit aux Evangélistes ce qu'ils devaient écrire.

Souvent la sagesse se confond avec la prudence, dans le langage de la sainte Ecriture. La très sainte Vierge Marie fut aussi très prudente. Au jour de l'Annonciation, l'Ange envoyé de Dieu se présente devant elle et la salue. Ecoutez ce que dit l'Evangile : « Lorsque Marie l'eut entendu, elle fut troublée de ses » paroles, et elle pensait quelle pouvait être cette salutation. (Luc. i, 39). » O reine du ciel, pourquoi ce trouble? Que pensez-vous? Elle fut troublée, dit S. Bernard, mais non pas au point que ses pensées fussent confondues. « Elle fut troublée et garda » le silence, réfléchissant au sens de ces salutations. Qu'elle fût » troublée ainsi, sa pudeur virginale le demandait. Qu'elle ne le » fût point davantage, ce fut l'effet de sa force d'âme. Qu'elle

1. Sapientia infinitus thesaurus est hominibus, quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiæ Dei. Neminem enim diligit Deus nisi eum qui cum Sapientia habitat. S. Thom. apud *Paciuchel.*

2. Jure Maria sole perhibetur amicta, quæ profundissimum divinæ sapientiæ, ultra quam credi valeat, penetravit abyssum, ut quantum sine personali unione creaturæ conditio patitur luci illi inaccessibili videatur immersa. S. Bernard. serm. *de Verb. Apoc.*

» gardât le silence et réfléchît, ce fut la preuve de sa prudence [1]. »

Que dirai-je de sa *pureté?* Marie fut la vierge des vierges, comme le proclame l'Eglise dans les invocations solennelles qu'elle se plaît à lui adresser. Ou plutôt, elle regarde Marie comme la virginité incarnée. Ne lui dit-elle pas : « Sainte et » immaculée virginité, je ne sais par quelles louanges vous glo» rifier assez : » *Sancta et immaculata virginitas, quibus te laudibus efferam nescio!*

Et la *mansuétude* de Marie ? Ne suffit-il pas pour en dire l'excellence de rappeler cet autre chant de l'Eglise en son honneur : « Vierge sans égale, douce entre toutes » : *Virgo singularis, inter omnes mitis.* L'Église l'appelle encore: *Notre vie, notre douceur*; elle la proclame clémente, pieuse et douce: *Vita, dulcedo, o clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria.* « Pourquoi la fragilité hu» maine craindrait-elle d'approcher de Marie ? dit S. Thomas » citant S. Bernard. Il n'y a rien d'austère en elle, rien de ter» rible, elle est toute suave, toute pleine de piété, et de grâce, » toute pleine de mansuétude et de miséricorde. Elle est compa» tissante; sa joie est de venir en aide à tous ceux qui l'invo» quent. Parcourez toutes les pages du saint Evangile, et si » vous y trouvez le moindre passage indiquant de la dureté, de » la rudesse en Marie, je consens que vous perdiez confiance et » que vous redoutiez désormais de vous approcher d'elle [2]. »

S. Bernard ne se lasse pas de célébrer la générosité, la libéralité de la bienheureuse Vierge. « Elle s'est faite toute à tous, » dit-il; elle aime les sages et les insensés; elle leur ouvre à » tous le sein de sa miséricorde pour que tous reçoivent de sa » plénitude : le captif la rédemption, le malade la guérison, le » pécheur le pardon, le juste la grâce, l'ange la joie, enfin toute » la Trinité la gloire et la personne du Fils, la substance de la » chair humaine. Ainsi n'y a-t-il rien qui échappe aux doux rayons » de sa charité [3]. »

1. Turbata est, et non est locuta, sed cogitabat qualis esset ista salutatio. Quod turbata est verecundiæ fuit virginalis; quod non perturbata, fortitudinis. Quod tacuit, et cogitavit prudentiæ. S. Bernard. hom. I, super *Missus.*

2. Quid ad Mariam accedere trepidat humana fragilitas? Nihil austerum in ea, nihil terribile, tota suavis est, plena pietatis, et gratiæ, plena mansuetudinis et misericordiæ. Affectu compatiendi et subveniendi abundat effectu. Invocantibus subvenit universis. Revolve totam Evangelii seriem, et si quid durum, si quid asperum invenies in Maria, demum eam suspectam habeas, et ad eam accedere verearis. S. Thom. et S. Bern. apud *Paciuchel.*

3. Omnibus omnia facta est, sapientibus et insipientibus copiosissima charitate debitricem se fecit; omnibus misericordiæ sinum aperit, ut de plenitudine ejus accipiant universi : captivus redemptionem, æger curationem, peccator veniam, justus gratiam, angelus lætitiam, denique tota Trinitas gloriam, Filii persona carnis humanæ substantiam, ut non sit qui se abscondat a calore ejus. S. Bern. *de Verbis Apocalyps.*

Voulez-vous savoir quelle fut l'*humilité* de Marie ? Rappelez-vous qu'au jour de l'Annonciation, l'ange Gabriel la salua pleine de grâce : *Ave gratia plena.* De toutes ces grâces, de toutes ces vertus, que Dieu a mises en elle, la bienheureuse Vierge ne semble en connaître qu'une seule, l'humilité ; « Dieu a regardé » l'humilité de sa servante, » dit-elle. *Respexit Deus humilitatem ancillæ suæ* ; « et c'est pour cela que toutes les générations me » proclameront bienheureuse : » *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (Luc. I, 48).

Le soleil dont elle apparaît revêtue aux yeux de l'apôtre S. Jean, marque l'ardeur de *sa charité.* Ce feu divin l'embrase, et sa chaleur répand au loin la vie.

Enfin, car il faut se borner, Marie méprise et foule aux pieds les grandeurs et les vanités de la terre, que la lune représente : *Luna sub pedibus ejus.* Elle vendit tout ce qu'elle possédait pour le donner aux pauvres ; elle vécut dans la pauvreté la plus entière, ne cherchant que Dieu seul, et dédaignant tout le reste.

Que faisait la bienheureuse Mère de Dieu en pratiquant de la manière la plus parfaite ces vertus que nous venons de nommer et toutes les autres que peuvent posséder les anges et les hommes ? Elle mettait en pratique par avance les enseignements admirables que son divin Fils venait donner au monde. « Bienheu- » reux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent : » *Beati qui audiunt verbum Dei et qui custodiunt illud.* (Luc. XI, 28) devait dire Jésus. Qui donc a écouté comme Marie cette divine parole ? qui donc l'a gardée comme elle ? Aussi ne nous éton- nons pas que Dieu l'ait tant aimée, et que les vertus de Marie aient ravi le cœur du divin époux. « Vous avez blessé mon » cœur, » lui dit-il, « vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon » épouse, par l'un de vos yeux, et par un cheveu de votre cou : » *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum et in uno crine colli tui* (Cant. IV, 9). Pour- quoi ce cheveu ? L'Epouse mystique n'avait-elle pas d'autres charmes pour gagner le cœur de son bien-aimé ? Ah ! sans doute ; mais dans cette Epouse admirable, mais en Marie, tout est si parfait qu'il suffit d'une de ses vertus, d'un de ses actes les plus insignifiants, d'un seul de ses cheveux enfin, pour gagner le cœur du Très-Haut, pour que Dieu l'aime plus qu'aucune créa- ture, pour qu'il soit à jamais transpercé du glaive de cet amour. Chacune des vertus de Marie, même de celles qui paraîtraient les moindres aux yeux des créatures, avait aux yeux de Dieu, une beauté et un prix infini. Dieu aimait Marie, pour sa souve- raine perfection, et l'aimait en même temps, pour chacune de ses vertus, et pour la souveraine beauté de chacune d'elles.

Ajoutons encore que Dieu aimait Marie à cause de son amour

pour lui et du désir ardent qu'elle avait de le voir et de le posséder.

III. — *Marie aimée de Dieu à cause de ses ardents désirs.*

Entre les vertus de Marie, nous avons nommé, à peine en passant, son amour pour Dieu. Cependant on peut dire que cet amour était un feu ardent, qui montait du cœur de Marie jusqu'au ciel, pour embraser le cœur de Dieu lui-même. Elle aimait Dieu de toute son âme, elle ne cherchait que lui, ne vivait que pour lui, et cet ardent amour se traduisait par des désirs enflammés de voir enfin le Fils de Dieu descendre sur la terre, apporter la réconciliation et la paix, rompre la muraille d'airain que le péché avait élevée entre Dieu et ses créatures.

Les Prophètes étaient venus ; ils avaient parlé au nom de Dieu. Marie méditait leurs paroles et en comprenait les mystères ; mais c'était lui-même qu'elle voulait. Mon Seigneur et mon Dieu, disait-elle, mon unique bien, ma seule consolation, le seul rafraîchissement de mon âme, venez. Pourquoi m'enverriez-vous encore des prophètes ? Leur parole est sans charme pour moi ; c'est votre voix que je veux entendre, c'est votre présence que je désire. Les anges eux-mêmes ne me suffisent pas : c'est vous seul que je veux désormais.

Les âmes qui ont goûté le divin amour, ne trouvent plus aucun charme aux choses de la terre. Une force invincible les attire vers Dieu ; elles ne cherchent que lui. Voyez Madeleine au tombeau de son divin Maître. Le sépulcre est ouvert, mais le corps de Jésus n'y est plus. Que fait-elle ? Elle verse des torrents de larmes, larmes de douleur et larmes d'amour. Elle regarde de nouveau dans le sépulcre et elle y voit deux anges qui lui demandent la cause de son affliction : *Mulier quid ploras ?* « Femme, pourquoi pleurez-vous ? » Et elle répond : « Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont » déposé : » *Quia tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum* (Joan. xx, 13). Pourquoi je pleure ? Eh ! puis-je ne pas pleurer, ne pas me fondre entièrement en larmes, lorsqu'on m'a ravi mon Seigneur et que je ne sais où il est ? O mon doux Jésus, où êtes-vous ? Qui vous a enlevé ? où vous a-t-on porté ? O mon divin soleil, vous semblez éteint, mais mon cœur, tout mon cœur est à vous : il ne peut s'arracher de vous.

Mais remarquez, mes frères, ce qu'ajoute l'Evangile. « Après » avoir répondu aux anges, Madeleine se retourne » : *Hæc cum dixisset conversa est retrorsum.* La présence même des anges n'est rien pour elle ; leur entretien est sans intérêt ; elle ne veut pas de leurs consolations ; elle ne veut que Jésus. Je cherche le créateur, dit-elle, et toute créature m'est à charge. Je ne veux pas

voir les anges, ni demeurer avec les anges : ils peuvent augmenter ma douleur et non l'apaiser. Je ne cherche pas les anges, mais le créateur des anges et le mien. Je ne cherche pas les anges, mais mon Seigneur, et le Seigneur des anges [1].

Toutes les pensées de Madeleine, toutes ses affections étaient tellement pour Jésus, que lorsque Jésus lui parle lui-même, elle ne le reconnaît pas d'abord et le prend pour le jardinier. Elle vivait en lui et il vivait en elle. Elle oublie de craindre, dit Origène ; elle oublie de se réjouir ; elle s'oublie elle-même ; elle oublie tout enfin, excepté celui qu'elle aimait sur toutes choses ; elle a si bien tout oublié qu'elle ne reconnaît plus celui qu'elle aime tant. Joseph a enseveli le corps de Jésus et l'a déposé dans le tombeau : Madeleine y a déposé en même temps son cœur [2].

Laissons maintenant Madeleine et élevons plus haut nos regards ; considérons l'auguste Vierge Marie. Elle aussi ne pensait qu'à Dieu ; elle aussi ne cherchait, ne désirait que Dieu. Voyez-la au jour de l'Annonciation. L'ange lui adresse la salutation la plus respectueuse, les paroles les plus glorieuses que jamais une créature ait entendues au ciel et sur la terre, et Marie est troublée. L'Évangile nous dit : « Lorsque Marie l'eut entendu » elle fut troublée de ses paroles et elle pensait quelle pouvait être » cette salutation. » Pourquoi ce trouble ? n'était-elle pas accoutumée aux révélations, à la présence visible des anges ? Pourquoi le silence qu'elle garde ? Pourquoi les réflexions auxquelles elle se livre ? Ah ! c'est qu'au moment où apparaît l'envoyé céleste, Marie suppliait le Seigneur, avec des désirs toujours plus ardents, de venir enfin. Elle attendait le Seigneur et c'était un ange qui se présentait. Elle se demandait, dit le bienheureux Albert le Grand, si les promesses de l'ange étaient pour le temps présent ou pour un avenir éloigné. Bien des fois Dieu avait annoncé des consolations à son peuple et le moment de ces consolations n'arrivait pas, de sorte que le peuple disait au prophète Isaïe, dont il n'écoutait plus les paroles, et comme pour se moquer : « Commande, commande encore ; attends, attends encore, » attends encore ; un peu là, un peu là : » *Manda, remanda ; ex-*

1. Qualis est ista consolatio ? Onerosi sunt mihi omnes consolatores, gravant me et non consolantur. Ego autem quæro creatorem et ideo mihi gravis est omnis creatura. Nolo Angelos videre ; nolo cum Angelis manere, quia possunt dolorem augere, et non possunt penitus delere. Denique non quæro angelos, sed eum qui me fecit, et Angelos. Non quæro Angelos, sed meum et Angelorum Dominum. Origen. hom. *de Magdal.*

2. Oblita erat timere, oblita erat gaudere, oblita erat semetipsam, oblita erat denique omnia præter illum, quem diligebat super omnia, et quod mirabile est, sic erat oblita, ut etiam ipsum non cognosceret. Denique Joseph posuit in monumento cor tuum, Maria sepelivit ibi pariter spiritum suum, etc. Origen. hom. *de Magdal.*

pecta, reexpecta, expecta, reexpecta ; modicum ibi, modicum ibi (Isa. xxviii, 10). Il leur semblait que Dieu les avait oubliés, et si ses envoyés leur promettaient quelques faveurs, elles devaient se faire attendre si longtemps qu'elles leur paraissaient vaines. Marie était sage et elle réfléchissait au sens des paroles de l'ange, pour ne pas concevoir, ni faire concevoir à personne de vaines espérances, si l'effet de la promesse était différé. Elle était troublée de la présence de l'ange, parce que ce n'était pas un ange mais Dieu lui-même qu'elle désirait.

Ecoutez l'Epouse des Cantiques suppliant son bien-aimé de venir : c'est la bienheureuse Vierge Marie implorant la venue de Dieu sur la terre : « Je vous en conjure, filles de Jérusalem, si » vous trouvez mon bien-aimé, dites-lui que je languis d'amour:» *Adjuro vos, filiæ Jerusalem, si inveneritis dilectum meum, ut nuncietis ei, quia amore langueo* (Cant, v, 8). Non, dit S. Sophrone, ni l'esprit humain, ni le cœur humain, ni aucune puissance créée ne peut imaginer l'ardeur de l'amour et les désirs brûlants dont la bienheureuse Vierge Marie était consumée sans cesse, quelles ardeurs l'Esprit de Dieu et la contemplation des divins mystères allumaient dans son âme. Elle aimait le Christ de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa puissance, et cependant la privation de la présence de son bien-aimé augmentait chaque jour encore l'ardeur de ses désirs [1]. S. Bonaventure expliquant l'Oraison dominicale se trouve arrêté dès les premiers mots. Ces paroles mises par Jésus-Christ lui-même sur les lèvres de ses Apôtres : *Notre Père qui êtes aux cieux,* le ravissent en extase. Hors de lui-même, embrasé d'une ardeur séraphique, il s'écrie : « Mon cœur s'élèvera comme l'aigle à la pensée d'un » tel père; héritier du ciel, je mépriserai désormais les choses » d'ici-bas. Que sont pour moi les honneurs de la terre ? Je suis » le fils de Dieu. Ah! que je laisse volontiers derrière moi tout » le reste pour courir vers lui. Si je possède mon Père, c'est » assez pour moi. Je tendrai vers lui de toutes mes forces. Je ne » regarderai, je ne verrai que le Seigneur mon Dieu [2]. »

Si le Docteur séraphique était embrasé d'un tel désir d'arriver à Dieu, que dire de la bienheureuse Vierge Marie ? David, huit siècles à l'avance, lui adressait ces paroles : « Ecoute ma » fille et vois ; incline ton oreille ; oublie ton peuple et la mai» son de ton père : » *Audi filia et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum patris tui* (Psal. xliv,

1. S. Sophron. serm. *de Assumpt. Deiparæ.*

1. De tanto Patre elevabitur cor meum, ut aquila et jam hæres cœli omnia inferiora contemnam. Quid mihi ultra de terrenis honoribus, qui sum Filius Dei? Certe cum impetu omnibus postpositis curram ad eum. Sufficit mihi si habeam Patrem meum. Et ideo toto corde tendam ad eum; non aliud videbo nisi Dominum Deum meum. S. Bonavent. III p. *Stimul. Amor.* cap. 17.

11). « C'est, dit S. Bruno, comme s'il lui disait: Laisse tout, » ma fille ; que ton Fils te suffise, parce qu'il est ton roi, ton » Seigneur et ton Dieu. C'est assez pour toi de lui seul. Que » l'amour de ta patrie, que l'amour de tes proches ne te retienne » pas. Si tu le possèdes, tu es riche et tu possèdes toutes cho- » ses en lui [1]. » Ce n'était pas un conseil que David donnait à Marie, mais il voyait en Dieu celle qui devait naître de sa race, et à la vue de ce magnifique spectacle il s'écriait: O ma fille bien-aimée! O gloire de ma maison royale, soleil éclatant qui brilles pour l'univers entier: que tes perfections sont grandes. Tout ton esprit, toutes tes pensées, toutes tes puissances, toutes tes affections sont pour Dieu, c'est lui seul que tu cherches, lui seul que tu veux posséder, lui seul qui est ta richesse, ton unique trésor! Que peut-il te manquer? Tu serres entre tes bras, tu presses sur ton cœur, le Seigneur ton Dieu devenu ton fils? Que t'importe s'il faut fuir en Egypte, passer de longues années dans une terre étrangère loin de tes parents, loin de ta famille? Tu as ton fils ; tu as Jésus ; tu es assez riche: il est tout pour toi. Ne nous étonnons donc pas si le prophète ajoute : *Et concupiscet rex decorem tuum*: « Et le roi désirera votre beauté. » Comment n'aurait-il pas aimé celle qui l'aimait tant? comment ne serait-il pas venu, lorsque des désirs si ardents et si purs l'appelaient?

Dans la lutte mystérieuse que le patriarche Jacob dut soutenir contre un ange, l'ange lui demanda de cesser enfin le combat, parce que le jour approchait. Jacob lui répondit: « Je ne vous » laisserai pas aller que vous ne m'ayez béni: » *Non dimittam te, nisi benedixeris mihi* (Genes. xxxii, 26). Il reçut la bénédiction de l'ange et le laissa aller. Marie a cherché Dieu et l'a trouvé. Elle en est transportée de joie et s'écrie: « J'ai trouvé celui qu'aime mon âme: je le tiens et ne le laisserai pas aller : » *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum nec dimittam* (Cant. iii, 4). Dites-moi, ô Marie, dites-moi, reine des anges et des hommes, si le Seigneur vous bénissait comme l'ange bénit le patriarche, le laisseriez-vous aller? Oh! non. Je le tiens et je ne le quitterai pas: *Tenui eum, nec dimittam*; mon amour pour lui n'est pas tel qu'il me suffise d'une bénédiction. Qu'ai-je à faire de la bénédiction temporelle qu'attendait Jacob? qu'ai-je à faire d'honneurs ou de richesses? C'est Dieu que j'aime ; c'est lui que je possède; c'est lui que je veux posséder toujours.

Jacob désirait la bénédiction de l'ange et l'ange désirait donner cette bénédiction, plus peut-être que le patriarche ne le sou-

1. Et idem est ac si dixisset : Omnia relinque; sat tibi sit Filius tuus, quia ipse est rex tuus, et Dominus et Deus tuus. Ipse tibi sufficiat. Non amor patriæ; non propinquorum affectus te retinere valeat. Si illum solum habeas, dives es, et in illo omnia possidebis. S. Bruno, apud *Paciuchell.*

haitait lui-même. Marie désire ardemment le Seigneur, et le Seigneur désire plus ardemment encore se donner à Marie. C'est un merveilleux combat entre Dieu et sa créature. C'est à qui aimera davantage, à qui désirera davantage se donner et posséder. Et Dieu n'a pas trop de son amour infini, pour l'emporter dans cette nouvelle lutte avec l'humble Vierge, qu'il a choisie pour être sa mère.

Que nous serions heureux si nos cœurs étaient embrasés d'une semblable ardeur! Si nous aimions, si nous désirions comme Marie, le plus beau des enfants des hommes, celui dont la seule vue remplira les anges et les saints d'une joie inexprimable pendant tous les siècles des siècles. Lorsque les frères de Joseph annoncèrent à leur père qu'il vivait encore et qu'il était tout-puissant dans la terre d'Égypte, Jacob s'écria : « C'est assez pour » moi si mon fils Joseph vit encore : » *Sufficit mihi si adhuc Joseph filius meus vivit* (Genes. xlv, 28). Je ne m'occupe pas de ses grandeurs, je ne regarde même pas les présents qu'il m'envoie. Il vit et c'est assez.

O vous qui aimez Jésus, dites comme Jacob : Mon Jésus est vivant; mon Jésus est au ciel : c'est assez pour moi, le reste m'est indifférent. J'irai au ciel et je le verrai. Marie nous a montré comment il faut faire pour arriver au ciel. Marchons sur ses traces autant qu'il nous est possible, avec la grâce de Dieu. Demandons à cette tendre mère qu'elle nous soutienne, qu'elle nous relève si nous tombons, et qu'elle nous introduise enfin auprès de son fils, pour que nous disions à notre tour : *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum nec dimittam* : J'ai trouvé celui qu'aime mon âme, je le tiens et je ne le laisserai pas aller de toute l'éternité. Ainsi soit-il.

PLANS DIVERS

I. — *Sentiments de dévotion envers Marie, culte et imitation.*

Pour parler méthodiquement de la dévotion et des devoirs d'un chrétien envers la sainte Vierge, on peut traiter les trois points suivants :

1° Sentiment qu'il faut concevoir de Marie.

2° Culte qu'il faut lui rendre.

3° Vertus qu'il faut imiter en elle.

I. — Les hauts sentiments que nous devons concevoir de la bienheureuse Vierge Marie s'appuient : 1° Sur son incomparable dignité de Mère de Dieu, qui est la plus haute où Dieu lui-même puisse élever une pure créature. — 2° Sur ses éminentes perfec-

tions, ses vertus, ses mérites qui sont en rapport avec cette sublime dignité. — 3° Sur ce qu'elle est à notre égard, savoir: notre Avocate, notre Médiatrice auprès de son Fils, etc. — 4° Sur son crédit et son pouvoir auprès de Dieu, pouvoir qui surpasse sans comparaison celui de tous les saints ensemble.

II. — Les Pères, les Conciles, la pratique de l'Eglise, la raison même, prouvent qu'il est juste et bon de rendre un culte aux saints qui sont les amis de Dieu: à plus forte raison est-il juste, utile, nécessaire de rendre un culte à la Mère même de Dieu. Tout l'honneur qu'on lui rend remonte jusqu'à son Fils et l'indifférence ou le mépris pour elle, offenserait gravement le Seigneur.

Le culte dû à Marie est d'un ordre supérieur à celui rendu aux autres saints, parce qu'elle n'est pas comme eux simple servante de Dieu: elle est sa Mère, et la reine des anges et des saints. Après le culte souverain qui n'appartient qu'à Dieu on n'a pas à craindre d'aller trop loin en honorant Marie : *Quantum potes tantum aude, quia major omni laude, nec laudare sufficis.*

III. — Le culte le plus agréable à Marie, que nous puissions lui rendre, consiste dans l'imitation de ses vertus. C'est de cette imitation surtout que nous tirerons les fruits les plus précieux que puisse nous procurer la dévotion à la très sainte Vierge. — Le P. D'Orléans, *sur la Dévotion à la sainte Vierge.*

II. — *Il faut honorer, invoquer et imiter Marie.*

Tout chrétien digne de ce nom professe une dévotion sincère, tendre, filiale, envers la bienheureuse Vierge Marie; mais cette dévotion doit être bien réglée, sinon elle ne servirait que peu à notre avancement dans la voie du salut, et Marie n'en serait pas honorée. Tous nos devoirs envers Marie se réduisent à ces trois points : 1° L'honorer. — 2° L'invoquer. — 3° L'imiter.

I. Il faut honorer Marie, mais l'honorer judicieusement, c'est-à-dire, lui rendre tous les hommages auxquels a droit la plus parfaite de toutes les créatures, la reine du Ciel et de la terre, la bienfaitrice, la protectrice, la mère des chrétiens. Mais en même temps, il faut se souvenir que son divin Fils, que Dieu est toujours infiniment au-dessus d'elle par sa divinité. Il faut se garder de rendre à Marie l'adoration, le culte suprême que Dieu s'est réservé. En dehors de ce culte, rien ne sera trop beau, rien ne sera trop grand, pour celle que Dieu lui-même honore comme sa fille, sa mère, son épouse.

II. — Il faut invoquer Marie, mais l'invoquer efficacement. Non seulement nous pouvons invoquer Marie, mais nous le devons. Dieu veut nous donner toutes ses grâces par l'intermé-

diaire de cette auguste Vierge, comme il s'est donné lui-même. Elle a tout pouvoir auprès de lui ; elle est bonne et miséricordieuse ; elle a reçu la mission de nous venir en aide.

Nous devons donc l'invoquer et le faire avec confiance, parce qu'elle peut et veut nous secourir. Mais en même temps, il faut autant que nous pouvons, nous rendre dignes d'être exaucés, en nous éloignant du péché ; en purifiant nos âmes, par une véritable pénitence ; en nous efforçant de pratiquer la vertu. Sinon, comment Marie qui a le péché en horreur, pourrait-elle nous venir en aide ?

III. — Il faut imiter Marie. 1° Nous devons imiter en elle la perfection de sa sainteté, la persévérance et la fermeté invariable de sa sainteté. 2° Nous devons l'imiter, pour avoir part à la gloire dont elle est en possession.

C'est par le secours de Marie, qu'il nous devient possible d'imiter ses exemples. Adressons-nous à elle, faisons publiquement profession de la servir et son secours ne nous manquera pas. — Le P. Bourdaloue. Sermon *sur l'Assomption.*

III. — *La dévotion envers Marie, marque de prédestination.*

La dévotion envers la bienheureuse Vierge Marie est une marque de prédestination. Cette glorieuse Vierge est le véritable livre de vie, où ceux qui demeurent inviolablement attachés à son service sont inscrits en caractères les plus visibles et les mieux marqués qu'on puisse avoir en ce monde. En effet : 1° Dieu prédestine de toute éternité, par un amour spécial, un amour de choix et de prédilection ses élus. 2° Il leur prépare des grâces de choix, des moyens assurés qui les conduiront certainement au ciel. 3° Il leur ménage la persévérance finale, qui met le sceau à leur bonheur éternel. Or, personne plus que les fidèles serviteurs de Marie, ne porte avec soi l'assurance de cette triple faveur de Dieu.

1° Les serviteurs de Marie en aimant cette divine Mère, en s'efforçant de la servir et de l'honorer selon leur pouvoir, font ce que Dieu fait lui-même : ils entrent dans les sentiments de Dieu, ils aiment et agissent en union avec lui et puisque c'est lui qui leur accorde la grâce de le faire, la leur aurait-il accordée, s'il ne les avait pas aimés d'un amour singulier ?

2° Marie est la dispensatrice des grâces de Dieu, et il n'est que juste qu'elle se montre plus généreuse envers ceux qui font des efforts sincères pour lui être agréables. Il n'est que juste qu'elle éloigne d'eux les occasions du péché ; qu'elle leur donne la grâce de surmonter les tentations ; qu'elle les relève s'ils viennent à tomber ; qu'elle favorise leurs efforts pour avancer dans la voie de la vertu.

3° Tout dépend pour nous du moment de la mort. On ne comprendrait pas que Marie abandonnât à ce moment décisif, ceux qui pendant leur vie ont tâché de lui être fidèles, ceux qu'elle s'est plu à prévenir de grâces et de faveurs. Il peut se faire que plusieurs des serviteurs de Marie aient résisté pendant leur vie aux grâces qu'elle leur prodiguait de la part de Dieu ; qu'ils en aient abusé ; mais au dernier moment, Marie fait un appel suprême à la miséricorde divine, et remporte à la fin une victoire trop longtemps disputée. Telle est la cause du retour final de tant de pécheurs que l'on aurait cru perdus sans ressource. — Ouvrage intitulé : *Sermons sur tous les sujets.*

IV. — *Ce que Marie fait pour nous.*

Après que la glorieuse Vierge Marie a quitté la terre pour prendre possession du ciel, où elle est maintenant en qualité de reine et de souveraine, il ne faut pas s'imaginer qu'elle n'ait plus rien à faire à notre égard, ou que nous ne devions plus rien attendre de sa bonté et de ses soins. A la vérité, elle a parfaitement rempli les desseins que Dieu avait sur elle, ayant donné au monde un Médiateur qui nous a réconciliés avec le Père éternel ; elle a ensuite coopéré à l'œuvre de notre Rédemption, en offrant son Fils, et en le sacrifiant en quelque manière, pour le salut des hommes, elle a même survécu à ce cher Fils, un temps assez considérable, afin de défendre et de soutenir l'Eglise naissante, qui avait besoin de ses exemples et de son secours. Mais c'est dans le ciel où elle est montée, qu'elle a donné les marques les plus éclatantes de son pouvoir et de sa bonté envers chacun de nous en particulier, par une protection qu'elle ne refuse jamais à ceux qui réclament son assistance. C'est là qu'elle nous obtient les plus puissants secours, sans lesquels nous serions sans cesse en danger de nous perdre.

Pour nous mettre à même de mieux profiter de cette protection, que la bienheureuse Vierge Marie étend sur nous, nous aurons donc à considérer deux points :

1° La protection que nous devons attendre de la glorieuse Mère de Dieu, élevée à la droite de son Fils, est tout à la fois la plus puissante et la plus assurée, si nous nous efforçons de la mériter.

2° Nous devons faire tous nos efforts pour mériter cette protection, par nos prières, notre confiance et notre zèle à son service.

Le premier point nous apprendra ce qu'elle a fait pour nous ; et le second, ce que nous devons être pour elle. L'un nous fera voir le bien que nous pouvons espérer du secours de la sainte Vierge, et l'autre ce que la sainte Vierge attend de notre fidélité et de notre reconnaissance.

V. — *Présomption et défiance, deux écueils qu'il faut éviter.*

On ne trouve que peu de chose dans le texte du saint Evangile, concernant les grandeurs de Marie. C'est que le Saint-Esprit qui n'ignorait pas sur quels fondements il devait établir la grandeur de son Epouse a cru, que la seule qualité de *Mère de Dieu*, bien expliquée, suppléerait à tous les éloges. La divinité du Fils ne permettant pas de refuser les plus grands honneurs à celle qui serait reconnue pour la Mère d'un tel Fils.

En effet, il ne faut qu'entendre ces deux mots, *Mère de Dieu*, pour y trouver de quoi satisfaire amplement le zèle que l'on a pour la gloire de la sainte Vierge ; quiconque a bien pénétré le sens de ces deux paroles y découvre de quoi fonder et régler la dévotion des fidèles envers elle.

Remarquez, qu'il y a deux écueils également à éviter dans le service de la sainte Vierge. Le premier est le manque de confiance en elle ; et le second, de porter sa confiance jusqu'à une téméraire présomption. Deux erreurs opposées l'une à l'autre, qui nous privent également du secours le plus favorable et le plus puissant que nous ayons pour nous sauver.

Les uns disputent à la sainte Vierge ce pouvoir sans bornes et cette bonté extrême, que l'Eglise reconnaît en elle : ils renversent ainsi les fondements de notre confiance.

Les autres exagérant cette bonté, et la faisant aller jusqu'à une lâche indulgence pour leurs défauts, tombent ainsi dans une malheureuse présomption.

Or, je soutiens que la qualité de Mère de Dieu, suffit pour redresser les uns et les autres.

En qualité de Mère de Dieu, Marie a de quoi fonder une confiance légitime.

En cette même qualité, elle a de quoi détruire une vaine présomption.

La première considération fournira de grands motifs de consolation aux serviteurs de la sainte Vierge, en leur découvrant le fondement de leur confiance.

La seconde leur inspirera une crainte salutaire de tomber dans le relâchement, en détruisant le fondement de leur présomption. — *Le Père* Cheminais, sermon *sur la dévotion à la sainte Vierge.*

VI. — *Solidité de la dévotion à Marie.*

Les hérétiques traitent la dévotion à la sainte Vierge, de superstition ; les esprits forts d'amusement ; les novateurs, d'indiscrétion ; mais les véritables chrétiens la regardent comme une très solide dévotion.

1° Elle est bien solide, puisqu'elle est établie sur la pierre fondamentale qui est Jésus-Christ. C'est cet édifice de l'Evangile, qui étant fondé sur le rocher ne peut être ébranlé ni par les vents, ni par les flots dont il est battu.

Le concert de presque tous les fidèles qui conspirent à honorer en tant de manières la sainte Vierge, à mettre leur confiance en sa protection, à avoir recours à elle dans tous leurs besoins; leur consentement unanime à lui donner les plus grands éloges, à lui attribuer de si grands avantages, à porter tous les fidèles à l'honorer, et à la prendre pour Médiatrice auprès de son Fils.

Le zèle que fait paraître l'Eglise à inspirer cette dévotion à ses enfants, à lui rendre un culte particulier, à honorer tous ses mystères, à instituer tant de fêtes en son honneur, à lui bâtir tant de magnifiques temples, à établir tant d'ordres religieux qui ont pour but de la servir et de l'honorer.

Enfin la multitude presque innombrable, de miracles que Dieu fait tous les jours en faveur de ceux qui ont recours à la sainte Vierge sont autant de démonstrations de la solidité de cette dévotion. Qui ne s'y rend pas est un aveugle, ou un opiniâtre, ou un hérétique.

2° La solidité de cette dévotion consiste en ce qu'elle nous engage particulièrement à imiter la sainte Vierge. L'imitation de ses vertus est le culte le plus agréable que nous lui puissions rendre ; tout culte qui n'aboutit pas là, est une superstition ou un amusement. S'abandonner aux vices contraires aux vertus de Marie, pendant qu'on lui rend l'hommage de quelques tièdes prières, c'est l'honorer des lèvres, en même temps qu'on la déshonore du cœur.

Nous ne pouvons être sauvés si nous ne sommes semblables à Jésus-Christ, mais un moyen sûr et facile de nous rendre semblable à Jésus-Christ, c'est d'imiter la très sainte Vierge. Elle est la plus parfaite copie de ce divin original.

Peut-être que la lumière qui environne Jésus-Christ, nous éblouirait, si nous le regardions directement : jetons les yeux sur la sainte Vierge, cette copie fidèle ; elle sera plus proportionnée à notre faiblesse. En exprimant les traits de la Mère en nous, nous devenons parfaitement semblables au Fils. Elle nous dit aussi bien que S. Paul, mais avec plus de raison que lui : « Soyez » mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ. »

Nous devons donc tâcher d'imiter toutes les vertus de la sainte Vierge, et nous persuader que son Fils nous dit ce que Dieu dit à Moïse : regardez cette fidèle copie de nos vertus, qui doit être un original pour vous ; efforcez-vous d'en exprimer tous les traits dans votre conduite ; mais particulièrement imitez trois de ses vertus, qu'elle a le plus à cœur : la pureté, l'humilité, et l'amour

de son divin Fils. — Le P. Nepveu, *Réflexions chrétiennes, pour tous les jours de l'année.*

VII. — *La dévotion à Marie est solide, sainte et salutaire.*

La dévotion à la sainte Vierge est *solide* dans ses principes; *sainte* dans ses pratiques; *salutaire* dans ses effets.

1° Elle est *solide* dans ses principes, puisqu'elle est fondée sur la volonté de Dieu, qui, en élevant la très sainte Vierge à la plus haute dignité où une pure créature pouvait être portée, a voulu conséquemment qu'elle fût honorée dans le ciel et sur la terre, de tous les hommes et de tous les anges.

La raison nous apprend ensuite que tout ce qui est saint, est dans un degré de perfection incomparablement au-dessus du commun mérite de la vénération et du respect; or, qu'y a-t-il, après le Fils de Dieu, de plus parfait, de plus grand, de plus auguste que la Mère de Dieu, et par conséquent de plus respectable et de plus digne de notre culte?

Enfin cette dévotion est fondée sur l'autorité de l'Eglise, sur son antiquité, puisqu'elle s'est établie avec l'établissement du christianisme, et sur le consentement universel de toutes les nations, qui ont embrassé cette dévotion avec la foi.

2° Elle est *sainte* dans ses pratiques; parce que le culte et les services qu'on rend à Marie sont un devoir de religion qui tend à Dieu et qui y retourne comme à sa source.

Que les prières qu'on lui adresse sont saintes et ont une onction toute divine.

Que nos services sont également agréables à Dieu et à elle.

Qu'on loue Dieu dans les éloges qu'on lui donne, parce que c'est Dieu qui lui a communiqué ses divines perfections.

Enfin, que toutes les pratiques de cette dévotion vont à nous rendre plus saints, plus parfaits, plus agréables à sa divine majesté.

3° Elle est *salutaire* dans ses effets, parce qu'elle nous conduit avec assurance; nous soutient dans les tentations et dans les combats que lui livrent les ennemis de notre salut; nous défend, nous garantit contre les pièges qu'ils nous tendent.

Cette dévotion, en un mot, est la voie la plus sûre et la plus facile, pour arriver au bonheur éternel, et c'est pour cela que les saints nous assurent que c'est la marque la plus certaine de notre prédestination. — Houdry.

VIII. — *Trois motifs principaux de notre dévotion à Marie.*

Nous devons avoir une singulière dévotion à la très sainte

Mère de Dieu, pour une infinité de raisons que nous pouvons réduire à trois plus générales.

1° A cause de Dieu qui le veut, qui le désire, qui l'ordonne, et qui en reçoit beaucoup d'honneur et de gloire.

2° A cause de la Vierge elle-même qui mérite par une infinité de titres, d'être aimée, honorée et servie.

3° A cause de nos propres intérêts, parce que cette dévotion est pour nous une source de biens inestimables. — Id.

IX. — *La dévotion à Marie, moyen puissant de sanctification.*

La dévotion à la sainte Vierge est un moyen infaillible pour être vertueux, et pour arriver à une éminente sainteté.

1° Parce qu'elle nous fait trouver la plus puissante intercession que nous puissions avoir auprès de Dieu, pour obtenir les grâces qui nous sont nécessaires, afin d'avancer dans la voie de la perfection, et de faire sans cesse de nouveaux progrès dans la sainteté.

De plus, c'est sous la protection de Marie, que ceux qui la servent fidèlement se préservent de la corruption du siècle, évitent les occasions dangereuses, et résistent aux impressions des mauvais exemples, qui entraînent souvent les autres au désordre, et qui sont de funestes écueils pour leur innocence.

Ainsi ceux qui servent Marie, ne trouvent pas d'obstacle dans l'exercice de la vertu, ni rien qui les arrête, ils marchent à grands pas, et pour parler comme le prophète, ils courent dans la voie des commandements de Dieu, et arrivent bientôt à une haute perfection.

Ajoutez que, si c'est le propre de la dévotion en général, d'adoucir les peines qui sont inséparables de la vertu, comme on ne peut douter que le service de Dieu n'ait ses croix, c'est aussi l'aveu de tous les saints, et l'expérience le confirme, que la dévotion à la sainte Vierge rend non seulement plus léger le joug du Seigneur, mais qu'elle le fait porter avec joie. De sorte que, comme la douceur est le propre caractère de la Mère de Dieu, il semble aussi qu'elle l'ait répandu sur tout ce qui regarde son service; elle fait trouver doux et agréable tout ce qu'on fait, et ce qu'on entreprend pour son amour.

2° Parce qu'elle est elle-même le plus parfait modèle de vertu que nous puissions imiter, pour devenir saints et parfaits; de manière que nous devons nous persuader que le Sauveur nous dit ce que Dieu dit autrefois à Moïse : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est* : « Regarde et fais comme » le modèle qui t'a été montré (Exod. xxv, 40). »

Il faut imiter Marie dans toutes ses vertus; mais il en est trois qui passent avant les autres.

La première est *la pureté*. Marie la plus pure de toutes les créatures ne peut souffrir à son service un cœur où règne l'impureté.

La seconde est l'humilité. Marie a été choisie et élue pour être la Mère de Dieu, principalement à cause de son humilité : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ*. Elle nous dit aussi bien que son Fils : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* : « Apprenez de moi que je suis douce et humble de cœur. » (MATTH. XI, 29).

La troisième vertu que nous devons imiter en Marie, est l'amour qu'elle porte à son Fils. Elle a aimé et elle aime Jésus infiniment plus qu'elle-même.

Si nous travaillons de toutes nos forces à imiter un si parfait modèle, nous marcherons à grands pas dans la voie de la perfection. — ID.

X. — *Trois autres motifs de notre dévotion envers la sainte Vierge.*

Le dévouement que l'on a pour une personne de laquelle on dépend est ordinairement fondé sur trois motifs : 1° Sur les bonnes qualités de cette personne; 2° Sur les bienfaits qu'on en a reçus, ou que l'on en reçoit encore; 3° Sur la protection qu'on en espère et que l'on peut se promettre pour les occasions importantes.

Le premier motif produit des sentiments de respect et de vénération. Le second inspire de la reconnaissance, et le troisième un sentiment de confiance. Regardons maintenant la bienheureuse Vierge Marie, et nous reconnaîtrons aisément combien nous devons, à ce triple titre, être dévoués à son service.

1° Si nous considérons ce qu'elle est dans la grâce et dans la gloire, son mérite, sa dignité, le rang qu'elle tient au-dessus de toutes les pures créatures, quels respects, quelle vénération, et quels hommages ne lui devons-nous pas? Après ce que nous devons à Dieu lui-même, pouvons-nous trop faire pour elle? Mère de Dieu, élevée au comble de la gloire, chérie de Dieu, privilégiée au-dessus de toutes les pures créatures, quels devoirs ne sommes-nous pas tenus à lui rendre? N'est-ce pas pour nous trop d'honneur d'être admis à la servir?

2° Si nous considérons les services que nous en avons reçus et que nous en recevons chaque jour, que ne lui devons-nous pas?

Pendant sa vie, elle a coopéré à notre salut, par son consentement au mystère de l'Incarnation, source de notre bonheur; par l'union de ses souffrances à celles de Jésus, au temps de la Passion; par la part qu'elle a prise à tous les mystères du Sauveur.

Et maintenant qu'elle est au ciel, que ne fait-elle pas pour nous? Elle nous protège; elle nous procure toutes sortes de grâces, et nous n'en recevons aucune que par son entremise; elle est notre médiatrice auprès de notre divin Sauveur. Nous pouvons dire d'elle en toute vérité ce que Salomon dit de la sagesse : « Tous les biens me sont venus avec elle » : *Venerunt mihi omnia bona cum illa* (Sap. vii, 11). Tous les biens que nous avons nous viennent d'elle, et tous ceux que nous espérons ne nous seront donnés que par son moyen.

3° Si nous considérons enfin qu'elle peut nous procurer le bienfait suprême, celui qui couronne tous les autres, et sans lequel les autres deviendraient inutiles, avec quel zèle ne la servirons-nous pas?

Nous sommes assurés de son secours dans toutes les occasions où notre salut court quelque risque, parce que Jésus-Christ lui-même nous a donnés à elle comme ses enfants, et qu'elle nous porte à ce titre un amour incomparable. Que ne fera-t-elle pas pour nous, lorsque viendra l'heure de notre mort, si nous avons été réellement ses enfants; si nous l'avons priée, servie, aimée fidèlement pendant notre vie?

Mettons donc notre confiance en Marie. Implorons-la en tous nos besoins; l'Eglise nous en donne l'exemple en l'invoquant dans toutes les grandes nécessités publiques; implorons-la surtout pour qu'elle nous vienne en aide à l'heure de notre mort, et qu'elle nous assiste à l'heure du jugement. — Id. [1]

1. Tout le IV[e] volume de la *Somme des Grandeurs de Marie*, est consacré au culte soit public, soit privé, de la très sainte Vierge. On y trouvera donc en abondance les éléments nécessaires pour traiter utilement dans la chaire, ou ailleurs, de la dévotion à la très sainte Vierge. Il suffira de consulter la table des matières de ce volume, et il est inutile d'entrer ici dans ce détail.

Le III[e] volume n'est pas moins riche pour les sujets particuliers qui se rapportent au culte de Marie. Que l'on se reporte aussi à la table.

Parmi les auteurs et orateurs sacrés que l'on pourra consulter avec fruit sur la Dévotion à la sainte Vierge, on peut citer S. Ephrem, S. Jérôme, S. Epiphane, S. Augustin, S. André de Crète, S. Ildefonse, S. Germain de Constantinople, S. Jean Damascène, S. Pierre Damien, S. Anselme, S. Bernard, S. Bonaventure, S. Thomas, S. Bernardin de Sienne, S. Antonin, Suarez, Canisius, Salazar, Vega, Justin Mieckow, S. Liguori, Auguste Nicolas, les diverses vies de la très sainte Vierge, et en général la plupart des orateurs sacrés anciens et modernes. Nous nous bornerons à ces indications.

IIe SECTION

AVANTAGES DE LA DÉVOTION ENVERS LA TRÈS SAINTE VIERGE

PREMIER SERMON

GLOIRE DE MARIE DANS LE CIEL. MARIE CONTRIBUE AU BONHEUR DES ANGES. ELLE PROCURE LE BIEN DES HOMMES SUR LA TERRE.

Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei [1].

PSAL. LXXXVI, 2.

Lorsque la bienheureuse Vierge Marie monta au ciel pour prendre possession de son trône, plus élevé que les anges et les archanges, les chérubins et les séraphins, ce fut une grande joie, un triomphe inénarrable dans la cité céleste. Mais nous que Marie laissait sur la terre, quel sujet de joie pouvions-nous trouver dans cet admirable mystère? Aux chants des anges et des saints, l'Eglise de la terre ne devait-elle pas répondre par des lamentations! Plus le ciel se réjouissait de la présence de Marie, plus la terre ne devait-elle pas s'affliger de son absence? Lorsque la pieuse veuve Thabitha dont la charité était inépuisable vint à mourir, les fidèles de Joppé, les pauvres surtout, allèrent se jeter aux pieds de l'apôtre S. Pierre et le conjurèrent avec larmes, de leur rendre leur bienfaitrice. Le chef des Apôtres fut touché de leurs prières, il s'adressa au Seigneur, et Thabitha fut rendue à la vie. Lorsque S. Paul prit congé de l'Eglise de Milet et fit connaître aux fidèles, qu'ils ne le reverraient plus sur la terre, ils versèrent des torrents de larmes; ils ne voulaient point se séparer de lui. Lorsque S. Martin fut sur le point de quitter la terre, ses disciples rassemblés autour de lui, le conjurèrent de demander à Dieu, la grâce de vivre encore pour les défendre contre les persécutions qu'ils prévoyaient dans l'avenir. Et nous, l'absence de Marie ne nous affligerait pas? nous ne serions pas pénétrés de douleur à la pensée qu'il nous faut vivre séparés d'elle pendant bien des années peut-être? Cependant, dit S. Bernard, sans parler pour le moment des bienfaits qui nous reviennent de son absence, si nous l'aimons, réjouissons-nous de sa gloire; réjouissons-nous de ce qu'elle est avec son Fils. Soyons heureux de savoir que

1. Voir PACHIUCHELL. Excitat. XV in *Psal.* LXXXVI.

Marie est au ciel, qu'elle règne dans l'éternelle cité de Dieu, parce qu'elle y est glorifiée; parce qu'elle est après Jésus, la joie des anges et des saints; parce que sa présence au ciel nous procure les avantages les plus précieux.

I. — *Gloire de Marie dans le ciel.*

L'apôtre S. Paul écrivant aux fidèles d'Ephèse leur dit : « Le Seigneur est monté au-dessus de tous les cieux, pour tout » accomplir : » *Ascendit super omnes cœlos, ut adimpleret omnia* (Eph. IV, 10). L'Eglise chante à son tour : « Montant au-dessus » de tous les cieux, il a envoyé l'Esprit saint qu'il avait pro- » mis : » *Qui ascendens super omnes cœlos promissum Spiritum sanctum*, etc. N.-S. Jésus-Christ est donc élevé au-dessus des cieux. Comme Dieu, le ciel et la terre ne peuvent le contenir, mais ils sont contenus par lui. Comme homme, il est incomparablement supérieur à tout ce que le ciel contient de plus beau et de plus parfait. Les esprits célestes qui brillent comme des soleils dans le royaume de Dieu, ne sont rien auprès de lui. Le ciel entier disparaît en présence de sa majesté, de sa grandeur suprême : il est au-dessus de tous les cieux : ils sont comme le marchepied de son trône.

Ecoutez maintenant le cri d'étonnement et d'admiration des anges à la vue de Marie au jour de son entrée triomphale dans le royaume de son Fils : « Quelle est celle-ci qui monte du » désert, comblée de délices, appuyée sur son bien-aimé? » *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum* (Cant. VIII, 5)? Marie quitte le désert de ce monde; elle monte vers le ciel. Qui est son guide? sur qui s'appuie-t-elle? Sur des étrangers peut-être? Non, elle n'a pas d'autre guide, elle n'a pas d'autre soutien que son divin Fils, que celui qu'elle a conçu dans son sein virginal, que celui qu'elle a enfanté et nourri de son lait. Elle s'appuie sur son bien-aimé. Il la conduit jusqu'à son propre trône; il la fait asseoir à sa droite. Peut-on séparer un tel fils d'une telle mère! Marie s'appuie sur son bien-aimé, Marie ne se sépare pas de Jésus, et si le trône du Fils est au-dessus de tous les cieux, le trône de la Mère sera aussi placé plus haut que tous les cieux. O quelle sublime dignité! quelle gloire, quelle puissance [1]!

Qui donc s'étonnerait que la bienheureuse Vierge Marie, soit montée si haut dans la gloire du ciel? N.-S. Jésus-Christ n'a-

1. Regem gloriæ generat, penetrat cœlos cumulata divitiis et deliciis affluens ad regnum evolat sempiternum suum, innixa super dilectum suum. Super hunc innititur mater illa felicior, et in aureo reclinatorio divinæ majestatis incumbens, intra Sponsi, immo Filii sui brachia requiescit. **O quanta dignitas, quam specialis potentia. S. P. Damian. ser. *de Assumpt.***

t-il pas dit à ses apôtres : « Celui qui s'humilie sera exalté » : *Qui se humiliat exaltabitur*? Celui qui s'humilie davantage sera récompensé par une élévation plus sublime. Et qui donc s'est humilié à l'égal de Marie? Qu'il nous suffise ici de rappeler un trait de cette humilité. Le grand mystère de notre rédemption était accompli; Jésus-Christ était ressuscité glorieux d'entre les morts. Pendant quarante jours, il avait daigné se montrer à ses apôtres, leur parler comme à ses amis, à ses enfants; il avait mangé avec eux. Puis, à la vue de ses apôtres et de plus de cinq cents disciples, il était monté au ciel pour prendre possession de la gloire infinie qui lui appartenait. Que faisait pendant ce temps la Mère de ce Jésus, dont la divinité brillait d'un éclat plus resplendissant que le soleil lui-même, de ce Jésus adoré de tous, et qu'elle appelait son enfant? Se prévalait-elle de son titre de Mère pour prendre la première place à laquelle elle avait tant de droits? Exigeait-elle ou même acceptait-elle les humbles hommages des disciples de son Fils, de ceux dont elle avait été constituée la protectrice, l'avocate, la mère? Ecoutez ce que disent les actes des Apôtres : « Tous ceux-ci » (les apôtres et les disciples) persévéraient unanimement dans » la prière, avec les femmes et avec Marie, Mère de Jésus » : *Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione, cum mulieribus, et Maria matre Jesu* (Act. I, 14). Que dites-vous de ce simple récit? Marie était incomparablement supérieure à tous les membres de cette assemblée, parce qu'elle était la Mère du Seigneur lui-même ; parce qu'elle était la Vierge par excellence, la Vierge tout immaculée, plus sainte et plus pure mille fois que les anges du ciel. Cependant S. Luc, instruit et dirigé par elle, la place la dernière. Elle ne vient pas seulement après les apôtres, mais après les saintes femmes, dont plusieurs avaient d'abord péché, après Madeleine elle-même. Pierre, le chef de l'Eglise, préside l'assemblée, c'est son droit. Autour de lui sont les apôtres, les principaux disciples, puis viennent les saintes femmes, et derrière, dans quelque coin peut-être, se tient Marie, priant humblement son Fils, afin qu'il daigne envoyer le consolateur qu'il a promis. S. Luc dit les choses comme elles se sont passées. Il nomme Marie la dernière, parce qu'elle avait pris la dernière place [1]. Ces réflexions ne sont point de moi, mais de S. Bernard, cet illustre docteur qui aimait tant Marie, et que Dieu éclairait de si vives lumières. Plus Marie était grande,

1. Respondet Bernardus, D. Lucam nedum ut veracem, sed etiam ut sedulum, et industrium suam historiam pertexuisse, rem ut prorsus erat, describens. Primum itaque locum Petrus Apostolorum princeps obtinebat. Exinde Apostoli considebant, post illos viri, et mulieres ; in novissimo et abjectiori loco, in angulo, scilicet, quodam domus Virgo manebat, semper forsitan genuflexa. Paciuchell. *ibid.*

plus elle se montrait humble. Elle était de bien haut la plus élevée de tous, et elle s'abaissait au-dessous de tous. Elle était la reine et elle se mettait au rang d'une humble servante. Elle était au-dessus des anges, et elle faisait passer devant elle la pécheresse, que son Fils avait délivrée de sept démons. Mais *quiconque s'abaisse sera élevé* : Mesurez si vous le pouvez la hauteur à laquelle Marie mérita d'être exaltée après de tels abaissements!

Notre-Seigneur, pendant la dernière cène qu'il fit avec ses apôtres, leur dit : « Vous êtes demeurés avec moi dans mes ten-» tations. Aussi moi, je vous prépare le royaume, comme mon » Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma » table dans mon royaume, et que vous siégiez sur des trônes, » pour juger les douze tribus d'Israël : » *Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis: et ego*, etc. (Luc. xxii, 28). Un trône glorieux que rien n'ébranlera pendant toute l'éternité, la possession d'un bonheur infini, voilà ce que Jésus-Christ promet à ses apôtres parce qu'ils ont pris quelque part à ses épreuves, en demeurant fidèles à le suivre. « Ceux qui restent avec le Fils » de Dieu, dans ses tentations, il les conduit au royaume éter-» nel, » dit le vénérable Bède : *Filius Dei secum permanentes in tentationibus æternum ducit ad regnum*. Combien d'années, dites-moi, les apôtres étaient-ils demeurés avec Jésus, et avaient-ils partagé ses fatigues et ses épreuves ? Un peu plus de trois ans peut-être. La bienheureuse Vierge Marie était restée pendant trente-trois ans avec son divin Fils. Elle avait mille fois plus que les apôtres ressenti toutes les amertumes dont la méchanceté des hommes l'avait abreuvé, elle ne l'avait pas quitté au temps de sa passion ; elle était demeurée au pied de la croix jusqu'à son dernier soupir : elle avait reçu entre ses bras son corps ensanglanté détaché du bois du supplice ; elle avait assisté à sa mise au tombeau. Ah ! qui pourrait redire la part de Marie aux souffrances de son Fils ! Qui pourrait redire sa fidélité à ne jamais se séparer un seul instant de lui par la pensée, à n'avoir pas d'autres joies, que ses joies, d'autres douleurs que ses douleurs ?

Oui, vraiment Jésus-Christ seul pouvait glorifier selon son mérite cette auguste Vierge, et ce n'était pas trop pour elle, de monter dans le ciel, appuyée sur son bien-aimé, et de prendre place au plus haut des cieux, sur un trône, à la droite du trône de son Fils, comme elle se tint sur le Calvaire à la droite de la croix sur laquelle il expirait. Anges et Archanges, Trônes et Dominations, Puissances, Principautés et Vertus du ciel, Chérubins et Séraphins, entourez le trône de votre reine, célébrez sa gloire et ses grandeurs. Que les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs, les Vierges, s'unissent à vous. Jamais vous n'en ferez

trop pour glorifier la Mère de votre Dieu, la Mère de Jésus, si digne de son Fils [1].

II. — *Marie contribue au bonheur des Anges.*

Le prophète Isaïe disait autrefois : « Regarde, Sion, la ville » de nos solennités ; tes yeux verront Jérusalem, habitation » opulente, tabernacle qui en aucune manière ne pourra être » transporté ; parce que c'est là seulement que notre Seigneur » est magnifique : » *Respice Sion civitatem solemnitatis nostræ : Oculi tui videbunt Jerusalem, etc.* (Isa. xxxiii, 20). Quelle est la Jérusalem dont parle Isaïe ? quelle est cette cité de fête, ce tabernacle où Dieu se montre dans toute sa magnificence ? Evidemment il ne parle pas de la Jérusalem terrestre souvent coupable, plusieurs fois ravagée par les ennemis, et enfin ruinée par les Romains au point qu'il n'en demeura presque rien. Le tabernacle qui ne sera point transporté ailleurs ; le lieu où le Seigneur se montre dans toute sa magnificence, c'est la Jérusalem céleste, c'est le séjour des anges et des saints. Sur la terre nous avons des jours de fêtes, des jours où il est permis, ordonné même, d'interrompre les travaux sous le poids desquels se courbent les enfants d'Adam, obligés de souffrir et de travailler. Dieu a dit au commencement : *In sudore vultus tui vesceris pane* : « Vous » mangerez du pain à la sueur de votre front (Genes. iii, 19) ; » et l'Apôtre a ajouté : « Celui qui ne veut pas travailler, qu'il » ne mange pas : » *Si quis non vult operari nec manducet* (II Thess. iii, 10). Cependant à certains jours, il tempère la rigueur de la sentence et l'homme peut librement se réjouir en Dieu et s'occuper de son âme. Mais ce n'est qu'à certains jours, et ces jours eux-mêmes apportent souvent bien des souffrances et des douleurs, selon la parole du Sage : « Le rire sera mêlé de douleurs, » et le deuil occupera les extrémités de la joie : » *Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat* (Prov. xiv, 13). Le ciel est seul, à proprement parler, le séjour de la joie, et ceux

1. Solus Dominus Jesus Christus potest hanc Virginem magnificare, quemadmodum fecit, ut ab ipsa majestate laudem continuo accipiat, et honorem. Angelicis stipata choris, Archangelorum vallata terminis, Thronorum hinc inde possessa jubilationibus, Dominationibus circumcincta tripudiis, Principatum circumsepta obsequiis, Potestatum amplexata plausibus, Virtutum girata honoribus, Cherubim circumstantiata hymnificationibus, Seraphim possessa undique ineffabilibus cantionibus. Ipsa quoque ineffabilissima Trinitas hymni tripudio sibi applaudit, atque sua gratia in ea tota redundante, omnes eidem attendere facit. Apostolorum splendidus ordo ineffabiliter gloriam illam extollit ; martyrum multitudo omnimodo supplicat Dominæ tantæ ; Confessorum exercitus innumerabilis continuum sibi personat canticum ; Virginum candidissima concio jugem choream ad suam celebrant gloriam ; invite etiam infernus sibi jubilat et procacissimi dæmones conclamant. D. Gerard. in hom.

qui l'habitent sont plongés dans une allégresse que rien ne troublera jamais. Toujours les saints seront heureux ; toujours les anges chanteront avec transport les louanges du Seigneur ; toujours ils le béniront et jamais ils ne cesseront de le faire. « Les prières passent, dit S. Augustin, et les chants de louanges » leur succèdent. Au ciel notre unique affaire sera de louer Dieu » et de jouir de Dieu [1]. »

Mais la véritable cité de Dieu n'est pas seulement la Jérusalem céleste, c'est aussi Marie. C'est de Marie qu'il est écrit : « Des choses glorieuses sont dites de vous, cité de Dieu : » *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei.* Marie est dans le ciel, comme un autre ciel, plus beau que le premier. Elle est la cité de réjouissance et de solennité des bienheureux ; sa présence est une grande partie de leur joie, c'est le complément du bonheur que l'on goûte dans la céleste patrie. En voulez-vous une preuve ? S. Bernard vous la donnera. La bienheureuse Vierge Marie, encore passible et mortelle, dit-il, entre dans la maison d'Elisabeth et la salue. A peine a-t-elle dit un mot, qu'un torrent de célestes consolations envahit cette demeure, toutes les âmes débordent d'allégresse. Elisabeth remplie de l'Esprit de Dieu s'écrie : « Dès » que la voix de votre salutation est venue à mes oreilles, l'en» fant a tressailli de joie dans mon sein : » *Ecce ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit in gaudio infans in utero meo* (Luc. I, 44). C'était donc assez, continue S. Bernard, du son de la voix de Marie, d'une parole échappée de ses lèvres, pour que les enfants, renfermés dans le sein de leurs mères, fussent transportés de joie. Si l'âme de Jean qui n'était pas encore né, se fondit pour ainsi parler, de bonheur dès que Marie parla, quelle dut être, dites-moi, l'allégresse des habitants du ciel, lorsqu'il leur fut donné d'entendre sa voix, de contempler sa face et de jouir de sa bienheureuse présence ? *Quod si parvuli necdum nati anima liquefacta est, ut Maria locuta est ; quid putamus, quænam illa fuerit cœlestium exultatio, cum et vocem audire, et videre faciem, et beata ejus frui præsentia meruerunt* (S. Bern. serm. II, *de Assumpt.*). Jean était malheureux ; il était souillé du péché originel ; mais la présence de Marie lui confère tout à la fois la sainteté et le bonheur. Dans la prison obscure où il se trouvait enfermé, il jouit désormais d'une liberté pleine de charmes ; il est éclairé d'une lumière qui brillera sans cesse ; il se livre à la joie, à des transports d'allégresse ; il rend ses hommages à la bienheureuse Vierge ; il glorifie le Seigneur. O mon Dieu, quelle sera donc au ciel, la joie des anges et des saints, qui jouissent et jouiront pleinement pendant toute l'éternité de la présence de la Mère de Dieu !

1. Transeunt orationes, succedunt laudationes ; ibi totum negotium nostrum non erit nisi laudare Deum et perfrui Deo. S. August. *in Psal.* LXXXVI.

Mais n'oublions pas les derniers mots du texte d'Isaïe, que nous avons cité. Le Prophète dit, de la céleste Jérusalem, ou plutôt de Marie : « C'est là seulement que notre Seigneur est » magnifique : » *Quia solummodo ibi magnificus est Dominus noster* (Isa. xxxiii, 20). Dieu n'a-t-il donc pas fait éclater sa magnificence dans la création du monde et de toutes ses merveilles? Ne s'est-il pas montré infiniment généreux lorsqu'il a soumis à l'homme tout ce monde visible? Comment donc le prophète peut-il dire qu'il ne s'est montré magnifique qu'au ciel? La magnificence, dit S. Thomas, est la vertu par laquelle on accomplit de grandes choses, en y consacrant des biens et des trésors considérables. Parcourez par la pensée toutes les œuvres de Dieu; considérez toute la machine de ce monde, l'ordre admirable qui règne dans l'univers entier : vous y verrez resplendir la sagesse, la puissance, la libéralité de Dieu. Mais si vous comparez toutes ces merveilles avec les merveilles du ciel, avec la gloire des bienheureux, avec leur bonheur infini que rien ne peut troubler et qui durera éternellement, tout ce que vous admirez en ce monde, ne vous paraîtra plus que peu de chose, et vous reconnaîtrez avec le Prophète, que c'est au ciel seulement que Dieu a déployé toute sa magnificence : *Quia solummodo ibi magnificus est Dominus noster.* Dieu ne pouvait-il pas donner plus de grandeur, plus de perfection, plus d'excellence à toutes les choses qu'il a faites? Sans doute il le pouvait. Cependant il y a trois choses qu'il ne pouvait pas faire meilleures qu'elles ne sont. Et quelles sont-elles? Écoutez S. Thomas : L'humanité de Jésus-Christ parce qu'elle est unie à Dieu; la béatitude créée, parce qu'elle est la possession de Dieu; et la bienheureuse Vierge, parce qu'étant Mère de Dieu, elle possède une dignité infinie provenant de ce bien infini qui est Dieu. Il ne peut être créé rien de meilleur, que ces trois choses considérées sous ce rapport, parce que rien ne peut être meilleur que Dieu [1]. Dans les autres merveilles sorties de ses mains, Dieu a montré sa libéralité, mais c'est dans l'humanité de Jésus-Christ, dans la maternité divine, et dans la gloire des bienheureux qu'il a déployé toute sa magnificence. Personne ne jouit pleinement des dons infinis de Dieu que les anges et les saints du ciel, qui, dans la céleste patrie, contemplent l'essence divine, l'humanité de Jésus-Christ et la bienheureuse Vierge Marie sa Mère.

Nous avions donc raison de dire que Marie contribue au bonheur des anges, que sa présence est un des éléments essentiels

1. Humanitas Christi, ex hoc, quod est unita Deo; et beatitudo creata, ex hoc quod est fruitio Dei, et B. Virgo, ex hoc quod est Mater Dei, habet quamdam dignitatem infinitam, ex bono infinito, quod est Deus. Et ex hac parte non potest aliquid fieri melius eis, sicut non potest aliquid melius esse Deo. S. Thom. I p. q. xxv, a. 6.

de ce bonheur. Mais après la gloire dont la bienheureuse Vierge est en possession dans le royaume de son Fils, après la joie infinie que sa société procure dans le ciel aux anges et aux bienheureux, n'y aura-t-il rien pour nous qui sommes sur la terre, et serons-nous réduits à envier de si grands biens sans espoir d'en profiter aucunement ici-bas ? Non, mes frères. Notre part sera belle aussi, pourvu que nous soyons de fidèles serviteurs de la Mère de Dieu.

III. — *Marie procure le bien des hommes sur la terre.*

Lorsque la bienheureuse Vierge Marie monta au ciel au jour de son Assomption glorieuse, ce ne fut pas seulement pour y jouir de sa gloire, y recevoir les hommages des esprits célestes et contribuer au bonheur de tous les habitants de la céleste patrie. Elle allait retrouver son Fils, pour nous être utile auprès de lui, par son intercession, pour veiller sur la sainte Eglise et sur tous les fidèles, pour faire du bien à tous. La sainte Eglise le constate dans l'oraison secrète de la messe en la vigile de l'Assomption. Elle dit en effet : « Seigneur, que nos offrandes » soient recommandées auprès de votre clémence, par la prière » de la Mère de Dieu, que vous avez transférée du siècle pré- » sent, afin qu'elle intercède avec confiance auprès de vous, » pour nos péchés : » *Ut pro peccatis nostris apud te fiducialiter intercedat.* Marie n'est donc pas oisive dans le ciel, du haut de son trône qui domine toutes choses, elle procure, avec une piété toute naturelle, aux justes et aux pécheurs tout ce dont ils ont besoin pour le salut de l'âme et pour la vie du corps. Comprenez, par un exemple, combien nous est utile l'intercession de la bienheureuse Mère de Dieu.

Un malheureux a tué quelqu'un dans un accès de colère. Le crime est patent; impossible de le nier. Mais le coupable a pu s'échapper d'abord. Il n'est pas encore jeté dans les fers, livré au bourreau. Cependant son procès est instruit, ses biens sont confisqués, sa condamnation à mort prononcée. Le roi, irrité, a déclaré qu'il sera sans pitié pour lui. Que fait alors le malheureux condamné ? S'il arrive jusqu'à la reine, il lui prouve comme il peut, qu'il a été plus à plaindre que coupable; qu'il n'a fait que venger une injure dans un mouvement de colère, alors qu'on l'avait jeté hors de lui-même; il conjure, il supplie, il presse de mille manières et obtient enfin de la reine qu'elle intercédera pour lui.

N'est-ce pas là notre histoire? Vous ne l'ignorez pas : quiconque commet une faute grave est digne de mort. La mort du péché est entrée dans son âme; la mort éternelle de l'enfer sera son partage. J'ai vu son crime de mes propres yeux, dit

le juge suprême; qu'il meure et qu'il soit précipité pour toujours dans l'enfer. Malheureux pécheurs que nous sommes! nous voilà donc condamnés sans appel; condamnés à une mort mille fois plus terrible que les supplices les plus affreux : la mort éternelle, la damnation. Mais il nous reste une ressource. Que la Vierge nous assiste; qu'elle approche de son Fils; qu'elle intercède pour nous auprès de notre juge. Si elle implore pour nous sa miséricorde, il rétractera la sentence; il nous pardonnera. Elle nous a précédés au ciel pour être notre avocate; elle est la mère de notre juge, la mère de miséricorde; elle traitera de nos intérêts avec une sollicitude admirable, et rien ne lui sera refusé de ce qu'elle implorera en notre faveur. Il est dit de Notre-Seigneur : « Le Christ montant au ciel a répandu ses » bienfaits sur les hommes : » *Ascendens in altum dedit dona hominibus.* Il est aussi vrai de dire : Marie montée au ciel répand ses bienfaits sur les hommes. — Comment ne le ferait-elle pas? Ni les moyens, ni la volonté de le faire ne lui manquent. Elle est la reine des cieux; elle est miséricordieuse; elle est la Mère du Fils unique de Dieu! Croirait-on par hasard que le Fils de Dieu manquerait d'égards pour sa Mère, ou que celle qui a porté pendant neuf mois dans son sein le Dieu qui est la charité même, manque de charité?

Autrefois, les habitants d'Antioche, dans un moment d'exaspération et de désordre populaire, s'étaient emportés jusqu'à renverser et outrager indignement les statues de l'empereur Théodose et de l'impératrice Placilla qui ne vivait plus à cette époque. Théodose, profondément blessé et irrité de ces outrages, résolut de détruire la ville et de mettre à mort tous les habitants. Il l'aurait fait si Flavien, évêque de la ville coupable, n'était parvenu à calmer sa colère. Théodose, ému par les prières et les larmes de Flavien, épargna Antioche.

Si le vénérable Flavien eut tant de crédit auprès de Théodose; si par ses prières et ses supplications, il obtint le pardon de tant de coupables, que ne pourra pas la bienheureuse Vierge Marie auprès de son divin Fils? « Aucun saint, même des plus » illustres, dit S. Ambroise, n'est aussi puissant qu'elle pour » obtenir la grâce des pécheurs : » *Virgo a nullo illustrium sanctorum vincitur in privilegiis gratiæ* (*De Instit. Virg.*). Sa seule présence adoucit son Fils, l'incline à la clémence, éteint sa colère, arrête sa fureur. Et ce n'est pas assez de nous obtenir notre pardon, elle fait descendre sur nous les bénédictions célestes; elle nous comble de toutes sortes de biens. Montée au ciel comme Jésus, elle répand ses bienfaits sur nous comme lui.

Nous donc qui demeurons encore dans cette vallée de larmes, loin de notre patrie, prions humblement cette auguste Vierge; élevons vers elle nos ardentes supplications. Associons-nous

aux anges et aux saints du ciel, pour célébrer ses louanges. A ces marques, elle nous reconnaîtra pour ses enfants; elle nous délivrera de notre captivité; elle nous rassasiera de célestes consolations. O Marie, tournez vos yeux miséricordieux vers nous qui avons tant besoin de miséricorde; obtenez-nous le pardon de nos fautes; fléchissez la justice de votre Fils justement irrité. Par amour pour sa Mère, Jésus nous donnera sa grâce; il mettra dans nos cœurs la confiance et l'amour. Dirigés par vous, conduits par votre main maternelle, nous arriverons jusqu'à lui, et nous aussi nous vous verrons un jour dans la gloire du ciel.

Mes frères, n'est-ce pas là votre désir? Ne voulez-vous pas, vous aussi, voir et posséder Marie, qui est après Dieu la grande joie des bienheureux dans la céleste patrie? Voulez-vous qu'elle soit votre joie sur la terre d'abord, comme elle le sera dans l'éternité si vous le désirez? Il ne tient qu'à vous d'obtenir cette grâce. Priez Marie avec confiance; pratiquez de tout votre cœur la dévotion envers cette auguste Vierge, mais surtout rendez-vous dignes d'être exaucés; faites que vos hommages et sotre amour puissent lui plaire. Imitez ses vertus, la pureté de don âme, sa chasteté parfaite, la sainteté de toute sa conduite, son amour pour Dieu et pour le prochain. Ainsi vous plairez à Marie et vous plairez à Dieu. Ainsi vous mériterez d'entrer un jour au ciel où elle règne avec son divin Fils, où elle fait le bonheur des anges, où elle intercède pour l'Eglise et pour vous. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

COMMENT MARIE EXERCE L'OFFICE DE MÉDIATRICE AUPRÈS DE DIEU EN FAVEUR DES HOMMES [1].

Si quis peccaverit Advocatum habemus apud Patrem.

JOAN. II.

Le disciple bien-aimé de Jésus, celui qui pendant la dernière cène a reposé sur son cœur adorable, connaît mieux que tout autre les secrets et l'amour de ce divin cœur. Or, c'est lui qui nous dit : « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès » de Dieu le Père : » *Si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem.* Et cet avocat quel est-il? Dites-nous-le, saint apôtre, que nous ayons recours à lui : *Jesum Christum justum.* C'est Jésus-Christ, le juste par excellence, celui qui est toujours écouté, celui dont la prière ne saurait être écartée. Quelle

1. Voir ANT. CAIGNET. *Année pastorale.*

faveur, mes frères, et quelle reconnaissance ne devons-nous pas à ce Dieu qui daigne ainsi se faire notre avocat, notre médiateur, notre protecteur auprès du Père céleste! Cependant, oserai-je le dire? cette faveur d'un prix infini ne me laisse pas sans quelque crainte. Jésus-Christ est notre avocat, mais en même temps il est notre juge; un juge infiniment juste et qui ne laisse rien d'impuni; un juge infiniment éclairé, à qui rien n'est caché, pas même le moindre mouvement du cœur. Ce n'est pas tout : cet avocat, ce juge, c'est contre lui que nous avons péché; c'est son précieux sang, répandu pour notre salut, que nous avons foulé aux pieds. N'est-ce pas assez pour nous rendre craintifs, pour nous faire trembler au moment de l'aborder, et de le supplier de prendre notre cause entre ses mains?

Dieu l'a compris, mes frères, et pour nous rassurer, pour que le souvenir de notre indignité et de nos innombrables fautes, ne nous jette pas dans une crainte excessive et de là dans le désespoir, il nous a donné une médiatrice, auprès du souverain médiateur, une avocate auprès de celui qui a promis de plaider notre cause devant son Père. Voilà jusqu'où le Seigneur a porté la bonté pour nous. La médiatrice qu'il nous donne ce n'est plus un Dieu, c'est une créature comme nous; ce n'est plus un juge, mais seulement une avocate; ce n'est plus quelqu'un que nous ayons gravement offensé, mais une mère qui nous aime de l'amour le plus tendre, et qui usera de tous les moyens, de tous les titres que lui donnent sa maternité divine, ses perfections et ses mérites presque infinis, pour venir en aide à ses pauvres enfants malheureux et en danger de se perdre pour l'éternité. Notre avocate est toute-puissante; rien ne résiste à sa volonté, à ses désirs, et Dieu seul peut mesurer l'amour qu'elle nous porte : voilà la médiatrice que Dieu nous a donnée, voilà quelle patronne veille sur nous du haut du ciel.

Pour nous donner encore une confiance plus grande en son intercession, voyons à quels moyens elle a recours auprès de Dieu, afin de nous secourir. Nous les réduirons à trois. 1° Marie plaide elle-même notre cause et ne remet pas à un autre le soin de nous défendre. 2° Elle ne demande pas justice, mais elle intercède. 3° Elle ne se contente pas d'intercéder, de présenter à Dieu ce qui peut être dit en notre faveur, mais elle le prie et le supplie de se montrer favorable. Telles sont les trois pensées, qu'avec l'aide de cette tendre mère, et les lumières de l'Esprit saint, nous développerons dans cette instruction.

I. — *Marie plaide elle-même notre cause devant Dieu.*

Lorsque le prophète Elie fut enlevé au ciel, dans un char de feu, Elisée, son disciple, violemment séparé d'un tel maître,

s'écria : « Mon père, mon père, char et conducteur d'Israël! » *Pater mi, pater mi, currus Israel et auriga ejus* (IV Reg. II, 12). Elisée croyait tout perdu, parce que son maître quittait la terre. Qui protégerait le peuple d'Israël contre ses propres faiblesses et contre la colère de Dieu? qui protégerait, qui éclairerait Elisée lui-même, habitué à se reposer de tout sur son maître et à ne voir que par ses yeux?

Lorsque la bienheureuse Vierge Marie est montée au ciel au jour de son Assomption triomphante, il semble que les apôtres et toute l'Eglise auraient dû s'abîmer dans la tristesse, et s'écrier à leur tour : « Notre mère, notre mère, notre soutien et notre » guide! » Mais ils savaient qu'ils ne seraient privés ni de ses lumières, ni de son secours; ils savaient qu'elle montait au ciel pour y jouir de la gloire infinie due à la Mère de Dieu, mais aussi pour y exercer en leur faveur la puissance sans bornes que son divin Fils mettait entre ses mains. Ne nous dit-elle pas au livre des Proverbes : « Avec moi sont les richesses et la » gloire des biens superbes et la justice » : *Mecum sunt divitiæ et gloria, et opes superbæ et justitia* (Prov. VIII, 18)? J'ai tout en mon pouvoir, le temporel et le spirituel, seulement, ayez confiance en moi. Faites ce que vous pouvez et ne craignez rien; je suis là pour suppléer à votre indigence; je suis là, pour fortifier votre faiblesse. Je suis votre médiatrice auprès du Seigneur, votre avocate auprès de mon Fils qui est votre juge.

La bienheureuse Vierge Marie ressemble à son divin Fils. Lorsqu'il s'est agi de notre rédemption, Jésus-Christ a fait tout ce qu'il pouvait faire. Il est allé jusqu'aux dernières extrémités. Une goutte de son sang, une souffrance, une demande de pardon, eussent été plus que suffisantes pour le salut du monde : il est allé jusqu'à endurer tous les outrages, toutes les ignominies inspirées aux Juifs par la rage infernale que leur soufflait le démon. Il a versé tout son sang et après avoir prié pour nous avec des larmes bien amères, des larmes de sang, il a daigné accepter la mort. Voilà l'exemple que Jésus a donné, voilà le dévouement pour nous, que Marie imite. Sans doute, il ne s'agit plus de souffrir et de partager avec son divin Fils, le calice d'amertumes, comme elle le fit sur la terre. Mais ce qu'elle peut faire dans la gloire et le bonheur du ciel elle le fait; et la première chose qu'elle peut faire, c'est de plaider elle-même notre cause.

Il n'a pas été permis jusqu'ici aux femmes de plaider publiquement la cause des coupables, devant les juges de la terre. Sans doute, on a redouté que leur parole habile et insinuante ne prît trop d'empire sur les juges, et ne faussât souvent les règles de la justice. Mais Dieu n'a pas cette crainte, et les saintes femmes qui ont mérité d'être admises dans la céleste patrie,

sont admises à plaider la cause des mortels, qui ont recours à leur intercession. Ne supplions-nous pas chaque jour nos saintes patronnes de prier Dieu pour nous? L'Église ne nous apprend elle pas à invoquer leur assistance dans toutes nos nécessités?

Mais plus que tous les saints et toutes les saintes, la bienheureuse Vierge Marie est autorisée à prendre notre défense devant le tribunal de Dieu; plus que tous les saints et toutes les saintes, elle use de ce pouvoir et de tous les privilèges que lui procurent sa dignité de reine du ciel et de Mère du souverain juge. Elle ne laisse pas à d'autres qui la défendraient moins bien et avec moins d'autorité, la cause de ses enfants et de ses serviteurs.

La sainte Ecriture nous rapporte que Nabal qui était riche, mais peu sensé, s'attira un jour la colère de David, et faillit payer de sa vie une réponse insolente. Il refusa de donner à manger à quelques soldats de David qui passaient sur ses terres en disant: « Qui est David ? et qui est le fils d'Isaï ? Aujourd'hui les ser» viteurs qui fuient leurs maîtres s'augmentent. Je prendrais donc » mes pains, mon eau, la chair des bêtes que j'ai tuées pour mes » tondeurs, et je les donnerais à des hommes qui sont de je ne » sais d'où ? » *Quis est David, aut quis est filius Isai? Hodie increverunt servi*, etc. (I Reg. xxv, 10). J'ôterais de la bouche de ceux qui travaillent, pour moi, les viandes que je leur ai préparées et je vous les donnerais, à vous que je ne connais pas? Non, je n'en ferai rien. David irrité d'une telle réponse, prit avec lui quatre cents hommes pour aller perdre Nabal et toute sa maison. Mais la femme de ce misérable Nabal veillait. C'était la belle et pure Abigaïl, une de ces saintes femmes qui furent les images de Marie, dans l'ancien Testament. Elle courut avec des présents au devant de David, et elle plaida la cause du coupable. Prosternée aux pieds de David, elle lui dit : « Que mon Seigneur » roi, n'arrête pas son cœur sur cet homme inique de Nabal, » puisque selon son nom, il est insensé. » *Ne ponat oro Dominus meus rex cor suum super virum illum iniquum, quoniam secundum nomen suum stultus est.* Ce misérable Nabal n'est qu'un pauvre insensé ; sa folie excuse son action : irez-vous vous irriter contre lui. Il doit être renvoyé absous. Abigaïl gagna sa cause, et David pardonna à Nabal. Voilà ce que peut une habile avocate, et voilà ce que Marie fait pour nous.

Nous sommes devant Dieu, de misérables criminels, coupables de beaucoup de péchés. Ce n'est pas une fois que Dieu nous a déjà pardonné ; c'est cent fois, c'est mille fois peut-être, et nous l'offensons encore. Satan multiplie contre nous les accusations. Elles ne sont que trop fondées ; Dieu n'ignore aucune de nos fautes. Nous avons mérité l'enfer; sa justice exige notre con-

damnation; l'enfer est prêt pour nous recevoir. Mais la bienheureuse Vierge Marie nous aime et elle veille sur nous. Ce n'est pas elle qui négligera de prendre notre défense : il faut qu'elle nous sauve à tout prix ; ne sommes-nous pas ses enfants ? La rédemption de notre âme n'a-t-elle pas coûté tout le sang de son divin Jésus ? Elle se présente donc devant Dieu indigné contre nous. Elle prend notre défense, elle met en avant mille motifs pour l'obliger à ne pas prononcer contre nous et à ne pas exécuter la sentence de condamnation.

Que dira Marie en notre faveur ? Quelles raisons si graves alléguera-t-elle devant le souverain Juge que nous avons offensé et qui veut nous perdre, pour qu'il nous pardonne ?

Marie dit d'abord au Seigneur, que l'homme est bien peu de chose pour que la colère d'un Dieu daigne s'arrêter à lui. Elle emprunte les paroles de Job : *Contra folium quod vento rapitur ostendis potentiam tuam :* « Vous déployez votre puissance » contre une feuille que le vent emporte (Job. XIII, 25). » L'homme est faible; il est fou et insensé, il ne sait pas bien ce qu'il fait ; il est vraiment un autre Nabal.

Ah! mes frères, ce n'est que trop vrai : nous sommes de pauvres insensés d'oser nous attaquer à Dieu, d'oser outrager Dieu, notre créateur ; Dieu notre rédempteur, Dieu de qui nous tenons et nous espérons tout; Dieu qui bientôt, demain peut-être, sera notre juge. Oui, nous sommes de pauvres aveugles, de pauvres insensés, des feuilles que le vent emporte. Mais hélas ! si nous sommes emportés, c'est que nous le voulons bien, et c'est pourquoi, tout misérables, tout faibles que nous sommes, la justice de Dieu réclame contre nous, et la colère du Tout-Puissant est prête à nous frapper.

Mais Marie poursuit son plaidoyer en notre faveur. Elle dit encore à Dieu: Oui, je l'avoue, cet homme est coupable ; mais si vous voulez châtier tous les coupables, où est l'homme qui échappera aux coups de votre justice : *Si iniquitates observaveris Domine, Domine, quis sustinebit* (Psal. CXXIX, 3). Où est l'homme qui n'a pas péché ? Votre disciple bien-aimé lui-même, Jean que vous m'avez donné pour tenir votre place auprès de moi sur la terre, ne disait-il pas : « Si nous prétendons que nous n'avons pas » de péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est » pas en nous : » *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est* (I Joan. I, 10) ? Dieu pourrait répondre à Marie, que le nombre des prévaricateurs n'empêche pas que chacun d'eux ne soit coupable et ne mérite d'être châtié ; mais c'est Marie qui parle, et ce n'est pas Jésus qui voudrait jamais contrister sa Mère. Il peut arriver que la justice des hommes s'adoucisse ou même s'arrête devant le grand nombre des coupables par l'impossibilité où elle se trouve de les

frapper tous autant qu'ils le méritent. Mais rien de semblable n'existe pour la justice de Dieu. Malheur à ceux qui, pour pécher avec moins de remords, se tranquillisent en disant : Je fais comme les autres. Les autres se damneront en faisant le mal : vous vous damnerez avec eux en faisant comme eux. Ah! pendant qu'il en est temps encore, profitez du secours que vous apporte Marie. Faites un effort pour sortir de la foule des pécheurs, et si Dieu dit à votre céleste avocate, que le grand nombre de vos compagnons de révolte ne diminue pas la grandeur de votre crime : qu'elle puisse répondre au moins : Il a regret de ses fautes, et il s'efforce de devenir meilleur.

La bienheureuse Vierge dira sans doute encore à votre Juge : Quelque coupable que soit ce pauvre pécheur, il vit encore sur la terre, et tant qu'il sera sur la terre il y aura place pour la miséricorde en sa faveur. Faites-lui miséricorde, Seigneur, puisqu'il en a si grand besoin et qu'il est temps encore de le tirer de l'abîme où il se précipite. — Mais pour que la prière de votre avocate soit bien accueillie, mes frères, ne faudrait-il pas, dites-moi, que vous ayez un peu moins abusé de la miséricorde de Dieu ? Ne faudrait-il pas surtout, que vous la désiriez sincèrement. Dieu vous donnera-t-il ce qui vous est indifférent, ce que vous avez foulé aux pieds sans regrets, lorsqu'en d'autres occasions il vous l'a déjà donné ? Ne peut-il pas répondre à Marie : O ma Mère ! je veux bien faire tout ce que vous désirez ; je veux bien me rendre à toutes les raisons que vous alléguez en faveur de ces malheureux pécheurs, mais il faut cependant veiller à votre honneur et au mien. Voyez le cas qu'ils font de mes miséricordes et de votre intercession auprès de moi. Voyez comme ils abusent du temps que je leur accorde à cause de vous, pour m'offenser davantage et pour se rendre de plus en plus indignes de vos bontés ! Ah ! s'ils savaient profiter de mes miséricordes comme je serais heureux de leur pardonner à cause de vous, ma mère, qui prenez leur défense.

Marie a réservé pour la fin, son grand argument. Elle dit au Père éternel. O mon Dieu, je reconnais qu'ils sont coupables, et qu'en toute rigueur de justice, ils ont mérité leur condamnation. Mais si vous voulez les condamner, j'en appelle de ce rigoureux jugement, et je demande pour les hommes, le pardon complet, la liberté entière. Je le demande parce qu'ils y ont droit en justice. Jésus-Christ votre Fils est mort pour les pécheurs, et vous avez accepté l'offrande qu'il vous a faite, pour leur rançon, de son propre corps, de son sang, de sa vie. Pardonnez donc, ô Seigneur ! pardonnez aux hommes leurs iniquités, puisqu'elles ont été rachetées à un si grand prix ! Oubliez les péchés de ceux qui vous ont offensé, en considérant votre divin Fils, qui est aussi le mien, s'offrant comme victime pour mériter leur pardon.

Dieu peut-il résister à Marie, mes frères, lorsqu'elle plaide ainsi notre cause ; non sans doute, et si vous obtenez qu'elle soit votre avocate, si vous obtenez qu'elle se charge de vos intérêts, tout est gagné pour vous. Mais pour l'obtenir, il faut le désirer, le demander avec instances et s'efforcer de le mériter. Et vous, ô Marie ! ne cessez pas de plaider notre cause : *Eia ergo advocata nostra.* Il y va de notre salut ; mais il y va aussi de la gloire de Dieu et de votre propre gloire.

II. — *Marie intercède pour nous et nous sert de médiatrice.*

La bienheureuse Vierge Marie n'est pas seulement pour nous une avocate, qui plaide éloquemment notre cause au tribunal de Dieu ; elle est aussi une médiatrice qui cherche à nous réconcilier avec le Seigneur, à nous obtenir pardon et miséricorde par sa bienveillante intercession.

On ne comprend pas l'aveuglement de ceux qui refusent aux bienheureux qui sont dans le ciel et à la très sainte Vierge elle-même, de pouvoir intercéder pour nous auprès de Dieu. Il est permis, il est recommandé aux hommes de prier les uns pour les autres. Lorsque les Apôtres demandèrent au divin Maître qu'il leur apprît à prier, il leur enseigna l'Oraison dominicale. Or, tout ce que nous demandons à Dieu dans l'Oraison dominicale, chacun de nous le demande non seulement pour soi, mais pour tous ses frères, pour tous les chrétiens, on pourrait dire pour tous les hommes. L'apôtre S. Jacques, recommandait aux premiers chrétiens de prier les uns pour les autres : *Orate pro invicem ut salvemini* : « Priez les uns pour les autres, afin que » vous soyez sauvés (Jac. v, 7). » S. Paul se recommande plus d'une fois aux prières des fidèles, et leur promet de prier pour eux. Il n'est donc pas mal de prier pour quelqu'un ; il est bien de le faire ; disons plus, c'est un véritable devoir. S'il n'y a pas de mal à ce qu'un vivant prie pour un vivant, si même c'est un acte louable, il n'y a pas de mal assurément non plus à ce que les saints qui règnent avec Dieu dans la gloire, prient pour quelqu'un vivant encore sur la terre. Pourquoi la satisfaction de contribuer au bien et au salut de ceux qui se recommandent à leur protection, leur serait-elle interdite. Dieu ne doit-il pas au contraire favoriser de telles prières, qui ne tendent qu'à sa propre gloire, en glorifiant ses saints, et en aidant au salut des âmes ? Jésus-Christ est notre grand médiateur. Nos prières n'arrivent à Dieu que par lui, elles ne sont agréables à Dieu qu'à cause de lui ; mais s'il est le grand médiateur, rien ne s'oppose à ce que les saints soient nos médiateurs auprès de lui, et le secondent en quelque manière dans cette œuvre, dont toute l'efficacité procède de lui seul, et dont toute la gloire remonte jus-

qu'à lui seul. Aussi, voyez le magnifique tableau que l'Apocalypse nous met sous les yeux. Écoutez S. Jean : « Je fus ravi » en esprit et je vis un trône placé dans le ciel, et quelqu'un » assis sur le trône. Autour de ce trône étaient encore vingt-» quatre trônes, et sur les trônes vingt-quatre vieillards assis, » revêtus d'habits blancs, et sur leurs têtes des couronnes d'or. » Et du trône sortaient des éclairs, des voix, et des tonnerres; » et il y avait devant le trône sept lampes ardentes, qui sont » les sept esprits de Dieu. Et devant le trône comme une mer » de verre semblable à du cristal; et au milieu du trône et » autour du trône, quatre animaux pleins d'yeux devant et » derrière... Et je regardai, et voilà au milieu du trône et » des quatre animaux, et au milieu des vieillards, un Agneau » debout, comme immolé, ayant sept cornes et sept yeux, qui » sont les sept esprits de Dieu, envoyés par toute la terre. Et » il vint, et il prit le livre de la main droite de celui qui était » assis sur le trône. Et lorsqu'il eut ouvert le livre, les quatre » animaux et les vingt-quatre vieillards tombèrent devant l'A-» gneau, ayant chacun des harpes et des coupes pleines de par-» fums qui sont les prières des saints : » *Viginti quatuor seniores ceciderunt coram Agno habentes singuli phialas aureas plenas odoramentorum, quæ sunt orationes sanctorum* (Apoc. IV et V, passim). Les prières des saints, voilà les parfums qui sont offerts dans l'appareil de la gloire des cieux, au divin Agneau. Les saints prient donc pour nous; les saints de la terre sans doute, mais aussi, et mieux qu'eux, les saints du ciel : voyez ces vingt-quatre vieillards mystérieux, assis sur des trônes, qui entourent le trône du Seigneur, et qui lui offrent dans des coupes d'or, le parfum de leurs prières.

Mais si tous les saints prient le Seigneur pour nous, qui l'a mieux fait que Marie sur la terre, et qui peut le faire aussi bien qu'elle au ciel? Vous savez avec quel empressement elle vint en aide par sa prière aux jeunes époux des noces de Cana. Ils n'ont pas eu le temps de s'apercevoir de la confusion qui les menaçait, que déjà Marie a tout prévu et tout réparé, en obtenant en leur faveur le premier miracle de son divin Fils. Que de malades guéris par son intercession, pendant les trois années de la vie publique du Sauveur. L'Évangile, il est vrai, n'en parle pas; mais peut-on croire que ceux qui désiraient quelque faveur extraordinaire ne cherchaient pas à prendre souvent pour intermédiaire, pour introductrice auprès de Jésus, sa Mère qu'il aimait tant et que l'on savait si compatissante et si bonne? Aussi les chrétiens de tous les siècles et de toutes les contrées ont-ils invoqué la bienheureuse Mère de Dieu. Les plus anciennes liturgies sont pleines de son souvenir, et de prières qui lui sont adressées, les écrits des Pères et de tous les saints, respi-

rent la dévotion et la confiance envers cette auguste Vierge. Elle priait pour les disciples de son Fils et pour les pauvres pécheurs, pendant sa vie mortelle, maintenant qu'elle est au ciel elle prie encore. L'Eglise lui dit, à la suite de S. Augustin : *Sancta Maria succurre miseris* : « Sainte Marie, secourez les » malheureux, » et elle vient à notre aide. Pourquoi ne le ferait-elle pas? pourquoi nous refuserait-elle le secours de ses prières? Que pourrait-il lui manquer pour nous assister lorsque nous recourons à elle? Je le cherche vainement et je ne le trouve pas.

Ignore-t-elle nos besoins? Non, elle les connaît parfaitement. Elle voit dans la lumière de Dieu tout ce qu'elle peut désirer voir dans le passé, le présent et l'avenir. Personne n'a pénétré comme elle les abîmes insondables de la science divine : des théologiens ont été jusqu'à dire que rien de ce que Dieu connaît, ne lui est inconnu. Au moins sait-elle tout ce qu'il importe à sa gloire et à celle de Dieu, qu'elle connaisse, par conséquent, elle sait tout ce qui se passe dans le monde et au ciel même, comme une maîtresse de maison sait ou doit savoir tout ce qui se passe dans sa maison. La demeure de son Fils est la maison où elle commande, et cette demeure n'est autre que l'univers entier; le royaume de son Fils, le ciel, la terre, et tout ce qu'ils renferment, voilà le royaume où elle règne. Dans cette maison, dans ce royaume immense, il est juste que rien ne lui soit inconnu, que rien n'échappe à ses regards.

Sachant tout, Marie peut tout aussi. C'est dans le ciel qu'éclate sa puissance. *In Jerusalem potestas mea.* Vous n'avez qu'à vouloir, lui dit S. Anselme, et ce que vous voulez s'accomplit nécessairement : *Tu velis et nequaquam fieri non poterit* (*de Excell. Virg.*).

Elle nous aime : qui jamais a douté de son amour pour nous? ne sommes-nous pas le prix du sang de son Fils bien-aimé? n'est-elle pas notre mère? Ne nous a-t-elle pas enfantés au pied de la croix du Seigneur? Plus nous lui avons coûté de souffrances, plus aussi nous lui sommes chers.

Et si Marie connaît nos besoins; si elle peut nous venir en aide; si elle éprouve pour nous un véritable amour : serait-il possible qu'elle ne prie pas pour nous? Oui, elle prie pour nous, et elle le fait si bien, que Dieu ne refuse pas de se laisser adoucir, et de substituer la miséricorde à la justice en notre faveur. Ecoutez cette histoire tirée de l'ancien Testament qui vous dira mieux que de longs discours la puissance et l'efficacité de la prière de Marie pour nous.

Absalom, fils de David, était un enfant rebelle et grandement coupable. Il se révoltait contre son père; il commettait sans cesse de nouveaux crimes, et à la fin, il tua son propre frère Amnon. David qui malgré tout l'aimait beaucoup, fut

obligé à la fin de le chasser de Jérusalem, et de lui défendre de se présenter devant lui. Une femme, que l'Écriture nomme la Thécuite, conseillée par Joab, qui était du parti d'Absalom, vint supplier David de pardonner encore une fois à son fils coupable; mais pour arriver à son but, elle prit un moyen détourné. Admise en présence du roi, elle se jette à ses pieds et lui dit : Seigneur, ayez pitié de moi. Mes deux fils se sont battus. L'un a tué l'autre; la justice veut condamner le fratricide. Ah! malheureuse que je suis! me voilà d'un seul coup privée de mes deux enfants. Ils sont arrachés tous deux d'entre mes bras et condamnés à mourir. Sauvez-moi, mon Seigneur, et conservez-moi le fils qui me reste. David se laissa toucher par la prière de la Thécuite et lui promit que son fils lui serait rendu. Alors cette femme prudente reprit son discours et lui dit : O mon prince! ô mon roi! c'est pour vous que je parle. Dieu vous avait donné deux enfants, Absalom et Amnon; l'aîné a tué le cadet, et pour ce sujet, il est banni de votre maison et de votre présence; vous n'avez plus de fils. Remettez-lui cette faute et qu'il soit libre de venir vous rendre ses devoirs; que sa disgrâce cesse. David touché par ce discours pardonna à Absalom. Il voulut qu'il fût rappelé et rétabli dans tous ses privilèges.

C'est ainsi que la bienheureuse Vierge Marie en use auprès de Dieu en notre faveur. Tous les hommes sont de malheureux coupables. Ils ont tué leur propre âme par le péché; ils ont contribué à la mort sur la croix du Fils bien-aimé du Sauveur. Marie supplie pour eux; elle représente à Dieu, que c'est assez pour elle d'avoir vu mourir Jésus sur la croix, sans que ses autres enfants soient encore condamnés à un supplice éternel. Elle rappelle au Seigneur, que les coupables sont aussi ses enfants, qu'il les a adoptés et qu'il est dur pour lui de se priver ainsi de ceux qui devaient faire la joie et l'ornement de la demeure paternelle. Marie demande; elle obtient; Dieu s'apaise; l'homme pécheur est pardonné.

III. — *Marie exige de Dieu qu'il nous fasse miséricorde.*

La bienheureuse Vierge Marie ne se contente pas de prier Dieu pour nous et de le supplier de nous pardonner; elle force la main à la justice de Dieu; elle exige que Dieu nous pardonne, qu'il nous fasse miséricorde, qu'il nous comble de ses biens. Ses supplications ont tant d'autorité sur le cœur de Dieu, qu'elles sont plutôt des ordres que des prières. Dieu ne saurait y résister.

La puissance de Marie, auprès du Seigneur, lui vient de son autorité maternelle et de sa tendresse. Qui ne sait combien est puissante la volonté d'une mère, sur le cœur d'un fils digne de

ce nom? Un fils peut-il résister aux désirs de sa mère? On se rappelle l'histoire de Coriolan, ce général romain qui, chassé honteusement par ses concitoyens ingrats et jaloux, avait juré de se venger. A la tête d'une armée ennemie, Coriolan assiège Rome. Encore quelques jours, et la ville aux abois sera prise et réduite en ruines. Mais la mère de Coriolan vient supplier son fils; elle lui rappelle sa qualité de mère, et toute sa tendresse; prosternée à ses pieds, elle le supplie d'épargner Rome. Pour Coriolan, c'est la mort que ce pardon. Cependant il se laisse attendrir; il pardonne et Rome est délivrée.

Voilà ce que fait pour nous la Mère de Dieu, lorsqu'elle voit le Seigneur irrité contre les hommes, et prêt à les frapper dans sa colère. Elle le supplie en lui rappelant qu'elle est sa Mère. C'est moins une grâce qu'elle demande qu'un droit qu'elle réclame. Les enfants ne sont-ils pas obligés, par le droit naturel, et par le droit divin, de respecter leurs parents et de tout faire pour leur être agréables? Jésus-Christ n'est-il pas le Fils de Marie, et n'a-t-il pas à remplir tous les devoirs d'un bon fils envers elle? Comment, ô Vierge sainte, celui qui vous a emprunté son humanité pourrait-il s'opposer à votre désir? « Lors» que vous approchez de l'autel d'or où s'opère la réconcilia» tion des hommes, vous ne suppliez pas seulement, mais vous » commandez, dit S. Pierre Damien; vous êtes maîtresse et » non pas servante [1]. »

Ajoutez à l'autorité que donne à Marie auprès du Fils de Dieu, sa dignité maternelle, ajoutez, dis-je, la puissance plus grande encore de sa tendresse, le souvenir de tous ses soins, de toutes ses sollicitudes maternelles. Une seule prière de Marie rappelant à Jésus ce qu'elle fut pour lui sur la terre, suffit pour obtenir le pardon de tous les plus grands crimes. Jadis Antipater, grand ami d'Alexandre, lui avait écrit une lettre dans laquelle il blâmait, sur plusieurs points, la conduite d'Olympias, mère de ce prince. Alexandre lut la lettre en souriant, et dit après l'avoir parcourue : Vraiment Antipater a bonne grâce, qui ne sait pas encore qu'une seule larme de ma mère est plus que suffisante pour effacer mille semblables lettres. Voilà combien est puissante la tendresse d'une mère sur le cœur de son fils; voilà une faible image de ce que la tendresse de Marie peut en notre faveur sur le cœur de Jésus [2]. Approchons donc de Dieu avec confiance,

1. Accedis enim ante illud aureum humanæ reconciliationis altare, non solum rogans, sed imperans; Domina, non Ancilla. S. Pet. Damian. serm. 1, *de Nativ. Virg.*

2. Securum accessum jam habet homo ad Deum, ubi mediatorem causæ suæ Filium habet ante Patrem, et ante Filium Matrem. Christus nudato latere Patri ostendit latus et vulnera, Maria Christo pectus et ubera. Nec ullo modo potest esse repulsa ubi concurrunt et orant omni lingua disertius hæc clementiæ monimenta et pietatis insignia. S. Bern. apud *Caign.*

puisque le Fils intercède pour nous auprès de son Père, et que la Mère intercède pour nous auprès de son Fils. Jésus montre au Père éternel son côté ouvert et les plaies de ses pieds et de ses mains. Marie montre à Jésus le sein qui l'a nourri. L'un et l'autre demandent pour nous miséricorde et pardon : pourrions-nous être repoussés?

Cependant, mes frères, on trouve des personnes qui prétendent avoir souvent invoqué Marie et n'avoir rien obtenu par son intercession. Un mot d'explication est nécessaire ici. La prière que l'on adresse à la Mère de Dieu n'est jamais inutile, lorsqu'elle est faite avec piété et avec confiance, mais nous sommes aveugles; nous ne distinguons pas toujours assez entre ce qui serait un mal ou un bien pour nous, et il arrive souvent que l'accomplissement de nos désirs nuirait extrêmement à nos véritables intérêts. Marie est éclairée de la lumière de Dieu. Elle sait ce qui nous est bon, et entre les choses qui nous sont bonnes, elle connaît les meilleures. Si ce que vous avez demandé par l'intercession de la bienheureuse Vierge doit vous être réellement utile, vous l'obtiendrez; ou vous recevrez à la place quelque autre chose qui le sera davantage encore. Si vous avez demandé ce qui vous paraît un bien et qui cependant deviendrait une source de maux pour vous, Marie vous le refusera comme on refuse à un petit enfant un objet brillant avec lequel il se blesserait, ou un poison qu'il regarde comme une friandise. Votre prière sera exaucée, mais autrement que vous ne l'entendiez. Marie vous refusera ce qui vous aurait nui, et choisira pour vous ce qui doit vous servir.

Il y a cependant un cas où la Mère de Dieu ne peut que peu de chose, ou plutôt ne peut rien. C'est au sujet des pécheurs endurcis, qui ferment obstinément les yeux à la lumière, qui raillent tout, méprisent tout et s'enfoncent volontairement, plus profondément chaque jour, dans l'abîme du péché. Marie prie pour leur conversion. Elle leur obtient des grâces nombreuses, capables de les tirer enfin de leur aveuglement; mais ils repoussent la grâce; à la fin ils périssent misérablement et tombent dans l'enfer. Mais quiconque désire se convertir et s'adresse à la Mère de Dieu ressentira infailliblement l'effet de sa puissante intercession.

Recourez donc à Marie, mes frères; dites-lui avec la sainte Eglise : O Reine, ô Mère miséricordieuse, notre vie, notre douceur, notre espérance, sauvez-nous. *Salve Regina, Mater misericordiæ, vita, dulcedo et spes nostra salve.* Nous crions vers vous, pauvres exilés que nous sommes; nous soupirons, nous gémissons, nous pleurons dans cette vallée de larmes. O notre avocate, abaissez sur nous vos regards miséricordieux; et après cet exil, montrez-nous Jésus, le fruit béni de votre sein, ô clémente, ô douce, ô pieuse Vierge Marie. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

C'EST PAR MARIE QUE LES HOMMES, ET PARTICULIÈREMENT LES PÉCHEURS, ONT ACCÈS AUPRÈS DE DIEU [1].

Diligit Dominus portas Sion.
PSAL. LXXXI, 2.

Quelles sont donc les portes de Sion, objet de l'amour du Seigneur? Les portes de Sion, les portes de la cité céleste, vous les connaissez. Sous cette image se révèle à nous la glorieuse Vierge Marie, celle que la sainte Église aime à saluer du titre gracieux de *Porte du ciel*, *Janua cœli*; celle par qui le Seigneur est venu jusqu'à nous, et par qui nous pouvons à notre tour nous élever jusqu'à lui. Avant que Dieu eût ouvert cette porte; avant que le Verbe divin l'eût franchie le premier, le ciel demeurait fermé pour tous les malheureux enfants d'Adam. Abraham était dans les Limbes aussi bien que Lazare; Jacob, en envisageant la mort, n'espérait nullement que sa dernière heure lui ouvrirait le ciel : il disait : « Je descendrai vers mon fils en pleurant dans » l'enfer : » *Descendam ad filium meum lugens in infernum* (GEN. XXXV, 37). Le pieux roi Ézéchias disait de même : J'irai aux portes de l'enfer : *Vadam ad portas inferi* (ISA. XXXVIII, 10). De la céleste patrie, de la joie infinie du ciel, ils n'en disent pas un mot; ils savent que pour eux le ciel est fermé, et qu'il n'y a d'autre séjour à espérer que les Limbes, où ils attendront pendant bien des siècles que la porte des cieux s'ouvre enfin. Mais cet heureux avenir est si lointain qu'ils ne semblent même pas y songer, et je n'entends que Job s'écrier : « Je sais que mon ré- » dempteur est vivant, et qu'au dernier jour je ressusciterai de » la terre, et que dans ma chair je verrai mon Dieu : » *Scio quod Redemptor meus vivit et in novissimo die de terre surrecturus sum, et in carne mea videbo Deum meum* (JOB. XIX, 25). Mais Jésus-Christ est enfin venu; il est venu par Marie; la porte du ciel s'est ouverte; les saintes âmes qui gémissaient dans les Limbes se sont envolées joyeuses vers la céleste Patrie. Désormais toute âme pure, au sortir de cette vie, s'élève sans entraves jusqu'au trône céleste qui lui est préparé. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à Dieu qui nous a fait naître dans un temps si favorable! Il ne tient qu'à nous d'entrer au ciel au moment même de notre mort. Nous ne sommes plus condamnés à attendre, comme les anciens Pères, la venue du Messie : il est venu; il s'est incarné dans le sein de Marie; il est né de Marie; il est

1. Voir MIECKOW, conf. CCCLIX et CCCLXVI.

mort sur la croix pour nous, avec la permission et l'encouragement de Marie; il est ressuscité et nous a ouvert la porte du ciel. Qu'il soit béni et que sa bienheureuse Mère soit avec lui bénie à jamais!

La sainte Eglise salue Marie comme la porte par laquelle la divine lumière est arrivée jusqu'à nous ! *Salve radix, salve porta ex qua nobis lux est orta* ; elle l'invoque comme la porte du ciel: *Janua cœli, ora pro nobis.* Nous entrerons donc dans l'esprit de la sainte Eglise, en considérant aujourd'hui que la bienheureuse Vierge Marie est la porte par laquelle le Fils de Dieu est venu du ciel jusqu'à nous ; qu'elle est la porte qui nous permet d'entrer à notre tour dans le ciel ; qu'elle est la porte enfin, par laquelle les pécheurs eux-mêmes ont accès auprès de Dieu. Puisse cette auguste Vierge nous obtenir les lumières de l'Esprit saint pour mieux comprendre ces vérités salutaires et pour en tirer un profit véritable.

I. — *Marie est la porte par laquelle le Fils de Dieu est venu jusqu'à nous.*

Il n'est pas nécessaire de longs discours pour vous montrer que la bienheureuse Vierge Marie est la porte par laquelle le Fils de Dieu est venu jusqu'à nous. Vous le savez bien tous, puisque vous saluez chaque jour Marie du glorieux titre de Mère de Dieu, et que vous lui dites: *Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis* : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous.

Dieu ayant résolu que le Verbe divin s'incarnerait pour racheter les hommes, il fallait à ce Dieu fait homme une mère qui l'introduisît dans la famille humaine, une mère à laquelle il empruntât notre nature. De toute éternité il choisit, il prédestina cette Mère, inséparable de sa propre prédestination comme homme. Il voulait entrer dans le monde par elle, et il ne voulait y entrer que par elle.

Dire ce que Dieu a fait pour préparer cette Mère, qu'il destinait à son divin Fils sur la terre, et la rendre digne de lui, qui le pourra? Ce ne sont pas les anges. Lorsque Dieu leur révéla l'incarnation future de son Fils, lorsqu'il leur montra la Vierge qui devait lui donner le jour, ils s'écrièrent dans un élan d'admiration : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum* : « Quelle est celle-ci qui monte » du désert inondée de délices, appuyée sur son bien-aimé? » (Cant. VIII, 5). Et à mesure qu'elle s'avance et qu'ils contemplent mieux sa beauté, ils s'écrient de nouveau : « Mais quelle est » donc celle-ci qui s'avance comme l'aurore à son lever, belle » comme la lune, pure comme le soleil, terrible comme une ar» mée rangée en bataille : » *Quæ est ista quæ progreditur quasi*

aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata (Cant. vi, 9)? Marie n'est pas encore, elle n'existe que dans la pensée de Dieu, et les anges qui contemplent son image sont éblouis d'une telle merveille. Ils ne peuvent la comparer qu'au divin soleil qui est Dieu lui-même, et ils répètent encore : « *Quæ est ista*? Quelle est celle-ci? » Esprits célestes, sortez de votre étonnement. Celle que Dieu présente à vos hommages et à votre admiration, c'est votre reine. Chérubins et séraphins, prosternez-vous devant elle, anges et archanges, préparez-vous à accomplir ses moindres volontés comme celles du souverain Roi lui-même : c'est votre Reine; c'est la Fille bien-aimée du Père éternel; c'est l'Epouse bien-aimée du Saint-Esprit, c'est surtout la Mère infiniment aimée et infiniment aimante du Verbe de Dieu fait homme, de Celui par qui vous avez été tirés du néant et élevés à la perfection sublime, à la gloire inexprimable que vous possédez.

Non, mes frères, les anges eux-mêmes ne pourraient dire toutes les perfections, toutes les grandeurs, toutes les merveilles que Dieu a accumulées en cette bienheureuse créature. Il l'avait prédestinée à être sa Mère, et ne fallait-il pas que la Mère de Dieu approchât de la perfection et de la grandeur de son Fils, autant qu'une pure créature peut approcher de l'infini?

Le Fils de Dieu voulait racheter les hommes, et les hommes attendaient que l'heure de la délivrance arrivât enfin. Les patriarches priaient et suppliaient en versant des larmes. Moïse répétait après eux : *Mitte quem missurus es* : « Envoyez donc » enfin celui que vous devez envoyer (Exod. iv, 3). » Isaïe s'écriait: « Cieux, répandez d'en haut votre rosée et que les nuées » pleuvent le Juste : » *Rorate cœli desuper, et nubes pluant Justum* (Isai. xlv, 8). Les cieux demeuraient fermés, il n'y avait pas de porte à cette forteresse inaccessible aux hommes. Le Juste ne venait pas, Dieu n'envoyait pas celui qu'il avait promis d'envoyer. Pourquoi donc, ô mon Dieu, tant de siècles qui passent sans voir s'accomplir enfin les oracles des prophètes? Avez-vous donc oublié vos engagements? Celui en qui toutes les nations doivent être bénies ne viendra-t-il jamais?

Mes frères, Dieu attendait sa Mère; il attendait la porte par laquelle il devait s'introduire dans le monde. Il attendait que Marie l'appelât par ses désirs ardents, qu'elle le cherchât comme l'Epouse des Cantiques cherchait son divin Epoux, son bien-aimé : *Quæsivi quem diligit anima mea* (Cant. iii, 1). Mais enfin la bienheureuse Vierge Marie est née; elle a grandi dans le temple; elle a prié. Ses désirs brûlants, son humilité, sa pureté immaculée, son amour sans borne ont des charmes infinis auxquels Dieu ne saurait résister plus longtemps. Le Verbe divin descend dans le sein de l'humble Vierge, Dieu se fait homme

pour sauver les hommes et Marie est la Mère de ce Dieu revêtu de la nature humaine. « Elle est, dit S. Fulgence, la tenêtre du » ciel, par laquelle Dieu répand la lumière véritable dans le » monde; elle est l'échelle céleste par laquelle Dieu descend sur » la terre et par laquelle aussi les hommes méritent de monter » au ciel [1]. » « Elle est, dit S. Pierre Damien, la reine du monde, » la fenêtre du ciel, la porte du paradis, le tabernacle de Dieu, » l'étoile de la mer, l'échelle céleste par laquelle le roi suprême » est descendu humblement jusqu'à notre bassesse, et l'homme » qui gisait misérablement a été exalté jusqu'au plus haut des » cieux [2]. »

II. — *Marie est la porte par laquelle nous arrivons jusqu'à Dieu.*

S. Pierre Damien, que nous venons de citer, dit que la bienheureuse Vierge Marie n'est pas seulement la porte du ciel, elle est aussi l'échelle par laquelle on y arrive. Il dit ailleurs que cette échelle mystique fut figurée par l'échelle que Jacob vit en songe, échelle que les anges montaient et descendaient. C'est qu'en effet, si Marie est la fenêtre du ciel par laquelle Dieu nous regarde et répand sur nous la lumière, si elle est la porte par laquelle le Verbe divin fait homme, Jésus-Christ, est venu jusqu'à nous, elle est aussi l'échelle par laquelle il est descendu sur la terre; l'échelle qui nous permet de monter à notre tour au ciel.

Marie est la médiatrice entre Jésus-Christ et son Eglise. C'est par elle que nos prieres s'élèvent jusqu'à lui; c'est par elle que les dons et les bénédictions de Dieu descendent jusqu'à nous.

Dieu voulut faire connaître à S. François d'Assise son fidèle serviteur, combien il est aisé pour chacun de nous d'arriver au ciel par Marie. Un jour dans une vision, deux échelles furent montrées à François. Elles appuyaient leurs bases sur la terre et s'élevaient jusqu'au ciel. L'une d'elles était rouge et au sommet paraissait N.-S. Jésus-Christ. L'autre était blanche et l'on y voyait la bienheureuse Vierge, Mère de Dieu. S. François invitait ses frères à gravir les degrés de l'échelle rouge, pour arriver à Notre-Seigneur et être par lui introduits au ciel; les frères s'efforçaient de monter; mais bientôt beaucoup d'entre eux tombaient; ils ne pouvaient atteindre au dernier échelon et

1. Facta est Maria fenestra cœli, quia per ipsam Deus verum fudit sæculis lumen... Facta est Maria scala cœlestis, quia per ipsam Deus descendit ad terras, ut per ipsam homines ascendere mereantur ad cœlos. S. Fulgent. *de Laud. Mariæ.*

2. Hodie nata est Regina mundi, fenestra cœli, janua paradisi, taberna culum Dei, stella Maris, scala cœlestis, per quam supernus rex humiliatus ad ima descendit, et homo qui prostratus jacebat, ad superna exaltatus ascendit. S. Petr. Dam. hom. in *Nativ. B. V.*

S. François désolé versait des larmes amères. Alors Jésus-Christ lui dit: Recommande à tes frères d'aller à ma mère et de monter par l'échelle blanche. Alors le saint s'écria: Mes frères, courez à l'échelle blanche: c'est par elle qu'il faut monter. Les frères le firent, et reçus par Marie avec une inexprimable bonté, ils montèrent facilement jusqu'au ciel.

Mais si l'on peut dire que la bienheureuse Vierge Marie est l'échelle qui nous permet de monter au ciel, cependant il convient mieux encore de la représenter comme la porte nous y donnant accès. Les saints Pères l'ont souvent appelée de ce nom, l'Eglise aime à le lui donner. Elle est l'heureuse porte du ciel: *Felix cœli porta*; elle est la porte du ciel toujours ouverte à tous: *Quæ pervia cœli porta manes*; elle est la porte du grand roi : *Tu regis alti janua*. C'est qu'il n'est pas de figure plus propre à nous faire comprendre combien la miséricorde et la bonté de Marie pour nous sont ineffables.

Non seulement c'est par Marie que le Fils de Dieu est venu jusqu'à nous; mais cette auguste Vierge est comme une porte toujours ouverte à ceux qui implorent la miséricorde de Dieu. N'importe en quelle circonstance, en quel lieu, à quelle heure on la prie, Marie écoute la prière, Marie vient en aide à celui qui l'implore. Autrefois on rendait la justice aux portes des villes. C'était un avertissement pour ceux qui entraient et pour ceux qui sortaient de n'y rien faire de répréhensible: la ville leur paraissait ainsi être l'asile de la justice. Il leur était aussi plus facile de régler leurs affaires, de plaider leurs causes, et de faire valoir leurs droits en présence de tous. Dieu n'avait-il pas établi le trône de sa justice à l'entrée du Paradis terrestre? N'y avait-il pas placé un chérubin armé d'une épée flamboyante, pour montrer que l'entrée du Paradis céleste était interdite désormais à quiconque n'aurait pas abondamment satisfait à sa justice? Il avait choisi un chérubin plutôt qu'un autre esprit céleste, parce que les chérubins sont des esprits de science et de lumière, dont la vigilance ne saurait être mise en défaut, et qu'ils représentent parfaitement ainsi la justice de Dieu à laquelle rien n'échappe.

Mais du jour où notre divin Rédempteur nous eut ouvert le ciel, par l'effusion de son sang adorable, le tribunal de la justice fut transformé en un tribunal de miséricorde. Ce ne fut plus un chérubin inexorable, ce fut Marie, ce fut la plus douce, la plus compatissante, la plus miséricordieuse des créatures qui fut placée à la porte du ciel, ou qui plutôt fut la porte du ciel. Désormais les justes et les pécheurs implorant leur pardon peuvent approcher sans crainte. Le glaive enflammé du chérubin n'étincellera pas dans la main de Marie. Elle les accueillera avec son cœur de Mère. Ne sont-ils pas tous ses enfants?

Il est dit dans l'Apocalypse que les apôtres sont les douze portes de la céleste Jérusalem. Ce titre leur est donné parce qu'ils y introduisent les autres par leurs enseignements, par leurs mérites et par leurs exemples. Mais que ce titre convient bien plus à cette divine Mère qui nous a donné, outre les exemples de ses vertus et de ses mérites, le Médiateur par qui toutes les nations et toutes les générations peuvent entrer dans le ciel.

N'est-ce pas aussi par Marie que tous les saints présentent à Dieu nos prières?

Il y avait autrefois, à l'entrée du palais des rois, des officiers chargés de recueillir les placets du peuple, et de les remettre entre les mains du roi ou de ses conseillers. Les saints daignent remplir cette fonction en notre faveur. Ils sont à l'entrée du palais de Dieu; le Psalmiste dit : « Tout saint vous adressera » des prières, Seigneur, en temps opportun : » *Orabit ad te omnis sanctus, in tempore opportuno* (Psal. xxxi, 6). Mais c'est par la Reine des cieux, c'est par Marie que les saints arrivent jusqu'à Dieu. C'est par ses mains qu'ils lui présentent humblement nos supplications. Les fils de Zébédée n'osaient pas demander directement à Jésus les premières places qu'ils désiraient. Ils eurent recours à l'intervention de leur mère. Celle-ci dit au Seigneur : « Ordonnez que mes deux fils, qui sont là, soient assis » l'un à votre droite et l'autre à votre gauche, dans votre » royaume : » *Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam et unus ad sinistram in regno tuo* (Matth. xx, 21). Ainsi font les bienheureux dans le ciel, ce qu'ils n'espèrent pas obtenir, ou ce qu'ils n'osent pas demander à Dieu pour nous, ils le demandent par la Mère de Dieu. Jésus-Christ pourrait-il refuser quelque chose à sa Mère? Il était prêt à accorder à la mère de Zébédée, pour ses fils, ce qu'elle lui demandait, si eux-mêmes n'y eussent mis obstacle par l'imperfection de leurs dispositions. Mais pour sa propre Mère, il sera plus généreux encore et il surmontera, s'il le faut, les obstacles que nous apporterons à sa bonne volonté; à moins que ces obstacles ne soient insurmontables, et que notre obstination volontaire dans le mal ne l'oblige à nous abandonner.

C'est donc à la bienheureuse Vierge Marie qu'il vous faut recourir si vous voulez arriver au ciel. Jésus-Christ seul nous a obtenu le pardon de nos fautes; Jésus-Christ seul nous réconcilie avec son Père, et nous rend tous nos droits à l'héritage céleste; mais c'est par sa mère que nous arrivons jusqu'à lui; c'est elle qui l'implore pour nous et qui nous obtient sa bienveillance et son pardon. Elle nous a donné le Fils de Dieu, en devenant sa mère, et c'est encore elle qui nous donne à notre tour au Fils de Dieu, pour qu'il fasse de nous ses serviteurs fidèles et ses enfants. Elle a fait descendre le Seigneur du haut

de son trône céleste jusqu'à nous, par les charmes de sa pureté incomparable et de son humilité : elle nous attire vers le ciel, et nous y fait monter par ses encouragements et ses exemples. Elle est après Jésus, le chef de l'armée des élus, et Jésus ne veut pas admettre au nombre de ses soldats, ceux qui n'auraient pas été inscrits et présentés par sa mère. Personne enfin n'arrive au ciel, que conduit par Marie, et soutenu par Marie. Ainsi l'entendait S. Germain, patriarche de Constantinople, lorsqu'il s'écriait : « Il n'est personne qui soit sauvé, que par vous, ô » Vierge très sainte; personne à qui une faveur soit accordée, » que par vous, ô Vierge très chaste; personne qui obtienne » grâce et miséricorde que par vous, ô Vierge très généreuse : » *Nullus est qui salvus fiat, o Virgo sanctissima, nisi per te. Nemo est cui donum concedatur, nisi per te, o castissima; cujus misereatur gratia, nisi per te, o honestissima.* Et S. Antonin rapporte ces paroles de S. Anselme, vraiment dignes de cet illustre serviteur de Marie : « De même qu'il est impossible que ceux » dont Marie détourne les regards de sa miséricorde soient » sauvés, de même aussi, est-il inévitable que ceux vers lesquels » elle tourne les yeux et dont elle se fait l'avocate ne soient » pas justifiés et glorifiés. » C'est ce que S. Bernard exprimait avec plus de concision : « Méprisé et éloigné par vous, ô Vierge, » on périt nécessairement; mais si l'on a recours à vous on est » nécessairement sauvé [1] : » *Sicut a te despectus et aversus, o Virgo, necesse est ut pereat : ita ad te conversus necesse est ut salvetur* (Hom. *sup Missus*). Sainte Catherine de Sienne, dit qu'elle a recueilli ces paroles de la bouche même du Père éternel : « Il » a été accordé par ma bonté, à la glorieuse Marie, Mère de » mon Fils unique, à cause de la dignité du Verbe incarné, que » tout homme, juste ou pécheur, qui aura recours à elle avec » respect et dévotion, ne sera pas trompé dans sa confiance, ni » livré aux fureurs du démon dans l'enfer [2]. » Aussi l'une des marques de prédestination considérées comme les plus certaines, par les théologiens et les écrivains ascétiques, est-elle la dévotion à la très sainte Vierge.

Recourez donc à Marie, mes frères, si vous voulez être sauvés; recourez à elle si vous êtes justes, mais recourez-y surtout si vous êtes pécheurs, car elle est le refuge des pécheurs, et l'on

1. Ut impossibile est, quod illi a quibus Virgo Maria, oculos misericordiæ suæ avertit, salventur : ita necessarium, quod hi ad quos convertit oculos suos pro eis advocans, justificentur et glorificentur. S. Anton. IV, part. tit. xv, cap. 14.

2. Mariæ Unigeniti Filii mei Genitricis gloriosæ concessum est a bonitate mea, propter incarnati Verbi reverentiam, quod quicumque justus vel peccator recurrit ad eam cum devota reverentia, nullo modo decipietur, vel devorabitur ab infernali dæmone. S. Cathar. Senens. tract. iv Dialog. cap. 139.

peut dire qu'elle a pour eux des tendresses particulières, comme une bonne mère ressent une tendresse plus vive et plus profonde pour son pauvre enfant infirme et malade.

III. — *Marie est la porte du ciel, même et surtout pour les pécheurs.*

On pourrait s'étonner peut-être que la bienheureuse Vierge Marie si pure, si fidèle à Dieu en toutes choses, si brûlante d'amour pour Dieu, ne repousse pas loin d'elle avec horreur les malheureux, qui souillés de la boue du péché, sont les ennemis du Dieu qu'elle aime, et renouvellent autant qu'il est en eux la passion de son Fils. Mais l'étonnement cessera si l'on considère que Jésus-Christ lui-même, source de toute sainteté, a dit qu'il était venu pour les pécheurs. Non seulement il les appelait à lui pour leur enseigner la voie du salut, et les décharger du fardeau de leurs fautes, mais il poussait la condescendance jusqu'à s'asseoir à leur table et manger avec eux. Il était pour eux la source de la miséricorde et il les invitait à s'abreuver à longs traits des eaux de cette source.

C'est par Marie, que cette source de miséricorde a jailli au milieu de nous; faut-il trouver étrange qu'elle-même soit miséricordieuse? C'est dans le sein de Marie que le Dieu de miséricorde a pris la chair et le sang de son humanité : comment Marie ne serait-elle pas la mère, la reine de la miséricorde? aussi la sainte Eglise aime-t-elle à la saluer de ce titre glorieux : *Salve regina, mater misericordiæ.*

Encore sur la terre, la bienheureuse Vierge Marie était déjà pour les pécheurs la porte du salut; ceux qui la regardaient, dit un pieux auteur, ne résistaient pas à la grâce merveilleuse, qu'elle répandait autour d'elle, ils se convertissaient et détestaient leurs péchés [1]. S. Pierre Damien attribue à Marie la conversion du bon larron. « Le bon larron, dit-il, se convertit, parce » que Marie placée entre la croix de son Fils et celle du larron, » pria pour lui. » Et il ajoute : « Le larron s'est converti sur » la croix : pourquoi ne l'a-t-il pas fait avant? pourquoi n'eut- » il pas regret de sa vie passée, lorsqu'il gravissait le chemin » du Calvaire à la suite de Jésus? lorsqu'il le vit porter sa » croix? Il ne se convertit, que lorsque Marie se tint auprès » de la croix. Alors de voleur il devint martyr, parce que Marie » priait pour lui [2]. » L'amour de Marie, la protection de Marie s'étendait jusqu'à lui; il ne pouvait pas périr.

1. Respicientes Christi et Virginis divinum vultum non posito actuali obice, statim movebantur ad detestationem peccatorum, emendationem vitæ, et maximam devotionem ex quodam cœlesti fulgore ex eorum vultibus radiante. *Auctor Margaritæ*, cap. ult.

2. Bonus Latro resipuit, quia beatissima Virgo inter crucem Filii et cru-

Voilà ce que Marie faisait déjà pour les pécheurs, pendant sa vie mortelle. Mais maintenant qu'elle règne dans les splendeurs infinies de la gloire céleste, maintenant qu'elle reçoit les hommages des anges et des saints dans le royaume de son Fils, leur continuera-t-elle ses bontés ? Oui, Marie sera toujours pour eux pleine de miséricorde. Elle n'a pas déposé son humilité et sa charité à la porte du séjour bienheureux avant d'y faire son entrée. Son humilité lui est trop chère, car c'est elle qui lui a attiré d'abord toutes ses grandeurs : *Fecit mihi magna qui potens est, quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* Son Fils est le Dieu des miséricordes : elle sera la mère des miséricordes aussi longtemps qu'elle sera la mère de Jésus. Voulez-vous un exemple de la fidélité avec laquelle Marie conserve son humilité et son amour pour les petits au milieu des grandeurs ? Lorsqu'après la naissance de son divin Enfant, elle se vit entourée de l'armée des esprits célestes, et qu'elle entendit les anges chanter sur le berceau du Dieu nouveau-né : *Gloria in excelsis Deo* : « Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel » et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, » croyez-vous que son cœur s'enfla, et qu'elle écarta les pauvres bergers, hommes vulgaires et grossiers, accourus pour voir l'Enfant ? Oh ! que ce serait mal connaître Marie ! Avec quelle bonté, au contraire, elle leur montra son trésor, son Fils et son Dieu ! avec quelle tendresse elle demanda pour eux une bénédiction au divin Enfant ! Or, elle a daigné le dire elle-même à sainte Brigitte, son humilité n'a pas changé, elle est la même aujourd'hui qu'elle était dans l'étable de Bethléem, la même que dans l'humble maison de Nazareth, où elle n'était connue que de Joseph et de Dieu. Et cette humilité lui permet d'écouter toutes les prières, même celles des pécheurs, et de les offrir à son Fils, car lui non plus n'a pas changé. Il est toujours Jésus, doux et humble de cœur [1].

Comment la bienheureuse Vierge repousserait-elle les pécheurs ? N'est-ce pas à eux surtout qu'elle doit sa divine maternité ? Si

cem latronis posita Filium pro latrone deprecabatur... Latro in cruce conversus est ; sed cur non ante ? cur non resipuit, cum Jesum in via sequebatur ? cum crucem suam ferentem vidit et comitabatur ? Tunc convertitur, cum Maria juxta crucem stabat. Tunc ex latrone factus est martyr, cum pro eo Maria deprecabatur. S. Petr. Dam. in serm. *de B. V.*

1. Eadem humilitas est nunc in Filio meo in potentia deitatis suæ, sicut tunc fuit quando reclinabatur in præsepio jacens inter duo animalia... Sic etiam nunc sedens ad dexteram Patris audit omnes loquentes ad eum cum charitate, et respondet per infusiones sancti Spiritus... Similiter ego quæ sum Mater ejus, ita humilis sum nunc in corpore meo, quod est super omnia quæ creata sunt, exaltatum, sicut tunc fui quando Josepho desponsata erunt... Sicut ergo humilis fui cognata soli Deo et Joseph, sic etiam nunc sum humilis, sedens in sublimissimo throno, parata præsentare Deo omnium orationes. S. Brigitt. lib. VII revel. cap. 25.

le Fils de Dieu s'est fait homme, il l'a fait pour glorifier son Père, et pour sauver les pécheurs. Se serait-il incarné si l'homme n'avait pas péché? C'est possible, mais peu probable. En tout cas, l'ordre des générations qui se seraient succédé n'eût plus été le même, et Marie fille de Joachim et d'Anne, Marie descendante de David et d'Abraham, n'eût pas été sa mère: elle n'aurait pas même existé. Marie doit donc tout son bonheur, toute sa gloire, tous ses privilèges, son existence même, en quelque manière aux pécheurs, et c'est pour cela que dans une ancienne hymne on chantait :

Peccatores non abhorres
Sine quibus nunquam fores
Tanto digna Filio.

« vous n'avez pas de haine pour les pécheurs, car sans eux, » vous n'auriez jamais été digne d'avoir un tel Fils. »

Pourrait-elle repousser ceux à qui elle doit tout après Dieu? ceux pour qui le Fils de Dieu a consenti à devenir son propre Fils?

Les justes sont les enfants de Marie. Ils lui rappellent les traits de son divin Jésus; ils sont les membres vivants de son corps mystique, les rameaux chargés de feuilles et de fruits de la vigne dont parle l'Evangile; ce sont eux surtout, que Jean le disciple bien aimé, le disciple vierge, représentait au pied de la croix. Mais les pécheurs sont aussi ses enfants.

S. Jean vit dans le ciel, une femme revêtue du soleil, couronnée de douze étoiles, et les pieds reposant sur la lune. Cette femme était Marie dans la splendeur de sa gloire. Mais écoutez la suite. « Et elle criait se sentant en travail, et elle était tourmen- » tée des douleurs de l'enfantement, » dit S. Jean. *Clamabat parturiens, et cruciabatur ut pariat* (Apoc. xii, 2). Que signifie cette vision? Marie n'a pas souffert lorsqu'elle a donné le jour à son Fils bien-aimé, dans la grotte de Bethléem. Souffrirait-elle donc au ciel, les douleurs qui lui ont été épargnées sur la terre? Oui, ces douleurs cruelles de l'enfantement, elle les a souffertes d'abord au pied de la croix de son divin Jésus, pour nous enfanter avec lui à la vie de la grâce. Sans doute elle ne les ressent plus aujourd'hui, au sein de la gloire infinie et du bonheur du ciel, mais elle s'en souvient, mais elle les offre de nouveau à Dieu avec ses supplications. Pour qui? Pour les justes? Non; ceux qui sont libres n'ont pas besoin d'être délivrés de l'esclavage, ceux qui jouissent de la santé, n'ont pas besoin de médecin : c'est pour les pécheurs qu'elle offre de nouveau ses souffrances au Seigneur, pour eux qu'elle implore à grands cris sa miséricorde; ce sont les pécheurs qu'elle enfante : ils sont le fruit de ses douleurs.

Autrefois, il existait des cités de refuge, pour servir d'asile aux malheureux qui avaient donné involontairement la mort à quelqu'un. Marie est la cité de refuge, ouverte à tous les coupables repentants de leurs crimes. Il y a place pour tous dans cette bienheureuse cité; le mur qui l'entoure est solide; quiconque s'y réfugie et y demeure, peut se regarder comme à l'abri de tout danger.

Marie est la verge dont Moïse se servit dans le désert, pour frapper le rocher et en faire jaillir une source abondante, dont les eaux accompagnèrent le peuple d'Israël, et lui suffirent pendant les quarante années qu'il passa dans le désert. Dieu était dur pour les hommes révoltés et pécheurs ; il leur refusait les eaux vivifiantes de la grâce. Mais Marie est la verge puissante qui fait jaillir les eaux de ce rocher. Dès qu'elle frappe à la porte du cœur de Dieu, par sa prière, la grâce se répand à flots. Moïse et Aaron frappèrent deux fois le rocher de leur verge; ils eurent tort et Dieu les réprimanda : il suffit toujours que Marie frappe une fois, qu'elle adresse une seule prière pour que Dieu se laisse toucher.

O vous qui avez péché, recourez donc à la bienheureuse Vierge Marie. Ayez confiance en sa puissance, ayez confiance en sa bonté. Elle est notre mère à tous, la meilleure, la plus tendre des mères; elle nous appelle tous, pour nous soulager, pour nous délivrer de nos maux, et nous soutenir dans la voie qui mène au ciel : justes et pécheurs, pécheurs surtout, recourons à elle, attachons-nous à elle, ne nous séparons jamais d'elle. O Marie, notre doux refuge! seule protection, seule espérance des pauvres pécheurs sur la terre, réconciliez-nous avec votre divin Fils; ouvrez-nous le sein de sa miséricorde. Sauvez-nous, ô sainte Mère de Dieu, puisque c'est par vous que les pécheurs arrivent au salut. Sauvez-nous et que pendant toute l'éternité nous puissions célébrer vos louanges, et vous témoigner notre reconnaissance et notre amour, dans le royaume de Dieu. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME SERMON

MARIE DÉPLOIE TANT DE SOLLICITUDE POUR LE SALUT DES PÉCHEURS QU'IL FAUT ÊTRE INSENSÉ POUR NE PAS SE SAUVER [1].

Porro unum est necessarium.
Luc. x, 41.

Autrefois N.-S. Jésus-Christ disait à Marthe : « Vous vous » troublezde beaucoup de choses : or, une seule est nécessaire: »

[1] Voir Paciucheli. Excit. xx in *Psal.* lxxxvi.

Turbaris erga plurima ; porro unum est necessarium (Luc. x, 41). Cette seule chose nécessaire est le salut de l'âme ; si vous sauvez votre âme, tout est gagné pour vous ; si vous perdez votre âme, tout est perdu, perdu sans espoir, non pas seulement pour un temps, mais pour l'éternité.

Or, cette œuvre uniquement nécessaire, peut paraître difficile. Nous sommes faibles et entraînés au péché dès notre enfance, par la corruption native, que le péché d'origine a introduite en nous. Nos ennemis sont nombreux et redoutables. Ils nous font une guerre incessante, pour nous éloigner du service de Dieu et par conséquent du chemin du salut. Regardez autour de vous ; tout ne semble-t-il pas conspirer dans le monde pour mettre obstacle à l'accomplissement de vos devoirs de chrétiens ? Lorsque vous auriez tant besoin d'être encouragés, aidés, soutenus pour marcher ferme dans la voie du bien, mille obstacles se dressent devant vous : les exemples de ceux qui vous entourent, l'autorité de ceux dont vous dépendez en quelque manière ; vos intérêts mal entendus et mal compris ; le respect humain surtout, le lâche et vil respect humain ne sont-ils pas pour vous des dangers de chaque instant ?

Et ce n'est pas tout. A ces obstacles extérieurs, ajoutez ceux qui viennent de nos passions. Que de luttes à soutenir contre nous-mêmes, si nous voulons conserver la pureté de l'âme et du corps ! Que de luttes, si nous voulons pratiquer les vertus nécessaires à une vie véritablement chrétienne, nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, envers le prochain ! Les meilleurs sentent quelquefois des révoltes violentes contre le devoir, et il faut du courage, de la vertu, pour réprimer toujours généreusement ces révoltes. Ajoutez que nous avons à lutter contre des ennemis, qui pour être invisibles n'en sont pas moins redoutables, ni moins acharnés à notre perte : je parle des démons. Il ne faut pas s'imaginer que cette lutte soit peu de chose, qu'elle soit rare, et presque sans danger. Les démons sont innombrables ; ils sont animés d'une haine furieuse contre les hommes ; tout le mal spirituel et corporel qu'ils peuvent nous faire, ils nous le font ; mais par dessus tout, ils veulent nous entraîner avec eux dans l'enfer, pour que nous n'occupions pas au ciel les glorieux trônes qu'ils ont perdus. L'apôtre S. Pierre nous les représente, comme une bande de lions affamés, qui rôdent autour de nous, en poussant d'affreux rugissements et cherchant à nous dévorer : *Circuit tanquam leo rugiens quærens quem devoret* (1 Petr. v, 8).

Mais s'il en est ainsi, qui pourra sortir victorieux de tant de combats ? qui fera la seule chose nécessaire ? qui sauvera son âme ?

Assurément personne ne le pourrait si Dieu nous abandonnait

à nos uniques forces. Mais il n'ordonne rien d'impossible, en nous recommandant de sauver nos âmes, il nous fournit les moyens de le faire. Il les fournit même avec tant de libéralité qu'il faudrait être, non pas seulement faible, mais plutôt insensé, pour ne pas échapper à l'enfer et mériter le ciel. Ces moyens sont nombreux, mais il en est deux particulièrement puissants et efficaces, sur lesquels je désire attirer votre attention aujourd'hui : 1° Dieu dans sa bonté infinie nous a donné Marie pour nous aider dans l'œuvre de notre salut; 2° Marie, bonne pour nous, à l'exemple de Dieu, fait tout pour nous sauver.

I. — *Bonté de Dieu qui nous a donné Marie pour nous aider à nous sauver.*

Qui pourrait énumérer tous les bienfaits que Dieu a répandus sur les hommes? Qui pourrait imaginer tous les prodiges de bonté et de miséricorde qu'il a opérés en leur faveur afin de les conduire au ciel? D'abord, il nous a tirés du néant, et a fait de nous les rois de la création visible, tout en nous réservant une royauté surnaturelle infiniment plus élevée. Nous sommes tombés par le péché du premier homme, et il est descendu du ciel pour nous relever ; il s'est incarné pour nous; il a travaillé, il a souffert, il est mort pour nous sur la croix. Ce n'était pas assez. Après nous avoir instruits par lui-même, il a donné à ses apôtres la mission de répandre ses enseignements dans l'univers entier ; il a fondé son Eglise, qui jusqu'à la fin des temps, instruira les hommes et les guidera dans la voie qui conduit au ciel. Il a institué les sacrements; il a donné à nos prières la force de monter jusqu'à son trône, pour redescendre sur nous, comme une douce rosée de célestes bénédictions. Que pouvions-nous désirer encore ? Rien sans doute. Cependant Dieu a trouvé moyen de mettre le comble à ses bienfaits. Il nous a donné des protecteurs, des avocats, des intercesseurs auprès de sa justice et de sa miséricorde. Les anges et les saints prient pour nous, nous défendent, nous protègent contre tout danger. Direz-vous encore, mes frères, que le salut est trop difficile, et que vous ne pouvez pas suivre le chemin étroit qui conduit au ciel ? Mais le secours le plus puissant que Dieu nous ait préparé, la protection la plus assurée, c'est Marie, c'est sa propre mère. Aux prières de Marie rien ne résiste; rien ne saurait nuire à ce qu'elle protège; guidé par elle, on ne s'égare pas, et l'humble barque dont elle est le pilote, arrive toujours fidèlement au port, quelle que soit la fureur des vents, quels que soient les soulèvements des flots.

Les saints sur la terre, prient pour les autres hommes, et leurs prières sont exaucées. Comment ne prieraient-ils pas dans le ciel, où leur charité est parfaite ? Comment ne seraient-ils pas exau-

cés, maintenant qu'ils sont pour jamais les amis de Dieu, qu'il n'y a plus, et qu'il n'y aura plus jamais rien en eux qui puisse offenser le regard divin ? Nous lisons au second livre des Machabées, que Judas eut une vision. Le grand-prêtre Onias lui apparut avec un autre homme vénérable par l'âge, par la gloire, et le caractère de grande majesté qui l'environnait. Onias prenant la parole avait dit : « Voici l'ami de ses frères et du peuple » d'Israël. Voici celui qui prie pour le peuple, et pour toute la » sainte cité, Jérémie le prophète de Dieu : » *Hic est fratrum amator et populi Israel : hic est qui multum orat pro populo, et universa sancta civitate, Jeremias propheta Dei* (Mach. xv, 14). Jérémie était mort depuis bien des années ; il n'était pas au ciel, mais dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire dans les limbes : cependant il priait ; ses prières étaient exaucées ; il obtenait de Dieu des victoires miraculeuses pour son peuple, sur ses ennemis. Que ne feront donc pas les saints en possession de la gloire du ciel ? quels secours n'obtiendront-ils pas pour leurs frères qui vivent encore sur la terre ? Dieu nous les a donnés pour protecteurs, pour intercesseurs auprès de lui : peut-il ne pas exaucer leurs prières ?

Mais ce qu'il faut surtout admirer, ce qui fait éclater merveilleusement la bonté de Dieu envers nous, c'est que Dieu ne nous a pas donné seulement les saints pour protecteurs, pour avocats, pour intercesseurs auprès de lui. Il nous a donné sa propre Mère. Oui, mes frères, la Mère de Dieu elle-même a reçu la mission de nous protéger, de nous encourager par sa bonté, de nous soutenir dans nos faiblesses, de nous relever de nos chutes, de nous conduire à la pénitence, de nous sauver. O fils d'Adam, s'écrie le grand Apôtre, pourriez-vous donc méconnaître l'amour infini de notre Dieu pour vous ? pourriez-vous ne pas considérer de quel ardent désir il brûle de vous sauver ? Ce n'est pas un, ce ne sont pas quelques-uns ou même le plus grand nombre d'entre nous qu'il veut sauver : il veut nous sauver tous. Dieu veut que tous les hommes soient sauvés : *Deus vult omnes homines salvos fieri* (I Tim. II, 4). Mais si Dieu veut que tous soient sauvés, dira quelqu'un, qu'avons-nous à craindre ? Dieu ne fait-il pas tout ce qu'il veut : *Omnia quæcumque voluit fecit* (Psal. cIII, 3) ? Oui, nous serons tous sauvés, mais à la condition que nous le voudrons aussi, et que nous prouverons notre volonté par notre conduite. Dieu qui vous a créé sans vous, ne vous sauvera pas sans vous, dit S. Augustin : *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te.* Lorsqu'il vous a introduit dans ce monde ; lorsqu'il vous a fait naître dans telle condition, appelé à tel état plutôt qu'à tel autre, il ne vous a pas demandé votre consentement ; il est le maître et il a agi en maître. Mais pour vous donner le plus grand de tous les biens, il veut votre consentement. Ce bienfait est

trop grand, pour que Dieu le donne à des indifférents, ou même à ceux qui le mépriseraient. Quiconque peut le connaître, ne le possédera que s'il veut le recevoir, et s'il s'efforce de s'en rendre digne. Il veut que tous soient sauvés, et il propose à tous les préceptes, les conseils qui peuvent les conduire au salut ; il leur offre les remèdes propres à guérir les maux de leurs âmes. A nous de suivre ces préceptes et ces conseils ; à nous de recourir aux remèdes que sa bonté nous propose. Il veut notre salut et il fait, de son côté, tout ce qui dépend de lui pour arriver à cette fin : mais il faut que nous aussi, nous fassions ce qui dépend de nous. Comment le faire ? Dieu qui prévoit toutes choses, nous a donné une aide. Avec le secours de Marie tout nous sera aisé. On ne périt que lorsqu'on néglige de recourir à elle.

Jésus-Christ nous a donné sa Mère. Il veut nous voir la vénérer, l'aimer, l'invoquer à tout moment, imiter avec un soin extrême sa vie et ses vertus. Il nous l'a donnée comme un modèle de sainteté, de pureté et d'innocence ; il nous l'a donnée comme notre protectrice, notre défense, notre asile, au milieu des tribulations et des désolations de cette vie. C'est sa mère ; elle est douce et humble de cœur comme lui ; elle est affable, clémente ; elle ne méprise personne, ne refuse ses services à personne ; elle est prête à répandre ses bienfaits sur tous avec abondance ; personne ne se retire sans avoir reçu d'elle quelque consolation ou quelque bienfait. Qui donc redouterait de s'approcher de la Mère de Jésus ? Ni ceux qui ont perdu tout espoir, ni les pécheurs les plus obstinés n'ont à craindre d'être rebutés, s'ils ont recours à elle. Ceux que Dieu ne peut rappeler dans la bonne voie, par aucun autre moyen, c'est par Marie qu'il les convertit et qu'il les sauve ; c'est en leur inspirant quelque dévotion envers Marie, qu'il touche et attendrit peu à peu les cœurs les plus plus endurcis. Recommandez-vous donc à Marie, mes frères ; recommandez-lui les âmes dont vous désirez le salut, et vous éprouverez bientôt, par une heureuse expérience, combien est précieux le don que Dieu vous a fait en vous donnant sa propre Mère.

Dieu qui fait bien toutes choses, a suivi dans l'ordre du salut la même ligne de conduite que dans l'ordre de la nature. Lorsqu'il eut créé ce monde, et qu'il l'eut rendu digne de servir de séjour à celui qu'il lui réservait pour roi et pour pontife, il fit l'homme, la plus parfaite des créatures visibles et le couronnement de ses œuvres. Mais il manquait quelque chose encore. Dieu considéra ce qu'il avait fait et dit : « Il n'est pas bon que l'homme » soit seul : faisons-lui une aide qui lui soit semblable : » *Non est bonum esse hominem solum, faciamus illi adjutorium similem sibi* (Gen. II, 18). Et il créa la femme. Ce fut là, dit l'apôtre S. Paul, la figure d'un grand mystère, qui s'accomplit en Jésus-

Christ et en son Eglise : « Ce sacrement est grand ; je dis dans » le Christ et dans l'Eglise : » *Sacramentum hoc magnum, est ; ego autem dico in Christo et in Ecclesia* (Ephes. v, 32). Que figurait donc la création du premier homme et de la première femme, destinés à être la source d'où découlerait l'humanité tout entière ? Jésus-Christ est le nouvel Adam, dont le premier Adam n'était que l'image, et Dieu voulut lui donner une femme pour compagne et pour aide, dans la grande œuvre de la rédemption des hommes, qu'il venait accomplir. Pour nous, il n'était pas bon que le nouvel Adam fût seul. Sans doute, dit S. Bernard, le Christ pouvait suffire, puisque maintenant encore, nous ne pouvons quelque chose que par lui ; cependant il valait mieux pour nous que quelqu'un fût avec lui. Il était à propos que, l'un et l'autre sexe concourussent à notre réparation, puisque tous les deux avaient travaillé à notre ruine. Jésus-Christ est un médiateur fidèle et puissant entre Dieu et les hommes, mais les hommes redoutent en lui sa divine majesté. L'humanité paraît comme absorbée par la divinité, non que la substance humaine ait été changée, mais les sentiments humains ont été déifiés. On ne célèbre pas uniquement la miséricorde de Jésus-Christ, mais aussi sa justice. Il a, par sa propre expérience, appris combien ceux qui souffrent ont droit à la miséricorde ; mais en même temps il est le juge suprême. Enfin, notre Dieu est comme un feu qui consume tout ce qui l'approche. Comment le pécheur ne craindrait-il pas d'approcher de lui ? Comment ne redouterait-il pas de fondre comme la cire en sa présence ? La place de la femme bénie entre toutes les femmes, était donc bien marquée auprès de Jésus-Christ ; elle était en quelque sorte nécessaire dans la réconciliation de l'homme avec Dieu. Nous avions besoin d'une médiatrice au près du souverain médiateur, et nulle ne pouvait mieux nous servir que Marie[1].

C'est à son divin Fils, à Jésus-Christ Notre-Seigneur, que le Père éternel a confié le gouvernement de ce monde : « Deman» dez-moi et je vous donnerai les nations pour votre héritage », lui dit-il : *Postula a me et dabo tibi gentes hæreditatem tuam.* (Psal. II, 8). Et Jésus-Christ ne dit-il pas lui-même : « Tout pou» voir m'a été donné au ciel et sur la terre : » *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra* (Matth. xxviii, 18) ? Mais nous avons été rebelles ; nous avons violé nos serments de fidélité et nous nous sommes rangés parmi ses ennemis.

Il nous le reproche par la bouche de Jérémie. Ecoutez sa parole : « Vous avez brisé mon joug, vous avez rompu mes liens » et vous avez dit : Je ne servirai pas : « *Confregisti jugum meum, rupisti vincula mea, et dixisti : Non serviam* (Jerem. II,

1. S. Bern. serm. *de Verb. Apost.*

20). Qu'est-il arrivé? les sujets révoltés ont été condamnés, et le Père éternel a dit à son Fils : « Vous les gouvernerez avec une » verge de fer, et vous les briserez comme un vase de potier : » *Reges eos in virga ferrea et tanquam vas figuli confringas eos* (Psal. II, 9). Que deviendrons-nous donc? où trouverons-nous un refuge assuré? Admirez la miséricordieuse bonté de notre Dieu. Notre refuge sera sa propre Mère. Il a voulu qu'elle partageât le gouvernement du monde avec lui, pour nous faciliter notre pardon. Et c'est pour cela, que S. Jean Chrysostome disait à Marie : « Vous avez été choisie de toute éternité pour être la Mère de » Dieu, afin que ceux qu'il ne pourrait sauver à cause des exigen- » ces de sa justice, vous les sauviez par votre piété et votre » miséricorde [1]. »

Voilà ce que Dieu a fait pour nous rendre facile le chemin du salut : il nous a donné Marie. Mais Marie, que fait-elle à son tour pour nous venir en aide?

II. — *Bonté de Marie dans l'aide qu'elle nous donne.*

Le pieux Thomas à Kempis, que plusieurs ont regardé comme l'auteur du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, ne peut contenir son admiration, à la pensée de tout ce que la bienheureuse Mère de Dieu fait pour nous. « Que Marie se montre bonne pour » ceux qui la servent fidèlement! s'écrie-t-il. Que de fois il lui » arrive de convertir par ses mérites, par des miracles évi- » dents, des pécheurs qui vivent misérablement dans le monde! » Qu'ils sont nombreux ceux qui eussent été éternellement » damnés, ou se seraient obstinés dans le désespoir, si la bien- » heureuse Vierge Marie n'avait intercédé pour eux auprès de » son Fils [2]! » Malheureux pécheurs, vous qui n'avez pas craint de désobéir à Dieu; vous même qui, plus hardis et plus insensés, avez osé lui déclarer la guerre : ne voyez-vous pas que rien ne peut vous dérober aux traits de sa vengeance? La mort vous menace. Elle vous frappera demain. Qui sait? Aujourd'hui peut-être? Vous êtes perdus sans ressource si vous ne recourez à Marie. Il n'y a plus qu'elle qui puisse vous sauver; mais elle le peut : courez à son autel; jetez-vous à ses pieds : elle obtiendra votre pardon. S. Paul écrivait aux Corinthiens, pour leur exprimer l'ardeur de la charité dont il était embrasé pour eux :

1. Ideo tu Mater Dei præelecta es ab æterno, ut quem Deus non potest salvare per suam meritissimam justitiam, tu per tuam salvares pietatem et misericordiam. S. Chrysost. in *Deprecat. ad Virg.*

2. O quam gratiose Maria recipit sibi fideliter servientes! quam frequenter convertit meritis suis et miraculis evidentibus misere in sæculo viventes! Quanti fuissent æternaliter condemnati, vel in desperatione permansissent obstinati, nisi beatissima Virgo Maria pro eis interpellasset ad Filium! Thom. a kempi. III part. serm. 4.

« Je me suis fait comme Juif avec les Juifs, pour gagner les » Juifs; avec ceux qui sont sous la loi, comme si j'eusse été » sous la loi; avec ceux qui étaient sans loi, comme si j'eusse » été sans loi. Je me suis rendu faible avec les faibles. Je me » suis fait tout à tous pour les sauver tous. » *Factus sum Judæis tanquam Judæus*, etc. (I Cor. IX, 20). Tout ce qu'il était possible de faire sans offenser Dieu, Paul le faisait pour gagner les âmes à Jésus-Christ. Il était libre, et pour délivrer les pécheurs des chaînes du démon, il se faisait esclave. Il s'efforçait par mille moyens d'être agréable et utile au nouveaux convertis et à ceux qui ne l'étaient pas encore. Juifs, Samaritains, Gentils, étaient également les objets de son zèle ; il voulait les gagner tous également à Jésus-Christ. Avec les Juifs, il se soumettait à quelques pratiques légales, encore permises bien qu'abrogées, témoignant ainsi de sa grande compassion pour leur faiblesse. Avec les Samaritains qui reconnaissaient le Pentateuque, et qui par conséquent étaient soumis à la loi, il reconnaissait l'autorité de Moïse, et il partait de là, pour leur prêcher le Christ. Avec les Gentils qui ne connaissaient pas la loi de Moïse, et n'étaient pas soumis à ses prescriptions, il laissait la loi de côté, entrait dans leurs raisonnements, s'appuyait sur les vérités reconnues par leurs philosophes, et s'en servait comme point d'appui, pour arriver à la prédication de l'Evangile. Avec les faibles, il condescendait à leurs faiblesses ; par exemple, il s'abstenait de manger de la viande en certaines circonstances où la loi défendait d'en manger, quoiqu'il lui fût tout à fait permis de le faire. Il agissait comme une tendre mère qui goûte la première d'une potion désagréable et rebutante, pour que son enfant malade s'encourage à la prendre après elle. Enfin, selon son expression, il se faisait tout à tous, comme s'il eût appartenu à tous les partis, pour procurer le salut à toutes les âmes sans exception.

Croyez-vous, mes frères, que la charité de Marie, son zèle pour le salut des âmes, ne sont pas plus grands encore que le zèle et que la charité de Paul? Vous savez bien que rien n'égale après l'amour de Jésus-Christ pour son Père et pour nous, le zèle et la charité de sa bienheureuse Mère. Le zèle de Paul était comme celui de Jean-Baptiste, un flambeau ardent et brillant : mais ce n'était qu'un flambeau. La bienheureuse Vierge Marie est la femme de l'Apocalypse, revêtue du soleil. Le soleil éclaire et réchauffe l'univers entier. Qu'est-ce qu'un flambeau comparé au soleil? Qu'est-ce que le zèle de Paul et son dévouement pour les âmes, comparés au zèle et au dévouement de Marie? Le langage humain n'a pas d'expression pour rendre l'ardeur de la charité de Marie pour nous ; S. Bernard ne trouve rien de mieux pour essayer de le faire, que d'attribuer à Marie ce que

S. Paul dit de lui-même. « Elle s'est faite, dit-il, redevable aux » sages et aux simples, elle les embrasse tous dans son immense » charité. Elle ouvre à tous le sein de sa miséricorde, pour que » tous reçoivent de sa plénitude [1]. Elle est si diligente, si habile, si exacte à s'acquitter des fonctions de protectrice et d'avocate, qu'elle a acceptées en notre faveur, que personne de ceux qui lui sont confiés et qui l'invoquent ne périt, à moins qu'il ne veuille absolument périr. Autant qu'elle le peut, elle ramène tous les pécheurs à Jésus-Christ et leur obtient le pardon dont ils ont besoin.

Marie se compare elle-même, dans le livre de l'Ecclésiastique, à un magnifique olivier, qui s'élève au milieu d'une plaine : *Ego quasi oliva speciosa in campis* (Eccli. xxiv, 19). L'olivier est le symbole de la paix, comme l'huile que donnent ses fruits est le symbole de la douceur. La Mère de celui dont les anges ont célébré la naissance par ce chant : « Paix sur la terre aux » hommes de bonne volonté : » *In terra pax hominibus bonæ voluntatis.* (Luc. II, 14) ; la mère du prince de la paix : *Princeps pacis*, pouvait bien se comparer à l'olivier. Mais remarquez à quel olivier Marie se compare.

L'olivier n'aime pas la plaine, il croît plus volontiers sur le penchant des collines. Le jardin de Gethsémani où Jésus-Christ endura son agonie sanglante à la veille de la Passion, était situé sur la montagne des Oliviers. Pourquoi donc Marie se compare-t-elle à un bel olivier, croissant au milieu de la plaine? Ah! c'est pour nous faire comprendre que nous pouvons tous approcher sans crainte et sans fatigue de cet olivier mystique. Il n'y a pas de clôture pour le défendre ; il n'y a pas de pente escarpée à gravir pour arriver jusqu'à lui. Marie se compare au lis, mais au lis entouré d'épines ; elle se compare à un jardin, mais à un jardin fermé; elle se compare à une fontaine, mais à une fontaine scellée. Lorsqu'il s'agit de l'emblème de la réconciliation et de la paix, lorsqu'il s'agit de l'olivier, plus d'obstacle, plus de clôture, plus de porte scellée. L'olivier est au milieu de la plaine il est accessible à tous; tous peuvent sans excep, tion se reposer à son ombre et goûter de ses fruits. Voilà l'image de la miséricorde de Marie. Et que cet olivier mystérieux étend loin son feuillage protecteur. La plaine au milieu de laquelle il est planté n'est autre que la sainte Eglise, qui règne jusqu'aux extrémités de l'univers. De partout on peut aller se réfugier sous cet abri salutaire. Recourez donc à Marie, vous surtout qui avez péché. Recourez à Marie, qui que vous soyez ; demandez-lui conseil, demandez-lui secours. L'affligé, qui

1. Maria omnibus omnia facta est, sapientibus et insipientibus copiosissima charitate debitricem se fecit. Omnibus misericordiæ sinum aperuit, ut de plenitudine ejus accipiant universi. S. Bernard. serm. *de Verb. Apost.*

s'adresse à elle, est sûr de ne pas le faire en vain. C'est elle qui vient en aide aux pécheurs; c'est elle qui les réconcilie avec Dieu, qui leur obtient le pardon de leurs fautes, qui les enrichit de la grâce, les éclaire des lumières de la foi, les fortifie par l'espérance, les orne de toutes les vertus, leur procure le mérite des bonnes œuvres et enfin les introduit dans la gloire du ciel.

Vous le voyez donc, mes frères, Dieu a tout fait pour nous donner les moyens de nous sauver, et de plus, il nous a donné Marie pour nous faciliter cette œuvre du salut. Marie de son côté, fait tout ce qui dépend d'elle pour nous venir en aide, et on peut dire qu'elle peut tout, car la toute-puissance de Dieu lui-même est entre ses mains. Si donc nous ne nous sauvons pas, la faute n'en sera qu'à nous seuls, et l'on pourra bien dire que nous sommes de véritables insensés, de nous perdre ainsi, lorsqu'il est si aisé de se sauver. Qui sont ceux, dites-moi, qui tombent dans l'enfer? Sont-ce les justes? Non, assurément. Les pécheurs? Oui, les pécheurs; mais seulement ceux d'entre eux qui font la folie de persévérer dans le péché. Et S. Pierre? et S. Paul? et S. Thomas? et S. Mathieu? et sainte Marie Madeleine? et S. Augustin? et le bon larron, et mille autres encore n'ont-ils pas été des pécheurs? Cependant ils sont au ciel; ils sont au nombre des plus glorieux citoyens de la patrie céleste. Vous voyez bien qu'il ne suffit pas d'avoir péché pour tomber dans l'enfer : il faut avoir perdu tout sens; il faut être assez fou pour ne pas employer les moyens si simples que nous avons d'éviter cet affreux malheur. Encore une fois qui sont ceux qui périssent : ce sont, dit le Prophète, les insensés et les sots : *Simul insipiens et stultus peribunt* (Psal. xlviii, 11). Et Jésus-Christ ne dit-il pas au riche qui ne pense qu'à son argent, et nullement au salut de son âme : « Insensé! cette nuit même on » te redemandera ta vie. Et les trésors que tu as amassés, à qui » seront-ils : » *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te: quæ autem parasti, cujus erunt.* (Matth. xii, 20)? Jésus-Christ n'appelle pas ce malheureux, *pécheur*, mais, *insensé*. Les cinq vierges qui n'avaient point d'huile dans leurs lampes et furent exclues de la salle du festin, sont appelées des vierges folles : *Quinque fatuæ non sumpserunt oleum secum* (Matth. xxv, 2). Oui elles furent de pauvres et misérables insensées, parce qu'elles n'implorèrent pas le secours de la Vierge des vierges. Ah! si au lieu de dire à leurs compagnes : *Donnez-nous de votre huile*, elles s'étaient adressées à Marie! combien leur sort eût été différent. Chrétiens qui m'écoutez, ne suivez pas leur exemple. Agissez sagement; recourez à Marie. Elle est notre protectrice; elle est le refuge des pécheurs; elle est notre mère. Par elle, nous trouverons grâce auprès de Dieu; par elle, nous serons admis dans

la céleste patrie, pour y vivre et y régner éternellement dans la gloire. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME SERMON

MARIE, MÈRE DE DIEU ET DES HOMMES, APAISE LA JUSTICE DIVINE, PROCURE AUX HOMMES LA PAIX AVEC DIEU ET LEUR ASSURE SON AMOUR.

Beatus venter qui te portavit et ubera quæ suxisti.

Luc. xv, 17.

Un jour que Notre-Seigneur instruisait la foule qui se pressait autour de lui, une femme s'écria : « Bienheureux le sein qui » vous a porté ; bienheureuses les mamelles qui vous ont nourri ! » Oui, bienheureuse la Vierge immaculée qui fut la Mère de Dieu ! Aucune dignité, comparable à sa dignité, ne pourrait être conférée à une pure créature ; aucune gloire n'égale sa gloire, aucun bonheur n'approche de son bonheur.

Mais la bienheureuse Vierge Marie n'est pas uniquement la Mère du Fils de Dieu, elle est aussi notre mère. Jésus-Christ fut son premier-né enfanté dans l'étable de Bethléem. Nous sommes ses autres enfants, que Dieu lui a donnés sur la montagne du Calvaire. Nous sommes ses derniers-nés, ses Benjamins, les enfants de sa douleur. Dieu lui avait donné miraculeusement le lait dont elle nourrissait son divin Jésus. Elle nous nourrit aussi du lait de la grâce, de ce lait céleste qui nous fait grandir, qui nous fait vivre d'une vie semblable à celle de Jésus-Christ. On rapporte que la mère de Caton l'ancien, nourrit de son lait, en même temps que son propre fils, un autre enfant qui ne lui était de rien, afin que les deux enfants élevés ensemble, vivant de la même vie, fussent liés l'un à l'autre d'une amitié qui ne se démentît jamais. Je ne sais si la mère de Caton réussit dans son expérience, mais ce que je sais bien, c'est que la Mère de Jésus, en nous adoptant pour ses enfants, en nous élevant pour ainsi dire avec cet adorable Sauveur, nous a donné un ami, un frère que rien ne rebute lorsqu'il s'agit de nous servir et de nous sauver. Elle est la Mère de Jésus et elle est notre mère.

Autrefois Rébecca souffrait cruellement du désaccord qui existait entre Esaü et Jacob, ses deux fils. Ce désaccord, cette lutte s'était manifestée avant même leur naissance. Qui pourrait dire les larmes versées par cette tendre mère, et les efforts qu'elle fit pour établir et conserver la paix entre ces deux enfants qu'elle aimait de tout son cœur ? Marie ressemble à Rébecca : elle a deux fils aussi, Jésus-Christ et le pécheur, Jésus-

Christ représenté par Jacob, doux, pieux, innocent, et le pécheur dont Esaü, homme passionné et violent était la fidèle image. Tous les efforts de Marie n'ont qu'un but, faire régner l'union entre ses enfants, les amener à s'aimer d'un véritable amour. Sa grande joie est d'apaiser la justice de Dieu irritée contre nous, de nous procurer la paix avec lui et de nous affermir dans la charité. Heureux les hommes, heureux les pécheurs qui ne mettent pas d'obstacles aux desseins de cette tendre Mère. Heureux serons-nous tous, si nous savons seconder ses efforts et en tirer profit. Prions-la de nous obtenir les lumières de l'Esprit saint pour que, comprenant mieux ce qu'elle fait pour nous, nous y correspondions plus fidèlement.

I. — *Marie apaise la justice divine.*

Voulez-vous connaître combien terrible est la colère de Dieu, combien sévère et inexorable est sa justice? Considérez la haine avec laquelle il poursuit le péché, la rigueur inexorable des châtiments dont il le frappe. Il n'épargne personne. Les plus parfaites de ses créatures, celles qu'il avait le plus aimées, celles qu'il avait comblées des dons les plus précieux, ne sont plus pour lui qu'un objet d'horreur, qu'il repousse bien loin, si elles viennent à pécher. Voyez les anges. Il les avait créés pour briller comme des soleils dans le royaume de sa gloire. Il les aimait comme ses parfaites images, et il se réjouissait à contempler en eux quelques traits de sa beauté, de sa bonté, de sa grandeur infinie, de toutes ses perfections. Mais voilà que plusieurs d'entre eux se laissent aller à une pensée d'orgueil et de révolte; leur propre excellence les aveugle, et ils refusent de reconnaître ce qu'ils doivent à leur créateur. A l'instant même, ils sont précipités du haut des cieux; ils sont transformés en d'horribles démons, et l'enfer s'ouvre pour les engloutir à jamais dans ses abîmes de feu. A leur tour, Adam et Eve sont créés pour être les chefs de la race humaine. Eux aussi sont comblés de toutes sortes de dons; Dieu ne dédaigne pas de leur parler comme à des amis et de les instruire. Il ne tient qu'à eux de s'assurer un bonheur sans mélange, pendant autant de siècles qu'il leur plaira de vivre sur la terre, pour jouir ensuite d'une félicité infiniment plus grande encore au ciel. Mais le premier homme et la première femme pèchent à leur tour; Dieu les rejette comme le potier rejette un vase de terre qui se brise. Il n'est plus leur ami, mais leur juge. Ils seront frappés, eux et leur postérité. Comptez, si vous le pouvez, toutes les larmes versées par les malheureux descendants d'Adam, depuis plus de soixante siècles : elles feraient déborder l'océan; et ce n'est pas fini : elles couleront jusqu'à la fin du monde. Ouvrez par la

pensée les portes de l'enfer, et regardez ces innombrables malheureux en proie aux plus affreux tourments. Voilà comment la justice de Dieu punit le péché; voilà l'horreur que lui cause la vue du pécheur. Ai-je tout dit? Non : il y a un spectacle plus poignant encore et plus capable de nous faire comprendre jusqu'à quel point la justice de Dieu est inexorable. Transportez-vous sur le Calvaire. Voyez celui qui meurt sur la croix, au milieu des outrages et des insultes d'une bande de misérables. Voyez cette femme qui se tient debout au pied de la croix et dont les traits expriment la douleur portée à son degré suprême. Ce crucifié, c'est Jésus; cette femme, c'est Marie. Jésus est le Fils de Dieu; il est la sainteté même. Mais il s'est porté caution pour les pécheurs : il a pris sur lui la responsabilité des péchés des hommes. Marie est la plus parfaite, la plus sainte des créatures; elle est la Fille bien-aimée du Père éternel, la Mère du Fils, l'Epouse du Saint-Esprit, mais elle a voulu unir ses souffrances à celles de Jésus, pour avoir quelque droit à implorer la miséricorde de Dieu pour les pécheurs. Dieu est sans pitié pour son Fils lui-même; il est sans pitié pour Marie. L'un et l'autre boiront jusqu'à la lie le calice d'amertume, car il faut que la justice divine soit entièrement satisfaite. Les pécheurs ne peuvent pas obtenir leur pardon. Ce qu'ils feraient par eux-mêmes serait sans mérite devant Dieu, par là même qu'ils sont pour lui des ennemis. Les justes, ceux qui ne doivent rien à la justice et qui ne peuvent mériter, souffriront donc et paieront pour les coupables. Mais comprenez-vous, mes frères, ce que veut dire ce spectacle? Comprenez-vous combien le péché est horrible aux yeux de Dieu, pour qu'il en poursuive, non pas la réalité, mais simplement la responsabilité acceptée, avec une si extrême rigueur, dans la personne adorable de son propre Fils?

N'y a-t-il pas là de quoi vous faire trembler, vous qui avez péché. Si Dieu frappe ainsi son propre Fils, Jésus-Christ, la sainteté même, qu'en sera-t-il de vous? Si le bois vert est ainsi traité, que fera-t-on du bois mort?

Mais nous avons Marie pour nous. Elle est la Mère de Dieu, et elle est la mère du coupable. Elle est le mur qui nous défend; elle est la tour qui nous protège; elle est l'olivier, à l'ombre duquel nous trouverons la paix. « *Je suis un mur et mes mamelles sont comme une tour,* » nous dit-elle : *Ego murus et ubera mea sicut turris* (Cant. VIII, 10). Elle est un mur par sa force invincible; son cœur que rien ne peut troubler, son énergie que rien ne peut abattre. Elle est prête à surmonter tous les assauts; ses ennemis ne peuvent rien contre elle. A l'abri de ce mur, défendu par cette tour, le pécheur n'aura rien à craindre; les traits même de la colère de Dieu ne l'atteindront pas. Marie résistera-t-elle donc de vive force à la puissance et à la justice

de Dieu? Ah! loin de nous une telle pensée! mais elle fera tout pour apaiser la colère du Seigneur. N'est-elle pas sa fille bien-aimée? Dites-moi, un père, une mère ne voient-ils pas s'éteindre leur juste indignation lorsqu'une enfant qu'ils aiment profondément et qui mérite tout cet amour, s'efforce par de douces paroles, par de tendres supplications, d'apaiser leur colère. Autrefois le Seigneur, irrité par les révoltes sans cesse renaissantes du peuple d'Israël dans le désert, voulait exterminer ces ingrats. Il disait à Moïse : « Laisse-moi, afin que ma fureur s'irrite con-» tre eux, et que je les extermine; et je te ferai chef d'une grande » nation : » *Dimitte me, ut irascatur furor meus, et deleam eos, faciamque te in gentem magnam* (Exod. xxxii, 10). Mais Moïse intercéda humblement pour les coupables : « Le Seigneur s'a-» paisa, et il ne fit pas à son peuple le mal qu'il avait dit : » *Placatusque est Dominus ne faceret malum quod locutus fuerat adversus populum suum* (Exod. xxxii, 14). Moïse était un serviteur. Sans doute il était fidèle et Dieu l'aimait beaucoup; cependant il avait un peu manqué de foi en une circonstance et Dieu, pour l'en punir, devait lui refuser la consolation d'introduire lui-même le peuple choisi dans la terre promise. Voyez néanmoins la puissance de son intercession auprès de Dieu. Comme il apaise sa colère! comme il arrête son bras déjà levé pour frapper les coupables! Quelle ne sera donc pas la puissance de Marie auprès de son divin Fils? Pourra-t-il frapper les pécheurs lorsqu'elle le suppliera de n'en rien faire? lorsqu'elle lui rappellera que s'il a tant souffert pour ces malheureux, elle aussi a beaucoup souffert pour eux? lorsqu'elle implorera leur grâce, par son amour de mère et par les soins qu'elle a donnés à son enfance?

Ajoutez que Marie ne se contente pas de se dresser comme un mur, entre la vengeance de Dieu et ceux qui se réfugient auprès d'elle. Distributrice des bienfaits du Seigneur, elle leur donne d'abondantes grâces qui les aident à devenir moins indignes du pardon demandé. Ah! qui pourra jamais connaître tout ce que Marie fait ainsi chaque jour en faveur des pécheurs! Vous qui m'écoutez, combien de fois ne vous est-il pas arrivé peut-être de commettre des fautes qui allumaient contre vous la colère du Seigneur? Vous aviez mérité d'être frappés. Qui donc a retenu le bras vengeur? Qui donc s'est interposé entre vous et la justice de Dieu? Vous n'y pensiez pas; vous étiez à deux doigts de l'abîme; l'enfer s'ouvrait déjà pour vous engloutir, et vous ne songiez qu'à ajouter de nouveaux péchés à vos péchés passés. Cependant Dieu vous a épargnés. Vous vivez encore; vous avez du temps pour vous réconcilier avec Dieu, pour faire pénitence? D'où vous vient cette faveur? Au lieu d'être, à cette heure, en proie aux horribles tourments de l'enfer, vous êtes ici, vous

écoutez la parole de Dieu; il ne tient qu'à vous d'aller un jour au ciel. Encore une fois d'où vous vient cette faveur? C'est à Marie que vous la devez tout entière. C'est elle qui a pris votre défense, c'est elle qui a détourné de vous les coups qui devaient vous frapper. Ah! ne l'oubliez pas, et que votre reconnaissance pour une si bonne et si puissante protectrice ne connaisse pas de bornes. Mais la bonté de Marie ne s'arrête pas là. Non contente de vous avoir soustrait à la juste colère de Dieu, elle veut établir entre lui et vous une paix durable. Jésus-Christ est son Fils; vous êtes aussi ses enfants : pourrait-elle souffrir qu'il existât quelque désaccord entre ses enfants? Elle est belle comme l'olivier qui croît dans la plaine. L'olivier est le symbole de la paix : Marie veut la paix.

II. — *Marie nous procure la paix avec Dieu.*

N'avez-vous pas remarqué, mes frères, que N.-S. Jésus-Christ au moment de quitter ses Apôtres pour retourner au ciel, leur répète avec insistance : « Je vous laisse ma paix; je vous donne » ma paix. Que votre cœur ne craigne pas ni ne soit pas trou» blé. » *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis... Non turbetur cor vestrum neque formidet* (Joan. xiv, 27). Jésus laissait à ses Apôtres la paix du cœur; il les laissait en paix avec Dieu, et par conséquent, au-dessus de toutes les tribulations que pouvaient leur susciter les hommes. Mais en même temps, il leur laissait Marie, la gardienne de la paix. C'était par elle que Jésus était venu apporter la paix aux hommes; c'était par Marie qu'il voulait conserver la véritable paix à ses Apôtres et à toute son Eglise. Dans un texte que nous avons cité, la bienheureuse Vierge dit : « Je suis un mur, et mes mamelles sont comme une » tour, depuis que j'ai paru devant lui, comme ayant trouvé la » paix : » *Ego murus et ubera mea sicut turris, ex quo facta sum coram eo quasi pacem reperiens* (Cant. viii, 10). Marie est le mur qui nous protège et nous met à l'abri de la colère de Dieu; sa dignité maternelle est comme une tour, qui rend ce mur plus fort et plus inébranlable; et depuis qu'elle est ce mur et cette tour pour nous, depuis qu'elle est notre protection et notre défense, elle a trouvé la paix devant Dieu : *Ex quo facta sum coram eo quasi pacem reperiens.* Mais pour qui donc Marie a-t-elle trouvé la paix? Est-ce pour elle-même? On peut dire qu'elle n'avait pas besoin de la trouver; elle la possédait, elle qui put dire de toute éternité, dans la pensée de Dieu : « Mon bien-aimé » est à moi, et je suis à lui : » *Dilectus meus mihi et ego illi* (Cant. ii, 16). Et encore : « Le Seigneur m'a possédée dès le » commencement : » *Dominus possedit me in initio* (Prov. viii, 22). Rappelez-vous ici les paroles que l'ange Gabriel adressa à

Marie lorsqu'il la salua, au jour de l'Annonciation. « Je vous sa-» lue, pleine de grâce, » lui dit-il ; et il ajouta : « Vous avez trouvé » grâce devant Dieu : » *Invenisti gratiam apud Deum.* Elle avait trouvé, elle avait reçu de Dieu cette plénitude de grâce qui suffisait non seulement pour elle-même, mais pour les besoins des autres créatures. En obtenant la dignité de Mère de Dieu, elle était devenue le canal de la grâce, et sa plénitude était la richesse de toute la création. Il en est de même pour la paix. Elle a trouvé la paix, pour elle-même, mais aussi pour nous. Jésus-Christ la laisse au milieu de ses Apôtres, au sein de l'Eglise naissante, comme la source ou plutôt le canal de la paix, car il en est lui-même la source intarissable. Et lorsqu'après quelques années, son divin Fils l'appellera au ciel, pour y prendre la place qu'il lui réserve à sa droite, parce qu'elle est sa mère et la reine du ciel, elle ne cessera pas pour cela d'être notre paix, la paix que Jésus nous laisse, la paix que Jésus nous donne : *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis.*

De quelle paix pourrions-nous jouir sur la terre, si Marie n'était pas là pour nous venir en aide et nous tranquilliser? Nous péchons tous, et si quelqu'un prétend n'avoir pas de péché, il se séduit lui-même et la vérité n'habite pas en lui, dit l'apôtre S. Jean : *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est* (I Joan. I, 8). De quelle paix pourrions-nous donc jouir? Il est vrai que Marie a déjà arrêté la colère de Dieu, prête à nous frapper, et qu'elle est toute-puissante pour le faire encore ; mais il est vrai aussi, que la miséricorde divine finit par se lasser, et que Dieu n'épargnerait pas indéfiniment un pécheur, qui ne voudrait jamais faire sa paix avec lui, et qui persévérerait avec une obstination invincible dans sa révolte et son iniquité.

Que fera donc Marie? Elle négociera un traité de paix entre Dieu et le pécheur. Elle obtiendra des concessions de part et d'autre. Le pécheur regrettera son péché ; il fera des efforts sérieux pour ne plus retomber, et pour réparer un passé coupable. Dieu, de son côté, donnera des grâces plus abondantes, se contentera de réparations moindres que celles qu'exigerait une rigoureuse justice. Il acceptera les prières des saintes âmes, il acceptera surtout les mérites de Marie et la paix sera conclue. Le pécheur non seulement ne sera pas frappé, mais il ne sera plus l'ennemi de Dieu ; il aura ses entrées parmi ses serviteurs ; il pourra être compté au nombre de ses amis. Voilà, mes frères, ce que Marie fera pour vous, si vous correspondez à ses soins, si vous suivez ses inspirations, si vous voulez de la paix qu'elle peut vous procurer.

Est-ce assez? Non, ce n'est pas encore assez ; Marie croirait n'avoir fait que peu de chose pour nous, si sa bonté s'arrêtait là.

Voilà une âme qui s'est réconciliée avec Dieu, par une contrition sincère et une bonne confession : vous, par exemple, mon frère qui m'écoutez. Le traité de paix est signé. Certainement vous allez veiller avec soin sur vous-même pour ne pas le déchirer, et ne pas irriter de nouveau le Seigneur contre vous. Mais vous êtes faible. Cent fois le jour, vous êtes exposé à des manquements, qui sans être très graves, ne laissent pas de blesser la justice de Dieu et d'affaiblir sa grâce en vous. En toute justice, Dieu doit vous punir de ces manquements; il doit vous mesurer avec plus de parcimonie les secours dont vous abusez ou dont vous n'usez en aucune manière. Mais alors que deviendrez-vous? comment vous soutiendrez-vous sans une abondance plus qu'ordinaire de grâce? Vous êtes perdu certainement; vous retomberez plus gravement que vous ne l'aviez fait d'abord, et peut-être ne vous relèverez-vous plus.

Priez Marie, et c'est alors que vous comprendrez combien son intervention est puissante pour vous donner et vous conserver la paix avec Dieu. Vous vous rendez, par vos négligences, indigne des grâces de choix dont vous avez besoin? Marie priera pour vous, et, à cause d'elle, vous recevrez ces grâces dont vous étiez indigne. Elle vous aidera, elle vous soutiendra, elle éloignera de vous mille occasions de chutes; elle fera valoir auprès de son divin Fils les quelques mérites que vous pourriez avoir. Oh! quelle bonne et habile médiatrice que Marie! comme elle sait prendre notre cause en main! comme elle sait calmer les plus justes susceptibilités de Dieu et nous amener nous-mêmes à nous conduire avec plus de sagesse.

Que nous serions à plaindre, si nous n'avions pas une femme, et la plus parfaite, la plus tendre, la plus compatissante des femmes, pour nous venir en aide! « Là où il n'y a pas de femme, » l'indigent gémit, » dit l'Ecclésiastique : *Ubi non est mulier ingemiscit egens* (Eccli. xxxvi, 24). Au lieu de l'indigent, plusieurs saints Pères lisent : *le malade* : « Là où il n'y a pas de femme » le malade gémit. » La femme sait consoler; la femme sait secourir; la femme sait être miséricordieuse. Ecoutez ce que dit David en parlant des pécheurs : « Seigneur, levez la main sur » leur orgueil : » *Leva manus tuas in superbias eorum* (Psal. lxxiii, 3). Et le prophète Isaïe : « Vous avez été bon pour cette » nation, Seigneur : est-ce que vous en avez été glorifié? » *Indulsisti genti, Domine : numquid glorificatus es* (Isa. xxvi, 15)? Habacuc dit à son tour : « Pourquoi daignez-vous regarder ceux » qui font le mal, et pourquoi vous taisez-vous lorsque l'impie » dévore quelqu'un plus juste que lui ? » *Quare respicis super iniqua agentes et taces devorante impio justiorem se* (Habac. i, 13)? J'entends Jonas se plaindre à Dieu, de ce qu'il a épargné les habitants de Ninive, qui ont fait pénitence. J'entends Jacques

et Jean, les apôtres chéris du Seigneur, proposer de faire tomber le feu du ciel, sur la ville de Samarie. Je vois Pierre, frapper de mort par sa parole, Ananie et Saphire, qui ont menti par orgueil et par intérêt. Paul lui-même dit qu'il livre au démon un pécheur de Corinthe. Voilà ce qu'ont fait des saints, des apôtres, des prophètes zélés, pour la gloire de Dieu. Mais la compassion pour les pauvres pécheurs, la compassion et le secours pour les pauvres malades, où les trouverons-nous? Qui nous donnera une femme pour intercéder en faveur des pécheurs, au lieu de demander leur châtiment, pour travailler à rétablir la paix, au lieu d'exciter à la colère? O mon Dieu, cette femme nous l'avons, vous nous l'avez donnée. C'est Marie, c'est votre propre mère; c'est elle qui prend notre défense auprès de vous, et qui fait tout pour nous conserver en paix avec vous. Mais elle fait plus encore; il ne lui suffit pas, que vous ne nous regardiez plus comme des ennemis, ou comme des indifférents, elle veut que vous nous aimiez et que nous vous aimions d'un amour véritable et durable.

III. — *Marie nous affermit dans la charité.*

S. Bernard, dans une prière qu'il adresse à la Mère de Dieu, lui parle en ces termes : « O bienheureuse Marie! Vous êtes la » mère du roi et la mère de l'exilé, la mère du coupable et la » mère du juge, la Mère de Dieu et la mère de l'homme. Puis- » que vous êtes la mère de l'un et de l'autre, vous ne pouvez » supporter qu'il subsiste de discordes entre vos fils [1]. » Non, Marie ne peut pas supporter qu'il existe des dissensions entre son Fils unique Jésus-Christ, roi du ciel et de la terre, et nous qui sommes aussi ses enfants; et pour qu'il n'existe pas de dissensions ni de discordes, elle fait tout pour les amener à s'aimer véritablement.

On rapporte qu'une jeune vierge nommée Othilia était l'objet d'une telle haine de la part de son père, que cet homme voulait la tuer. La cause de cette haine n'était autre qu'une infirmité de la jeune fille. Cette pauvre enfant était aveugle. La mère effrayée du danger que courait sa fille, lui trouva un refuge dans un monastère. Là, Othilia servit Dieu avec tant de ferveur, et pria si bien, qu'elle obtint la conversion de son père, en même temps qu'elle-même recouvra miraculeusement la vue.

Nous ressemblons un peu à cette jeune vierge; par le vice de notre naissance nous sommes pour Dieu, notre Père, un objet de haine et d'horreur. Il y a tant de misères dans notre pauvre

1. O felix Maria! Tu mater Regis, tu mater exulis, tu mater rei, tu mater judicis, tu mater Dei et hominis. Cum sis mater utriusque, discordias inter sout filios sustinere nequis. S. Bern. *Deprec. ad Virg.*

nature déchue. Mais nous avons une mère. Elle nous dérobe à la colère du Père céleste ; elle nous apprend à prier de telle sorte que le cœur de Dieu nous revient ; qu'il se remet à nous aimer. Nos ténèbres se dissipent ; la paix s'établit définitivement entre Dieu et nous ; il nous aime comme ses enfants, et nous l'aimons comme notre Père.

Le Psalmiste se sert d'une expression que nous n'oserions employer, si l'Esprit saint ne l'avait dictée lui-même. Il dit à Dieu : « Mais vous, Seigneur, jusques à quand ? Convertissez-vous, » Seigneur ! » *Sed te Domine usquequo? Convertere, Domine* (Psal. vi, 3). Peut-on dire que Dieu se convertisse comme l'a fait le père de la vierge dont nous avons parlé ? Ecoutez S. Pierre Chrysologue : L'homme dit à Dieu, le coupable dit à son juge, qui connaît son crime : Convertissez-vous, Seigneur. L'homme pèche : est-ce à Dieu de se convertir ? Et le saint docteur répond : Oui, mes frères, parce que selon le prophète : C'est lui qui porte nos péchés, et qui s'afflige pour nous : *Iste peccata nostra portat et pro nobis dolet* (Isa. liii, 11). Et S. Jean ne disait-il pas : « Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui porte le » péché du monde : » *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi* (Joan. i, 29)? Il prend sur lui le péché du monde, pour l'ôter et non pour en être chargé. Convertissez-vous donc, Seigneur : *Convertere, Domine.* De Dieu devenez homme, de Seigneur, serviteur, de juge, devenez père. Vous que votre puissance rend si redoutable, montrez par votre changement combien vous êtes bon : « Convertissez-vous et délivrez mon âme : » *Convertere Domine ; libera animam meam.* Délivrez-moi des profondeurs de l'enfer : sauvez-moi en vertu de votre miséricorde et non de mes mérites : *Salvum me fac propter misericordiam tuam* [1].

Qui donc opérera cette conversion ? Qui transformera Dieu en homme ? Qui l'amènera à nous témoigner, non plus la sévérité inexorable d'un juge, mais la compassion et la tendre miséricorde d'un père ? Vous le savez ; c'est Marie qui opéra ce prodige. C'est pour elle que Dieu a revêtu notre humanité. Elle est sa mère, et elle est la mère du coupable. Elle s'oppose aux rigueurs de la justice et réclame la miséricorde. Elle apaise la colère du Seigneur, elle l'adoucit pour nous, et nous le rend favorable. Un père, dit S. Jérôme, pardonne aisément à son fils, lorsque la mère l'implore pour ce cher fruit de ses entrailles :

1. Homo reus judici advictus sic loquitur cognitori : *Convertere Domine?* Ita fratres, quia juxta Prophetam : *Iste peccata nostra portat et pro nobis dolet.* Et Beatus Joannes : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi.* Suscipit peccatum, ut peccatum tolleret, non haberet. *Converte Domine, libera animam meam* de inferno inferiori. *Salvum me fac propter misericordiam tuam.* S. Petr. Chrysol. serm. 45.

Facile quippe ignoscit filio pater, cum mater pro visceribus suis deprecatur (S. Hier. dial. *advers. Lucif.*).

Un pieux auteur [1] rapporte le trait suivant, bien propre à nous faire comprendre ce que peut Marie, pour nous concilier l'amour de son divin Fils : Un homme qui avait vécu pieusement dans le siècle, entra dans un monastère de l'ordre de Cîteaux. Pendant plusieurs années, il édifia ses frères par la sainteté de sa vie ; mais un jour, entraîné par une tentation violente, il tomba dans un péché grave, au grand scandale de toute la communauté. Il fut soumis à une sévère pénitence, selon les règles de cet ordre austère, et dans la solitude, il rentra en lui-même, et pleura amèrement sa faute. Longtemps, il supplia la bienheureuse Vierge Marie de lui venir en aide, et de le délivrer de ses péchés et de ses tribulations. Un jour qu'il priait ainsi, ravi en extase, il vit la Mère de Dieu, dans l'éclat de sa gloire, tenant entre les bras un petit enfant, d'une beauté ravissante. Marie priait son divin Fils pour lui, et lui-même redoublait ses prières. mais l'enfant détournait la tête. A la fin pourtant, il se laissa toucher, il regarda en souriant avec bonté celui qui l'implorait, et lui accorda son pardon.

Telle est la conduite de la Mère de Dieu, envers tous ceux qui ont recours à sa miséricorde. Elle arrête les coups de la justice divine; elle obtient le pardon; elle fait plus, elle fait naître un amour réciproque entre Dieu et les pauvres pécheurs dont elle a obtenu la grâce. Dirons-nous avec quelle sollicitude elle entretient cet amour? avec quel soin elle écarte tout ce qui pourrait le troubler ? Qu'il nous suffise de savoir combien il lui en a coûté pour arriver à ce but. Qu'il nous suffise de nous rappeler les larmes amères qu'elle a versées pour nous au temps de la passion. Pourrait-elle, après avoir vu couronner de succès tant de travaux et de sacrifices, ne pas déployer toute sa puissance, tous ses soins pour en assurer la persévérance ? Pourrait-elle se laisser ravir, ou laisser ravir à son Fils, des âmes qu'elle a tout à fait pour amener à lui? Plus nous avons coûté d'efforts et de douleurs à notre Mère du ciel, pour nous enfanter à la grâce, plus nous sommes chers à son cœur. Ayez donc confiance en elle; recourez à elle. Si vous êtes pécheurs, elle vous obtiendra le pardon de vos fautes; si vous êtes justes, elle vous soutiendra et vous affermira dans la voie de la justice. Par elle vous aimerez Dieu, et vous serez aimés de lui; par elle enfin, vous arriverez au bonheur éternel. Ainsi soit-il.

1. Thom. Cantipre. lib. II, *Apum.*

PLANS DIVERS

I. — *Marie se montre particulièrement la mère de ceux qui lui sont dévoués.*

Dans l'ordre naturel, Dieu a donné à l'enfant un père et une mère. Ce n'est pas trop pour pourvoir à tous les besoins de cette frêle créature qui vient de naître. Ce n'est pas trop, pour guider l'enfant et l'adolescent lorsqu'ils feront leurs premiers pas dans la vie. Le père représentera la force et la justice ; la mère aura pour son partage la miséricorde et la tendre sollicitude de tous les instants ; le père procurera des aliments, à la sueur de son front ; la mère distribuera ces aliments, et éveillera dans ses enfants des sentiments d'amour et de reconnaissance, non pas tant pour elle-même, que pour le père qui travaille et de qui tout vient.

Il en est ainsi dans l'ordre spirituel. Dieu est notre Père. Nous lui devons l'existence. Il a travaillé rudement ; il a répandu sa sueur et son sang en abondance pour nous procurer la grâce, qui est l'aliment de notre âme. Mais il nous fallait une mère, pour nous distribuer cet aliment précieux. Il nous fallait une mère, pour veiller sur nous avec une sollicitude et une tendresse qui ne se lassât jamais. Dieu nous a donné Marie. Oh ! comme elle est bonne pour tous ses enfants. Mais on peut dire qu'elle réserve ses trésors de tendresse et de libéralité les plus abondants pour ceux qui sont fidèles et qui montrent, par leur dévotion, combien ils sont heureux de l'avoir pour mère.

I. *Marie est une vraie mère pour tous ses enfants.* — On ne peut pas en douter, puisqu'elle est la plus parfaite de toutes les créatures et la plus parfaite de toutes les mères. S'il en avait pu exister une plus parfaite qu'elle comme mère, n'est-ce pas cette plus parfaite que Dieu eût choisie pour être la Mère de son propre Fils ?

Mais qui sont les enfants de Marie ? Ce sont tous les enfants de l'Eglise, tous ceux que Jésus-Christ a rachetés au prix de son sang, tous ceux qui, régénérés dans les eaux sacrées du baptême, sont devenus les membres de son corps mystique, et participent à sa vie.

Elle est leur mère, parce qu'elle est la Mère du Sauveur. Lorsque Dieu donna l'être à Adam, il le donna du même coup à tous ceux qui devaient naître de ce premier homme. De même, lorsque Marie consentit à devenir la mère du second Adam, elle consentit à être la mère de tous ceux qui naîtraient de lui à la vie nouvelle, à la vie de la grâce.

Elle est leur mère parce qu'elle les a enfantés au pied de la croix, en consentant à l'immolation de son Fils unique, et en offrant à Dieu toutes ses souffrances, pour qu'ils arrivent à la vie de la grâce et à celle de la gloire.

Elle est leur mère, parce que Jésus-Christ les lui a donnés pour enfants, par le testament qu'il a fait sur la croix, au moment de remettre son âme entre les mains de son Père.

Elle est leur mère, parce qu'ils sont d'autres Jésus-Christ : *Christianus alter Christus.*

II. *Marie est plus particulièrement la Mère de ceux qui la servent avec dévotion.* Quelle est la mère qui, ayant plusieurs enfants, surtout s'ils sont de caractères et de mérites très différents, n'éprouve pas quelque préférence pour un ou deux d'entre eux. Sans doute elle les aime bien tous, mais non pas tous également. Rébecca aimait beaucoup Esaü, mais elle aimait plus encore le doux et pieux Jacob.

Tout ce que fait pour nous la bienheureuse Vierge Marie, elle le fait librement et de plein gré. Elle a donc bien le droit d'être plus libérale, plus remplie de sollicitude pour les uns que pour les autres. A tous elle donne, comme Dieu, beaucoup plus qu'ils ne méritent. Qui oserait se plaindre que la part de plusieurs soit plus abondante que la part des autres ?

Et qui sont les favorisés de Marie ? Evidemment ceux qui l'aiment davantage, ceux qui s'appliquent avec plus de soin à la servir et à lui plaire ; ceux qui s'efforcent de la faire aimer et servir ; ceux surtout, qui mettent toute leur attention à imiter ses vertus.

Voulez-vous donc avoir une part plus grande aux faveurs de votre divine Mère ? Attachez-vous à la servir fidèlement. Faites chaque jour quelques progrès dans la dévotion à Marie. Ne laissez pas passer une journée sans lui témoigner en quelque manière votre amour, votre zèle, pour son service et pour sa gloire.

II. — *La dévotion à Marie est une marque de prédestination.*

Tous ceux que Dieu a choisis et prédestinés de toute éternité pour la gloire céleste, il les a choisis et prédestinés premièrement à cause de Jésus et en second lieu à cause de Marie. La bienheureuse Vierge est, avec son divin Fils, quoique secondairement, le principe de la prédestination et du bonheur éternel de tous les bienheureux. Le Verbe éternel, l'entendement divin, est le livre de vie dans lequel sont inscrits tous ceux qui doivent vivre éternellement. Ce livre de vie, ce Verbe divin, s'est fait chair dans le sein de Marie ; elle lui a donné une existence nouvelle ; elle a un droit sur ce livre adorable. Comment ceux qui

lui sont particulièrement chers, ceux qui la servent et qui l'aiment n'y seraient-ils pas inscrits. Dieu pouvait-il contrister le cœur de sa Mère, au point de lui refuser cette satisfaction légitime ? Non, aimer Marie, servir Marie, c'est une marque évidente de prédestination. Sans déduire toutes les raisons sur lesquelles s'appuie cette vérité, arrêtons-nous à celles-ci :

1° Dieu doit cette satisfaction à sa mère.

2° Marie doit cette faveur à ceux qui la servent.

3° Ceux qui servent fidèlement Marie se mettent par là même, dans les conditions qui assurent le salut.

I. *Dieu doit cette satisfaction à sa Mère.* Peut-il lui refuser quelque chose ? Elle est la plus parfaite, la plus sainte, la plus aimante, la plus élevée en gloire et en puissance de toutes ses créatures. A tous ces titres et à chacun d'eux en particulier, Dieu ne peut rien lui refuser ; à plus forte raison ne peut-il pas le faire lorsqu'il s'agit d'une grâce à laquelle elle attache la plus haute importance ; d'une grâce qui ne peut avoir aucun résultat regrettable, mais qui au contraire servira à la gloire de Dieu, à celle de Marie, et au bonheur de ceux pour qui elle la demande.

Ajoutez que Marie a le droit d'être écoutée lorsqu'elle demande pour quelqu'un. En effet, elle a pour elle son autorité de Mère. Elle a tous les services rendus au divin enfant. Elle a ses titres de médiatrice, d'avocate, de coopératrice à l'œuvre de la rédemption ; son titre de mère des chrétiens, de secours et de refuge des pécheurs. Ces titres et ces mérites ne sont pas vains devant Dieu, et ils donnent à Marie une puissance d'intercession irrésistible.

II. *Marie doit cette faveur à ceux qui la servent.* Si elle ne leur accordait pas ce bienfait, sans lequel tous les autres ne sont rien, où serait sa bonté, où serait sa miséricorde ? L'Ecriture sainte ne cesse de célébrer la miséricorde de Dieu ; mais en même temps elle proclame sa justice. La justice, il se l'est réservée exclusivement ; c'est un domaine dans lequel Marie n'entre pas ; mais il a partagé avec elle sa miséricorde, ou plutôt il l'a mise tout entière à sa disposition, pour qu'elle en use selon son bon plaisir. L'Eglise, instruite par l'Esprit saint, salue en Marie la Mère de miséricorde : *Salve Regina, Mater misericordiæ.* La miséricorde de Dieu s'étend jusqu'aux extrémités de la terre. Telle aussi la miséricorde de Marie. Elle s'étend à tous : serait-il admissible qu'elle n'embrassât pas plus particulièrement ceux qui la servent, ceux qui travaillent à s'en rendre dignes, et qui la demandent avec instance. Il y aurait pour Marie une sorte d'injustice à ne pas distinguer, dans la répartition de ses bienfaits, entre ceux qui l'oublient et même qui l'outragent, et ceux qui la servent fidèlement. Si elle est si bonne, même pour les mé-

chants, que ne fera-t-elle pas pour ceux qui chaque jour montrent leur dévotion pour elle, pour ceux qui mettent toute leur confiance en elle, pour ceux qui attendent d'elle le grand bienfait de la persévérance finale, parce qu'ils savent qu'elle est bonne et qu'elle peut le leur procurer ?

Toute peine mérite son salaire. La pratique de la vertu, la dévotion, quelque douce qu'elle puisse paraître, a cependant ses combats et ses fatigues : Marie peut-elle refuser à ceux qui les affrontent, par amour elle, la seule récompense qu'ils désirent ?

III. *Ceux qui servent fidèlement Marie, se mettent par là même, dans les conditions qui assurent leur salut.* Que font-ils en effet ? Ils s'efforcent de conserver leur conscience pure, parce qu'ils savent bien que tout ce qu'ils feraient, si cette première condition n'était pas remplie, ne leur servirait que de peu, ou plutôt de rien.

Pour cet effet, ils recourent souvent au sacrement de pénitence et à la sainte communion. Ils évitent avec soin les occasions du péché. Ils veillent sur eux-mêmes avec une grande attention pour réprimer les tentations intérieures, qu'elles viennent du démon ou de leur propre fond. Ils prient avec persévérance, car ils savent bien que, par eux-mêmes, ils ne peuvent pas arriver à servir Dieu et Marie comme il convient de le faire.

Que font-ils encore ? Ils imitent autant qu'ils le peuvent selon leur état, les vertus de cette bienheureuse Vierge. Tous peuvent s'appliquer à imiter sa douceur, son humilité, son détachement des choses de ce monde, son obéissance, sa fidélité à bien remplir tous ses devoirs d'état, son amour pour Jésus. Si l'accomplissement de tout ce que nous venons de dire ne suffit pas pour arriver au ciel, rien ne pourra nous ouvrir la porte de cette bienheureuse patrie. Mais nous savons que c'est assez. Dieu ne nous demande pas l'impossible. Son joug est doux et son fardeau léger. Il nous appelle tous. Suivons donc cette voie, la plus sûre et la plus facile. Soyons dévots à Marie, et notre salut est assuré.

III. — *Marie nous procure l'amour de Dieu.*

La bienheureuse Mère de Dieu nous dit au livre de l'Ecclésiastique : « Je suis la mère du bel amour : » *Ego mater pulchræ dilectionis.* S. Jean nous dit que Dieu est charité : *Deus charitas est* (I Joan. IV, 16). Marie est Mère de Dieu, elle est donc la mère de la charité, de l'amour infini. Et non seulement elle nous a donné Dieu, mais c'est elle encore qui nous apprend à l'aimer et nous en procure la grâce.

I. *Marie nous a donné Dieu.* C'est par elle que le Fils de Dieu est venu sur la terre. Elle l'a attiré par ses perfections, sa pureté,

son humilité, ses ardents désirs. Avant elle, les patriarches, les prophètes, les âmes les plus parfaites avaient désiré et prié en vain. Dieu ne venait pas; le bel amour, le Dieu de charité, ne descendait pas sur la terre; car sa mère n'était pas née. Il lui fallait Marie.

Elle nous l'a donné par son consentement lorsque l'ange lui annonça que Dieu l'avait choisie pour être sa mère.

Elle nous l'a donné, en l'offrant à Dieu dans le temple au jour de la Purification.

Elle nous l'a donné, en consentent à sa mort sur la croix, lorsqu'il lui dit que le temps était venu où il allait se livrer à ses ennemis, pour accomplir son sacrifice.

Elle nous l'a donné, lorsque au pied de la croix, elle a offert ses propres souffrances en union avec celles de son divin Fils pour le salut du monde.

Elle nous l'a donné, en consentant à ce que le corps adorable de son divin Fils, sur lequel elle avait son droit de Mère, nous fût laissé dans le très saint sacrement de l'Eucharistie.

C'est donc à Marie que nous devons le Dieu d'amour.

II. *Marie nous apprend à aimer Dieu et nous en procure la grâce.* Que l'amour de Marie est grand pour le divin Enfant auquel elle a donné le jour!

Son amour est ardent. Il ne reconnaît pas de relâchement ni de froideur; il ne connaît aucun obstacle pour se rapprocher toujours davantage de son bien-aimé.

Il est soigneux, plein de sollicitude; cherchant tous les moyens de plaire; évitant avec un soin extrême, tout ce qui pourrait blesser le Dieu qu'elle aime.

Il est ingénieux, et chaque jour il trouve de nouveaux secrets de plaire à l'objet aimé.

Il est très obligeant : Voyez Marie dans la maison de Nazareth. Que ne fait-elle pas pour Jésus? Que ne fait-elle pas aussi pour les pauvres et les petits, en qui elle voit d'autres Jésus?

Il est plein de compassion. Elle sait ce que Jésus doit souffrir. Plus tard elle est témoin de ses souffrances. Dieu seul peut connaître à quel point elle les partage. De même elle a compassion de nos souffrances, et elle nous vient en aide.

Il est ferme et constant et ne se laisse ébranler par aucune attaque.

Voilà quelques-uns des traits de l'amour de Dieu tel qu'il resplendit en Marie. Voilà le modèle qui nous est offert. Voilà ce qu'elle nous invite à imiter. Nous ne le pourrions pas sans la grâce; mais celle qui a ouvert pour nous la source de la grâce, peut nous donner les moyens d'y puiser abondamment. Prions Marie; efforçons-nous de marcher sur ses traces, d'imiter ses vertus, et par elle nous arriverons à aimer Dieu véritablement

sur la terre. Cet amour sera le gage et le commencement de l'amour éternel qui fera notre bonheur dans les cieux.

IV. — *Faveurs particulières que Marie accorde à ceux qui l'aiment.*

Les princes de la terre ont leurs favoris qu'ils aiment à combler de biens. Ils trouvent une triple jouissance dans les faveurs ainsi accordées. Il leur est agréable en effet de tirer quelqu'un de l'obscurité, d'une position infime, pour l'élever bien haut, car ils exercent ainsi, dans toute sa plénitude, la liberté de leur pouvoir. De plus ils sont heureux de voir que l'on honore quiconque il leur plaît d'élever. Enfin ils trouvent ainsi les jouissances de l'amitié, que l'élévation même de leur dignité rend difficiles à rencontrer pour les grands.

Ces trois causes produisent trois effets : l'avancement des favoris dans les honneurs, les dignités, les richesses; l'augmentation de leur crédit et de la considération qui les entoure; l'intimité qui s'établit entre eux et le prince qui les favorise.

Dieu a ses favoris; la bienheureuse Vierge Marie a aussi les siens. Ne parlons que de ceux de Marie : du reste ils sont les mêmes.

I. *L'avancement dans les honneurs, les dignités, les richesses.* Les favoris de la bienheureuse Vierge ne sont pas choisis au hasard, ni pour des motifs futiles ou peu avouables comme le sont quelquefois ceux des grands de la terre : elle les choisit parce qu'ils sont dignes de ce choix, ou qu'elle les sait capables de le devenir bientôt, et les ayant choisis elle les fait avancer rapidement. Ce que Pharaon fit pour Joseph, Nabuchodonosor pour Daniel, Assuérus pour Mardochée, Dieu le fit pour Moïse, pour David, et pour d'autres encore; Marie le fait dans un autre ordre pour tous ceux qui lui sont chers. Elle les laisse quelquefois dans l'humilité et la bassesse aux yeux des hommes sur la terre, afin de leur préparer une gloire plus extraordinaire au ciel. Quelquefois aussi, il lui plaît de les élever, de faire éclater leurs mérites à l'égal de la lumière du soleil. Que de grands saints ont dû à leur dévotion envers Marie, leurs progrès inconcevables, non seulement dans la sainteté, mais même dans la science. Témoins S. Dominique, le B. Albert le Grand, S. André Corsini, S. Bernardin de Sienne et tant d'autres.

II. *L'augmentation de leur crédit.* Que ne peut pas un favori auprès de son roi? Le pouvoir conféré à Joseph, par Pharaon, était tel qu'il n'y avait personne, grand ou petit, dans la terre d'Egypte, qui ne dépendît de lui. Aman obtenait sans peine d'Assuérus les mesures les plus cruelles contre tout le peuple juif, quoique Assuérus fût bon et ami de la justice. Ephestion,

favori d'Alexandre le Grand, disposait à son gré des royaumes dont s'emparait ce conquérant illustre.

N'en doutons pas, les favoris de la très sainte Vierge ont autant de crédit auprès d'elle. Par elle ils peuvent tout obtenir de Dieu.

A cause d'elle aussi, ils peuvent tout obtenir des anges et des saints qui ne sauraient rien refuser à ceux que leur Souveraine honore d'une affection particulière ; ils suivent l'exemple de Marie.

Le crédit des favoris de cette auguste Vierge ne s'arrête pas là. Elle accorde à cause d'eux une infinité de faveurs à d'autres personnes. Que de miracles, que de conversions, les fidèles serviteurs de la Mère de Dieu n'ont-ils pas obtenus! Ils peuvent tout sur son cœur et elle peut tout sur le cœur de Jésus.

III. *L'intimité qui s'établit entre Marie et ceux qu'elle favorise.* Dieu aimait tant le grand patriarche Abraham, qu'il ne pouvait pas, disait-il, lui cacher le dessein où il était de faire périr Sodome, et les autres villes coupables. Il aimait tant Moïse, qu'il le gardait pendant quarante jours sur le mont Sinaï, s'entretenant avec lui comme un ami avec son ami. Il l'avertissait lorsque sa justice demandait le châtiment des coupables, afin que Moïse s'interposât en leur faveur. Marie ne comble pas de moindres marques d'amitié ceux qui la servent fidèlement. Qu'on lise les vies des saints, elles sont remplies des faveurs accordées par Marie, aux âmes qui lui étaient dévouées. Depuis S. Ildefonse, l'illustre évêque de Tolède, jusqu'à l'humble Bernardette de Lourdes, qui ne savait que dire son chapelet, où ne retrouve-t-on pas les faveurs de Marie envers ceux qui la servent? C'est avec une tendresse plus que maternelle qu'elle vient à eux, qu'elle les console, les soutient, les guérit, présente le divin Enfant à leurs adorations et à leurs caresses.

Mais cette faveur, il faut savoir l'acquérir. C'est par les sentiments et les pratiques d'une véritable dévotion envers elle, qu'on y arrive d'une manière certaine.

V. — *Marie prend soin de ceux qui la servent avec dévotion.*

Nous voyons un bel exemple de la sollicitude avec laquelle Marie veille aux intérêts de ses enfants qui lui sont les plus chers, dans la conduite de Rébecca à l'égard de Jacob. Nous savons comment cette tendre Mère fit tout ce qu'elle put, s'exposant même à la colère d'Isaac, pour procurer à Jacob la bénédiction qui ferait de lui l'héritier des promesses, et le chef du peuple de Dieu. Elle a tout prévu, tout concerté, pour le succès de son stratagème inspiré par l'amour maternel, et qui ne tendait du reste qu'à faire accomplir par Isaac un acte de justice

Elle prépare elle-même le plat de venaison qu'Isaac désire; elle revêt Jacob des habits d'Ésaü; puis le succès obtenu, elle trouve le moyen de mettre son fils bien-aimé à l'abri de la vengeance d'Ésaü, dont elle n'ignorait pas le caractère violent. La bienheureuse Vierge Marie n'est pas moins empressée pour nous faire du bien. Elle s'intéresse à tous nos besoins, même aux moindres; mais surtout elle s'intéresse à notre vocation, à l'état de vie que nous devons embrasser pour arriver au salut.

I. *Marie s'intéresse à tous nos besoins en général.* Dieu a établi sa très sainte Mère la grande distributrice de ses bienfaits et de ses grâces. Autrefois Pharaon disait à ses sujets : *Allez à Joseph.* Dieu dit à tous les chrétiens fidèles : *Allez à Marie.* Aussitôt que Joseph fut investi de la puissance souveraine en Egypte, il parcourut tout le pays, prit partout les mesures qu'il jugea nécessaires pour subvenir aux besoins des sujets de son maître : ainsi fait Marie. Elle parcourt l'univers entier; elle parcourt toute la sainte Eglise. Il n'est pas de contrée chrétienne qu'elle ne visite; il n'est pas d'état si relevé ou si humble, dont elle n'étudie les besoins; depuis les princes jusqu'aux derniers de leurs sujets; depuis le pape et les évêques jusqu'au plus inconnu des fidèles, elle s'occupe de tous, elle s'intéresse à tous. Pourrait-elle faire autrement?

Elle a la puissance.

Elle a la bonne volonté.

Elle a la mission que Dieu lui a confiée.

Elle a sa propre miséricorde.

Elle a son ardente charité.

N'est-ce pas assez pour qu'elle étende à tous ses soins et sa sollicitude?

II. *Marie s'intéresse à nous, même pour les plus petites choses.* Nous sommes ses enfants, nous surtout qui nous efforçons de la servir, et rien de ce qui regarde l'intérêt de ses enfants n'est petit aux yeux d'une mère.

De plus elle sait bien que les moindres choses peuvent avoir souvent les résultats les plus importants et les plus graves, aussi bien pour le bien que pour le mal.

Elle ne fait en cela qu'imiter la bonté de Dieu. Notre-Seigneur nous dit qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans la permission de son Père céleste. Si Dieu veille avec tant de sollicitude sur nous, Marie ne peut pas moins faire, que de veiller aussi avec toute la tendresse, toute la bonté, toute la sollicitude dont son cœur maternel est capable. On trouve dans la vie des saints, une multitude de traits qui prouvent que Marie ne recule pas même devant un miracle, pour éviter une peine légère à ceux qui lui sont particulièrement dévoués. Et sans chercher dans les vies des saints, n'avons-nous pas le miracle des noces

de Cana? Si nous connaissions les mille petits secours que chacun de nous a reçus de Marie, sans même s'en douter, nous serions ravis d'admiration.

III. *Marie prend soin de notre vocation.* Rien n'est digne de l'intérêt des parents comme l'état de vie que leurs enfants doivent embrasser. Rien n'est digne par conséquent des soins de Marie, comme notre vocation. Aussi s'en occupe-t-elle plus que de toute autre chose. Elle sait que de la voie que nous suivrons dépend notre bonheur, non seulement dans ce monde, mais pour l'éternité. Aussi fait-elle tout ce qu'il faut pour nous faire connaître notre vocation; pour nous donner la bonne volonté et la facilité de la suivre; pour nous y maintenir et nous faciliter les moyens d'en bien remplir tous les devoirs.

Toutefois il faut lui demander ses lumières et son secours: non pas qu'elle en prive absolument ceux mêmes qui ne les demandent pas; mais elle les donne avec moins d'abondance ; et ceux à qui elle les donne ainsi, en tiennent d'autant moins de compte et en profitent d'autant moins qu'ils ne les ont ni demandés ni désirés.

VI. — *Libéralité de Marie envers ses fidèles serviteurs.*

La libéralité, la magnificence sont des vertus qui conviennent surtout aux riches et aux puissants. Personne n'est riche et puissant comme la bienheureuse Mère de Dieu à qui son divin Fils a remis tous ses biens pour qu'elle en use à son gré, en faveur de ceux qui lui sont chers. Que vous demandiez à Marie les richesses et les grandeurs de la terre ; que vous lui demandiez la science, l'intelligence, ces biens plus précieux que les premiers parce qu'ils sont de l'ordre spirituel ; que vous lui demandiez enfin, les dons infiniment désirables de l'ordre surnaturel: elle peut vous les procurer tous, tous sont entre ses mains. Vous donc, qui avez quelque raison de désirer ces biens, adressez-vous avec confiance à Marie.

I. *Marie donne libéralement les biens extérieurs de l'ordre naturel.* Pourquoi les refuserait-elle, s'ils sont véritablement des biens pour celui qui les demande? Ils ont par eux-mêmes si peu de valeur, que Dieu les accorde à peu près indifféremment aux bons et aux méchants: Marie contristerait-elle le cœur de ses enfants, par le refus de faveurs, qui sont si peu de chose?

Mais il faut que ces biens que vous demandez soient réellement des biens pour vous. Que ferez-vous de la santé que vous réclamez de Marie ? Que ferez-vous de la fortune, des fonctions honorables que vous implorez d'elle ? Vous êtes mariés et vous lui demandez des enfants? Ces enfants seront-ils pour vous une source de joie ou une source de douleur? Seront-ils des élus ou des réprouvés ?

A toutes ces questions vous ne sauriez que répondre, mais Marie n'ignore rien. Vous avez confiance en elle, ce n'est pas le malheur, ce n'est pas le péché, ce n'est pas la réprobation pour vous, ou pour d'autres que vous prétendez obtenir d'elle. Elle ne vous donnera donc pas ce qui aboutirait à de si tristes résultats; mais elle vous donnera ce qui doit être pour vous un bien réel et véritable.

Voilà ce que ne comprennent pas toujours assez des chrétiens qui prient Marie, et s'étonnent de ne pas recevoir d'elle ce qu'ils lui demandent.

II. *Marie donne libéralement les biens spirituels de l'ordre naturel.* Dieu a comblé la bienheureuse Vierge Marie de ces sortes de dons. Ce sont de véritables biens, et il est plus aisé d'en user utilement pour la gloire de Dieu et le salut de l'âme, que des biens extérieurs dont nous avons parlé plus haut. Une riche intelligence, une heureuse mémoire, une belle imagination, un caractère doux et tempéré, en même temps que fort et énergique, un cœur aimant le bien et se passionnant pour lui, l'amour de la science et de tout ce qui est grand et beau, toutes les vertus de l'ordre naturel enfin, Marie les a possédées au degré suprême après Dieu. On peut les lui demander avec confiance; on les obtiendra dans une large mesure par son intercession, autant du moins qu'il est utile de les avoir pour arriver à la vocation que Dieu assigne à chacun, et pour en remplir parfaitement tous les devoirs. Mais là aussi il y a des dangers à éviter. L'abus des grâces et des dons de Dieu est d'autant plus coupable que ces dons sont plus relevés. Une mère donnerait-elle à son fils un poison violent, parce que son fils, qui n'en soupçonne pas le danger, est flatté par l'apparence agréable de ce poison mortel ?

III. *Marie donne surtout libéralement les biens de l'ordre surnaturel.* Ces biens sont les plus précieux; ce sont des faveurs que la divine Vierge désire ardemment nous communiquer. Ils sont des biens pour tous ceux qui les reçoivent, et si Marie nous donne les autres, ce n'est qu'autant qu'ils peuvent nous aider à acquérir ceux-ci.

Tout le reste est subordonné aux biens de l'ordre surnaturel.

Mais ici encore, il faut observer que tous ne reçoivent pas toujours tout ce qu'ils demandent. Pourquoi?

Parce que des biens si précieux ne peuvent être accordés qu'à ceux qui les apprécient et les ont en haute estime. On ne jette pas les perles devant les pourceaux : *Neque miseritis margaritas vestras ante porcos* (Matth. vii, 6), dit Notre-Seigneur. Il faut que ceux à qui Marie distribue les trésors les plus précieux du Seigneur, soient en disposition de les apprécier.

Si donc on a peu d'estime pour les biens de l'ordre surnaturel;

si on les demande avec une sorte d'indifférence ; si l'on ne met aucune persévérance, aucune ardeur à les demander, tandis qu'on désire ardemment les biens d'ici-bas et qu'on ne pense pour ainsi dire qu'à se les procurer ; si, par suite de telles dispositions, il est certain aux yeux de Marie, qu'on en abusera : comment pourrait-elle les donner ? Songez que son divin Fils est mort sur la croix pour amasser ces richesses de la grâce. Marie ne peut livrer à la profanation le sang adorable de son Fils Jésus.

Priez donc Marie, et priez-la avec confiance ; souvenez-vous qu'elle est généreuse, libérale, presque autant que Dieu lui-même ; et si vous la priez bien, ses grâces ne vous manqueront pas. Seulement dans son amour de mère, elle se réserve de choisir et de ne nous donner que ce qui nous est vraiment utile, autant et dans la mesure qu'il sera bon pour nous de le recevoir.

VII. — *Marie protège les Etats et les villes qui lui sont dévoués.*

La bienheureuse Vierge Marie est si exacte à payer de retour ceux qui font quelque chose pour son service, que l'on pourrait dire qu'elle leur est reconnaissante et qu'elle leur paie en quelque sorte une dette. Nous devons tout à Dieu parce qu'il est notre créateur, notre rédempteur, notre sanctificateur. Cependant il nous récompense de tout ce que nous faisons pour l'amour de lui, même d'un simple verre d'eau froide, donné à un pauvre en son nom. Marie fait comme Dieu ; nous lui devons tout après Jésus, et les moindres choses que nous faisons pour elle, elle nous en récompense. L'histoire nous apprend quelles merveilles elle a souvent accomplies en faveur des États et des villes qui lui ont été fidèles.

1° Pour ne nous arrêter qu'aux traits les plus saillants, ce fut la protection de Marie qui sauva la chrétienté du joug des infidèles à la fameuse bataille de Lépante. Ce fut elle qui sauva la France en lui donnant Jeanne d'Arc, pour la délivrer des Anglais qui y régnaient presque partout en maîtres et qui, s'ils s'en étaient entièrement emparés, auraient entraîné plus tard la nation très chrétienne dans leur schisme et leur hérésie [1]. Dans des temps plus anciens, elle brisa la puissance des Ariens en

1. Je ne puis résister au plaisir de citer ici, une page ou deux de la *Triple Couronne*, du P. Poiré, écrites en ce vieux et naïf langage qui a tant de charmes :

Ie ne sçay si jamais la France se trouva en plus grand hazard qu'elle fit sous Charles septième surnommé le Victorieux. Ce Prince aiant légitimement succédé à l'Empire François, par le décès de Charles sixième son père, trouva que le Roy d'Angleterre avoit déjà occupé son thrône ; que la plus grande partie des François avecque la Reine sa mère, et le Duc de Bourgogne le plus puissant de tous les Princes du sang, conspirans avec l'étranger contre luy, s'opposoient à ce qu'il prit possession de sa Couronne. Le Roy son père avant sa mort, non seulement l'avoit privé de l'espérance

Italie, et celle des musulmans en Espagne. Les histoires d'Allemagne, d'Angleterre, de Pologne, de Portugal, rapportent aussi de magnifiques preuves des secours que la bienheureuse Vierge accorde aux états chrétiens qui se mettent sous sa pro-

de succéder à ses Etats, mais de plus l'avoit banny de son Roiaume par Arrêt de la Cour des Pairs. L'Anglois s'étoit saisi de Paris, et de toutes les Provinces de France, jusqu'à la rivière de Loire. Le jeune Prince assisté d'un petit nombre de Seigneurs, et de Gentilshommes François s'étoit retiré à Bourges, et de là tachoit de retenir en son obéissance les Provinces de delà le Loire, dont encore il n'étoit pas asseuré, à cause du voisinage de l'Anglois, lequel par un mépris extrême ne l'appelloit point autrement que le Roy de Bourges. Le secours du ciel vint-il jamais plus à propos à un Roiaume désolé, qu'il fit pour lors à la pauvre France, qui étoit quasi à la veille d'apprendre de parler Anglois? Ce fut en cette occasion que la divine providence la secourut, et que la Générale des armées montra clairement qu'elle favorisoit les fleurs de lis, et qu'elle n'avoit pas oublié les bons services que tous les iours elle reçoit en ce Roiaume. L'expédient qu'elle choisit pour asseurer la Couronne sur la tête du jeune Roy par la déroute des ennemis, eut voirement plus de rapport aux loix de la divine sagesse, qu'il ne s'ajusta pas au train de la prudence ordinaire des hommes. Car comme il n'appartient qu'à Dieu seul, et à ceux qui tiennent de son esprit de se servir des choses basses pour mener à chef les plus grandes, elle emploia à cet effet une pauvre villageoise âgée seulement de dixhuit ou dixneuf ans, luy mettant les armes en main, et la faisant marcher à la tête des vrais et fidèles François. Ce fut la courageuse Ieanne d'Arq, qui depuis fut appelée Ieanne la pucelle, ou la pucelle d'Orléans, native de la Paroisse de S. Remy entre Domprein, et Vaucouleur.

Quand ie dy que ce fut un coup de faveur de la Mère de Dieu, comme je ne parle point par cœur, ainsi ne préten-je nullement luy attribuer la gloire d'une action où elle n'auroit point de part. Ie sçay bien qu'avant que cette Amazone reçeut du ciel le commandement de prendre les armes, et l'habit d'homme, et de s'aller présenter au Roy, elle avoit déjà eu révélation que Charlemagne et Saint-Louys prioient Dieu pour luy, et pour la délivrance d'Orléans. Ie n'ignore pas que la créance très bien fondée, qui a pris pié dans les esprits des François, est que l'Archange S. Michel à qui cette fille étoit fort dévote, fut l'entremetteur de ce glorieux employ, et celuy qui luy en porta la nouvelle; et qu'à ce sujet il èst invoqué comme tutelaire très particulier à la France; voire que c'est avec grande probabilité que quelques-uns estiment que ce fut en reconnoissance de cette signalée faveur que Louys XI, fils de notre Charles institua l'Ordre de S. Michel quelques années après, c'est-à-dire l'an 1469. Mais aussi prie-ie l'équitable Lecteur de vouloir considérer en premier lieu que cette fille dès son bas âge fut nourrie dans le sein de la Sainte Vierge qui l'avoit faite tout ce qu'elle étoit; et que quiconque ne la rencontroit point au logis de son père, où à la suite de ses brebis, il étoit asseuré qu'il la trouveroit priant Dieu et la Sainte Vierge dans un petit Ermitage qui n'est pas loin de Vaucouleur, nommé Notre-Dame de Beaumont. C'étoit en ce lieu qu'elle versoit tous les plus doux sentiments de son cœur dans celuy de la Mère de Dieu, et où réciproquement elle recevoit de la Vierge non-pareille des faveurs tout à fait singulières. Et comme ce fut en cette même Chappelle qu'elle reçeut la commission dont nous parlons, il y auroit peu d'apparence de croire qu'autre que celle qui préside en ce lieu l'eut baillée à ce S. Archange, et qu'autre que la Vierge des Vierges eût choisi cette pucelle.

En outre ie le supplie de peser meurement les paroles d'un bon Poëte, lequel a redigé par écrit les guerres des Anglois en sept livres de très beaux vers: Voicy comme au 6e livre il fait parler l'Ange S. Michel à cette bergère:

tection. Mais la nation française peut se vanter d'être la plus chérie de la Mère de Dieu. *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.*

2° Il est peu de villes qui ne se glorifient d'avoir reçu quelque marque extraordinaire de la bonté de Marie. Ainsi, par son intercession la ville de Rome fut plusieurs fois délivrée du fléau terrible de la peste. Constantinople lui dut la même faveur; plusieurs fois aussi, les ennemis qui l'assiégeaient furent mis en fuite par sa protection. Paris obtint de sa bonté, la grâce de n'être pas pris par les Normands. La ville de Chartres reçut vers le même temps une grâce semblable. Poitiers, Rennes, Soissons, Arras, et cent autres villes importantes, furent l'objet des mêmes faveurs.

Pourquoi n'en serait-il pas ainsi lorsqu'une population tout entière met sa confiance dans la protection de Marie ? Dieu a bien épargné Ninive autrefois, à cause de la prière de ses habi-

Blancheur du chaste lis, délices de la terre,
Chères amours du ciel, qui méprisez la guerre
Que Vénus et son fils font à la chasteté,
Et qui fais dans tes mœurs luire la pureté,
Celle que le grand Dieu reconnoit pour sa Mère
Me fait venir icy du plus haut hemisphère,
Afin de t'avertir de son commandement;
Ecoute son désir, et le fay promptement.
Pour un foible fuseau pren ces luisantes armes,
Qui doivent par le sang faire cesser les larmes.
Charge ton dos de fer, couvre de ton pavois
Charles le puissant Roy de l'Empire François.
C'est le vouloir de Dieu, c'est celuy de Marie.
Que ta puissante main repousse la furie
De ce peuple insolent qui croid qu'un bras Anglois
Doit désormais porter le sceptre des François.

Virgo pudicitiæ specimen gratissima mundo
Grata polo quam blanda Venus mollisque Cupido
Flectere non potuit, tincta in Phlegetonte sagitta :
Me tibi ab astriferi mittit regionibus orbis
Quæ genuit matura Deum : jubet arma capessas
Rebus in angustis subitam allatura salutem.
Illa animum viresque dabit, sume horrida, sume,
Pro pensis forti arma manu clypeumque micantem
Nervosis obnube humeris, Caroloque potenti,
Sic Superis Mariæque placet, succurrere, ferosque
Jam non fœmineo mucrone repelle Britannos.

HUMBERTUS HOMORETANA.

En troisième lieu qu'il me die pour quel sujet on auroit fait peindre au beau milieu de l'étandard sous lequel marchoient les trouppes Françoises une image du Sauveur du monde tenant un lis blanc à la main, et aux deux côtez les noms de Iésus, et Marie. Or n'étoit pour témoigner qu'après le Prince Iésus à qui appartiennent tous les empires de la terre, la glorieuse Vierge comme Générale des armées de Dieu, et Protectrice spéciale de la France avoit la meilleure part en ce dessein.

Ce fut doncque souz les favorables auspices de cette invincible Guerrière que l'an mil quatre cents vingt-neuf Ieanne fut conduite à Charles VII, etc.

tants, et surtout à cause de l'innocence des petits enfants, qui auraient péri en même temps que les coupables.

Dans les temps de calamités, peste, guerre ou quelque fléau que ce soit, recourez donc à Marie, états et villes qui êtes menacés. Et si ceux qui sont dépositaires de l'autorité ne le font pas, au moins que les fidèles serviteurs de Marie le fassent.

VIII. — *Marie est pour nous une Mère de miséricorde*

Entre toutes les perfections de Marie, celles qui ont quelque rapport à nous, ont un je ne sais quoi de plus doux, de plus agréable que les autres, surtout celles qui ont pour objet le soulagement de nos misères. C'est la pensée de S. Bernard. Que nous importeraient, après tout, les grandeurs de Marie, si elles nous étaient inutiles et étrangères?

Or, nous avons tous besoin de miséricorde ; c'est pourquoi nous sommes heureux de trouver en Marie une Mère de miséricorde, et une mère dont la miséricorde s'étend à tous et à tout.

I. *Nous avons besoin d'une mère de miséricorde.* Nous avons un père infiniment miséricordieux qui n'est autre que Dieu lui-même. Quel bonheur, quelle faveur pour nous, que ce Dieu, la bonté par essence, daigne nous regarder comme ses enfants et être toujours prêt à nous faire du bien ! Que n'a-t-il pas fait pour nous? Et parce que, en dépit de toutes ses bontés, nous l'offensons encore, il a institué un sacrement exprès pour nous remettre nos péchés, pour nous rappeler à la vie de la grâce, et nous adopter de nouveau au nombre de ses enfants.

Mais malgré son infinie miséricorde, Dieu est Dieu, et sa justice a des exigences qu'il ne peut oublier. Nos chutes sont si répétées, notre ingratitude quelquefois si criante, notre endurcissement si invincible qu'à la fin la miséricorde est obligée de céder la place à la justice ; du moins nous pouvons être tentés de croire qu'il en est ainsi pour nous, et tomber dans le découragement et dans le désespoir.

C'est alors que se fait sentir le besoin d'une mère de miséricorde. — C'est par elle que le Dieu de miséricorde est descendu jusqu'à nous ; toutes les bontés de son Fils envers nous elle les partage ; mais de plus, elle a reçu de lui la mission de nous protéger contre les coups de sa justice. Elle est la reine du ciel, la joie des justes, notre espérance, la porte qui nous donne accès auprès de Dieu, car elle est la mère de Jésus, et elle est aussi notre mère. Une telle mère ne peut-elle pas tout auprès de son Fils? Une telle mère peut-elle n'être pas pleine de compassion et de miséricorde pour les fautes et les misères de ses enfants?

II. *La miséricorde de Marie s'étend à tout et à tous.* Elle s'é-

tend à tout, parce que Dieu n'a pas mis de bornes à la mission qu'il lui a confiée de venir en aide aux souffrances et aux besoins de ses enfants. Lui refuserait-il de pouvoir soulager quelqu'un des maux qui affligent les descendants d'Adam ? Souffrent-ils dans leur corps, dans leur esprit, dans leur âme, pourquoi la miséricorde de Marie ne s'étendrait-elle pas à chacun de ces maux ? Qu'y a-t-il d'impossible à la bonté de Marie, secondée par cette divine puissance ?

Elle s'étend à tous. Aux pécheurs pour les préserver d'une mort qui les précipiterait tout d'un coup dans l'enfer ; pour les amener à faire pénitence et à rentrer en grâce avec Dieu.

Aux justes, pour les aider à conserver la justice, à se purifier de plus en plus des moindres fautes, et à faire des progrès rapides dans la grâce et la sainteté.

Aux âmes du Purgatoire elles-mêmes, pour leur procurer l'intercession des fidèles de la terre et leur appliquer largement toutes les indulgences que l'Eglise permet aux vivants de puiser pour elles dans le trésor des mérites de Jésus-Christ, de Marie et des saints.

La miséricorde de Marie ne se lasse pas. Ayons confiance en elle, recourons-y, et sachons en profiter tant que nous sommes sur la terre ; mais hâtons-nous de le faire, car qui sait s'il sera encore temps demain ?

IX. — *Marie nous défend contre tous les dangers.*

La bienheureuse Vierge Marie est notre protectrice ; elle est le secours des chrétiens : *Auxilium Christianorum*. Elle nous défend contre tous les dangers.

1° *Contre les dangers corporels et extérieurs*. Depuis le péché d'Adam, toute la nature est en guerre contre l'homme ; il trouve partout des ennemis et des dangers. Les éléments, les animaux, les plantes elles-mêmes lui font la guerre. Comment échappera-t-il à tant de périls ? Il a la protection de son ange gardien. Mais les péchés dont, hélas ! l'homme se rend si aisément coupable, paralysent en mille occasions la bonne volonté de l'ange. Il n'y a qu'une mère, pour panser sans se rebuter, tant de plaies chez ses enfants. Aussi comptez sur Marie. On la rencontre partout où il y a un malheur à détourner, un péril à conjurer. Sur la terre, sur la mer, partout elle est prête à nous porter secours, et elle le fait bien souvent sans qu'on songe même à l'en prier : à plus forte raison lorsqu'on l'en conjure.

2° *Contre les ennemis invisibles*. Les dangers que nous courons de la part des créatures visibles et de la part des hommes sont peu de chose, comparés à ceux auxquels nous expose la rage du démon.

Mais Marie lui a écrasé la tête. Son seul nom suffit pour mettre en fuite ce cruel ennemi.

Si donc nous sommes tentés, recourons à Marie. Elle éloignera notre ennemi, mais ce n'est pas assez, elle nous enseignera comment il faut faire pour être moins exposés à ses assauts et pour les repousser avec plus de facilité. Il faut la prier, mais il faut en même temps imiter ses exemples, et nous tenir ainsi à l'abri de mille tentations auxquelles s'exposent ceux qui ne veillent pas attentivement sur eux-mêmes, ne repoussent pas l'ennemi, ou ne fuient pas aussitôt qu'ils s'aperçoivent de l'attaque.

Si le lion rugissant fait mine de se jeter sur nous et de nous dévorer, Marie le repousse et nous rassure.

S'il se glisse comme un serpent sous les fleurs, Marie nous avertit de nous tenir en garde et nous aide à déjouer ses ruses. Elle est auprès de nous, comme le serpent d'airain érigé au milieu du camp des Hébreux. Il suffisait de le regarder pour être à l'abri des cruelles morsures des serpents envoyés par la colère de Dieu.

X. — *Marie est notre maîtresse.*

Les ténèbres qui envahirent autrefois le royaume de Pharaon sur l'ordre de Moïse furent une des plaies les plus terribles dont l'Egypte fut frappée. Il y a des ténèbres plus terribles encore cependant, ce sont celles de l'ignorance qui règnent dans une âme lorsqu'elle ne connaît pas Dieu, ni les devoirs à remplir envers lui, ni la récompense ou le châtiment qui attendent sa fidélité ou son infidélité. Mais nous avons une maîtresse qui nous enseigne la vérité; qui nous exerce à marcher à sa lumière; qui ne craint pas de nous reprendre lorsque nous ne suivons pas bien ses précieux enseignements.

I. *La Mère de Dieu est une maîtresse qui nous instruit.* Elle nous a donné la lumière en nous donnant celui dont il est écrit: *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Elle nous l'a donnée par sa vie, modèle parfait de la pratique de toutes les vertus.

Elle nous l'a donnée en instruisant les Apôtres et les Evangélistes.

Elle nous l'a donnée, en encourageant les premiers prédicateurs de l'Evangile, en inspirant depuis les premiers siècles, jusqu'aujourd'hui, à de pieux et courageux missionnaires, d'aller prêcher l'Evangile aux peuples encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Elle nous l'a donnée à nous en particulier, en nous procurant une éducation chrétienne.

II. *Elle est une maîtresse qui nous exerce à profiter de ses*

leçons. Toute la tendresse, toute la sollicitude, que peut mettre une mère à guider les premiers pas de son petit enfant, Marie l'apporte à guider nos pas dans le chemin de la vertu, qui est celui de la véritable lumière. Nous sommes ses enfants ; nous savons à peine faire quelques pas dans le bon chemin, balbutier quelques mots de la grande science de Dieu. Nous sommes faibles et ignorants, Marie nous instruit et en même temps nous encourage par ses exemples, nous soutient par les grâces qu'elle nous donne, réjouit nos cœurs par la douceur de son amour et de ses consolations. Grâce à elle nous prions, nous conservons nos cœurs purs, nous faisons le bien, et nous amassons des mérites pour le ciel. Nous ne vivons plus dans cette nuit pendant laquelle on ne peut travailler. Nous travaillons pour Dieu et pour Marie, nous travaillons pour l'éternité.

III. *Elle nous reprend et nous châtie lorsqu'il est nécessaire.* C'est un devoir sacré pour les parents, de reprendre leurs enfants lorsqu'il en est besoin, et même de les châtier s'il devient urgent de le faire. Ceux qui négligent ce devoir ne méritent plus les noms de père ni de mère : ils sont les ennemis les plus cruels de leurs enfants.

La bienheureuse Vierge Marie est la meilleure et la plus tendre des mères, mais son amour maternel, si ardent et si pur, ne lui permet pas de négliger de reprendre ses enfants lorsqu'il est nécessaire de le faire.

Sainte Catherine de Sienne, sainte Brigitte, S. Edmond de Cantorbéry, Thomas à Kempis et d'autres en grand nombre, furent ainsi repris sensiblement, dans des visions et dans des extases, par la bienheureuse Vierge, pour de légers manquements auxquels ils s'étaient laissés aller. Mais ce sont là de rares faveurs. Marie nous reprend tous de nos fautes, lorsque nous voulons considérer ses vertus, sa conduite, comme un miroir fidèle dénonce à celui qui s'y regarde, les taches et les difformités qui le défigurent. Comparons-nous à Marie : nous reconnaîtrons ce qui nous manque, nous verrons nos fautes, nous verrons aussi ce que lui ont coûté ces fautes, alors qu'elle endurait à cause d'elles, de si cruelles souffrances sur le Calvaire. Les larmes de Marie, la tristesse profonde avec laquelle elle considère son divin Fils mourant pour nous sur la croix, le regard si plein de miséricordieux reproches qu'elle nous jette à nous, ses bourreaux, ne sont-ce pas là des réprimandes assez vives, et en avons-nous besoin de quelque autre [1] ?

1. On consultera avec fruit dans le tome III[e] tout ce qui regarde Marie dans ses rapports avec les hommes, c'est-à-dire le livre II[e] de la III[e] Partie de la *Somme des Grandeurs de Marie*. De même, les sermons servant de commentaire au *Salve Regina*, livre IV[e] du présent volume.

IIIe SECTION

PRATIQUE DE LA DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE[1]

PREMIER SERMON

CE QUE MARIE ATTEND DE SES VRAIS SERVITEURS.

Qui me invenerit, inveniet vitam.
PROV. VIII, 35

La bienheureuse Vierge Marie nous dit au livre des Proverbes : « Celui qui me trouvera trouvera la vie et puisera le salut » dans le Seigneur : » *Qui me invenerit, inveniet vitam et hauriet salutem a Domino* (PROV. VIII, 35). Nous désirons tous la vie, nous désirons tous le salut : cherchons Marie, efforçons-nous de trouver Marie, avec elle la véritable vie sera notre partage ; avec elle, nous n'aurons rien à craindre ici-bas, et notre salut sera assuré pour l'éternité : *Hauriet salutem a Domino.*

Mais comment trouver Marie? C'est elle-même qui daigne nous l'apprendre lorsqu'elle dit encore : « Bienheureux l'homme » qui veille tous les jours à l'entrée de ma demeure, et se tient » en observation auprès de ma porte. Moi j'aime ceux qui m'ai- » ment, et ceux qui dès le matin veillent pour me chercher me » trouveront : » *Beatus homo qui audit me, et qui vigilat ad fores meas quotidie, et observat ad postes ostii mei. Ego diligentes me diligo : et qui mane vigilant ad me, invenient me* (PROV. VIII, 34, 17). Aimer Marie et lui témoigner son amour, en étant tout à son service, en veillant à sa porte, toujours prêt à accomplir sa moindre volonté, toujours disposé à lui rendre ses devoirs, toujours attentif à profiter de ses leçons et de ses exemples, voilà le vrai moyen de la trouver; car trouver Marie, c'est posséder son amour.

Si donc nous voulons vivre, veillons à la porte de Marie, et montrons-lui que nous sommes pour elle des serviteurs entièrement dévoués. Elle nous reconnaîtra pour tels, ou plutôt elle nous reconnaîtra pour ses véritables enfants, dignes objets de tout son amour de mère, si elle nous voit : 1° Imiter ses vertus.

1. Voir *Somme des Grandeurs de Marie*, IVe partie, liv. II, où la matière de cette troisième section est développée.

2° Pratiquer ostensiblement son culte. 3° Lui adresser les prières, accomplir les œuvres de piété qui lui sont les plus agréables. — Daigne cette auguste Vierge nous obtenir les grâces du Saint-Esprit, pour bien comprendre ces vérités et les mettre fidèlement en pratique.

I. — *Il faut imiter les vertus de Marie.*

Lorsque Dieu ordonna à Moïse de construire le tabernacle et l'arche d'alliance, il lui dit : « Regarde, et fais selon le modèle » qui t'a été montré sur la montagne : » *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* (Exod. xxv, 40). Un modèle nous a été aussi montré sur le sommet des montagnes saintes, de la montagne de la perfection et de la montagne du Calvaire : c'est Marie, dont il est écrit dans les Psaumes : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* : « Ses fondements reposent » sur les montagnes saintes (Psal. lxxxvi, 1). » C'est elle que Dieu nous invite à considérer attentivement; c'est elle que Dieu nous ordonne d'imiter, si nous voulons lui plaire : *Inspice et fac secundum exemplar*. Mais pourquoi imiter Marie?

Le premier motif que nous en avons, la première raison pour laquelle le Seigneur nous en fait un devoir, c'est que Marie est notre mère.

Il est dans l'ordre de la nature que les enfants ressemblent à leurs parents. Cette ressemblance, surtout lorsque les parents sont des modèles dignes d'imitation, fait la joie des uns et des autres.

L'ordre naturel n'est qu'une image de l'ordre surnaturel; les lois qui le régissent, une ébauche des lois que Dieu a établies dans l'ordre de la grâce. Marie est la mère de nos âmes; elle nous a reçus comme ses enfants, des mains de son Fils bien-aimé, mourant pour nous sur la croix. Si nous sommes nés de parents chrétiens, si nous avons reçu le saint Baptême; si nous avons trouvé tant de fois le pardon de nos fautes au tribunal de la pénitence; si nous avons mangé le pain des anges dans la sainte communion; si la colère de Dieu ne nous a pas frappés lorsque nous nous sommes montrés ingrats et rebelles envers lui; si nous pouvons espérer et attendre avec une ferme confiance la vie bienheureuse du ciel, c'est à Marie que nous le devons. Toutes ces grâces, toutes ces faveurs, d'un prix inestimable, nous sont venues par son entremise. Elle nous les a procurées parce que nous sommes ses enfants, et qu'à ce titre elle nous aime comme elle aimait son divin Jésus, lorsqu'il était avec elle sur la terre. Nous sommes pour elle d'autres Jésus. Comprenez-vous alors, mes frères, le désir de Marie que nous lui soyons semblables? Elle veut retrouver dans nos âmes les

traits de son âme bienheureuse. Elle veut que ses enfants soient purs comme elle, doux, humbles, compatissants, brûlant de l'amour de Dieu comme elle. Aperçoit-elle en nous quelque chose qui ressemble au péché, quelques traits du démon, de l'ennemi de Dieu dont elle a écrasé la tête, elle s'afflige, et elle n'a pas de repos qu'elle n'ait fait disparaître ce qui blesse si profondément son regard maternel. Ah! ne l'affligeons pas cette mère si tendre, si bonne, si généreuse pour nous. Rejetons toujours bien loin ce qui pourrait lui déplaire. Si nous n'avons pas assez d'amour pour le faire uniquement afin de lui être agréables, faisons-le au moins dans notre intérêt. Hélas! que deviendrions-nous si notre mère elle-même était obligée de détourner de nous ses regards miséricordieux ? Quel serait notre sort, si nous obligions Marie à nous abandonner!

Pourrions-nous d'ailleurs trouver un plus parfait modèle après Dieu lui-même? Considérez Marie et voyez les traits de ressemblance qu'il y a entre elle et l'adorable Trinité.

La bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, est semblable au Père, parce qu'elle est la Mère du même Fils qu'il engendre éternellement. Le Fils de Dieu n'est pas une autre personne que le Fils de Marie. Le Père dit au Verbe incarné : *Vous êtes mon Fils.* Marie lui dit de même, et avec autant de vérité : *Vous êtes mon Fils.* Elle seule peut prononcer de semblables paroles. C'est beaucoup pour les anges d'être appelés les ministres du Fils de Dieu : Marie est appelée en toute vérité sa mère, comme la première personne de la sainte Trinité est appelée son Père.

Marie est semblable à l'Esprit saint parce qu'elle a concouru avec lui à la formation du corps adorable du Sauveur. Elle lui est semblable parce que ce divin Esprit, l'Esprit sanctificateur a mis en elle toutes les perfections, toutes les grâces dont il pouvait disposer en faveur d'une pure créature, en vue de la dignité sublime à laquelle elle était appelée. Il est la sainteté par essence et la sainteté qui se communique : elle est le vase immense dans lequel il verse les trésors infinis de sa grâce et de sa sainteté, pour qu'elle en soit remplie d'abord et que toutes les autres créatures profitent de sa surabondance.

Elle est semblable à son divin Fils. Jésus-Christ est le Fils unique de Dieu; il est tout à la fois créateur et créature, infiniment élevé et profondément abaissé, éternel et né dans le temps; enfin il est Dieu et homme. Marie est comme lui un assemblage de merveilles, qui sembleraient s'exclure et qu'on ne peut trouver rassemblées qu'en elle seule. Marie est mère et vierge; elle est la mère et la fille de son Fils; elle est sa mère et sa servante; elle est la créature de celui qu'elle a enfanté.

Ajoutez que la ressemblance corporelle doit exister à un très haut degré, entre Marie et son divin Fils. Ajoutez surtout,

qu'ils partagèrent le même genre de vie, la même austérité, la même pauvreté pour la nourriture, l'habitation, le vêtement. Leurs mœurs furent les mêmes. On vit briller en eux la même charité, la même humilité, la même chasteté, la même pureté, la même obéissance, la même douceur, la même miséricorde.

Vous savez que le Seigneur a dit : « Je vous ai donné l'exem-» ple afin que vous fassiez comme j'ai fait : » *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* (Joan. xiii, 15). S. Paul suivait ce précepte, et il disait aux fidèles de son temps : « Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-» Christ : » *Imitatores mei estote sicut et ego Christi* (I Cor. iv, 16). Mettez en pratique les paroles de Jésus-Christ, suivez le conseil de Paul, ou plutôt, faites ce qui est plus à votre portée, ce qui vous semblera moins difficile sans être moins parfait, ce qui consolera davantage votre cœur, sans diminuer votre mérite. Imitez Marie et vous suivrez ainsi les exemples de Jésus. Imitez Marie et vous aurez accompli parfaitement ce que Paul vous demande. Les Corinthiens avaient Paul sous les yeux, ou du moins ils avaient été témoins de ses exemples, ils avaient admiré ses vertus. Les apôtres avaient vu Notre-Seigneur, ils le voyaient encore, et ils devaient se former directement d'après ce divin modèle. Mais nous qui ne voyons de nos yeux, ni Jésus-Christ, ni Paul son imitateur, regardons par la pensée Marie, notre mère et notre modèle. Elle est un miroir parfait, où nous pourrons contempler la perfection du Seigneur, sans être éblouis de ses rayons; un miroir dans lequel nous pouvons reconnaître aussi par comparaison combien nous sommes imparfaits : regardons Marie nous qui sommes ses enfants, et efforçons-nous de lui ressembler comme elle ressemble à Dieu, comme elle ressemble à son divin Jésus.

Est-il pour vous, mes frères, un moyen plus sûr, ou plus facile d'être agréables au Seigneur? Le Père tout-puissant s'est complu en Jésus : il l'a proclamé par deux fois; sur les bords du Jourdain et sur le mont Thabor. Il s'est complu en Marie, au point de permettre au Verbe divin de la prendre pour sa mère : comment ne mettrait-il pas aussi en vous ses complaisances; comment ne vous regarderait-il pas avec amour, si vous vous efforciez de ressembler à Marie, afin d'imiter plus parfaitement Jésus-Christ lui-même?

Pouvez-vous être plus agréables au Fils de Marie qu'en ressemblant à sa mère? Songez que c'est lui-même qui l'a choisie pour naître d'elle. Il ne l'a pas seulement choisie. Appelant à son aide toutes les ressources de sa bonté, de sa sagesse et de sa puissance infinie, il a créé celle qu'il se destinait pour mère, et il l'a faite si belle, si parfaite, qu'elle n'était pas indigne d'entrer dans la famille de Dieu lui-même. Que les neuf chœurs des anges,

que les Chérubins et les Séraphins déploient à ses yeux toutes leurs beautés : rien ne le charme comme Marie; il n'aime rien comme Marie et comme les perfections dont il l'a revêtue. Et parmi les autres créatures, celles qu'il aimera le plus, ce sont celles qui lui rappelleront le mieux la pureté immaculée, la douceur, l'humilité, l'obéissance et toutes les autres perfections qui le charment dans sa mère.

Marie fut le temple du Saint-Esprit, le temple le plus vaste, le plus riche, le plus parfait, que ce divin Esprit ait jamais habité. Le regard de Dieu a trouvé des taches jusque dans ses anges, il n'en a pas trouvé dans Marie. Ce temple sacré, ce temple toujours immaculé, est vraiment digne de l'hôte divin qui l'habite. Vous aussi, vous êtes les temples du Saint-Esprit, et vous devez être saints selon cette parole : « Le temple de Dieu » est saint, et ce temple c'est vous-mêmes : » *Templum Dei sanctum est quod estis vos* (I Cor. III, 17). « Ne savez-vous pas, » dit encore l'Apôtre, « que vous êtes le temple de Dieu? » *Nescitis quia templum Dei estis* (Id. 16)?

Voulez-vous être agréables au Saint-Esprit, vous qui avez été consacrés comme ses temples au jour de votre baptême et de votre confirmation? Voulez-vous être agréables à Dieu? soyez semblables à Marie, imitez les vertus de Marie. Si vraiment vous aimez cette auguste et excellente mère, si vraiment vous lui êtes dévoués, si votre dévotion n'est pas une vaine apparence, sans profondeur et sans réalité, voilà votre premier devoir envers elle : imitez ses vertus.

II. — *Pratiquer ostensiblement son culte.*

Il ne suffirait pas, pour remplir tous nos devoirs envers la bienheureuse Vierge Marie, de nous appliquer à pratiquer les vertus dont elle nous a donné l'exemple. Marie a droit à un culte particulier, non pas égal à celui que nous rendons à Dieu et qu'il n'est permis de rendre qu'à lui seul, car lui seul est le souverain maître et Seigneur de toutes choses. Il n'y a pas d'autre Dieu que lui, et tout ce qui existe au ciel, sur la terre et dans les enfers, doit fléchir le genou à son seul nom ; les Séraphins et les Chérubins tremblent en sa présence : que dis-je ? la bienheureuse Vierge Marie elle-même, se prosterne devant son adorable majesté, comme autrefois Esther à la vue d'Assuérus sur son trône. Mais après les honneurs qui ne sont rendus qu'à Dieu seul, après l'adoration et l'oblation du divin sacrifice de la Messe, tout ce que l'on peut faire pour honorer Marie n'est pas trop et n'égale pas ses mérites. Le culte que vous lui rendrez ne sera jamais trop élevé, pourvu que vous ne la confondiez pas avec Dieu, dont elle se reconnaît l'humble créature.

Marie n'est-elle pas en effet la Mère de N.-S. Jésus-Christ ? N'est-elle pas Mère de Dieu et n'a-t-elle pas, à ce titre, droit à tous les honneurs et à tous les hommages ? La qualité de Mère de Dieu est, selon la pensée de S. Bonaventure, le dernier effort de la puissance divine, et il est impossible d'imaginer une maternité plus noble que celle-là. Dieu, dit ce saint docteur, peut faire un monde plus grand que celui qu'il a fait, un ciel plus vaste, un soleil plus lumineux, une terre plus riche, un feu plus pur, mais il ne peut pas faire une mère plus grande et plus excellente qu'une mère de Dieu [1]. Toutes les dignités créées, rassemblées et confondues ensemble, ne sauraient élever un homme qu'à la dignité de serviteur de Dieu; de là à la dignité de Mère de Dieu, la distance est incommensurable. « O sainte » dame, s'écrie S. Anselme, il n'y a rien qui vous soit égal, » rien qui vous soit comparable; car tout ce qui est, est au- » dessus ou au-dessous de vous. Dieu seul est au-dessus de » vous; tout ce qui n'est point Dieu est au-dessous de vous [2]. »

A la suprême dignité de Marie, qui nous oblige à lui rendre un culte, ajoutez sa sainteté. Elle n'est pas seulement Mère de Dieu, elle est digne en tout point, par sa sainteté incomparable de cet honneur, qui l'élève au-dessus de toute créature. La bienheureuse Vierge est toute sainte et tout immaculée. Il était impossible qu'il n'en fût pas ainsi. En effet, Dieu qui connaissait Marie de toute éternité, Dieu qui l'avait choisie pour être la Mère de son Fils, l'aimait nécessairement à ce titre. Il ne pouvait pas ne pas l'aimer; s'il ne l'avait pas aimée, il ne l'aurait pas choisie pour établir entre elle et lui une telle intimité, les liens de la famille, les liens du sang. D'autre part, s'il y avait eu, n'importe à quel moment de son existence, une tache en Marie, comment l'amour de Dieu aurait-il pu être parfait pour elle? Comment ne se serait-il pas transformé en haine à cause du péché? Or, dites-moi, ne serait-ce pas folie de s'imaginer que Dieu, pouvant faire autrement, eût permis que le Verbe divin fût dans l'obligation de haïr sa propre Mère? Aussi S. Augustin disait-il que, lorsqu'on parle de Marie, il ne peut pas être question de péché. La sainte Eglise a déclaré solennellement que la bienheureuse Vierge a été exempte même du péché originel. Elle est plus sainte que tous les hommes, car tous, excepté elle, ont été souillés par le péché de notre premier père. Elle est plus sainte que tous les anges, parce que pure comme eux de toute faute, elle approche infiniment plus qu'eux par sa perfection de la sainteté de Dieu lui-même.

1. Majorem Matrem quam matrem Dei, facere non potest. S. Bonavent. *in Specul.*

2. Nihil tibi Domina est æquale, nihil comparabile; omne enim quod est, aut supra te est, aut infra te. Quod supra te solus Deus; quod infra te, omne quod Deus non est. S. Anselm. l. *de Concep. Virg.*

Lorsque Dieu, dit S. Bernardin, élève une créature à une dignité quelconque, il lui confère en même temps tous les dons, toutes les grâces convenables à cet état. Concluez donc que Dieu ayant choisi Marie pour être sa Mère, il lui a donné la sainteté et toutes les perfections qui conviennent à une telle dignité. Et comme cette dignité est infinie, elle a, pour ainsi parler, une capacité infinie, qui n'a pu être remplie que d'une plénitude de grâce en quelque façon infinie. S. Thomas défend de douter que Dieu ayant choisi Marie pour être sa Mère, ne l'ait rendue digne par sa grâce, d'un si haut et si saint emploi [1].

Mais un autre motif encore nous oblige de rendre un culte à Marie, ce sont tous les bienfaits dont elle nous a comblés.

L'honneur rendu n'est pas seulement une marque de l'estime qu'on a pour une personne ; mais encore un témoignage de reconnaissance pour les biens qu'on en a reçus. C'est pourquoi, il convient d'honorer particulièrement ceux qui nous ont fait du bien, ou qui peuvent nous en faire [2].

Si le culte rendu, si l'honneur doit égaler les bienfaits, dites-moi, mes frères, quelles mesures pourrons-nous mettre, quelles limites devrons-nous tracer à l'honneur et au culte que nous rendrons à Marie? La sainte Eglise reconnaît en elle la source de notre bonheur. S. Bernard dit que par elle le ciel est rempli, l'enfer est vidé et les ruines de la Jérusalem céleste sont réparées : *Per te Virgo sancta, cœlum repletum est, infernus evacuatus, ruinæ cœlestis Jerusalem instauratæ.*

Elle a, dit-il, été faite tout à tous, et par la plénitude de sa charité, elle a obligé tout le monde. Elle a ouvert à tous le sein de sa miséricorde, afin que tous puisent dans sa plénitude, le captif la liberté, le malade la santé, le triste la consolation, le pécheur son pardon, le juste la grâce, l'ange sa joie, la sainte Trinité sa gloire [3].

S. Bernard dit encore : « Admirez avec moi l'inventrice de » la grâce, la médiatrice du salut et la réparatrice des siècles. » *Mirare gratiæ inventricem, mediatricem salutis, restauratricem sæculorum* (S. Bern. *Epist.* 174).

C'est à Marie que nous devons Jésus-Christ notre Sauveur; c'est donc à elle que nous devons aussi toutes les grâces de notre rédemption. Tout nous est venu par elle ; on peut dire à cause d'elle.

1. B. V. fuit electa divinitus ut Dei Mater esset; et ideo non est dubitandum quod Deus per suam gratiam eam ad hoc idoneam reddiderit. S. Thom. III p. q. xxvii, a, 4.

2. Honorantur merito et quidem imprimis qui beneficium dederunt et qui beneficium dare possunt. Beneficium vel est quod pertinet ad salutem, et ad ea quæ causa sunt ut simus, aut ad divitias aut ad aliquod aliorum bonorum quorum non est facilis comparatio, etc. Aristot. l. I *Rhet.* c. 15.

3. S. Bern. *in Sign. magn.*

Qui donc serait assez ingrat pour refuser un culte à celle qui nous a fait tant de bien? Qui serait assez insensé pour ne pas rechercher les faveurs de celle de qui nous devons tout attendre? Qui pourrait ne pas honorer celle de qui tout dépend après Dieu?

Car il ne faut pas l'oublier, tout dépend de Marie ; elle est la reine du ciel et de la terre, son divin Fils lui fait partager son autorité suprême sur toutes choses. S. Paul nous avertit de craindre et d'honorer ceux qui possèdent le pouvoir; il nous en fait une obligation de conscience : car ce sont, dit-il, les lieutenants de Dieu; il leur a confié lui-même l'autorité, de sorte que s'opposer à leur puissance, c'est résister aux ordres de Dieu, et ceux qui y résistent attirent la condamnation sur eux-mêmes [1].

Or, si vous devez honorer les puissants de la terre, même lorsqu'ils sont les ennemis de Dieu, pourriez-vous refuser vos respects et votre obéissance à la Mère de Dieu, qui est la reine du ciel et de la terre? Il est vrai qu'elle s'est dite la servante du Seigneur; mais cette parole d'humilité, ne préjudicie nullement à sa qualité de Mère et de Reine. Elle n'en est pas moins digne d'honneur, pour avoir été la plus humble des créatures. Au contraire, c'est pour cela que son Dieu l'a élevée, et que toutes les nations la proclameront bienheureuse: *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (Luc. I, 48). C'est pour cela que son Fils l'a couronnée de gloire, et lui a dressé un trône auprès du sien, comme Salomon le fit pour sa mère. Son Fils est le souverain Maître de toutes choses; elle partage avec lui ce pouvoir qui n'a pas de bornes.

Ne craignons donc pas de rendre à la Mère de Dieu, le culte qui lui est dû. Montrons publiquement, sans ostentation, mais sans respect humain ; montrons avec une sainte liberté et une noble fierté, que nous sommes ses enfants, ses obligés, ses sujets.

L'Eglise célèbre-t-elle quelque fête en l'honneur de Marie? unissons-nous à la sainte Église ; célébrons cette fête avec dévotion, assistons pieusement aux offices ; multiplions nos actes de piété, nos prières. La cloche nous rappelle-t-elle qu'il est temps de saluer Marie avec l'Ange? Récitons l'Angelus avec piété, en quelque lieu que nous soyons. Passons-nous devant une église, une chapelle consacrée à Marie? Entrons-y un moment, si nos occupations nous le permettent; sinon, saluons au moins de cœur, et par quelque signe extérieur de respect, celle qui daigne recevoir les hommages de ses enfants en ce lieu consacré. De même, si une image de Marie frappe nos regards, témoignons notre respect à cette image, et profitons de la circonstance pour

1. Subditi estote, non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam. Itaque qui potestati resistit, Dei ordinationi resistit. Qui autem resistunt ipsi sibi damnationem acquirunt. Rom. XIII, 1, 2.

élever nos cœurs vers cette auguste Mère. Mais honorer Marie ne suffit pas : il faut la prier.

III. — *Il faut adresser des prières à Marie.*

Je vous entends, mes frères; vous reconnaissez bien avec moi qu'il est de votre intérêt, qu'il est de votre devoir d'imiter la très sainte Vierge, de lui adresser vos hommages comme à la Mère de Dieu, à votre bienfaitrice, à la reine du ciel et de la terre. Mais vous vous défiez de vos propres forces, pour l'accomplissement de ces devoirs. Vous savez, par une malheureuse expérience, combien vous tombez aisément dans le péché, combien vous vous laissez aller facilement à vos défauts, aux penchants mauvais de la nature déchue. Vous voudriez bien pratiquer sérieusement la dévotion à la très sainte Vierge, mais vous ne vous en sentez ni la force ni le courage.

S'il en est ainsi, je vous montrerai le chemin que vous avez à suivre, le moyen qu'il faut employer pour qu'un pareil obstacle ne vous arrête plus.

N'avons-nous pas dit que la bienheureuse Vierge Marie est la reine du ciel et de la terre? Ne savons-nous pas qu'elle est la Mère de miséricorde et la distributrice de tous les dons de Dieu? Nous n'avons qu'à lui demander les lumières qui nous manquent, les forces dont nous avons besoin, et elle viendra à notre aide; elle se hâtera de nous secourir.

Il faut donc recourir à Marie, la prier dans toutes nos nécessités, la prier avec confiance, la prier avec persévérance; et si nos actes sont conformes à nos prières, si nous nous efforçons d'être assez purs pour mériter d'être exaucés, nous le serons. Pourquoi cette tendre et généreuse Mère refuserait-elle à ses enfants ce dont ils ont besoin, ce qu'ils implorent d'elle et qu'elle peut leur donner? Parlez simplement à la bienheureuse Vierge comme un enfant parle à sa mère; dites-lui vos besoins; exposez-lui vos peines; remerciez-la de ses bienfaits; discutez en sa présence la conduite que vous devez tenir : Marie sera présente à tout; Marie écoutera tout avec bonté; Marie tiendra compte de tous vos désirs, pour y accéder selon qu'il vous sera utile; Marie vous éclairera, vous inspirera, vous soutiendra dans toutes vos difficultés. Montrez en la priant que vous lui appartenez, que vous êtes ses enfants, et elle montrera en vous exauçant qu'elle est véritablement une mère pour vous : *Monstra te esse Matrem.*

Mais ces effusions du cœur en présence de la Mère de Dieu, ne peuvent toujours durer et ne suffisent pas. Il faut lui adresser d'autres prières; il faut réciter de bouche, mais en même temps et surtout de cœur, quelques formules autorisées par l'usage de la sainte Eglise, quelques-unes de ces prières dont l'efficacité

est reconnue depuis des siècles par tous les dévots serviteurs de Marie; il faut adopter quelques-unes de ces pratiques de piété, que mille grâces particulières obtenues par elles désignent comme les plus agréables à Marie.

De toutes les prières que vous pouvez adresser à la très sainte Vierge, la première, la plus sainte, la plus efficace, la plus agréable à son cœur, c'est la *Salutation angélique*. Elle a été dictée par la sainte Trinité, prononcée pour la première fois par un des sept anges qui sont toujours devant son trône; elle a été continuée par sainte Elisabeth inspirée de l'Esprit de Dieu; elle a été reçue et complétée par la sainte Eglise catholique; elle a été louée, estimée, chérie de tous les saints.

Lorsque vous la récitez, vous rappelez les biens incomparables que Dieu a faits à Marie; vous lui marquez et vous lui témoignez la part que vous prenez à son bonheur par le récit que vous faites de ses grandeurs. Aussi a-t-elle révélé à plusieurs saints, parmi lesquels il faut citer sainte Gertrude et sainte Mechtilde, qu'on ne pouvait l'honorer davantage ni lui être plus agréable qu'en lui présentant souvent cette salutation de l'Ange. Cette prière adressée à Marie réjouit les anges et les saints dont elle est la reine, et met en fuite les démons. Pour ne citer qu'un fait. Thomas à Kempis, personnage d'un mérite et d'une piété extraordinaires, rapporte de lui-même, que le démon l'ayant voulu épouvanter la nuit, lorsqu'il était en oraison, et s'étant montré à lui sous diverses formes terribles, il récita d'une voix tremblante la salutation de l'Ange. Aussitôt le démon s'enfuit, criant et hurlant d'une manière épouvantable.

Récitez donc souvent l'*Ave Maria*, récitez l'*Angelus*, le *Chapelet*, les diverses *couronnes* à Marie; récitez les antiennes et les hymnes consacrées par l'Église, le *Sub tuum*, le *Salve Regina*, le *Regina cœli*, l'*Ave Regina cœlorum*, l'*Alma Redemptoris Mater*, l'*Ave Maris stella*. Si vous le pouvez, fallût-il pour cela vous gêner un peu, récitez le petit Office de la sainte Vierge, sinon tous les jours, au moins de temps en temps; récitez même le grand Office. Croyez-vous que ce soit acheter trop cher la protection de la Reine du ciel, de la Mère de Dieu? Ah! comme est vraie la parole du Seigneur: « Les enfants de ce siècle sont » plus prudents que les enfants de la lumière: » *Filii hujus sæculi prudentiores sunt filiis lucis* (Luc. xvi, 8). Que ne font pas les gens du monde pour se procurer les protections dont ils sentent le besoin? Quelles démarches, quelles dépenses, quels travaux, souvent, hélas! quelles bassesses pour obtenir un appui d'une efficacité douteuse! Ah! si nous faisions pour obtenir la protection toute-puissante de Marie, le quart de ce qu'ils font pour acquérir celle des puissants de la terre, que nos progrès dans la vertu seraient grands et que notre place serait belle un jour dans

le royaume du Père céleste. Faites donc ce que vous pouvez, mes frères; souvenez-vous bien qu'une seule chose est nécessaire, le salut, et que pour arriver au salut, la voie la plus sûre est la dévotion à la très sainte Vierge, mais une dévotion sérieuse, une dévotion pratique, qui ne s'en tient pas à quelques vains sentiments, à quelques actes de piété accomplis d'une manière insuffisante. Soyez dévoués à Marie ; prenez-la pour votre modèle, aimez son culte, priez-la. Elle se montrera bonne pour vous, elle vous soutiendra pendant votre vie mortelle et vous introduira un jour dans la céleste patrie. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

IMITATION DE MARIE. MARIE EST UN MODÈLE DE FOI, D'ESPÉRANCE ET DE CHARITÉ [1].

Nunc ergo filii audite me: Beati qui custodiunt vias meas.

PROV. VIII, 32.

Quiconque veut faire des progrès sérieux dans la vertu, doit se proposer un modèle. Après Jésus-Christ, le modèle infiniment parfait, il n'en est pas que nous puissions nous efforcer d'imiter avec plus de fruit que la bienheureuse Vierge sa mère. Sans doute les saints sont des modèles admirables, et nous gagnerons beaucoup à suivre les exemples qu'ils nous ont donnés, mais ils ne sont pas des modèles parfaits pour tous et en toute circonstance. Les uns, comme les Apôtres, se sont distingués par leur zèle à prêcher la parole de Dieu; d'autres, comme les martyrs, par leur inébranlable fidélité à confesser la foi; d'autres, comme les confesseurs, par la pratique de toutes les vertus, mais surtout d'une vertu particulière qui les distinguait des autres saints. Celui-ci brûlait d'amour pour Dieu ; cet autre était tout enflammé de charité pour le prochain ; un autre encore faisait l'admiration de ceux qui l'approchaient, par son humilité, son esprit de pauvreté, d'obéissance, de mortification, Mais quelque nombreuses que fussent les vertus des bienheureux, quel que fut le rayonnement qu'elles répandaient au loin et qui se prolonge à travers les siècles, tout cela est peu de chose, ou plutôt n'est rien, comparé aux vertus de Marie; vertus si admirables, que les plus grands saints n'atteindront jamais la sublimité de l'une d'entre elles; vertus si accessibles, que tous les fidèles, même les plus simples et les plus ignorants, peuvent y trouver un mo-

1. Voir MIECKOW. Conf. CCCLXXXV et suiv.; voir aussi LANGLEZ, *L'Escole de la Vierge Marie.*

dèle qu'il leur est facile d'imiter. Tout le monde ne peut pas imiter le zèle ardent de S. Paul, mais tout le monde peut imiter Marie. Tout le monde ne peut pas imiter la pauvreté de S. François d'Assise, ni sa mortification, mais tout le monde peut imiter Marie.

Considérons donc cet admirable modèle. Et parce qu'il ne suffirait pas d'un regard d'ensemble jeté sur ce tableau magnifique, chef-d'œuvre de la main de Dieu, entrons dans le détail et examinons en particulier au moins quelques-unes des vertus de la bienheureuse Vierge. Il nous suffira aujourd'hui de jeter un coup d'œil rapide sur sa foi, son espérance et sa charité. Puisse cette auguste Vierge, nous obtenir la grâce de bien connaître ses vertus, et surtout de les imiter.

I. — *Foi de Marie.*

On peut dire de la foi qu'elle est la semence, la racine, le fondement, l'origine des autres vertus. Il peut bien se trouver dans l'homme quelques vertus naturelles sans la foi; mais outre qu'elles sont rarement pures, elles n'ont aucun mérite devant Dieu, et ne servent de rien pour l'éternité. Peut-être obtiendront-elles dans ce monde quelque récompense vaine comme elles le sont elles-mêmes ; mais le bonheur du ciel n'est pas fait pour ceux qui ne possèdent que ces vertus purement naturelles. Il n'y a que celles qui reposent sur la foi et qui sont vivifiées par la charité, qui puissent être agréables au Seigneur, et mériter quelque chose devant lui. Sans la foi on ne peut plaire ni au Seigneur, ni à sa divine Mère.

Aussi Dieu, qui enrichit la bienheureuse Vierge de toutes les vertus naturelles et surnaturelles, au degré le plus sublime qu'elles puissent atteindre en une pure créature, lui donna-t-il d'abord la foi. Ses yeux, dit la sainte Ecriture, sont semblables à ceux de la colombe. « Voilà que vous êtes belle, ma bien-» aimée ; vos yeux sont ceux de la colombe, » dit l'Epoux des Cantiques : *Ecce tu pulchra es amica mea, oculi tui columbarum* (Cant. I, 4). L'œil de la colombe est pur en même temps que perçant. La foi de Marie fut parfaitement pure; jamais aucun doute, jamais aucune hésitation, aucune erreur ne s'y mêla. Elle fut simple, elle fut constante, elle fut parfaite au point que sainte Elisabeth, inspirée de Dieu s'écria : « Vous êtes bienheu-» reuse ô vous qui avez cru, parce que les choses que Dieu » vous a dites s'accompliront : » *Beata es quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino* (Luc. I, 45).

Ne comparez pas à la foi de Marie, celle d'aucun saint ou d'aucun prophète. La foi d'Abraham lui-même n'est plus rien, si on la met en face de celle de la bienheureuse Vierge. Abraham

crut que Sara, son épouse, deviendrait mère dans sa vieillesse : Marie crut qu'elle deviendrait mère, sans cesser d'être vierge. Abraham crut qu'il aurait un fils mortel, et Marie qu'elle enfanterait le Dieu éternel, fait homme dans son sein. Abraham crut que Dieu pour accomplir ses promesses, pouvait ressusciter son fils, et Marie crut que son Fils, qu'elle avait vu de ses propres yeux, expirant sur la croix, allait ressusciter. Abraham fut appelé le père des croyants. Marie mérite à plus juste titre le nom de mère des croyants, elle qui a donné la vie au Dieu même, objet de notre foi ; elle qui a reçu de Dieu pour enfants, tous ceux qui croient en lui.

Voyez combien fut simple la foi de cette auguste Vierge. L'ange Gabriel lui annonce qu'elle a été choisie pour être la mère du Fils de Dieu. Elle se croyait la plus petite des créatures, la plus indigne d'un si grand honneur ; cependant en entendant que tel était l'arrêt du ciel, elle reçoit cet honneur sans hésitation. Son grand désir était de conserver toujours le précieux trésor de sa virginité ; elle s'y était engagée par vœu devant Dieu. Cependant dès que Dieu parle, elle est prête à tout ce qu'il ordonnera d'elle. Si elle s'informe à l'ange de la manière dont s'accomplira ce grand mystère, attendu qu'elle a fait vœu de demeurer vierge, ce n'est pas qu'elle doute de son accomplissement, mais elle veut s'instruire de ce qu'il lui importe de savoir.

Et si vous voulez connaître combien la foi si éclairée et si simple de Marie fut en même temps constante, transportez-vous par la pensée au sommet du Calvaire où Jésus expire. Les disciples, les Apôtres eux-mêmes se sont enfuis et demeurent cachés. Pierre qui a voulu suivre son maître l'a renié à la voix d'une servante. Mais Marie ne se sépare pas de son Fils; elle le suit pendant qu'il gravit péniblement la montagne ; elle se tient au pied de la croix ; elle partage toutes les angoisses, toutes les souffrances de son Fils. Il meurt ; on met son corps adorable dans le tombeau ; les saintes femmes et Jean, qui avaient suivi Marie, oublient toutes les promesses, perdent tout espoir, et ne songent plus qu'à mieux embaumer le corps du Sauveur, tant ils croyaient peu à sa résurrection et par conséquent à sa divinité. Mais ce qui abat la foi des disciples et des saintes femmes, n'ébranle aucunement la foi de Marie. Elle sait que son Fils est Dieu ; elle croit fermement qu'il ressuscitera ; elle pleure des larmes de sang sur les souffrances qu'il a endurées, mais elle attend, avec la certitude la plus absolue, l'heure prochaine où il viendra lui dire : Je vous salue, ô mère pleine de grâce. Votre Fils est ressuscité.

Voilà, mes frères, le modèle de foi qui vous est donné. Imitez la foi de Marie, et vous plairez à Dieu.

Un jour sainte Catherine, l'illustre vierge martyre d'Alexan-

drie, fut favorisée d'une vision. La bienheureuse Mère de Dieu lui apparut, portant entre ses bras le divin Enfant. Marie voulait offrir Catherine à son Fils, mais il la repoussa et détourna les yeux en disant qu'elle ne saurait lui plaire, tant qu'elle ne serait pas chrétienne. En effet, Catherine née de parents idolâtres n'était pas encore baptisée. Vivement touchée de ce refus, et embrasée d'amour pour le divin enfant et pour sa mère, elle se fit baptiser et eut le bonheur de sceller sa foi par un glorieux martyre. Ayez donc la foi, si vous voulez plaire à Dieu, car on ne peut y arriver sans elle : *Sine fide impossibile est placere Deo* (Hebr. xi, 6), dit l'Apôtre; mais ayez une foi semblable à celle de Marie.

Une foi *pure*, et si *entière*, qu'elle s'étende à tout ce que l'Église vous propose à croire, sans admettre aucun doute, ni aucune erreur. Qu'il vous suffise de savoir, que la foi enseigne telle vérité, pour la croire. Peut-être s'élève-t-il quelques objections dans votre esprit; peut-être avez-vous entendu ou lu des attaques contre ce que l'Église enseigne ? Qu'importe cela ? Vous savez bien que vous ne pouvez pas tout comprendre. Vous ne comprenez même pas comment le pain que vous mangez entretient votre vie : voudriez-vous comprendre les mystères de Dieu ? Il a chargé l'Eglise de vous instruire : croyez ce que l'Eglise vous enseigne. Il y aura toujours des incrédules, des gens qui fermeront les yeux pour ne pas voir la lumière qui les offusque : laissez-les fermer les yeux s'ils y tiennent ; mais vous, ne repoussez pas la lumière de la foi : jouissez de la lumière, malgré les clameurs de quelques malheureux aveugles.

Que votre foi soit simple, sans vous appuyer sur des raisons purement humaines, sans trop donner à la curiosité ; courbez votre esprit sous le joug de la foi ; soyez dociles et laissez-vous conduire en toute humilité par l'Eglise, que le Saint-Esprit gouverne.

Que votre foi soit ferme; qu'elle repose comme sur un roc inébranlable sur la première et immuable vérité, sur la parole de Dieu, qui ne peut ni se tromper, ni nous tromper.

Que votre foi soit constante et que, ni les adversités, ni les persécutions, ni toutes les forces des ennemis visibles et invisibles ne la fassent vaciller. Ainsi ont cru les martyrs qui ont fait tant de sacrifices pour leur foi, et ont enduré tant de souffrances et versé tant de sang ; ainsi ont cru tous les saints. La bienheureuse Vierge Marie les soutenait, non seulement par ses exemples, mais aussi par ses prières. Elle vous soutiendra, comme les saints, au milieu des tentations et des épreuves; elle vous soutiendra si l'occasion s'en présente, au milieu des persécutions, comme elle a soutenu S. Etienne, le premier martyr, et après lui, tous ceux qui ont versé leur sang pour Jésus-Christ. Imitez

donc la foi de Marie ; ressemblez à la Mère de Jésus ; ressemblez à votre Mère.

II. — *Espérance de Marie.*

Dieu nous a créés pour posséder le ciel ; il ne veut pas que nous nous attachions à la terre ; tous nos désirs doivent tendre vers les biens infinis qu'il nous a préparés dans la patrie céleste. Non seulement nous devons les désirer, mais il faut les attendre avec une ferme confiance, tenir pour absolument certain qu'ils ne nous manqueront pas, à la condition que nous saurons être et demeurer dignes de les posséder.

Telle était Marie ; les biens de la terre étaient pour elle comme s'ils n'avaient pas existé ; son cœur n'avait d'affection que pour les choses du ciel. C'était vers le ciel que tendaient tous ses désirs ; c'était Dieu même qu'elle voulait posséder, et elle savait bien que Dieu ne lui manquerait pas. Toute la vie de Marie ne fut qu'un continuel désir de la béatitude éternelle. Elle savait que son attente ne serait pas trompée. Pour nous, notre espérance est toujours conditionnelle, quelque confiance que nous ayons en Dieu, parce que nous avons à nous défier de notre faiblesse, de notre inconstance qui à chaque instant peut nous perdre ; mais il n'en était pas ainsi pour Marie. Son espérance était libre de toute crainte. Elle savait que Dieu ne pouvait pas lui manquer, comme nous savons bien qu'il ne nous manquera pas, mais elle savait de plus qu'elle-même ne manquerait pas à Dieu, qu'elle correspondrait toujours parfaitement à toutes ses grâces ; elle n'avait pas été affaiblie et corrompue comme nous par le péché originel ; elle n'avait pas commis comme nous de ces péchés volontaires qui ébranlent la grâce de Dieu dans nos âmes, lorsqu'ils ne la détruisent pas entièrement. L'espérance est comme un édifice construit sur le fondement de la foi. Plus la foi est solide et inébranlable, plus l'édifice est solide à son tour et capable de braver les plus rudes assauts. Qui donc connaissait comme Marie les vérités de la foi ? Qui donc connaissait Dieu, sa bonté, sa fidélité à ses promesses, la grandeur des biens qu'il réserve à ses élus, comme les connaissait Marie ? Dès le premier instant de son existence, Dieu lui donna des lumières incomparables. Ces lumières grandirent avec elle pendant son enfance ; mais qui dira le développement infini qu'elles atteignirent pendant les trente-trois années que cette bienheureuse Vierge vécut avec son divin Enfant, avec celui qui est la lumière du monde, la science, la sagesse, le Verbe éternel de Dieu ? Qui dira la hauteur, la solidité, la splendeur de l'édifice bâti sur ce fondement ? Qui pourra célébrer dignement l'espérance de Marie ?

Personne n'avait comme elle l'expérience des bontés de Dieu,

attendu que personne n'avait reçu de lui autant de dons, ni des faveurs aussi précieuses. Personne ne connaissait comme elle le prix du sang que le Fils de Dieu a versé pour sauver les hommes et leur ouvrir le ciel. Elle savait toute la valeur de ce sang adorable ; elle en savait toute la puissance ; et elle n'ignorait pas que s'il était versé pour tous les hommes, elle avait une part plus grande que toutes les autres créatures à son mérite, devant l'Eternel. Jésus-Christ n'était pas seulement son Sauveur, il était son Fils.

L'espérance grandit dans une âme à mesure que cette âme devient plus pure et que ses vertus et ses bonnes œuvres se multiplient. Où trouver une âme plus pure que celle de Marie ? Où trouver une âme dont les vertus soient comparables aux siennes ? Où trouver des œuvres qui ressemblent aux œuvres de Marie ? N'a-t-elle pas été mêlée à toutes les merveilles que Dieu a opérées pour le salut du monde ? N'a-t-elle pas prêté un tel concours aux mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, que ces mystères, œuvres plus grandes sans comparaison, que la création du monde, ne se seraient pas accomplis sans elle ? Et sans parler de ces actes extraordinaires qui ne convenaient uniquement qu'à la Vierge choisie pour être la Mère de Dieu, toutes les œuvres que l'on peut faire ici-bas ont plus ou moins de mérite, selon la pureté plus ou moins grande, et l'intention plus ou moins parfaite de celui qui les fait. Marie n'était-elle pas mille fois plus pure que les esprits célestes, et son intention entièrement confondue avec celle de Dieu lui-même, n'était-elle pas, en un certain sens, d'une pureté infinie ? O Marie ! que vous aviez bien raison de désirer, d'attendre, d'espérer avec une ferme confiance, vous que Dieu avait faite si grande et si pure ; vous qui correspondiez avec tant de perfection à tout ce qu'il attendait de vous.

Si nous voulons imiter l'espérance de Marie, il nous faut nous détacher comme elle, des choses de la terre, pour tourner nos désirs et nos affections uniquement vers le ciel. Pourquoi nous attacher à des choses qui passent, qui demain peut-être n'existeront plus ? Nous sommes mortels ; nous sommes créés pour une vie qui n'aura pas de fin ; attachons-nous donc à des biens qui dureront autant que notre âme, c'est-à-dire éternellement, à des biens que personne ne nous ravira jamais. Désirons ces biens et espérons-les.

Que notre espérance s'appuie sur notre foi dans les promesses de Dieu et dans sa miséricorde. Nous savons qu'il a promis le ciel à ceux qui le serviront avec fidélité ; nous savons aussi que sa grâce ne nous manquera pas ; mais nous savons en même temps que nous sommes libres, et qu'il pourrait arriver que par notre faute nous ne correspondions pas à sa grâce. Que faire

alors, mes frères? Implorer la miséricorde de Dieu, afin qu'il nous défende contre notre propre faiblesse; multiplier les bonnes œuvres, pratiquer assidûment la vertu, pour que Dieu ait quelque chose à récompenser en nous.

Que faire encore? Mettre notre confiance en la bonté infinie de Jésus, et dans le secours que ne manquera pas de nous donner sa Mère, qui est aussi notre mère, si nous l'en supplions. S. Augustin considérant d'un côté, Jésus crucifié, et de l'autre, la bienheureuse Vierge Marie, ne savait à qui des deux adresser sa prière : *Positus in medio, quo me convertam nescio*; tant il trouvait de sujets de confiance d'un côté comme de l'autre. Ce n'est pas qu'il n'eût plus de confiance aux plaies et aux mérites de Jésus-Christ; mais il le voyait en croix; il appréhendait son jugement, à cause de ses péchés passés, cause de tant de tourments et d'une mort si cruelle. Alors il se tournait vers Marie. En elle il ne voyait que douceur et que miséricorde.

Un jour S. Anselme, pénétré de crainte par la pensée des jugements de Dieu et le souvenir de ses fautes, se mit entre Jésus et sa divine Mère; il demanda pardon à Jésus pour l'amour de Marie, puis se tournant vers Marie, la supplia de se montrer miséricordieuse, à cause des mérites de son divin Fils. Il lui dit qu'elle était la mère de ses espérances, et que puisqu'elle avait obtenu miséricorde pour tant de pécheurs, il espérait bien qu'elle ne le repousserait pas et lui obtiendrait aussi miséricorde [1]. — S. Bonaventure s'excitait à la confiance envers Marie, par de semblables motifs : « J'irai, disait-il, vers la mère » et la maîtresse de miséricorde, la Vierge Marie qui ne peut » pas se montrer sans pitié; je lui demanderai d'obtenir de son » Fils qu'il m'épargne. Car, c'est à cause des pécheurs, qu'elle- » même a été élevée à la dignité de Mère de Dieu; c'est à cause » d'eux, c'est pour les racheter, que son Fils a voulu être fils de » l'homme. Il est donc naturel que l'un et l'autre soient miséri- » cordieux et qu'ils pardonnent. Ils n'abdiqueront pas, parce » qu'il s'agit de moi, de si glorieux privilèges [2]. »

1. Numquid tu Domina mea, Mater spei meæ? Filius venit perditum sponte salvare : et Mater poterit perditum clamantem non curare ? Ille venit vocare peccantem ad pœnitentiam : et Mater contemnet peccantem in pœnitentia? Sed et si ambo pariter offensi estis; nonne et ambo clementes estis. Fugiat ergo reus justi Dei ad piam Matrem misericordis Dei : refugiatque reus offensæ Matris ad pium Filium benignæ Matris. Pie Domine, parce servo Matris tuæ. Pia Domina, parce servo Filii tui, qui me injicio inter duas tam immensas pietates, ne incidam inter duas tam potentes severitates. Bone Jesu, bona Mater, non sit mihi frustra, quod confiteor de vobis hanc veritatem; nec erubescam quod spero in vobis hanc pietatem. Dic mundi Judex cui parcis; dic mundi reconciliatrix quem reconciliabis, si tu Domine damnas, si tu Domina averteris homunculum, bona vestra cum amore, mala sua cum mœrore confitentem? S. Anselm. Orat. *ad B. Virg.*

2. Ibo ad Matrem et magistram misericordiæ Virginem Mariam, quæ

Mes frères, entrons dans les sentiments de ces illustres docteurs, de ces grands et pieux serviteurs de Marie : souvenons-nous que nous avons un bon maître; souvenons-nous que nous avons une bonne maîtresse. Faisons notre possible pour être de dignes serviteurs de l'un et de l'autre, par l'imitation de leurs vertus, et ayons confiance. Ne nous laissons aller ni au découragement, ni à une vaine présomption qui nous perdraient, mais encore une fois, prenons Jésus et Marie pour nos modèles, et nous n'aurons rien à craindre.

III. — *Amour de Marie pour Dieu.*

Le cœur de sainte Gertrude était si rempli de l'amour de Dieu, que Jésus-Christ, parlant d'elle dans une vision à un bon religieux, lui dit que s'il n'était pas dans le ciel et dans la sainte Eucharistie, il voudrait être dans le cœur de Gertrude, tant son amour était ardent et continuel. S'il en fut ainsi pour cette humble vierge, que dire de l'amour dont fut pénétré le cœur de Marie pendant sa vie mortelle?

Ce n'était pas un seul amour, mais plutôt trois flammes plus ardentes que celles des Séraphins, qui embrasaient le cœur de la Mère de Dieu. Nulle intelligence créée ne saurait mesurer la grandeur et la perfection de l'amour de Marie. Essayons toutefois de nous en former une idée.

La première flamme qui embrasait le cœur de la très sainte Vierge pour le Seigneur était un amour naturel. Elle aimait Dieu comme une mère aime son enfant.

On a dit mille choses merveilleuses pour exalter l'amour maternel. Certainement les mères vraiment dignes de ce nom portent à leurs enfants une affection sans bornes; leur propre vie n'est rien pour elles, à côté de celle de cet être bien-aimé auquel elles ont donné le jour. Mais jamais une mère n'aima son fils, comme Marie aima Jésus. Jamais une mère n'eut un cœur fait pour aimer, autant que l'était celui de Marie. Pensez donc, mes frères, que le Fils de Dieu lui-même avait fait le cœur de celle qu'il se destinait pour mère. Pensez que toute l'ambition de Jésus-Christ sur la terre était de se faire aimer ; Dieu n'a besoin de rien puisque tout est à lui, mais il veut être aimé; il fait tout en vue de notre amour. Et par qui voulait-il être surtout aimé, sinon par celle qu'il destinait à être sa mère? Si le cœur de Marie n'avait pas été le cœur maternel le plus aimant

non misereri non potest, et petam ab ea ut Filium inclinet ad parcendum. Nam et ipsa propter peccatores Mater Dei effecta est ; et ipse Filius propter redimendos voluit esse Filius hominis. Unde proprium est amborum misereri et parcere; nec propter me tam nobiles proprietates relinquunt. S. Bonav. *de Remed. defect. Relig.* c. XIII.

que Dieu ait jamais formé, ce n'est pas elle qui eût été sa mère, mais une autre plus parfaite. Voilà donc le cœur de Marie, le cœur le plus aimant après celui de Jésus; un cœur capable d'aimer, presque jusqu'à l'infini. Et quel est l'objet sur lequel ce cœur portera son amour? Cet objet sera Dieu lui-même; Dieu devenu son Fils. Les mères aiment la beauté de leurs enfants. Le fils de Marie était le plus beau des enfants des hommes. Elles aiment leur sagesse. Jésus-Christ était la Sagesse même de Dieu. « En lui sont tous les trésors de la sagesse et de la science de » Dieu, dit l'apôtre S. Paul : » *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ abscondíti* (Col. II, 3). Elles aiment leurs bonnes mœurs, la sainteté de leur vie : Jésus-Christ était la sainteté même, le Dieu de toute sainteté. Se plaisent-elles à voir leurs fils riches et puissants? Jésus-Christ était le roi des rois, le souverain maître de toutes choses. La grâce était répandue sur ses lèvres et sur toute sa personne; il était le modèle de la parfaite obéissance, de la soumission à la volonté maternelle; enfin il possédait au degré suprême, tout ce qu'une mère peut aimer ou désirer dans son enfant. Jugez de l'amour qu'une mère comme Marie pouvait éprouver pour un fils comme Jésus.

A ce premier amour s'en ajoutait un autre, celui qui naissait des rapports de tous les instants entre la bienheureuse Mère et son divin Enfant. Combien n'aime-t-on pas, avec le temps, les personnes que l'on fréquente habituellement, si les caractères se conviennent, si l'on trouve dans ces relations de chaque jour, de nouveaux motifs de s'estimer et de s'attacher l'un à l'autre? Jamais deux êtres ne furent mieux faits que Jésus et Marie pour s'estimer et pour s'aimer, jamais rapports plus agréables et plus doux n'existèrent entre deux créatures, entre une mère et son enfant. Aussi chaque jour, Marie sentait-elle croître dans son âme l'amour qu'elle ressentait pour lui. Les flammes qui l'embrasaient étaient si ardentes, qu'elle n'aurait pas pu les supporter un instant, si la grâce de Dieu ne lui en avait donné la force. Il fallait un miracle continuel pour qu'elle ne mourût pas d'amour.

Cependant un feu plus violent encore embrasait le cœur de Marie; c'était le feu de l'amour surnaturel qu'elle ressentait pour son Fils, parce qu'il était son Dieu, son créateur, celui dont elle avait reçu tant de bienfaits et tant de grâces. Cet amour était tel qu'aucune langue créée ne le saurait exprimer. Il surpassa celui de tous les hommes et de tous les anges ensemble. Comment aurait-elle pu porter pendant neuf mois dans son sein le feu infiniment ardent de l'amour divin substantiel, sans en être embrasée au delà de toute imagination?

Il est vrai que plusieurs saints possédèrent un amour parfait de Dieu. Ne citons que S. François d'Assise : Dieu l'avait en-

voyé dans ce monde comme une torche enflammée, pour y rallumer le feu du divin amour, presque entièrement éteint. Un jour qu'il eut une conférence spirituelle avec sainte Claire, le lieu où ils étaient fut illuminé d'une telle clarté par ce feu divin, que les gens du voisinage y accoururent avec de l'eau, croyant à un incendie. Le simple attouchement de ses mains réchauffait les plus glacés, et nul ne l'abordait qu'il ne sentît son cœur fondre d'amour, l'eût-il plus dur que le rocher. On pourrait parler de l'amour ardent pour Dieu, de S. Augustin, de sainte Gertrude, de sainte Thérèse, de S. Philippe de Néri, et de mille autres; mais le feu de leur amour n'était qu'une étincelle comparée à un incendie, si on les met en présence de l'amour dont la très sainte Vierge était toute consumée. Le feu divin les avait réchauffés, Marie était toute pénétrée du feu lui-même, toute transformée en feu, comme le fer dans la fournaise.

A l'encontre des autres saints, la bienheureuse Vierge Marie commença d'aimer Dieu d'une manière parfaite, dès le premier moment de sa Conception immaculée. Cet amour alla toujours grandissant et ne cessa jamais un seul instant d'agir. Le sommeil même n'en interrompait pas les actes et c'est d'elle qu'il est dit : *Ego dormio et cor meum vigilat* : « Je dors, mais mon cœur veille (Cant. v, 2). » Elle ne cessa donc pas un seul moment de se tenir en la présence de Dieu, intimement unie à Dieu, méritant par des actes continuels de charité et accomplissant dans toute sa perfection le grand précepte de la loi : « Vous » aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre âme, de tout » votre esprit et de toutes vos forces. »

Marie connaissait Dieu et l'aimait autant qu'il peut être aimé et connu en cette vie par une pure créature. Elle pouvait plus que tous les saints et tous les anges ensemble, et ce qu'elle pouvait, elle le faisait d'une manière absolument parfaite.

Un si admirable modèle de l'amour divin n'est-il pas trop relevé pour nous, et ne nous est-il pas impossible de l'imiter?

Sans doute, mes frères, il ne faut pas songer à égaler Marie; mais autre chose est l'égaler, autre chose marcher de loin sur ses traces. Dieu nous demande notre amour, comme il a demandé celui de Marie. Il veut posséder notre cœur : donnons-lui notre cœur tout entier, comme Marie lui a donné le sien. Il est vrai que ce n'est ni la même pureté, ni le même assemblage de merveilleuses vertus. Dieu le sait bien ; il nous demande ce que nous pouvons lui donner et rien de plus. Donnons-lui donc ce que nous avons.

Mais pour donner votre cœur à Dieu, remarquez qu'il faut le détacher des choses de la terre. Quoi, me direz-vous, faudra-t-il donc ne plus rien aimer ici-bas? Et les liens sacrés de la famille, et les liens si puissants et si doux de l'amitié? faudra-t-il

donc tout rompre et tout mépriser? Non, ce n'est pas là ce que Dieu demande; ces liens sacrés et honnêtes ne l'offensent nullement. Ne nous a-t-il pas donné le premier l'exemple de l'amour des parents, et de la fidélité dans l'amitié. Voyez sur le Calvaire tout l'amour qu'il témoigne pour Marie et pour Jean. Mais il faut sanctifier ces affections, qui, bonnes en elles-mêmes, peuvent facilement être entachées de quelque défaut. N'avez-vous pas vu souvent les fruits les plus beaux et les plus délicieux, se gâter, se pourrir? Que vos affections honnêtes demeurent toujours pures; qu'il ne s'y glisse jamais rien qui puisse offenser le Seigneur; qu'elles ne soient jamais pour vous une tentation ou un prétexte de manquer à sa loi sainte : aimez, mais de telle sorte, que vous puissiez sans crainte répondre de votre amour en sa présence; aimez, mais de telle sorte, que l'amour de Dieu ait toujours de beaucoup le pas sur l'amour des créatures dans votre cœur, et alors, Dieu est content; vous avez fait ce qu'il demande, vous l'aimez comme il veut être aimé de vous.

Voulez-vous quelque chose de plus précis encore? Sainte Brigitte avait supplié la bienheureuse Vierge Marie, de lui enseigner la science de l'amour de Dieu. Marie daigna se faire sa maîtresse, et lui dit : que son amour pour Dieu devait avoir quatre qualités, si elle voulait l'aimer non seulement sur la terre, mais éternellement dans le ciel.

Il doit être *bien ordonné et bien réglé.* On aimera le corps, non pour les plaisirs qu'il éprouve et procure, mais parce qu'il est nécessaire; le monde, sans s'attacher à son superflu, ni à ses vanités; le prochain pour Dieu et en Dieu seulement, l'ami, non par intérêt, mais à cause de ses qualités; l'ennemi, pour le récompenser de l'occasion qu'il donne de mériter.

Il doit être *pur*, sans aucun mélange d'affections répréhensibles, sans mêler l'amour du vice à celui de la vertu.

Il doit être *vrai* et sans arrière-pensée; s'attachant à Dieu de toutes ses forces; sans autre but en toutes ses actions que sa gloire et son honneur; sans consentir jamais à l'offenser, pas même par le moindre péché véniel, quelles que soient d'ailleurs les occasions qui se présentent, quelque violentes que soient les tentations.

Il doit être *parfait*, ne désirant que Dieu, demeurant continuellement en sa présence et en union actuelle avec lui.

Tel était l'amour de Marie pour Dieu; tel doit être le nôtre. Si nous ne pouvons pas arriver tout d'abord à aimer Dieu aussi bien qu'il a droit de l'exiger de nous, au moins faisons notre possible. Que de temps nous avons déjà perdu dans la vie, au lieu de travailler à la grande œuvre uniquement nécessaire. Si nous avions voulu veiller un peu sur nous, faire quelques petits

progrès dans l'amour de Dieu et dans la perfection chrétienne, chaque semaine, chaque mois, serions-nous encore ce que nous sommes ? Regardez les avares : ils amassent sou à sou leur trésor ; ils le grossissent sans se décourager jamais, et ils arrivent à la fin à posséder des biens considérables ; il est vrai qu'ils n'en jouissent pas sur la terre, et qu'ils ne les emporteront pas dans l'autre monde ; ce sont de pauvres insensés. Mais si vous aviez pour amasser les véritables biens, la même ardeur, la même ténacité qu'ils mettent à entasser des biens périssables qui ne leur serviront qu'à rendre leur jugement plus sévère au tribunal de Dieu, ne seriez-vous pas des saints, ou du moins d'excellents chrétiens?

Ce que vous n'avez pas fait jusqu'ici, mes frères, commencez enfin de le faire. Travaillez au salut de votre âme. Vous savez que nul n'entrera au ciel, s'il ne porte dans son cœur et dans sa conduite ces trois grandes vertus : la foi, l'espérance, la charité. Elles vous sont nécessaires. Demandez-les à Marie votre mère ; elle les obtiendra du Seigneur pour vous. Considérez ses exemples pour apprendre d'elle à les pratiquer, ne vous laissez ni décourager, ni abattre par quelques difficultés, ni même par quelques chutes. Marie est avec vous ; Marie vous protège, Marie vous soutiendra, vous relèvera au besoin. Ayez bonne volonté, priez votre Mère du ciel, et par elle vous arriverez au bonheur pour lequel Dieu vous a créés. Ainsi soit-il.

PLANS

I

Marie, modèle de charité envers le prochain [1].

L'amour de Dieu ne s'arrête pas uniquement à Dieu ; il doit pour être parfait s'étendre à tout ce que Dieu aime ; surtout doit-il embrasser ceux que Dieu regarde comme ses enfants, ceux pour qui Jésus-Christ n'a pas hésité à verser son sang sur la croix.

Marie qui aimait le Seigneur d'un amour si ardent, ne pouvait pas ne pas aimer aussi les enfants de Dieu. Elle accomplit parfaitement le premier commandement ; elle accomplit non moins parfaitement le second qui lui est semblable : « Vous aimerez

1. On trouvera dans la troisième Partie de cet ouvrage, et dans le second Livre de la quatrième, des matériaux abondants pour traiter de chacune des vertus de Marie en particulier. Nous nous bornerons ici à donner quelques plans faciles à développer.

» votre prochain comme vous-même. » *Diliges proximum tuum tanquam te ipsum* (Marc. XII, 31). C'était un devoir pour Marie, c'est aussi un devoir pour nous.

Voyons donc comment Marie a accompli ce devoir, et voyons comment nous devons l'accomplir à son imitation.

I. — *Marie fut un modèle parfait d'amour pour le prochain.* Autant la bienheureuse Vierge Marie a surpassé tous les saints, par l'amour qu'elle avait pour Dieu pendant sa vie mortelle; autant les a-t-elle surpassés par sa charité envers le prochain. Toute sa vie elle fut un véritable modèle de cet amour, porté au plus sublime degré de la perfection et de l'ardeur. Elle aimait le prochain parce qu'elle savait combien il était cher à Dieu; elle l'aimait pour Dieu et à l'exemple de Dieu.

N'avait-elle pas donné l'hospitalité dans son sein, à celui qui aimait les hommes, jusqu'à venir du ciel sur la terre, mourir pour eux afin de les sauver? Son cœur pouvait-il ne pas ressembler au cœur de Jésus? En voulez-vous des preuves?

1° A peine éclairée des lumières plus qu'angéliques que Dieu versa dans son âme immaculée, au moment même de sa conception, elle connut le besoin où les hommes étaient d'un Rédempteur, et le dessein que Dieu avait formé de les racheter par l'incarnation de son Fils. Dès ce moment un ardent désir du salut des hommes s'empara de son âme. Elle unit ses prières à celles des patriarches et des prophètes, à celles de toutes les saintes âmes qui avaient paru jusque-là sur la terre. Elle supplia le Fils de Dieu de hâter sa venue. Ce que n'avaient pu faire les prières des anciens Pères, celles de Marie le firent et l'heure de l'incarnation du Verbe sonna enfin.

2° Lorsque l'Ange l'avertit du mystère de l'incarnation, elle comprit que son consentement était requis pour que ce mystère, et par conséquent le salut des hommes, s'accomplît; et malgré qu'il en coûtât à son humilité, malgré sa crainte d'être obligée de renoncer au vœu de virginité qu'elle avait fait, elle donna ce consentement.

3° Ce fut la charité envers le prochain qui la détermina à entreprendre un long et pénible voyage pour visiter sa cousine Elisabeth. Elle voulait rendre service à sa vénérable parente; elle voulait surtout porter la grâce de Dieu à Jean le Précurseur, encore dans le sein de sa mère et souillé du péché originel.

4° Ce fut cette même charité qui la fit intervenir auprès de son divin Fils aux noces de Cana, pour éviter une peine et une confusion à de nouveaux époux.

5° L'acte par excellence de charité envers le prochain, c'est le pardon et l'amour des ennemis. Marie, au temps de la Passion, pardonna aux ennemis de son Fils et pria pour eux. Elle nous pardonna, elle pria pour nous, elle nous aima avec une tendresse

toute maternelle, quoique nos péchés fussent la cause des souffrances de Jésus.

6° Après l'ascension du Sauveur, Marie aurait pu suivre immédiatement son Fils ou plutôt entrer en même temps que lui dans la gloire : elle accepta de demeurer encore plusieurs années sur la terre, afin de pratiquer la charité envers les premiers chrétiens et de favoriser l'expansion de l'Eglise naissante.

Voilà comment Marie a pratiqué sur la terre la charité envers le prochain.

II. — *Comment nous devons imiter la charité de Marie envers le prochain.* 1° Il faut nous souvenir d'abord que ce n'est pas nous-mêmes qu'il faut aimer dans le prochain, mais Dieu : c'est le fondement de la véritable charité.

Il arrive souvent que l'on aime quelqu'un uniquement pour le plaisir que l'on goûte dans les relations nouées avec lui, ou parce qu'on lui est uni par les liens d'une étroite parenté. Cet amour peut être honnête et même louable, mais ce n'est pas la charité.

Il arrive encore qu'on aime le prochain par intérêt, parce qu'on y trouve, ou qu'on espère y trouver honneur et profit. Cet amour n'est plus digne de ce nom, c'est un pur égoïsme qui devient facilement coupable.

Il arrive enfin que ces sentiments d'affection ont une racine encore plus basse et qu'on ne peut s'y laisser aller sans offenser Dieu. Tout cela n'a rien de commun avec la charité.

Il faut aimer le prochain en Dieu : il faut l'aimer parce que Dieu l'aime; il faut l'aimer parce que Dieu l'ordonne; il faut l'aimer pour lui faire du bien et non pour tirer plaisir et profit de son affection.

2° Si notre amour pour le prochain a ce fondement, cette source, il s'étendra aisément à ceux-là mêmes que les sentiments purement naturels nous feraient haïr. Il n'y a pas d'ennemi pour celui qui aime, non les qualités de l'homme, mais Dieu lui-même en l'homme.

Ainsi aimait Marie : ainsi nous devons aimer, nous souvenant que :

La vraie charité n'exclut personne et s'étend même aux ennemis.

Elle ne sait ce que c'est que la haine, la rancune, la vengeance, et vit en paix avec tout le monde.

Elle n'est mécontente de personne et ne donne à personne de sujets de mécontentement, ni par ses œuvres ni par ses paroles.

Elle se manifeste par des actes en mille occasions qui se présentent ou qu'elle sait faire naître.

Elle vient au secours de tous ceux qui sont dans quelque nécessité corporelle ou spirituelle.

Rappelez-vous les œuvres de miséricorde auxquelles le souve-

rain Juge attribuera, au jour du jugement général, le salut éternel des justes. Accomplir ces œuvres à la lettre, voilà la première partie de la charité envers le prochain. Les accomplir dans leur sens spirituel, faire pour les âmes ce que la lettre de l'Evangile demande pour les corps, voilà la seconde partie, plus relevée et plus parfaite que la première.

Heureux ceux qui sont miséricordieux pour les pauvres, pour les malades, pour les prisonniers. Plus heureux encore ceux qui sont, à l'exemple de Marie, miséricordieux pour les âmes; qui le sont pour les pauvres pécheurs; qui le sont pour les âmes du purgatoire.

II

Marie, modèle de dévotion et de religion.

On donne le nom de vertu de *religion* ou de *dévotion*, à celle par laquelle on rend à Dieu le culte qui lui est dû, comme au premier principe de toutes choses. Il est la perfection suprême, et tout ce qui existe lui doit l'existence et la vie. Il a donc droit à des hommages particuliers que les créatures raisonnables sont tenues de lui rendre, pour reconnaître son excellence, sa libéralité, son autorité, et par leur soumission à son pouvoir, elles reconnaissent qu'elles lui doivent tout et qu'elles dépendent absolument de lui.

La bienheureuse Vierge Marie est un modèle parfait de dévotion ou de religion, comme elle l'est de toutes les autres vertus. — Elle affectionne les personnes qui s'efforcent d'être religieuses à son exemple. — Elle supplée même à leur indévotion par la surabondance de ses mérites.

I. — *Marie nous donne l'exemple de la dévotion.* La vertu de religion se manifeste par quatre sortes d'actes différents : 1° La considération de l'infinie majesté de Dieu. — 2° La considération de notre propre néant : nous ne sommes rien de nous-mêmes, nous tenons tout de Dieu. — 3° La profonde soumission de notre volonté au Seigneur, suite nécessaire de cette humilité. — 4° Les actes extérieurs du culte qui accusent extérieurement ces dispositions de l'âme. Or, personne ne saurait être comparé à Marie sous ces quatre rapports.

1° Elle voyait Dieu revêtu de la nature humaine. Les regards de son âme ne pouvaient se détacher un instant de la contemplation de cette infinie majesté, voilée aux yeux de son corps, par la chair qu'elle avait prise dans son propre sein. Que pensait-elle ? quelles étaient ses extases, en quels ravissements n'était-elle pas emportée lorsqu'elle voyait le Verbe divin devenu muet, le Dieu éternel homme mortel, le Tout-Puissant faible,

l'auteur de toutes choses, celui qui gouverne l'univers, nu et pauvre?

2° Elle considérait la grandeur admirable de ce petit enfant dont les anges célébraient la naissance avec tant d'allégresse, que les bergers de Bethléem, que les Mages d'Orient venaient adorer; plus tard elle admirait sa sagesse, ses discours, ses miracles. Ce Dieu était son Fils et cependant elle-même, elle sa mère, se considérait comme une humble servante. Marie ne voyait que son propre néant; il lui semblait que Dieu lui-même ne voyait pas autre chose en elle: *Respexit humilitatem ancillæ suæ*. Elle reconnaît bien que de grandes choses se sont accomplies dans sa personne, mais elle n'y est pour rien; c'est Dieu qui a tout fait: *Fecit mihi magna qui potens est.*

3° Sa soumission à la volonté divine était entière. Voyez-la au jour de ses fiançailles avec S. Joseph; au jour de l'annonciation; au jour de la purification; au jour de la fuite en Egypte; au jour surtout de la Passion de son Fils, et quand après l'Ascension il lui fallut encore demeurer sur la terre.

4° Enfin elle manifeste extérieurement ses sentiments intérieurs. L'Evangile nous rapporte qu'elle se rendait au temple pour les grands jours de fête. Qui pourrait imaginer le respect et la ferveur avec lesquels elle rendait ses devoirs à Dieu chaque jour? la piété, la sollicitude, l'empressement qu'elle apportait au service de son divin Jésus?

II. — *Marie affectionne les personnes religieuses.* La bienheureuse Vierge Marie aime les personnes véritablement pieuses, parce que :

1° Ces personnes honorent Dieu par leur fidélité à pratiquer sa loi et à lui rendre tous les hommages qui lui sont dus.

2° Parce qu'elles honorent Marie elle-même par les hommages qu'elles lui rendent, les prières qu'elles lui adressent, la confiance qu'elles ont en sa bonté, l'amour qu'elles lui portent, leur application à imiter ses exemples.

3° Parce qu'elles lui rappellent mieux que tous ses autres enfants, les traits de Jésus pendant qu'il était sur la terre.

Aussi que de fois n'a-t-elle pas daigné les prévenir de ses caresses! que de faveurs ne leur accorde-t-elle pas! Qu'on lise les vies des saints et l'on sera ravi des bontés de Marie envers ses dévots serviteurs.

III. — *Marie supplée par ses propres mérites à ce qui manque aux personnes qui s'efforcent d'être pieuses.* Les âmes vraiment pieuses font ce qu'elles peuvent pour être agréables à Dieu et à Marie ; mais elles ne peuvent pas tout ce qu'elles voudraient.

1° Elles font ce qu'elles peuvent. — Elles sont promptes à accomplir la volonté de Dieu et les désirs de la très sainte Vierge.

Elles n'omettent jamais rien de ce qui peut leur agréer et ne font jamais rien de ce qui peut leur déplaire, bien qu'il s'agisse de choses de très peu d'importance.

Elles évitent avec soin tout ce qui nuit à la dévotion et finit même par la détruire, comme l'inquiétude, le chagrin, l'ennui, la pusillanimité, la tiédeur.

Elles s'efforcent au contraire, à l'exemple de Marie, d'avoir toujours le cœur tranquille, fervent, plein de courage lorsqu'il est question d'entreprendre quelque chose qui peut procurer de l'honneur à la Mère de Dieu.

2° Les âmes vraiment pieuses ne peuvent pas, malgré toute leur bonne volonté, faire autant qu'elles le voudraient pour honorer Jésus et Marie; mais Marie leur vient en aide.

Elle les fait participantes de ses propres mérites. Offrez-lui vos désirs, votre bonne intention et elle les unira à ses propres désirs, à ses propres intentions pour les offrir à Jésus et les lui faire agréer.

Offrez-lui votre dévotion, vos exercices de piété, vos actes de vertus, le peu de ferveur que vous pouvez avoir, Marie unira ce que vous lui présenterez à ses propres dispositions et vos négligences seront couvertes par l'affluence de ses grâces.

Si vous craignez d'avoir manqué à Marie elle-même, offrez-lui le cœur de son divin Fils, en réparation de vos manquements.

Offrez-lui ce cœur adorable pour qu'elle le présente à son tour à Dieu comme la rançon de vos péchés.

Offrez en réparation de vos froideurs, de votre indifférence, toutes les richesses du cœur de Marie, toutes ses perfections à son divin Fils. Unissez votre cœur à celui de Marie et offrez-les ensemble au Seigneur. Mais efforcez-vous de purifier assez votre cœur pour qu'il soit digne d'une telle offrande. C'est ainsi qu'à l'exemple de la très sainte Vierge et avec son secours, vous arriverez à la véritable dévotion et vous vous préparerez une belle place au ciel.

III

Marie, modèle d'humilité.

Il n'est pas étonnant que l'on soit humble dans un rang infime, dit S. Bernard, mais l'humilité au milieu des honneurs est une vertu grande autant que rare : *Non magnum est humilem esse in abjectione, magna prorsus et rara virtus est humilitas honorata.* Personne ne fut plus grand ni plus illustre que Marie; personne cependant ne fut plus humble. Sans parler de l'illustration que ses aïeux donnaient à sa naissance, quelle dignité peut être comparée à la sienne? L'Ange la salue pleine de grâce,

bénie entre toutes les femmes, et lui annonce que Dieu l'a choisie pour sa Mère, que le Verbe divin veut s'incarner dans son sein. Que sont toutes les grandeurs de la terre? Que sont les grandeurs mêmes des esprits célestes, comparées à la sublime dignité de Mère de Dieu conférée à Marie? Cependant Marie conserve précieusement la sainte humilité. Puisque cette vertu a tant de prix à ses yeux, voyons: 1° Combien elle la chérit entre toutes les autres vertus; 2° comment elle la pratique sur la terre; 3° comment il convient que nous l'imitions.

I. — *La sainte Vierge a chéri l'humilité entre toutes les vertus.* Il n'est pas de vertu que la bienheureuse Vierge n'ait possédée à un degré de perfection auquel nulle autre créature ne pourra approcher, mais il semble que pour la vertu d'humilité elle se soit surpassée elle-même.

1° Elle aimait cette vertu plus que toute autre, parce qu'elle y voyait le fondement et la sécurité de toutes les autres.

2° Elle l'aimait parce que choisie pour réparer les ruines causées par l'orgueil et la folle vanité de la première femme, il était convenable qu'elle prît le chemin contraire. Eve avait voulu s'élever jusqu'à Dieu; Marie s'abaissait dans sa propre pensée jusqu'au néant.

3° Elle savait bien que son âme n'avait jamais été souillée d'aucune tache; elle savait que le péché ne l'atteindrait jamais; mais elle savait aussi que ce privilège incomparable lui venait de la pure bonté de Dieu; que si Dieu ne l'avait pas prévenue de tant de grâces, sans aucun mérite de sa part, elle aurait ressemblé aux autres descendants d'Adam et aurait pu devenir pécheresse comme eux et même réprouvée. L'immensité même des dons reçus la rendait plus humble et plus petite devant celui qui lui avait tout donné.

4° Elle savait que l'humilité avait préparé dans son âme le siège de la grâce. L'eau s'écoule des montagnes dans les vallées. Son humilité était une vallée profonde et elle était reconnaissante à cette vertu qui la rendait apte à recevoir les eaux abondantes de la grâce divine.

5° Elle savait que l'humilité l'avait disposée à devenir le séjour non seulement de la grâce mais de l'auteur même de la grâce. Si Dieu avait fait en elle de grandes choses, elle l'attribuait à son humilité, que le Tout-Puissant avait daigné regarder: *Fecit mihi magna qui potens est, quia respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Comment la bienheureuse Vierge Marie n'aurait-elle pas aimé une vertu à laquelle elle devait toutes ses gloires et tout son bonheur?

II. — *La sainte Vierge a pratiqué l'humilité.* Qui pourrait dire avec quelle perfection Marie pratiqua cette vertu d'humi-

lité qui lui était si chère ? Elle fut comme son divin Fils, humble de cœur, humble dans ses pensées, humble dans ses paroles, humble dans toutes ses œuvres.

1° Humble *de cœur et d'esprit*. Elle ne se laissa jamais aller au moindre sentiment, à la moindre pensée d'orgueil, de présomption, d'amour-propre. Au contraire elle se méprisait de tout son cœur et se regardait comme la moindre des créatures qui fût au monde. Les grâces infinies dont Dieu la prévenait lui donnaient l'occasion de s'humilier d'autant ; plus elles allaient croissant ; plus sa dignité grandissait, plus se creusait aussi l'abîme de son humilité. Jamais il n'arriva à Marie de se préférer à aucune autre créature. Elle en donna bien la preuve lorsque à peine élevée à la dignité de Mère de Dieu, elle se fit l'humble servante de sa cousine Elisabeth, de la mère du serviteur de son propre Fils. Ainsi les épis s'inclinent vers la terre à mesure qu'ils sont plus chargés de grains ; ainsi les arbres qui élèvent le plus haut leurs cimes enfoncent aussi plus profondément leurs racines dans la terre.

Cette humilité de cœur et de pensée faisait que Marie cachait autant que possible les grâces infinies qu'elle recevait de Dieu. Elle ne révéla même pas à Joseph le mystère de l'incarnation et attendit que le ciel lui en donnât l'intelligence.

Cette humilité lui fit obtenir de Dieu qu'il ne fût point parlé d'elle dans l'Evangile, sinon autant que l'exigeait l'intégrité de la foi.

Cette humilité ne lui permettait pas d'entendre sans trouble ses propres louanges, comme on le vit au jour de l'Annonciation.

2° Humble dans ses *paroles*. Jamais on n'entendit sortir de sa bouche un mot qui ressentît la vanité, la propre estime ou le mépris d'autrui. Son entretien avec l'ange, son cantique, les quelques mots que l'Evangile nous rapporte d'elle, soit lorsque Jésus fut retrouvé au temple, soit aux noces de Cana, sont empreints d'une humilité sans recherche, sans exagération mais profonde. Elle ne s'enfle pas d'orgueil aux paroles de l'ange ou d'Elisabeth ; elle ne tire pas vanité de la sagesse de son Fils ni des miracles qu'il opère ; elle ne témoigne pas de contrariété, lorsqu'il lui adresse des paroles qui, à la première vue et aux yeux du monde, pouvaient sembler un peu austères.

3° Humble dans ses *œuvres*. Elle s'assujétit à la loi de Purification qui n'était pas faite pour elle. Elle ne s'irrite pas contre les habitants de Bethléem dont plusieurs étaient ses parents et qui lui refusent l'hospitalité en un temps où il semblait qu'elle eût si grand besoin d'être reçue par eux.

Elle se met toujours à la dernière place. Nous ne la voyons pas auprès de Jésus au jour de sa transfiguration glorieuse, ou

lorsqu'il fit son entrée triomphale à Jérusalem, mais nous la voyons sur le Calvaire, au moment où il expire sur la croix. Dans le Cénacle où elle attend avec les Apôtres et les disciples la venue du Saint-Esprit, S. Luc la nomme la dernière : ainsi l'avait-elle voulu.

Entrez dans la maison de Nazareth où elle habita pendant si longtemps avec son divin Enfant et avec Joseph. Elle adore Jésus comme son Dieu; elle vénère Joseph comme son Seigneur; elle est l'épouse et la mère, elle se fait la servante. Jésus seul fut plus humble que Marie et c'est pour cela qu'après Jésus, elle est la plus élevée dans le royaume du ciel.

III. — *Nous devons imiter l'humilité de Marie.* Jésus-Christ nous dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* La bienheureuse Vierge Marie nous donne la même leçon. Mais c'est en l'imitant que nous apprendrons parfaitement ce qu'était l'humilité de Marie. Que nous servirait-il de connaître que la Mère de Dieu pratiquait cette vertu comme son divin Fils si nous ne marchions pas sur ses traces?

1° Soyez donc humbles dans vos pensées et ne permettez pas que l'orgueil s'empare jamais de votre cœur. Estimez-vous pour ce que vous valez, c'est-à-dire comme un pur néant, puisque à vrai dire vous n'êtes rien par vous-mêmes. Rien quant à la nature; rien quant aux mérites. Vous êtes moins que rien, car vos péchés vous ont abaissés au-dessous du néant, qui, lui du moins n'a pas offensé Dieu. Si vous mettez quelque confiance en vous-mêmes, si vous vous croyez quelque chose, ne vous étonnez pas des lourdes chutes qui surviendront presque nécessairement, car la grâce de Dieu s'éloigne des orgueilleux, comme l'eau ne s'arrête pas sur la cime des montagnes.

Dieu permet souvent que les âmes les plus saintes soient assaillies de graves tentations, exprès pour les retenir dans ces sentiments d'humilité qui leur sont nécessaires.

2° Soyez humbles dans vos paroles. Que de votre bouche il ne sorte aucune parole qui ressente l'orgueil ou la vaine gloire. Ne dites jamais rien à votre louange.

3° Soyez humbles dans votre conduite. Ne faites rien par vanité, rien pour vous attirer les louanges ou les vains honneurs du monde. Ne rougissez pas des plus humbles occupations, aimez ce qui pourrait vous rabaisser aux yeux du monde pourvu que l'édification du prochain et la gloire de Dieu n'y perdent rien. S. Louis et d'autres grands princes aimaient à laver les pieds des pauvres par humilité. Aimez de même à rendre au prochain d'humbles services.

Quelquefois la nature trouve de la répugnance dans la pratique de l'humilité: surmontez cette répugnance et souvenez-vous que **quiconque s'abaisse sera élevé.**

C'est ainsi que vous serez dignes de Marie douce et humble de cœur, de Marie que Dieu a regardée avec faveur, parce qu'elle était la plus humble des créatures.

IV

Marie, modèle d'obéissance.

L'obéissance est une des vertus les plus agréables aux yeux de Dieu. Les autres vertus ne sauraient lui plaire, ou plutôt ne seraient plus des vertus sans elle. Aussi, N.-S. Jésus-Christ nous a-t-il donné l'exemple de l'obéissance pendant tout le cours de sa vie mortelle. Il semble n'avoir fait qu'une seule chose : obéir. L'Evangile dit à plusieurs reprises qu'il était obéissant envers Marie et Joseph; il nous déclare lui-même qu'il obéit en tout à son Père céleste. Il a été obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, dit l'apôtre S. Paul : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Philip. II, 8). Ne nous étonnons donc pas que Marie ait aimé l'obéissance et qu'elle l'ait pratiquée avec une perfection si grande. Ne fallait-il pas que toutes les vertus, toutes les qualités de son divin Fils se retrouvassent en elle? Marie obéit à Dieu; Marie obéit aux hommes; Marie est un modèle d'obéissance que nous devons imiter.

1. — *Marie obéit à Dieu.* Nous ne parlons pas ici de son obéissance aux commandements de Dieu, qui obligent tous les hommes. Il est évident que la bienheureuse Vierge, la Vierge immaculée, que la moindre tache de péché ne souilla jamais, obéit toujours à la loi du Seigneur, de la manière la plus parfaite. Mais il y eut dans la vie de la Mère de Dieu quelques circonstances particulières où son obéissance brilla d'un éclat extraordinaire. Arrêtons-nous un instant à considérer Marie dans ces circonstances.

1° La première est celle de sa Présentation au temple à l'âge de trois ans. Dès cet âge si tendre, elle entendit la parole de Dieu qui l'invitait à se retirer dans la solitude pour le mieux servir. Dieu lui dit : « Ecoutez, ma fille, voyez et inclinez votre » oreille : oubliez votre peuple et la maison de votre père : » *Audi, filia, et vide; et inclina aurem tuam. Obliviscere populum tuum et domum patris tui.* (Psal. xliv, 11). Fidèle à la voix de Dieu elle quitta la maison paternelle et se rendit au temple pour y demeurer.

2° Son obéissance se manifesta encore au jour de l'Annonciation. A peine l'ange lui eut-il fait connaître la volonté de Dieu qu'elle répondit : *Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbum tuum* : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait » selon votre parole (Luc. I, 38). »

3° Elle se manifesta au jour de la Purification lorsqu'elle se soumit à une loi qui n'était pas faite pour elle.

Et cette obéissance de la bienheureuse Vierge au Seigneur était très parfaite, car elle était très volontaire, très humble, très prompte, très entière, sans rien de triste ni de chagrin.

Marie n'ignorait pas que les sacrifices forcés ne sauraient plaire à Dieu, et qu'il aime au contraire ceux qui le servent avec plaisir et avec générosité : *Hilarem datorem diligit Deus* (II Cor. IX, 7). Elle entendait parfaitement la parole de Dieu, elle qui était si bien à Dieu.

II. — *Marie obéit aux hommes.* La bienheureuse Vierge obéissait à tous ceux qui possédaient quelque autorité sur elle, n'importe à quel titre. Elle oubliait sa dignité de Mère de Dieu, de reine du ciel et de la terre, pour accomplir le devoir de l'obéissance, auquel son divin Fils avait daigné se soumettre le premier. Ainsi nous la voyons obéir :

1° A ses parents dont elle accomplissait avec promptitude et avec joie jusqu'aux moindres désirs.

2° Aux saintes femmes qui prirent soin de son éducation dans le temple.

3° Aux prêtres et à ses tuteurs qui exigèrent d'elle qu'elle acceptât S. Joseph pour époux.

4° A Joseph, son époux, en qui elle reconnaissait le représentant de Dieu auprès d'elle.

5° A César dont l'édit ordonnait à tous les Juifs de se faire inscrire dans les lieux d'origine de leurs familles.

6° A la loi qui lui ordonnait de soumettre son Fils à la cérémonie de la circonscision, de le présenter à Dieu dans le temple, et de le racheter.

7° A l'ange qui ordonnait à Joseph de l'emmener en Egypte.

Et dans la Maison de Nazareth, Marie obéissait aussi à son divin Jésus : non pas que ce modèle des fils donnât des ordres à sa Mère. Mais elle savait qu'il était son Dieu, qu'à ce titre il avait droit à son obéissance et elle s'appliquait avec un soin extrême à prévenir ses moindres volontés, ses moindres désirs, pour les accomplir.

III. — *Nous devons imiter l'obéissance de Marie.* La bienheureuse Vierge aime une âme obéissante ; elle y reconnaît ses propres traits et ceux de son divin Jésus. L'obéissance est la vertu qui nous donne la victoire sur nos ennemis : *Vir obediens loquetur victorias* (Prov. XXI, 28). Or, Marie veut nous voir victorieux de nos ennemis, afin de nous couronner un jour au ciel. Aussi a-t-elle daigné plusieurs fois enseigner à ses fidèles serviteurs, que le chemin le plus court et le plus sûr pour arriver au ciel est celui de l'obéissance.

Si donc nous voulons être agréables à Marie, et suivre le chemin qui conduit au ciel, obéissons comme elle, avec bonne volonté, humilité, promptitude, et sans rien omettre, à Dieu et aux hommes.

Obéissons à Dieu, en accomplissant aussi parfaitement que possible tous les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise. Ce n'est pas assez, suivons, selon que les devoirs de notre état nous le permettent, les conseils qu'il nous donne. Heureux sommes-nous, si Dieu nous appelle à un genre de vie où il nous soit possible de pratiquer parfaitement ces saints conseils! Heureux ceux qui ont la vocation religieuse!

Obéissons à tous ceux qui ont sur nous quelque pouvoir, comme nos parents, nos supérieurs selon Dieu ou selon le monde. Mais obéissons à cause de Dieu. C'est Dieu qu'il faut voir dans ceux qui nous gouvernent; c'est l'autorité de Dieu qu'il faut révérer en eux; c'est à l'autorité de Dieu qu'il faut se soumettre lorsqu'on leur obéit. Nous sommes les enfants de Dieu, et toute autre obéissance serait indigne de nous.

Obéissons donc à l'exemple de la bienheureuse Vierge Marie; fuyons avec un soin extrême le défaut contraire à cette vertu, et nous marcherons à coup sûr dans la voie qui conduit au ciel.

V

Marie, modèle de chasteté.

La sainte Eglise ne se lasse pas de célébrer la pureté immaculée de Marie, sa virginité que rien n'altéra jamais, sa chasteté plus parfaite que celle des anges. Elle l'appelle la vierge des vierges, la Mère très pure, la Mère très chaste. Elle lui donne d'autres titres encore pour célébrer sa pureté sans tache, et l'on peut dire d'elle, qu'elle est le modèle parfait de la sainte chasteté; modèle que nous devons admirer, modèle que nous devons imiter.

I. — *Marie, modèle de chasteté que nous devons admirer.* En effet, la chasteté de Marie, sa virginité qui est la fleur de la chasteté la rend digne du titre de Vierge par excellence, de vierge des vierges, parce que :

1° Elle surpasse en perfection la chasteté non seulement des hommes, mais aussi des anges.

Les anges sont chastes par leur nature : Marie l'est par la grâce de Dieu : or, la grâce surpasse incomparablement la nature, et par conséquent la chasteté de Marie surpasse sans mesure la chasteté des anges. La chasteté des anges est nécessaire : ils ne peuvent pas n'être pas chastes : celle de Marie est volon-

taire. La chasteté des anges tient à leur nature impassible : Marie était chaste avec une nature fragile.

Elle surpasse la chasteté des hommes, des plus grands saints et des saintes les plus admirables, parce que sa résolution de garder la chasteté fut plus parfaite, plus ferme, plus noble.

Plus parfaite; elle avait sa source dans une grâce plus abondante et plus élevée, dans un amour plus parfait ou pour mieux dire dans un amour absolument parfait de Dieu.

Plus ferme, parce qu'elle fut confirmée par un vœu, alors que le vœu de virginité était à peu près inconnu. En même temps, elle fut à l'abri de tout ce qui aurait pu l'ébranler, parce qu'il n'y avait rien à craindre pour Marie des dangers intérieurs ou extérieurs, auxquels la chasteté des autres hommes est exposée.

Plus noble, parce que la fin pour laquelle Dieu avait doué Marie d'une chasteté si parfaite, était la plus noble de toutes. Il voulait faire d'elle sa propre Mère.

2° Sa virginité n'est pas telle que celle des autres vierges, elle est rare, unique, illustre; jamais il ne s'était rien vu de semblable dans l'univers entier.

Rare, parce que Marie est en même temps mère et vierge; parce que sa maternité laisse intacte sa virginité.

Unique, parce qu'elle n'est pas stérile comme les autres vierges, mais féconde. Elle a un fils et quel fils! Son fils n'est autre que Dieu lui-même. L'Eglise l'appelle, vierge *unique*, ou *singulière* : *Virgo singularis*.

Illustre. Elle a mérité d'être célébrée, et elle est célébrée en effet, par toutes les générations dans l'univers entier.

Inouïe jusque-là. Jamais une vierge n'avait donné le jour à un enfant sans cesser d'être vierge. Jamais une mère n'avait enfanté un fils, qui fut son Dieu, son créateur, son père.

3° Elle est la vierge des vierges, parce qu'elle a levé la première l'étendard de la virginité. La première elle s'est consacrée à Dieu pour n'appartenir qu'à lui seul, par le vœu de virginité. Il y avait eu des vierges avant elle sans doute, mais il n'y en avait pas eu qui eussent fait vœu de virginité, librement et pour toute leur vie comme l'avait fait Marie.

Elle a levé l'étendard de la virginité, et qui pourra compter l'innombrable multitude de vierges des deux sexes qui se sont enrôlés sous cet étendard.

Admirons donc Marie, la vierge des vierges, mais en même temps, imitons-la.

II. — *Marie, modèle de chasteté que nous devons imiter*. La sainte chasteté est une vertu qu'il est possible et qu'il est nécessaire de garder dans tous les états, si l'on veut être sauvé. Que l'on soit appelé à demeurer vierge, ou à vivre dans l'état du

mariage, ou qu'ayant vécu dans cet état on soit devenu veuf, il faut être chaste, avec les différences que ces divers états comportent : il faut imiter Marie, autant qu'elle est imitable.

Si vous êtes encore libre, gardez-vous de toute pensée, de toute parole, de toute action qui puisse compromettre la sainte vertu de pureté.

Si vous êtes marié, ne blessez en rien la fidélité conjugale.

Si la mort vous a séparé de la personne à laquelle vous étiez uni : vivez saintement et chastement.

En tout état de vie, en toute condition, choisissez plutôt la mort mille fois que de consentir à perdre ce précieux trésor de la chasteté.

Mais quels moyens employer pour conserver cette sainte vertu ?

1° Veillez avec grand soin sur votre esprit et sur votre cœur, pour n'y laisser pénétrer aucune pensée, aucun désir coupable.

2° Fuyez la société des personnes légères et amies des plaisirs qui pourraient vous faire courir quelque danger.

3° Veillez avec attention sur vos paroles, et ne vous arrêtez jamais à réfléchir sur celles qui sont capables de vous troubler, si vous en avez entendues de telles.

4° Evitez avec un soin extrême toute lecture tant soit peu dangereuse.

5° Veillez sur tous vos sens. Ce sont les fenêtres par lesquelles la mort peut entrer dans votre âme.

6° Fuyez l'oisiveté, mère et nourrice du vice impur.

7° Soyez sobres dans le boire et dans le manger, et ne redoutez pas la mortification.

8° Adonnez-vous à la prière ; surtout ne manquez pas de recourir à Marie lorsque vous vous trouvez en quelque danger de tomber.

9° Enfin évitez les occasions, et lorsque vous ne pouvez pas les fuir, résistez énergiquement à la tentation, et conservez-vous purs.

10° Enfin si vous voulez demeurer chastes, soyez dévots à Marie, parce que la chasteté est l'une des premières faveurs dont elle gratifie ceux qui la servent avec amour.

Lors donc que vous vous sentez pressés par quelque tentation, invoquez aussitôt son secours ; agenouillez-vous, si vous le pouvez, devant son image ; offrez-lui le salut de l'Ange ou quelque autre prière ; adressez-lui de ferventes aspirations du fond de votre cœur. Ceux qui avaient le bonheur de voir Marie pendant sa vie mortelle, étaient immédiatement délivrés des tentations fâcheuses qui les obsédaient. Il en est encore de même aujourd'hui ; son secours ne manque pas à ceux qui l'implorent, et souvent il suffit d'un regard jeté sur son image pour recouvrer

la paix. Priez donc Marie, priez la Vierge immaculée, veillez sur vous, et vous remporterez la victoire.

VI

Marie, modèle de pureté.

La sainte Ecriture compare la bienheureuse Vierge Marie à un lis au milieu des épines. *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea* : « Ma bien-aimée est semblable à un lis au milieu des » épines », dit l'Epoux des Cantiques (Cant. II, 2), et l'Epouse mystique, c'est-à-dire Marie dit à son tour : « Je suis la fleur » des champs, et le lis de la vallée : » *Ego flos campi et lilium convallium* (Cant. II, 1). Pourquoi cette comparaison ? C'est que le lis est un emblème qui convient parfaitement à Marie.

Le lis est une des plus belles fleurs qui ornent les jardins; sa blancheur surtout est admirable. Marie est la plus riche plante du jardin du grand roi; rien n'égale la beauté, la blancheur immaculée de ce lis merveilleux. — Le lis présente intérieurement, comme des paillettes d'or. L'intérieur de Marie fut enrichi de l'or de la charité, ou plutôt elle porta dans son sein l'or de la divinité. — Le lis est de forme pyramidale, mais c'est une pyramide renversée dont la partie la plus étroite regarde la terre, tandis que l'autre partie s'épanouit largement du côté du ciel. Il en est de même de Marie : toutes ses pensées, toutes ses affections étaient pour le ciel; elle ne touchait pour ainsi dire pas à la terre. — La tige du lis est haute et droite ; il n'y a pas de nœud ; elle est revêtue d'une agréable verdure. Telle fut encore Marie, s'élevant toujours directement vers le ciel, sans aucune imperfection, sans être dépourvue jamais du précieux ornement de la grâce de Dieu. — La racine du lis chasse les serpents. Marie chasse le serpent infernal. Jamais il n'a pu la souiller de son venin ; jamais il n'a pu perdre ceux qu'elle a protégés.

Mais il faut considérer plus en détail la fleur même du lis, emblème de la pureté de Marie et voir ce que signifient les six feuilles qui composent cette fleur.

I. — *Immaculée Conception.* La première feuille du lis mystique qui est la pureté de Marie, sera son *Immaculée Conception.* La bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, ne partagea pas le sort des autres enfants d'Adam ; elle ne fut pas souillée de la tache originelle. Dieu devait cette faveur à celle qu'il avait choisie de toute éternité pour être sa Mère. Il ne pouvait pas permettre que celle qu'il aimait d'un si ardent amour, que celle qu'il aimait déjà comme sa Mère, fût enveloppée dans la malédiction générale. Lui qui faisait la loi, ne manquait pas de puissance pour en exempter qui il lui plaisait, et rien n'était

plus légitime, plus indispensable que l'exemption accordée à sa mère. Il fallait que la Mère fût digne du Fils, que celui qui est la sainteté même n'eût pas à rougir de celle dont il serait l'enfant, que celui qui professe une horreur infinie pour le péché ne trouvât rien en elle qui l'obligeât à détourner les yeux de celle qu'il devait tant aimer.

II. — La seconde feuille de ce lis béni est l'*exemption* pour Marie *de toute faute actuelle*, de tout acte imparfait pendant le cours de sa vie. Ne commettre aucune faute est un privilège que n'ont pu revendiquer même les plus grands saints. A peine est-il permis de le supposer en S. Joseph lui même. Tout homme est sujet à manquer, dit le Psalmiste : *Omnis homo mendax* (Psal. cxv, 11). S. Jean nous assure que nous péchons tous. *Si dixerimus quoniam peccatum non abhemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est* (Joan. i, 8). Quel que soit l'amour des saints pour Dieu; quelle que soit leur vigilance à éviter toute faute, il nous est impossible, faibles comme nous sommes depuis la faute originelle et entourés de mille dangers, de ne pas tomber quelquefois. L'attention trop grande à éviter une faute nous fait négliger un autre péril.

Marie seule, exempte du péché originel et de la propension au péché qui en est la suite; Marie seule, prévenue de plus de grâces qu'aucune autre créature; Marie seule, plus éclairée, plus attentive, plus forte que tous les saints et les anges, a réalisé cette merveille de vivre sur la terre sans que jamais aucun souffle, aucune poussière ne ternît la pureté immaculée de son âme, ce miroir où resplendissait de tout son éclat l'image du Dieu trois fois saint.

Il le fallait pour qu'elle fût :

La digne Mère de Jésus;

La digne reine des saints;

La digne reine des anges.

III. — La troisième feuille du lis de la pureté de Marie fut l'*exemption de la concupiscence*. Cette inclination au péché est toujours une faiblesse et une honte pour notre pauvre humanité déchue, même lorsqu'on parvient à la surmonter. Or, personne n'est exempt de cette infirmité. S. Paul se plaignait amèrement des combats qu'il avait à livrer contre elle : « Malheureux » homme que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort? » s'écriait-il. « Je ne fais pas le bien que je veux, mais le mal que » je ne veux pas, je le fais : » *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus? Non enim quod volo bonum, hoc facio; sed quod nolo malum, hoc ago* (Rom. vii, 24, 19). Marie seule fut exempte de la concupiscence par grâce, comme son divin Fils le fut par nature [1].

1. Spiritu sancto obumbrante, incendium originale extinctum est; nec

Choisie par Dieu pour concourir à la guérison des hommes, elle ne devait pas être sujette à leurs infirmités.

Destinée à donner des lois aux anges, il ne fallait pas qu'elle ressentît de révoltes en elle-même.

Reine du ciel et de la terre, elle ne pouvait pas être courbée sous le joug honteux et pénible de la concupiscence .

IV. — La quatrième feuille, fut la *confirmation en grâce*. La bonté divine remplit Marie d'une grâce si puissante qu'elle fut immuablement fixée dans le bien et qu'il lui était moralement impossible de s'en écarter.

Plusieurs saints ont été confirmés en grâce ; tels furent S. Jean-Baptiste, les apôtres et quelques autres ; mais quoiqu'ils ne pussent perdre la grâce de Dieu, ils pouvaient la laisser s'amoindrir en eux par des négligences, des fautes légères. Il n'en fut pas ainsi de la bienheureuse Vierge.

La grâce qu'elle reçut participait de celle que Dieu accorde aux saints sur la terre, en ce qu'elle lui laissait tout le mérite du bien qu'elle faisait, et pouvait augmenter.

Elle participait de celle des saints au ciel, en ce qu'elle ne pouvait défaillir ; ajoutez, ni cesser de croître sans cesse.

C'est ce qui élève Marie au-dessus des anges. Ils furent créés dans la grâce comme elle ; ils furent confirmés dans la grâce comme elle ; mais ils ne purent pas avancer dans la grâce comme elle n'a cessé de le faire, pendant tout le temps de sa vie mortelle.

C'est d'elle seule qu'on peut dire : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* (Psal. lxxxvi, 1), parce que l'édifice de sa sainteté commence où celui de la sainteté des autres s'arrête.

A la rigueur elle aurait pu offenser Dieu, car elle possédait la liberté dans toute sa plénitude, mais la bonté de Dieu l'avait prévenue de tant de grâces, que, dans la pratique, le péché lui était impossible. Le Père, le Fils, le Saint-Esprit luttaient, si l'on peut ainsi parler, à qui la soutiendrait, la protégerait mieux, et la ferait avancer davantage.

V. — La cinquième feuille du lis mystique de Marie fut l'*usage de la raison* qui lui fut donné dans toute sa plénitude, dès le moment même de sa Conception immaculée.

Souvent l'Ecriture la compare au soleil : on dit qu'elle est revêtue du soleil, parce que jamais il n'y eut de ténèbres en elle.

sustinebat justitia, ut illud vas electionis, communibus laxaretur injuriis : quoniam plurimum a cæteris differens, natura communicabat, non culpa... Tanti habitatoris reverentia concupiscentiarum ludibria abigebat, legem mentis lex carnis non infestabat, rebellio nulla quietem spiritus affligebat. S. Cyprian. serm. *de Nativ. Christi.*

In cæteris sanctis magnificum habetur a vitiis non posse expugnari ; in ista mirificum videtur quod a vitiis non potest ipsa in modico impugnari. Richard. a S. Vict. lib. *de Emmanuel*, cap. ult.

Le soleil brille dès qu'il existe: Marie est toute lumière dès l'instant même qu'elle est créée.

A quoi, sans ce privilège, lui eussent servi les dons inestimables qu'elle reçut de Dieu dès le premier moment de son existence?

S. Jean le Précurseur reconnut son divin maître alors qu'il était encore dans le sein de sa mère, trois mois avant sa naissance: Marie avait droit à une faveur plus grande que celle accordée à Jean, et ce fut dès le moment de son immaculée Conception qu'elle connut et aima son Dieu.

Ce fut dès ce moment qu'elle commença d'amasser ce trésor de mérites qui grandit à chaque instant de sa vie, dans des proportions qui effraient l'imagination. Les autres hommes sont des jardins qu'il faut cultiver, semer, planter longtemps avant de les voir produire de la verdure, des fleurs et des fruits. Marie fut le paradis terrestre de Dieu qui, comme le premier paradis terrestre, sortit parfaitement beau, orné de fleurs et de fruits, des mains de son créateur.

VI. — La sixième feuille enfin est la *vigilance* de Marie sur elle-même. Confirmée en grâce, prévenue des faveurs les plus précieuses et les plus abondantes, elle ne cessa pas un moment, pour cela, de veiller sur elle-même avec une sollicitude parfaite. Elle n'omit rien de ce qui pouvait l'aider à conserver son innocence.

Elle garda son cœur contre tout danger, fermant avec soin les portes et les fenêtres, c'est-à-dire veillant avec une attention de tous les instants sur ses sens extérieurs, sur ses pensées, sur ses sentiments, sur ses paroles, sur ses actions, pour éviter jusqu'à l'ombre d'un manquement.

Telles furent les feuilles de ce lis mystique, telle fut Marie, dont l'Epoux des Cantiques admire la beauté lorsqu'il s'écrie : « Que vous êtes belle, ô mon amie, que vous êtes belle : » *Quam pulchra es, amica mea, quam pulchra es* (Cant. iv, 1). C'est d'elle qu'il dit encore : Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée et il n'y a pas de tache en vous : *Tota pulchra es amica mea et macula non est in te* (Cant. vi, 7). Elle est *toute* belle et Dieu qui a trouvé des taches dans ses anges n'en a pas trouvé en sa mère.

Mais il ne suffit pas d'admirer la beauté, la pureté incomparable de Marie, il nous faut l'imiter. Nous en obtiendrons aisément la grâce par son intercession, si nous la désirons, si nous la demandons avec instances, si nous faisons tous nos efforts pour y correspondre.

VII

Marie, modèle de prudence.

La foi, l'espérance et la charité sont les vertus essentielles du chrétien ; sans elles point de salut ; mais elles ne suffisent pas à la perfection. Les vertus morales, particulièrement les quatre que l'on nomme cardinales, doivent se retrouver chez quiconque tend à être parfait. Ces vertus sont la *prudence*, la *justice*, la *force* et la *tempérance*. S'il s'agissait pour nous uniquement de prouver que la bienheureuse Vierge Marie les possédait au degré suprême, il nous suffirait de rappeler que nulle perfection que l'on trouve chez une autre créature ne lui est étrangère, et que nulle vertu ne se trouve en dehors de Dieu à un degré aussi sublime que chez la Mère de Dieu. Mais nous nous proposons d'apprendre de Marie à marcher sur ses traces. Il nous faut donc connaître ce que sont ses vertus et comment nous les pouvons imiter. Considérons d'abord la *prudence* de Marie. Les vertus se manifestent par les actes. Voulez-vous connaître en quoi consistait la prudence de Marie et par conséquent en quoi doit consister la vôtre, considérez les actes de prudence dont cette auguste Vierge vous a donné l'exemple. On compte sept actes principaux qui ressortent de cette vertu ; mais nous nous arrêterons particulièrement à trois.

I. — *Mépriser les choses de la terre et aimer celles du ciel*, selon cette parole de S. Augustin : *Prudentia spiritus est quando neque in temporalibus bonis spes nostra est, neque in malis timor.* « L'esprit de prudence consiste pour nous à ne pas mettre no-» tre espérance dans les biens temporels, et à ne pas nous ef-» frayer des maux qui passent. » On peut être très habile à dresser ses plans pour la réussite de projets purement terrestres : cette habileté est une prudence toute naturelle ; ce n'est pas la *vertu* de prudence. C'est d'elle que S. Paul a dit : *Prudentia carnis, mors est* : « La prudence de la chair tue. »

La vraie prudence se propose un but surnaturel, divin et elle y tend par les moyens les plus propres à l'atteindre. La perfection du but, la perfection des moyens employés, la perfection apportée à user de ces moyens, voilà ce qu'il faut considérer dans la vertu de prudence.

Parcourez la vie de Marie et vous verrez que jamais elle ne rechercha que le bien suprême, qui est Dieu.

Qu'elle employa pour le trouver les moyens les plus sages et les plus efficaces.

Qu'elle les employa avec fidélité et persévérance, même lorsqu'il semblait qu'ils ne lui fussent pas nécessaires, à cause des dons extraordinaires qu'elle avait reçus.

II. — *Connaître les choses divines et humaines.* Marie connut les saintes Ecritures et personne ne les comprit aussi bien qu'elle. Elle conservait et méditait dans son cœur les paroles des prophètes comme celles de son divin Fils.

Elle connaissait les pensées de Jésus. On le voit aux noces de Cana lorsque après la réponse que lui fait le Seigneur, réponse qui semblait refuser le miracle demandé, elle ne met pas en doute que Jésus ne l'accomplisse.

Ses entretiens avec le divin Enfant lui avaient communiqué des lumières infinies.

Elle voyait mieux qu'aucune créature la différence du bien et du mal.

Elle connaissait d'une manière parfaite la conduite à tenir en toute circonstance.

III. — *Eviter le mal et choisir le bien.* Marie évita le mal parce qu'elle veilla sur son cœur avec un soin extrême. C'est du cœur que sort tout le mal, si l'on n'y prend pas garde. Marie évita tout d'une manière parfaite.

Elle veilla sur ses sens. Que les jeunes gens, surtout que les jeunes vierges imitent sa vigilance!

Elle méprisa les choses du monde pour ne désirer que celles du ciel.

Elle garda parfaitement la loi de Dieu.

Elle choisit la virginité quoique méprisée et condamnée par les Juifs, parce qu'elle en reconnut le prix aux yeux de Dieu [1].

A ces trois actes de prudence, que nous venons de considérer en Marie, nous pouvons ajouter encore.

1° Bien choisir les moyens propres à atteindre la fin qu'on se propose et savoir les indiquer aux autres.

2° Régler convenablement le présent; se souvenir du passé et prévoir l'avenir.

3° Agir en toutes choses conformément aux exigences de la droite raison.

1. O virgo prudens, o virgo devota, quis te docuit Deo placere virginitatem? quæ lex, quæ pagina veteris testamenti vel præcepit, vel consuluit, vel hortatur in carne non carnaliter vivere, et in terris angelicam ducere vitam? Ubi legeras, beata Virgo: *Sapientia carnis mors est?* et: *Curam carnis non perfeceritis in desiderio?* Ubi legeras de virginibus quia cantant canticum novum quod nemo alius cantare potest, et sequuntur Agnum quocumque ierit? Ubi legeras beatos esse qui se castraverunt propter regnum cœlorum? Ubi legeras : *In carne ambulantes non secundum carnem militamus?* et : *Qui matrimonio jungit suam virginem, bene facit, et qui non jungit melius facit?* Ubi audieras : *Volo vos esse sicut meipsum?* et : *Bonum est homini, si sic permanserit secundum meum consilium : de virginibus præceptum Domini non habeo, consilium autem do?* Tu vero, ne dicam præceptum, sed nec consilium, nec exemplum habuisti, sed unctio docebat te de omnibus, ac sermo Dei vivus et efficax ante tibi factus magister, quam Filius, prius instruxit mentem, quam induit carnem. S. Bern. hom. III super *Missus est.*

4° Enfin gouverner sagement sa langue : « Celui qui modère » ses lèvres est très prudent, » dit le Sage : *Qui moderatur labia sua prudentissimus est* (PROV. x, 19).

Personne comme Marie ne remplit toutes les conditions de la véritable prudence. Aussi l'Eglise aime-t-elle à l'invoquer sous le titre de « Vierge très prudente : » *Virgo prudentissima.*

Imitons donc Marie. Evitons le mal ; gardons nos cœurs purs de tout désir des choses de la terre ; veillons sur nos sens ; choisissons ce qui est bon pour nous ; désirons le ciel ; accomplissons la loi de Dieu ; gardons la chasteté ; soyons sages en toute notre conduite et avec son secours nous arriverons au ciel.

VIII

Marie, modèle de justice.

La bienheureuse Vierge Marie est le miroir parfait de la justice divine.

Par *justice*, on peut entendre l'ensemble de toutes les vertus, ou bien, cette vertu particulière qui fait rendre à chacun ce qui lui est dû.

Marie posséda la justice, en ce sens que l'on peut admirer en elle toutes les vertus, élevées au degré le plus sublime qu'elles aient jamais atteint dans une pure créature.

En même temps elle rendit à chacun ; c'est-à-dire à Dieu, à elle-même et au prochain, tout ce qu'elle devait rendre. C'est la justice, prise dans ce sens, que nous allons considérer en Marie. Nous verrons en second lieu comment nous devons l'imiter.

I. — *Marie rend à chacun ce qui lui est dû.* A la vue de Marie les anges s'écriaient : « Quelle est celle-ci qui monte par le » désert, comme une colonne de fumée d'aromates, de myrrhe, » d'encens et de toutes sortes de parfums : » *Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus, myrrhæ et thuris et universi pulveris pigmentarii* (CANT. III, 6) ?

La légère colonne de fumée qui s'élève droit vers le ciel est la justice de Marie, qui n'a que Dieu en vue et s'élève vers lui directement, sans s'incliner ni à droite ni à gauche.

L'encens se rapporte à Dieu et représente les pieux devoirs qu'elle accomplit envers lui.

La myrrhe représente la mortification dont elle usa envers elle-même.

La variété des parfums rappelle l'agréable diversité de ses vertus, dont la bonne odeur charmait et édifiait le prochain.

1° Devoirs envers Dieu. — Marie a toujours rendu à Dieu, honneur, amour et crainte filiale.

Elle a honoré Dieu de tout son cœur, comme son Créateur,

son Dieu, son souverain bien et son tout. Elle a employé à son service toutes les forces de son corps et de son âme, désirant que chacun en fît autant.

Elle a aimé Dieu d'un amour très fort, très ardent, très pur et dégagé de tout intérêt propre. Elle savait qu'il mérite d'être aimé pour lui-même de toutes les créatures.

Elle a craint Dieu, mais d'une crainte filiale, lui portant un respect et une vénération sans bornes, comme à son Père bien-aimé, sans perdre un seul moment le souvenir de sa présence, sans manquer jamais d'accomplir ce qui pouvait lui plaire, et d'éviter ce qui aurait pu n'être pas agréable à ses yeux.

2° Devoirs envers elle-même. — Jamais Marie ne ressentit le moindre déréglement dans les puissances de son âme non plus que dans sa chair. Tout en elle était parfaitement soumis à sa raison, comme sa raison l'était parfaitement à Dieu. Aucune passion ne pouvait lui occasionner le moindre trouble. Ce qui n'empêchait pas la bienheureuse Vierge de veiller sur elle-même avec le soin le plus attentif, et d'éviter toute occasion soit extérieure soit intérieure de tentation et de danger.

3° Devoirs envers le prochain. — Marie ne s'est pas acquittée moins parfaitement de ses devoirs envers le prochain.

A ses supérieurs elle rendit toujours, sans y manquer jamais, l'amour, le respect, l'obéissance qui leur étaient dus.

A ses égaux, le respect, l'honneur, la déférence qui leur convenaient.

A ses inférieurs, et à tous ceux qui avaient besoin de ses services, les égards, les secours, l'assistance que leur état réclamait.

A tous elle donna le bon exemple.

II. *Comment nous devons imiter la justice de Marie.* — Voulons-nous imiter la *justice* de Marie? Ayons un cœur de fils envers Dieu; un cœur de juge envers nous-mêmes; un cœur de mère envers le prochain.

1° Un cœur de fils envers Dieu :

Aimez Dieu de tout votre cœur, et appliquez-vous avec zèle à tout ce qui peut servir à l'honorer.

Craignez-le, non comme les esclaves d'autrefois craignaient leur maître, mais comme un enfant vraiment bon craint son père qu'il aime. Marie est la mère de la crainte : *Ego Mater... timoris* (Eccli. xxiv, 24) : elle vous obtiendra et vous donnera cette crainte si vous la demandez.

2° Un cœur de juge envers vous-mêmes.

Vous êtes criminels : n'attendez pas que le grand juge vienne vous demander compte de vos excès; prévenez sa sentence. Jugez-vous, condamnez-vous vous-mêmes et vous ne serez pas condamnés. Marie vous assistera au jour du jugement. Mais sou-

venez-vous que ceux qu'elle favorise sont ceux qui l'aiment. « Je » possède les richesses et la gloire pour enrichir ceux qui m'ai- » ment, » dit-elle : *Mecum sunt divitiæ et gloria, ut ditem diligentes me, et thesauros eorum repleam* (Prov. VIII, 18). Soyez donc vertueux et dévots à Marie, ou du moins efforcez-vous de l'être, et elle vous viendra en aide auprès de votre juge.

De plus, après avoir reconnu votre faute, gardez-vous de retomber. Veillez avec une attention de tous les moments sur toutes les puissances de votre âme; fuyez tous les dangers; mortifiez votre chair ; accoutumez-vous à porter la croix.

3° Un cœur de mère envers le prochain.

La mère aime uniquement ses enfants. Elle pourvoit avec grand soin à toutes leurs nécessités ; elle ne s'épargne en rien quand il y va de leur avancement ; elle supporte leurs légers manquements ; elle excuse leurs fautes graves ; elle se réjouit de leurs joies, et s'afflige de leurs peines ; elle fait tout pour y remédier, elle les corrige avec douceur, lorsqu'ils manquent et les instruit de leurs devoirs.

Aimez votre prochain de la même manière ; non d'un amour purement naturel, tel qu'est celui des mères du monde ; non d'un amour froid et superficiel ; mais d'un amour surnaturel. Aimez-le en Dieu et selon Dieu.

Aimez-le efficacement et faites-lui ressentir, lorsqu'il est nécessaire, les effets de votre affection.

Supportez les faiblesses, les défauts des autres ; n'en jugez pas, n'en parlez pas mal ; couvrez plutôt leurs manquements du manteau de la charité,

Réjouissez-vous du bien qui leur arrive et compatissez à leurs maux quels qu'ils soient.

Reprenez-les et corrigez-les de leurs fautes, si votre charge ou la charité vous y obligent ; mais que ce soit avec justice, sans humeur, sans paroles qui aigrissent.

En un mot, employez-vous de tout votre pouvoir à leur faire du bien en ce monde, et à leur faciliter d'arriver à la béatitude éternelle.

IX

Marie, modèle de force.

La bienheureuse Vierge Marie est la femme forte dont le Sage célébrait les louanges : *Mulierem fortem quis inveniet?* Sans doute d'autres femmes ont été revêtues de la vertu de force, mais nulle ne l'a été comme Marie. La vertu de force se manifeste de deux manières: par la patience à supporter l'adversité, et par le courage à entreprendre des choses difficiles. Tous nous avons

quelquefois l'occasion de pratiquer la vertu de force de ces deux manières. Voyons comment la bienheureuse Vierge Marie l'a fait pour imiter son exemple.

I. *Marie a soutenu courageusement l'adversité.* — Suivez la bienheureuse Vierge pendant tout le cours de sa vie, vous la verrez toujours portant la croix, et la portant avec un courage, une tranquillité d'esprit, une résignation à la volonté de Dieu qui ne se démentent à aucun moment.

Considérez-la : 1° Lorsqu'elle accepte par obéissance un époux des mains de ses tuteurs, malgré son ardent désir de ne vivre que pour Dieu, et le vœu qu'elle avait fait de garder la virginité. Sans doute Dieu lui avait fait connaître que son vœu n'aurait rien à souffrir de son union avec Joseph ; mais la vie du mariage n'était plus, même en conservant la virginité intacte, cette vie uniquement consacrée à Dieu qu'elle avait désirée.

2° Lorsque Joseph à qui le mystère de l'Incarnation n'avait pas encore été révélé, reconnut qu'elle serait mère bientôt, et résolut de la quitter.

3° Lorsque les habitants de Bethléem, lui refusèrent l'hospitalité après un voyage très pénible, alors qu'elle était sur le point de donner le jour à son divin Enfant.

4° Lorsque Siméon lui annonça qu'un glaive de douleur transpercerait son âme.

5° Lorsqu'il fallut fuir en Egypte.

6° Enfin dans toutes les circonstances où elle eut à souffrir.

Quelle n'était pas son affliction surtout lorsqu'elle voyait son divin Jésus insulté, persécuté ! Quelle ne fut pas son affliction au temps de la Passion du Seigneur ! Mais même au pied de la croix, si elle versa des larmes, elle se tint néanmoins debout, et l'épreuve ne fut pas plus forte que son courage. Ce courage fut tel, que Marie paraissait un être surhumain, et que Jésus-Christ crut bon de rappeler du haut de la croix, qu'elle était une femme et non pas un Dieu, en lui disant : *Mulier, ecce filius tuus* : « Femme, voilà votre fils. »

II. — *Marie n'a pas craint les plus grandes entreprises.* Selon l'expression de l'Ecriture, elle a mis la main à des choses fortes : *Manum suam misit ad fortia* (Prov. xxxi, 19) :

1° Elle a écrasé la tête du serpent, et c'est pourquoi le Cantique des cantiques dit qu'elle est terrible comme une armée rangée en bataille : *Terribilis ut castrorum acies ordinata* (Cant. vi, 3).

2° Elle a concouru à l'Incarnation du Verbe, l'œuvre de Dieu par excellence.

3° Elle a coopéré à notre rédemption, assistant et donnant son consentement au sacrifice de son divin Fils ; l'offrant elle-même,

au temple d'abord, puis sur le Calvaire, et s'offrant en même temps, pour le rachat des hommes et la gloire de Dieu.

4° Elle a soutenu l'Église naissante, par ses prières, ses conseils, ses exemples.

5° Elle a mérité enfin par ses souffrances, ses travaux, et son admirable courage à les supporter, le titre de reine des martyrs.

Marie est donc pour nous le modèle que nous devons suivre, lorsque Dieu demande de nous des travaux, des sacrifices, qui nous semblent au-dessus de notre faiblesse. Son exemple d'une part, et de l'autre les secours qu'elle ne manquera pas de nous accorder si nous les demandons, nous rendront aussi forts qu'il le faudra dans de telles circonstances, et marchant sur les traces de la bienheureuse Mère de Dieu, nous aurons part un jour à sa gloire.

X

Marie, modèle de tempérance.

La tempérance est une vertu qui règle et qui contient dans de justes bornes tous les appétits naturels. La concupiscence n'existant pas, ou tout au moins n'ayant absolument aucune action en la bienheureuse Vierge Marie, sa tempérance fut parfaite.

Pour nous, il n'en est pas ainsi. Ce qui n'existait pas en Marie, nous le sentons en nous et nous avons à le combattre. Mais si nous nous efforçons d'approcher de notre modèle, nous approcherons d'autant de la perfection.

La modération dans le boire et dans le manger, la chasteté, la mansuétude, la clémence, l'humilité, la modestie tant extérieure qu'intérieure, sont autant de vertus qui se rattachent à la tempérance et que nous devons pratiquer. Nous n'en saurions trouver de modèle plus parfait que la bienheureuse Vierge Marie.

I. — *Modération dans le boire et dans le manger; abstinence, jeûne, sobriété.* La bienheureuse Vierge Marie n'avait pas besoin comme nous de faire pénitence ; elle n'avait pas à prévenir par le jeûne et les privations, des tentations et des dangers, cependant sa sobriété, son abstinence furent un sujet d'admiration pour ceux qui la connurent vivant sur la terre.

1° De pieuses traditions rapportent que toute petite enfant, elle se privait volontairement à certains jours du lait de sa mère.

2° D'autres traditions disent qu'au temple de Jérusalem, elle était nourrie par les anges, et réservait pour les pauvres sa part de la nourriture commune. On n'admet pas généralement que les anges aient ainsi nourri habituellement la très sainte enfant

dans le temple, puisqu'il n'y avait aucune nécessité, et qu'au contraire il en serait résulté de graves inconvénients. Mais on peut regarder comme certain que la plus large part de ce qu'on lui donnait était réservée aux pauvres. Ses abstinences, ses jeûnes, ses veilles pieuses, ne font de doute pour personne.

II. — *Chasteté.* Sa chasteté virginale ne fut pas moins parfaite que son abstinence sous le rapport du boire et du manger ; S. Joseph lui-même ne mit aucunement sa vertu en doute, lorsqu'il reconnut que quelque chose s'accomplissait en elle qu'il ne pouvait comprendre.

Il convenait d'ailleurs que l'abstinence et la chasteté de Marie fussent absolument parfaites, puisqu'elle devait être la Mère du Dieu infiniment pur, de ce Jésus, qui, avant d'entreprendre la prédication de l'Évangile, voulut passer quarante jours et quarante nuits sans boire ni manger.

III. — *Mansuétude et clémence.* L'homme est porté à la colère, et il pardonne difficilement. Réprimer ces deux mauvais instincts est difficile ; mais la bienheureuse Vierge Marie nous a donné l'exemple de la mansuétude, de la douceur, de la clémence.

Jamais aucun mouvement de colère ne troubla son cœur; jamais elle ne parla avec dureté ou mépris à personne; jamais elle ne blessa le prochain ni ne chercha à lui nuire.

Son âme était sereine, tranquille, limpide comme l'eau d'une fontaine. Elle était bien la douceur même, comme le chante l'Église: *Virgo singularis inter omnes mitis.*

IV. — *Modestie dans les actes extérieurs.* La modestie extérieure est le reflet de la paix intérieure et de la pureté de l'âme. Elle se manifeste dans la démarche, les regards, les vêtements, la parole, l'expression des traits du visage, tout l'extérieur enfin. *Amictus hominis, et risus dentium, et ingressus hominis enuntiant de eo* (Eccli. xix, 27) : « Le vêtement du corps, le » rire des dents, et la démarche d'un homme le font connaître. »

S. Denis l'Aréopagite dit que, lorsqu'il vit Marie à Jérusalem, il l'aurait prise pour Dieu lui-même, si la foi ne l'avait pas éclairé.

Le prophète Elie la compare à une petite nuée, pas plus grande que la trace du pied d'un homme, qui s'élevait de la mer. C'est qu'il n'y avait en Marie qu'à peine une trace des nécessités auxquelles est soumise la nature humaine. Sans doute elle mangeait, buvait, dormait, comme tout le monde, mais si peu! Et en même temps elle était tellement riche en grâces spirituelles, qu'elle paraissait moins une créature humaine, qu'une divinité.

V. — *Modestie dans les paroles.* « Dans une multitude de » paroles, il n'y aura pas manque de péché, » dit le Sage : *In multiloquio non deerit peccatum* (Prov. x, 19) et il ajoute :

« mais celui qui modère ses paroles est très prudent. » *Qui autem moderatur labia sua prudentissimus est.* Marie fut donc modeste dans ses paroles.

1° Elle parla peu. Elle aimait le silence parce qu'il lui facilitait la prière, que la parole l'obligeait d'interrompre. Lorsque l'Ange la salua pleine de grâce, elle ne répondit point d'abord, et ne demanda pas ce que signifiait cette salutation : elle préféra réfléchir en silence.

2° Elle témoigna de son amour pour le silence et de sa modestie dans la parole, ne révélant à personne, pas même à Joseph, le grand mystère de l'Incarnation qui s'était accompli en elle.

3° On ne trouve dans l'Evangile que peu de passages où il soit rapporté que Marie ait parlé, et elle le fit toujours en usant du moins de mots possible. Il faut excepter le *Magnificat* qui était le chant de son humilité et de sa reconnaissance envers le Seigneur.

4° Marie avait appris du Verbe de Dieu lui-même, à aimer le silence, pendant qu'elle l'avait porté dans son sein, ou tout petit enfant entre ses bras.

Gardons le silence comme Marie; nous éviterons une multitude de péchés; nous vivrons plus unis avec Dieu, et nous entendrons mieux sa parole dans nos cœurs.

VI. — *Modestie dans les vêtements.* Marie aimait la pauvreté, fuyait la vanité. Ses vêtements étaient simples ou plutôt pauvres, et peu nombreux. Hélas! que de personnes qui se font un honneur de la servir, attachent un prix excessif à la parure, qui, par là même, devient pour elles une source de fautes. Que chacun suive les exemples de Marie, selon les exigences de son état, et sans attacher d'importance aux hochets de la vanité.

XI

Marie, modèle de détachement des biens de la terre.

L'apôtre S. Jean vit dans le ciel Marie, revêtue du soleil et ayant la lune sous les pieds. Le soleil représente la gloire infinie dont Dieu l'a revêtue dans la céleste patrie. La lune est le symbole des choses terrestres, choses changeantes et passagères, comme la lune qui ne paraît jamais deux nuits de suite sous une forme absolument semblable. Marie foulait la lune aux pieds, montrant ainsi son peu d'estime pour les choses qui changent et qui passent. La pauvreté au contraire lui était chère pendant sa vie mortelle : ce fut son trésor. Nous devons l'imiter en ce point comme en beaucoup d'autres, et si nous aimons la pau-

vreté, si nous détachons comme elle nos cœurs des biens d'ici-bas, nous aurons gagné son amour.

I. — *Marie aimait la pauvreté.* 1° Il le fallait parce que Dieu l'avait destinée à être la mère de celui qui ne voulait pas avoir sur la terre une pierre où reposer sa tête, quoique tout le ciel et la terre avec leurs trésors fussent à lui.

2° Elle témoigna cet amour, par le vœu qu'elle fit de ne rien posséder au monde, ne voulant d'autre portion d'héritage que Dieu seul. On peut croire que, par suite de ce vœu, elle donna aux pauvres tout ce qui lui revenait des biens de ses parents, et que c'est une des causes pour lesquelles nous voyons la sainte famille réduite à une véritable pauvreté.

3° Devant prendre un époux, elle n'en voulut point d'autre que S. Joseph, qui était pauvre. L'un et l'autre travaillaient des mains pour subvenir à leurs besoins, et pour gagner de quoi faire encore l'aumône à plus pauvres qu'eux.

4° La naissance du divin Enfant dans l'étable de Bethléem, l'offrande faite au jour de la Purification, sont des preuves évidentes de la pauvreté de cette bienheureuse Vierge.

5° La fuite en Egypte se fit à la hâte, sans emporter pour ainsi dire rien : aussi la pauvreté des voyageurs pendant le long trajet qu'ils firent, et pendant leur séjour dans cette terre idolâtre dut-elle être bien grande.

Mais Dieu n'abandonne jamais ceux qui renoncent à tout pour l'amour de lui. La sainte Famille, toujours pauvre, eut toujours le nécessaire. Ainsi l'auront ceux qui se feront pauvres pour l'amour de Dieu.

6° Marie était pauvre encore au jour de la passion du Sauveur. Elle n'avait pas un linceul pour ensevelir son Fils; mais Dieu y pourvut.

7° Elle était pauvre, après l'ascension de Jésus, et vivait comme les autres pauvres femmes des aumônes des fidèles.

8° A sa mort, elle ne laissait pour tout héritage, que deux simples robes de l'étoffe la plus commune.

II. — *Tout chrétien peut et doit imiter la pauvreté de Marie, selon sa vocation et son état.* 1° Les riches imiteront la pauvreté de Marie, en n'attachant pas leur cœur aux richesses ; en les regardant comme un dépôt, dont il leur faut user moins pour eux-mêmes, que pour la gloire de Dieu et pour le bien de ceux qui sont dans le besoin.

2° Ceux qui sont pauvres, doivent éviter de désirer, d'aimer les richesses qu'ils n'ont pas. Ils doivent se contenter dans l'état où Dieu les a mis, et savoir gré à la providence de les avoir délivrés ainsi d'une multitude de dangers de se perdre, que les richesses entraînent avec elles.

3° Ceux qui ont tout quitté pour se mettre au service de Dieu,

en entrant dans un ordre religieux, doivent veiller avec soin sur leur cœur, pour qu'il ne se rattache pas à ce qu'ils ont abandonné en sortant du monde.

Ce renoncement aux biens de la terre oblige Dieu à veiller avec un soin particulier sur ceux qui l'ont accompli. C'est lui qui est la part de leur héritage.

Si la pauvreté ôte les moyens de faire de larges aumônes, elle n'enlève pas cependant toute faculté de venir en aide au prochain. Il y a mille manières et mille occasions de secourir son semblable, et d'acheter ainsi le ciel.

III. — *Marie aime ceux qui imitent sa pauvreté.* Quelles faveurs n'a-t-elle pas accordées à S. François d'Assise, ce grand amant de la pauvreté, qu'il appelait *sa dame?* Jamais homme n'aima plus les richesses que S. François n'aima la sainte pauvreté, parce qu'elle avait été chère à Jésus et à Marie.

Comment la Mère de Dieu n'aimerait-elle pas et ne favoriserait-elle pas ceux qui renoncent à tous les biens de la terre, ou qui du moins s'en tiennent détachés de cœur, pour n'aimer que son divin Fils, pour n'aspirer qu'aux biens qu'il leur propose, et qu'il leur a mérités au prix des plus grandes souffrances ? Elle sait que le royaume du ciel est à eux, elle les aime comme ses propres enfants, destinés à régner éternellement avec elle et avec Jésus.

XII

Marie, modèle de résignation et d'abandon absolu à la volonté de Dieu.

N.-S. Jésus-Christ, avant de quitter la terre a dit à ses disciples qu'il leur laissait la paix, qu'il ne voulait pas que leur cœur fût troublé ni en proie à la crainte. C'est que la paix, la tranquillité de l'âme, est un grand bien ici-bas; sans elle il est difficile ou plutôt impossible de bien servir Dieu. Personne sur la terre, n'a possédé la paix de l'âme, au même degré que Marie, parce que personne ne fut aussi pur, aussi exempt de combats intérieurs, aussi assuré de la persévérance dans le bien. Il n'y avait rien ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir, qui pût lui donner de crainte pour son salut. Quant aux croix à porter, aux sacrifices à faire, rien n'était capable de la troubler, parce qu'elle n'avait d'autre volonté que la volonté de Dieu lui-même.

Nous avons à craindre pour le passé, nous avons à nous humilier pour le présent, nous avons à trembler pour l'avenir. Cependant ayons confiance en Marie et grâce à elle nous pourrons avoir aussi la paix.

Mais surtout, résignons-nous comme elle à la volonté de Dieu, puisque nous pouvons au moins lui ressembler en ce point.

I. — *Marie était entièrement soumise à la volonté de Dieu.* Toute la vie de la très sainte Vierge ne fut qu'un abandon continuel à la volonté de Dieu parce que :

1° Elle connaissait mieux qu'aucune créature la sagesse de cette adorable volonté.

2° Elle aimait plus qu'aucune créature Dieu et tout ce que Dieu aimait.

3° Elle désirait plus qu'aucune créature, que la volonté de Dieu s'accomplît pour qu'il fût glorifié.

4° Elle savait plus qu'aucune créature, combien il lui était avantageux que cette adorable volonté s'accomplît.

5° Il n'y avait point en elle d'orgueil, ni d'amour-propre, ni d'autre passion, qui se révoltât contre cette volonté adorable.

Aussi la soumission de Marie, sa résignation à la volonté de Dieu, parut-elle admirable en toutes circonstances :

1° Lorsqu'il voulut que dès l'âge de trois ans elle se séparât de ses parents bien-aimés pour vivre renfermée dans le temple.

2° Lorsqu'il voulut qu'elle quittât le temple, où il lui aurait semblé si doux de passer sa vie dans la prière et la solitude, pour rentrer dans le monde.

3° Lorsqu'il voulut qu'elle épousât Joseph, malgré son grand désir et son vœu de n'être qu'à Dieu seul.

4° Enfin dans toutes les circonstances de sa vie, et elles furent nombreuses, où il lui fallut endurer une souffrance, faire un sacrifice, accomplir une loi.

Son cœur était prêt à tout, acceptait tout avec soumission, dès qu'elle reconnaissait que telle était la volonté du Seigneur. Non seulement la volonté de Marie, mais sa chair même étaient unies à la volonté de Dieu de la manière la plus parfaite[1].

II. — *Comment il faut imiter la soumission de Marie à la volonté de Dieu.* Un grand obstacle à l'avancement dans la vertu et dans la perfection est de se laisser emporter à ses propres pensées sans faire grand cas de la volonté de Dieu. On se plaint, on murmure, on s'impatiente, à la moindre chose qui contrarie les désirs ou les plans qu'on a formés. Il faut, si l'on veut avancer, suivre une voie toute contraire et, à l'exemple de Marie, se laisser conduire par la divine Providence, être indifférent à tout ce qui lui déplairait, ne pas aimer à pouvoir choi-

1. Cum Deus sit in omnibus sanctis per concordiam voluntatis, specialiter tamen cum Maria, cum qua tanta illi consensio fuit, ut illius non solum voluntatem, sed et carnem sibi conjungeret. S. Bern. serm. III, super *Missus*.

sir, si ce n'est pour mieux accomplir sa volonté, aussi bien dans les épreuves que dans la prospérité :

1° Etes-vous atteint de quelque infirmité, de quelque souffrance, qu'il faudra supporter peut-être jusqu'à la fin de votre vie : employez, si vous le voulez, ou si l'obéissance et la charité vous en font un devoir, les moyens jugés propres à vous soulager, mais en même temps, portez cette croix, sans jamais murmurer, en union avec les souffrances de Jésus et de Marie.

Allez plus loin, si vous êtes vertueux, et réjouissez-vous d'avoir ainsi à endurer des souffrances qui purifient votre âme et vous procurent des mérites.

2° Etes-vous éprouvé par des peines intérieures, par des tentations, des découragements, des angoisses si pénibles aux âmes qui veulent être à Dieu ? Jetez-vous aux pieds de Marie; remettez votre cœur entre ses mains, pour qu'elle le présente à Dieu et le soumette entièrement à sa sainte volonté. Priez Marie de ne pas permettre que vous cessiez d'être à Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, et de toutes vos forces, et remettez-vous en pour le reste, à sa très miséricordieuse volonté.

3° Etes-vous éprouvé dans les biens de la fortune? êtes-vous pauvre, ou même, ce qui est plus pénible à la nature, êtes-vous tombé dans le dénûment après avoir joui de la richesse ? Profitez de cet état pour mieux imiter Jésus et Marie ; réjouissez-vous même de leur être devenu plus semblable, et de vous trouver déchargé de mille obligations, et à l'abri de mille dangers qui font que Jésus-Christ compare les richesses de ce monde à des épines.

4° L'instabilité des choses présentes, la multiplicité des occasions de pécher, la facilité de tomber même mortellement, et les autres misères de cette vie vous la rendent-elles à charge ? Sachez, même en ce point, vous soumettre à la volonté de Dieu. Sans doute il est excellent de mépriser toutes les choses de la terre et d'éprouver pour elles plus de dégoût que d'affection, à la pensée des choses du ciel ; mais le désir même de posséder Dieu ne doit rien faire perdre de la parfaite résignation à sa sainte volonté. — Voyez Marie, après l'Ascension du Sauveur.

5° Est-ce la mort que vous craignez ? ne pouvez-vous pas vous faire à la pensée qu'il faudra quitter cette vie, dire un dernier adieu à tout ce qui vous est cher ? Priez Marie qu'elle vous aide à vous résigner, car la mort viendra nécessairement, et il faut se préparer chaque jour à cet inévitable passage, l'attendre au lieu de le fuir, et être prêt à l'accepter au moment et dans la manière qu'il plaira au Seigneur. La bienheureuse Vierge Marie a ainsi attendu la mort, et s'y est préparée pendant de longues années. Elle vous aidera dans cette préparation et vous assistera

si vous l'en priez, en ce redoutable moment. Elle se plaît à voir dans ses enfants, cette sainte résignation à la volonté de Dieu, car cette résignation leur donne la paix en cette vie et leur assure la paix éternelle pour l'autre.

TROISIÈME SERMON

RECOURS A MARIE PAR LA PRIÈRE. — IL EST BON ET NÉCESSAIRE DE L'INVOQUER [1].

Ave gratia plena.
Luc. I, 22.

Lorsque l'ange Gabriel vint annoncer de la part de Dieu à l'humble Vierge de Nazareth que le Seigneur l'avait choisie pour être la Mère du Rédempteur attendu depuis tant de siècles, il lui adressa ces paroles : *Ave gratia plena* : « Je vous salue pleine de grâce. » La plénitude dont parlait l'ange n'était pas semblable à celle dont furent favorisés plusieurs saints, au témoignage même de la sainte Ecriture. Un vase étroit peut être rempli d'une liqueur précieuse et n'en contenir cependant que peu. Marie était un vase immense. Elle était faite exprès pour contenir en elle-même non pas seulement toute la grâce, mais l'auteur même de la grâce. Toute la grâce que le Fils de Dieu allait mériter par ses travaux, ses souffrances, sa mort pour le salut des hommes, devait d'abord remplir ce vase admirable, cette mère de la divine grâce, qui est Marie, pour qu'à son tour elle la répande sur tous les enfants d'Adam, et que de sa surabondance, tous les autres vases vides et purs fussent remplis.

Si donc nous désirons que Dieu nous accorde ses grâces; si nous voulons trouver accès auprès de lui, et recevoir ses bénédictions, approchons-nous du trône de la grâce; recourons à Marie. Pour que vous le fassiez avec plus de confiance, et par là même avec plus de fruit, je me propose de vous montrer en quelques mots, dans cette instruction, qu'il est bon et utile d'invoquer Marie et qu'il est même absolument indispensable de le faire. Puisse Marie nous obtenir la grâce de bien comprendre ces vérités.

1. Il n'est guère de sermons dans cet Ouvrage où la prière à la très sainte Vierge ne soit recommandée. Nous nous contenterons donc ici d'une courte instruction dont les principaux éléments seront empruntés au Père Crasset S. J.., *Véritable dévotion envers la très sainte Vierge.*

I. — *Il est bon et utile d'invoquer Marie.*

C'est une vérité de foi qu'il nous est permis d'adresser nos humbles supplications aux bienheureux qui sont dans le ciel, et à plus forte raison à Marie. Plusieurs conciles l'ont défini, et la sainte Ecriture nous donne des exemples de l'efficacité des prières que les saints adressent pour nous au Seigneur, dans la céleste patrie. Même dans l'ancien Testament, nous voyons les anges intercéder pour le peuple de Dieu. Ce que font les anges, pourquoi la reine des anges ne pourrait-elle pas le faire ? et si elle le peut, pourquoi ne serait-il pas bon de le lui demander ? Il faudrait que nous fussions insensés, ayant tant de besoins, et possédant une avocate si puissante auprès de Dieu, pour ne pas recourir à elle. Ne serait-il pas d'autre part profondément déraisonnable de dire que Marie a bien le droit de prier pour nous, mais que nous n'avons pas le droit de lui demander cette faveur, et que nous manquerions du respect dû à Dieu en le faisant ? Ainsi parlent les hérétiques, aveuglés par le démon, qui ne veut à aucun prix leur permettre de recourir à celle qui les tirerait de l'erreur, et les arracherait à la perdition. Mais nous, enfants de Dieu et de l'Eglise, nous savons bien que nous avons le droit de recourir à cette auguste Vierge, comme elle a le droit de nous aider par ses prières. S. Pierre promettait à ses disciples de se souvenir d'eux après sa mort, et de ne pas leur laisser oublier les enseignements qu'il leur avait donnés : *Dabo autem operam et frequenter habere vos post obitum meum, ut horum memoriam faciatis* (II Petr. I, 15). « J'aurai soin que vous puissiez, » souvent, même après ma mort, rappeler le souvenir de ces » choses, » leur disait-il. Les disciples de l'Apôtre étaient bien en droit, après sa mort, de lui rappeler sa promesse.

S. Jérôme, s'adressant à l'hérétique Vigilance, ennemi de l'invocation des saints, lui disait : Vous soutenez que nous pouvons prier les uns pour les autres pendant que nous vivons sur la terre, mais qu'après la mort nos prières ne peuvent être exaucées. Et moi je vous demande d'où vient que les Apôtres et les Martyrs ne peuvent pas prier pour nous à présent qu'ils sont couronnés dans le ciel, puisqu'ils pouvaient prier pour les vivants, lorsqu'ils étaient revêtus d'un corps mortel et qu'ils n'étaient pas assurés de leur salut ? Moïse a obtenu lui seul, par ses prières, grâce pour six cent mille combattants. S. Etienne, premier martyr, a prié à l'exemple de son Maître, pour ceux qui le faisaient mourir. Et nous croirions qu'ils ont moins de charité, ou moins de crédit auprès de Dieu, maintenant qu'ils jouissent de sa présence ? S. Paul dit de lui-même qu'il obtint de Dieu par ses prières, la vie à deux cent soixante-seize personnes, qui étaient dans le même vaisseau que lui, et maintenant qu'il est dans la

compagnie de Jésus-Christ, il aurait la bouche fermée pour ceux qui croient à son Evangile, dans toute l'étendue de la terre, et le moindre des fidèles, un pécheur même, aurait plus de puissance que lui [1] ?

Ne serait-il pas étrange que les damnés eussent plus de charité dans l'enfer que les saints dans la gloire du ciel et qu'ils pussent intercéder pour les habitants de la terre tandis que les bienheureux ne le pourraient pas? Or, N.-S. Jésus-Christ lui-même nous montre le mauvais riche, s'adressant à Abraham pour le prier d'envoyer Lazare auprès de ses frères, afin qu'il les avertît de changer de vie et de ne pas se perdre comme il l'avait fait. Non seulement le mauvais riche prie Abraham, mais il reconnaît à ce saint patriarche et à Lazare le pouvoir d'intervenir en faveur des habitants de la terre. Et c'est Jésus-Christ lui-même qui met sur les lèvres de ce malheureux réprouvé les paroles qu'il prononce.

Le Fils de Dieu fait homme est notre seul médiateur auprès de Dieu ; c'est à lui seul qu'il appartient de plaider notre cause ; mais les saints se font nos médiateurs auprès de lui. Ils le prient pour nous ; ils invoquent ses mérites; ils font appel à sa miséricorde ; les prières que nous leur adressons, loin de nuire à la médiation de l'unique médiateur la relèvent encore. Il prie son Père comme homme, et les saints le prient lui-même pour nous, comme Dieu. Sa sainteté est si grande que, malgré sa bonté et sa miséricorde infinies, nous n'osons pas toujours nous adresser à lui directement. Nous connaissons nos faiblesses ; nous nous souvenons de nos péchés ; nous nous croyons indignes d'approcher d'une si grande Majesté ; et nous lui rendons un nouvel hommage en employant auprès de lui des intercesseurs qui méritent mieux de paraître devant son trône.

Sans doute il pourrait bien par lui-même nourrir un pauvre, guérir un malade, instruire un ignorant; cependant il se sert pour cela d'une personne charitable, d'un médecin, d'un maître. Ne pouvait-il pas exaucer Eliphas Themanites, sans l'adresser à Job? Toutefois il voulut que son serviteur priât pour lui, et s'il ne l'eût fait, son péché ne lui eût point été pardonné. « Allez » dit-il, à mon serviteur Job, et offrez pour vous un holocauste. » Job mon serviteur priera pour vous, et j'aurai égard à sa » prière, afin que votre folie ne vous soit pas imputée : » *Ite ad servum meum Job et offerte holocaustum pro vobis; Job autem servus meus orabit pro vobis; faciem ejus suscipiam ut non imputetur vobis stultitia* (Job. XLII, 8).

Et quelle intercession peut être plus agréable à Dieu, quelle

1. Ora clausurus est pro iis qui in toto orbe, ad suum Evangelium crediderunt? Mutire non poterit? Meliorque erit Vigilantius, canis vivens quam ille leo mortuus. S. Hieron. *ad Vigilant.*

prière peut être plus favorablement accueillie de lui, que l'intercession, que la prière de sa très sainte Mère?

Nous pouvons donc répéter avec l'assurance la plus complète, qu'il est permis, qu'il est bien, d'adresser nos prières à Marie. Mais ajoutons que cette sainte pratique nous est infiniment utile.

Que nos misères soient extrêmement nombreuses, qui pourrait en douter? Hélas! nous ne l'éprouvons que trop par nous-mêmes: Misères du corps, misères de l'âme, misères de l'ordre naturel, misères de l'ordre spirituel : tout se rassemble pour nous accabler. Cependant nous avons une fin à atteindre et des devoirs à remplir. La fin, c'est le ciel à mériter : les devoirs à remplir, c'est le bien à faire et le mal à éviter. Comment remplir ces devoirs, comment atteindre cette fin, avec tant de faiblesse, et au milieu de tant d'obstacles? Nous avons besoin d'une aide. Marie peut intercéder pour nous; nous sommes ses enfants, confiés à sa garde et à sa tendresse maternelle, par son Fils, mourant sur la croix. Elle a entre les mains, la puissance même de Dieu; elle a la clef et la libre disposition de ses trésors. Que ne pouvons-nous pas attendre d'une telle protectrice, si puissante, si généreuse, si bonne, si bien disposée à notre égard.

Nous sommes donc en droit d'adresser nos humbles et confiantes prières à la bienheureuse Vierge Mère de Dieu; nous pouvons le faire avec une confiance entière; mais il y a plus; c'est un devoir pour nous de le faire.

II. — *C'est un devoir pour nous de prier Marie.*

Suarez, qu'on peut appeler le *prince des Théologiens*, apporte des raisons nombreuses pour prouver cette vérité que ce n'est pas se défier de Dieu que de s'adresser à la sainte Vierge. On montre seulement ainsi que l'on se défie de soi-même et que l'on reconnaît sa propre indignité. Dieu veut honorer ses saints et il les honore en accordant à leurs prières ce qu'il pourrait accorder par lui-même. Il ajoute qu'entre tous les saints il n'en est point dont l'intercession soit plus puissante que celle de Marie, que c'est par elle que tous les saints obtiennent ce qu'ils demandent : d'où il conclut qu'il est bon de la prier et de l'invoquer, et que d'après le sentiment de l'Eglise sa prière ne nous est pas seulement *utile* mais *nécessaire*. C'est pour cela, dit-il encore, que l'Eglise invoque Marie en tout temps et qu'elle ne demande presque rien à Dieu par les mérites du Fils qu'elle n'interpose le crédit de la mère [1]. Il n'existe pas, il est vrai, de commandement exprès d'invoquer les saints, ni la bienheureuse Mère

1. Sentit ergo Ecclesia Virginis intercessionem et orationem præ omnibus aliis sibi esse utilem ac necessariam. Est ergo beata Virgo a nobis præ omnibus oranda. Suarez, tom. II, in III, p. disp. 23, sect. 3.

de Dieu. Mais Dieu nous ordonne d'obéir à son Eglise, à moins de vouloir être traités comme des infidèles. Or, considérez la conduite de l'Eglise envers la très sainte Vierge et vous reconnaîtrez aisément qu'elle nous fait une obligation de l'honorer et de la prier.

N'est-ce pas la sainte Eglise qui a institué tant de solennités en l'honneur de Marie? Par là même qu'elle institue ces fêtes, qu'elle règle les prières publiques qui doivent être faites en ces jours-là, les offices qu'on doit célébrer, les chants que doivent faire entendre les ministres sacrés, les offices qu'ils doivent réciter en l'honneur de Marie, et pour invoquer Marie, l'Eglise ne fait-elle pas à tous ses enfants, une obligation de la prier? Il est vrai qu'en dehors de la fête de l'Assomption, l'obligation rigoureuse de sanctifier les jours de fête de la très sainte Vierge, n'existe plus généralement pour les simples fidèles; mais il suffit de cette unique solennité pour nous permettre de dire que le culte de Marie, que l'invocation de Marie est absolument exigée de tous.

Et, ce que l'Eglise ne demande que rarement au commun des Chrétiens, elle l'exige tous les jours, et plusieurs fois le jour de ses ministres.

Le prêtre invoque chaque jour la très sainte Vierge en célébrant la messe. Il prononce son nom béni aux moments les plus solennels du divin sacrifice.

Dans la récitation du saint office, ne lui adresse-t-il pas, à chacune des heures qui le composent, la Salutation angélique? Ne récite-t-il pas deux fois chaque jour, à *Laudes* et à *Complies*, soit le *Salve Regina*, soit quelqu'une des autres grandes antiennes. Ne dit-il pas souvent l'office tout entier, en l'honneur de cette auguste Vierge? Que d'autres circonstances où la sainte Eglise ordonne de prier publiquement Marie!

Mais pourquoi cette insistance de l'Eglise à exiger que des prières soient adressées à la Mère de Dieu?

On peut en apporter plusieurs raisons.

La première est que l'Esprit de Dieu qui dirige l'Eglise, veut que la Mère du Verbe incarné soit connue, aimée et honorée comme sa dignité l'exige, par tous les disciples de son divin Fils.

Si l'on ne priait pas Marie, si l'on n'attendait rien d'elle, dites-moi, s'occuperait-on de cette auguste Vierge comme on le fait? Verrait-on partout des temples magnifiques, de riches autels, ou de simples chapelles élevés en son honneur. D'innombrables congrégations de vierges chrétiennes et des ordres religieux illustres s'honoreraient-ils de porter son nom et de se mettre sous son patronage? Connaîtrait-on ses mystères, se réjouirait-on comme on le fait de ses grandeurs? Non; Marie serait une étrangère dont on saurait le nom peut-être, mais à laquelle on

demeurerait indifférent, comme le sont les protestants, lorsque leur indifférence ne se change pas en haine ou en mépris.

Dieu voulait autre chose pour sa mère qu'il honore et qu'il aime. Il voulait la voir aimée et honorée par les hommes sur la terre, comme il voulait être lui-même l'objet de leur culte et de leur amour. L'Eglise dépositaire des secrètes pensées de Dieu et des enseignements publics de l'Evangile, accomplit la volonté divine. Elle nous apprend à prier Marie, elle nous donne l'exemple, et elle nous presse de l'imiter en nous promettant que nos prières ne seront pas inutiles et qu'elles attireront sur nous les bénédictions les plus abondantes.

C'est qu'en effet Dieu, pour honorer sa mère, et la faire honorer des anges et des hommes, a remis entre ses mains le trésor de toutes ses grâces : il a voulu que tout nous arrivât par elle. Ainsi le Seigneur atteint son but : la bienheureuse Vierge Marie, sa mère, reçoit les honneurs dont elle est digne, parce qu'on espère beaucoup d'elle, et qu'ainsi on cherche à la mieux connaître, on lui rend un culte, et on lui adresse des prières.

Une autre raison pour laquelle nous sommes dans l'obligation de nous adresser à Marie et d'invoquer son secours par nos prières, c'est que toutes les grâces nous venant par elle, il faut que nous les obtenions de sa bonté, sinon nous en serons privés, et notre perte deviendra inévitable.

Marie obtient et distribue aux hommes des grâces très abondantes, même à ceux qui ne les demandent pas, même à ceux qui n'ont pour elle aucune dévotion; elle imite le Seigneur, qui fait lever son soleil et tomber sa pluie sur les bons et sur les méchants; mais ordinairement parlant, elle ne prie que pour ceux qui l'invoquent et qui lui sont dévots. C'est à eux qu'elle réserve ses grâces de choix, les témoignages de sa sollicitude et de sa tendresse maternelle. Bien qu'elle soit une mère de miséricorde, sa compassion pour nous ne peut pas égaler celle de Dieu lui-même, qui est la bonté par essence. Or, dit S. Augustin, « Dieu fait certaines grâces aux hommes, quoiqu'ils ne le prient » pas, comme la foi initiale et la première grâce pour prier ; » mais aussi il y en a d'autres qu'il n'accorde qu'à la prière, » comme est la persévérance finale et la bonne mort [1]. » Si donc Dieu n'accorde presque rien, dans l'ordre de la grâce, qu'à la prière qu'on lui fait, il faut en dire autant de la très sainte Vierge. Elle prie pour tout le monde, mais principalement pour ceux qui l'aiment, qui l'honorent, qui l'invoquent et qui sont dévoués à son service. Elle nous en avertit au livre des Prover-

1. Constat Deum alia non orantibus sicut initium fidei, alia non nisi orantibus præparasse, sicut usque in finem perseverantiam. S. Augustin. lib. II, *de bono persever.*

bes en disant : *Ego diligentes me diligo* : « Moi, j'aime ceux » qui m'aiment : » (Prov. viii, 17).

Faites attention, mes frères, car l'enseignement que nous vous donnons ici est d'une haute importance.

Voici donc l'ordre que la Providence de Dieu a établi dans le monde. — Quoiqu'il ait arrêté de toute éternité de sauver ses élus, il a résolu néanmoins de ne le faire que par la prière, comme dit S. Grégoire après S. Augustin [1]. Or, entre toutes les prières, celle qui est absolument nécessaire est celle de son Fils, notre avocat et notre médiateur par excellence, qui prie incessamment pour nous, comme dit S. Paul : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (Hebr. vii, 25). C'est à sa prière et à son mérite que Dieu accorde toutes les grâces qu'il fait aux hommes.

Mais outre les prières de son Fils, il veut encore rendre notre salut dépendant des prières de sa Mère ; non pas qu'il ait besoin d'elle pour nous sauver, ou que la médiation de son Fils ne soit pas suffisante pour nous obtenir tout ce qui nous est nécessaire : ce serait un blasphème de le dire ou de le penser : mais il veut que les saints et principalement la Mère de son Fils participent à cette œuvre de charité et d'amour, et contribuent à notre salut. Il veut que nous implorions l'assistance de tous les saints ; mais il veut surtout que nous nous adressions à Marie, qu'il honore plus que toute la cour céleste, et qui a plus de crédit auprès de lui que tous les bienheureux et tous les anges ensemble.

Prions donc tous les jours la bienheureuse Vierge Marie, avec la sainte Eglise. Prions-la avec confiance et avec amour. Entrons dans les sentiments du grand S. Athanase, que S. Grégoire de Nazianze appelait la gloire de son siècle, le prince des évêques, l'œil du monde, et le ferme appui de l'Eglise catholique, et disons-lui avec cet illustre docteur :

« O très heureuse fille de David et d'Abraham, écoutez nos » prières et rendez-vous favorable à nos demandes. N'oubliez » pas votre peuple, car il est de notre devoir de vous reconnaî- » tre et de vous appeler notre Mère, notre Dame et notre sou- » veraine, puisque c'est de vous qu'est né celui que nous adorons » comme notre Dieu et notre souverain Seigneur.

» Nous recourons à vous, afin qu'il vous plaise de vous sou- » venir de nous, ô très sainte Vierge, qui êtes toujours demeu- » rée parfaitement vierge, même après votre enfantement ; et » puisque vous êtes pleine de grâce, faites-nous part de ces tré- » sors immenses que vous possédez, en considération de ces » quelques louanges que nous nous efforçons de vous donner.

1. Quatenus postulando mereantur accipere, quod eis omnipotens Deus ante sæcula disposuit donare. S. Gregor. lib. II *Dialog.* cap. 8.

» C'est un Archange qui a prononcé le premier panégyrique de » vos grandeurs, et qui vous a présenté ce salut honorable, » lorsqu'il vous a dit : *Je vous salue pleine de grâce, le Seigneur* » *est avec vous.* Toutes les hiérarchies des anges vous bénissent » et vous déclarent bienheureuse ; elles disent que vous êtes bé- » nie entre toutes les femmes et que le fruit de vos entrailles » est béni. C'est de ces hiérarchies célestes que nous avons ap- » pris à vous louer, nous qui vivons encore sur la terre. C'est » de ces bienheureux esprits que nous empruntons ces paroles : » Soyez bénie à jamais, pleine de grâce ; le Seigneur est avec » vous. Intercédez pour nous, ô notre Maîtresse bien-aimée, no- » tre Dame, notre Reine, Mère très digne de notre Dieu. Soyez » bénie vous qui avez pris naissance parmi nous, vous dont le » Fils est notre Dieu à qui est dû toute gloire, toute louange et » tout honneur dans le temps et dans l'éternité. » Ainsi soit-il.

QUATRIÈME SERMON

DU ROSAIRE. — LE ROSAIRE EST TRÈS AGRÉABLE A MARIE ET TRÈS PROPRE A NOUS OBTENIR LA MISÉRICORDE ET LES GRACES DE DIEU [1].

Quasi rosa plantata super rivos aquarum fructificate.
Eccli. xxxix, 17.

Parmi les hérésies qui déchirèrent la sainte Eglise et couvrirent le monde de ruines et de sang, une des plus odieuses fut celle des Albigeois. Ces malheureux s'attaquaient avec une rage infernale à la très sainte Vierge et ne cessaient de l'outrager. S. Dominique qui vivait alors, et que Dieu destinait à mettre fin à tant de maux, était pénétré d'une vive douleur. Les injures adressées à la Mère de Dieu, les blasphèmes vomis contre elle et contre son divin Fils, lui transperçaient l'âme comme un glaive acéré, et il suppliait Marie de prendre enfin sa propre cause en main, et de venir en aide à l'Eglise de son Fils. Pourquoi, ô très douce Vierge, permettez-vous que d'impurs hérétiques ou-

1. Voir Paciuchell. *Excitat. III in Ave Maria.*
Voir aussi *Somme des Grandeurs de Marie*, tome IV[e] les pages 163 à 195, 319 à 326, 427 à 434. — Voir encore, même ouvrage, tome V[e], *Fête du très saint Rosaire*, les pages 660 à 697.
Nous ne donnerons pas de sermons particuliers sur les autres *Couronnes de la Vierge* composées comme le Rosaire, de *Pater* et d'*Ave Maria*. Le fond est le même et l'on trouvera tome IV[e], page 163, les renseignements nécessaires sur chacune d'elles.
Pour les indulgences attachées au Rosaire, nous renvoyons le lecteur aux *Manuels de piété*, *Formulaires de prières* et autres ouvrages semblables où elles sont énoncées.

tragent ainsi votre suprême dignité ? lui disait-il. Pourquoi permettez-vous que tant d'âmes rachetées au prix du sang de votre divin Fils deviennent la proie du démon et soient éternellement perdues ? Les voies de la céleste Jérusalem pleurent, parce que presque personne ne les suit plus. Pourquoi permettez-vous que les vices se répandent et triomphent partout, que la sainte Eglise l'épouse de votre Fils soit souillée de boue et de sang ? Où sont vos miséricordes, ô mère de miséricorde ?

Ainsi priait S. Dominique, et il ne se lassait pas pour réparer autant qu'il le pouvait les outrages faits à Jésus et à Marie, de réciter la Salutation angélique, de proclamer pleine de grâce, la bienheureuse Mère de Dieu. Ce qu'il faisait, il l'inspirait aux autres. Mais l'hérésie continuait ses ravages et la furie des blasphémateurs ne se calmait pas.

Marie vint en aide à son serviteur ; elle daigna lui apparaître, lui enseigna à réciter le saint rosaire, lui recommanda de répandre partout cette sainte pratique. C'était l'arme qu'elle lui mettait entre les mains. Avec cette arme et de la persévérance, il était assuré de la victoire.

L'événement prouva que Dominique n'avait pas été trompé. Il prêcha la dévotion au saint rosaire ; il enseigna aux fidèles la manière de le réciter et bientôt la grâce de Dieu, attirée par cette sainte prière, se répandit avec tant d'abondance que les hérétiques revinrent en masse à la foi ; bientôt les ruines amoncelées se relevèrent, et les maux qui avaient, pendant tant d'années, désolé le midi de la France ne furent plus qu'un souvenir.

C'est que la récitation du Rosaire est extrêmement agréable à Marie et possède une grande vertu pour attirer la miséricorde de Dieu.

I. — *La récitation du Rosaire est très agréable à Marie.*

Nous ne nous étonnerons pas que cette prière si simple en elle-même, plaise plus que toute autre à la bienheureuse Vierge Marie, si nous considérons qu'elle a daigné nous la donner elle-même. C'est elle qui l'a composée ; c'est elle qui l'a faite. Le Psalmiste chantait : *Lætabitur Dominus in operibus suis* : « Le Seigneur se réjouira » dans ses propres œuvres (Psal. ciii, 31), » qui sont toutes admirables. On peut dire de même de Marie : Notre-Dame se réjouira aussi dans ses œuvres : *Lætabitur Domina in operibus suis.* Le Sage ne dit-il pas au livre des Proverbes : « L'homme se » réjouit de la sentence sortie de sa bouche ; et la parole op- » portune est excellente : » *Lætatur homo in sententia oris sui, et sermo opportunus est optimus* (Prov. xv, 23) ?

La bienheureuse Vierge Marie agit et parle comme Dieu lui-même, avec poids et mesure. Elle ne dit rien, elle ne fait rien

qui ne soit excellent et elle se réjouit de ses œuvres. Le Rosaire est son œuvre ; elle l'a donné à S. Dominique pour servir à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Elle aime son invention, elle bénit son œuvre et elle comble de grâces ceux qui récitent cette prière et la font réciter aux autres.

Lorsque Dieu créa le monde, il considéra à part chacune des parties qui le composent et trouva qu'elle était bonne, mais la création achevée : « Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites » et elles étaient très bonnes, » dit la sainte Ecriture : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona* (Gen. I, 31). C'est ainsi que les membres qui composent le corps humain sont admirables tous ; cependant l'ensemble du corps est bien plus merveilleux que chacun d'eux en particulier.

Le saint Rosaire est composé des plus parfaites prières que Marie elle-même a choisies. Elle les a rassemblées, ordonnées pour en faire un tout d'une incomparable beauté. Ne vous semble-t-il pas qu'elle parle du Rosaire, lorsqu'elle dit dans l'Ecclésiastique : « Ecoutez-moi, germes divins ; fructifiez comme une rose » plantée près du courant des eaux ; comme le Liban, ayez une » odeur de suavité. Portez des fleurs comme le lis ; donnez de » l'odeur et couvrez-vous d'un feuillage gracieux. Louez de con- » cert en chantant un cantique et bénissez le Seigneur dans ses » œuvres. Rendez gloire à son nom et glorifiez-le par la voix de » vos lèvres, par les cantiques de vos lèvres et par vos harpes, » et ainsi vous direz en le glorifiant : Les œuvres du Seigneur » sont toutes excellentes : » *Obaudite me divini fructus, et quasi rosa plantata super rivos*, etc. (Eccli. xxxix, 17). C'est bien là le Rosaire ; tout s'y trouve : les roses, les lis, les fruits, les louanges de Dieu, ses œuvres et ses mystères. Réciter le Rosaire, n'est-ce pas contempler le lis de la virginité de Marie, la rose de son ardente charité, le fruit de ses entrailles bénies, ses joies, ses douleurs, ses gloires ? Qui pourrait, en méditant ces grands bienfaits de Dieu, ne pas lui chanter au plus intime de son âme un cantique de louanges ? Et ces louanges ne sont-elles pas comme le parfum d'un bouquet de roses qui s'élève vers le trône du Seigneur ? Autant de salutations angéliques nous récitons, autant nous cueillons de roses pour en tresser une couronne à la Reine du ciel. Que peut-on trouver de plus excellent que les mystères de l'Annonciation, de la Visitation, de la Passion du Sauveur, de sa Résurrection ? Et si l'on réunit tous ces mystères, leur ensemble ne sera-t-il pas plus excellent encore ? Voilà cependant ce qui compose le Rosaire. Faut-il s'étonner que la bienheureuse Vierge Marie, en contemplant son œuvre, la trouve belle et dise : Voilà une prière qui me plaît entre toutes ?

Les courtisans des rois ne cherchent qu'une seule chose, être agréables à leur maître. Il semble que pour eux, l'unique vertu

soit d'aimer ce qu'il aime, de vouloir ce qu'il veut ; l'unique vice de ne pas approuver tout ce qui lui plaît, de ne pas admirer même ses vices et ses crimes. Ils sont prêts à tout, pour gagner et conserver la faveur des puissants de la terre.

Pour nous qui sommes les serviteurs de la reine du ciel, et qui n'avons pas à craindre que notre souveraine nous demande ce qui serait indigne d'elle et de nous, pourquoi ne serions-nous pas prêts à tout comme eux, pour attirer sa bienveillance ? Ce qu'elle nous demande est si aisé ! La récitation du Rosaire, voilà ce qu'elle veut de nous ; voilà le moyen de lui plaire. Et il se trouverait quelqu'un qui refuserait à Marie ce qu'elle nous demande, l'hommage qu'elle aime tant à recevoir ?

Si la très sainte Vierge descendait en ce moment dans cette assemblée, si elle vous disait : Qui d'entre vous désire m'être agréable ? se trouverait-il ici quelqu'un au cœur si dur et si barbare, quelqu'un assez insensé, assez ennemi de lui-même, pour ne pas s'écrier aussitôt : Moi, moi, ô Notre-Dame ! Je suis prêt à sacrifier pour vous, tous mes biens, à verser pour vous, tout mon sang. — Marie ne vous en demande pas tant. Il lui suffit que vous récitiez pieusement le Rosaire. Elle est descendue du ciel pour le recommander à S. Dominique, et par lui à tous les fidèles. Lui refuserons-nous ce qu'elle attend, ce qu'elle désire, ce qu'elle réclame ? Non, nous ne le pouvons pas. Regardez ce qu'ont fait tous les saints véritablement jaloux d'être agréables à la reine du ciel. Tous depuis le temps de S. Dominique, mais surtout les enfants de ce bienheureux patriarche ont aimé le Rosaire. Sainte Brigitte trouvait à le réciter des consolations infinies. Sainte Thérèse est née de parents très fidèles à cette dévotion ; elle-même ne manqua jamais de le dire chaque jour. S. Philippe de Néri aurait cru manquer gravement, s'il avait laissé passer un jour sans payer à Marie ce tribut d'amour et de louange. S. Thomas de Villeneuve, S. Ignace de Loyola, S. François de Borgia ou plutôt tous les saints, ont aimé le Rosaire, et obtenu par lui les grâces les plus abondantes et souvent de véritables miracles.

Lorsque le Seigneur délivra son peuple de la servitude d'Egypte, il lui ouvrit, dit le Sage, une voie libre au milieu de la mer Rouge; un champ en pleine végétation sortit du plus profond de l'abîme : *In mari Rubro via sine impedimento, et campus germinans de profundo* (Sap. xix, 7). Dieu prépara à son peuple à travers les eaux de la mer, un chemin semé de verdure et de fleurs. La bienheureuse Vierge Marie fait ainsi pour nous. Elle veut que nous traversions sans périr, la mer dangereuse de ce monde; elle nous prépare un chemin semé de roses pour arriver à la terre promise, à la céleste patrie. Ce chemin est le saint Rosaire. Les Israélites hésitèrent à entrer dans le chemin que

Dieu leur avait préparé ; ils ne le firent que poussés par l'absolue nécessité. Pour nous, que pourrions-nous craindre? Entrons dans la voie que Marie daigne ouvrir pour nous; marchons-y avec confiance et avec joie ; récitons le saint Rosaire ; aimons-le. Pourquoi ne le ferions-nous pas; pourquoi ne demanderions-nous pas à être inscrits dans la confrérie du saint Rosaire, qui nous rendra plus fermes dans notre dévotion, et nous procurera l'appui des prières des autres? Chrétiens, pouvez-vous hésiter? Etes-vous tellement endurcis, tellement insensibles à vos plus chers intérêts, tellement ennemis de vous-mêmes que vous refusiez d'accorder cette satisfaction à la Mère de Dieu?

Souvenez-vous de Naaman, ce serviteur du roi de Syrie. Il était venu par ordre de son maître, vers le roi d'Israël pour être guéri par lui de la lèpre. Le roi le renvoya au prophète Elisée, qui ordonna au malade de se laver sept fois dans le Jourdain. Naaman ne voulait pas employer un moyen si simple, et croyait que le prophète se moquait de lui. Mais ses serviteurs s'approchèrent de lui et lui dirent : « Père, quand même le pro-» phète vous aurait dit une chose importante, vous auriez dû » certainement la faire; combien plus lorsqu'il vous dit mainte-» nant : Lave-toi, et tu seras guéri? » *Pater, etsi rem grandem dixisset tibi propheta*, etc. (IV Reg. v, 13). Et moi je vous dirai : Si la bienheureuse Vierge Marie vous avait ordonné quelque chose de bien difficile, comme de distribuer tous vos biens aux pauvres, de quitter votre patrie, vos parents, vos amis, de vous retirer dans la solitude sans autre société que celle des bêtes féroces, de vous ensevelir vivant dans quelque cellule étroite pour y prier jour et nuit au milieu des privations et des mortifications les plus austères, vous auriez dû le faire. Elle ne vous ordonne rien de semblable. Elle vous dit seulement : Adresse-moi la salutation de l'Ange ; récite mon Rosaire : ton cœur s'attendrira, se pénétrera peu à peu de dévotion ; des larmes de pénitence couleront de tes yeux ; et grâce à mon intercession, ces larmes bienfaisantes seront un bain salutaire, qui te guérira de la lèpre du péché. Refuserez-vous à votre reine une chose si simple et si facile qu'elle vous demande ? Ne craindrez-vous pas de la blesser par ce refus et de transformer sa douceur en sévérité? Si je suis votre reine, vous dira-t-elle, où est la crainte que vous me devez? Si je suis votre Mère, où est votre amour pour moi? — Vous dites que vous aimez Marie, et vous ne faites rien pour le lui témoigner?

Ne savez-vous donc pas que le véritable amour est agissant, que rien ne l'arrête? Si votre amour n'agit pas, ce n'est pas de l'amour.

Ajoutons que le Rosaire est un moyen puissant d'attirer sur nous la grâce et la miséricorde de Dieu.

II. — *Le Rosaire possède une grande vertu pour attirer la miséricorde de Dieu.*

La dévotion au Rosaire à laquelle S. Dominique et ses premiers enfants avaient donné un magnifique développement, pour le grand bien de l'Eglise, au temps des Albigeois, s'était peu à peu ralentie. Marie ne voulut point la laisser tomber en désuétude ; elle apparut de nouveau au bienheureux Alain, et lui donna la mission de prêcher le Rosaire et de ranimer la ferveur primitive. C'est, dit-elle à ce saint religieux, « un genre de » prière, prompt, facile, très agréable à mes yeux, très propre » à attirer la miséricorde divine et à sauver les peuples ; c'est » un secours efficace dans toutes les circonstances pénibles. » *Siquidem hoc genus orandi promptum, ac facile et mihi gratissimum, ad impetrandam divinam misericordiam accommodatissimum, populis salutare et contra quævis adversa præsens auxilium.* De ces paroles de Marie, retenons seulement celles-ci : c'est un genre de prière très propre à attirer la miséricorde de Dieu : *Ad impetrandam divinam misericordiam.* Nous serons aisément convaincus de cette vérité si nous faisons attention que le Rosaire consiste dans la méditation des mystères de notre Rédemption unie à l'invocation de la très sainte Vierge. Mais, dira-t-on, puisque l'on médite sur la vie, la passion et la mort de Notre-Seigneur, pourquoi ne pas lui adresser directement l'invocation qui accompagne cette méditation ? pourquoi ne pas dire : Jésus-Christ Fils du Dieu vivant, ayez pitié de nous : *Jesu Christe, Fili Dei vivi, miserere nobis ?* C'est ici qu'apparaît l'ingénieuse invention de Marie. Nous méditons sur N.-S. Jésus-Christ, et pour que les mérites de la Rédemption nous soient appliqués, pour que nous obtenions de lui miséricorde, sa bienheureuse Mère veut venir à notre aide ; nous la saluons, nous la vénérons, nous implorons son secours, et par elle nous obtenons que la grâce du Seigneur descende jusqu'à nous. Ce qui nous serait refusé à cause de notre indignité et de l'imperfection de nos prières, Marie l'obtient pour nous aisément, promptement, avec plus d'abondance que nous n'oserions l'espérer.

On lit dans les épîtres de S. Paul : « Lorsque la plénitude du » temps est venue, Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme, » soumis à la loi : » *At ubi venit plenitudo temporis, misit Deus filium suum factum ex muliere, factum sub lege* (Galat. iv, 4). Pourquoi le Père éternel a-t-il envoyé son Verbe dans le monde ? Quel était son but ? En faveur de qui l'a-t-il fait ? Pourquoi voulut-il qu'il naquît d'une Vierge ? L'Apôtre répond à toutes ces questions en ajoutant immédiatement : « Pour qu'il rachetât » ceux qui étaient sous la loi : » *Ut eos qui sub lege erant re-*

dimeret. Il voulait racheter ceux qui étaient courbés sous le joug de la loi de rigueur, pour les soumettre à la loi de douceur et de grâce ; il voulait transformer l'esprit de crainte en un esprit d'amour. Il voulait que, purifiés par le sang de Jésus-Christ, ils brillassent d'un éclat comparable à celui des anges, qu'ils passassent des ténèbres à la lumière, de l'esclavage du démon, à la dignité d'enfants de Dieu. Voilà ce que dit l'Apôtre. Mais ce n'est pas encore assez. Pourquoi, demanderai-je encore, Dieu voulût-il que son Fils naquît de la femme ? Le Christ ne pouvait-il racheter les hommes qu'à cette condition ? Dieu ne pouvait-il pas prendre un corps tiré du néant, ou formé de la terre, comme celui d'Adam, pour l'unir hypostatiquement à la personne du Verbe? Sans doute il le pouvait. — Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Pourquoi s'est-il humilié jusqu'à descendre dans le sein d'une Vierge? Ah! c'est que le Fils de Dieu ne voulait pas se contenter d'une chair semblable à notre chair, d'un sang pareil à notre sang. Il voulait être non pas seulement homme, mais fils de l'homme: c'était la chair d'Adam et notre chair, le sang d'Adam et notre sang, qu'il voulait unir à sa divinité. Il voulait pour faciliter notre salut, naître d'une Vierge, avoir une mère qui pût, en vertu de ses droits maternels, faire appel à sa miséricorde en notre faveur, sans crainte de se voir repoussée. Qui pourrait résister à l'indignation du Seigneur si Marie n'était pas là? Qui pourrait arrêter son bras levé pour punir les crimes des hommes ? Qui pourrait arracher de ses mains le glaive de son inexorable justice? Il fallait pour cela une Mère. — Le Rosaire nous rappelle ce que le Seigneur a fait pour nous; le Rosaire implore Marie pour qu'elle nous obtienne les grâces acquises au prix de tant de sacrifices et dont, hélas! nous nous rendons si aisément indignes. Marie invoquée par nous au nom des mystères de son Fils, implore ce juste Juge. Non seulement elle obtient qu'il nous épargne ; mais même qu'il nous comble des dons les plus précieux.

Lorsque Dieu eut créé Adam et l'eut placé dans le paradis terrestre, il dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; fai» sons-lui une aide qui lui soit semblable : » *Non est bonum hominem esse solum, faciamus illi adjutorium simile sibi* (Genes. II, 18). Il prit donc une des côtes d'Adam, et il en fit la première femme destinée à lui servir de compagne, de consolation, de soutien ; destinée surtout à être la mère des enfants d'Adam et à s'acquitter auprès d'eux de tous les devoirs que cette dignité de mère impose.

Le premier homme était terrestre ; le second Adam, Jésus-Christ vient du ciel. Lui faudra-t-il aussi une aide qui lui soit semblable ? Pourquoi pas, puisqu'il doit être le père de l'humanité régénérée, et que les hommes engendrés par lui à une vie surna-

turelle et divine, auront besoin, comme les enfants d'Adam, des tendresses, des sollicitudes, des miséricordes d'une mère ? Ne faut-il pas aux enfants, lorsqu'ils ont irrité leur père, une mère pour le calmer, pour obtenir leur pardon, pour les aider à réparer leurs fautes ?

La compagne du nouvel Adam, l'aide de Jésus sera Marie. C'est elle qui aura mission d'apaiser la justice divine, d'éloigner le châtiment, de procurer des grâces, d'obtenir miséricorde pour ceux qui ont péché. Les deux sexes avaient concouru à notre perte : ils seront appelés tous deux à nous sauver. Eve nous avait communiqué le venin mortel du serpent. Marie nous présentera le calice du salut [1].

Qui ne voit combien la récitation du saint Rosaire facilite à Marie son rôle de coopératrice à notre rédemption, son rôle d'avocate, et de protectrice auprès de Dieu? En récitant comme il faut le Rosaire, vous considérez N.-S. Jésus-Christ, vous admirez ses œuvres, sa gloire; vous redoutez sa justice ; le souvenir de vos péchés vous trouble, et vous n'osez vous approcher de lui. Mais la bienheureuse Vierge est avec vous; elle s'offre comme médiatrice. Me voici, vous dit-elle ; envoyez-moi, ô vous qui avez péché ; invoquez-moi au jour de votre tribulation ; recourez à moi lorsque vous êtes blessés, lorsque votre conscience est malade. Je vous exaucerai; je prierai Dieu pour vous; je vous réconcilierai avec lui. C'est pour cette fin qu'il a voulu avoir en ma personne *une aide semblable à lui ;* une compagne qui fût en sa présence comme Eve en présence d'Adam : *Quæ sit coram ipso* [2]. Il est aussi écrit de moi : « J'ai paru devant lui » comme ayant trouvé la paix; et dans l'habitation sainte j'ai » exercé mon ministère en sa présence : » *Facta sum coram ipso tanquam pacem reperiens* (Cant. viii, 10). *Et in habitatione sancta coram ipso ministravi* (Eccli. xxiv, 14). Et quel ministère avez-vous exercé en présence du Seigneur, ô bienheureuse Vierge? Un ministère tout de miséricorde et de bonté. J'ai subvenu aux besoins des malheureux; j'ai élevé les humbles; j'ai prié pour les

1. Prudentissimus et clementissimus artifex, quod quassatum fuerat, non confregit, sed utilius omnino refecit ; ut videlicet nobis novum formaret Adam ex veteri, et Evam transfunderet in Mariam. Et quidem sufficere poterat Christus; siquidem et nunc omnis sufficientia nostra ex eo est : sed nobis bonum non erat, hominem esse solum. Congruum magis, ut adesset nostræ reparationi sexus uterque, quorum corruptioni neuter defuisset. Fidelis plane, et potens mediator Dei et hominum Christus Jesus, sed divinam in eo reverentur homines majestatem, etc... Opus est enim mediatore ad mediatorem istum, nec alter nobis utilior, quam Maria. Crudelis nimirum Eva, per quam serpens antiquus pestiferum etiam ipsi viro virus infudit ; sed fidelis Maria, quæ salutis antidotum et viris et mulieribus propinavit. Illa enim ministra seductionis, hæc propitiationis ; illa suggessit prævaricationem, hæc injecit redemptionem. S. Bern. serm. *in Signum magnum.*

2. Texte hébreu remplacant celui de la Vulgate, *simile sibi.*

pécheurs. Voilà le ministère qu'il plaît à mon divin Fils que j'exerce.

Un jour le Seigneur irrité contre les Israélites dans le désert, disait à Moïse : « Laisse-moi faire, que ma colère s'exerce con- » tre eux et que je les détruise: » *Dimitte me, ut irascatur furor meus contra eos, et deleam eos* (Exod. xxxii, 10). Moïse qui aimait ce peuple avec la tendresse indulgente d'une mère répondait à Dieu: « Souvenez-vous d'Abraam, d'Isaac, et de Jacob, vos servit » teurs: » *Recordare Abraham, Isaac et Jacob servorum tuorum*, etc. (*Ibid.* 13). Pourquoi donc, ô Moïse, appelez-vous ces illustres patriarches à votre aide! Dieu ne vous a-t-il pas dit que vous seul suffisiez à retenir son bras armé pour la vengeance? Ne vous a-t-il pas demandé la permission d'agir, comme si tout dépendait de vous : *Dimitte me*? Oui, sans doute, mais Moïse était humble et se défiait de son crédit auprès de Dieu, tant il se croyait petit et imparfait. Dans une affaire d'une telle importance, ce n'était pas trop, à son avis, de l'aide que les anciens pères pouvaient lui apporter.

On peut dire qu'il en est ainsi dans la dévotion du Rosaire. La bienheureuse Vierge Marie est mille fois plus puissante que ne l'était Moïse auprès du Seigneur. Cependant pour sauver le monde, pour l'arracher à la trop juste colère de Dieu, elle ne se contente pas de sa seule autorité. Elle invente le Rosaire, elle le confie à S. Dominique; elle le met par Dominique et ses disciples entre les mains de tous les fidèles. Désormais de tous les points du monde, à toutes les heures du jour et de la nuit, la méditation des mystères du Seigneur montera vers le ciel, unie à l'invocation à la Mère de Dieu. Marie recueillera toutes ces méditations, elle présentera au Seigneur, avec ses propres prières et ses mérites les mystères de joie, de douleur et de gloire, de Jésus-Christ son Fils. Elle intercédera pour nous en vertu de ces mystères sacrés. Comprenez-vous la puissance de Marie sur le cœur de Dieu pour obtenir notre pardon, lorsqu'elle pourra lui présenter, avec les invocations que nous lui adressons à elle-même, nos pieuses méditations, nos sentiments de douleur, de reconnaissance et d'amour, excités par la pensée de ses très saints mystères?

Aimons donc le saint Rosaire. Donnons à la bienheureuse Mère de Dieu, la joie de nous le voir réciter souvent, la consolation de pouvoir, à cause de cette dévotion nous combler de grâces de toutes sortes. Que de pécheurs ont obtenu miséricorde! que de conversions ont été opérées par cette sainte prière! Que d'âmes regardées comme perdues ont été sauvées parce qu'elles ont eu recours au Rosaire, ou parce que d'autres l'ont récité pour elles! Si donc vous êtes pécheurs, récitez le Rosaire et vous obtiendrez miséricorde. Si parmi vos parents, vos amis, ceux qui

vous entourent vous connaissez des personnes éloignées de Dieu, récitez le saint Rosaire et vous obtiendrez pour elles des grâces de conversion. Si vous aimez Dieu et si vous le servez, si vous vous faites une gloire et un bonheur d'appartenir à Marie, récitez le Rosaire et vous marcherez à grands pas dans le chemin de la vertu, vous assurerez votre persévérance finale et le Rosaire sera pour vous la clef du ciel. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME SERMON

DES PRIÈRES QUI COMPOSENT LE ROSAIRE ET DES MYSTÈRES QU'ON Y MÉDITE [1].

Avé gratia plena.
Luc. I, 28.

L'homme est ainsi fait, que de tous les motifs capables de le déterminer à un acte, le plus puissant, ou plutôt l'unique, est ordinairement l'utilité qu'il peut en retirer. Les philosophes païens l'avaient remarqué [2], et si chez les chrétiens la charité l'emporte souvent et devrait toujours l'emporter sur l'intérêt temporel, on ne peut pas dire que la charité elle-même soit entièrement désintéressée; seulement l'intérêt qui la fait agir est d'un ordre plus élevé, d'un ordre surnaturel. C'est Dieu, et les biens du ciel qu'elle recherche avant tout.

Puisqu'il en est ainsi, tous les chrétiens éclairés sur leurs véritables intérêts devraient aimer le Rosaire, et le réciter souvent. Par ce moyen ils attireraient sur eux mille bénédictions. La bienheureuse Vierge Marie nous a donné elle-même cette formule de prière, par l'intermédiaire de S. Dominique. Elle a montré depuis plus de six cents ans, par d'innombrables miracles, combien le Rosaire lui est agréable; elle a promis sa protection de tous les instants, et surtout pour le moment de la mort, à ceux qui le récitent, sinon tout entier, au moins en partie, chaque jour. Aussi tous les saints, toutes les âmes pieuses, tous les vrais fidèles aiment-ils le Rosaire; chacun d'eux se fait un devoir de réciter son chapelet. Ce n'est donc pas positive-

1. Catellos non aliquando vidisti abblandiantes sibi, et inter se colludentes, ut dicas nil illis esse amantius? Sed ut videas quis sit iste amor, carnes illis objicito, et cognosces... Ponito inter te et puerum agellum; cognosces puerum, seu filium quamprimum velle sepultum; te vero pueri mortem optaturum esse. Ita enim natura comparatum est, ut nil perinde quis amet atque utilitatem suam. Hæc pater, hæc frater est, et cognatus, et patria, et Deus. Tunc certe quidem cum obstare nobis videntur, diis ipsis quoque maledicimus, quemadmodum Alexander Esculapii phana cremari jussit, amasio suo mortuo. Epitect. lib. II *desert.* c. 2.

2. Voir Mieckow, *Confer.* cccxxx et suiv.

ment pour vous exhorter à le faire, mais pour vous aider à le bien faire, que je me propose de vous en parler aujourd'hui. Et comme le Rosaire se compose de deux parties bien distinctes, les prières que l'on récite et les mystères que l'on se propose d'honorer en récitant ces prières, nous étudierons d'abord brièvement les prières qui composent le Rosaire, et ensuite nous dirons quelques mots de la méditation des mystères.

I. — *Prières qui composent le Rosaire.*

Le signe de la croix est le signe du chrétien, c'est par ce signe sacré qu'il convient de commencer nos principales actions, ou plutôt toutes nos actions, mais particulièrement nos prières [1]. La prière n'est-elle pas un des actes les plus grands, sinon le plus grand de tous ceux que nous pouvons accomplir?

C'est donc par le signe de la croix que vous commencerez la récitation du Rosaire. L'Eglise ne fait rien sans ce signe. Les sacrements ne peuvent être légitimement donnés sans lui; aucune consécration, aucune bénédiction qui ne soit sanctifiée par le signe de la croix, aucune prière par conséquent qui ne commence par lui. C'est un acte de foi; c'est une profession extérieure et publique de la foi qu'on porte dans son cœur; c'est une arme puissante contre les attaques du démon, qui ose moins s'approcher pendant la prière, de ceux qui ont imprimé pieusement la croix sur leurs fronts [2]. C'est un abrégé du Symbole des Apôtres; c'est une source de consolations spirituelles; c'est un appel à l'humilité et une défense contre l'orgueil. Le front que le signe de la croix protège est agréable à Dieu et brille à ses regards d'un rayon de sainte humilité : Or « la prière » de celui qui s'humilie pénétrera les nuées, » dit l'Ecclésiastique : *Oratio humiliantis se nubes penetrabit* (Eccli. xxxv, 21).

Vous donc qui voulez réciter pieusement le saint Rosaire, ne manquez jamais de vous recueillir en la présence de Dieu, et de faire le signe de la croix avec respect et dévotion. Ainsi vous aurez attiré les regards bienveillants de Dieu et de Marie, vous aurez éloigné le démon et vous pourrez commencer votre prière avec une sainte confiance.

1. Crucem Domini semper in mente, in ore, in signo tenete. S. Martialis, epist. I, cap. 8.

Quæcumque conversatio nos edocet, frontem crucis signo terere. Tertull. lib. *de Corona militis*.

Fac hoc signum et manducans et bibens, et sedens, et stans, et loquens, et ambulans. S. Cyprian. in *Catechis*.

2. At mihi crux cuspis, crux scutum, cruxque corona;
Hac tegar, hac feriam, hac pacis fœdera firmem;
Hæc mihi dux belli, etc.

Evodius Ticin.

Après le signe de la croix, le Symbole des Apôtres, qu'il est à propos de redire avant chaque série de cinq mystères, ou si vous l'aimez mieux, avant chaque chapelet.

Mais pourquoi commencer par le Symbole des Apôtres, la récitation des prières du Rosaire?

Vous avez fait d'abord une profession de votre foi par le signe de la croix. Cette profession de foi trop abrégée, vous la développez. Vous vous rappelez avec quelques détails, les grandes vérités que Jésus-Christ nous a enseignées et sur lesquelles repose toute votre espérance. Vous allez prier, il faut vous remettre devant les yeux quel est ce Dieu à qui vous adressez vos prières, ce Dieu de qui vous tenez tout, à qui vous devez tout, de qui vous espérez tout, et à qui vous rendrez compte de tout. « Il faut, lorsqu'on s'approche de Dieu, croire d'abord à son » existence, » dit l'Apôtre : *Credere enim oportet accedentem ad Deum quia est* (Hebr. xi, 6). Et S. Jacques nous donne cet avertissement : « Que celui à qui manque la sagesse la demande à » Dieu; mais qu'il demande avec foi, sans aucun doute: » *Si quis vestrum indiget sapientia, postulet a Deo..., postulet autem in fide, nihil hæsitans* (Jacob. i, 5, 6). Ecoutez encore ce que nous dit Notre-Seigneur lui-même : « Tout ce que vous demanderez » dans la prière avec foi, vous l'obtiendrez : » *Omnia quæcumque petieritis in oratione credentes, accipietis* (Matth. xxi, 22). Cette foi que les Apôtres déclarent nécessaire; cette foi à laquelle Jésus-Christ faisait les plus magnifiques promesses, et qu'il récompensait par toutes sortes de miracles, nous en faisons profession au commencement de notre prière afin d'être exaucés. Nous reconnaissons avec S. Jean Chrysostome que « la foi est » la source première de la justice, le premier élément de la sain- » teté, le principe de la dévotion, le fondement de la religion. » C'est par elle que nous approchons de Dieu, que nous nous ap- » pliquons à suivre ses commandements, que nous nous présen- » tons devant lui avec une âme purifiée [1]. » C'est pour cela que la sainte Eglise commence la récitation de l'office divin, pour les heures de la nuit et pour celles du jour, par le Symbole des Apôtres; et c'est pour cela aussi que le Rosaire commence par la même prière. Ne faut-il pas, lorsqu'on prie, témoigner d'abord que l'on a la foi. « Comment invoqueront-ils celui en qui » ils n'ont pas cru? » dit l'Apôtre : *Quomodo invocabunt in quem non crediderunt* (Rom. x, 14)? Le Symbole des Apôtres est donc bien à sa place au commencement du Rosaire, ou plutôt de chacune des trois parties du Rosaire.

1. Fides est origo justitiæ, sanctitatis caput, devotionis principium, religionis fundamentum, qua ad Deum accedimus, qua præceptis insistimus, qua expiata mente Dominum veneramur. S. Chrysost. serm. *de Fide, Spe et Charitate.*

Après le Symbole des Apôtres vient l'Oraison dominicale. Elle précède la Salutation angélique, parce que Jésus-Christ doit passer avant sa très sainte Mère, et que l'Oraison dominicale est le résumé fait par Dieu lui-même, de toutes les demandes que nous devons adresser à sa suprême majesté par l'intercession de Marie. Nous déposons ainsi nos vœux entre les mains de cette auguste Mère, et nous la prions ensuite d'intercéder pour nous auprès de son divin Fils, afin qu'il les exauce. « Aucune prière » n'est agréable au Sauveur, si elle ne passe pas par les mains » de la glorieuse Vierge », dit S. Bernard : *Non est accepta oratio in conspectu Salvatoris, quæ non pertransit manus gloriosæ Virginis.* Comme c'est à Jésus-Christ en définitive, que notre prière s'adresse, il est juste de marquer d'abord ce but, auquel nous voulons atteindre. Mais pour arriver à ce but, Marie est la voie nécessaire, et c'est par elle que nous y tendrons, en récitant la Salutation angélique.

Dès les premiers siècles du christianisme, le pieux usage s'introduisit de faire suivre la récitation de l'Oraison dominicale, de celle de la Salutation angélique. Il est juste en effet, qu'après avoir reconnu en Dieu le Père qui a daigné nous adopter pour ses enfants, et lui avoir demandé les grâces dont nous avons besoin, nous rendions nos hommages à celle qu'il a daigné nous donner pour mère, et par qui tous ses bienfaits arrivent jusqu'à nous. De plus c'est par les mérites seuls de N.-S. Jésus-Christ que nous pouvons espérer d'être exaucés quand nous prions le Père éternel. Or, la Salutation angélique rappelle le souvenir de ce fruit béni du sein de la très glorieuse Vierge, et le nom de Jésus donne à notre prière une puissance irrésistible.

On pourrait demander peut-être pourquoi l'on répète l'*Ave Maria* jusqu'à dix fois, pour une seule fois que l'on dit le *Pater ?* La raison en est que cet exercice de dévotion, s'accomplit en l'honneur de la très sainte Vierge, et qu'il est juste par conséquent que la presque totalité des invocations s'adresse directement à elle. Le Rosaire est comme un magnifique édifice en l'honneur de Marie. Le *Credo* et le *Pater* en sont le fondement, et les *Ave Maria*, les assises de pierres qui reposent sur ce fondement. Le fondement est unique, mais les assises de pierres sont nombreuses. Chacune de ces assises se compose de dix *Ave Maria.* Ce nombre a été choisi par la très sainte Vierge, à cause de son sens mystique. On le retrouve à chaque instant dans la sainte Ecriture. Il fallait que les nombreuses salutations adressées à la Mère de Dieu fussent divisées en quelques séries pour reposer l'esprit de ceux qui récitent le saint Rosaire ; il fallait que ces séries fussent au nombre de quinze, pour correspondre aux quinze principaux mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ et de sa sainte Mère. Dix Salutations angéliques suffisaient

pour ranimer la piété des fidèles sur chacun de ces mystères, sans exiger un temps excessif qui eût rendu la récitation du Rosaire impossible au plus grand nombre. De plus quinze dizaines portaient à cent cinquante le nombre des *Ave Maria* composant le Rosaire : c'est le nombre des Psaumes de David, et le Rosaire devint le Psautier de Marie, le Psautier de tous les fidèles, aussi bien des ignorants que de ceux qui étaient instruits.

Je ne vous dirai rien ici de la dignité, de l'efficacité, de la sainteté de cette prière, l'*Ave Maria*, la plus sainte des prières après celle que Jésus-Christ nous a enseignée lui-même, la plus agréable aussi que l'on puisse adresser à la très sainte Vierge. Il vous suffit de savoir qu'elle est composée des paroles de l'Ange, annonçant à Marie qu'elle enfanterait le Sauveur, et des paroles de sainte Elisabeth à Marie, au jour de la Visitation. A ces paroles sacrées, dictées par le Saint-Esprit, l'Eglise, que ce même Esprit de Dieu conduit et inspire, a ajouté la pieuse invocation, *Sancta Maria Mater Dei,* et le reste que vous aimez tant à répéter avec confiance.

Telles sont les prières qui composent le saint Rosaire. Il faut y ajouter encore le *Gloria Patri* par lequel on termine chaque dizaine en rendant gloire au Père, au Fils, et au Saint-Esprit, pour tous les bienfaits que Dieu daigne nous accorder, par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de sa très sainte Mère. — Mais ce n'est là qu'une partie du Rosaire ; on pourrait même dire, la moins importante. La principale partie, celle aussi qui est la moins comprise et la moins pratiquée par un grand nombre de fidèles, c'est la méditation des mystères.

II. — *Méditation des mystères du Rosaire.*

La méditation de la vie et de la Passion de Notre-Seigneur n'est pas une chose accidentelle pour le Rosaire ; elle en fait partie essentielle, elle en est pour ainsi dire l'âme et la vie. Enlevez le cœur à un homme, vous lui arrachez la vie. Enlevez la méditation des mystères au Rosaire, vous le détruisez lui-même. Cette méditation donne au Rosaire sa lumière et sa splendeur ; elle l'orne, le décore, le rend utile et fructueux ; sans elle, il est comme dénudé et sans force.

Le chrétien qui médite avec piété les mystères de la vie de Notre-Seigneur, en récitant le Rosaire, introduit et fortifie dans son cœur une paix profonde et assurée; il goûte de précieuses consolations ; il fortifie son cœur faible et languissant ; il puise avec abondance à la source des biens célestes. Méditez les mystères du Rosaire, et vous vous attacherez à Dieu ; vous sentirez votre cœur lié à lui d'une manière indissoluble ; vous vivrez dans l'intimité de Jésus et Marie. L'apôtre S. Paul méditait la Pas-

sion du Sauveur et il écrivait aux Galates : *Christo confixus sum cruci* : « Je suis crucifié avec Jésus-Christ ». (GALAT. I, 19). Les bois les plus durs ne résistent pas au tranchant de la hache ; les marteaux et le feu finissent par avoir raison du fer le mieux trempé. De même, le cœur le plus dur se laisse toucher et attendrir par la méditation répétée des mystères du Sauveur.

Qui pourrait demeurer attaché aux richesses d'ici-bas, après avoir contemplé le Fils de Dieu, né dans la pauvreté, racheté dans le temple comme un esclave, souffrant de la faim et de la soif, et mourant sur la croix, dépouillé de tous ses vêtements ?

Qui oserait se révolter contre les épreuves de la vie en le voyant couvert de crachats, saturé d'opprobres, déchiré de verges ?

Se montrera-t-on dur et cruel envers un ennemi lorsqu'on aura considéré comment il a rendu le bien pour le mal, n'ayant que des paroles de tendresse et des baisers affectueux pour le traître Judas lui-même, priant pour ses bourreaux, donnant sa vie pour ceux qui l'ont tant offensé et qui continueront de l'offenser encore ? Il a été poursuivi par toutes sortes de mépris : mépris dans les paroles, mépris dans les traitements qu'on lui a fait subir ; mépris dans les vêtements dont on l'a couvert ; il a été tourné en dérision comme un roi de théâtre, déchiré de coups, en proie aux tourments les plus cruels : il a tout enduré sans manifester la moindre irritation, la moindre impatience, contre les malheureux qui l'insultaient et le tourmentaient sans pitié. Après avoir contemplé en esprit ce spectacle, pourriez-vous encore vous laisser aller à la colère et à des pensées de vengeance ?

La vie et la mort de Notre-Seigneur sont comme un miroir qui nous aide à reconnaître les taches dont nous pouvons être souillés. Si la vie et la passion de Notre-Seigneur pénètrent dans votre âme, par une fréquente et pieuse méditation de ses mystères, vous découvrirez aisément en vous ce qui n'est pas suffisamment pur aux yeux de Dieu, et vos défauts reconnus disparaîtront rapidement.

La récitation du Rosaire ainsi comprise est pleine de douceur et de consolation. Elle est comme la pluie et la rosée à un jardin ou à une prairie. Elle est comme un glaive acéré qui frappe notre ennemi et le met en fuite. L'homme qui récite le Rosaire, et le récite bien, est toujours prêt à repousser l'ennemi sous quelque forme qu'il se présente, en quelque endroit qu'il le rencontre, et de quelque manière qu'il l'attaque. Il connaît ses ruses, et ne s'y laisse point prendre. La récitation du *Pater* et de l'*Ave Maria* lui donne une force invincible décuplée par la méditation des mystères.

Enfin ces méditations sont un remède précieux pour les maladies de l'âme. S. Augustin disait : « Rien ne nous est plus salutaire que la pensée quotidienne des souffrances endurées par

» l'Homme-Dieu pour nous : » *Nihil tam salutiferum nobis est, quam quotidie cogitare quanta pro nobis pertulit Deus et homo* (S. Augusт. serm. xxiii *ad fratres in eremo*). S. Bernard ajoutait que la méditation fréquente des humiliations, des travaux, de la passion et de la mort de Notre-Seigneur, était à ses yeux le moyen le plus efficace pour guérir les plaies de notre âme, la purifier de ses souillures et la faire avancer dans la perfection [1]. Mais comment faut-il méditer ces mystères?

Il n'est pas nécessaire d'apporter à la méditation de chacun des mystères du Rosaire, une application longue et profonde ; ce n'est pas le lieu de rechercher des considérations savantes ou ingénieuses. L'essentiel est que la pensée des avantages immenses qui en découlent pour nous, excite notre volonté, la dilate et l'enflamme des feux de l'amour divin. On y arrivera aisément si pendant que la bouche prononce les paroles sacrées, l'imagination se représente les personnages du mystère, les voit agir, les entend parler, et leur adresse à son tour les salutations, les invocations, les louanges, que les lèvres prononcent. Remarquez qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible au commun des chrétiens, et même aux âmes les plus pieuses, de réciter une prière vocale, sans être assailli de pensées étrangères, pour peu que la prière se prolonge. Mes frères, remplacez ces pensées étrangères, ces pensées inutiles et quelquefois coupables, par la pensée du mystère qui vous est proposé dans le Rosaire. Une dizaine de chapelet est bientôt dite, et vous verrez comme il vous sera facile de vous occuper utilement pendant ce temps. Vous aurez éloigné les tentations du démon, et ces distractions qui privent vos prières de ce qui peut les rendre agréables à Dieu et à Marie. En même temps, vous aurez vécu dans l'intimité de Jésus et de sa divine Mère ; vous aurez entendu leurs paroles et vous leur aurez parlé. Vous pourrez dire avec l'Epouse des Cantiques : « Mon bien-aimé a parlé, et mon âme s'est fondue d'a- » mour : » *Anima mea liquefacta est ut locutus est dilectus meus* (Cant. v, 6).

Les saints Pères, selon la judicieuse remarque du bienheureux Albert le Grand, établissent une grande différence entre les contemplations des philosophes païens et celle des chrétiens fidèles. Les philosophes cherchent à connaître la vérité, ils la méditent, ils la contemplent, pour le seul plaisir qu'ils y trouvent : connaître leur suffit. Les chrétiens au contraire, s'ils aiment à contempler la beauté de la vérité, s'ils la recherchent pour l'amour d'elle, ne s'en tiennent pas là. Ce qu'ils veulent par dessus tout, c'est exciter ainsi leur volonté et s'enflammer du feu de l'amour divin.

1. Quid enim tam efficax ad curanda conscientiæ vulnera, nec non ad purgandam mentis aciem, quam Christi vulnerum sedula cogitatio? S. Bern. serm. lxii *in Cant.*

C'est que, selon l'enseignement du Docteur Angélique : « Quoi-» que la contemplation soit avant tout un exercice de l'intelli-» gence, elle ne devient parfaite que si elle excite en nous les » ardeurs de la charité, et toutes les autres affections de la vo-» lonté, au point de nous pousser à n'avoir pour but premier, » et pour fin dernière, que l'amour de Dieu et le zèle de sa » gloire [1]. »

Voilà donc le saint Rosaire, les prières qui le composent, l'utilité des mystères que l'on y médite, et le moyen de le faire. Nous reviendrons sur ces mystères; nous les énumérerons, nous dirons quelques mots pour aider à mieux comprendre chacun d'eux en particulier. Qu'il nous suffise aujourd'hui d'avoir reconnu ensemble l'excellence de cette sainte pratique et des parties dont le Rosaire est composé.

Heureux serez-vous, mes frères, si vous êtes fidèles à le réciter ; heureux serez-vous, si vous le récitez avec piété et avec amour. Marie vous comblera de grâces en ce monde et assurera votre salut pour l'autre. Ainsi soit-il.

SIXIÈME SERMON

MYSTÈRES JOYEUX DU ROSAIRE.

Ave gratia plena, Dominus tecum.
Luc. I, 28.

L'apôtre S. Paul écrivait autrefois aux chrétiens de Rome : « Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux « qui pleurent : » *Gaudete cum gaudentibus, flete cum flentibus* (Rom. XII, 15). C'est en effet un acte de charité très agréable au prochain d'entrer dans ses sentiments, d'être heureux de son bonheur et de s'affliger de ses peines.

La bienheureuse Vierge Marie, élevée au plus sublime degré de gloire et de félicité, n'a pas abjuré ce sentiment humain. Il lui plaît que nos cœurs battent à l'unisson avec son propre cœur, que ses peines soient nos peines, que ses joies soient nos joies. Elle aime à nous voir repasser en nous-mêmes le souvenir des mystères de sa vie mortelle et entrer autant que nous le pouvons dans les sentiments qui furent les siens sur la terre. Elle se plaît à voir nos esprits et nos cœurs se modeler sur son esprit et sur son cœur. Nous sommes ses enfants : pourrions-nous demeurer étrangers à ce qui fut sa joie, sa douleur ou sa gloire ?

1. Quamvis contemplatio essentialiter in intellectu sita sit; ultima tamen ejus perfectio in amore et voluntatis affectu consistit, adeo ut primarius contemplationis nostræ scopus et finis debeat esse affectus et amor Dei. S. Thom. II, II, q. CXVIII, art. 7.

Mais ce n'est pas pour elle-même que la bienheureuse Mère de Dieu aime à nous voir méditer pieusement ses mystères, c'est pour nous; c'est à cause du bien enfin que cette méditation procure à notre âme. Si le Rosaire lui est agréable et cher, c'est à cause du profit qui nous en revient.

Vous savez, mes frères, de quelles prières se compose le Rosaire: le *Credo*, le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Gloria Patri*; vous savez qu'à la récitation de ces prières il faut ajouter la méditation ou au moins quelque souvenir des mystères de la vie de Jésus et de celle de Marie, si l'on veut tirer du Rosaire tout le fruit qu'il comporte. Pour vous aider dans l'accomplissement de cette seconde condition, je me propose de vous dire un mot de chacun des mystères du Rosaire. Nous parlerons aujourd'hui des premiers qui sont les mystères joyeux.

Les mystères joyeux de Jésus et de Marie qu'il convient de méditer en récitant le saint Rosaire sont au nombre de cinq : l'Annonciation, la Visitation, la Nativité du Sauveur, sa Présentation au temple, sa présence au temple au milieu des docteurs.

Prions l'Esprit saint, par l'intercession de Marie, afin qu'il nous donne à tous les lumières et les grâces dont nous avons besoin pour que cette instruction soit utile à nos âmes.

I. — *Premier mystère joyeux : l'Annonciation.*

Le premier mystère joyeux du très saint Rosaire est celui de l'*Incarnation* ou de l'*Annonciation*. Ce fut bien pour Marie le jour de joie par excellence que celui où le Verbe de Dieu descendit dans son sein virginal, et devint son enfant.

Si vous voulez méditer sur cet adorable mystère et le faire dignement, comme la très sainte Vierge l'attend de vous, lorsque vous récitez le Rosaire, commencez par vous recueillir en la présence de Dieu. Considérez l'amour incroyable de Dieu qui l'a porté à s'incarner et à se faire homme pour vous. Le monde était en proie à toutes les erreurs, à tous les vices, à tous les crimes. Le vrai Dieu n'était connu que par le peuple juif, et encore ce peuple presque tout entier se tenait-il loin de lui et se livrait-il au péché.

Cependant Dieu, toujours bon pour l'homme, ne l'abandonna pas; il ne repoussa pas avec mépris ce ver de terre révolté contre sa majesté souveraine; il voulut bien, lorsque les temps fixés de toute éternité furent accomplis, descendre du ciel et prendre la nature humaine. O libéralité infinie! Qu'est-ce donc que l'homme, Seigneur, pour que vous le glorifiiez ainsi? Qu'avez-vous vu en nous, ô mon Dieu, qui méritât votre considération? Qu'avez-vous vu, pour vous faire si petit, afin de nous visiter?

Quels étaient nos mérites devant vous ? Quels avantages espériez-vous de tant d'abaissement ? Aucun sans doute. Votre seule bonté, votre seule clémence vous ont porté à descendre du ciel et à prendre un corps comme les nôtres, dans un sein virginal.

Considérez, mes frères, la grandeur de celui qui s'est revêtu de notre chair. C'est le Verbe qui existait dans le commencement ; c'est le Dieu éternel et tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, souverain de l'univers, roi des rois, maître des maîtres, juge des vivants et des morts. L'âme ne peut pas l'atteindre parce qu'il est incompréhensible ; l'intelligence ne peut pas le sentir parce qu'il est impénétrable ; les sens ne peuvent le percevoir parce qu'il est invisible ; la langue ne saurait le dépeindre parce qu'il est ineffable ; l'écriture ne peut l'expliquer parce qu'il est inexplicable.

Et maintenant qu'est-ce que l'homme ? Ah ! qu'il est petit si on le compare à la grandeur de Dieu ! qu'il est misérable si l'on pense aux maux de toutes sortes qui l'affligent, si l'on pense surtout à ses défauts, à ses péchés.

Cependant Dieu aime l'homme ; il a compassion de lui ; il veut le racheter, et pour cela que fait-il ? Regardez ce qui se passe dans l'humble maison de Nazareth. Ce qui s'accomplit en ce moment, Dieu l'a préparé de toute éternité. Il a choisi un des princes de sa cour céleste, et il l'a envoyé vers l'humble Vierge Marie. L'Ange se présente avec un respect profond devant celle qu'il considère déjà comme sa reine, comme la Mère de son Dieu. Il la salue pleine de grâce ; il lui déclare que le Seigneur est avec elle et qu'elle est choisie pour être la Mère du Messie.

Contemplez, au plus intime de votre âme, cette scène admirable. Ecoutez les paroles de l'Ange ; faites attention au trouble plein de calme que Marie éprouve en entendant les paroles du messager céleste. Admirez sa réserve et la prudence de sa demande. Réjouissez-vous avec toute la cour céleste, du consentement qu'elle donne à la volonté de Dieu. Que sa foi est grande, de croire sans nulle hésitation au mystère inouï que l'Ange lui annonce ! Que son humilité est profonde de se donner comme la moindre des servantes de Dieu, au moment même où Dieu l'élève à la dignité la plus haute qu'il ait pu conférer à une pure créature ! Elle croit à la parole de Dieu ; elle se soumet à la volonté de Dieu ; elle prononce ce *fiat* plus puissant que celui par lequel Dieu a créé le monde, car c'est par lui que le Créateur lui-même est devenu créature.

O Marie ! qui dira votre joie lorsque vous avez donné l'hospitalité au Fils de Dieu dans votre sein ? Qui pourra dévoiler l'abondance des délices dont votre âme fut remplie ? O Vierge sainte, racontez vous-même, je vous en supplie, le bonheur que

vous éprouvâtes en cet heureux moment. Dites-nous de quelle ardeur vous fûtes enflammée, lorsque vous vous êtes sentie mère et vierge, Vierge et Mère de Dieu, lorsque vous vous êtes vue élevée et exaltée, comme Mère du Créateur, au-dessus de toute créature. Dites-nous, Vierge très heureuse, par quelle force vous avez pu supporter tant de félicité, tant de suavité et de douceur. Arche sacrée qui avez porté Dieu, temple du Seigneur, vase admirable rempli d'un baume tout divin, nous vous le demandons par la joie ineffable que vous avez ressentie en ce jour, faites-nous participer à la joie éternelle.

Le grand mystère est accompli, l'Ange du Seigneur adore le Christ incarné dans le sein de Marie; il se prosterne encore une fois devant l'humble Vierge devenue la Reine du ciel et de la terre et il retourne au ciel rendre compte au Seigneur du succès de son ambassade. Dieu révèle aux patriarches et aux prophètes, que celui qu'ils ont attendu et annoncé depuis tant de siècles est incarné dans le sein d'une Vierge, que le Sauveur du monde va naître bientôt. Quelle joie pour les saints qui gémissaient dans les Limbes! quelle joie pour les Anges du ciel à qui Gabriel dit l'œuvre merveilleuse qui vient de s'accomplir!

Chrétiens, réjouissez-vous avec les saints et avec les anges, réjouissez-vous avec Marie et avec Dieu lui-même. Le Fils de Dieu s'est incarné, vous aurez un Sauveur.

II. — *Second mystère joyeux: la Visitation.*

En récitant la seconde dizaine du saint Rosaire, on médite sur le mystère de la Visitation de la très sainte Vierge.

Ce que vous devez remarquer d'abord, mes frères, c'est l'empressement de la bienheureuse Vierge Marie à se rendre auprès de sa vénérable cousine, sainte Elisabeth. Le saint Evangile nous dit: « Marie se levant, s'en alla en toute hâte vers les monta- » gnes: » *Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione* (Luc. I, 39). Voyez-vous cette céleste colombe prenant son vol pour une contrée lointaine? Marie ne perd pas son temps en longs et vains préparatifs; elle suit l'inspiration de Dieu; elle se hâte de partir. Son âge encore tendre, sa pudeur virginale, les difficultés et la longueur du chemin auraient dû, ce semble, la détourner de ce voyage et la retenir dans sa demeure. Mais non; elle part parce que la voix de Dieu s'est fait entendre: elle ne croit pas devoir faire attention à ce qui la regarde lorsqu'il s'agit de donner satisfaction à Dieu. Dieu avait allumé dans le sein de Marie le feu de sa grâce, comme un foyer ardent. Embrasée de ce feu, elle se lève à la hâte et va dans les montagnes. Elle salue Elisabeth en entrant dans la maison de Zacharie et sanctifie Jean dans le sein de sa mère. Marie marche en toute hâte

parce que le Christ qu'elle porte dans son sein est pressé d'arriver. C'est lui qui la conduit, c'est lui qui la presse.

Marie se hâte parce qu'elle fait l'œuvre de Dieu. Elle connaît cette parole de Jérémie: « Maudit soit celui qui fait avec négli- » gence l'œuvre du Seigneur! » *Maledictus homo qui facit opus Domini negligenter* (JEREM. XLVIII, 10).

Marie se hâte, parce que les justes se hâtent toujours dans la voie de la justice; voilà pourquoi le Psalmiste dit quelque part: « J'ai couru dans la voie de vos commandements, lorsque vous » avez dilaté mon cœur: » *Viam mandatorum tuorum cucurri cum dilatasti cor meum* (PSAL. CXVIII, 32), c'est-à-dire lorsque vous m'avez inondé de joie spirituelle,

Considérez aussi la charité de Marie. Elle était là, dans sa demeure, vaquant à la contemplation et à la prière. Mais dès que l'envoyé céleste lui eut annoncé qu'Elisabeth, sa cousine, avait conçu dans sa vieillesse, elle se leva et alla sans tarder vers Elisabeth. Comment ne l'eût-elle pas fait? Elle portait dans son sein le Dieu qui est charité, et ce foyer d'une ardeur infinie l'embrasait tout entière. Aussi la vit-on à l'instant s'élancer vers les hauteurs. C'est là, dit S. Ambroise, la route de ceux qui sont pleins de Dieu; ils se dirigent avec empressement vers les hauteurs; ils abandonnent le bas des vallées, ils méprisent la terre.

L'humilité de Marie ne brille pas d'un moins vif éclat que sa charité, dans la visite qu'elle rend à sa sainte parente. Toute pauvre et toute simple qu'elle parut extérieurement, la bienheureuse Vierge n'en était pas moins illustre par la splendeur de son origine, puisqu'elle était de race royale. Elle possédait aussi la vraie noblesse, celle que donnent les vertus; mais elle fut surtout anoblie, lorsqu'elle reçut dans son sein le Verbe du Père éternel. Toutes ces gloires auraient pu lui donner une légitime fierté. Du haut de sa grandeur, elle pouvait dire ce semble: Pourquoi, moi qui suis la plus élevée, irais-je vers celle qui m'est inférieure? Je suis Mère du roi suprême, convient-il que je rende visite la première à la mère du serviteur? Je suis la Mère de Dieu, ne vais-je pas faire tort à ma dignité en allant vers la mère d'un homme?

Mais Marie ne raisonne pas ainsi; elle n'écoute pas, comme le reste des hommes, un orgueil qui se déguise sous des apparences spécieuses. Plus Dieu l'a élevée, et plus elle s'humilie: elle vole vers Elisabeth. Vierge, elle visite une femme mariée; jeune, une femme avancée en âge; élevée à la plus haute dignité une femme du commun; Mère du Seigneur enfin, elle se rend auprès de la mère d'un simple mortel pour se mettre humblement à son service. Non contente d'aller visiter Elisabeth, elle la salue la première; elle lui rend mille bons offices que la cha-

rité lui suggère. Elle nous enseigne à tous, par son exemple, comment il faut être respectueux envers les vieillards, poli envers tous, charitable envers les malades. Méditons ces exemples de Marie et imitons son humilité.

Après avoir admiré la conduite de la Mère de Jésus, élevez le regard de votre âme vers ce divin Enfant lui-même. Voyez sa sollicitude pour Jean le précurseur; elle est la fidèle image de la sollicitude qu'il nous porte à nous-mêmes. Il est notre véritable ami, comme il est celui de Jean.

Le premier homme ayant corrompu la nature humaine par sa désobéissance, la loi commune est que tout le monde naisse souillé par le péché. Nous venons au monde, esclaves, enfants de colère, couverts de souillures et défigurés. Jean était comme nous soumis à la loi du péché ; cette souillure commune l'atteignait jusque dans le sein de sa mère. Dieu vient dans le monde pour nous purifier de cette tache, pour nous délivrer de cette servitude, et c'est lui qui le premier profite de sa grâce. Le Fils de Dieu est à peine incarné dans le sein virginal de Marie, que déjà il s'afflige du sort de son ami et se hâte de le délivrer. Porté par sa divine Mère, il va en toute hâte à travers les pays de montagnes, visiter Jean qui lui est cher. Il est pressé de le sanctifier, et de plus, il veut l'honorer. Non content de lui conférer la grâce de la justification, il lui donne, dès le sein même de sa mère, l'usage de la raison et le don de prophétie.

Quels rapports mystérieux s'établissent entre ces deux enfants, que la lumière du jour n'a pas encore éclairés, mais dont l'un est la véritable lumière, illuminant tout homme venant en ce monde! Jésus éclaire Jean, et lui confère la mission de rendre, au temps voulu, témoignage à la véritable lumière. Jean tressaille d'allégresse, à l'approche de son Seigneur, que la voix de Marie lui révèle. Elisabeth parle pour son fils, et salue en Marie, la Mère du Fils de Dieu. Merveilleux spectacle! bonté ineffable de Dieu, qui porté par sa divine Mère, se hâte vers un enfant, que le péché d'origine souillait encore, pour le purifier et l'élever à une dignité plus haute que celle des prophètes! Ainsi fait-il encore pour nous. Il vient à nous, conduit par Marie, qu'il a chargée lui-même de veiller à notre salut. Sa présence nous sanctifie, sa grâce nous élève à la sublime dignité d'enfants de Dieu, que nous avions perdue.

Mais remarquez-vous, mes frères, combien la présence de Marie fut salutaire pour Elisabeth, pour Jean et pour Zacharie? Heureuse la maison que Jésus-Christ visite avec sa Mère. Que vos maisons ressemblent à celle de Zacharie. Appelez-y Marie, par vos prières ardentes; elle viendra vers vous, elle introduira Jésus dans votre demeure, et Jésus bénira l'enfant, Jésus bénira la mère, Jésus bénira le père, toute la famille sera sanctifiée par lui.

Tournez encore les regards de votre âme vers la sainte Vierge Marie et écoutez ses chants d'allégresse. La bienheureuse Mère de Dieu a vu qu'Elisabeth connaît le mystère de sa glorieuse conception. Pleine du Saint-Esprit, remplie d'allégresse et enflammée d'une divine ardeur elle chante son cantique : « Mon » âme glorifie le Seigneur, » dit-elle. O prodige! la Vierge qui parlait si rarement, pressée par la force de l'Esprit saint, chante d'une voix éclatante. Oh! que l'abondance de ce divin Esprit fut grande en Marie! que la ferveur de son cœur fut immense! Bienheureuses les oreilles qui ont entendu de la bouche de la Vierge ce merveilleux cantique. Ecoutez-le, mes frères, par la pensée, en récitant la seconde dizaine du Rosaire. Unissez-vous à Marie; accompagnez-la dans son voyage à travers la Galilée et les montagnes de la Judée, assistez à son entrée dans la maison de Zacharie; jouissez des célestes entretiens de ces deux saintes femmes, Marie et Elisabeth; admirez la puissance de la grâce que Jésus confère à Jean, par la voix de sa mère, comme par un sacrement; et puis dites à Marie, avec un cœur brûlant d'amour pour elle : O Vierge, si petite et si grande tout ensemble; grande par votre sainteté, votre charité, votre grâce, et votre dignité; petite par votre humilité profonde : faites que j'imite votre amour et votre humilité; faites que je brûle d'amour envers Dieu et envers le prochain; faites-moi la grâce d'avancer dans le chemin de la vertu et d'imiter votre humilité. O ma Souveraine, au nom de ces transports de l'Esprit saint, que vous avez ressentis en votre âme et que vous avez manifestés dans votre divin Cantique, accordez-moi de participer au mystère de votre Visitation, afin que je puisse mépriser toutes les consolations que le monde m'offrirait, pour ne me réjouir qu'en Dieu seul mon Sauveur. Ainsi soit-il.

III. — *Troisième mystère joyeux: La Nativité de Notre-Seigneur.*

En récitant la troisième dizaine du Rosaire, le mystère qui doit occuper nos pensées et exciter en nous des sentiments d'amour et de reconnaissance, c'est la Nativité de N.-S. Jésus-Christ.

Voyez d'abord, mes frères, combien est immense l'amour éternel de Dieu le Père pour nous. Il nous a tellement aimés, nous pauvres et misérables créatures qui l'avions offensé, qu'il a donné pour nous racheter son trésor le plus précieux, son Fils unique. Il nous l'a offert, il nous l'a donné gratuitement; il a voulu pour nous le livrer, le voir naître sous la forme d'un homme; que dis-je? sous la forme d'un tout petit enfant. Il a tellement exalté l'homme par ce bienfait, que celui qui était notre Dieu, est devenu notre frère, l'os de nos os, la chair de notre chair. O

dignité inestimable! ô charité ineffable! Le roi très clément et très miséricordieux descend du trône de sa majesté, pour venir à nous; riche, il s'est fait pauvre pour nous; grand, il s'est fait le plus petit de tous. Il s'est réduit à l'état de petit enfant; il s'est abaissé jusqu'aux vagissements, aux larmes, à la faim, à la soif. Il a souffert les incommodités d'une demeure pauvre, d'une couche humble et dure. Il a pris sur lui toutes les souffrances, toutes les misères des mortels, le péché excepté.

Méditez aussi cette parole de S. Jean: Le Verbe s'est fait chair: *Et Verbum caro factum est.* (Joan. I, 14.) Considérez avec attention ce qu'est le Verbe de Dieu, ce qu'est notre chair, et admirez. Le Verbe qui au commencement était en Dieu, le Verbe éternel, égal à son Père et de même nature que son Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu; celui dont les anges admirent la grandeur, celui devant qui les Chérubins se tiennent immobiles, celui qui fait la terreur des nations et devant qui les peuples tremblent, ce Verbe, dis-je, s'est fait chair. Il a pris une chair faible, une chair dont la terre est l'élément premier, une chair d'enfant, cette chair dont parle Isaïe lorsqu'il dit: « Toute » chair n'est que de l'herbe; sa gloire passe comme la fleur des » champs : » *Omnis caro fœnum, et omnis gloria ejus quasi flos agri* (Isa. XL, 6). Admirable anéantissement de Dieu jusqu'à nous et merveilleuse élévation de l'homme jusqu'à Dieu. Dieu s'est fait homme, pour que l'homme devienne Dieu; le Verbe s'est fait chair, pour nous délivrer du poids et de la servitude de la chair! Le Souverain du monde, le roi des anges, s'est fait homme et poussière, pour me rendre moi, cendre et poussière, à ma primitive splendeur, et pour élever un esclave de Satan, à la sublime dignité d'enfant adoptif de Dieu.

Et maintenant, transportez-vous par la pensée dans l'humble étable de Bethléem; entrez avec un profond respect, et contemplez des yeux de la foi, le divin Enfant, couché dans la crèche ou reposant sur le sein de sa mère. Adorez Dieu dans ce faible enfant; adorez l'Eternel, dans cette frêle créature qui vient de naître. Admirez la puissance de Dieu enfermée dans une prison de chair, le Tout-Puissant enveloppé de langes. Il donne à tous la nourriture et il a faim; il est la force et il tremble; il est le Verbe de Dieu et il garde le silence; il est la joie du monde et il pleure. La Vierge porte entre ses bras celui qui soutient le monde. Voyez le véritable roi Salomon, portant le diadème dont l'a couronné sa mère : *Videte regem Salomonem in diademate, quo coronavit illum mater sua* (Cant. III, 11). Elle l'a couronné, dis-je, non pas d'un diadème d'or, mais d'un diadème de chair, formé de sa propre substance par l'opération du Saint-Esprit.

Regardez cette crèche. C'est la chaire d'où le Dieu fait homme parle aux mortels, d'où le maître du ciel nous enseigne l'Evan-

gile par ses exemples avant de l'annoncer par sa parole. Que nous recommande l'Evangile, sinon la pauvreté volontaire, l'humilité, la souffrance, la pénitence, l'obéissance, la charité? Tout cela, Jésus-Christ nous l'enseigne de la crèche où reposent ses membres délicats. Il condamne notre orgueil, il condamne notre sensualité, tous nos défauts, tous nos vices.

Ah! cet Enfant a bien le droit de nous donner des leçons, car tout petit qu'il paraisse, dans l'humilité de sa grotte et de sa crèche, entouré de quelques animaux qui le réchauffent de leur haleine, il est le roi des rois; il est le Tout-Puissant; il est la sagesse et la force éternelle du Père.

Mais il faut aussi arrêter vos regards sur Marie. Voyez avec quelle dévotion, cette mère toute pure, et tout immaculée adore le divin Enfant, avec quel respect elle lui donne ses soins, avec quelle diligence habile elle veille sur ce Fils qu'elle a mis au monde, par un enfantement merveilleux. La mère adore le fils à qui elle a donné le jour, et elle offre à Dieu les pieux hommages de son cœur. Adorez, ô Marie, votre enfant nouveau-né, admirez-le dans son étroite crèche. Appelez votre saint époux Joseph, pour qu'il l'adore, l'admire, et se donne à lui comme vous. O gracieux Enfant! ô Enfant si beau, né pour de si grandes souffrances! Heureuses vos larmes qui lavent nos crimes! Heureux vos langes qui couvrent notre nudité! Heureux vos pleurs qui nous donnent des joies éternelles. Votre pauvreté est ma richesse, ô Jésus; votre faiblesse est ma force; votre abaissement est ma gloire, votre silence est ma sagesse. Ce que vous avez daigné souffrir pour moi m'appartient tout entier. Vous êtes tout à moi, bon Jésus, et vous vous dépensez à mon service. Votre petitesse me grandit, votre pauvreté m'enrichit, vos vagissements sont cause de ma joie, l'abjection de l'étable où vous êtes m'élève.

Voyez l'humilité de la Mère de Dieu. Elle ne se révolte pas à la pensée des grandeurs infinies de son divin Enfant et de la pauvreté de la demeure, qu'elle est réduite à lui offrir. Elle ne s'enorgueillit pas de sa propre grandeur, et elle n'éprouve pas de confusion à la vue de son dénûment.

Elle a été prévoyante; elle a préparé les langes qui devaient lui servir lorsque naîtrait son Fils. Ils sont simples et pauvres : mais avec quel soin, avec quel amour elle les a disposés!

Ecoutez les concerts des anges; les admirations des bergers. Marie se réjouit de ces hommages rendus au divin Enfant : réjouissez-vous avec elle, et félicitez-la de son bonheur. O Mère incomparable, Mère toujours Vierge, Mère de Dieu! couvrez de vos baisers et de vos caresses maternelles l'Enfant divin qui s'est donné à vous. Heureuse Mère, possédez ce Fils que seule vous avez mis au monde; ce Fils que vous avez reçu, que vous ne partagez avec personne autre que le Père céleste! Nourrissez

de votre lait, ô Vierge bénie, celui qui est le pain des anges, et dites avec le Prophète : « Je me réjouirai dans le Seigneur et je » tressaillerai de joie en Dieu mon Sauveur : » *Ego autem in Domino gaudebo et exultabo in Deo Jesu meo* (Habac. III, 18).

Arrêtons-nous ici, mes frères. Ce mystère adorable de la Nativité du Seigneur est une mine inépuisable de pieuses et saintes considérations; et il vaut mieux laisser à votre piété le soin de méditer à loisir sur un si grand mystère que de chercher à tout dire. Aussi bien, il nous reste encore deux autres *mystères joyeux* à considérer.

IV. — *Quatrième mystère joyeux: Présentation de Jésus au temple et Purification de Marie.*

En récitant la quatrième dizaine du Rosaire, nous méditerons, si nous voulons être agréables à la très sainte Vierge, sur la présentation de Jésus au temple et sur la purification de sa Mère.

Regardez par la pensée la bienheureuse Mère de Dieu, allant à Jérusalem, portant entre ses bras le divin Enfant, offrant pour lui le présent des pauvres, et entendant les oracles joyeux et les acclamations de Siméon et d'Anne la prophétesse.

Jésus-Christ dans ce mystère nous donne un admirable exemple de soumission à la volonté de son Père céleste. Lui, le Dieu tout-puissant, le Seigneur dont la grandeur est infinie, ne se contente pas de se faire homme pour sauver les hommes, non content de naître parmi nous, d'être placé dans une étable entre deux bêtes de somme, d'être couché dans une crèche, d'endurer la circoncision, il veut encore, quarante jours après sa naissance, être offert dans le temple, et racheté comme un serviteur. O humiliation inconcevable! Le maître de l'univers s'est laissé racheter comme un esclave ; l'auteur de la loi s'est soumis à la loi comme un pécheur, et sa mère a dû le racheter au prix de cinq sicles, comme un esclave. Voilà pourquoi il crie à son Père : O Seigneur, je suis votre serviteur! je suis votre serviteur, et le fils de votre servante : *O Domine, quia ego servus tuus. Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ* (Psal. cxv, 16). Je suis votre Fils unique, de la même substance que vous, égal à vous, éternel comme vous; je suis un seul Dieu avec vous. Cependant je suis serviteur, parce que je suis né de votre servante ; je suis serviteur, parce que j'ai été racheté pour votre service.

Jésus-Christ s'est humilié pour nous comme par degrés. Au jour de sa naissance, lui qui est Dieu, parut comme homme au milieu des hommes. Au jour de la Circoncision, il se soumit à la cérémonie douloureuse qui semblait le ranger au nombre des pécheurs. Au jour de la Présentation, ce n'est plus seulement

comme un homme pécheur, mais comme un esclave vendu qu'il faut racheter, que nous le voyons paraître dans le temple. Au temps de sa Passion, on le traitera comme le dernier des hommes, comme un esclave, un criminel, et il mourra suspendu à la croix entre deux voleurs; car « il a été compté au nombre des scélérats, » dit le prophète : *Et cum iniquis reputatus est* (Isa. liii, 12). O Jésus, que vous avez été bon pour nous! Que vous rendrons-nous pour tant d'humiliations endurées pour notre salut ?

Mais considérez Marie sortant de son humble demeure, de la grotte de Bethléem, pour se rendre au temple de Jérusalem, afin d'offrir un sacrifice à Dieu selon la loi, et lui présenter son Fils. Imaginez avec quelle gravité, avec quelle modestie, devait marcher cette divine mère, portant son bien-aimé fardeau. Avec quelle joie, elle tient entre ses bras le Fils de Dieu devenu son propre Fils! avec quelle dévotion elle entre dans le lieu saint! avec quelle religion elle contemple la majesté du Très-Haut, et s'approche de l'autel! avec quel cœur elle offre son Fils! avec quelle exactitude elle observe toutes les prescriptions de la loi de Moïse.

Marie accomplit toutes les prescriptions de la loi, non par nécessité, par crainte, ou pour suivre l'usage établi, comme les autres mères. Elle fait tout, le cœur brûlant d'amour pour Dieu; elle fait tout par esprit de religion, par piété, par zèle pour le culte divin et pour la sainte obéissance.

Quel exemple d'humilité elle nous donne dans la cérémonie de sa purification. Cette loi imposée à toutes les autres mères ne la regardait pas; Moïse l'avait formellement exceptée, par l'inspiration de Dieu, en déclarant qu'elle s'appliquait aux femmes devenues mères selon les lois ordinaires de la nature. Mais la Mère de Dieu, la mère toujours vierge, avant, pendant, et après son enfantement s'y soumet; elle paraît heureuse de pouvoir s'humilier, se placer au rang des autres mères, la dernière de toutes même. Elle ne voudrait pas que personne puisse soupçonner qu'elle est au-dessus de la loi, et qu'il n'y a pas, qu'il n'y eut jamais aucune tache en elle.

Et son esprit d'obéissance, qui ne l'admirerait? Ce que la loi prescrivait aux autres mères, elle l'accomplit comme elles, tout en sachant bien que rien ne l'y obligeait. Mais c'était une occasion d'obéir; c'était une occasion de satisfaire au désir de Dieu, sinon à son commandement. Ne pas se soumettre à cette loi eût été un scandale pour ceux qui ignoraient le grand mystère accompli en elle, et Marie, la Vierge immaculée, la Vierge plus pure que les Anges eux-mêmes, obéit sans hésiter à la loi humiliante de la purification.

Voyez comme elle est pauvre, cette fille des rois de Juda.

Qu'a-t-elle fait de son patrimoine, car Joachim et Anne possédaient quelques biens? Elle a donné tout aux indigents. Qu'a-t-elle fait de l'or et des autres dons précieux offerts à Jésus par les Mages? Elle a tout donné aussi. A peine a-t-elle réservé de quoi racheter son Fils au prix de cinq sicles d'argent [1], et de quoi se procurer les deux petits de tourterelles ou de colombes que les plus pauvres mères offraient au jour de leur purification. Marie amante passionnée de la pauvreté parfaite, pratiquait dès lors cet admirable détachement qu'elle vit briller en son divin Fils pendant tout le temps de sa vie mortelle.

Mais la pauvreté de Marie ne nuit en rien à sa libéralité et à sa munificence. Le riche avare enfouit son or, et c'est à peine s'il fait au pauvre qui l'implore une légère aumône.

Mais la Vierge, Mère de Dieu, ne cache pas et ne réserve pas pour elle seule le précieux trésor qu'elle a reçu du ciel. Elle aime à le porter dans le monde, et l'offre avec plaisir aux regards de tous ceux qu'elle rencontre. En le présentant au temple, elle honore publiquement la maison du Seigneur et la remplit de joie. Elle le cède sans contrainte à Siméon, un vieillard inconnu, et permet avec bonheur que d'autres aussi viennent caresser le Christ et le couvrent de leurs baisers.

Voyez encore avec quelle dévotion elle offre au Père éternel le Fils qu'elle a reçu de lui. « Recevez, lui dit-elle, recevez, Père souverain, Dieu éternel, cette offrande que j'apporte en votre présence, et que moi, votre humble servante, je vous offre pour l'univers entier. O Père très clément, daignez accepter ce Fils qui nous est commun, qui est à vous de toute éternité, et qui est à moi dans le temps. Agréez maintenant des mains de votre servante cette sainte victime, comme sacrifice du matin : elle vous sera offerte plus tard sur l'arbre de la croix, comme sacrifice du soir. Recevez, ô Père très pieux, ce trésor incomparable, ce Fils que vous aimez tant, mon premier-né, ce que vous pouviez me donner, et ce que je pouvais moi-même recevoir de plus précieux et de plus noble. Recevez-le, je vous en prie, car c'est le saint des saints, le sauveur de tous les siècles, le réparateur de toutes choses sur la terre et dans les cieux... »

Que cette offrande doit être agréable au Père éternel! Jamais hostie ne fut plus digne d'être offerte à l'adorable Trinité et jamais elle ne fut offerte par des mains plus pures et plus dignes d'elle.

L'auguste Vierge Marie cède son Fils unique au vieillard Siméon. Que la joie de ce saint vieillard est grande! Voyez le bonheur qui illumine ses traits; écoutez ses accents prophétiques; plaignez Marie, qui au milieu de ses joies ineffables, sent tout

1. Ce qui équivaut aujourd'hui à 7 fr. 55 c.

d'un coup son cœur transpercé d'un glaive douloureux. Voyez aussi les transports d'Anne la pieuse veuve, et entendez les louanges qu'elle donne au divin enfant.

Oublierez-vous Joseph dans la contemplation de cet admirable mystère? Non, car il est là, prenant part à toutes les joies de sa sainte épouse. Le Fils de Dieu et de Marie est aussi son Fils; il l'aime comme son enfant; il en est aimé comme s'il était réellement son père. Mais dans son humilité, Joseph se tient dans l'ombre; sa joie est infinie, mais il ne dit rien. Un sourire de Jésus, un tendre regard de Marie, voilà tout ce qu'il demande, voilà toute la récompense qu'il attend de son amour et de son dévouement sans bornes.

O bienheureuse Vierge Marie, vous avez remis une fois votre divin Jésus entre les bras de Siméon; vous l'avez confié mille fois à la tendre sollicitude et aux paternelles caresses de Joseph; donnez-nous aussi votre Fils bien-aimé dans la très sainte Eucharistie. Que nous puissions en jouir, le serrer dans les bras de la foi la plus vive, et de la charité la plus ardente. Déposez-le dans nos cœurs, afin que nous brûlions de son céleste amour, et que nous nous détachions avec un profond dégoût de tout ce qui est terrestre. Faites-nous mériter de mourir avec Siméon et de nous envoler dans le ciel, pour vous y contempler, vous et votre divin Fils. Qu'il soit ce divin Fils bien-aimé, notre lumière, notre joie et notre gloire, pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

V. — *Cinquième mystère joyeux: Jésus retrouvé dans le temple.*

Dans le cinquième mystère joyeux du Rosaire, nous honorons l'Enfant Jésus se rendant à Jérusalem avec ses parents pour célébrer les fêtes de Pâques. Il se soustrait aux regards de Marie et de Joseph, reste trois jours perdu pour eux, et pendant qu'au milieu des Docteurs, il expose d'une manière admirable les premiers éléments de sa sublime doctrine, la bienheureuse Vierge Marie le retrouve et le ramène dans sa demeure, où ce divin Enfant se montre d'une obéissance parfaite à l'égard de ses bons parents.

Si vous voulez méditer pieusement et utilement ce mystère, vous arrêterez votre pensée à quelques-unes des considérations suivantes.

Dans ce cinquième mystère, Jésus, Marie et Joseph s'offrent à nous comme des modèles de dévotion. Voyez avec quelle joie ils se rendent à Jérusalem pour rendre leurs hommages à Dieu dans son temple. La route est longue et pénible, Jésus n'a encore que douze ans, sa mère n'est pas accoutumée à supporter de rudes fatigues; Joseph fatigué par le travail, les épreuves et les privations, ressemble déjà à un vieillard. N'importe: ils se

rendent au temple où les appelle leur amour pour Dieu et le zèle de son culte.

Vous représentez-vous bien la piété, la dévotion de cette Trinité de la terre dans le lieu saint? Considérez surtout le divin Enfant; recueillez les leçons qu'il vous donne par son attitude dans la maison de son Père. C'est un enfant, mais il n'a rien des défauts de l'enfance. L'étourderie, la légèreté, la désobéissance, la dissipation ordinaires à cet âge, n'existent aucunement en lui. Il est au contraire rempli d'une sagesse toute divine et d'une admirable modestie; son caractère est doux et tranquille; il est sérieux et d'une aimable gravité. Il ne recherche pas les jeux et les futilités si précieuses aux yeux des enfants, mais il s'empresse de venir au temple pour y célébrer les fêtes du Seigneur. Il aime à se trouver dans l'assemblée des hommes pieux, au milieu des docteurs et des interprètes de la loi. « C'est une bonne chose » pour l'homme » dit la sainte Ecriture, « qu'il porte le joug » du Seigneur, dès les premiers jours de son adolescence : » *Bonum est viro si portaverit jugum Domini ab adolescentia sua* (Thren. III, 17). Jésus-Christ nous invite à le faire par les exemples qu'il nous donne.

La bienheureuse Vierge Marie est la parfaite imitatrice de son divin Enfant. Sa piété, son empressement pour le culte divin font l'admiration des anges et de Dieu lui-même. Sans doute, la loi ne lui imposait pas l'obligation, non plus qu'à Jésus, de se rendre à Jérusalem; ce devoir n'existait que pour les hommes qu'aucune raison grave n'empêchait d'accomplir ce pèlerinage. Cependant Marie et le divin Enfant avaient la coutume de faire ce voyage long et pénible. Ils nous apprenaient ainsi par leur exemple à ne pas reculer à la moindre difficulté qui s'offre à nous, lorsqu'il est question de quelque chose concernant le service et la gloire du Seigneur.

Mais voilà qu'un autre spectacle s'offre à nos yeux, l'Enfant divin, après avoir accompagné fidèlement Marie et Joseph, pendant les jours de la fête, se sépare d'eux, sans qu'ils s'en aperçoivent au moment du départ, et demeure à Jérusalem pour s'occuper des affaires de son Père céleste. Le voilà au milieu des docteurs assemblés dans le temple. Au grand étonnement de tous, il expose les trésors de la sagesse divine. O Jésus, pourquoi cette conduite? Pourquoi cette douleur inénarrable que vous causez à votre mère et à votre père bien-aimés, en vous séparant d'eux?

Jésus nous enseigne par son exemple que nous ne devons pas écouter la chair et le sang, lorsque la voix de Dieu se fait entendre à nous, lorsque sa gloire le demande, lorsque notre salut le réclame impérieusement. Périssent tous nos biens; que nos parents, nos alliés, nos amis, s'irritent contre nous s'il le faut;

mais que Dieu ne soit pas offensé, ni notre salut compromis [1]. Telle est la leçon que le divin Enfant nous donne tout d'abord.

Mais que devient-il pendant les trois jours qu'il passe loin de ses parents? car ce n'est qu'à la fin du troisième jour qu'ils le retrouvent au milieu des docteurs.

Vous pouvez, si vous voulez, vous le représenter tout abîmé dans la contemplation des choses célestes et dans ses entretiens avec son Père, et passant ainsi tout son temps dans le temple. Vous pouvez vous le représenter encore, sortant un moment du temple pour demander humblement l'aumône d'un morceau de pain, afin d'anoblir l'aumône et de grandir aux yeux de son Père ceux qui la donnent et ceux qui la reçoivent [2].

Mais il est temps de revenir à Marie. Quelle douleur pour elle pendant ces trois jours! Quelle inquiétude, quelle anxiété lorsque l'attendant elle ne le voyait point venir, lorsque le cherchant, elle ne le trouvait pas, ni n'entendait parler de lui. Elle disait à Dieu au milieu de ses larmes : « O Père éternel! par un effet de » votre infinie miséricorde, vous m'aviez donné votre Fils. J'é- » tais indigne de lui, et je le suis encore, puisque je l'ai perdu. » Rendez, rendez à mon âme la joie qui lui vient de votre Sau- » veur. Je ne puis pas vivre sans lui. Sans doute je ne mérite » pas l'honneur de le servir; mais je ne méritais pas mieux celui » de le recevoir. Puis donc que votre miséricorde me l'avait » donné, que votre miséricorde, ô mon Dieu, daigne aujourd'hui » me le rendre [3]. » Et s'adressant à son divin Enfant : « O Jésus, » ô mon Fils, disait-elle, Jésus mon bien-aimé, où donc êtes- » vous? Montrez-moi votre céleste face, et je serai sauvée? Que » votre douce voix se fasse entendre à mes oreilles. Oh! dites- » moi quel est le lieu qui vous possède, le séjour où vous repo- » sez? Mon âme ne peut se séparer de vous. Ou bien venez à » moi, qui ne sais où vous êtes, ou bien conduisez-moi vers » vous [4]. » Quelle profonde douleur, dites-moi, quelle amère dé-

1. Licet parvulus ex collo pendeat nepos; licet sparso crine et scissis vestibus ubera quibus te nutrierat mater ostentat; licet in limine pater jaceat : per calcatum perge patrem, siccis oculis ad vexillum crucis evola. Solum pietatis genus est hac in re esse crudelem. Pereant ergo facultates, deseratur patria, irascantur parentes, cognati et affines, offendantur amici, tantum non offendatur Deus. S. Hieron. ad *Heliod.*

2. Quid dicam Deus meus? an ut te per omnia nostræ conformares paupertati, et in te humanæ naturæ calamitates susciperes, quasi unus e turba pauperum stipem per ostia mendicabas? Quis dabit me buccellarum illarum sic mendicatarum participem? (S. Bern. serm. *in Domin. infra octav. Epiph.*).

3. Pater æterne, dedisti mihi Filium tuum ex misericordia tua magna. Ego indigna eram illo, et nunc sum. Amisi illum; redde mihi lætitiam Salvatoris tui. Sine eo vivere non possum. Et si ei servire non mereor; sed nec eum accipere merui. Sicut eum misericordia accepi, misericordia recipiam. S. Bonavent. *Medit. in Vita Christi.*

4. Fili mi Jesu, Jesu Fili mi, ubi modo es? Ostende faciem tuam et salva

tresse devait envahir le cœur de Marie, lorsqu'elle tenait ce langage? Elle savait bien que son Fils était Dieu, qu'il était la sagesse même, et la puisance infinie; mais elle savait aussi qu'il se conduisait extérieurement comme les autres hommes, sans faire appel à sa toute-puissance. Elle craignait qu'il n'eût à souffrir de la faim, de la soif, des mauvais traitements; elle redoutait la colère d'Hérode, car elle n'ignorait pas que son divin Enfant devait racheter le monde par l'effusion de son sang, mais elle ne savait pas, si ce moment tant redouté par son cœur maternel n'était pas arrivé. Elle n'avait à se reprocher aucune négligence, mais la conscience d'avoir fait tout ce qu'elle pouvait faire ne la rassurait pas. Aussi cette auguste Vierge fut-elle plongée dans un profond chagrin, dans une angoisse inexprimable par la perte de son unique trésor. Mais aussi quelle joie, quelle consolation indicible, lorsqu'elle le retrouve dans le temple au milieu des docteurs!

Voyez-le ce divin Jésus, au milieu de cette vénérable assemblée. Il est assis dans l'humble attitude d'un disciple; son maintien est tranquille et modeste, son esprit recueilli est toujours attentif. Ces trois choses sont nécessaires à ceux qui vont entendre la parole de Dieu: l'humilité dans leurs pensées, la modestie dans leur maintien, et une religieuse attention à la voix qui leur parle.

Il est assis au milieu des docteurs. Le milieu est la place qu'il aime. Dans l'adorable Trinité, il est entre le Père et le Saint-Esprit. Dans la crèche, entre deux animaux; dans la maison de Nazareth, entre Marie et Joseph; sur la croix, entre deux voleurs; dans le cénacle au milieu des Apôtres; et lorsqu'il viendra à la fin du monde juger les vivants et les morts, il se tiendra au milieu, entre les bons et les méchants.

Marie le cherchait depuis trois jours. En le voyant, les forces et la vie reviennent à son cœur, qui, bannissant tout d'un coup la crainte et la douleur, fut dilaté par une nouvelle et immense allégresse. Le bonheur fit jaillir de ses yeux des larmes brûlantes d'émotion. Dites-nous, ô bienheureuse mère, ce que vous avez éprouvé en cet heureux moment. O cœur virginal de la Mère de Dieu, vous êtes plus ferme que l'airain, plus résistant que le diamant, puisque cet excès de joie et ces torrents de délices ne vous ont pas brisé!

Mais au milieu de son bonheur incomparable, la très sainte Vierge n'oublie rien de sa modestie. Elle contient sa joie; elle ne pousse pas un cri; elle se garde bien d'interrompre la conférence des Docteurs, et laisse à son divin Enfant tout le temps

ero; sonet vox tua in auribus te pendet anima mea. ad te. Id. *ibid.*

eis: indica mihi ubi pascas, ubi cubes; quia veni ad me qui nosti ubi sum, aut me duc

de les interroger et de leur répondre. Elle se tient en silence et ravie elle-même d'admiration, elle écoute les enseignements que donne son divin Fils, jusqu'à ce qu'il quitte l'assemblée et vienne de lui-même auprès d'elle. Cette heureuse Mère le reçoit alors avec la plus vive tendresse, sans lui laisser entrevoir les violentes émotions qui avaient agité son âme, et sans lui faire le plus léger reproche. Car elle savait bien qu'il n'y avait aucune faute de la part du saint Enfant. Mais frappée d'étonnement et le cœur plein d'une joie d'autant plus grande que sa douleur avait été plus amère, elle s'adresse à lui de sa voix la plus douce et lui dit : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la » sorte à notre égard? Voilà que votre père et moi, nous vous » cherchions tout affligés : » *Fili, quid fecisti nobis sic? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te* (Luc. II, 48). Et Jésus répond à sa Mère : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous » pas qu'il faut que je m'emploie aux choses de mon Père? » *Quid est quod me quærebatis? Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse* (Luc. II, 49) ? C'est-à-dire : Ne savez-vous pas que mon royaume n'est pas de ce monde, que je suis d'en haut, que je descends du ciel, et que par conséquent, je ne dois pas m'occuper des choses d'ici-bas, mais des choses du ciel? Je suis plein de respect pour les droits d'une mère, mais avant elle, je fais passer un Père, celui qui est au ciel. Vous pouviez donc croire que j'étais à mon œuvre, vous reposer dans cette pensée et ne pas me chercher avec tant de douleur. — En parlant ainsi, Jésus enseignait déjà ce qu'il devait proclamer plus clairement un jour : « Celui qui aime son père ou sa mère » plus que moi, n'est pas digne de moi : » *Qui amat patrem et matrem plus quam me, non est dignus me* (Matth. X, 37). Il apprenait par son exemple aux enfants à tempérer les tendresses maternelles, et à préférer toujours l'amour de Dieu à tout autre amour, fût-il comme l'amour des parents, le plus légitime et le plus louable.

Marie n'objecte rien aux paroles de son divin Fils, quoiqu'elle n'en ait pas compris tout le sens, selon la remarque de l'Evangile. Mais heureuse d'avoir retrouvé son trésor, elle retourne à Nazareth, avec Jésus qui jusqu'à l'âge de trente ans, ne la quittera plus et sera pour elle le plus tendre et le plus soumis des enfants.

Qui redira le bonheur de la sainte Famille? Qui redira les joies infinies de Marie et de Joseph dans la société de Jésus ? O Mère mille fois heureuse, au nom de la joie immense dont vous combla si longtemps l'aimable compagnie, la douce intimité de votre divin Fils, nous vous en supplions, nous vous en conjurons, faites que Jésus soit l'unique objet de nos pensées et de notre sollicitude. Qu'il soit notre espérance, notre consolation et notre joie. Qu'il soit notre appui dans l'adversité, comme au sein du

bonheur ! Que nous l'ayons toujours présent à l'esprit ; qu'absent il soit l'objet de nos recherches, et que nous l'entourions de la plus vive tendresse quand il est avec nous.

Nous vous le demandons, ô Vierge très sainte, au nom de la douleur dont la perte de Jésus a déchiré votre âme pendant trois jours ; nous vous en prions au nom de la joie qui a dilaté votre cœur lorsque vous avez retrouvé à Jérusalem, ce doux Enfant que vous aviez perdu : faites que nous aussi, nous trouvions votre Fils, Notre-Seigneur, que son absence nous soit un deuil, que sa présence nous comble de bonheur, que notre cœur soit à lui sans retour, et qu'il ne permette pas que nous nous égarions après les vanités du monde. Ainsi soit-il.

SEPTIÈME SERMON

MYSTÈRES DOULOUREUX DU ROSAIRE.

O vos omnes qui transitis
per viam attendite et videte
si est dolor sicut dolor meus.
THREN. I, 12.

Ce n'est pas sans raison que la bienheureuse Vierge Marie est appelée par la sainte Eglise « la Mère des douleurs, » *Mater dolorosa*, et « la Reine des martyrs, » *Regina martyrum*. Nul n'a souffert comme elle, et le Prophète pouvait bien lui mettre sur les lèvres ces paroles que nous avons prises pour texte : « Vous tous qui passez par le chemin, faites attention et voyez » s'il est une douleur comme ma douleur : » *O vos omnes qui transitis per viam attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* Personne ne connaissait comme Marie les prophéties concernant son divin Fils. Avant de savoir qu'elle avait été choisie pour être la Mère du Rédempteur, elle n'ignorait pas que ce rédempteur tant désiré serait un homme de douleur. Elle n'ignorait pas que le salut du monde lui coûterait des travaux, des souffrances, des humiliations inexprimables, couronnés par la mort la plus cruelle et la plus déshonorante. Au jour de l'Annonciation, en acceptant de devenir la Mère du Fils de Dieu, elle savait bien qu'elle acceptait de porter la croix avec lui. Au jour de la Purification, la parole du vieillard Siméon ne lui apprit rien qu'elle ne connût déjà, mais cependant elle enfonça plus douloureusement le glaive dans son cœur. Enfin arrive le temps de la Passion. Jusque-là les consolations infinies que la présence de Jésus lui apportait avaient fait contre-poids à sa douleur, mais maintenant, il faut vider le calice jusqu'à la lie et rien n'en viendra adoucir l'amertume.

Marie aime à nous voir partager ses joies, mais son cœur est peut-être encore plus consolé lorsque nous prenons part à ses souffrances, lorsque nous nous affligeons de ce qui a fait couler ses larmes. C'est que nos péchés ayant été la cause première des douleurs de Jésus et de celles de Marie, en pleurant sur leurs souffrances, nous apprenons à les détester davantage, à les expier plus sérieusement et à fuir avec plus de soin ce qui en fut la cause. Ainsi nous obtenons notre pardon, ainsi nous marchons d'un pas assuré dans la voie du salut. Méditons donc sur les souffrances de Marie. Que la récitation du saint Rosaire nous habitue à vivre avec cette divine Mère et à partager ses douleurs comme elle nous permet de partager ses joies.

Les cinq mystères douloureux du Rosaire peuvent s'énumérer ainsi : La Prière de Jésus au Jardin des Oliviers, la Flagellation ; le Couronnement d'épines, le Portement de la croix ; le Crucifiement. O Marie ! Mère de douleurs ! obtenez-nous de pleurer avec vous, en contemplant vos souffrances et celles de votre Fils : *Fac me tecum pie flere.*

I. — *Premier mystère douloureux : Prière de Jésus au jardin des Oliviers.*

Le premier mystère douloureux nous représente l'agonie de N.-S. Jésus-Christ au jardin des Oliviers. Ce doux Sauveur se trouble, tremble, pâlit d'effroi ; son âme est remplie de tristesse, inondée d'amertume et plongée dans le plus profond abattement. Tel est le tableau navrant que ce mystère nous met devant les yeux.

Suivons par la pensée notre adorable Sauveur, depuis le moment où il fait ses derniers adieux à sa Mère, jusqu'à celui où ramené lié de cordes, comme un vil scélérat, il est présenté devant les tribunaux d'Anne et de Caïphe.

L'Evangile ne nous parle pas des adieux de Jésus à sa Mère ; mais les auteurs contemplatifs ne mettent pas en doute qu'il n'ait pris congé d'elle, en lui annonçant que le moment du sacrifice était venu. Sans doute la soumission de Marie à la volonté de Dieu était absolument parfaite. Cependant, qui pourra dire les effroyables tortures de son âme, à la pensée de tout ce que son divin Fils allait endurer ? Sa tendresse de mère repousse avec horreur le supplice de son Fils ; mais sa volonté inébranlable dans le bien l'accepte. Elle se résigne humblement et ne laisse échapper aucun murmure.

Jésus-Christ l'âme accablée de tristesse pénètre dans le jardin de l'agonie. Il vint, dit l'Evangile, « à la montagne des Oliviers où se trouvait un jardin » *in montem Olivarum ubi erat hortus* (Joan. xviii, 1). Ce n'était pas un jardin de délices comme celui

dans lequel Adam commit son péché. C'était le jardin des douleurs, de la tristesse, des angoisses inexprimables. Le premier Adam avait péché et perdu les hommes dans un jardin; c'est en un lieu pareil que le second Adam offre les prémices de notre rédemption.

Voyez, mes frères, comme le Fils de Dieu est plongé pour vous dans la douleur, la tristesse, l'effroi; voyez comme il est abattu, comme il prie; voyez la sueur de sang qui ruisselle de tous ses membres.

Ce qui le désole, ce n'est pas sa mort, ce sont vos péchés.

Ce qui l'attriste, c'est la perfidie du peuple juif qui le méconnaît, c'est la trahison de Judas, la fuite de ses disciples, le reniement de Pierre, la part que sa très sainte Mère prend à ses souffrances. Ce qui l'attriste encore, c'est l'aveuglement de tant de chrétiens qui ne veulent pas travailler sérieusement à leur salut et qui se perdent. Il dit avec le Psalmiste: « De quelle » utilité sera mon sang, lorsque je serai descendu dans la tombe?» *Quæ utilitas in sanguine meo, dum descendo in corruptionem* (Psal. xxix, 10)?

C'est pour vous procurer des forces, un peu de bonne volonté et d'énergie pour le bien, qu'il s'abandonne aux langueurs du découragement. Il veut, en partageant notre faiblesse, nous consoler et nous soutenir.

C'est à cause de nous qu'il pâlit d'effroi. Il voyait tous les instruments de son supplice; il connaissait tous les tourments qui lui étaient préparés, et ce spectacle le consternait et le remplissait d'effroi; mais ce qui l'épouvantait bien plus encore, c'était la sévérité de la justice divine, qui allait se décharger sur lui; c'était le sort qui vous attend au tribunal de Dieu, vous qui péchez et qui ne faites pas pénitence! Le Saint des saints tremble et pâlit pour le pécheur: et vous pécheurs, vous ne tremblez pas en face de la mort éternelle, vous ne la craignez pas, vous ne la fuyez pas!

C'est pour vous que Jésus prie. Voyez comme il prie et apprenez de lui à bien prier.

Il se sépare de ses Apôtres et s'éloigne à la distance d'un jet de pierre, dit l'Evangile, pour vous apprendre que c'est surtout dans la solitude et le silence qu'il convient de prier.

Il se met à genoux et, à la fin, il tombe la face contre terre, pour vous montrer avec quelle humilité vous devez vous présenter devant le Seigneur. Le poids de vos péchés l'accable: comment n'en seriez-vous pas accablés vous-mêmes en la présence du Dieu suprême?

Il redit trois fois la même prière parce qu'il s'adresse à la sainte Trinité, et parce qu'il prie pour lui-même, afin d'échapper aux tortures de la Passion, si telle est la volonté de Dieu; pour

ses disciples, afin qu'ils n'aient rien à souffrir, et que scandalisés par ce qui va se passer, ils ne tombent pas dans l'endurcissement; pour tous les fidèles, afin que le calice de sa Passion leur soit salutaire.

C'est pour vous qu'une sueur de sang ruisselle sur son corps, tant la lutte est terrible entre la nature qui repousse la mort avec horreur et la volonté inébranlable dans sa conformité à la volonté divine. Ce sont vos péchés qui semblables à un affreux poison font jaillir le sang de tous les membres du Sauveur. Et au milieu de ses souffrances inexprimables, il vous apprend encore à ne pas vous laisser aller au désespoir, à vous remettre entièrement de toutes choses entre les mains du Père céleste et il dit: « Mon Père, que votre volonté soit faite: » *Fiat voluntas tua* (Matth. xxvi, 42). Dites-le avec lui, dans toutes vos tribulations, dans toutes vos épreuves.

Un ange descend du ciel pour le consoler et le soutenir, lui le consolateur par excellence, lui la force de Dieu; alors il se lève; il va trouver ses disciples endormis, comme nous nous endormons dans la nuit du péché et il les avertit que ceux qui doivent se saisir de lui approchent conduits par Judas.

Il ne repousse pas le baiser du traître et après avoir donné à ses ennemis une dernière preuve de sa divinité, pour leur ouvrir les yeux, il se livre entre leurs mains, se laisse charger de liens et traîner devant les juges iniques qui l'attendent pour le condamner, parce qu'il est juste et qu'ils sont coupables.

Cependant que fait la Mère de Jésus? Jean a couru près d'elle à Béthanie pour lui annoncer que les Juifs se sont emparés de son Fils. Ici, élève-toi, ô mon âme; élève-toi, dis-je, au-dessus de toi-même et considère cette mère incomparablement plus triste que tous les autres amis du Sauveur! Considère les douleurs, les tourments, les cruelles amertumes qu'elle éprouve dans son cœur! La douleur de cette Mère affligée fut si grande que nul esprit créé ne saurait la comprendre!

Mes frères, attachez-vous à cette mère désolée: partagez ses douleurs et apprenez d'elle à supporter toutes vos peines avec une sainte résignation, en union avec elle, pour votre salut, puisque telle est la volonté de Dieu.

II. — *Second mystère douloureux: La Flagellation.*

Ce mystère nous met sous les yeux notre adorable Sauveur dépouillé de ses vêtements, attaché à une colonne, et déchiré par une multitude de violents coups de verges.

Les opprobres et les ignominies que le Fils de Dieu veut endurer pour nous vont en croissant. D'abord, il est pris, enchaîné; il est souffleté, couvert de crachats dans la maison de Caïphe,

chez Pilate, il est soumis à une horrible flagellation, supplice honteux réservé aux esclaves. Quel spectacle, chrétiens, que l'Homme-Dieu, le Créateur du monde, attaché à une colonne et offrant son corps à ce cruel tourment! Ames dévotes, contemplez cet abaissement; considérez le roi des anges et des hommes, dépouillé de ses vêtements et n'ayant rien pour se couvrir, lui qui donne aux oiseaux leurs plumes, aux brebis leur toison, aux lis des champs leur parure et leur éclat. O miracle d'humilité! Qui aurait jamais pu croire que le Fils de Dieu se fût abaissé au point de consentir à être flagellé par les hommes? Qui donc vous a lié si fortement, ô infinie Majesté? Qui vous a attaché si violemment à cette colonne? Celui que personne ne saurait vaincre, l'amour l'a enchaîné. « O charité! s'écrie S. Laurent Justi- » nien, que ton lien est fort, puisque Dieu lui-même ne l'a pas » rompu. Aucune entrave, aucune chaîne, n'aurait pu le retenir » à la colonne, si tu avais manqué, ô lien d'amour [1]. »

Quelle ignominie, quelle honte pour Jésus, de se voir ainsi dépouillé de tous ses vêtements, sous les regards d'une foule de misérables, grossiers et abandonnés à tous les vices!

Quelle cruauté de la part des soldats chargés de lui faire subir l'affreux supplice de la flagellation! Toute la cohorte est rassemblée; ils sont plus de six cents, et chacun d'eux veut frapper. Ils se disputent à qui fera plus souffrir la victime. Sa douceur, son silence, sa patience inaltérable, loin de les toucher, les excitent. Les ordres de Pilate et les clameurs des Juifs ne leur permettent aucune pitié. Dans les cas ordinaires, il n'était pas permis par la loi de frapper le patient de plus de quarante coups, et l'on s'arrêtait à trente-neuf, pour être plus assuré de ne pas outrepasser le nombre marqué. Mais lorsqu'il s'agit du Fils de Dieu, de l'adorable victime qui s'offre pour racheter le monde et effacer tous nos péchés, il n'y a plus de loi, il n'y a plus de règle, et les bourreaux frappent aussi longtemps qu'ils ont la force de frapper. Le prophète a vu en esprit ce spectacle cruel et il s'est écrié : « Depuis la plante des pieds jus- » qu'au sommet de la tête il n'y a en lui aucune partie saine : » *A planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas* (Isa. I, 6). Aussi les forces manquent-elles bientôt à l'adorable victime, il s'affaisse sous les coups qui le déchirent et mettent ses os à nu. Le supplice cesse enfin, car les bourreaux ne veulent pas qu'il meure encore si tôt et qu'il échappe ainsi à leur fureur.

Et pourquoi donc Jésus consent-il à subir cet épouvantable supplice de la flagellation? Sans doute Pilate ordonna de le flageller, afin de satisfaire ainsi à la haine des Juifs et de les

1. O charitas, quam magnum est vinculum tuum, quo Deus potuit ligari. Nulli compedes, nulli laquei ad columnam eum tenuissent, si tu, o amoris vinculum, defuisses. S. Laurent. Justin. lib. *de Ligno vitæ*. cap. IV.

calmer. Mais la cause première, ou plutôt la cause unique de la flagellation du Sauveur, se trouve en nous. Ce sont nos péchés qui blessent Jésus et qui le déchirent. C'est pour cela qu'il dit : « Je payais alors ce que je n'avais pas pris : » *Quæ non rapui tunc exsolvebam* (Psal. lxviii, 4). Ce sont nos péchés qui ont flagellé le Fils de Dieu.

Cependant que faisait Marie? Imaginez, si vous le pouvez, sa cruelle affliction, en assistant à ce douloureux spectacle. On ne doit pas douter de sa présence, quoique les Evangélistes n'en aient rien dit: de très graves auteurs l'ont affirmée, et on lit dans les *Révélations* de sainte Brigitte qu'elle était là. La douleur de Jésus-Christ lui-même s'accrut dans des proportions inconcevables, lorsqu'il vit et sentit que non seulement son propre corps, mais aussi l'âme de sa mère bien-aimée était flagellée avec lui. Et vous, ô mère affligée, quels étaient vos sentiments, lorsque vous voyiez votre Fils, entouré de toute une multitude de bourreaux, nu et lié à la colonne, déchiré d'abord avec des verges, ensuite avec des fouets armés de pointes de fer aiguës et recourbées, et enfin avec des chaînes, et cela avec tant de fureur et de cruauté qu'on voyait même les os? Quelles étaient vos pensées lorsque vous ne pouviez ni lui parler, ni le consoler, ni l'aider, ni panser ses blessures? O cœur affligé d'une mère! comment avez-vous été assez grand pour recevoir tant de milliers de coups? Comment la violence de la douleur ne vous a-t-elle pas brisé, broyé, comme un vase d'argile qu'on réduit en poussière?

Je vois, Seigneur, et je sais, que c'est pour mes péchés que vous avez été frappé si inhumainement. Faites, je vous en conjure, que je sente dans mon cœur toutes les douleurs de cette cruelle flagellation; faites qu'à votre exemple j'afflige mon corps, par la mortification et par les austérités d'une rude discipline.

O mère de douleurs, conduisez-nous aujourd'hui dans le palais de Pilate, auprès de cette colonne à laquelle votre Fils a été attaché, et où il a été si cruellement flagellé, afin que nous y voyions avec vous, couler le sang sacré qu'il répand pour notre salut, afin que nous recueillions ces précieux morceaux de chair, que les fouets ont détachés de son corps adorable. Par eux et à cause d'eux nous serons préservés des fouets et des fléaux de la colère divine; nous serons délivrés de nos péchés et des supplices éternels de l'enfer. Ainsi soit-il.

III. — *Troisième mystère douloureux*: *Le Couronnement d'épines.*

En récitant la troisième dizaine de la partie du Rosaire, consacrée à honorer les mystères douloureux de Jésus et de Marie,

nous avons à contempler notre divin Sauveur couronné d'épines, sous les yeux de sa très sainte Mère.

Ames chrétiennes, écoutez ces paroles du Cantique des cantiques : c'est à vous qu'elles s'adressent : *Egredimini et videte, filiæ Sion, regem Salomonem in diademate, quo coronavit illum mater sua* : « Sortez et voyez, filles de Sion, le roi Salomon orné » du diadème dont sa mère l'a couronné (Cant. III, 11). » Sortez vous-mêmes, âmes chrétiennes, des pensées terrestres, des soins de ce monde, et considérez le véritable Salomon, votre Sauveur, votre roi, avec le diadème d'épines dont l'a couronné sa mère, ou plutôt sa cruelle marâtre, la synagogue des Juifs.

Il faut remarquer ici, que les bourreaux, stimulés par les Juifs, ont parodié toutes les cérémonies qui s'accomplissent pour le couronnement d'un roi, afin d'insulter davantage à leur innocente victime, et d'ajouter de nouveaux tourments aux supplices cruels dont ils l'avaient accablé déjà.

Le roi qu'on doit couronner est dépouillé de ses vêtements ordinaires et revêtu de la pourpre royale, pour donner plus d'éclat à sa grandeur et à sa majesté. — Après sa cruelle flagellation, Notre-Seigneur s'était, comme il avait pu, couvert de ses vêtements. On les lui arrache brutalement, on déchire de nouveau ses plaies, on fait de nouveau couler son sang, et le voilà une seconde fois exposé nu à la vue et aux outrages de la multitude qui blasphème et réclame sa mort à grands cris. Les plaies dont il est couvert, le sang qui inonde ses membres adorables lui forment comme un vêtement de pourpre. O Marie, le reconnaissez-vous votre divin enfant, votre Fils tant aimé? La chair qu'il tient de vous est déchirée, sanglante; la robe que vous lui avez faite de vos propres mains, est là, traînant à terre, comme un haillon souillé de sang! O mère la plus tendre des mères, reconnaissez-vous votre fils? Et si vous le reconnaissez, comment pouvez-vous être là présente, et ne pas mourir de douleur? — Dieu donne à Marie des forces assez grandes pour aller jusqu'au bout de sa mission. Elle est notre corédemptrice, elle est la compagne, l'aide de Jésus, dans l'œuvre de notre rédemption; elle l'accompagnera jusqu'au dernier moment, jusque sur le Calvaire, jusqu'au tombeau où il sera enseveli.

Mais le nouveau roi doit être revêtu de la pourpre royale. Les bourreaux du Seigneur trouvent un lambeau de pourpre qui par sa forme rappelle ce manteau, et ils le lui jettent sur les épaules. Il avait avoué devant Pilate, qu'il était roi en disant : « Vous » dites avec raison que je suis roi : » *Tu dicis quia rex sum ego* (Marc. XV, 2). Ils ont entendu cette parole, et puisque Jésus est roi, ils vont le traiter en roi.

Ils ont donné à leur victime le manteau d'écarlate; mais ce n'est pas assez; à un roi, il faut une couronne. Ils en trouveront

une, telle que la haine des Juifs et leur propre férocité la désirent. Ecoutez S. Mathieu : « Alors les soldats du gouverneur, » tressant une couronne d'épines, la mirent sur sa tête : » *Tunc milites præsidis plectentes coronam de spinis posuerunt super caput ejus* (MATTH. XXVII, 27, 29). O ignominie, ô douleur! Les pointes longues et acérées de cette couronne sont enfoncées dans la tête sacrée de Jésus, avec une fureur brutale ; le sang coule en abondance sur le front, sur les yeux, sur tout le visage, et ce visage auguste, que les anges aiment tant à contempler, devient un objet de pitié. Ce fut là sans doute un martyre inouï et si douloureux, que l'humanité aurait expiré dans ce tourment, si elle n'avait pas été soutenue par la divinité.

Lorsqu'un roi est couronné, on met dans ses mains le sceptre, qui est le symbole de la puissance royale. Mais quel sceptre donneront ces cruels bourreaux au roi des anges et des hommes? « Ils mirent un roseau dans sa main, » dit l'Evangéliste : *Posuerunt arundinem in manu ejus*; sceptre dérisoire, bien en rapport avec la couronne et le manteau dont ils avaient déjà gratifié leur victime.

Ils placent sur un trône celui qu'ils regardent comme un roi de théâtre, comme un pauvre insensé et comme un malfaiteur, dont il leur est permis de se moquer à leur aise, et qu'ils peuvent tourmenter de mille manières, sans avoir rien à craindre. Sur quel trône le font-ils asseoir? peut-être sur la colonne qui a servi à sa flagellation? Et ils viennent tour à tour fléchir le genou devant lui ; ils lui disent en l'insultant : « Salut, roi des » Juifs : » *Ave, rex Judæorum.* C'est ainsi qu'ils honorent celui dont le nom seul doit faire fléchir tout genou, au ciel, sur la terre et jusque dans les enfers.

O vous qui êtes chrétiens, réparez ces outrages; fléchissez le genou, prosternez-vous avec humilité devant le Seigneur, adorez-le comme Marie l'adorait pendant cette scène odieuse et sacrilège. Adorez votre roi, votre Sauveur et votre Dieu.

Et puis en guise de réjouissance et d'amusement, car il faut se réjouir et s'amuser au jour du couronnement d'un roi, ils prennent le roseau qu'ils lui ont mis entre les mains pour lui frapper la tête, et ils lui donnent des soufflets.

Cependant les cris de mort ne cessent de se faire entendre. Pilate montre Jésus aux Juifs, croyant les amener à la pitié par un spectacle si cruel; il leur dit : « Voilà l'homme : » *Ecce homo* : Oui voilà l'homme. O Marie, ô mère de douleur, vous l'entendez : voilà l'homme que vous avez conçu dans votre sein virginal, l'homme que vous avez enfanté, nourri de votre lait, soigné avec tant de sollicitude et d'amour pendant son enfance. Voilà votre Fils bien-aimé, le plus beau des enfants des hommes. Voyez à quel état la cruauté des hommes l'a réduit. Le

voilà donné en spectacle à une multitude qui a soif de son sang, qui s'enivre de ses souffrances et de ses opprobres. — Et cet homme, ce sont nos péchés qui le font souffrir : et cet homme, c'est par amour pour nous qu'il souffre!

Dites-nous, ô mère affligée, quels furent vos sentiments au milieu de ce supplice? Peut-être vous rappeliez-vous cette magnifique promesse qui vous fut faite par l'ange Gabriel : « Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il régnera » éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas » de fin » : *Dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus, et regnabit in domo Jacob in æternum, et regni ejus non erit finis* (Luc. I, 32). Mais vous saviez bien que le règne de votre divin Fils n'était pas de ce monde, et que c'était par la souffrance qu'il devait entrer dans sa gloire ; vous saviez qu'il touchait à son triomphe. Le lambeau de pourpre, la couronne d'épines, le spectre de roseau, ne sont, hélas! que des représentations trop fidèles des misères qui accompagnent les royautés terrestres: pour Jésus, il n'en était pas ainsi, la gloire, la puissance, la durée de sa royauté devaient être infinies, et Marie le savait : Marie cependant éprouvait combien il est dur pour une Mère de voir son fils traité comme le fut Jésus.

O Jésus, ô roi plein de douceur, faites que je grave dans mon cœur, votre douloureuse et amoureuse Passion, afin que je compatisse à vos souffrances, et que j'évite toujours le péché, cause funeste de toutes vos douleurs.

O très douce et très affligée Marie, faites que je participe à votre immense douleur; faites que je sente dans mon cœur les blessures de ce glaive qui a transpercé le vôtre. Courage donc, ô mon âme ; recueille les épines de la couronne de Jésus ; conserve-les précieusement dans ton cœur. Il en naîtra des roses qui seront ta couronne de gloire dans la bienheureuse éternité.

IV. — *Quatrième mystère douloureux: Le Portement de la croix.*

Le sujet de notre méditation lorsque nous récitons la quatrième dizaine de la seconde partie du Rosaire, doit être le portement de la croix. Il faut nous représenter, par la pensée, les diverses scènes de ce drame douloureux, depuis le moment où Jésus-Christ fut chargé de l'instrument de son supplice, jusqu'à celui où, arrivé au sommet du Calvaire, il fut déchargé de ce poids accablant pour y être cloué et y mourir.

La sentence de mort est prononcée par le lâche Pilate, qui a reconnu l'innocence de Jésus, mais qui le condamne pour faire plaisir aux Juifs. Jésus accepte la sentence de mort sans murmurer. Il ne demande pas de délai, il ne proteste pas contre la

cruauté du jugement, mais il obéit aussitôt. Sur ses épaules déchirées par les coups, il reçoit cette croix pesante, qu'il doit porter jusqu'au lieu du supplice, tout épuisé qu'il est par la souffrance et par la perte de son sang.

Regardez cette adorable victime, qui se rend au lieu de l'immolation pour expier vos péchés. La marche est difficile, dans le chemin raboteux et montant qu'il faut suivre ; les aspérités du chemin blessent ses pieds sacrés. Il tombe sous le poids de sa croix, et il se relève comme il peut, au milieu des outrages et des coups que lui prodiguent les bourreaux. Autrefois Caïn conduisait Abel dans la campagne pour le sacrifier à sa haine et à sa jalousie, mais il ne l'insultait pas, il ne l'outrageait pas. Abraham conduisait Isaac pour l'immoler en holocauste par ordre du Seigneur, mais il aimait ce Fils qu'il se disposait à sacrifier. Ainsi ne font pas les bourreaux de Jésus, et les Juifs qui les poussent. Ils n'ont pour l'adorable victime que blasphèmes, outrages et traitements cruels. O Marie, vous êtes là, perdue dans la foule. Vous accompagnez Jésus comme Abraham accompagnait son fils, et comme lui vous consentez à ce sacrifice que Dieu vous demande. Avec Marie, se trouvent quelques saintes femmes, et d'autres qui, mues par une compassion naturelle, ne peuvent retenir leurs larmes, à la vue de tant de souffrances. Jésus les console et leur apprend que ce sont leurs péchés qu'il faut pleurer. « Si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du » bois sec, » leur dit-il : *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet* (Luc. xxiii, 13)? Si l'innocence même est traitée avec tant de rigueur, parce qu'elle a pris la responsabilité des péchés, que deviendront les pécheurs eux-mêmes, qui n'auront pas fait pénitence ?

Mais revenons à Marie et considérons combien est grande sa douleur. Elle aperçoit son Fils bien-aimé, accablé sous le lourd fardeau de sa croix; elle est témoin de ses chutes douloureuses; elle entend les cris de mort et les plaisanteries plus cruelles encore des Juifs et des bourreaux; elle marche à la suite de son divin Fils, et elle s'incline jusqu'à terre pour baiser çà et là les traces sanglantes de ses pas. Au détour d'une rue, elle se trouve en face de lui, leurs yeux se rencontrent; ils ne se parlent pas, mais que ne se disent-ils pas dans ce regard rapide? Que Marie serait heureuse de prendre sur ses épaules la croix de son Fils ! qu'elle serait heureuse de verser pour lui tout son sang, de mourir pour lui, et de lui éviter ainsi, ne fût-ce que la moindre des souffrances qu'il endure ! Mais, non ; elle ne peut rien pour le soulager, et sa présence même ne fait qu'accroître la douleur de ce fils qui lui est si cher. Cependant elle ne s'éloignera pas de lui, sa place est au pied de la croix, elle recueillera ses dernières paroles, elle recevra son dernir soupir.

Rappelez souvent ce mystère à votre esprit, âmes chrétiennes, et sachez qu'aucune méditation n'est plus agréable au Sauveur, que celle des souffrances qu'il a endu rées, et que Marie a endurées en union avec lui, au temps de sa Passion. « Si quelqu'un veut » venir avec moi, dit-il, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne » sa croix et qu'il me suive : » *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat cruam suam et sequatur me* (Luc. IX, 23). Marie a porté la croix après Jésus, elle a suivi Jésus, jusqu'au sommet du Calvaire. Imitons Marie, portons la croix que Dieu nous donne, telle qu'il nous la donne, gravissons notre Calvaire à sa suite ; c'est le chemin du ciel.

O Jésus, qui êtes en même temps, très souffrant et très doux ; vous qui, dans cette lugubre marche, avez donné l'image de votre face adorable empreinte sur le voile de la pieuse Véronique, nous vous prions, nous vous conjurons d'offrir cette image pour nous, à la très sainte Trinité. Offrez à Dieu le Père, comme vous avez coutume de le faire, ce front et cette chevelure pressés par la couronne d'épines, souillés de sang et de plaies ; ces yeux inondés de sang et de larmes ; cette face adorable, salie par des crachats, meurtrie par des soufflets et par d'innombrables coups. Offrez-les pour notre salut. Ce présent lui sera agréable et produira pour nous des fruits infinis.

Et vous, ô très affligée et très bonne Mère, par la croix de votre Fils et par tous ses tourments, nous vous en supplions, obtenez-nous en temps opportun le secours de la grâce divine, pour que nous portions notre croix avec courage, à l'exemple de votre Fils, notre Sauveur. Faites que nous la désirions, que nous l'embrassions avec joie ; faites qu'à l'exemple de Simon le Cyrénéen, nous la portions sur nos épaules avec persévérance ; faites que nous mourions sur elle, comme le bon larron. Ainsi soit-il.

V. — *Cinquième mystère douloureux* : *Le Crucifiement et la mort de Jésus.*

Dans les dizaines précédentes, nous avons en récitant les prières du Rosaire, suivi pas à pas notre divin Sauveur, parcourant la voie douloureuse de sa Passion. Nous arrivons au dénouement de ce drame, qui a remué le ciel, la terre et l'enfer. Jésus-Christ est arrivé sur le Calvaire ; on l'attache à la croix et il meurt. Voilà le mystère qui doit occuper notre pensée et pénétrer notre cœur, pendant que nous saluons Marie, en lui disant qu'elle est pleine de grâce, qu'elle est la Mère du Sauveur, et que nous avons besoin qu'elle intercède pour nous.

Les bourreaux s'approchent de leur victime. Une fois encore ils la dépouillent des vêtements dont Jésus s'était de nouveau

couvert, au moment d'être chargé de sa croix. Il est à croire que son vêtement intérieur était collé sur ses chairs meurtries, et que toutes ses blessures s'ouvrirent de nouveau lorsqu'il lui fut brutalement arraché.

Jésus s'étend lui-même sur le lit de la croix. On lui saisit les pieds et les mains. Ecoutez les coups de marteau qui enfoncent de gros clous dans ses membres si délicats et si sensibles.

La croix est dressée et retombe lourdement dans le trou du rocher préparé pour la recevoir. Une horrible secousse fait tressaillir le corps du Sauveur ; les plaies des mains et des pieds, qui soutiennent tout le poids de ce corps adorable, s'agrandissent cruellement, ce n'est pas une mort, mais mille morts qu'il endure.

Il souffre pour l'homme, et comme le péché d'Adam a corrompu tous les membres du corps humain, il souffre dans toutes les parties de son corps. Sa tête auguste est couronnée d'épines ; son visage, dont la beauté ravit les anges, est souillé de sang et de crachats ; ses oreilles faites pour les mélodies du ciel, sont offensées par des blasphèmes ; ses mains qui ont créé le ciel et la terre, ses pieds qui ont marché sur les eaux et qui ont parcouru les régions de la Palestine, en prêchant l'Evangile et en faisant des miracles, sont percés de clous ; son goût est offensé par le fiel et le vinaigre ; les débris humains qui jonchent ce lieu destiné au supplice des malfaiteurs, fait monter jusqu'à lui une odeur de corruption qui le suffoque.

Il meurt élevé de terre, afin d'arracher nos cœurs à la terre pour les diriger vers le ciel.

Il meurt en un temps de solennité pour qu'il y ait plus de témoins de son humiliation, et aussi plus d'âmes à même de profiter de son supplice.

Il meurt entre deux larrons, parce qu'il répand son sang pour les larrons, c'est-à-dire pour les pécheurs.

Il a les bras étendus pour nous embrasser tous ; il penche la tête vers nous, pour nous donner le baiser de paix ; les mains ouvertes et percées, pour nous départir abondamment ses dons ; le cœur ouvert, pour nous y recevoir ; les pieds attachés, pour nous montrer la constance de son amour.

Pourquoi tant de souffrances, pourquoi tant d'opprobres et d'ignominies, ô mon divin Jésus?

Son Père avait réuni sur lui, toutes les iniquités de nous tous.

O très innocent Jésus, je suis vraiment la cause de vos tourments si grands. Ma concupiscence m'a entraîné dans le péché : votre charité vous a conduit à la croix. Ma main a saisi, par désobéissance, le fruit défendu ; les vôtres, par obéissance à votre Père, ont été déchirées et percées par des clous. J'ai goûté la douceur de la pomme et vous avez goûté pour moi l'amertume

du fiel. Mes pieds ont couru vers le mal, et les vôtres ont été percés de clous et attachés sur la croix. J'ai contracté des dettes sans nombre et sans mesure ; je ne puis les payer et vous m'en délivrez au prix de votre sang. Que votre croix, vos souffrances, votre satisfaction soient à moi ; aussi rien ne manquera pour mon salut ; tout sera suppléé par le trésor inépuisable de vos mérites !

L'Evangile nous dit que la Mère de Dieu était au pied de la croix. O étonnante force d'âme ! ô courage invincible du cœur d'une mère ! Marie est au pied de la croix, et tandis que les hommes, les disciples, les Apôtres mêmes s'enfuient, elle reste courageusement auprès de son Fils. Elle est debout et elle contemple son Jésus, suspendu au gibet entre deux voleurs, déjà près de la mort et en agonie. Le Fils était suspendu à la croix et la Mère s'offrait aux bourreaux. Il y avait là deux croix, deux autels : l'autel de la passion où Jésus mourait et celui de la compassion où sa Mère était immolée. Jésus-Christ offrait sa chair : la Vierge Marie immolait son cœur et son esprit. Elle était debout près de la croix et elle voyait les prêtres tournant en dérision et blasphémant son Fils mourant ; les Pontifes branlant la tête et lançant contre lui des sarcasmes plus cruels que la mort ; les bourreaux se partageant ses vêtements et tirant au sort sa tunique sans couture.

Lorsque Jésus priait son Père avec larmes, pour ses bourreaux et pour tous les hommes en disant : « Mon Père, pardon-» nez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font : » *Pater, dimitte illis, quia nesciunt quid faciunt* (Luc. xxiii, 34), Marie imitait son Fils et lui disait intérieurement du fond de son cœur : O mon Fils, pardonnez à vos ennemis le crime qu'ils commettent en versant votre sang. Je vous en conjure par toutes vos douleurs ; je vous en conjure par cet amour infini qui vous a fait accepter une mort si cruelle : ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien.

Lorsque Jésus dit à S. Jean : « Voilà votre Mère : » *Ecce Mater tua* (Joan. xix, 27) ; et à sa Mère : « Voilà votre Fils : » *Ecce Filius tuus* ; elle se soumet humblement à cet échange ; elle accepte le serviteur au lieu du Seigneur, le disciple au lieu du maître, le fils de Zébédée au lieu du Fils de Dieu.

Lorsque Jésus, vers la neuvième heure, s'écrie d'une voix forte : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* (Matth. xxiv, 46) ? elle s'attache plus fortement à la croix, voyant son Fils délaissé, abandonné, non seulement par les Apôtres et par tous ceux qui le connaissent, mais aussi par Dieu le Père et par lui-même, puisqu'il ne recevait aucun soulagement de la divinité unie en sa personne à l'humanité.

Lorsque Jésus s'écrie : « J'ai soif : » *Sitio* (Joan. xix, 28), voulant indiquer par là, moins la soif corporelle que la soif du salut de nos âmes, sa Mère, conformant sa volonté à la volonté divine, a soif aussi de notre salut et voudrait souffrir encore davantage pour y contribuer.

Lorsque Jésus promet le Paradis au bon larron, sa Mère remercie celui-ci de sa foi ardente, et de la profession publique qu'il vient d'en faire à l'égard de son Fils, dans des circonstances si cruelles.

Lorsque Jésus dit : « Tout est consommé : » *Consummatum est* (Joan. xix, 30), sa Mère éprouve comme un soulagement à sa douleur et remercie le Père éternel de ce que les tourments de son Fils vont cesser et de ce que la rédemption des hommes est accomplie.

Lorsque Jésus expirant s'écrie d'une voix forte : « Mon Père, » je remets mon âme entre vos mains : » *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* (Luc. xxiii, 46), sa Mère, tombant à genoux et élevant les yeux vers son Fils, offre ce dernier soupir de son Fils bien-aimé, à la très sainte Trinité et lui rend des actions de grâce, pour le sacrifice d'un prix infini qui vient de lui être offert afin de racheter les hommes, sur l'autel de la croix, par le souverain Prêtre. Elle adore le corps de son Fils mort parce qu'elle sait que quoique privé de son âme, il n'en est pas moins uni à la divinité.

Ici, mes frères, il nous faut remarquer que la douleur de Marie ne finit pas avec les souffrances de Jésus qui cessèrent au moment où il remit son âme entre les mains de son Père.

Marie avait un grand désir que le corps sacré de son Fils fût déposé de la croix et enseveli convenablement. Son désir sera accompli, mais avant elle verra encore venir les soldats qui briseront les membres des deux larrons et perceront d'un coup de lance le côté de son divin Fils.

Enfin Jésus est descendu de la croix, il est remis à sa sainte Mère. Elle baise les plaies sanglantes de ce corps inanimé, elle considère son auguste tête, percée de tous côtés par la couronne d'épines, sa chevelure souillée de sang et en partie arrachée ; elle arrose de ses larmes ses yeux qui l'avaient tant de fois réjouie et qui sont maintenant fermés par la mort ; elle contemple la bouche, le visage, tous les traits de son Fils, le plus beau des enfants des hommes, maintenant, livide, sanglant et déchiré par les coups ; elle compte toutes ses blessures. O Marie ! que vous avez souffert au pied de la croix de Jésus ! que vous avez souffert lorsque ce Fils bien-aimé vous fut rendu dans un état si lamentable ! Pécheurs, Marie vous avait donné Jésus pour que vous l'aimiez comme votre Dieu et votre frère ! pour que vous le serviez et qu'en le servant vous arriviez à la vie éternelle.

Voyez ce que vos péchés ont fait du Fils de Marie. Voyez en quel état vous le remettez à cette mère si tendre.

Ah! pleurons nos fautes, au souvenir des souffrances indicibles dont elles ont été la cause pour le Fils de Dieu, notre rédempteur, et pour sa très sainte Mère. Quelle douleur pour vous si vous voyiez quelqu'un de ceux qui vous sont bien chers, suspendu à un gibet, pour un crime dont vous seuls seriez coupables? Et vous n'êtes pas affligés, vous n'êtes pas émus, en voyant votre Dieu suspendu à la croix pour vos péchés et traité si cruellement? Toutes les créatures compatissent à la mort du Sauveur: le soleil s'obscurcit; la terre tremble; les pierres se fendent; le voile du Temple se déchire; les tombeaux s'ouvrent, et vous seuls pour qui Jésus-Christ souffre, vous ne compatissez pas à ses maux? O bon Jésus, faites qu'il ne se passe pas un jour sans que nous ayons pour votre Passion un souvenir de reconnaissance. Et vous, Mère affligée, nous vous supplions de nous obtenir la grâce de mourir tous les jours au monde et à nous-mêmes et de nous crucifier par la pénitence afin que nous puissions vivre éternellement avec votre Fils, Jésus-Christ, notre Sauveur. Ainsi soit-il.

HUITIÈME SERMON

MYSTÈRES GLORIEUX DU ROSAIRE.

Jam hiems transiit, imber abiit et recessit: surge, amica mea et veni.

CANT. II, 11, 10.

Après sa résurrection, N.-S. Jésus-Christ disait aux deux disciples auxquels il se manifestait sur le chemin d'Emmaüs: « Ne » fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses et entrât ainsi » dans sa gloire: » *Nonne hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam* (Luc. XXIV, 26). L'apôtre S. Paul, écho fidèle des enseignements du divin Maître, disait à son tour: « Il s'est humilié lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort » et à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui » a donné un nom qui est au-dessus de tout nom; afin qu'au » nom de Jésus, tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et » jusque dans les enfers, et que toute langue confesse que le » Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père: » *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem*, etc. (PHILIP. II, 8-11). Les souffrances de Jésus ont été les souffrances de Marie; les gloires de Jésus seront les gloires de sa bienheureuse Mère.

Dans la première partie du saint Rosaire, nous avons médité sur les joies qu'ils ont partagées ensemble ; dans la seconde nous nous sommes unis, comme nous avons pu, à leurs douleurs communes ; dans la troisième, il nous est donné de contempler leur gloire, et de nous exciter ainsi à mériter de la partager un jour avec eux. Nous nous sommes réjouis des allégresses de Jésus et de Marie ; nous avons souffert de leurs tourments, jouissons maintenant de leur bonheur et méditons avec allégresse les glorieux mystères qui complètent le Rosaire.

Le premier mystère glorieux du Rosaire est la Résurrection de Notre-Seigneur ; le second, son Ascension dans le ciel ; le troisième, la Descente du Saint-Esprit ; le quatrième, l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie ; le cinquième, son Couronnement dans les cieux.

O très glorieuse Vierge, Mère de Dieu, nous avons pleuré avec vous, au souvenir des douleurs que vous avez endurées sur la terre : permettez-nous maintenant de contempler, ne fût-ce qu'un rayon de la gloire céleste, dont vous a couronnée votre divin Fils.

I. — *Premier mystère glorieux : La Résurrection de Notre-Seigneur.*

Dans ce premier mystère nous voyons Jésus-Christ, notre Seigneur, sortir des Limbes et du sépulcre, et triompher glorieusement de la mort qu'il a vaincue.

Que le spectacle qui s'offre à nos yeux est différent du spectacle lamentable que nous avons considéré dans les mystères douloureux, et principalement dans le dernier de ces mystères. Ce n'est plus ce corps nu, déchiré, sanglant, ignominieusement suspendu à la croix, les pieds, les mains et le côté cruellement percés, ce corps privé de vie enfin, dont la vue doit tirer des larmes de tous les yeux, et émouvoir tous les cœurs, fussent-ils plus durs que le rocher. Que dis-je, ce n'est plus lui? Je me trompe, c'est toujours le même corps ; mais je le vois ressuscité, immortel, glorieux, plus brillant que le soleil, plus éclatant que les astres.

A cet admirable spectacle qui réjouit profondément notre âme, félicitons Jésus et sa très sainte Mère. Félicitons Jésus, parce que beau, immortel, élevé au sommet de la gloire la plus sublime, il est ressuscité victorieux d'entre les morts. C'est lui notre vrai Noé, sauveur du genre humain. Enivré pour nous du vin de l'amour de Dieu, il sort du sommeil de la mort, et couvre de la gloire de l'immortalité la nudité de la croix. C'est lui, l'innocent Joseph, vendu par ses frères, calomnié, emprisonné. Il sort vivant de la prison et de la mort et devient le maître du

monde. Il est la verge d'Aaron qui s'était séchée et qui a fleuri de nouveau. « Et ma chair a refleuri, » dit-il avec le prophète. *Et refloruit caro mea* (Psal. xxvii, 7). La chair du Seigneur a fleuri lorsqu'il est né de la Vierge; elle a refleuri lorsqu'il est ressuscité des morts et a rempli le monde de sa bonne odeur.

Marie attendait la résurrection de son divin Fils; son cœur était partagé entre la tristesse de la Passion et la consolation que lui donnait l'espoir de revoir bientôt son Jésus. Elle était par la pensée, avec lui dans le tombeau où elle comptait ses plaies et méditait ses tourments; elle était avec lui dans les Limbes où elle se réjouissait avec les saints de l'ancien Testament.

Quelles prières Marie n'adresse-t-elle pas à son divin Fils, pour qu'il hâte le moment de sa résurrection, de son retour auprès d'elle! Autrefois elle avait attiré Dieu du ciel, par ses vœux ardents et ses mérites incomparables : aujourd'hui elle le rappelle des Limbes par ses prières. Elle s'écrie avec le prophète : « Levez-vous, ô ma gloire! levez-vous, ô ma harpe et ma lyre : » *Exurge gloria mea; exurge psalterion et cythara* (Psal. lvi, 9). Levez-vous; ne restez pas mort, ô mon Fils; levez-vous et consolez votre Mère! Levez-vous, ô ma gloire, afin que ceux qui vous haïssent sans raison, ne se glorifient pas! O mon Fils, rappelez-vous la promesse que vous avez faite en disant : « Je me lèverai de grand matin : » *Exurgam diluculo* (Psal. lvi, 9), et n'oubliez pas ce que vous disiez à votre Père : Vous ne lais- » serez pas mon âme dans l'enfer, et vous ne permettrez pas » que votre saint éprouve la corruption : » *Quoniam non derelinques animam meam in inferno, nec dabis sanctum tuum videre corruptionem* (Psal. xv, 10).

Jésus-Christ a entendu les paroles de sa Mère. A peine le troisième jour a-t-il commencé que son âme toute-puissante, unie au Verbe de Dieu, et accompagnée de la troupe imposante des saints de l'ancien Testament, entre dans le tombeau où gisait son corps privé de vie, pour le ressusciter. Admirez la transformation qui s'opère; voyez comme il est beau, comme il est glorieux, ce corps adorable revêtu d'une gloire immortelle, d'un éclat divin. Entendez les applaudissements des bienheureux, les chants, les hymnes de triomphe des esprits célestes. L'ange Gabriel se hâte vers la sainte Vierge et lui dit : « Reine du ciel, » réjouissez-vous, parce que celui que vous avez mérité de » porter est ressuscité comme il l'avait annoncé : » *Regina cœli lætare, quia quem meruisti portare resurrexit sicut dixit.* Et voilà que Jésus paraît déjà lui-même, et se présente à elle plein de gloire, accompagné des anges et des saints qui forment son cortège. Marie tombe aux pieds sacrés de son Fils; elle les baise, elle le félicite et le remercie de ce qu'il a supporté tant de travaux et de tourments pour le salut des hommes.

Qui pourra dire, ô Vierge, quelles furent vos pensées, quels furent vos sentiments en ce moment béni ? Qu'éprouviez-vous lorsque les chants sacrés des habitants des cieux vinrent frapper vos oreilles ! Quelle fut votre joie, lorsque vous vîtes devant vous votre Fils, brillant d'une immense clarté, plus resplendissant que le soleil ? De quelle joie votre cœur ne fut-il pas transporté lorsque vous vous jetâtes dans les bras de votre Fils si aimant, lorsque vous entendîtes sa voix si douce vous donner le nom de Mère.

Quel magnifique cortège que celui des anges et des saints, qui accompagnent Jésus ! Parmi les saints, il en est qui furent bien chers à Marie, sur la terre ; il en est qu'elle a toujours vénérés comme les amis de Dieu. Elle voit le premier homme et la première femme dont, avec Jésus, elle a réparé si glorieusement la faute. Elle voit Abraham et les autres patriarches ; Moïse par qui Dieu a donné la loi, qu'elle a suivie avec tant de fidélité ; David son père et tous les prophètes. Elle voit surtout, et elle est ravie de voir Joseph, son époux bien-aimé, le soutien, le protecteur de Jésus enfant, le compagnon de trente années de travaux, de souffrances et d'ineffables consolations. Elle voit Joachim et Anne, ses parents, qui lui furent si chers, et qui eurent la générosité de la consacrer au Seigneur et de se séparer d'elle dès sa tendre enfance pour qu'elle ne fût qu'à lui. Elle voit Jean-Baptiste le précurseur. Elle voit même le bon larron, à qui son intercession a procuré le bonheur de mourir saintement avec Jésus sur la croix. Tous félicitent Marie, tous l'admirent, la révèrent comme leur reine, tous lui redisent après l'Ange : *Regina cœli lætare, quia quem meruisti portare resurrexit sicut dixit.*

S. Thomas de Villeneuve croit que la Mère de Dieu fut élevée en cet heureux moment, à la vision béatifique, et qu'elle vit son divin Jésus tout entier, tel qu'il est, non seulement son humanité très sainte, mais aussi sa divinité.

N'était-il pas juste que Jésus se montrât d'abord à sa Mère ? N'avait-elle pas porté avec lui tout le fardeau du jour et de la chaleur ; n'avait-elle pas épuisé avec lui tout le calice amer de sa passion ? Et puis ne fallait-il pas qu'il accomplît lui-même le devoir qu'il a tracé à tous les enfants : « Honore ton père et » ta mère : » *Honora patrem tuum et matrem tuam* ? Il avait dit : « Celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; je l'aimerai et je » me manifesterai à lui : » *Qui diligit me diligetur a Patre meo : et ego diligam eum et manifestabo ei meipsum* (Joan. xiv, 21). Qui jamais a pu aimer Jésus comme Marie l'a aimé ? Aussi était-il juste qu'il la visitât la première. Au pied de la croix elle pouvait dire : « O vous tous qui passez par le chemin, re» gardez et voyez s'il y a une douleur comme ma douleur. »

Mais aujourd'hui elle peut s'écrier : « Regardez et voyez s'il y » a une joie qui approche de la mienne ! »

Soyez béni, ô Jésus, pour la consolation infinie, pour la joie inimaginable, que vous avez donnée à votre Mère au jour de votre résurrection. Et vous Mère de Dieu, qui avez tant souffert, voilà votre Fils ressuscité, immortel, impassible, couronné de splendeur, vainqueur de la mort, du péché, du monde, de l'enfer. Vous êtes heureuse ; faites-nous quelque part de votre bonheur ; faites que nous goûtions avec vous quelque chose des joies infinies que vous a procurées la résurrection de votre Fils Jésus !

II. — *Second mystère glorieux : L'Ascension du Sauveur.*

La résurrection de notre divin Sauveur avait mis le comble au bonheur de sa Mère ; mais elle ne devait pas longtemps jouir de sa présence ici-bas. Le moment n'était pas encore venu d'être avec lui pour ne plus s'en séparer jamais. Quarante jours après sa résurrection, Jésus-Christ monta au ciel pour entrer dans le royaume de son Père céleste en pleine possession de sa gloire. C'est le mystère que le Rosaire offre à notre méditation lorsque nous récitons la seconde dizaine de la troisième partie.

C'est le moment de contempler Jésus montant au ciel et d'admirer sa gloire.

Elle est si grande qu'elle ravit les anges mêmes. Aussi demandent-ils par la voix du prophète Isaïe : « Qui est celui qui » vient d'Edom, qui vient de Bosra, avec sa robe teinte de » rouge? Il éclate dans la beauté de ses vêtements : » *Quis est iste qui venit de Edom, tinctus vestibus de Bosra ? Iste formosus in stola sua* (Isa. LXIII, 1). Et ils s'écrient avec David : « Qui est » ce roi de gloire ? » *Quis est iste rex gloriæ* (Psal. XXVIII, 18) ? qui est ce roi qui s'élève de la terre pour régner dans le ciel?

C'est ici le cas de répéter les paroles de S. Jean : « Jésus » ayant aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin : » *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos* (Joan. XIII, 1). Avant de quitter ses Apôtres, il se rend auprès d'eux, leur donne comme un bon père, des avis salutaires. Il ne dédaigne pas de s'asseoir à leur table une dernière fois; peut-être leur distribue-t-il le pain eucharistique, puis sort avec eux du cénacle. Ses autres disciples fidèles, au nombre d'environ cent vingt, se joignent au cortège et suivent le divin Maître jusqu'au lieu qu'il avait choisi sur la montagne des Oliviers, comme théâtre de son triomphe.

L'Evangile ne nous dit pas que Marie fût présente à l'ascension de son divin Fils. Mais qui pourrait en douter ? Elle avait été à la peine ; il était juste qu'elle fût à l'honneur; mais son humilité ne permet aux écrivains sacrés de la nommer, que lorsqu'il est utile de le faire, pour éclairer notre foi. Ici la foi

n'est pas engagée, et la piété n'a pas besoin de preuves pour croire que Marie ne fut pas séparée de Jésus pendant les derniers moments qu'il passa sur la terre.

Joignez-vous donc à Marie marchant à la droite de son divin Fils; unissez-vous par la pensée aux sentiments dont son cœur est rempli, et assistez avec elle à l'Ascension du Sauveur.

Arrivé au sommet du mont des Oliviers, Jésus-Christ dit un dernier adieu à ses Apôtres et à tous ceux qui l'ont suivi. Il les bénit et s'élève doucement vers le ciel. Ses disciples le contemplent avec admiration et bonheur. Il a disparu à leurs regards dans une nuée lumineuse, et ils sont encore là, les yeux élevés vers le ciel, jusqu'à ce qu'un ange vienne les avertir qu'il est temps de retourner à Jérusalem pour se préparer à recevoir l'Esprit consolateur que Jésus leur a promis.

Mais dites-moi, mes frères, quels étaient, pensez-vous, les sentiments de la bienheureuse Vierge Marie? Les quarante jours écoulés depuis la résurrection avaient été pour elle des jours de joie et d'incroyable consolation. Elle avait joui cent fois de la présence et des doux entretiens de son divin Fils, et voilà que désormais elle en sera privée. Rassurez-vous. Dieu saura bien rendre à Marie en quelque autre manière le bonheur qui lui est ravi. Et puis la Mère de Jésus, est habituée au sacrifice, et si la gloire de Dieu et le salut de nos âmes demandent ce nouveau sacrifice, elle se résignera avec soumission, ou plutôt avec joie, à vivre encore sur la terre, tandis que son Fils bien-aimé sera au ciel, en possession de son trône et de sa gloire. En attendant, le jour de l'Ascension est un jour de triomphe pour Jésus-Christ, et sa divine Mère jouit avec transport de son admirable triomphe.

On dit que la bienheureuse Vierge, ravie dans le ciel, à la suite de son divin Fils, comme le fut plus tard S. Paul, assista à son entrée triomphale, et qu'il lui fut offert de demeurer au ciel ou de redescendre sur la terre selon qu'il lui plairait. Marie savait que sa présence serait utile à l'Eglise naissante, qu'elle lui serait même nécessaire, et elle redescendit sur la terre.

Faites comme Marie, assistez par la pensée au triomphe de Jésus. Voyez-vous l'allégresse dont les neuf chœurs des anges sont transportés à la vue du Roi des rois venant prendre enfin possession de son trône? Entendez-vous leurs chants d'allégresse?

Le Père reçoit dans le palais du ciel son Fils revêtu de la chair humaine, et le Fils à son tour, rend au Père éternel tous les devoirs, les hommages, les adorations qu'il lui doit comme homme. « O mon Père, lui dit-il, je vous ai glorifié sur la terre; » j'ai achevé l'ouvrage que vous m'avez donné à faire, et main- » tenant, c'est à vous, ô mon Père, de me glorifier de cette » gloire que j'ai eue auprès de vous, avant que le monde fût : »

Pater, ego te clarificavi super terram, opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam : et nunc clarifica me, tu Pater, claritate quam habui priusquam mundus esset, apud te (Joan. xvii, 4). Aussitôt le Père éternel avec un amour qu'on ne peut ni exprimer, ni concevoir, le fait asseoir à sa droite, c'est-à-dire lui donne tout, l'établit souverain sur toute créature. Et cette autorité, cette puissance, cette domination, qui avaient été données au Christ par droit d'héritage, lui sont de nouveau données et confirmées à cause du mérite de sa Passion. Il est de nouveau acclamé prince suprême de la cour céleste; les clefs de la vie et de la mort sont remises entre ses mains, avec le pouvoir de juger les vivants et les morts; il est établi de nouveau le chef du corps de l'Église; il est notre chef, il sera notre protecteur, notre avocat, notre défenseur auprès de son Père céleste. Les plaies de ses pieds, de ses mains et de son côté qu'il a conservées dans son corps glorieux, plaideront invinciblement notre cause.

Il le montre aussitôt, car dans ce moment même, il envoie deux anges à ses Apôtres pour leur manifester ainsi qu'il a pris possession du ciel, et leur annoncer qu'il reviendra un jour comme il s'en est allé, pour juger les vivants et les morts.

Que de bienfaits nous procure l'Ascension de notre divin Sauveur! Jésus en entrant au ciel, nous ouvre la porte de notre céleste patrie; il nous en montre la route; il élève la nature humaine au-dessus de celle des anges, fortifie notre foi et notre espérance, enflamme notre charité. Grâces lui soient rendues à jamais! Pourrions-nous encore aimer la terre, maintenant que Jésus-Christ notre trésor est au ciel? Ah! plutôt imitons Marie; si nos corps restent sur la terre, que toutes nos pensées, que notre âme tout entière soit au ciel.

Nous voyons bien que nous pouvons aller au ciel si nous le voulons, puisque Jésus-Christ y est monté en corps et en âme. Si nous voulons souffrir avec lui, nous régnerons avec lui.

Mais remarquez que Jésus-Christ a voulu retourner au ciel, alors qu'il était jeune encore. A peine avait-il commencé sa trente-quatrième année. Pourquoi désirerions-nous une longue vie? Remplissons nos années de vertus, et peu importe qu'elles soient courtes : « Ce qui fait la vieillesse vénérable, ce n'est » pas la longueur de la vie, ni le nombre des années; mais la » prudence de l'homme lui tient lieu de cheveux blancs, et la » vie sans tache est une heureuse vieillesse » : *Senectus venerabilis est non diuturna, neque annorum numero computata: cani autem sunt sensus hominis, et ætas senectutis vita immaculata* (Sap. iv, 8).

Courage donc, ô mon âme; soupire ardemment vers cette patrie, que Jésus non seulement t'a préparée, mais dont il t'a

montré la route, le jour de son Ascension, et dont il t'a ouvert la porte.

Et vous, ô très sainte Mère, que votre Fils, notre Sauveur, montant au ciel a laissée dans cette vallée de misères pour être notre consolatrice, notre gardienne, notre nourrice, notre mère, l'aide, le ministre, la procuratrice de notre salut, par cette immense joie que vous avez éprouvée au jour de son Ascension glorieuse, je vous prie, je vous conjure de m'obtenir la grâce de mépriser la terre, de renoncer à tous les plaisirs trompeurs de ce monde, et de soupirer toujours après les délices spirituelles et célestes. Faites que je demeure, que j'habite en esprit là où est notre trésor Jésus-Christ, votre Fils, pour les siècles des siècles.

III. — *Troisième mystère glorieux: La Pentecôte.*

Après avoir vu la magnificence du Christ au moment de sa résurrection, la gloire de son ascension et la sublimité de la place qu'il occupe au ciel, méditons l'admirable descente du Saint-Esprit sur les Apôtres.

D'après le livre des Actes, après l'Ascension de Notre-Seigneur, les Apôtres, sur l'ordre des anges, qui leur apparurent, descendirent de la montagne des Oliviers dans la ville de Jérusalem. Ils se retirèrent dans le cénacle où ils avaient coutume de s'assembler. Là ils passèrent dix jours dans la prière, et dans l'attente de la venue du Consolateur, que Jésus-Christ leur avait promis. Avec eux se trouvaient d'autres disciples, les saintes femmes, Marie, Mère de Jésus, et les cousins du Sauveur.

Nous avons tous besoin du Saint-Esprit, de l'Esprit consolateur, de l'Esprit sanctificateur, de l'Esprit de force et de piété. Voulez-vous savoir comment vous devez vous préparer à le recevoir, comment vous pouvez obtenir qu'il descende en votre âme? Regardez les Apôtres, regardez les disciples, les saintes femmes et imitez-les.

Ils prient avec persévérance; pendant dix jours entiers, leur prière est fervente et continuelle.

Ils se réunissent pour prier. Leur prière monte ainsi plus puissante devant le trône de Dieu; l'union sincère des âmes, l'unanimité des sentiments et des vœux, lui donne plus de force et la rend plus agréable au Seigneur.

Ils prient avec Marie. C'est ce qui rend leur prière irrésistible. Si vous voulez être exaucés, n'importe quelle grâce vous demandez, priez avec Marie; intéressez-la à vos supplications; obtenez qu'elle implore son divin Fils avec vous et pour vous.

Mais la prière pour être exaucée doit être humble. La bienheureuse Vierge Marie vous l'enseigne par son exemple. Pour-

quoi donc l'apôtre S. Luc ne la nomme-t-il qu'après les Apôtres, les disciples et les saintes femmes? Sa place n'était-elle pas au premier rang? n'est-elle pas la reine de tous les saints, comme elle est la reine des anges? Oui sans doute; mais l'écrivain sacré a reçu les leçons de la Mère de Dieu; il a écrit pour ainsi dire sous sa dictée, et Marie a choisi la dernière place. Les autres sont les Apôtres, les disciples, les amis du Seigneur : elle est toujours son humble servante, comme au jour de l'Annonciation : *Ecce ancilla Domini.* Elle a choisi la dernière place par humilité, quoique ses mérites, sa dignité, sa sainteté, sa grâce, l'emportassent sans comparaison sur ceux de tous les autres. Elle a voulu se faire la plus petite de tous, la dernière, à l'exemple de son divin Fils. Elle aurait été prête à se jeter aux pieds de tous, afin d'accélérer la venue du Saint-Esprit, par son humilité et ses prières, et de recevoir la grâce avec plus d'abondance. Car l'eau descend dans les vallées et la grâce du Saint-Esprit se répand dans les humbles.

Le dixième jour enfin, le Seigneur touché par tant de prières, de ferveur et d'humilité, envoie à ses Apôtres et à ses disciples le Saint-Esprit qu'il leur avait promis. « Il se fit soudain un » bruit du ciel, dit S. Luc, comme celui d'un vent impétueux » qui arrive, et il remplit toute la maison où ils demeuraient. » Alors leur apparurent comme des langues de feu qui se par- » tagèrent, et le feu se reposa sur chacun d'eux (Act. Apost. II, » 2, 3). » Pourquoi ce feu et pourquoi ce vent?

Le Saint-Esprit voulut se manifester sous l'apparence du feu, pour montrer qu'il est Dieu. Il est écrit : « Notre Dieu est un » feu consumant » : *Deus noster Deus consumens est* (Hebr. XII, 29). Aussi Dieu s'est-il souvent montré aux hommes au milieu du feu : à Moïse dans le buisson ardent; aux Hébreux dans la colonne de feu et sur le mont Sinaï. Souvent aussi les offrandes des hommes pieux furent consumées par un feu descendu du ciel, comme le sacrifice d'Abel, celui d'Abraham, celui d'Elie, celui de Néhémie. Dieu montrait ainsi qu'ils lui étaient agréables. Les Apôtres et les disciples s'offraient en sacrifice au Seigneur, pour communiquer au monde le fruit du sacrifice de la croix; Dieu témoignait qu'il acceptait et bénissait leur immolation.

Jésus-Christ avait dit : « Je suis venu apporter le feu sur la » terre, et quelle est ma volonté, sinon qu'il s'allume : » *Ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur* (Luc. XII. 48) ? Ce feu sacré, les Apôtres en sont embrasés les premiers, pour qu'ils puissent le répandre au loin, et l'allumer dans tous les cœurs. Ministres du Christ, ils devaient être entourés de feu d'après ces paroles : « Vous changez vos ministres en un » feu brûlant » : *Qui facis ministros tuos ignem urentem* (Psal,

CIII, 4). Isaïe devait prophétiser : il fut purifié par le feu du ciel : « Il a envoyé le feu d'en haut dans mes os, et il m'a ins- » truit : » *De excelso misit ignem in ossibus meis, et erudivit me* (THREN. I, 13).

Le vent violent qui accompagna la descente du Saint-Esprit avait pour but d'attirer l'attention des disciples et de leur faire comprendre la majesté de celui qui venait à eux. La violence de ce vent signifiait l'ardeur de la prédication que le Saint-Esprit communiqua aux Apôtres. Un vent violent, un ouragan, une tempête arrache non seulement les moissons, les plantes, les arbres, mais renverse les maisons, les édifices; il ébranlerait des montagnes. C'est ainsi que les Apôtres renversèrent les idoles et les temples des Gentils, détruisirent toute la puissance, toute la sagesse, toute l'éloquence du monde ou plutôt les transformèrent, les sanctifièrent pour les mettre au service de l'Eglise de Jésus-Christ.

L'Evangile devait être annoncé au monde par la parole. La langue est le principal instrument de la parole; le Saint-Esprit voulut donc se manifester sous la forme de langues. De plus, il représentait par ce symbole, le don de parler diverses langues, qu'il communiquait aux Apôtres. Car de même que la division d'une même langue en plusieurs avait séparé les peuples après le déluge, ainsi la réunion de toutes les langues dans la bouche de quelques hommes devait réunir en Jésus-Christ tous les peuples de la terre.

Ces langues de feu donnèrent l'éloquence aux Apôtres; elles les rendirent capables de se faire entendre par toutes les nations de la terre, et d'entendre le langage de tous les divers peuples, et en même temps, elles les embrasèrent de charité; elles les éclairèrent et les transformèrent en flambeaux ardents capables d'illuminer le monde entier.

On croit que ces langues se reposèrent d'abord toutes, sur la tête de la bienheureuse Vierge Marie, et se répandirent de là sur les assistants. C'est par Marie, en effet, que nous viennent les dons, les lumières, les ardeurs de l'Esprit de Dieu; c'est par elle que toutes les grâces du Seigneur arrivent jusqu'à nous.

Qui dira la joie de la bienheureuse Vierge en ce moment béni! Quelles flammes du divin amour embrasèrent son cœur, lorsqu'elle reçut le Saint-Esprit avec les Apôtres! Ne doutez pas que l'Esprit divin, en descendant en elle d'une manière plus particulière, ne lui ait révélé tous les mystères relatifs à son Fils, à son règne spirituel, à l'Eglise militante et triomphante. Sans doute elle les connaissait déjà, mais des lumières plus grandes encore se répandirent dans son âme! Oh! comme elle se réjouissait lorsqu'elle voyait que les lois de l'Evangile allaient être portées et établies dans tout l'univers, que toutes les su-

perstitions des idolâtres allaient être détruites par les Apôtres, que la gloire de son Fils allait briller dans le monde entier, et qu'une multitude infinie d'hommes allaient être amenés à la connaissance et au culte du vrai Dieu!

Les Apôtres racontaient en diverses langues les merveilles de Dieu; la Vierge-Mère les méditait avec un cœur tout embrasé d'amour. Le feu céleste la pénétrait d'une manière admirable; elle était toute de feu, elle était tout absorbée en Dieu.

Vous donc qui n'avez qu'un cœur dur, froid et glacé pour les choses de Dieu, supplicz avec instance ce feu céleste de descendre en vous, de vous toucher, de vous enflammer. Adressez-vous à Marie : elle intercédera pour vous, comme elle l'a fait pour les Apôtres. O bienheureuse mère, parlez pour nous à votre Fils; dites-lui d'allumer dans nos cœurs ce feu divin qui renouvelle et transforme. Nous voulons être des hommes nouveaux; nous voulons être purifiés, éclairés, embrasés; nous voulons que Dieu habite en nous comme dans sa maison et dans son temple. Faites, ô Marie, que l'Esprit de votre Fils m'enivre et me fasse oublier les choses de ce monde, pour n'être qu'à Dieu seul. Que je le connaisse, que je pense à lui, que je l'aime, et que je le serve, lui qui vit et règne dans les siècles des siècles.

IV. — *Quatrième mystère glorieux: La Mort de la très sainte Vierge.*

Ce mystère offre à nos méditations la mort pleine de joie de la Mère de Dieu, ses funérailles glorieuses et son heureuse entrée dans les demeures célestes, au milieu des applaudissements de tous les habitants du ciel.

La bienheureuse Vierge Marie, pendant les dernières années qu'elle passa sur la terre, était consumée du plus ardent désir de se réunir à Jésus; son âme brûlante s'élançait vers lui. Sa soumission entière au bon plaisir de Dieu, le désir qu'elle avait d'être utile à l'Eglise naissante, ne lui permettaient pas de demander à son Fils bien-aimé la fin de son exil et de sa séparation, mais ils n'empêchaient pas non plus son cœur d'être consumé des flammes les plus ardentes. Plus la fin de sa vie approchait, plus elle se sentait portée vers Jésus avec ardeur et impétuosité. David s'écriait autrefois: « Hélas! que mon séjour » est long dans ce monde: « *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est* (Psal. cxix, 5)! « De même que les cerfs soupi- » rent après les sources d'eau, ainsi mon âme soupire après vous, » ô mon Dieu! » *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus* (Psal. xli, 1). S. Paul ne désirait pas moins ardemment la séparation de son corps et de son âme pour se réunir à Jésus-Christ. Mais que pouvaient

être les désirs de David, ceux de Paul et de tous les saints comparés aux désirs de Marie! Aimaient-ils Dieu comme elle? Etaient-ils attachés à Dieu par des liens semblables à ceux qui l'unissaient à son divin Fils? Ah! si les anges témoins de ses merveilleux élans de tendresse, pouvaient nous redire ce qu'ils ont entendu! Sans doute elle disait souvent à notre divin Sauveur: O mon Fils bien-aimé, ô mon très doux Jésus, que je désire quitter cette vie et me retrouver avec vous! Qui me donnera le moyen de vous rejoindre enfin? Pourquoi me faites-vous tant attendre? Suis-je donc moins digne à vos yeux, que le larron à qui vous avez dit: « Tu seras aujourd'hui même avec moi dans le paradis: » *Hodie mecum eris in paradiso* (Luc. xxiii, 43)? L'apôtre Jacques, le diacre Etienne sont avec vous et je suis encore sur la terre. Pourquoi ne me traitez-vous pas avec la même faveur? Je suis rassasiée de cette vie mortelle; c'est vous que je veux; c'est vous que je désire de toute l'ardeur, de toute la puissance de mon âme. Je lève les yeux vers vous; je soupire après vous; je ne cherche que vous.

Mais enfin le jour est arrivé où la bienheureuse Mère va retrouver son Fils. L'ange Gabriel est envoyé une seconde fois vers la bienheureuse Vierge. Il se présente à elle entouré d'une lumière éclatante et portant à la main un rameau d'olivier. Il la salue avec respect et lui dit: Salut, Vierge bénie de celui qui a envoyé le salut à Jacob! Votre Fils, le Seigneur Jésus attend sa mère vénérable. Dans trois jours vous serez transportée avec votre corps, pour réjouir par votre présence les demeures célestes [1].

Comprenez si vous le pouvez la joie de la Mère de Dieu, en recevant ce bienheureux message. Ses vœux sont enfin exaucés: le moment est venu pour elle de se réunir à son Fils.

Par un miracle dont plusieurs exemples sont rapportés dans la sainte Ecriture, les Apôtres dispersés dans les diverses contrées du monde pour prêcher l'Evangile, sont transportés en un moment dans l'humble demeure de Marie. Dieu a voulu qu'ils reçoivent ses dernières instructions, ses dernières bénédictions, qu'ils assistent à sa mort, et qu'ils lui fassent de solennelles funérailles. Ah! quelle noble assemblée que celle de ces Apôtres du Christ, portant déjà tous les stigmates des souffrances et des rudes travaux endurés pour leur divin Maître. Ils sont là, autour de l'humble couche où repose la Mere de leur Dieu. Ils recueillent avec un respect infini les quelques mots qu'elle leur adresse, les recommandations qu'elle leur fait. Joignez-vous à eux, mes frères. Avec eux, assistez aux derniers moments de Marie; avec eux écoutez ses derniers mots et priez auprès d'elle.

1. Voir *Somme des Grandeurs*, etc. II p. l. 3e, les diverses traditions concernant la mort, la sépulture et l'Assomption de la très sainte Vierge.

Mais ouvrez les yeux de votre foi à un spectacle plus merveilleux encore. Jésus-Christ lui-même descend du ciel accompagné de millions d'Esprits bienheureux; il vient recevoir l'âme de sa Mère bien-aimée, pour l'introduire dans son céleste royaume. A sa vue, le cœur de Marie se dilate ; il est envahi par une joie infinie ; son âme brise les derniers liens qui l'unissaient à son corps, et la bienheureuse Vierge expire dans un transport d'amour.

Les Apôtres se retirent, pour laisser à quelques pieuses vierges, le soin d'ensevelir le corps virginal de la Mère de Dieu. On dépose ce corps béni dans un cercueil et on le transporte au tombeau préparé d'avance. Les Anges accompagnent de leurs chants ce convoi, non pas funèbre, mais triomphal. Des miracles éclatent et des conversions s'opèrent sur le parcours. On arrive au tombeau ; le corps de Marie y est déposé ; mais il en sera de lui comme du corps de Jésus: la mort ne sera qu'un sommeil, et lorsque, au troisième jour, les Apôtres ouvriront le sépulcre, pour revoir une fois encore ce qui restait de la Mère de Dieu, ils ne trouveront plus que des roses dont le parfum embaumera toute la contrée.

Lorsque Jésus monta au ciel, au jour de son Ascension glorieuse, tous les chœurs des anges, s'avancèrent au devant de leur divin roi et lui procurèrent un triomphe digne de sa grandeur infinie. Cependant, mes frères, ne vous semble-t-il pas que le triomphe préparé à Marie par Jésus fut encore plus magnifique? Les Anges seuls pouvaient venir à la rencontre de Notre-Seigneur, car ils étaient jusque-là les uniques habitants des cieux. Aujourd'hui, ce ne sont pas seulement les anges, ce sont tous les patriarches et tous les prophètes, tous les saints de l'ancien Testament, qui descendent de leurs trônes et viennent au devant de la Reine du ciel, comme des captifs délivrés des fers, suivent leur libérateur : aujourd'hui, ils viennent comme autant de princes et de rois puissants, rendre leurs hommages à la Mère du Roi des rois, à celle dont le trône s'élève au-dessus de leurs trônes et brille dans le ciel comme le soleil à la voûte du firmament. Ils savent que leur bonheur et leur gloire, tout leur vient par Marie. Mais à la tête de ce cortège magnifique, s'avance Jésus-Christ lui-même. C'est lui qui reçoit sa Mère ; c'est lui qui l'introduit dans son céleste royaume. Comparez si vous l'osez les grandeurs de la terre, les triomphes renommés des empereurs romains, au triomphe et à la grandeur de la Mère de Dieu, au jour de son Assomption bienheureuse.

O heureuse mort! heureux départ de la Vierge Mère de Dieu! Plût à Dieu que nous mourions tous comme elle, de cette blessure d'amour, de ce désir ardent de posséder Dieu qui rompit les liens de son âme et la sépara de son corps virginal.

Vous êtes sortie de cette vie et vous êtes entrée glorieusement dans la patrie du véritable bonheur, ô bienheureuse Mère! Faites que, comme vous, nous soupirions toujours après cette vie si désirable, que nous désirions comme S. Paul la dissolution de notre demeure de chair, pour aller avec vous, pour jouir de votre présence et de celle de votre Fils, pour vivre enfin de la véritable vie pendant l'éternité.

V. — *Cinquième mystère glorieux: Le Couronnement de Marie dans le Ciel.*

Dans le cinquième et dernier mystère glorieux du Rosaire, nous méditons le couronnement de Marie dans le ciel. L'arche sainte et animée du Dieu vivant a traversé le déluge de la vie, et se repose sur les montagnes de l'Arménie céleste; la colombe simple et candide portant le rameau d'olivier, symbole de paix et de victoire, retourne à l'arche de Noé; la belle Judith, qui a brisé la tête, non d'Holopherne mais de Lucifer, est reçue au milieu des applaudissements de tous les habitants du ciel; elle entre dans la Jérusalem d'en-haut; Esther entre dans la demeure d'Assuérus et reçoit de lui le diadème royal; Bethsabée, mère du vrai Salomon, est portée vers le trône de ce roi pacifique et placée sur ce trône; la prudente Abigaïl s'avance au devant du suprême roi David, irrité contre le genre humain et calme sa colère. Nous félicitons la Vierge immaculée de ce que n'étant souillée par aucune affection terrestre, et n'ayant que des pensées célestes, elle n'est point restée sur la terre, mais elle est allée au ciel, en corps et en âme, a été placée dans le tabernacle d'en-haut et élevée au-dessus de tous les cœurs des Anges.

En récitant cette dizaine du Rosaire qui est la dernière, il faut nous arrêter d'abord à la gloire du corps de la Vierge Mère de Dieu.

Ce corps très saint était étendu dans le tombeau, privé de sentiment et de vie comme tous les autres corps humains, après que l'âme est retournée vers Dieu. Cependant il n'était pas comme les autres, sujet à la corruption. Quand le troisième jour commença à briller, Jésus, maître de la vie et de la mort, se rendit auprès du tombeau, accompagné des Anges. Il ordonna à la mort de s'éloigner et ressuscita le corps de sa Mère bien-aimée. En même temps il lui donna l'immortalité, une splendeur admirable, la subtilité, l'agilité, une beauté capable de ravir d'étonnement tous les esprits célestes. L'âme bienheureuse de Marie est entrée de nouveau dans ce corps dont elle avait été séparée. Marie se relève brillante comme le soleil et s'élève de terre. Reine du ciel et de la terre, elle se tient à la

droite de son Fils. Toute la cour céleste l'accompagne avec une grande joie et applaudit à son triomphe.

Le saint roi David entrevoyait-il ce triomphe de Marie lorsqu'il chantait : « La Reine s'est tenue à votre droite, ô Dieu, » dans un vêtement d'or, couverte d'ornements variés : » *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumamicta varietatibus* (Psal. xliv, 10)? Le vêtement d'or, n'est-ce pas le corps incorruptible et immortel dont l'âme de Marie se revêt comme d'un vêtement précieux? Les ornements variés dont la Reine est ornée, n'est-ce pas la multitude infinie de mérites, de grâces, de vertus et de dons qui font d'elle une merveille pour les regards de Dieu lui-même.

La terre ne pouvait retenir le corps sacré de Marie, ni la mort dévorer et réduire en poussière la chair de celle qui reçut dans son sein l'auteur de la vie. Sa place était au ciel, une vie immortelle et incorruptible pouvait seule être son partage.

Et l'âme de Marie, qui en imaginera la gloire?

Entrée dans la cité céleste, la Vierge, Mère de Dieu, est conduite aussitôt près du trône de la très sainte Trinité. Illuminée de la clarté infinie de la gloire divine, elle glorifie le Seigneur, et tout son être tressaille de joie en Dieu son salut. Le Père éternel la reconnaît pour sa fille très aimable; le Fils pour sa tendre Mère ; le Saint-Esprit, pour son épouse bien-aimée. Ces trois adorables personnes la font asseoir sur le trône le plus rapproché de celui de la sainte humanité du Christ, au-dessus de tous les anges et de tous les bienheureux. Le Père céleste lui donne le diadème de sa toute-puissance, pour qu'elle puisse accomplir tout ce qu'elle voudra. Le Fils lui révèle les secrets de sa sagesse, afin qu'elle connaisse la divinité autant que peut le faire une pure créature. Le Saint-Esprit lui confère sa charité et sa miséricorde, afin qu'elle soit la Mère de miséricorde et qu'elle plaide notre cause devant la divine Majesté, comme l'avocate et la patronne de tous les mortels.

Le Père place sous ses pieds l'Eglise militante. Le Fils la revêt du soleil de sa splendeur. Le Saint-Esprit lui met sur la tête une couronne de douze étoiles, emblème de tous ses dons et de toutes ses grâces. Et Jésus-Christ notre Seigneur, considéré dans son humanité, lui confère toute puissance, toute autorité, toute domination dans son royaume qui n'a pas de bornes, sur toutes les créatures, au ciel, sur la terre, et jusque dans les enfers.

Le comble de la gloire des saints, c'est la vision ineffable de l'essence divine, cet abîme infini de grandeur, de beauté, de bonté, que l'œil n'a pas vu, que l'oreille n'a pas entendu, que le cœur humain ne peut comprendre, et dont Dieu cependant réserve la jouissance à ceux qui l'aiment. Qu'a-t-il donc préparé à celle

qui fut sa mère et qui fut digne d'un honneur si sublime? Quelle gloire a-t-il réservée au-dessus de tous les autres saints, à la bienheureuse Vierge qui l'a toujours aimé d'un amour si parfait? L'apôtre S. Jean l'a vue dans sa gloire, et il nous la décrit ainsi : « Un grand prodige a paru dans le ciel; c'était une femme vêtue » du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une cou- » ronne de douze étoiles: » *Signum magnum apparuit*, etc. (Apoc. XII, 1). Elle est vêtue du soleil, parce que sa gloire l'emporte sur celle de tous les autres saints, comme l'éclat du soleil sur celui des autres astres. Le regard humain ne peut pas se fixer sur l'astre du jour, à cause de son trop grand éclat; de même l'œil de l'esprit non seulement des hommes mais des anges ne peut pas se fixer sur la bienheureuse Vierge, tant est brillant l'éclat de sa sainteté, de ses grâces et de ses autres dons.

La lune est sous ses pieds. C'est l'Eglise triomphante et l'Eglise militante qui reçoivent par l'intermédiaire de Marie, la lumière de Dieu, la gloire et la grâce qu'il répand sur elles, comme la lune reçoit du soleil matériel tout l'éclat dont elle brille.

Elle a sur la tête une couronne de douze étoiles. Jésus couronne les autres saints de pierres précieuses, d'après ces paroles du Psaume : « Vous avez placé sur sa tête une couronne de » pierres précieuses : » *Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso* (Psal. XX, 4). Mais il couronne la bienheureuse Vierge d'étoiles, parce que la couronne de sa Mère est d'un ordre supérieur à toutes les autres couronnes. Le nombre des étoiles, douze, est un nombre mystique qui représente la perfection. Qui nommera les étoiles dont le diadème de Marie est composé? Qui estimera les pierres précieuses dont il est orné? La gloire que Marie a acquise est si grande, qu'elle ne pourrait l'être davantage. Le trône de la Mère de Dieu est si sublime que personne ne peut s'élever jusqu'à lui.

De cette vallée de larmes où nous sommes, élevons donc nos regards vers cette glorieuse Vierge, Mère de Dieu, et tombant à genoux invoquons-la prions-la avec autant de dévotion qu'il nous sera possible; disons-lui : O Vierge Mère de Dieu, temple magnifique de la gloire divine, palais sacré du Roi éternel, lit nuptial où l'humanité du Christ s'est alliée avec la divinité, joie des habitants des cieux, terreur des enfers et consolation des chrétiens, ô Marie, notre reine et notre mère, secourez-nous! Vous êtes notre conservatrice, notre salut, notre unique refuge après Dieu. Dans cet état de félicité suprême, au sein de la gloire inénarrable qui vous entoure, ô Reine du ciel, ne nous oubliez pas, ne nous méprisez pas, ne nous abandonnez pas, car tout indignes que nous sommes, nous sommes cependant vos enfants; Jésus nous a donnés à vous; vous nous avez acceptés; nous nous

sommes attachés à vous, et rien ne nous séparera jamais de vous. Usez de votre puissance pour nous secourir; puisez dans les trésors des miséricordes de Dieu, dont vous êtes la maîtresse; aidez ceux qui veulent vous servir, aimez ceux qui vous prient et qui méditent vos mystères et conduisez-nous au ciel. Ainsi soit-il.

NEUVIÈME SERMON

SCAPULAIRE DU MONT CARMEL [1].

DE LA TRIPLE BÉNÉDICTION QUE DIEU CONFÈRE ORDINAIREMENT A CEUX QUI PORTENT LE SCAPULAIRE [2].

Statimque ut sensit vestimentorum illius fragrantiam, benedixit illi.

GEN. XXVII, 27.

Le saint patriarche Isaac, étant devenu vieux et aveugle, voulut avant de mourir bénir son fils aîné, et le rendre ainsi héritier des promesses du Seigneur. Mais Esaü n'était pas digne de cette faveur que Dieu réservait à Jacob; Esaü d'ailleurs y avait renoncé; il l'avait vendue à son frère pour un plat de lentilles, un jour qu'il revenait de la chasse, fatigué et épuisé de besoin. Vous savez, mes frères, de quel stratagème se servit Rébecca, mère d'Esaü et de Jacob, pour assurer à son second fils, qui lui était le plus cher, le bénéfice de ce testament suprême d'Isaac. Elle entendit le vénérable patriarche recommander à Esaü d'aller à la chasse, et de lui préparer un plat de ce qu'il aurait tué, afin qu'il mangeât et le bénît ensuite. Rébecca prit deux chevreaux, les prépara elle-même comme elle savait qu'Isaac les aimait; elle couvrit le cou et les mains de Jacob de la peau des chevreaux, et le revêtit des meilleurs habits d'Esaü. Jacob se présenta ainsi devant Isaac, lui fit manger du plat préparé par sa mère et reçut sa bénédiction. Avec elle, il reçut tous les droits qui y étaient attachés. Il devint l'héritier des promesses du Seigneur, le père du peuple de Dieu, et de sa race devait naître le Messie promis.

Le récit que nous fait la sainte Ecriture pourrait donner lieu à plusieurs considérations aussi utiles que pieuses, mais nous nous arrêterons à une seule. Je vous demanderai, mes frères, ce qui détermina le saint patriarche à bénir Jacob, et à lui conférer tous les avantages qui revenaient au fils aîné dans les familles

1. Voir *Somme des Grandeurs de Marie*, tom. IV, p. 280 à 283, et 434 à 437; tom. V, p. 660 à 697.

2. Voir CLAUS. *Spicilegium catechico-concinnatorium*, tom. II, *In festo Scapularis B. V. M.*

patriarcales? Isaac mangea avec plaisir ce que Rébecca avait préparé, et que Jacob lui offrit. Il toucha les mains de son fils, il entendit sa voix, mais rien de tout cela ne le détermina à donner sa bénédiction : il se défiait et craignait d'être trompé. Mais dit l'Ecriture, « dès qu'Isaac sentit la bonne odeur de ses » vêtements, il le bénit : » *Ut sensit vestimentorum fragrantiam, statim benedixit illi* (Gen. xxvii, 27). Le vêtement donné à Jacob, par sa mère, fut la cause de la bénédiction qu'il reçut et de tous les biens qui en résultèrent.

C'est ainsi que notre Mère du ciel attire sur nous les bénédictions du Père éternel. Le Fils aîné de Dieu est N.-S. Jésus-Christ; le genre humain, mais surtout les chrétiens sont représentés par Jacob, et la bienheureuse Vierge Marie, par Rébecca. Marie nous offre un vêtement précieux, qui nous procurera la bénédiction de notre Père céleste. Ce vêtement tout embaumé des grâces de Jésus-Christ, sera pour nous un signe de salut et de paix, une protection dans les dangers.

Chrétiens, revêtez-vous du saint scapulaire et portez-le avec piété. La bénédiction que les vêtements d'Esaü procurèrent à Jacob fut précieuse pour lui; celle que vous recueillerez grâce au saint scapulaire ne le sera pas moins pour vous. En quoi consisteront ses avantages? Vous serez bénis pour la vie présente, bénis pour l'heure de votre mort; bénis après votre mort. Mais remarquez que ce vêtement doit répandre une bonne odeur. Il ne suffit pas de le porter sur la poitrine, pour avoir droit aux bénédictions qui y sont attachées; il faut le porter aussi dans le cœur et répandre autour de soi la bonne odeur de la vertu.

I. — *Le scapulaire préserve pendant cette vie des dangers du corps et de l'âme.*

Je vous ai dit, mes frères, que le saint scapulaire lorsqu'il est bien porté, est un préservatif assuré contre les dangers, d'abord pendant cette vie. Si vous voulez savoir quels sont les dangers contre lesquels il nous défend, ce sont tous ceux qui peuvent menacer notre vie corporelle aussi bien que ceux qui mettent celle de notre âme en péril. Si je voulais redire tous les bienfaits, toutes les grâces extraordinaires, procurés par ce précieux habit, ce ne sont pas quelques instants, mais des jours et des semaines qu'il me faudrait. Tous les éléments ont dû lui rendre hommage et s'incliner devant sa puissance. Que de fois un simple scapulaire, jeté au milieu du feu, n'a-t-il pas suffi pour éteindre un vaste incendie. Je ne citerai que ce fait arrivé à Salerne. Depuis trois jours cette ville était la proie des flammes. En vain les habitants faisaient-ils mille efforts pour arrêter le fléau, les maisons, les édifices, les rues entières s'abîmaient

l'une après l'autre dans le feu. L'incendie ne s'arrêta qu'au moment où une femme, dans un sublime élan de foi et de confiance, jeta son scapulaire au milieu des flammes, qui s'éteignirent aussitôt; et l'on retrouva le scapulaire intact au milieu des cendres.

Voulez-vous un prodige arrivé dans les airs? Je vous citerai ce charpentier qui tombant d'une tour se souvint de son scapulaire et recourut à Marie. Il aurait dû être brisé en touchant le sol : il y fut au contraire déposé doucement et ne ressentit aucun mal.

La puissance du scapulaire a bien des fois aussi préservé d'une mort certaine ceux que leur état oblige à travailler sous la terre. Un paysan des environs de Naples creusait un puits profond; un éboulement se produit et le voilà enseveli sous une masse énorme de sable. Mais il avait son scapulaire; il se recommande à Marie; la terre qui devait l'étouffer reste suspendue au-dessus de sa tête. Pendant trois jours, la sainte Vierge daigne lui apparaître visiblement, pour le soutenir et l'encourager, jusqu'à ce qu'enfin ceux qui travaillaient à le dégager et qui ne croyaient retrouver qu'un cadavre, le retirent vivant de cette obscure prison. Que de personnes sur le point de périr noyées ont dû leur salut au scapulaire du Mont Carmel! Je ne vous citerai que cet homme, dont les membres enflés et endoloris par la goutte, se refusaient presque à tout mouvement. La barque qui le portait sur un fleuve profond et rapide chavire; il tombe dans l'eau; il est perdu! Oui sans doute, si Marie n'avait pas veillé sur lui. Mais il porte le saint scapulaire, il s'en souvient, il se recommande à sa divine protectrice, et après s'être débattu assez longtemps dans les eaux, il aborde au rivage sans savoir comment; il n'a été aucunement incommodé par l'eau, et son scapulaire est demeuré parfaitement sec.

Parlerai-je des innombrables malades et infirmes guéris de leurs maladies et de leurs infirmités au moyen du saint scapulaire? Parlerai-je des voyageurs tombés entre les mains des voleurs et protégés contre tout mauvais traitement? Parlerai-je des soldats qui ont vu les balles s'aplatir, ou les glaives s'émousser sur ce vêtement sacré, et les blessés dont la vie a été miraculeusement conservée jusqu'à ce qu'ils aient reçu l'absolution du prêtre?

Mais c'est assez sur ce sujet. Il est d'autres dangers, plus redoutables pour nous que ceux qui mettent notre vie mortelle en péril, ce sont les dangers dont notre âme est assiégée. C'est notre âme surtout que Marie protège, et les grâces extraordinaires comme celles dont je viens de parler, ont principalement pour but de nous faire comprendre la sollicitude dont elle entoure nos âmes, puisqu'elle est si généreuse pour nous venir en aide, même dans les besoins du corps. Personne ne sait comme elle,

combien l'âme est au-dessus du corps : si elle fait tant pour l'un, que ne fera-t-elle pas pour l'autre ? Que ne fera-t-elle pas pour les âmes de ceux qui lui sont dévoués, pour les âmes de ceux qui l'aiment et qu'elle aime plus que les autres, parce qu'ils sont marqués de son sceau et revêtus de ses livrées ?

Le patriarche Joseph, devenu le tout-puissant gouverneur du royaume de Pharaon, fit une recommandation expresse à ses frères, lorsqu'il les renvoya auprès de Jacob après leur premier voyage. Il exigea d'eux qu'ils lui ramenassent son frère Benjamin. A leur retour, Joseph qui les attendait les aperçut de loin, et le texte sacré marque expressément qu'il vit Benjamin son frère : *Quos cum ille vidisset et Benjamin simul* (Gen. xliii, 16). Sans doute il vit les autres, mais ce fut sur Benjamin, que ses regards s'arrêtèrent avec le plus de complaisance et d'amour. Et lorsqu'il les a fait introduire devant lui, lorsqu'il a demandé des nouvelles de Jacob, et que levant les yeux, il voit Benjamin à deux pas de lui, il lui dit avec émotion : « Dieu te soit miséricor-» dieux, mon fils, et il se retire précipitamment, car ses entrail-» les étaient émues sur son frère, et des larmes s'échappaient de » ses yeux, » dit le texte sacré : *Deus, inquit, misereatur tui, fili mi. Festinavitque quia commota fuerant viscera ejus super fratre suo, et erumpebant lacrymæ* (Gen. xliii, 29, 30). C'est Benjamin qu'il voit, c'est la présence de Benjamin qui l'émeut, parce que c'est lui qu'il aime.

On peut en dire autant de la bienheureuse Vierge Marie. Elle est l'avocate du genre humain ; elle embrasse tous les hommes dans son amour maternel, cependant ses yeux s'arrêtent surtout avec complaisance sur ceux qui sont revêtus du saint scapulaire, elle ne voit pour ainsi dire qu'eux. S'ils ont à combattre contre la tentation ; si le démon leur dresse des embûches et leur tend des pièges, si leur salut est en danger, elle laisse tout pour courir à leur aide, elle les avertit, les exhorte, les stimule, ne prend pas de repos qu'elle ne les ait amenés à vivre dans la grâce de Dieu, à éviter le péché, à fuir les occasions dangereuses et à sauver leur âme.

Si nous comprenions mieux le langage que nous parle le scapulaire, quels précieux avertissements ne nous donnerait-il pas ?

On rapporte qu'un jeune homme pieux mais faible, s'était laissé subjuguer par la passion, et se rendait dans une société où son innocence devait faire un naufrage lamentable. Il portait sur sa poitrine le scapulaire et des reliques de S. Philippe de Néri. Pendant qu'il marchait, il ressentit tout à coup comme un coup qui lui était donné à l'endroit même où étaient ces objets sacrés, il n'en persista pas moins dans son projet. Un second coup ne l'arrêta pas davantage ; mais un troisième fut si violent, qu'il le renversa comme un coup de massue, et il entendit une voix qui

disait impérieusement : Prends garde, ne fais pas cela. Ce jeune homme rentra en lui-même; il comprit l'avertissement et évita le danger. Et vous chrétiens, qui portez un scapulaire, une médaille de la sainte Vierge, n'entendez-vous pas la voix de Marie qui vous crie : Prends garde! ne va pas en cet endroit, ne fréquente pas cette société, ne commets pas cet acte; n'offense pas le Seigneur. Ah! si chaque fois que vous êtes tentés vous ressentiez vous aussi, un coup violent! Au moins, que le souvenir de Marie à qui vous appartenez vous arrête. Que de pécheurs ont été retenus par ce souvenir sur le bord de l'abîme! Soyez de ce nombre, arrêtez-vous. Le scapulaire est une cuirasse impénétrable aux traits de l'ennemi ; mais il ne suffit pas que votre corps soit couvert de cette cuirasse ; il faut qu'elle protège aussi notre âme et pour cela que votre âme en soit revêtue, par le souvenir, par la confiance, par l'amour.

II. — *Le scapulaire protège contre les tentations à l'heure de la mort.*

Le scapulaire nous protège contre tous les dangers et nous rend forts contre les tentations de la chair, du monde et du démon, mais c'est surtout à l'heure de notre mort, qu'il nous est de la plus grande utilité. C'est en ce moment redoutable qu'il nous procure la bénédiction du Seigneur, sans laquelle nous serions perdus. O mort, que le moment qui te précède est terrible! quelles douleurs, quelles angoisses étreignent alors les pauvres âmes, sur le point d'entrer dans la maison de leur éternité! Si le mourant tourne les regards sur lui-même, il voit sa conscience souillée de mille fautes. S'il lève les yeux vers le ciel, il voit le tribunal du souverain juge déjà dressé, et il ne sait pas s'il est digne d'amour ou de haine. S'il regarde autour de lui, il voit la vanité des choses de ce monde; il voit qu'il faut quitter tout ce qu'il a aimé et que rien désormais ne lui servira plus. S'il regarde plus bas, c'est l'enfer qui s'entr'ouvre, ce sont les démons qui rugissent, le menacent et s'apprêtent à le dévorer comme une proie dont ils sont assurés. Ils savent que tout dépend de ce dernier moment, et ils redoublent d'efforts, de ruse, d'adresse, pour remporter une dernière victoire, dont l'enjeu n'est autre pour la pauvre âme, qu'une éternité de bonheur ou de malheur sans mesure.

Que ferez-vous donc, mes frères, pour affronter sans trop de trouble ce moment redoutable ? Quelle armure vous préparez-vous pour un si terrible combat? Ecoutez un conseil. L'empereur Théodose ayant à livrer bataille à un redoutable ennemi, le tyran Maxime, se revêtit de la tunique du saint abbé Serrephius qu'on lui avait envoyée à ce dessein. Protégé par le vêtement du ser-

viteur de Dieu, il remporta une éclatante victoire. Voilà combien fut efficace pour protéger Théodose la tunique d'un humble solitaire. Quelle puissance pour vous donner la victoire n'aura donc pas le vêtement que la bienheureuse Mère de Dieu daigne vous offrir elle-même. Si les ennemis de votre âme vous en voient revêtus, ils fuiront, et toutes leurs ruses, toutes leurs machinations demeureront sans effet. Avec le saint scapulaire, vous n'avez rien à craindre. N'est-il pas la livrée des serviteurs de Marie ? Ne vous regarde-t-elle pas comme faisant partie de sa maison, du moment que vous le portez ? N'est-elle pas tenue en conséquence à ne pas vous abandonner dans un temps de péril extrême ? Ne sait-elle pas que vous abandonner à la rage de vos ennemis, en ce moment décisif, c'est vous perdre pour toujours ? Ah ! ne doutez pas d'elle ; ne doutez pas de sa puissance ; ne doutez pas de son amour. Elle viendra ; elle fera luire à vos yeux un rayon d'espérance, elle dissipera les ténèbres amassées par vos ennemis ; elle mettra en fuite toute l'armée de Satan et votre âme protégée par elle, remportera une victoire facile.

Pline le Naturaliste rapporte que l'empereur Auguste possédait un cerf apprivoisé qu'il aimait beaucoup, et qui circulait librement dans les rues de Rome, sans avoir rien à craindre de personne ; au contraire, chacun même se faisait un devoir de le défendre contre les attaques des chiens. Pourquoi ce privilège ? Parce qu'il portait un collier avec cette inscription : *Cæsaris sum* : « J'appartiens à César. » Qu'est-ce que le scapulaire, sinon un signe évident aux yeux de tous, que vous appartenez à Marie ? Si donc vous êtes là, en proie à la maladie, étendu sur un lit de douleur, et près de rendre le dernier soupir ; si le souvenir de vos péchés passés vous épouvante, si le démon cherche à vous troubler et à vous jeter dans le désespoir, ranimez votre courage, pensez à votre scapulaire et dites : *Virginis sum* : « Je suis » à la Vierge ; » j'appartiens à Marie. Si vous voyez se dresser devant vous le tribunal du souverain juge ; si vous tremblez à la pensée de la sentence, rassurez-vous et dites : *Virginis sum* : « Je » suis à la Vierge, » j'appartiens à Marie. Vous connaîtrez alors par votre propre expérience, combien la Mère de Dieu est empressée de venir en aide à ceux qui l'implorent, et de consoler ceux qui sont dans la peine. S. Bernard nous donne un conseil précieux : « Si vous craignez, dit-il, d'adresser à Dieu vos hum- » bles supplications, tournez-vous vers Marie ; là vous ne trou- » verez rien qui puisse vous effrayer [1]. » Elle n'est pas notre juge, elle est notre avocate, notre protectrice, notre médiatrice, notre Mère ! Elle ne saurait refuser d'écouter les appels de ses enfants qui l'implorent. Et qui donc regarde-t-elle comme ses en-

1. Si pertimescis supplicaturus ad Deum accedere, respice ad Mariam ; non illic invenies quod timeas. S. Bern. serm. *de Aquæductu.*

fants de prédilection, sinon ceux qui se sont donnés à elle et qui portent le saint scapulaire comme signe de leur consécration? Il est vrai que cet habit doit être porté pieusement, si vous voulez qu'il vous procure tous les biens que nous avons dits, mais la bienheureuse Vierge est si généreuse et si bonne, que les pécheurs eux-mêmes qui le portent, lui doivent souvent la grâce de la conversion et d'une sainte mort. Au moment où les démons croient tenir enfin cette âme qu'ils ont fait tomber cent fois dans le péché ; au moment où ils s'apprêtent à l'emporter comme une proie dans l'enfer, Marie la leur arrache, et, à la grande joie des anges, elle lui ouvre le ciel. Ah ! c'est que Marie n'oublie pas les promesses qu'elle a faites, et la puissance ne lui manque pas pour les accomplir.

Quelles sont donc ces promesses ? C'est ce qu'il nous reste à voir dans la troisième partie de cette instruction.

III. — *Le scapulaire nous protège après la mort et nous empêche de tomber dans l'enfer.*

On dit que Ponce-Pilate, qui avait eu la coupable faiblesse de condamner et de livrer aux Juifs N.-S. Jésus-Christ, dont il connaissait l'innocence, éprouva la vertu de la robe du Seigneur. Appelé au tribunal de César, pour rendre compte de sa conduite, il se couvrit de ce vêtement sacré, qu'il lui avait été aisé de racheter des bourreaux. Ainsi protégé, il se présenta jusqu'à trois fois devant l'empereur, qui voulait le condamner, et qui n'eut chaque fois pour lui que des paroles de bienveillance et d'amitié ; mais appelé une quatrième fois, il comparut sans le précieux vêtement et fut condamné à un dur exil. O précieux scapulaire ! ô vêtement que notre mère nous a donné, nous n'avons rien à craindre de la colère de Dieu, si vous êtes notre cuirasse et notre bouclier, lorsque nous paraîtrons devant son saint tribunal !

Chrétiens qui m'écoutez, avez-vous mérité quelquefois la colère de Dieu par vos péchés? Hélas ! oui; vous ne l'avez que trop souvent méritée. Puisqu'il en est ainsi, revêtez-vous du scapulaire de la très sainte Vierge, et vous vous présenterez avec confiance devant le souverain juge. Ce vêtement sacré lui fera en quelque sorte violence. Une puissance irrésistible agira sur lui, et ne permettra pas qu'il fulmine contre vous la terrible sentence, car Marie l'a promis ; le scapulaire est un signe de salut. En le donnant au bienheureux Simon, elle lui fit cette promesse, qui devrait nous ravir de joie et nous transporter de reconnaissance : « Ceci est un signe de salut; quiconque en » mourra revêtu n'endurera pas les flammes éternelles : » *Signum salutis, in quo quis moriens æternum non patietur incendium?* Serait-il vrai ? Ceux qui appartiennent à la confrérie du

saint scapulaire, ceux qui le portent au moment de la mort, n'ont donc pas à craindre de tomber dans l'enfer? Non, ils n'ont rien à craindre, ils seront sauvés. Pensez donc, mes frères, à tout ce que les saints ont fait pour assurer leur salut. Rappelez-vous les travaux des Apôtres. Ils ont souffert le froid, le chaud, la faim, la soif, la pauvreté, la nudité, les afflictions, les persécutions, pourquoi ? Pour aller au ciel.

Voyez les saints Martyrs enfermés dans d'horribles cachots, flagellés, déchirés, brûlés, livrés aux bêtes, ou mourant par le glaive, c'est avec une sainte résignation, c'est avec joie qu'ils affrontent et endurent tant de supplices : pourquoi? Pour aller au ciel.

Voyez les bienheureux Confesseurs, menant sur la terre une vie plus angélique qu'humaine, pratiquant toutes les vertus au milieu du monde, ou se retirant dans les cloîtres, s'enfonçant dans les déserts, pour se livrer à toutes les rigueurs de la pénitence, que cherchent-ils, que désirent-ils? Le ciel.

Et ces multitudes de jeunes vierges qui méprisent les attraits du monde, qui renoncent à toutes les espérances même les plus légitimes, pour se donner à Dieu et ne vivre que pour lui : quel but poursuivent-elles avec une générosité et une persévérance héroïque? La possession du ciel.

Et vous, mes frères, qu'avez-vous à faire pour atteindre ce même but, pour posséder un jour ce bonheur que les Apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges n'ont pas cru payer trop cher par tant de travaux et de sacrifices? Vous êtes sûrs de l'obtenir, c'est Marie qui vous le promet, si vous prenez et portez pieusement le saint habit qu'elle vous offre. Peut-on imaginer une plus belle promesse, un privilège plus précieux et plus admirable? Je ne m'étonne plus que depuis six cents ans, tout ce qu'il y a eu de chrétiens intelligents et désireux de leur salut, aient voulu porter le saint habit auquel est attachée cette promesse magnifique. Je ne m'étonne plus que les souverains pontifes, les cardinaux, les évêques, les prêtres, les grands et les puissants de ce monde aient tenu à s'en revêtir et l'aient estimé à plus haut prix que leur pourpre et tous leurs honneurs.

Vous qui portez le scapulaire, je ne puis trop vous féliciter de votre heureux sort. Votre nom est écrit sur le registre de la confrérie du scapulaire, mais il est écrit en même temps en lettres d'or, dans le livre de vie. Un jour vous habiterez le royaume du ciel, vous serez du nombre des élus, vous partagerez leur bonheur; vous contemplerez Dieu avec une joie infinie, vous entendrez les chants des anges et vous célébrerez avec eux les louanges du Seigneur. Votre corps lui-même ressuscitera ; il s'élèvera jusque dans les hauteurs du ciel; il brillera comme le soleil et le soleil lui-même sera l'escabeau de vos pieds. Voilà le

sort qui vous attend si vous êtes fidèle à porter pieusement votre saint scapulaire, et que vous ne mettiez pas volontairement obstacle au bien que la Mère de Dieu a promis de vous faire.

Remarquez ici, mes frères, ces paroles que j'ajoute, *si vous ne mettez pas volontairement obstacle au bien que la Mère de Dieu a promis de vous faire.* Il ne faut pas, en effet, vous exposer à une déception qui serait malheureusement irréparable. Si l'on allait par exemple, en s'appuyant sur la promesse de la très sainte Vierge, raisonner ainsi : Je fais partie de la confrérie du scapulaire ; ce saint habit ne me quitte pas et je n'ai rien à craindre. Je puis suivre mes fantaisies, satisfaire mes passions, transgresser les commandements de Dieu et de l'Eglise ; je suis garanti contre tout danger et je ne tomberai pas dans l'enfer ; Marie viendra à mon aide au moment de ma mort : si, dis-je, on tenait un pareil langage, cette folle présomption ne mériterait-elle pas un châtiment? Je veux que vous ayez confiance en la très sainte Vierge, mais je ne veux pas vous induire en erreur. Le scapulaire ne nous est pas donné pour nous permettre de pécher impunément, mais pour nous aider à éviter le péché et à nous en retirer si nous l'avons commis. Si vous êtes méchant sous prétexte que la Mère de Dieu est bonne; si vous offensez son Fils, parce que vous comptez qu'elle intercédera pour vous, ni sa bonté, ni son intercession ne vous serviront de rien. Marie vous sauvera, mais à cette condition, que vous observerez les commandements. Sans l'observation des commandements il n'y a de salut pour personne.

Quelqu'un dira peut-être : mais alors, s'il faut observer les commandements, même lorsqu'on porte le scapulaire, pour être sauvé, à quoi le scapulaire sert-il? On le serait tout aussi bien sans lui.

Ecoutez, mes frères. Ce n'est pas chose facile de sauver un pécheur, n'eût-il commis qu'un seul péché mortel. Ce péché commis, pourra-t-il jamais être assez sûr d'avoir recouvré la grâce? Il ne sait pas s'il a fait suffisamment pénitence, si sa contrition était assez véritable, assez parfaite, pour que Dieu rétractât la sentence, lorsqu'il s'est présenté au saint tribunal; il ne sait pas s'il recevra encore de la bonté de Dieu les grâces nécessaires pour résister aux tentations qui ne manqueront pas de se représenter. Il ne sait pas si à l'heure de la mort, le démon ne se servira pas du souvenir de ce péché pour le jeter dans le désespoir et le perdre. Que de mourants n'a-t-on pas vus en proie aux plus terribles angoisses, malgré des années de pénitence, malgré des sacrements reçus avec droiture et piété.

C'est contre de si cruelles incertitudes, contre des angoisses si pénibles et si dangereuses, que le saint scapulaire défend ceux qui le portent.

La bienheureuse Vierge Marie leur procure la grâce de surmonter les tentations. S'ils viennent à tomber par faiblesse ou même par malice, elle leur obtient de se relever et de faire une pénitence suffisante pour rentrer en grâce avec Dieu. Mais elle ne fait pas tout, et notre salut dépend aussi des efforts que nous ferons de notre côté. Soyons, autant que nous pouvons, pleins de dévotion envers la sainte Vierge ; gardons la chasteté selon notre état de vie; haïssons le péché; fuyons les occasions dangereuses; faisons enfin tout ce que nous savons nécessaire pour être agréables à Dieu et à Marie.

Ladislas roi de Pologne portait sur la poitrine un médaillon avec le portrait de son père ; dans les circonstances difficiles et demandant de graves résolutions, il regardait ce portrait et disait : Ne permettez pas, ô mon père, que je fasse quelque chose d'indigne de vous. — C'est l'image de Marie, de la Mère de Dieu, de votre Mère que vous portez sur vous. En toute circonstance, dans toutes les affaires difficiles, jetez un regard sur cette image. Si le démon vous tente, si quelque société dangereuse, quelque mauvaise occasion vous expose à la colère, à l'injustice, à la vengence, aux excès quels qu'ils soient, tirez votre scapulaire de votre poitrine, regardez l'image de Marie et dites : O Mère! est-il possible que je tombe dans ce péché et que j'encoure ainsi votre indignation? Non, je n'y consentirai jamais ; non, je ne le ferai pas. — Si vous agissez ainsi par amour pour la très sainte Vierge, il n'y a plus rien à craindre pour vous; vous serez l'objet de ses faveurs les plus précieuses et vous aurez droit à l'accomplissement de la promesse qu'elle a faite : Quiconque mourra revêtu de ce signe de salut n'endurera pas les flammes éternelles.

Rappelez-vous l'exemple que nous avons donné en commençant cette instruction. Si Rébecca n'avait pas conseillé à Jacob d'agir comme il le fit, si elle n'avait pas préparé la nourriture qu'elle savait être la plus agréable au saint patriarche Isaac, si elle n'avait pas couvert son fils des vêtements embaumés d'Esaü, si elle ne lui avait pas dit comment il devait parler à Isaac, Jacob n'aurait pas obtenu la bénédiction de son père, ni son héritage. Il dut cette faveur précieuse aux industries et à l'amour de sa Mère. Il en est de même pour nous, mes frères; nous avons besoin que notre Mère, que Marie vienne à notre secours, qu'elle supplie Dieu pour nous, qu'elle nous protège dans les dangers, qu'elle nous revête du saint scapulaire. Si vous obtenez d'elle une telle faveur, vous serez bénis de Dieu pour cette vie ; bénis pour l'heure de votre mort et bénis pour l'éternité. Ainsi soit-il!

DIXIÈME SERMON

DES DIFFÉRENTS SCAPULAIRES ET DES INDULGENCES QUI Y SONT ATTACHÉES [1].

Omnes enim domestici ejus vestiti sunt duplicibus.

PROV. XXXI, 21.

Parmi les éloges que l'Esprit de Dieu décerne à la Femme forte, au livre des Proverbes, nous lisons celui-ci : « Elle ne » craindra pas pour sa maison le froid et la neige, car toutes » les personnes de sa maison ont un double vêtement. » *Non timebit domui suæ a frigoribus nivis : omnes enim domestici ejus vestiti sunt duplicibus* (PROV. XXXI, 21). La femme forte par excellence est la bienheureuse Vierge Marie, nous sommes de sa maison, nous sommes ses serviteurs, ses servantes fidèles, mieux encore, nous sommes ses enfants. Quel est donc le double vêtement que Marie nous a préparé pour nous préserver du froid glacial de l'indifférence et de l'oubli de Dieu? pour nous mettre à l'abri du froid mortel du péché? On pourrait donner plusieurs réponses à cette question, plusieurs interprétations de ce passage de l'Ecriture, mais ne vous semble-t-il pas que ce double vêtement doit s'entendre surtout des différents scapulaires que la bienheureuse Vierge Marie a daigné nous offrir par l'intermédiaire de plusieurs de ses serviteurs? Ce sont là des vêtements qui nous viennent d'elle, des vêtements précieux par cette origine sacrée, précieux par l'amour de Marie, dont ils nous sont un témoignage, précieux par l'assurance qu'ils nous apportent d'une protection toute particulière de la bienheureuse Vierge; précieux par les grâces, les indulgences innombrables qui y sont attachées.

Marie ne s'est pas contentée de nous donner un vêtement. Le scapulaire du Mont-Carmel, le premier et l'on peut dire le plus précieux de tous, aurait pu nous suffire. C'était déjà une faveur inestimable, que la reine du ciel n'a concédée à ses serviteurs de la terre qu'après douze siècles d'attente. Mais il est écrit : *Omnes domestici ejus vestiti sunt duplicibus*: « Toutes les person- » nes de sa maison ont un double vêtement. » Outre le scapulaire du Mont-Carmel, la sainte Vierge nous en a encore donné un autre, celui de l'Immaculée Conception, révélé à la vénérable Ursule de Benincasa fondatrice des Oblats et des Ermites de la

1. Nous suivons, dans cette instruction, le précieux ouvrage de M. l'abbé GUGLIELMI, prêtre romain : *Recueil des Scapulaires*, etc.

congrégation des Théatins. A ces deux principaux scapulaires de Marie, on peut ajouter encore celui des *Sept Douleurs*, celui du *saint Esclavage* et celui des sacrés cœurs de Jésus et de Marie. Nous dirons un mot de chacun d'eux, et parce qu'un des grands avantages qu'ils procurent consiste dans les Indulgences que l'Eglise y attache, nous parlerons ensuite des conditions requises pour gagner ces indulgences.

I. — *Origine des divers scapulaires de Marie, et avantages qui y sont attachés.*

On sait que l'ordre illustre des Carmes rattache son origine au prophète Elie, et à ses disciples qui, retirés sur la montagne du Carmel, s'appliquèrent au service de Dieu et à la pratique de la perfection, autant que le comportait l'infirmité de la loi ancienne. Ils étudiaient les saintes Ecritures, et ils professaient par avance un véritable culte pour la Vierge destinée à enfanter le Messie. Ceux qui vivaient au temps de N.-S. Jésus-Christ, embrassèrent la foi au jour de la Pentecôte, ou du moins vers cette époque. Ils reconnurent en Marie la Vierge Mère, que leur patriarche Elie leur avait enseigné à honorer ; on peut dire qu'ils formèrent le premier ordre religieux consacré à cette auguste reine. Les siècles s'écoulèrent et vers le temps des croisades, l'ordre des Carmes vint s'établir en Occident. Là il rencontra des ennemis, et, pour différentes raisons, il était près de s'éteindre, lorsque la très sainte Vierge vint au secours de ses enfants. Une nuit elle apparut au bienheureux Simon Stock, général de cet ordre. Elle était environnée d'une lumière céleste et accompagnée d'une grande multitude d'esprits célestes. S'approchant de Simon avec une ineffable bonté, elle lui remit un scapulaire de couleur brune en disant : « Reçois, mon très » cher fils, cet habit de mon ordre, signe de ma confrérie, pri- » vilège pour toi et pour tous les Carmes : quiconque mourra » pieusement avec cet habit, n'endurera pas les flammes éter- » nelles. C'est un signe de prédestination, une sauvegarde dans » le danger, un gage de paix et d'alliance éternelle [1]. » Ainsi parla la très sainte Vierge, et laissant le précieux habit entre les mains du vieillard elle disparut.

Une telle faveur accordée par Marie, non seulement pour les religieux Carmes, mais pour tous les fidèles qui recevraient ce saint habit, fut bientôt connue et des multitudes de chrétiens de tout rang, de tout sexe et de tout âge voulurent le recevoir.

1. Accipe, dilectissime fili, hoc tui ordinis scapulare meæ confraternitatis signum, tibi et cunctis Carmelitis privilegium, in quo quis pie moriens, æternum non patietur incendium. Ecce signum salutis, salus in periculis, fœdus pacis et pacti sempiterni.

D'innombrables miracles prouvèrent jusqu'à l'évidence combien cette pieuse pratique était agréable à la Mère de Dieu. Pouvait-on ne pas embrasser une dévotion qu'elle avait daigné révéler elle-même? Pouvait-on ne pas tenir à profiter d'un moyen si simple et si efficace d'assurer son salut?

Tous ceux qui portent le saint scapulaire du Carmel jouissent d'un double privilège par les mérites de leur avocate et de leur protectrice auguste, privilège *spirituel* et privilège *corporel*.

Le privilège spirituel est fondé sur ces paroles de Marie : *In quo quis pie moriens æternum non patietur incendium : ecce signum salutis :* « Quiconque mourra pieusement revêtu de cet » habit n'endurera pas les flammes éternelles. C'est un signe de » salut. » La sainte Vierge ne permettra donc pas que ceux qui le portent avec dévotion tombent dans la damnation; elle sera leur défense, leur aide, surtout à l'heure de la mort.

Le privilège *corporel* découle de ces paroles de Marie : *Salus in periculis* : C'est une sauvegarde dans les dangers. La sacrée Congrégation des Rites l'a reconnu dans l'approbation qu'elle a donnée à cette dévotion [1]. Elle a vu dans le scapulaire non seulement un vêtement propre à distinguer tous les membres de l'ordre des Carmes, et tous les affiliés à cet ordre, mais une protection très réelle contre la multitude de maux dont nous sommes menacés. L'expérience de chaque jour montre depuis six siècles combien est efficace cette protection de Marie.

Mais il est un autre privilège encore attaché au scapulaire du Mont-Carmel. L'affection d'une mère pour ses enfants n'a pas de bornes : pourrait-elle les voir souffrir sans chercher à les soulager? Les âmes du purgatoire souffrent, et parmi elles il en est beaucoup qui ont porté le scapulaire pendant leur vie mortelle et qui par conséquent ont un droit particulier à la compassion de la très sainte Vierge. Un jour que le pape Jean XXII, vivement affligé des maux de l'Eglise, s'était mis en prières, il fut ravi en extase. Marie lui apparut, et lui promit son puissant secours; elle lui ordonna de favoriser et de confirmer tout ce qu'elle avait obtenu dans le ciel de son Fils Jésus-Christ, pour l'accorder aux religieux et aux confrères de son Ordre du Carmel, et promit de descendre le samedi dans le Purgatoire, pour délivrer toutes les âmes qui auraient porté son saint habit sur la terre. Elle fixa en même temps les obligations auxquelles sont tenus ceux qui le portent pour jouir d'un si grand privilège [2].

1. Nec vero nomenclaturam tantum munificentissima Virgo tribuit et tutelam; verum et insigne sacri scapularis, quod beato Simoni Anglicæ præbuit, ut cœlesti hac veste ordo ille sacer dignosceretur, et a malis ingruentibus protegeretur. *Offic. hujus festi,* lect. V.

2. Tout cela est détaillé et confirmé dans la bulle de Jean XXII, publiée au mois de mars 1322, et qui commence ainsi : *Sacratissimo ut culmine*

Nous n'énumérerons pas les innombrables indulgences accordées par les souverains Pontifes aux confrères du Scapulaire du Mont-Carmel. On les trouve énoncées dans les manuels de piété et les formulaires de prières; nous avons à parler maintenant du *scapulaire bleu de l'Immaculée Conception.*

Paradisi. On lit dans la même bulle ces paroles de la sainte Vierge au Pontife : *Et a die quo isti recedunt a sæculo* (elle parle des religieux et des confrères du Carmel) *et properato gradu accedunt ad Purgatorium, ego Mater gratiose descendam sabbato post eorum obitum et quos in Purgatorio invenero, liberabo, et ad montem sanctum vitæ æternæ perducam.* Ensuite le Pontife, comme vicaire du Christ sur la terre, y ajouta la clause suivante, en confirmation de ce privilège : *Hanc ergo sanctam Indulgentiam accepto, roboro et confirmo in terris, sicut per merita Virginis Christus concessit in cœlis.* Cette bulle importante, dite la bulle *sabbatine*, fut confirmée en 1412 par le pape Alexandre V, par une autre bulle qui commence par ces mots : *Cujusdam privilegii tenore*, et par Clément VII, dans sa bulle apostolique en faveur des Carmes, de l'année 1524 : *Dilecti filii Nicolai Audeth*, qui, après avoir cité les indulgences et grâces accordées au même ordre, dit ensuite : *Ac die, qua a sæculo hujusmodi recesserint, ipsa gloriosa Virgo Dei Genitrix Maria sabbato sequenti post ipsorum confratrum sive Religiosorum aut sororum obitum, eos visitando a pœnis Purgatorii hujusmodi eorum animas liberabit.* Et afin qu'aucun ne pense point que la sainte Vierge ait ainsi besoin d'attendre le samedi, et d'aller en personne dans le purgatoire pour y délivrer ses fils les Carmes moyennant son intercession, le pape Clément VII, dans une autre bulle : *Ex Clementis Sedis apostolicæ*, sous la date du 12 août 1530, faisant mention de la révélation de Jean XXII, s'exprime en ces termes : *Ac ipsa gloriosa semper Virgo Maria, ipsorum Confratrum seu Religiosorum ac Sororum animas, post eorum transitum suis intercessionibus, continuis piis suffragiis, et speciali protectione juvabit.* Saint Pie V confirma aussi ce privilège par un *motu proprio* dans la bulle qui commence par ces paroles : *Superna dispositione*, datée du 20 avril 1566. En outre, le pape Grégoire XIII, dans la bulle *Ut laudes gloriosissimæ Virginis*, en date du 18 septembre 1577, qui contient la confirmation de toutes les grâces, indulgences et privilèges accordés à l'ordre du Carmel, fit une large mention et confirma pleinement ce grand privilège, spécifiant de nouveau le samedi conformément à la révélation de la très sainte Vierge du Carmel pour qu'on ne perdit point ce nom célèbre de *Bulle Sabbatine*, et aussi pour que les confrères de ce saint Ordre conservassent une dévotion particulière à la sainte Vierge dans ce jour qui lui est particulièrement consacré. Et comme dans le royaume de Portugal quelques religieux s'étaient opposés aux Carmes pour les empêcher de parler en aucune façon de cette grâce spéciale que la mère de Dieu a promise à ses dévots, la Sacrée Congrégation de le Sainte Inquisition promulgua un décret en 1613, confirmé ensuite par le pape Paul V, par lequel il est permis aux Carmes de prêcher librement et de faire connaître aux peuples le privilège en question, conféré par la sainte Vierge à tous ceux qui portent son habit, à savoir que c'est un gage certain de salut dans les périls de cette vie, un secours puissant pour bien mourir, et un préservatif infaillible des flammes du purgatoire, surtout dans le premier samedi après la mort. Ces grâces et privilèges sont tous contenus dans ce vers :

Protego nunc, in morte juvo, post funera salvo.

C'est-à-dire :

Je vous protège pendant la vie, je vous viens en aide au moment de la mort, je vous sauve du purgatoire.

Cette note est tirée de l'ouvrage de l'abbé Guglielmi.

Entre tous les privilèges de la bienheureuse Vierge Marie, celui que ses enfants aiment le plus à glorifier, celui qu'ils célèbrent avec le plus de dévotion et de joie, est peut-être le privilège de son Immaculée Conception. Aussi le scapulaire de l'Immaculée Conception, quoique moins ancien que celui du Carmel, est-il très répandu. Il est distribué par les clercs réguliers appelés Théatins, qui ont obtenu ce privilège du pape Clément X. Le pape Clément XI y a donné son approbation en 1710.

La coutume de porter le scapulaire bleu en l'honneur de l'Immaculée Conception a été établie et propagée par la vénérable servante de Dieu, Ursule de Benincasa, fondatrice des oblats et des ermites de la congrégation des Théatins.

Cette sainte religieuse, dont S. Philippe de Néri admirait la vertu, tombait très souvent en extase. Elle eut la consolation de contempler un jour la Mère de Dieu revêtue d'habits blancs recouverts d'un scapulaire bleu, tenant dans ses bras son Fils unique, entourée de vierges revêtues des mêmes habits. Marie lui adressa ces paroles toutes pleines d'une maternelle tendresse : « Ursule, que tes pleurs cessent enfin et que tes sanglots se changent en la joie pure du cœur. Ecoute attentivement ce que va te dire ton Jésus et le mien, que je serre dans mes bras. » Après ces douces paroles de la Mère de Dieu, Jésus lui-même fit connaître sa volonté. Il voulait qu'un ermitage fût fondé où se réuniraient trente-trois vierges, sous le titre de l'Immaculée Conception de Marie, revêtues d'un habit ayant la même forme et la même couleur que celui sous lequel elle admirait en ce moment son auguste Mère. Il promettait d'accorder des grâces spéciales à tous ceux qui embrasseraient ce genre de vie et pratiqueraient fidèlement ce qui leur serait prescrit à l'avenir. Mais la vénérable Ursule pria Dieu de vouloir bien accorder les mêmes faveurs à ceux qui, au milieu du monde, rendraient à la sainte Vierge les hommages d'un cœur fidèle et sincère, et vivraient chastement selon les obligations de leur état, et porteraient le scapulaire bleu. En même temps elle reconnut que ses vœux étaient exaucés; pendant qu'elle était encore plongée dans son extase, elle vit des anges en grand nombre qui distribuaient çà et là sur la terre ces scapulaires à une multitude de personnes.

La vénérable Ursule se mit aussitôt à faire elle-même des scapulaires, et à les distribuer après qu'un prêtre les avait bénis. Elle mérita de voir avant de mourir son œuvre parfaitement établie et presque universellement répandue.

La dévotion des papes, pour l'Immaculée Conception de Marie, les porta à enrichir ce scapulaire des indulgences les plus précieuses. Nous n'en citerons qu'une.

Celui qui récitera six *Pater*, *Ave* et *Gloria* en l'honneur de

la sainte Trinité et de l'Immaculée Conception, et qui demandera à Dieu d'augmenter chaque jour les triomphes de l'Eglise catholique, de détruire les hérésies, d'établir la paix et l'union entre les peuples chrétiens, gagnera toutes les indulgences des sept basiliques de Rome, de la Portioncule, de Jérusalem et de Saint-Jacques de Compostelle.

En outre, la sainte congrégation des Indulgences et des Reliques, dans l'assemblée générale du 31 mai 1856, a déclaré que les dites indulgences peuvent être gagnées autant de fois et en tous les lieux que l'on récitera ces prières, sans qu'il soit besoin d'y rien ajouter, ni de recevoir d'abord les sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie. Ces indulgences ont été approuvées par le saint pape Pie IX le 14 avril de la même année 1856.

Le principal but qu'on se propose en recevant le scapulaire bleu, est de prier le Seigneur pour la réformation des mauvaises mœurs et pour la conversion des méchants. Aucune prière n'est indiquée. On a cru devoir laisser à la ferveur des fidèles et à la sagesse des directeurs le choix de celles qui conviendraient le mieux pour chacun. Cependant une excellente pratique que tout le monde peut adopter, serait de réciter douze fois chaque jour la Salutation angélique, en l'honneur des douze privilèges de la bienheureuse Vierge Marie, et trois *Pater* et trois *Gloria*, en l'honneur de la très sainte Trinité. S. André d'Avellino recommandait ces prières à tous les fidèles.

Nommons maintenant le *Scapulaire des Sept Douleurs de la sainte Vierge*, rattaché à l'Ordre des Servites, et celui du *saint Esclavage*, qui dépend de l'Ordre de la très sainte Trinité de la Rédemption des captifs. Ces deux scapulaires, riches aussi en indulgences, sont moins répandus que les premiers.

Enfin il en est un qui date à peine d'un demi-siècle, mais qui, dès son apparition, fut accepté avec joie par toutes les âmes pieuses : le scapulaire rouge de la Passion et des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Il fut révélé le 26 juillet 1846 à une pieuse sœur de la communauté des filles de la Charité, Notre-Seigneur lui apparut plusieurs fois, tenant à la main droite un scapulaire écarlate suspendu à deux rubans de laine de la même couleur. Sur un côté il était représenté crucifié. Les instruments les plus douloureux de la Passion se trouvaient au pied de la croix. Il y avait autour du crucifix : *Sainte Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sauvez-nous.* A l'autre extrémité du ruban, la même étoffe était recouverte de l'image sainte de son cœur sacré et de celui de sa sainte Mère. Une croix placée au milieu semblait s'échapper des deux cœurs; il y avait autour : *Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, protégez-nous.* Le Saint-Siège, sans se prononcer sur la réalité de l'apparition, approuva ce nouveau moyen

d'exciter la piété des fidèles et enrichit de nombreuses indulgences le scapulaire de la Passion.

Tels sont les vêtements dont Marie aime à couvrir et à orner ceux qui lui sont dévoués; tels sont les gages précieux de protection qu'elle leur donne. Mais nous avons dit qu'un des grands avantages des scapulaires consiste dans les indulgences nombreuses que l'on peut gagner en les portant. C'est un trésor d'un prix inestimable; il est aisé d'y puiser pour soi-même et pour les âmes du purgatoire, mais il faut savoir le faire, et c'est pourquoi je veux vous rappeler en quoi consistent les indulgences, et vous donner quelques conseils pour vous aider à les gagner.

II. — *Conditions requises pour gagner les indulgences attachées aux différents scapulaires.*

Le péché porte avec lui deux choses, la *culpabilité* et la *peine*. La culpabilité ou la faute, est la tache qui souille l'âme et qui la rend ennemie de Dieu. Elle est lavée par une bonne confession sacramentelle ou par un acte parfait de contrition. La peine est le châtiment mérité par l'offense contre Dieu; il faut le subir si l'on n'y supplée pas par la pénitence ou par les saintes indulgences, après que l'âme a été purifiée de ses fautes.

Mais qu'est-ce que l'on entend sous ce nom d'indulgence? Sans doute vous le savez, mes frères; cependant, il ne sera pas inutile pour tous que nous le rappelions en quelques mots.

L'*indulgence* n'est autre chose que la rémission de la peine due au péché. C'est une grâce moyennant laquelle et avec certaines conditions fixées par celui qui l'accorde, sont remises les pénitences à faire en ce monde ou dans le purgatoire, pour les péchés actuels déjà pardonnés. Cette rémission de pénitences s'accomplit par l'application des mérites infinis de N.-S. Jésus-Christ et de ceux de la sainte Vierge et des saints.

L'Indulgence *plénière* remet toutes les pénitences et toutes les peines dues au péché, de sorte que si l'on mourait au moment même, l'âme irait au paradis sans passer par le purgatoire.

L'Indulgence *partielle* ou limitée, comme celle de sept ans, de cent ans et autres semblables remet la peine que nous devrions souffrir dans ce monde, ou dans l'autre, pour des péchés dont la gravité exigerait ici-bas sept ans, cent ans ou plus de pénitence.

On entend par *quarantaine* un temps de quarante jours d'abstinence et de jeûne comme les quarante jours du carême. Si quelqu'un avait besoin, pour achever de payer ses dettes à la justice de Dieu, d'ajouter sept carêmes à ceux que l'Eglise impose : une indulgence de sept quarantaines le délivrerait de cette obligation.

Vous voyez, mes frères, par ce simple énoncé combien les indulgences sont précieuses. Car ne l'oubliez pas, la justice de Dieu n'abandonne jamais ses droits. Soit en ce monde, soit en l'autre, vous lui paierez vos dettes et elles seront bien lourdes, à moins que vous n'obteniez d'en être déchargés par les mérites de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints; à moins que vous ne fassiez pénitence.

Mais que faire pour gagner les indulgences ? Si vous voulez être sûrs de gagner une indulgence, deux conditions sont indispensables. La première est de remplir exactement toutes les conditions fixées dans la concession de l'indulgence que l'on veut gagner; la seconde est d'être en état de grâce.

Il est évident que l'état de grâce est nécessaire pour profiter des indulgences. Dieu ne peut pas vous remettre la peine due à vos péchés tant que votre âme est souillée par ces péchés eux-mêmes. Il ne peut pas vous accorder les plus précieuses de ses faveurs, tant que vous demeurerez volontairement au nombre de ses ennemis. Les indulgences sont faites pour les amis de Dieu, qui regrettent sincèrement de l'avoir offensé et qui désirent ardemment devenir plus purs à ses yeux et plus dignes de son amour. Quant aux pécheurs qui s'obstinent dans le péché, quant aux tièdes et aux indifférents, qui, sans vouloir positivement se ranger au nombre des ennemis de Dieu, ne se donnent pas la peine de chercher à lui plaire et à devenir moins indignes de son amitié, les indulgences ne sont pas faites pour eux. S'ils sont assez heureux pour recevoir une absolution suffisante de leurs fautes, ce sera bien, ils ne seront pas damnés; mais il faudra que, dans ce monde ou dans l'autre, ils paient toutes leurs dettes, jusqu'à la dernière obole, qu'ils accomplissent leur pénitence entière pendant cette vie, ou dans le purgatoire. Or, ne l'oubliez pas, mes frères : les souffrances du purgatoire sont terribles. Si pour une seule faute mortelle un malheureux pécheur est condamné aux tourments de l'enfer, pour toute une éternité, quel sera le sort de celui dont les péchés, sans être mortels, y touchent de si près que Dieu seul peut en faire la différence ? Quel sera le sort de celui qui a commis des centaines, des milliers de péchés mortels peut-être, et qui, sans avoir jamais fait pénitence, échappe à grand'peine à la damnation éternelle, par un acte de contrition et une absolution reçue au dernier moment? Que le purgatoire sera terrible pour lui! Qu'il sera terrible pour vous chrétiens, qui péchez si facilement et que la moindre pénitence effraie! Ah! mettez-vous en mesure de gagner des indulgences; payez vos propres dettes, payez celles des âmes du purgatoire en gagnant pour elles des indulgences nombreuses. Dieu permettra que le bien qui leur sera fait pour vous, vous soit un jour largement rendu.

Heureux, mes frères, ceux qui portent les scapulaires, ce double vêtement que la bienheureuse Vierge Marie donne aux gens de sa maison, comme la femme forte dont parle l'Ecriture; heureux serez-vous si vous êtes enrôlés dans la confrérie du Carmel, si non contents de porter ce premier scapulaire, gage de bénédiction et de salut, vous y ajoutez encore celui de l'Immaculée Conception et celui de la Passion et des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Nous ne serons jamais trop garantis contre les dangers redoutables et sans nombre qui nous entourent. Nous n'aurons jamais trop de moyens de nous avancer dans la perfection et d'amasser des trésors de grâces et d'indulgences pour nous-mêmes et pour les âmes du purgatoire. Si donc vous portez le saint scapulaire, portez-le avec confiance et plus d'amour encore; si vous ne le portez pas, hâtez-vous de vous en revêtir. Ainsi vous montrerez à Marie que vous êtes ses enfants; Marie, de son côté, montrera qu'elle est votre mère; et sa main maternelle vous introduira un jour dans le royaume de son Fils bien-aimé, dans le royaume de Dieu pour y vivre éternellement. Ainsi soit-il.

PLANS [1]

I

I. — Le scapulaire est un vêtement de salut.

1° Il est une source de grâces. — 2° Un signe de prédestination. — 3° Il jouit de beaucoup d'indulgences. — 4° Il nous fait participer aux bonnes œuvres des Carmes et de tous ceux qui le portent comme nous.

II. — Le scapulaire est un vêtement de sainteté, il nous engage à mieux remplir nos devoirs.

1° Envers Dieu;
2° Envers la sainte Vierge;
3° Envers le prochain.

II

I. — La dévotion du scapulaire est un signe de prédestination, d'après les promesses de la très sainte Vierge.

1° Ses paroles expresses;
2° Ses miracles.

II. — Elle est un signe de prédestination aussi :

1. Ces quelques plans abrégés sont empruntés au *Mois de Marie des Prédicateurs*, par l'abbé C. Martin, tom. I, p. 409 à 432.

1° Parce qu'elle est publique ;
2° Parce qu'elle est continuelle.

III

I. — Le scapulaire est un vêtement de salut :
1° Il nous assure la protection spéciale de la sainte Vierge ;
2° Il nous procure beaucoup de grâces.
II. — Il est un vêtement de sainteté :
1° A cause des promesses que nous faisons de vivre plus saintement ;
2° A cause des pratiques pieuses de cette association qui aident à notre sanctification.

IV

I. — Avantages de l'Association du saint scapulaire :
1° On y satisfait avec plus de soin aux devoirs d'un bon chrétien ;
2° Dieu y accorde beaucoup de grâces particulières ;
3° La sainte Vierge y joint sa protection particulière.
II. — Obligations qu'on y contracte :
1° De vivre en bon chrétien ;
2° D'être un dévoué serviteur de Marie ;
3° De s'acquitter des devoirs spéciaux de l'Association.

V

I. — Le scapulaire est un vêtement de force pendant la vie :
1° Il nous défend des ennemis invisibles ;
2° Il nous procure des grâces pour vaincre nos passions.
II. — Il est un vêtement de force pour l'heure de la mort :
1° Il nous est un gage de salut ;
2° Il nous assure le secours de la Mère de la bonne mort.

IMAGES ET MÉDAILLES DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

La dévotion aux *Images* et aux *Médailles* de la très sainte Vierge a un rapport intime avec la dévotion au saint scapulaire. L'image de Marie, la médaille que nous portons pieusement sur nous est une protection, comme le scapulaire lui-même ; c'est un signe palpable de notre dévotion à Marie et en même temps un moyen facile de gagner de nombreuses indulgences.

Nous ne donnerons pas de sermons particuliers sur ce sujet. Le lecteur trouvera ample matière aux instructions qu'il voudrait

faire, dans ce que nous avons dit, tome IV, p. 44 et suivantes touchant le culte des images en général et celles de Marie en particulier. Tous les sermons se rapportant à la protection dont Marie couvre ses serviteurs, à sa puissance, à sa bonté, à sa miséricorde, conviennent aussi très bien pour ce sujet.

PLANS DIVERS

CONFRÉRIES ET CONGRÉGATIONS, CONSÉCRATIONS A LA SAINTE VIERGE, PÈLERINAGES [1].

I

Des confréries de Notre-Dame en général.

I. — Les confréries érigées en l'honneur de la très sainte Vierge sont *excellentes*, parce qu'elles ont pour objet de glorifier la très sainte Vierge qui est digne de toute gloire puisqu'elle est :

1° La plus parfaite des créatures. — 2° La plus élevée en dignité : Fille bien-aimée du Père éternel, Mère du Fils, Epouse du Saint-Esprit. — 3° La plus puissante : reine du ciel et de la terre. — 4° La plus libérale : distributrice des bienfaits de Dieu ; — 5° La plus miséricordieuse et la plus compatissante : Mère de Jésus, miséricordieuse comme lui et notre Mère.

II. — Ces confréries sont *utiles* parce que :

1° Elles soutiennent dans la bonne voie ceux qui en font partie et les obligent, en vertu même des règles qu'ils doivent suivre, à faire de nombreux actes de vertu, qu'ils ne feraient pas ; à éviter de nombreuses fautes auxquelles ils se laisseraient entraîner.

2° Elles édifient le prochain. Elles sont comme l'armée de la très sainte Vierge au milieu du monde, armée pacifique dont les armes sont la prière, le bon exemple, les bonnes paroles, les bonnes œuvres.

3° Elles obligent par la publicité de leurs exercices pieux, les

1. Les Instructions à faire sur ces divers sujets dépendant beaucoup des circonstances de lieu et d'auditoire, les sermons que nous donnerions seraient nécessairement incomplets et inutilisables. Nous préférons indiquer quelques plans que chacun développera à son gré. Les chapitres correspondants du tome IV° pourront être d'une grande utilité. On trouvera dans le IV° livre du présent volume de courtes instructions ou plutôt des *idées de* sermon qui seront excellentes pour les *réunions pieuses*.

plus indifférents eux-mêmes à se souvenir de Dieu et de la piété qu'ils voudraient oublier.

4° Elles sont une sauvegarde pour les villes, pour les états, pour la chrétienté tout entière comme on le vit plusieurs fois, lorsque les confréries du saint Rosaire, obtinrent du ciel des victoires qui sauvèrent le monde de la barbarie musulmane, ou d'autres ennemis presque aussi redoutables.

III. — Elles sont une source de grâces et un puissant moyen de salut pour tous ceux qui en font partie.

1° Les membres d'une confrérie sont plus forts contre les ennemis qui attaquent leurs âmes : *Vis unita fortior.* Ils sont comme une armée rangée en bataille. Ils se soutiennent les uns les autres, par leurs prières, la communication de leurs mérites et de leurs bonnes œuvres, les exemples qu'ils se donnent, etc.

2° Ils sont plus forts dans les épreuves qui s'attaquent à leur fortune, à leur santé à leur honneur même, car ils sont une multitude de frères dévoués dont plusieurs se trouveront toujours là pour les encourager et les soutenir.

3° Ils sont puissamment secourus à l'heure de la mort, par les visites qui leur sont faites dans le but de les préparer à bien mourir ; par les prières ferventes que leurs confrères adressent à Dieu pour eux, par l'entremise de la très sainte Vierge, surtout en cette circonstance.

4° Ils ont après leur mort, des messes, des prières ferventes, des bonnes œuvres accomplies à leur intention ; des indulgences nombreuses leur sont appliquées, et tandis que les autres défunts languissent oubliés de leurs amis et même de leurs plus proches parents dans le purgatoire, ils sont bientôt délivrés de ce lieu de souffrance.

Mais pour avoir droit à tous ces avantages précieux, il ne suffit pas d'être inscrit sur un livre de confrérie, il faut en suivre la règle aussi parfaitement qu'on le peut. Les avantages seront en proportion de cette fidélité.

II

Même sujet.

I. *Antiquité* des Congrégations [1]. On peut dire que les Congrégations et les Confréries sont aussi anciennes et même plus anciennes que l'Eglise.

1° Si l'on en croit de très saints et très savants personnages, la bienheureuse Mère de Dieu fut chargée par les prêtres et les saintes femmes qui veillaient à son éducation dans le temple, de

1. D'après le R. P. Binet.

diriger les cent vingt jeunes filles ses compagnes et de les instruire dans la crainte et l'amour de Dieu : *Quotidie quoque, seu tempore opportuno, edocuit felicissimum illud collegium centum viginti virginum, ejus obsequio atque regimini deputatum* (Dionys. Carthus. *de Laud. Virg. Mariæ*). Après l'Ascension du Sauveur, elle fut de même le modèle et le guide des vierges et des saintes veuves qui se réunirent autour d'elle.

2° Dans tous les siècles de l'Eglise jusqu'aujourd'hui, on a toujours vu les chrétiens se séparer en deux classes, les uns se contentant d'une vie commune et ordinaire, les autres se réunissant et mettant leurs efforts en commun, pour servir Dieu plus parfaitement et faire des progrès plus rapides et plus sûrs dans la vertu.

II. *Avantages* des Congrégations et des Confréries. S. Bernardin de Sienne en énumère sept.

1° Ceux qui appartiennent à des congrégations sont plus éclairés que les autres, car tant d' yeux qui veillent sur eux, découvrent plus aisément leurs défauts.

2° De la conversation de tant de gens de bien, il résulte que l'on connaît mieux le mal qu'il faut fuir et le bien qu'il faut pratiquer.

3° On fait ce bien avec plus de courage. L'exemple a un grand empire sur les cœurs et il exerce sur eux une douce violence.

4° Entouré de vaillants combattants, on résiste plus fortement aux tentations et aux efforts de l'enfer qu'étant seul.

5° Celui qui fréquente les sages sera sage, et l'ami des insensés leur deviendra semblable. Se sauver parmi les méchants, c'est un miracle ; se perdre parmi les bons, ce serait un prodige ; devenir un saint parmi les saints, c'est presque l'ordinaire.

6° La prière des saints obtient plus tôt et plus sûrement les grâces du ciel et les lumières du Saint-Esprit.

7° S. Bernard dit que dans les monastères, et il en est de même, proportion gardée, dans les confréries et les congrégations : 1° l'homme vit plus purement ; 2° il tombe plus rarement ; 3° ses chutes sont moins graves ; 4° il se relève plus aisément ; 5° il marche plus prudemment ; 6° il repose plus tranquillement ; 7° il reçoit la grâce et les faveurs du ciel avec plus d'abondance ; 8° il satisfait à Dieu et évite le purgatoire plus facilement ; 9° il meurt avec plus de confiance et de contentement ; 10° enfin il est couronné plus glorieusement dans le ciel. Voilà le décalogue de la congrégation de Notre-Dame, et les dix prérogatives qu'elle accorde à tous ceux qui s'acquittent fidèlement de ce qu'ils promettent quand ils s'arrêtent dans ces saintes assemblées.

III

Devoirs des Confrères de Notre-Dame.

I. — *Les confrères de Notre-Dame doivent s'offrir entièrement à elle:*

1° Comme à leur protectrice, pour qu'elle les défende contre tous les dangers qui naissent des circonstances, ou que suscitent le monde, le démon et les passions. — Dangers pour la fortune ; dangers pour la santé ou la vie; dangers pour l'honneur; dangers pour le salut de l'âme.

2° Comme à leur avocate, pour qu'elle plaide leur cause auprès de Dieu, afin qu'il ne cesse pas de leur accorder ses grâces, malgré le peu de profit qu'ils en tirent. — Afin qu'il ne les punisse pas dès cette vie selon leur mérite. — Afin qu'au jour du jugement ils n'aient rien à redouter de sa sévérité.

3° Comme à leur Reine, à laquelle ils doivent une obéissance parfaite; plus que cela, une attention extrême à contenter jusqu'à ses moindres désirs; des hommages et un culte en rapport avec sa dignité suprême.

4° Comme à la Mère de Jésus-Christ. — Quelle reconnaissance ne faut-il pas qu'ils témoignent à celle qui leur a donné le Sauveur et peuvent-ils moins faire que de se livrer entièrement à elle?

5° Comme à leur propre mère. — Marie nous a tous adoptés pour ses enfants au pied de la croix du Seigneur, mais tous les chrétiens ne la reconnaissent pas comme ils le devraient pour leur mère. Il appartient aux confrères de le faire, parce que Marie les a adoptés plus particulièrement, et qu'eux-mêmes l'ont solennellement acceptée pour leur mère, ou plutôt l'ont suppliée de les agréer au nombre des enfants.

A ce titre, les confrères de Notre-Dame doivent être à Marie, comme un enfant est à sa mère, l'aimer, la respecter, faire tout pour lui être agréable et pour la servir.

II. — *Les confrères de Notre-Dame doivent observer leur règle:*

1° C'est un devoir de conscience et d'honneur. — Ils se sont promis à eux-mêmes de le faire. — Ils l'ont promis à leurs confrères. — Ils s'y sont engagés publiquement. — Ils l'ont promis à la très sainte Vierge et à Dieu lui-même.

2° Cette règle n'est pas difficile à suivre. Elle a été donnée par de pieux personnages qui connaissaient la faiblesse humaine, les nécessités de la vie, et qui ne voulaient imposer à personne un fardeau que l'on ne pût porter.

3° S'il se présente des cas où quelque point de la règle ne

puisse être observé, il est toujours facile d'en obtenir exemption devant les hommes ou du moins devant Dieu.

4° La très sainte Vierge ne manque pas de donner aux confrères qui désirent être fidèles, les grâces qui leur sont nécessaires.

5° Si l'on ne suit pas la règle, on se prive de tous les avantages spirituels que procure la confrérie, et l'on se rend indigne des autres.

III. — *Ils doivent témoigner par des actes l'amour qu'ils portent à Marie.*

C'est par les actes que l'on juge des sentiments intérieurs; nous devons aimer Marie nous qui appartenons à sa confrérie; mais notre amour ne sera réel que si nous agissons en conséquence. La très sainte Vierge reconnaîtra que nous l'aimons.

1° Si nous avons souvent son nom béni sur les lèvres et plus souvent encore dans notre cœur. Quand on aime Marie, on pense à elle, on parle d'elle, on l'invoque à chaque moment.

2° Si nous travaillons à la faire connaître, honorer et aimer.

3° Si nous aimons et si nous servons tous ceux qu'elle a aimés et servis sur la terre.

4° Si nous n'entreprenons rien sans le mettre sous sa protection, et si nous ne refusons rien qui nous soit demandé pour l'amour d'elle.

5° Si enfin, nous cherchons tous les moyens possibles de devenir chaque jour plus dignes de son amour, par la pureté de nos cœurs et la pratique de la vertu.

IV

Consécration à la sainte Vierge [1].

Nous sommes chrétiens, membres de Jésus-Christ et héritiers de son royaume; c'est assez pour que Marie s'intéresse à nous, tout pécheurs que nous sommes. Je dirai même, surtout parce que nous sommes pécheurs. Mais si, à ce motif général de nous venir en aide, il s'en ajoute quelque particulier, si nous implorons plus vivement sa miséricorde, si nous nous mettons plus étroitement sous sa protection, si nous nous donnons à elle comme son bien, il est évident qu'elle fera davantage pour nous, que pour ceux qui l'oublient ou pensent peu à implorer son aide.

Vous l'avez compris et vous avez choisi la bienheureuse Vierge pour votre reine, pour votre patronne, pour votre avocate. Et quelle consécration lui ferez-vous qui soit digne d'elle? Une

1 D'après le P. Bretonneau.

consécration *commune et universelle;* une consécration *publique et solennelle;* une consécration *durable et perpétuelle.*

I. — Consécration *commune et universelle.* Tertullien parlant des prières que faisaient en commun les premiers chrétiens se servait d'une expression bien forte : il disait : Nous nous assemblons pour prier, mais qu'est-ce que cette prière? C'est comme un combat que nous livrons au ciel même. Nous y venons non pas séparément mais tous à la fois et en troupe, afin de former comme un corps d'armée et de faire une espèce de violence à Dieu, mais une violence qui lui soit agréable : *Coimus ad Deum, quasi manu facta; hæc vis Deo grata est.* Et vous, que faites-vous en venant tous ensemble vous consacrer à Marie, sinon l'obliger de vous prendre sous sa protection, sinon lui faire une sorte de violence? Un seul il est vrai parlera au nom de tous, mais tous parleront par sa bouche. Tous lui diront : Nous vous choisissons pour notre souveraine, notre patronne, notre avocate. Vous serez notre médiatrice auprès du Rédempteur; nous comptons sur vous pour apaiser sa colère, pour nous obtenir sa grâce et son amour. — Un seul cœur pourrait fléchir le ciel en priant ainsi. Que sera-ce dès que tous le feront de concert et dans le même esprit?

II. — Consécration *publique et solennelle.* Mille fois vous avez fait en secret votre consécration à Marie; mais ces hommages secrets ne suffisent pas à votre zèle pour sa gloire, à votre amour pour elle. Il faut que vos sentiments paraissent à la lumière et se produisent au grand jour.

Que d'autres rougissent de leur dévotion à la très sainte Vierge : vous, vous y trouverez votre gloire. Vous célébrerez son nom; vous prendrez hautement la défense de sa cause; vous irez à elle la face découverte; vous combattrez pour le Seigneur et pour sa Mère, qui est aussi votre mère comme elle est votre reine et votre avocate. Plus il y aura de témoins de vos saints engagements, plus vous serez heureux.

III. — Consécration *durable et perpétuelle.* L'engagement que vous prenez en vous consacrant à la sainte Vierge n'est pas pour un jour, c'est une promesse irrévocable, une résolution fixe et immuable. Tant qu'il restera un sentiment dans votre cœur, une pensée dans votre esprit, vous serez à Marie et vous vivrez pour elle. Vous vous attacherez à elle pour ne vous en séparer jamais; pour ne jamais rien penser, ni rien aimer, ni rien dire, ni rien faire, qui soit indigne d'elle.

Marie pourrait-elle ne pas recevoir avec joie? Pourrait-elle n'être pas heureuse de voir s'enrôler sous son étendard une pieuse et nombreuse compagnie? N'en doutez pas, ses entrailles seront émues; son cœur s'élargira pour vous. Et que vous refuserait-elle alors? Demandez-lui qu'elle vous reçoive. Demandez-

lui que dans toutes vos actions, dans toutes les circonstances, dans tous les dangers de cette vie, elle veille sur vous. Vous oublierait-elle, et vous laisserait-elle sans assistance? Demandez-lui qu'à la mort, à ce dernier combat, elle vous couvre de son bouclier contre tous les traits et contre toutes les attaques de l'ennemi. Se retirera-t-elle, et vous livrera-t-elle à vous-mêmes?

Ce qu'elle a fait pour tant d'autres qui vous ont précédés, ce qu'elle se prépare à faire pour tant d'autres qui vous suivront, elle le fera aussi pour vous. Je la vois, ou je crois la voir devant le trône de son Fils, sollicitant ses grâces. Je m'imagine l'entendre qui lui parle en votre faveur, comme lui-même parlait à son Père en faveur de ses disciples : *Serva eos* (Joan. xvii, 11). Conservez-les ces enfants que vous m'aviez confiés : c'est la plus noble et la plus chère partie de mon troupeau. Sauveur adorable, ils sont à vous, puisque vous les avez rachetés au prix de votre sang; ils sont à moi, puisque vous me les avez donnés, et qu'ils se sont donnés eux-mêmes à moi : *Tui erant, et mihi eos dedisti*. Conservez-les en votre nom et conservez-les en mon nom, le plus secourable de tous, après votre nom adorable. *Serva eos in nomine tuo*. Je ne viens pas vous demander pour eux des biens temporels; vous leur donnerez ce qui leur est nécessaire, vous qui veillez à la nourriture du petit oiseau et au vêtement du lis des champs; mais je vous demande les biens spirituels. Sanctifiez-les dans la vérité. Que les charmes du monde ne les entraînent pas, que les orages et les tentations ne les ébranlent pas; que nul de ceux que j'ai en garde ne me soit enlevé, et que je puisse tous les recueillir dans la vie éternelle.

V

Même sujet.

N.-S. Jésus-Christ nous a dit : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* (Matth. xi, 28). Marie dont la bonté ressemble à celle de son Fils, nous dit comme lui : « Venez à moi vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je » vous soulagerai. » Jésus-Christ a dit encore : *Sinite parvulos venire ad me* (Marc. x, 14), et Marie dit après lui : « Laissez » venir à moi les petits enfants. » Or, devant Dieu et devant Marie, nous devons être tous de petits enfants, si nous voulons aller au ciel, puisque notre divin Sauveur ajoute : *Talium est enim regnum cœlorum* : car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. Il dit encore ailleurs : Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux : *Nisi efficiamini sicut parvuli non intrabitis in regnum cœlorum* (Matth. xvii, 3). Vous donc qui êtes enfants par l'âge,

vous les bien-aimés, les privilégiés de Jésus et Marie, écoutez l'invitation que votre mère du ciel vous adresse aujourd'hui ; allez à elle, consacrez-vous à elle. Et nous qui avons vieilli par les années, mais qui devons être encore des enfants par notre simplicité, notre confiance, notre tendre amour pour cette bonne mère, allons à elle aussi, car elle nous appelle, elle nous désire et nous avons tant besoin du secours qu'elle veut nous donner. Allons, et tous ensemble consacrons-nous à Marie. Mais pour que cette consécration soit plus digne de notre auguste reine, examinons d'abord ensemble les motifs de cette consécration, les avantages qu'elle procure, et les obligations qu'elle nous impose.

I. — *Motifs* de notre consécration à Marie. Ces motifs peuvent être pris :

1° Du côté de Dieu qui veut que nous honorions sa Mère ; or nous ne pouvons mieux l'honorer qu'en nous consacrant à elle entièrement et pour toujours, afin de l'aimer, de la glorifier, de la servir, de l'imiter.

2° Du côté de Jésus-Christ qui nous a donné Marie pour Mère et qui veut que nous acceptions librement ce don qu'il nous a fait.

3° Du côté de Marie qui nous a adoptés pour ses enfants et qui attend de nous que nous la reconnaissions publiquement, à la face du ciel et de la terre, pour notre Mère.

4° Du côté de nous-mêmes. Enfants de Marie, par le fait même de notre baptême, consacrés à elle dès notre plus tendre enfance nous devons avoir à cœur de montrer ce que nous sommes, de faire constater publiquement ces glorieux titres de noblesse. Les hommes sont fiers de leurs vaines grandeurs: il nous est permis de l'être de notre grandeur véritable; enfants de la Reine de toute la création, nous devons montrer qui nous sommes et ne pas laisser croire que nous méprisons nos titres.

II. — *Avantages*. Marie aime tous les hommes, mais parmi les hommes elle aime plus les chrétiens, et parmi les chrétiens elle préfère de beaucoup ceux qui ont pour elle de la dévotion, une tendresse véritable : « J'aime ceux qui m'aiment, » nous dit-elle: *Ego diligentes me diligo* (Prov. VIII, 17). Or, quelle plus belle marque de votre amour pouvez-vous donner à Marie que de vous consacrer à elle ?

C'est alors qu'elle reconnaîtra en vous ses véritables enfants, les membres de Jésus-Christ, d'autres Jésus vivant sur la terre, et ayant besoin de toute sa maternelle sollicitude, comme autrefois son divin Enfant à Nazareth. C'est alors qu'elle se montrera:

1° Votre *Avocate*, en plaidant votre cause auprès de Dieu son Fils.

2° Votre *Protectrice*, en éloignant de vous tous les dangers du corps et de l'âme.

3° Votre *Reine*, en vous procurant toutes sortes de biens pour le temps et l'éternité; en vous faisant connaître ce que Dieu attend et ce qu'elle-même attend de vous, en vous donnant les grâces nécessaires pour bien accomplir en tout, ses saintes et salutaires volontés.

4° Votre *Mère*, en veillant sur vous avec une sollicitude infinie, que ne lasseront pas vos inconstances et vos faiblesses, que ne rebuteront pas vos fautes, même les plus graves, pourvu que vous ne vous obstiniez pas dans le péché et que vous vous efforciez de revenir à Dieu.

III. — *Obligations.* Consacrés à Marie, vous serez plus particulièrement ses enfants et à ce titre, plus obligés encore que vous ne l'étiez jusqu'ici :

1° De l'*aimer* comme votre Mère, votre bienfaitrice de tous les instants, votre médiatrice auprès de Dieu, votre secours le plus efficace pour arriver au ciel.

2° De la *respecter*, et de témoigner ce respect par le culte que vous lui rendrez, culte intérieur et culte extérieur : prières fréquentes, célébration de ses fêtes, hommages de vénération rendus à ses images, visites aux églises et aux autels qui sont consacrés à Dieu sous son invocation.

3° De lui *rendre tous les services possibles*, en la faisant mieux connaître, aimer et servir par ceux qui vous entourent ; en concourant selon vos moyens à l'ornementation de ses autels, de ses chapelles, en prenant part aux œuvres établies sous sa protection et en les soutenant; en contribuant à la solennité de ses fêtes.

4° De l'*imiter*, parce qu'un enfant doit ressembler à sa mère et surtout à une mère telle que Marie. Vous devez être pour elle sur la terre, comme d'autres Jésus dont la ressemblance avec Marie était parfaite. Imitez ses vertus ; n'ayez pas d'autres pensées, d'autres affections, d'autres volontés que celles de Marie.

Ces obligations sont douces à remplir. Marie vous aidera à le faire et vous y trouverez le bonheur pour ce monde et pour l'autre.

VI

Pèlerinages.

Le saint roi David posait cette question : *Quis ascendet in montem Domini aut quis stabit in loco sancto ejus?* « Qui mon» tera sur la montagne du Seigneur, ou qui se tiendra dans son » lieu saint? » Et il répondait : « Celui dont les mains sont in» nocentes et le cœur pur; celui qui n'a pas reçu en vain son » âme, qui n'a pas fait de serment trompeur à son prochain. Ce-

» lui-là recevra la bénédiction du Seigneur et la miséricorde de » Dieu son salut : » *Innocens manibus et mundo corde*, etc. (Psal. xxiii, 3-5). Ces paroles sont à méditer par tous ceux qui se proposent de faire quelque pèlerinage. Visiter les lieux particulièrement consacrés au Seigneur, à la très sainte Vierge et aux saints, les lieux témoins habituels de grâces innombrables, est un acte très méritoire. Mais encore faut-il bien le faire, car les meilleures œuvres peuvent devenir inutiles et nuisibles si quelque défaut grave vient à s'y glisser. Pour nous aider dans l'accomplissement de cet acte de piété dont l'importance peut être si grande et les résultats si précieux, nous considérerons donc que : 1° La coutume des pèlerinages n'est pas nouvelle, mais au contraire très ancienne ; 2° les bienfaits qu'ils procurent sont en raison des dispositions qu'on y apporte ; 3° ceux qui s'en acquittent sans respect, avec impiété, ou quelque disposition mauvaise, seront châtiés au lieu d'en rapporter quelque profit.

I. — La coutume des pèlerinages est *très ancienne*. On en trouve des exemples :

1° Dans l'Ancien Testament. Elcana, père de Samuel, se rendait trois fois chaque année à Sila. Tobie, quoique tout jeune encore, fuyait la compagnie de ceux de sa tribu qui adoraient les veaux d'or et se rendait à Jérusalem pour adorer le Seigneur.

2° Dans le Nouveau Testament. La bienheureuse Mère de Dieu se rendait chaque année au temple de Jérusalem, avec le divin Enfant et Joseph, bien qu'elle n'y fût pas obligée. Des Juifs de toutes les contrées du monde s'y rendaient de même. S. Jean l'Evangéliste nous apprend que de nombreux Gentils y allaient aussi pour adorer le Dieu des Hébreux.

3° De pieuses traditions, des révélations parfaitement vraisemblables, nous apprennent que la bienheureuse Vierge Marie ne se lassait pas, après l'Ascension du Sauveur, de visiter les lieux sanctifiés par sa naissance, sa Passion, sa Résurrection, son Ascension glorieuse.

4° S. Denys l'Aréopagite alla en pèlerinage à Jérusalem et il nous apprend que ceux qui faisaient de même étaient très nombreux.

5° L'Histoire ecclésiastique nous montre cette pieuse coutume en vigueur dans la sainte Eglise pendant tous les siècles. Les pèlerinages de Jérusalem, de Rome, de S. Jacques de Compostelle, de Notre-Dame de Lorette sont surtout célèbres.

6° Dans notre temps ces pieux voyages se multiplient plus que jamais, et le Moyen-Age lui-même n'a rien vu de plus beau que les pèlerinages de la fin du xix^e^ siècle.

C'est un besoin pour beaucoup d'âmes, d'aller ainsi vénérer certains lieux, certaines reliques, certains souvenirs. S. Jean Chrysostome ne savait comment exprimer le désir ardent qu'il

éprouvait d'aller à Rome, vénérer les restes des martyrs et baiser les chaînes de S. Pierre. (Hom. XXXII sup. cap. X *Epist. ad Rom.;* hom. II in *Epist. ad Ephes.*)

II. — Les bienfaits que les pèlerinages procurent *sont en raison des dispositions* de ceux qui les font. Dieu qui a disposé çà et là, dans différentes contrées, des sources dont les eaux bienfaisantes guérissent les maladies corporelles, a mis de même à notre disposition des sources de grâces spirituelles. Il y a des lieux où la grâce se répand avec une abondance extraordinaire. Ce n'est plus une rosée, ce n'est pas même une pluie, c'est un fleuve où l'on n'a qu'à puiser. Seulement pour puiser il faut un vase. Or, tous les pèlerins ne prennent pas des vases de même sorte.

1° Il y a ceux dont le vase est souillé. Leur cœur est rempli de pensées vaines, coupables, d'affections au péché, de désirs qui ne sont pas selon Dieu. Que puiser avec de tels vases? Evidemment la grâce de Dieu n'est pas faite pour eux. Le fleuve aura beau couler à pleins bords, ils n'en rapporteront rien.

2° D'autres ont un vase petit, étroit, ou fait de telle sorte qu'il ne peut contenir que peu de chose et qu'à chaque moment il court risque de répandre ce qu'on y a mis. Ce sont des pèlerins, bien disposés du reste, ayant quelque piété, mais au fond peu désireux des grâces du Seigneur, peu attentifs à veiller sur eux-mêmes pour les recueillir et les conserver. Ils tireront quelques fruits passagers de leur pèlerinage, mais bientôt tout sera évanoui; ils n'en garderont rien.

3° D'autres enfin ont des vases larges, profonds et bien purifiés. Ce sont les âmes qui désirent ardemment la grâce, qui font tout pour l'obtenir, qui s'en rendent dignes autant qu'elles le peuvent et qui la conservent pieusement. Voilà les véritables pèlerins, ceux à qui vous devez ressembler.

III. — Ceux qui s'en acquittent avec des dispositions mauvaises seront châtiés. — Absalom avait demandé à David son père la permission d'aller en pèlerinage à Hébron pour vénérer les tombeaux des Patriarches, il disait qu'il avait fait un vœu. Mais son vœu et son pèlerinage n'étaient qu'un voile pour dissimuler sa trahison. Ne ressemblez pas à Absalom. Si vous allez en pèlerinage, que ce soit pour un motif de piété et non comme font quelques-uns:

1° Par curiosité. On désire voir des pays, des monuments inconnus et l'on prend pour prétexte un pèlerinage.

2° On y trouve l'occasion de prendre quelque plaisir.

3° On espère en tirer quelque profit pour son commerce, ses affaires.

4° On veut échapper, au moins pour quelque temps, à ses travaux, à ses occupations, à ses obligations de tous les jours.

5° Quelques-uns même y cherchent une occasion de s'abandonner plus librement au péché. — Sont-ce là des pèlerinages? Non, c'est la profanation d'un acte de piété, et cette profanation, surtout lorsque l'intention est réellement mauvaise, crie vengeance vers le ciel.

Si donc vous désirez aller en pèlerinage, vous faites bien; mais commencez par purifier vos cœurs de tout péché, commencez par éloigner toute intention mauvaise, toute intention qui ne serait pas selon Dieu. Ne faites pas seulement un voyage d'agrément ou de curiosité, faites un voyage de piété, un véritable pèlerinage. Alors les anges compteront tous vos pas et les grâces que vous obtiendrez seront précieuses et abondantes.

VII

Même sujet

Lorsque Moïse par l'ordre de Dieu frappa l'Egypte des dix plaies qui obligèrent le Pharaon à laisser enfin aller le peuple d'Israël qu'il retenait captif, une de ces plaies terribles fut le changement des eaux en sang. Alors parut la différence qui existait entre les Egyptiens et les enfants de Jacob. Un Egyptien allait-il à la fontaine? il n'y puisait que du sang. Un Israélite y venait-il après lui? il en rapportait une eau limpide. Il en est de même des lieux de pèlerinage. Le sanctuaire de Marie où vous vous rendez est, selon l'expression du Cantique des cantiques, *le puits des eaux vivantes*; les eaux de la grâce céleste en jaillissent avec abondance. Mais quelle différence lorsque le pécheur ou le juste s'en approche? Celui-ci en remporte la bénédiction, celui-là la malédiction. Que les pécheurs ne viennent donc pas; ou plutôt qu'ils viennent mais avec un cœur contrit; qu'ils viennent pour déposer le fardeau de leurs péchés, se réconcilier avec Dieu et mériter ainsi de puiser à la source.

Les pèlerins sont de pieux mendiants qui vont frapper à la porte de la maison de Dieu et de Marie, pour demander l'aumône de la grâce. Qu'ils imitent S. Félix de l'ordre des Capucins qui recommandait à son compagnon lorsqu'il sortait pour recueillir des aumônes, d'avoir le rosaire à la main, les yeux fixés à terre, et Dieu dans l'esprit, aussi bien à l'aller qu'au retour. C'est la règle qu'il faut adopter.

I. — *Le rosaire à la main.* Le rosaire, si vous le tenez habituellement à la main pendant votre pèlerinage, sera:

1° Pour Marie, une marque de votre dévotion, de votre amour, de votre désir de lui être agréable, et par conséquent un puissant motif de vous protéger et de vous combler de mille grâces, à l'aller, au retour et pendant tout le temps de votre pèlerinage.

2° Il sera pour le prochain une occasion de s'édifier, de vous imiter, de s'unir à vous par la prière, et par conséquent d'honorer Marie, de vous aider à profiter de votre pèlerinage, et d'acquérir lui-même plus de vertu et de mérite.

3° Il sera pour vous une occasion perpétuelle de vous ressouvenir du but de votre voyage, de la présence de Dieu, de celle de Marie, de la nécessité de prier, et de pratiquer le vertu.

4° Il sera pour le démon un épouvantail qui ne lui permettra pas d'approcher pour vous distraire, vous tendre des pièges, vous tenter.

Cependan til ne suffirait pas de porter à la main le chapelet ou le rosaire, pour en tirer tous ces avantages et plusieurs autres encore : il faut le réciter de cœur et de bouche, surtout de cœur, avec une véritable dévotion.

II. — *Les yeux fixés à terre.* La prière est un excellent moyen de sanctifier les voyages, elle met les démons en fuite, mais elle ne suffit pas, il faut y ajouter :

1° Une grande modestie dans les regards. Les yeux sont les portes de l'âme. Par ces portes entrent les images dangereuses et troublantes qu'il sera difficile d'écarter et qui, des années peut-être, seront pour l'âme un très grave danger. Que de cœurs longtemps demeurés purs se sont perdus pour un regard. David en est un éclatant exemple. Il est vrai qu'il a fait pénitence. Mais que de larmes amères son regard imprudent ne lui a-t-il pas coûtées. Et ceux qui imitent sa faiblesse n'imitent pas tous, hélas, son humilité et sa contrition. Suivez plutôt l'exemple de Job, et faites un pacte avec vos yeux.

2° Une grande vigilance sur tous les autres sens, principalement sur l'ouïe qui est presque aussi dangereuse que les yeux. Que de ravages peut faire une parole mauvaise que l'on écoute, et dont on ne s'efforce pas de bannir aussitôt tout souvenir!

Les autres sens, le goût, l'odorat, le toucher deviennent aussi des dangers pour peu qu'on les flatte. Si donc vous voulez faire un pieux pèlerinage, veillez sur tous vos sens, à commencer par les yeux. Vous y gagnerez en recueillement, vous édifierez le prochain, et vous éviterez plusieurs occasions de péché.

III. — *Dieu dans l'esprit.* 1° Tout doit nous rappeler la pensée de Dieu puisque tout ce qui nous entoure est un effet de sa puissance, un témoignage de sa bonté pour nous. Le temps du pèlerinage est une occasion précieuse de s'exercer à rapporter ainsi tout à Dieu, à se servir de tout pour s'élever jusqu'à lui, à vivre comme S. Paul qui disait : « Notre conversation est » dans le ciel » : *Vostra conversatio in cœlis est* (Philipp. III, 20).

2° Cette pensée habituelle des choses de Dieu, cette union de notre cœur avec son cœur, de notre volonté avec sa volonté est indispensable pour donner du mérite à nos actes. Les actes

extérieurs ne sont rien devant Dieu s'ils ne sont accompagnés d'actes intérieurs. Le saint roi Ezéchias disait au Seigneur : « Souvenez-vous que j'ai marché devant vous avec un cœur par- » fait » : *Domine, memento, quomodo ambulaverim coram te in corde perfecto* (IV Reg. xx, 3) ; et Dieu agréa sa prière. Le Pharisien disait : « Je jeûne deux fois la semaine, je donne la » dîme de tout ce que je possède » : *Jejuno bis in sabbato, decimas do omnium quæ possideo* (Luc. xviii, 12), et il ne fut pas justifié. Le premier avait la piété du cœur ; le second n'avait que les actes extérieurs, actes bons en eux-mêmes, mais insuffisants s'ils sont seuls, tandis que les actes intérieurs suffisent à tout s'ils sont sincères, et de plus ils sont toujours possibles. Il n'est pas toujours possible de jeûner, il est toujours possible d'aimer Dieu.

Suivez dans vos pèlerinages cette triple règle que nous venons de vous donner et vous aurez fait ce que Jésus et Marie attendent de vous ; vous aurez légitimement combattu et vous serez couronné. *Non coronabitur nisi legitime certaverit* (II Tim. i, 5).

APPENDICE AU TOME VI [1]

DE LA MÉDITATION DANS LA RÉCITATION DU ROSAIRE, SA NÉCESSITÉ ET SON UTILITÉ

I. — La méditation n'est pas une chose accidentelle dans le Rosaire, mais elle y est attachée comme une condition *intrinsèque* et *essentielle*. S'il n'y a pas méditation, il n'y a pas rosaire.

Le chrétien qui médite avec piété les mystères de la vie de Notre-Seigneur en récitant le rosaire établit son âme et la fortifie dans une paix profonde et assurée ; il goûte une grande joie et s'enrichit des dons célestes. Il vivifie son cœur faible et languissant, l'excite et le rend vaillant et fort. Il illumine son âme et, s'il se trouve oppressé par les ténèbres du crime, une douce lumière lui indique la voie qu'il doit suivre pour rasséréner son âme. S'il est ballotté par les flots des tentations, il découvre le phare du port où il sera en sûreté.

S. Paul, méditant la Passion de Jésus-Christ, dit aux Galates (II, 19) : *Je suis crucifié avec Jésus-Christ*. Celui qui médite les mystères du Rosaire unit intimement son âme à Jésus-Christ. Il n'en peut être autrement. En effet, comment celui qui a un cœur oserait-il, après avoir pensé à l'Homme-Dieu qui, *par amour pour nous*, est né dans la pauvreté, a été racheté dans le Temple comme un esclave, s'est soumis à d'horribles souffrances, comment, dis-je, oserait-il désirer les honneurs et les richesses du siècle? Il n'oserait pas davantage, après l'avoir vu couvert de crachats, saturé d'opprobres, déchiré de verges, murmurer et se révolter contre les épreuves de la vie. Celui qui est bien pénétré que le Christ a rendu le bien pour le mal, qu'il n'a eu que des paroles de tendresse pour le traître Judas, qu'il a prié pour ses bourreaux, osera-t-il se montrer cruel à l'égard de ses ennemis? Si on se représente le Sauveur accablé de toutes sortes de mépris, mépris dans les paroles, mépris dans les actes, mépris dans les vêtements, adoré avec la dérision la plus outrageante, déchiré de coups, en proie aux tourments les plus atroces, pourra-t-on conserver dans son cœur la moindre rancune ?

Ce que le miroir fait pour le visage de l'homme, la méditation le fait pour l'âme dans le Rosaire. Le miroir fait voir les taches : la méditation du Rosaire montre les difformités de l'âme, fait découvrir l'orgueil, la luxure, l'envie, la haine et tous les autres vices qui s'y trouvent enfermés et qui ne craignent rien tant que la lumière.

Les jardins et les prairies privés de l'humidité bienfaisante des eaux du ciel se dessèchent et deviennent arides. Il en est de même de la récitation du Rosaire, si elle n'est pas accompagnée de cette méditation qui lui donne une vie luxuriante de bonnes pensées et d'affections ardentes, elle se trouve monotone, aride et meurt par suite de sécheresse, tandis que l'ardeur de la dévotion enflamme celui qui sait bien méditer le Rosaire ; ses forces grandissent d'autant plus qu'il répète

1. Extrait de l'ouvrage du P. JUSTIN DE MIECHOW de l'Ordre des FF. Prêcheurs, intitulé : *Discursus prædicabiles super Litanias Lauretanas Beatæ Virginis Mariæ*, à l'invocation : ROSA MYSTICA. Traduction de l'Abbé RICARD, revue et corrigée.

avec plus de ferveur les *Pater* et les *Ave*, et sa prière finie, c'est le soldat armé, plein de courage et de force, prêt à repousser victorieusement toutes les attaques de l'ennemi du genre humain. Enfin, ces méditations dans le Rosaire, possèdent la même efficacité que les remèdes les plus puissants par rapport aux maladies qu'ils guérissent. C'est ce qui faisait dire à S. Augustin [1] : « Rien de plus salutaire pour nous que la pensée des souffrances de l'Homme-Dieu, endurées en notre faveur; » et à S. Bernard [2] que la méditation fréquente des blessures, de la passion et de la mort de Notre-Seigneur, était à ses yeux ce qu'il y avait de plus efficace pour guérir les plaies de notre âme, pour la purifier de ses souillures et pour la faire avancer dans la perfection. Je cite ses paroles : « Peut-on trouver un moyen plus efficace pour guérir les plaies de notre âme et pour la délivrer de la violence de ses passions, que la pensée approfondie de l'état affreux du corps de Jésus-Christ dans sa Passion? » C'est donc pour de pareilles raisons que l'on médite, en récitant le rosaire, les mystères de la vie, de la passion, de la rédemption de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Mère. Voyons maintenant comment on doit les méditer.

II. — Il n'est pas nécessaire de faire ces méditations de manière à parcourir chaque mystère longuement, ingénieusement, savamment et avec une application trop grande; l'essentiel, c'est que la pensée des avantages ineffables attachés à ces méditations puisse exciter la volonté, la dilater, l'enflammer, l'incendier de l'amour divin, de manière qu'il vous soit donné de dire, avec fondement, comme l'Epouse des cantiques : « Mon âme se liquéfie d'amour dès que j'entends parler mon bien-aimé [3]. Les saints Pères, selon la judicieuse remarque d'Albert le Grand, établissent une grande différence entre les contemplations des philosophes païens et celles des fidèles chrétiens. Les premiers les appliquent à la connaissance des choses pour le progrès de leur intelligence ; les seconds, surtout lorsqu'il s'agit des matières dont nous traitons, les font non seulement pour le progrès de l'intelligence, mais, par dessus tout, afin d'exciter la volonté et de l'enflammer de l'amour divin. Voici les réflexions du Docteur Angélique à cet égard : « Quoique, dit-il (II. II, quæst. 118, art. 7), la contemplation soit avant tout un exercice de l'intelligence, elle ne devient parfaite que si elle excite en nous les ardeurs de la charité et toutes les autres affections de la volonté, au point de nous pousser à n'avoir pour but premier et pour fin dernière que l'amour de Dieu et le zèle pour sa gloire. »

III. — Passons maintenant à l'exposition des méditations que l'on doit faire en récitant le Rosaire. Le but à atteindre est de les rendre accessibles à l'intelligence de tout le monde et surtout à celle des prédicateurs qui sont spécialement chargés d'exciter le peuple à l'amour de Dieu et à l'enflammer de ses ardeurs. Les personnes ignorantes ne pourront peut-être pas les comprendre dans toute leur étendue. On ne leur demande pas tant. Pour elles, il suffit du souvenir et de l'idée du mystère en mémoire duquel on récite un *Pater noster* et dix *Ave Maria*, souvenir et idée renouvelés et perçus au commencement de chaque dizaine. Les lettrés trouveront dans cette exposition tout ce qui est nécessaire pour réjouir saintement leur esprit.

1. Sermon XXIII — 2. Sermon LXII *sur les Cantiques*. — 3. *Cantiques*, V, 6.

MÉDITATIONS DU ROSAIRE

PREMIÈRE PARTIE DU ROSAIRE

CONTENANT LES MYSTÈRES JOYEUX

I^er^ Mystère : L'Annonciation. — II^e^ Mystère : la Visitation. — III^e^ Mystère : la Naissance de N.-S. Jésus-Christ. — IV^e^ Mystère : la Présentation de Jésus au Temple. — V^e^ Mystère : Jésus retrouvé au Temple.

I. — CE QUE LE PREMIER MYSTÈRE JOYEUX OFFRE A NOS MÉDITATIONS.

SOMMAIRE. — 1. Mystère de l'incarnation du Verbe divin. — Amour immense que Dieu manifeste dans ce mystère — 2. De quelle manière il y fait éclater son estime pour l'homme et pour Marie. — 3. Sa sagesse dans le choix du messager et dans l'entourage qu'il lui donne, dans la ligne de conduite qu'il lui prescrit.

I. — Le premier mystère joyeux du très saint Rosaire est celui de l'incarnation du Fils de Dieu dans le sein de la glorieuse Vierge Marie.

Pour méditer sur ce mystère, excitez d'abord en vous-même une pieuse affection de volonté, et considérez l'immense bonté de Dieu et l'amour qui l'a poussé à s'incarner et à se faire homme. Cet amour incroyable de Dieu, vous le saisirez mieux si vous considérez quel était l'état du monde avant la venue du Verbe divin. A partir du commencement du monde jusqu'à l'arrivée de cet aimable Sauveur, les ténèbres profondes de l'erreur et du péché couvraient la terre, les nations entières étaient les esclaves du vice ; le culte des démons était répandu partout. Jupiter, Mars, Vénus et les autres divinités infernales avaient pris pour eux le culte et les honneurs dus à Dieu seul. La lumière de la vérité n'avait plus aucun éclat ; la religion véritable n'avait plus d'adhérents ; la piété n'existait plus ; les cérémonies religieuses, les mœurs et les coutumes des nations étaient devenues monstrueuses ; on ne voyait qu'abomination et infamie. Non seulement les droits de l'humanité étaient violés, ceux de la nature l'étaient également. Rome, aujourd'hui la tête de l'univers, le fondement inébranlable de la vraie religion, était tombée dans l'avilissement d'une impiété telle qu'elle reconnaissait et qu'elle adorait trente mille divinités fausses et misérables. « Elle s'imaginait posséder une religion sublime, » disait saint Léon, dans son sermon *sur saint Pierre et saint Paul*, « parce qu'elle ne repoussait aucune erreur. » D'autres peuples, allant plus loin que Rome, ne pouvaient plus compter les dieux qu'ils adoraient : oiseaux, serpents, chats, crocodiles, oignons, porreaux, herbes, et, ce

qui est plus incroyable, pestes, fièvres, et choses plus pitoyables encore: voilà leurs dieux![1] Le vrai Dieu « était connu seulement dans la Judée ; » encore y était-il offensé par une multitude de péchés, et même bien souvent par des actes d'idolâtrie. Cependant Dieu, toujours bon pour l'homme qui n'est que poussière, ne l'abandonna point. Nullement poussé à l'aimer à cause du bien qu'il faisait, nullement déterminé par ses mérites, au contraire, outragé d'une manière affreuse, il voulut bien néanmoins, lorsque les temps fixés de toute éternité furent arrivés, descendre du Ciel et prendre la nature humaine. O libéralité infinie! Qu'est donc l'homme, Seigneur pour le glorifier ainsi? Qu'est donc le Fils de l'homme, pour lui témoigner tant de considération? Qu'avez-vous donc vu en nous, ô mon Dieu, pour que vous daigniez vous faire si petit, afin de nous visiter? Quels étaient nos services à votre égard? Votre seule bonté, votre clémence seule, vous ont obligé à descendre du Ciel et à prendre un corps comme les nôtres dans un sein virginal. Que les Anges vous louent, Seigneur ; qu'ils vous rendent grâce de votre ineffable miséricorde, puisque les hommes ne vous connaissent pas, qu'ils ne savent pas vous remercier, ou que leurs actions de grâces ne peuvent vous suffire!

Réfléchissez, autant que vos facultés vous le permettent, sur la nature et la grandeur de Celui qui s'est revêtu de notre chair. C'est le Verbe qui existait dans le commencement de toute chose, c'est le Dieu éternel et tout-puissant, Créateur du Ciel et de la terre, Souverain de l'univers, Roi des rois, Maître des maîtres. Or, qu'est-ce que Dieu ? L'âme ne peut pas l'atteindre parce qu'il est incompréhensible ; l'intelligence ne peut le sentir parce qu'il est impénétrable ; les sens ne peuvent le percevoir parce qu'il est invisible ; la langue ne peut le dépeindre parce qu'il est ineffable ; l'écriture ne peut l'expliquer parce qu'il est inexplicable. « Dieu, » dit saint Grégoire de Nazianze dans son *Traité de la foi* « ne peut être » représenté par la représentation qu'on en fait ; il ne peut être » estimé par l'estime qu'on lui accorde ; il ne peut être dé» fini par la définition qu'on en donne ; il couvre le ciel d'une » seule de ses mains, et dans leur creux il renferme le monde » entier ; personne ne le connaît, et on ne peut le connaître » sans le craindre ; l'univers obéit au bruit de son nom et » de sa puissance, et la vicissitude même des êtres qui se succè» dent avec tant de rapidité lui rend témoignage, » Et maintenant, qu'est-ce que l'homme ? Si vous regardez sa nature, vous voyez qu'il est la plus infime des créatures raisonnables.

1. S. Augustin donne sur ce sujet des détails très précis, en sa *Cité de Dieu*, livre III, chap. 42e ; livre IV, chapitre 10e et suiv ; livre XVIII, chap. 15e.

De même que la matière première est ce qu'il y a de moins précieux parmi les choses corporelles, ainsi l'âme est ce qu'il y a de moins considérable parmi les choses spirituelles. Du côté de son âme, l'homme nous apparaît comme pécheur, ennemi de Dieu, superbe, ingrat, charnel, impropre au bien, violemment porté vers le mal. Du côté de son corps, on ne voit qu'une chose, c'est qu'il est mortel, maladif, enclin à la corruption, et destiné à devenir promptement la proie des vers. Sa chair, bien plus que celle des animaux, est soumise à une foule de misères; elle est sujette à mille souffrances, entraînée par la concupiscence dans les horreurs de l'impureté ; cependent, le Verbe éternel, le Dieu véritable, n'a pas dédaigné de s'en revêtir ; il n'a pas craint, en la prenant, d'abaisser sa majesté souveraine au-dessous des Séraphins, des Chérubins et de tous les ordres angéliques, même jusqu'à venir habiter cette misérable vallée de larmes, en s'unissant d'une manière hypostatique à notre chair si misérable. O estime admirable pour l'homme ! ô ineffable amour!

II. — Pensez ensuite, à cette estime de Dieu pour l'homme, qui l'a poussé d'abord à envoyer un ange à la Vierge Marie pour lui demander son consentement à l'incarnation de son Fils. Il pouvait, sans demander ni attendre ce consentement, prendre d'elle la substance dont il avait besoin pour l'accomplissement du grand mystère: il avait bien pris une des côtes d'Adam pour en faire la première femme ; il n'a pas voulu agir de la sorte, car il entrait dans ses desseins éternels que l'Incarnation eût le caractère d'une union librement contractée, un mariage entre son Fils et la nature humaine [1]. Il est donc juste de nous écrier : O merveilleuse estime de Dieu pour l'homme ! O grandeur et excellence de la Vierge Marie !

Voyez ce grand Monarque, avec quel respect il procède! Il est debout devant la porte de la glorieuse Vierge ; il frappe, il demande une réponse, il la sollicite avec instances; écoutez ce qu'il dit : « Ouvrez-moi, ô ma sœur, ô mon épouse chérie ! » Cela veut dire : Ouvrez-moi la porte de votre foi ; ouvrez-moi la porte de votre cœur ; car les portes de votre chair seront éternellement fermées. Je ne veux entrer dans votre sein virginal que par la porte de votre foi. Ouvrez promptement, acceptez avec joie et piété l'estime divine que j'ai pour vous. Voilà que, pour exaucer les vœux de tous les saints, je veux me servir de ma puissance souveraine et procurer le salut du monde. Je suis debout à la porte de votre cœur ; je frappe et je vous dis : « Ouvrez-moi, » ma sœur, mon épouse bien-aimée! » Ouvrez-vous donc,

1. *S. Thom.* III Part. quæst. xxx, art. 2.

ô terre virginale! ô terre qui doit engendrer le Sauveur! Heureuse Marie, Dieu est debout à la porte de votre foi ; il daigne y frapper et attendre votre consentement. Oh ! qu'il lui était facile, à ce Dieu tant aimé, d'entrer dans le sein virginal de Marie, alors même que Marie aurait refusé d'en ouvrir la porte. Il pouvait aisément, Marie même ne le sachant pas, opérer le mystère de l'Incarnation. Mais non, Marie aurait été privée des mérites d'une foi, d'une humilité, d'une obéissance sans limites ; il ne voulut pas l'en priver. O heureuse Marie ! qui serait capable de vous offrir les actions de grâces, les louanges que réclame le consentement que vous avez donné pour le salut du monde ? Quelles louanges le genre humain pourrait-il vous présenter en retour de la vie que ce consentement lui a procurée ! Soyez bénie éternellement.

III. — Considérez avec attention de quelle manière Dieu prépare la céleste ambassade qu'il veut envoyer à la bienheureuse Vierge pour opérer le mystère de l'Incarnation. Il parle à l'Archange Gabriel. Que lui dit-il ? « Deviens donc le messager d'un mystère admirable et inouï ; quitte mon Ciel, intelligence sublime, va vers la Vierge Marie, prépare-moi une habitation digne de moi et dans son cœur et dans ses chastes entrailles. Vole vers cet autre Ciel qui est sur la terre et élève-s-y un trône magnifique à ma majesté. Adresse à Marie ces paroles : *Je vous salue, pleine de grâces.* Elles montreront que j'ai pitié d'Eve accablée de craintes et de souffrances. » Oh! comme ce paranymphe privilégié dut s'envoler avec empressement vers Celle qui allait devenir la Mère de Dieu, le salut et la vie du monde! La pensée que l'homme tombé allait se relever grâce au message qu'il portait, et que les ruines causées dans les rangs des esprits célestes seraient réparées, devait doubler la vitesse de son vol. O heureux Gabriel, qui avez été choisi pour une pareille ambassade !... Heureux, nous aussi, qui, par votre ministère, avons pu revenir à la vie et reconquérir les moyens de salut ! Prenez donc votre vol, ô messager divin ; réjouissez-vous de votre mission, répandez-vous en actions de grâces pour l'honneur qui vous est accordé ; que votre empressement soit en rapport avec les fonctions que vous avez à remplir ; prenez la forme humaine, afin que votre apparition puisse remplir Marie, et dans son âme et dans tous les sens de son corps, de célestes désirs.

Voyez encore combien admirables étaient la dignité, la majesté de l'Archange choisi, combien était splendide le corps qu'il prit pour apparaître à la Sainte Vierge. Admirez avec quelle humilité et quel respect il la salua ; avec quelle prudence il lui exposa l'objet de sa céleste mission.

La dignité ou la force de son nom. — Ce nom signifie homme

de Dieu, force de Dieu, Dieu est ma gloire, Dieu est ma puissance, Homme-Dieu ; il présage donc bien ce que l'Ange vient nous annoncer, un Dieu et un homme ; un Dieu fort et fortifiant, qui doit combattre les puissances de l'air et réconforter le genre humain. Beaucoup de docteurs soutiennent que Gabriel était le plus excellent de tous les anges. Nous pensons cependant, avec le Docteur Angélique [1], que c'est le relever assez que de le reconnaître comme le plus élevé parmi les Archanges.

Sa majesté. — Il n'est pas croyable, comme le fait remarquer Albert le Grand, que l'archange Gabriel se soit présenté seul à la Vierge Marie ; il devait être entouré, en sa qualité de principal messager, d'une multitude d'autres anges. Si à la naissance du Fils de Dieu une grande partie de l'armée céleste vint se joindre à l'ange qui avait annoncé la grande nouvelle aux bergers pour chanter le Cantique de louange : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » il est très probable que les choses se passèrent de même au moment de l'Incarnation. « Et cela était figuré, dit le bienheureux Albert le Grand, par la conduite d'Abraham. Lorsque ce saint patriarche envoya Éliézer, intendant de sa maison, pour choisir une épouse à son fils, il le fit accompagner par plusieurs de ses autres serviteurs [2]. » Ne nous est-il pas permis de croire que, lorsque Dieu le Père, voulant en quelque sorte épouser la nature humaine, envoya un de ses archanges les plus élevés en dignité, il lui donna pour compagnons une foule d'autres anges d'un rang inférieur ?

La beauté, la splendeur du corps dont il se revêtit pour se présenter devant Marie. — Gabriel s'offrit à ses regards sous la forme humaine, semblable à celle qu'elle a décrite elle-même : « A l'insu de mon bienheureux époux Joseph, le grand paranymphe du Christ vint à moi. Ce n'était point le premier des patriarches, le plus illustre des prophètes ; c'était l'archange Gabriel. Son visage était resplendissant, ses vêtements étincelaient. Il avait une démarche admirable, un aspect terrible. Il me dit : « Je vous salue, pleine de grâce [3] ! » C'est avec raison qu'il apparut entouré de splendeur, puisqu'il venait annoncer Celui qui est la splendeur du monde. Les ambassadeurs sont vêtus splendidement lorsqu'ils doivent parler à une reine.

Son humilité et son respect. — Quelques auteurs pensent que l'archange Gabriel se mit à genoux pour saluer Marie, avec une grande soumission et une grande révérence. La raison bien éclairée ne peut admettre ce sentiment. La Vierge,

1. III Part., quest. XXX. — 2. Commentaires *sur la Genèse,* chap. XXIV.
3. S. Augustin, sermon XVIII.

humble entre toutes les créatures, avait reconnu tout d'abord que c'était l'ange Gabriel, un des princes de la cour céleste qui venait vers elle. Elle ne pouvait pas souffrir qu'un si noble messager du Dieu tout-puissant se mît à genoux pour lui parler. Nos Saintes Ecritures nous montrent que les anges, envoyés ordinairement aux saints personnages de la terre, ne fléchissent jamais les genoux; ils marchent ou ils se tiennent debout. Ce messager du grand Roi n'ignorait point qu'il était revêtu de l'autorité et de la majesté de celui qui l'envoyait; il connaissait l'humilité de Marie; il se souvenait de la manière d'agir des anges députés avant lui, et il savait parfaitement ce qu'il était convenable de faire. Nous devons donc croire qu'il ne se mit pas à genoux. Il se tint debout, comme la sagesse le demandait. Il se tint debout, rayonnant de magnificence et de majesté.

Examinez combien fut doux et suave l'entretien que cet archange eut avec la bienheureuse Vierge. Il est permis de penser que sa visite ne fut pas de courte durée, et qu'il s'entretint avec elle pendant longtemps. La modestie incroyable de Marie, la majesté plus qu'humaine, la dignité sublime à laquelle Dieu voulait l'élever, nous autorisent à faire cette conjecture. On peut admettre que l'ange Gabriel était tellement ravi de la présence de Marie, qu'il trouvait tant de jouissance dans ce doux entretien, qu'il était si vivement frappé de la nouveauté et des merveilles dont il était le témoin, qu'il aurait fini par ne plus penser au Ciel, par ne plus vouloir quitter la glorieuse Vierge, sans un ordre formel de la part de Dieu. La piété nous permet de croire, au moins, que l'archange Gabriel ne s'éloigna que lorsque Marie eut donné son consentement et que le Verbe éternel se fut incarné dans son sein. Alors, il adora avec les autres anges, le Christ, son Seigneur et son Maître; il l'adora, humblement prosterné dans la poussière. C'est ce que l'apôtre saint Paul nous autorise à présumer par ces paroles de l'Epître *aux Hébreux* [1] : « Et lorsqu'il introduit (Dieu le Père) de nouveau son premier-né dans le monde, il dit : « Que tous les anges de Dieu l'adorent. »

Son admirable prudence dans l'exécution de sa mission céleste. — Il fut prudent dans la consolation. En l'apercevant, en l'entendant parler, la Vierge mille fois bénie « fut troublée ». L'Ange se hâta de la consoler avec une bonté parfaite : « Ne craignez rien, ô Marie, » lui dit-il, « vous avez trouvé grâce devant Dieu. » C'est comme s'il avait dit : « O Vierge sainte, éloignez toute crainte, je ne suis pas un homme terrestre,

1. I, 6.

mais un ange du Ciel ; je ne viens pas pour porter atteinte à votre pudeur, je suis le gardien de votre virginité. Eloignez toute crainte, je ne suis pas l'ange qui chassa le premier homme du Paradis terrestre. Je ne suis pas celui qui frappa l'Egypte de dix plaies, qui extermina dans une seule nuit l'armée innombrable de Sennachérib. Je ne vous annonce pas le malheur, mais la joie. Je ne vous apporte pas et je n'apporte pas au genre humain la mort et ses suites affreuses, je vous apporte la vie. » « Ne craignez pas, Marie, » c'est comme s'il avait dit : « Il n'y a rien en moi, ô Vierge, qui autorise la crainte. Je suis un ange. La virginité est la compagne inséparable de l'ange. Ne craignez pas, je ne vous tends aucun piège, je ne vous entoure pas de ruse et de tromperies. Eloignez tout soupçon. Ne craignez pas. Ceux qui ont offensé Dieu ont raison de trembler, mais vous, n'avez-vous pas trouvé grâce à ses yeux? Que celui qui a perdu l'amitié de Dieu se livre à la crainte, il fera bien. Celui qui la possède doit être rempli des douceurs de la confiance. » Plutarque, dans sa *Vie de Jules César*, raconte le trait suivant : « L'illustre guerrier se trouvait un jour sur la mer ; une horrible tempête se déclara tout à coup et le pilote se mit à trembler, mais lui, toujours magnanime, s'écria : « Ne crains rien, tu portes César et sa fortune. » En voyant Marie dans le trouble, il fut facile à Gabriel de la consoler en lui disant : « Ne craignez pas, Marie ; le Seigneur est avec vous, » et sa grâce aussi. « Vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. »

Sa prudence se montra surtout en ce que, pour la consoler, il l'appela par son nom, ce qu'il n'avait pas fait en la saluant. Il savait bien que le nom de Marie était le meilleur antidote, le plus puissant remède contre la crainte et le trouble. Il l'appela Marie, nom qui signifie souveraine, pour montrer qu'elle serait bientôt la Mère du souverain Maître de toutes choses. Sa prudence éclate, enfin, dans ces paroles : « Vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. » Elles veulent dire : Vous avez trouvé, ô Vierge, cette grâce que Sara ne put trouver, que Rébecca ne pressentit pas, que Rachel ne connut jamais. En devenant mères, elles ne furent plus stériles, mais elles perdirent leur virginité. Vous serez, vous, vierge et mère en même temps. Votre fécondité ne nuira en rien à votre virginité. Vous êtes l'objet d'une faveur qui n'a été accordée à personne. Vous avez obtenu ce que vous désiriez et ce que personne n'avait pu obtenir avant vous. Vous avez trouvé grâce aux yeux de Dieu. Vous en l'avez pas créée cette grâce, comme Dieu ; vous ne l'avez pas ravie, comme l'Ange ; vous ne l'avez pas perdue, comme Adam ; vous ne l'avez pas voulu acheter, comme Simon le

Magicien ; vous ne l'avez pas cachée, comme le docteur infidèle; vous l'avez rendue à l'univers entier. Vous avez trouvé grâce auprès de Dieu et non auprès des hommes. La grâce des hommes est trompeuse.

De plus, contemplez la prudence de cet envoyé céleste, et admirez la sagesse avec laquelle il expose la manière dont le Christ doit être conçu. Premièrement, en ce qui regarde la Sainte Vierge; deuxièmement, en ce qui regarde le Saint-Esprit. En ce qui regarde la Vierge, voici ses paroles : « Voilà que vous concevrez dans votre sein, et que vous mettrez au monde un fils. » Vous concevrez dans votre sein, et cela pour que celui qui sera conçu soit une réalité et non une figure ; que l'enfantement soit une réalité et non une image ; et que, comme du vrai Dieu naît le vrai Dieu, ainsi de l'homme naisse le vrai homme. Il réfute ainsi les hérétiques qui enseignaient que le Christ avait pris un corps aérien et que ce corps passa dans le sein de la Vierge Marie comme à travers un canal.

En ce qui regarde le Saint-Esprit. La Sainte Vierge lui demanda la manière dont se ferait cette conception en lui disant : « Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme ? » Aussitôt l'Ange lui répondit : « Le Saint-Esprit descendra » en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; » c'est-à-dire : Quoique vous ne connaissiez point d'homme et que vous ayez consacré à Dieu votre virginité, vous concevrez et vous enfanterez, non pas par la puissance humaine, mais par la puissance divine, et cela en gardant votre virginité. Comme une tente, la puissance de Dieu vous mettra à couvert des ardeurs de la concupiscence qui se rencontrent habituellement dans la conception ; ne craignez donc point le feu de la volupté, vous que la sainteté couvre si bien de son ombre. « Le Saint-Esprit vous couvrira de son ombre, » c'est-à-dire, il vous défendra et il protègera votre virginité pour laquelle vous avez tant d'amour. Et pour cela, ce qui naîtra de vous sera saint, et appelé le Fils de Dieu. Il ne sera pas appelé le fils d'un homme, car il n'aura point d'homme pour père; mais vous serez sa mère sur la terre, son père sera dans les cieux

Jetez les yeux sur la Vierge Mère, et, comme si vous la voyiez devant vous, contemplez-la d'un pieux regard de votre âme. Elle est assise dans sa chambre, elle veille, elle s'occupe à lire, elle vaque à la prière, méditant cette prophétie d'Isaïe: « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils. » A genoux, levant vers le ciel ses mains et ses regards purs, elle adressait au Père des miséricordes des prières mêlées de larmes pour lui demander l'Incarnation de son Fils. Les pen-

sées qui occupaient la Vierge, dit S. Vincent Ferrier [1], étaient celles-ci : « Oh ! quelle sera cette vierge prédite par Isaïe, » digne de concevoir le Fils de Dieu, d'être la Mère du Créa- » teur et la Reine du Ciel ? » Et elle adressait au Seigneur cette prière : « Faites-moi la grâce, Seigneur, de voir cette vierge » avant de mourir ; conservez ma vue pour que je puisse la » voir ; conservez-moi l'ouïe pour que je puisse l'entendre ; » conservez-moi la bouche pour que je puisse lui parler ; con- » servez-moi les mains pour que je puisse la servir. Oh ! qu'elle » sera bénie, cette vierge ; qu'elle sera élevée ; qu'elle sera ad- » mirable, la mère qui enfantera un si grand monarque ! » qu'elles seront heureuses les mamelles qui l'allaiteront ! » qu'elles seront fortunées les mains qui le porteront ! qu'elles » seront saintes, les lèvres qui le baiseront ! » Et, en disant ces paroles, la Sainte Vierge, versait une grande abondance de larmes, et son humilité l'empêchait de penser qu'elle était elle-même cette Vierge, dit encore S. Vincent. Vous verrez ensuite entrer un ange, la porte demeurant fermée. Le céleste messager se présente à la Vierge, il lui adresse ces douces paroles : « Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. » L'ange se tint debout devant la Vierge ; il était plein de grâce et de majesté. La Vierge très sage se leva pour honorer, selon l'usage et selon son mérite, l'envoyé d'un si grand monarque. A l'arrivée de Gabriel, la Vierge se leva, car elle n'oublia jamais l'humilité. Plus les louanges dont l'Ange la comblait étaient grandes, plus elle s'humiliait devant l'envoyé de Dieu ; car la vraie humilité, au lieu de diminuer au milieu des louanges et des honneurs, ne fait au contraire que s'accroître. O humilité admirable ! ô soumission étonnante !

En outre, regardez la Vierge si pure, si gracieuse, si belle, qui a pu plaire ainsi à son Créateur. Contemplez-la : elle est vierge de cœur, et elle fait profession d'être vierge ; c'est une vierge noble, issue de race royale ; c'est la vierge première, c'est la vierge unique, c'est la vierge singulière, c'est la vierge telle que la désire l'Apôtre, très sainte d'âme et de corps ; et admirez l'archange Gabriel debout devant elle et sollicitant, au nom du Fils unique de Dieu, son consentement. Excitez ici dans votre âme les pieuses affections de votre volonté, comme s'il vous était donné de voir le monde entier prosterné aux pieds de la Vierge et la priant humblement de donner son consentement au message de l'Ange ; adressez ensuite la parole à la Vierge et dites-lui : « Répondez, Vierge sainte, au message de l'Ange. Ce messager attend votre consentement ; pour cela, il se tient debout devant vous, il s'ar-

1. Sermon *sur l'Incarnation*.

rête dans votre demeure. Voyez Dieu, il est à la porte du Ciel, il a hâte de venir à vous. Considérez la misère affreuse de notre captivité. L'Ange attend votre réponse, et nous aussi, nous attendons, ô Souveraine, une parole de miséricorde. Nous avons tous été créés par le Verbe éternel de Dieu, et voilà que nous mourons. Une courte réponse de vous nous réconfortera et nous rappellera à la vie. O Souveraine, répondez et faites-nous entendre une parole de consolation et de joie. Adam, affligé et exilé du Paradis avec toute sa malheureuse postérité, vous en supplie, ô Vierge miséricordieuse! Abraham, David et les autres saints Pères, ou, pour mieux dire, tous vos pères qui demeurent eux-mêmes dans la région de l'ombre de la mort, sollicitent cette parole. Le monde entier, prosterné à vos genoux, attend cette réponse. Et c'est avec raison, puisque de votre bouche dépendent la consolation des malheureux, la rédemption des captifs, la délivrance des damnés, le salut, enfin, de tous les enfants d'Adam, de toute votre race. O Vierge, donnez en toute hâte une réponse ; ô Souveraine, dites cette parole que la terre, les Enfers et les Cieux attendent, Le Roi, le Maître de toutes les créatures attend, lui aussi, votre mot de consentement ; il s'écrie : « O » vous qui êtes belle entre toutes les femmes, faites-moi en» tendre votre voix. » O Vierge, pourquoi tardez-vous? Pourquoi hésitez-vous? Pourquoi craignez-vous? Craindre, dites-vous, et s'inquiéter à l'approche d'un homme est le propre des vierges. Cette parole est belle et gracieuse. Mais cet homme qui vous est envoyé n'est pas un homme, c'est un ange ; il ne vient pas vous ravir votre pureté ; il est, au contraire, le gardien et l'ami de la virginité. O Marie, le monde captif tout entier implore votre consentement.

Pourquoi retardez-vous le messager, ô Vierge? Il a hâte de repartir. N'est-ce pas là l'objet de vos demandes, de vos gémissements, de vos soupirs et de vos prières du jour et de la nuit? Vous êtes celle à qui cet honneur a été promis ; c'est vous-même qui avez été choisie et non pas une autre. Vous êtes celle qui a été promise, attendue, désirée ; vous êtes celle de qui votre saint père Jacob attendait la vie éternelle lorsque, sur le point de mourir, il disait : « J'attendrai, Seigneur, le Sauveur que vous devez envoyer. » Pourquoi hésitez-vous donc? Pourquoi espérez-vous d'une autre vierge ce qui vous est offert? Ce dont vous connaîtrez bientôt l'accomplissement en vous, pourvu que vous donniez votre consentement, pourvu que vous répondiez une parole, pourquoi l'attendez-vous par le moyen d'une autre vierge? Voyez, Dieu se tient à la porte du Ciel ; il désire venir dans votre sein. Répondez une parole, et vous recevrez un fils ; donnez votre parole, et éprouvez la

vertu du Très-Haut dans votre sein virginal. O vous qui serez toujours vierge, votre parole va ouvrir ou fermer le Ciel! Mais vous demandez: « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? » Vous l'avez entendu: « Le Saint-Esprit viendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, » pour que vous mettiez au monde un fils sans perdre votre virginité. Et c'est justement parce que vous ne connaissez point d'homme que cela se fera ; car si vous connaissiez un homme, vous seriez indigne d'un tel fils. Répondez une parole, et vous concevrez le Verbe; dites une parole, et vous concevrez le Verbe divin; laissez tomber cette parole, et vous presserez contre votre cœur le Verbe éternel. Pourquoi hésitez-vous? Pourquoi avez-vous peur? Croyez, et vous avez conçu.

Considérez ensuite dévotement les grandes vertus que la Vierge fait paraître dans cette circonstance, et efforcez-vous d'imiter sa modestie, sa crainte de Dieu, son humilité, sa réserve, son silence, son amour de la virginité, sa prudence, sa foi, son dévouement.

Considérez sa *modestie*. Louée par l'Ange, la Vierge ne s'enorgueillit point, elle ne fait pas éclater les transports d'une joie vaine; mais elle craint, elle se trouble, parce qu'elle est louée; ce n'est pas la vue insolite d'un ange qui la trouble; elle était continuellement visitée par les anges, comme l'a remarqué S. Laurent Justinien [1]; mais ce qui la trouble, c'est la grandeur du message divin qui paraissait, à ses yeux, surpasser ses propres mérites.

La Vierge très modeste, repassait dans son cœur toutes les paroles du céleste envoyé; elle se jugeait intérieurement; elle pesait, avec mûre réflexion, sa petitesse et la grandeur de Dieu, et, ne voyant en elle rien qui fût digne d'une telle faveur, elle se troubla; car la modestie ne connaît pas l'orgueil; elle redoute ses propres louanges, et plus les louanges l'élèvent, plus elle s'abaisse. « Elle se troubla, dit le bienheureux Albert le Grand, parce qu'elle n'eut que d'humbles sentiments d'elle-même. » Aussi l'Evangéliste sacré ne dit pas: « Elle fut troublée *de* ce discours, mais *à* ce discours, » et cela parce qu'elle avait déjà demandé à Dieu les choses dont l'Ange lui parlait et, dans son humilité, elle ne pensait pas que ce qu'il disait pût s'adresser à elle, tant ses mérites lui paraissaient disproportionnés avec un tel honneur ; elle se troublait parce qu'elle regardait son néant. Où sont ceux qui, pour peu que les hommes les louent, ne s'enflent pas d'orgueil, ne deviennent pas plus fiers, ne s'enivrent pas d'une joie frivole et d'une folle allégresse?

1. Sermon *sur l'Annonciation de la Vierge.*

Qui que vous soyez, imitez la modestie de Marie, saluée avec tant de bienveillance par l'Ange, élevée par la présence du Seigneur au-dessus de toutes les femmes ; elle ne s'enfla point d'orgueil, elle ne s'éleva pas, mais elle se troubla et craignit.

Considérez *sa crainte de Dieu*. La Vierge ne se troubla pas à la vue de l'Ange, mais à ce discours. Mais pourquoi à ce discours ? Parce que l'Ange lui dit : « Le Seigneur est avec vous. » Elle eut peur du nom et de la dignité de Dieu ; elle redouta la majesté du Dieu qui allait venir ; elle savait assurément que celui qu'elle pensait devoir être son Fils serait aussi son Juge ; cette pensée est indiquée par S. Pierre Chrysologue [1]. Si le respect dont Marie fut saisie à l'annonce de l'arrivée du Seigneur la fit trembler en pensant qu'il serait son Juge, avec combien plus de raison devons-nous redouter nous aussi la venue du Christ, le plus juste des juges.

Considérez *son humilité*. Saluée par l'Ange, Marie pensait en elle-même, quelle pouvait être cette salutation. Et pourquoi ? Parce qu'elle était humble et qu'elle se jugeait indigne d'être saluée par un ange. En outre, elle montra son humilité lorsqu'elle prononça ces paroles : « Voici la servante du Seigneur. » Appelée à l'honneur suprême de la maternité divine, elle se proclame la servante du Seigneur. S. Ambroise, commentant le chapitre I^er^ de S. Luc, s'exprime ainsi : « Voyez son » humilité, voyez sa générosité sans réserve ; elle s'appelle la » servante du Seigneur ; celle qui fut choisie pour Mère de Dieu » ne se hâta pas de s'élever. » A peine eut-elle connu qu'elle était choisie de Dieu, elle s'humilia davantage, et plus elle s'entendit élever, plus elle s'abaissa ; elle ne se glorifia pas de ses mérites ; elle n'oublia pas sa petitesse au milieu des louanges dont elle fut comblée, mais elle dit : « Voici la servante du Seigneur. » Elle est la vraie servante qui n'a jamais résisté à la volonté de son Seigneur, qui ne l'a jamais offensé ni par ses paroles, ni par ses actes, ni par ses pensées ; elle est la vraie servante qui s'est toujours consacrée au service de Dieu ; elle est bien la servante du Seigneur, celle dont le Fils s'est proclamé le serviteur de son Père [2] : « O Seigneur ! » je suis votre serviteur et le Fils de votre servante. » Oh ! que ne devons-nous pas à l'humilité de Marie ! La Vierge s'est abaissée humblement pour recevoir Dieu dans son sein. Si elle ne s'était pas humiliée, elle n'aurait pas attiré du Ciel sur la terre le Fils de Dieu qui nous a rachetés.

Considérez *sa réserve*. En entendant la salutation de l'Ange qui avait pris une figure humaine, la Vierge s'effraya. Et pourquoi ? Parce qu'elle n'était pas accoutumée à s'entretenir

1. Sermon CXL. — 2. Ps. CXV, 16.

avec des hommes et qu'elle avait résolu de garder avec soin sa virginité. Combien sont loin de cette réserve, les jeunes filles qui s'entretiennent volontiers, longuement et sans nécessité avec des personnes d'un autres sexe! Que les vierges apprennent de la Vierge Marie la pudeur; qu'elles apprennent la réserve; qu'elles apprennent à veiller sur leurs regards, à fuir la vue des hommes, à éviter leurs entretiens.

Considérez *son silence*. La Vierge est saluée par l'Ange et elle se trouble. Pourquoi se trouble-t-elle? Richard de Saint-Laurent [1] répond : « C'est parce qu'en répondant, elle était » obligée d'enfreindre ce silence qui lui était si cher. » Méditez cette parole, vous qui voulez veiller sur votre virginité, sur votre chasteté. Apprenez de la Vierge à vous taire; fuyez les conversations dangereuses. « Les mauvais entretiens gâtent » les bonnes mœurs, » dit l'Apôtre[2]. Le Sage nous dit: « Les » longs discours ne seront pas exempts de péché[3]. »

Considérez *son amour pour la virginité*. En entendant la salutation de l'Ange, la Vierge fut troublée non pas à son aspect, ni à sa vue, mais à ses paroles. Et pourquoi s'effraya-t-elle à ses paroles? C'est parce qu'elle entendit l'Ange lui parler de donner le jour à un fils. « Elle s'effraya par sollicitude pour le vœu qu'elle avait fait, » dit Guillaume dans son *Commentaire sur les Cantiques*; elle avait voué à Dieu sa virginité; elle craignait de la perdre en devenant mère; c'est pour cette raison qu'elle se troubla. En second lieu, elle se troubla parce qu'elle s'entendit proclamer bénie entre toutes les femmes, elle qui désirait toujours être bénie entre les vierges. De là vient qu'intérieurement elle se demandait quelle pouvait être cette salutation qui lui paraissait suspecte. C'est là le sentiment de saint Bernard. De plus, l'amour de Marie pour la virginité se manifesta lorsqu'elle prononça ces paroles : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? » C'est comme si elle avait dit : « Le Seigneur, témoin de ma conscience, sachant que le vœu de sa servante est de ne point connaître d'homme, par quelle loi, par quelle disposition lui plaira-t-il que je passe par dessus mon vœu? Si je mets au monde un fils, comment pourrais-je l'allaiter étant vierge? Si, pour enfanter un fils, il me faut renoncer à mon vœu, je me réjouirai d'avoir un fils et je pleurerai sur mon vœu. Mais si je peux concevoir et enfanter tout en étant vierge, l'un et l'autre ne sont pas impossibles à Dieu, alors je saurai vraiment que Dieu a jeté les yeux sur l'humilité de sa servante. » Voyez quel soin Marie avait de sa virginité, puisqu'elle re-

1. Liv. IV *sur les Gloires de Marie*. — 2. I *Cor.*, xv, 33. — 3. *Prov.*, x, 19.

garda comme suspecte une salutation où on lui annonçait qu'elle serait la Mère de Dieu. Apprenez de la Vierge à garder avec soin votre virginité, si vous voulez conquérir cette couronne de gloire qui ne se flétrira jamais.

Considérez *sa prudence*. La Vierge ne répond pas à la salutation de l'Ange; elle ne lui rend pas son salut, car répondre sans avoir pleinement saisi le sens de ses paroles aurait été une imprudence. En réfléchissant avant de répondre à l'Ange, la Vierge montre une prudence rare.

Considérez *sa foi*. La grande foi de Marie éclate dans ce mystère, car elle a cru des mystères que personne avant elle n'avait clairement et expressément crus, tels que le mystère de la sainte Trinité qui était assez inconnu à cette époque et l'Incarnation du Fils de Dieu, qui voulait se faire homme et naître d'une vierge qui resterait toujours vierge; elle crut qu'elle était elle-même cette vierge que Dieu s'était choisie pour Mère; elle crut que son Fils serait le Sauveur de l'univers entier; qu'il serait le plus puissant des monarques; qu'il serait le Fils du Très-Haut. La foi de Marie laissa bien loin derrière elle la foi d'Abraham, le Père des croyants, la foi de Moïse, d'Aaron, de Gédéon, et de tous ces patriarches que l'Apôtre énumère dans son Epître aux Hébreux [1].

Considérez *le dévouement* de Marie. Le dévouement insigne de Marie parut dans tout son éclat lorsqu'elle prononça ces mots : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait » selon votre parole. » C'est comme si elle avait dit : « Je suis une tablette apte à recevoir toute espèce d'écriture ; que l'écrivain céleste écrive sur moi tant qu'il lui plaira ; je suis comme de l'argile entre les mains du potier, que mon Créateur fasse de moi ce qui lui fera plaisir ; je suis comme de la cire fondue, que l'Artisan suprême imprime sur moi la figure qui lui sera agréable, car « mon âme s'est fondue dès que mon bien-aimé a parlé. » Que mon bien-aimé vienne dans mon jardin ; qu'il vienne, mon bien-aimé, celui que mon cœur a déjà fait naître ; qu'il vienne en moi, celui qui m'a choisie pour être à lui par un droit tout spécial ; qu'il vienne, qu'il tire de moi sa chair et que je lui donne naissance. « Qu'il me soit fait selon votre parole. » Saint Bernard [2] explique en ces termes cette réponse de la Vierge : « Que le Verbe qui au com- » mencement était en Dieu se fasse chair de ma chair, selon » votre parole. Qu'il ne soit pas, je vous en supplie, cette pa- » role qui à peine prononcée n'est déjà plus, mais que le Verbe » soit conçu, c'est-à-dire revêtu de chair et non pas d'air, afin » de demeurer avec nous. Que je puisse non seulement l'en-

1. XI, 15. — 2. Homélie IV sur *Missus est*.

» tendre de mes oreilles, mais le voir de mes yeux, le toucher » de mes mains et le porter sur mes épaules. Que le Verbe ne » soit pas pour moi une parole écrite et muette, mais qu'il » soit le Verbe incarné et vivant, ou, pour mieux dire, qu'il » ne soit pas cette parole écrite sur des parchemins en lettres » muettes, mais le Verbe imprimé, plein de vie, dans mes » chastes entrailles, par la forme humaine. Que ce prodige ne » se fasse pas par le tracé d'une plume morte, mais par l'opé- » ration du Saint-Esprit. Que ce prodige s'opère d'une manière » que personne n'a jamais connue avant moi et que personne » ne connaîtra après moi. Enfin, qu'il me soit fait selon votre » parole. » Il est à croire que lorsque la Sainte Vierge prononça ces paroles : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit » fait selon votre parole, » elle était à genoux, ses yeux et ses mains s'élevaient vers le ciel, des larmes de joie s'échappaient du plus profond de son cœur, elle priait avec toute la dévotion possible.

En outre, contemplez et voyez combien cette parole de Marie *Fiat !* a été puissante, efficace et méritoire. Le *Fiat !* dont le Très-Haut se servit pour faire le monde et créer tout ce qui est au ciel et sur la terre, ne fut pas aussi puissant que le *Fiat !* qui sortit de la bouche de Marie. L'univers n'a jamais entendu un tel *Fiat !* A ce *Fiat !* la nature est dans la stupeur, la raison défaille, le jugement est en suspens, les sens sont interdits, la langue devient muette. L'esprit ne peut comprendre ce qui se passe en Marie lorsqu'elle prononça cette parole « Qu'il me soit fait selon votre parole, » car, à cette parole : « le Verbe se fit chair. » Le corps du Seigneur fut instantanément formé du sang très pur de la Vierge par l'opération du Saint-Esprit ; il fut instantanément organisé, animé, uni au Verbe de Dieu. L'enfant fut aussitôt rempli de toute sorte de grâce et de vertu, de tous les dons surnaturels ; il jouit de la claire vision de Dieu ; il posséda enfin cette sagesse, cette grâce et cette gloire dont il est maintenant revêtu dans le Ciel. Car la grâce du Saint-Esprit ne connaît pas les longs apprêts ; Dieu, le souverain artisan du monde, n'a pas besoin de la succession des temps pour son œuvre. Considérez aussi combien il fut méritoire pour la Vierge de dire cette parole : « Qu'il me soit fait selon votre parole. » S. Bernardin [1] dit que, par l'acte de foi et d'obéissance que fit la Vierge se soumettant à la volonté divine qui lui était manifestée par l'Ange, elle se rendit digne et mérita d'être la Mère de Dieu ; qu'elle mérita plus que tous les anges, tous les martyrs, tous les confesseurs et toutes les vierges n'ont jamais mérité. (*Révélations* de saint Jean de La Croix rapportées dans sa vie [2].)

1. T. II, *Conc.*, sermon LI, art. 3, chap. X. — 2. Chap. XIV.

En outre, la sainte Vierge fut, par ce mot *Fiat!* élevée à un degré de dignité si haut que la pensée des hommes et même des Anges ne peut y atteindre. Car, de fille d'Adam qu'elle était, elle devint la Fille du Créateur, la Souveraine du monde, la Reine du Ciel et la Maîtresse de toute créature. O puissance de ce *Fiat!* O efficacité de ce *Fiat!* O *Fiat!* plus digne de notre souverain respect que tous les *Fiat!*

Considérez des yeux de votre âme le Fils de Dieu descendant du Ciel sur la terre pour s'enfermer dans un espace aussi resserré que le sein d'une vierge. Celui qui est immense pénètre dans l'enveloppe d'un corps. La divinité s'unit hypostatiquement à la nature humaine ; des formes disparates sont assemblées dans un seul suppôt par un nœud admirable et se réunissent merveilleusement dans une seule personne composée de deux natures. A ce prodige, la nature s'est étonnée ; le ciel et l'univers entier ont été dans la stupéfaction. Un Dieu homme et un homme Dieu, un Dieu caché sous la forme de l'homme et l'homme uni à Dieu ! O prodige des prodiges, miracle plus grand que tous les miracles du monde !

Considérez combien fut grande et ineffable la joie que la Vierge Marie éprouva lorsqu'elle donna au Fils de Dieu l'hospitalité dans son sein. O Vierge sacrée, qui pourra nous dévoiler l'abondance des joies que vous éprouvâtes à cette heure ? Qui pourra nous raconter les délices dont votre cœur fut inondé ? Qui pourra nous exposer dignement la douceur dont votre âme fut remplie ? O Vierge, racontez vous-même, je vous en supplie, votre bonheur, lorsque vous reçûtes dans le secret de votre sein Celui qui fait les délices du genre humain. Dites-nous de quelle ardeur vous fûtes enflammée ; de quelles flammes vous fûtes embrasée lorsqu'il vous fut donné de posséder dans vos entrailles très pures le Dieu qui est un feu consumant. Dites-nous, Vierge sainte, quelles ont été vos impressions lorsque vous vous êtes sentie Mère et Vierge, Vierge et Mère de Dieu. Dites-nous, Vierge très sainte, de quelle joie vous fûtes remplie lorsque vous vous êtes vue élevée et exaltée, en tant que Mère du Créateur, au-dessus de toute créature. Dites-nous, Vierge très heureuse, par quelle force vous avez pu supporter tant de félicité, tant de suavité et de douceur ? O Arche sainte qui avez porté Dieu, Temple du Seigneur, vous qui avez été la couche de l'Epoux céleste, urne très belle, remplie d'un baume divin, nous vous le demandons par la joie ineffable que vous avez ressentie en ce jour, faites-nous participer à la joie éternelle.

Contemplez de nouveau en esprit l'archange Gabriel. Après s'être acquitté de son message auprès de la Vierge, après avoir adoré le Christ incarné dans le sein de la Vierge, il se hâta

d'aller trouver les saints patriarches encore détenus loin du Ciel, et, transporté d'allégresse, il leur annonça que la Vierge avait conçu le Messie. « Réjouissez-vous, saints patriarches. leur dit l'Archange, cette Vierge très sainte que vous avez prophétisée, celle que vous avez prédite par des figures, a, par son humilité, attiré Dieu du ciel sur la terre, elle l'a conçu dans son sein virginal. » Oh ! qu'elle fut grande alors l'allégresse qui pénétra dans les cœurs des saints Patriarches! Réjouissez-vous avec eux, vous qui faites aussi profession d'être chrétien ; fléchissez les genoux et, avec toute l'humilité dont votre cœur est capable, rendez à Dieu de perpétuelles actions de grâces.

II. — CE QUE LE DEUXIÈME MYSTÈRE JOYEUX OFFRE A NOS MÉDITATIONS.

Sommaire. — 1. Empressement, charité, humilité de Marie. — 2. Le Christ, le vrai ami. — 3. Efficacité de la voix de Marie. — 4. Le *Magnificat*.

Dans le second mystère joyeux, on médite sur la visite que la Vierge fit à la maison de Zacharie et d'Elisabeth.

I. — Dans ce mystère, vous considérerez l'empressement, la charité, l'humilité de la sainte Vierge Marie. D'abord son empressement. — « Marie se levant, s'en alla en toute hâte, » vers, les montagnes, » dit l'Ecrivain sacré. Levez les yeux de votre âme, voyez cette colombe empressée; c'est la Vierge, Mère de Dieu, chargée du Fils qui la presse d'avancer; elle vole vers le sommet des montagnes. Marie marcha en toute hâte : elle ne passa pas son temps à se parer, comme le font les femmes frivoles. « Il n'est pas douteux que la très sainte Vierge se dirigea vers les montagnes de la Judée par l'inspiration et le mouvement de l'Esprit saint; autrement, son âge encore tendre, sa pudeur virginale, les difficultés et la longueur d'un tel voyage, l'auraient facilement retenue dans sa demeure. Mais elle obéissait à une inspiration divine, et elle ne crut pas devoir se compter pour quelque chose, lorsqu'il s'agissait de donner à Dieu satisfaction. Marie partit donc promptement, parce que la grâce de l'Esprit saint, qui ne connaît pas les retards, la poussait. Cette grâce se saisit de la Vierge, Mère de Dieu, et la fit aller en toute hâte dans la montagne. Celui qui voit qu'il porte du feu dans son sein, n'attend pas : il se dépouille promptement de ses vêtements, il jette au loin le charbon embrasé. Dieu avait mis en abondance dans l'âme de Marie le feu de sa grâce, feu qui embrasait Marie et en faisait comme une fournaise ardente; aussi elle se leva, elle alla dans les montagnes, salua Elisabeth en entrant dans la maison de Zacharie, sanctifia Jean dans le sein de sa cousine; elle était pressée de communiquer

à Elisabeth et à Zacharie le feu divin qui la dévorait. Marie marcha en toute hâte, parce que le Christ qu'elle portait dans son sein avait hâte d'arriver. Comme une étoile suit le mouvement de l'univers, ainsi cette étoile de la mer, unie au Christ qui se mouvait avec rapidité, suivait avec la plus grande diligence le mouvement que le Christ lui imprimait. Les êtres symboliques dont parle Ezéchiel [1], « allaient où les emportait l'impétuosité de l'esprit. » La Sainte Vierge courait là où le Dieu qu'elle portait dans son sein la faisait aller.

Marie se hâta, faisant avec diligence l'œuvre de Dieu ; car elle connaissait cette parole de Jérémie : « Maudit soit celui » qui fait avec négligence l'œuvre du Seigneur [2] ! » Saint Jean [3] voyait cette Vierge revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds. Pourquoi voit-on la lune sous les pieds de Marie ? C'est qu'entre les étoiles la lune est celle qui accomplit sa course avec le plus de rapidité. C'est donc pour mieux faire remarquer la promptitude de Marie ou plutôt sa diligence à faire le bien, qu'on dit qu'elle a la lune sous ses pieds ; c'est aussi ce que l'Evangéliste a voulu exprimer en disant : « Elle s'en alla en toute hâte. »

Marie se hâte, parce que les justes se hâtent toujours dans la voie de la justice ; voilà pourquoi, au psaume CXVIII, verset 32, le Psalmiste s'exprime ainsi : « J'ai couru la voie de vos com- » mandements, lorsque vous avez dilaté mon cœur ; » c'est-à-dire, lorsque vous l'avez ouvert par le bonheur spirituel dont vous l'avez inondé.

En outre, pensez et méditez dans votre cœur, comment Marie pouvait aller en toute hâte, malgré son état de grossesse. Les autres femmes ont coutume de trouver un obstacle dans le fardeau qu'elles portent dans leur sein : Marie n'en trouva pas du tout. Elle était enceinte du Fils de Dieu, elle avait dans son sein Celui qui de ses mains portait sa Mère elle-même. Par conséquent, l'enfant de Marie était à sa mère ce que sont les roues aux chars, les voiles aux navires, les ailes aux oiseaux : « Selon la pensée de S. Augustin [4], « Marie étant » enceinte s'applaudissait d'une légèreté si avantageuse pour » elle ; car la lumière qu'elle avait en elle ne pouvait pas être » pesante. » Aussi peut-on dire que ce privilège de Marie fit connaître à Elisabeth qu'elle avait devant elle la Mère même de Dieu, et c'est pourquoi elle s'écria : « D'où me vient ce bon- » heur que la Mère de mon Dieu vienne vers moi ? »

Considérez la charité de Marie. — L'Ange avait annoncé à Marie qu'Elisabeth, sa cousine, avait conçu dans sa vieil-

1. *Ezéchiel*, I, 12. — 2. *Jérémie*, XLVIII, 10. — 3. *Apocalypse*, XVII.
4. Sermon *sur la Nativité de Marie*.

lesse. Portant dans son sein ce feu céleste dont il est dit: « Notre Dieu est un feu dévorant, » elle se leva enflammée de l'ardeur que ce feu lui communiquait, et alla en toute hâte vers Elisabeth.

Pendant la chaleur du jour, Abraham se tenait à la porte de sa tente [1], mais aussitôt qu'il vit des étrangers (c'étaient des Anges), il se leva et alla trouver Sara dans sa tente. La Vierge, Mère de Dieu, se tenait au milieu des ardeurs de la charité ; mais, dès qu'elle eut reçu dans son sein un hôte si cher à son cœur, elle alla aussitôt en grande diligence vers les montagnes. « C'est là, dit S. Ambroise, la route de ceux » qui sont pleins de Dieu ; ils se dirigent en toute hâte vers » les hauteurs, ils abandonnent le bas des vallées, ils mépri- » sent la terre. »

De même que les cerfs abandonnent les vallées, dans leur course impétueuse et fuient dans les montagnes, de même aussi celui qui a conçu Dieu dans son cœur, abandonne les choses terrestres et aspire après les choses du Ciel, en chantant avec David : « C'est Dieu qui a donné à mes pieds la » légèreté des cerfs et qui m'a mis en sûreté dans les lieux » élevés [2]. »

Considérez l'humilité de Marie. La Vierge était très illustre par la splendeur de son origine, puisqu'elle était de race royale. Elle possédait la vraie noblesse, celle que donnent les vertus. Mais elle fut surtout anoblie lorsqu'elle reçut dans son sein le Verbe du Père éternel. Toutes ces gloires pouvaient lui donner de l'orgueil.

Du haut de sa grandeur elle pouvait dire : « Pourquoi, moi qui suis la plus élevée, irais-je vers celle qui m'est inférieure? Etant la Mère de Dieu, pourquoi irais-je vers la mère d'un serviteur? Pourquoi, moi, Mère de Dieu, irais-je vers la mère d'un homme ? » Mais Marie s'humilie toujours davantage, et, oubliant sa dignité, elle vole vers Elisabeth : vierge, elle visite une femme mariée; jeune, elle visite une femme avancée en âge : élevée à la plus haute dignité, elle visite celle qui est son inférieure ; Mère du Seigneur, elle visite la mère d'un serviteur. Et non contente d'aller à elle, elle la salue la première. A celle que la vieillesse et son état pénible rendent doublement à plaindre, elle rend les bons offices que la charité peut lui suggérer. Jean, l'heureux enfant, étant né; elle le prend, elle le presse contre son sein, elle rend tous les services possibles. Considérez attentivement et dévotement cette vertu en Marie ; apprenez d'elle à être respectueux envers les vieillards, poli envers tous, charitable envers les malades,

1. *Genèse*, XVIII. — 2. Ps. XVII, 36.

et faites tous vos efforts pour suivre les exemples que la Sainte Vierge vous a donnés.

II. — Considérez le Christ, notre vrai ami ; voyez sa sollicitude pour Jean, son ami. Le premier homme ayant par son péché corrompu la nature, la loi commune est que tout le monde naît souillé par le péché ; nous naissons esclaves, fils de colère, et nous venons au monde couverts de souillure, et défigurés. Jean était aussi soumis à cette loi du péché ; cette souillure commune l'atteignait jusque dans le sein de sa mère. Dieu vient dans le monde pour nous purifier de cette tache, pour nous délivrer de la servitude, et c'est Jean qui est le premier l'objet de cette grâce. Le Christ encore caché dans le sein de la Vierge, sa mère, voyait son ami opprimé sous le joug, il le voyait souillé de la tache originelle Affligé du sort de son bien-aimé, il ne diffère pas mais s'empresse de le secourir. Et non seulement il a hâte de le sanctifier, mais encore de l'honorer ; car, non content de lui conférer la grâce de la justification, il lui donna, dès l'instant même de son arrivée près de lui, l'usage de la raison et le don de prophétie.

III. — Considérez ces deux enfants qui ne sont pas encore sortis du sein de leur mère, le Christ et Jean. Ils se saluent mutuellement ; l'un répand la grâce dans l'autre, et l'autre reconnaît que son ami a versé sur lui sa grâce, et il en manifeste sa joie par son tressaillement, comme le raconte l'Evangile. « Car » votre voix, dit Elisabeth, n'a pas plus tôt frappé mon oreille, » lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de » joie dans mon sein. » O voix si douce ! ô voix puissante ! ô voix pénétrante ! Jean dormait de ce sommeil profond des enfants qui ne sont pas encore nés. Mais à peine la voix puissante de Marie s'est-elle fait entendre qu'il s'éveille ; il ouvre les yeux de son cœur, il reconnaît avec une perspicacité merveilleuse le Sauveur caché derrière un mur de chair ; il bondit, il se réjouit, il tressaille dans le sein de sa mère. Il adore le Seigneur qui est présent, il veut se précipiter au devant de sa majesté, et, supportant avec peine d'être encore retenu dans son étroite demeure, il semble dire à Elisabeth, par ses mouvements à défaut de la voix : « Vous faites mal, ô mère, qui mettez tant de retard à enfanter ; vous portez un prophète dans votre sein, vous possédez la joie de l'univers, vous portez le Précurseur du Christ Roi, vous possédez le soldat de la prédication du Roi, vous arrêtez un martyr, le plus grand d'entre tous ceux qui sont nés de femmes, et vous retardez dans sa course le messager de la bonté divine. Vous faites mal, ô mère, vous ne savez pas ce qui doit arriver. La lumière vient, donnez carrière au matin ; le soleil se lève, il faudra que l'étoile du matin brille avant lui ; la lumière est aux portes et il faut

l'annoncer; l'Epoux est proche, et il est juste d'étendre son lit dans le Jourdain. Il est besoin d'un sang qui rachète le monde, et il me faut montrer de loin l'Agneau. Si vous avez été délivrée de l'infécondité, c'est pour que celui qui naîtra de la femme stérile fasse connaître Celui qui naîtra d'une Vierge. » On peut encore adresser la parole à Jean, puisque dès cet instant il a eu l'usage de la raison. Pourquoi tressaillez vous, Jean? — Ne pouvant parler, dit-il, par mes gestes, mes mouvements et mes tressaillements, je salue et j'adore mon Seigneur dont je reconnais la présence. — O prodige! il fléchit le genou, et, par son allégresse prophétique, il reconnaît Celui qu'il ne peut saluer de la voix. Comme un autre Jonas dans le ventre de la baleine, il adore son Créateur, et, ne pouvant l'annoncer lui-même, il l'annonce par la bouche de sa mère. O Précurseur admirable! ô vue pénétrante! ô yeux plus perçants que ceux du lynx, vous apercevez la majesté de Dieu jusque dans les entrailles de la Vierge. Nous avons lu dans la Sainte Ecriture le récit de la lutte entre Jacob et Esaü dans le sein de leur mère. Il se passe ici quelque chose de plus admirable, entre l'Enfant divin et son précurseur. Ceux-là combattaient, ceux-ci tressaillent de joie; là était la guerre, ici fut la paix; là c'était une lutte, ici c'est l'amour; là était la division, ici la concorde. Or, la paix, l'amour et l'amitié l'emportent sur la guerre, la haine et la discorde. En outre, ceux-là ignoraient ce qu'ils faisaient, mais ceux-ci le savaient; ceux-là combattaient non pas de leur propre mouvement, mais seulement par le mouvement de l'Esprit saint; ici, au contraire, l'un a le cœur rempli de joie par son propre esprit, et fait tressaillir l'autre d'allégresse. O enfants pleins d'intelligence! enfants les plus éloquents d'entre les enfants! Vous appellerai-je des enfants ou des hommes? Assurément je ne vous appellerai pas des hommes, mais je dirai que vous êtes dès maintenant des sages incomparables.

Considérez combien cette visite, combien la présence et la voix de Marie furent puissantes et salutaires pour Elisabeth, Jean et Zacharie. Heureuse la maison que le Christ visite avec sa Mère, la demeure où la Mère du Seigneur salue la mère du Précurseur, où commencent les joies du salut à venir et où le salut qui avait été autrefois perdu par une femme commence à être réparé par des femmes!

IV. — Tournez encore les regards de votre âme vers la Sainte Vierge Marie, et des oreilles de votre cœur écoutez ses chants d'allégresse. La Vierge royale voit le mystère de sa Conception connu; transportée de joie, pleine de l'Esprit saint, remplie d'allégresse, enflammée par les ardeurs du divin Esprit, elle chanta au Seigneur ce suave cantique: « Mon âme

glorifie le Seigneur... » O prodige! la Vierge qui parlait si rarement, pressée par la force de l'Esprit saint, chante d'une voix éclatante. Oh! que l'abondance de l'Esprit divin fut grande! que la ferveur du cœur de Marie fut immense! Bienheureuses les oreilles qui ont mérité d'entendre de la bouche de la Vierge ce joyeux cantique! Depuis le commencement du monde, on n'a jamais entendu un chant si divin. C'est avec raison qu'on l'appelle le Cantique des cantiques; il surpasse, en effet, tous les cantiques des saints soit par la dignité de celle qui en est l'auteur, soit par l'élévation de la matière et par l'énergie du style.

Ayant considéré les grandes et nombreuses vertus que la Vierge, Mère de Dieu, pratiqua dans ce mystère; ayant vu les bienfaits et autres œuvres admirables qui ont été la conséquence de ce mystère, écriez-vous le cœur plein d'amour: « O Vierge, petite et grande tout ensemble; grande par votre sainteté, votre charité, votre grâce et votre dignité; petite par votre humilité profonde, faites que j'imite votre amour et votre humilité; faites que je brûle d'amour envers Dieu et envers le prochain; faites-moi la grâce de progresser rapidement dans les vertus et de suivre votre humilité. O Souveraine, au nom de ces transports de l'Esprit saint, que vous avez sentis en votre âme et que vous avez manifestés dans votre divin Cantique, accordez-moi de participer à votre Visitation divine, afin que je méprise toutes les consolations que le monde peut m'offrir pour ne me réjouir qu'en Dieu seul, mon Sauveur. » Ainsi soit-il.

III. — CE QUE LE TROISIÈME MYSTÈRE JOYEUX OFFRE A NOS MÉDITATIONS.

SOMMAIRE — 1. Combien Dieu nous a aimés. — 2. Sublime grandeur du Verbe. — 3. Grotte où le Christ a daigné naître. Son berceau est une crèche. — 4. Pauvreté du Christ en sa nativité. — 5. La crèche est une chaire de laquelle il nous instruit. — 6. Majesté et humilité du Christ dans la crèche. — 7. La B. Vierge adore le Christ aussitôt après sa naissance. — 8. Merveilles de la naissance du Christ. — 9. Actions de grâce. — *Considérons diverses circonstances relatives à la naissance du Christ.* — 10. Voyage à Bethléem. — 11. Humilité de la B. Vierge entrant dans la grotte où devait naître le Sauveur. — 12. Son état d'oraison au moment de la naissance du Christ. — 13. Sa prévoyance. — 14. Sa joie. — 15. Félicitations à la B. Vierge. — 16. Sollicitude de S. Joseph. Sa dévotion envers Jésus et son respect pour Marie. — 17. Chœurs des Anges. — 18. Leurs délicieuses mélodies. — 19. Adoration des bergers. — 20. Ingratitude et impiété de l'homme qui ne fléchit pas le genou devant son Créateur. — 21. Pourquoi le Christ est né sous le règne d'Auguste. — 22. Pourquoi il voulut naître, au milieu de la nuit, en hiver, à Bethléem, non à Jérusalem, dans une étable non dans une hôtellerie.

Le troisième mystère du très saint Rosaire concerne la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous considérerez les points suivants.

I. — Considérez l'amour éternel et immense de Dieu le

Père, qui nous a tellement aimés, nous pauvres humains, nous trois fois malheureux, nous ses ennemis, qu'il nous a donné ce qu'il a plus de grand et de plus précieux, son Fils unique; il nous l'a offert, il nous l'a donné gratuitement, ce Fils né non seulement sous la forme d'un homme, mais encore sous celle d'un enfant. Il a tellement élevé et exalté l'homme que Celui qui était notre Dieu est devenu notre frère, os de nos os, chair de notre chair. O dignité inestimable! ô charité ineffable! le Roi très clément et très miséricordieux descend du trône de sa majesté pour venir à nous; riche, il s'est fait pauvre pour nous; grand, il s'est fait le plus petit de tous; il s'est réduit à l'état d'un petit enfant, il s'est abaissé jusqu'aux vagissements, aux larmes, à la faim et à la soif; il a bien voulu accepter une demeure pauvre, une couche dure; il a pris sur lui ces souffrances ainsi que les autres misères des mortels, le péché excepté.

II. — Méditez cette parole vraiment précieuse de S. Jean : « Le Verbe s'est fait chair, » et, considérant avec plus d'attention ce qu'est le Verbe et ce qu'est notre chair, admirez. Le Verbe qui au commencement était en Dieu, le Verbe éternel égal à son Père et de même nature que son Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, celui dont les Anges admirent la grandeur, celui devant qui les Chérubins se tiennent immobiles, celui qui fait la terreur des nations et devant qui les peuples tremblent, ce Verbe, dis-je, s'est fait chair. Il a pris une chair faible, une chair terrestre, une chair d'enfant, cette chair dont parle Isaïe[1], lorsqu'il dit: « Toute chair n'est que de l'herbe, et sa gloire passe comme la » fleur des champs. » Admirable anéantissement de Dieu jusqu'à la terre, et merveilleuse élévation de la chair jusqu'à Dieu. Dieu s'est fait homme pour que l'homme devînt Dieu; le Verbe s'est fait chair pour nous délivrer du poids et de la servitude de la chair. Oh! merveilleuse bonté de Dieu envers nous! Le Souverain du monde, le Roi des Anges s'est fait homme et limon pour me rendre, moi cendre et poussière, à ma primitive splendeur et pour élever un esclave de Satan à une grande et éternelle dignité.

III. — Par l'affection de votre cœur pénétrez jusqu'à Bethléem et entrez dans cette grotte où le Christ a daigné naître. Dans la cavité d'une roche, il est un lieu que les mains des hommes n'ont point construit; Dieu seul l'a formé; il se compose non pas de murailles, mais d'un roc très dur et très épais; aussi est-il le seul de tous les édifices sacrés de cette époque qui soit demeuré debout: la guerre ou la vétusté ont détruit les

1. XL, 6.

autres. Voyez, regardez des yeux de votre âme et considérez dans une profonde méditation ce lieu sacré ; c'est une demeure pareille au Ciel, ce lieu est plus digne que le Saint des saints et que le Tabernacle mystique de l'ancienne loi ; il est bien supérieur au temple magnifique que Salomon fit bâtir. Il ne vous a pas été donné d'être présent de corps à ce mystère, il ne vous est cependant pas refusé d'y assister de cœur et d'âme. Avec les pieds d'une pieuse affection, entrez dans cette grotte et contemplez des yeux de la foi le divin Enfant couché dans la crèche ou placé contre le sein de sa Mère. Voyez Dieu dans cet enfant, l'Eternel dans cette faible créature, un lion dans cet agneau, un géant dans ce petit être. Admirez la puissance de Dieu enfermée dans une prison de chair ; voyez le Tout-Puissant enveloppé de langes ; il a faim de nourriture, il tremble devant la force ; le Verbe garde le silence, il pleure sur la joie du monde, la Vierge porte en ses mains celui qui soutient le monde. Contemplez ce Samson très puissant ; les mains liées, les cheveux coupés, il dort sur le sein de sa chère Dalila. Voyez ce Moïse, ce bel enfant, il est couché dans la crèche comme dans une corbeille d'osier, il est exposé au froid, à la faim et au manque de nourriture. Jetez les yeux « sur ce roi Salomon, il » porte le diadème dont l'a couronné sa mère, » Mère bienheureuse, Mère sainte, Mère vierge, Mère bénie entre toutes les femmes. Elle l'a couronné, dis-je, non pas d'un diadème d'or ni d'argent, mais d'un diadème de chair formé de ses entrailles par l'opération du Saint-Esprit.

IV. — Parcourez par la pensée la demeure de l'éternel Roi, vous regarderez son berceau, sa suite et la pompe royale dont il est entouré. Ce n'est pas ici une demeure princière ; son berceau n'est point d'or ; il n'est pas couché sous la soie magnifique des grands ; ses membres ne sont point couverts de pourpre, comme il convenait à un roi ; le diadème ne brille pas sur sa tête ; on ne voit point de nombreux serviteurs : le Roi de gloire éternelle naît dans une étable, il est placé dans une crèche, pour toute suite il a des bêtes de somme.

V. — Approchez avec respect et dévotion, et regardez attentivement cette crèche ; car il ne faut pas croire que c'est par hasard que l'Enfant-Jésus a été déposé dans une crèche. Cette crèche est une grande chaire d'où Dieu fait homme parle aux mortels, d'où le Maître du Ciel annonce la doctrine de l'Evangile. Il a commencé par démontrer dès sa naissance, par sa conduite, ce qu'il enseignera plus tard par la parole. Car l'Evangile enseigne-t-il autre chose que la pauvreté volontaire, que l'humilité, la souffrance, la pénitence, l'obéissance et la charité ? Tout cela, le Christ couché dans son humble crèche nous le dit. La grotte est une voix qui s'élève pour blâmer les

maisons de marbre des chrétiens, les édifices superbes, les tapisseries d'or et de pourpre. Le foin de la crèche crie contre les tapis ; il condamne nos lits mous et délicats. Les larmes de l'enfant s'élèvent contre nos rires immodérés et nos joies folles. Le lait dont le Christ se nourrit condamne nos festins splendides. Oh ! quelle grande chaire que cette crèche où la Sagesse divine, le Maître de l'univers réside et nous enseigne une telle doctrine !

VI. — Considérez dans cet enfant la majesté et l'humble condition. Il naît d'une femme, mais elle est vierge ; il est couché dans une crèche, et il brille dans le Ciel ; il a des bêtes de somme pour société, et il est adoré par les Anges ; il est enveloppé de langes, et les rois se prosternent devant lui pour l'adorer ; il se tait dans les bras de sa Mère, et il est révélé par la lumière qui brille dans le Ciel ; il est caché dans une étable, et les hymnes des esprits célestes célèbrent sa naissance. Quelle majesté ! quelle humilité ! Au dedans la grandeur, au dehors la faiblesse ; au dedans la puissance, au dehors l'enfance ; à l'intérieur les trésors de la divinité, à l'extérieur du foin pour lit, de pauvres langes, indices évidents de la pauvreté.

VII. — Considérez la Vierge-Mère, elle a enfanté sans contracter aucune souillure, elle a les joies de la maternité en même temps que les honneurs de la virginité. Voyez avec quelle dévotion elle adore, avec quel respect elle traite, avec quelle diligence attentive elle veille sur ce Fils qu'elle a mis au monde par un enfantement merveilleux. La mère adore le fils à qui elle a donné le jour et elle offre à Dieu les pieux hommages de son cœur avant que de rendre à l'enfant les services que lui doit sa mère. La Vierge très sainte, ainsi que sainte Brigitte l'apprit par révélation, se sentant délivrée et voyant son Fils devant elle, inclina aussitôt la tête et, joignant les mains, elle adora l'Enfant avec un grand respect et une grande humilité. C'est la croyance de l'Eglise ; elle chante dans son office : « La Vierge a adoré le Fils qu'elle a enfanté. »

VIII. — Considérez cet enfantement, enfantement merveilleux, enfantement étonnant, enfantement sacré, enfantement très digne de Dieu ; admirez et écriez-vous avec le prophète Isaïe : « Qui a jamais entendu rien de tel, et qui a jamais rien vu de semblable ? » Dieu prend naissance, la Vierge enfante, et cet enfantement ne lui cause aucune douleur : la Vierge le nourrit de son lait : le Tout-Puissant est enveloppé de langes ; le Verbe est muet ; celui qui fait la joie des Anges pousse des vagissements et verse des larmes ; Marie porte entre les mains Celui qui soutient le monde.

IX. — Adorez cet enfant nouveau-né, admirez-le dans son

étroite crèche. Oh ! gracieux Enfant ! oh ! Enfant si beau, né pour de si grandes souffrances ! Heureuses les larmes qui lavent nos crimes ; heureux les pleurs que nous donnent des joies éternelles ! Heureux les langes qui couvrent notre nudité et nous revêtent de la gloire de l'immortalité. Heureuse cette crèche étroite par laquelle nous est donnée l'immensité du Ciel Vous vous couchez, Seigneur, dans une crèche pour que nous soyons assis sur un trône de gloire ; vous faites des bêtes de somme votre société pour nous associer aux chœurs des Anges. Vous vous nourrissez du lait d'une vierge pour que nous méritions de goûter les délices éternelles. Votre pauvreté est mon patrimoine, votre faiblesse est ma force, votre abaissement est ma gloire, et votre enfance ma sagesse. Ce que vous avez daigné souffrir pour moi m'appartient tout entier. Vos pleurs, vos larmes, le froid que vous supportez, l'indigence dont vous souffrez, tout cela m'appartient. Vous êtes tout à moi, bon Jésus ; vous m'appartenez tout entier, et vous vous dépensez pour mon service. Votre petitesse me grandit, votre pauvreté m'enrichit, vos vagissements me réjouissent, l'abjection de l'étable où vous êtes m'élève.

X. — Pensez aux souffrances de la Vierge Mère lorsque, sur le point d'enfanter, elle quitta sa propre demeure pour obéir à la volonté divine ; lorsqu'elle alla dans des maisons étrangères ; lorsque par un temps brumeux elle fit un long voyage de trente lieues, à travers un pays de montagnes ; vierge faible et à la veille de devenir mère, vierge étrangère au monde et accoutumée à garder la maison, elle se rend avec Joseph à Bethléem pour y enfanter le Messie, comme les prophètes l'avaient prédit.

XI. — Considérez l'humilité de Marie. Cette Vierge royale fait son entrée dans un logis pauvre et étroit ; elle entre dans une grotte souillée par la paille et par les ordures des animaux ; elle pénètre dans une chétive demeure ouverte au vent et au froid. Là, point de siège, point de lit, point de table, point de feu ; il n'y a pour tout mobilier qu'une pauvre crèche disposée pour contenir la nourriture des animaux. Sont-ce là, ô bon Jésus, les soulagements que vous préparez à la Mère qui va mettre au monde son Fils ? Où sont les délices, où sont les palais immenses, où sont les richesses, où sont les préparatifs des serviteurs ? Qui osera, maintenant, se plaindre de sa mauvaise fortune ? Qui osera s'indigner contre son sort ? Qui ne souffrira pas, qui ne supportera pas sans se plaindre le malheur, quelque grand qu'il soit ? La Mère de Dieu accepte toutes ces misères ; la Souveraine du monde, la Reine des Cieux réside dans un gîte pareil, et un vil ver de terre s'indigne s'il lui arrive quelque chose de fâcheux !

XII. — Transportez-vous dévotement par la pensée à cette heure sainte, à cette heure prédestinée, à cette heure brillante, à cette heure bénie entre toutes les heures, à cette heure où la Sainte Vierge est enflammée par des ardeurs extraordinaires et enivrée par la douceur divine. Son âme est élevée dans le ciel jusqu'à la vision de l'essence divine ; elle fléchit les genoux, tournée vers l'Orient; ses mains et ses regards sont dirigés vers le ciel et sur-le-champ, en un moment, en un clin d'œil, elle voit devant elle son Fils nouveau-né. Sainte Brigitte[1] apprit tous ces détails par révélation : « La Sainte Vierge sentit alors qu'il était sorti d'elle comme la moitié de son cœur; l'éclat et la splendeur qui s'en échappaient ne pouvaient être comparés qu'imparfaitement au soleil. » Cette sainte raconte que Marie était alors revêtue d'une robe blanche; de même qu'on lit que Moïse, devant approcher du buisson, ôta, par l'ordre de Dieu, sa chaussure, parce que le lieu où il se trouvait était une terre sainte; de même Marie aussi quitta sa chaussure par respect. Et sachant qu'elle devait bientôt enfanter, elle permit à Joseph de s'absenter.

XIII. — Considérez la prévoyance de la Vierge sur le point de devenir mère. Cette sainte Mère connut l'époque où elle devait enfanter; aussi prépara-t-elle en temps et lieu des langes de fil bien propres pour envelopper l'Enfant et les emporta-t-elle avec elle. Dès que son heure fut venue, elle se mit en prières. Car, comme c'est à sa prière et à ses instances que le Christ s'est fait chair, comme c'est à sa prière qu'il fit dans la suite son premier miracle aux noces de Cana ; comme c'est à sa prière que mort il ressuscita et que le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres; de même aussi, c'est à sa prière que l'enfantement fut accordé. Considérez pieusement qu'elle fit cette prière ou une autre semblable : « Manifestez, Père éternel, votre trésor caché; révélez au monde la perle précieuse cachée dans mon sein. Que le Créateur du monde sorte de sa créature; que le père sorte de sa fille; qu'une grande fontaine sorte d'un petit ruisseau; que le potier sorte de son vase; que la racine de l'arbre sorte de la branche; que le soleil jaillisse de l'étoile ; que votre Fils unique naisse de votre très humble servante. Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant les jours de salut ; que le monde voie son Créateur; le pécheur, son Rédempteur; le juste, son justificateur; l'affligé, son consolateur; le gentil, Celui qui doit l'éclairer; le juif, Celui qui doit le glorifier; et le damné, Celui qui doit être son Juge. »

XIV. — Considérez la Vierge, notre Souveraine; elle se ré-

1. *Livre des Révélations*, chap. XXI.

jouit et elle s'afflige en même temps. La grandeur du Fils qu'elle a mis au monde, sa virginité conservée, le salut de l'humanité, les joyeux concerts des Anges et l'allégresse des pasteurs, tout cela porte la joie dans son cœur. Elle se réjouit de l'avoir engendré sans douleurs, d'avoir vu, la première, d'avoir touché de ses mains, enveloppé de langes et déposé dans la crèche le Sauveur du monde. Quelle mère, je vous le demande, ressentit une joie plus grande de la naissance de son fils? Quelle mère eut plus de motifs d'aimer son fils et fut plus heureuse de veiller sur lui? Elle put et elle dut se réjouir d'autant plus qu'elle vit, plus certainement et plus exactement, que ce Fils, riche de tous les dons, l'emportait, je ne dirai pas seulement sur tous les autres fils, mais sur toutes les créatures. Quelles ardeurs, quelles flammes, quels transports ne dut-elle pas éprouver en se voyant enrichie d'un tel trésor, en se réjouissant jour et nuit d'être la Mère d'un tel Fils? Qui pourra dire quels furent les sentiments de la Vierge, quelle fut la joie de son cœur? Qui pourra dire l'étendue des délices et de la suavité qui inondèrent son âme en cet heureux moment? Qui pourra mesurer la joie de la Vierge, lorsqu'elle se vit Mère de son Dieu et de son Créateur, lorsqu'elle comprit que sa virginité était pure et intacte? lorsqu'elle se vit possédant les joies de la maternité avec l'honneur de la virginité; lorsqu'elle se vit, en outre, la Souveraine du monde, la Reine des Anges et l'Avocate des hommes. Elle n'ignorait pas sa dignité, celle qui, ravie de joie en Dieu, son Sauveur, s'écriait, poussée par l'esprit prophétique : « Toutes les nations » m'appelleront bienheureuse. » Je pense, et je ne crois pas me tromper, que le corps si faible de la Vierge n'aurait pu supporter en aucune manière de si ardentes et de si vives flammes de joie et d'amour, si Celui qui la blessait ainsi de ses traits ne l'avait soutenue par un grand miracle.

Mais considérez aussi Marie gémissant sur la pauvreté, l'indigence et la misère d'un tel Fils. Elle voyait le Maître du monde couché dans une crèche; elle voyait pleurer Celui qui fait la joie du monde; elle voyait le pain des Anges et des hommes placé devant des bêtes de somme comme du foin; et plus elle connnaissait combien cet Enfant était digne d'honneur, plus elle s'affligeait de le voir dans ce dénûment.

XV. — Félicitez cette Vierge très sainte et cette Mère incomparable d'une délivrance si heureuse; félicitez-la de ce que, conservant sa virginité, elle a donné le jour au Sauveur du monde, non seulement sans douleur, mais encore au milieu d'une joie inénarrable; félicitez-la de ce que, par un bienfait ineffable de Dieu, elle a obtenu un enfant si beau, si charmant et si grand, et dites-lui : « Sainte Mère, commencez à

aimer un Fils si aimable; voyez les joues, les yeux, le visage de ce doux enfant. O vous qui êtes belle, commencez à embrasser ce bel enfant, entourez-le de vos bras, pressez-le contre votre sein, allaitez le, couvrez-le souvent de vos baisers ; soit que cet enfant si beau vous sourie, soit qu'il vous flatte, caressez-le; il l'emporte en beauté sur tous les enfants des hommes. O heureuse Mère, possédez ce Fils que seule vous avez conçu de vos entrailles ; gardez ce Fils que seule vous avez mis au monde ; ce Fils que vous avez reçu, vous ne le partagez avec personne autre que le Père céleste. Allaitez, bienheureuse Vierge, allaitez, ô Vierge bénie, votre Dieu, de vos mamelles que le Ciel a remplies; nourrissez Celui qui est le pain des Anges; vous pouvez dire en vérité avec Habacuc [1] : « Pour moi, je me réjouirai dans le Seigneur et je tressaille-» rai de joie en Dieu, mon Sauveur ; » ou bien encore avec Isaïe [2] : « Je me réjouirai avec une effusion de joie dans le » Seigneur, et mon âme sera ravie d'allégresse dans mon » Dieu. O heureuse Marie, ô Mère glorieuse, rendez-nous par-» ticipants de vos joies. »

XVI. — Considérez l'heureux Joseph, l'Epoux très chaste et le gardien très pur de Marie ; il part au milieu de l'hiver pour Bethléem, avec Marie, son épouse, qui était grosse ; il va se faire enregistrer, conformément à l'édit de César. Considérez-le ; il n'est pas oisif dans Bethléem, mais, ému de l'indigence et de la pauvreté de sa famille, il va de côté et d'autre, cherchant un domicile ou un logis pour la Vierge sur le point d'enfanter, et, s'efforçant de tout son cœur de remplir fidèlement, à l'égard de l'Enfant et de la Mère, la charge d'intendant que Dieu lui avait confiée. Il s'attristait et il se réjouissait. Il s'attristait, parce qu'après avoir parcouru toutes les maisons il ne trouvait aucun logis, aucun domicile pour son épouse et pour lui. Il s'attristait, dis-je, et plus il croyait que la Vierge qui lui était unie était digne d'honneur, plus il s'affligeait de la voir ainsi méprisée. Il se réjouissait, parce qu'il savait bien que rien ne peut se faire sans l'ordre de Dieu, et que, quoi qu'il arrive, un homme de bien doit le supporter sans se plaindre.

Figurez-vous encore Joseph, l'Epoux de Marie, le père nourricier fidèle de Jésus, se tenant dans l'étable de Bethléem, étonné et tremblant. Imaginez avec quel amour et quel empressement il jetait ses regards sur le Christ enfant ; quelle joie il ressentait de la beauté et de la grandeur merveilleuses de l'Enfant ; comme il devait souvent penser à lui, comme il devait employer volontiers à son service ses sens et toutes ses

1. III, 18. — 2. LXI, 10.

actions ; car, instruit par un ange, il savait que le fils que Marie avait conçu et enfanté était Dieu. Aussi S. Luc [1] constate-t-il que : « Son père et sa mère étaient dans l'admi- » ration. »

Figurez-vous, en outre, le respect dont S. Joseph entoure la nouvelle et sainte Mère. Il honore et vénère en elle, la mère de Dieu, le modèle de toute vertu et de toute chasteté ; il est prêt à tout faire pour être utile et agréable à une telle épouse. — Priez ce grand saint de vous obtenir sa confiance en Dieu, son amour envers la Sainte Vierge, son respect et sa piété, afin que vous puissiez ressembler en quelque point à un homme si vigilant et si pieux.

XVII. — Voyez maintenant les chœurs et les légions d'anges qui descendent du ciel. Ils chantent et ils prient, avec une merveilleuse ardeur. Pareils à des essaims d'abeilles, ils voltigent autour de l'Enfant, ils s'empressent de le servir. Suarez [2] croit que, lorsque le Christ enfant sortit du sein de sa Mère, il fut reçu par les mains des Anges et déposé par eux dans les bras de la Mère de Dieu.

XVIII. — Rendez attentives les oreilles de votre cœur, et entendez les délicieuses mélodies que les princes de la cour céleste firent retentir autour du Roi des cieux qui venait de naître. Les concerts des esprits célestes éclataient de toutes parts, les anges se plaisaient à répéter tour à tour ces paroles : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux! » Imaginez de quelle joie, de quels transports, de quelle allégresse retentissait le Ciel tout entier. Contemplez cette nuit auparavant obscure ; elle brille d'une grande lumière, les ténèbres ont disparu, elle surpasse par son éclat le soleil en son midi.

XIX. — Contemplez les bergers : ils adorent ; ces paysans, pleins de l'esprit de Dieu, transportés de joie, célèbrent par leurs chants rustiques les louanges de leur Christ et de leur Dieu. Ils accourent en toute hâte pour voir le Roi qui vient de naître ; ils le trouvent couché dans une crèche ; ils le reconnaissent, ils l'adorent, ils sont dans la jubilation, ils mêlent aux cantiques des anges leurs chants rustiques de louanges. Ce sont là les premières pierres de l'édifice de l'Eglise ; ce sont là les commencements de l'Eglise qui s'élève : ce sont ces hommes habiles à paître des troupeaux, que le Pasteur des pasteurs réunit dès sa naissance, pour leur confier son troupeau, et cela parce qu'il avait résolu de s'acheter dans la suite, avec son propre sang, un grand troupeau de brebis. Figurez-vous en même temps comme la dévotion de ces paysans dut réjouir la sainte Vierge Marie, comme leurs chants de louange

1. II, 33. — 2. III Part., XXXV quest., XIII disp., 3 sect.

durent lui être agréables. Elle se réjouissait, dis-je, elle repassait en silence dans l'intérieur de son âme toutes ces choses, « conservant toutes ces paroles, comme dit l'Evangéliste » sacré ; et les mettant dans son cœur ; » car elle était pleine de prudence, de sagesse et de zèle, pour l'honneur de Dieu et l'intérêt du monde. Aussi les Apôtres et les disciples apprirent-ils d'elle, après la Passion du Seigneur, beaucoup des faits dont l'Evangile fait mention.

XX. — Considérez les bêtes de somme prosternées en présence de leur Créateur. Celui qui est la joie et l'honneur du monde est couché dans une crèche, il est devant ces animaux sans raison comme du foin prêt à être mangé. Par un instinct naturel, des animaux sans raison reconnaissent leur Créateur, des brutes fléchissent le genou devant lui, et donnent ainsi des marques de leur respect ; elles célèbrent par leurs mugissements les louanges de Dieu. O homme, n'as-tu pas honte de ta négligence et de ta lâcheté ? un bœuf reconnaît son Créateur, un âne l'adore, une bête de somme se prosterne, et toi tu te tiendras debout, tu garderas le silence et tu ne fléchiras pas le genou, ingrat ! Un homme d'Etat tout à fait mondain, ne fléchissant pas le genou à ces mots : « Et il s'est fait homme, » un démon lui donna un soufflet en disant : « Ingrat et impie que tu es, si Dieu nous avait accordé un si grand bienfait, à toute heure nous nous prosternerions devant lui pour lui rendre grâce [1]. »

XXI. — Considérez l'époque de la naissance du Christ. Il daigna naître sous l'empereur César Auguste. Et ce fut à juste titre, car Auguste a la même signification que sacré ou saint. Ovide [2] disait : « Nos pères appellent augustes les mystères de la religion ; augustes sont les temples religieusement consacrés par la main des prêtres. » Tel fut le Christ, notre Sauveur. Il fut auguste et même très auguste parce qu'il est saint, étant la sainteté elle-même, et parce qu'il est venu sanctifier le monde. Auguste vient du mot latin *augmentum*, accroissement ; ce nom fut donné à Octave parce qu'il étendit au loin les bornes de l'empire romain ; le Christ fut vraiment auguste, puisqu'il a multiplié pour Dieu le nombre des élus et enrichi la nature humaine du prix de sa grâce et de sa sagesse. César vient du mot latin *cædere*, abattre ; le Christ est vraiment un César, car il a abattu le culte des idoles et détruit toutes les erreurs dans le monde entier.

De plus, le Christ vient au monde au moment où Auguste faisait le dénombrement des peuples soumis à sa domination ; c'était pour montrer que celui qui vient de naître est celui

1. Martin Navarrus, *Mélanges, de la Prière.* — 2. Liv. Ier des *Fastes.*

qui doit nous inscrire dans le livre de vie. Saint Grégoire, dans une homélie pour la solennité de ce jour, s'exprime ainsi : « A la naissance du Seigneur on fit le recensement » du monde, parce qu'il apparaissait revêtu de chair Celui » qui devait inscrire ses élus dans l'éternité ! » Ce recensement, quel qu'en ait été le motif, fut certainement l'œuvre de la volonté divine. De toute éternité Dieu avait décrété que son Fils unique viendrait au monde à cette époque. Auguste, homme païen et ignorant des choses divines, concourait à ce mystère tout en se proposant un autre but. Car elle est vraie cette parole qu'on lit dans les *Proverbes*[1] : « Le cœur du roi » est dans la main du Seigneur ; il l'inclinera où il voudra. » Les hommes et surtout les princes font souvent beaucoup de choses que Dieu a disposées pour une autre fin ; ils n'y pensent pas, mais l'événement le prouve dans la suite. Ainsi Caïphe, prince des prêtres, pensait qu'il était avantageux que le Christ mourût de peur que la nation ne périt tout entière ; il ne savait pas ce qu'il disait[2], mais Dieu le savait. Ainsi, le roi Assuérus, une nuit qu'il ne pouvait dormir, se fit apporter les annales des temps anciens ; il ne savait pourquoi il agissait ainsi, mais on reconnut dans la suite, que Dieu lui avait inspiré cette pensée pour sauver la nation juive[3]. Par la même raison, César Auguste promulgua un décret qui ordonnait de faire le dénombrement de l'univers entier, et cela à l'époque marquée pour la naissance du souverain Maître qui devait réduire l'univers entier sous la monarchie de la seule foi et renverser tous les royaumes, pour être reconnu comme le seul et légitime Seigneur ; ce dénombrement fut encore l'occasion du voyage de S. Joseph et de la très sainte Vierge à Jérusalem, et il servit ainsi à l'accomplissement de cette prophétie de Michée : « Et vous, Bethléem, appelée » Ephrata, vous êtes petite entre les villes du Juda ; mais ce- » pendant c'est de vous que sortira Celui qui doit régner » dans Israël[4]. »

De plus, le Christ naît sous le règne de César Auguste. Auguste fut le premier des empereurs romains ; César, qui l'avait adopté pour son fils, ne prit pas le titre d'empereur, mais celui de dictateur. De même, le Christ fut le premier de tous les rois par ordre d'ancienneté, puisqu'il est le roi éternel, en même temps que par la dignité.

Le Christ naquit à l'époque où l'univers entier, soumis à l'autorité d'Auguste, jouissait d'une paix profonde, parce que Dieu avait décrété qu'à la naissance de son Fils se vérifierait cette prédiction du roi-prophète : « Sa domination s'étendra

1. XXI, 1. — 2. S. Jean, XI. — 3. *Esther*, VI. — 4. *Michée*, V, 2.

» depuis une mer jusqu'à une autre mer ; » et celle-ci : « Toutes les nations le serviront ; » et cette autre encore : « Sous son règne la justice paraîtra avec une abondance de » paix[1]. »

En outre, considérez le temps de la Nativité du Christ. Il voulut naître au milieu de la nuit, car l'Ange fut envoyé à des bergers qui passaient la nuit dans les champs. Aussi, les premiers chrétiens se levaient-ils au milieu de la nuit pour louer Dieu, parce que c'est l'heure où se sont opérés les mystères de l'Incarnation et de la Nativité de Notre-Seigneur. Le Christ naît pendant la nuit, pour montrer que le monde est plongé dans les plus épaisses ténèbres : « Le jour » s'est levé pour ceux qui marchaient dans l'ombre de la » mort[2]. » Le soleil a paru pendant la nuit, pour marquer qu'il luit dans les ténèbres et que les ténèbres n'ont point compris sa lumière : « La lumière luit dans ténèbres et les » ténèbres ne l'ont point comprise. » Enfin, le Christ naquit dans la nuit pour apaiser Dieu, son Père, irrité par les péchés énormes qui se commettent surtout à l'heure des ténèbres.

Le Christ choisit pour naître l'époque la plus froide et la plus stérile de l'année, pour faire voir que le monde était alors dans une très grande insensibilité d'esprit, l'abondance de l'iniquité ayant fait refroidir la charité.

Il voulut naître à l'époque où les nuits diminuent et les jours commencent à croître, pour indiquer que les ténèbres de notre ignorance allaient se dissiper et la lumière de la vérité s'approcher.

XXII. — Considérez le lieu où le Christ a daigné naître : c'est à Bethléem. Bethléem signifie maison de pain, et c'est pour cela que le Christ est né à Bethléem ; car lui-même est le pain vivant descendu du Ciel. Considérez encore que le Christ a voulu naître dans une étable et non pas dans une hôtellerie. Une hôtellerie est une maison publique : et il voulut que le mystère de sa naissance fût caché ; il voulut aussi que personne ne pût connaître que sa Mère l'avait enfanté sans cesser d'être vierge. Il importait que ce mystère demeurât ignoré du monde.

De plus, il y a beaucoup de licence dans une hôtellerie, les mœurs y sont dépravées, la débauche et l'ivrognerie y règnent en maîtres. Il a voulu nous avertir par là que l'âme, qui est une hôtellerie, c'est-à-dire pleine de flétrissures, ne peut le recevoir.

Le Christ naquit dans une étable. Et pourquoi dans une étable ? C'est par amour pour l'humilité ; il voulut s'asseoir à

1. Ps. LXX, 7, 8, 11. — 2. *Isaïe*, IX, 2.

la dernière place du banquet afin que le Père céleste pût lui dire : « Mon ami, montez plus haut. » Il y a encore d'autres raisons pour expliquer ce mystère, on peut les voir dans Salmeron et autres commentateurs de cet Evangile.

Telles sont les choses que nous devons contempler dans ce mystère, non pas des yeux de notre corps ; cette faveur n'a été accordée qu'à un petit nombre, mais des yeux de notre âme. S. Bernard, ce dévot serviteur de la Vierge, mérita de voir de ses yeux le Christ enfant pendant la nuit et à l'heure où on célèbre sa naissance, ce qui fut pour lui un merveilleux sujet de joie. Il n'y a pas de doute que cette faveur n'ait été accordée à plusieurs autres saints personnages.

La bienheureuse Bienvenue, sœur de S. Dominique, le saint jour de Noël, pendant qu'elle était plongée dans une contemplation profonde de ce mystère, obtint de recevoir des mains de la Sainte Vierge le Christ enfant nouveau-né ; il lui fut donné de le tenir sur son sein, de le serrer entre ses bras et de le baiser mille fois pendant l'espace d'une heure. Elle le remit ensuite à la très sainte Mère en lui rendant mille actions de grâces [1].

On lit que cette même grâce et cette faveur insigne furent accordées à sainte Colombe de Rieti. Un jour de Noël, comme elle désirait figurer dans sa chambre, la Nativité du Christ, elle demanda pour cela à son confesseur de lui prêter quelques images ou statuettes particulièrement pour représenter les deux bêtes de somme. Le confesseur ayant négligé de les lui donner, elle se livra à la prière pendant toute la solennité de cette très sainte nuit, et se mit à méditer avec une très grande dévotion sur la grandeur de ce mystère. Dieu lui accorda l'objet de ses désirs ; ce qu'elle ne pouvait figurer qu'à l'aide de hochets et de figures esquissées, elle le contempla en réalité de ses propres yeux. Colombe, au comble du bonheur, vit donc l'Enfant-Jésus poussant des vagissements, ainsi que la très sainte Vierge, S. Joseph, le bœuf, l'âne et tout ce qui se trouvait dans l'étable de Bethléem au moment de l'enfantement de la Vierge. Elle entendit les Anges chantant ce délicieux et suave cantique : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » Elle vit aussi les mages de l'Orient en adoration devant le Christ, et l'étoile qui les avait amenés de l'Orient à Bethléem.

Le frère Didace Thomas, religieux de l'ordre de S. Dominique, eut, par une grâce de Dieu, cette même faveur. Ne pouvant, à cause d'une maladie très grave, assister, selon son désir, aux matines de Noël, il mérita de voir de ses propres

1. Séraphin Raze, Jean Lopez, Plodius, Jean Gaveston.

yeux le mystère de la Nativité tout entier. La bienheureuse Eustochie, de Ferrare, reçut la même grâce. Souvent elle suppliait la Sainte Vierge de lui accorder de voir cette heure de son très heureux enfantement ; un jour qu'elle priait ainsi, elle fut ravie en extase et transportée en esprit dans une cabane rustique ; là elle vit l'Enfant Jésus couché sur du foin, et elle trouva la sainte Vierge en adoration devant lui. Ce ne fut pas assez pour elle, il fut donné d'embrasser la très glorieuse Vierge, Mère de Dieu, de passer ses bras autour du cou de notre Seigneur et de le couvrir de mille et mille baisers. Elle racontait qu'elle avait retiré de la vue et des embrassements de Jésus et de Marie une suavité telle que si elle ne s'était arrachée, disait-elle, à cette extase, elle serait certainement morte au milieu de ces délices célestes, parce que son âme, unie à son corps, était incapable de supporter tant de bonheur. Dieu fasse que nous contemplions souvent avec dévotion ce mystère, afin que nous méritions de participer un jour à tant de joie et de bonheur. Ainsi soit-il.

IV. — CE QUE LE QUATRIÈME MYSTÈRE JOYEUX OFFRE A NOS MÉDITATIONS.

Sommaire. — Diverses vertus que Marie fait éclater dans ce mystère.

Le quatrième mystère joyeux nous présente la Vierge, Mère de Dieu, allant au Temple de Jérusalem, portant entre ses bras le divin Enfant, offrant pour lui le présent des pauvres, et entendant les oracles joyeux et les acclamations de bonheur qui s'exhalaient de la bouche de Siméon et d'Anne la prophétesse.

I. Dans ce mystère, vous considérerez avec dévotion la soumission du Christ. Lui, qui est le Dieu tout-puissant, le Seigneur dont la grandeur est infinie, non content de se faire homme pour sauver l'homme, non content de naître au milieu des hommes, d'être placé dans une étable entre deux bêtes de somme, d'être couché dans une crèche, d'apparaître homme au milieu des hommes, voulut encore subir la loi de la circoncision, comme le commun des pécheurs qui naissaient sous la loi. De plus, quarante jours après sa naissance, toujours pour observer la loi de Moïse, il se montra pauvre et esclave tout à la fois, se mêlant aux enfants et aux premiers nés des pauvres, se laissant compter parmi les pécheurs qui naissaient de parents pécheurs et qu'on offrait comme des esclaves dans le Temple, et ne dédaignant pas d'être offert lui aussi dans le Temple et d'être racheté. Quoi? le Fils de Dieu est esclave! Le prince de la gloire se fait serviteur! Le maître de l'univers s'est laissé racheter comme esclave; ô humiliation incalcula-

ble ! ô anéantissement ineffable ! Jusque-là l'humilité du Christ n'avait jamais autant brillé. L'auteur de la loi se soumet à la loi comme un pécheur ; Celui qui se fait un temple de toutes les âmes pieuses se présente au Temple ; Celui qui a sous son empire et sous sa domination l'univers entier se laisse racheter au prix de cinq sicles, comme le dernier de la nation. Voilà pourquoi il crie à son Père[1] : « O Seigneur, je suis votre serviteur et le Fils de votre servante. O Seigneur, voici votre Fils unique ; je suis de la même substance que vous ; je suis égal à vous, je suis éternel comme vous, je suis un seul Dieu avec vous ; je suis esclave, parce que je suis né esclave ; je suis esclave, parce que j'ai été acheté pour votre service. » N'est-il pas esclave celui qui a pris la forme d'un esclave[2] ? N'est-il pas esclave celui qui a été vendu par le prêtre en esclavage ? Et il est aussi « le Fils de votre servante, » c'est-à-dire de la Vierge Marie qui a dit d'elle-même : « Voici la servante du Seigneur. » Ce fut certainement un grand abaissement du Christ.

Il convient de remarquer que le Christ a daigné s'humilier pour nous comme par degrés. Car au jour de sa Nativité, lui qui est Dieu, parut comme homme au milieu des hommes ; au jour de sa Circoncision, il parut comme un homme pécheur, marqué du sceau du pécheur ; ensuite, au jour de sa Présentation, que nous honorons dans ce mystère, il ne parut pas seulement comme un homme pécheur, mais comme un esclave vendu pour le service de l'autel ; à la veille de Pâques, il apparaîtra comme homme, comme pécheur, comme esclave, comme criminel, et sera suspendu au milieu de deux larrons, car « il a été compté parmi les scélérats. » Oh ! comme je vous suis redevable, ô mon bon Jésus ! comme je vous suis redevable, pour avoir supporté tant d'humiliations pour mon salut !

II. Considérez la Vierge, Mère de Dieu ; elle sort de l'étable de Bethléem pour aller au Temple offrir au Seigneur un sacrifice selon la loi et lui présenter son Fils. Car c'est ainsi que le raconte l'Evangéliste sacré : « Le temps de la purification » de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, ils le portèrent » à Jérusalem pour le présenter au Seigneur[3]. » Imaginez avec quelle gravité, avec quelle modestie devait marcher cette admirable porteuse : avec quelle joie elle tenait entre ses bras le divin fardeau de la lumière incréée ; avec quelle dévotion elle entra dans le lieu saint ; avec quelle religion elle contemplait la majesté du Très-Haut ; avec quel respect elle s'approcha de l'autel ; avec quelle promptitude elle offrit son Fils ; avec quel respect elle se présenta devant le prêtre ; avec quel

1. Ps. cxv, 16. — 2. *Aux Philippiens*, II. — 3. S. Luc. II, 22.

plaisir elle lui donna les cinq siècles exigés pour le rachat de son Fils ; avec quelle exactitude elle observa toutes les prescriptions de la loi de Moïse.

III. Admirez cette procession solennelle qui part de la porte du Temple pour aller à l'autel ; elle n'est pas grande par le nombre, mais par la dignité des personnes qui la composent. Les deux vieillards, Siméon et Joseph, marchent en tête, la Vierge portant l'Enfant Jésus, et Anne la prophétesse, la panégyriste de l'Enfant, les suivent. Aussitôt que l'esprit divin avait fait connaître à Siméon et à Anne que le Messie était proche, ils s'étaient hâtés de courir vers le Temple pour voir le Rédempteur promis dans la loi, Celui que leurs pères désiraient et attendaient.

De quelle joie, de quelle allégresse devaient palpiter leurs cœurs, jugez-en par vous-même, si un oracle semblable venait vous annoncer que vous verrez dans l'église le Christ tel qu'il était alors. Au jour de la fête de la Purification de la sainte Vierge Marie, la sainte Eglise reproduit dans tout l'univers cette procession ; les fidèles portent dans leurs mains des cierges allumés pour représenter le Sauveur. De même que dans le cierge il y a trois substances : la flamme, la cire et la mèche, de même aussi il y a trois substances dans le Christ : la flamme est le symbole de sa divinité, la cire est le symbole de sa chair, et la mèche est le symbole de son âme. Aussi est-ce avec raison que les fidèles honorent ce cierge, qui représente Jésus-Christ, et qui a été solennellement béni par le prêtre.

IV. Considérez les grandes vertus que la Mère de Dieu fit briller dans cette présentation du Christ ainsi que dans sa purification ; examinez l'esprit de religion de la Vierge, son humilité, son obéissance, sa pauvreté, sa libéralité et sa dévotion.

1° Considérez *sa religion*. Ce que les autres mères pratiquaient en allant au Temple, en honorant le prêtre, en rachetant leur fils, en observant, en un mot, les prescriptions de la loi, elles ne le faisaient que par crainte de la loi ou pour suivre l'usage établi. La Sainte Vierge faisait toutes ces choses le cœur brûlant d'amour pour la vraie piété, pour le culte divin et pour la sainte obéissance ; sa foi était parfaite et son cœur rempli de désirs spirituels.

2° Considérez *son humilité*. Le Père Eternel avait choisi et prédestiné Marie d'une manière toute particulière ; le Fils l'avait prise pour sa mère ; elle avait reçu du Saint-Esprit, avec la plénitude de tous les dons, une pureté plus qu'angélique ; son corps et son âme, toujours exempts de tache, étaient dignes de la maternité divine, grandeur si sublime qu'on ne peut rien imaginer de plus excellent dans une pure

créature. Cependant elle s'humilie, elle s'abaisse jusqu'à se soumettre à la loi de la purification, bien qu'elle n'y fût aucunement tenue. En effet la loi de la purification ne concernait que les femmes ayant conçu et enfanté selon les règles ordinaires de la nature; mais par amour pour l'humilité, Marie se soumit à la loi de Moïse, et on vit, au milieu des femmes impures et souillées, Celle qui est plus pure que les astres et que les esprits bienheureux.

3° Considérez *son obéissance*. Elle soumet sa volonté à la volonté divine ; ce que la loi commune prescrivait aux femmes, elle l'exécute, non pas parce qu'elle y était tenue, mais parce qu'elle y fut portée par l'exemple de son Fils. Cette loi, dis-je, ne l'obligeait pas, car Moïse, éclairé par les lumières de l'Esprit saint, ne dit pas : « Toute femme qui enfantera sera impure, » mais il porta une loi conditionnelle ; il dit : « Si une femme ayant usé du mariage enfante. » Par cette condition, le législateur entendit dispenser la Sainte Vierge de cette loi ; c'est le sentiment de S. Thomas, le Docteur angélique [1] ; avant S. Thomas, S. Bernard avait aussi fait cette remarque, d'après un grand nombre des anciens Pères. Et cependant la sainte Vierge Marie accepta cette loi, par amour pour l'obéissance. « Car le vrai obéissant, » dit le bienheureux Albert le Grand « n'attend pas de commandement, mais connaissant » la volonté de son supérieur ou croyant la connaître, il l'exé» cute comme si elle était un commandement. » La Vierge, dans sa grande obéissance, n'attendait pas de commandement, mais, sachant que la volonté de Dieu était qu'elle se conformât à son Fils, elle alla au Temple pour se purifier.

4° Considérez *sa pauvreté*. La Sainte Vierge offrit pour son Fils l'offrande des pauvres ; ce ne fut pas un agneau, mais une paire de tourterelles ou deux petits de colombes. Il est à croire que Marie n'était pas tellement pauvre, qu'elle n'eût pu acheter un agneau pour l'offrir en sacrifice, comme c'était l'usage, car elle était la fille de Joachim et d'Anne qui étaient riches et qui employaient leurs biens au soulagement des pauvres, à l'entretien du temple et à celui de leur famille. De plus S. Joseph, son excellent époux, était un ouvrier laborieux. Les trois Mages, d'ailleurs, lui avaient fait quelques jours auparavant des présents vraiment royaux, et elle-même, enfin, donna comme les autres mères cinq sicles d'argent pour racheter Jésus, son divin Fils. — Si donc cette auguste Vierge eut cinq sicles d'argent, pourquoi n'aurait-elle pas eu la somme qu'il fallait pour acheter un agneau d'un an ? Mais cette douce mère amante passionnée de la pauvreté parfaite, voulut pra-

1. III Part., quest. XXXVII, art. 4. au 2e numéro.

tiquer déjà cet admirable détachement qu'elle vit briller en son divin Fils d'un éclat si merveilleux, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut.

5° Considérez ensuite *la libéralité* de Marie et sa gracieuse munificence. Le riche avare enfouit son or, et c'est à peine s'il fait à l'indigent qui l'implore la plus légère aumône. Mais la Vierge, Mère de Dieu, n'enferme pas pour elle seule le précieux trésor qu'elle a reçu du Ciel. Elle aime à le porter dans le monde et l'offre avec plaisir aux regards de tous ceux qu'elle rencontre. En le présentant au Temple, elle honore publiquement la maison du Seigneur, et, selon l'expression du prophète [1], elle la remplit de joie. Enfin, elle le cède sans contrainte à Siméon, un vieillard inconnu, et permet avec bonheur que d'autres aussi viennent caresser le Christ et le couvrent de leurs baisers, afin qu'enrichis par la communication de ce merveilleux trésor, leur âme soit transportée de joie à la vue de Dieu, l'auteur de leur salut.

6° *Sa dévotion.* Contemplez l'auguste Mère de Dieu s'approchant de l'autel dans les sentiments d'une piété profonde. Dès qu'elle est arrivée, cette Vierge sainte se prosterne à deux genoux et, embrasée plus qu'un Séraphin des feux de l'Esprit céleste, elle élève dans ses bras ce Fils qu'elle a mis au monde par un enfantement si merveilleux, et l'offre au Seigneur en s'exprimant ainsi : « Recevez, Père souverain, Dieu éternel, recevez cette offrande que j'apporte en votre divine présence et que moi, votre humble servante, j'ose vous offrir pour l'univers tout entier. Oh! Père très clément, daignez accepter ce Fils qui nous est commun, qui est à vous de toute éternité, et qui est à moi dans le temps. Grâces, enfin, vous soient rendues, grâces à vous qui avez daigné m'honorer jusqu'à me choisir pour donner le jour à Celui dont vous êtes le Père. Agréez maintenant, agréez des mains de votre pauvre servante cette sainte victime comme sacrifice du matin ; elle vous sera offerte plus tard sur l'arbre de la croix comme sacrifice du soir. Recevez, ô Père très pieux, ce trésor incomparable, ce Fils que vous aimez tant, mon premier-né, qui est tout ce que vous pouviez me donner et ce que je pouvais moi-même recevoir de plus précieux et de plus noble. Recevez-le, je vous en prie, car c'est le Saint des saints, le Sauveur de tous les temps, le Réparateur de toutes choses sur la terre et dans les Cieux. Je le présente à votre autel et je l'offre à vos regards comme une hostie propitiatoire pour l'univers entier. Daignez considérer l'objet de mon offrande et remarquer aussi pour qui je vous la fais. Et maintenant, je vous en supplie,

1. *Ezéchiel*, XLIII, 5.

éclairez d'un nouveau rayon de lumière les Israélites aveuglés ; qu'ils ouvrent les yeux aux lueurs de la foi ; qu'ils aperçoivent le flambeau divin qui vient en ce moment briller pour eux dans ce temple ; qu'ils reconnaissent et qu'ils adorent leur Messie que je porte dans mes bras. Que non seulement les Juifs, mais que toutes les nations assises dans les ténèbres, à l'ombre de la mort, reconnaissent et accueillent aussi avec des transports de joie cette lumière qui se lève pour le monde tout entier, ce gage de salut éternel que vous avez daigné offrir et préparer à tous les peuples. Que tous ensemble, ils vous reconnaissent, ô vous qui êtes le vrai Dieu, et Jésus-Christ, Celui que vous avez envoyé ! Qu'en vous connaissant, ils vous servent et arrivent ainsi à vous célébrer tous pendant l'éternité ! »

Contemplez avec quelle sérénité Dieu le Père abaisse ses regards sur ce Fils bien-aimé qui lui est présenté par les très pures mains de cette auguste Vierge. Quelle douce joie brille sur son front, et quelle bienveillance anime tous ses traits ! Jamais aucune hostie ne fut plus digne d'être offerte à la très sainte Trinité ; jamais aucun sacrifice ne lui fut plus agréable, soit que l'on considère ce qui en est l'objet, ceux qui viennent l'offrir ou l'intention qu'ils se proposent. L'objet de l'offrande, c'est Dieu lui-même, Dieu incarné, Fils unique du Père et de la Vierge Marie. C'est la très sainte humanité du Sauveur, corps et âme hypostatiquement unis à la personne divine. C'est le Fils de Dieu non par adoption, mais par nature. Ceux qui viennent l'offrir, c'est la bienheureuse Vierge Marie et S. Joseph, c'est le saint vieillard Siméon, c'est Anne, la prophétesse, ce sont tous les justes d'Israël qui, poussés par l'Esprit saint, s'étaient rendus au Temple pour y célébrer cette oblation sans égale. Si le Seigneur daigna regarder avec complaisance le juste Abel et ses présents, avec combien plus de satisfaction encore dut-il abaisser ses regards sur la très sainte Mère de son Fils et sur tous ceux qui venaient, avec d'admirables sentiments, lui faire une si belle et si précieuse offrande !

V. Représentez-vous l'auguste Vierge-Mère cédant son Fils unique au vieillard Siméon. Nicéphore[1] rapporte que ce vénérable vieillard se faisait remarquer au milieu de son siècle par l'éclat de ses vertus, par la dignité et la sainteté de sa vie. Timothée, prêtre de Jérusalem, l'appelle le premier et le dernier juste, le dernier de la loi et le premier de la grâce, Juif encore par sa religion, mais chrétien déjà par l'expression de sa reconnaissance. S. Cyrille de Jérusalem, dans son sermon

1. Liv. Ier, chap. II.

sur la *Rencontre du Sauveur*, et S. Epiphane, dans son Livre sur la *Vie et la mort des prophètes*, assurent que Siméon était prêtre du Temple. S. Augustin, dans son neuvième sermon sur la *Nativité de Jésus*, dit, en parlant de lui, que c'était un vieillard bien connu, chargé de jours, entouré de la plus haute estime et couronné de mérites. Contemplez donc cet auguste vieillard, recevant des mains de la Mère de Dieu le très doux enfant Jésus. Oh! quels feux divins, quelles pures flammes, quelles célestes ardeurs l'embrasent en ce moment! Il reçoit dans ses bras, comme un bien doux fardeau, l'Enfant divin, Créateur du ciel et de la terre. Avec quel profond respect il le touche, le porte, le caresse et le presse sur son cœur; il baise les langes sacrés et les voiles bénis qui l'enveloppent et, laissant échapper ses larmes, il chante avec transport un admirable cantique de louanges que j'essaye de retracer ici : « Enfin, dit-il, enfin vous êtes arrivé, ô vous, le désiré de toutes les nations; vous, la joie de tous les siècles; vous, que depuis si longtemps les hommes attendaient. Grâces, grâces vous soient rendues, Seigneur, à vous qui daignez visiter votre peuple et qui réalisez les promesses que vous nous aviez faites. Ce que nos pères nous avaient annoncé, nous le voyons s'accomplir sous nos yeux. Oh! combien de rois, combien de prophètes ont désiré vous voir ainsi que maintenant je puis vous voir moi-même, et ils ne vous ont pas vu! Grâces sans fin à vous, mon Dieu, pour une si grande faveur! Vous avez tenu votre promesse, vous avez comblé tous mes vœux. » Certes, il fut heureux entre tous les patriarches et les prophètes, le vieillard Siméon, qui vit la lumière venue pour nous du ciel, et jouit d'une si grande grâce. Heureux! heureux vieillard auquel le Christ se donne avec tant de bonté, avec tant de douceur, par lequel il se laisse toucher, porter et embrasser d'une manière qui verse tant de joie dans son âme, car il put voir et goûter mieux que tout autre combien le Seigneur est doux. Et c'est pourquoi ce vieillard, blanchi par les années, semblable au cygne harmonieux, chanta cet admirable cantique, son chant d'adieu à la vie mortelle: « *Nunc* » *dimittis*, etc. : Maintenant, Seigneur, vous laisserez partir » en paix votre serviteur selon votre parole, » c'est-à-dire : « Maintenant, ô mon Dieu, vous briserez pour votre serviteur les liens de ce corps terrestre, comme vous le lui avez promis. Vous m'avez dit que je ne verrais point la mort avant d'avoir pu contempler le Christ du Seigneur. Aujourd'hui je le vois, aujourd'hui je le touche, je le porte dans mes bras, je le caresse avec amour. Je puis donc maintenant m'en aller dans les douceurs de la paix et quitter enfin les orages de cette vie pour le repos de la mort. Je mourrai joyeux, « parce

» que mes yeux ont vu le salut qui vient de vous, » Jésus, ce doux Sauveur que vous avez envoyé dans le monde. J'attendais la consolation d'Israël, je vois aujourd'hui le divin Consolateur, je le serre dans mes bras; je puis mourir en paix, car je suis consolé. Mourir pour moi, c'est un avantage. Ce Christ que je presse sur mon cœur, ce Christ c'est ma vie; je ne crains pas la mort, car je possède Celui qui donne l'existence. Le tombeau n'a rien qui m'épouvante, car je porte la paix. Que je meure donc calme et serein car « j'ai vu le Sei- » gneur face à face et mon âme a été sauvée. » Laissez partir votre serviteur, ô mon Dieu, laissez-le partir paisiblement; faites-moi descendre dans les abîmes de la tombe; je ne crains pas, « car mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous en- » voyez. » Oui, j'irai comme un joyeux messager dans les régions de la mort et j'annoncerai à nos pères cette grande, cette heureuse nouvelle, afin qu'eux aussi partagent l'allégresse qui transporte mon cœur. Oh! Seigneur, vous entrez dans le monde et moi j'en sors, vous arrivez et moi je pars. Mes yeux ont vu le salut qui vient de vous et je ne veux pas qu'ils puissent voir l'odieuse méchanceté dont les Juifs, mes frères, se rendront coupables envers vous. Oh! que la mort vienne clore mes paupières! Non, je ne veux pas voir ces instruments de supplice, ces chaînes, ces verges sanglantes, ces crachats, ces soufflets, cette couronne d'épines, ces clous, cette croix, ces plaies, ces outrages, ces blessures profondes qui, un jour, doux Sauveur, vous déchireront et vous feront mourir. Heureux yeux qui ont vu ce que tant de rois et de prophètes ont désiré de voir! Heureux bras qui ont tenu Celui sous lequel fléchissent ceux qui portent le monde! »

Ainsi chantait cet auguste vieillard, et Nicéphore [1] nous apprend qu'après avoir vu le Christ, son Seigneur, et l'avoir pressé dans ses bras, Siméon fut tout à coup délivré des chaînes de la vie et mourut, comme il en avait témoigné le désir, dans son chant d'allégresse.

VI. Regardez des yeux de votre esprit le prêtre offrant à Dieu un sacrifice mystique pour le Fils de Marie. Certes, ce n'était pas pour lui, mais pour le monde entier que cette offrande était faite: elle consistait « en une paire de tourterelles ou deux pigeonneaux, » comme la loi le prescrivait. Voyez ce même prêtre échangeant le Fils de Marie pour cinq sicles d'argent. Oh! prêtre du Temple, si vous saviez quel est Celui que vous cédez à ce prix, vous ne le donneriez pas pour tout l'or du monde, ni pour tous les diamants les plus précieux. Pardonnez-moi, ô très pieuse Vierge, mais si j'avais été ce prêtre,

1. Liv. II.

peut-être ne vous aurais-je pas laissé reprendre un aussi précieux enfant. « Allez, vous aurais-je dit, allez, Vierge pleine de grâces, retournez dans votre demeure, retournez dans votre patrie. Selon la loi, cet enfant est au Seigneur, car c'est votre premier-né. Un tel enfant, je ne le rends plus. Il n'y a pas lieu de le racheter, et si la loi peut souffrir une exception, c'est pour lui qu'elle doit être. Mais qui donc, ô vous notre gloire, ô vous qui faites notre joie, qui donc aurait eu le cœur de vous contrister ainsi, qui eût osé vous tenir ce langage? »

La Sainte Vierge rachète donc au prix de cinq sicles le Rédempteur qui, par ses cinq plaies, devait lui-même racheter l'univers. Oh! qu'elle est grande à votre égard la dette de l'Eglise, Vierge bénie, vous qui avez bien voulu arracher un tel Fils des mains de l'ancienne Synagogue, pour nous le donner! Cette misérable Synagogue l'acheta plus tard du traître Judas au prix de trente deniers, mais ce n'était pas pour le sauver, c'était, hélas! pour le perdre. Mais vous, ô douce Vierge, vous l'avez racheté pour votre consolation et notre salut. O bon Jésus, vous êtes à nous maintenant, vous nous appartenez à double titre, d'abord parce que votre Père vous a donné aux hommes, et ensuite parce que votre Mère vous a racheté pour nous. Vous êtes notre propriété par le droit de donation et par le droit d'achat. Si donc vous nous appartenez, Seigneur, toutes choses sont à nous, car celui qui possède une personne possède en même temps tous les biens qui sont à elle. Donc, à nous sont vos mérites, à nous sont vos blessures, à nous les vagissements de votre enfance, à nous les travaux de votre vie évangélique, à nous sont, enfin, toutes les douleurs de votre mort sur la croix. Tout ce que vous avez fait dans le monde, vos œuvres, vos souffrances et vos mérites, tout nous appartient et par un droit incontestable, puisque vous êtes à nous. Quand vous viendrez juger le monde, daignez vous souvenir que vous êtes notre propriété. Vous êtes juste, Seigneur, rendez à chacun ce qui lui appartient; rendez-vous vous-même à nous, parce que vous nous appartenez à un double titre, ainsi que je l'ai dit.

VII. Contemplez ensuite la fille de Phanuel, Anne la Prophétesse, dont S. Luc parle expressément au chapitre II de son Evangile. Eclairée par le même esprit que le saint vieillard Siméon, elle connut comme lui la venue du Messie, et vint dans le Temple, au moment même où la Sainte Vierge et S. Joseph y présentaient le petit enfant, et observaient pour lui les prescriptions de la loi. « Elle aussi rendit gloire au Seigneur. » Elle en parlait à tous, aux pontifes, aux prêtres, à tout le peuple enfin. « Venez, pontifes, disait-elle; venez, prêtres; venez, peuples; venez tous, prosternez-vous et adorez ce petit

enfant; c'est le Messie promis par la loi, c'est le Sauveur du monde que tant de prophètes ont annoncé; c'est celui que nos pères attendaient et désiraient avec une si vive ardeur. Croyez, croyez à ma parole! c'est lui : *Nas bar!* » C'est-à-dire: Adorez cet enfant, » comme lisent les Hébreux, expression que la *Vulgate* traduit par ces mots: « Accueillez avec empressement la règle qu'il vous impose. » D'autres disent enfin: « Embrassez le Fils de Dieu. — Et si vous me demandez, ajoute cette sainte femme, comment je connais ce mystère, c'est l'Esprit-Saint, vous répondrai-je, c'est l'Esprit-Saint qui me l'a dit, c'est le Seigneur lui-même qui me l'a révélé. » Mais les Israélites, endurcis et aveuglés, ne prêtèrent point l'oreille aux oracles de la prophétesse et ne voulurent pas reconnaître le Messie. Ils ne se laissèrent pas toucher par l'infinie valeur, par l'excellence incomparable de ce grand-trésor qu'on leur apportait comme dans leur propre demeure. L'auguste présence du Sauveur et de sa sainte Mère ne put les émouvoir. Anne et Siméon, ces prophètes si bien inspirés, semblaient ne s'adresser qu'à des sourds C'étaient ceux dont le Seigneur se plaignait déjà par la bouche du prophète Jérémie lorsqu'il disait: « Le milan » connaît dans le ciel quand son temps est venu; l'hirondelle » et la cigogne savent discerner la saison de leur passage, mais » mon peuple n'a point connu le temps du jugement du Sei» gneur [1]. »

VIII. Considérez avec quel bonheur, avec quels doux tressaillements d'allégresse, le cœur de la Sainte Vierge s'épanouissait en Dieu lorsqu'elle entendait le saint vieillard Siméon redisant son cantique et cette pieuse veuve proclamant le Messie. La joie de Marie, sans doute, fut bien grande, lorsqu'elle conçut son divin Fils sans perdre sa virginité, lorsqu'elle le porta sans fatigue et l'enfanta sans douleur ; elle était bien grande encore lorsque, heureuse Mère, elle pressait sur son cœur le Fils de l'Eternel, lorsqu'elle l'enveloppait dans ses langes, le nourrissait de son lait, le couvrait de ses caresses, pleine du plus profond respect et du plus chaste amour, lorsque, enfin, à genoux devant la crèche où reposait Jésus, suppliante elle adorait ce petit enfant endormi. Si la douloureuse cérémonie de la circoncision fit passer sur son âme un nuage de tristesse, le radieux éclat du saint nom de Jésus vint bientôt le dissiper. Des mages, rois de l'Orient, avaient quitté leurs royaumes pour venir rendre hommage à l'enfant nouveau né qu'ils reconnaissaient pour leur Dieu. Ils l'avaient adoré sur le sein de la bienheureuse Vierge comme sur un trône royal, et lui avaient offert de mystiques présents : de l'or,

1. Jérémie, VIII, 7.

de l'encens et de la myrrhe, le reconnaissant ainsi comme roi, comme Dieu et comme homme. Tout cela, sans doute, avait rempli le cœur de Marie d'une bien grande joie, mais aujourd'hui toutes les allégresses semblent se réunir pour dilater son âme. Et d'abord cette bienheureuse Vierge se félicite elle-même, car elle peut aujourd'hui reparaître dans l'assemblée des âmes pieuses, reprendre pour un instant le service du Temple, assister encore aux sacrifices et aux cérémonies publiques, et se retrouver enfin dans la maison de Dieu comme à son ordinaire. Il lui est donné d'exprimer sa reconnaissance à Dieu, le Père éternel, et de la manifester à son peuple tout entier. Elle peut enfin offrir non seulement pour elle, mais au nom de tous les hommes, un sacrifice incomparable, un merveilleux présent qui l'emporte de beaucoup sur tous les sacrifices et sur toutes les offrandes, et qu'elle sait être lui-même et le but et la fin de tous les sacrements et de toutes les victimes. Il n'y a pas de doute qu'en venant au Temple pour y présenter son Fils au Seigneur et le racheter au prix de cinq sicles, cette auguste Vierge n'ait marché d'un pas plus joyeux encore que lorsqu'elle se rendit dans la maison de Zacharie, pour porter à sa cousine Elisabeth ses services dévoués, car elle connaissait l'avenir et savait parfaitement que ce jour-là même, le Messie, son divin Fils, serait manifesté au peuple d'Israël avec un succès merveilleux. Il est certain aussi que de nouveaux et d'admirables sentiments de foi, d'espérance et de charité se produisirent dans le cœur virginal de cette Mère sainte, lorsque Siméon, ce vieillard vénérable et d'une respectable autorité, la bénit et prophétisa en ces termes : « *Et tuam ipsius animam,* etc : Un glaive douloureux transpercera votre âme. »

Saisis d'admiration en voyant la Vierge, Mère de Dieu, son incomparable beauté, ses charmes et sa grâce, tous les assistants arrêtèrent sur elle leurs regards et leur attention. Timothée, dans son sermon *sur le prophète Siméon*, dit que ce doux vieillard étant venu dans le Temple, conduit par l'Esprit saint, promena ses regards sur ceux qui s'y trouvaient et, comme il regardait les mères qui entraient avec leurs enfants pour offrir le sacrifice de la purification, il aperçut au milieu d'elles l'auguste Vierge tout entourée d'une indéfinissable et céleste lumière. A cette vue, il ne put s'empêcher de pousser un cri : « Eh quoi ! dit-il, vous n'êtes que les servantes, et vous osez marcher de front avec celle qui est la femme libre, avec la Souveraine? » Denis le Chartreux dit aussi que « sans doute le vieillard Siméon vit sur le front de l'Enfant l'éclat de la splendeur divine, » et S. Ildefonse, dans un sermon *sur la Purification de Marie,* nous assure d'autre part qu'un grand nom-

bre de saints personnages, qui vivaient alors à Jérusalem, se trouvèrent dans le Temple au moment où le Sauveur y fut présenté par ses parents. S. Luc, d'ailleurs, au chapitre II de son Evangile, nous l'insinue clairement, lorsque, parlant d'Anne la prophétesse, il dit : « Cette pieuse veuve, arrivée » au même instant, rendait témoignage au Seigneur et parlait » de lui à ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. » Nul ne saurait douter que ceux dont il est ici question ne fussent autant de personnes pieuses et d'âme justes. Oh! qu'elle était grande la joie de la très sainte Vierge lorsqu'elle voyait fixés sur elle les regards et l'attention de tous ceux qui non-seulement recevaient le Messie avec des transports de reconnaissance, mais encore la reconnaissaient, la célébraient, la vénéraient et l'accueillaient elle-même comme sa mère bienheureuse! Oh! quel doux bonheur remplissait son âme lorsqu'elle voyait Siméon, ce majestueux vieillard, recevant avec amour son tendre Fils dans ses bras, en même temps que la foi le faisait entrer dans son cœur, lorsqu'elle l'entendait lui rendre dans le Temple des hommages publics! Oh! quelle allégresse pour son cœur, lorsque cette douce Mère trouva dans la maison de Dieu d'aussi illustres hérauts de son auguste Fils, le vieillard Siméon et la prophétesse Anne, qui non seulement lui donnaient les titres les plus distingués, mais encore rendaient de lui un témoignage éclatant, et le montraient comme du doigt au peuple d'Israël ! Quelle chose, en effet, pouvait être plus douce à Marie et lui donner plus de joie que de voir le Christ, son divin Fils, reconnu publiquement par cette foi en lui que les Israélites avaient jusque alors conservée dans leurs cœurs? Comment cette sainte Mère de Dieu ne se serait-elle pas réjouie? Comment son esprit n'aurait-il pas tressailli d'allégresse. lorsqu'elle voyait une foi sincère en la naissance du Messie illuminer de ses rayons l'âme d'un très grand nombre, se soutenir et briller encore d'un éclat plus radieux ; lorsqu'elle voyait la semence de l'Evangile se lever d'une manière aussi heureuse, le règne de Satan profondément ruiné et les pauvres mortels, malheureux et perdus, parvenir désormais à une sainte et bienheureuse vie? Oh ! quelle ineffable joie brillait dans les yeux de Marie lorsqu'elle contemplait la naissance de la nouvelle Eglise! — Telles sont les pieuses considérations auxquelles une âme vraiment dévote doit s'arrêter en méditant ce mystère.

C'est en agissant de la sorte que la bienheureuse Osanna, de Mantoue, de l'Ordre de Saint-Dominique, mérita, le jour de la Purification, de voir des yeux de l'esprit ce même mystère et d'embrasser amoureusement le divin Enfant Jésus. Après avoir fait la sainte communion, elle méditait avec plus de

ferveur que jamais le mystère de cette fête, lorsqu'elle se sentit embrasée d'un grand désir de voir réellement cette cérémonie, et d'assister elle-même à la purification de la Sainte Vierge et à la Présentation du saint Enfant Jésus. Tout à coup, transportée en esprit dans le Temple de Jérusalem, elle aperçoit l'auguste Vierge, Mère de Dieu, présentant Jésus, son Fils unique, au vieillard Siméon qui le prend et le serre dans ses bras avec un incroyable transport de joie. Elle entend ce même vieillard prophétiser et redire ce cantique admirable qui fut pour lui comme le chant du cygne : *Nunc dimittis*, etc. Elle voit la Vierge-Mère présentant pour elle-même l'offrande des pauvres, c'est-à-dire deux tourterelles ou une paire de pigeonneaux. A ce spectacle, elle fut inondée d'une bien grande joie et, laissant éclater son bonheur en larmes abondantes, elle se prosterna le front dans la poussière. Elle vit ensuite le Fils rendu à sa Mère et soigneusement enveloppé par elle dans des langes éclatants de blancheur. Alors cette aimable Vierge se tourna vers elle, lui adressa de très douces paroles, et lui remit son tendre Fils qu'elle venait de recevoir des mains de Siméon. Osanna le pressa longtemps sur son cœur en le couvrant de ses caresses; puis le rendit à Marie en répétant ces paroles du *Cantique des cantiques* [1] : « Retourne, ô mon bien-aimé, retourne, sois semblable au gracieux chevreuil, au léger faon de biche. » Jérôme de Montalivet, Plodius, Gaveston et Lopez rapportent ce fait. En le lisant, lecteur, ayez soin de le méditer; excitez votre cœur à l'amour de Dieu; exercez-vous à la contemplation de ce mystère, et si vous voulez partager aussi ces divines allégresses, tournez-vous vers l'auguste Marie et dites-lui : « O bienheureuse Mère, donnez-nous aussi votre divin Fils dans la très sainte Eucharistie; que nous puissions en jouir, le serrer dans les bras de la foi la plus vive et de la plus ardente charité. Déposez-le dans nos cœurs, afin que nous brûlions de son céleste amour et que nous nous détachions avec un profond dégoût de tout ce qui est terrestre. Faites-nous mériter de mourir avec Siméon et de nous envoler dans le Ciel pour vous y contempler, vous et votre divin Fils. Qu'il soit, ce Fils bien-aimé, qu'il soit notre Père, notre lumière, notre joie et notre gloire pendant l'éternité. Ainsi soit-il. »

1. III, 17.

V. — CE QUE LE CINQUIÈME MYSTÈRE JOYEUX OFFRE A NOS MÉDITATIONS.

SOMMAIRE. — 1. Leçons de piété et de dévotion que nous donné l'Enfant Jésus. — 2. Piété et religion de Marie. — 3. Jésus reste à Jérusalem à l'insu de ses parents — 4. Jésus demande l'aumône. — 5. Douleur de Marie. — 6. Aucune faute de Marie et de Joseph en cette circonstance. — 7. Causes de la douleur de Marie. — 8 et 9. Jésus parmi les docteurs. — 10. Joie de Marie en recouvrant son Fils. — 11. Paroles que Marie dit à Jésus. — 12. Réponse de Jésus. — 13. Leçons de Jésus aux pères et mères. — 14. Modestie de Marie lors de la réponse de Jésus. — 15. Obéissance de Jésus à Marie et à Joseph.

Ce mystère nous représente l'Enfant-Jésus se rendant à Jérusalem avec ses parents, pour les fêtes de Pâques. Il se soustrait aux regards de Marie et de Joseph, reste trois jours perdu pour eux, et, pendant qu'au milieu des Docteurs, il expose d'une manière admirable les premiers éléments de sa sublime doctrine, la bienheureuse Vierge Marie le retrouve et le ramène dans sa demeure, où ce divin Enfant se montre d'une obéissance parfaite à l'égard de ses bons parents. Pour bien méditer ce mystère, faites les considérations suivantes :

I. — Contemplez le saint Enfant Jésus, à peine âgé de douze ans, se rendant à Jérusalem avec Marie, sa Mère, et S. Joseph, son père nourricier. Voyez-le dans le Temple adorer Dieu son Père ; admirez sa dévotion et son amour du saint Lieu. Car, aussitôt que son âge lui permit de venir à Jérusalem avec ses parents, il s'empressa de s'y rendre; et dès qu'il aperçut le Temple, ce saint Enfant eut hâte d'entrer dans la maison de Dieu. « Jamais, jusqu'à ce jour, nous disent les docteurs, Jésus, trop jeune encore, n'était venu dans le Temple sans y être porté. A peine né à Bethléem dans une pauvre étable, il était parti pour l'exil et avait passé sept années en Egypte ; et puis la délicatesse de son jeune âge ne lui avait pas permis encore de venir jusqu'au Temple, qui se trouvait très éloigné, car il n'y en avait qu'un seul dans toute la Judée. » Selon le rapport de Bochardus, Nazareth, où le Christ fut élevé, était à vingt-sept lieues de la ville de Jérusalem.

Recueillez ensuite les leçons de prudence, de piété, de dévotion que nous donne Jésus, cet enfant de douze ans. Oui, c'était un enfant, mais il n'avait aucun des défauts qui sont communs à cet âge ; il était, au contraire, rempli d'une sagesse toute divine et d'une admirable modestie ; son caractère était doux et facile ; il était sérieux et d'une aimable gravité. Il ne court pas aux jeux, aux divertissements et à toutes les autres futilités de l'enfance, mais il s'empresse de venir au Temple pour y célébrer la fête du Seigneur ; il aime à se trouver dans l'assemblée des hommes pieux, au milieu des docteurs et des interprètes de la loi : « C'est une bonne chose

pour l'homme, dit la Sainte Écriture, qu'il porte le joug du Seigneur dès les premiers jours de son adolescence.[1] »

II. — Considérez en même temps la piété, la religion de son auguste Mère et son admirable empressement pour le culte divin. Personne ne la forçait à venir dans le Temple ; Dieu ne le commandait pas, et aucun magistrat ne pouvait l'exiger d'elle. La loi divine, en effet, ne prescrivait pas aux femmes d'aller célébrer à Jérusalem des fêtes déterminées ; les hommes seuls étaient tenus de s'y rendre trois fois par an pour adorer ensemble le Dieu d'Israël, comme le portent l'*Exode*[2] et le *Deutéronome*[3]. Et cependant, cette longue distance de vingt-sept lieues, la Sainte Vierge ne la franchit pas seulement une fois. Elle vint bien souvent à Jérusalem pour y fêter les jours consacrés au Seigneur, visiter le saint Lieu, se joindre aux pieuses assemblées et faire monter vers Dieu ses ferventes prières. Elle n'était pas seule à faire le voyage dont nous parlons ici ; l'Enfant-Jésus et son saint époux, le fidèle Joseph, le firent avec elle. Par son exemple, elle nous apprend à tous à servir notre Créateur, à fuir un lâche repos, à rechercher des occupations honnêtes, à nous plaire en l'assemblée des gens de bien et à vaquer avec empressement à l'exercice de la prière.

III. — Contemplez le saint Enfant-Jésus se dérobant à ses parents et demeurant à leur insu dans la ville de Jérusalem. Dès qu'il fut arrivé avec Marie et Joseph et qu'il eut avec eux adoré Dieu dans le Temple, il se donna tout entier aux affaires de son Père. Il court aussitôt dans l'assemblée des docteurs, et là, au grand étonnement de tous, il expose les trésors de la Sagesse divine qu'il portait dans son cœur. Il nous enseigne, par son exemple, que nous ne devons avoir aucun égard pour les liens du sang et de la parenté, lorsque la voix de Dieu se fait entendre à nous, lorsque sa gloire le demande, lorsque le soin de notre salut l'exige impérieusement.

IV. — Méditez encore ce que l'Enfant-Jésus fit pendant ces trois jours. Ce doux Sauveur fut obligé, pour se nourrir, de mendier de porte en porte : c'est le sentiment d'un grand nombre de docteurs parmi lesquels S. Bernard qui, dans son homélie du dimanche dans l'octave de l'Épiphanie, s'exprime ainsi : « Que dirai-je, ô mon Dieu ! Eh quoi ! pour vous conformer » en tout à notre pauvreté, pour prendre en vous toutes les » misères de notre nature humaine, vous avez voulu, comme » le dernier d'entre les mendiants, demander de porte en » porte une misérable aumône ! Oh ! qui me donnera d'avoir » part à ces morceaux de pain ainsi recueillis ? »

1. Jérémie, *Lamentations*, III, 17. — 2. Chap. XXIII. — 3. Chap. XVI.

V. — Représentez-vous la douleur de Marie, désolée pendant trois jours de la perte de son Fils. Le soir même de leur départ de Jérusalem, alors que tous les pèlerins s'étaient retirés dans des hôtelleries, pour y passer la nuit, la Sainte Vierge attendit bien longtemps, et dans la plus profonde inquiétude, l'Enfant-Jésus qui ne reparut point. Elle le chercha parmi ses connaissances avec beaucoup de soin et beaucoup d'empressement, mais elle ne put le retrouver. Quelle immense douleur! dites-moi; quelle crainte! quelles mortelles angoisses durent alors déchirer le cœur des parents de Jésus et surtout de la très sainte Vierge. Maldonat rapporte que Marie et Joseph repartirent ce soir-là même, sans attendre davantage et sans prendre aucun repos. Pendant toute la nuit, ils firent route vers Jérusalem, demandant des nouvelles du Saint-Enfant à tous ceux qu'ils rencontraient revenant de cette ville. A Jérusalem, ils passèrent à le chercher une journée tout entière, le cœur rempli de la plus vive douleur. D'autres pensent que, cette nuit-là, la Sainte Vierge la passa dans la prière et dans les larmes, ne cessant de répéter ces paroles du *Cantique des cantiques* : « Pendant la nuit, j'ai cherché près de moi » celui que mon cœur aime; je l'ai cherché et je ne l'ai point » trouvé. Je me lèverai donc et j'irai parcourir la cité, j'irai » dans les faubourgs et sur les places chercher le tendre ami » de mon âme [1]. » S. Bonaventure lui prête cette prière : « O Père éternel! par un effet de votre infinie miséricorde, » vous m'aviez donné votre Fils. J'étais indigne de lui et je » le suis encore, car je l'ai perdu. Rendez, rendez à mon âme » la joie qui lui vient de notre Sauveur. Je ne puis pas vivre » sans lui. Sans doute, je ne mérite pas l'honneur de le ser- » vir, mais je ne méritais pas mieux celui de le recevoir. » Puis donc que votre miséricorde me l'avait donné, que vo- » tre miséricorde, ô mon Dieu, daigne aujourd'hui me le » rendre. » Et s'adressant à son divin Enfant : « O Jésus, » mon Fils, disait-elle, Jésus, mon bien-aimé, où donc êtes- » vous? Montrez-moi votre céleste face, et je serai sauvée; » que votre douce voix se fasse entendre à mes oreilles. » Oh! dites-moi quel est le lieu qui vous possède, le séjour » où vous reposez. Mon âme ne peut se séparer de vous. Ou » bien venez à moi qui ne sais où vous êtes, ou bien condui- » sez-moi vers vous. » Quelle profonde douleur, dites-moi, quelle amère détresse devait affliger Marie, lorsqu'elle tenait ce langage! Moins amères furent les larmes qu'Adam et Eve versèrent sur le Paradis perdu; celles de Jacob sur son fils Joseph qu'il croyait dévoré par une bête féroce; moins amères

1. *Cantiques*, III, 1.

celles de David sur la mort de Saül, de Jonathas et de son fils Absalon ; moins affligée fut la mère de Tobie du long retard de son fils que ne le fut Marie de la perte du sien. Quelle langue pourrait dire la joie qui transporta son âme lorsqu'un ange lui annonça qu'elle serait la Mère du Messie tant désiré! Quel fut son bonheur lorsque, après l'avoir mis au monde, elle vit ce divin Enfant adoré par les anges et par les mages rois! Quelle allégresse transportait son cœur lorsqu'elle le présenta dans le Temple, à Jérusalem, et le vit publiquement reconnu pour le Messie qu'on attendait! Mais qui pourrait exprimer le profond chagrin dans lequel la plongea la perte de Jésus? Comme mère, elle pleurait son fils; comme épouse, son époux; comme servante, elle pleurait son Seigneur.

Remarquez bien que si l'Enfant-Jésus demeura à Jérusalem, ce ne fut point par la faute de ses parents. Le saint Evangile les excuse en disant: « Et ses parents ne s'en aperçurent pas. » En effet, ils ne le surent point, car l'usage des Hébreux venant prier dans le Temple était que les hommes et les femmes s'y présentassent séparément, et c'est pourquoi ils se rendaient aux solennités de Jérusalem par groupes séparés et s'en retournaient de même. La Sainte Vierge pouvait donc penser que l'Enfant-Jésus avait accompagné S. Joseph, son père putatif, et S. Joseph pouvait croire à son tour qu'il était avec Marie, car il savait que cette douce Mère aimait beaucoup l'avoir auprès d'elle et jouir de son aimable conversation.

D'autre part, l'Enfant-Jésus surpassait en beauté tous les enfants des hommes, il était tendrement aimé de tout le monde. Ses parents, ses amis, tous ses compatriotes se le disputaient entre eux ; chacun aurait voulu l'avoir pour compagnon, tant il y avait de grâces sur son front, de douceur dans son caractère et d'amabilité dans son langage. La sainte Vierge ne s'en offensait pas et ne l'empêchait point, car les regards de son âme contemplaient en lui la divinité plutôt que la nature humaine, et, bien qu'elle trouvât infiniment avantageuse pour elle la présence de ce divin Enfant, elle était cependant tout heureuse de partager avec les autres les fruits qu'on recueillait en sa très sainte compagnie. Ainsi donc, lorsque l'Enfant-Jésus resta à Jérusalem, ses parents ne le connurent point, parce qu'ils croyaient, comme le rapporte l'Evangile, qu'il était dans la troupe des pèlerins.

VI. — Considérez les motifs qui portaient Marie à se désoler de la perte de Jésus. Si la douleur de cette tendre Mère était si grande ce n'est pas qu'elle craignît, qu'offensé par la méchanceté des hommes, ce divin Enfant ne s'en retournât dans les cieux pour revenir dans d'autres temps, comme l'ont pensé cer-

tains auteurs, ou qu'il ne se cherchât d'autres parents pour le nourrir, car il savait, ce doux Sauveur, avec quels soins et quelle tendresse la Sainte Vierge le nourrissait et l'élevait. Marie ne craignait pas davantage que Jésus ne tombât entre les mains d'Archélaüs, fils d'Hérode, et que ce prince ne le fît mourir, car elle savait bien qu'il n'y a ni sagesse, ni conseil, qui puisse valoir contre Dieu. Ce qui la désolait, ce n'était pas non plus la crainte de voir perdu ou longtemps égaré celui qu'elle croyait très fermement être Dieu. Mais le motif de son immense douleur, c'était d'abord le chagrin de n'avoir plus auprès d'elle son Enfant chéri, son Fils unique, ce Fils tant aimé de Dieu le Père, et de se voir privée des suaves consolations que lui donnait un aussi doux enfant. Son affliction venait ensuite de sa tendresse maternelle et de sa vive compassion pour Jésus. Elle craignait que ce cher Enfant, encore tout jeune et délicat, n'eût à souffrir de quelque chose en son humanité sainte, pendant ces trois longues journées. Sans doute, elle croyait d'une foi inébranlable que Jésus était Dieu, mais elle savait aussi qu'il se comportait en tout absolument comme un homme. Elle le voyait tous les jours, comme les autres enfants, se fortifier, grandir, se faire adolescent et, comme eux, éprouver aussi la faim, la soif, la chaleur ou le froid. Souvent elle l'avait vu pleurer ; elle avait elle-même formé ses premiers pas et lui avait appris à prononcer les premières paroles. Petit enfant, elle l'avait recouvert de ses habits et lui avait donné de sa main le boire et le manger. Elle savait bien, il est vrai, que toujours et partout une multitude d'anges l'entouraient comme leur Dieu, pour exécuter ses ordres, mais elle voyait que jusque alors il n'avait pas usé de leurs services et n'avait pas encore manifesté les forces de sa toute-puissance divine. Elle craignait donc qu'il ne fût obligé de passer les nuits sans abri, sans avoir un lit pour se reposer, ni même de quoi se nourrir, puisqu'elle, sa bonne Mère, qui chaque jour lui préparait sa nourriture, elle se trouvait loin de lui. Et ce qui ajoutait encore à la douleur de Marie, c'était la crainte d'avoir mis quelque négligence à garder ce précieux dépôt.

VII. — La Sainte Vierge, nous l'avons dit, ne fut nullement coupable en la perte de son doux trésor. Mais les amis de Dieu se défient toujours d'eux-mêmes, selon cette pensée de saint Grégoire : « C'est le propre des âmes saintes de se croire coupables en cela même où l'on ne peut trouver de faute. » Aussi cette auguste Vierge fut-elle plongée dans un profond chagrin, dans une angoisse inexprimable par la perte de son unique trésor, et ce ne fut pas avec peu de souci et une médiocre fatigue qu'elle passa la nuit et le jour à chercher son divin Fils.

En ce moment la Sainte Vierge commença à sentir dans

son cœur ce glaive douloureux que Siméon lui avait prédit : « Un glaive de douleurs, lui avait il dit, transpercera votre âme [1]. »

VIII et IX. — Contemplez l'Enfant-Jésus assis dans l'assemblée des docteurs ; il les écoute et les interroge avec une admirable sagesse. Il est assis dans l'humble attitude d'un disciple ; son maintien est tranquille et modeste, et son esprit recueilli est toujours attentif. Ces trois choses sont nécessaires à ceux qui vont entendre la parole de Dieu : l'humilité dans leurs pensées, la modestie dans leur maintien et une religieuse attention à la voix qui leur parle.

Remarquez que le Christ est assis au milieu des docteurs. Le milieu, c'est la place que le Seigneur aime particulièrement. Quand il naquit, il fut couché dans la crèche entre un bœuf et un âne. « Vous le reconnaîtrez, dit Habacuc [2], au milieu de deux animaux. » A Nazareth, il vécut au milieu de ses parents, c'est à-dire entre Marie et Joseph, et, de même qu'il tient le milieu dans l'éternelle Trinité, de même le tient-il encore dans la Trinité créée qui est Joseph, Jésus et Marie. Lorsqu'il vint pour être baptisé, il se tint au milieu de la foule, et saint Jean disait aux Juifs : « Il est quelqu'un au milieu de » vous que vous ne connaissez pas [3]. » Par sa prédication, « il » a opéré le salut au milieu de la terre [4]. » Il était, en mourant, au milieu de deux voleurs [5]. Après sa résurrection, il parut au milieu de ses disciples [6]. C'est cette place encore qu'il occupe dans le Ciel où il est, entre son Père et le genre humain, comme médiateur entre Dieu et les hommes. Saint Jean, dans son *Apocalypse,* l'a vu au milieu du candélabre mystique, au milieu des quatre animaux symboliques et au milieu des vieillards couronnés d'or [7]. Lorsqu'il viendra pour juger l'univers, le Christ siègera entre les brebis et les boucs. « Il placera, dit saint Mathieu [8], les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. » Il est donc assis au milieu des docteurs et il nous enseigne lui-même. « Jésus, dit saint Jérôme dans son » *Prologue,* Jésus nous donne ici de sublimes enseignements » par son attitude au milieu des docteurs et par la sagesse de » ses interrogations. »

X. — Figurez-vous l'ineffable joie qui fit tressaillir la Sainte Vierge, lorsqu'elle trouva, au milieu des docteurs, l'Enfant-Jésus qu'elle cherchait depuis trois jours. En le voyant, les forces et la vie revinrent à son cœur qui, bannissant tout à coup la crainte et la douleur, fut dilaté par une nouvelle et immense allégresse. Aux premiers rayons de ce soleil qui

1. S. Jean, II, 35.— 2. Chap. III. — 3. S. Jean, I, 26. — 4. Ps. LXXIII, 13. — 5. S. Jean, XIX. — 6. *Id.*, XX. — 7. S. Jean, *Apocalypse,* chap. I et chap. V. — 8. XXV, 33.

recommençait à luire pour elle, une douce lumière rasséréna son esprit. Les nuages de tristesse dont cette éclipse de trois jours l'avait enveloppée se dissipèrent tout à coup, et la splendeur de sa première joie illumina son âme. Le bonheur fit jaillir de ses yeux des larmes brûlantes d'émotion qui effacèrent les dernières traces de celles que la tristesse avait fait couler. O Vierge sainte, qui pourrait exprimer l'océan de joie qui débordait dans votre âme? qui pourrait seulement se faire une idée des suaves délices et du bonheur infini qui en ce moment agitaient votre cœur de leurs flots impétueux? Dites-nous, ô bienheureuse mère, ce que vous avez éprouvé lorsque vous aperçûtes, au milieu des docteurs, votre cher et si aimable enfant! Quels furent vos tressaillements, vos doux transports, vos cantiques d'allégresse! O cœur virginal de la Mère de Dieu, vous êtes plus résistant que l'airain et que le diamant, puisque cet excès de joie et ces torrents de délices ne vous ont pas brisée. Comment! la plus petite goutte des célestes douceurs, une seule étincelle de la splendeur divine plonge les saints dans une extase profonde et les absorbe tout entiers, et cette Vierge si tendre, si délicate, ne fut pas ravie en extase dans les transports de cette joie céleste et ne perdit pas alors l'usage de ses sens! Non; car son divin Fils, qui provoquait dans son âme ces élans d'allégresse, donnait lui-même à son corps les forces qui lui étaient nécessaires, pour qu'elle pût continuer son office de mère, le servir encore et, après l'avoir retrouvé, le reconduire à Nazareth.

XI. — Méditez avec soin la modestie de la sainte Vierge en cette circonstance. Ayant enfin retrouvé son Fils dans le Temple, au milieu des docteurs, elle contient sa joie et ne pousse pas un cri. Elle se garde bien d'interrompre la conférence des docteurs et n'interpelle point le saint Enfant-Jésus qui les interroge ou leur répond. Mais, toujours modeste et sage, elle se tient en silence et, ravie elle-même d'admiration, elle écoute les enseignements que donne son divin Fils, jusqu'à ce qu'il quitte l'assemblée et vienne lui-même auprès d'elle. Cette heureuse mère le reçoit alors avec la plus vive tendresse, sans lui laisser entrevoir les violentes émotions qui avaient agité son âme et sans lui faire le plus léger reproche. Car elle savait qu'il n'y avait aucune faute de la part du saint Enfant. Mais, frappée d'étonnement et le cœur plein d'une joie d'autant plus grande que sa douleur avait été plus amère, elle s'adresse à lui de sa voix la plus douce : « Mon Fils, lui-dit-elle, pour-» quoi avez-vous agi de la sorte à notre égard? » c'est-à-dire : Quel motif avez-vous eu pour nous donner tant de chagrin, à votre père nourricier et à moi, votre mère? Pourquoi nous avez-vous quittés, pourquoi vous êtes-vous éloigné à notre

insu ? Oh ! cher enfant, vous qui êtes tout notre trésor et toute notre joie ! « Voilà que votre père et moi nous vous cherchions tout affligés. » Par respect pour saint Joseph, son mari, la Sainte Vierge parle de lui avant de parler d'elle-même : « Votre père, dit-elle, votre père et moi nous vous cherchions, le cœur rempli de tristesse : » c'est-à-dire : Tout désolés et l'âme enveloppée des ténèbres de la douleur, nous cherchions Celui qui fait notre vie ; nous cherchions ce doux Soleil qui s'était dérobé à nos regards ; accablés de chagrins, nous cherchions l'objet de notre joie qui nous avait délaissés. Pourquoi donc, ô mon Fils, lumière de nos yeux, consolation de notre vie, doux enfant plus cher à nos cœurs que la vie elle-même, pourquoi nous avez-vous quittés ? Souvenez-vous, ô doux Seigneur, souvenez-vous de notre tendresse et de notre dévouement pour vous ; n'oubliez pas les soins affectueux que nous vous avons donnés et la vive compassion qui a ému nos âmes lorsque nous vous avons vu, sous nos yeux, faible petit enfant né d'une femme pauvre, et plus pauvre encore que son indigente mère ; lorsque, dévorés d'inquiétude, nous avons fui avec vous, pour échapper à Hérode ; lorsque, exilés, manquant de tout et partout inconnus, nous vous avons nourri dans la terre d'Égypte ; daignez vous souvenir enfin qu'aujourd'hui encore nous ne vivons que pour vous. Pourquoi donc, ô mon Fils, pourquoi vous a-t-il plu d'ajouter encore à toutes nos douleurs ? Ah ! sans doute nous pensons bien que vous avez une juste raison pour agir de la sorte, et vous tenir loin de nous pendant trois jours. Mais, en ce moment, je vous en prie, délivrez-nous de toute inquiétude et dites-nous le motif qui vous a poussé à vous séparer de nous et à demeurer dans ces lieux où nous venons vous chercher. Vous aurai-je délaissé ? Ai-je été négligente à vous donner mes soins ? Ai-je oublié mes devoirs de mère ? Vous ai-je fait de la peine ? Je ne sais pas ; instruisez-moi ; je m'étonne, parlez, parlez, mon Fils. Je me désole, consolez-moi ; je tremble, rassurez-moi ; et, pour que vous me parliez mieux et que vous me voyiez bien : « Me voici : *Ecce, ego.* — C'est moi, moi qui vous cherche. » Ainsi parlait à son Fils cette très douce Mère, en versant, je n'en doute pas, des larmes abondantes.

XII. — Considérez avec soin la réponse que Jésus fit à sa sainte Mère : « Pourquoi me cherchiez-vous ? lui dit-il ; ne » saviez vous pas qu'il faut que je m'emploie aux choses de » mon Père ? » C'est-à-dire : Ne savez-vous pas que mon royaume n'est pas de ce monde, que je suis d'en haut, que je descends du Ciel et que, par conséquent, je ne dois pas m'occuper des choses d'ici-bas, mais des choses du Ciel ? Pourquoi donc me cherchiez-vous parmi nos parents et nos connaissan-

ces, lorsque vous saviez que j'ai à travailler à la rédemption du genre humain, à cette grande affaire à laquelle il faut que je donne tous mes soins? Je suis plein de respect pour les droits d'une mère ; mais, avant elle, je fais passer un Père, celui surtout qui est dans le Ciel. Vous pouviez donc croire que j'étais à mon œuvre, vous reposer dans cette pensée et ne pas me chercher avec tant de douleur.

XIII. — Méditez profondément cette manière d'agir de l'Enfant-Jésus. Lui qui, dans toutes les autres circonstances, s'était toujours montré extrêmement respectueux pour Marie et Joseph, leur parle aujourd'hui avec une grande autorité, comme étant au-dessus d'eux. Et, en effet, il leur était bien supérieur, mais il ne leur avait jamais adressé la parole avec tant de liberté. Par cette liberté exceptionnelle de son langage, il donne, en la personne de ses bons parents de très sages leçons à tous ceux qui ont des enfants ou qui sont chargés d'élever la jeunesse ; il leur enseigne qu'on ne doit pas considérer les liens du sang lorsqu'il s'agit de l'œuvre de Dieu. Déjà donc était venue l'heure où il commençait à mettre en pratique ce qu'il enseigna plus tard, en disant : « Celui qui aime son père et sa mère plus » que moi, n'est pas digne de moi[1]. » Le Sauveur Jésus voulut donc, dès ses plus jeunes années, apprendre aux enfants à tempérer les tendresses de la chair, et à préférer toujours l'amour de Dieu à l'affection de leurs proches. Lorsque plus tard une femme lui adressa cette louange : « Bienheureux le sein qui vous a porté ! » Jésus s'empressa de répondre : « Bien plus heureux encore ceux qui entendent la parole de Dieu ! » Et, dans une autre circonstance, comme on lui disait : « Voici votre Mère et vos frères qui sont dehors et qui vous cherchent, » il répondit sévèrement : « Qu'est ma mère et que sont mes frères ? » C'était afin de nous apprendre à n'avoir pas trop d'égards pour nos parents, quand il s'agit de l'honneur de Dieu.

XIV. — Admirez encore ici la modestie de la Sainte Vierge. Elle n'objecte rien aux paroles de son Fils, quoiqu'elle n'eût pas saisi parfaitement le sens de sa réponse. C'est ainsi que l'Evangile le rapporte : « Et ses parents ne comprirent pas » ce qu'il leur dit. » Ce n'est pas qu'ils eussent oublié que cet Enfant était le Rédempteur et le Docteur par excellence que Dieu le Père avait envoyé dans le monde. Mais voulait-il déjà, dans un âge aussi tendre, commencer à s'acquitter de la mission qu'il avait reçue ? Allait-il bientôt les quitter pour vaquer activement à la prédication de son Evangile ? C'est ce qu'ils ne savaient pas, et ils ignoraient complètement aussi

1. S. Matt., x.

de quelle manière et dans quel ordre il avait résolu de traiter les affaires de son Père.

XV. — Contemplez ensuite la soumission dont le Christ nous donne l'exemple par son obéissance et son humilité : « Et il leur était soumis, » dit la Sainte Ecriture. Quel est celui qui se soumettait, et à qui donc obéissait-il ? Un Dieu soumis à des hommes ! Admirable obéissance du Sauveur ! Incomparable humilité du Fils de Dieu ! Quoi de plus merveilleux, quoi de plus fort pour terrasser l'orgueil de l'homme, que de voir le saint Enfant-Jésus, le Seigneur du Ciel et de la terre, soumis en tout non seulement à son Père éternel, mais encore à Joseph, un modeste charpentier, et à Marie, sa Mère, une femme sans fortune ! Il sert ces bons parents comme le dernier des domestiques, et passe trente années dans une vie si obscure et si modeste qu'il n'est regardé de tous que comme le fils d'un charpentier et charpentier lui-même.

Les devoirs dont le Seigneur Jésus s'acquitta à l'égard de ses parents se rattachent à trois chefs : il les aima, travailla pour eux et leur enseigna sa céleste doctrine.

Il les aima. En effet, saint Vincent Ferrier nous dit dans ses *Sermons* que l'Enfant-Jésus aidait ses parents dans leurs travaux domestiques. Ainsi, il apportait à la maison de l'eau, du pain, du vin, du bois et toutes les autres choses qui sont nécessaires à la vie. Enfin, il était à leurs ordres comme un petit serviteur tout empressé, toujours joyeux, et toujours plein d'un affectueux respect et d'une profonde humilité. O spectacle digne des hommes et des anges !

Il travailla pour eux. Comme saint Joseph, son père nourricier, était un charpentier, l'Enfant-Jésus l'aidait à couper du bois, lui prêtait ses jeunes forces pour enlever de lourdes pièces, et quelquefois il maniait la scie avec lui. S. Justin ajoute que, pour apporter quelques soulagements à leur pauvreté commune, le Sauveur faisait lui-même des jougs et des charrues. C'est pourquoi, saisis d'admiration pour sa doctrine, les Juifs s'écriaient : « N'est-ce pas le fils du charpentier, l'enfant de Marie [1] ? » Ils parlaient de la sorte, parce qu'ils savaient qu'il avait exercé le métier de charpentier et n'avait jamais fréquenté les écoles. Aussi, tout surpris de la sagesse qui éclatait en lui, ils disaient : « Mais comment donc sait-il les Saintes Ecritures, lui qui ne les a jamais apprises [2] ? »

Jésus, enfin, instruisit ses parents. Il leur enseigna la connaissance des célestes mystères. S. Vincent, que j'ai déjà

1. S. Marc., VI. — 2. S. Jean, VII, 15.

cité, raconte dans son Sermon *sur l'Assomption de Marie*, que cette auguste Vierge, comme plus tard sainte Madeleine, s'asseyait souvent aux pieds de Jésus, l'écoutant avec respect et provoquant toujours de nouvelles révélations. S. Joseph agissait de même. Dès lors, figurez-vous quels devaient être l'ordre, la piété, le recueillement, la frugalité, la modestie, la paix et les douces joies qui régnaient dans cette sainte Famille, lorsque Marie et Joseph s'entretenaient de choses divines, avec un Dieu revêtu de notre chair, lorsque, avec lui, ils s'asseyaient à leur table frugale, avec lui vaquaient à la prière et ne le quittaient jamais d'un pas! Quelle ineffable joie, quelles suaves consolations devaient éprouver Marie et Joseph, lorsqu'ils se tenaient devant ce propitiatoire de la sainte humanité du Christ, comme deux Chérubins immobiles, l'œil ravi, absorbés dans la contemplation, ne pouvant saisir l'immense étendue de l'amour et de la bonté de Dieu pour les hommes ! Ces doux rapports de famille, continués si longtemps et d'une manière aussi intime, furent pour l'un et pour l'autre le comble du bonheur. Et plus de temps ils passaient en la compagnie du Christ, plus abondants étaient les biens célestes, plus suaves les joies qui venaient inonder leur âme. Oh ! quelle allégresse pour eux, lorsqu'ils avaient dans leur demeure la source de tout bien, un Dieu-homme, Créateur et Sauveur du monde entier ! Un seul de ses regards les remplissait d'un bonheur ineffable; ses entretiens si doux avaient pour eux un charme sans égal, et les initiaient à tous les principes de la céleste doctrine. Comme leur cœur débordait de joie, lorsqu'ils voyaient Celui qu'ils aimaient avec tendresse, Celui qu'ils savaient être le Créateur de l'univers, vivre avec eux dans l'indigence, partager leur modeste repas, avec eux prolonger ses prières bien avant pendant la nuit, avec eux travailler de ses mains pour gagner le pain de chaque jour, et leur enseigner avec un langage affectueux tout ce qu'ils désiraient savoir ! Aussi, ne s'entretenaient-ils presque jamais qu'avec ce précieux Enfant, qu'ils aimaient plus que leur vie. — C'est pourquoi, ô Mère mille fois heureuse, au nom de la joie immense dont vous combla si longtemps l'aimable compagnie, la douce intimité de votre divin Fils, nous vous en prions, nous vous en conjurons, faites que Jésus soit l'unique objet de nos pensées et de notre s llicitude. Qu'il soit notre espérance, notre consolation et notre joie; qu'il soit notre appui dans l'adversité comme au sein du bonheur ! Que nous l'ayons toujours présent à notre esprit, qu'absent il soit l'objet de toutes nos recherches et que nous l'entourions de la plus vive tendresse quand il est avec nous. Que tous nos soupirs, que tous nos vœux ne tendent que vers

lui, soit qu'il nous réjouisse par ses divines consolations, soit qu'il nous conduise dans les pénibles sentiers de l'épreuve. Nous vous le demandons, ô Vierge très sainte, au nom de la douleur dont la perte de Jésus a déchiré votre âme pendant trois jours. Nous vous en prions au nom de la joie qui a dilaté votre cœur, lorsque vous avez retrouvé à Jérusalem ce doux Enfant que vous aviez perdu, lorsqu'il vous fut donné de le serrer encore dans vos bras et de le ramener avec vous. Nous vous en conjurons, faites que, nous aussi, nous trouvions votre Fils, Notre-Seigneur ; que son absence soit pour nous un deuil, que sa présence nous comble de bonheur, que notre cœur soit à lui sans retour, et qu'il ne permette pas que nous nous égarions après les vanités du monde. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME PARTIE DU ROSAIRE

LES MYSTÈRES DOULOUREUX

I^er^ Mystère : l'agonie de Jésus au jardin des Oliviers. — II^e^ Mystère : la flagellation. — III^e^ Mystère : le couronnement d'épines. — IV^e^ Mystère : le portement de la Croix. — V^e^ Mystère : le crucifiement et la mort de Jésus.

I. — CE QUE LE PREMIER MYSTÈRE DOULOUREUX OFFRE A NOS MÉDITATIONS.

SOMMAIRE. — 1. Adieux de Jésus à sa Mère. — 2. Jésus se rend au Jardin des Oliviers. — 3. Pourquoi Jésus prie dans un jardin. — 4. Comment Jésus, Médecin céleste, prépare dans le Jardin des Oliviers les remèdes de notre salut. Son agonie. C'est pour nous qu'il souffre et qu'il prie. — 5. Enseignement qu'il nous donne dans sa prière. — 6. Un ange descend du ciel et vient consoler Jésus. — 7. Jésus revient auprès de ses Apôtres et les trouve endormis. — 8. Arrivée de la troupe qui vient pour s'emparer de lui. — 9. Douceur admirable de Jésus à l'égard du traître Judas. — 10. Jésus est garrotté et ramené dans la ville. — 11. Ce qui se passait alors dans l'âme de la très sainte Vierge. — 12. Annonce de l'emprisonnement de Jésus.

Le premier mystère douloureux nous représente l'agonie de Notre Seigneur Jésus-Christ au Jardin des Oliviers. Ce doux Sauveur se trouble, tremble et pâlit d'effroi; son âme est remplie de tristesse, inondée d'amertume et plongée dans le plus profond abattement. Tel est le tableau navrant que ce mystère nous met sous les yeux; pour le bien méditer considérez ce qui suit :

I. — Méditez les tristes et douloureux adieux que le Sauveur Jésus fit à Marie, lorsqu'il la quitta pour aller à Jérusalem célébrer la dernière Pâque avec ses disciples, et qu'il fit connaître à cette Mère bénie tout ce qui allait lui arriver. Il est vrai que les saints Evangiles ne nous en parlent pas, mais tous les auteurs contemplatifs n'ont qu'une seule voix pour nous rappeler cette scène attendrissante. Et, en effet, si le Saint-Esprit prédit à S. Paul que dans la ville de Jérusalem il serait chargé de fers, jeté dans un cachot et cruellement persécuté pour le nom de Jésus [1], pourquoi n'admettrions-nous pas cette pieuse croyance que le Fils de Dieu fit connaître à sa très douce Mère les douleurs qui déchireraient son âme dans le cours de sa Passion? Toutefois, pendant que ce tendre Fils découvrait à sa Mère les tourments qu'elle allait endurer, il avait soin d'exposer à ses yeux la volonté divine à laquelle cette douce Vierge s'était toujours soumise avec une merveilleuse docilité. De cette manière, il tempérait un peu la cruelle douleur dont il navrait son cœur maternel.

1. *Actes des Apôtres*, XX.

Malgré cela cependant, l'auguste Marie éprouva dans son âme des tortures effroyables. L'amour et l'obéissance se partageaient son cœur et se livraient un douloureux combat. D'un côté, la chair luttait avec effroi; de l'autre, l'esprit toujours ferme était prêt à obéir. Sa tendresse de mère repoussait avec horreur le supplice de son Fils, mais sa volonté, parfaitement soumise à celle de Dieu, se résignait humblement et ne laissait pas échapper un murmure. Une immense douleur et une céleste paix se trouvaient en même temps dans son cœur immaculé.

II. — Suivez en esprit Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, le deuil dans l'âme et accablé de tristesse, franchit le seuil fatal du Jardin de l'agonie. « Il vint, dit l'Evangile, à la mon» tagne des Oliviers où se trouvait un jardin. » Voyez comme, poursuivi, chassé par les crimes des hommes, ce doux enfant de Marie, semblable au plus gracieux des faons de biche, se réfugie sur la montagne. « Les cerfs habitent, dit la Sainte Ecriture, sur les plus hauts sommets. » Pour se baigner dans les flots de son sang et de sa sueur héroïque, il franchit les collines, bondit sur la montagne et monte à la mort avec joie, pour que dans son trépas nous retrouvions la vie, et que ses larmes salutaires nous rendent la santé.

III. — Considérez le jardin dans lequel entre le Sauveur. Ce n'était pas un jardin de délices comme celui dans lequel Adam commit son péché. C'était, hélas! le jardin des douleurs, de la tristesse et des tortures de l'âme. Le jardin où fut placé Adam lui donna des fleurs, des lis, des roses et des fruits de toute espèce; celui-ci n'a pour le Sauveur que les ronces et les épines de la tribulation, des tortures et des angoisses du cœur. Jésus se hâte d'arriver à ce jardin, afin d'y commencer l'œuvre tant désirée de la Rédemption du monde. C'est dans l'endroit même où le genre humain avait contracté ses douloureuses infirmités, que ce céleste médecin va préparer ses remèdes infaillibles, afin que la vie rejaillisse de la source même qui avait donné la mort. C'est dans un jardin que le premier Adam pécha et perdit tous les hommes ; c'est dans un jardin aussi que le second Adam offre les prémices de notre rédemption.

IV. — Recueillez-vous et regardez des yeux de votre esprit les remèdes que ce Médecin du Ciel prépare ici pour notre salut. C'est la douleur, la tristesse, l'effroi ; c'est un profond abattement, c'est la prière, c'est la sueur de sang. « Il commença, dit S. Matthieu [1], à s'attrister et fut saisi d'une grande affliction. » S. Marc [2] s'exprime ainsi : « Il s'abandonne à la » crainte et son âme est abattue. » Et S. Luc [3] : « Prosterné à » genoux, il priait avec ferveur, et il lui vint une sueur

1. XXVI, 37. — 2. XIV, 33. — 3. XXII, 41.

» comme des gouttes de sang qui coulaient jusqu'à terre. »

C'est pour vous, âme fidèle, que le Sauveur éprouve une aussi vive douleur ; c'est pour vous qu'il s'attriste, c'est à cause de vous qu'il est saisi de langueur et d'effroi, à cause de vous qu'il tombe dans un profond abattement. C'est pour vous qu'il prie et c'est pour vous que ruisselle la sueur de sang qui l'inonde.

1° C'est pour vous qu'il se désole. « Le Christ, dit S. Tho-» mas, ne s'affligea pas seulement de la perte de la vie corpo-» relle, il s'affligea surtout des péchés de tous les hommes. » Et cette douleur, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, surpassa de beaucoup toute la contrition que nous pouvons avoir, soit qu'elle nous vienne des peines dues au péché, ou de sa laideur considérée en elle-même. Et il en était ainsi, parce que, en notre divin Maître, cette douleur procédait d'une plus haute sagesse et d'une plus grande charité, motifs qui augmentent de beaucoup les sentiments de contrition, et encore parce que Notre-Seigneur se désolait en même temps et de la malice et de la laideur de tous les péchés du monde, selon cette parole d'Isaïe[1] : « Il a vraiment porté lui-même toutes nos douleurs. » Si cet auguste Rédempteur ne s'était pas affligé pour nous, la douleur qui nous vient de nos péchés serait inutile et vaine, tandis qu'elle est maintenant souverainement efficace pour les effacer. « Si le pécheur fait pénitence, dit le Seigneur, je » ne me souviendrai plus des iniquités dont il s'est rendu » coupable[2]. » Et la raison, c'est que les douleurs de Jésus-Christ donnent à la pénitence toute son efficacité.

2° C'est pour vous que la tristesse l'accable. Jésus repassait en son esprit l'odieuse perfidie et l'horrible ingratitude du peuple juif qui ne l'a pas reconnu pour le Messie, mais qui l'a au contraire repoussé avec une méchanceté sans égale. Déjà il entendait ce cri insultant : « Nous n'avons pas d'au-» tre roi que César ! A bas, à bas celui-ci ! crucifiez-le[3] ! » Il prévoyait aussi l'infâme trahison de Judas, la fuite de ses disciples, le reniement de S. Pierre, la part que sa tendre Mère prendrait à ses souffrances, et tout cela remplissait son cœur d'une immense tristesse. Il s'affligeait surtout de l'aveuglement de tant d'hommes, car il voyait déjà qu'un grand nombre d'entre eux ne seraient que des ingrats et que parmi ces chrétiens pour lesquels il allait, le lendemain et cette nuit-là même, répandre tout son sang, beaucoup ne retireraient aucun fruit de sa douloureuse passion et s'obstineraient, avec une incroyable perversité, à négliger le remède souverain qu'il préparait contre la mort éternelle. C'est donc pour vous,

1. LIII, 4. — 2. *Ezéchiel*, XVIII, 21, 22. — 3. S. Jean, XIX, 15.

âme chrétienne, que le Sauveur s'attriste, parce qu'il voit que vous ne voulez point vous repentir de vos fautes, fuir le mal, faire le bien, amender votre vie et enfin vous dépouiller du vieil homme. C'est pour vous qu'il s'attriste, parce qu'il voit que vous courez vous précipiter dans les flammes de l'enfer, et que vous travaillez à votre mort. Oh ! détestable ingratitude ! déplorable folie ! serez-vous sourd à ma parole, chrétien ? passerez-vous d'un pied léger à travers ces considérations ? oserez-vous ne faire aucun cas de l'amère tristesse dont Jésus est accablé ? O pécheur ingrat ! votre Sauveur est, à cause de vous, triste jusqu'à la mort, mais, croyez-moi, vous vous attristerez à votre tour lorsque vous expierez votre ingratitude dans les flammes éternelles de l'enfer, à moins que vous n'ayez partagé, dès ce monde, l'affliction que le Sauveur a endurée pour vous. Votre âme sera triste jusqu'à la mort, parce que cette tristesse ne finira jamais. Laissez-vous donc toucher, âme fidèle, et compatissez aux angoisses de votre divin Epoux que la tristesse accable.

3° C'est à cause de vous que Jésus s'abandonne à un trouble profond. « Pourquoi, demande S. Augustin[1], le Christ, dans le Jardin des oliviers, a-t-il été troublé en face de la mort ? C'est parce qu'il a voulu, en les partageant, nous consoler de nos infirmités et de notre faiblesse ; c'est afin que le pécheur, qui, sur le point de mourir, se trouble en voyant la multitude et l'énormité de ses crimes, ne se croie pas réprouvé pour cela et ne se jette point dans l'effroyable abîme du désespoir. » S. Ambroise[2] s'exprime ainsi : « C'est pour moi que s'est désolé Celui qui ne trouvait en sa personne aucun sujet de larmes, il semble renoncer pour un instant aux privilèges de sa divinité, et se laisse envahir par les douloureuses langueurs qui sont le propre de ma faiblesse ; il veut lui-même éprouver ma tristesse pour me faire partager sa joie. »

4° C'est à cause de vous que Jésus pâlit d'effroi. La mort qui l'attendait, cette mort ignominieuse et si infâme entre deux scélérats, se présentait à son esprit. Les chaînes, les fouets, les verges, la couronne d'épines, les clous, la lance, la croix, se dressaient alors devant ses yeux ; tourments affreux, outrages de toute espèce, coups et blessures innombrables, sans mesure ni merci ; il voyait tout, jusque dans les moindres détails, et ce spectacle le consternait et le remplissait d'effroi ; mais ce qui l'épouvantait bien plus encore c'était la sévérité de la Justice divine, à laquelle il avait voulu se soumettre pour effacer nos péchés ; il n'ignorait pas que c'était à

1. Lib. *Prænost.* — 2. Liv. X *sur S. Luc.*

cause des crimes de son peuple que la colère de Dieu allait se décharger sur lui ; il voyait parfaitement tout ce qu'il y a d'exécrable et d'horrible dans ce monstre qu'on appelle le péché, et savait combien il est affreux de tomber entre les mains du Dieu vivant. Il est dit dans l'histoire qu'un homme ayant été condamné à subir le lendemain la peine capitale, son émotion fut si grande que tous les cheveux de sa tête blanchirent en une seule nuit. Ainsi, repassant en lui-même cette sentence de mort portée par la justice inexorable de Dieu contre le monstre affreux qu'est le péché, notre doux Sauveur tremble de tous ses membres, s'épouvante et pâlit. « Il commença, dit l'Evangile, à se troubler et à pâlir. *Cœpit tædere et pavere.* » Mais ce n'était pas pour lui, ô pécheur ! c'était pour vous qu'il tremblait, pour vous qu'il pâlissait. Tête auguste d'un corps mystique, il a voulu souffrir pour les membres malades. Héroïque médecin, il a pris lui-même l'amer breuvage qui devait guérir nos infirmités ; chef de la sainte milice, il a fait passer en lui l'effroi des combattants, et, Père le plus tendre, il a recueilli dans son cœur toutes les peines de ses enfants pour leur acquérir la santé, la force de l'âme, la constance, la paix et la plus douce tranquillité. Le Saint des saints tremblait et pâlissait pour le pécheur, l'innocent pour le coupable. Et l'homme criminel n'est pas épouvanté par la mort éternelle, il ne la craint ni ne la fuit ! Insensé ! oh ! vous pâlirez un jour ! vous serez saisi d'effroi lorsque vous verrez les supplices affreux préparés pour vos crimes. Oh ! Seigneur Jésus, je vous en conjure, que cette crainte qui s'empara de votre cœur me soit un bouclier impénétrable contre les terreurs que l'ennemi de mon salut voudrait jeter dans mon âme, à l'heure de la mort. Avec vous, maintenant, j'ai horreur du péché ; je redoute les tourments éternels et les supplices de l'enfer me font pâlir d'effroi ; faites qu'à l'heure de ma mort je puisse me présenter avec confiance devant vous et entendre à votre Tribunal une sentence favorable.

5° C'est à cause de vous que Jésus tombe dans un profond abattement. Dans les âmes qui mettent obstacle aux grâces et à la miséricorde du Seigneur, l'abattement, le dégoût sont le premier pas vers le suicide et le premier motif qui pousse au désespoir. Aussi tout ce qu'il y a d'amertume dans cet état de l'âme, notre très doux Sauveur a voulu le savourer, afin de relever notre espérance, de dissiper les craintes qui souvent nous poussent au désespoir et de remplir nos cœurs de bonheur et de joie.

C'est pour vous que Jésus prie. Recueillez, âme fidèle, et considérez avec soin les apprêts et les circonstances de la

prière du Sauveur : 1° il se sépare de ses Apôtres ; 2° il s'éloigne à la distance d'un jet de pierre ; 3° il prie à genoux ; 4° il tombe la face contre terre, 5° et redit par trois fois la même prière.

1° *Il se sépare de ses Apôtres.* — Mais c'est en leur faisant voir l'amour qu'il a pour eux. Il s'arrache à eux : *avulsus est*, comme l'arbre puissant qu'un tourbillon enlève s'arrache à ses racines. C'est une amère douleur quand deux amis se quittent, et elle est bien cruelle sans doute la séparation de deux époux qui s'aiment, mais cela n'est rien si vous considérez la tendre affection que notre Rédempteur avait pour ses disciples. Il s'arrache à eux : *avulsus est.* Cette expression nous montre combien son amour s'était enraciné dans leurs cœurs.

2° *Il s'éloigne à la distance d'un jet de pierre.* — Il nous apprend ainsi que c'est dans la solitude et le silence que nous devons vaquer à la prière et à la méditation. Lorsque les saints, nos pères dans la foi, voulaient prier, ils se retiraient loin des bruits du monde et cherchaient des lieux déserts : « J'ai » pris la fuite, disait David, je me suis éloigné et j'ai demeuré » dans la solitude[1]. » Les anachorètes ont imaginé des choses étonnantes afin de mieux prier. L'un se tint pendant plusieurs années debout au sommet d'une colonne ; l'autre vécut vingt ans loin de toute compagnie. Celui-ci garda pendant sept ans un silence absolu, et celui-là passa toute sa vie dans une caverne étroite dont il ne sortit jamais. Sainte Catherine de Sienne, au milieu du tumulte et de tous les bruits du monde, se faisait dans son cœur comme une solitude et un silencieux désert.

3° *Jésus prie à genoux.* — Considérez en cela la grande humilité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lui devant qui tout genou fléchit dans les cieux, sur la terre et dans les enfers, il se prosterne lui-même à deux genoux dans la poussière. Déplorez en même temps le sot orgueil de ceux qui, craignant de salir leur vêtement, ne fléchissent à peine qu'un seul genou dans le temple. Et vous, fidèle imitateur du Christ, prenez l'habitude de prier toujours à deux genoux. C'est ainsi qu'à l'exemple de son divin Maître, l'Apôtre S. Barthélemy se prosternait deux cents fois chaque jour. L'apôtre S. Jacques le Mineur avait tellement l'habitude de cette posture que ses genoux s'étaient endurcis et s'étaient comme garnis d'épaisses callosités. S. Antoine priait souvent ainsi pendant deux jours et pendant deux nuits entières, et S. Paul l'anachorète était tellement habitué à prier à deux genoux que c'est à genoux même qu'il rendit son âme à Dieu.

1. Ps. LIV, 8.

4° *Jésus tombe la face contre terre.* — Ce n'est pas assez pour ce doux Rédempteur de fléchir les genoux ; il se prosterne encore sur la face et tombe à terre comme accablé sous un pesant fardeau. Il était bien lourd, en effet, le fardeau qui pesait sur lui, car il était chargé des crimes de tous les hommes. « Le Seigneur, dit la Sainte Ecriture, a placé sur lui toutes nos iniquités. » Qui ne sait que le péché est un poids écrasant et que ni le Ciel, ni la terre, ni la mer ne peuvent le porter? Non, le Ciel ne supporta pas le crime des anges rebelles, ni la terre la révolte de Coré et de ses compagnons, ni la mer la désobéissance de Jonas. O fardeau au-dessus de toutes forces, qui fait tomber Dieu lui-même du Ciel dans une crèche, et jette par terre, dans les étreintes de l'agonie, le géant le plus fort!

Il se prosterne la face contre terre, comme saisi de honte. Sans doute il était lui-même innocent et pur, mais il tenait la place de tous les pécheurs de l'univers, et, tout confus, il se voile la face pour se présenter en suppliant au Tribunal de son Père. Il semble lui tenir ce langage : « O mon Dieu, je suis couvert de confusion, je rougis de honte, je n'ose pas lever mon front vers vous, car je suis chargé des iniquités de tous les hommes. »

Il se prosterne à terre comme pour la baiser et lui rendre grâce de ce qu'elle a fourni les instruments qui vont servir à cette passion après laquelle il soupire ardemment. Il semble lui dire : « O terre! je te rends grâce, car les cordes dont je vais être lié, les épines qui me couronneront, le roseau que l'on mettra dans mes mains comme un sceptre ridicule, c'est toi qui les as fournis, c'est de ton sein qu'est sorti le fer dont on a fait les clous qui me perceront bientôt mes mains, mes pieds et mon côté ; et le bois de cette croix sur laquelle on me clouera, c'est toi qui l'as produit. »

Il se prosterne à terre comme pour la bénir. Il avait autrefois lancé contre elle les anathèmes de sa malédiction : « La terre, avait dit le Seigneur à Adam, sera maudite sous ton travail. » Mais, aujourd'hui, les feux de sa colère sont tombés, et il bénit et sanctifie la terre par le précieux contact de son auguste visage.

5° *Il redit trois fois la même prière,* parce qu'il s'adresse à la Sainte Trinité et parce qu'il prie pour trois sortes de personnes. Et d'abord, pour lui-même, il demande d'échapper aux tortures de la Passion, si telle est la volonté de Dieu. Il prie ensuite pour ses disciples afin qu'ils n'aient point à souffrir, et que, scandalisés par ce qui va se passer, ils ne tombent pas dans l'endurcissement, afin que S. Pierre fasse pénitence et ne persévère point dans son infidélité. Enfin, il

prie pour tous les fidèles, afin que le calice de sa Passion parvienne jusqu'à eux et leur soit avantageux.

C'est pour vous qu'une sueur de sang ruisselle sur son corps. Oh ! très doux Rédempteur, d'où venait à votre âme cette crainte si grande? d'où lui venait cette anxiété si profonde qui produisit en vous une telle sueur? La violence de sa douleur, de son chagrin et de son effroi, fut telle que le cœur de Jésus en fut réduit à l'extrême détresse et qu'une sueur de sang inonda tout son corps. Toutefois la volonté de Jésus ne se laisse ni vaincre ni abattre par ces vives angoisses; il désirait toujours la mort pour le salut du genre humain. Il y eut alors dans l'âme du Sauveur un terrible combat, une lutte suprême entre les sens et la volonté. Sa nature sensible repoussait la mort avec horreur; elle était saisie d'effroi et toute désolée. La crainte ramenait avec une violence inouïe tout le sang vers le cœur pour le raffermir, et l'amour avec une égale impétuosité le repoussait dans les membres; enfin, l'amour triompha de la crainte, mais ce ne fut pas sans verser beaucoup de sang. Il remporta une sanglante victoire. Cette sueur de sang en est le témoignage.

Jésus, enfin, voulut cette transpiration de son sang, afin de nous guérir nous-mêmes par cette héroïque sueur. Ce doux Sauveur contemplait comme dans un miroir tous les péchés que les hommes ont commis, tous ceux qu'ils commettent et qu'ils commettront encore jusqu'à la fin du monde. Et c'est pourquoi le sang découlait sur son corps et ruisselait jusqu'à terre. Figurez-vous un homme à la poitrine entr'ouverte, un homme dont les entrailles et le cœur, mis à nu, sont mordus en tout sens par d'horribles serpents qui s'y attachent et font endurer à ce malheureux d'effroyables tortures. Tel était alors l'état du cœur sacré de notre divin Maître. Tous les crimes dont les hommes se sont rendus coupables depuis le commencement du monde, tous ceux qu'ils commettront jusqu'à la fin des temps, Jésus les voyait dans son esprit comme dans un tableau vivant, et ce spectacle était pour son âme le tourment le plus affreux. C'était comme d'innombrables serpents qui mordaient, déchiraient son cœur et le torturaient horriblement. C'est pourquoi le sang inondait tous ses membres et s'échappait avec abondance de tous les pores de son corps. « Il eut une sueur, dit l'Evangile, comme des gouttes de sang qui ruisselaient jusqu'à terre » Elle était provoquée par la morsure de tant d'affreux serpents! O cœur vraiment de pierre, cœur plus dur que le diamant, celui qu'une telle abondance d'un sang si précieux ne pourrait amollir. Seigneur Jésus, je vous en supplie, faites que je partage toutes vos angoisses et que je me désole profondément de tous mes péchés.

Vous êtes en agonie, Seigneur, vous répandez le sang en abondance pour effacer mes crimes, et moi je ne compatirais pas à vos douleurs? Une sueur sanglante coule de tous vos membres, et moi je ne verserais pas une larme? La source des consolations est tarie pour vous; dans cette lutte suprême, vous êtes comme englouti tout entier dans l'océan des tribulations les plus amères, et moi, j'irais courir encore après les joies de cette vie? Oh! non, loin, loin de moi, Seigneur, une pareille conduite! Je veux partager votre extrême détresse. Faites, ô doux Jésus, que votre agonie, que votre sueur de sang viennent à mon secours aux derniers jours de ma vie, qu'elles soient alors mon espérance, ma force et mon soutien!

V. — Redoublez d'attention, prêtez l'oreille et écoutez le Christ dans le jardin, priant avec ferveur et pour lui et pour vous. Voici sa prière: « Mon Père, si c'est possible, éloignez de moi ce calice. » « Mon Père! » Quelle douce parole, comme elle respire la confiance! Mon Père, c'est moi! je suis votre Fils, ce Fils que vous engendrez de toute éternité et de votre substance même. Comme vous, éternel, votre égal, Dieu comme vous, ayant la même nature. Ce Fils, auquel par la bouche du prophète vous avez dit ces mots: « Vous êtes mon Fils bien-aimé; en vous j'ai mis toutes mes complaisances. » Le trouble s'est emparé de mon cœur et les terreurs de la mort sont tombées sur moi. C'est pourquoi je vous implore, abaissez sur votre Fils des regards favorables, car je suis, vous le savez, l'innocence en personne, le Saint des saints, tel que je fus de toute éternité. Tous les tourments que je dois endurer cette nuit et demain, je les vois tous comme dans un miroir et dans leurs plus horribles détails. Déjà mon âme touche le bord de cette coupe si amère. « Oh! si c'est possible, Seigneur, faites que » ce calice s'éloigne de moi. » Je sais que vous pouvez tout, et c'est pourquoi je me soumets à votre sainte volonté. Sans doute la chair se révolte et repousse la mort avec effroi, mais mon esprit est docile et prêt à obéir. Mon âme ne recule pas devant les horreurs du supplice et brûle même du désir de sauver, à ce prix, le genre humain. « Que votre volonté soit faite! » O Père éternel, si tels sont vos décrets, me voici, je livre mes pieds et mes mains aux cordes et aux clous, mes épaules aux verges et aux fouets, ma tête aux épines, mon côté à la lance et tout mon corps enfin aux plus cruelles tortures. « Que votre volonté soit faite! » O amour, ô piété, ô dévotion admirables! Jésus répète ainsi ces paroles: « Que votre volonté soit faite! » afin de nous apprendre que nous devons être soumis en tout à la volonté divine. Il prie pour nous enseigner qu'il ne faut jamais nous abandonner au désespoir, quels que soient les malheurs qui viennent fondre sur nous.

VI. — Elevez vos regards et voyez l'ange qui descend du Ciel pour consoler Jésus. De pieux auteurs pensent que ce fut l'ange Gabriel revêtu d'un corps humain. Il s'approcha du Sauveur avec le plus profond respect et lui adressa la parole d'une voix remplie de la plus vive compassion. Ecoutez-le : « O Roi du ciel et de la terre, dit-il, Dieu éternel, créateur de toutes choses, votre Père céleste vous a vu plongé dans cet abîme de douleur et de tristesse, tombé en agonie, la face contre terre et priant avec ferveur depuis de longues heures, et il m'a envoyé pour vous visiter et m'entretenir avec vous des grandes choses que de toute éternité vous savez mieux que moi. O Fils de Dieu, Dieu et homme tout ensemble, adorable Jésus, souvenez-vous de ce décret immuable que, de concert avec le Père et le Saint-Esprit, vous avez porté de toute éternité au sujet de la rédemption du genre humain. Souvenez-vous que, de toute éternité aussi, vous vous êtes offert à la mort pour le salut des hommes, et que vous l'avez annoncé par la bouche des prophètes aux saints patriarches qui sont dans les limbes. Voyez combien le démon est devenu puissant dans le monde, quel tyrannique empire il exerce sur les âmes des saints, et combien grande est la troupe de vos amis qu'il tient encore dans ses chaînes. Prenez donc courage, Seigneur ; recueillez vos forces et descendez dans l'arène où, du haut du Ciel, toute l'assemblée céleste vous contemple. Ici, le genre humain tout entier, et là-bas le peuple des limbes attendent avec impatience que vous marchiez au combat. Vous le savez bien, Seigneur, ils sont venus les temps où les hommes doivent être rachetés de la mort éternelle. Toute la nature humaine, accablée d'infirmités, a ses regards et ses espérances fixés sur vous, et tous les patriarches, qu'afflige le séjour des Limbes, vous désirent ardemment et ne soupirent qu'après vous. Courage donc, ô Roi des hommes et des anges, faites preuve d'une noble énergie et que votre cœur se raffermisse. Vous avez répandu dans beaucoup d'âmes votre doctrine bienfaisante ; vous avez ranimé ceux que la lassitude avait épuisés ; vos douces paroles ont raffermi ceux qui étaient sur le point de tomber et vous avez rendu la force à ceux qui tremblaient d'effroi. Continuez donc avec courage, et cette œuvre si longtemps l'objet de vos désirs, cette œuvre à laquelle vous avez déjà travaillé pendant trente ans, Seigneur, achevez-la. Accomplissez heureusement le sacrifice que de toute éternité vous avez résolu d'offrir. Ah ! sans doute, elle est atroce la douleur qui vous oppresse ; ils sont terribles, ils sont affreux, les opprobres et les tourments que vous allez endurer, mais des fruits merveilleux, une gloire ineffable et des honneurs sans égaux en sortiront pour votre humanité et

pour tout le genre humain. Votre humanité sainte sera placée à la droite du Père. Acceptez donc, Seigneur, acceptez ce calice; la victoire vous est assurée, mais si vous ne buvez point la coupe de la mort et que les décrets de votre Père demeurent immuables, tous les hommes alors, pendant l'éternité, s'abreuveront au calice de la douleur, au milieu des flammes de l'Enfer. Adieu donc, ô vous, la lumière et la gloire des anges, unique espoir, ancre fidèle, asile assuré du salut éternel ! » — Venez, vous tous que la douleur et la tribulation accablent, vous qui gémissez dans les horreurs de la captivité, vous qui succombez sous le poids des afflictions et des opprobres; approchez, contemplez le Christ et mettez en Dieu toute votre espérance; car s'il a fortifié Jésus au milieu de sa tristesse et de ses plus amères douleurs, vous qui êtes ses membres mystiques, vous serez aussi par lui consolés, délivrés et tout couverts de gloire.

VII. — Contemplez maintenant le Sauveur s'approchant de ses disciples qui s'étaient endormis. Lorsqu'il eut prié longtemps et que l'ange venu du Ciel l'eut un peu consolé, Jésus releva lentement son auguste front qu'il avait prosterné jusqu'à terre et, après avoir, dans cette horrible agonie, enduré les tortures du trouble, de l'effroi, du découragement et de la plus amère tristesse, encore tout baigné d'une sueur de sang, il vint auprès de ses disciples et les trouva tous endormis. Pendant que la douleur accable Jésus-Christ, ses disciples dorment tous, parce que, au moment où ce doux Sauveur nous rachetait par ses angoisses, il nous trouvait tous endormis au sein de nos iniquités. Le sommeil de ses disciples n'était que la figure de notre coupable léthargie. La tristesse et la nuit les firent endormir : mais nous, c'est dans la nuit du péché et dans les sombres ténèbres de vices que nous dormons, accablés que nous sommes de lassitude et de dégoût pour les choses divines. Les yeux des Apôtres étaient tout appesantis, et ceux de notre intelligence se ferment sous le poids de la plus profonde torpeur, car occupés sans cesse par les choses de la terre et du temps, nous n'avons pas une pensée, pas le moindre souci pour les choses du Ciel. Oh ! funeste léthargie ! Pour nous, le Seigneur veille et prie; pour nous, il est accablé de tristesse et tombe à terre, inondé d'une sueur de sang, et nous, nous dormons avec sécurité, sans nous préoccuper nullement du salut éternel ! Le démon, le prince des enfers, veille et rôde autour de nous en cherchant une proie, et nous, nous sommes ensevelis dans un tranquille et profond sommeil ! On veille pour le jeu, pour le vol, pour le plaisir; on veille avec Satan, mais ils sont bien rares ceux qui veillent avec Jésus : à peine pourrait on peut-être en trouver encore un seul !

Quelle incroyable somnolence ! quelle horrible ingratitude !

VIII. — Regardez ensuite cette troupe armée que Judas conduit. « Il parlait encore, dit l'Evangile, lorsque Judas, l'un des douze, arriva, et avec lui une troupe nombreuse armée de glaives et de bâtons [1] ». C'étaient des gens envoyés par les princes des prêtres et les anciens du peuple. Ils portaient des torches, des lanternes et des armes de toute espèce. On voyait parmi eux des hommes de toute condition, des tribuns, des préfets, des soldats de Pilate, les domestiques d'Anne, de Caïphe et des autres magistrats, et enfin tout un ramassis d'ignobles valets, de misérables esclaves, d'infâmes bouffons et de la plus vile populace. Figurez-vous l'immense douleur que ressentit le très saint cœur de Jésus à la vue de cette multitude dont Judas était le chef. Judas qui, tout à l'heure, était son disciple et qui maintenant est un infâme traître; tout à l'heure c'était un Apôtre, c'est maintenant un apostat. C'était tantôt un compagnon, c'est maintenant un assassin. Alors se réalisa pour Jésus la prophétie qu'autrefois le Psalmiste avait faite sur lui : « L'homme » avec lequel je vivais en paix, cet ami sur lequel j'avais fondé » mes espérances, celui qui partageait mon pain a fait éclater » contre moi la plus odieuse trahison [2]. » L'Evangile nous raconte le stratagème hypocrite qu'avait choisi ce traître : « Il » s'approcha de Jésus avec empressement : Maître, lui dit-il, » je vous salue; et il l'embrassa [3]. » Le baiser de ce misérable déchira le cœur de Jésus et lui fit une blessure plus cruelle que si mille flèches acérées l'eussent percé en même temps. Le Pape saint Léon, dans son sermon *sur la Passion*, dit que ce baiser fut plus douloureux pour Jésus que tous les traits ensemble.

IX. — Considérez la douceur admirable de Jésus. Profondément outragé par l'hypocrite baiser de Judas, il n'apostrophe pas ce traître et ne fait pas éclater son courroux contre lui ; il l'accueille au contraire avec douceur et bonté et permet que cet abominable apostat pose ses lèvres sur son auguste face et le serre dans ses bras. Sainte Brigitte, dans ses *Révélations* [4], nous dit que Judas était de petite taille, et comme il ne pouvait arriver à l'adorable visage de Jésus, ce doux Sauveur inclina profondément la tête pour recevoir ce baiser perfide et meurtrier. « Mon ami, lui dit il, à quel dessein êtes-vous donc venu ? » C'est-à-dire : Ah ! votre péché est d'autant plus horrible que, sous les dehors de la paix et de l'affection, vous remplissez le rôle d'un traître. « *Ad quid venisti?*

1. S. Matth., XXVI, 47. — 2. Ps. XL, 10. — 3. S. Matth., XXVI, 49. — 4. Liv. XLVIII, chap. LXIX.

Qu'êtes-vous venu faire ? » C'est-à-dire : Considérez quel abominable forfait vous allez commettre ! D'un gage de tendresse vous faites un poignard ; sous des apparences d'amitié, vous répandez le sang et vous employez le signe de la paix pour me donner la mort. Serviteur infidèle, vous trahissez votre Seigneur ; disciple ingrat, vous livrez votre maître. Vous étiez tout à l'heure un soldat du Très-Haut, vous êtes devenu un suppôt du démon. Jésus ensuite l'interpella par son nom : « Judas, lui dit-il, c'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'homme ! » Je croirais volontiers que cet astucieux brigand sut entourer son crime d'une hypocrite urbanité, qu'il s'approcha du Seigneur la tête découverte et le corps incliné et que Jésus, de son côté, étendit ses bras pour le recevoir et l'accueillit avec un sourire de bonté : « Ju- » das, lui dit-il, c'est par un baiser que vous trahissez le Fils » de l'homme ! » Vous apportez le poison dans un baiser ! dans cette douce chose qui ne sert qu'à verser dans le cœur les charmes de l'affection ! Par une marque de tendresse, vous répandez le sang, et, pour un gage d'amour, c'est une blessure que je reçois ! Vous trahissez le Fils de l'homme, Celui qui est descendu du Ciel pour le salut de tous, le Fils de l'homme qui, de misérable pécheur a daigné vous faire Apôtre ! N'avez-vous pas lu que mieux valent mille fois les blessures d'un ami que les caresses hypocrites de celui qui nous hait [1] ? Telles furent les paroles de Jésus à Judas.

X. — Méditez ensuite avec une plus vive attention la prise de Jésus-Christ par les Juifs, et rendez-vous compte, si vous le pouvez, des injures sans nombre, des opprobres et des tortures que dut endurer ce doux Sauveur lorsqu'il fut enchaîné. C'est avec une cruauté sans égale que les Juifs agissent à l'égard de Jésus. Ces misérables, astucieux espions de toutes les actions et de toutes les paroles de Jésus, lui avaient tendu jusqu'à ce jour des embûches continuelles. Ils étaient depuis longtemps transportés de fureur contre lui ; bien souvent déjà ils avaient médité sa mort et n'avaient jamais pu le saisir. Ils le tiennent enfin ! tous brûlent du désir de rassasier la rage qui les dévore. Ils s'abattent sur lui avec plus de violence et plus de cruauté qu'on n'en déploya jamais contre le dernier des malfaiteurs ou le plus infâme scélérat. Ils ne se contentent pas de charger ses bras de lourdes chaînes de fer, ils lui passent encore des cordes au cou, d'autres à la ceinture, et lui serrent les mains avec tant de force et d'une manière si étroite que, d'après la pieuse opinion de saint Jean Damascène, le sang jaillit avec abondance de l'extrémité de

1. *Proverbes*, XXVII.

ses doigts. On l'accable de coups. Qui le frappe d'un bâton, qui d'une masse noueuse et garnie de fer, qui d'une branche de buisson aux épines acérées, qui de son javelot, qui même d'une hache. L'un le tire par la barbe, l'autre par les cheveux, d'autres enfin le renversent à terre et, secouant avec fureur les cordes et les chaînes dont ils l'ont garrotté, ils le tirent de çà de là et le forcent à se lever en l'accablant de coups de pied. Au passage du Cédron et dans les endroits où la route était remplie de grosses pierres, ces misérables le font tomber la face contre terre et traînent sans pitié cette innocente victime qui laisse des lambeaux de chair sur les cailloux du chemin. C'est en vain qu'on chercherait dans ces hommes un sentiment de pitié, la moindre compassion. C'est une rage infernale qui les pousse et les dévore tous. Lorsqu'un voleur de grand chemin, ou un assassin condamné à mort, est conduit au lieu du supplice pour y subir sa peine, si le bourreau serre trop cruellement les cordes dont il lui attache les deux mains, il y a quelquefois auprès du patient un prêtre charitable qui l'accompagne pour le consoler et qui demande qu'on relâche un peu les liens qui le meurtrissent. Mais là, ô très doux Jésus, il ne se trouvait personne qui demandât qu'on eût pour vous un peu moins de rigueur. C'est ainsi que le Fils de Dieu, le juste par excellence, fut cruellement enchaîné et traîné devant les tribunaux des Juifs et des pontifes. Ainsi fut-il pour notre salut accablé d'outrages et saturé d'opprobres. Notre premier père Adam avait étendu des mains trop hardies et trop imprudentes sur la pomme funeste qui nous a donné la mort. Le Christ, pour expier cette criminelle liberté, a permis que l'on chargeât ses bras de chaînes douloureuses. Le genre humain était comme gisant dans un affreux cachot, garrotté dans les liens de son iniquité. Pour briser nos fers et nous délivrer des entraves de la damnation éternelle, Jésus a voulu se faire captif lui-même et se laisser enchaîner comme le dernier des voleurs. Nos crimes, voilà les cordes, les fers, les chaînes qui lient notre Sauveur et l'accablent comme sous un pesant fardeau. Ni les Juifs, ni les Gentils, ni toutes les puissances de l'Enfer n'eussent jamais pu enchaîner le Christ, si nos péchés et son amour pour nous ne l'eussent d'abord entouré de leurs liens. « Le Rédempteur, dit Jérémie, est enchaîné par nos crimes [1]. » Samson, cet homme si fort, fut attaché par Dalila; mais il rompit ses liens comme on brise un fil d'étoupes. Le Sauveur du monde pouvait aussi facilement briser toutes ses chaînes, mais il ne le voulut pas afin de rompre les liens de notre nature dépravée et nous délivrer de l'esclavage éternel.

1. *Lamentations*, IV, 20.

XI. — Et maintenant pensez à ce que devait faire la Sainte Vierge pendant que Jésus souffrait ainsi. Les évangélistes ne nous en disent rien, mais la méditation des auteurs spirituels nous fournit à ce sujet des détails incontestables. Lorsque le Sauveur passait le torrent du Cédron, l'âme de sa dévouée Mère franchissait celui des plus vives douleurs. Pendant que son Fils gémissait, qu'il était saisi de tristesse et de crainte, qu'il se trouvait plongé dans le plus profond abattement et priait avec ferveur au sein de son agonie, il est bien certain qu'elle aussi était en proie aux plus vives angoisses; comme lui elle était accablée de tristesse et pâlissait d'effroi; comme le sien son cœur défaillait et se réfugiait dans la prière. Entre le Christ et Marie il y avait une souveraine conformité de nature et de tempérament; c'était le même caractère, les mêmes inclinations, la même volonté; c'était, enfin, une harmonie parfaite. Marie, par conséquent, devait partager de la manière la plus intime toutes les joies et toutes les douleurs de Jésus.

Ce que Jésus-Christ souffrant en son corps offrait pour notre salut à son Père, afin de satisfaire largement à toutes les exigences de la justice divine, Marie l'offrait aussi, pour attirer sur nous une plus grande abondance de grâces. Et quoiqu'elle ne fût pas dans le Jardin des Olives, elle était cependant toujours unie à son Fils par l'esprit, par la pensée; elle voyait des yeux de la foi les angoisses extrêmes de son divin cœur. Si le Fils était consterné par la crainte de la mort, la Mère était atterrée par cette mort. Pendant que son Fils priait, elle priait aussi et disait avec lui: « Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de mon Fils. » Pendant que son Fils conformait sa volonté à celle de son Père, elle y conformait aussi la sienne en disant: « Que votre volonté soit faite ! » Pendant que Jésus tombait à genoux et se prosternait la face contre terre, elle se prosternait aussi; pendant que l'un répandait une sueur de sang, l'autre versait des larmes de sang; l'un entrant en agonie, l'autre y entrait aussi: lorsque l'un était fortifié par l'Ange, l'autre l'était aussi: pendant que l'un réveillait ses Apôtres assoupis, l'autre excitait ses sens accablés par la douleur. Pendant que Jésus était trahi par Judas, Marie souffrait; pendant qu'il était livré, elle pleurait; pendant qu'il était pris et lié, elle soupirait. Lorsque S. Jean venait lui annoncer tout ce qui était arrivé, elle savait qu'il était en route et qu'il approchait. Depuis trente-trois ans, elle connaissait tout ce qui arrivait en ce moment, puisque, au jour de la Présentation, Siméon le lui avait annoncé, en disant: « Un glaive de douleur traversera votre âme. » De sorte que, depuis ce jour, elle se disposait à vider ce calice si amer.

XII. — Enfin, contemplez l'annonce de la prise du Rédempteur, faite à la bienheureuse Vierge. Après que les satellites se furent emparés de Jésus, après la dispersion des Apôtres, S. Jean alla droit à Béthanie, où était alors la Mère de Dieu, et lui annonça que son très cher Fils avait été saisi. Ici, élève-toi, ô mon âme; élève-toi, dis-je, au-dessus de toi-même, et considère cette Mère incomparablement plus triste que tous les autres amis du Sauveur. Considère les douleurs, les tourments, les cruelles amertumes qu'elle éprouva dans son cœur. O cœur plus fort que tous les cœurs! ô cœur de diamant, comment ne t'es-tu pas brisé? La douleur de cette Mère affligée était si grande que l'esprit humain ne peut pas la comprendre. Car Marie perdait un Fils comme il n'en exista jamais, ni pour le corps, ni pour l'âme, puisqu'il était Dieu et homme. Comme il n'y eut jamais ni une telle Mère ni un tel Fils, il n'y eut jamais une amertume semblable. Cependant, pour concevoir au moins d'une manière imparfaite cette douleur, supposez que vous voyez, dans le pillage d'une ville, un fils bien cher arraché des bras d'une mère aimante et emmené par l'ennemi. Quelle douleur, quel tourment, quelle amertume ne tortureraient pas le cœur de cette mère! C'est un abîme insondable. Car de même que, pour juger de l'amour d'une mère, il faut être mère, de même, celui qui voudrait parler de la douleur de la Mère de Jésus devrait être mère, et une mère comme il n'y en a jamais eu et comme il n'y en aura jamais, une mère qui fût en même temps le Père et la Mère du Rédempteur. Attachez-vous donc à cette Mère souffrante, et dites-lui du fond du cœur: « O très bonne Mère, par cette douleur ineffable dont votre âme a été affligée à cause de la triste agonie de votre Fils dans le Jardin des Olives et de sa sueur de sang, nous vous prions, nous vous supplions de nous obtenir de votre Fils la force dans les adversités, afin que, constants dans tous les moments difficiles, calmes et tranquilles en tout, et résignés à la volonté divine, nous disions: « Que votre volonté soit faite! Qu'il m'arrive » non ce que je veux, Seigneur, mais ce que vous voulez. » Faites que nous désirions vivement supporter toute espèce de croix pour la gloire de votre Fils; que nous craignions comme lui le péché et la mort éternelle; que nous redoutions son terrible jugement et sa justice, et que nous désirions boire ce calice que votre Fils a bu. » Ainsi soit-il.

II. — CE QUE LE DEUXIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX OFFRE A NOS MÉDITATIONS.

Sommaire. — 1. Ignominie de la flagellation. — 2. Ignominie de la nudité. — 3. Nombre et rage des bourreaux. Douceur de Jésus. — 4. Circonstances qui aggravèrent les tourments de la flagellation. — 5. Jésus embrasse spon-

tanément la colonne. — 6. Instruments de la flagellation. — 7. Jésus tombe sous les coups de la flagellation et tâche de couvrir sa nudité. — 8. Jésus est flagellé par nos péchés. — 9. Marie était présente à la flagellation ; sa douleur augmentait celle de son Fils. Prières à Jésus et à Marie.

Ce mystère nous met sous les yeux les humiliations et les douleurs dont on abreuva le Seigneur Jésus, lorsqu'on le dépouilla de ses vêtements et qu'on attacha à une colonne son corps sacré pour le déchirer par une multitude de violents coups de fouets. Dans ce mystère, considérez attentivement les points suivants :

I. — Considérez comme les opprobres et les ignominies vont en croissant. Etant d'abord pris et lié, il reçoit un soufflet déshonorant dans la maison de Caïphe ; bientôt, dans la maison de Pilate, il reçoit une flagellation cruelle et ignominieuse, puisqu'on ne la donnait qu'aux esclaves. Cours, ô mon âme, vers la maison de Pilate, et là, tu verras des spectacles nouveaux. O spectacle étonnant, inouï ! l'Homme-Dieu déchiré à coups de fouets, offrant son corps à ce cruel tourment ! « Cieux, soyez dans l'étonnement ! » Le Fils de Dieu, le Créateur du monde, attaché à une colonne, y est flagellé horriblement. Méditez sur cette infamie, âmes dévotes ; et considérez le Roi des anges et des hommes dépouillé de ses vêtements et n'ayant absolument rien pour se couvrir, lui qui donne aux oiseaux leurs plumes, aux brebis leur toison, aux lis des champs une parure et une beauté telles que Salomon avec toute sa gloire n'a pu les égaler. O prodige ! ô spectacle ! Accourez à ce spectacle nouveau, vous toutes, âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ ; hâtez-vous et, frappées de stupeur, considérez le très puissant Monarque du monde, violemment dépouillé et mis à nu devant une si grande multitude d'hommes des plus vils, et lié fortement à une colonne. O miracle de sublime humilité ! qui aurait jamais pu croire que le Fils de Dieu se fût abaissé au point de consentir à être flagellé par les hommes ? Qui est-ce qui vous a serré si fortement, ô infinie Majesté ? Qui vous a attaché si violemment à cette colonne ?

Celui que personne n'a pu attacher, l'amour l'a attaché. « O » charité ! s'écrie le bienheureux Laurent Justinien[1], que ton » lien est fort puisque Dieu en a pu être lié ! Aucune entrave, » aucune chaîne, n'aurait pu le retenir à la colonne, si tu » avais manqué, ô lien de l'amour. »

II. — Considérez quelle fut l'ignominie de la nudité de Jésus. Voyez la chasteté, la pudeur même, mise à nu et attachée devant les plus impudiques et les plus méprisables des hommes. Pensez quel tourment indicible dut produire la nu

1. Livre *de l'Arbre de vie*, chap. IV.

dité dans ce cœur virginal. Les vierges de Milet craignaient plus la nudité que la mort la plus cruelle; car comme elles allaient se tuer elles-mêmes et que le magistrat leur dit qu'après leur mort on les traînerait toutes nues dans les carrefours elles ne se donnèrent pas la mort. Quelle ne fut donc pas la crainte de la nudité dans Jésus, cette source de pureté, cette fleur intacte de virginité!

III. — Considérez les circonstances et les usages qui aggravèrent les douleurs très aiguës de la flagellation du Seigneur, et d'abord la multitude des bourreaux qui le flagellaient. L'Evangéliste S. Matthieu dit[1] « qu'on réunit auprès de lui toute la cohorte, » laquelle, comme on le sait par l'histoire, se composait de six cent-soixante-six soldats. Or, d'après les règlements de la flagellation, il fallait que chaque soldat portât sa main sur le patient. Ainsi, lorsqu'un soldat devait être tué par l'épée de ses compagnons, il fallait que chacun le frappât à son tour. Lorsque les Juifs lapidaient quelqu'un, tous les assistants devaient lancer sur lui quelque pierre. Alors fut accompli ce que le Seigneur avait dit longtemps avant par la bouche du prophète : « Ils m'ont entouré comme des abeilles[2]. » Car aucun de ces vils bourreaux ne s'abstint de blesser et d'ensanglanter le Sauveur, soit par leur propre fureur et leur rage, soit par l'inspiration du démon qui, voyant l'innocence du Sauveur, les stimulait vivement afin d'augmenter ses propres crimes en le tourmentant. Ensuite leur rage effrénée bouillonnait de plus en plus, à cause de la patience et de la douceur de cet agneau sans tache qui, au milieu de tant de coups et de tortures, demeurait en repos et, pendant qu'on le déchirait cruellement, ne prononçait pas une parole. La constance de Jésus dans la souffrance fut plus grande que leur opiniâtreté à frapper. Jésus ne donnait aucune marque de faiblesse; les autres étaient fatigués de frapper. Ajoutez à cela deux ordres : l'un de Pilate, qui voulait le faire flageller cruellement, afin de pousser les cœurs de fer des spectateurs à la commisération; l'autre, des scribes et des pharisiens qui, craignant que Pilate ne le délivrât de la mort, excitaient les bourreaux tant qu'ils pouvaient et leur promettaient des récompenses, afin qu'ils frappassent jusqu'à la mort, ou du moins qu'ils le déchirassent assez atrocement pour qu'il passât le reste de la vie dans un état pire que mille morts.

IV. — Tournez vers Jésus les yeux de votre âme et voyez la qualité, la gravité et le nombre de ses plaies. Dieu avait ordonné autrefois[3] que celui qui était condamné à la flagellation fût prosterné sur sa face et frappé devant les juges pour

1. XXVII, 27. — 2. Ps. CXVII, 12. — 3. *Deutéronome*, XXVI.

que les exécuteurs se conformassent aux règles de la justice, et le nombre des coups ne devait pas dépasser quarante. Aussi S. Paul[1] dit : « J'ai reçu cinq fois de la main des Juifs quarante coups moins un. » On ne donnait, en effet, que trente-neuf coups, de peur de dépasser le nombre quarante. Mais, dans la flagellation de Jésus, aucune règle, aucune mesure, car il ne fut pas prosterné sur la face de manière qu'il ne pût être frappé que sur le dos, à la manière des Juifs ; mais, étant lié à une colonne, selon l'usage des Romains, il fut flagellé sur tout son corps, sans règle et sans mesure. On le lia d'abord à la colonne, ensuite on serra si fortement ses pieds et ses mains qu'il ne pouvait remuer en aucune manière. Lorsqu'ils l'eurent déchiré, mis en pièces complètement d'un côté, ils le tournèrent de l'autre, afin que la parole du prophète fût accomplie : « Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a en lui aucune partie saine. »

Considérez ce qui aggrava encore pour Jésus le tourment de la flagellation. 1° Notre-Seigneur est dépouillé de tous ses vêtements, lui qui, comme nous l'avons dit, couvre le ciel d'astres, la terre de fleurs, les arbres de feuilles, les oiseaux de plumes, les animaux de fourrures, les poissons d'écailles, les bienheureux et les anges de gloire. Le Seigneur est dépouillé, lui qui voulut bien couvrir d'une lumière céleste les corps des vierges Agnès et Barbe, dépouillées pour l'opprobre. Il ne couvrit point son corps, mais la confusion seule couvrait son visage, selon la parole du Psalmiste[2] : « La confusion de mon visage m'a enveloppé. » La honte affecta si vivement cet Homme-Dieu qu'il pouvait dire : « On a réuni les fouets sur moi et je l'ai ignoré[3]. » Et comment avez-vous ignoré, ô très doux Rédempteur? N'avez-vous pas senti les fouets cruels? Oui, il les ressentit, mais à cause de sa honte excessive on aurait dit qu'il ne comprenait pas ce qu'il endurait. « Il est » lié, dit S. Bonaventure[4] ; il est flagellé de diverses manières; il est nu devant tout le monde, ce beau jeune homme » rempli de pudeur, l'emportant en beauté sur tous les enfants » des hommes. Cette chair très innocente, très délicate, très » pure et très belle, reçoit des coups de fouets cruels et infa- » mants de la part des plus impudiques des hommes. Cette » fleur de la chair et de la nature humaine est couverte de » plaies et de déchirures. Ce sang royal ruisselle de toutes » les parties du corps; on réitère; on redouble; on ajoute plaie » sur plaie, coup sur coup. »

2° L'ignominie de la flagellation elle-même, genre de sup-

1. *Aux Corinthiens*, xi, 24. — 2. Ps. xliii, 16. — 3. Ps. xxxiv, 15. — 4. Dans les *Méditations de la vie de Jésus-Christ*.

plice infâme chez les Romains, puisqu'il était réservé aux esclaves et aux voleurs. C'était un crime de battre de verges un citoyen romain ; ils étaient, de par la loi, à couvert de cet opprobre, comme l'atteste Cicéron [1]. Quel opprobre donc pour Jésus, le plus noble des hommes!

3° La cruauté même de la flagellation. Sainte Brigitte [2] apprit, par révélation, que la flagellation de Jésus fut tellement cruelle que ses côtes furent mises à nu.

4° Le nombre des coups qu'il reçut. Saint Bonaventure [3] dit que Jésus reçut cinq mille blessures et cinq mille six cent soixante-seize coups. Sainte Gertrude [4] en compte cinq mille quatre cents. Jean d'Aquilée [5] atteste que S. Bernard apprit par révélation que le Seigneur reçut six mille six cent soixante-six coups. Dans la révélation faite à sainte Brigitte, notre Sauveur fit connaître à cette sainte femme qu'il avait reçu dans sa Passion cinq mille quatre cent soixante-quinze coups. Quoi qu'il en soit, il est certain que Notre-Seigneur Jésus-Christ a été déchiré d'une manière horrible par une multitude de coups. C'est pour cela qu'il dit par la bouche du prophète : *Les pécheurs ont frappé sur mon dos comme des forgerons* [6]. Il fait allusion, par cette métaphore, au forgeron qui, saisissant le fer chaud avec les tenailles, indique la partie du fer qui doit être travaillée en la frappant le premier, et on sait qu'alors les autres ouvriers qui travaillent avec lui donnent des coups innombrables avec des marteaux. C'est en effet ce qui arriva à Notre-Seigneur : Pilate donna le signal, et ensuite les exécuteurs le déchirèrent cruellement par des coups atroces. Une autre traduction porte : *Les pécheurs ont labouré sur mon dos;* parce que de même que les laboureurs creusent de profonds sillons dans la terre avec le soc de la charrue, ainsi la flagellation déchira la chair du Sauveur de manière à y creuser pour ainsi dire des sillons.

V. — Contemplez la mansuétude de Jésus-Christ dans sa flagellation. Sainte Brigitte [7] raconte avoir appris, par révélation, qu'ayant embrassé spontanément la colonne, il y fut attaché. Il n'embrassa pas la colonne pour écraser ses ennemis, en s'écrasant lui-même, comme le fit autrefois Samson, qui, ayant saisi les deux colonnes de l'édifice où étaient les Philistins, les renversa sur eux ; mais il le fit pour satisfaire son Père pour nous en souffrant les tourments de la flagellation.

1. Act. VII, *in Verrem.* — 2. Livr. VII, *Révélations*, chap. X. — 3. *De Passione Domini.* — 4. Lib. IV, *Divina insinuatio*, chap. XXXV. — 5. *De Amara Christi Passione.* — 6. Ps. CXXVIII, 3. — 7. Lib. IV, cap. LXX, et lib. I, cap. 10.

VI. — Considérez quels étaient les instruments de la flagellation. S. Vincent Ferrier dit qu'il y en avait de trois espèces [1].

D'abord des épines entrelacées dans les verges; ensuite des nerfs et des cordes armés d'aiguillons crochus; enfin, des chaînes de fer armées aussi de crochets. Lorsqu'on frappait, tous ces instruments emportaient la peau, le sang, la chair et les cartilages. Le bienheureux Laurent Justinien [2] rappelle que le corps sacré et virginal de Jésus fut si cruellement déchiré dans cette torture que les os, dans les diverses parties du corps, étant dépouillés de la peau et de la chair, apparurent aux yeux des spectateurs.

Admirez et contemplez le Christ manquant de forces naturelles, tombant à terre demi-mort et ne pouvant se remuer. Car, de même qu'une grêle abondante fait tomber les tendres épis de froment dans les champs, ainsi que les fleurs et les feuilles des arbres, les plantes et les arbrisseaux; ainsi, le plus beau des arbres du Paradis, cette fleur du champ, ce lis des vallées, tombe à terre frappé d'une multitude innombrable de coups de fouets.

VII. — Cependant l'amour de la pureté et de la pudeur lui donne le courage et la force de prendre ses vêtements et de couvrir sa nudité qui lui était certainement plus insupportable que les douleurs corporelles qu'il souffrait. Jules César étant tombé sous le poignard des conjurés, s'enveloppa soigneusement de sa toge afin de mourir honnêtement [3]. Nous devons penser que notre Sauveur eut encore plus de soin de le faire.

VIII. — Examinez combien fut dure et cruelle la cause de la flagellation. Je sais que Pilate ordonna de le flageller afin de calmer l'esprit des Juifs emportés par la haine, et de les engager à le laisser aller. Mais la cause première et principale de cette flagellation se trouve dans nous. Ce sont nos péchés qui blessent Jésus et le déchirent de cette manière. C'est pour cela qu'il dit lui-même : « Les fouets se sont réunis sur moi, » c'est-à-dire les fouets de nos fautes, « et moi, je n'avais fait aucun mal. » Et ailleurs : « Je payais ce que je n'avais pas enlevé. » Ainsi donc, ce fut pour nos péchés que le Seigneur fut livré aux juges pour être flagellé.

IX. Considérez des yeux de l'esprit l'extrême affliction de la glorieuse Vierge-Mère dans cette horrible tragédie. On ne doit pas douter qu'elle n'ait été spectatrice de cette terrible exécution, car, quoique cela n'ait pas été dit par les Evangé-

1. Sermon *de Passione Domini*. — 2. Liber *de Agonizatione Christi*, cap. XIV. 3. Suetonius, cap. XXVIII.

listes, de très graves auteurs l'ont constamment affirmé [1], et on le lit expressément dans les *Révélations* de sainte Brigitte [2]. Combien ne dut pas augmenter la douleur de Jésus, lorsqu'il vit et sentit que non seulement son propre corps, mais aussi l'âme de sa Mère chérie était flagellée avec lui? Et vous, ô Mère affligée, quels étaient vos sentiments lorsque vous voyiez votre Fils entouré d'une si grande multitude de bourreaux, nu et lié à la colonne, déchiré d'abord avec des verges, ensuite avec des fouets armés de fers crochus, et enfin avec des chaînes, et cela avec tant de fureur et de cruauté qu'on voyait même les os? Quelles étaient vos pensées lorsque vous ne pouviez ni lui parler, ni le consoler, ni l'aider, ni le panser? O cœur affligé d'une Mère, comment avez-vous été assez grand pour recevoir cinq mille quatre cent-soixante-quinze coups? Comment l'énormité de la douleur ne vous a-t-elle pas brisée, broyée, séparée en mille morceaux?

Je vois, Seigneur, et je sais que c'est pour mes péchés que vous avez été si atrocement frappé, si cruellement flagellé; faites, je vous en conjure, que je sente dans mon cœur toutes les piqûres, tous les aiguillons de cette cruelle flagellation; faites qu'à votre exemple, j'afflige mon corps par une utile mortification, par une sainte discipline.

O Mère de douleur, conduisez-nous aujourd'hui dans le palais de Pilate, auprès de cette colonne à laquelle votre Fils a été attaché, et où il a été si cruellement flagellé, afin que nous y voyions avec vous ce sang sacré, que nous recueillions ces précieux lambeaux de chair dont le pavé fut enrichi, que nous les placions dans nos cœurs et que, par les mérites du Sauveur, nous soyons préservés des fouets de la colère divine, délivrés de nos péchés et enfin des supplices éternels de l'Enfer. Ainsi soit-il.

III. — CE QUE LE TROISIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX OFFRE A NOS MÉDITATIONS.

SOMMAIRE. — 1. Exhortation à méditer le mystère du couronnement d'épines. — 2. On observa dans ce couronnement toutes les cérémonies d'usage qui se réduisent à six : on le dépouille des vêtements ordinaires ; on le revêt de la pourpre ; on le couronne d'épines ; on met un roseau dans sa main en guise de sceptre; on fléchit le genou devant lui ; on fait de cruelles réjouissances. — 3. Paroles que Pilate adresse au peuple. — 4. Prière à la Sainte Vierge. Prière au Père éternel. — 5. Apostrophe à l'âme fidèle. — 6. Douleur que la Sainte Vierge éprouva en voyant le couronnement d'épines. — Signification des circonstances du couronnement d'épines.

Dans la méditation de ce mystère, recueillons en pleurant les épines que les cruels bourreaux enfoncèrent dans la tête

1. S. Augustin, liber *Med.*, cap. ult. et S. Anselme, opuscule *de Passione Domini.* — 2. Lib. I, cap. x.

sacrée de Jésus, après en avoir tressé une espèce de couronne, afin de se moquer de lui et de le faire souffrir autant qu'il était possible, et dans tous ces aiguillons qui ont percé, fendu, déchiré la tête de Jésus, et se sont empourprés de son sang, vénérons autant d'astres de salut, autant de sources de bonheur. Méditez donc dévotement ce mystère.

I. — Que ces paroles de l'Epouse adressées à toute âme résonnent à vos oreilles[1] : « Sortez et voyez, filles de Sion, le » roi Salomon orné du diadème dont sa mère l'a couronné. » Sortez vous-mêmes, âmes chrétiennes, des pensées terrestres, des soins de ce monde, et considérez attentivement le roi Salomon, votre Sauveur, avec le diadème d'épines dont l'a couronné sa mère, cette louve cruelle, cette injuste marâtre, la Synagogue des Juifs.

II. — Dans ce couronnement nouveau et inouï de notre Roi, considérez que toutes les solennités en usage pour le couronnement d'un roi de la terre ont été observées exactement par les criminels bourreaux, afin de combler Jésus de honte et d'ignominie.

1° Le roi qu'on doit couronner est dépouillé de ses vêtements ordinaires ; on le revêt de la pourpre royale, on l'orne splendidement. Les bourreaux, après la cruelle flagellation de Notre-Seigneur, le Roi des rois, voulant l'abreuver encore plus d'outrages et d'ignominie, le dépouillent de ses vêtements qui étaient collés à sa chair par le sang. Ils les arrachent avec la dernière cruauté, emportent les restes de la peau et les morceaux de chair soulevés dans la flagellation, de sorte que cet Agneau, plein de douceur, est pour ainsi dire écorché entièrement et arrose de nouveau la terre de son sang qui coule en abondance. Oh ! triste et horrible spectacle ! celui qui ne gémit pas en voyant tant de cruauté, c'est un rocher, ce n'est pas un homme. Quels furent vos sentiments, ô très sainte Mère ! lorsque vous vîtes votre Fils dépouillé en même temps du double vêtement qu'il avait reçu de vous. L'un venait de vos entrailles, de votre sang : c'était sa peau divine ; l'autre, c'était cette tunique que vous aviez tissue de vos mains. On lui enleva la peau en lui arrachant la tunique, de manière qu'on voyait ses os. Horrible spectacle ! Lorsque nous voyons les plaies, les ulcères de quelqu'un, nous frémissons d'horreur. Que sera-ce donc si nous contemplons les blessures et le sang de Celui qui est notre Epoux et notre Dieu ? Ne serons-nous pas attendris par une double commisération, l'une naturelle et l'autre surnaturelle ?

2° Les rois qu'on doit sacrer et couronner sont revêtus de

1. *Cantiques*, III, 11.

la pourpre ou manteau royal, afin que leur majesté, la sublimité de leur rang paraissent davantage. S. Matthieu appelle la pourpre dont Jésus fut revêtu une chlamyde d'écarlate. C'était non seulement le vêtement des rois, mais aussi des empereurs. Mais quel fut le manteau royal, quelle fut la pourpre dont fut revêtu le Roi des rois, le Seigneur des monarques? Ecoutez le même Evangéliste [1] : « Et le dépouillant, ils l'entourèrent d'une chlamyde d'écarlate. » Ce vêtement est appelé par les autres Evangélistes *vêtement de pourpre*. Les contemplatifs pensent que ce vêtement était entièrement usé et qu'on s'en servait pour essuyer les chaussures. On l'en revêtit pour se moquer de lui et en faire un roi de théâtre. Car, comme Jésus avait avoué courageusement devant Pilate qu'il était roi, en disant : « Vous dites avec raison que je suis roi, » ils lui donnèrent par moquerie, comme à un roi dérisoire qui aspire en vain à ce titre, les insignes de la royauté, c'est-à-dire la pourpre et la couronne.

Voyez, ô Vierge-Mère, votre Fils, beau comme le lis et la rose, non plus choisi, mais rejeté entre mille ; car il a pris la forme d'un lépreux. C'est avec raison que l'Eglise, son Epouse, chantait en parlant de lui : « Mon bien-aimé est blanc et rouge. » Il est blanc dans le palais d'Hérode, puisqu'il y est revêtu d'un vêtement de cette couleur ; il est rouge dans la maison de Pilate où il est revêtu d'une robe de pourpre. Opprobre d'un côté, opprobre de l'autre. Par l'une de ces robes, vous nous avez montré, ô bon Jésus, la candeur de l'innocence ; par l'autre, le feu de la charité.

3° On met sur la tête des rois une couronne ornée d'or, de diamants, de pierres précieuses. Quelle couronne met-on sur la tête de notre Roi ? L'Evangéliste va nous l'apprendre : « Alors, dit S. Matthieu [2], les soldats du gouverneur, tressant une couronne d'épines, la mirent sur sa tête. » O ignominie, ô douleur ! Concevez quelle fut cette douleur lorsque les pointes des épines, très aiguës et très dures, longues comme le doigt et entrelacées les unes dans les autres, furent enfoncées dans cette tête sacrée avec une fureur brutale, l'entourèrent et pénétrèrent jusqu'à l'enveloppe du cerveau, de sorte que le sang coula en abondance sur le front, sur les yeux, sur tout le visage ; et ce visage auguste que les Anges désirent contempler devint un objet de pitié. Ce fut là sans doute un martyre inouï et si douloureux que si l'humanité n'avait pas été soutenue par la divinité, elle aurait expiré dans ce tourment.

4° Lorsqu'un roi est couronné, on met dans ses mains le

1. XXVII, 28. — 2. XXVII, 27, 29.

sceptre, symbole de la puissance royale. Mais quel sceptre donnèrent ces cruels bourreaux au Roi des anges et des hommes? « Ils mirent, dit l'Evangéliste, un roseau dans sa main. » Le roseau léger, vide, fragile et mobile, devait signifier que Jésus était un roi fantastique, une ombre de roi, un roi pour s'amuser, pour rire, semblable à ceux que font les enfants, mobile comme un roseau, sans esprit, sans raison, sans jugement. Ou bien, par le roseau, ils voulaient indiquer que ses miracles n'étaient pas vrais, mais des impostures. Quant à vous, considérez la douceur de Jésus qui, supportant cette injure avec la plus grande résignation, reçoit ce roseau sans un visage irrité, mais avec calme et avec joie.

5° Le roi, après son inauguration, est placé sur le trône; alors, les premiers, les principaux personnages du pays se présentent devant lui et, baisant la main qui tient le sceptre, lui souhaitent toute espèce de bonheur et de prospérité, et le peuple crie : « Vive le roi! vive le roi! » Les funestes inaugurateurs de notre Roi, ou, pour mieux dire, ses cruels bourreaux, que firent-ils pour imiter cette cinquième cérémonie? « Ayant fléchi le genou devant lui, dit l'Evangéliste, ils le tournaient en dérision, disant : « Salut, roi des Juifs! » Oh! moquerie! oh! mépris! c'est ainsi que se moquent de lui ceux qui, ne fléchissant qu'un genou, l'adorent dans les églises en portant les yeux çà et là et jetant des regards lascifs, criminels et impudiques. Oh! impiété! Celui que les Anges adorent dans le Ciel comme Dieu et Créateur, ces imposteurs lui offrent une adoration de théâtre! Celui que les esprits célestes regardent et vénèrent comme leur Seigneur et leur Roi, ces vils bouffons le traitent comme un roi de comédie. Ame dévote! c'est pour toi que le Sauveur est tourné en ridicule, méprisé, exposé à la risée, à la moquerie! Reconnais donc ton Dieu et ton Roi; rends à sa majesté le culte qui lui est dû; du fond de ton cœur, salue-le comme ton Seigneur et ton souverain Maître.

6° Lorsqu'un roi est couronné, les sujets, pour montrer leur affection envers le nouveau monarque, établissent des jours de fête, font retentir le canon, allument des feux de joie, célèbrent des jeux équestres et autres représentations et spectacles. Mais voyez quels horribles spectacles ces licteurs sanguinaires montrent à notre Roi : Ils prirent le roseau, dit S. Matthieu, et ils frappaient sa tête pour y enfoncer plus profondément les épines. D'autres lui donnaient des soufflets; d'autres salissaient son visage adorable par d'ignobles crachats. Alors fut accompli ce qu'avait prédit Isaïe [1] : « Il est sans beauté et sans éclat. »

1. LIII, 2.

III. — Lève tes yeux et écoute avec attention, ô mon âme; considère Jésus-Christ Dieu et homme, ton Rédempteur, déchiré par les coups de fouets, couronné d'épines, couvert d'un vil lambeau de pourpre, portant un roseau à la main. Tout son corps est couvert de plaies horribles, non pas par ses péchés, mais pour les nôtres; il est conduit en public comme sur un théâtre par Pilate, et ce gouverneur crie à la cruelle nation juive : « Voilà l'homme ! » C'est-à-dire : Avez-vous jamais vu un homme si cruellement frappé? A cause de la multitude des plaies et des blessures il paraît à peine être un homme? Le voilà, flagellé, déchiré, conspué, couronné d'épines, tourné en dérision, et maintenant bien corrigé. Que votre fureur s'apaise, que votre colère cesse, s'il vous a offensé en quelque chose, il vous a satisfait assez abondamment par une si cruelle correction. Voilà votre roi ! voilà, ô Juifs, celui que vous accusez d'aspirer à la royauté. Il est devant vous, non pas brillant de la majesté d'un Dieu souverain, mais couvert d'opprobre. Si vous portez envie à ce roi, pardonnez-lui maintenant puisque vous le voyez détrôné. Pourquoi voulez-vous sévir davantage? Voilà votre roi ! que vous m'avez présenté et que vous avez accusé d'aspirer à la royauté. Pourquoi êtes-vous encore indignés contre lui ? Regardez et voyez-le : il est devant vous, humilié, impuissant, faible, lié. Craignez-vous cette pourpre royale? ce sceptre qu'il tient à la main vous fait-il peur? S'il se disait Dieu, voyez maintenant qu'il est homme et même qu'il paraît moins un homme qu'un simulacre d'homme. Que votre colère cesse donc. Mais les Juifs, plus durs que la pierre la plus dure, plus cruels que les tigres, poussés par une rage infernale et à l'instigation des prêtres et de leurs ministres, commencèrent à crier : « Enlevez-le, enlevez-le, crucifiez-le ! Nous n'avons d'autre roi que César. Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. Si vous le renvoyez, vous n'êtes pas l'ami de César. » •

IV. — Pensez combien ces paroles, plusieurs fois répétées, blessèrent le cœur de la Vierge-Mère; son âme fut percée d'autant de glaives qu'elle entendit de ces paroles horribles. « Leurs dents étaient des armes et des flèches et leur langue une épée aiguë. » Et Pilate leur dit de nouveau : « Voilà l'homme ! voilà l'homme ! » Mère désolée, c'est votre Fils et votre Dieu que vous avez enfanté sans cesser d'être vierge. « Voilà l'homme » que vous avez conçu du Saint-Esprit sans ternir l'éclat de votre virginité, que vous avez mis au monde, que vous avez nourri de votre lait virginal; que vous avez élevé nouveau-né, enfant, adolescent, avec tant de soin et de piété, pour lequel vous avez toujours eu la plus grande ad-

miration et les plus grands égards, parce que vous voyiez en lui votre Messie et le Rédempteur du genre humain. N'est-ce pas là, ô illustre Vierge, votre Fils chéri, plus beau que tous les enfants des hommes? Vous le reconnaissez, mais la perfide nation des Juifs le rejette, lui que leurs pères ont désiré pendant tant de siècles, comme le Messie promis et attendu.

« Voilà l'homme! » Père éternel, c'est votre Fils, le Dieu fait homme, le Médiateur entre Dieu et les hommes. Jetez les yeux sur cet homme, ô Père céleste. C'est votre Fils, non par adoption, mais par nature, dans lequel vous vous êtes complu. Oh! Dieu, notre protecteur, jetez sur lui vos regards et considérez le visage de votre Christ, ce visage toujours si agréable à vos yeux, ce visage adorable pour les anges et toute la cour céleste, et d'autant plus adorable qu'il est maintenant défiguré et ensanglanté. Regardez ces yeux divins tournés vers vous, ils sont souillés de crachats, mouillés de larmes et de sang. Pardonnez-nous et soyez-nous propice.

V. — Considérez quelles furent, en cette circonstance, la honte, l'humiliation, la confusion de notre Sauveur. Un cœur noble aimerait mieux subir toute espèce de morts que d'être donné en spectacle à tout un peuple, chargé de fers, exposé aux moqueries et à l'opprobre de la populace. Le Fils de Dieu a bien voulu cependant recevoir cet affront à cause de nous. Pilate dit donc aux Juifs : « Voilà l'homme! »

Pilate dit cela afin d'assouvir, par ce spectacle touchant, la haine et l'envie des Juifs et de délivrer le Christ. Ces paroles te sont aussi adressées, ô mon âme si faible et si misérable : « Voilà l'homme » qui, étant semblable à Dieu, s'est fait homme par amour pour toi. « Voilà l'homme » plus beau que tous les enfants des hommes et maintenant le plus défiguré des mortels. Il n'a ni beauté ni éclat. « Voilà l'homme » d'une sublime humilité qui, à cause de toi, s'est abaissé au point de te rendre participante de sa divinité. « Voilà l'homme » d'une patience admirable, qui, ne pouvant corriger par les fléaux et les menaces ses fils rebelles, je veux dire le genre humain, a assumé sur lui toute la colère divine et a voulu être cruellement flagellé sur tout son corps. « Voilà l'homme » d'une charité très ardente, qui nous a aimés jusqu'à vouloir être flagellé, souillé de crachats, revêtu d'une robe d'ignominie, couronné d'épines, recevoir un roseau pour sceptre, afin de nous délivrer de la captivité éternelle et de nous faire héritiers du royaume céleste. « Ses opprobres, dit S. Jérôme, ont enlevé notre opprobre, ses liens nous ont rendus libres, sa couronne d'épines nous a acquis le diadème royal; nous avons été guéris par ses blessures. » Oh! épines! oh! péchés! qui avez piqué un si grand roi et qui l'avez déchiré si cruellement.

« Voilà l'homme! » O mon âme, regarde-le et vois avec quelle justesse il a dit : « Je suis un ver et non un homme; je suis l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. » Ces paroles : « Voilà votre roi! » s'adressent aussi à toi, ô mon âme. C'est là ton roi, ô âme dévote, un roi saint et sage, un roi doux, pieux, libéral, prodigue, bienveillant; reçois-le volontiers, honore-le comme ton roi et prends garde de l'abandonner pour te mettre au service du démon.

VI. — Enfin, considérez la bienheureuse Vierge, cette Mère si affligée, et pensez quels étaient sa douleur, sa tristesse, le tourment de son cœur, lorsqu'elle voyait son Fils bien-aimé couronné avec des épines qui entraient dans sa tête, couvert d'un manteau de pourpre usé et déchiré, tenant à sa main un roseau pour sceptre, exposé aux moqueries, souffleté, couvert de crachats et défiguré. Dites-nous, ô Mère affligée, quels furent vos sentiments au milieu de ce supplice. Ne vous rappelâtes-vous pas cette magnifique promesse qui vous fut faite par l'ange Gabriel : « Le Seigneur-Dieu lui donnera le trône de » David, son père; il régnera éternellement sur la maison de » Jacob et son règne n'aura pas de fin? » Ne disiez-vous pas : O Ange, où est l'effet de ta promesse? Tu me dis que je serais reine puisque mon Fils serait roi. Où est le trône? où est l'ornement? où est la gloire? où est la majesté promise? Est-ce là commander à la maison de Jacob? Comment règne-t-il dans cette maison puisqu'elle ne lui obéit pas? Elle le renie même devant Pilate en disant : « Nous n'avons pas d'autre roi que César. » C'est peu qu'elle le renie; mais elle le traite cruellement, elle le dépouille, le flagelle, le tourne en dérision, le conspue, le revêt d'une robe d'ignominie, lui ensanglante la tête avec une couronne d'épines, le frappe avec le roseau qu'elle lui a donné pour sceptre. Est-ce là régner? N'est-ce pas plutôt être un objet d'opprobre? Mais l'ange aurait pu répondre à cela : Cessez vos plaintes, ô Vierge, le messager de la vérité ne peut dire que des choses vraies; levez vos yeux vers votre Fils, et je vous prouverai que j'ai dit vrai. Ne voyez-vous pas sur votre Fils les insignes du pouvoir royal? Ne voyez-vous pas qu'il porte le diadème? Ne voyez-vous pas qu'il est revêtu de pourpre? Ne voyez-vous pas un sceptre dans sa main? N'entendez-vous pas qu'on le proclame roi? Ne voyez-vous pas que les soldats l'honorent en fléchissant le genou? Qu'importe à la royauté que tout cela se fasse sérieusement ou par moquerie? Comprenez le mystère, ô Marie, reconnaissez ce grand secret. Ce que les hommes perfides font pour l'opprobre, se fait sérieusement auprès de Dieu et des anges, et ce qu'on dit par moquerie se réalise dans le Ciel; et, si vous le voulez, écoutez l'explication de ce mystère : il est revêtu

d'une chlamyde, vêtement de guerrier, parce qu'il combat vaillamment les chefs des légions infernales. Cette chlamyde est de pourpre parce qu'il ne combat pas dans une bataille sanglante, mais qu'il répand son sang pour son peuple, et en même temps il avertit les vrais chefs de ne pas hésiter à répandre leur sang pour leur peuple, si la chose devient nécessaire.

Il est revêtu de pourpre pour montrer qu'il s'offre en victime pour les péchés de tout le monde. Achab changea d'habits, lorsqu'il partit pour aller combattre le roi de Syrie. Jésus, en commençant le cruel combat où il devait perdre la vie pour les hommes, changea aussi de vêtement et fut revêtu d'une chlamyde d'écarlate et couronné d'épines.

Il est couronné d'épines. Les anciens couronnaient leurs rois et leurs dieux de guirlandes de fleurs, comme le témoigne Pline[1], pour indiquer que la gloire de la dignité royale, la splendeur des honneurs et toute la pourpre du monde se flétrissent comme les fleurs. Jésus n'est pas couronné de fleurs, mais d'épines, afin de montrer la durée de son règne dont Gabriel avait dit : « Et son règne n'aura point de fin. » Car les épines étant sèches, se conservent très longtemps dans le même état. En le couronnant d'épines on indique donc que son règne sera éternel, c'est-à-dire interminable. Les dieux des Gentils sont couronnés de fleurs et sont de faux dieux ; notre Dieu est couronné d'épines, et c'est en cela qu'on distingue le vrai Dieu d'un faux dieu. Le vrai est couronné d'épines, le faux est couronné de roses. Lors donc qu'on couronne Notre-Seigneur d'épines, tout en le rejetant, on l'adore comme le vrai Dieu ; car bientôt les roses se changent en épines et les épines en roses.

Le Seigneur est couronné d'épines parce que ce sont là les tributs que nous lui payons. Les ministres et les sujets des rois leur offrent des richesses pour augmenter leur éclat ; l'or des sujets augmente la pompe du trône. Nos richesses à nous sont des épines, car c'est ainsi que le Seigneur les appelle[2]. Isaïe[3] appelle nos péchés *écarlate*, et voilà les richesses que nous donnons au Christ ; voilà ce qui orne le triomphe de notre roi ; voilà la pompe qui brille autour de lui. Son triomphe est en rapport avec les ressources que nous lui fournissons. Par cette pompe douloureuse et triste, Jésus nous enseigne qu'un règne temporel paraît en effet environné d'une pompe royale, mais ce n'est en réalité qu'une pompe triste et affligeante. Les rois ont sur la tête une couronne brillante d'or et de diamants, mais elle est entourée de mille soucis et

1. Lib. III, cap. XVIII. — 2. *Luc*, VII. — 3. Chap. I.

de mille douleurs. La couronne de notre Sauveur paraît méprisable, mais sur sa tête elle l'emporte sur les couronnes d'or et de diamant de tous les rois. C'est la couronne de l'Homme-Dieu, du Rédempteur seul, car elle indique un triomphe que l'Homme-Dieu seul peut remporter, le triomphe sur les péchés.

Il porte un sceptre mince et fragile, un roseau, parce que sa force est telle que ce sceptre lui suffit et au delà pour racheter les peuples et soumettre ses ennemis. Voilà donc le trône de David, l'éclat, la gloire de ce règne que l'Ange a promis.

O mon Jésus, plein de douceur, faites que je grave dans mon cœur votre douloureuse et amoureuse Passion, afin que je compatisse à vos plaies et que j'évite toujours l'horrible et funeste péché, qui est la cause de toutes vos souffrances.

O très douce et très affligée Marie, faites que je participe à votre immense douleur; faites que je sente dans mon cœur ces piqûres, ces aiguillons qui percent le vôtre. Courage donc, mon âme, réunis ces épines dans ton cœur, à l'exemple de sainte Catherine de Sienne, fais-t-en une humble couronne, mais attends les roses dans la gloire future et immortelle.

IV. — CE QUE LE QUATRIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX OFFRE A NOS MÉDITATIONS.

SOMMAIRE. — 1. Exposition générale du sujet. — 2. Jésus se soumet sans rien dire à la cruelle sentence qui le condamne à mort et prend la croix sur ses épaules. — 3. Apostrophe à l'âme fidèle. — 4. Ordre de la marche vers le Calvaire. — 5. Difficultés de la marche. — 6. Figure de Jésus portant sa croix. — 7. Jésus porte sa croix. — 8. Jésus console les filles d'Israël qui le suivent. — 9. Explication des paroles adressées aux saintes femmes. — 10. Pourquoi le Seigneur permet-il qu'on l'aide à porter sa croix? — 11. La Véronique essuie le visage de Jésus. Imitons-la. — 12. Douleur de Marie en voyant son Fils portant sa croix. — 13. Dialogue supposé entre Jésus et Marie. — Preuves que la méditation du mystère de Jésus portant sa croix lui est très agréable. Prières à Jésus et à Marie.

Dans ce mystère, méditons avec une pieuse vénération l'opprobre et le poids de la croix que les Juifs, par un excès de cruauté et d'impiété, jetèrent sur ses épaules délicates, épuisées et presque brisées. Suivons en esprit cette funèbre marche que le Christ fit en portant la croix depuis le prétoire de Pilate jusqu'à la montagne du Calvaire, et contemplons aussi l'excès de douleur et de tristesse de la Vierge-Mère.

I. — Levez les yeux de votre esprit et considérez après la sentence prononcée par Pilate, le Sauveur saisi avec une grande violence par les licteurs, dépouillé de ces vêtements de moquerie au moyen desquels on en avait fait un empereur de théâtre, et revêtu de ses propres habits, afin qu'il

pût être reconnu par tout le peuple et qu'il en résultât pour lui une plus grande infamie. Nous ne lisons point que la couronne ait été enlevée de sa tête. Si on la lui enleva, on la lui remit aussitôt avec violence afin qu'il mourût roi des Juifs.

II. — Admirez l'obéissance prodigieuse et la patience de notre Sauveur. Ayant entendu l'inique sentence de Pilate, il ne refusa pas de s'y soumettre et n'en appela pas à Tibère César; il ne demanda point de délai, ne protesta pas contre la cruauté du jugement, mais il obéit promptement; il mit aussitôt ses épaules, brisées par tant de coups précédents et affaiblies par une grande perte de sang, sous cette croix très lourde, et il la prit pour la porter jusqu'à la montagne du Calvaire, lieu destiné à son supplice.

III. — Ouvrez les yeux de votre esprit et voyez votre Rédempteur s'avançant vers le lieu où il doit subir son supplice, ou plutôt vers l'autel où il doit immoler un holocauste sanglant et achever son sacrifice pour l'expiation de nos péchés.

IV. — Observez l'ordre de cette marche funèbre. Jésus s'avance entouré de bourreaux, mouillé de sang et de sueur, souillé de crachats, chargé de la croix sur laquelle il doit être immolé, accompagné de deux voleurs condamnés à être crucifiés avec lui. Est-ce ainsi, ô Roi de gloire, que vous sacrifiez votre honneur pour mon salut, l'honneur qui est plus précieux que toutes les richesses et que la vie même? Vous agissez ainsi pour nous apprendre à ne pas rougir et à regarder comme un honneur de converser avec les plus grands pécheurs, lorsqu'il s'agit de leur retour à Dieu et de leur salut. Car le Christ a souffert volontiers cette ignominie afin de sauver les pécheurs.

V. — Considérez les difficultés de cette marche ; comptez dévotement combien de fois il éprouva des secousses, combien de fois il tomba à cause du poids excessif, combien de fois les aspérités des pierres et du chemin blessèrent ses pieds sacrés, combien de fois, succombant sous le poids, il fut frappé à coups de bâton, à coups de poing, à coups de pied par ses horribles bourreaux, afin qu'il se relevât et continuât sa marche, car, comme il était épuisé par tant de voyages qu'il avait faits devant tous les tribunaux qui étaient dans Jérusalem, par sa sueur de sang, par sa cruelle flagellation, par le douloureux couronnement d'épines, il n'est pas étonnant qu'il chancelât, tombât souvent sous sa funeste charge. O Seigneur Jésus, je ne puis pas rapporter tous vos tourments et tous vos opprobres, faites que je les ressente dans mon cœur.

VI. — En pensant à ce qui précède, supposez que vous voyez l'innocent Abel conduit par le traître et fratricide Caïn

pour être immolé avec une cruauté effrénée. Contemplez le véritable Isaac portant le bois de l'holocauste et se dirigeant vers la montagne, pour y être immolé réellement et non remplacé par un bélier, comme Isaac, à qui la vie fut conservée. Voyez le vrai, l'admirable Noé portant cette arche qui doit sauver tout le genre humain de l'éternel déluge de la mort. Voyez le vrai Moïse portant la verge qui doit perdre les Egyptiens, c'est-à-dire les ennemis infernaux, et conserver les vrais Israélites. Considérez le vrai Jacob passant avec son bâton le Jourdain des tourments, pour arriver dans le pays de ses parents, c'est-à-dire dans le royaume de son Père. Voyez Abimélech, notre chef, portant non plus un rameau d'arbre, mais l'arbre très lourd de la croix, appelant ses partisans et ses soldats en leur criant : « Ce que vous me voyez faire fai» tes-le promptement [1]; » c'est-à-dire : « Si quelqu'un veut » venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa » croix et qu'il me suive [2]. » Voyez le vrai David à demi-nu et nu-pieds, allant de Jérusalem dans le désert du Calvaire. Voyez le phénix chargé de ce bois qu'il va bientôt aromatiser avec son sang; il s'envole vers la montagne du Calvaire pour y être brûlé par le feu de son amour et ressusciter ensuite pour une vie immortelle. « Je mourrai dans mon petit nid et, » comme le palmier, je multiplierai mes jours [3]. » Voyez le bon pasteur qui porte avec cette croix toutes ses brebis sur ses épaules. Aussi il dit par son prophète : « Je les porterai sur mes épaules. » O mon âme, regarde ton chef, ton roi, ton Dieu et ton Sauveur. « Grand spectacle ! dit S. Augustin [4]; mais aux yeux de l'impiété, grande moquerie; aux yeux de la piété, grand mystère. Aux yeux de l'impiété, c'est un roi qui, au lieu de la verge de la royauté, porte le bois de son supplice; aux yeux de la piété, c'est un roi portant le bois sur lequel il doit être cloué, bois qui doit être glorieusement placé sur le front même des rois. »

VII. — Admirez ceci : les voleurs sont effrayés lorsqu'ils voient les potences sur lesquelles ils doivent mourir; ils en ont horreur, quoique cependant ils ne soient pas obligés de les porter, car ils ont des licteurs pour cet office. Mais notre Rédempteur embrasse sa croix avec joie, la prend volontiers sur ses épaules, parce que, avec elle, il prend le souverain pouvoir. « Il l'emporte sur ses épaules. » Qui n'est pas persuadé que Jésus se dirigea vers la croix avec plus de joie, plus d'empressement que S. André, lequel, en voyant la croix, s'écria : « Salut, croix précieuse, si longtemps désirée ! » Le

1. *Livre des Juges*, IX, 48. — 2. Matth., XVI, 25. — 3. *Job*, XIX, 18. — 4. Tract. CXVII, *in Joan.*

disciple n'est pas au-dessus du Maître. Jésus marche donc avec joie au supplice, parce qu'il avait choisi volontairement la mort de la croix par laquelle il devait vaincre le démon et la mort, briser les portes de l'enfer, ouvrir les portes du Ciel et sauver le genre humain.

VIII. — Contemplez la multitude du peuple accompagnant Jésus à la montagne du Calvaire : « Une grande multitude le suivait; » les uns pour le crucifier, comme les bourreaux; d'autres pour voir avec une joie cruelle une mort aussi ignominieuse, comme les pontifes; d'autres pour se moquer de lui et l'injurier, comme les soldats; d'autres pour assouvir leur curiosité, comme le reste du peuple; d'autres pour souffrir avec lui par une sainte affection, comme les saintes femmes, entre lesquelles étaient peut-être Marie Magdeleine, Marie, mère de Jacques, et Marie Salomé, qui le pleuraient et se lamentaient sur son sort. Que fait le Seigneur au milieu de tout ce monde? Se trouble-t-il? Se plaint-il de l'ignominie injuste qu'on lui fait subir? Point du tout. Mais il enseigne un motif plus parfait de pleurer : « Ne pleurez point sur moi, dit-il, mais sur vous-mêmes et sur vos enfants. » C'est-à-dire : Ne pleurez pas mon ignominie, mais déplorez avec une vive amertume vos péchés, ceux de vos enfants et l'ingratitude de cette ville ; parce que des jours viendront où l'on dira : « Heureuses les femmes stériles, les entrailles qui » n'ont point engendré et les mamelles qui n'ont point » nourri! » O charité admirable de notre Sauveur! oubliant ses opprobres et ses tourments, il ordonne de pleurer la malice et l'ingratitude de ceux qui n'ont pas soin de retirer du fruit de sa Passion et de sa mort. Conçois dans ton cœur, ô mon âme, cette ardente flamme de charité, et remercie Jésus d'un si grand bienfait.

IX. — Par une méditation perpétuelle, faites révoquer pour ce qui vous concerne, cette sentence terrible que le Sauveur prononça alors : « Si on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec? » Le bois vert c'était le Christ, arbre vigoureux et florissant, ayant en abondance la sève de toute innocence et de toute sainteté; le bois sec, c'étaient les Juifs et les autres pécheurs privés de toute sève de la grâce. Si donc la Justice divine, pour les péchés des mortels, a jeté dans un si horrible feu de tourments son Fils bien-aimé, plein de la sève de la grâce divine et, par conséquent point du tout propre au feu, que fera-t-elle de ces bois secs, arides, tisons de l'enfer, qui se sont rendus propres aux flammes éternelles, inextinguibles? O mon âme, abhorre, fuis le péché; car « il est hor- » rible de tomber entre les mains du Dieu vivant. »

X. — Considérez Simon le Cyrénéen portant la croix à la

suite de Jésus, et faites tous vos efforts pour devenir un autre Simon. Le nom de Simon, en hébreu, signifie *obéissant*. Vous serez donc des Simons si vous portez la croix volontiers et sans murmure à la suite de Jésus. Simon était étranger; il venait de la campagne à Jérusalem. Et vous, si vous voulez dignement porter la croix du Seigneur, vous devez être étranger et voyageur. Le Seigneur Jésus pouvait porter seul la croix sur la montagne, et il voulut être aidé par un autre pour signifier que sa croix doit être aussi portée par les fidèles. Il avait déjà enseigné cela par des paroles précises [1] : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce » lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » Simon, consacré au Seigneur par le sang dont était couvert le bois sacré, fut non seulement chrétien, mais évêque illustre et célèbre martyr, et vous, vous serez vraiment l'oint du Seigneur, c'est-à-dire vrai chrétien, si vous portez aussi la croix du Seigneur.

XI. — Considérez la pieuse femme Bérénice, vulgairement appelée Véronique, et tâchez d'imiter sa piété et sa dévotion. Cette femme, voyant Jésus passer devant sa maison pour aller au Calvaire, chargé de la croix, couvert de sueur, de crachats et de sang, pénètre au milieu des bourreaux et essuie son visage sacré avec un voile d'une parfaite blancheur. En récompense de sa piété, elle reçut l'image du Seigneur empreinte d'une manière miraculeuse sur ce linge. On le conserve encore aujourd'hui très religieusement dans l'église de S. Pierre, à Rome. Allez aussi au devant de Jésus montant au Calvaire ; allez-y non pas en marchant corporellement, mais en avançant vers lui par une dévote contemplation ; portez le suaire avec une pieuse et sincère affection, et essuyez ce visage divin défiguré par les blasphèmes de quelques chrétiens impies; essuyez-le en réfutant leurs blasphèmes, et, si vous en avez le pouvoir, en les punissant très sévèrement.

XII. — Considérez la Mère affligée du Sauveur. Voyez combien fut perçant le glaive qui blessa sa très sainte âme, lorsqu'elle aperçut son Fils bien-aimé accablé sous le lourd poids de la croix, tombant si souvent au milieu de ses bourreaux et ayant deux voleurs pour compagnons. Il ne fut pas difficile à cette excellente Mère, quoiqu'elle fût elle aussi accablée par une croix intérieure, de suivre les vestiges sanglants du Sauveur ; ils étaient, en effet, sanglants ces vestiges, car les nombreuses déchirures causées par la flagellation, agrandies par les secousses et le poids de la croix, ne faisaient de son

1. S. Matth., XVI, 22.

corps qu'une seule plaie ; la peau n'existait plus, le sang coulant de nouveau avec abondance, arrosait et rougissait tout le chemin.

XIII. — Pensez à l'ardent désir qu'avait la Vierge-Mère de voir son Fils bien-aimé allant à la mort. Elle désirait aller à sa rencontre par une ruelle latérale ; mais, ne pouvant y réussir, elle alla en dehors de la ville, au pied du Calvaire, en un endroit qui fut depuis, dit-on, consacré à sa sainte mémoire, et c'est là que cette Mère désolée le rencontra ; tombant à genoux, elle l'adora en suppliante, frappée de stupeur et accablée de tristesse. Et comme elle ne pouvait articuler aucun mot à cause de son excessive douleur, elle lui parla par l'affection seule et le regard ; elle semblait lui dire : O mon Fils très cher, qui êtes en même temps le Dieu très bon, d'où vient que je vous vois défiguré, pâle, mourant ? Qui m'accordera la grâce de mourir pour vous, de racheter votre mort par la mienne ? Si ma mort devait être salutaire au genre humain, comme je voudrais subir la croix pour vous rendre libre ! Jésus lui répondit : O ma tendre Mère, que faites-vous dans cette foule tumultueuse de peuple et de soldats ? Pourquoi avez-vous voulu si ardemment me voir dans ce tourment extrême ? Vous serez une nouvelle croix pour moi ; votre douleur blessera mon cœur. Laissez-moi mener à bonne fin cette œuvre de la rédemption des hommes que mon Père m'a imposée. A peine au troisième jour, je serai de nouveau vivant et je vous verrai, afin que vous soyez avant tous participante à ma résurrection, comme vous êtes compagne de ma Passion. La Mère ajouta : O mon doux Fils, je ne vous laisserai pas, je ne vous abandonnerai pas, puisque tous les autres vous abandonnent dans ce moment extrême. Permettez, ô Fils de Dieu, que je souffre avec vous qui êtes aussi mon Fils, et que je vous assiste dans vos derniers moments, si vous devez mourir. Je sais certainement que votre croix me causera une immense douleur, mais elle ne m'inspirera jamais de l'horreur ; Mère désolée, je recevrai le dernier soupir de mon Fils

O mon âme, rappelle souvent ce mystère à ton esprit, et sache qu'aucune méditation n'est plus agréable au Sauveur, comme lui-même l'a déclaré à l'apôtre saint Pierre, lorsqu'il lui apparut portant sa croix non loin de Rome, à l'endroit qu'on appelle : « *Domine, quo vadis?* Seigneur, où allez-vous ? » Il parut aussi sous la même figure, c'est-à-dire chargé de sa croix, à S. Ignace, l'illustre fondateur de la compagnie de Jésus, lorsqu'il allait à Rome pour obtenir du Saint-Siège la confirmation de sa société. Un homme très pieux demanda un jour instamment à Dieu de lui indiquer la pratique de

dévotion qui lui plaisait le plus. Etant ravi en extase pendant quelque temps, il vit un homme nu, transi de froid et portant une grande croix sur ses épaules. Il lui demanda qui il était, et le Sauveur répondit : « Je suis Jésus-Christ ; tu m'as demandé quelle était parmi les pratiques de la piété chrétienne celle qui me plaît le plus. Je te réponds que ce qui me plaît le plus, c'est qu'on m'aide à supporter ma croix, mes plaies, ma Passion. »

O Jésus, qui avez souffert avec tant de patience et de douceur ; vous qui, dans cette lugubre marche, avez empreint l'image de votre face adorable sur le voile de la pieuse Véronique, nous vous prions, nous vous conjurons d'offrir cette image pour nous à la très sainte Trinité. Offrez à Dieu le Père ce front et cette chevelure pressés par les épines, souillés de sang et de plaies ; ces yeux inondés de sang et de larmes ; cette divine bouche défigurée par les crachats, les coups et les plaies innombrables. Offrez-les comme un fruit abondant de salut pour nous ; ce présent lui sera très agréable, comme l'est toujours ce que vous lui offrez.

Et vous, ô très affligée et très bonne Mère, par la croix de votre Fils supportant les plus grands tourments, nous vous prions de nous obtenir, en temps opportun, le secours désiré de la grâce divine, afin que nous soyons excités à porter avec courage notre croix à l'exemple de votre Fils, notre Sauveur. Faites que nous la désirions ardemment, que nous la portions avec joie ; qu'à l'exemple de Simon le Cyrénéen, nous la portions sur nos épaules et nous la supportions avec persévérance, et que nous mourions sur elle, pénitents comme le bon larron. Ainsi soit-il.

V. — CE QUE LE CINQUIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX OFFRE A NOS MÉDITATIONS.

Sommaire. — 1. Dépouillement cruel de Jésus avant le crucifiement. Fut-il entièrement nu sur la croix? Prières à Jésus et à Marie. — 2. Crucifiement cruel et horrible. — 3. Etat de souffrance de Jésus sur la croix au moment où on l'élève. — 4. Souffrance de Jésus lorsque la croix tombe dans le trou destiné à le recevoir. Figures de Jésus crucifié. Jésus sur la croix était loin de l'état de gloire où Isaïe et Daniel le représentent. — 5. Toutes les parties du corps de Jésus ont leurs souffrances propres. — 6. Pourquoi Jésus meurt-il sur la croix avec toutes les circonstances qui ont accompagné sa mort? — 7. Explication symbolique de la position de Jésus sur la croix. — 8. Humiliation de Jésus sur la croix. — 9. Que fait Marie lorsque Jésus était en croix? Elle est debout, exhorte son Fils à pardonner à ses bourreaux, accepte saint Jean pour fils, voit Jésus abandonné de tous et de Dieu même, a soif de notre salut, félicite le bon larron, remercie Dieu, offre à la Sainte Trinité l'âme de son Fils. — 10. Douleurs de Marie après la mort de Jésus. — 11. Douleurs de Marie après la descente de la croix. Exhortation à la compassion. Prière à Jésus et à la bienheureuse Vierge.

Dans ce mystère, considérons le Christ, notre Dieu et Sau-

veur très innocent, océan immense de toute bonté et de toute sainteté, cloué ignominieusement à la croix, suspendu et mourant entre deux voleurs; méditons aussi pieusement les douleurs de sa Mère si affligée.

I. — Tournez vos yeux et votre pensée vers le Christ arrivant au lieu du supplice, où il doit entrer dans le sommeil de la mort par le supplice le plus cruel.

Considérez quatre horribles licteurs le dépouillant de ses vêtements, ou, pour mieux dire, lui déchirant les chairs pour la quatrième fois. On le dépouilla d'abord, lorsqu'on allait le flageller; secondement, lorsqu'on le couronna d'épines; troisièmement, lorsqu'on lui remit ses vêtements avant d'entrer sur la route du Calvaire; quatrièmement, au Calvaire même. Il est aisé de croire que sa robe intérieure était collée sur ses chairs meurtries, et que les bourreaux lui arrachèrent cruellement la peau qui y était adhérente. Il y eut de nouveau dans cet acte, pour le chaste Jésus, le comble de la honte, le comble de l'ignominie, le comble de la douleur. Vincent Brunus [1] suppose pieusement, d'après le Livre Ier des *Révélations* de sainte Brigitte [2], que la Mère de Dieu, qui avait enveloppé son corps de langes lorsqu'il vint au monde, fit passer son voile au plus proche soldat pour couvrir la nudité de son Fils. On dit que ce voile est conservé à Aix-la-Chapelle, parmi d'autres saintes reliques. Cependant, la plupart des saints Pères pensent que notre divin Sauveur fut mis sur la croix complètement nu et couvert de son sang sacré, afin que, devant souffrir pour le premier Adam, il montât sur la croix tel que celui-ci était entré dans le Paradis terrestre.

O second Adam, il vous coûte cher de faire rentrer le premier Adam dans l'état d'innocence qu'il avait perdue par sa désobéissance, puisque, pour lui procurer la robe nuptiale de la grâce, il a fallu que vous fussiez, avec tant d'ignominie, exposé nu sur la croix devant tout le peuple. O Vierge Marie, Mère de douleurs, quel ne fut pas votre tourment en voyant votre Fils bien-aimé dépouillé de ces vêtements que vous aviez travaillés vous-même de vos propres mains.

II. — Considérez que notre Sauveur, dépouillé de ses vêtements ou plutôt de sa peau, s'étendit lui-même sur le lit de la croix pour y consommer ce mariage mystique et sanglant avec l'Eglise. Prêtez l'oreille de l'esprit et écoutez les coups de marteau qui enfoncent les clous dont ses mains et ses pieds sont percés. Contemplez comment la main droite étant clouée à la croix, la gauche qui ne pouvait pas atteindre l'endroit où on avait fait le trou pour recevoir le clou, était tirée

1. Méditations XXXVI, *de Passione Domini.* — 2. Chap. XV.

avec des cordes jusqu'à ce qu'elle arrivât à cet endroit. Il en fut sans doute de même pour les pieds. Pensez quel fut son tourment dans cet horrible supplice! Que de tiraillements dans tout le corps! que de déchirements dans les membres! quelle douleur dans le percement des mains et des pieds, qui sont des parties très délicates où résident les organes de la sensation et les principales sources de la douleur! quel tourment dans la contraction des nerfs, l'ouverture des veines! Le corps, descendant toujours par son propre poids, agrandissait les plaies, et le sang coulant peu à peu le tourment augmentait toujours.

III. — Contemplez notre Rédempteur, non pas couché et appuyant son dos sur l'arbre de la croix, mais suspendu par ses mains et ses pieds percés par les clous; il est plus facile de penser que de dire combien fut vive la douleur qu'il ressentait, car, en supposant qu'il ne ressentait qu'une douleur lorsqu'il était encore à terre et lorsqu'il fut étendu sur la croix, on peut dire qu'il en souffrit mille lorsqu'il fut élevé en croix.

IV. — Pensez avec quelles moqueries, quels sarcasmes, quels éclats de rire, ces cruels bourreaux élevèrent la croix, avec quelle violence ils la laissèrent tomber dans le trou préparé, afin que tout le corps de Jésus fût horriblement secoué. Il est croyable que, dans cette secousse si violente, les plaies des mains et des pieds s'agrandirent cruellement. En y pensant, il n'y aura pas un cheveu de la tête qui ne se dresse d'une pieuse horreur.

En regardant un si triste spectacle, reconnaissez-y les mystères annoncés par tant de figures. Voyez l'arbre de vie élevé au milieu de la terre et d'où pend le Fruit de vie donnant le salut à tout le monde. Voyez-y l'innocent Abel tué cruellement par Caïn, c'est-à-dire par l'ingrate Synagogue, sur le bois de la croix. Voyez-y l'Arche vivante de la divinité, élevée non sur les montagnes de l'Arménie, mais sur le sommet du Calvaire, non par les eaux, mais par nos péchés qui nous avaient submergés dans le déluge de la colère divine. Voyez-y l'arc-en-ciel, signe de l'alliance entre Dieu et l'homme, placé dans le nuage de l'humanité et brillant d'un sang couleur de rose et de pourpre. Voyez-y l'innocent Isaac placé sur le bois, non pour être épargné et remplacé par un bélier, mais pour y être immolé cruellement et ignominieusement. Voyez-y l'agneau pascal percé par le dard de la croix et consumé par le feu de tant de tourments. Voyez-y le vrai Moïse élevant au ciel ses mains non plus soutenues par Hur et Aaron, mais clouées au bois, priant pour que son peuple remporte la victoire sur les Amalécites infernaux. Voyez-y le serpent élevé

non par Moïse, mais par la cruelle Synagogue, sur le bois de la croix, pour le salut de tous. Voyez-y le vrai Josué élevant le bouclier de sa croix contre la rebelle cité de Haï, c'est-à-dire contre le monde, afin de le vaincre par sa Passion et de le soumettre à la puissance de son Père. Voyez-y le véritable Gédéon tirant son glaive contre les Madianites infernaux. Voyez-y le véritable Samson saisissant les deux colonnes, c'est-à-dire les deux pièces de bois de la croix, détruisant la maison des Philistins infernaux et renversant leur royaume de fond en comble. Voyez-y le vrai David, avec la fronde de la croix et les cinq pierres, c'est-à-dire ses cinq plaies, prises dans le torrent de son sang, attaquant le superbe Goliath infernal et le terrassant courageusement. Voyez-y le vrai Elie élevé dans le tourbillon de sa Passion, pour être placé dans le Paradis céleste. Oh! triste et déplorable spectacle! Etonnant abaissement du Fils de Dieu incarné!

Vous l'avez vu, ô Isaïe! ce Jésus, assis sur un trône élevé, accompagné de deux Séraphins et remplissant la terre de sa gloire. Ici, on le voit non sur un trône, mais sur le gibet de la croix; non entre deux Séraphins, mais entre deux voleurs. Vous l'avez vu, ô Daniel! « Assis sur le siège de la royauté, servi par un million d'anges et entouré de mille millions de ces esprits bienheureux; » maintenant, dévoué à la mort, il n'est pas assis sur un trône, mais il est suspendu à la croix; il n'est pas entouré par les anges qui le servent, mais par les bourreaux qui le tourmentent et par les Juifs qui blasphèment contre lui. Hélas! quelle différence, comme il est changé!

V. — Considérez la multitude et la grandeur des douleurs du Christ. Il souffre pour l'homme; et, comme le péché d'Adam avait infecté tous les membres du corps humain, il a souffert dans toutes les parties de son corps. Sa tête auguste est couronnée d'épines; son beau visage, que les Anges mêmes désirent voir, est souillé de crachats et soufflet; ses oreilles, accoutumées aux mélodies des esprits célestes, sont offensées par des blasphèmes; ses mains, qui ont fait le ciel et la terre de rien, ses pieds, qui ont marché sur les eaux et qui ont parcouru les régions de la Palestine en prêchant l'Evangile et en faisant des miracles, sont percés de clous; son goût est offensé par le fiel et le vinaigre; son odorat est affecté par la puanteur des têtes et autres ossements des cadavres humains.

VI. — Considérez le lieu, le temps, la manière et les autres circonstances de la Passion du Christ. Il meurt sur le mont du Calvaire, où notre premier père, Adam, fut enseveli, d'après quelques auteurs, et la tête de celui ci fut découverte sous le pied de la croix, lorsqu'on creusait la terre : c'est afin que la vie sortît de l'endroit d'où venait la mort. D'autres

prouvent que c'est sur cette même montagne qu'Abraham avait résolu d'immoler son fils Isaac, qui fut une vraie figure du sacrifice du Seigneur.

Il meurt dans un endroit découvert, pour montrer que le fruit de sa Passion est commun à tous les hommes.

Il meurt dans l'air, afin de le purifier de la multitude de démons qui l'infeste.

Il meurt dans un endroit infecté par le supplice des malfaiteurs, afin de nous délivrer des puanteurs de l'enfer et de nous faire passer de l'état des morts à l'état des vivants.

Il meurt élevé de terre, afin d'arracher nos affections de la terre et de les enfermer dans le Ciel.

Il meurt au temps de la solennité de Pâques, lorsqu'un peuple innombrable venait à Jérusalem de toute la Judée, afin d'avoir un grand nombre de spectateurs de sa Passion, puisqu'il mourait pour plusieurs, c'est-à-dire pour tous.

Il meurt entre deux larrons, parce qu'il répand son sang pour les larrons, c'est-à-dire pour les pécheurs. Les Juifs avaient procuré à Jésus cette compagnie pour ternir entièrement sa gloire et pour faire croire qu'il avait été mis justement en croix comme chef de voleurs. Mais la Sagesse divine nous montre là un mystère ; car la croix fut comme le tribunal du Christ. De même qu'il était placé entre un voleur bon et un mauvais, ainsi, au jour du Jugement, il sera assis entre les bons et les méchants : « Il placera les uns à sa droite et les autres à sa gauche [1]. » De ces deux voleurs, l'un crut et fut sauvé : il représente les bons ; l'autre insulta Jésus-Christ et fut condamné : il représente les damnés.

VII. — Considérez la position de Jésus sur la croix : il a les bras étendus pour nous embrasser tous ; il penche sa tête vers nous, afin de nous recevoir avec le baiser de l'éternelle paix ; il montre ses mains percées, afin de nous départir abondamment ses dons ; il a son cœur ouvert, afin de nous y introduire ; il est cloué, afin de nous montrer la constance de son amour.

VIII. — Considérez l'humiliation de Jésus crucifié. Personne n'a jamais été crucifié aussi ignominieusement que lui : Pierre fut crucifié par l'ordre de Néron ; André, par l'ordre du proconsul Egée ; Philippe, par l'ordre d'un persécuteur ; Siméon, fils de Cléophas, évêque de Jérusalem, Agricola, Julienne, Zoé et beaucoup d'autres saints et saintes furent crucifiés de même, mais personne aussi ignominieusement que le Christ. Et pourquoi cela ? Parce que son Père avait réuni

1. S. Matth. xxv.

sur lui les iniquités de nous tous. O très innocent Jésus! je suis vraiment la cause de vos tourments si grands. Ma concupiscence m'a entraîné dans le péché : votre charité vous a conduit à la croix. Ma main a saisi, par la désobéissance, le fruit défendu : les vôtres, par obéissance à votre Père, ont été déchirées par des clous. J'ai goûté la douceur de la pomme, et vous, pour moi, vous avez goûté l'amertume du fiel. Mes pieds ont couru promptement vers le mal : les vôtres, sur la croix, ont été blessés par les coups de marteau et percés par les clous. Moi, j'ai contracté tant de dettes, et vous, vous soldez toutes ces dettes que je ne puis solder moi-même. Que votre croix, vos souffrances, votre satisfaction soient les miennes, afin que ce qui me manque pour mon salut soit suppléé par le trésor inépuisable de vos mérites!

IX. — Mesurez, si vous le pouvez, la douleur et la tristesse de la Vierge Marie, et pensez à ce qu'elle faisait lorsque Jésus était en croix. L'Evangéliste S. Jean nous l'a assez appris lorsqu'il nous a dit : « La Mère de Jésus était debout au pied de la croix. » O étonnante force d'âme! ô courage invincible d'un cœur de mère! Sa Mère était debout devant la croix, et tandis que les hommes, c'est-à-dire les Apôtres, fuyaient, la Vierge restait courageusement auprès de son Fils. Elle était debout et contemplait son Fils suspendu au gibet entre deux voleurs, déjà près de la mort et en agonie. Le Fils était suspendu à la croix et la Mère s'offrait aux bourreaux. Il y avait là deux autels de la croix : celui de la Passion où le Christ mourait, et celui de la Compassion où sa Mère était immolée. Jésus-Christ offrait sa chair : la Vierge Marie immolait son cœur et son esprit : « Elle était debout près de la croix, » et elle voyait les prêtres tournant en dérision et blasphémant son Fils mourant; les Pontifes branlant la tête et lançant contre lui des sarcasmes plus cruels que la mort; les bourreaux se partageant ses vêtements et jetant au sort sa tunique sans couture.

Lorsque Jésus priait avec larmes son Père pour ses ennemis, ses bourreaux, et tous les mortels en disant : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font, » elle, imitant son Fils, lui disait intérieurement du fond de son cœur : « O mon Fils, plein de bonté, pardonne à tes ennemis le crime qu'ils commettent en répandant ton sang; je t'en conjure par les douleurs que tu éprouves, par l'amour qui te fait répandre ton sang et par les plaies dont tu es couvert, ne sois pas vaincu par le mal, mais triomphe du mal par le bien. »

Lorsque Jésus dit à S. Jean : « Voilà votre mère! » et à sa mère : « Voilà votre Fils! » elle se soumit humblement, quoiqu'il fût bien différent de recevoir le serviteur au lieu du

Seigneur, le disciple au lieu du Maître, le fils de Zébédée au lieu du Fils de Dieu.

Lorsque Jésus, vers la neuvième heure, s'écria d'une voix forte : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » elle s'attachait plus fortement à la croix, voyant son Fils délaissé, abandonné non seulement par les Apôtres et par tous ceux qu'il connaissait, mais aussi par Dieu le Père et par lui-même, puisqu'il ne recevait aucun secours, aucun soulagement de la Divinité qui était unie à l'humanité dans sa personne.

Lorsque Jésus s'écriait : « J'ai soif! » voulant indiquer par là moins la soif corporelle que celle du salut de nos âmes, sa Mère, conformant sa volonté à la volonté divine, désirait ardemment le salut du genre humain.

Lorsque Jésus promettait le Paradis au bon larron en lui disant : « Tu seras aujourd'hui avec moi en Paradis », sa Mère remercia celui-ci de sa foi si ardente et de la profession qu'il venait d'en faire à l'égard de son Fils et le félicita affectueusement du salut qu'il était sur le point d'atteindre.

Lorsque Jésus dit : « Tout est consommé! » sa Mère, un peu moins affligée, remercia Dieu le Père de ce que les tourments de son Fils allaient cesser et de ce que la rédemption des hommes était accomplie.

Lorsque Jésus expirant s'écriait d'une voix forte : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains! » sa Mère, tombant à genoux et élevant les yeux vers son Fils (ce qu'elle pouvait faire sans être observée à cause des ténèbres), offrait ce dernier soupir de son Fils à la très sainte Trinité et lui rendait les plus grandes actions de grâce pour le sacrifice d'un prix infini qui venait d'être offert, pour la rédemption du genre humain, sur l'autel de la croix par son Fils, le Souverain Prêtre, et, continuant sa prière, elle adora le corps de son Fils mort, parce qu'elle savait, d'une manière certaine, qu'il était uni à la Divinité.

X. — Considérez combien fut continuelle la douleur de cette très sainte Mère. Les douleurs de Jésus finirent avec sa vie, mais celles de cette Mère ne s'arrêtèrent pas là. Elle avait un grand désir que le corps sacré de son Fils fût déposé de la croix et enseveli convenablement. Bientôt après sa mort, arrivent les soldats prétoriens dont l'un frappant de sa cruelle lance le côté de Jésus le lui ouvrit; il blessa et perça en même temps le cœur de Marie qui en fut spectatrice. Il sortit du côté de Jésus du sang et de l'eau, et des yeux de Marie un torrent de larmes. Jésus ne ressentit point la blessure de son côté, puisqu'il était mort; mais Marie, encore vivante, la reçut dans son cœur avec un extrême tourment.

XI. — Contemplez avec quelle souffrance, quel gémissement, quel soupir du cœur la bienheureuse Vierge baisa chaque membre et chaque plaie de son Fils lorsqu'il fut déposé de la croix et remis dans ses bras. Elle voyait son auguste tête percée de tous côtés par la couronne d'épines, sa chevelure d'or en désordre et arrachée en partie ; elle arrosait de ses larmes ces yeux qui l'avaient tant de fois réjouie et qui étaient alors fermés par la mort ; elle contemplait la bouche de Jésus qui était livide, ses douces lèvres et son visage, le plus beau de tous ceux des enfants des hommes, qui étaient défigurés par le sang ; les plaies et les blessures sacrées des mains et des pieds qui étaient ouvertes ; sa poitrine renfermant son cœur si aimant ; la plaie du côté largement ouverte ; elle contemplait tout cela et souffrait horriblement en voyant si défiguré son Fils chéri qui avait auparavant l'éclat du lis et de la rose.

Excitez-vous à la contrition en disant en vous-même ces paroles ou autres semblables : « Quelle serait ta douleur si tu voyais ton frère suspendu à un gibet pour des crimes commis par toi et non par lui ? » Et tu n'es point affligé, tu n'es ému en voyant ton Dieu suspendu à la croix pour tes péchés et traité si cruellement ? Toutes les créatures compatissent à la mort du Sauveur ; le soleil s'obscurcit ; la terre tremble ; les pierres se fendent ; le voile du temple se déchire ; les tombeaux s'ouvrent, et toi seul, pour qui Jésus-Christ souffre, tu ne compatis point à ses maux ? O bon Jésus, faites qu'il ne se passe aucun jour sans que nous ayons pour votre Passion un souvenir de reconnaissance. C'est bien juste. Et vous aussi, Mère affligée, nous vous supplions de nous obtenir la grâce de mourir tous les jours au monde et à nous-mêmes et de nous crucifier par la pénitence, afin que nous puissions vivre éternellement avec votre Fils, notre Sauveur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

TROISIÈME PARTIE DU ROSAIRE

LES MYSTÈRES GLORIEUX

Ier Mystère : la Résurrection de Jésus. — IIe Mystère : l'Ascension de Notre-Seigneur. — IIIe Mystère : la Descente du Saint-Esprit. — IVe Mystère : l'Assomption de la très sainte Vierge. — Ve Mystère : Le couronnement de Marie dans le Ciel.

I. — CE QUE LE PREMIER MYSTÈRE GLORIEUX OFFRE A NOS MÉDITATIONS.

Sommaire. — 1. Exhortation à féliciter Jésus. Figures annonçant sa Résurrection. — 2. Sentiments de Marie avant la Résurrection. — 3. Demande que Marie adresse à son Fils avant la Résurrection. — 4. Circonstances qui accompagnent la Résurrection. — 5. Jésus apparaît à sa Mère. Joies de Marie. Les Saints de l'Ancien Testament accompagnent Jésus ressuscité. La bienheureuse Vierge jouit de la vision béatifique au moment de la Résurrection. — 6. Jésus après sa Résurrection dut d'abord apparaître à sa Mère. Joie de Marie après la Résurrection. — 7. Actions de grâces pour la Résurrection du Christ. Bienfaits de la Résurrection. Prière de Marie.

Dans ce mystère, nous voyons Jésus-Christ, Notre-Seigneur, sortir vivant des limbes et du sépulcre, et triompher glorieusement de la mort qu'il a vaincue. Méditez donc ce mystère.

I. — Elevez les yeux de votre âme, et considérez le corps sacré de Jésus non plus déchiré, couvert de sang, lividement enflé, ignominieusement nu et suspendu à la croix, les mains, les pieds, le côté cruellement percés, mort enfin, mais bien ressuscité, immortel, glorieux, plus brillant que le soleil, plus éclatant que les astres. A ce spectacle si agréable, si réjouissant pour votre âme, hâtez-vous d'offrir vos félicitations à Jésus et à sa très sainte Mère, la Vierge Marie. Félicitez Jésus, parce que, beau, immortel, élevé à une si grande gloire, il est ressuscité victorieux d'entre les morts. C'est là notre vrai Noé, Sauveur du genre humain, qui, enivré pour nous du vin de l'amour de Dieu, sort du sommeil de la mort et couvre de la gloire de l'immortalité la nudité de la croix. C'est l'innocent Joseph vendu par ses frères, calomnié, emprisonné. Il sort vivant de la prison et de la mort, et devient le Maître du monde. C'est le phénix céleste qui a repris une nouvelle vie après avoir été consumé par le feu. C'est la verge d'Aaron qui avait séché et a fleuri de nouveau : « Et ma chair a refleuri. » La chair du Seigneur a fleuri lorsqu'il est né de la Vierge, et a refleuri lorsqu'il est ressuscité des morts et a rempli le monde de sa bonne odeur.

II. — Considérez quels furent les pensées, les sentiments de la bienheureuse Vierge-Mère. Je crois que son cœur fut partagé entre la tristesse de la Passion et la joie de la Résur-

rection; celle-ci le dilatait, celle-là le resserrait. Il est dilaté par l'espoir de la Résurrection et était resserré par le souvenir de la Passion. L'esprit de Marie était aussi partagé, car il était en même temps avec son Fils dans le tombeau et dans les limbes. Dans le tombeau, elle se tenait auprès du corps de Jésus, comptait ses plaies et ses tourments; dans les limbes, elle conversait avec les saints de l'Ancien Testament; elle contemplait l'âme de Jésus brisant les portes de l'enfer, le dévastant, enchaînant le démon, amenant avec lui tous les saints de l'ancienne loi. Elle entendait les cris de joie de ces saints, les gémissements et les hurlements des démons. Lorsque le soleil, se couchant, sort de notre hémisphère, il va dans l'autre et porte le jour à nos antipodes ; ainsi, Marie contemple l'âme sainte de Jésus sortant de son corps et de notre monde pour aller dans l'autre hémisphère, c'est-à-dire dans les limbes porter aux saints la lumière béatifique produite par l'éclat de sa divinité; car l'âme bienheureuse du Sauveur, en arrivant dans cette prison où les saints étaient détenus, la changea en paradis. Aussi Jésus dit au larron crucifié : « Tu seras aujourd'hui avec moi en paradis, » c'est-à-dire dans les limbes changés en paradis.

III. — Repassez dans votre esprit les prières, les demandes que la Vierge-Mère adressait à son Fils gisant dans le tombeau. Car il n'est pas douteux que, comme elle avait autrefois attiré Dieu du Ciel par ses vertus, ainsi elle le rappela des enfers par ses prières. Après cette cruelle douleur dont nous avons parlé, après que le glaive eut percé ses entrailles, la Vierge, pleine d'une foi vive, d'une espérance certaine et enflammée de charité, poussait du fond de son cœur de longs gémissements, s'écriant avec le prophète : « Levez-vous, ô ma gloire, levez-vous, ô ma harpe et ma lyre! Levez-vous, ne restez pas mort, ô mon Fils; levez-vous et consolez votre Mère et toute votre famille. Levez-vous, je vous en conjure, ô ma gloire, afin que ceux qui vous haïssent sans raison ne se glorifient point; rendez à vos ennemis le mal qu'ils vous ont fait et la confusion à ceux qui sont jaloux de vous; que les impies rougissent, que ceux qui vous ont méprisé et qui ont branlé leur tête contre vous soient couverts de honte ; souvenez-vous des opprobres dont l'insensé vous a abreuvé tout le jour. O mon Fils, rappelez-vous la promesse que vous avez faite : « Je me lèverai de grand matin, » et n'oubliez pas ce que vous disiez à votre Père : « Vous ne laisserez pas » mon âme dans l'enfer, et vous ne permettrez pas que votre » Saint éprouve la corruption. » En disant cela, elle brûlait intérieurement du feu du divin amour et versait des larmes abondantes.

IV. — Contemplez le Christ sortant du sépulcre sans briser la pierre, et se dirigeant d'abord vers sa Mère. Ce Fils chéri avait entendu du fond du tombeau les paroles de sa Mère, et il ne différa pas de réunir à son âme ses membres mortels qu'une mort très cruelle en avait séparés. A peine le troisième jour avait commencé que cette âme très puissante, unie au Verbe de Dieu et accompagnée de la troupe imposante des saints, entre dans le tombeau où gisait son corps sans vie. Au dehors étaient des légions d'anges que le Père divin avait envoyées du Ciel pour être témoins du miracle et pour chanter des hymnes dignes de ce triomphe. L'âme de Jésus entre donc dans ce corps froid, et soulève le cadavre. Bientôt cette chair livide, ressuscitée, immortelle et brillante, sort du sépulcre, quoique fermé. Ce corps, que les ténèbres de la mort avaient obscurci, ce corps flagellé, tourmenté, couvert de crachats, cloué à la croix, percé d'une lance, est désormais immortel, impassible; il est plus éclatant que le soleil. Cette tête sacrée, que les impies avaient couronnée d'épines, est ornée de la couronne royale. Ce visage défiguré, soufflet, couvert de sang, resplendit d'une beauté céleste; les plaies des pieds et des mains éclatent comme des étoiles, et la lumière du soleil n'est pas comparable à celle que projette le côté ouvert par la lance du soldat. Il sort des liens du sépulcre, ce très vigoureux Samson; il brise les portes de la Gaza infernale, pour l'opprobre des Philistins, les emporte et sort vainqueur.

V. — Entendez en ce moment les applaudissements, les chants, les harmonies célestes. L'archange Gabriel s'empresse vers la sainte Vierge et, lui qui avant l'Incarnation l'avait saluée en lui disant : « Je vous salue, pleine de grâces, » est le premier à la féliciter après la Résurrection : « Reine du Ciel, » lui dit-il, réjouissez-vous, parce que Celui que vous avez » mérité de porter est ressuscité comme il l'avait dit. » Pendant que l'Ange adresse ces paroles à Marie, Jésus se présente tout à coup à elle dans sa gloire et entouré de tous les saints. La Vierge, remplie de joie, tombe aux pieds sacrés de son Fils, les baise ainsi que ses plaies, en le félicitant et le remerciant de ce qu'il avait supporté tant de travaux et de tourments pour le salut des hommes. Elle baise aussi les mains que Jésus lui présente avec douceur, et les proclame bienheureuses de ce que, ayant été clouées au bois infâme et cruel de la croix, elles ont opéré notre rédemption et accompli l'ordre du Père céleste, en répandant une si grande abondance de sang divin; ensuite, elle s'approche du côté de Jésus et colle ses lèvres sur la plaie ouverte du cœur, avec le plus grand respect et la plus grande tendresse. Qui pourra ici, ô Vierge, exprimer vos pensées, vos sentiments? Qu'éprou-

viez-vous lorsque les chants sacrés des habitants des cieux vinrent frapper vos oreilles ? Quelle fut votre joie lorsque vous vîtes devant vous votre Fils brillant d'une lumière divine et plus éclatant que les astres ? lorsque vous vîtes ce majestueux visage, auparavant souillé de crachats et livide de coups, rendu à sa splendeur ? lorsque vous vîtes sereins ces yeux qui avaient été obscurcis sur la croix, colorées ces lèvres qui avaient pâli par la mort et ces plaies cruelles devenues brillantes comme des pierres précieuses ? De quelles joies votre cœur ne bouillonnait-il pas lorsque vous vous jetâtes dans les bras de votre Fils si aimant, devenu immortel ? lorsque vous entendîtes cette voix qui était rauque sur la croix, devenue si douce ? Elle vous disait : « Je suis le premier et le dernier; j'ai été mort et je vis ; je vis dans les siècles des siècles, et j'ai les clefs de la mort et de l'enfer. » Quelle fut votre joie lorsque votre Fils, ressuscité, se présenta à vos embrassements, à vos baisers, lorsqu'il essuya vos larmes de ses propres mains ? Quelle était l'allégresse de votre cœur lorsque les saints vous reconnurent et vous saluèrent comme leur Reine ? Il y avait, avec Jésus ressuscité, les premiers parents du genre humain, Adam et Eve; il y avait nos premiers pères remarquables par leur justice, Abel, Seth, Énos, Mathusalem ; il y avait les anciens patriarches Abraham, Isaac, Jacob et leurs saints descendants ; il y avait les princes et les rois du peuple d'Israël, David, Joas, Josias, Ézéchias ; il y avait les saints prophètes Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, qui avaient célébré le Christ et la Vierge dans leurs oracles ; il y avait les parents de Marie, Zacharie, Elisabeth, Jean-Baptiste, le précurseur de son Fils, et Joseph, son très cher époux ; il y avait son père et sa mère, Joachim et Anne. Tous ces saints n'avaient qu'une voix pour féliciter et louer Marie qui avait enfanté le Rédempteur et contribué puissamment à leur salut. Marie pouvait dire alors avec Jacob : « Je suis satisfaite, si mon Fils est en vie. Vous avez changé, ô mon Fils, ma douleur en joie; vous avez déchiré mon vêtement de deuil et vous m'avez environnée de joie, et d'ailleurs les consolations que vous m'avez procurées ont réjoui mon cœur autant que la multitude de mes douleurs l'avaient affligé. O joie ineffable ! ô douceur incroyable ! »

Je suis porté à croire, avec S. Thomas de Villeneuve, que la bienheureuse Vierge fut élevée à la vision béatifique. Elle vit l'âme de son Fils illuminant de la splendeur admirable de la divinité la maison de son corps ; elle vit en même temps tous les chœurs des anges qui lui donnaient les éloges les plus flatteurs et la proclamaient bienheureuse.

VI. — Considérez qu'il était très juste que Jésus apparût d'abord, après sa Résurrection, à sa bienheureuse Mère si affligée. Samson, ayant déchiré un lion comme si c'eût été un chevreau, trouva ensuite dans sa gueule un rayon de miel et le porta d'abord à son père et à sa mère [1]. Jésus, lorsqu'il eut déchiré, par sa mort, la mort plus cruelle qu'un lion, fit part d'abord à sa Mère du miel suave de la Résurrection, qu'il avait trouvé dans la gueule de la mort. Lorsque le soleil se lève, négligeant les plaines, il éclaire de ses rayons réjouissants les plus hautes montagnes. De même, le Soleil de justice, sortant du sépulcre, négligea les autres saints et amis, et alla d'abord éclairer des rayons de sa gloire, Marie qui est le sommet le plus élevé de la perfection.

Il était juste que Jésus apparût d'abord à Marie, car c'est un principe de droit : « Celui qui ressent l'inconvénient doit ressentir l'avantage. » Or, personne n'avait éprouvé plus de désavantage que Marie dans la mort du Seigneur ; personne donc ne dut éprouver plus tôt qu'elle la consolation. Si S. Jacques, d'après ce que rapporte S. Clément de Rome, s'engagea par serment à ne goûter d'aucune espèce de nourriture qu'il n'eût vu le Seigneur ressuscité le troisième jour, et si son vœu fut bientôt accompli, Marie ne dut-elle pas voir son désir satisfait le plus tôt possible, elle qui très probablement pendant les trois jours précédents, n'avait ni mangé, ni bu, ni dormi, puisqu'elle employa tout ce temps en partie au souvenir de la Passion et en partie à l'attente de la Résurrection ?

Il était juste qu'il apparût d'abord à sa Mère, lui qui enseigna à honorer les parents : « Honore ton père et ta mère [2]. » — « Honore ton père et n'oublie pas les gémissements de ta » mère [3]. »

Enfin, cela fut juste à cause de la promesse même de Jésus qui avait dit [4] : « Celui qui m'aime sera aimé de mon père ; je » l'aimerai et je me manifesterai à lui. » Quelle ne fut donc pas la joie de Marie en le voyant la première, elle qui l'aimait plus que tous les hommes !

Je crois qu'elle eut besoin du secours spécial de Dieu pour ne pas mourir de joie. Les historiens rapportent qu'une dame romaine ayant appris d'un soldat que son fils était tombé dans un combat livré par Annibal aux Romains, elle en fut très attristée, mais ensuite, ayant vu en bonne santé son fils qu'elle croyait mort, elle fut tellement impressionnée par la joie qu'ayant embrassé son fils sans proférer une seule parole,

1. *Livre des Juges*, XIV. — 2. *Exode*, XX, 12. — 3. *Ecclésiastique*, VII, 29. — 4. S. Jean, XIV, 21.

elle mourut dans ses bras. Il en serait peut-être arrivé de même à Marie, si elle n'avait été fortifiée par un secours divin. Elle pouvait dire alors avec raison ce mot de l'Evangile [1] : « Félicitez-moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avais » perdue, » et non seulement elle la retrouva cette drachme, mais elle la retrouva beaucoup plus précieuse qu'elle n'était lorsqu'elle la perdit. Elle l'avait perdue, le vendredi, abjecte et vile, mais le jour de la Résurrection, elle la trouva brillante d'une beauté et d'une gloire inestimable. Le vendredi, la Vierge pouvait dire avec raison : « O vous tous qui passez » par ce chemin, regardez et voyez s'il y a une douleur sem- » blable à la mienne [2]. » Mais, au moment de la Résurrection, elle pouvait changer quelque chose à ce texte sacré et dire : O vous tous qui passez par ce chemin, regardez et voyez s'il y a une joie semblable à la mienne. Les consolations que m'a données mon Fils ont plus réjoui mon âme que la multitude de mes douleurs ne l'avait attristée.

VII. — Rendez grâces au Rédempteur. Grâces à vous, ô Jésus! grâces à vous pour votre si grande humilité! grâces à vous pour votre glorieuse résurrection! Car si vous n'étiez point ressuscité d'entre les morts, quel triomphe pour les Juifs! quel sujet d'orgueil pour les prêtres et les pharisiens! Comme ils auraient tourné en ridicule votre famille! Que de moqueries, de sarcasmes, d'éclats de rire contre votre Mère et vos disciples! Quelle confusion pour ceux qui vous suivaient! Quelle honte, quelle ignominie pour vos disciples! Où seraient-ils allés, où auraient-ils pu paraître? Tous auraient dit qu'ils avaient été trompés par vous et tout le peuple aurait applaudi à la sagacité des pharisiens qui vous auraient puni comme un imposteur digne de mort.

Grâces à vous de nouveau pour une si grande exaltation! Si vous n'étiez pas ressuscité, votre avénement, votre Passion, vos miracles ne nous auraient servi de rien. Aussi le Psalmiste avait dit avec raison [3] : « Quelle utilité retirera- » t-on de mon sang, lorsque je serai dans la corruption? » Et, en effet, votre venue sur la terre eût été sans effet. Car si notre Rédempteur ne fût point ressuscité, personne n'aurait cru en lui, personne ne se serait converti à lui. L'ignominie de sa Passion avait été telle que, même ceux qui avaient vu ses œuvres et avaient entendu sa doctrine, auraient été profondément troublés; ils auraient pu croire ne pas avoir vu Celui qu'ils avaient vu, mais un esprit ou un fantôme; et si ceux-là avaient chancelé ainsi, que penser de ceux qui ne l'avaient pas connu? Les Apôtres fidèles ne crurent pas facilement au

1. S. Luc, xv, 9. — 2. *Ibid.*, i, 21. — 3. xxix, 10.

Christ qu'ils virent : comment les peuples infidèles, auraient-ils cru à la seule parole des prédicateurs ? C'est ce que dit l'Apôtre[1] : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédica-» tion est vaine, notre foi est vaine. » Quel homme, en effet, quelque éloquent, quelque puissant qu'il fût par sa parole et même par ses miracles, aurait pu persuader au monde païen, adonné au culte des démons depuis tant de siècles, de laisser la religion de leurs pères et d'adorer comme vrai Dieu et Seigneur un homme mort sur la croix entre deux voleurs?

Grâces à vous, Seigneur, grâces cent fois et mille fois à vous qui, étant ressuscité d'entre les morts, avez fortifié notre foi, élevé notre espérance et enflammé notre charité. Votre résurrection est la colonne immobile, l'ancre ferme, le fondement solide de notre religion. De votre résurrection ressortent la force de toute notre foi et la semence abondante des peuples croyants. Votre résurrection adoucit les princes et les rois déchaînés contre vous, humilie les païens qui vous insultent, vous concilie les peuples qui vous sont opposés, confond les juifs jaloux, consterne les hérétiques. Votre résurrection captive dans l'obéissance de la foi toute intelligence qui s'élève avec orgueil contre la vérité ; elle fortifie les fidèles et confond les infidèles. Enlevez la résurrection du Christ, et notre foi faiblit, la gloire de Dieu tombe ainsi que toute l'espérance des Chrétiens ; car si le Christ n'était pas ressuscité, personne n'attendrait sa propre résurrection, personne ne serait enflammé d'amour pour Jésus.

O Mère de Dieu, qui avez plus souffert qu'aucun martyr, voilà votre Fils ressuscité, immortel, impassible, environné de splendeur, vainqueur de la mort, du péché, du monde, de l'enfer ! Voilà cette harpe, cette lyre qui vous réjouit par son aspect et par sa douce mélodie. Enlevez l'amertume de nos cœurs, et accordez-nous de goûter de ce miel si doux de la Résurrection que votre Samson vous a fait goûter à vous-même. Ainsi soit-il.

II. — CE QUE LE DEUXIÈME MYSTÈRE GLORIEUX OFFRE A NOS MÉDITATIONS.

Sommaire. — 1. Résumé des sujets précédents. — 2. Gloire de Jésus montant au Ciel. — 3. Ce que fit Jésus depuis sa Résurrection jusqu'à son Ascension ; d'après une pieuse opinion il communia ses disciples. Avant de monter au Ciel, Jésus réunit tous ses disciples autour de lui, les embrassa, les bénit et s'éleva dans le Ciel. Marie et les autres le suivent des yeux. — 4. Joie que cause à Marie l'Ascension de son Fils. — 5. Réception que firent à Jésus les neuf chœurs des Anges. — 6. Joie du Père éternel en recevant son Fils. Exaltation de Jésus. Que fit Jésus après avoir été placé à la droite de son Père ? Que fait-il depuis lors ? — 7. Jésus envoie deux Anges pour

1. I^re^ *Aux Corinthiens*, xv, 14.

consoler sa Mère et ses disciples. — 8. Bienfaits de l'Ascension. Jésus nous ouvre les portes du Ciel, il nous en montre la route ; il élève la nature humaine au-dessus de celle des Anges, fortifie notre foi et notre espérance, enflamme notre charité. — 9. Circonstances qui ont accompagné l'Ascension de Jésus ; explication de ces circonstances. Jésus laisse l'empreinte de ses pieds pour donner une preuve plus grande de sa divinité. Prière à Marie.

Dans ce mystère, suivons en esprit Notre-Seigneur s'élevant au-dessus de tous les cieux et méditons les joies de sa Mère, des Apôtres et des autres fidèles.

I. — Contemplez notre Rédempteur montant glorieusement au Ciel. Après sa mort, ayant achevé l'œuvre de notre salut, vaincu les ennemis ténébreux, franchi les murs d'airain des enfers, ce bon Sauveur monte glorieux dans les airs. Le Ciel lui sourit ; une troupe innombrable de saints l'accompagne avec jubilation.

II. — Admirez la gloire de Jésus montant au Ciel. Elle est si grande qu'elle ravit les anges. Aussi demandent-ils dans Isaïe [1] : « Quel est celui qui vient d'Edom, qui vient de Bosra avec sa robe teinte de rouge ? Il resplendit dans la beauté de ses vêtements. » Et dans le Psaume XXVIII, verset 18 : « Quel est ce Roi de gloire ? » C'est-à-dire : « Quel est cet extérieur étranger ? Quel roi étranger vient de la terre dans le Ciel ? Jusqu'à présent notre cité n'avait reçu aucun homme, toute l'humanité lui était étrangère.

III. — Considérez quels furent les sentiments, quelles furent les pensées du Sauveur, ce qu'il fit en quittant les siens, quels furent ses adieux. Notre doux Rédempteur, sur le point de passer de ce monde à son Père, daigna se rendre auprès de ses Apôtres réunis dans le Cénacle, vers le moment du dîner. Il blâma l'incrédulité de quelques-uns qui doutaient encore de sa résurrection, rejeta la question inopportune et curieuse de quelques autres qui lui demandaient si c'était maintenant qu'il allait rétablir le royaume d'Israël, et donna à tous, comme un bon père et un précepteur adorable, des avis salutaires. L'opinion de quelques personnes, qui ont médité pieusement ce mystère, c'est que Notre-Seigneur, arrivant au moment du repas, se mit à table avec ses Apôtres et leur donna son corps sacré en nourriture et son sang précieux en breuvage. Car si, lorsqu'il quittait cette vie la veille de sa Passion et de sa mort, il nourrit ses Apôtres, les consola et leur ordonna de renouveler souvent ce mystère ; s'il se donna sous l'espèce du pain aux deux disciples qui allaient à Emmaüs dans ce repas subit et court, comme de très graves docteurs le soutiennent, il est vraisemblable que dans ce

1. LXIII, 1.

dernier jour, qui était celui de son triomphe, et sur le point de se dérober aux yeux corporels de ses Apôtres, des autres disciples et des fidèles, et d'entrer en glorieux triomphateur dans les cieux pour s'asseoir à la droite de son Père, il leur procura ce repas sacré comme une preuve de son amour excessif. Ces mêmes auteurs pensent que la bienheureuse Vierge Mère assista à ce repas avec les Apôtres, et reçut le sacré corps de son Fils sous l'espèce du pain. Qui refuserait d'admettre que Notre-Seigneur introduisit lui-même la coutume de communier tous les jours, comme cela se pratiquait dans la primitive Eglise ?

Vers le midi de ce jour, que notre Sauveur avait fixé pour monter au Ciel, il fit sortir du Cénacle tous ses Apôtres, ses disciples et les autres fidèles, au nombre de cent vingt en tout, comme le dit S. Luc dans les *Actes des Apôtres*, et voulut que sa Mère chérie fût à la tête de ce cortège. Pensez quelles furent la joie, l'allégresse du Sauveur lorsque, triomphant du péché, de la mort, de l'enfer, il monta en vainqueur dans le Ciel, accompagné des anges et de tous les justes délivrés des limbes ! Il pouvait dire ce que le patriarche Jacob disait autrefois [1] : « J'ai passé ce fleuve du Jourdain n'ayant qu'un bâton, et maintenant je retourne avec ces deux troupes. » J'ai passé avec mon bâton, c'est-à-dire avec ma croix, ce Jourdain, c'est-à-dire cette mer de souffrances et de tourments, et maintenant je retourne dans ma gloire avec deux troupes, celle des anges et celle des âmes des justes que j'ai délivrées par mes travaux et mon sang de la tyrannie du démon.

Il faut croire et méditer pieusement que Notre-Seigneur et Rédempteur, avant de s'élever dans les airs, embrassa par ordre tous ceux qui étaient présents et leur donna ensuite à baiser les plaies sacrées de ses pieds et de ses mains, et que la Sainte Vierge donna l'exemple à tous les autres. Ayant ainsi fait ses adieux à tous, il s'éleva peu à peu du Mont des Oliviers. Alors ce Père plein d'indulgence bénit ses enfants chéris en levant ses divines mains, soit à la manière des prêtres de la nation hébraïque, soit en les étendant horizontalement, comme fit le patriarche Jacob, soit plutôt à la manière de la loi évangélique établie par lui, c'est-à-dire en formant dans l'air la croix avec la main droite. Peut-être même cette coutume, qui subsiste encore dans l'Eglise, commença alors. Sa sainte Mère l'accompagna de ses vœux les plus ardents, ainsi que toute cette pieuse assemblée qui élevait les yeux et le suivait du regard aussi loin que possible. Ils ne pouvaient

1. *Genèse*, XXXII, 10.

quitter ces vestiges divins et baisaient avec respect les traces de ses pieds qui avaient été empreintes miraculeusement sur le rocher. Ils félicitaient ce vainqueur de la mort qui conduisait en haut la captivité captive et élevait au-dessus de tous les cieux et des sièges des bienheureux notre nature à laquelle il avait été dit : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. » Ils ne pouvaient s'empêcher de pleurer de joie ; ils ne pouvaient se déterminer à détourner les yeux du ciel où ils étaient témoins d'un spectacle si agréable. Et quoique notre Sauveur fût déjà entré dans un nuage éclatant de blancheur, et que leurs yeux ne pussent plus l'atteindre, ils regardaient toujours et demeuraient à genoux à la même place.

IV. — Considérez quels furent alors les sentiments, les pensées de la Vierge Marie. Les quarante jours que le Sauveur avait passés sur la terre depuis sa Résurrection jusqu'à son Ascension avaient été certainement agréables pour sa Mère, et avaient compensé abondamment les quarante heures de tristesse que lui avait occasionnées sa mort et son séjour dans le tombeau. Car son Fils bien aimé se présentait souvent à elle, comme il faut le croire pieusement ; ou s'il était absent de corps, son visage divin et la gloire dont il brillait depuis sa Résurrection étaient toujours présents à son âme. Si quelque nuage de tristesse avait pu troubler son esprit, c'eût été, ce semble, la pensée de ce quarantième jour que le Sauveur avait désigné pour son Ascension dans les cieux et où elle devait voir son Fils pour la dernière fois sur la terre. Mais ce jour fut très agréable pour elle, car elle aimait son Fils et préférait sa dignité et sa gloire à ses propres consolations. Elle n'était pas fâchée que l'humanité de son Fils disparût aux yeux corporels, parce qu'elle portait toujours dans son âme l'immensité de la divinité, et Notre Seigneur fut dès lors d'autant plus présent à sa douce Mère par sa divinité qu'il en était plus loin par son humanité. Elle aurait désiré aller aussitôt avec son Fils dans la région céleste, mais il aurait été trop dur à l'Eglise naissante d'être privée en même temps de son père et de sa mère, c'est-à-dire du Sauveur et de la Vierge Marie que le Christ, cloué à la croix, avait donnée pour Mère à toute l'Eglise. Il l'avait ainsi établi, déclaré, lorsqu'il avait dit à Jean, qui était au pied de la croix et qui représentait tous les fidèles : « Voilà votre mère ! »

V. — Pensez quelle fut la joie de tous les ordres de bienheureux et quelle fête pour eux, lorsque le Christ entra le premier dans le Ciel en triomphateur ; quels hymnes chantèrent les Anges, les Archanges, les Principautés ! Quelles félicitations de la part des Vertus, des Puissances, des Dominations ! Comme les Trônes se prosternèrent en suppliant devant leur

Dieu! De quelle lumière de la Sagesse divine brillèrent les Chérubins! De quel ardent amour brûlèrent les Séraphins lorsqu'ils virent le Christ retournant dans sa gloire! Quels furent leurs entretiens! Quelle ne fut pas leur joie! Il faudrait être Dieu lui-même pour le comprendre et l'exprimer.

VI. – Considérez avec quelle joie, quelle allégresse le Père éternel reçut dans le palais du Ciel son Fils revêtu de la chair humaine, et quels honneurs le Fils à son tour rendit à son Père. Aucune langue humaine ni angélique, aucun génie ne peut définir le contentement du Père en voyant le retour du Fils. Lorsqu'il introduisit son premier-né dans le monde terrestre, il dit: « Que tous les Anges de Dieu l'adorent! » Combien plus il dut le dire lorsqu'il le ramena au-dessus de tous les cieux?

Notre divin Sauveur, conduit, comme homme, vers son trône de gloire par tous les esprits célestes, adressa à son Père ces paroles ou autres semblables qu'il avait déjà prononcées sur la terre lorsqu'il demeurait avec nous: « O mon Père! je vous » ai glorifié sur la terre; j'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez » donné à faire; et maintenant, c'est à vous, ô mon Père! à » me glorifier de cette gloire que j'ai eue auprès de vous avant » que le monde fût[1]. » Aussitôt, Dieu le Père, avec un amour qu'on ne peut ni exprimer, ni même concevoir, le fit asseoir à sa droite, c'est-à-dire lui donna tout, l'établit souverain sur toute créature. Et cette autorité, cette puissance, cette domination, qui avaient été données au Christ par droit d'héritage, lui furent de nouveau données et confirmées à cause du mérite de sa Passion. Il fut de nouveau acclamé Prince suprême de la cour céleste, Roi et Empereur, et le salut de tous les mortels fut remis dans ses mains. Les clefs de la vie et de la mort lui furent données de nouveau. On lui communiqua de nouveau le suprême pouvoir, la suprême autorité de juger les vivants et les morts Il fut établi de nouveau le chef du corps de l'Eglise; il avait mérité ce titre par l'excès de l'abaissement et de l'humiliation dans sa Passion. Notre Rédempteur, élevé de cette manière, montra à son Père son butin et ses captifs acquis par son sang, c'est-à-dire les nombreuses âmes des saints, comme de glorieuses dépouilles, leur distribua les places vides des anges qui étaient tombés, et décida que le céleste héritage leur appartiendrait éternellement. Enfin, depuis ce temps, il remplit à notre égard le rôle d'avocat et de défenseur du genre humain auprès de son Père céleste, auquel il montre les plaies de ses mains, de ses pieds et de son divin côté, qu'il a conservées dans ce but sur son corps glorieux.

1. S. Jean, XVII, 4.

VII. — Considérez la bonté de notre Rédempteur. Elevé au-dessus de tous les cieux, placé à la droite de son Père, déclaré Seigneur du Ciel et de la terre, il n'oublia ni sa tendre Mère, ni ses Apôtres, ses disciples, et les autres fidèles qu'il avait laissés dans cette vallée de larmes; mais il envoya aussitôt deux Anges du premier ordre, pour leur annoncer qu'il était déjà parvenu dans le palais du Ciel et leur dire amicalement de retourner à leurs maisons. Lors donc qu'ils le regardaient aller dans le Ciel, disent les *Actes des Apôtres*, voilà que deux hommes se présentèrent auprès d'eux (c'étaient deux anges envoyés par Jésus). Ils étaient vêtus de blanc et leur dirent: « Hommes de Galilée, pourquoi êtes-vous là regardant vers le » ciel? Ce Jésus qui vient de disparaître à vos yeux pour y » monter viendra de la même manière que vous l'avez vu al- » ler. » Ces hommes étaient vêtus de blanc parce qu'ils annonçaient un jour de fête, un jour agréable et joyeux; ils annonçaient le retour sur la terre du Christ, Souverain Juge, et l'accomplissement certain de ses autres promesses. Lorsque les deux Anges eurent fini de parler, la sainte Mère de Jésus se leva la première, contente de cette promesse de son Fils, et se retira dans le Cénacle avec les Apôtres, les disciples et les saintes femmes pour se préparer à recevoir le Saint-Esprit promis.

VIII. — Examinez les bienfaits qui nous ont été procurés par l'Ascension de Jésus. Le premier, c'est que les portes du Paradis céleste, qui avaient été fermées pendant quatre mille ans, furent ouvertes. Avant la mort, la Résurrection et l'Ascension de Jésus, aucune âme, quoique sainte et pure, n'était entrée dans le Ciel, mais maintenant « le Christ, montant » en haut, emmène la captivité captive. » C'est-à-dire que, vainqueur et triomphateur, il emmène avec lui dans le Ciel les patriarches, les prophètes et les autres saints délivrés de la captivité de l'enfer.

Le second bienfait, c'est que Jésus nous a montré en ce jour le chemin du Ciel. Un capitaine intrépide, dans les moments difficiles, marche le premier devant ses soldats, leur montre la route et leur donne ainsi des forces et du courage. Annibal, conduisant son armée à travers les Alpes et la voyant fatiguée, descendit de son cheval et le premier se mit à rompre et à diviser les neiges et les glaces. Le chemin du Ciel était fermé, difficile et ardu, obstrué de beaucoup de haies et d'obstacles ; notre Chef, Jésus, brisant tout cela, passa le premier, aplanit le chemin et nous montra la route pour aller au Ciel.

Le troisième bienfait, c'est que Jésus a ennobli notre nature en l'élevant au-dessus de tous les cieux et de tous les ordres

des Anges et l'a placée à la droite de son Père. O charité immense de Dieu envers nous! Nous qui paraissions indignes même de la terre, nous avons été élevés au Ciel, nous avons franchi les limites des cieux et nous avons été destinés à un trône royal.

Le quatrième bienfait, c'est que notre foi a été fortifiée, affermie. Nous voyons maintenant combien est grand notre Sauveur. Nous avons été un scandale pour les Juifs, un objet de moquerie pour les Gentils, parce que nous regardions comme Dieu et nous adorions un homme mort ignominieusement sur une croix. Voilà l'ignominie de notre Messie, aveugle circoncis, insensé Gentil. Qui a jamais entendu parler d'une si grande gloire, d'un si grand triomphe, d'une telle joie? Numérius Atticus dit qu'il avait vu Auguste monter au ciel, mais personne ne le crut, pas même Livie, sa fille, quoiqu'elle ait compté à cet homme, pour cet infâme parjure, un million de sesterces. Simon le Magicien imita ensuite l'ascension de Jésus; mais, comme autrefois le fabuleux Icare, il tomba lourdement à terre. Dans la Perse, des mages trompés par les démons furent persuadés qu'ils pouvaient voler dans le ciel et s'élancer nus de certains lieux élevés pour prendre leur essor; ils tombèrent et périrent en grand nombre [1]. Quelques-uns disent que l'Antechrist, en présence d'une troupe infinie de personnes, gravira le sommet du mont des Oliviers, et fera semblant de s'élever dans le Ciel, pour redescendre ensuite sur la terre, mais il périra frappé par la foudre. Ce ne sont là que des prestiges du démon, car personne n'est monté au Ciel si ce n'est le Fils de l'homme qui en était descendu et qui y est maintenant [2].

Grâces à vous, Seigneur Jésus, qui avez fortifié notre foi et fermé la bouche de ceux qui disaient des choses injustes; ni les chaînes, ni les prisons, ni les exils, ni la famine, ni le feu, ni les dents des bêtes fauves, ni les supplices recherchés des persécuteurs n'ont pu détruire cette foi fortifiée par votre Ascension et par la venue du Saint-Esprit. Pour cette foi, non seulement des hommes, mais aussi des vierges délicates, dans le monde entier, ont combattu jusqu'à l'effusion de leur sang.

Le cinquième bienfait, c'est que notre espérance a été fortifiée. Qui aurait jamais pu espérer que la chair humaine pourrait arriver dans les palais du Ciel? La terre est le lieu propre à la chair. Le Ciel est au Seigneur, mais il a donné la terre aux enfants des hommes. Les palais élevés du Ciel convenaient à Dieu et aux anges, et l'habitation de la terre convenait aux hommes. Le Ciel était la cité des anges parce qu'ils y ont été

1. Pererius, lib. *in Daniel*, cap. IV. — 2. S. Jean, III, 13.

créés et l'habitent depuis la création du monde; la terre est la cité des hommes parce qu'ils y ont été formés et l'habitent depuis. Jésus-Christ par sa grâce a fait que les habitants de la terre sont devenus citoyens du Ciel, puisqu'il a placé dans le Ciel la chair humaine. Quelles doivent donc être notre espérance, notre joie, notre allégresse!

Le sixième bienfait, c'est que Jésus, en montant au ciel, a allumé dans nos cœurs un ardent foyer de charité. Que faisons-nous, mes frères? n'avons-nous pas honte de soupirer après l'intérêt, les plaisirs et les vanités de la terre? de nous réjouir de choses si passagères, si petites, si mesquines? Comme on demandait à Empédocle pourquoi il vivait, il répondit: « Pour regarder le ciel. » C'est avec beaucoup plus de vérité que le chrétien à qui on demande pourquoi il vit, doit répondre: « Non seulement pour regarder le ciel, mais pour » l'atteindre. » Pense souvent à cela et penses-y sérieusement, ô mon âme. Sers-toi souvent de ces paroles de S. Bernard: « N'as-tu pas honte de regarder le ciel des yeux du corps et » de ramper à terre par la pensée, d'avoir la tête en haut et » le cœur en bas? »

IX. — Considérons les circonstances de l'Ascension de Jésus dans le Ciel et les mystères qu'elles renferment.

Premièrement. Il monte de la terre au Ciel pour nous éloigner des désirs terrestres et nous apprendre à désirer les biens célestes. Il élève nos pensées vers la patrie céleste et vers notre Père qui est dans les cieux. Le Ciel est notre patrie et la terre un exil, une prison; c'est pourquoi nous devons toujours penser aux biens éternels, les désirer, les poursuivre, en parler, soupirer après eux.

Secondement. Le Seigneur monte au Ciel avec la forme qu'il avait prise, avec le corps dans lequel il avait souffert, afin que personne ne désespère de pouvoir le suivre non seulement en âme, mais même avec le corps, pourvu qu'il veuille souffrir avec lui, parce qu'il est écrit: « Si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui. »

Troisièmement. Il monte promptement, il ne demeure pas un grand nombre d'années dans cette misérable vie. Sa trente-quatrième année n'étant pas encore achevée, il retourne auprès de son Père, au Ciel, pour nous apprendre à ne pas désirer une longue vie, mais à soupirer vers le Ciel et à remplir nos années de vertus. Car il est écrit [1]: « Ce qui fait la vieil- » lesse vénérable, ce n'est pas la longueur de la vie ni le nom- » bre des années; mais la prudence de l'homme lui tient lieu » de cheveux blancs et la vie sans tache est une heureuse vieil- » lesse. »

1. *Sagesse*, IV, 8.

Jésus a laissé un monument remarquable de son Ascension non seulement à ses Apôtres, mais encore à la postérité, en marquant l'empreinte de ses pieds sacrés sur l'endroit de la montagne d'où il s'est élancé vers le Ciel. Et il y a en cela trois miracles :

1° Ces vestiges sacrés du Seigneur, marqués à terre au milieu des Turcs, sont d'autant plus admirables que l'armée romaine, qui devait assiéger Jérusalem sous les ordres de Titus, campa en cet endroit et ne les détruisit point, puisqu'ils ont été conservés jusque aujourd'hui, et ce qui augmente ce premier miracle, c'est que quoique les croyants prennent tous les jours de la terre en cet endroit, les vestiges conservent toujours leur premier état.

2° Ce lieu n'a jamais pu être couvert de marbre ou autre pavé. La main qui a voulu l'orner a toujours été repoussée.

3° Sainte Hélène, la mère de l'empereur Constantin, ayant fait construire en cet endroit un temple romain magnifique, en l'honneur de l'Ascension de Jésus, la partie du toit par où le corps du Sauveur monta au Ciel n'a jamais pu être couverte en aucune manière, et son passage de la terre au Ciel est encore ouvert aujourd'hui [1]. Que signifient ces mystères? Pourquoi Jésus a-t-il laissé des vestiges? C'est pour nous inviter à l'imiter; comme s'il disait : « Chrétiens, puisque vous » me ressemblez par le nom, suivez aussi mes exemples. Re» gardez mes traces et suivez-les, posez vos pieds où j'ai posé » les miens; ne vous détournez pas de mes voies. »

Mais pourquoi le sommet de l'église n'a-t-il pas pu être couvert? C'est afin que la voie que le Christ a suivie pour aller au Ciel fût toujours ouverte, et que la main des hommes ne voilât point le but que nous devons continuellement regarder, vers lequel il faut soupirer et élever nos cœurs, comme vers notre patrie, notre trésor et notre amour : « Où est votre » trésor, là sera aussi votre cœur. » Les saints avaient sans cesse les yeux fixés sur ce chemin. S. Paul enseignait à le regarder quand il disait : « Ayez du goût pour les choses d'en » haut et non pour celles qui sont sur la terre [2]. » S. Dominique et S. Thomas d'Aquin trouvaient tant de douceur dans les choses célestes que quelquefois l'âme entraînait le corps et le tenait suspendu dans les airs. Le bienheureux Ignace de Loyola avait coutume de monter sur une terrasse d'où il pût voir le ciel librement et là, les yeux fixés vers le ciel et répandant un torrent de larmes, il disait : « Comme la terre est vile pour moi lorsque je regarde le ciel ! [3] »

1. Baronius, t. I, année 34. — 2. *Aux Colossiens*, III, 2. — 3. Ribadeneira, liv. V, chap. I.

Jésus s'éleva au Ciel de la montagne des Oliviers. Sur cette montagne il avait souvent passé les nuits en prière. Là, il avait commencé sa douloureuse Passion en répandant une sueur de sang; là, il avait été livré par Judas; là il avait été pris et lié pour être traîné chez Anne et chez Caïphe. Le lieu témoin du commencement de sa Passion le fut aussi de son triomphe final; sa justice et son innocence furent déclarées et glorifiées là même où il avait injustement souffert.

Il monta au Ciel le jeudi, comme Clément V le rapporte dans ses *Constitutions*[1], parce que ce jour-là il avait donné un grand exemple d'humilité en lavant les pieds de ses disciples : c'était montrer combien le mérite de l'humilité est grand auprès de Dieu.

Il monta au Ciel à l'heure de midi, pour que la ville impie de Jérusalem qui l'avait humilié et mis à mort, pût le voir facilement. Les Juifs et les Gentils l'avaient vu à midi ignominieusement cloué sur la croix, rassasié de souffrances et d'opprobres, qu'ils le voient maintenant montant glorieusement au Ciel.

Jésus ne s'éleva pas tout d'un coup, mais insensiblement et peu à peu, afin de satisfaire les yeux et les cœurs de ses disciples. « Il s'éleva à leurs yeux. » Aux yeux de qui? Non seulement des Apôtres, mais aussi aux yeux de Marie, Mère de Jésus, des pieuses Femmes et des autres. S. Martial[2] atteste avoir vu Jésus lorsqu'il apparut après sa Résurrection et lorsqu'il monta au Ciel. Ce bon Maître voulut que beaucoup de spectateurs fussent témoins de son ascension dans le Ciel, afin d'enflammer non seulement ceux qui le virent, mais encore nous tous du désir de cette céleste patrie où il se hâtait d'aller.

Courage, mon âme! soupire ardemment vers cette patrie que non seulement Jésus t'a préparée, mais dont il t'a montré la route le jour de son Ascension et dont il t'a ouvert la porte.

Et vous, très sainte Mère, que votre Fils, notre Sauveur, montant au Ciel, a laissée dans cette vallée de misère pour être notre consolation, notre gardienne, notre nourrice, notre mère, l'aide, le ministre, la procuratrice de notre salut, par cette immense joie que vous avez éprouvée le jour de son Ascension glorieuse, je vous prie, je vous conjure de m'obtenir la grâce de mépriser la terre, de renoncer à tous les plaisirs trompeurs de ce monde, et de soupirer toujours après les délices spirituelles et célestes. Faites que je demeure, que j'habite en esprit là où est notre trésor, Jésus-Christ, votre Fils, pour les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

1. Chap. XXVIII et XXIX. — 2. *Epist. ad. Tolos.*, cap. III, et *Epist. ad Burdeg.*, cap. XII.

III. — CE QUE LE TROISIÈME MYSTÈRE GLORIEUX OFFRE A NOS MÉDITATIONS.

SOMMAIRE. — 1. Les Apôtres se réunissent dans le Cénacle avec la sainte Vierge. — 2. Ferveur des Apôtres, humilité de Marie. — 3. Pourquoi le Saint-Esprit apparut-il sous la forme du feu? Pourquoi apparut-il au milieu d'un vent impétueux? Pourquoi apparut-il sous la forme de langues, et de langues séparées les unes des autres? Il était nécessaire que les Apôtres parlassent diverses langues. A qui ce don fut-il accordé? Comment les Apôtres parlaient-ils diverses langues? Mithridate parlait plusieurs langues mais non pour raconter les merveilles de Dieu, comme les Apôtres, qui furent aussi fervents qu'éloquents. Pourquoi les langues se placèrent-elles sur la tête des Apôtres? — 4. Joie de Marie au moment de la descente du Saint-Esprit et lorsqu'elle vit l'Evangile prêché par toute la terre. Apostrophe au pécheur endurci. Prière à Marie afin qu'elle intercède pour nous auprès du Saint-Esprit.

Après avoir vu la magnificence du Christ ressuscitant, la gloire de son Ascension et la sublimité de la place qu'il occupe dans le Ciel, méditons l'admirable descente du Saint-Esprit, en forme de langues de feu et avec un grand bruit, sur les Apôtres.

I. — Considérez la sainte assemblée des Apôtres, des autres disciples et des pieuses femmes avec Marie, Mère de Jésus, dans le Cénacle. S. Luc [1] rapporte que les Apôtres, d'après l'ordre des deux hommes vêtus de blanc qui leur apparurent, allèrent de la montagne des Oliviers, du lieu d'où Jésus était monté au Ciel, dans la ville de Jérusalem, éloignée de deux mille pas, et se retirèrent dans le cénacle du mont Sion où ils avaient coutume de se réunir. Là ils persévéraient tous dans la prière avec les saintes Femmes, Marie, Mère de Jésus, et les cousins du Sauveur.

II. — Considérez les vertus par lesquelles cette pieuse assemblée se préparait à la venue du Saint-Esprit avec Marie, Mère de Jésus. « Ils persévéraient dans la prière. » Voilà une patience persévérante, une oraison fervente et continuelle. « Ils étaient tous dans le même endroit. » Voilà l'unanimité, la vraie charité, la sincère union des âmes. « Avec Marie, Mère de Jésus. » Voilà l'humilité, car c'est à cause de cette vertu que S. Luc a placé la très sainte Vierge, Mère de Dieu, la dernière. Elle avait choisi la dernière place par humilité, quoiqu'elle l'emportât de beaucoup sur tous les membres de cette assemblée par la dignité, la grâce, la sainteté. Elle voulut prendre la dernière place et, à l'exemple du Sauveur, elle était disposée à se jeter aux pieds de tous, afin d'accélérer la venue du Saint-Esprit par son humilité et ses prières et de recevoir la grâce avec plus d'abondance. Car de même que l'eau coule dans les vallées, ainsi la grâce du Saint-Esprit se répand dans les humbles.

1. Actes, I.

III. — Considérez les choses sensibles par lesquelles le Saint-Esprit a voulu manifester sa venue : le feu, le vent violent et les diverses langues.

1° Il voulut paraître sous la forme du feu, pour montrer qu'il était Dieu, car il est écrit : « Dieu est un feu consumant. » Aussi Dieu s'est souvent montré aux hommes au milieu du feu : à Moïse dans le buisson ardent [1] ; aux Hébreux dans la colonne et le nuage de feu [2], et lorsqu'il fit alliance avec eux [3] sur le mont Sinaï : « L'apparence de la gloire du Seigneur, dit Moïse, était comme un feu ardent [4]. » Le Saint-Esprit apparut sous la forme du feu pour attester que le sacrifice sanglant du Christ lui avait été très agréable. Les offrandes des hommes pieux étaient ordinairement consumées par le feu envoyé du Ciel, comme celle d'Abel dont il est dit dans la *Genèse* [5] : « Le Seigneur regarda Abel et ses présents. » Théodotion traduit : « Le Seigneur fit paraître le feu sur Abel. » Le sacrifice d'Abraham fut aussi consumé par le feu [6]. Il en fut de même de celui d'Elie [7] et de celui de Néhémie [8]. Ces sacrifices furent consumés par le feu descendu du ciel pour montrer qu'ils étaient agréables à Dieu. Notre Souverain Prêtre, déjà placé à la droite de son Père et présent devant sa face, offrit pour toute l'Eglise le sacrifice perpétuel qu'il avait offert sur la croix une fois, d'une manière sanglante. Et voilà que ce Père divin, par ce feu sous la forme duquel le Saint-Esprit parut, nous témoigna son amour et nous montra d'une manière certaine combien le sacrifice de Jésus-Christ lui fut agréable.

Le Saint-Esprit apparut sous la forme du feu, pourquoi ? Parce que celui qui porte Dieu doit se faire précéder du feu : voilà pourquoi on porte des torches, des flambeaux devant la sainte Eucharistie, qui est Dieu. Les Apôtres devaient porter Dieu dans tout le monde, c'est pour cela qu'ils devaient avoir ce feu céleste sur leurs langues et dans leurs cœurs.

Autrefois on portait le feu devant les princes, qui sont les dieux de la terre. Jules César, montant au Capitole, fut accompagné avec des flambeaux et des torches, puisqu'il avait à droite et à gauche quarante éléphants qui portaient des chandeliers à branches. C'est ce que rapporte Suétone dans la vie de ce Romain [9]. De même Héliogabale entra dans le Capitole entouré du peuple qui portait des flambeaux. On en porta aussi devant Gordien lorsqu'il monta dans ce même édifice. César Baronius [10] rapporte que, lorsque Constantin le

1. *Exode*, IV, 4. — 2. *Ibid.*, XIII, 21. — 3. *Ibid.*, XXIV, 15. — 4. *Ibid.*, II. — 5. *Genèse*, IV, 4. — 6. *Ibid.*, XV, 17. — 7. III. *Livre des Rois* XVIII, 33. — 8. II *Machabée*, I, 31. — 9. Chap. XXXVII. — 10. Année 324.

Grand introduisit officiellement à Rome la foi du Christ par un édit public, toute la ville l'accompagna avec des cierges et des flambeaux. Ce rit indiquait que les rois et les princes l'emportent sur les autres par l'éclat de la dignité, de la sagesse, du bonheur et de la puissance, comme le feu l'emporte sur les autres éléments. Les Apôtres étaient les princes de toute la terre. Le Psaume VII, verset 17, dit: « Vous les éta- » blirez princes sur toute la terre. » Aussi l'emportent-ils sur les autres Pères de l'Eglise en dignité, en sagesse, en grâce ; c'est pour cela qu'il fallait porter le feu devant eux comme devant des princes, et il le fut en effet, lorsque l'Esprit-Saint descendit sur eux sous l'apparence de cet élément. L'Esprit-Saint apparut encore ainsi, parce qu'il voulait réformer le monde par le moyen des Apôtres. Or, à la fin des temps, le monde sera renouvelé par le feu. « Le feu le précédera et il » brûlera ses ennemis autour de lui [1]. » Et aux premiers temps de la prédication de l'Evangile, le monde devait aussi être renouvelé par le feu. O admirable paradoxe ! Dieu devant former le monde, commença par la lumière : « Que la lumière soit faite ! » dit-il. Ensuite, lorsqu'il dut le réformer au moyen des Apôtres, il envoya la lumière du Ciel [2], car « il parut à leurs yeux des langues séparées qui ressemblaient à du feu. »

L'Esprit-Saint apparut aux Apôtres sous l'apparence du feu parce que, par eux, il voulait vaincre tout le monde et que les anciens avaient l'habitude de déclarer la guerre par le feu. Les Perses, sur le point d'en venir aux mains avec l'ennemi, lançaient une torche ardente dans leurs rangs. Les Chaldéens, qui rendaient au feu les honneurs divins, le portaient en tête de leur armée. Jésus-Christ devait porter la guerre dans tout le monde au moyen des Apôtres, d'après les paroles suivantes : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. » C'est pour cela que, le jour de la Pentecôte, il envoie le feu du ciel et déclare par là la guerre à l'idolâtrie des Gentils. Enfin, les Apôtres étaient ministres du Christ: « Que l'homme nous regarde comme les ministres du Christ. » Ils devaient donc être entourés de feu d'après ces paroles : « Il change ses ministres en un feu brûlant. » Isaïe, devant prêcher, est purifié par le feu du ciel [3]. Jérémie dit qu'il a été instruit par le feu du ciel : « Il a envoyé, dit-il, le feu d'en haut dans mes os, et il m'a instruit [4]. » Or, il convenait que les Apôtres fussent instruits de la même manière.

2° Le Saint-Esprit a voulu paraître au milieu du vent et d'un vent violent : « Il se fit tout à coup un bruit venant du ciel comme celui d'un vent violent. » C'est afin d'exciter l'es-

1. Ps. XCVI, 3. — 2. *Actes*, II, 3. — 3. *Isaïe*, VI. — 4. *Thren.* I, 13.

prit des disciples et de leur faire remarquer la majesté du Saint-Esprit qui arrivait. Le nom d'esprit convient à la troisième personne de la très sainte Trinité. On l'appelle esprit, du mot respirer, souffler, et Jésus le donna à ses disciples après sa Résurrection en soufflant sur eux[1], afin de montrer que le Saint-Esprit lui était consubstantiel et que, comme un souffle, il sortait de sa poitrine. Le souffle qui se fit entendre le jour de la Pentecôte était violent, afin qu'il indiquât la puissance du Saint-Esprit et qu'ainsi il donnât du courage aux disciples, pour lutter contre les rois et les princes de la terre. C'est ainsi que l'Esprit du Seigneur s'empara autrefois de Samson, et le rendit assez fort pour terrasser la multitude des Philistins[2]. Il vint de la même manière dans les disciples, afin de leur donner la force et la constance contre les idolâtres.

Il apparut au milieu d'un vent violent pour signifier l'ardeur de la prédication que le Saint-Esprit communiqua aux Apôtres. Car un vent violent, un ouragan, une tempête arrache non seulement les moissons, les plantes, les arbres, mais renverse même des maisons entières, des tours et jusqu'à des montagnes, et les transporte ailleurs. S. Epiphane rapporte que la tour de Babel fut renversée par la force et la violence du vent[3]. C'est ainsi que les Apôtres renversèrent par leurs prédications les idoles, les autels, les temples des Gentils, détruisirent toute la puissance, toute la sagesse, toute l'éloquence du monde, et firent passer tout cela de la gentilité dans l'Eglise du Christ.

3° Le Saint-Esprit parut aussi sous la forme de langues, parce que la langue est son symbole ; car la langue a une grande liaison avec la parole, puisque la langue est remuée par la parole du cœur pour former le son de la voix ; ainsi le Saint-Esprit est intimement uni au Verbe divin, puisqu'il lui est consubstantiel et qu'il en procède.

Mais pourquoi parut-il sous la forme de langues séparées les unes des autres ? S. Cyrille [4] pense que cette séparation marquait que la réception du Saint-Esprit produit dans chacun plusieurs effets. De plus, cela signifiait que le Saint-Esprit communiquait aux Apôtres le don de parler diverses langues. Car, de même que la division d'une même langue en plusieurs avait séparé les peuples après le déluge, ainsi la réunion de toutes les langues dans la bouche de quelques hommes devait réunir au Christ les divers peuples de la terre. Ajoutez à cela que cette connaissance de toutes les langues

1. S. Jean, xx, 22. — 2. *Livre des Juges*, xiv, 6, xv, 14. — 3. Lib. I, *contra Hæreses*. — 4. Sermon *de Spiritu Sancto*.

était très nécessaire aux Apôtres pour la conversion des Gentils, puisqu'ils devaient enseigner toutes les nations, qu'il ne convenait pas qu'ils se servissent d'interprètes et qu'ils ne pouvaient s'en procurer à cause de leur pénurie de biens temporels. Nous lisons que plusieurs saints ont reçu du Ciel le don des langues, comme S. Servais, évêque de Maestricht, qui, prêchant en sa langue maternelle, était parfaitement compris des étrangers ; S. Antoine de Padoue, prêchant en italien devant le Pape Grégoire IX pour engager les fidèles à entreprendre l'expédition de la Terre-Sainte, fut compris par les peuples des diverses nations ; S. Vincent Ferrier, religieux dominicain, prêchant en espagnol, fut aussi compris par plusieurs nations différentes ; S. Bernardin, prêchant en latin dans le Concile de Florence, fut compris même des Grecs qui ignoraient cette langue. S. François-Xavier et le bienheureux Alain, apôtres du nouveau monde, le bienheureux Louis Bertrand, apôtre du Japon, et Martin Valentin, apôtre des Indes occidentales, furent favorisés du même don.

Plusieurs docteurs de renom pensent que les Apôtres, ne parlant que leur langue maternelle, furent compris de toutes les nations aussi exactement que s'ils avaient parlé la langue de chacune d'elles. Mais il vaut mieux s'en tenir à la doctrine du Docteur angélique [1], enseignant que les Apôtres parlèrent toutes les langues. Le texte sacré indique ce sens, car il porte en grec : ετέραις γλώσσαις, c'est-à-dire autres langues. Il les appelle autres, parce qu'elles étaient différentes de celle qui était la langue familière et maternelle des Apôtres. Et l'Eglise chante : « Afin que toute espèce de langues » naquît dans leurs bouches. »

La connaissance des langues sert beaucoup pour réagir et gouverner les peuples. C'est pour cela que Mithridate, roi du Pont, pour rendre plus obéissants les peuples qu'il avait réunis sous son empire, apprit le langage de tous et savait très bien les vingt-deux langues qu'on parlait dans les vingt-deux provinces auxquelles il donnait des lois [2]. Les Apôtres devaient être les prédicateurs, les directeurs, les princes de toute la terre : la connaissance de toutes les langues leur convenait donc très bien. Le païen Mithridate sachant et parlant les langues de tous ses peuples, de quoi parlait-il si ce n'est de vanités ? Les saints Apôtres racontaient les merveilles de Dieu, ce que plusieurs rois et plusieurs prophètes n'ont pu faire, malgré le désir qu'ils en avaient.

Ces langues de feu rendirent les Apôtres non seulement élo-

1. 2e de la 2e, quest. CLXXVI, art. 1, *ad* 2. — 2. Valerius Maximus, lib. VIII, cap. VII.

quents, mais aussi bouillants de charité. Aussi l'Eglise chante : « Afin qu'ils fussent éloquents dans les paroles et fervents » par la charité. » Ayez soin, si vous êtes prédicateur, si vous remplissez la fonction d'apôtre, d'être non seulement éloquent, mais aussi fervent par la charité. Cicéron dit [1] : « Que l'ora- « teur soit ardent s'il veut enflammer le juge. » Cet avis convient encore mieux à l'orateur évangélique.

Les langues de feu se placèrent sur la tête des Apôtres pour signifier qu'ils étaient créés en ce moment instituteurs et docteurs de toute la terre, car lorsqu'on reçoit les docteurs dans les universités, on leur met le bonnet sur la tête. Et c'est avec raison qu'on orne leurs têtes, car il faut que ceux qui sont élevés en grade dans la science soient prudents et sages.

Les langues paraissent sur la tête des Apôtres afin qu'ils comprennent aussi que les prédicateurs doivent reprendre tout le monde et que même les chefs des républiques, des villes, des royaumes, doivent être blâmés par eux, s'ils ont péché publiquement.

IV. — Considérez quelle fut la joie de la bienheureuse Vierge. Quelles flammes du divin amour elle sentit dans son cœur lorsqu'elle reçut le Saint-Esprit avec les Apôtres ! Il n'est pas douteux que l'Esprit divin, en descendant en elle d'une manière plus particulière, dut lui révéler tous les mystères relatifs à son Fils, à son règne spirituel, à l'Eglise militante et triomphante, supposé qu'ils ne lui eussent pas été tous révélés auparavant. Oh ! comme Marie se réjouissait, lorsqu'elle voyait que les lois de l'Evangile allaient être portées et établies dans tout l'univers, que toutes les superstitions des idolâtres allaient être détruites par les Apôtres, que la gloire de son Fils allait briller dans le monde entier et qu'une multitude infinie d'hommes allait être amenée à la connaissance et au culte du vrai Dieu !

Les Apôtres racontaient en diverses langues les merveilles de Dieu ; la Vierge-Mère les méditait avec une langue et un cœur de feu. Elle était tout enflammée de ce feu céleste ; elle était toute de feu, elle était tout absorbée en Dieu.

Vous donc qui n'avez pas un cœur de chair, mais de fer, un cœur froid, dur, rouillé, pour ainsi dire, suppliez avec instance ce feu céleste de vous toucher, de vous chauffer, de vous enflammer, de vous amollir par la compassion, afin que vous soyez délivrés de toute rouille du péché. Pour cet effet, adressez-vous à la bienheureuse Vierge et dites-lui dévotement : « O bienheureuse Mère, faites, je vous en prie, que je sois saisi par ce feu divin, afin qu'il m'enflamme, me renouvelle et me

1. Lib. II, *de Oratore.*

transforme en homme nouveau. Que cet esprit qui est le vôtre et celui de votre Fils, cet esprit sans lequel je suis aride comme un brin de paille sèche, dur et froid comme le fer et presque mort, que cet esprit me vivifie ; qu'il me purifie, m'éclaire et m'enflamme et me consacre pour faire de moi sa maison et son temple. Qu'il augmente ma foi, mon espérance, ma charité et les autres vertus propres aux enfants de Dieu. Qu'il m'enivre du vin nouveau de sa grâce, afin qu'endormi par une ivresse sobre, chaste et sainte, j'oublie les choses passées du siècle, et qu'enlevant de mon âme les soins inutiles et les sollicitudes terrestres, je le connaisse, je pense à lui, je l'aime, je le serve, lui qui vit et règne pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

IV. — CE QUE LE QUATRIÈME MYSTÈRE GLORIEUX OFFRE A NOS MÉDITATIONS.

SOMMAIRE. — 1. Marie, depuis l'Ascension de son Fils, soupira après la mort plus que tous les autres saints. Enfin, l'archange Gabriel lui annonce sa mort et sa résurrection. — 2. Marie étant morte, les Apôtres arrivent des diverses parties du monde, portés par les Anges. — 3. Marie mourut d'amour et ressuscita comme le phénix. — 4. Dernières paroles de Marie. — 5. Jésus l'invite à aller au Ciel. — 6. Jésus apparut, en effet, à Marie mourante, puisqu'il est apparu à plusieurs saints. — 7. Trois vierges lavèrent le corps de la sainte Mère de Dieu, qui était éblouissante de clarté. — 8. Obsèques de Marie pendant lesquelles il se fit plusieurs miracles. — 9. Tous les Esprits célestes viennent au-devant de Marie et son Fils même. Pourquoi son Fils l'avait-il laissée sur la terre? Elle est portée par les anges dans le Ciel. Son char triomphant comme celui des généraux romains, est accompagné des ennemis vaincus, c'est-à-dire de plusieurs âmes délivrées par elle du Purgatoire. — 10. Marche triomphale de Marie dans le Ciel. Elle est appuyée sur son Fils ; pourquoi? Elle est élevée au-dessus de toutes les sphères célestes. Prière à Marie.

Ce mystère nous met sous les yeux la mort pleine de joie de la Mère de Dieu, ses funérailles accompagnées des larmes des Apôtres, tous les devoirs qu'ils lui rendirent, son heureuse entrée dans les demeures célestes au milieu de tous les applaudissements des cieux. Méditez ce mystère.

I. — Contemplez les désirs ardents et les soupirs de la bienheureuse Vierge sur la fin de sa vie. Elle souhaita de tomber en dissolution et d'être avec le Christ, et cela pendant quinze ans, à ce qu'on croit communément, ou vingt-quatre comme le pensent quelques docteurs, c'est-à-dire depuis le moment où Jésus, ayant vaincu la mort, était monté au Ciel. Tous les jours son cœur était enflammé du désir de voir son Fils ; son âme ardente s'élançait vers lui. Quoiqu'elle brûlât continuellement d'un désir toujours croissant de ce souverain bien, cependant, lorsque la fin de sa vie approchait, elle était portée vers lui avec encore plus d'impétuosité. De même que les corps sont attirés d'autant plus fortement qu'ils approchent davantage

de leur centre, ainsi notre très sainte Mère, à mesure qu'elle approchait de sa dernière heure, était poussée vers Dieu par un amour plus ardent. Et qui peut expliquer et même concevoir la violence de ce désir ardent dont brûlait le cœur de la Vierge? David, qui s'était rendu coupable de plusieurs crimes, étant revenu à Dieu, l'aimait tellement qui s'écriait [1] : « Hélas! que mon séjour en ce monde est long! — De même » que les cerfs soupirent après les sources d'eau, ainsi mon » âme soupire après vous, ô mon Dieu [2]! » S. Paul après tant de persécutions dont il s'était rendu coupable envers le Christ et son Eglise, s'écriait, brûlé du feu de l'amour divin : « Je dé- » sire tomber en dissolution et être avec le Christ. » Avec combien plus d'avidité ne voyez-vous pas Marie désirer cette patrie céleste, elle dont l'amour l'emportait sur tous les amours? Sans doute elle disait souvent, en poussant des soupirs : « O mon doux Fils, mon enfant bien-aimé, mon suave Jésus, je désire tomber en dissolution et être avec vous! Qui me donnera le moyen de vous trouver? Voici bien des années que vous me faites attendre; suis-je de pire condition qu'un larron? Vous suis-je moins agréable que le lévite Etienne ou l'apôtre Jacques? Lorsque le larron eut dit : « Souvenez-vous de moi, Seigneur, » il entendit aussitôt ces paroles : « Tu seras aujourd'hui avec moi en Paradis, » et, son âme séparée de son corps, entra, en effet, en Paradis. Etienne eut à peine dit : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit », que vous vous présentiez à lui, vous lui ouvriez le ciel et l'y introduisiez vous-même. Vous avez été également généreux envers Jacques et les autres que vous avez appelés et introduits dans les demeures célestes. Pourquoi ne faites-vous pas la même chose pour moi? Je suis rassasiée de cette vie mortelle; je suis rassasiée des maux qu'on y éprouve; je vous désire comme la biche poursuivie par la meute désire une source d'eau; je vous désire, je lève les yeux vers vous, je soupire après vous, je n'ai que vous en vue. Et qui me donnera le moyen de vous voir dans la gloire céleste? de posséder avec vous ces joies que l'œil n'a point vues, que le cœur n'a point comprises? » Voilà les sentiments que Marie exprimait d'heure en heure. Car quoiqu'elle se soumît à la volonté de son doux Fils, cependant, au milieu des soins de ce monde, elle soupirait après le Ciel et après Jésus. Elle était au comble de l'amour qui l'élevait au-dessus des nues et lui faisait dépasser les sphères célestes ; elle était près du Ciel ; elle désirait ardemment pénétrer dans ce séjour du bonheur.

II. — Enfin, lorsque ce jour si désiré fut arrivé, jour auquel

1. Ps. CXIX, 5. — 2. *Ibid.* XLI, 1, 2.

son Fils devait l'arracher aux peines de cette vie mortelle et l'admettre dans sa glorieuse cour céleste, l'archange Gabriel, entouré d'une lumière éclatante, portant un rameau d'olivier à la main, se présenta à elle et la salua avec respect en disant : « Salut, Vierge bénie de Celui qui a envoyé le salut à Jacob! Votre Fils, le Seigneur Jésus, attend sa Mère vénérable. Dans trois jours vous serez transportée près de lui avec votre corps, pour réjouir les demeures célestes. » Ainsi parlent Simon Métaphraste [1] et Nicéphore [2]. Pensez combien fut heureux le jour où la Vierge Mère de Dieu dut enfin quitter cette vie ! En ce jour, tous les saints Apôtres, qui étaient dispersés çà et là pour prêcher l'Evangile, transportés par les Anges, d'après un ordre divin, comme on le croit pieusement, se réunirent à Jérusalem, excepté S. Jacques qui était mort et S. Thomas, si l'on en croit S. Jean Damascène, Juvénal, évêque de Jérusalem, Michel Syngèle, prêtre de Jérusalem, Nicéphore, Métaphraste, Grégoire de Tours, S. Denis l'Aréopagite, qui était présent, et S. Méliton qui, dans son sermon *sur l'Assomption*, affirme l'avoir appris de S. Jean l'Evangéliste. Glycas ajoute que non seulement les Apôtres, mais les soixante-dix disciples se réunirent pour donner la sépulture au corps vénérable de la Vierge. Et cela ne doit pas paraître impossible, car les Livres sacrés rapportent que la puissance divine a opéré quelquefois des prodiges semblables. Un ange porta, dans un instant, par les cheveux, le prophète Habacuc de la Palestine à Babylone [3]. Il arriva aussi que, par le ministère d'un ange, Philippe, disciple de Jésus, fut porté à travers les airs auprès d'un noble eunuque et, l'ayant baptisé, il retourna aussitôt vers les siens à Azote [4]. Elie de Thesba fut enlevé subitement aux yeux des hommes, porté sur un char de feu dans des endroits très éloignés et enfin, après plusieurs siècles, vu sur le Thabor avec le Christ. De la même manière un ange du Seigneur put subitement, et comme en un clin d'œil, transporter les Apôtres et les autres disciples des diverses parties du monde et les y rapporter avec la même célérité.

III. — Considérez Marie mourant, ou plutôt s'endormant paisiblement; car elle ne mourut pas de maladie, ni de langueur, ni de chagrin, ou de quelque douleur, mais percée des traits ardents de l'amour divin. Denis le Chartreux [5] dit à ce sujet : « A la vue de son Fils chéri, elle expira avec une ardeur incomparable ; elle était alors occupée profondément à la contemplation des choses divines et, à cause de la grande

1. Orat. *de Virgine*. — 2. Lib. II, *Historia*, cap. XXII. — 3. *Daniel*, cap. ult. — 4. *Actes*, VIII. — 5. Lib. IV, de *Laudibus Virginis*, act. III.

expérience qu'elle avait de la douceur spirituelle, et à cause de son amour brûlant, son âme se sépara sans peine de son corps. »

Dans les *Révélations* de sainte Brigitte[1], la Vierge, Mère de Dieu, raconte elle-même, dans les termes suivants, la manière dont elle mourut : « Je me préparai à la mort en parcourant, selon ma coutume, tous les lieux où mon Fils avait souffert. Un jour, étant en extase dans la contemplation de l'amour divin, mon âme fut remplie d'une si grande joie que je la pouvais à peine contenir et, pendant cette considération, elle se sépara de mon corps. »

Il convenait à la gloire de la Vierge, Mère de Dieu, qu'ayant imité son Fils en mourant, elle l'imitât aussi en ressuscitant le troisième jour. Elle dut revivre comme le phénix. On rapporte que le phénix, s'enfermant dans son nid, allume le feu et, s'étant brûlé, il revit de ses cendres avant qu'elles deviennent froides. Job[2] fait allusion à cela lorsqu'il dit : « Je disais : Je mourrai dans mon nid et, comme le phénix, je multiplierai mes jours. » Ainsi Marie, comme le phénix dans son nid, est consumée des flammes du divin amour, vit de nouveau et multiplie ses jours dans les siècles éternels.

IV. — Contemplez Marie sur le point de quitter cette vie. Ses dernières paroles furent celles que S. Jean a choisies pour être les dernières de son *Apocalypse* : « Venez, Seigneur Jésus. » Ou bien celles que proféra Jésus sur la croix, au moment d'expirer : « Mon Fils, je remets mon âme entre vos mains. »

V. — Contemplez Jésus invitant sa tendre Mère à venir prendre place dans son royaume céleste, par ces mots ou autres semblables : « Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, ma belle, ma colombe, et venez. » Levez-vous, vous qui avez partagé avec moi, par amour, les angoisses de la mort, vous qui avez été la compagne de mes travaux et de mes peines. Hâtez-vous, car je désire vos embrassements plus que toute chose. Je me souviens de ces bras qui m'ont serré lorsque je fus déposé de la croix. Hâtez-vous pour recevoir la palme, vous qui avez parcouru la carrière ; pressez-vous de venir recevoir la couronne méritée par vos travaux. « Maintenant l'hiver est passé », la pluie et la tempête des tribulations ont disparu, « les fleurs se sont montrées sur notre terre », c'est-à-dire dans ma gloire. Je dis les fleurs et je puis ajouter les étoiles qui ornent votre tête et vous font une magnifique couronne. « Le temps de la récolte est arrivé », vous pouvez moissonner et cueillir le fruit de la consolation. Vous avez

1. Lib. VI, cap. LXII. — 2. III, XXIX, 18.

eu jusqu'à présent un petit faisceau de myrrhe, sur votre sein continuellement, maintenant je serai pour vous un raisin de Cypre, enivrant votre âme et rassasiant l'ardeur de vos désirs. « Venez, mon élue, et je placerai mon trône en vous. » Vous m'avez reçu dans votre sein; venez, vous aussi, occuper le siège qui vous est préparé dans mon royaume. Vous avez couronné du diadème ma tête, c'est-à-dire ma divinité, lorsque vous l'avez revêtue de votre propre chair au jour de mon mariage, c'est-à-dire de mon incarnation et au jour de la joie de mon cœur; venez, vous aussi, venez recevoir la couronne de gloire qui ornera, décorera, entourera non seulement votre corps, mais aussi votre âme. Personne ne m'a plus servi au temps de mon abaissement; je veux donner plus à vous qu'à toute autre au jour de ma gloire. Vous m'avez communiqué ce qui me fait homme, je vous communiquerai ce qui me fait Dieu.

VI. — Considérez Jésus venant au-devant de sa Mère, entouré de légions d'anges. « Le roi lui-même, dit S. Jean Damascène [1], vint au-devant de sa Mère pour recevoir dans ses divines et très pures mains son âme sainte et exempte de tache. » Dieu honore ordinairement de sa présence la mort des saints. Ludolphe [2] pense que chaque homme voit, au moment de sa mort, Jésus crucifié : le méchant pour sa confusion, afin qu'il rougisse de n'avoir pas profité du sang d'un Dieu versé pour ses fautes; le bon pour qu'il se réjouisse. Cet auteur appuie son opinion sur le texte suivant de la Ire épître *Aux Thessaloniciens* [3] : « A la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est-à-dire, dit il, au jour de la mort, lorsqu'il apparaîtra soit aux bons, soit aux méchants, sur la croix. » Et il la prouve aussi par ce texte de l'*Apocalypse* [4] : « Je viendrai à vous comme un larron ». On peut fortifier cette opinion par plusieurs exemples, comme celui de sainte Tharsille, vierge; de S. Pantaléon, de S. Chilien, de sainte Barbe, à qui Jésus apparut au moment de leur agonie et les exhorta à une mort heureuse ou à la patience dans leur martyre, comme leurs actes l'attestent. Jésus dut procurer encore plus de consolation à sa très sainte Mère ; non seulement il assista à son agonie, mais il lui ferma les yeux de ses propres mains, comme S. Thomas de Cantorbéry dit l'avoir appris de la sainte Vierge elle-même, par révélation.

Les autres, lorsqu'ils meurent, sont obligés de supporter l'aspect hideux du démon; la bienheureuse Vierge, par une faveur spéciale de Jésus, ne le vit point, dit le bienheureux

1. Orat. II. — 2. Vol. III, *de Vita Christi*, cap. XLVI. — 3. III, 13. — 4. III, 3.

Laurent Justinien dans son Sermon *sur l'Assomption*. Et pourquoi aurait-elle été effrayée par l'aspect du démon, Celle qui lui a brisé complètement la tête?

VII. — Contemplez le corps inanimé de Marie, Mère de Dieu. S. Méliton, dans la bibliothèque des Pères, sermon *de l'Assomption de la bienheureuse Vierge*, raconte en ces termes les circonstances qui suivirent sa mort : « Trois vierges qui se trouvaient là et veillaient prirent le corps de la bienheureuse Vierge Marie et le lavèrent d'après l'usage d'alors. Ayant été dépouillé de ses vêtements, il brilla d'une si grande clarté qu'on put bien le toucher pour lui rendre les honneurs qui lui étaient dus, mais non pas le voir à cause de la lumière éblouissante qui s'en échappait. Lorsqu'on l'eut revêtu de lin et d'autres étoffes, peu à peu la lumière disparut, mais le visage de la bienheureuse Mère de Dieu était semblable aux fleurs du lis. »

VIII. — Contemplez le convoi funèbre de la Sainte Vierge, Mère de Dieu. S. Méliton, à l'endroit cité plus haut, raconte que S. Pierre et S. Paul portaient le corps de la bienheureuse Vierge, que S. Jean marchait devant le cercueil, portant une palme en ses mains, et que les autres Apôtres chantaient des psaumes.

Voici un nouveau prodige ! un nuage brillant parut sur le cercueil en forme de couronne, semblable au grand cercle lumineux qu'on voit quelquefois autour de la lune. L'armée des anges était dans les nues, chantant un cantique d'une mélodie suave. Le peuple sorti de la ville disait : « Quel est donc ce chant si mélodieux? »

De graves auteurs racontent qu'il se fit encore d'autres miracles. Au moment de la mort de la bienheureuse Vierge Marie, plusieurs infirmes furent guéris, l'ouïe fut rendue à des sourds, la vue à des aveugles, et des boiteux marchèrent droit, comme le dit le bienheureux S. Jean Damascène dans son sermon *sur le Sommeil de la Vierge*. Le même auteur et S. Méliton, évêque de Sardes, racontent qu'un Hébreu, qui était prince des prêtres juifs, accourut furieux et voulut renverser et jeter à terre le cercueil où était le corps vénérable de Marie, Mère du Seigneur ; mais ayant porté ses mains sur le cercueil, elles y restèrent collées. Ce malheureux, en proie à une douleur atroce, fut touché de repentir et demanda du secours. S. Pierre lui dit : « Si vous croyez en Notre Seigneur Jésus-Christ, vos mains deviendront libres. » Le Juif ayant dit : « Je crois, » ses mains se détachèrent, mais comme elles étaient desséchées, S. Pierre lui dit : « Approchez-vous du corps, baisez le cercueil et dites : « Je crois en Dieu et au Fils de Dieu, Jésus-Christ, que celle-ci a porté ; » le Juif,

s'approchant, baisa le cercueil et aussitôt sa douleur cessa et ses mains furent guéries.

IX. — Considérez quelle fut la gloire de la Reine du monde lorsqu'elle sortit de cette vallée de larmes et avec quelle dévotion affectueuse la multitude des légions célestes vint à sa rencontre. S. Bernard [1] croit que le Ciel empyrée fut délaissé de tous ses habitants qui vinrent à la rencontre de la Mère de Dieu. Les Anges se réjouissaient, les Archanges tressaillaient d'allégresse, les Trônes étaient dans la jubilation, les Dominations chantaient des psaumes, les Principautés faisaient de l'harmonie, les Puissances jouaient de la harpe, les Chérubins et les Séraphins chantaient des hymnes, tous accompagnant leur Reine jusqu'au suprême tribunal de la majesté divine.

Pendant l'érection de la statue que le roi Nabuchodonosor avait fait élever, on entendit le son de la trompette, de la harpe, du hautbois, de la lyre et des concerts de toutes sortes [2], à combien plus forte raison, l'élévation dans le Ciel de cette image vivante du vrai Dieu devait-elle être accompagnée du son des trompettes, des harpes, des hautbois et d'instruments de musique de toute espèce!

Le bienheureux Pierre Damien [3] dit à ce sujet : « Dans » l'assomption de la sainte Vierge, il y eut quelque chose de » plus glorieux que dans l'ascension de Jésus, car le Christ » montant au ciel ne fut suivi que des anges et des âmes des » saints. La Vierge ne fut pas seulement accompagnée des » anges et des saints, mais de Jésus lui-même dont la dignité » est infinie. » Et, après quelques mots, le même saint ajoute : « Les anges seuls purent venir au-devant du Rédempteur, » mais à l'Assomption de la Mère, le Fils lui-même, avec » toute la cour tant des anges que des justes, vint solennel- » lement au-devant d'elle et l'éleva sur le trône de bon- » heur qui lui était destiné. » C'était peu pour le Christ d'envoyer tous les habitants du ciel au-devant de sa Mère ; mais lui aussi, avec plus de promptitude que le père de famille qui courut au-devant de son fils prodigue pour l'embrasser, alla au-devant de sa Mère dans tout l'éclat de sa majesté et de sa gloire.

Ce ne fut pas sans raison que Jésus, en montant au Ciel, laissa la bienheureuse Vierge, sa Mère, sur la terre ; c'était afin qu'elle seule pût être reçue par toute la cour céleste avec l'honneur qui lui était dû. C'est dans cette pensée que S. Anselme [4] parle ainsi à Jésus : « Comment avez-vous pu souf-

1. Sermon *sur l'Assomption*. — 2. *Daniel*, III. — 3. Sermon *sur l'Assomption*. — 4. Lib. *de Excellentia Virginis*, cap. VII.

» frir, ô bon Jésus, qu'en retournant dans le royaume de votre » gloire, la Vierge, privée de son enfant, restât dans les mi- » sères de ce monde? Et pourquoi ne l'avez-vous pas prise » aussitôt pour la faire régner avec vous? Peut-être, Seigneur, » c'est de peur que votre cour céleste ne sût pas s'il fallait d'a- » bord courir au-devant de son Roi ou au-devant de sa Sou- » veraine. Vous vouliez précéder la Vierge pour lui préparer » le trône de l'immortalité dans votre royaume, aller à sa » rencontre promptement avec toute votre cour céleste et » l'élever au-dessus de toutes les créatures, comme il conve- » nait de le faire. »

Lorsque le roi David ramena l'Arche d'alliance de la maison d'Obédédom dans Jérusalem, il convoqua tous les prêtres, les lévites, les chanteurs, toute espèce de joueurs de harpes, de cymbales, de trompettes, et d'autres instruments de musique. De même Salomon, lorsqu'il fit placer l'Arche dans le temple du Seigneur, convoqua tous les anciens de Jérusalem dans Sion, la cité de David, où on devait la placer. Les prêtres prirent l'Arche et la portèrent alternativement avec les lévites; le roi avec tout le peuple marchait devant l'arche, immolant une quantité infinie de bœufs et de moutons, et les prêtres placèrent l'Arche de l'alliance du Seigneur à l'endroit qui lui avait été préparé, dans l'Oracle de la maison, le Saint des saints, sous les ailes des Chérubins. Tel fut l'honneur que l'on rendit à l'arche inanimée. De même, quand il s'agit de placer dans le lieu de son repos l'Arche animée de Dieu, Jésus lui-même, le nouveau Salomon, réunit les Ordres des esprits célestes, supérieurs aux intelligences de ce monde, et les premiers dignitaires du Nouveau-Testament, c'est-à-dire les Apôtres et tous les saints qui se trouvaient à Jérusalem. Les anges introduisirent son âme dans le Saint des saints. Le corps fut porté par les mains des Apôtres, pendant que le Roi des rois le couvrait de la splendeur de sa divinité invisible et que toute l'assemblée des saints marchait devant, faisant entendre des chants sacrés et offrant un sacrifice de louange sur le tombeau comme sur un lit nuptial. Si les honneurs rendus à l'Arche d'alliance, qui était de bois et par conséquent inanimée, furent tels que nous avons dit, combien plus ne convenait-il pas d'honorer l'Arche animée de Dieu ? Il convenait certainement qu'elle fût portée non sur des chars de bois, mais de feu, qu'elle fût traînée non par des bœufs ou de blancs coursiers, mais par les vertus célestes elles-mêmes. Il convenait que les chœurs célestes fissent entendre les chants de joie et que le Roi des rois fût à la tête de toute cette armée glorieuse.

Paul-Emile, général romain, ayant vaincu la Macédoine,

fit asseoir avec lui sur son char de triomphe ses deux fils encore enfants. Sésostris, roi d'Egypte, attelait toutes les années à son char les rois vaincus, pour triompher avec plus de pompe devant le public. Mais Marie conduisait dans le nuage lumineux où elle était portée, non deux ou plusieurs captifs, mais d'innombrables fils engendrés dans le Christ et joints à son char de triomphe comme autant d'ennemis vaincus.

Jean Gerson [1] croit que plusieurs âmes qui avaient été arrachées par Marie aux flammes du Purgatoire, l'accompagnaient aussi, parce qu'elle allait être couronnée comme reine, et il était convenable que les âmes fussent délivrées de leur prison et qu'elles suivissent leur souveraine. La foule innombrable d'élus de toutes les tribus d'Israël, de tout peuple, de toute langue, de toute nation que S. Jean vit dans l'*Apocalypse* allait au-devant de Marie, sa libératrice.

Lorsque Bethsabée, mère de Salomon, se présenta devant lui, le roi se leva, alla au-devant d'elle, la salua avec respect et l'assit sur son trône. Jésus ne montra pas moins de respect à sa Mère ; autrement, comment croirait-on qu'il a accompli ce qu'il a prescrit lui-même dans la loi : « Honore ton » père et ta mère ? »

X. — Considérez la Vierge montant au Ciel et écriez-vous avec étonnement: « O fille du prince, que vous avez de grâce » à marcher avec cette chaussure! » C'est réellement un spectacle admirable. Moïse désirait voir un grand prodige [2]: « J'irai, disait-il, et je verrai ce grand prodige. » Mais il a reçu l'ordre de quitter sa chaussure et de marcher nu-pieds. Tous les saints de Dieu désirent voir un grand prodige, c'est-à-dire Dieu, qui est le plus grand des prodiges qu'on puisse imaginer; mais auparavant, ils reçoivent l'ordre de quitter leurs chaussures, c'est-à-dire le corps, et d'entrer dans cette terre sainte avec l'âme toute nue. Seule, la bienheureuse Vierge est entrée avec sa chaussure, c'est-à-dire avec son corps dans cette terre sainte ; c'est donc avec raison qu'on chante à sa louange : « Que vous avez de grâce à marcher dans » votre chaussure! »

La Vierge, Fille du Roi, sortait de cette vallée de misères comblée de richesses et de délices ; ses richesses c'étaient les grâces, les vertus et les mérites. Heureuse la patrie qui fut alors embellie d'une gloire nouvelle et ineffable, et comblée de nouveaux trésors! Lorsque la reine de Saba vint avec des présents voir le roi Salomon, elle apporta une si grande quantité d'or et d'aromates que l'Ecriture dit: « Il n'y eut jamais » aromates semblables à ceux que la reine de Saba donna au

1. *Super Magnificat*, tract. IV, in fine. — 2. *Exode*, III, 3.

» roi Salomon [1]. » Jérusalem fut heureuse d'une telle hôtesse, mais plus heureuse fut la patrie céleste de l'arrivée de Marie. Jamais on ne vit autant d'aromates, c'est-à-dire autant de mérites, autant d'odeurs de vertus, autant de richesses, de grâce et de gloire, que cette Reine en apporta dans la cité céleste qui en fut enrichie merveilleusement.

La Vierge montait du désert de ce bas monde comblée de délices. Les citoyens du ciel étaient dans l'admiration et s'écriaient: « Quelle est celle qui monte du désert comblée de délices? » Elle montait comblée de délices, c'est-à-dire abondant en dons spirituels, divins, célestes. La Vierge était comblée de délices, car en montant elle voyait Dieu, elle en jouissait déjà, elle était noyée dans un torrent ou plutôt dans une mer de volupté et de délices. Ces délices furent la présence et la jouissance de Dieu; ajoutez-y les qualités d'un corps glorieux, c'est-à-dire l'immortalité, l'agilité, la subtilité, l'éclat, et vous verrez que la bienheureuse Vierge fut comblée de délices d'une manière incroyable. La Vierge montait appuyée sur son bien-aimé, c'est-à-dire sur Jésus et ses mérites. En effet, si la glorieuse Vierge n'avait pas été appuyée sur le Christ, elle n'aurait pas pu monter au Ciel, car le Christ a dit: « Je suis la voie. » Si cette voie manque, il n'y a plus moyen de monter au Ciel. L'oiseau a besoin de deux ailes pour voler; s'il n'en a qu'une, il ne pourra pas le faire. De la même manière, l'homme pour monter au Ciel a besoin de deux moyens : les mérites du Christ et les bonnes œuvres. Celui qui croit que pour aller au Ciel les mérites de Jésus suffisent, tâche de voler avec une seule aile, mais en vain. A vos mérites, ajoutez ceux du Christ; que ceux-ci soient votre aile droite et que vos bonnes œuvres soient la gauche, alors vous volerez vers le Ciel et vous y arriverez comme Marie y est arrivée.

La Vierge montait appuyée, comme Esther, sur deux belles servantes, Marie et Marthe, c'est-à-dire sur la vie contemplative et sur la vie active, auxquelles elle s'exerça dévotement tant qu'elle vécut. Telles étaient la marche gracieuse et la belle chaussure de la Fille du prince.

La Vierge, Mère de Dieu, avançant toujours, pénétra dans l'air et le feu, plus salutaire que l'air, plus ardente que le feu. Entrée dans la région où roulent les sphères célestes, elle arrive à la lune et y voit sa beauté figurée depuis longtemps par cet astre. « Elle est belle comme la lune. » La lune pâlit devant cette beauté qui lui était supérieure. Ne crains pas, ô lune; celle qui est plus belle que toi ne te chassera pas de ta demeure; la partie la plus basse du ciel ne lui convient pas;

1. II^e^, *Paralipomènes*, IX, 9.

elle brillera dans une autre beaucoup plus haute. Arrivant aux sphères de Mercure, de Vénus et de Mars, elle y voit une image de sa constance et de sa force. Ensuite, arrivant à la demeure très brillante du soleil, elle l'orne encore et le surpasse en clarté.

Le soleil fut frappé de stupeur en voyant un corps humain beaucoup plus brillant et plus éclatant que lui. Ne sois pas étonné, ô soleil ! que cette Vierge soit plus belle, plus brillante que toi ; car c'est elle qui a enfanté le vrai soleil de justice. Elle arrive aux autres astres, en considère l'éclat, la multitude, la grandeur, et y voit une image de son incorruptibilité, figurée par eux depuis longtemps ; car, comme les astres envoient leurs rayons sans s'altérer, ainsi la Vierge, sans blesser sa pureté, met au monde son Fils. Et de même que le rayon ne diminue point la clarté de l'astre, ainsi le Fils ne diminua point la virginité de sa mère. Elle regardait sans s'arrêter les sphères célestes, les voyait agitées par un mouvement très rapide, et toutes entraînées par un premier moteur, et sentait que son âme était entraînée par un moteur encore plus puissant, c'est-à-dire par l'amour de Dieu. Que dirai-je de plus ? Elle arrive au ciel empyrée, à la demeure des bienheureux, brillante de toutes parts d'un éclat de feu. Elle parcourt la première hiérarchie, qui se compose des Anges, des Archanges et des Principautés ; ensuite la seconde, composée des Puissances, des Dominations, des Vertus ; enfin la suprême, où sont les Trônes, les Chérubins et les Séraphins. Ces derniers sont les plus rapprochés de Dieu. Avancez, Vierge, Mère de Dieu, traversez toutes les hiérarchies, tous les chœurs des esprits célestes : il ne faut pas que la Mère de Dieu soit placée au milieu d'eux ; un trône particulier, un rang plus élevé lui sont dus.

O heureuse mort, ô heureux départ de la Vierge, Mère de Dieu ! ô blessure très heureuse, ô langueur fortunée qui a enlevé la Vierge de ce monde ! Plût à Dieu que nous ayons tous cette maladie, cette fièvre, s'il est permis de l'appeler ainsi ; cette langueur, cette fièvre procure une mort très désirable : « Car l'amour est fort comme la mort. » La mort sépare l'âme du corps : l'amour de Dieu dont la bienheureuse Vierge est morte la sépara des voluptés corporelles.

O bienheureuse Mère, qui êtes sortie si heureusement de cette vie et entrée si glorieusement dans la patrie du vrai bonheur, faites que nous soupirions toujours après cette bienheureuse éternité de la vie future ; après votre désirable présence et celle de votre fils, notre Sauveur, faites que nous désirions tomber en dissolution, afin que nous vivions plus tôt avec vous et votre Fils pour l'éternité ! Ainsi soit-il.

V. — CE QUE LE CINQUIÈME MYSTÈRE GLORIEUX OFFRE A NOS MÉDITATIONS.

SOMMAIRE. — 1. Le corps de Marie, glorieux dès le moment de sa mort, ressuscita trois jours après et n'éprouva pas la corruption. La mort n'osa pas le corrompre. — 2. Accueil que la très sainte Trinité fait à Marie ; elle lui accorde entre autres prérogatives de tout voir dans le Verbe divin. Détail de la gloire dont jouissent son âme et son corps. Salutation et prière à Marie.

Dans ce mystère nous contemplons l'Arche sainte et animée du Dieu vivant, ayant passé soixante-trois ans, ou, selon d'autres, soixante et douze ans ans portée par les eaux du déluge de cette vie, se reposant sur les montagnes de l'Arménie céleste. Nous considérons en esprit cette colombe si candide, si simple, portant le rameau d'olivier, symbole de paix et de victoire, et retournant à l'arche de Noé. Nous regardons cette belle Judith, ayant brisé la tête non d'Holopherne, mais de Lucifer, le plus cruel des ennemis, reçue au milieu des applaudissements de tous les citoyens célestes, lorsqu'elle entre dans la Jérusalem d'en haut. Nous admirons la belle Esther entrant dans la demeure d'Assuérus et ornée par lui du diadème royal. Nous vénérons Bethsabée, mère du vrai Salomon, conduite vers le trône de ce roi pacifique et placée sur ce trône. Nous considérons la prudente Abigaïl allant au-devant du suprême roi David irrité contre le genre humain et calmant sa colère. Nous félicitons la Vierge immaculée de ce que, n'étant souillée par aucune affection terrestre et n'ayant que des pensées célestes, elle n'est point retournée sur la terre, et de ce qu'elle a été placée dans le tabernacle céleste et élevée au-dessus de tous les chœurs des Anges. Méditez donc dans ce mystère les points suivants :

I. — Considérez la gloire du corps de la Vierge, Mère de Dieu. Ce corps très saint était étendu dans le tombeau, privé de sentiment et de vie, comme tous les autres corps des mortels. Cependant nulle corruption n'avait osé s'approcher de lui. Quand le troisième jour commença à briller, Jésus, qui est le maître de la vie et de la mort, se rendit auprès du tombeau, accompagné de ses anges. Il ordonna à la mort de s'éloigner et donna à ce corps non seulement la vie, mais aussi l'immortalité, une splendeur admirable, la subtilité, l'agilité et une beauté inouïe. L'âme bienheureuse de Marie rentra dans cette chair qu'elle avait laissée. Aussitôt le corps se relève, brillant comme le soleil, prompt comme l'aigle, plus beau que la beauté elle-même. Son visage brille d'une splendeur admirable ; l'éclat de ses cheveux dépasse celui de l'or ; les membres de sa chair ressuscitée sont d'une extrême beauté ; le corps s'élève de terre, rayonnant de clarté ; la Reine marche à la droite de son Fils, le plus puissant des rois ; toute la

cour céleste l'accompagne avec une grande joie et des applaudissements.

Lorsqu'une reine est couronnée, on la revêt d'une robe de grand prix. La Vierge fut couronnée lorsqu'elle fut élevée dans le ciel ; elle fut donc alors ornée d'un corps incorruptible et immortel, comme d'un vêtement précieux. « La Reine se plaça » à la droite (du Fils), revêtue d'une robe d'or, » c'est-à-dire d'un corps glorifié qui brille de l'or de l'immortalité et de l'incorruptibilité. « La Reine est entourée de divers ornements, » c'est-à-dire d'une multitude de vertus, de grâces, de mérites et de dons. O l'admirable ornement ! Qu'il est beau le vêtement de la Vierge !

S. Matthieu [1] rapporte qu'à la mort du Sauveur, « plusieurs corps de saints, qui dormaient du sommeil de la mort, ressuscitèrent et, sortant de leurs tombeaux, vinrent dans la ville sainte et apparurent à plusieurs après leur résurrection. » Aucun cependant ne fut doué de l'immortalité et ne monta au ciel le jour de l'Ascension avec Jésus ; ils moururent de nouveau, car ils n'étaient ressuscités que pour témoigner d'avance de la résurrection de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, et lorsqu'ils se furent acquittés de ce devoir, ils retournèrent dans leurs tombeaux, comme le disent S. Augustin [2], S. Jérôme [3], Euthymius, Théophylacte et autres. Dieu n'a accordé cette grâce de l'immortalité du corps qu'à la Vierge, Mère de Dieu. Elle daigna le révéler elle-même à sainte Brigitte : « Sache, lui dit-elle, qu'il n'y a dans le Ciel d'autres corps » humains que celui de mon Fils et le mien [4]. » O admirable, ô singulière grâce ! S. Thomas, dans le commentaire *sur S. Matthieu* [5], enseigne une opinion opposée ; mais dans sa *Somme* [6], il paraît approuver expressément l'opinion de S. Augustin et de S. Jérôme que nous défendons ici.

Il n'était point du tout convenable que le corps virginal de Marie éprouvât la corruption. C'est avec raison que ceux qui portent l'image de l'homme terrestre l'éprouvent, mais non ceux qui sont revêtus de l'homme céleste. Car c'est d'eux que l'Apôtre dit : « Etant vivifiés, ils ressusciteront incorrupti- » bles. » Mais, dans la Vierge Marie, il n'y eut jamais rien de terrestre, elle fut toute céleste, toute Mère de Dieu. Elle ne dut donc pas retourner en poussière comme poussière, mais rentrer dans la vie céleste et éternelle, comme étant elle-même un ciel. Origène [7] confirme cette doctrine : « S'il est dit aux pécheurs : « Vous êtes terre et vous irez en terre »,

1. XXVII, 52. — 2. Epist. XCIX, *ad Evodium*. — 3. *Super Matthæum*. — 4. *Exhort.*, liv. VII, des *Révélations*, chap. XXIX. — 5. Chap XXVII. — 6. III^e^ Part., quest. LIII, art. 3, *ad.* 2, *in fine*. — 7. Homélie V, *in Jeremiam*.

pourquoi ne serait-il pas dit au juste à qui appartient le royaume des cieux : « Vous êtes ciel et vous irez au Ciel ?

La terre ne put pas retenir ce corps qui portait l'image céleste ; le tombeau n'osa pas renfermer plus longtemps Celle qui surpasse par sa noblesse la nature du ciel et des cieux. La mort craignit de dévorer Celle qui reçut dans son sein l'auteur de la vie. Celui qui a éprouvé l'amertume de quelque nourriture, ressent des nausées lorsqu'ensuite il perçoit quelque chose de semblable par la vue ou par le goût, et se délivre au plus tôt de cet objet dont l'ombre même l'épouvante [1].

De la même manière, la mort se souvenait de la morsure qu'elle avait faite au Christ ; elle savait que ses dents s'y étaient brisées et qu'elle avait été obligée de lâcher sa proie ; dès qu'elle vit que la chair de Marie était semblable à celle de son Fils, elle eut peur et, fermant sa bouche, elle s'enfuit le plus vite possible et laissa ce corps au Ciel auquel il est semblable. Car celui qui est céleste doit être rendu au Ciel et non pas retourner en poussière.

II. — Considérez la gloire de l'âme de la Vierge, Mère de Dieu. Aussitôt qu'elle eut été conduite près du trône de la très sainte Trinité, illuminée de la très brillante clarté de la gloire divine, elle glorifia le Seigneur et son esprit tressaillit en Dieu son sauveur. Le Père éternel la reconnut pour sa Fille très aimable, le Fils pour sa tendre Mère, le Saint-Esprit pour son Epouse chérie. Ils confirmèrent ces titres par un embrassement tout divin, et la firent asseoir sur le trône le plus rapproché de celui de la sainte humanité du Christ ; au dessus de tous les anges et de tous les bienheureux. Le Père céleste lui donna le diadème de sa toute-puissance, afin qu'elle pût faire tout ce qu'elle voudrait. Le Fils lui révéla les secrets de sa sagesse, afin qu'elle connût la divinité très profondément et qu'elle y vît très clairement toutes les choses sacrées. Le Saint-Esprit lui conféra le don de sa charité et de sa miséricorde, afin qu'elle fût la Mère de la miséricorde et qu'elle plaidât notre cause devant la divine Majesté, comme l'avocate et la patronne de tous les mortels. Le Père plaça sous ses pieds toute l'Eglise militante ; le Fils la revêtit du soleil de sa splendeur ; le Saint-Esprit lui mit une couronne de douze étoiles, c'est-à-dire qu'il mit sur sa tête l'ornement de tous ses dons, de toutes ses grâces. Jésus,

1. Ovide rend cette pensée dans les deux vers suivants :

Qui semel est læsus fallaci piscis ab hamo,
Omnibus unca cibis æra subesse putat.

notre Sauveur, en tant que homme, mit sur sa tête, au milieu des applaudissements et des félicitations de toute la cour céleste, le diadème de son règne éternel et lui donna toute puissance, toute autorité, toute domination sur toutes les créatures célestes, terrestres et infernales. Il l'établit présidente et suprême dispensatrice de tous les trésors de la grâce, et voulut que tous les biens qu'il a résolu de nous donner nous arrivassent par les mains de Marie.

De là les théologiens pensent que la bienheureuse Vierge voit dans le Verbe et dans l'essence divine toutes les choses, tous les hommes, toutes leurs œuvres et leurs pensées libres, tous leurs besoins et leurs dangers, tous leurs chagrins, tous leurs soucis; elle entend toutes leurs prières, et peut ainsi demander pour eux tous les secours appropriés à leurs besoins.

Examinez plus à fond la gloire de l'âme de la bienheureuse Vierge. Le comble de la gloire des saints, c'est cette vision ineffable de l'essence divine, que « l'œil n'a pas vue, l'oreille n'a pas entendue ; car le cœur humain ne peut comprendre ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment », comme dit l'Apôtre [1]. Qu'a-t-il donc préparé à Celle qui l'a engendré ? Quelle gloire sublime a-t-il donc accordée au-dessus des autres saints à la bienheureuse Vierge, sa Mère, qui a toujours aimé Dieu d'une manière beaucoup plus excellente ? S. Jean, ayant entrevu sa gloire dans l'*Apocalypse* [2], la décrit ainsi : « Un grand » prodige parut dans le Ciel, c'était une femme vêtue du so» leil, ayant la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne » de douze étoiles. » On la voit vêtue du soleil, car de même que le soleil l'emporte par sa clarté sur tous les astres, ainsi la bienheureuse Vierge l'emporte sur tous les saints par l'éclat de la gloire. Le regard humain ne peut pas se fixer sur le soleil à cause du trop grand éclat, de la trop grande splendeur de cet astre ; de même l'œil de l'esprit, non seulement des hommes, mais aussi des Anges, ne peut pas se fixer sur la bienheureuse Vierge, brillant par tant et de si belles clartés de sainteté, de grâces et d'autres dons.

« Elle a la lune sous ses pieds. » Par la lune, S. Bernard entend l'Eglise triomphante et l'Eglise militante qui reçoivent la lumière de Dieu comme du soleil de grâce et de gloire. Toute l'Eglise triomphante et la militante, se composant des anges et des hommes, sont donc sous les pieds de Marie. Moïse, après son entretien avec Dieu, apparut avec la lune sur le front. C'est ce que dit l'*Exode* [3]: « Moïse ignorait que son visage avait des cornes, à cause de son entretien avec Dieu; » c'est-à-dire,

1. I^re^ *Aux Corinthiens*, II, IX. — 2. XII, 1. — 3. XXXIV, 29.

il ignorait que son visage était tellement lumineux que des rayons s'en échappaient, semblables au croissant de la lune, et qu'il paraissait avoir des cornes. Mais Marie a la lune sous les pieds, afin que nous comprenions que la gloire de Moïse et celle de tous les saints est inférieure à sa gloire.

« Ayant sur sa tête une couronne de douze étoiles. » Jésus couronne les autres saints, de pierres précieuses, d'après ces paroles du psaume [1] : « Vous avez placé sur sa tête une couronne de pierres précieuses. » Mais il couronne la bienheureuse Vierge d'étoiles, parce que la couronne de sa Mère est d'un ordre supérieur. Le nombre douze indique toute espèce de gloire, parce que dans ce nombre se trouve toute perfection.

De plus, de même qu'une étoile est beaucoup plus précieuse et beaucoup plus brillante que toute espèce de pierres précieuses, ainsi, la couronne de la Vierge est beaucoup plus précieuse que celle des autres saints. Ajoutez que les autres saints portent leurs couronnes d'or sur la tête : « La couronne d'or est sur sa tiare [2], » la tiare d'Aaron. Mais la bienheureuse Vierge brille en entier sous ses vêtements d'or : « La Reine se plaça à votre droite, ayant un vêtement d'or. » Sa gloire est donc beaucoup plus grande que celle des autres saints. Qui estimera les pierres précieuses qui l'ornent ? Qui nommera les étoiles dont le diadème de Marie est composé ? La gloire que Marie a acquise est si grande qu'elle ne peut l'être plus. Le trône de la Mère de Dieu est si haut que personne ne peut s'élever jusqu'à lui. Comme sur la terre, il n'y eut aucun endroit plus digne que le sein virginal dans lequel Marie reçut le Fils de Dieu ; ainsi, dans le Ciel il n'y a pas de trône plus élevé que celui où Jésus a placé sa Mère.

Je ne doute pas que la gloire de Marie ne soit semblable à celle de son Fils, et je le déduis des paroles du Sauveur lui-même, qui a dit : « Celui qui reçoit un prophète au nom du prophète, recevra la récompense du prophète » ; c'est-à-dire, celle que le prophète doit recevoir, parce que celui qui reçoit le prophète est considéré devant Dieu comme remplissant les fonctions du prophète. S. Grégoire [3] explique cela par une délicieuse comparaison : « L'ormeau, dit-il, ne porte point de fruit qui lui soit propre, mais il porte souvent du fruit avec la vigne. De même, les séculiers, quoiqu'ils n'aient pas les dons des vertus spirituelles, s'ils soutiennent par leurs largesses, les hommes de Dieu remplis des dons surnaturels, ne portent-ils pas la vigne avec le fruit ? » La Mère de Dieu ayant gardé le Christ neuf mois dans son sein, a porté, comme l'ormeau infécond la vigne avec son fruit ; elle a été revêtue de ses

1. XX, 4. — 2. *Ecclesiastique*, XLV, 14. — 3. Homélie XX, *in Evangelium*.

feuilles d'or et rendue participante de sa récompense dans la patrie céleste.

Le roi David avait dit: « Il y aura même part de butin pour » celui qui aura assisté au combat que pour celui qui sera resté » pour garder le bagage. » S. Augustin dit de S. Paul persécutant encore l'Eglise de Dieu, qu'il lapida Etienne par les mains de tous, en gardant les vêtements de ceux qui le lapidaient. Les princes et les juges punissent ordinairement de la même peine les rebelles et ceux qui les reçoivent ou les cachent dans leurs maisons. Ainsi, Dieu récompense de la même manière le prophète et celui qui reçoit le prophète. Or, comme la Mère de Dieu a reçu le grand prophète, le Rédempteur du monde dans l'hôtellerie de son sein, il était juste qu'elle participât à sa récompense. Et il est arrivé que comme le Christ jouit d'une gloire éternelle en corps et en âme, Marie, qui a assisté au combat de la croix et a été en quelque sorte notre corédemptrice, doit être au Ciel en corps et en âme.

Jean Gerson, chancelier de Paris [1], pense que la bienheureuse Vierge forme à elle seule une hiérarchie à part en dessous de Dieu, un et triple, qui forme la première hiérarchie. Il n'y a là rien d'étonnant; car de même que tout ce qu'il y avait de grâces partagées entre tous les saints était réuni dans la Vierge d'une manière plus excellente, ainsi tout ce qu'il y a de gloire dans les anges et les saintes âmes est réuni en elle d'une manière éminente. O gloire incomparable! ô récompense inestimable et incompréhensible! N'avoir au-dessus de soi que la très sainte Trinité, et voir au-dessous les hiérarchies de tous les anges et de tous les hommes, tous les chœurs, tous les cieux, tous les astres, tous les éléments; c'est inestimable, c'est incompréhensible! Mais ce n'est pas étonnant, car ce que la Vierge, Mère de Dieu, a porté dans son sein est incomparable et ce qu'elle a reçu est inestimable, la récompense qu'elle a méritée doit donc être incompréhensible, comme le dit S. Ildephonse [2].

De cette vallée de larmes d'où vous êtes, levez donc les yeux vers cette si glorieuse Vierge, Mère de Dieu, et, tombant à genoux, invoquez-la et priez-la avec autant de dévotion que vous pourrez. « Salut d'abord, sainte et indivisible Trinité, qui m'avez permis de méditer la gloire d'une si grande Vierge! Salut, Vierge, Mère de Dieu, temple magnifique de la gloire divine! Salut, palais sacré du Roi éternel! Salut, lit nuptial, où l'humanité du Christ s'est alliée avec la divinité! Salut, illustre rejeton des rois, honneur des prêtres, gloire des patriarches, triomphe des habitants des cieux, terreur des En-

1. Tract. IV, *in Magnificat.* — 2. Sermon *de Assumptione.*

fers, espoir et consolation des chrétiens ! Aujourd'hui nous tombons tous à ses pieds devant lesquels se prosternent même les habitants des cieux, et nous tendons vers elle des mains suppliantes. Secourez-nous, nous vous en prions, ô notre conservatrice, notre salut, notre unique et très sûr refuge après Dieu ! A Dieu ne plaise, ô notre Souveraine, que dans cet état de félicité suprême où vous êtes, vous cessiez de prendre soin de nous, vous abandonniez les mortels en danger et inquiets sur leur salut. Au contraire, à cause de votre élévation, obtenez-nous de plus grands secours de la grâce, et accordez-nous-en, puisque vous en avez le droit et que Dieu, votre Fils, a tout mis entre vos mains. Accordez-nous donc les secours de la grâce, afin que nous évitions toute espèce de péché, que nous avancions dans les vertus et la perfection, et enfin que nous soupirions par des vœux toujours plus ardents vers la céleste patrie dans laquelle vous êtes déjà glorieuse et triomphante. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SIXIÈME

CINQUIÈME PARTIE

MARIE DANS LA CHAIRE CHRÉTIENNE

(SUITE)

LIVRE II

FÊTES DE MARIE CÉLÉBRÉES PAR QUELQUES ÉGLISES PARTICULIÈRES.

FÊTE DE LA TRANSLATION DE LA MAISON DE LA SAINTE VIERGE A LORETTE.

I. La bienheureuse Vierge Marie dans sa maison de Nazareth . . . , 1
1er *Point.* Marie, toujours vierge quoique mère. 3
2e — Marie, mère d'un fils qui n'est autre que Dieu lui-même. 5
3e — Marie appartient à Dieu et n'appartient qu'à lui seul . 8
II. Marie à Nazareth, modèle dans la souffrance 14
1er *Point.* Quelle est celle qui souffre? 15
2e — Que souffre-t-elle? 18
3e — Comment souffre-t-elle? 20
Plans. Ier La maison de Lorette comparée à l'arche d'alliance . . 22
IIe La maison de Lorette comparée à nos églises 23
IIIe Dans la maison de Nazareth se sont accomplis plusieurs des mystères de notre sainte religion 23

FÊTE DE L'ATTENTE DU DIVIN ENFANTEMENT.

I. Objet de cette fête. But que l'Eglise s'est proposé en l'instituant . 25
1er *Point.* Comment Jésus-Christ a été attendu 26
2e — Comment nous devons attendre Jésus-Christ. 31
3e — Comment il faut se préparer à la venue du Sauveur . . 34
II. La Maternité de Marie, source et origine de tous les dons qu'elle a reçus de Dieu 36
1er *Point.* La maternité de Marie établit entre elle et son divin Fils une communion de nature 37
2e *Point.* Marie en sa qualité de Mère de Dieu partage la dignité de son Fils 40
3e *Point.* Marie partage avec son Fils l'administration de son royaume 42
Plans. Ier Dans cette fête nous pouvons apprendre de Marie: 1° Com-

ment nous devons nous préparer à recevoir Jésus-Christ lorsqu'il se dispose à venir en nous par la sainte communion 45
2e Comment nous devons profiter de sa présence dans notre cœur, lorsqu'il s'est donné à nous 46
3e Comment nous devons désirer et attendre qu'il se donne enfin à nous définitivement dans son royaume céleste 46
IIe Nous portons le Fils de Dieu dans notre sein par la grâce : grandeur de ce don; avantages de ce don; obligation qu'il nous impose 47
IIIe *Rorate cœli, desuper et nubes pluant Justum* : — 1er *Point*. Comment le Rédempteur a été attendu. — 2e *Point*. Comment il a été reçu. — 3e *Point*. Comment devons-nous attendre et recevoir le Rédempteur 48

Fête du Mariage de la très Sainte Vierge.

I. S. Joseph époux de Marie 50
1er *Point*. Joseph est le plus noble des époux 51
2e — Joseph est le plus saint des époux 53
3e — S. Joseph est le plus heureux des époux 54
II. Marie proposée comme miroir de toutes les vertus, aux vierges, aux épouses et aux veuves 61
1er *Point*. Marie enseigne aux vierges l'amour de la solitude et la fuite du siècle 63
2e *Point*. Marie enseigne aux personnes mariées l'humble soumission et l'obéissance 65
3e *Point*. Marie enseigne aux veuves le mépris du monde et l'union avec Dieu 67
Plans. Ier Mission de l'ange Gabriel 69
IIe Sainteté du mariage à l'origine de l'humanité. Corruption du mariage par le péché. Réhabilitation du mariage 71

Fête de Notre-Dame du Bon conseil.

I. Conseils de Marie au pécheur qui veut se sauver 75
1er *Point*. Ecouter Marie 77
2e — Veiller tous les jours à l'entrée de la demeure de Marie 79
3e — Prier Marie 82
II. De la dévotion envers la très sainte Vierge et des avantages que nous y pouvons trouver 84
1er *Point*. Dieu veut que nous rendions un culte pieux à sa très sainte Mère 86
2e *Point*. Marie nous invite elle-même à lui rendre nos pieux hommages 88
3e *Point*. Le culte pieux que nous rendons à Marie est un signe de prédestination 90
Plans. Ier Dieu nous a donné Marie pour conseil : 1° Marie est toujours disposée à nous entendre et à nous venir en aide ; — 2° Marie est toujours à même de nous éclairer et de nous secourir . . 92
IIe La bienheureuse Vierge Marie nous invite à écouter sa parole. 94

Fête de Notre-Dame Auxiliatrice.

I. Marie secours des chrétiens, mais principalement de ceux qui portent dignement ce nom 97
1er *Point*. Marie aime les chrétiens et vient promptement à leur secours 97

2e *Point.* Quels sont les chrétiens que Marie se plaît surtout à secourir 102
3e *Point.* Pourquoi l'Église honore particulièrement Marie sous le titre de secours des chrétiens, ou de Notre-Dame Auxiliatrice. 105
II. Marie, secours de tous les chrétiens, vient en aide aux pécheurs eux-mêmes, surtout à l'heure de leur mort 109
1er *Point.* Marie est le secours assuré de tous les chrétiens . . . 110
2e — Marie ne refuse pas son aide, même aux pauvres pécheurs 113
3e *Point.* Marie procure à ceux qui l'invoquent la grâce d'une bonne mort. 117
Plans. Ier Marie secourt les chrétiens dans leurs maux temporels . 120
IIe Marie secourt les chrétiens dans leurs infirmités spirituelles . 121
IIIe La bienheureuse Vierge Marie nous protège et le fait avec une sollicitude infinie 122

Fête de Notre-Dame des Prodiges.

Renvois aux sermons de l'ouvrage qui conviennent pour cette fête . 124

Fête du Cœur très pur de Marie.

I. Pourquoi et comment il faut honorer le Cœur très pur de Marie . 125
1er *Point.* Fondement du culte rendu au Cœur très pur de Marie. 127
2e — Pratique du culte du Cœur très pur de Marie. 132
II. Bonté du Cœur de Marie pour ceux qui l'honorent et qui l'aiment. Malheur de ceux qui ne l'aiment pas. 135
1er *Point.* La bienheureuse Vierge Marie aime ceux qui l'aiment. 136
2e — Marie comble de biens ceux qui l'aiment et écarte d'eux les maux. 139
Plans. Ier En instituant la Fête du Cœur très pur de Marie, la sainte Église a voulu nous faire mieux connaître combien ce Cœur sacré est saint aux yeux de Dieu. 147
IIe Nous devons prier le Cœur de Marie. 143
IIIe Nous devons imiter le Cœur de Marie et travailler à nous rendre conformes à cet admirable modèle. 148

Fête de Notre-Dame des Neiges.

I. Sanctuaires érigés en l'honneur de la Mère de Dieu. Ce qu'ils demandent de nous. 150
1er *Point.* Marie favorise l'érection de sanctuaires en son honneur. 151
2e — Devoirs des fidèles à l'égard des sanctuaires dédiés à Marie. 154
II. Marie, temple de Dieu 158
1er *Point.* Marie est le temple de Dieu 159
2e — Le temple de Jérusalem fut l'image de Marie. 163
Plans. Ier Trésors de la pureté incomparable et de la sainteté de Marie. 166
IIe Ce que Marie est pour nous. Ce que Marie est en elle-même. 167

Fête de Notre-Dame de la Merci.

I. Marie, libératrice des âmes du Purgatoire 169
1er *Point.* Le Purgatoire, lieu de tourments 170

2e *Point.* Le Purgatoire est un lieu de désirs 173
3e — Le Purgatoire, lieu d'oubli 175
II. Notre-Dame de la Merci, libératrice des pécheurs 178
1er *Point.* Marie a compassion des pécheurs 179
2e — Marie aide les pécheurs et les sauve 184
Plans. Ier Dieu a chargé Marie de veiller sur nous. Elle a fait cesser l'esclavage 188
IIe La bienheureuse Vierge Marie tire l'homme de l'esclavage des passions 190
IIIe Elle le délivre de l'esclavage du démon 192

Fête de la Maternité de la Très Sainte Vierge.

I. Marie, Mère de Dieu. — Sublimité de cette dignité; utilité qui nous en revient. — Devoirs qu'elle nous impose 196
1er *Point.* Sublime dignité de Marie, Mère de Dieu 197
2e — Avantages que la maternité divine procure à Marie et à nous 200
II. Marie, Mère des chrétiens qu'elle a enfantés sur le Calvaire 203
1er *Point.* Nous devons un culte à Marie 205
2e — Nous devons aimer Marie 207
3e — Nous arriverons au Ciel par Marie 210
Plans. Ier Des quatre maternités de Marie 211
IIe Marie mère du Christ, mère très unie à son Fils, mère très chère à son Fils, mère profondément vénérée par son Fils 212
IIIe Marie mère du Christ, véritablement mère, plus parfaitement mère que toutes les autres femmes, la meilleure mère et la plus aimante. Perfection des soins qu'elle donne à Jésus 214

Fête de la Pureté de la Très Sainte Vierge.

I. Perfection incomparable de la pureté de Marie 217
1er *Point.* Marie exempte du péché originel 218
2e — Marie exempte de tout péché actuel 223
II. Des bienfaits de Dieu envers l'homme et particulièrement du bienfait de la justification 228
1er *Point.* La grâce donne à l'âme une beauté céleste et la rend capable de mérite devant Dieu 230
2e *Point.* La pureté de l'âme l'unit à Dieu par les liens d'une étroite amitié 233
3e *Point.* La pureté de l'âme lui donne un véritable droit à la vie éternelle 236
Plans. Ier La bienheureuse Vierge Marie est la femme de l'Apocalypse que S. Jean vit dans le ciel revêtue du soleil, couronnée de douze étoiles et reposant ses pieds sur la lune 238
IIe La bienheureuse Vierge Marie est la femme pure et sainte par excellence qui a écrasé la tête du serpent 239
IIIe Quelle ne doit pas être la pureté de celle que Dieu a élevée à une dignité si sublime 240

Fête du Patronage de la Sainte Vierge.

I. Le pécheur qui veut sauver son âme doit se donner sans réserve au service de Marie 241
1er *Point.* Ecouter Marie conseillant de fuir le péché 242

2e *Point.* Faire chaque jour quelques actes de dévotion en l'honneur de Marie 244
3e *Point.* Imiter les vertus de Marie 246
II. Il est téméraire de tout espérer de Marie si l'on ne fuit pas le péché et si l'on n'imite pas ses vertus 248
1er *Point.* La protection de Marie ne sert de rien au pécheur s'il refuse de faire pénitence 249
2e *Point.* La dévotion envers la sainte Vierge ne sert de rien si l'on ne s'efforce pas d'amender sa vie 251
III. Puissance de la protection de Marie pour réconcilier les pécheurs avec Dieu 252
1er *Point.* Marie protectrice des justes, des pénitents et des pécheurs 252
2e *Point.* Marie se hâte de secourir ceux qui l'invoquent 254
3e — Il faut renoncer au péché pour éprouver les effets de la protection de Marie 254
Plans. Ier Le patronage de Marie est tout-puissant; il est le plus généreux; il est universel et s'étend à tout 255
IIe Marie comparée par l'Ecriture sainte a un platane qui croît sur la rive d'un cours d'eau 257

AUTRES FÊTES ET COMMUN DES FÊTES DE LA SAINTE VIERGE.

Avis et renvoi aux sermons qui se trouvent dans l'ouvrage 258

LIVRE III. DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE.

Ire SECTION. FONDEMENTS DE LA DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE.

I. Pourquoi et comment il faut servir Marie avec dévotion 261
1er *Point.* Pourquoi il faut servir Marie avec dévotion 262
2e — Comment il faut servir Marie 270
II. Marie élevée au-dessus de tous les saints 275
1er *Point.* Marie supérieure à tous les saints par son origine et sa prédestination 275
2e *Point.* Marie supérieure à tous les saints par les perfections et les grâces dont Dieu l'a enrichie 278
3e *Point.* Marie supérieure à tous les saints par sa pureté toujours immaculée 281
III. Marie élevée au-dessus des anges 284
1er *Point.* Marie élevée au-dessus des anges par sa dignité de Mère de Dieu 286
2e *Point.* Marie élevée au-dessus des anges par la sublimité de ses perfections 289
IV. Suréminence incomparable des vertus de la Mère de Dieu 292
1er *Point.* Caractères généraux des vertus de Marie 294
2e — Combien sont nombreuses les vertus de la très sainte Vierge et à quel degré elle les possède 298
V. Sublime perfection de Marie provenant de sa vocation à la maternité divine 301
1er *Point.* Marie élevée à la plus sublime perfection parce que Dieu l'a choisie pour être la Mère de son Fils 303
2e *Point.* Le Fils de Dieu devait ressembler à sa Mère 306
3e — Le temple par excellence du Seigneur devait être orné magnifiquement 308
VI. Amour extrême de Dieu pour sa Mère 311

1er *Point.* Marie aimée de Dieu parce qu'elle est la plus parfaite image de Dieu entre les créatures 311
2e *Point.* Dieu aime Marie pour chacune de ses vertus en particulier 315
3e *Point.* Marie aimée de Dieu à cause de ses ardents désirs . . . 319
Plans. Ier Sentiments de dévotion envers Marie, culte et imitation . 323
IIe Il faut honorer, invoquer et imiter Marie 324
IIIe La dévotion envers Marie, marque de prédestination 325
IVe Ce que Marie fait pour nous 326
Ve Présomption et défiance, deux écueils qu'il faut éviter. . . . 327
VIe Solidité de la dévotion à Marie 327
VIIe La dévotion à Marie est solide, sainte et salutaire 329
VIIIe Trois motifs principaux de notre dévotion à Marie. 329
IXe La dévotion à Marie, moyen puissant de sanctification. . . . 330
Xe Trois autres motifs de notre dévotion envers la sainte Vierge. 331

IIe SECTION. AVANTAGES DE LA DÉVOTION ENVERS LA TRÈS SAINTE VIERGE

I. Gloire de Marie dans le Ciel. Marie contribue au bonheur des anges. Elle procure le bien des hommes sur la terre 333
1er *Point.* Gloire de Marie dans le Ciel 334
2e — Marie contribue au bonheur des anges 337
3e — Marie procure le bien des hommes sur la terre 340
II. Comment Marie exerce l'office de médiatrice auprès de Dieu en faveur des hommes 342
1er *Point.* Marie plaide elle-même notre cause devant Dieu . . . 343
2e — Marie intercède pour nous et nous sert de médiatrice. . 348
3e — Marie exige de Dieu qu'il nous fasse miséricorde . . . 351
III. C'est par Marie que les hommes, et particulièrement les pécheurs, ont accès auprès de Dieu 354
1er *Point.* Marie est la porte par laquelle le Fils de Dieu est venu jusqu'à nous 355
2e *Point.* Marie est la porte par laquelle nous arrivons jusqu'à Dieu. 357
3e — Marie est la porte du Ciel, même et surtout pour les pécheurs 361
IV. Marie déploie tant de sollicitude pour le salut des pécheurs qu'il faut être insensé pour ne pas se sauver. 364
1er *Point.* Bonté de Dieu qui nous a donné Marie pour nous aider à nous sauver. 366
2e *Point.* Bonté de Marie dans l'aide qu'elle nous donne. 370
V. Marie, Mère de Dieu et des hommes, apaise la justice divine, procure aux hommes la paix avec Dieu et leur assure son amour. . . 374
1er *Point.* Marie apaise la justice divine 375
2e — Marie nous procure la paix avec Dieu 378
3e — Marie nous affermit dans la charité 381
Plans. Ier Marie se montre particulièrement la mère de ceux qui lui sont dévoués 384
IIe La dévotion à Marie est une marque de prédestination. . . . 385
IIIe Marie nous procure l'amour de Dieu. 387
IVe Faveurs particulières que Marie accorde à ceux qui l'aiment . 389
Ve Marie prend soin de ceux qui la servent avec dévotion 390
VIe Libéralité de Marie envers ses fidèles serviteurs 392
VIIe Marie protège les Etats et les villes qui lui sont dévoués . . 394
VIIIe Marie est pour nous une mère de miséricorde 397
IXe Marie nous défend contre tous les dangers 398
Xe Marie est notre maîtresse 399

III^e^ SECTION. PRATIQUE DE LA DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE.

I. Ce que Marie attend de ses vrais serviteurs 401
1^er^ *Point.* Il faut imiter les vertus de Marie. 402
2^e^ — Pratiquer ostensiblement son culte 405
3^e^ — Lui adresser des prières. 409
II. Imitation de Marie. Marie est un modèle de foi, d'espérance et de charité. 411
1^er^ *Point.* Foi de Marie 412
2^e^ — Espérance de Marie 415
3^e^ — Amour de Marie pour Dieu 418
Plans. I^er^ Marie, modèle de charité envers le prochain. 422
II^e^ Marie, modèle de dévotion et de religion 425
III^e^ Marie, modèle d'humilité 427
IV^e^ Marie, modèle d'obéissance. 431
V^e^ Marie, modèle de chasteté 433
VI^e^ Marie, modèle de pureté 436
VII^e^ Marie, modèle de prudence 440
VIII^e^ Marie, modèle de justice 442
IX^e^ Marie, modèle de force 444
X^e^ Marie, modèle de tempérance. 446
XI^e^ Marie, modèle de détachement des biens de la terre 448
XII^e^ Marie, modèle de résignation et d'abandon absolu à la volonté de Dieu 450
III. Recours à Marie par la prière. — Il est bon et nécessaire de l'invoquer. 453
1^er^ *Point.* Il est bon et utile d'invoquer Marie 454
2^e^ — C'est un devoir pour nous de prier Marie. 456
IV. Du Rosaire. Le Rosaire est très agréable à Marie et très propre à nous obtenir la miséricorde et les grâces de Dieu 460
1^er^ *Point.* La récitation du Rosaire est très agréable à Marie . . 461
2^e^ — Le Rosaire possède une grande vertu pour attirer la miséricorde de Dieu 465
V. Des *p*rières qui composent le Rosaire et des mystères qu'on y médite 469
1^er^ *Point.* Prières qui composent le Rosaire 470
2^e^ — Méditation des mystères du Rosaire. 473
VI. Mystères joyeux du Rosaire. 476
1^er^ *Point.* Premier mystère joyeux : L'*Annonciation* 477
2^e^ — Second mystère joyeux : La *Visitation* 479
3^e^ — Troisième mystère joyeux : La *Nativité de Notre-Seigneur.* 482
4^e^ — Quatrième mystère joyeux : *Présentation de Jésus au Temple et Purification de Marie* 485
5^e^ *Point.* Cinquième mystère joyeux : *Jésus retrouvé dans le Temple.* 488
VII. Mystères douloureux du Rosaire 493
1^er^ *Point.* Premier mystère douloureux : *Prière de Jésus au jardin des Oliviers* 494
2^e^ *Point.* Second mystère douloureux : La *Flagellation.* 496
3^e^ — Troisième mystère douloureux : Le *Couronnement d'épines* 498
4^e^ — Quatrième mystère douloureux : Le *Portement de la croix.* 501
5^e^ — Cinquième mystère douloureux : Le *Crucifiement* et *la Mort de Jésus.* 503
VIII. Mystères glorieux du Rosaire. 507
1^er^ *Point.* Premier mystère glorieux : La *Résurrection de Notre-Seigneur.* 508
2^e^ — Second mystère glorieux : L'*Ascension du Sauveur* . . . 511

3e *Point.* Troisième mystère glorieux : La *Pentecôte* 514
4e — Quatrième mystère glorieux : La *Mort de la très sainte Vierge* 517
5e *Point.* Cinquième mystère glorieux : Le *Couronnement de Marie dans le ciel* 520
IX. Le Scapulaire du Mont Carmel. — De la triple bénédiction que Dieu confère ordinairement à ceux qui portent le scapulaire. . . . 523
1er *Point.* Le scapulaire préserve pendant cette vie des dangers du corps et de l'âme 524
2e *Point.* Le scapulaire protège contre les tentations à l'heure de la mort. 527
3e *Point.* Le scapulaire nous protège après la mort et nous empêche de tomber dans l'enfer. 529
X. Des différents scapulaires et des indulgences qui y sont attachées . 533
1er *Point.* Origine des divers scapulaires de Marie, et avantages qui y sont attachés 534
2e *Point.* Conditions requises pour gagner les indulgences attachées aux différents scapulaires. 539
Plans. Ier Le scapulaire est un vêtement de salut. Le scapulaire est un vêtement de sainteté 541
IIe La dévotion du scapulaire est un signe de prédestination . . . 541
IIIe Le scapulaire est un vêtement de salut. 542
IVe Avantages de l'Association du saint scapulaire 542
Ve Le scapulaire est un vêtement de force pendant la vie 542

DÉVOTION AUX IMAGES ET AUX MÉDAILLES.

Indications et renvois à l'ouvrage 542

CONFRÉRIES, CONGRÉGATIONS ET PÈLERINAGES.

Plans. Ier Des confréries de Notre-Dame en général. Leur excellence et leur utilité 543
IIe Antiquité et avantages des confréries et congrégations 544
IIIe Devoirs des confrères de Notre-Dame 546
IVe Consécration à la sainte Vierge. Canevas d'allocutions. . . . 547
Ve *Même sujet*. 549
VIe Pèlerinages. Canevas d'allocutions. 551
VIIe *Même sujet* 554

APPENDICE

MÉDITATIONS DU ROSAIRE.

De la méditation dans la récitation du Rosaire 557

MYSTÈRES JOYEUX.

Ier *Mystère.* L'Annonciation 559
IIe — La Visitation 575
IIIe — La Naissance de N.-S. Jésus-Christ 580
IVe — La Présentation de Jésus au temple. 593
Ve — Jésus retrouvé au temple 606

Mystères douloureux.

I^er^	*Mystère.*	L'agonie de Jésus au jardin des Oliviers.	618
II^e^	—	La flagellation	634
III^e^	—	Le couronnement d'épines.	639
IV^e^	—	Le portement de la Croix	647
V^e^	—	Le crucifiement et la mort de Jésus.	653

Mystères glorieux.

I^er^	*Mystère.*	La Résurrection.	661
II^e^	—	L'Ascension de Notre-Seigneur	667
III^e^	—	La Descente du Saint-Esprit	677
IV^e^	—	L'Assomption de la très sainte Vierge	683
V^e^	—	Le Couronnement de Marie dans le Ciel	694

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — A. PICHAT.

252.54
J 825
35896
JOURDAIN, Z.C.
AUTHOR
Somme des Grandeurs de Marie
TITLE Tom. 6

DATE LOANED	BORROWER'S NAME
	[redacted]
	OCT 3 1986

35896